DES

TABLES TOURNANTES

DU SURNATUREL EN GÉNÉRAL

ET DES ESPRITS

PAR

LE Cte AGÉNOR DE GASPARIN

TOME PREMIER

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, GALERIE VITRÉE

1854

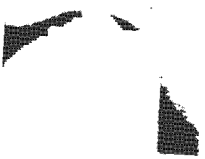
L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.

2023.

Digitized by Google

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.

Bayerische
Staatsbibliothek
München



Digitized by Google

AVANT-PROPOS

Un livre doit se défendre lui-même ; le refaire ou le louer dans la préface, c'est perdre son temps. A quoi servent donc les préfaces? A vider certaines questions préalables, à lever certaines préventions qui empêchent de lire, à écarter certains obstacles qui empêchent d'entrer. L'auteur qui vient d'achever son œuvre, qui a corrigé ses épreuves et passé la lente revue de ses arguments, se retourne alors et examine s'il ne se trouverait pas entre le public et lui quelqu'un de ces malentendus qui rendent tout rapprochement imparfait ou difficile.

Il y a ici un semblable malentendu. Il y a un mot, un gros mot, qui demande à être éclairci : le sujet de mon travail n'est pas *sérieux !*

Digitized by Google

En d'autres termes : Nous ne voulons pas savoir si vous avez tort ou raison ; il nous suffit de savoir que la vérité dont vous prétendez prendre la défense n'est pas au nombre des vérités brevetées et autorisées, des vérités dont on peut s'occuper sans se compromettre, des vérités avouables, des vérités *sérieuses!* Il existe des vérités ridicules ; tant pis pour elles! Leur tour viendra peut-être, et alors les gens qui se respectent daigneront les prendre sous leur protection ; mais en attendant, aussi longtemps que certaines personnes fronceront le sourcil, aussi longtemps que certains salons railleront, il sera de mauvais goût de braver le blâme de l'opinion reçue! Ne nous parlez pas de la vérité et de ses droits ; il s'agit bien de vérité! Il s'agit de convenances, il s'agit de tenue, il s'agit de demeurer dans l'ornière où marchent à la file les hommes *sérieux!*

La conclusion est qu'il ne fallait pas écrire et qu'il ne faut pas lire un ouvrage sur les tables tournantes et sur les Esprits.

Les tables tournantes! Je sais bien que leur nom est décrié ; j'aurais pu leur en chercher un plus grave et plus scientifique : j'ai repoussé cette pensée comme une lâcheté. C'est le droit du pauvre nom flétri de figurer au jour de la réhabilitation ; c'est le droit du drapeau qui a vu la bataille, qui y a été

Digitized by Google

mitraillé, déchiré, traîné dans la boue, d'étaler ses lambeaux au soleil le jour du triomphe. On ne se fait pas faire une bannière toute neuve pour la pendre aux Invalides. Les tables tournantes ont vaincu, je ne les renierai pas. Tables elles étaient et tables elles resteront.

Ceci nous ramène à la question du sérieux. En sommes-nous donc vraiment là? N'avons-nous que les convictions qu'on nous permet? Occupés à ménager nos saintes personnes, à porter le costume du moment, à parler un jargon dont le pédantisme gourmé inspire le respect, ne soutenons-nous que les causes déclarées convenables par l'aréopage des hommes *sensés*, ou par les chefs de notre parti? Dans ce cas renonçons aux mots de croyance et de vérité. Nous nous sommes figuré que nous étions libéraux et amis du régime représentatif! Illusion. Nous adoptions simplement la couleur à la mode, le libéralisme était bien porté. Nous nous figurons que nous sommes chrétiens! Autre illusion. Les menaces du socialisme ont amené une réaction soi-disant religieuse; on a pu être chrétien et sérieux, et nous en avons profité pour être chrétiens. Mais vienne un revirement, vienne l'heure où le libéralisme et le christianisme redeviendront ridicules, nous aurons soin de demeurer sérieux en cessant d'être chrétiens et libéraux.

Digitized by Google

Or l'hypothèse n'est point gratuite. Il a été ridicule de défendre la liberté; il a été ridicule de prendre en mains la cause des opprimés. Lorsque Jésus-Christ était traîné devant Pilate, il était ridicule de se déclarer son disciple; tous les gens sérieux de la Judée, tous sans exception, en levaient les épaules de pitié. Lorsque les apôtres prêchaient l'Évangile au prix de leur sang, il ne manquait pas à Rome et en Grèce de philosophes contents d'eux-mêmes, de fins politiques, de brillants rhéteurs, d'hommes honnêtes et éclairés. Croit-on qu'un seul ait classé le christianisme au nombre des opinions sérieuses?

Non, il est impossible de rendre le mépris de la vérité qui se trouve au fond de la théorie du sérieux. Derrière ces sujets graves, ces pensées graves, ces paroles graves, cette affectation du grave, derrière ce *cant* perpétuel, figure un immense scepticisme, et qui plus est une déplorable légèreté. Ils sont bien frivoles, ces hommes qui ne soupçonnent pas la valeur du vrai! Ils se respectent bien peu eux-mêmes, ces hommes qui n'aspirent qu'à être sérieux!

Leur ambition est souvent plus haute, quoi qu'ils en disent; je soupçonne que, grâce à Dieu, ils ne sont pas aussi sages qu'ils prétendent l'être. Parmi ceux qui invoquent le sérieux avec le plus d'éclat et qui nous blâment de nous risquer dans des questions

Digitized by Google

mal famées, il en est qui aiment réellement la vérité, c'est-à-dire qui l'aiment pour elle-même, qui l'aiment avec sa mauvaise renommée comme avec sa bonne réputation. Leurs croyances ne changeront pas avec les modes; ils sauraient être ridicules au besoin; ils auraient fait ce que j'ai fait, s'ils avaient cru ce que je crois. Pourquoi faut-il qu'ils se calomnient, s'imaginant qu'ils ne soutiennent les principes que parce qu'ils ont bonne façon, tandis qu'ils les soutiennent parce qu'ils leur semblent fondés!

Quant à ceux qui seraient effectivement descendus jusque-là, les hommes non sérieux les regardent du haut de leur imprudence et ressentent à leur sujet une grande compassion. Je ne sache rien qui ouvre un jour plus désolant sur la valeur des convictions et des discussions humaines. Si ces théories-là venaient à régner, le vrai, le juste, le bon ne seraient plus que des mots dépourvus de sens; le sérieux, le convenu trôneraient à leur place, et l'on en serait quitte pour retourner sa cocarde le jour où une thèse sérieuse deviendrait ridicule, le jour où une thèse ridicule deviendrait sérieuse.

Ah! la vérité est toujours sérieuse; l'erreur aussi est toujours sérieuse. C'est chose sérieuse que le mensonge, que l'insolence, que la lâcheté. Tout est profondément sérieux ici, tout, jusqu'à la funeste

Digitized by Google

tendance qui, en prétendant substituer le sérieux au vrai, menace de tuer en nous le germe des convictions, des actes virils et de la noble indépendance.

J'ai raisonné jusqu'à présent comme si le sujet dont je me suis occupé prêtait réellement à l'objection, comme s'il n'était pas sérieux et très-sérieux dans tous les sens du mot; il fallait que la honteuse doctrine à laquelle j'ai affaire fût d'abord combattue en elle-même et indépendamment de son application spéciale; il fallait établir avant tout qu'il n'est pas de petite vérité, et que l'homme qui sait choisir entre ses convictions n'en a aucune. Mais le fait est que la gravité de cette étude n'est que trop grande, ceux qui me liront n'en douteront certes pas; le vrai sérieux y abonde tellement, que le sérieux de convention sera bientôt obligé de renoncer à ses protestations peu sincères. Après avoir travaillé et réussi, hélas! à décourager la plupart de ceux qui montaient à la brèche au nom de la science, de la raison et de la foi, on éprouvera le besoin de conjurer un péril qui n'a décidément rien de plaisant.

Ce n'est pas qu'il ne se soit fait et dit beaucoup de choses absurdes ou risibles à propos des tables et des Esprits; on n'a rien négligé de ce qui peut déconsidérer une question. Seulement il ne faut pas

Digitized by Google

être bien profond observateur pour remarquer que les superstitions grossières ont fait leur chemin en dépit des niaiseries et par les niaiseries; que derrière les superstitions marche la réhabilitation du moyen âge, de ses institutions, de ses dogmes, de ses persécutions, de ses procédures; qu'en restaurant la croyance aux sortiléges et au faux surnaturel on prépare d'autres restaurations; que tout cela est poursuivi avec ensemble par un parti considérable et dont l'influence en pareilles matières déborde malheureusement ses limites; que l'Évangile est menacé en même temps que la civilisation moderne; que l'action même partielle, même passagère d'une semblable école peut porter un coup fatal à notre vie morale, politique et religieuse.

Voilà ce que les hommes intelligents auraient dû comprendre dès le premier jour. Avant de railler, ils auraient dû se demander si tout dans les faits signalés était mensonge ou illusion. L'expérience nous apprend qu'en général les illusions et les mensonges ne vivent que grâce à une portion de vérité qu'on leur abandonne follement; cette vérité, dénaturée par les uns et dédaignée par les autres, fait seule vivre des systèmes incapables par eux-mêmes de subsister.

Ici se présentait donc une recherche importante à entreprendre, et loin de l'entraver par des mo-

Digitized by Google

queries, il convenait d'y pousser et d'y applaudir. L'occasion était belle pour reprendre en sous-œuvre une étude souvent entamée, souvent interrompue et qui n'a jamais abouti : l'étude de la sorcellerie et du surnaturel apocryphe qui s'y rattache. Qu'a-t-il manqué jusqu'ici à une semblable étude ? La connaissance de ce fragment de vérité qui a soutenu tant d'absurdités à travers tant de siècles, qui en a rendu la réfutation perpétuellement insuffisante, qui a assuré leur résurrection périodique, et qui aujourd'hui même les fait reparaître sous une forme nouvelle, à la honte de notre temps. Les tables tournantes ouvraient la voie à des investigations qui intéressaient la science, elles semblaient annoncer la présence d'une loi physique, d'une action fluidique ou d'une force quelconque, explication naturelle des sortiléges passés, présents et futurs.

Il valait, j'imagine, la peine de s'en assurer. Le problème du surnaturel, tel que le moyen âge l'a posé et tel qu'on le pose de nouveau, n'est pas de ceux qu'il est permis de dédaigner ; sa grandeur et sa portée n'échappent sans doute à personne. Selon que l'on admettra le diable de la tradition ou le tentateur de la Bible, nous aurons deux religions et aussi deux civilisations différentes.

Or, il n'est pas de point sur lequel les idées soient moins fixées. Les diableries légendaires et

Digitized by

les récents exploits des Esprits ne rencontrent en général ni une adhésion complète, ni une énergique répulsion; on se contente de douter. On pense qu'il serait injuste de tout rejeter ou de tout admettre; aussi flotte-t-on entre une crédulité puérile et une incrédulité funeste. Tantôt vous avez devant vous une société qui nie l'existence personnelle de Satan et de ses anges; tantôt vous avez une société qui ne s'entretient que de maléfices, de sorts jetés, de revenants, d'âmes évoquées, et des mille prodiges opérés par les Esprits; ou pour mieux dire, c'est la même société qui est à la fois crédule et incrédule; crédule, parce qu'elle est incrédule.

Chacun entend sa dignité à sa manière; j'espère ne jamais mettre la mienne à m'abstenir en présence d'un semblable mal. Il se peut que la question, si grave soit-elle, n'ait pas encore reçu son certificat de sérieux; la prudence exigeait peut-être des ajournements, et quelques-uns de mes amis gémiront, mais je suis habitué à les désoler : les cris qu'ils ont poussés dans d'autres circonstances retentissent encore à mes oreilles. Lorsque je défendais la liberté religieuse, on m'assurait que je ruinais tout et que le moment n'était pas venu. Lorsque je signalais l'iniquité de Taïti, on me reprochait de me compromettre dans une affaire suspecte, entre la

reine Pomaré et M. Pritchard. Et pour remonter plus haut, à l'origine même de mes folies, lorsque je me déclarais chrétien, on m'avertissait que j'étais un homme perdu, que mon association avec les *méthodistes* m'enlèverait désormais toute force, et qu'en me prononçant trop nettement pour l'Évangile, je me priverais des moyens de le servir.

Que mes amis me le pardonnent, je n'apprendrai jamais, je le crains, à me battre *selon les règles*. Ici les règles du genre sérieux ont été méconnues par moi, puisque je n'ai pas attendu qu'un sujet, fort sérieux au fond, eût été déclaré tel dans les formes.

Il y a même pis que cela : j'ai adopté une position isolée, qui m'expose à être désavoué par tout le monde.

Deux partis étaient aux prises, à l'occasion des tables tournantes ; au lieu de m'unir à l'un contre l'autre et de m'assurer ainsi des alliés, je me les suis mis tous les deux à dos ! Je blesse les savants, en affirmant et en démontrant l'action fluidique ; je blesse les champions des Esprits en combattant leurs superstitions.

> Mais qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite ?
> — Qui je veux ? la raison, mon bon droit, l'équité.

J'adopte la réponse d'Alceste; je serais prêt à ajouter au besoin avec lui :

> Soit ! j'aurai le plaisir de perdre mon procès.

Digitized by Google

Mais je crois que mon procès ne se perdra point. Il y a longtemps que j'ai remarqué les priviléges de la maladresse qui dit carrément les choses comme elle les voit et qui ne sait pas sacrifier un côté de la vérité dans l'intérêt de l'autre. Déjà l'opinion qui conteste les prétentions surnaturelles des nouveaux phénomènes et qui proclame leur réalité physique, commence à gagner du terrain; M. Félix Mornand la développait naguère dans un de nos recueils les plus répandus : d'autres pensent ce qu'il a si bien dit.

Et puis, fallût-il être seul ou à peu près, est-ce une raison pour reculer? Imiterons-nous ce médecin de Charles IX devant lequel on trempait gravement chaque jour une corne de prétendue licorne dans le verre du roi, afin de s'assurer qu'il n'était pas empoisonné. Comme on le pressait de se prononcer contre un usage aussi absurde, le prudent homme répondit : « Celui qui écrit contre les opinions reçues ressemble au hibou quand il se montre en quelque lieu bien apparent; tous les oiseaux lui courent sus, et le déplument à coups de bec. »

Résignons-nous à perdre quelques plumes, s'il le faut. Fermons l'oreille au langage débilitant que l'égoïsme déguisé en habileté ne cesse de nous faire entendre : Ménage-toi ! conserve-toi ! précieux trésor, dont il ne faut pas frauder la patrie ou l'Église, et qu'on doit réserver *pour les grandes occasions !*

(lesquelles ne viennent jamais.) Trahis les petites vérités, afin de mieux défendre *les grandes!* Surtout fais-toi une réputation d'homme sensé, d'homme pratique, d'homme *sérieux!* Il est un genre tempéré, il est une opinion moyenne, il est des études inoffensives qui t'attireront aisément ce titre. Évite les discussions irritantes et les sujets non approuvés! Ne te prodigue pas à toute heure; économise, entasse; tes convictions mêmes l'exigent, car un moment viendra où elles auront besoin que tu sois riche et que tu dépenses beaucoup à cause d'elles.

La réponse est aisée : à amasser on devient avare, et les grandes dépenses de l'avare seront toujours des projets, rien de plus. Dans quel état, d'ailleurs, arrivera-t-il à l'heure suprême, à l'heure des sacrifices, cet homme qui a fait tant d'économies? Il arrivera usé, désillusionné, revenu de tout, habitué à imposer silence à son âme et à introduire le calcul dans sa conscience. Or, pour s'immoler à des convictions, il faut en avoir.

Laissons maintenant le livre et revenons à la chose. Ici tout est profondément sérieux, la maladie et le remède, la recrudescence superstitieuse et le fait physique qui est destiné à la vaincre.

Digitized by Google

La maladie s'est immensément aggravée depuis un an. Si le bon sens, ainsi que je l'indiquais tout à l'heure, a fait des progrès dans quelques intelligences réfléchies, l'erreur grossière a envahi bien plus de terrain. Nous assistons à un étrange spectacle : protégés par les savants qui anathématisent les expériences et qui ne veulent à aucun prix modifier leurs théories officielles, les apologistes du moyen âge détournent à leur profit le fait même qui devrait les confondre; à mesure que le vide se fait parmi les expérimentateurs moqués, décriés et découragés, ils s'y précipitent, ils occupent toutes les places vacantes. Bientôt les tables leur appartiendront en propre, et cela suffira pour en éloigner les hommes qui jusqu'ici n'ont pas craint de s'en occuper. On n'aime pas à avoir l'air de faire ce que font les évocateurs d'Esprits ; quoiqu'on travaille contre eux, on semble travailler comme eux, et cela est désagréable. De là un malaise qui trouble les plus résolus, un malaise qui va croissant, et si vite, qu'avant peu il deviendra difficile peut-être de former une chaîne et d'entreprendre des travaux suivis. Ceux qui riaient d'abord, finiront par éprouver un sentiment de répulsion et de dégoût, qui, combiné avec notre défaut naturel d'énergie et de persévérance, amènera une désertion universelle. A force d'abuser des tables et de les rendre odieuses, les

Digitized by Google

champions du surnaturel apocryphe seront parvenus à en écarter leurs adversaires.

Et ces champions sont de diverse nature ; il en vient des quatre coins de l'horizon. Chez nous, ce sont les ultramontains dont le manifeste a été écrit par M. de Mirville et dont la réfutation a dû me préoccuper essentiellement. En Amérique, ce sont les unitaires qui demandent aux Esprits la promulgation d'un christianisme sans Christ, d'une religion philosophique ; adversaires de la foi, ils s'abandonnent, selon l'usage, à une prodigieuse crédulité, et nagent en plein surnaturel.

Le surnaturel ! voilà le cri d'Emerson. Le surnaturel ! voilà la prétention des mormons et de leur évangile socialiste. Le surnaturel ! voilà le mot d'ordre des croisés qui s'enrôlent de toutes parts contre la Bible. Au sein même du protestantisme, s'élèvent quelques voix qui font écho à celles des ultramontains, des unitaires et des mormons ; des chrétiens excellents se mettent à répudier le principe qui conteste le surnaturel extra-biblique, ils annoncent que le prochain réveil religieux se fera au nom des prophéties, des extases et des miracles. Enfin, on n'entend plus parler que d'apparitions et de prodiges ; le temps approche où, selon la prédiction de Jacobi, « les hommes ne croiront plus en Dieu, mais croiront aux spectres. »

Digitized by Google

Il me semble qu'il est temps de résister et de réagir.

Or, après avoir signalé la gravité du mal, je tiens à insister sur l'efficacité du remède ; loin de prêcher le découragement, je déclare que le triomphe est certain, facile, si nous savons le vouloir. A part les armes puissantes que nous fournissent l'histoire, la raison, et surtout la Parole de Dieu, nous allons disposer désormais d'un argument scientifique qui manquait à nos devanciers. Ce quelque chose de vrai qui se mêle à la sorcellerie et qui la soutient, ce phénomène physique que les penseurs soupçonnent depuis longtemps et que le magnétisme animal a découvert sans le démontrer suffisamment, les tables tournantes en ont fourni la preuve sans réplique. Le système nerveux des tables ne passe pas pour impressionnable, leur imagination ne risque guère de les entraîner ; donc lorsqu'elles se soulèvent sous l'action de ma main *qui ne les touche pas*, il est certain qu'elles obéissent à une force physique, à une action matérielle que détermine ma volonté.

Ce fait ne renferme rien moins que la solution du problème de la sorcellerie. Pour qui l'examinait avec soin, il restait toujours un coin que n'atteignait aucune hypothèse interprétative, ni celle de l'excitation nerveuse, ni celle des erreurs du témoignage, ni celle de l'hallucination ; il restait un fonds de

Digitized by Google

phénomènes réels et décidément contraires aux lois connues du monde physique. Ce que les lois naturelles ne pouvaient expliquer, on en demandait l'explication au surnaturel ; cela n'est pas fort étonnant.

Aujourd'hui les lois naturelles se complètent, et l'explication avec elles. Dès lors le surnaturel n'a plus que faire ici, et la sorcellerie disparaît.

On me demandera sans doute ce qui m'autorise à annoncer si positivement le fait des soulèvements sans contact. Je pourrais renvoyer à mon livre ; j'aime mieux contenter sur-le-champ la légitime impatience du lecteur. D'ailleurs, la préface a un avantage sur le livre ; elle s'écrit après, elle en sait plus long. Pendant les longs mois qu'exige l'impression de deux volumes, l'auteur ne saurait rester entièrement inactif. Or voici ce que nous venons d'ajouter à nos précédentes expériences :

Des savants distingués auxquels j'avais communiqué les résultats obtenus s'étaient accordés à me répondre que les soulèvements sans contact auraient le caractère d'une preuve absolument certaine, si nous parvenions à les constater par un procédé matériel. « Répandez, m'avaient-ils dit, de la farine sur la table au moment où toutes les mains viennent de s'en séparer ; opérez ensuite un ou plusieurs soulèvements ; assurez-vous enfin que la couche

Digitized by Google

de farine ne porte la trace d'aucun attouchement, et il n'y aura plus un seul mot à vous objecter. »

Eh bien ! c'est précisément cette expérience que nous venons de faire avec succès et à diverses reprises. Qu'on me permette quelques détails.

Nos premiers essais avaient fort mal réussi. Employant un tamis à gros trous qu'il fallait promener sur la table entière, nous avions le double inconvénient, d'abord de suspendre pendant trop longtemps et d'annuler en conséquence l'action des opérateurs, puis de répandre une couche de farine beaucoup trop épaisse. L'élan des volontés était amorti, l'action fluidique était gênée, le plateau était refroidi, rien ne marchait. L'effet était même tel, que la table ne nous refusait pas seulement des soulèvements et des rotations sans contact, elle nous refusait presque les soulèvements et les rotations ordinaires.

L'un de nous eut alors une idée lumineuse. Nous possédions un de ces soufflets dont on se sert pour soufrer les vignes attaquées par l'oïdium. Au lieu de fleur de soufre, on y mit de la farine, et l'on recommença l'opération.

Nous étions dans les conditions les plus favorables; le temps était sec et chaud, la table bondissait sous nos doigts, et déjà, bien avant que l'ordre de lever les mains ne fût donné, la plupart avaient cessé spontanément de toucher le plateau. Le commande-

ment retentit alors, la chaîne entière est séparée de la table et en même temps le soufflet la recouvre tout entière d'un nuage léger de farine. Pas une seconde n'avait été perdue, le soulèvement sans contact avait déjà eu lieu, et, pour ne laisser aucun doute dans les esprits, il se renouvelait trois ou quatre fois de suite.

Cela fait, la table est scrupuleusement examinée : aucun doigt ne l'a touchée ni effleurée le moins du monde.

La crainte de l'effleurer sans le vouloir était même tellement grande, que les mains avaient agi fluidiquement d'une hauteur beaucoup plus considérable que dans les séances antérieures. Chacun avait cru ne pouvoir s'en écarter assez, et ces mains si éloignées du plateau n'avaient eu recours à aucune des manœuvres, à aucune des passes dont nous avions fait usage d'autres fois. Restée à sa place, au-dessus du meuble à soulever, la chaîne avait conservé sa forme; à peine avait-elle opéré un léger mouvement dans le sens de celui qu'elle provoquait à distance.

J'ajoute enfin que nous ne nous sommes pas contentés d'une seule expérience. Toujours, à la suite de plusieurs soulèvements successifs, une vérification attentive a démontré que le nuage de farine, auquel n'avait échappé aucune portion du plateau, était resté absolument intact.

Digitized by Google

Je ne sais si je me trompe ; mais il me semble que c'est clair.

Plus d'un esprit non prévenu aura devancé cette démonstration définitive. A défaut d'une preuve de ce genre, nette, matérielle et inattaquable, n'avions-nous pas déjà une preuve morale dont la valeur ne pouvait être méconnue ? Pour ceux qui ne croient pas aux diableries européennes et aux Esprits américains, l'étendue et la persistance de semblables faits demeuraient inexplicables, à moins d'un phénomène physique. Il fallait bien qu'il y eût une réalité quelconque, naturelle ou surnaturelle, à la base de la sorcellerie contemporaine et de celle de tous les temps.

Comment ne pas le remarquer? S'il n'y avait qu'illusion dans la rotation des tables, depuis longtemps elles se seraient arrêtées. Elles ont eu contre elles et les foudres académiques, et les mandements des évêques, et les attaques de la presse, et les réfutations triomphantes, et les mépris non moins triomphants des gens qui méprisent sans savoir pourquoi. Elles ont eu contre elles, le dirai-je, les événements politiques, les Russes et les Turcs, Paskewish et Omer-Pacha. On les a maudites, et elles ont vécu ; on les a dédaignées, et elles ont

Digitized by Google

vécu ; on les a oubliées, et elles ont vécu. Indignations concertées, silences concertés, rien n'a prévalu. Elles tournent en dépit de M. Faraday ; on prédit leur mort, on démontre leur mort ; elles continuent à tourner. Elles tournent si bien, qu'on finit par se raviser et que les derniers travaux destinés à les confondre portent les traces d'une réserve, d'une circonspection, je dirai presque d'un respect auquel on ne nous avait certes pas habitués.

Si mes protestations et mes recherches ont contribué pour leur faible part à ce résultat, tout l'honneur en revient aux collaborateurs courageux qui ont bien voulu poursuivre nos expériences au travers de tant de fatigues, d'obstacles, d'insuccès momentanés, de contradictions et de dégoûts. Animés de l'amour du vrai, sentant l'importance scientifique et morale de leur travail, comprenant que la constatation du fait physique pouvait seule opposer une insurmontable barrière à l'envahissement des superstitions, ils ont puisé dans leur conscience chrétienne une force que ne leur aurait fournie aucun autre sentiment. La simple curiosité se serait lassée ; la foi a persévéré, et, selon sa coutume, elle a vaincu.

Valleyres, 8 août 1854.

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE

DES TABLES TOURNANTES

Digitized by Google

Digitized by Google

vertis. Ce moment aurait pu se faire attendre. J'ai longtemps craint que le phénomène des tables ne se prêtât pas à une démonstration scientifique et décisive; qu'en donnant une certitude absolue aux opérateurs et aux témoins immédiats, il ne fournît pas d'argument irréfutable à l'usage du public. En présence de simples probabilités, chacun serait resté libre de conserver son opinion particulière; nous aurions eu des croyants et des incrédules; le classement aurait eu l'air de s'opérer en raison des tendances plutôt qu'en raison de la connaissance ou de l'ignorance des faits; les uns se seraient rengorgés dans l'agréable sentiment de leur supériorité intellectuelle, et les autres se seraient abandonnés de désespoir au courant des superstitions à la mode; la vérité incomplétement démontrée aurait été traitée de mensonge, et, qui pis est, elle aurait fini par le devenir.

Grâce à Dieu il n'en sera pas ainsi.

J'ai posé la question scientifique, il faut que je pose aussi la question morale, la vraie question pour moi, celle qui m'a remué le cœur et qui m'a comme forcé d'entreprendre des études auxquelles j'aurais voulu rester étranger.

Les droits de la vérité étaient en jeu. Or, je ne connais rien de plus saint sur la terre. Celui qui n'aime pas toutes les vérités n'en aime aucune; celui qui ne se sent pas constamment esclave du vrai, tenu de le servir, de lui rendre témoignage, de souffrir au besoin pour sa cause, ne croira jamais à rien. Qu'il s'agisse de religion, de politique ou de philosophie, n'importe;

Google

il aura peut-être les illusions de la croyance, il n'en aura pas la réalité.

C'est ainsi que ce débat si décrié s'élève par un côté au niveau des plus hautes discussions et a sa racine dans les profondeurs de la conscience humaine. Le sentiment qui me pousse à y intervenir est le même qui me fait chrétien. J'appartiens à la vérité, quelle qu'elle soit, par cela seul qu'elle est la vérité. Je sais que je n'ai pas à discuter avec elle et à lui marchander mon dévouement. Je sais que si je me préférais à une vérité quelconque, ma foi tout entière aurait reçu un coup mortel. Étrange chrétien, en effet, celui qui connaissant une vérité et la voyant maltraitée, honnie, ne songerait qu'à se respecter, à se ménager lui-même, et manquerait de cette noble maladresse que les habiles prennent en pitié !

Qu'on ne se trompe pas d'ailleurs sur ma pensée. Je n'invite personne à prendre la lance et la rondache et à battre la campagne en redresseur de torts au profit des vérités méconnues. Je suis de mon siècle, et je ne rêve pas la restauration de l'ordre des chevaliers errants. Il ne s'agit en aucune façon de copier don Quichotte, mais tout simplement et tout uniment d'avoir le courage de son opinion. Si, lorsque des milliers de personnes étaient convaincues de la rotation des tables, il avait suffi de quelques sarcasmes pour imposer un silence universel; si la crainte des railleries avait définitivement prévalu, une leçon publique de lâcheté aurait été donnée à notre temps, qui n'en a pas besoin. On lui aurait enseigné de nouveau à placer l'utile au-dessus du vrai, à s'accommoder aux modes régnantes, à rejeter l'incommode

Digitized by Google

bagage des croyances personnelles et viriles. Trouve-t-on, par hasard, que l'énergie surabonde chez nous, qu'il y ait trop de caractères, trop d'individualités fortes, trop d'hommes indépendants, qui croient ce qu'ils croient, qui disent ce qu'ils pensent, qui remontent les courants, et qui, dans la mauvaise ou dans la bonne fortune, entourés ou solitaires, maintiennent courageusement leur drapeau? Quant à moi, je ne vois que gens dont la profession de foi est toujours celle de tout le monde, qui passent leur temps à découvrir des vertus aux vainqueurs et des crimes aux vaincus, hommes dépourvus de la vie propre que donne seul l'amour austère de la vérité, hommes dont la pensée fléchit dès qu'elle cesse de s'appuyer sur la pensée générale, semblables à ces arbres déracinés qui se tiennent debout tant qu'ils sont soutenus par leurs voisins, et qui tombent sans qu'on les touche dès que la hache les a isolés. Prenez les questions politiques, prenez les questions morales, vous rencontrerez partout le même spectacle. L'esclavage, par exemple, ne laisse guère notre conscience en suspens, elle sait à quoi s'en tenir sur la vente des hommes, des femmes et des enfants, sur la séparation des familles, sur l'immoralité et la cruauté systématisées, sur les crimes auxquels les maîtres les plus humains sont en quelque sorte condamnés; et cependant, sauf le court moment où l'influence d'un beau livre fait ce miracle inouï de mettre la vérité à la mode, chacun a soin de se faire sur l'esclavage une manière de voir sensée et de bon ton. Le négrophilisme est si mal porté! les esprits absolus sont si absurdes! On prend donc son parti des iniquités, des larmes, des tortures, et si l'on visite le

Digitized by Google

Brésil, les États-Unis ou Cuba, on a soin d'en rapporter des élégies sur la félicité des noirs.

Renier au besoin ce que l'on estime vrai, le renier parce qu'on ne croit à rien d'une foi qui mérite ce beau nom, voilà notre maladie. Je ne veux pas être de ceux qui l'aggravent, j'aime mieux être de ceux qui travaillent à la guérir. Ce que l'on *estime* vrai, ai-je dit ; et en effet nous serions dans l'erreur, que notre devoir n'en serait en rien changé. Le musulman est dans l'erreur, et toutefois il mérite le respect, lorsque, croyant en Mahomet, il s'expose pour le défendre à des railleries ou à des souffrances. Nous nous serions trompés, notre persuasion au sujet des tables serait le résultat d'une illusion, que nous n'en serions pas moins tenus de maintenir ce que nous estimons vrai, aussi longtemps que notre illusion subsiste.

Maintenant la question est posée ; le lecteur connaît son aspect scientifique et son aspect moral. Il me reste à lui dire un mot de la méthode selon laquelle elle doit être traitée.

Il n'y a que deux méthodes en ce monde : celle de l'ancienne scolastique, qui affirmait certaines vérités *à priori* auxquelles les faits étaient tenus de se conformer, et celle de la science moderne depuis Bacon, qui part de l'observation des faits et ne construit la théorie qu'après les avoir constatés.

Il paraît que la méthode scolastique a bien du charme, puisqu'on ose nous y ramener en plein XIXe siècle et au nom des académies. Au fond cela est

Digitized by Google

beaucoup moins extraordinaire qu'on ne l'imaginera à première vue. Quand les théories sont construites, est commode de les transformer en axiomes définiti Serait-ce donc toujours à recommencer? ne serait donc jamais permis de fermer enfin la porte aux fai et de leur dire : Vous venez trop tard!

C'est là précisément le langage qu'on a tenu. N lois sont arrêtées, le monde nous est connu, nos cad sont fixés, nous ne pouvons pas nous condamner métier de Pénélope; tant pis pour les observati arriérées! Nous n'accueillerons que celles qui rentr dans les doctrines admises, qui les développent, les confirment même en les modifiant. Celles qui relè raient d'un principe nouveau, suspect, hérétique, n les anathématiserons d'emblée, sans examen. Ce serait pas la peine d'avoir de l'autorité, si l'on r faisait pas quelquefois usage et si l'on s'abaissait à cuter avec tout le monde. L'Église ne réfute pas sectaires, elle les brûle.

Les académies n'ont brûlé personne; elles n'ont damné à mort que des faits, menaçants pour l'or doxie. Elles leur ont refusé la terre et l'eau, c'est-à- le droit de libre et loyale discussion. On sait quel ab pouvoir elles ont commis envers le magnétisme, m d'intelligentes et libérales protestations. Maintena présente un phénomène non moins contrariant, le tort de manifester chez l'homme une force en d de l'action musculaire. Or, on a décidé que les c ne pouvaient pas se passer ainsi; on a pénétré to secrets de la création, et l'on sait comment les doivent se produire! C'est bien assez que la théo soit lentement formée en vertu des faits; les f

leur tour, auront la complaisance à présent de se plier à la théorie !

Par malheur il n'y a rien de moins complaisant que les faits. Ils sont doués d'une obstination indiscrète. Le magnétisme est encore là ; on est parvenu à le discréditer, à l'entraver, à fausser sa marche, à l'exclure de la voie des recherches sérieuses, on n'est point parvenu à le détruire. Les tables tournantes tournent encore ; elles ne se sont pas « arrêtées d'elles-mêmes, » ainsi qu'on l'avait prédit ; on n'a réussi qu'à dévoyer au profit des évocations et des sortiléges une découverte qui avait droit à toute l'attention des savants.

Et la querelle n'est pas terminée. Elle subsistera tant que subsisteront les deux lacunes que la science maintient volontairement dans sa description du monde physique. Son devoir est de tenir compte de tout, des phénomènes complexes comme des phénomènes simples, de ceux qui ne se produisent que dans certaines circonstances spéciales comme de ceux qui se produisent dans les circonstances ordinaires. Démontrer que les assertions sont fausses, ou leur faire place si elles sont justes, voilà sa mission, et, dans son intérêt même, on ne se lassera pas de l'y ramener, on ne lui permettra pas de laisser en dehors les choses qui la gênent et qu'elle ne veut ni admettre ni réfuter.

Qu'elle soit difficile, très-difficile en matière de preuves ; qu'elle exige des faits positifs et incontestables ; qu'elle tienne en quarantaine les idées suspectes et qu'elle étudie avec scrupule, avec défiance ce qui semble contraire aux notions reçues, c'est parfaitement naturel. Mais qu'elle refuse de voir, qu'elle refuse de lire, qu'elle refuse d'étudier, qu'elle repousse à l'avance

Digitized by Google

les faits au nom de la théorie, c'est parfaitement injuste et tyrannique. C'est fort peu philosophique par-dessus le marché, et quoique ses immenses services l'autorisent à beaucoup oser, elle ne tenterait pas impunément aujourd'hui d'abandonner l'induction baconienne pour retourner au dogmatisme du moyen âge. Sa haute renommée, sa légitime autorité en souffriraient.

Mais, dit-on, l'Institut a bien le droit de jeter au panier les mémoires sur le mouvement perpétuel, et si quelqu'un proposait un moyen d'aller à la lune, il ne serait pas forcé de perdre son temps à l'écouter. Vous-même ne posez-vous pas, dans le problème des tables, la limite où commence pour vous l'absurde? n'écartez-vous pas les évocations et les Esprits, en dépit de toutes les preuves?

En dépit de toutes les preuves! Non. Je prouve, au contraire, et de longs chapitres seront consacrés à cette démonstration, que les prétendus sortiléges que l'on nous rapporte ne reposent absolument sur rien. On vante les Esprits, on cite leur prose et leurs vers, on colporte leurs prédictions démenties par les événements, on expose leur théologie, contraire à celle des saintes Écritures et changeant au gré des convictions particulières des personnes qui les font parler; quant à des faits réels, on n'en raconte aucun qui ne puisse se classer parmi les phénomènes purement physiques du magnétisme ou des tables tournantes. Je ne prends donc pas mes répugnances pour des arguments, et je ne rejette que ce que j'ai réfuté.

Ce n'est pas, au reste, que je conteste aux académies le droit de proclamer certaines impossibilités et de mettre au rebut sans nouvel examen ce qui a été dé-

Digitized by Google

montré faux une bonne fois. Seulement c'est cette première démonstration qu'il faudrait fournir. Elle existe, je le veux, à l'égard du mouvement perpétuel; elle existe à l'égard des promenades dans la lune ou dans l'anneau de Saturne; elle existe à l'égard des transmutations, et si demain quelque alchimiste moderne prétendait découvrir une Californie dans ses alambics, je suis tout à fait d'avis que l'Institut aurait le droit de lui refuser audience [1]. On voit qu'en dénonçant le despotisme des savants, je sais respecter leur liberté. Je me contente de renouveler ma question : Avez-vous étudié les tables tournantes ? Avez-vous daigné vous en occuper sérieusement ? Avez-vous démontré, démontré le moins du monde, que le phénomène n'existe pas ou qu'il est impossible ?

Vous ne l'avez pas démontré, ce qui est d'ailleurs fort heureux pour vous, car *démontrer l'impossibilité scientifique de ce qui est* ce serait jouer un mauvais tour à la science. Non, vous n'avez pas démontré, vous avez affirmé, et c'était déjà bien assez imprudent. Sans avoir dessein de « régenter les académies, » me serait-il per-

[1] En parlant ainsi, je m'avance peut-être un peu trop. L'idée de transmutation n'est pas philosophiquement absurde. L'or est-il un corps simple? savons-nous bien ce qu'est un corps simple? n'est-il pas démontré que les mêmes éléments combinés dans la même proportion produisent des substances fort dissemblables? y a-t-il quelque différence, quant à la composition chimique, entre le chiffon, la gomme et l'amidon, pour ne rien dire d'une quatrième transformation (le sucre), où la quantité d'eau *paraît* plus considérable?

J'ai dû ajouter cette note afin d'être rigoureusement exact, et afin de prouver, en prenant pour exemple le grand œuvre en personne, que l'on ne doit pas abuser des anathèmes scientifiques.

Digitized by Google

mis, à moi ignorant, de leur offrir un humble conseil qu'elles n'enflent pas trop la liste des choses déclarées *impossibles*. Cette liste, dressée il y a quelques siècles aurait compris la rotation de la terre, les antipodes l'attraction, la pesanteur de l'air, l'électricité ; dressée aujourd'hui, elle comprendrait probablement plus d'un article destiné à provoquer l'hilarité de nos arrière neveux. Y a-t-il si longtemps que la formation plutonienne de toutes les roches était un article de foi Qu'en pense maintenant M. Élie de Beaumont? M. Babinet, un des ennemis des tables, nous racontait naguère que Sénèque avait eu le mérite d'avoir raison contre le genre humain tout entier, « ce qui équivaut à peu près à avoir tort.» Les académies de son temps condamnaient sans examen, je suppose, ses idées sur la marche naturelle des comètes, comme on a condamné sans examen nos idées sur le mouvement naturel imprimé aux tables ; elles jetaient ses mémoires aux vieux papiers. Seize siècles après lui, toutes les autorités les savants et le clergé, Képler et le pape, plaçaient l'influence magique des comètes au nombre des axiomes que les « illuminés » seuls peuvent contredire. Voilà l'anathème scientifique qui a duré, j'espère.... Qu'on se rassure, les choses vont plus vite aujourd'hui, nous ne mettrons pas seize cents ans à nous accorder.

On va lever les épaules : les comètes ! c'est si dent ! — Évident ! parce que nous connaissons les fa parce que les faits ont prévalu sur les théories préçues ; parce que les faits ne se sont pas lassés d'être faits et n'ont pas reculé devant l'arrêt suprême les déclarait impossibles. La rondeur et la rotatio la terre nous paraissent évidentes aussi ; et cepen

Digitized by Google

elles n'ont pas eu toujours les rieurs de leur côté : Quoi, des antipodes ! quoi, des hommes qui marchent la tête en bas et les pieds en haut ! quoi, des vaisseaux qui se précipitent sans doute, entraînés par la courbe, par la chute des eaux ! quoi, nous tournerions avec cette violence, et nous ne le sentirions pas ! En tous cas, l'air étant moins dense, ne devrait pas tourner aussi vite que nous : un vent d'est, vent constant et d'une horrible impétuosité, devrait régner à la surface du globe ; tous les arbres devraient être couchés vers l'ouest ! —Certes, les bonnes raisons ne manquaient pas, le témoignage des sens et les déductions de l'intelligence tenaient un langage identique ; les gens sensés et les savants qui se respectent n'auront jamais si beau jeu contre la rotation des tables qu'on l'avait alors contre cette rotation de la terre dont M. Foucault fournissait l'autre jour une nouvelle et ingénieuse démonstration.

Il faut en revenir à ceci : nous sommes environnés de mystères ; nous vivons dans l'inexplicable ; nous sommes inexplicables nous-mêmes. Les plus savants savent peu, très-peu ; et leur tort n'est pas d'ignorer, mais de penser qu'ils n'ignorent rien. Cependant il leur suffirait d'avoir de la mémoire. Qui condamnait l'émétique au temps de Guy Patin ? Qui a promulgué depuis lors une longue série d'arrêts, plus péremptoires les uns que les autres, arrêts infaillibles hier et réformés aujourd'hui ? En vérité, je me demande comment on n'hésite pas avant de juger souverainement et dédaigneusement les choses qu'on n'a pas examinées, lorsqu'on rencontre partout des questions insondables, lorsqu'un panier de pigeons voyageurs

Digitized by Google

renferme un problème à désespérer les académie

La leçon qui ressort de notre débat est à l'usage tout le monde ; car tout le monde tranche, et les ign rants plus que personne. Le ton assuré, les gran airs et les haussements d'épaules sont et seront touj l'esprit de ceux qui en manquent : cela les dispe d'étudier et de réfléchir. Les savants, eux, devrai adopter une marche différente ; les hommes qui pens devraient être moins prompts et moins sûrs d'e mêmes que les hommes qui ne pensent pas. C bien ainsi que les choses se passent d'ordinaire voilà pourquoi je déplore qu'on ait suivi une a voie à l'égard des tables tournantes. Les refus d' men ne sont pas seulement une arme déloyale, ils une arme dangereuse et qui finit toujours par ble la main qui s'en sert.

Et d'où vient que tant d'hommes distingués y o recours en cette circonstance? D'où vient la sign tion brutale qui nous a été faite? D'où vient q nouveau phénomène a été traité en ennemi? Ou ennemi, ce n'est pas trop dire ; une simple erreu rait été accueillie autrement, on l'aurait réfutée tables tournantes n'ont pas été jugées dignes d'u honneur ; à peine ont-elles paru, qu'on s'est « Nous ne nous en occuperons pas! » Il y avait d un principe hostile à dénoncer et à tuer sur-le-c Eh bien! ce principe n'est peut-être pas très-diff discerner.

Le matérialisme nous a envahis, malgré qu apparences de spiritualité superficielle. Il règn les âmes et dans les intelligences : les progrès d dustrie, les découvertes si magnifiques des s

Digitized by Google

modernes ont contribué à fonder son empire. Il est tellement le maître, qu'il gouverne souvent à leur insu ceux-là mêmes qui croient le combattre, et dans la question qui nous occupe le matérialisme des partisans des tables n'est pas moins effrayant en général que celui de leurs adversaires. Rattacher des apparitions d'Esprits et des révélations à la rotation d'un meuble, c'est assurément réduire à leur définition la plus grossière nos rapports avec le monde invisible. Et quant aux adversaires des tables, qu'ils descendent dans leur conscience. N'est-il pas vrai que, pour beaucoup d'entre eux, la grande objection résulte de leur répugnance à admettre quoi que ce soit en dehors de l'action régulière et en quelque sorte mécanique des lois naturelles? Ils se moquent fort justement des Esprits; mais en quel sens croient-ils eux-mêmes à Dieu et au diable? Dieu est une cause première, et le diable est une abstraction. Il y a un créateur; il y a eu des lois établies, une chiquenaude donnée, et dès lors tout a marché de soi, et l'intervention providentielle d'un Père céleste écoutant nos prières, attentif à nos besoins, intervenant dans les petites choses comme dans les grandes, est une illusion religieuse qu'il faut laisser aux vieilles femmes. Le démon, lui, est la personnification allégorique de nos tentations et de nos mauvais penchants. — Puis, après avoir exilé Dieu et supprimé le diable, on s'est attaché à amoindrir ici-bas la part de l'homme lui-même, en tant qu'agent moral. Parlez-moi de l'électricité! Parlez-moi de la pesanteur! Voilà des lois pures de tout contact avec la pensée ou la volonté humaine. Mais rencontre-t-on des faits mixtes, des forces matérielles qui ont besoin de la permission de

Digitized by Google

l'homme pour se développer, aussitôt on s'éloigne avec horreur. C'est l'abomination de la désolation! Mieux vaut laisser la science incomplète, que d'y admettre la notion hétérodoxe d'un acte physique qui est avant tout un acte moral!

Tel était le crime irrémissible du magnétisme, et tel est, à plus forte raison, le crime des tables tournantes. Là, sans la volonté on n'obtient rien; on formerait la chaîne vingt-quatre heures de suite, qu'on n'arriverait pas au plus léger mouvement. Avec la volonté, au contraire, on déploie une force; et cette force soulève le pied désigné par la pensée; elle le soulève à distance et sans qu'aucun doigt touche une portion quelconque de la table.

Lorsque je rapproche ces deux choses, le matérialisme régnant et la nature du phénomène nouveau, je ne m'étonne plus de l'accueil qui lui a été fait. Avec un ennemi personnel on ne discute pas.

La conduite qu'on a tenue s'explique donc; ce qui ne veut pas dire qu'elle se justifie. La liberté scientifique avait besoin d'être défendue. On s'en est fâché : il était désagréable et impatientant de rencontrer devant soi une protestation obstinée, une protestation armée de preuves et qui étudiait d'autant plus les faits qu'ils étaient plus brutalement écartés. On avait cru en finir par un coup de tonnerre; on avait essayé d'enfermer tout dans un même sac, l'agent physique, les Esprits et « les montagnards en disponibilité. » Il faut qu'on en prenne son parti : les éclats de voix et les grands mots ne trancheront pas la question, comme ils l'ont malheureusement tranchée dans d'autres circonstances. Nous ferons un pas vers cet Eldorado, vers

Digitized by Google

cet idéal du gouvernement académique, où l'on consentira à examiner avant de rejeter. Alors, et alors seulement, il commencera à être possible d'aborder avec sérieux les branches délicates de la science, les branches mixtes, au sein desquelles le matériel et le moral se trouvent mêlés.

Le lecteur sait à présent pourquoi j'ai pris la plume. Je ne lui apprendrai rien, si j'ajoute qu'on m'a fort conseillé de ne pas la prendre. Les uns me le conseillaient dans mon intérêt, pensant que je devais sacrifier cette vérité-ci à d'autres vérités bien plus importantes, auxquelles j'ai consacré ma vie et qui porteraient la peine de mon discrédit. Les autres me recommandaient le silence au nom de la charité et de la paix.

Répondre aux premiers n'était pas difficile. J'aurais été indigne de soutenir les grandes vérités, si j'avais déserté volontairement les petites; si, préoccupé de moi-même, je n'avais songé qu'à me ménager.

Quant aux seconds, leurs arguments étaient de nature à exiger un examen consciencieux. J'ai examiné, et voici la conviction à laquelle je suis parvenu.

Ce sont surtout les adversaires des tables qui prêchent le silence à leurs partisans. Ils trouvent tout simple de leur jeter publiquement à la face les accusations les plus graves : niais ou menteurs ; ils ont le choix. Mais, dès qu'il s'agit pour nous de répondre, ils éprouvent des scrupules sans fin; la publicité leur paraît pleine d'inconvénients; ils pensent qu'on devrait étudier et se taire! Parler très-haut, injurier les gens

et les inviter ensuite à se résigner, franchement, c'est trop fort. Si nous consentions en effet à ne rien dire, nous nous montrerions non pas charitables ou pacifiques, mais peu sincères et peu courageux; nous nous reconnaîtrions dignes du traitement qu'on nous inflige; nous confesserions en fait que nos assertions étaient inconsidérées, que nos paroles dépassaient notre pensée, et que notre pensée dépassait la réalité; qu'il n'y avait eu de sérieux ni dans nos actes ni dans nos discours.

Non, la charité ne garde pas le silence en pareil cas. Savez-vous ce qu'elle fait? Elle allie à la plus entière franchise à l'égard des choses le plus parfait respect envers les personnes. Or, il ne m'en coûte nullement de leur témoigner ce respect, car je le ressens. Il serait étrange que le fils d'un académicien fût le seul à ne pas honorer dans l'Académie des sciences la glorieuse avant-garde de la civilisation moderne, le plus brillant faisceau de lumières qui ait peut-être brillé sur la terre. Si M. Faraday et M. Foucault ont été injustes envers les tables, cela n'ôte pas à l'un son illustration européenne, et à l'autre ses ingénieuses découvertes remplies de promesses et d'avenir. J'aurais, certes, mauvaise grâce à en vouloir à M. Foucault, car, sans les procédés sommaires auxquels il a cru devoir recourir, sans le ton péremptoire qu'il a employé, je n'aurais jamais mis à l'étude du phénomène nouveau cette persévérance que donne le sentiment du devoir.

Je n'attaque donc ni les savants en général ni tel savant en particulier. Je n'ai pas la sotte prétention de les rabaisser, ou la prétention plus sotte de m'élever moi-même. Pénétré du sentiment de mon incompé-

Digitized by Google

tence, j'étais prêt à accepter leurs décisions comme des oracles; les refus d'examen ont eu seuls la puissance de m'arracher à mon rôle naturel, en froissant mon être moral tout entier. Je n'ai pas pu prendre sur moi d'entendre dire : « Nous ne verrons pas; nous ne lirons pas; nous n'expérimenterons pas; nous ne répondrons pas. » Mais, même alors et quand ma faible voix se risquait à interrompre un silence universel et prolongé, je ne refusais à mes adversaires aucun des hommages qui leur sont dus. Bien plus, je comprenais leur conduite : dans leur situation scientifique, n'ayant rien vu de sérieux, n'ayant assisté qu'à de misérables expériences de salon, à de simples rotations que l'action musculaire est en mesure d'expliquer, ils ont eu raison de douter. Le doute philosophique est toujours un devoir; il est la garantie nécessaire de la vraie science. Les faits nouveaux et surtout les lois nouvelles doivent faire leurs preuves complètes avant d'être admis. La répugnance qu'on éprouve à modifier les notions reçues est un sentiment dont je conteste d'autant moins la légitimité que j'y participe entièrement. En science, en philosophie, en religion, nous avons les uns et les autres à résister au triste courant des crédulités. Il y a partout des gens prêts à tout accepter les yeux fermés, qui n'étudient rien, qui aiment l'étrange, dont le surnaturel chatouille agréablement l'imagination blasée, qui croient d'autant mieux les choses qu'elles sont moins croyables, et qui semblent avoir adopté pour devise le *Credo quia absurdum* d'un Père de l'Église.

Se défier d'eux était naturel, seulement il eût été prudent et loyal de ne pas dépasser les limites du

Digitized by Google

douté tant qu'on n'avait pas examiné. La fougue du premier moment a entraîné un peu loin; je suis sûr que les vrais savants ne craindront pas de revenir maintenant en arrière. C'est à l'ignorance à se montrer obstinée et à s'opiniâtrer en dépit des faits. Des faits, voilà sans doute ce que chacun demande, et voilà aussi ce que je vais offrir au lecteur. J'avais d'abord songé à présenter mon rapport sous la forme d'un mémoire adressé à l'Académie des sciences. On devinera, sans que je le dise, quels scrupules m'ont retenu.

Digitized by Google

CHAPITRE II

LES FAITS

Il y a deux manières de s'occuper des tables tournantes. On peut leur demander une distraction ou un sujet d'étude. Je ne blâme pas le moins du monde ceux qui s'en sont amusés, après le dessert, entre le café et le thé ; je me borne à constater qu'ici nous avons suivi une autre marche. Nos séances ont été de vraies séances, auxquelles ont été consacrées les meilleures heures du jour, et dont les résultats, vérifiés avec un soin minutieux, ont été consignés dans de véritables procès-verbaux.

J'ai ces procès-verbaux sous la main, et il me semble que je ne saurais mieux faire que de les prendre successivement, et d'emprunter à chacun d'eux les observations intéressantes qu'il peut renfermer. Je suivrai ainsi une méthode historique qui racontera la vérité au lieu de la systématiser. Le lecteur nous suivra pour

Digitized by Google

ainsi dire pas à pas; il contrôlera mes diverses é
tions en les comparant; il se formera sa convictio
même, et jugera si mes preuves ont ce caractè
fréquence, de persistance, de développement pro
sif que n'ont jamais les fausses découvertes fondé
quelque coïncidence fortuite et mal définie.

Le premier procès-verbal porte la date du 2(
tembre 1853. Auparavant nous avions eu de nom
ses séances, mais nous n'avions pas cru qu'il fû
cessaire d'en noter les résultats. Voici en peu de
quels étaient ceux auxquels nous étions arrivés al

Je mentionne d'abord ceux qui n'ont point de v
à titre de preuves, les rotations, les soulèveme
les danses. Aucune démonstration, je le reconna
peut être basée là-dessus; l'action musculaire i
sciente, la tendance au mouvement, fournissent
explications qui, quoique mal fondées en réalité
logiquement irréfutables. Comme les opérateur
dans le secret de ce qu'il faut faire, comme ils so
pables de le faire, comme ils sont naturellemen
posés à imprimer, même sans s'en rendre compt
impulsion mécanique dans ce sens, il en résulte
possibilité d'établir aux yeux du public que la
essentielle des faits obtenus est ailleurs. Ceux-là
ont une conviction invincible à cet égard, qui o
rectement et fréquemment participé aux expéri
qui ont senti se produire sous leurs doigts ces m
ments d'une nature particulière que l'action d
muscles ne saurait imiter. Ils savent, eux, à quo
tenir, car ils ont vu la table se refuser parfois à
rotation, malgré l'impatience des expérimentate
malgré leurs bruyants appels; puis, ils ont as

Digitized by Google

son départ si doux, si moelleux, si spontané, à son départ qui s'opère, on peut le dire, sous les doigts qui l'effleurent à peine. Ils ont vu parfois les pieds, collés en quelque sorte au parquet, ne s'en détacher à aucun prix, malgré l'excitation des personnes qui forment la chaîne; puis ils les ont vus d'autres fois accomplir des soulèvements francs, énergiques, venant au-devant des mains, n'attendant pas les ordres pour exécuter avec une vigueur presque effrayante des pensées à peine conçues. Ils ont entendu de leurs oreilles les grands coups et les petits coups, les premiers qui menacent de briser la table, les seconds que l'on a peine à saisir au passage, et dont aucun de nous ne pourrait imiter la prodigieuse délicatesse. Ils ont remarqué que la force des soulèvements n'est pas diminuée quand on dégarnit le côté du meuble qui devrait faire levier; ils ont commandé eux-mêmes à la table de lever celui de ses pieds sur lequel reposent les seules mains qui composent la portion de chaîne subsistant encore, et le pied s'est levé aussi souvent et aussi haut qu'ils l'ont voulu. Ils ont suivi la table dans ses danses lorsqu'elle frappe la mesure avec un pied, avec deux, lorsqu'elle reproduit exactement le rhythme de la musique qui vient d'être chantée, lorsque, se conformant de la façon la plus comique à l'invitation de danser le menuet, elle prend des airs de grand'mère, accomplit gravement un demi-tour sur elle-même, fait la révérence, et avance ensuite en tournant de l'autre côté.

La manière dont les faits s'accomplissent leur en a plus dit que les faits eux-mêmes; ils ont été en contact avec une réalité qui ne se laisse pas longtemps méconnaître. Mais, en même temps, ils savent que leur opi-

nion personnelle n'a pas le droit de s'imposer à aut
Leur opinion n'est guère encore qu'une impressi
Or, une impression n'est pas et ne sera jamais
preuve. Aussi longtemps donc qu'on n'a obtenu
des rotations, des coups frappés, des danses ou d'aut
phénomènes analogues (tels que la résistance oppo
par la table, soulevée et dégarnie dans sa partie la p
haute, à la main qui veut la ramener vers le sol) ; au
longtemps qu'on en est là, il faut renoncer à comm
niquer ses convictions, si fermes et si fondées soie
elles.

Mais les essais persévérants que nous avions ten
avant le 20 septembre nous avaient déjà conduits
peu plus loin. Nous avions constaté deux choses pri
cipales : le soulèvement d'un poids que l'action mu
culaire des opérateurs était impuissante à remuer,
reproduction des nombres pensés. Je me borne à c
deux points, écartant ce qui est secondaire et ce q
demeure douteux.

Le soulèvement des poids ne s'obtient pas toujour
Il en est de cela comme de tout le reste : un jour l
table tournera et lèvera les pieds, chargée qu'elle e
d'un homme qui pèse 87 kilogrammes; un autre jou
elle demeurera immobile, quoique la personne qui
est montée ne pèse que 60 kilogrammes. Ceci es
cependant l'exception. En général, les personnes légè
res, enfants, jeunes gens, sont soulevées avec un
grande facilité. Pour les personnes lourdes, la diffi-
culté est plus rarement vaincue ; elle l'est, toutefois, e
ce résultat à lui seul démontrerait, sans réplique, la
présence d'un agent physique spécial, si l'on ne pou-
vait objecter que l'homme placé sur la table se prête

volontairement ou involontairement, au mouvement qui doit avoir lieu. On verra plus loin de quelle manière nous avons paré à l'objection. Quant à présent, je me contente de raconter le fait tel qu'il s'était passé dans la première partie de nos recherches; je ne veux pas anticiper.

La reproduction des nombres pensés a été pareillement perfectionnée, à mesure que les observations se sont multipliées et que les objections se sont produites. Voici où nous en étions le 20 septembre :

Nous avions remarqué déjà que tous les expérimentateurs ne réussissaient pas également bien, et que les plus sûrs d'eux-mêmes ne réussissaient pas également tous les jours. Nous étions néanmoins en droit d'affirmer que les nombres communiqués secrètement à tel d'entre nous seraient reproduits en général avec exactitude. Nous nous sommes plusieurs fois chargés de convaincre des témoins de nos expériences, au moyen de dix, de vingt chiffres indiqués par eux, et exécutés de suite, sans erreur.

On nous avait objecté que les chiffres indiqués à l'oreille pouvaient être entendus par les autres membres de la chaîne, nous avions décidé qu'on les écrirait; on nous avait objecté qu'alors encore le chiffre pouvait se peindre en quelque façon sur la physionomie de la personne qui le connaissait, nous avions décidé qu'on opérerait les yeux fermés; on nous avait objecté que la personne chargée de l'exécution pourrait agir sur le pied placé devant elle, sinon pour le mettre en mouvement, du moins pour empêcher ou pour arrêter son mouvement : nous avions décidé que les coups seraient frappés par chaque pied successivement, ou par un

Digitized by Google

pied dont les témoins de l'expérience feraient eux-mêmes choix.

Arrivés à ce point, il nous semblait que la reproduction des nombres pensés avait acquis une véritable valeur scientifique. En effet, toute communication de ces nombres aux autres membres de la chaîne étant devenue impraticable, il ne restait plus qu'un moyen d'expliquer mécaniquement notre succès habituel : c'était de supposer que le pied chargé de l'opération était mis en action par ses vis-à-vis faisant levier sur le bord opposé de la table, et était arrêté par celui des expérimentateurs qui connaissait le chiffre. Mais comment expliquer alors l'obéissance de la table lorsque le chiffre était zéro et lorsque le pied choisi n'était ni devant la personne sachant le nombre ni vis-à-vis d'elle? Elle était hors d'état d'imprimer le mouvement; elle était hors d'état de l'arrêter ou de le prévenir malgré les expérimentateurs placés de façon à faire levier. Ceux-ci devaient, selon l'hypothèse, donner toujours et à tout hasard le balancement, et l'exécution du zéro était impossible. L'hypothèse n'était donc pas fondée, et l'explication mécanique tombait avec elle. On n'en pouvait certes pas douter, quand on avait vu l'impatience et le désappointement des membres de la chaîne, chaque fois que le pied restait immobile après le commandement. Nous étions consternés de cet échec apparent, et je puis bien affirmer que, s'il n'avait tenu qu'à nous, le mouvement aurait eu lieu. Il n'avait pas lieu parce qu'il ne venait pas de nous, mais de la volonté d'une seule personne, de celle précisément qui ne disposait d'aucune action mécanique pour provoquer ou pour prévenir le soulèvement.

Je pense aujourd'hui ce que je pensais alors : cette démonstration a une valeur réelle. Mais je puis la négliger, car il va en venir d'autres bien plus irréfutables encore. Je suis riche ; je me permettrai un peu de prodigalité.

D'ailleurs le moment n'est pas venu de résumer le sujet et de mettre en relief les preuves essentielles. Je ne raisonne pas, je raconte. Entrons dans le récit des expériences que décrivent nos procès-verbaux.

Séance du 20 septembre.

Je retranche, selon ma promesse, tout ce qui n'a pas été suffisamment étudié, tout ce que des expériences ultérieures ont rendu le moins du monde douteux, tout ce qui rentrerait dans les faits déjà énoncés. Cette défalcation opérée, il reste encore quelques résultats à relever.

Et d'abord, je dirai que la table qui nous a servi le plus souvent se compose d'un plateau en frêne dont le diamètre a 80 centimètres, d'une lourde colonne, et de trois pieds distants entre eux de 55 centimètres. Une autre table dont le plateau est un peu plus grand, et dont la colonne est moins lourde, a été employée aussi. Enfin, nous avons mis quelquefois en mouvement des tables à quatre pieds, rondes ou carrées, l'une, entre autres, d'une dimension respectable. Le nombre des expérimentateurs formant à la fois la chaîne est ordinairement de dix ; il a varié entre deux extrêmes, huit et douze. La rotation se manifeste habituellement après cinq ou dix minutes. Dans certains cas très-

Digitized by Google

rares, nous avons attendu près d'une demi-heure.

Le 20 septembre, donc, nous désirions mettre à l'épreuve les prétendues facultés divinatrices des tables. A cet effet, nous avons soumis à la nôtre, qui fonctionnait à merveille, la question la plus élémentaire, assurément, qu'on puisse poser à un *Esprit*.... Nous avons placé trois noisettes dans la poche d'un des expérimentateurs; la table, interrogée sur le nombre des noisettes, a bravement frappé neuf coups!

La même personne, après avoir fait exécuter plusieurs nombres pensés parmi lesquels se trouvait un zéro, a été mise aux prises avec son vis-à-vis. Ceci constituait une expérience particulièrement intéressante, que nous appelons *la balance des forces*. On ne peut pas dire, dans ce cas, que le mouvement soit imprimé par le vis-à-vis, lequel ferait levier; car les intérêts sont opposés, les vis-à-vis sont en lutte; l'un veut faire prévaloir un chiffre pensé plus considérable, l'autre, un chiffre pensé moins considérable. Le champion du petit chiffre s'arrangera, sans doute, pour ne plus fournir de balancement dès que son nombre a été frappé, il appuiera même de manière à obtenir un arrêt! Eh bien, non : l'opérateur le plus puissant l'emporte; et s'il est chargé du nombre élevé, le nombre élevé est atteint. On remarque seulement qu'à partir du moment où la limite de son adversaire est dépassée et où les volontés ont cessé de coïncider, les coups sont frappés moins fortement; le pied, qui obéissait tout à l'heure à deux pensées, n'est plus soutenu maintenant que par une seule.

Nous avons changé alors les conditions de la lutte : une coalition a été formée au profit des petits nom-

bres; ils ont été confiés à deux membres de la chaîne, puis à trois, et c'est alors seulement que le chevalier des grands nombres a été vaincu, et que le pied placé devant lui (pied sur lequel il était dépourvu de toute action mécanique) a cessé de suivre jusqu'au bout l'impulsion de sa volonté, en dépit des expérimentateurs placés en face, qui seuls auraient pu le mettre et le maintenir en mouvement.

Il va sans dire que des combinaisons différentes ont été essayées et qu'elles ont produit des résultats non moins décisifs. Nous avons fait varier le pied qui devait frapper. Nous avons changé les rôles : l'expérimentateur le plus puissant a été chargé, à son tour, des petits nombres, et il est parvenu à couper régulièrement ses adversaires, quel que fût le pied désigné pour l'opération.

On a proposé enfin de tenter la contre-épreuve d'une de nos expériences les plus concluantes, de celle qui consiste à faire tourner et frapper la table lorsqu'elle porte un homme pesant 87 kilogrammes. Cet homme s'est placé sur elle; les douze expérimentateurs, ayant soin de ne pas former la chaîne, y ont appliqué leurs doigts et se sont efforcés d'obtenir, par la tension de leurs muscles, ce qu'ils avaient obtenu quelques jours auparavant sans tension et sans efforts. Il fallait voir l'énergie de leur travail! les jointures de leurs mains blanchissaient; et cependant, rien. La rotation seule a eu lieu dans une faible mesure, un demi-tour à peine, et avec un frémissement du pauvre meuble qui semblait près de se rompre. Quant au soulèvement, tout a été vain; aucun pied n'a voulu donner le moindre signe de docilité. Inutile d'ajouter, qu'à plus forte raison, il

Google

n'a pas été question de ce renversement complet que nos simples ordres avaient opéré naguère.

Séance du 22 septembre.

Nous n'avons constaté aucun fait nouveau et qui soit digne d'être mentionné ici ; mais, parmi les faits anciens que nous avons reproduits, je crois utile de signaler les mouvements de la table portant la même personne qui s'y était placée trois jours auparavant. On avait vu alors l'inutilité des efforts musculaires ; on va voir la puissance du fluide ou de l'agent physique quelconque dont les opérateurs disposent lorsqu'ils forment la chaîne et lorsqu'ils commandent avec une ferme volonté.

Nous étions bien aises nous-mêmes de faire ce rapprochement. Habitués à contrôler nos expériences et à ne pas tenir pour certain ce que nous n'avons observé qu'une ou deux fois, nous avions hâte de recommencer en nous plaçant dans des conditions identiques. Or, le succès a été complet. La table a tourné ; elle a frappé plusieurs coups ; elle s'est dressée entièrement, de façon à renverser la personne qu'elle portait.

Qu'il me soit permis de consigner ici en passant une remarque générale. Nous avions eu déjà de nombreuses réunions ; nos expérimentateurs, parmi lesquels se trouvent plusieurs jeunes femmes délicates, avaient agi avec une persévérance et une énergie peu communes ; leur fatigue physique à la fin de chaque séance était naturellement très-grande ; il semble qu'on aurait dû s'attendre par conséquent à voir se manifester, au milieu de nous, quelques accidents nerveux plus ou

Digitized by Google

moins graves. Si les explications basées sur les actes involontairement accomplis dans un état d'excitation extraordinaire avaient le moindre fondement, nous aurions eu des extases, presque des possessions, et en tout cas des attaques de nerfs. Or il n'est pas arrivé, en cinq mois de temps, malgré le caractère animé et bruyant de nos expériences, qu'aucun de nous ait éprouvé un seul moment le moindre malaise.

Il y a mieux : lorsqu'on est dans un état de tension nerveuse, on devient absolument impropre à agir sur la table. Elle veut être prise gaiement, lestement, avec confiance et autorité, mais sans passion. Cela est si vrai, qu'aussitôt que j'y mettais trop d'intérêt, je cessais de me faire obéir. S'il m'arrivait, à cause des discussions publiques où j'étais engagé, de désirer trop fortement le succès et de m'impatienter en cas de retard, je n'avais plus aucune action sur la table.

Séance du 26 septembre.

Nous avions assez mal débuté, et nous pensions presque que le produit net de la journée se bornerait aux deux observations suivantes qui ont bien leur prix, en effet, et que notre pratique n'a cessé de confirmer : — D'abord il y a des jours où l'on ne peut rien faire, quoiqu'on soit aussi nombreux, aussi forts et aussi excités; ce qui prouve que les mouvements de la table ne sont obtenus ni par la fraude, ni par la pression involontaire des muscles. — Ensuite il y a des personnes (celles entre autres qui sont maladives ou fatiguées) dont la présence dans la chaîne n'est pas seule-

ment sans utilité, mais nuisible; dépourvu fluide, elles semblent en outre empêcher sa circu et sa transmission; leur bonne volonté, leur f table n'y font rien; tant qu'elles sont là, les rot sont faibles, les soulèvements sont languissant commandements ne s'achèvent pas, le pied devant elles est particulièrement atteint de paral priez-les de se retirer, et aussitôt la vie apparaît tout réussira comme par enchantement.

Ce n'est, en effet, qu'après avoir pris ce parti, nous avons enfin retrouvé les mouvements fran énergiques auxquels nous étions accoutumés. Au vant nous avions eu plusieurs échecs, et notamr lorsqu'il s'agissait d'ébranler un homme placé s table. En vain avions-nous commandé avec beauc d'insistance et d'ardeur; point de rotation, point soulèvements! Nous avions été forcés de substituer enfant à l'homme, et alors seulement nous étions venus à agir.

Nous étions donc assez découragés, lorsqu'enfin puration dont je parlais tout à l'heure a été essay et aussitôt, quelle métamorphose! Rien ne nous sem difficile; ceux même qui, comme moi, réussissent m diocrement d'ordinaire, font frapper des nombres p sés avec un entier succès ou avec la légère imperfe tion assez fréquente d'un coup de trop, tenant retard dans l'ordre mental qui doit arrêter les coup

Voyant que tout allait à souhait et décidés à tent l'impossible, nous entreprenons alors une expérien qui marque notre entrée dans une phase toute nou velle et qui met nos démonstrations antérieures sou la garantie d'une démonstration irréfutable. Nou

Digitized by Google

allions quitter les probabilités pour l'évidence. Nous allions faire mouvoir la table *sans la toucher*.

Voici comment nous y sommes parvenus cette première fois :

Au moment où la table était emportée par une rotation énergique et véritablement entraînante, nous avons tous soulevé nos doigts à un signal donné ; puis, maintenant nos mains unies au moyen des petits doigts et continuant à former la chaîne à quelques lignes au-dessus de la table, nous avons poursuivi notre course ; et, à notre grande surprise, la table a poursuivi également la sienne, elle a fait ainsi trois ou quatre tours !

Nous avions peine à croire à un tel succès ; les témoins de l'expérience ne pouvaient s'empêcher de battre des mains. Et ce qui n'était pas moins remarquable que la rotation sans contact, c'était la manière dont elle s'était opérée. Une ou deux fois la table avait cessé de nous suivre, parce que les accidents de la marche avaient écarté nos doigts de leur position régulière au-dessus des bords ; une ou deux fois la table avait repris vie, si j'ose m'exprimer ainsi, dès que la chaîne tournante s'était retrouvée dans un rapport convenable avec elle. Nous avions tous le sentiment que chaque main avait emporté par une sorte d'attraction la portion de la table placée au-dessous d'elle.

Séance du 29 septembre.

Nous étions naturellement impatients de soumettre à une nouvelle épreuve la rotation sans contact. Dans

le trouble du premier succès, nous n'avions songé ni à renouveler ni à varier cette expérience décisive. Depuis, nous y avions réfléchi ; nous avions senti qu'il importait de refaire la chose avec plus de soin, et en présence de témoins nouveaux ; qu'il importait surtout de produire le mouvement au lieu de le continuer, et de le produire sous la forme de soulèvements au lieu de se borner aux rotations.

Tel était le programme de la réunion du 29 septembre. Jamais programme n'a été plus exactement suivi.

Avant tout, nous avons recommencé ce qui avait été obtenu le 26. La table étant en grande rotation, les mains s'en sont séparées et ont continué à tourner au-dessus d'elle en formant la chaîne. La table a suivi, faisant tantôt un ou deux tours, tantôt un demi-tour ou un quart de tour seulement. La réussite, plus ou moins prolongée, était certaine. Nous l'avons constatée plusieurs fois.

Mais on pouvait dire que, la table étant déjà lancée, elle conservait une certaine impulsion à laquelle elle obéissait mécaniquement, tandis que nous imaginions qu'elle obéissait à notre puissance fluidique. L'objection était absurde, et nous aurions défié qui que ce fût d'obtenir un seul quart de tour sans former la chaîne, quelle que fût la vitesse de la rotation imprimée ; nous aurions défié surtout qu'on parvînt à renouveler la course un moment suspendue. Cependant il est bon en pareille matière de prévenir les objections même absurdes, pour peu qu'elles soient plausibles ; et celle-ci devait paraître telle aux yeux de tout homme inattentif. Il fallait donc arriver à produire la rotation, en partant du complet repos.

C'est ce que nous avons fait. La table étant immobile ainsi que nous, la chaîne des mains s'en est séparée et a commencé à tourner lentement à quelques lignes au-dessus de ses bords. Au bout d'un moment la table a fait un léger mouvement, et chacun s'attachant à attirer par sa volonté la portion placée sous ses doigts, nous avons entraîné le plateau à notre suite. Les choses se passaient ensuite comme dans le cas précédent; il y a une telle difficulté à maintenir la chaîne en l'air sans la rompre, sans l'écarter des bords de la table, sans aller trop vite et supprimer ainsi le rapport établi, qu'il arrive souvent que la rotation s'arrête après un tour ou un demi-tour. Néanmoins elle s'est prolongée parfois pendant trois tours ou même quatre.

Nous nous attendions à rencontrer plus d'obstacles encore lorsqu'il s'agirait du soulèvement sans contact. Or, il en a été tout autrement ; et cela s'explique, parce qu'il n'y a pas ici de marche circulaire, et il est beaucoup plus aisé de maintenir la position normale des mains au-dessus de la table. La chaîne étant donc formée à quelques lignes du plateau, nous avons ordonné à l'un des pieds de se soulever, et il l'a fait.

Nous étions dans le ravissement. Cette belle expérience a été maintes fois renouvelée. Nous avons ordonné à la table, également sans la toucher, de se dresser et de résister aux témoins, qui avaient besoin de faire un effort pour la ramener à terre. Nous lui avons ordonné de se renverser entièrement, et elle est tombée les pieds en l'air, bien que nos doigts s'en fussent toujours tenus séparés, et l'eussent précédée à la distance convenue.

Tels ont été les résultats essentiels de cette réunion.

Digitized by Google

Ils sont tels que j'hésite à mentionner à côté d'eux des incidents d'une importance secondaire.

Je dirai seulement en passant que la séance avait été très-décourageante au début; que non-seulement il avait été nécessaire d'écarter quelques opérateurs nouveaux, mais que plusieurs des anciens étaient dépourvus de leur entrain habituel. La table obéissait mal; les coups étaient frappés mollement et comme à regret; les nombres pensés ne s'achevaient pas. Alors nous avons pris un parti dont nous nous sommes bien trouvés : nous avons persévéré, et persévéré gaiement; nous avons chanté, nous avons fait danser la table, nous avons écarté la pensée des tentatives nouvelles, et insisté sur les opérations aisées et amusantes. Après un certain temps les dispositions étaient changées, la table bondissait et attendait à peine nos commandements; nous étions en mesure d'aborder les choses sérieuses.

Séance du 6 octobre.

Malgré les distractions qui nous étaient données par des témoins trop nombreux, malgré la lassitude causée par une chaleur étouffante, nous avons obtenu dans cette longue séance la confirmation des résultats antérieurs les plus essentiels.

Nombres pensés, balance des forces, soulèvement et résistance de la table, tout a été renouvelé. Quant à la résistance en particulier, elle a été mesurée. Un poids de 40 kilogrammes n'a pas suffi pour déterminer l'abaissement de la table sur laquelle on faisait la

Digitized by Google

chaîne, lorsqu'elle formait avec le parquet un angle de 35 degrés. La même table, formant le même angle, est tombée lourdement sous l'effort d'un poids de 30 kilogrammes environ. Notez en outre que les mains placées vis-à-vis du poids de 40 kilogrammes avaient été soulevées et ne touchaient plus la table pendant qu'elle continuait à résister. Et toutefois je ne donne pas ceci comme une expérience décisive, parce que je sais qu'il y a telle position d'équilibre où la table la plus dépourvue de fluide résisterait par elle-même à une pression considérable. Malgré la différence constatée plus haut, j'écarte le fait (très-réel à mes yeux) que je viens de rapporter, car je suis décidé à ne mettre en avant que ce qui n'est sujet à aucune controverse.

Nous avons encore essayé de mettre en mouvement la table portant un homme fort lourd. La rotation a été impossible cette fois; mais les pieds ont frappé plusieurs coups.

Passant ensuite à la contre-épreuve, nous avons observé que lorsqu'on agit mécaniquement, c'est précisément le contraire qui se passe. Par d'énergiques efforts musculaires on obtient un peu de rotation, le soulèvement des pieds est impossible.

Enfin, nous avons repris la grande expérience, celle des mouvements sans contact.

Il semblait d'abord que nous étions hors d'état de réussir. Bientôt, cependant, nous sommes parvenus à opérer sans contact la continuation de la rotation et sa production à partir d'un état de repos. Ce qu'il y a même eu de remarquable, c'est qu'une petite rotation d'un quart de tour a été produite par nos commandements, quoique nous restassions entièrement

immobiles. La table ainsi fuyait sous nos doigts.

Quant aux soulèvements sans contact, ils ont été opérés maintes fois et avec énergie. La table, que dominaient nos mains étendues à quelques lignes au-dessus d'elle, s'est dressée, a résisté et s'est renversée à plusieurs reprises.

Séance du 7 octobre.

Encore une longue réunion très-fatigante. Elle a été principalement consacrée à l'essai de divers mécanismes qui n'ont eu aucun succès : anneaux de métal, cadres de canevas ou de papier placés au-dessus de la table, plateaux pivotants, touches à ressorts. Soit que la vue des engins en question supprimât l'émission du fluide chez les opérateurs, soit que les engins eux-mêmes supprimassent sa circulation dans la table, soit enfin que les conditions naturelles du phénomène fussent troublées d'une autre manière, il est certain que les résultats ont été ou nuls ou contestables.

Une seule expérience nouvelle a réussi. Un plateau tournant sur pivot soutenait un baquet. Après l'avoir rempli d'eau, j'y ai plongé mes mains ainsi que deux autres opérateurs. Nous y avons formé la chaîne, nous nous sommes mis à tourner en évitant de toucher le baquet; et celui-ci n'a pas tardé à se mettre aussi en mouvement. La même chose a été faite plusieurs fois de suite.

Comme on aurait pu supposer que l'impulsion donnée à l'eau suffisait pour entraîner un baquet aussi mobile, nous avons procédé immédiatement à la contre-

Digitized by Google

épreuve. L'eau a été agitée circulairement, et cela avec beaucoup plus de rapidité que lorsque nous y formions la chaîne ; mais le baquet n'a pas bougé. Reste à savoir sans doute si l'un de nous trois n'a pas touché intérieurement le baquet pour déterminer son mouvement. A cela je réponds, d'abord, que la manière dont nos mains étaient plongées prouvait jusqu'à l'évidence qu'aucun de nos doigts ne pouvait matériellement atteindre le fond; ensuite, qu'ayant soin de faire la chaîne au centre, il n'était guère moins difficile que nous nous missions en contact avec les parois verticales.

Et cependant, le doute n'étant pas absolument inadmissible, je range encore cette expérience parmi celles dont je ne prétends faire aucun usage. Je veux me montrer difficile en fait de preuves.

Celle que fournit l'exécution des nombres pensés est toujours une des plus solides à mes yeux. Elle a eu cela de particulier dans la séance dont je parle, que chacun des dix opérateurs à son tour a reçu la communication par écrit d'un chiffre, les autres ayant les yeux fermés. Or, sur les dix un seul n'a pas obtenu une obéissance parfaite du pied qui lui avait été indiqué par des témoins fort soupçonneux. Si l'on veut bien y réfléchir, on verra que les combinaisons de mouvements imprimés et de fraudes qu'exigerait un pareil résultat, dépassent de beaucoup le cercle des choses admissibles. L'objection a besoin d'inventer un prodige bien plus surprenant que le nôtre.

Revenons à la démonstration par excellence, au soulèvement sans contact. Nous avons commencé par l'opérer trois fois. Puis, comme on a pensé que la surveillance des témoins s'exercerait d'une manière plus

Google

certaine sur une petite table que sur une grande et sur cinq opérateurs que sur dix, nous avons fait venir un guéridon en sapin que la chaîne réduite de moitié a suffi pour mettre en rotation. Alors les mains ont été levées, et tout contact ayant cessé, le guéridon s'est dressé sept fois à notre commandement.

Séance du 8 octobre.

Cette séance s'est accomplie dans des conditions telles que je devrais peut-être la passer sous silence. La mort d'un ami précieux nous plongeait tous dans une profonde douleur, et l'accablement moral ôtait toute puissance fluidique aux personnes mêmes qui en possédaient le plus d'ordinaire. Sans la présence d'un visiteur qui avait bien voulu venir d'assez loin pour assister à nos expériences et qui ne pouvait pas prolonger son séjour, nous n'aurions certainement pas essayé d'agir à un pareil moment.

Parmi les tentatives nouvelles qui ont été faites, je citerai celle qui avait pour but de soulever entièrement en l'air une table suspendue à une poulie et équilibrée par un contre-poids. Un seul de ses pieds touchait encore la terre et le poids à attirer était réduit à peu de chose. La chaîne ayant été formée, le pied qui touchait le sol l'a quitté et la table a accompli ainsi des vibrations dans lesquelles elle ne rencontrait plus le parquet.

Avait-elle été soulevée? Je suis loin de l'affirmer. Elle a pu être simplement poussée par le fluide de de manière à changer son mode de suspension et à

Digitized by Google

mettre une distance entre le sol et son pied. Il se peut aussi que l'action des mains sur elle n'ait été que mécanique, que la corde qui la soutenait ait été ainsi écartée de la verticale et que le frottement ait cessé d'avoir lieu parce que la table était attirée de force à droite ou à gauche à l'instant précis où son pied aurait dû heurter le sol.

Cela n'a par conséquent aucune valeur ni pour ni contre ma thèse. J'en dirai autant de plusieurs expériences analogues, et aussi des touches mobiles sur lesquelles nous avons fait de nouveau la chaîne sans obtenir aucune rotation. Le fluide se perd probablement dans ce dédale de ressorts, de planchettes; surtout la confiance et la volonté sont affaiblies.

Pour finir par quelque chose de moins négatif, je citerai encore deux faits qui sont venus confirmer nos résultats précédents.

Parmi les nombres pensés, la malice d'un témoin avait placé un zéro, et le pied indiqué était à la gauche de l'opérateur, en dehors de son action musculaire. Or, le commandement ayant eu lieu sans amener aucun mouvement, nous étions tous désolés, convaincus que notre impuissance actuelle allait jusqu'à ne plus obtenir même le simple soulèvement. J'affirme bien que si l'ébranlement était jamais donné par les expérimentateurs placés en face du pied, il y aurait paru à cette heure-là. Nos nerfs étaient exaltés et notre impatience était au comble; cependant aucun balancement ne se manifesta, et nous fûmes fort soulagés en apprenant que le chiffre communiqué était zéro.

Enfin le mouvement sans contact a été effectué deux fois; dans un pareil jour c'était beaucoup, et nous

Digitized by Google

avons dû nous estimer heureux d'avoir déterminé ainsi le soulèvement des pieds d'un meuble que nos mains découragées ne touchaient pas.

Séance du 27 octobre.

Je raconte les choses telles qu'elles se sont passées et n'ai aucune envie de nous peindre plus triomphants que nous ne l'avons été. Le lecteur en pensera ce qu'il voudra, je lui confesserai que voici encore une séance peu brillante.

Ces inégalités, au reste, ont aussi leur intérêt. Nous voici, par exemple, privés d'une grande partie de notre puissance par le seul fait de l'indisposition de la personne qui se faisait le mieux obéir de la table. Eh bien! qu'on cherche à s'expliquer cela. S'il s'agissait d'une action mécanique, elle et nous aurions réussi comme par le passé, car notre force musculaire n'avait pas diminué.

S'il s'agissait de fraude, nous aurions réussi également, car notre personnel était le même, et rien n'empêchait les mains déloyales de remplir leur office. S'il s'agissait de mouvements inconscients et involontaires, le succès aurait dû être complet, car jamais nous n'avions été plus ardents et plus bruyants. Or, nous faisions pitié, placés autour de notre table, passant parfois un quart d'heure entier sans obtenir un coup frappé ou une simple rotation.

Cependant, à la longue, nous sommes arrivés à quelques résultats que je vais rapporter.

Voyant que nous ne parvenions pas à opérer les sou-

Digitized by Google

lèvements sans contact en partant de l'immobilité, nous nous sommes contentés de les opérer sous la forme plus modeste d'une continuation du mouvement; c'est ainsi que nous commandions à la table de frapper huit coups; au troisième, les mains étaient levées, et le meuble, que personne ne touchait plus, poursuivait sa tâche, tantôt jusqu'à quatre seulement, tantôt jusqu'à cinq, tantôt jusqu'à huit.

Tel a été notre principal exploit. J'en citerai un autre dont je ne prétends pas déterminer la valeur exacte.

A notre expérience de la table qui frappe en portant un homme, on avait objecté que cet homme pouvait se prêter au mouvement et même le provoquer en partie. Décidés à rechercher sérieusement la vérité, nous avions senti ce que l'objection avait de plausible et nous étions décidés à y faire droit. L'être vivant, intelligent (et par conséquent suspect), devait être remplacé par un poids inerte; des cornues remplies de sable devaient être placées au centre précis de la table, sommée alors de montrer son savoir-faire.

Mais le jour était mal choisi. Après avoir posé, l'un sur l'autre, deux baquets pesant en tout 65 kilogrammes, il s'est trouvé que nous étions incapables de produire les soulèvements; il a fallu se contenter de les continuer; on a ôté les cornues, la table a été mise en mouvement, et les cornues, replacées pendant qu'il avait lieu, ne l'ont nullement arrêté; elles ont été ballottées avec tant de force que le sable jaillissait de tous côtés.

Le reste de la séance a été consacré à de nouvelles expériences sur la prétendue divination : qu'on me

Digitized by Google

permette de résumer ici celles que nous avons tentées alors et dans plusieurs autres réunions.

Lorsqu'on demande à la table de deviner une chose qui est connue d'un des membres de la chaîne, il arrive assez fréquemment et fort naturellement qu'elle devine. C'est l'opération des nombres pensés, ni plus ni moins.

Lorsqu'on lui demande de deviner une chose qui est connue d'un des assistants lequel ne fait pas partie de la chaîne, il arrive quelquefois qu'elle devine. C'est lorsque la personne en question est douée d'une grande puissance fluidique et peut l'exercer à distance. Nous n'avons rien obtenu de semblable; mais d'autres ont réussi, et leur témoignage paraît trop bien établi pour pouvoir être révoqué en doute.

Jusqu'à présent, on le voit, pas la moindre trace de divination; action fluidique, rapprochée ou distante.

Si les tables devinent, si elles pensent, s'il y a là des Esprits, nous devons obtenir des réponses concluantes dans le cas où personne ne connaît les faits ni dans la chaîne ni hors de la chaîne. Or, le problème ainsi posé, sa solution n'est pas difficile.

Prenez un livre; ne l'ouvrez pas, mais invitez la table à lire la première ligne de la page que vous désignerez, de la page 162 ou de la page 354. La table ne reculera pas; elle frappera des coups et vous composera des mots. C'est ainsi du moins qu'elle a toujours agi à notre égard. Quoi qu'il en soit, une chose est certaine; c'est que ni ici ni ailleurs, ni à présent ni plus tard, aucun Esprit, si madré soit-il, n'a lu et ne lira cette simple ligne. Je recommande l'expérience aux partisans des tables pensantes et des mystérieuses évocations.

Digitized by Google

Quant aux noisettes, aux pièces de monnaie contenues dans la bourse, aux heures, aux cartes à jouer, les tables se conforment exactement au calcul des probabilités, elles devinent juste autant que vous, que moi. Comme il s'agit de petits nombres dont on se fait une idée approximative, le cercle des combinaisons possibles est fort peu étendu ; l'esprit se fixe sur un chiffre qui a passablement de chances d'être vrai ; la proportion entre les échecs de la table et ses succès se trouve là ce qu'elle serait en dehors de toute divination miraculeuse. Nous voilà bien loin de ces résultats réguliers qu'obtient l'action fluidique, des nombres pensés, par exemple, qui réussiront dix ou vingt fois de suite dans les moments d'entrain. Ceci ne saurait certes s'expliquer par aucune rencontre fortuite.

Séance du 9 novembre.

Nous avions hâte de prendre notre revanche ; et nous l'avons prise plus complète que nous n'eussions osé l'espérer.

Avant d'entrer dans le récit de cette séance, remarquable entre toutes, je dirai que ni le thermomètre ni la boussole n'ont fourni la moindre indication intéressante. J'ai cru devoir le noter en passant, pour montrer au lecteur que nous n'avons pas négligé l'emploi des instruments qui sembleraient pouvoir mettre sur la voie d'une explication scientifique. En général, je passe cela sous silence, ainsi que les divers essais qui sont demeurés à l'état d'essais et n'ont conduit à rien de positif.

Digitized by Google

Notre premier soin a été de renouveler l'expérience du soulèvement d'un poids inerte. Cette fois il était convenu qu'on partirait toujours de l'immobilité absolue; il s'agissait de produire le mouvement, et non de le continuer.

Le centre de la table ayant donc été fixé avec précision, un premier baquet plein de sable et pesant 21 kilogrammes y a été placé. Les pieds se sont soulevés aisément dès que l'ordre leur en a été donné.

On a posé ensuite un second baquet pesant 19 kilogrammes au centre du premier. Ils ont été soulevés, moins aisément, mais très-nettement l'un et l'autre.

Alors un troisième baquet plus petit et pesant 13 kilogrammes a été ajouté au-dessus des deux premiers. Les soulèvements ont eu lieu.

Nous avions encore préparé d'énormes pierres pesant ensemble 22 kilogrammes. Elles ont été mises sur le troisième baquet. Après d'assez longues hésitations, la table a levé successivement à plusieurs reprises chacun de ses trois pieds, elle les a levés avec une force, une décision et un entrain qui nous ont surpris. Mais sa solidité, déjà mise à tant d'épreuves, n'a pas pu résister à celle-ci. Fléchissant sous le balancement énergique imprimé à cette masse totale de 75 kilogrammes, elle s'est brisée tout à coup, et sa massive colonne s'est fendue du haut en bas, au grand péril des opérateurs du côté desquels la charge entière a croulé.

Je ne m'arrête pas à commenter une telle expérience; elle répond à tout. Notre force musculaire n'aurait pas suffi pour déterminer les mouvements qui ont eu lieu. Un poids inerte et sans complaisance aucune avait remplacé la personne dont on avait craint la complicité.

Digitized by

Enfin, les trois pieds s'étant dressés, chacun à son tour, on n'a pas la ressource d'insinuer que nous avions fait porter le poids d'un côté plus que de l'autre.

Notre pauvre table ayant été blessée au champ d'honneur et ne pouvant être guérie à l'instant même, nous en avons pris une nouvelle qui lui ressemblait beaucoup. Elle était cependant un peu plus grande et un peu plus légère.

Restait à savoir si nous allions être obligés d'attendre qu'elle fût chargée de fluide; l'occasion était belle pour résoudre un problème important : où réside le fluide? dans les opérateurs, ou dans le meuble? La solution a été aussi prompte que décisive. A peine nos mains formant la chaîne étaient-elles posées sur la seconde table, qu'elle tournait avec la rapidité la plus imprévue et la plus comique. Évidemment le fluide était en nous, et nous étions libres de l'appliquer successivement à diverses tables.

Nous n'avons pas perdu de temps. Dans les dispositions où nous nous trouvions, les mouvements sans contact devaient réussir mieux que jamais. Nous ne nous trompions pas en le supposant.

Les rotations sans contact ont d'abord été opérées, au nombre de cinq ou six. L'entraînement sous les doigts et sous la volonté qui s'attachait à tel ou tel point particulier des bords du plateau, était lent au début, et s'accélérait ensuite jusqu'à la course; plusieurs rotations avaient duré pendant l'espace de trois ou quatre tours.

Quant aux soulèvements sans contact, nous avons trouvé un procédé qui en rend le succès plus facile. La chaîne, formée à quelques lignes au-dessus du pla-

Digitized by Google

teau, s'arrange pour marcher dans le sens où le mouvement doit avoir lieu, les mains les plus rapprochées du pied appelé à se dresser sont en dehors du plateau, s'en rapprochent et le dépassent graduellement, tandis que les mains placées vis-à-vis et qui s'étaient avancées d'abord vers le même pied s'en écartent en l'attirant. C'est pendant cette progression de la chaîne, pendant que toutes les volontés sont fixées sur une tache particulière du bois et que les ordres de soulèvement sont proférés avec force, que le pied quitte le sol et que le plateau suit les mains au point de se renverser si on ne le retient.

Ceci n'a pas été un résultat isolé. Nous l'avons reproduit trente fois environ. Nous l'avons exécuté successivement par chacun des trois pieds, afin d'ôter tout prétexte à la critique. Nous avons de plus surveillé les mains avec une attention scrupuleuse; et quand on voudra bien observer que cette surveillance s'est exercée sur trente opérations sans surprendre le moindre contact, on en conclura, je pense, que la réalité du phénomène est désormais placée au-dessus de toute contestation raisonnable; surtout si l'on ajoute que, pendant les derniers soulèvements, un surveillant agenouillé avait appliqué son œil au plateau de manière à s'assurer qu'il ne cessait jamais d'être libre.

Un mot encore : Il nous a semblé que la table avait avancé une fois au lieu de se dresser, et qu'elle avait suivi ainsi sur le parquet la marche de la chaîne. C'était un fait à vérifier.

Confirmé, ainsi qu'on le verra, par nos expériences ultérieures, il manifeste sous une nouvelle forme l'entraînement auquel cède la table. Il est curieux de la

Digitized by Google

voir subir notre action à distance et glisser quand elle n'a pas assez de force pour se lever. En effet, la même chose a lieu lorsque les mains reposent sur elle; si la puissance fluidique ne suffit pas au soulèvement ordonné, la table fuit et se dérobe quelquefois en ligne droite, quelquefois en commençant une rotation inattendue, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. Il faut bien que l'impulsion communiquée, grande ou petite, se traduise par un effet quelconque.

Séance du 21 novembre.

Ce qui a caractérisé cette séance, c'est l'absence de la personne qui dispose parmi nous de la plus grande autorité sur la table. En opérant sans elle, nous avons été mis à même de constater deux choses : la première, qu'on ne se passe pas impunément d'un expérimentateur hors ligne; la seconde, qu'on peut cependant s'en passer à la rigueur, et que le succès, quoique moins brillant alors, n'est pas impossible. Je souligne ce dernier point, ainsi que les modifications fréquentes de notre personnel, à l'adresse des gens soupçonneux qui, ne connaissant pas la valeur morale des personnes dont il s'agit, seraient disposés à mettre sur le compte de leur habileté des résultats auxquels elles contribuent essentiellement.

Avant tout, et quand il n'y avait chez personne aucun fluide développé, nous avons désiré voir s'il ne se produirait pas par le simple fait de la rotation mécanique. Appliquant donc nos mains à la table sans former la chaîne, nous avons tourné rapidement pendant

près d'un quart d'heure. Nous avons commandé ensuite à la table de reprendre d'elle-même ce mouvement; nous lui avons commandé de lever un pied, et quoique nos doigts reposassent sur elle, il nous a été impossible d'obtenir le plus léger mouvement.

Ce qui est plus significatif encore, c'est qu'ayant formé la chaîne, mais ayant déterminé la rotation par l'action mécanique de nos mains, nous avons pu la continuer ainsi de nouveau pendant un quart d'heure sans amener aucune manifestation fluidique. Au moment où nous nous sommes arrêtés, nous avons vainement adressé différents ordres à la table. Nous n'exercions aucune puissance sur elle.

Il est clair, par conséquent, que le phénomène est d'une nature mixte, qu'une posture déterminée et une course circulaire ne suffisent nullement à le faire naître. Il y faut encore et surtout la volonté.

Notre volonté s'étant enfin mise de la partie, et la pression musculaire ayant cédé la place à la pression des commandements, la rotation fluidique est arrivée après cinq ou six minutes de concentration de nos pensées. Nous sentions bien qu'il nous manquait quelqu'un d'important et que nous ne possédions pas toute notre puissance ordinaire ; cependant nous étions décidés à réussir, même au prix d'une plus grande fatigue morale.

Nous avons donc attaqué de front la grande difficulté, les mouvements sans contact.

Les rotations sans contact ont été obtenues trois fois. Je dois ajouter qu'elles étaient très-incomplètes; un quart de tour ou demi-tour tout au plus.

Quant aux soulèvements sans contact, le succès a été

plus décisif ; mais il était acheté au prix d'une dépense de force très-considérable. Après chaque soulèvement nous étions forcés de nous reposer, et lorsque nous avons atteint le chiffre de neuf, il a bien fallu nous interrompre, car nous succombions à la lassitude. Il faut avoir passé par de telles expériences pour savoir ce qu'elles exigent d'attention et d'énergie, à quel point il est indispensable de vouloir, de vouloir absolument que tel nœud du bois de la table suive les doigts étendus qui l'attirent à distance.

Quoi qu'il en soit, notre tentative avait été couronnée de succès, et nous pouvions terminer la séance par des exercices moins épuisants.

L'idée nous est venue alors de nous essayer sur une grande table à quatre pieds. On avait souvent prétendu que les guéridons à trois pieds se prêtaient seuls à nos opérations ; il était temps de fournir la preuve démonstrative du contraire. Nous avons pris en conséquence une table dont le diamètre a 1 mètre 16 centimètres, et dont une moitié, indépendante du pied qui la supporte quand il est tiré, se replie à volonté.

A peine nos doigts y étaient-ils placés que déjà elle se livrait avec grand fracas à une rotation dont la vivacité nous surprenait nous-mêmes. Elle montrait ainsi que les tables à quatre pieds n'étaient pas plus rebelles que d'autres. Elle fournissait en outre un nouvel argument en faveur d'une de nos observations précédentes : le fluide est dans les personnes et non dans les meubles. En effet, le mouvement s'était produit presque immédiatement, et avant que la grande table pût être considérée comme chargée.

Il s'agissait ensuite de faire frapper des coups par

Digitized by Google

ses différents pieds. Nous avons commencé par ceux qui adhèrent à une moitié du plateau. Trois pieds sont dans ce cas. Ils se levaient deux à deux avec une force telle qu'au bout d'un moment une des roulettes volait en éclats [1]. Or, on se ferait difficilement une idée de l'intensité qu'aurait dû acquérir l'action frauduleuse des doigts pour faire levier sur un meuble aussi lourd, et pour le lancer à cette hauteur.

Restait le pied indépendant du plateau. Nous pensions qu'il obéirait aussi bien que les autres; eh bien! non : en vain avons-nous prodigué les invitations les plus pressantes, jamais il n'a consenti à se dresser, soit en compagnie de son voisin de droite, soit en compagnie de son voisin de gauche. Nous avons supposé alors que cela tenait aux personnes placées auprès de lui; nous avons changé la situation respective des membres de la chaîne. Inutiles efforts! toutes les combinaisons venaient échouer successivement.

Nous tirions déjà de grandes conséquences de ce fait. Mais, comme il a été démenti plus tard, comme le pied rebelle a parfaitement obéi dans une autre réunion, je ne ferai pas confidence de nos raisonnements au public; je le prierai seulement de remarquer deux choses : d'abord le soin que nous avons pris constamment de vérifier plusieurs fois les choses avant de les affirmer; ensuite l'impossibilité de recourir aux explications tirées de l'action musculaire. Cette action s'exerçait aussi aisément pour soulever le pied indépendant que pour soulever les pieds collés; et cependant, par une raison inconnue, mais évidemment

[1] C'est la seule table à roulettes dont nous nous soyons servis.

étrangère aux lois de la mécanique, les derniers seuls ont consenti à se mouvoir.

Séance du 28 novembre.

Nous étions au grand complet; mais deux ou trois opérateurs étaient légèrement indisposés. En somme, et quelle qu'en fût la cause, la réunion n'a guère été remarquable que par l'absence presque totale de puissance fluidique. Un seul moment, nous en avons eu un peu. Une demi-heure d'action et deux heures et demie d'inertie, voilà notre bilan.

Je le mentionne toujours tel qu'il est, par respect pour la vérité d'abord, et aussi parce qu'il me semble que rien ne réfute mieux l'objection vulgaire, que de montrer les mêmes personnes incapables d'obtenir constamment les mêmes résultats. Leurs muscles n'ont pas changé; leur excitation est aussi vive; leur adresse frauduleuse (il ne faut pas craindre d'en parler aussi), leur adresse frauduleuse n'a point disparu; cependant les voilà hors d'état de faire ce qu'elles faisaient naguère avec une extrême facilité.

Nos blessés avaient été guéris; l'ancienne table reparaissait avec sa colonne réparée; la grande table à quatre pieds avait une nouvelle roulette. C'est par elle que nous avons commencé. Triste début! elle qui tournait et sautait l'autre jour avec tant de vigueur, elle se traîne à peine maintenant. Quant à faire frapper un seul coup par un pied quelconque, il faut décidément y renoncer.

Alors nous avons passé aux tables à trois pieds, et

Digitized by Google

au bout d'un moment nous sommes entrés dans notre phase d'entrain, qui ne devait guère durer.

Nous en avons profité cependant pour opérer cinq soulèvements sans contact. Après quoi, notre mince provision de fluide étant épuisée, il n'y avait plus moyen d'opérer quoi que ce fût. C'est bien en vain, on le prévoit, que nous avons essayé les rotations sans contact.

Rien n'était lamentable et curieux en même temps, comme de nous voir autour des diverses tables, passant de l'une à l'autre, leur ordonnant les choses les plus élémentaires, et ne pouvant obtenir qu'une rotation languissante, qui finissait elle-même par s'arrêter entièrement.

Séance du 2 décembre.

J'aurais été fâché de clore mon récit par un souvenir aussi peu brillant. Par bonheur, le dernier de nos procès-verbaux me donne le droit de laisser une tout autre impression au lecteur.

Nous étions bien disposés; le beau temps y contribuait peut-être, et ce n'est pas la seule fois que j'en aie fait la remarque. Ce qui est certain, c'est que les mêmes personnes qui, le 27 novembre, n'avaient eu qu'une demi-heure de succès et avaient passé le reste de leur séance à solliciter en vain de pauvres rotations manquées ou des coups languissants, gouvernaient aujourd'hui la table avec une autorité, une prestesse, et, si j'ose le dire, une élasticité d'allures qui ne laissaient rien à désirer.

La grande table à quatre pieds a été mise en mouvement, et cette fois la facilité avec laquelle le pied non collé a soulevé sa portion de plateau, a prouvé que nous avions eu raison de ne pas tirer de son précédent refus des conclusions trop définitives.

Nous ne sommes point parvenus à soulever sans contact la grande table ou à replier sans contact son dernier plateau mobile. Aucun de nous n'en a été surpris, car il s'agissait d'un poids très-considérable; mais nos tentatives n'ont pas été totalement infructueuses, car elles ont amené un résultat auquel nous étions loin de penser.

Chaque fois que nous cherchions à soulever sans contact la portion de la table la plus éloignée de moi, je sentais le pied dont j'étais voisin se rapprocher graduellement et s'appuyer contre ma jambe. Frappé de ce fait, qui s'était renouvelé à plusieurs reprises, j'en ai conclu que la table glissait en avant, n'ayant pas assez de force pour se dresser. Nous exercions donc sur ce gros meuble une action sensible, sans le toucher en aucune façon.

Afin de mieux m'en assurer, j'ai quitté la chaîne et j'ai observé la marche des pieds de la table sur le parquet. Elle variait entre quelques lignes et plusieurs pouces. Ayant essayé ensuite de replier sans contact la portion mobile d'une table à jeu recouverte en drap, nous avons obtenu le même résultat. Le plateau ne cédait pas à notre influence; mais la table entière se portait en avant dans le sens du mouvement ordonné. Or, je dois ajouter que le glissement était loin d'être facile, car le parquet de notre salle d'expériences est inégal et raboteux.

Digitized by Google

Il n'est pas moins intéressant de noter ici le moment où la marche a lieu d'ordinaire. C'est précisément le même où a lieu le soulèvement sans contact, quand il s'opère. Lorsque la portion de la chaîne qui pousse vient de dépasser le bord du plateau où elle rentre, et lorsque la portion de la chaîne qui tire vient d'en franchir le milieu en faisant retraite, alors se manifeste, ou le mouvement ascensionnel, ou, à son défaut, le glissement. Notre puissance fluidique est donc à son maximum, juste à l'instant où notre puissance mécanique est à son minimum, où les mains qui poussent ont cessé de pouvoir agir (en supposant la fraude) et où les mains qui tirent ne peuvent pas agir encore.

Revenons à notre table ordinaire ; nous avons essayé de produire les rotations et les soulèvements sans contact. Le succès a été complet.

Les rotations ont été au nombre de trois. Quant aux soulèvements, nous les avons obtenus avec une suite et une régularité des plus satisfaisantes. En écartant par scrupule quatre mouvemeuts qui, bien que réels, n'ont pas abouti au redressement complet du plateau ; en laissant même de côté deux renversements énergiques qui se sont produits isolément, nous avons opéré une série non interrompue de quatorze soulèvements successifs, et tellement prononcés en général que nous étions forcés d'arrêter la chute totale du meuble ainsi maîtrisé.

Le lecteur connaît à présent nos séances comme s'il y avait assisté. Je ne lui ai rien caché ; j'ai dit le mal et le bien, les expériences manquées et les expériences

couronnées de succès. J'ai éprouvé le besoin d'être loyal et modeste jusqu'au scrupule ; jusqu'à la duperie, diront quelques-uns.—A quoi bon, s'écrieront-ils, proclamer ainsi l'impression que vous ont laissée certaines réunions? Ne valait-il pas mieux signaler ce que les moins brillantes ont fourni elles-mêmes de remarquable et de concluant? Ne connaissez-vous pas le public? Ne savez-vous pas qu'il vous prendra au mot, et que, sans s'arrêter à l'examen des faits, il s'emparera de votre moindre signe de mécontentement pour se déclarer mécontent en tout et par tout? Avec lui il ne faut pas quitter l'air triomphant, si l'on tient à triompher.

C'est possible ; mais je m'en inquiète peu. Je n'ai pas de goût pour la grosse caisse, et si, faute de la battre à chaque séance, je ne réussis pas à réveiller l'enthousiasme de certaines gens, eh bien ! je m'en passerai. Je ne peux pas me passer d'une chose, du respect de la vérité.

Et puis, j'ai un préjugé : j'estime (il y a longtemps de cela) que la droiture est souverainement habile. Je crois que le public se défie des narrations étourdissantes, et qu'il n'écoute que d'une oreille les personnes qui n'ont à lui raconter que des succès. Je suis convaincu que ma simple analyse a une éloquence très-persuasive. Que verra-t-on, en effet, dans ces séances dont je me montre peu satisfait? des résultats tels qu'ils renversent les objections d'une science mal informée, des résultats que j'eusse estimés impossibles il y a trois mois, et qui démontrent à eux seuls que ma thèse est invinciblement vraie. Nous sommes devenus difficiles, j'en conviens ; mais cela prouve que

Google

nous avons droit de l'être. Un soulèvement sans contact nous aurait ravis au commencement; moins encore, un nombre pensé; moins encore, un coup frappé ou une rotation. Maintenant nous exigeons des séries considérables de mouvements sans contact; nous voulons être à même de les étudier de suite et à notre aise; si nous n'obtenons que quelques triomphes isolés, nous fronçons le sourcil et la séance est mal notée. Je n'aperçois rien là de bien compromettant, et il me semble qu'en présentant ainsi les faits j'ai facilité la tâche des hommes qui savent réfléchir.

Ils reliront mes procès-verbaux les plus attristés. Dans celui du 27 octobre, ils trouveront la continuation sans contact du mouvement imprimé : la table se dressant encore trois, quatre, cinq fois après que les mains l'ont quittée; un poids inerte de 65 kilogrammes placé sur elle et n'arrêtant pas ces soulèvements, qu'on nous accuse d'arrêter du bout du doigt lorsqu'il s'agit des nombres pensés! Dans le procès-verbal du 21 novembre, ils trouveront la grande table à quatre pieds mise en rotation et en danse pour la première fois; ils compteront en outre sur leurs doigts trois rotations et neufs soulèvements sans contact, le tout en l'absence du membre le plus puissant de la chaîne. Dans le procès-verbal le plus lamentable, celui du 28 novembre, ils n'auront pas de peine à découvrir cinq soulèvements sans contact. C'est peu et c'est immense. Qui aurait prévu, au début de cette discussion, que nous en viendrions à dire : C'est peu!

Je tiens à présent à résumer et à apprécier les principaux résultats constatés par nos procès-verbaux. Et d'abord, qu'il me soit permis de signaler la

Digitized by Google

marche toujours progressive que nous avons suivie.

De nombreuses séances avaient précédé celles dont je viens de rendre compte. Là nous avions fait nos premiers pas en avant. Au début, immobilité absolue et obstinée, en dépit de nos ordres répétés pendant plus d'une heure. Puis, un jour que la réalité du mouvement nous avait été rapportée de manière à nous convaincre, la table tourne sous nos doigts. Cela nous avait paru admirable; ce fut bien autre chose quand nous obtînmes des coups frappés! Les soulèvements sans contact nous étonnent moins aujourd'hui que ces soulèvements avec contact ne nous étonnaient alors; et cependant nous comprenions que jusque-là rien de probant n'avait été accompli, car il n'y avait rien que l'action musculaire ne pût expliquer, à la rigueur. Nous entrons donc dans une nouvelle étude, celle des nombres pensés. Nous la perfectionnons; nous y introduisons les zéros; nous faisons varier les pieds; nous instituons la balance des forces. En même temps nous nous attachons à constater et à mesurer la puissance de soulèvement que possède le fluide; des poids sont suspendus à la table dressée; un homme monte sur le plateau qui doit l'enlever en se mouvant.

Nous en étions là, quand l'incrédulité railleuse qui accueillit nos observations, nous fit un devoir de pénétrer plus avant. Il s'agissait désormais de découvrir une preuve sans réplique. Nous la poursuivions, quoique nous n'osassions guère l'espérer. Les onze séances que j'ai racontées sont consacrées à cette recherche.

Les phénomènes déjà observés s'y confirment et s'y développent. Les grosses tables à quatre pieds font concurrence aux tables à trois pieds. Les poids inertes

Digitized by Google

viennent s'y substituer aux personnes qu'on soupçonnait d'être d'intelligence avec le meuble chargé de les soulever. Enfin la grande découverte arrive à son tour, elle arrive pour se régulariser aussi et pour grandir. On commence par continuer sans contact les mouvements ; on finit par les produire ; on parvient même à créer, en quelque sorte, leur procédé, de manière que ces faits extraordinaires se manifestent parfois en séries non interrompues de quinze ou de trente. Les glissements achèvent de mettre en lumière un des côtés de l'action exercée à distance ; ils la montrent impuissante à soulever la table et suffisante pour l'entraîner.

Tel est l'historique rapide de nos progrès ; à lui seul il constitue une preuve solide dont je recommande l'examen aux hommes sérieux. Ce n'est pas ainsi que procède l'erreur. Les illusions enfantées par le hasard ne résistent pas ainsi à une longue étude, et ne traversent pas toute une série d'expériences en se justifiant de plus en plus.

Quant aux autres preuves, je dois, avant de quitter l'exposition des faits, en rappeler ou en fixer brièvement la valeur.

Je voudrais mentionner d'abord le caractère tout particulier et véritablement inconcevable des mouvements de la table : ce départ si insensible, si doux, si étranger aux brusqueries de l'impulsion mécanique ; ces soulèvements spontanés, énergiques, qui s'élancent à l'encontre des mains, et qui ne cessent pas de se produire alors même qu'on dégarnit la partie opposée de la table, celle qui pourrait remplir l'office de levier ; ces danses et ces imitations musicales qu'on tenterait vainement d'égaler au moyen de l'action combinée et

Digitized by Google

volontaire des opérateurs; les petits coups succédant aux grands dès que l'ordre en est donné, et dont rien ne saurait exprimer l'exquise délicatesse. Mais je comprends qu'il ne m'est pas permis d'insister sur de pareilles considérations. Ici la démonstration presque entière réside dans les nuances. Il faut avoir vu; il faut surtout avoir senti, senti sous ses doigts ce que le fluide seul est capable de faire; il faut avoir éprouvé personnellement à quel point les expérimentateurs ont la conscience nette et certaine de leur abstension musculaire. Cela n'a pas cours auprès du public. Il n'est pas tenu de nous croire sur parole. Je m'en souviens, et je passe outre.

Les nombres pensés et la balance des forces ont une tout autre portée comme preuves.

Lorsque tous les opérateurs moins un ignorent absolument le chiffre à exécuter, l'exécution (si elle n'est pas fluidique) doit procéder, ou de la personne qui sait le chiffre et qui fournit à la fois le mouvement et l'arrêt, ou d'une relation qui s'établit instinctivement entre cette personne qui fournit l'arrêt et ses vis-à-vis qui fournissent le mouvement. Examinons l'une et l'autre hypothèse.

La première est insoutenable, car dans le cas où l'on choisit un pied sur lequel l'opérateur qui sait le chiffre ne peut exercer aucune action musculaire, le pied ainsi désigné ne se lève pas moins à son commandement.

La seconde est insoutenable, car dans le cas où l'on indique un zéro, le mouvement qui devrait être fourni ne l'est pas. Bien plus, si l'on met aux prises deux personnes placées aux deux côtés opposés de la table et

Digitized by Google

chargées de faire triompher deux chiffres différents, l'opérateur le plus puissant obtient l'exécution du grand nombre, quoique son vis-à-vis soit intéressé non-seulement à ne pas lui fournir les derniers mouvements, mais encore à les arrêter.

Je sais que les nombres pensés n'ont pas bonne réputation ; il leur manque une certaine tournure pédante et scientifique. Cependant je n'ai pas hésité à y insister, car il y a peu d'expériences où se montre mieux le caractère mixte du phénomène, la puissance physique développée et appliquée hors de nous par l'effet de notre volonté. Comme c'est le grand scandale, je ne veux pas en avoir honte. Je soutiens d'ailleurs que ceci est tout aussi scientifique qu'autre chose. La vraie science n'est pas attachée à l'emploi de tel procédé ou de tel instrument. Ce qu'un fluidomètre manifesterait ne serait pas plus scientifiquement démontré que ce qui est vu par les yeux et apprécié par la raison.

Avançons néanmoins. Nous ne sommes pas au bout de nos preuves. Il en est une qui m'a toujours particulièrement frappé ; c'est celle qui résulte des insuccès.

On prétend que les mouvements sont produits par l'action de nos muscles, par notre pression involontaire ! Or, voici les mêmes opérateurs qui, hier, obtenaient de la table l'accomplissement de tous leurs caprices ; leurs muscles sont aussi forts, leur animation est aussi grande, leur envie de réussir est plus vive peut-être ; et néanmoins, rien ! absolument rien ! Une heure entière se passera sans que la moindre rotation se manifeste ; ou, s'il y a rotation, les soulèvements sont impossibles ; le peu qu'on exécute, on

Digitized by Google

l'exécute mollement, misérablement, et comme à regret. Encore une fois, les muscles n'ont pas changé. Pourquoi cette incapacité subite ? La cause demeurant identique, d'où vient que l'effet varie à ce point ?

Ah ! dira-t-on, c'est que vous parlez des pressions involontaires, et vous ne parlez pas des pressions volontaires, de la fraude en un mot. Ne voyez-vous pas que les fraudeurs peuvent assister à une séance et manquer à une autre, qu'ils peuvent agir un jour et ne pas se donner tant de peine le lendemain ?

Je répondrai bien simplement, et par des faits.

Les fraudeurs sont absents quand nous ne réussissons pas ! Mais il est arrivé maintes fois que notre personnel ne s'était modifié en aucune manière. Les mêmes personnes, absolument les mêmes, avaient passé d'une puissance remarquable à une impuissance relative. Et ce n'est pas tout. S'il n'est aucun opérateur dont la présence nous ait préservé toujours des échecs, il n'en est aucun non plus dont l'absence nous ait rendus incapables de succès. Avec et sans chacun des membres de la chaîne, nous avons réussi à exécuter toutes les expériences, toutes sans exception.

Les fraudeurs ne se donnent pas tant de peine chaque jour ! La peine serait grande en effet, et ceux qui supposent la fraude ne s'imaginent pas à quels prodiges ils ont recours. L'accusation est d'une absurdité qui touche à la niaiserie, et sa niaiserie lui ôte son venin. On ne s'offense pas de ces choses-là. Mais enfin, admettons pour un instant que Valleyres soit peuplé de disciples de Bosco, que la prestidigitation y soit généralement pratiquée, et qu'elle ait été appliquée cinq mois durant sous nos yeux, sous les yeux de

Digitized by Google

nombreux et très-soupçonneux témoins, sans qu'une seule perfidie ait été signalée. Nous avons si bien caché notre jeu, que nous avons inventé une télégraphie secrète pour les nombres pensés, un tour de doigt particulier pour ébranler les masses les plus énormes, une méthode pour soulever graduellement les tables que nous avons l'air de ne pas toucher. Nous sommes tous des menteurs ; tous, car il y a longtemps que nous nous surveillons réciproquement et que nous ne dénonçons personne. Bien plus, la contagion de nos vices est tellement prompte, que dès que nous admettons un étranger, un témoin hostile dans notre chaîne, il devient notre complice ; il ferme volontairement les yeux sur les signes transmis, sur les efforts musculaires, sur les mouvements suspects répétés et prolongés de ses voisins ! A la bonne heure, accordons tout cela, nous n'en serons pas plus avancés. Il restera à expliquer pourquoi les fraudeurs se reposent parfois au moment même où ils auraient le plus d'intérêt à réussir. Il est arrivé en effet que telle séance où nous avions beaucoup de témoins et grand désir de les convaincre, était une séance médiocre. Telle autre, dans les mêmes conditions, était brillante au contraire.

Voilà donc des inégalités réelles et considérables. D'une séance à l'autre, d'une heure à l'autre, avec le même personnel, en présence des mêmes témoins, nous passons de la puissance à l'impuissance, et réciproquement. Nous avons des moments où les phénomènes les plus élémentaires se refusent à nos instances, et le moment d'après nous opérons des soulèvements sans contact.

Je le répète, lorsque nous possédons tous nos opérateurs les mieux obéis, nous pouvons tomber dans une langueur impatientante; lorsque nous sommes privés de leur secours, nous ne devenons jamais incapables de rien, pas même des mouvements à distance. Et l'on nous ose parler d'action musculaire ou de fraude!

La fraude et l'action musculaire! Voici une belle occasion de les mettre à l'épreuve. On vient de placer un poids sur la table. Ce poids est inerte, et ne peut se prêter à rien; la fraude est partout peut-être; elle n'est pas dans les baquets de sable. Ce poids est également réparti entre les trois pieds, et ils vont le prouver en se levant chacun à son tour. La charge totale est de 75 kilogrammes, et nous n'osons guère la porter plus haut, car elle a suffi pour briser un jour notre table la plus solide. Eh bien! qu'on essaye. Puisque l'action musculaire et la fraude doivent tout expliquer, il leur sera facile de mettre la masse en mouvement! Or, elles n'y parviennent pas: les doigts se crispent et les phalanges blanchissent sans obtenir un soulèvement, tandis que quelques moments après les soulèvements auront lieu sous les mêmes doigts qui effleureront doucement le plateau et ne feront aucun effort, comme il sera aisé de s'en assurer.

Des mesures scientifiques très-ingénieuses et dont je n'ai pas le mérite nous ont mis à même de traduire en chiffres l'effort qu'exige la rotation ou le soulèvement de la table ainsi chargée. Cependant les calculs ayant été rédigés au moment où nous y faisions monter un homme pesant 87 kilogrammes, je suis obligé d'opérer une réduction en vue du poids inerte de 75 kilogrammes seulement par lequel nous l'avons remplacé.

Digitized by

Toujours est-il qu'avec ce dernier poids, la rotation s'obtient au moyen d'une traction latérale de 8 kilogrammes environ, tandis que le soulèvement ne s'obtient que par une pression perpendiculaire de 60 kilogrammes au moins (que nous réduirons cependant à 50, si l'on veut, dans la supposition qu'elle ne serait pas absolument verticale); de là plusieurs conséquences.

D'abord l'action musculaire peut faire tourner, mais elle ne peut pas soulever. En effet, les dix opérateurs ont 100 doigts appliqués au plateau. Or, la pression verticale ou quasi-verticale de chaque doigt ne saurait dépasser 300 grammes en moyenne, la chaîne étant composée comme elle l'est. Ils ne développent donc qu'une pression totale de 30,000 grammes ou de 30 kilogrammes, très-insuffisante pour opérer le soulèvement.

Ensuite il arrive ceci de frappant, que le phénomène dont l'action musculaire viendrait aisément à bout est précisément celui que nous obtenons le plus rarement, le plus difficilement, et que le phénomène auquel l'action musculaire ne parvient pas est celui qui se réalise le plus habituellement lorsqu'on forme la chaîne. Pourquoi notre impulsion involontaire ne ferait-elle pas toujours tourner la table? Pourquoi notre fraude ne se procurerait-elle pas toujours un tel triomphe? Pourquoi ne parvenons-nous d'ordinaire qu'à opérer ce qui est mécaniquement impossible?

Je conseille aux gens qui tiennent à se moquer des tables, de ne pas y regarder de trop près. Qu'ils n'aillent pas surtout donner leur attention à notre dernière preuve, à celle des mouvements sans contact. Elle

Google

ne laisserait pas le plus léger prétexte d'incrédulité.

Ici encore nous devons à de savantes observations le moyen d'opposer des chiffres à ceux qui s'écrient : « Mais nous n'avons pas vu ! Quelque doigt échappe peut-être à la surveillance des opérateurs et des témoins! Qui nous démontre que certains frôlements involontaires ou certaines fraudes ne fournissent pas la véritable explication du prodige ! » Voici la réponse :

Lorsqu'il s'agit de faire lever un des pieds de notre ancienne table (l'une de celles qui ont été mises en mouvement sans contact), il est nécessaire de lui appliquer ou une pression verticale de 9 kilogrammes et demi, ou un composé de pression et de traction dont la résultante suivrait un angle de 35 degrés par rapport au plateau, et qui s'élèverait à 4 kilogrammes et demi.

C'est à cette seconde estimation qu'il convient de s'arrêter ici, parce que le soulèvement sans contact s'opère en général pendant que les mains sont en marche. Il n'est donc plus question d'une simple force perpendiculaire ou à peu près telle, comme dans le cas de la table chargée ; il y a combinaison de la pression et de la traction, et si un doigt touchait alors le plateau il agirait à la fois dans ce double sens.

Cela posé, nous devons tenir compte en même temps de ce qu'un doigt peut faire lorsqu'il appuie et de ce qu'un doigt peut faire lorsqu'il tire, eu égard au mouvement général et à la prise que donne une surface unie.

Ici, trois hypothèses s'offrent à nous : celle du frôlement involontaire et par conséquent léger, celle de la

dans une bien faible mesure. Nous voilà réduits d'emblée à supposer deux fraudeurs qui emploient chacun leurs deux mains entières, ou à supposer cinq, six fraudeurs, à en supposer dix peut-être qui emploient chacun un ou deux de leurs doigts.

Mais c'est encore peu de chose. Ces fraudeurs se trouveront-ils tous en face du pied à soulever, dans la situation où ils possèdent l'action maximum que nous avons admise? S'il n'en est pas ainsi, et il est impossible qu'il en soit ainsi, nous sommes forcés d'augmenter le nombre des doigts qui fraudent, d'en supposer quinze, seize, et davantage peut-être, au lieu de onze.

Est-ce tout? Non. Le soulèvement s'opère d'une façon soutenue; des doigts qui frauderaient en hâte et qui rentreraient ensuite à leur poste n'agiraient pas de la sorte, ils donneraient des secousses et laisseraient retomber la table. Nous sommes tenus d'aller jusqu'au bout de notre hypothèse et de nous représenter ou une quinzaine de doigts effrontément à l'œuvre depuis l'origine du mouvement jusqu'à la fin, ou d'autres quinzaines, entrant en action dès que la première se retire, afin d'amener entre elles toutes l'ascension progressive qui a lieu.

Et de cette immense manœuvre, rien n'est jamais aperçu ! J'aurais honte d'insister.

Reste notre troisième hypothèse : il y a fraude violente, grossière; la fraude ne procède pas par pressions modérées et prudentes, elle procède par impulsions énergiques! Je le veux bien, ne nous lassons pas de discuter l'absurde.

On nous fera grâce, je pense, des coups de pied et

des coups de poing proprement dits[1]. Mais les impulsions énergiques en diffèrent-elles beaucoup ? L'effet rappelle ordinairement la cause. Une impulsion violente amène un soulèvement violent. Or, ici nous avons un mouvement qui s'accomplit avec gravité, qui n'a rien de subit, rien d'inégal, qui se prolonge tranquillement jusqu'au renversement complet du plateau.

Il est de la nature des fraudes, des fraudes violentes surtout, de se risquer précipitamment et de fuir avec non moins de précipitation le regard des surveillants. Il y aura sans doute des tentatives avortées, des bonds vigoureux suivis de chute, des tressaillements et des contrariétés dans la marche ascensionnelle ! Non, elle est parfaitement unie au contraire, et se continue comme elle a commencé.

Ajoutez à cela que les trois pieds se dressent successivement, ce qui exige bon nombre de fraudeurs violents répandus tout autour de la table. Ajoutez que les

1 Faudrait-il parler aussi, pour être complet, des pressions que pourrait exercer le corps des opérateurs ? Je m'en dispense, car tout a des bornes. Il n'est pas nécessaire de rappeler d'abord que si les corps ne faisaient que toucher latéralement la table (ce qui du reste n'a pas lieu), ils la pousseraient en avant et ne la soulèveraient point ; ensuite, que si quelqu'un avait l'impudence de presser perpendiculairement la table avec sa poitrine afin de provoquer un soulèvement, il ne prendrait pas une posture aussi extraordinaire sans fixer l'attention générale ; enfin, qu'ébranler ainsi la table ne serait pas encore un tour de force suffisant, car il s'agirait de produire le renversement complet auquel nous arrivons chaque fois que nous ne l'arrêtons pas de propos délibéré. Figurez-vous les contorsions d'un corps occupé à soulever par degrés le plateau de la table et à le renverser sur lui-même, le tout en évitant quatre-vingts fois de suite de se faire remarquer !

Digitized by Google

postes attribués aux divers opérateurs changent sans cesse, ce qui n'empêche pas que les soulèvements sans contact ne s'opèrent dans les diverses combinaisons. Ajoutez que le personnel même des membres de la chaîne varie d'une séance à l'autre, ce qui n'empêche pas que chaque séance n'ait son contingent de succès en ce genre.

En vérité, j'en reviens à dire que Valleyres entier doit s'adonner à la prestidigitation. L'habileté de nos mains doit égaler l'avilissement de nos caractères. Les hypothèses explicatrices ont besoin de nous faire très-mauvais et très-adroits. Par malheur, cela ne suffit pas encore; aucune fraude ne parviendra à imiter nos mouvements sans contact.

Veuillez en effet supputer le nombre et demandez-vous par quel chiffre vous serez obligé de multiplier les impossibilités déjà effrayantes que présente une seule expérience. Le 26 septembre, nous avons une rotation sans contact; le 29 septembre, plusieurs rotations et plusieurs soulèvements; le 6 octobre, plusieurs rotations et plusieurs soulèvements; le 7 octobre, dix soulèvements; le 8 octobre, deux soulèvements; le 27 octobre, plusieurs soulèvements; le 9 novembre, cinq rotations et trente soulèvements; le 21 novembre, trois rotations et neuf soulèvements; le 28 novembre, cinq soulèvements; le 2 décembre, trois rotations et seize soulèvements. Voilà plus de quatre-vingts soulèvements, sans compter une vingtaine de rotations. Essayez de vous représenter vos doigts fraudeurs échappant cent fois de suite à la surveillance des témoins, à celle des expérimentateurs honnêtes! Combien d'impulsions violentes aurons-nous eu à leur dérober? A

Digitized by Google

moins qu'on n'aime mieux admettre la fraude circonspecte et quinze cents manœuvres menées à bien par elle ; quinze cents pour ne pas dire trois ou quatre mille ! Ou bien préfère-t-on la supposition plus charitable des frôlements involontaires? Ces frôlements que l'on n'a pas su voir varieraient entre cinq mille et quinze ou vingt mille !

S'il existe par hasard des hommes que de pareilles énormités ne fassent pas reculer, je me permettrai de leur soumettre deux ou trois considérations supplémentaires.

Vous soupçonnez la fraude ! D'où vient donc que nous ne réussissons plus lorsque nous sommes fatigués? La fraude alors serait aussi aisée, plus aisée même. Moins il y aura de force et de vivacité chez les opérateurs sincères, mieux les fraudeurs seront placés pour faire prévaloir leurs impulsions particulières.

Cette question vous embarrasse ! Veuillez examiner celle-ci que j'ai déjà indiquée quelque part : Lorsque les soulèvements sans contact s'opèrent successivement par chacun des pieds, vous représentez-vous trois bandes de fraudeurs avantageusement placées en face des trois pieds? Et comment le déplacement, le remplacement des membres de la chaîne n'empêchent-ils pas la continuation du succès?

Troisième question, que je vous prie de ne pas traiter d'indiscrète : Auriez-vous l'obligeance de m'expliquer pourquoi les fraudeurs ne parviennent pas à opérer aussi souvent et aussi bien ce qui est mécaniquement beaucoup plus facile? La force qu'exige la rotation est petite, et la fraude accomplit peu de rotations; la force qu'exigent les soulèvements est grande, et la

Google

fraude accomplit beaucoup de soulèvements. Ceci est d'autant plus étrange, que la même fraude tombe dans la même contradiction quand il s'agit de faire tourner ou dresser la table chargée d'un poids considérable; elle fait ce que les muscles sont inhabiles à faire, elle a de la peine à faire ce que les muscles font aisément.

Poursuivons encore. Vous savez quel est le moment où le soulèvement sans contact s'opère. Si la pression frauduleuse en est la cause, le mouvement se produira lorsque cette pression s'exerce avec le plus d'efficacité. Voici la chaîne des mains qui est en marche. Défiez-vous de l'instant où la portion qui pousse rentre sur le plateau, car alors sans doute les doigts fraudeurs s'arrangeront pour lui imprimer une secousse; défiez-vous surtout de l'instant où la portion qui tire atteint dans sa retraite le bord opposé au pied qui doit se dresser, car alors sans doute les doigts fraudeurs agiront, ayant retrouvé toute leur puissance de levier. Or, il n'en va pas ainsi. Ces deux moments sont précisément ceux où le soulèvement ne se produira jamais. Jamais, entendez-vous, le mouvement ascensionnel ne commence avant que les mains qui poussent aient dépassé leur bord; jamais il n'attend que les mains qui tirent se soient rapprochées du leur. Il faut que l'impulsion musculaire soit devenue impossible des deux parts, pour que la table se décide à quitter le sol. Elle prévoit vos soupçons, et j'espère que vous rendrez justice à ses sentiments de délicatesse.

Plaisanterie à part, il y a peu de faits plus constants dans l'étude du phénomène des tables, que la divergence entre l'intensité de l'action fluidique qui s'exerce

Digitized by Google

et l'intensité de l'action mécanique qui pourrait s'exercer. Lorsque les pressions involontaires ou les fraudes auraient beau jeu, vous n'obtenez rien; lorsqu'elles sont devenues impraticables, vous arrivez à tout. Ainsi les soulèvements devraient s'obtenir plus aisément avec la chaîne immobile au-dessus du bord de la table qu'avec la chaîne en mouvement réduite à la forme d'ovale allongé et dont la portion destinée à faire levier se trouve perdue au milieu du plateau; cependant les passes réussissent mieux que la chaîne immobile, quoique cette dernière réussisse aussi.

Je viens de prononcer le mot de *passe*, et il aura éveillé chez le lecteur l'idée du magnétisme animal. Rien ne ressemble plus en effet aux opérations magnétiques que la marche de notre chaîne, toutes les mains étendues et cherchant à déterminer le soulèvement de la table. Je signale en passant l'analogie, sauf à y revenir. Quant à présent, je ne veux que ruiner tout doute qui s'appliquerait au fait capital des mouvements opérés sans contact. Une dernière considération couronnera celles que je viens de présenter sur ce point. Nos preuves ne se laisseront pas égorger comme ces pauvres Curiaces qui se séparaient en poursuivant l'ennemi; elles restent ensemble et se prêtent un appui mutuel. Le soulèvement des poids se tient auprès du soulèvement sans contact; il est là pour répondre aux accusations de fraude, car toutes les fraudes du monde viennent expirer au bord de son plateau. Fraudez ouvertement, fraudez de concert, fraudez en vous débarrassant des hésitations et des craintes qui affaiblissent la fraude secrète, vous ne réussirez pas le moins du

monde à faire dresser cette masse que l'action fluidique met en mouvement.

Ainsi le fait est établi. Des expériences multipliées, des preuves diverses, irréfutables, et qu'unit d'ailleurs la plus étroite solidarité, donnent à l'action fluidique une entière certitude. Ceux qui auront eu la patience de me suivre jusqu'ici auront senti leurs méfiances s'évanouir l'une après l'autre, et leur foi au nouveau phénomène s'affermir progressivement. Ils auront éprouvé ce que nous avons éprouvé nous-mêmes, car personne n'a opposé plus de difficultés que nous aux tables tournantes, personne ne s'est montré plus curieux et plus exigeant à leur égard. Les attaques du dehors ne pouvaient pas ne pas avoir leur contre-coup au milieu de nous; nos propres réflexions nous portaient à contrôler et à vérifier nos vues avec la dernière rigueur.

Ce n'est pas notre faute si les résultats ont été concluants, s'ils l'ont été de plus en plus, s'ils se sont confirmés réciproquement, s'ils ont fini par faire corps et par acquérir un caractère de parfaite évidence. Étudier, comparer, recommencer et recommencer encore, exclure enfin tout ce qui demeurait contestable en quelque mesure, voilà quel était notre devoir. Nous n'avons eu garde d'y manquer. Je n'affirme rien ici que je n'aie constaté à plusieurs reprises; j'ai scrupuleusement élagué ce qui me semble probable mais non certain, ce qui a réussi le plus souvent mais non toujours.

J'en donnerai sur-le-champ un exemple frappant. Je

Google

suis encore persuadé de l'action du verre ; des expériences très-multipliées me l'ont montré arrêtant ou engourdissant la rotation, opposant même d'ordinaire un obstacle tel, que la table qui vient s'y heurter se soulève comme si elle avait rencontré au milieu de sa course une inégalité infranchissable du parquet ; je crois que la démonstration ne tardera pas à être complète ; cependant elle ne l'est pas, et cela suffit pour que je retranche dans ce travail toute la partie de nos recherches qui se rapporte au verre. A l'époque où j'en ai parlé une première fois, je n'avais rien vu qui ne fût conforme à l'opinion que j'exprimais ; ce que j'ai vu depuis est beaucoup plus favorable que contraire à cette opinion, toutefois nous avons fait aussi quelques observations qui semblent la contredire. Dès lors il y aurait eu imprudence ou déloyauté à reproduire mes assertions sans avoir levé les doutes qui ont eu le droit de naître. Lorsque le verre n'a pas agi, cela a-t-il tenu à son échauffement trop grand, ou à l'enveloppe qui en le dérobant aux regards supprimait en même temps son contact immédiat avec la table ? L'effet se manifeste-t-il surtout dans le voisinage des opérateurs puissants ? Autant de questions auxquelles je n'ose faire aucune réponse positive. Deux ou trois fois des objets qui n'étaient pas le verre ont paru amener l'arrêt de la table. Est-ce l'imagination qui a produit ce résultat ? La table s'est-elle arrêtée tout simplement parce que les opérateurs ont conçu l'idée qu'elle devait s'arrêter ? Encore un point mal éclairci. Il y a ici une difficulté réelle, et qui tient à la nature mixte du sujet à étudier. Avec un phénomène purement physique on serait bientôt au clair ; tant que les conditions scienti-

Digitized by Google

fiques de l'expérience seraient maintenues, le résultat demeurerait invariable. Avec un phénomène purement moral on n'aurait pas non plus beaucoup d'embarras, puisqu'on trouverait toujours dans la volonté des opérateurs une explication naturelle. Mais avec un phénomène à la fois moral et physique, où l'intention des membres de la chaîne joue un rôle prépondérant sans exclure l'influence des agents matériels, il est impossible d'éviter les faits contradictoires en apparence. Tantôt l'agent matériel aura prévalu, tantôt l'autorité de la pensée humaine l'aura emporté. Ordinairement le verre entravera la rotation que je veux produire, et cependant il arrivera parfois que, voulant plus fortement peut-être, je triompherai de sa résistance; il arrivera aussi que supposant le verre appliqué quand il ne l'est pas, et songeant que la table devrait s'arrêter, je provoquerai mal à propos la cessation de son mouvement.

Ainsi, ce qui fait l'intérêt et l'originalité de nos recherches en fait également la difficulté. Je crains d'autant moins de le confesser, qu'en dépit de l'intervention des agents matériels soit pour aider, soit pour contrarier, l'acte essentiel reste incontestable : La volonté seule détermine le soulèvement de la table chargée de 75 kilogrammes ou de la table qu'on ne touche pas. Cela étant clair et certain, je ne compromets rien en reconnaissant que la rencontre de notre action fluidique et de certains obstacles physiques tels que le verre donne lieu à quelques observations qui n'ont pas encore acquis toute la netteté désirable.

Elles l'acquerront, je n'en doute pas, et cela, à deux conditions. Il s'agira d'abord de n'entreprendre les

Digitized by Google

expériences du verre qu'après avoir réduit le nombre des opérateurs au chiffre strictement nécessaire pour obtenir la rotation, en sorte que la partie soit égale et que l'obstacle matériel puisse se faire sentir régulièrement. Il s'agira ensuite (et ceci est moins aisé) de ne pas mettre les opérateurs dans la confidence de ce qui se fait, en sorte que leur imagination ne leur parle ni de verre placé, ni de verre ôté, ni de rotations, ni d'arrêts.

Quoi qu'il en soit, je maintiens ce que j'ai dit : dans l'état actuel des recherches, mon devoir est de m'abstenir, et je m'abstiens. Le rôle respectif de la volonté et du verre n'est pas suffisamment défini. J'ai cru un moment qu'il l'était, je me suis trompé : des études nouvelles ont amené quelques expériences négatives, et quoiqu'elles soient en très-petit nombre comparées à celles qui ont réussi, j'ai perdu le droit de présenter au public une affirmation absolue.

Je n'ai eu garde d'en présenter non plus sur trois autres points, qui ont leur intérêt, mais qu'un homme prudent et sérieux ne saurait considérer qu'avec une extrême réserve. Les voici :

Tout le monde a fait tourner des chapeaux, et tout le monde a compris que, si la rotation des tables ne peut pas fournir par elle-même un argument solide, celle des chapeaux a bien moins de valeur encore. On ne saurait démontrer à personne que la pression mécanique involontaire n'en soit pas la cause déterminante et unique. Il est donc convenable de passer cela sous silence. Je vais plus loin ; je supprime pareillement nos observations relatives à l'adhésion qui semble s'établir entre la table et le chapeau, lorsque les opérateurs ordonnent à celui-ci de se coller contre la table et de l'entraîner.

Digitized by Google

Bien qu'on parvienne souvent à obtenir une rotation de la table mise en mouvement par le chapeau, bien qu'on ait le sentiment que le chapeau a fini par s'attacher au plateau et qu'on ait de la peine à tirer l'un sans l'autre, cependant il n'y a rien là qui soit démontré. Il est certain, en effet, qu'en appuyant avec beaucoup de force sur le chapeau, on détermine mécaniquement la rotation de la table, et il n'est pas moins certain que la traction opérée par chacun sur la portion du chapeau qu'il a sous la main donne l'illusion parfaite d'une résistance provenant de l'adhésion. C'est un fait à écarter, quant à présent.

J'écarterai sans plus de façons un autre fait dont nous avons été maintes fois témoins, la rotation imprimée à un homme par les mains qui forment la chaîne autour de lui. Il n'y aura jamais rien là qui ressemble à une preuve, parce qu'on pourra toujours soupçonner que la personne soumise à l'expérience s'y prête volontairement. En vain serait-on convaincu, comme je le suis, que le soupçon est très-injuste, en vain aurait-on vu les signes très-caractéristiques et très-curieux de l'impression subie par l'effet du fluide ; les convictions de cette nature sont condamnées à demeurer personnelles, elles ne s'imposent pas à autrui. Je me contenterai donc de mentionner en passant ce qui a eu lieu. Nous avons vu l'homme qu'on voulait mettre en mouvement pâlir et tomber par degrés dans une sorte de stupeur; nous l'avons vu tourner, en commençant par le haut du corps et en ne se décidant à détacher les pieds de leur place que lorsqu'il ne pouvait plus s'en dispenser ; nous l'avons vu obéir à l'ordre de frapper un certain nombre de coups et les frapper en effet sans remuer les pieds,

Digitized by Google

il est vrai, mais en se balançant à droite et à gauche. Il nous a affirmé qu'aucune pression n'avait dicté ses divers mouvements, et que les doigts légèrement placés sur lui ne s'étaient fait sentir que comme des points brûlants. Je connais sa droiture et ne mets pas en doute ses déclarations; insuffisantes pour le public, elles sont très-suffisantes pour nous. Au reste ce qui ne suffit que pour nous ne saurait figurer au rang des preuves, et voilà pourquoi j'ai laissé ceci de côté.

Les bobêches et les planchettes ont été élaguées par la même raison. C'est en soi une chose très-curieuse de voir la petite planche armée d'un crayon qui la traverse se mettre d'abord en rotation sous les deux ou trois mains formant la chaîne, puis obtempérer à l'ordre qui lui est donné et tracer des caractères sur le papier. La pensée des opérateurs ou de l'un d'eux se traduit ordinairement ainsi en écriture assez lisible. Il va sans dire que la planchette a été un des grands instruments de divination chez les gens qui croient aux Esprits. Écrire est bien plus prompt que de passer trente fois de suite en revue toutes les lettres de l'alphabet. Les oracles ainsi promulgués ne sont que le décalque de ce qui est dans la tête des personnes qui dirigent la planchette; ils ne renferment pas le plus léger atome de divination proprement dite, nous l'avons constaté jusqu'à l'évidence. Reste un phénomène qui rentre exactement dans ceux que les tables nous ont fournis: rotation fluidique, reproduction de la pensée par la matière inerte. Ce qui fait que je n'insiste pas sur un tel phénomène, c'est qu'à la différence des tables, les planchettes ne fournissent aucun résultat qu'on ne puisse attribuer ou à l'impulsion inconsciente ou à la fraude. Il est aisé de guider les mou-

Digitized by Google

vements du crayon de manière à former diverses lettres, et dès lors peu importe la confiance qu'inspire le caractère des expérimentateurs. Le public ne connaît personne, le public n'estime personne, le public ne croit qu'aux choses, aux choses qu'aucune complicité volontaire ou involontaire ne saurait produire; et le public a raison.

J'ai raconté les faits, j'ai établi et discuté les preuves, j'ai éliminé celles dont on pouvait mettre en question la solidité; il ne me reste plus qu'un mot à dire avant de clore cette partie de mon travail. Je veux compléter l'exposé des faits en y ajoutant quelques détails sur les procédés à suivre.

Faute de directions pratiques, le nombre des hommes qui poursuivent l'étude scientifique des tables tournantes demeure beaucoup trop restreint. Une de mes ambitions en prenant la plume a été de déterminer quelques personnes à suivre mon exemple et à faire, beaucoup mieux que moi, ce que j'ai essayé moi-même. C'est bien assez que les difficultés inhérentes à de telles recherches retiennent la plupart de ceux qui voudraient s'y livrer. Il ne s'agit pas en effet de se procurer des fourneaux, des cornues ou des réactifs; il s'agit de se procurer des compagnons de travail, des compagnons dont la complaisance ne se lasse pas, qui sentent le sérieux de leur tâche, qui persévèrent, qui ne se rebutent jamais devant les échecs, qui ne redoutent ni les fatigues, ni les railleries, ni les calomnies. Cela est difficile, moins difficile cependant qu'on ne l'imagine; et je dois ajouter que la puissance fluidique, si elle est très-diverse, est

aussi très-générale. Il est peu de gens qui n'apportent leur contingent utile à la chaîne.

Que les savants le veuillent, et ils trouveront des collaborateurs, parmi lesquels il y en aura sans doute dont l'autorité sur la table sera particulièrement marquée. Il me tarde de les voir à l'œuvre et d'apprendre que mes pauvres indications ignorantes ont fait place à de véritables découvertes.

Voici donc quelques conseils que je me permets d'offrir à ceux qui voudraient faire des expériences.

Qu'ils choisissent une pièce dont le parquet ne soit pas trop uni, afin d'éviter une rotation trop facile, et aussi afin que les aspérités du sol offrent des points d'appui aux pieds de la table dans les soulèvements.

Les tapis n'empêchent pas absolument le succès; cependant ils lui font obstacle.

Les tables à roulettes obéissent, mais les tables sans roulettes valent mieux. Depuis que nous avons enlevé les nôtres, notre action se fait sentir avec beaucoup plus de promptitude et d'énergie.

Un temps sec et chaud paraît avoir une influence favorable; je crois qu'on réussira moins bien en hiver. Il faut, d'autre part, se garder de chauffer outre mesure la salle où l'on doit expérimenter. En général, le mouvement que l'on se donne suffit, et au delà, pour procurer une grande chaleur. Si elle était excessive, il en résulterait une lassitude qui se traduirait bientôt par l'impuissance.

Je viens de parler de lassitude; cela me conduit à insister sur les dispositions physiques et morales qui sont nécessaires. On ne gouverne fermement la table qu'à la condition d'être bien portant d'abord, et con-

Digitized by Google

fiant ensuite. Apportez ici toute votre intelligence et toute votre attention ; n'y apportez pas un esprit de doute, d'analyse, de soupçon malveillant à l'égard des choses et des personnes. Vous seriez glacé et vous glaceriez. Les tables demandent à être prises gaiement, lestement, avec entrain ; elles veulent, au début, des chansons, des exercices amusants et faciles ; elles détestent les gens qui se fâchent, soit contre elles, soit en leur faveur ; rencontrent-elles des préoccupations ou des excitations nerveuses, elles se mettent à bouder.

Surtout point d'expériences de salon. Les succès sérieux y sont impossibles. Au milieu des distractions, des causeries, des plaisanteries, les opérateurs perdent immanquablement toute leur puissance fluidique. Les amusements de soirée ne conduiront jamais à rien. J'en dirai autant des exercices à grand fracas, des séances annoncées à l'avance. On n'y retrouve plus sa liberté et sa simplicité d'action, on ne peut réussir, on devient susceptible et soucieux ; en d'autres termes, on ne fait rien qui vaille.

N'ayez chaque fois qu'un petit nombre de témoins, savants ou autres ; et là, les portes soigneusement fermées, agissez comme s'il n'y avait que vous. Engagez les témoins à bien ouvrir les yeux et à bien prendre leurs notes ; mais ne les autorisez pas à se mêler de la séance, à faire pendant sa durée une seule observation à haute voix.

C'est parce qu'on a admis une intervention intempestive, et parce qu'on ne s'est pas réservé le droit bien légitime d'agir comme on l'entend, sauf aux témoins à tirer telles conclusions qu'ils jugent convenables ;

Digitized by Google

c'est parce qu'on a transformé les expériences tantôt en disputes, tantôt en distractions puériles, qu'on s'est arrêté presque toujours aux rotations ou aux coups frappés, et qu'on s'est jeté en désespoir de cause dans le commode passe-temps des évocations d'Esprits. Là du moins on pouvait regagner en révélations piquantes ce qu'on avait perdu en résultats scientifiques.

Je suppose maintenant qu'on a suivi une marche différente. Il s'agit d'une véritable étude; la discipline règne autour des opérateurs; on désire avancer et on avance, on n'en est plus aux premiers éléments. Comment s'y prendra-t-on pour aborder heureusement les expériences décisives : nombres pensés, soulèvement des poids, mouvements sans contact?

L'essentiel est de n'entreprendre ces choses que dans les instants de grande verve. D'ordinaire il n'y faudra songer ni au commencement de la séance, avant que l'entrain existe; ni à la fin de la séance, après que les forces ont été épuisées. Il y a néanmoins des exceptions, et le bon moment peut arriver quand on ne l'attend pas, au commencement ou à la fin. Qu'on sache seulement profiter de l'occasion, et qu'on ne se risque pas à essayer les mouvements sans contact, tant que la table est languissante, tant qu'elle n'en est pas venue à tourner avec emportement, à sauter au-devant des doigts, à prévenir en quelque sorte les ordres qu'on lui donne.

Ces dispositions se font parfois attendre, et les opérateurs sont appelés alors à déployer une de leurs vertus essentielles, une vertu sans laquelle ils ne parviendront à rien, leur persévérance. Persévérer malgré les échecs, persévérer malgré la fatigue, malgré toutes

les apparences contraires; savoir s'arrêter et s'interrompre au besoin; puis reprendre la séance gaiement, relever le moral par d'autres expériences, et en revenir enfin à celle que l'on poursuit, lorsque les commandements s'exécutent d'une façon rapide et vigoureuse; telle est la conduite qui assurera le succès.

Les principes ainsi posés, je me tourne à présent vers l'application. Qu'on me passe la pédanterie de mes formes didactiques. Je vais procéder par préceptes, afin d'abréger :

Avoir une dizaine d'opérateurs dont l'action fluidique soit éprouvée. Leur adjoindre trois ou quatre suppléants, qui prendront successivement la place des personnes fatiguées.

Se placer autour de la table en croisant tous les pouces et tous les petits doigts; de telle sorte, par exemple, que le pouce de ma main gauche repose légèrement sur celui de ma main droite, et que le petit doigt de ma main droite repose légèrement sur celui de la main gauche de mon voisin.

Charger un des expérimentateurs de diriger les opérations et de donner seul le signal des commandements. Si tout le monde s'en mêle, rien n'ira. Les volontés contraires se croiseront et s'annuleront. L'anarchie ne vaut pas mieux ici qu'ailleurs.

Répéter avec ensemble les ordres proposés par le chef. Ces paroles simultanées sont sans action sur la table, cela va sans dire; mais elles ne sont pas sans action sur les membres de la chaîne; elles réunissent et concentrent les pensées; or on ne réussit qu'en les concentrant.

Ne pas se fâcher; ne pas s'impatienter; comman-

Google

der gaiement, et avec une confiance que les faits ne tarderont pas à faire naître et à fortifier.

Débuter par des rotations, et y revenir toutes les fois que les mouvements de la table mollissent. C'est en tournant que le fluide se produit et se développe. Il importe de ne pas se lasser qu'on n'ait obtenu des coups énergiques, des soulèvements à renverser le meuble et des rotations presque impossibles à suivre.

Exercer ensuite tous les pieds, l'un après l'autre, et s'assurer de leur prompte obéissance. C'est là que beaucoup de persévérance est nécessaire. On tourne et on fait frapper, tant que la docilité de la table laisse la moindre chose à désirer.

Si un pied s'obstine à ne pas agir, chercher quelle est la personne qui lui nuit en entravant les communications fluidiques. Ordinairement cette personne se trouvera devant lui ou à côté; c'est-à-dire dans la situation précisément où l'action musculaire lui est impossible. Lorsqu'on l'aura priée de s'éloigner et qu'on l'aura remplacée par un autre opérateur, le charme se trouvera rompu. On a beau être partisan des tables et convaincu de la réalité du phénomène, on a beau être fort et zélé, on peut entraver des expériences qui ne demandent ni ardeur, ni muscles, ni nerfs, mais qui demandent du fluide.

Recommencer de temps en temps les rotations, afin de refaire en quelque sorte la provision que les expériences tendent à épuiser.

Remplacer les expérimentateurs fatigués, et avoir soin de ne pas rompre la chaîne pour cela. A cet effet les deux voisins de la personne qui sort rejoignent leur mains en les étendant, jusqu'à ce que le nouveau mem-

Google

bre occupe sur le plateau l'espace qui lui est destiné.

Éviter autant que possible la rupture de la chaîne, même quand il s'agit de passer d'une table à l'autre. Ainsi la puissance fluidique se conserve mieux et la concentration des volontés se maintient; ce qui ne veut pas dire qu'on ne puisse se séparer momentanément et retrouver ensuite une grande partie de son autorité sur la table, car c'est dans les personnes et non dans les meubles que réside le fluide.

S'animer dans les moments difficiles. On crie beaucoup alors, et on n'a pas tort. Les commandements ardents et répétés n'agissent assurément pas sur la matière; mais ils provoquent chez tous les opérateurs le plus grand développement possible de volonté et préviennent les distractions. Nous avons essayé plusieurs fois d'ordonner à demi-voix. Qu'arrivait-il? Que chacun pensait à autre chose et que nous n'obtenions rien.

Maintenir l'ordre au milieu de ce bruit, et empêcher (je l'ai déjà dit) que des idées divergentes ne viennent amener un éparpillement funeste. Tous agissent, et l'initiative appartient exclusivement au chef.

Faire exactement le contraire lorsqu'il est question de nombres pensés. Alors un seul est dans le secret du nombre, et les autres n'ont rien de mieux à faire que d'oublier la table; car s'ils laissaient errer leur pensée sur divers chiffres, ils risqueraient de contrarier l'expérience, même sans s'en douter.

Quelques mots en terminant sur les mouvements sans contact :

Il faut s'assurer d'abord que la table est en pleine vigueur, qu'elle tourne et frappe avec une force qui touche à l'emportement. Puis on commence.

S'agit-il de continuer la rotation, on unit d'avance les mains par le croisement complet des petits doigts sans disjoindre les pouces, et à un signal donné la chaîne s'élève de quelques lignes au-dessus des bords du plateau, continuant à marcher en l'entraînant. Il arrive d'ailleurs trop souvent que la rapidité et l'inégalité de la marche rompent l'adhésion fluidique, en sorte qu'il y a moins à continuer la rotation qu'à la produire, ce qui retombe dans le cas suivant.

S'agit-il de produire la rotation, on arrête la rotation en criant : Halte ! Alors, formant la chaîne au-dessus de la table, comme je viens de l'expliquer, et les mains étendues horizontalement, on commence à tourner lentement autour du plateau encore immobile. Chacun fixe successivement les diverses taches ou nœuds des bords, en s'efforçant de les tirer à soi par la force de sa volonté. Après deux ou trois tours, le mouvement se manifeste et chacun dès lors s'attache à son nœud pour ne plus le quitter. A partir de ce moment, l'essentiel est de ne pas rompre l'espèce de corde fluidique qui lie les diverses portions du meuble au bout des différents doigts; par conséquent de ne pas aller trop vite et de maintenir la distance entre les taches et les expérimentateurs. Par malheur, il arrive bientôt que quelqu'un casse la corde dans sa précipitation, et on s'arrête ainsi après deux ou trois tours, quelquefois avant d'en avoir achevé un seul.

S'agit-il de continuer les soulèvements, on ordonne à la table de frapper huit coups. Au troisième, toutes les mains se lèvent et maintiennent la chaîne au-dessus du plateau, lequel accomplit tout ou partie des cinq coups qui lui restent, isolé des doigts, mais pressé par

Digitized by Google

la force du fluide que dirigent des volontés énergiques.

S'agit-il enfin de produire les soulèvements en partant de l'immobilité, deux méthodes se présentent.

La moins sûre, celle qui produit les résultats les plus limités, est la première que nous ayons employée. La chaîne se place, comme toujours, à quelques lignes au-dessus du plateau. Puis on commande avec force à tel ou tel pied de se dresser. Quand il l'a fait, on recommence, jusqu'à ce que les commandements deviennent évidemment inutiles et qu'on soit à bout de vigueur physique et morale.

La seconde méthode est moins inégale dans ses résultats. Employée dans des jours favorables, elle nous a fourni une fois quatorze et une autre fois trente soulèvements successifs. La voici :

On désigne le pied qui devra se dresser. La chaîne quitte le plateau, et la portion qui doit pousser fluidiquement se place à quelques pouces en dehors de la table, tandis que la portion qui doit tirer fluidiquement s'avance assez près du bord à soulever. La chaîne alors n'est plus ronde, mais ovale; son centre est formé par une tache particulière placée près du bord à soulever, tache que chacun va fixer, que les uns pousseront et que les autres tireront à eux par leur volonté. Les mains s'étendent et deviennent horizontales. Dès que le commandement a été donné par le chef, tous les opérateurs le répètent avec une ardeur croissante, et sur-le-champ la chaîne entre en mouvement. Les mains sorties de la circonférence s'en rapprochent très-insensiblement, et celles qui y ont pénétré se retirent non moins insensiblement pour regagner leur position normale au-dessus du bord opposé. Les mains qui

Google

poussent viennent de rentrer dans l'intérieur du plateau et celles qui tirent viennent d'atteindre dans leur retraite le milieu de la table ; c'est alors ordinairement que le soulèvement a lieu et que le meuble s'incline gravement vers les opérateurs qui reculent. On le laisse faire ; il monte et monte encore ; on attend qu'il soit près de se renverser, pour arrêter une chute qui troublerait la chaîne et compromettrait le renouvellement immédiat de l'expérience.

Le lecteur aura remarqué le soin que j'ai mis à me renfermer dans la constatation des faits, sans hasarder aucune théorie explicative. Si j'ai employé le mot de *fluide*, c'était pour éviter les périphrases. La rigueur scientifique aurait exigé que j'écrivisse toujours « le fluide, la force, ou l'agent physique quel qu'il soit ; » on me pardonnera d'avoir été un peu moins exact dans mon langage. Il suffisait que ma pensée ne pût être méconnue. Qu'il y ait ici un fluide proprement dit, c'est ce que je ne puis affirmer absolument. J'affirme qu'il y a un agent, et que cet agent n'est pas surnaturel, qu'il est physique, imprimant aux objets physiques les mouvements que détermine notre volonté.

Notre volonté, ai-je dit, et c'est en effet l'observation fondamentale que nous avons recueillie au sujet de cet agent ; c'est ce qui le caractérise, c'est aussi ce qui le compromet aux yeux de bien des gens. On se résignerait peut-être à un nouvel agent s'il était le produit nécessaire et exclusif des mains formant la chaîne, si certaines positions ou certains actes en assuraient la manifestation ; mais il n'en va point ainsi, le

moral et le physique doivent se combiner pour lui donner naissance. Voici des mains qui s'épuisent à former la chaîne et qui n'obtiennent aucun mouvement; la volonté n'est pas intervenue. Voici une volonté qui commande en vain; les mains n'ont pas pris une position convenable.

On sait que nous avons mis en lumière ces deux côtés essentiels du phénomène. Les doigts croisés de la manière la plus régulière n'ont jamais suffi à eux seuls. La volonté est-elle absente, rien ne bouge; la volonté ordonne-t-elle d'arrêter, la rotation cesse à l'instant. Et d'un autre côté, imprimez à la table une rotation mécanique, persévérez longtemps, votre fatigue et vos cris seront en pure perte; dès que l'impulsion musculaire aura cessé, l'obéissance de la table cessera.

Un autre fait a été noté par nous, et doit entrer dans la description de l'agent physique dont il s'agit. Il réside dans les personnes et non dans la table. Que les opérateurs, quand ils sont en train, se transportent autour d'une table nouvelle, ils exerceront immédiatement sur elle toute leur autorité; leur volonté continuera à disposer de l'agent physique, et se servira de lui pour frapper les nombres pensés ou pour opérer les mouvements sans contact.

Tels sont les faits. L'explication viendra plus tard.

Il est bien naturel de la chercher dès à présent et d'indiquer des hypothèses, sinon comme vraies, du moins comme possibles. Je m'y suis risqué, et je ne m'en repens pas. Ne fallait-il pas prouver aux adversaires qu'ils n'avaient pas même le prétexte d'une impossibilité scientifique? Les hypothèses ont leur légitimité et leur utilité, fussent-elles encore inexactes.

Digitized by Google

Sont-elles admissibles en elles-mêmes, cela suffit, car cela défend les faits auxquels elles s'appliquent contre l'accusation de monstruosité. On n'a plus le droit de demander la question préalable.

Voyant qu'on la demandait de toutes parts, je me suis hasardé à dire ceci :

Vous prétendez que nos assertions sont fausses, par la simple raison qu'elles *ne peuvent pas* être vraies! eh bien! permettez-moi de vous proposer à tout hasard quelques suppositions. Supposez d'abord que vous ne savez pas tout, que la nature morale et la nature matérielle elle-même ont des obscurités pour vous. Supposez que la plus petite herbe poussant dans un champ, que la plus petite graine reproduisant sa plante, que le plus petit membre se mouvant sur l'ordre que vous lui donnez, renferme des mystères qui dépassent la portée des académies, et qu'elles déclareraient absurdes si force n'était de les reconnaître pour réels. Supposez ensuite que des hommes qui le veulent et dont les mains sont en communication d'une certaine manière donnent naissance à un fluide ou à une force particulière. Je ne vous demande pas d'admettre que cela est; vous m'accorderez seulement que cela est possible. Il n'y a pas de loi naturelle qui s'y oppose, que je sache.

Maintenant, faisons un pas de plus. La volonté dispose de ce fluide. Il ne donne l'impulsion [1] aux objets

1 Si j'ai supposé ici une *impulsion* fluidique, c'est sans préjudice de l'*attraction*. Tant que la translation circulaire des expérimentateurs semblera être l'une des conditions essentielles du plein succès, tant que les rotations et les soulèvements sans contact s'accompliront difficilement avec les mains immobiles, il sera

Digitized by Google

extérieurs que lorsque nous le voulons, et dans les parties que nous voulons. L'impossible serait-il ici ? Est-il inouï que nous transmettions un mouvement à la matière qui est hors de nous? Mais nous le faisons chaque jour, à chaque instant, et notre action mécanique n'est pas autre chose. L'horrible est sans doute que nous n'agissons pas mécaniquement! Mais l'action

naturel d'admettre que la table est attirée par les mains, et que le fluide agit aussi dans ce sens. La seule expérience qui aurait pu écarter entièrement l'idée d'attraction est une expérience qui semble n'avoir pas réussi : il aurait fallu que les expérimentateurs, placés eux-mêmes sur un plancher mobile portant la table, eussent déterminé leur propre mouvement en obtenant le sien. L'attraction n'aurait eu évidemment aucune part à un tel résultat. Placez en effet dix personnes armées de dix aimants autour d'une table de fer qui ne doit se mouvoir qu'en entraînant le plancher mobile où ils sont placés avec elle, rien ne bougera ; mais que les personnes courent autour de la table, et elle suivra leurs aimants.

J'ai dit que l'expérience *semblait* n'avoir pas réussi, parce que je sais une personne, douée d'une puissance magnétique très-considérable, qui assure avoir obtenu quelques rotations d'une table placée sur un pivot, et qui portait elle-même, à cheval sur des traverses, les expérimentateurs chargés de la faire mouvoir. Toutefois, le résultat n'est pas concluant, parce que les précautions scientifiques n'ont pas été prises pour le nivellement parfait du plateau. Or, on conçoit que la moindre différence de niveau peut amener un commencement de rotation que l'impulsion d'un poids considérable serait propre à prolonger.

Il est donc rigoureusement vrai que rien ne démontre encore l'action impulsive du fluide ou de la force dont il s'agit. Son action attractive semble mieux correspondre à l'ensemble des faits connus. Rien n'empêcherait d'ailleurs que cette force ne pût imprimer tour à tour, selon les ordres de la volonté, des impulsions et des attractions. Nous ne savons presque rien encore ; ne nous hâtons pas de préciser.

mécanique n'est pas seule en ce monde. Il y a des sources physiques de mouvement qui ne sont pas celle-là. Le calorique qui pénètre un corps y produit une dilatation, c'est-à-dire un mouvement universel; l'aimant qu'on place auprès d'un morceau de fer l'attire, et lui fait franchir la distance.

Oui, s'écriera-t-on, nous n'aurions rien à objecter, pourvu que votre fluide prétendu n'obéît pas à une direction dans sa marche. S'il allait devant lui, en force aveugle, à la bonne heure! Il serait alors semblable au calorique qui dilate tout ce qui se rencontre sur son passage; il serait semblable à l'aimant qui attire indistinctement et vers un point unique toutes les parcelles de fer situées dans son voisinage. Vous, vous inventez une théorie du fluide rotatif « et cette théorie rappelle assez bien l'explication des propriétés dormitives de l'opium. » — On ne saurait se méprendre plus complétement. Personne ne songe à « un fluide rotatif. » On se contente de soutenir que le fluide étant émis et imprimant une impulsion ou une attraction latérale à un meuble qui repose sur des pieds, une loi de mécanique fort simple transforme l'action latérale en rotation, à cause de la résistance successive de tel ou tel pied qui adhère aux inégalités du parquet. Le mouvement imprimé que contrarie une résistance de ce genre ne peut pas ne pas produire une rotation; et cela est si vrai que, si j'appuie de côté mon doigt contre la table, et que je continue à appuyer en la suivant, je la ferai tourner aussi bien que le fluide. Si dix personnes, placées autour d'elle, appuient leurs doigts dans le même sens, la table tournera également. C'est en petit ce qui se passe dans la mécanique céleste. Le

pied retenu par les aspérités du sol représente la force centripète; l'attraction ou l'impulsion exercée par les doigts ou par le fluide représente la force centrifuge; la combinaison des deux forces enfante un mouvement de rotation et de translation.

Chez les tables aussi, il y a rotation et translation; elles sont loin de tourner exactement sur elles-mêmes, et les courbes qu'elles décrivent varient selon l'adhésion plus ou moins prolongée des divers pieds qui servent tour à tour de pivot au mouvement circulaire. Qu'on n'aille pas m'attribuer au reste l'intention ridicule d'exagérer un rapprochement qui manquerait d'exactitude en plusieurs manières. J'ai voulu simplement indiquer comment, dans les tables ainsi que dans les mondes, il n'y a autre chose que des attractions ou des impulsions contrariées par des obstacles. Le fluide rotatif ne figure pas plus dans nos évolutions que dans les sphères célestes.

Je ne dis pas : « les tables tournent, parce que mon fluide est rotatif; » je dis : « les tables tournent parce que, recevant une impulsion ou subissant une attraction, elles ne peuvent pas ne pas tourner. » C'est un peu moins naïf. Rien ne m'obligerait par conséquent à prendre en main la cause de ce pauvre bachelier du *Malade imaginaire*, et de défendre sa fameuse réponse : *Opium facit dormire, quia est in eo virtus dormitiva.* Cependant, c'est plus fort que moi, il faut que je l'avoue je trouve la réponse excellente; je doute que les savants en aient trouvé une meilleure depuis, et je leur conseille de se résigner à raisonner quelquefois ainsi : L'opium fait dormir parce qu'il fait dormir; les choses sont parce qu'elles sont. En d'autres termes, je vois les

Digitized by Google

faits et je ne sais pas les causes, j'ignore. J'ignore ! mot terrible, et qu'on a de la peine à prononcer ! Or, je soupçonne fort que la malice de Molière est à l'adresse des docteurs qui, prétendant tout comprendre, imaginent des explications qui n'expliquent rien et ne savent pas accepter les faits, en attendant mieux.

Nous ne sommes pas au bout. L'hypothèse du fluide (pure hypothèse, ne l'oublions pas) a encore à prouver qu'elle est conciliable avec les diverses circonstances du phénomène. La table ne tourne pas seulement, elle lève les pieds, elle frappe les nombres pensés, elle obéit, en un mot, à la volonté et lui obéit si bien que la suppression du contact ne supprime pas son obéissance. L'impulsion ou l'attraction latérale, qui rend compte des rotations, ne saurait rendre compte des soulèvements!

Pourquoi donc? Parce que la volonté dirige le fluide tantôt sur tel pied, tantôt sur tel autre. Parce que la table s'identifie à nous en quelque sorte, devient un de nos membres, et opère les mouvements pensés par nous de la même manière que notre bras. Parce que nous n'avons pas conscience de cette direction imprimée au fluide, et que nous gouvernons la table, même sans nous représenter qu'un fluide ou force quelconque soit en jeu.

Que nous n'ayons pas conscience de la direction donnée par nous, c'est ce qui a lieu dans tous nos actes, dans tous, sans exception. Quand vous m'aurez expliqué comment je lève la main, je vous expliquerai comment je fais lever ce pied de table. J'ai voulu lever ma main ! Oui, et j'ai voulu aussi lever ce pied de table. Quant à l'exécution, quant à la mise en jeu des muscles nécessaires au premier acte, quant à la mise en jeu

Digitized by Google

du fluide nécessaire au second, je n'ai aucune conscience de ce qui se passe en moi sous ce rapport. Étrange mystère et qui devrait nous engager à un peu de modestie! Il y a en moi un pouvoir exécutif, un pouvoir qui, lorsque j'ai voulu tel ou tel mouvement, adresse les ordres de détails aux différents muscles et fait exécuter cent mouvements compliqués pour amener une résultante finale, seule pensée et seule voulue; cela se passe chez moi, et je n'en sais rien, et je n'en saurai jamais rien! N'admettez-vous pas que le même pouvoir exécutif peut donner au fluide les directions qu'il donne aux muscles? J'ai voulu exécuter une sonate, et quelque chose en moi a commandé à mon insu des centaines de milliers d'actes musculaires. J'ai voulu que le pied de cette table se dressât, et quelque chose en moi a commandé à mon insu les attractions ou impulsions du fluide vers l'endroit désigné.

L'hypothèse du fluide est donc soutenable; elle s'accorde avec la nature des choses et avec la nature de l'homme. Je n'ai pas la prétention d'aller plus loin et d'apporter dès aujourd'hui une explication définitive. Mais je suis tranquille. Que les faits soient admis, et les explications ne manqueront pas. Ce qui paraît impossible paraîtra très-simple alors. Aux choses incontestables on ne trouve plus de difficultés. Nous sommes ainsi faits, que, passant d'un extrême à l'autre, après avoir proclamé impossible tout ce que nous ne comprenions pas, nous déclarons compréhensible tout ce que nous avons reconnu réel. On ne rencontre que gens qui lèvent les épaules quand on leur parle des tables tournantes, et qui trouvent fort simple ensuite que le circuit du télégraphe électrique s'achève infaillible-

Bayerische Staatsbibliothek München
Digitized by Google

ment à travers la terre ou que les ressemblances physiques et morales se transmettent des pères aux enfants! Les tables ne sauraient échapper au sort commun. Absurdes aujourd'hui et évidentes demain, elles auront leur théorie, théorie savante et officielle, devant laquelle je m'incline d'avance avec respect.

Digitized by Google

CHAPITRE III

LES OBJECTIONS.

Mon œuvre positive est terminée, mon œuvre négative va commencer. Ce serait peu de démontrer les choses, si l'on ne se plaçait ensuite au point de vue de ceux qui les rejettent, si l'on ne prenait une à une leurs difficultés et leurs répugnances, pour les écarter patiemment. Le temps qu'on y met n'est d'ailleurs pas perdu; l'étude des faits y gagne elle-même, car on est forcé ainsi de les considérer sous de nouveaux aspects. Et puis ne faut-il pas ôter à chacun son mot tranchant, la sentence favorite au moyen de laquelle il condamne sans appel ce qui lui déplaît, le prétexte qui le dispense d'examiner? Ne faut-il pas crever ces ballons gonflés de vent, et montrer que sous ces grands mots il n'y a que le vide?

Le métier que nous allons faire n'est pas si sot qu'il en a l'air. En pareille matière, la revue des objections est

presque une revue de mœurs qui introduit l'observateur dans les diverses couches de la société et le met en contact avec les divers courants d'opinion qui y règnent. Il rencontre tour à tour l'objection des savants et celle des ignorants, l'objection sérieuse et l'objection frivole, l'objection laïque et l'objection cléricale. Il trouve enfin devant lui (et ce n'est pas son moindre embarras) l'objection qui n'en est pas une, l'objection qui n'est qu'une exclamation, qu'un haussement d'épaules, l'objection qu'on ne peut vaincre car elle ne raisonne pas, car elle ne veut rien entendre et rien savoir, l'objection au service de tout le monde, l'objection éternelle et dont les gens sages prennent leur parti en se réservant d'en rire.

Quelle garantie nous offrez-vous? Votre parole? votre bonne foi? Mais les plus honnêtes gens du monde sont sujets à l'erreur, et l'on peut se faire illusion sans cesser d'être un galant homme. Les champions des tables font fausse route, quand ils s'imaginent qu'ils prouveront quelque chose en mettant en avant leur sincérité, en proposant à leurs contradicteurs le dilemme si connu : ou dites que nous sommes des menteurs, ou reconnaissez que nous avons raison. On leur répondra qu'ils ne mentent pas et qu'ils se trompent. On leur citera les exemples innombrables de fables stupides et très-loyalement attestées.

Ces fables abondent, en effet, et l'objection aurait une valeur réelle pour peu qu'on lui permît de se poser dans les termes vagues et axiomatiques qu'elle affectionne. Reste à savoir s'il y a un rapport quelconque

Google

entre le témoignage que j'ai rendu et ceux auxquels on fait allusion, si mes assertions reposent en définitive sur un témoignage, si je dis à qui que ce soit : « Rendez-vous, ou accusez-moi de mensonge. »

Et d'abord, que sont les témoignages absurdes dont on voudrait s'armer contre nous ? Passons-les un peu en revue, et comparons.

Les Pères de l'Église acceptent et transmettent les anecdotes les plus apocryphes sur le Sauveur et sur les apôtres ! Mais on sait avec quelle rapidité l'histoire s'altère encore de nos jours sous les rayons d'une publicité immense, et l'on peut se figurer de quel train allait la formation des légendes à une époque de communications difficiles et de tradition essentiellement orale.

Il y a plus. Un savant de profession, un Pline, par exemple, introduira dans son *Histoire naturelle* des baleines de quatre arpents ou des poissons à tête de taureau, qui sortent chaque jour de la mer pour aller paître dans les champs ! Mais ni Pline ni les autres savants anciens n'ont constaté directement ce qu'ils affirment. Ce sont des témoignages de seconde ou de troisième ou de centième main.

Dans les temps modernes, il arrive encore que des mémoires, des journaux font des récits étranges qui finissent par être admis, et que recueillent les plus graves historiens ! Mais où sont les investigations sérieuses auxquelles ces diverses assertions auraient dû être soumises ? N'est-il pas arrivé, toutes les fois qu'on est allé aux informations et qu'on a serré les gens de près, que les prétendus prodiges s'évanouissaient comme la fumée ? N'ai-je pas vu moi-même, depuis que je m'occupe des tables, les merveilles les plus éton-

nantes racontées avec assurance? C'étaient des faits incontestables : on les tenait d'un témoin oculaire ou d'un ami du témoin oculaire! Voulais-je en avoir le cœur net et arriver jusqu'aux auteurs primitifs de la tradition, je ne trouvais plus personne qui voulût se porter garant de rien.

Les annales des peuples sont pleines de cures opérées par l'attouchement des souverains. Pyrrhus et Vespasien dans l'antiquité, les empereurs d'Autriche, les rois d'Angleterre et de France n'ont cessé de guérir de la sorte, ou plutôt je me trompe, ils ont cessé depuis qu'on y regarde d'un peu plus près.

Autant en dirai-je des sortiléges qui s'accomplissent chaque jour dans les villages, à notre porte, sous nos yeux. Rien n'est plus avéré. L'herbe tressée en couronne fait périr les bestiaux! le mauvais œil décime les familles! les abeilles émigrent lorsque quelqu'un doit mourir! malheur à ceux qui renversent le sel! Et que sais-je! y a-t-il une fin à ces superstitions? toutes ne sont-elles pas appuyées sur des constatations évidentes, concordantes, innombrables? Cependant, si l'on a la patience d'examiner et d'arriver au vrai, si l'on ouvre un registre, si l'on note les herbes tressées, les essaims partis et les salières renversées, on arrive à démontrer qu'aucune relation quelconque n'existe entre les pronostics et les événements.

Ceux qui attestent que la relation est constante ne sont pas des imposteurs pour cela. Ils cèdent à l'entraînement immense qui nous porte vers l'étrange dans les matières qui donnent carrière à l'imagination. Comment expliquer autrement les sorciers et les sorcières du moyen âge? Certes, ils croyaient à leurs malé-

Digitized by Google

fices, ceux qui les avouaient devant les juges, ceux qui rendaient contre eux-mêmes un témoignage qui les menait droit au bûcher. On les compterait par milliers, ceux qui racontaient leurs visites au sabbat, leurs voyages au travers des airs, leur transformation en loups-garous et les meurtres qu'ils avaient commis alors sur de jeunes enfants afin de les dévorer. Mais ici s'ouvre la vaste catégorie des choses singulières dont l'imagination fournit l'explication lorsqu'il est question des idées qui agissent le plus sur la crédulité humaine, lorsque ces idées sont dans l'air, qu'elles règnent, qu'elles vont et viennent partout incessamment grossies; lorsque la contagion superstitieuse existe, que l'ignorance domine, que les saintes Écritures sont inconnues, il se forme un état particulier de l'opinion où la moindre apparence se transforme en réalité, où ce qu'on a cru voir hier, on estime aujourd'hui qu'on l'a vu clairement, en attendant qu'on se persuade demain et qu'on persuade aux autres qu'on l'a vu deux fois[1]. Alors abondent les miracles, les sorcelleries; et ce qui prouve qu'ils craignent le grand jour, c'est que le jour venu, quand on commence à savoir, à réfléchir et à lire, sorcelleries et miracles deviennent plus rares; on n'en parle plus qu'à petit bruit dans les campagnes, on ne les affiche plus que dans les contrées où la civilisation moderne n'a point pénétré.

Imagination, absence d'enquête ou enquête ignorante et prévenue, voilà le mot de beaucoup de faits

[1] J'étudierai, dans la seconde partie, les graves questions que je ne fais qu'effleurer ici. Je rechercherai la valeur précise du témoignage en matière de surnaturel; j'examinerai le phénomène si curieux et si fréquent de l'hallucination individuelle ou collective.

Digitized by Google

étonnants. Il en est d'autres que l'on parvient à comprendre quand on se rappelle le rôle considérable et mal défini que remplissent chez nous les nerfs. Oui, il y a là tout un côté de la physiologie que la science ignore presque, dont elle n'a même indiqué qu'à peine les limites. Que peut produire l'excitation nerveuse dans certains cas, sous l'influence de certaines épidémies morales? Personne ne saurait le dire exactement. Des prodiges de force, de souplesse, d'insensibilité physique dont on demeure confondu, un développement subit de certaines facultés, une sorte de transformation de l'être physique, intellectuel et moral, voilà quelles sont parfois les conséquences d'un état nerveux extraordinaire. On le voit, nombre de phénomènes qu'on met au compte de la magie ou des Esprits viennent se ranger d'eux-mêmes dans une catégorie plus naturelle, catégorie supprimée ou peu s'en faut par les ignorants, parce que les savants l'évitent d'ordinaire et en ont peur.

Et maintenant quelles conclusions tirerons-nous de tout ceci? Que les hommes se trompent souvent, qu'ils sont dupes de leur imagination ou de leurs nerfs; qu'ils sont dupes aussi des assertions légèrement produites et incomplétement vérifiées; qu'il y a eu, qu'il y a et qu'il y aura de par le monde une masse effrayante de contes à dormir debout; que certaines attestations solennelles ne certifient rien; qu'on peut être sincère, et céder à une propension vers le fantastique; qu'on peut être digne d'estime et ne pas être digne de foi! J'y souscris avec empressement. Puis, me rappelant qu'il s'agit des tables tournantes, je demande ce qu'il y a de commun entre nos expériences et cet informe amas de

Digitized by Google

traditions mal digérées, de merveilles mal observées, de sortiléges et de contagions superstitieuses ou nerveuses.

Voici une série de faits reproduits cinq mois durant en présence de tous ceux qui ont bien voulu y assister. Loin de s'affaiblir à mesure qu'on y regardait de plus près, ils n'ont cessé de se développer. L'imagination y est étrangère, car elle aime une pâture fort différente, et la succession monotone des rotations ou des soulèvements n'a pas de quoi l'affriander beaucoup. Les nerfs y sont étrangers, car l'autorité sur la table disparaît dès qu'apparaît la tension nerveuse, elle ne se concilie qu'avec un état de calme, de confiance et de gaieté. Il n'y a d'ailleurs ni nerfs ni imagination qui tiennent, ils ne sauraient expliquer l'exécution des nombres pensés, le soulèvement d'une masse qui défie l'action musculaire des doigts employés, les mouvements imprimés à distance. Enfin, les résultats obtenus ici, on les obtiendra partout; on n'y croira pas comme à un événement isolé que racontent ceux qui l'ont vu, mais comme à un phénomène régulier et permanent que chacun est en mesure de reproduire.

Et l'on vient nous opposer les sornettes des Pères, les ignorances des naturalistes anciens, les mensonges à bonne intention, les illusions consciencieuses des temps et des gens qui ne voulaient ni ne savaient contrôler le merveilleux! On nous parle des attestations très-graves et très-insuffisantes dont l'histoire est remplie! on nous rappelle le rôle réservé aux nerfs ou à l'imagination!

Une seule chose m'étonne, c'est qu'on s'arrête en si beau chemin, et qu'à nos expériences publiques, répétées, vérifiées, concordantes, aisées à reproduire en tous

lieux, on ne vienne pas comparer certaines anecdotes de voyageurs. Voilà encore une mine de bons contes, que l'on exploiterait avec avantage. Le voyageur le plus honnête et le plus scrupuleux n'a pas le temps et le moyen de vérifier tout ce qu'on lui montre. Il examine de son mieux, puis il note sur son carnet; puis il publie, et le lecteur en tient tel compte que de raison.

Un voyageur a vu bien mieux que les tables tournantes; il a vu des tables qui volent. Un lama bouddhiste pose sa main sur une table, fort légère, il est vrai (elle ne pèse pas un kilogramme). Au bout d'une demi-heure, la table suit la main, s'élève avec elle, parcourt en l'air un trajet considérable et va tomber dans la direction où l'on doit chercher les objets volés au sujet desquels se fait l'opération! Que conclurons-nous de là? que peut-être les lamas ont recours au phénomène qui se produit chez nous dans les mouvements sans contact; mais peut-être aussi que les faits ont été mal observés, ne l'ayant été qu'une seule fois; qu'une supercherie, peu compliquée peut-être, assure la translation du petit meuble.

N'avons-nous pas entendu parler de derviches tourneurs qui finissent par tourner en l'air sans toucher terre? Les saints qui se maintiennent à plusieurs pieds au-dessus du sol n'abondent-ils pas dans les légendaires, et cela en vertu de certificats en forme?

Voyageurs et témoins en certifient bien d'autres! Dès qu'on quitte le terrain des expériences régulières et des récits contrôlés, on devient la proie des braves gens qui croient avoir constaté ce qu'ils n'ont qu'entrevu, qui prennent les *on dit* pour des faits et leurs propres fantaisies curieuses pour des réalités. Que n'ont pas vu les

Digitized by Google

anciens pèlerins qui visitaient la terre sainte ! animaux impossibles que la zoologie ne connaîtra jamais, plantes et fruits mirifiques qui ne figureront jamais dans aucun herbier, miracles journaliers et incontestables à défrayer cinquante vies de saints; rien n'y manque. Les bévues de la crédulité et les complaisances involontaires sont inénarrables, et les *bâtons flottants* abonderont toujours ici-bas. Approchez-vous, et l'extraordinaire disparaîtra.

Je me souviens du jour où je contemplais à Jérusalem cette abominable jonglerie, cette odieuse profanation qu'on nomme la cérémonie du feu sacré. Les pèlerins étaient là, par milliers, animés, hurlant, attendant le miracle et se jetant sur la flamme sainte dès qu'elle eut jailli du tombeau. Certes, le stratagème était aussi grossier que possible : une petite ouverture par laquelle on fait tout à coup sortir une mèche allumée ! Et cependant, il n'en fallait pas davantage; chacun des assistants était convaincu, satisfait; que dis-je ! transporté. Et quel sera, me demandais-je, le récit sincère de tous ces hommes quand ils rentreront dans les contrées lointaines d'où ils sont venus au saint sépulcre? tous affirmeront, affirmeront sans hésiter et sans mentir qu'ils ont vu, ce qui s'appelle vu, vu et touché de leurs mains le grand miracle. On se représentera la pierre du tombeau se fendant pour donner issue à la flamme.

Ce qu'ils affirment aujourd'hui, des pèlerins plus savants l'affirmaient au moyen âge. Ils l'écrivaient; les historiens recueillaient ces témoignages concordants, et ainsi s'établissait une croyance universelle aussi inébranlable que le roc.

De notre temps ces tristes parades qui nous exposent

Digitized by Google

au mépris des musulmans ne se risquent plus qu'à distance raisonnable des centres intellectuels. Si le sang de saint Janvier se liquéfie encore à Naples pour l'édification des lazzaroni, on court le risque qu'il n'édifie pas tout le monde autant qu'eux, surtout depuis le jour où le miracle retardataire s'est accompli à la minute fixée par un général français.

Quant aux prodiges enfantés par l'excitation nerveuse, on est parvenu maintes fois à les faire cesser. Tel couvent, tel hôpital envahi par cette contagion en a été délivré par la menace de certains remèdes, d'une application de fer rougi, par exemple.

Le lecteur ne me reprochera pas d'avoir atténué l'objection tirée des attestations sincères et erronées. Elle est très-forte en elle-même ; c'est dommage qu'elle soit parfaitement inapplicable au cas actuel. J'y cherche en vain quelques traces de ces superstitions, de ces crédulités, de ces exaltations qui ont engendré tant de fables, quelques traces de ces constatations rapides et incomplètes qui en ont accueilli tant d'autres. Singulière superstition, que celle qui a exclu jusqu'à la moindre parcelle de merveilleux et qui s'est prosaïquement renfermée dans l'étude d'un phénomène physique ! Singulière précipitation, que celle qui a renouvelé plusieurs centaines de fois ses expériences ; qui, cinq mois durant, les a soumises au contrôle de témoins parfois ouvertement et même vivement hostiles ; qui les a analysées, diversifiées, complétées, obtenant peu à peu des résultats inespérés au début ! Voici nos procès-verbaux, voici nos procédés, vous pouvez faire et vous ferez ce que nous avons fait. Quel rapprochement y a-t-il donc entre notre témoignage et ceux que vous attaquez si justement ?

Digitized by Google

Nous venons de voir jusqu'où se pousse l'abus des formules générales les plus sensées. Défiez-vous des témoignages ; ils reposent souvent sur des illusions ! L'axiome est excellent, seulement il est sans rapports avec la controverse actuelle.

Tel est le vice des fausses objections. Elles partent d'une vérité incontestable, et n'oublient que de s'assurer qu'elle s'applique. Ainsi procède l'objection nouvelle dont je dois à présent dire un mot. Son point de départ est tellement certain, qu'il a peut-être le tort de l'être un peu trop. Il y a des vérités si vraies, qu'elles excitent le sourire, et qu'un usage irrespectueux envers une de nos illustrations nationales en assure le monopole à M. de la Palice. Or il s'est trouvé des hommes, fort spirituels d'ailleurs, qui s'écrient, lorsqu'on leur parle des tables : « Vous ne savez pas ! un mystificateur peut faire tourner, faire frapper ; par conséquent on ne sera jamais sûr de rien, et la preuve est définitivement impossible. »

Vraiment ! les mystificateurs peuvent faire tourner et faire frapper ! C'est là votre découverte ! Je vous assure qu'elle était faite avant qu'on s'occupât des tables tournantes. Tout le monde savait, qu'à la condition de prendre un guéridon bien léger, un de ceux qui ne comportent que trois ou quatre expérimentateurs, l'action des doigts de l'un d'eux suffisait pour déterminer rotations et soulèvements.

Or, qu'en a-t-on conclu ? Deux choses : En premier lieu, qu'il fallait écarter d'emblée les tables légères et choisir celles qui exigent une chaîne de huit ou dix

personnes au moins; en second lieu, qu'il fallait écarter non moins résolûment les expériences que l'action musculaire est capable d'obtenir. Que la table tourne ou non, que la table frappe ou non, que la table danse, personne n'en fera un argument à présenter au public. On comprendra même les nombres pensés dans la même sentence, si les dimensions du meuble et le chiffre des opérateurs se prêtent à la domination de l'un d'entre eux.

Certes, il n'est pas difficile d'exécuter tout ce qu'on veut avec un guéridon, si l'on est seul, ou si l'on n'a qu'un ou deux compagnons. Je m'en suis assuré vingt fois dès l'origine. Voici deux personnes attentives, consciencieuses, effleurant à peine le plateau du bout de leurs doigts; et en voici une troisième qui, sans en avoir l'air, imprime au guéridon une série de mouvements. Il n'y a pas apparence de fluide; tout est mécanique. Encore un coup, la découverte n'est pas neuve, et la mystification est peu méritoire, à supposer qu'elle soit de bon goût.

Mais prenez une grosse table à quatre pieds, ou seulement une table à trois pieds qui soit en état de porter un homme; placez-vous au milieu d'une chaîne de dix personnes, et j'ose vous garantir que vos malices auront moins de succès.

Ce n'est pas tout. Sortez des expériences élémentaires; poussez la mystification jusqu'à faire exécuter les nombres pensés, y compris les zéros, par les divers pieds de la table et notamment par ceux sur lesquels vous n'avez aucune action ni pour soulever, ni pour arrêter; mystifiez-nous en soulevant un poids de 75 kilogrammes; exécutez des mouvements sans con-

tact, et, toutes les mains séparées de la table, trouvez moyen de l'attirer à vous par une ascension graduelle qui aboutisse au complet renversement!

Je n'insiste pas. Il y aurait injustice à prendre au sérieux de petites plaisanteries sans conséquence. Les mystificateurs n'ont pas eu la prétention de prouver; ils n'ont voulu que s'amuser, et chacun prend son plaisir où il le trouve.

Surviennent des hommes plus graves, qui semblent nous contester aussi à leur manière le droit de parvenir jamais à une démonstration définitive. La science, disent-ils, est intéressée à ne pas compromettre son autorité; elle veut voir clair. Et partant de cette déclaration fort légitime, ils en viennent à ajouter chacun pour leur compte: « Je croirai quand j'aurai vu. »

En d'autres termes, vous ne prouverez jamais! vos preuves ne valent que pour les témoins immédiats; vous en avez eu une cinquantaine ou une centaine peut-être; eh bien, ce sont cinquante ou cent personnes qui peuvent vous croire; quand vous en aurez eu mille, vous pourrez avoir mille partisans; si les quarante millions de Français et de Suisses passent chez vous, le public français et suisse pourra être gagné, en attendant les autres nations qui n'auront pas *vu* encore!

Ceux qui tiennent ce langage confondent les choses et les moments. Quand il ne s'agissait que de quelques assertions isolées, nouvelles, sans confirmation et sans contrôle, il était naturel de déclarer qu'on ne croirait qu'après avoir vu; nous-mêmes nous n'avons pas parlé autrement. Mais lorsque les choses ont pris

Digitized by Google

de la consistance, lorsqu'une série d'expériences a mis les faits en lumière, lorsque ces faits se sont produits avec ensemble, avec suite, avec développement, en présence de témoins nombreux, distingués, défiants, munis de connaissances spéciales, lorsque des résultats tels que le soulèvement des poids et le mouvement sans contact ont été constatés une centaine de fois et ne peuvent être niés qu'au moyen d'hypothèses beaucoup plus invraisemblables que le phénomène lui-même, alors le temps est passé de dire : « Je croirai quand j'aurai vu. »

Si l'on était autorisé à conserver toujours une telle attitude, aucune découverte ne réussirait à se faire accepter. La vue directe n'est aucunement la condition régulière de la croyance en matière scientifique. Un astronome a observé seul, pendant une nuit, un phénomène céleste qui n'a laissé aucune trace ; sera-t-on en droit de repousser son mémoire, sous prétexte qu'on n'a pas vu et qu'on veut voir? Ceci néanmoins est un exemple extrême, et je comprends que l'affirmation d'un seul homme ne soit pas admise, surtout si elle semble contredire l'ensemble des lois astronomiques et des observations antérieures. Il en est différemment dans le cas où une découverte est attestée par tous ceux qui ont été en mesure d'en juger, et quand la vérification peut être entreprise par quiconque est curieux d'y aller voir. Alors la découverte a le droit d'être regardée comme certaine. Ainsi un navigateur a trouvé une île nouvelle dans les mers polaires; il l'atteste, et son équipage entier avec lui. Lui répondrai-je que j'y croirai quand je l'aurai vue? Non, certes. Ces attestations réunies font foi ; je n'ai qu'à m'aventurer à mon tour

Digitized by Google

dans les glaces, je rencontrerai l'île à la longitude et à la latitude indiquées.

Notre situation est celle du navigateur. Ce que nous avons trouvé sur notre route, je le raconte; j'ajouterais que l'équipage entier joint son témoignage au mien, s'il y avait ici un capitaine et des matelots, si notre égalité n'était pas parfaite sous tous les rapports. Nos assertions portent sur des faits qui ne prêtent à aucune illusion; il serait plus aisé de prendre un brouillard pour une île que de prendre cent mouvements avec contact pour autant de mouvements sans contact. Enfin, la mer est libre; que l'on s'embarque, qu'on suive nos directions, et l'on arrivera où nous sommes arrivés. L'île est là, les mouvements sans contact sont là; ils attendent les visiteurs.

Je n'ai pas vu l'Amérique, et j'y crois. Je n'ai pas vu le passage nord-ouest, et j'y crois. Je n'ai pas vu les satellites de Jupiter, et j'y crois.

J'y crois, et j'ai raison d'y croire. Quel est en effet le principe général qui préside à l'acceptation des faits scientifiques? Nous croyons sans voir, quand tous ceux qui ont voulu voir ont vu et quand nous savons que nous pourrions voir à notre tour.

Rejetez ce principe, et il ne restera que le scepticisme universel. Or, entendons-nous bien : lorsque je déclare qu'on verra les mouvements sans contact si l'on tient à les voir, je suppose qu'on remplira les conditions de l'expérience. Celui qui prétendrait aller en Amérique et ne pas monter sur un vaisseau, n'arriverait assurément jamais. Autant en dirai-je de celui qui prétendrait obtenir les mouvements sans contact et ne pas suivre la marche au moyen de laquelle nous les

Digitized by Google

avons obtenus. N'y a-t-il pas des gens qui ne parviennent même pas à faire tourner ou frapper une table? Ils se placent en dehors des conditions du problème, et ils sont surpris, presque scandalisés de ne pouvoir le résoudre. Il me semble entendre des railleurs d'un nouveau genre qui, arrêtés au bord de l'Océan, s'écrieraient : « On prétend qu'il y a une Amérique ! et nous ne pouvons pas y arriver en carrosse! »

Il est tellement juste de tenir compte des expériences sérieusement faites, que je n'ai garde de dire, même aux évocateurs d'Esprits : J'y croirai quand je l'aurai vu. Seulement je déclare qu'il n'est pas une seule de leurs observations dont on ne rende compte ou au moyen de simples calculs de probabilités, ou au moyen de l'intervention de l'agent physique, ou au moyen de l'hallucination qui se présente si souvent quand de pareilles idées sont en jeu. Il n'y a pas un atome de surnaturel dans les faits constatés. Il n'y en a que dans les impressions des spectateurs et dans leur théorie, ce qui est fort différent.

Objectera-t-on maintenant que cependant tout repose en définitive sur mon affirmation, et que mon affirmation repose sur le simple témoignage des yeux?

Je répondrai d'abord que mon affirmation a son prix. Oui, les savants ne sont pas les seuls à avoir leur dignité; j'ai aussi la mienne, et j'ai la fierté de penser qu'un certificat signé de mon nom ne sera taxé par personne ni d'imposture ni de légèreté On sait que j'ai l'habitude de peser mes paroles; on sait que j'aime la vérité et que je ne la sacrifierai à aucune considération;

on sait que j'aimerai toujours mieux reconnaître une erreur que d'y persister; et lorsque, après un long examen, je persiste avec une conviction plus profonde et plus affermie, on ne se méprend pas sur la portée de ma déclaration.

Je répondrai ensuite que le témoignage des yeux a, selon moi, une valeur véritablement scientifique. Je n'ignore pas que ceci est une hérésie: mais tant pis! je m'y risque. Indépendamment des instruments et des chiffres (dont je fais le plus grand cas), je pense que la vue peut servir au besoin. Je pense qu'elle est, elle aussi, un instrument. Si un nombre convenable de bonnes paires d'yeux ont constaté dix fois, vingt fois, cent fois, qu'une table est mise en mouvement sans contact; si, par-dessus le marché, l'explication du fait par des contacts involontaires ou frauduleux dépasse les limites où se renferme forcément l'incrédulité la plus crédule, la conclusion est claire. Personne n'est autorisé à s'écrier: « Vous n'avez ni fluidomètres ni alambics; vous ne mettez pas votre agent physique en bouteille; vous ne signalez pas son action sur une colonne de mercure ou sur l'inclinaison d'une aiguille. Nous ne vous croyons pas, car vous n'avez fait que voir! »

Je ne vous crois pas, car vous ne faites que voir! Je ne vous crois pas, car je n'ai pas vu moi-même! Autant de savants, autant d'objections. Ils ne s'occupent guère de se mettre d'accord entre eux; contre les tables tout leur est bon.

Ils l'ont bien montré, le jour où ils ont battu des

Digitized by Google

mains aux disques et aux aiguilles de M. Faraday. Il était bien évident que les aiguilles devaient s'incliner et que les disques devaient glisser, non-seulement parce que tel est l'effet nécessaire de la rotation, mais parce que la pression involontaire s'exercera toujours dans une certaine mesure. Constater cette action mécanique inévitable, ce n'était rien; il eût fallu la peser; il eût fallu la comparer à la force qu'exige l'entraînement de la table. Faute d'une comparaison semblable, les aiguilles et les disques en sont réduits à démontrer ce que personne n'ignore : qu'il y a des pressions exercées par les opérateurs, et que sitôt qu'on les décourage par l'aspect d'un signe accusateur ils cessent de vouloir la rotation, laquelle cesse par conséquent.

Qu'on soutienne que la rotation ne prouve ni pour ni contre, à la bonne heure! Je l'ai toujours reconnu, confessant que, si nous en étions restés à ce phénomène, nous aurions bien fait de nous taire. Mais nous avons passé plus avant, et quelle figure font aujourd'hui, je le demande, les appareils démontrant que la pression involontaire explique tout? La pression involontaire explique tout; et la table résiste aux commandements lorsqu'elle a tourné en vertu de la seule impulsion mécanique; et la rotation se fait attendre ou se refuse quelquefois, en dépit des pressions involontaires! La pression involontaire explique tout; et un meuble que personne ne touche suit les doigts tendus au-dessus de lui; il se dresse, il se renverse!

Je n'ai garde d'oublier qu'on ne parlait encore que des rotations, au moment où M. Faraday a inventé ses disques. En présence d'un phénomène aussi insuffisant, et, avouons-le, aussi suspect, on conçoit que

les savants se soient montrés fort sceptiques, et se soient contentés de réfutations peu solides. Ils proportionnaient leurs armes à l'apparence de l'ennemi. Celui d'entre eux qui a montré alors le plus de pénétration et qui a proposé l'explication la plus plausible, c'est assurément M. Chevreul. Sa théorie sur la tendance au mouvement est incontestablement vraie. Elle suffit pour expliquer comment les objets que nous suspendons à notre doigt finissent par prendre une vibration dans le sens de notre volonté. Je ne m'étonne pas qu'on ait cru qu'elle suffisait aussi pour expliquer comment les expérimentateurs finissent par imprimer une rotation à la table et par y participer eux-mêmes. Je n'ai pas besoin d'ajouter que les soulèvements de poids et les mouvements sans contact ne permettent pas désormais de recourir à une explication semblable. Toutes les tendances au mouvement réunies ne produiront pas une impulsion à distance, et n'ébranleront pas une masse que l'action mécanique ne saurait ébranler. Personne ne le comprendra mieux que M. Chevreul ; avec cette loyauté qui est l'apanage de la force, avec cette candeur qui accompagne toujours la vraie science, il n'hésitera pas à reconnaître que son objection n'a pas la valeur qu'il était naturel de lui attribuer au début.

Et cependant cette objection en a déjà enfanté une foule d'autres qui méritent à peine une mention ; objections qu'on risque à tout hasard, auxquelles on ne croit pas soi-même, mais qui n'en doivent pas moins remplir leur office en fournissant un prétexte tel quel

aux gens qui tiennent à en avoir un. On parle mystérieusement d'un mouvement vibratoire partant de milliers de petits rameaux nerveux! On raconte les expériences connues sur la communication du mouvement, ces deux pendules dont les caisses de bois sont unies par une traverse, et qui sont tellement solidaires l'une de l'autre, que le mouvement imprimé au balancier de la première finit par s'emparer aussi du balancier de la seconde.

De telles anecdotes manquent rarement leur effet. Peu importe qu'elles soient sans rapport aucun avec le phénomène dont elles prétendent indiquer l'explication. Il y a tant d'esprits qui se payent d'insinuations vagues!

On achèvera de les satisfaire au moyen de savantes considérations sur les grands effets produits par de petites forces. Ces effets sont incontestables. Faites vibrer votre verre avec le bout de votre doigt, le verre s'allongera; or un allongement semblable ne s'obtiendrait que par l'emploi d'une force équivalente à 100 kilogrammes au moins.

Voilà qui est remarquable, et le mouvement des tables est bien près d'être expliqué, voire les soulèvements sans contact! Il serait bon d'ajouter toutefois que l'allongement est dû ici, non à une force exercée, mais à une modification moléculaire. Or, à le prendre par là, je suis prêt à grossir la liste des exemples de prodiges produits par le bout du petit doigt. En amenant un changement dans l'arrangement des molécules ou une combinaison de diverses substances, mon petit doigt fera bien mieux que déterminer l'allongement d'un verre. Mon petit doigt pressera la détente

Digitized by Google

d'un fusil ; mon petit doigt mettra le feu à une pièce de vingt-quatre. Mais quel rapport, encore un coup, découvre-t-on entre ces faits et l'obéissance des tables dont le bois ne subit, que je sache, aucune révolution intérieure ?

Les savants devraient bien ne pas se borner à jeter dans le public ces explications qui n'expliquent rien ; ils devraient se mettre à l'œuvre et nous montrer en fait comment on s'y prend pour soulever directement et mécaniquement un poids de 100 kilogrammes sans y appliquer une force de 100 kilogrammes. On prétend que la déviation à distance de la boussole a été obtenue, et l'on affirme que les physiciens se tirent d'embarras en supposant que la chaleur des mains qui se fait sentir dans le voisinage de l'instrument modifie le courant magnétique ! La réponse en pareil cas serait facile : « Appréciez cette chaleur avec le thermomètre, produisez une chaleur égale auprès de vos boussoles, et obtenez la même déviation. »

Cela serait trop simple. On aime mieux se moquer, injurier, et inventer ensuite une théorie quelconque qui n'a d'autre tort que de porter tout entière à faux. L'article récent de M. Babinet dans la *Revue des Deux Mondes* [1] est le chef-d'œuvre du genre. Si j'avais eu besoin d'être rassuré sur la réalité du phénomène des tables, je l'aurais été par la lecture d'une pareille réfutation.

Aux yeux de M. Babinet, cela n'offre aucune difficulté. Heureuse physique ! heureuse mécanique qui a

[1] Livraison du 15 janvier 1854.

Digitized by Google

réponse à tout ! Nous ignorants, nous avions cru voir là quelque chose d'extraordinaire, et nous ne savions pas que nous obéissions à deux lois les plus élémentaires du monde, à la loi des mouvements inconscients, et surtout à celle des mouvements naissants, mouvements dont la puissance paraît dépasser celle des mouvements développés !

Quant aux mouvements inconscients, M. Babinet n'ajoute rien aux explications antérieures, rien que l'histoire de ce lord (un lord *anglais*, dit-il), dont le cheval était si admirablement dressé, qu'il semblait suffire de penser le mouvement qu'on voulait lui faire exécuter pour qu'il le réalisât à l'instant. Je suis parfaitement convaincu, comme M. Babinet, que le lord en question agissait sur la bride sans s'en douter, et je ne suis pas moins convaincu, que les expérimentateurs dont les mains touchent une table peuvent exercer une pression dont ils n'ont pas conscience. Seulement, je pense qu'entre la cause et l'effet il doit y avoir proportion ; les mouvements ont beau être inconscients, ils n'en sont pas plus forts pour cela. Reste donc à prouver que les mêmes doigts qui ne soulèveront pas en se roidissant un poids de 40 kilogrammes, soulèveront un poids double, par cela seul qu'on n'aura conscience d'aucun effort.

Ici vient naturellement se placer la théorie des mouvements naissants et de leur puissance incomparable. « S'il y a quelque chose d'établi en mécanique et en physiologie, écrit M. Babinet, c'est que les mouvements naissants sont peu étendus, mais irrésistibles. » Et il cite à l'appui les détentes musculaires invisibles au moyen desquelles les escamoteurs font disparaître les

objets, les règles de l'escrime, la fille électrique, le frémissement insensible des ailes de l'aigle. Que sais-je encore? Je n'ai aucune envie de contester à M. Babinet sa découverte. Ce sera déjà une gloire pour les tables de l'avoir provoquée, et la constatation d'une telle loi nous consolera de la perte de celle que nous avions cru constater nous-mêmes. Ainsi, voilà qui est entendu : puisque les mouvements naissants ont une énergie particulière, et puisqu'ils expliquent les évolutions les plus violentes des plus gros meubles, l'humanité va se trouver soulagée des rudes labeurs qui l'accablaient. Les bûcherons abattront les arbres sans se mettre en nage; les laboureurs enfonceront leur bêche sans prolonger leur effort; les forgerons battront le fer avec les « mouvements naissants » de marteau, et M. Babinet, de son côté, soulèvera par un commencement de pression inconsciente ou une table chargée de 75 kilogrammes ou une table qu'il ne touchera pas!

Mon honorable et savant contradicteur m'arrête ici. Il ne veut pas qu'on lui parle des mouvements obtenus sans contact. « On doit reléguer dans les fictions tout ce qui a été dit d'actions exercées à distance. » L'arrêt est sommaire; par bonheur M. Babinet daigne indiquer quelques motifs à l'appui. Les mouvements sans contact sont une fiction, d'abord parce qu'ils sont impossibles, ensuite parce que le talc en poudre a empêché la rotation d'une table, enfin parce que le mouvement perpétuel ne saurait exister.

Les mouvements à distance sont impossibles! En bonne logique, M. Babinet aurait dû s'en tenir là et se souvenir de la réponse que fit Henri IV aux magistrats de cette ville qui avaient commencé ainsi leur haran-

gue : « Nous n'avons pas tiré le canon à l'approche de Votre Majesté, et cela par trois motifs. En premier lieu, nous n'avons pas de canons.... » — Ce motif suffit, répondit le roi. Il faut croire que M. Babinet doute un peu lui-même de son « impossibilité, » et qu'il ne l'a pas jugée suffisante. En cela il a sagement agi, car cette impossibilité prétendue repose tout entière sur un cercle vicieux. « Y a-t-il un seul exemple de mouvement produit sans force agissante extérieure ? Non ; or le mouvement à distance s'opérerait sans force agissante extérieure ; donc le mouvement à distance est impossible. » J'ai bien envie de dire à M. Babinet, en langage d'école, que sa majeure est vraie et que sa conclusion serait légitime si sa mineure n'était pas une pétition de principe pure et simple. Vous prétendez qu'il n'y a pas ici de force agissante extérieure à la table qui se soulève sans contact des mains ! mais c'est précisément ce qui est débattu entre nous. Un fluide est une force extérieure agissante. Il est commode, en vérité, de commencer par établir cet axiome : Il n'y a pas de fluide (ou d'agent physique analogue), pour en tirer la conséquence par trop évidente : Puisqu'il n'y en a pas, il ne peut y avoir non plus aucun des effets que produirait un pareil agent !

La seconde objection de M. Babinet a l'air plus concluante. « On a mis sous les doigts des opérateurs placés sur la table du talc en poudre ou de minces lames de mica qui détruisaient l'adhérence des doigts à la table et empêchaient ainsi la communication du mouvement. Alors la table est restée immobile.... On n'a pas manqué de dire que la lame de mica arrêtait le fluide moteur, comme elle arrête l'électricité ; mais en collant

Digitized by Google

légèrement par les bords la feuille de mica à la table, l'entraînement a eu lieu, quoique le prétendu fluide dût être arrêté alors comme précédemment. » Je propose à M. Babinet un moyen de l'arrêter, même sans recourir aux feuilles de mica ou au talc en poudre. Qu'il fasse une simple ligne à la craie en travers du plateau, de telle sorte que l'imagination des expérimentateurs soit saisie et que leur volonté ne s'exerce plus avec confiance, il n'y aura plus aucun mouvement d'aucun genre, malgré l'adhérence des doigts à la table et malgré la puissance de leurs mouvements naissants et inconscients. Avec le talc en poudre, on savait que la rotation devait être entravée; avec les feuilles de mica collées, on savait qu'elle ne le serait pas. De là deux situations morales aussi différentes que possible. Nous sommes en plein dans les phénomènes mixtes, il faut qu'on en prenne son parti.

Quant au mouvement perpétuel, j'en suis encore à me demander en vertu de quelle analogie ou de quelle solidarité M. Babinet s'est cru autorisé à le battre sur nos épaules. Nous le lui abandonnons pleinement. Oui, la déperdition de la force enlevée par les résistances atmosphériques ou autres ne permet pas d'admettre qu'un corps quelconque puisse se mouvoir perpétuellement sur notre terre. Il faudrait qu'il se restituât ses pertes à lui-même; or la matière ne se meut qu'en vertu d'une impulsion, il faut que le mouvement lui soit communiqué. Très-bien, mais qu'est-ce que cette argumentation a de commun avec nos tables que touche et pousse un fluide, alors même que les doigts ne les effleurent pas?

Si je me suis exprimé avec un peu de vivacité, c'est

Digitized by Google

qu'il est déplorable de voir les discussions dégénérer en mercuriales hautaines et dédaigneuses. Aux yeux de M. Babinet, tout partisan des tables est atteint et convaincu d'une ignorance crasse; il ne soupçonne pas même les premières notions de la science. M. Babinet aurait dû se rappeler, lui savant distingué, que d'autres savants, non moins distingués, admettent l'existence du fluide dirigé par notre volonté. M. Séguin, pour ne citer que lui, n'est pas précisément étranger aux premières notions de la mécanique.

Dirigeons vers l'étude des faits une partie de l'ardeur que nous mettons à anathématiser nos adversaires. Nous avons tous besoin d'indulgence. Que dirait M. Babinet si, m'attachant à relever ses expressions inexactes, je l'accusais d'ignorance scientifique parce qu'il a écrit : « La somme totale du mouvement qui est dans le monde est inaltérable, puisqu'un être matériel quelconque ne peut accroître le sien qu'aux dépens des corps environnants, ni en perdre sans le restituer aux corps sur lesquels il réagit ; » si je faisais remarquer que mon bras levé en vertu de mon libre arbitre introduit dans le monde une force que mon libre arbitre aurait pu ne pas y mettre, que la naissance d'un ciron introduit dans le monde une parcelle de mouvement? il me répondrait avec raison que sa phrase n'a pas rendu sa pensée, et qu'en parlant d'une somme inaltérable de mouvement, il n'a pas voulu parler des actes volontaires de l'homme ou des animaux.

J'aurais mauvaise grâce à insister. Le ton tranchant me siérait moins qu'à personne, en pareille matière. Je n'ai voulu que donner un conseil aux hommes qui, comme M. Babinet, ont le droit de traiter les sujets

Goo

scientifiques avec autorité. Qu'ils consentent à aborder les idées nouvelles sans poser en principe qu'ils savent tout. M. Babinet invoque « les lois de la nature, » et soutient avec raison qu'elle ne peut pas les démentir. Mais ces lois lui ont-elles toutes été révélées? La science humaine ne compte-t-elle plus ni limites ni erreurs? « Les lois de la nature » se sont opposées successivement à toutes les découvertes, en attendant que les découvertes définitivement admises vinssent figurer elles-mêmes au nombre des lois de la nature. Il ne faut pas abuser de certains mots.

Les savants ne se bornent pas aux objections tirées des mouvements naissants ou inconscients, des petites causes produisant de grands effets; ils ont encore un procédé dont l'efficacité est incontestable. Une expérience a-t-elle réussi, elle n'a plus aucune valeur. Oh! si l'on parvenait à en opérer telle autre, à la bonne heure! Ce qui n'empêche pas que la nouvelle expérience, une fois opérée, ne devienne à son tour insignifiante et ne cède la place à un nouveau *desideratum*. Voici à peu près comment on s'exprime :

« Vous faites telle et telle chose; c'est très-bien; mais faites une chose différente. Vous employez tels et tels procédés, veuillez vous contenter de ceux que nous prescrivons. Réussir à votre manière, ce n'est pas réussir; il faut réussir à la nôtre. Votre manière n'est pas scientifique; elle contrarie les traditions; nous fermons la porte aux faits, s'ils ne sont revêtus des costumes de rigueur. Nous ne regarderons même pas vos expériences, si nos machines n'y figurent. »

Étrange manière de constater le résultat des expériences : on commence par changer les conditions dans lesquelles elles se produisent ! Autant vaudrait dire à un homme qui a vu faire la moisson des orges en janvier dans la haute Égypte : « Je le croirai quand on l'aura faite devant moi en Bourgogne. » Encore s'explique-t-on les exigences manifestées vis-à-vis d'un voyageur. Mais les expériences ont un autre caractère. En présence de faits aussi concluants que le mouvement sans contact et le soulèvement fluidique des poids qui défient l'action mécanique, en présence de faits qui ne donnent aucune prise ni à la fraude ni à l'illusion, il est à peine croyable qu'on veuille nous imposer des engins, des aiguilles, des mécanismes compliqués, sans se demander même si un phénomène mixte ne court pas risque de disparaître par le seul effet moral de certains appareils et d'un certain mode d'observation. On tiendra nos expériences pour non avenues, et par compensation on nous en inventera de nouvelles ! Dans l'ignorance absolue de la loi physique dont nous examinons les effets, on déterminera d'avance ses applications : puisqu'elle produit ceci, elle doit aussi produire cela !

Des *puisque* et des *donc* introduits dans une recherche où la nature réelle de l'agent est un mystère pour tout le monde ! A la vérité, je comprends très-bien qu'on diversifie à tout hasard les essais, qu'on cherche ici et là, qu'on mette des instruments en contact avec les tables ou avec les opérateurs. Cela est naturel ; c'est ainsi que les découvertes se font et se fécondent ; c'est ainsi que nous avons procédé nous-mêmes. Il n'y a qu'un écueil à éviter, et c'est précisément celui sur le-

Digitized by Google

quel on se brise toujours : opposer l'insuccès des nouvelles expériences au succès des anciennes et contester ce que l'on sait déjà sous l'étrange prétexte qu'on ne sait pas encore tout. Aujourd'hui contentons-nous de regarder ; nous raisonnerons plus tard.

Telle est, à mon avis, la vraie marche philosophique et scientifique. Ce qui ne signifie pas, je le répète, que les tentatives en divers sens doivent être repoussées. Pour notre compte, nous avons été heureux et reconnaissants, lorsque de savants amis ont bien voulu nous suggérer l'idée de semblables tentatives; nous nous y sommes prêtés avec empressement, alors même que l'expérience indiquée paraissait impliquer un principe assez différent de celui que nous avions observé précédemment. Ainsi nous avons essayé, on l'a vu, de soulever et de maintenir en l'air une table dont la masse avait été diminuée au moyen de contre-poids, bien que nous n'eussions rien vu qui nous autorisât à attendre un résultat dès le moment où l'impulsion fluidique ne disposait plus d'un point d'appui.

Nous avons suivi ces conseils donnés par une science bienveillante et ingénieuse, parce qu'il était convenu que les échecs, prévus par nous, ne fourniraient aucune conclusion d'aucun genre. Aucune, je me trompe : on devait en conclure simplement qu'on avait cherché dans une fausse direction, ce qui n'est ni un grand crime ni un grand malheur. Il faut savoir chercher ainsi où il n'y a rien ; c'est le moyen de finir par trouver quelque chose. Je n'y ai aucune objection, pourvu qu'on ne tombe pas dans les prétentions insoutenables de ceux qui rejettent d'emblée ce qui n'a pas été constaté par leurs instruments et par leurs procédés.

Digitized by Google

Je devrais ajouter, par leurs hommes. Oui, il a été commis ici un attentat que je crains bien de ne jamais expier suffisamment. Les profanes ont touché aux choses saintes; les ignorants se sont mêlés d'étudier un des faits que les initiés se réservent! Or, il n'arrive guère que les clergés goûtent la théologie des laïques. Le *laïcisme* (passez-moi le mot) est et sera honni en tout temps. Croyez-vous qu'on pardonnera aux laïques de la science? Non, certes. Ce qu'ils voient n'est pas vu; ce qu'ils constatent n'est pas constaté. Il leur appartient bien, vraiment, de reconnaître un agent physique auquel les savants ont tourné le dos, ou de regarder de leurs deux yeux la comète que les lunettes de l'Observatoire n'ont pas encore daigné signaler!

Odi profanum vulgus, et arceo.

Ne nous parlez pas de ces doigts vulgaires bêtement posés sur des guéridons! Ne nous parlez pas de ces expériences hétérodoxes où ne figure aucun des appareils consacrés!

Il y a cruauté à nous faire sentir à ce point notre incompétence, notre indignité. J'en suis pénétré, pour ma part, et je hâte de tous mes vœux le moment où je céderai la place à un savant, à un homme qui ait reçu les ordres. Non-seulement il fera beaucoup plus et beaucoup mieux, mais il aura un avantage inappréciable : il ne commettra pas de sacrilége. Avec quel bonheur je rentrerai dans le silence qui me convient! Des mains consacrées, procédant selon les formes sacramentelles, obtiendront des résultats dont on pourra enfin tenir compte sans se compromettre. Les formules,

Google

es mécanismes viendront relever des expériences rop ignobles de leur nature ; les gens qui se respectent consentiront à y regarder et s'écrieront, en se sachant gré de leur prudence : Maintenant c'est autre chose.

O Molière, que n'es-tu là ! Mais tu es là, en effet. Ton génie a marqué de traits ineffaçables cette éternelle maladie des corps spéciaux : le dédain du laïque, le respect des confrères, l'idolâtrie des anciens. Mal bizarre, qui se reproduit dans tous les siècles, sous toutes les formes, et au sein de toutes les branches de l'activité humaine, tantôt au nom de la religion, tantôt au nom de la médecine, tantôt au nom de la science ou de l'art. Oui, même au travers des révolutions, qui n'épargnent rien, même dans l'enceinte des académies qui s'associent au grand mouvement des innovations modernes, une chose surnagera, l'esprit de corps, la tradition, la superstition des formes.

On dirait vraiment qu'il se prête encore un peu partout des serments qui ressemblent à celui de la cérémonie du *Malade imaginaire*. M. Foucault aime cette scène; aussi ne trouvera-t-il pas mauvais que je lui en rappelle un passage :

Essere in omnibus
Consultationibus
Ancieni aviso
Aut bono
Aut mauvaiso.

—Juro !

De non jamais te servire
De remediis alcunis
Quam de ceux seulement doctæ facultatis,

Maladus dût-il crevare
Et mori de suo malo.

—Juro !

Toute raillerie à part, l'esprit de corps et l'esprit de tradition font des prodiges pour échapper à la modification des lois physiques. Leur siége est fait. Cela ne m'a frappé nulle part autant que dans l'objection remarquable en présence de laquelle il faut que je me place maintenant. Ce sont les physiologistes qui l'ont créée; ils sont venus généreusement au secours des physiciens. Puisqu'il est nécessaire de sacrifier quelque chose, semble-t-on avoir dit; puisque des faits considérables sont constatés; puisque nous en sommes réduits à compter avec le magnétisme animal et avec les tables tournantes; puisqu'enfin une révolution est inévitable, qu'elle s'accomplisse dans l'étude de l'homme et non dans celle de la nature matérielle, sauvons l'arche sainte; qu'il n'y ait point de fluide nouveau, et nous serons contents!

Ce système a plusieurs avantages : il a la prétention de se prêter à l'étude et même aux réformes; il passe le Rubicon, et le drapeau de la science s'avance dans un pays où elle avait jusqu'à présent refusé de mettre les pieds (je parle de notre science disciplinée, de notre science française et anglaise); il reconnaît plusieurs vérités, étonnées de cet honneur inattendu; il proclame le succès réel de plusieurs expériences fort décriées. Il a la démarche hardie, l'air crâne, et il en résulte que nous avons mauvaise grâce à nous plaindre. Être

Digitized by Google

repoussés par des gens si avancés et si accommodants, ce n'est pas bon signe !

Ajoutons à cela, que ces hommes accommodants sont en même temps des hommes intelligents ; que leurs analyses psychologiques sont dignes du plus sérieux intérêt ; que leur explication physiologique, si elle est absolument inapplicable, est néanmoins fort ingénieuse. Ajoutez qu'ils se placent sur un terrain où les divers adversaires des tables se rencontreront volontiers. Lisez, par exemple, le travail distingué de M. Chevreul, sur la baguette divinatoire, sur le pendule explorateur et sur les tables tournantes (*Journal des savants*), vous serez frappé de voir qu'il aboutit à la solution physiologique. Son explication, c'est lui-même qui le déclare, « n'appartient pas au monde physique, mais au monde moral. » Pour les tables, comme pour le pendule, comme pour la baguette, « les effets ne peuvent être attribués à aucune cause aveugle, mais à une cause libre, et nous dirons plus tard : à la pensée de l'homme. »

Ce que M. Chevreul indique de la sorte, M. Braid, sir H. Holland et M. Carpenter ont cherché à l'établir systématiquement. Un article important de la *Quarterly review* (septembre 1853) expose toute une théorie qui paraît destinée à un grand succès, si j'en juge par les fanfares qui l'accueillent au milieu de nous. Il est vrai que les mêmes fanfares ont retenti plusieurs fois déjà, depuis que la querelle des tables est engagée ; on se souvient en particulier des cris de triomphe qui éclataient naguère au sujet des pauvres disques de M. Faraday. Qui en parle aujourd'hui ? quelques amis fidèles à un illustre confrère, et décidés à trouver que

Digitized by Google

sa démonstration démontre. En dehors de la camaraderie, il n'est personne qui n'ait compris que, dans un phénomène mixte, les signes visibles de suspicion arrêteront toujours. L'enthousiasme a donc passé de M. Faraday à M. Carpenter, en attendant qu'il passe à un troisième, à un quatrième vainqueur. Lorsque les vainqueurs se multiplient à ce point, il faut se défier de leurs victoires.

Je vais donc examiner avec un soin particulier l'explication de M. Carpenter. Elle mérite qu'on s'y arrête; son auteur est un homme qui fait autorité, et il est peu probable qu'on découvre rien de plus plausible que sa théorie contre le mouvement fluidique des tables. Voici en quoi elle consiste :

L'électro-biologie, branche du magnétisme animal, annonçait depuis plusieurs années et démontrait, à la grande admiration du public, que certaines personnes (une sur douze, en moyenne) ne pouvaient fixer quelque temps leur attention sur un petit disque de métal placé à une dizaine de pouces de leurs yeux, sans tomber sous la direction absolue du magnétiseur placé auprès d'elles. Elles ne s'endorment pas, et cependant elles perdent entièrement le contrôle de leurs pensées; il a passé aux mains d'un autre. Le magnétiseur leur présente un verre d'eau, en affirmant que c'est du vin, du lait, une liqueur; elles goûtent et demeurent effectivement convaincues qu'elles ont bu une liqueur, du lait ou du vin. Le magnétiseur déclare que ce liquide est bouillant; elles ne peuvent en supporter le contact. Le magnétiseur leur dit que sa canne est un serpent; elles s'en écartent avec horreur. Il leur dit qu'un morceau de plomb est très-léger; elles le soulèvent sans effort.

Digitized by Google

Il les avertit qu'une plume est très-lourde ; elles ne peuvent en soutenir le poids. Il leur fait comprendre qu'elles sont incapables de détacher leur main du meuble où elle est placée ; elles ne parviennent pas à l'en séparer.

Tel est le fait. On riait en haussant les épaules lorsque quelqu'un se hasardait à en parler naguère ; maintenant nos savants les plus sceptiques l'admettent. Ils l'admettent, parce qu'ils croient pouvoir l'expliquer sans dommage pour la physique officielle. Avis au lecteur ! Les mêmes expériences passent brusquement de la catégorie des assertions absurdes à la catégorie des assertions démontrées, dès qu'elles semblent rentrer dans les cadres consacrés. Par conséquent, nos contradicteurs ne vont pas des faits à la théorie, mais de la théorie aux faits. Il y a longtemps que nous nous en doutions.

Quoi qu'il en soit, les voici en possession d'une observation fort intéressante : l'état automatique auquel on réduit parfois l'homme intellectuel. Que vont-ils tirer de là ?

L'esprit ainsi privé du contrôle du jugement ne distingue plus entre les idées fausses et les idées vraies, entre les sensations purement subjectives et celles qui ont un objet réel en dehors de nous. Il est alors livré à l'empire absolu des *suggestions*.

Je viens d'écrire le grand mot, celui qui sert d'étiquette au système. *Le principe de suggestion* va fournir une solution à toutes les difficultés. On est si disposé à se payer de mots ! Il n'est rien que la suggestion n'explique désormais. Vous vous étonnez des phénomènes biologiques ? c'est la suggestion ! Le magnétisme a ses mystères ? la suggestion ! Les tables obéissent à la vo-

Digitized by Google

lonté? la suggestion! Et chacun de célébrer les merveilles de la suggestion, l'évidence de la suggestion. Les ignorants ne seront pas les derniers à confesser que rien n'est mieux raisonné et plus clair.

Voyons cependant et suivons l'argument jusqu'au bout; car il ne nous paraît pas si évident, à première vue, que l'état physiologique des personnes soumises à la biologie ou au magnétisme soit celui des tourneurs de tables, qu'il y ait partout également abdication du jugement, passivité automatique, obéissance aux suggestions. Or, il faudrait que tout cela fût vrai pour que l'explication expliquât quelque chose.

Mais on ne tarde pas à s'apercevoir que dans la théorie de MM. Braid, Carpenter et de leurs adhérents, on a réuni pêle-mêle les faits qui ont le moins de rapport entre eux. Comme on tenait à tout expliquer, on a tout entassé confusément au moyen d'analogies souvent puériles; puis, appuyant très-fort sur la réalité de l'observation première, et oubliant de prouver que la suite s'y rattache, on est arrivé à la conclusion.

Ce qu'on oublie de prouver, c'est précisément ce qui est en question. Contestons-nous la réalité de l'état automatique et la puissance que possèdent alors les suggestions? pas le moins du monde. Nous contestons que cet état automatique soit celui de nos expérimentateurs. Vous arrivez à la passivité par la concentration de l'attention sur un objet insignifiant en lui-même. Je le veux bien, quoique je ne sache pas si l'action du fluide magnétique ne détermine pas cette modification curieuse de l'être humain et la dépendance qui en résulte. Vous faites plus encore, vous produisez l'*hypnotisme* de M. Braid, ou, pour parler français, le sommeil

Digitized by Google

somnambulique proprement dit. En êtes-vous plus avancé à l'égard des tables, ou même à l'égard d'un grand nombre de faits biologiques et magnétiques? Je ne le pense pas.

Pour faire un pas vers la solution que vous cherchez, il faut que vous changiez brusquement de thèse sans qu'il y paraisse et sans que vous en ayez vous-même conscience. A l'état automatique et à la suggestion se substituent l'idée dominante et les développements d'intelligence ou de force qu'elle produit. Entre la première thèse et la seconde il n'y a point de pont. On ne franchit de tels abîmes qu'en faisant le saut périlleux, le *saltus letalis* de la vieille logique.

Suggestions directes et avouées de la biologie, suggestions indirectes, questions subjectives du magnétisme, je suppose avec vous que tout cela soit vrai; quelle trace d'idée dominante apercevez-vous chez l'homme passif, dans l'intelligence vide et dépourvue d'idées?

Vous essayez de traduire votre idée dominante en idée expectante, ce qui est moins clair, mais mieux approprié à la pensée générale qui est censée régner dans tout le système. Néanmoins vous ne rentrez pas sur votre premier terrain. L'homme qui fait osciller un anneau au bout d'un fil et qui finit par lui imprimer la direction voulue, n'est nullement un automate et n'obéit à nulle suggestion; il a une idée fixe qui sans doute agit à son insu sur ses nerfs. J'en dis autant de la baguette divinatoire, et sous ce rapport M. Chevreul me paraît bien supérieur à M. Carpenter, car sa tendance au mouvement a du moins le mérite d'être en rapport exact avec le phénomène dont elle prétend

Digitized by Google

guère à un automate, à un homme livré au pouvoir biologique; sa volonté n'avait pas abdiqué, et son jugement encore moins. On aurait essayé en vain de lui *suggérer* des opinions différentes des siennes.

Ce qui est vrai de la concentration de l'esprit dans un travail intellectuel est également vrai de sa concentration dans un effort moral, dans un sentiment, dans un acte matériel. Le forgeron qui s'occupe exclusivement de donner à son fer la forme voulue, l'horloger qui ne pense qu'à limer un rouage délicat ne sont pas des automates dont l'âme passive soit prête à subir docilement toutes les directions suggérées. On peut affirmer, au contraire, que ce sont des âmes tellement occupées par un seul objet, qu'il n'y a pas place pour d'autres, de quelque nature qu'ils soient.

Les affections vives font-elles des automates? L'amour de Dieu, qui doit devenir par sa volonté dominant en nous, aura-t-il pour effet de nous réduire à l'état de stupidité passive? Les hommes de génie, les inventeurs, les poëtes, les orateurs, les philosophes, sont-ils abrutis ou engourdis par leurs idées et ouverts par conséquent à toutes les suggestions du dehors?

C'est précisément l'opposé qui se passe, chacun le sait. Vives affections, méditations et créations intellectuelles, amour de Dieu, tout cela développe et anime l'être humain; il est plus vivant, plus actif que jamais. Il subit moins que jamais les influences qu'il n'a pas appréciées et librement admises comme s'accordant avec ses sentiments et avec ses convictions.

Nous citera-t-on les distractions des savants? Ceci serait puéril. Si l'homme préoccupé peut accepter, sur des points secondaires et indifférents, telle notion qui

Digitized by Google

ne l'intéresse pas, il est mieux armé que personne contre l'invasion des idées qui prétendraient exercer sur lui une direction véritable. Les idées dominantes sont aussi des idées exclusives; rien n'égale leur jalousie de pouvoir, et l'état d'absorption, de distraction, de préoccupation d'un homme est assurément celui où vous parviendrez le moins à vous rendre maître de lui, à lui faire subir un traitement qui rappelle en quoi que ce soit la crise biologique.

Ceux qui ont élevé des enfants n'ignorent pas que leur obéissance cesse à l'instant où commence leur distraction. L'enfant le plus soumis devient inaccessible aux suggestions ou aux ordres, dès qu'il est absorbé par une idée dominante. C'est une maison où l'on n'entre plus; les portes et les fenêtres ont été fermées.

Et voilà de quelles pauvretés les adversaires des tables se contentent, j'entends les adversaires éclairés et intelligents! Sentant que la théorie de l'idée dominante et des mouvements involontaires est dorénavant insuffisante vis-à-vis des faits constatés, ils se laissent aller à chercher une liaison entre l'idée dominante et la passivité automatique, afin de pouvoir parler du *principe de suggestion* à un public qui commence à se lasser de la *tendance au mouvement*.

Le principe de suggestion a eu en effet le plus brillant succès. N'est-il pas vrai que l'état biologique semble être obtenu par une concentration de l'attention sur un objet? n'est-il pas certain, par conséquent, que tout acte d'attention détruit le contrôle du jugement et nous réduit à l'état de dépendance biologique? Qu'importe que dans le premier cas le moyen d'action soit précisément l'absence d'idée, la concentration dans le vide, et que

Digitized by Google

dans le second l'esprit dominé par une idée principale atteigne son maximum d'activité !

La pensée suggérée gouverne despotiquement l'homme réduit à la passivité biologique ; donc on peut lui assimiler tous les hommes possédés par des idées fixes et que cette préoccupation exclusive a rendus fous, ou peut s'en faut ! On peut pousser l'assimilation plus loin, et ranger dans la même catégorie tous ceux qui poursuivent vivement une découverte, un travail, un projet quelconque ! Qu'importe qu'il y ait dans le second cas le contraire absolu de la passivité et de la suggestion !

Dans le nouveau système tout est bon, pourvu qu'on arrive à une explication telle quelle du phénomène des tables tournantes. Il semble qu'à force d'entasser les analogies les moins réelles et les observations les plus disparates, on espère rencontrer une solution de hasard. On compte sur l'éblouissement du lecteur, qui jugera les tables condamnées, quand il les aura vues défiler au milieu des faits de la biologie, des bizarreries du somnambulisme, des rêves, des extases, des convulsions, des épidémies de démoniaques ou de sorciers. Il est rare que ces accumulations formidables manquent leur effet. On a entendu parler d'automates pensants, d'obéissance machinale ; puis d'excitations extraordinaires, de crises nerveuses ; puis du développement étrange des facultés dans la préoccupation morale ou dans le sommeil magnétique ; on a entendu dire que l'homme est également placé sous une influence exclusive, soit que le vide ait été fait dans son esprit, soit que cet esprit appartienne à sa propre pensée dominante ; et on en conclut que le phénomène des tables s'explique par le principe de suggestion. N'y a-t-il pas attention expec-

Digitized by Google

tante? les expérimentateurs ne sont-ils pas préoccupés?.... Et voilà ce qui fait que votre fille est muette!

Le problème des tables n'aurait guère embarrassé Sganarelle. Il y a des liaisons d'idées qui nous dominent à notre insu; tel enfant qui savait l'anglais et l'allemand était comme contraint d'employer la première langue avec sa mère anglaise et la seconde avec sa bonne allemande; donc il est tout simple que les tables tournent! Certaines impressions et certains rapprochements se continuent pendant le sommeil; le médecin sera réveillé par la sonnette de nuit que n'entendra même pas sa femme, sa femme sera réveillé par les cris du *baby* que n'entendra même pas le médecin; donc il est tout simple que les tables tournent! Les somnambules, éveillés ou endormis, reprennent d'une crise à l'autre la même série de pensées avec oubli complet des événements et des sensations intermédiaires; la persistance d'une préoccupation identique et l'insensibilité à ce qui n'est pas elle se reproduisent dans certains états de l'esprit humain; donc il est tout simple que les tables tournent! Les somnambules écrivent avec une grande régularité sans voir; séparés de leur papier par un écran, ils corrigent une page entière, remettant les points sur leurs *i* et barrant leurs *t;* leur odorat distingue le propriétaire d'une paire de gants; ils répètent sans faute une improvisation de Jenny Lind, n'oubliant ni une note de la musique, ni une syllabe des vers composés dans une langue qui leur est inconnue; donc il est tout simple que les tables tournent!

On va se récrier. Nous n'avons pas argumenté de la sorte, répliquera-t-on; de l'état biologique ou somnambulique aux tables tournantes, nous avons établi une

Digitized by Google

foule de transitions; vous supprimez les degrés intermédiaires.

Je ne supprime rien que la confusion; ma perfidie est de la clarté. Qu'avons-nous affaire en effet de savoir s'il y a du rapport entre le somnambulisme et les rêves ordinaires, entre les rêves ordinaires et la rêverie de l'homme éveillé? Ces analyses (souvent fines et ingénieuses, parfois aussi inexactes, car la domination d'une seule idée, la suite et l'uniformité sont loin d'être le caractère habituel des songes), ces analyses de l'état d'absorption machinale dans ses diverses manifestations n'auront jamais rien de commun avec l'activité énergique d'une intelligence excitée et d'une volonté qui poursuit son objet. Jamais on ne parviendra à établir la thèse qui vient de se produire à l'abri du nom respecté de M. Carpenter : tous les faits relatifs à l'électrobiologie, au mesmérisme, au somnambulisme et aux tables tournantes sont dus à l'empire exclusif d'une idée dominante et à l'absence d'un contrôle suffisant de la volonté sur la pensée! Les morceaux de la thèse ne tiennent pas ensemble ; il y a solution de continuité.

J'insiste sur ce point, parce que la question est là. Si l'on n'avait voulu que nous opposer les résultats possibles d'une idée dominante telle qu'elle existe également et dans l'état automatique et dans l'état d'activité élevée à son maximum; si l'on n'avait voulu que tirer parti de la préoccupation exclusive créée chez les uns par les suggestions qui s'introduisent dans le vide, chez les autres par la pensée et par la volonté occupant l'âme tout entière, on n'aurait pas recouru à ce grand appareil psychologique, on se serait borné à constater avec M. Chevreul que la pensée surexcitée amène une

Digitized by Google

tension musculaire, une tendance inconsciente au mouvement. Mais non, il fallait quelque chose de plus nouveau, de plus frappant, de plus philosophique. On a mis en avant le *principe de suggestion*.

Il avait l'avantage de nous classer parmi les automates, parmi les patients et presque parmi les fous. C'est quelque chose de pouvoir s'apitoyer sur ses adversaires et d'insinuer sous une forme parlementaire qu'ils ont perdu la tête ou peu s'en faut ! Les tables ne tournant, selon vous, que parce que nous ne possédons plus entièrement le contrôle de nos idées et de nos actes, vous voilà autorisés à nous admonester de haut, à rappeler combien le rôle de la volonté est important, combien il est essentiel que les tendances automatiques lui soient subordonnées. Vous invitez les pères de famille à développer la volonté chez leurs enfants, de peur qu'ils ne tombent un jour dans l'aliénation mentale, ou du moins dans cet affaiblissement de l'activité propre qui livre les tourneurs de tables et leurs congénères à la domination d'une idée souveraine, laquelle les fait mouvoir mécaniquement à leur insu, pauvres vaisseaux désemparés auxquels manque le gouvernail et que le vent entraîne à son gré !

Je ne nie pas qu'une idée dominante puisse être introduite dans une âme vide, chez un homme que l'absence de la volonté ou du jugement livre en proie aux suggestions; mais je nie que nos expérimentateurs participent en rien à ces dispositions très-spéciales. Loin d'être réduits à l'état d'automates, ils ont leur conviction à eux et ils la maintiennent en dépit des *suggestions* du dehors. Loin de manquer de volonté, ils semblent peut-être en avoir trop. Venez voir avec

Digitized by Google

quelle énergie ils poursuivent leur étude, avec quelle vigilance ils en contrôlent les moindres détails; et vous nous direz si c'est là l'attitude de vos rêveurs distraits, endormis ou biologisés, que l'action d'un magnétiseur, les coïncidences fortuites, ou les liaisons d'idées placent momentanément sous une impression exclusive.

Le principe de suggestion n'a donc rien à voir ici. Qu'on ne nous en parle plus; et qu'on ne nous parle pas davantage des effets miraculeux que produit, dit-on, l'excitation morale et musculaire combinée avec la simultanéité d'action chez les expérimentateurs. Ceci est une tout autre thèse; mais comme on l'a cousue tant bien que mal à la précédente, il convient de démontrer aussi l'inutilité de ce prudent appendice.

Que la concentration de l'attention augmente notre puissance, que les personnes privées d'un de leurs sens tirent un meilleur parti de ceux qui leur restent, je ne le conteste aucunement. Qu'un vif entraînement ou une grande terreur développent parfois en nous des forces extraordinaires, je ne le conteste pas non plus. Qu'enfin, l'harmonie des mouvements établie entre plusieurs personnes leur permette d'obtenir des résultats qu'elles n'atteindraient pas si leurs actes se contrariaient, c'est un fait d'expérience journalière. Mentionnons même, en outre, si vous voulez, la résistance qu'un faible bras oppose à un poids considérable dans l'expérience biologique. Quelle application ferez-vous de ces observations incontestées?

La rigidité biologique n'existe pas chez nous, non plus que le phénomène biologique à un degré quelconque, puisque nous sommes aux antipodes de l'état automatique et de l'engourdissement de la volonté.

Google

Les entraînements et les terreurs qui créent des puissances exceptionnelles n'existent pas davantage dans notre chaîne (je tâche de répondre sans rire à l'objection). Parfois nous ne parvenons pas même à opérer de simples rotations, et dans nos moments de grand succès, nous cherchons en vain à accomplir ce qui est mécaniquement plus facile.

Reste l'argument principal, le seul qui paraisse avoir quelque vraisemblance : les opérateurs développent une force immense lorsque la concentration de l'attention se rencontre chez eux avec la parfaite simultanéité des mouvements.

Une force *immense!* Non. C'est une force dont la mesure est parfaitement connue. Chaque jour nous voyons des ouvriers travailler avec une attention concentrée et avec un ensemble irréprochable; les matelots, qui poussent au cabestan, s'accompagnent d'un chant ou d'un cri pour assurer l'harmonie de leurs efforts; or on sait, à un kilogramme près, quelle puissance développeront ces hommes, malgré leur volonté concentrée et leur ensemble. On n'en attend pas de prodiges, et l'on a raison. Non-seulement ils n'opèrent que dans la limite connue des forces humaines, mais ils apprécient parfaitement le travail auquel ils sont soumis, leur tension musculaire ne leur échappe aucunement; et la même chose arrive au forgeron le plus animé à frapper sur l'enclume, il est haletant, il transpire, il n'en peut plus. Ce que l'attention et l'harmonie ajoutent à notre puissance ordinaire, ce qu'elles ôtent à la conscience de l'effort, est renfermé dans des limites telles, qu'il faut renoncer à leur demander des prodiges. Il en serait autrement de l'état biologique ou somnam-

Digitized by Google

bulique, de l'hallucination, de l'excitation convulsionnaire, de la folie proprement dite; il s'accomplit dans ces conditions-là des phénomènes qui supposent une puissance et une insensibilité extraordinaires. Mais tel n'est pas l'état de nos expérimentateurs; je rappelle ma distinction fondamentale, et je passe outre.

On serait peu avancé d'ailleurs, si l'on démontrait que l'attention concentrée et la simultanéité des mouvements peuvent rendre compte des rotations de la table et du soulèvement des poids dont elle est chargée. Elles ne rendraient pas compte pour cela des autres faits non moins certains et qu'on a soin de laisser à l'écart. Je citerai les nombres pensés et les mouvements sans contact. Il serait par trop commode de déclarer vrais tous les faits qu'on se croit capable d'expliquer et de déclarer faux ou de passer même entièrement sous silence tous ceux dont on n'a décidément pas l'explication.

J'étais tenu de répondre avec soin à l'objection la plus détaillée et, à beaucoup d'égards, la plus habile qui nous ait été faite. Je devais aux hommes distingués qui l'ont formulée et recommandée de la discuter très-sérieusement. Or, maintenant que j'ai cherché à apprécier cette remarquable théorie, je désire présenter deux réflexions générales sur les attaques que les savants ont dirigées contre nous.

La première s'appliquera à une prétention qu'ils semblent manifester, depuis qu'ils s'aperçoivent que la suppression violente de la discussion n'a pas entièrement réussi. Dans un sentiment qui les honore, ils voudraient nous persuader, et se persuader à eux-mêmes, qu'ils n'ont pas refusé d'étudier les tables tournantes.

Digitized by Google

Voyez! s'écrient-ils, les hommes les plus éminents s'en sont occupés; plusieurs membres de l'université d'Édimbourg ont daigné examiner la chose; le docteur Holland, le docteur Carpenter ont écrit; M. Faraday a inventé ses indicateurs; M. Arago, M. Babinet, M. Mousson, M. Chevreul ont publié des traités spéciaux.

Oui, M. Arago a parlé du magnétisme animal; M. Carpenter a fait entrer les tables tournantes dans ses considérations biologiques; M. Chevreul leur réserve une place dans son travail sur la baguette divinatoire; M. Faraday et M. Babinet ont proclamé notre absurdité. Cela est vrai, et nous devons sans doute éprouver une vive reconnaissance de l'honneur qu'on nous fait. N'aurait-on pas pu nous condamner purement et simplement, sans forme ni figure de procès? Il me semble entendre le loup qui reproche à la cigogne son ingratitude :

Avoir de mon gosier retiré votre cou!

C'est bien en effet quelque chose, et nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre.

S'il m'était permis cependant de risquer encore une observation, je dirais que les essais de réfutation ne sont pas des études, et sont d'ordinaire tout l'opposé. Quand des personnes qui n'ont rien vu, qui n'ont consacré aux expériences aucune partie notable de leur énergie et de leur temps, qui peut-être n'ont assisté qu'à quelques rotations de guéridons ridicules, prennent la plume et se mettent à exposer des théories ou à chapitrer les expérimentateurs, je ne pense pas qu'elles étudient.

Digitized by Google

Je crois qu'on n'étudie jamais réellement ce qu'on déclare stupide *à priori*. Si les attaques sont des études, oh! alors, les études ne manquent pas, et j'ajoute qu'elles ne manqueront jamais. A l'époque où l'Académie de médecine enterrait le rapport de M. Husson et proclamait ce que l'Europe entière s'est obstinée à appeler un refus d'examen, il paraissait chaque matin un mémoire contre le magnétisme; chaque matin on déclarait que les partisans du magnétisme étaient des imbéciles, et on proposait des systèmes explicatifs. Si c'est là étudier, je conviendrai qu'on étudie aussi les tables tournantes, car on ne leur a épargné ni les injures ni les théories. On leur a tout accordé, sauf la faveur de regarder, d'expérimenter, d'écouter et de lire.

Deux fois, à un mois de distance, on leur a signifié (sans réclamation de qui que ce soit) que l'Institut jetait aux vieux papiers les communications relatives aux tables; qu'il n'était pas forcé de s'occuper des sottises; qu'il y avait une place réservée aux élucubrations de cette nature, la place où vont les mémoires sur le mouvement perpétuel.

Si cela ne s'appelle pas refuser l'examen, je ne sais plus ce que signifient les mots en bon français. Je voudrais bien savoir jusqu'à quel point nos contradicteurs se trouveraient libres, dans le cas où leurs propres travaux seraient traités ainsi. Seraient-ils très-persuadés que les droits de la discussion sont respectés, parce qu'on prendrait la peine de les réfuter ou de les injurier sans examiner, sans reproduire leurs expériences? Pour ma part, j'en doute fort. Les livres et articles écrits contre les tables ne me prouvent pas

Digitized by Google

qu'on les étudie. Ils ne prouvent qu'une chose, c'est qu'on les sait vivantes et debout malgré l'anathème. On les a tuées souvent, et on les tuera souvent encore. Les *études* de ce genre se multiplieront, je ne crains pas de le prédire; et j'ajoute que nous persisterons à soutenir (voyez l'endurcissement!) que les gens qui étudient de la sorte sont décidés à ne pas étudier.

Voici ma seconde remarque :

Les théories explicatives ont une puissance merveilleuse pour faire admettre les faits. Ceux même qui excitaient la veille les sourires d'une incrédulité hautaine, ceux dont on ne supportait pas le récit et dont on ne consentait guère à être témoin, ceux qu'on regardait comme radicalement et nécessairement faux en dépit des preuves, deviennent certains dès l'instant où l'on croit pouvoir les expliquer sans introduire dans la sainte science l'abomination de la désolation, les fluides dirigés par la volonté. Les portes si longtemps fermées tournent tout à coup sur leurs gonds; la formule magique a été prononcée, le *sésame, ouvre-toi* a retenti. Dès que les faits rentrent dans les systèmes, il leur est permis d'exister.

Les savants auraient bien ri, il y a un an, si on leur avait parlé des phénomènes biologiques, de l'homme qui devient incapable d'agir parce qu'on lui déclare qu'il l'est, de l'homme qui reste collé à sa chaise parce qu'on lui déclare qu'il ne saurait s'en détacher, de l'homme qui se sent brûlé parce qu'on lui déclare que le meuble qu'il touche est brûlant! Maintenant ils ne rient plus. Pourquoi? parce que les choses sont mieux prouvées? Non; parce qu'elles sont expliquées.

Sous l'influence libérale de ce sentiment, on accepte

Google

une partie des assertions du magnétisme animal : les somnambules qui répètent tout un chant dans une langue dont ils ne connaissent pas le premier mot, ceux qu'une insensibilité absolue défend contre les impressions étrangères à leur préoccupation dominante, ceux qui corrigent une page entière d'écriture dont ils sont séparés par un écran. Que demain quelqu'un parvienne à faire cadrer le déplacement des sens, la vue à distance et la pénétration des pensées avec les théories orthodoxes ; après-demain on tiendra tout cela pour démontré et pour évident.

Il ne s'agit donc pas d'expériences, mais de doctrines. Ceux dont les expériences sont jetées au panier trouveront quelque consolation dans cette pensée. Leurs assertions sont moins en cause que leurs tendances. Qui sait s'il ne naîtra pas bientôt quelque théorie explicatrice sous le patronage de laquelle leurs assertions se feront admettre à leur tour ?

En attendant, *le principe de suggestion* nous a rendu un vrai service ; d'un coup de sa baguette, il a rendu évident ce qui passait pour absurde. J'ai presque envie de le payer de retour et de reconnaître qu'il est lui-même plus vrai que je ne l'avais d'abord supposé. En voyant la préoccupation de nos adversaires au sujet des tables et la facilité avec laquelle ils se prêtent successivement à toutes les idées qu'on leur *suggère* contre elles, aux disques de M. Faraday, aux mouvements naissants de M. Babinet, à la tendance au mouvement de M. Chevreul, à la passivité automatique de MM. Braid et Carpenter, je suis tenté de confesser que c'est là un exemple illustre (mais unique) de parenté entre l'idée dominante et le principe de suggestion.

Digitized by Google

Les branches suspectes de la science viennent donc de faire un pas en avant, et ce ne sera pas le dernier. Des hommes aussi distingués par le caractère que par le talent, des hommes dont la parole fait autorité ont introduit l'ennemi dans la place. Les plus vaillants défenseurs d'Ilion ont pris le cheval de bois et l'ont traîné comme un trophée au travers de la brèche. Ils n'ont pas remarqué le son d'armes qui sortait des flancs du monstre. Ils n'ont pas remarqué que les phénomènes accueillis maintenant avec un empressement honorable renferment peut-être en eux la doctrine proscrite des fluides au service de la volonté.

Je suis fâché de ramener toujours ainsi au caractère mixte des nouveaux phénomènes. C'est le scandale, c'est la pierre d'achoppement; je ne l'ignore pas, mais qu'y puis-je? Est-ce ma faute s'il ne s'agit pas d'une simple exaltation du système nerveux, et si l'agent physique qui se développe obéit hors de nous aux directions de notre pensée ?

De là l'objection inévitable : « Vous ne pouvez agir qu'en voulant, vous ne pouvez vouloir qu'en croyant; par conséquent vous exigez qu'on parte de la foi pour arriver à la foi. C'est un cercle vicieux. »

Il n'y a pas de sentence plus triomphalement et plus fréquemment répétée ; il n'y en a pas de plus fausse. Nous savons à merveille que le seul point de départ légitime est le doute. Nous avons commencé par douter, et nous n'ordonnons ni ne conseillons à personne de commencer par croire. Quand avons-nous prétendu que nos expériences fussent arrêtées par la seule présence d'un incrédule?

Nous avons déclaré, et ceci est fort différent, que dans un phénomène où le moral joue un rôle essentiel, le succès est impossible, pour peu que le scepticisme ou le découragement pénètre dans l'esprit des opérateurs. Cela est tellement vrai que nous ne sommes parvenus nous-mêmes à obtenir une simple rotation, que le jour où des amis dignes de foi nous ont annoncé qu'ils venaient d'en obtenir.

Quelles conséquences faudrait-il donc tirer de cette susceptibilité dont on s'afflige? Que les incrédules ne devront pas figurer au nombre des témoins? Non, certes. Ils y ont leur place marquée, au contraire, et c'est là qu'on les convertit. Seulement il convient que leur présence ne fasse pas événement, qu'elle soit même ignorée si faire se peut. Il convient qu'ils regardent et ne parlent pas; surtout qu'ils n'entament pas de controverses avec les opérateurs et ne s'érigent pas en censeurs publics et en directeurs des opérations dont ils tiendront ensuite tel compte qu'ils jugeront légitime. Est-ce trop demander?

Il convient, en second lieu, que l'on ne devienne acteur en entrant dans une chaîne, qu'après avoir assez vu chez les autres pour admettre la réalité du fait, ou après avoir pris vis-à-vis de soi l'énergique résolution de ne pas contrarier et de se prêter loyalement aux expériences.

On voit qu'il n'y a rien ici qui ressemble à un cercle vicieux.

Le caractère mixte du phénomène donne encore naissance à d'autres difficultés. On nous reproche de

Digitized by Google

ne pas réussir toujours, de ne pas réussir avec tout le monde.

Je pourrais bien me donner la satisfaction de répondre que réussir de temps en temps c'est déjà quelque chose; que, si peu que ce soit, soulever des masses et imprimer des mouvements à distance n'est pas un résultat indifférent. Je pourrais répondre comme ce prisonnier auquel le baron des Adrets reprochait de s'y reprendre à trois fois pour sauter du haut des rochers de Mornas : « Monsieur le baron, je vous le donne en dix. »

Nous le donnerions en dix et en cent à nos spirituels railleurs. Il nous serait plus agréable sans doute que les choses se passassent plus régulièrement, que tout le monde eût un égal succès, que les opérateurs conservassent tous les jours une égale puissance, qu'à l'instant précis où les mains se posent sur la table on obtînt toujours autant de mouvements sans contact qu'on en voudrait, que l'état de santé, l'état moral, l'impression produite par les assistants n'eussent aucune influence. Différent, le phénomène se comporterait différemment. Mais il me semble que, ne pouvant le changer, nous ferons bien de le prendre tel qu'il est.

Il n'y a d'ailleurs rien d'étrange dans ces modifications, puisqu'il s'agit d'un agent qui vient de l'homme. L'homme n'est pas un thermomètre qui s'élève quand il fait chaud, et qui s'abaisse quand il fait froid; il n'est pas une aiguille aimantée qui se tourne invariablement vers le même point. C'est dommage sans doute, et l'on fera bien d'y remédier. Du train dont vont les choses, je n'en désespère pas absolument; les originalités s'effacent, les convictions spontanées s'en vont,

Digitized by Google

l'individu disparaît derrière l'espèce, nous approchons de l'homme-machine autant que faire se peut. Cependant ne nous faisons pas illusion, l'homme court grand risque de conserver jusqu'au bout quelques-uns des inconvénients de sa nature mixte ; il ne fonctionnera jamais avec une égalité mathématique, il ne vaudra jamais un thermomètre ou une boussole. Les actes physiques continueront à être modifiés chez lui par les sentiments moraux ; une mauvaise nouvelle l'empêchera de digérer, une émotion accélérera les battements de son cœur.

Il n'est donc pas aussi scandaleux qu'on le dit, que le dégagement de notre agent physique soit entravé par des causes analogues, et la science aurait mauvaise grâce à s'en faire un prétexte pour exclure de ses études les faits que nous lui signalons. Les faits variables n'en sont pas moins des faits. Les faits exceptionnels même n'en sont pas moins des faits. Le fluide ne serait émis que par une personne sur dix, et une fois sur dix encore, qu'il ne perdrait aucun de ses droits à figurer au nombre des agents physiques. La science digne de ce nom lui devrait une place ; elle ne se croirait pas autorisée à maintenir délibérément une lacune dans l'énumération et dans la description des phénomènes.

Où irions-nous, si nous nous permettions d'écarter ceux qui ne se produisent pas toujours de la même manière ? Remarquez, au reste, que j'ai singulièrement exagéré tout à l'heure les inégalités qu'on nous oppose. Loin qu'il n'y ait qu'une personne sur dix qui ait de l'action sur les tables, je pense qu'il n'y en a pas une sur dix qui en soit entièrement dépourvue. Et ce que je dis des personnes, je le dis des séances ; celles

Digitized by Google

qui manquent sont peu nombreuses, et les plus mauvaises fournissent elles-mêmes des résultats à confondre tous les contradicteurs.

Il ne s'agit pas de cas isolés, de rencontres bizarres, d'accidents; il s'agit de phénomènes dont on ne peut contester le caractère normal et universel. Prenez en effet dix ou douze personnes au hasard, il est probable, qu'à la condition qu'elles soient croyantes et persévérantes, vous obtiendrez au moins les rotations et les soulèvements avec contact. Quant aux expériences plus difficiles qui exigent une puissance fluidique plus abondante, elles ne réussiront pas sans doute si la chaîne ne renferme pas quelques opérateurs hors ligne; mais le fluide existe dans les expériences ordinaires comme dans les expériences extraordinaires, et le succès des dernières a précisément pour conséquence de réagir sur les premières et d'en garantir la réalité.

La plupart des hommes jeunes et bien portants disposent donc d'une quantité appréciable de fluide. Est-ce là un fait à négliger? Négligez alors, et à plus forte raison, l'électricité dont sont munis certains animaux, tels que la torpille; elle est exceptionnelle! négligez ou niez l'électricité qui se développe dans les cheveux de quelques personnes, et qui ne se montre pas également chez toutes! Jetez au rebut l'action anesthétique de l'éther, car il y a des personnes qu'on ne parvient pas à éthériser!

Rien ne serait moins philosophique que de réduire la science aux seuls phénomènes invariables. M. Husson l'a dit bien mieux que moi, à l'époque des grandes discussions sur le magnétisme; il m'est doux de m'abri-

Digitized by Google

ter ici derrière l'autorité d'un des hommes les plus distingués et les plus excellents que j'aie connus. L'Académie de médecine dissertait à perte de vue sur l'insuccès de deux expériences ! M. Husson pria alors ses collègues de lui apprendre depuis quand il était permis de tirer de deux faits particuliers une conclusion universelle. « On sait que rien n'est plus mobile et plus variable, ajouta-t-il, que les effets magnétiques; et c'est cette mobilité, cette inconstance qui éloigne tant de personnes de s'en occuper et de les étudier. Quels sont, pourrions-nous le demander, les faits en médecine pratique, en thérapeutique, en physiologie, qui soient toujours fixes et immuables? »

Je pose à mon tour la même question, et comme nos résultats sont infiniment plus uniformes et plus généraux que ceux des magnétiseurs, je crains peu qu'on ose insister après réflexion sur l'irrégularité du phénomène.

Nous sommes au cœur du débat ; ne nous en écartons pas encore. Le caractère mixte des faits que je constate va donner naissance à une objection nouvelle. On dirait vraiment, à voir ces répugnances invincibles, que nous ne sommes pas nous-mêmes des êtres mixtes et que mes contradicteurs ne portent pas en eux le problème de l'influence réciproque qu'exercent le physique et le moral ! Ce n'est pas la peine de le chasser des tables, si vous le gardez chez vous.

Or, regardez-y de près : votre cerveau, vos nerfs, vos muscles n'ont-ils jamais aucune action sur votre pensée et sur votre volonté ? Votre âme n'est-elle pas unie à un corps ; tellement unie que, bien qu'elle ait une exis-

tence indépendante sans lui entre la mort et la résurrection, cependant elle aspire alors à se compléter en quelque sorte jusqu'au moment où l'homme entier, l'homme physique et l'homme moral, se retrouvera pour l'éternité devant le Sauveur en qui il aura cru? Prenez donc votre parti d'un rapprochement qui doit durer éternellement. Il est bon de le rappeler aux spiritualistes fort peu chrétiens qui désertent l'Évangile pour retourner aux philosophes, qui remplacent la résurrection par l'immortalité de l'âme, et qui, identifiant la chair avec le mal, parviennent à faire presque consister le salut dans la séparation de l'âme et du corps. « Le corps retourne à la terre et l'âme va à Dieu, » voilà l'oraison funèbre à la mode; pour rompre avec le péché, il ne s'agit guère plus que de mourir!

C'est ainsi que le faux spiritualisme supprime ou peu s'en faut, la nécessité de la foi au Rédempteur, en supprimant l'union immortelle de l'âme et du corps. Le phénomène mixte qui l'importune est proscrit ici-bas d'abord, dans le domaine de la science; il l'est ensuite dans une autre vie. Quant à moi qui suis plus matérialiste, et qui le suis avec Jésus-Christ, je rappelle simplement que l'homme tel que Dieu l'a fait et tel que Dieu veut qu'il soit à jamais, se compose d'un corps et d'une âme. Le scandale n'est donc pas près de cesser.

Mais, s'écrie-t-on, nous passons condamnation sur l'homme et sur sa constitution intérieure. Que le physique et le moral s'y rencontrent et doivent même s'y combiner éternellement, ce n'est pas le point que nous contestons. Ce qui nous révolte, ce qui nous épouvante, c'est qu'une relation s'établisse entre le moral de l'homme et le physique qui est hors de lui. Me voici

Digitized by Google

en présence d'une matière inerte; et ma volonté lui imprimera un mouvement!

Cela est-il bien extraordinaire? Examinons.

Je commence par vous inviter à remarquer que la matière placée hors de nous agit sur notre nature morale. Que l'air soit sec ou humide, qu'il fasse chaud ou qu'il fasse froid, les dispositions de mon âme en seront modifiées. L'électricité, le magnétisme terrestre exercent sur nous une influence qui n'est pas contestable, pour être encore mal étudiée.

Ce n'est pas tout. Notre volonté se fait sentir aux objets matériels qui nous entourent. Voici une pauvre plume de fer, inerte et inanimée, que mes doigts promènent en tous sens, parce que ma volonté l'exige et parce que ma pensée me fournit une série d'arguments à vous opposer. Cela est-il moins « effrayant » que l'impulsion imprimée à ma table? Je ne saurais le croire. Nous y sommes plus habitués, voilà tout. Des muscles ne sont pas plus aisés à mettre en jeu qu'un fluide, et je vous le déclare nettement, si je n'ai aucune conscience de l'émission du fluide et des directions qui lui sont données lorsqu'il soulève un meuble, je n'ai pas la moindre conscience non plus des ordres sans nombre adressés à mes doigts, ordres en vertu desquels la matière inerte de la plume obéit à ma volonté d'une manière absolument incompréhensible.

Mais vous prétendez produire un mouvement, et même le produire à distance! Qu'est-ce à dire? le fluide électrique ne fait-il pas mouvoir des aiguilles très-éloignées? l'attraction ne s'exerce-t-elle pas de loin, ne la subissons-nous pas tous, de même qu'elle se fait sentir entre notre globe et des astres dont la lumière met

plusieurs années à lui parvenir? Le magnétisme animal ne roidit-il pas les corps sans les toucher et ne les rend-il pas insensibles?

On va s'emparer de mon dernier exemple. C'est cela! L'action matérielle exercée de près ou à distance se comprend; on ne saurait comprendre l'action matérielle engendrée par la volonté! Écoutez M. Foucault: « Le jour où l'on ferait bouger un fétu de paille sous la seule action de ma volonté, j'en serais épouvanté.... Si l'influence de l'esprit sur la matière n'expire pas à la surface de l'épiderme, il n'y a plus en ce monde de sûreté pour personne. »

Entendons-nous bien. La « seule » action de ma volonté ne fera jamais bouger un fétu de paille, et je m'associerais aux terreurs de M. Foucault si les choses venaient à se passer autrement. Tranquillisons-nous; il n'est question que de faire bouger le fétu de paille par l'impulsion ou l'attraction d'un fluide. Voici donc la suite des opérations: Je veux tel soulèvement d'un objet inerte; ma volonté détermine l'émission et la direction du fluide; le fluide opère le soulèvement.

Ceci est un peu moins effrayant, ma volonté ne franchit en aucun cas la surface de l'épiderme. Il est vrai que le fluide envoyé par elle se permet de la franchir! C'est l'histoire constante de notre action sur les objets extérieurs. La force fluidique qui est en moi n'est pas plus impropre à agir hors de moi que mes muscles ne le sont à imprimer un mouvement qui se transmettra de proche en proche. Je donne un coup de poing, et la matière inerte s'ébranle; je souffle, et la matière inerte est entraînée; je pousse ou attire fluidiquement, et la matière inerte obéit. Dans chaque cas ma volonté a

Digitized by Google

commandé, et les objets extérieurs ont été atteints; ils l'ont été par un agent et non par la volonté elle-même.

Et cela ne se borne pas aux impulsions mécaniques. D'autres forces traversent l'épiderme et se communiquent au dehors. Je pose ma main sur un morceau de glace; aussitôt le calorique qui est en moi provoque dans la glace entière un mouvement universel de dilatation et de désagrégation. Cependant mes muscles n'y sont pour rien.

Or, à présent que j'ai rassuré M. Foucault, j'ai bien envie de lui faire peur. « Il n'y a plus de sûreté pour personne, a-t-il écrit. Aujourd'hui vous faites tourner les tables; demain vous ébranlerez ma maison, et d'encore en encore la plaisanterie des quatre invalides s'attaquant à la colonne de la place Vendôme n'aura plus même le mérite de l'exagération. » Hélas ! ces calamités nous menacent depuis plus longtemps que ne l'imagine M. Foucault. Bien avant les tables tournantes, la colonne Vendôme était exposée aux perfidies des invalides. Ils l'enlèveront au moyen d'une vaste chaîne fluidique et de volontés suffisamment concentrées, je n'en disconviens pas; mais ils pouvaient aussi l'enlever au moyen de coups de pied suffisamment forts, ou mieux encore au moyen d'un aimant suffisamment énorme. Nos maisons, nos coffres-forts et nos personnes courent des périls analogues; l'impossibilité absolue de les déplacer n'a jamais existé et n'existera jamais. Notre sécurité n'est point basée sur l'impénétrabilité prétendue de l'épiderme, mais sur la disproportion entre les forces qui le traversent sans cesse à l'appel de la volonté et les méfaits à entreprendre. J'ose affirmer que le nouveau phénomène ne troublera pas trop ces

Digitized by Google

rapports, et que l'action fluidique, pas plus que l'action musculaire, ne compromettra la stabilité des monuments qui décorent nos places publiques.

J'entends d'ici la réplique terrible que je vais m'attirer. Jusqu'à présent, me dira-t-on, nous avons bien voulu nous prêter à votre fantaisie, ou mieux, compatir à votre ignorance ; nous vous avons laissé parler de fluides. Or, sachez que cela est vieux et passé de mode. Il y a quelques années encore nos traités de physique énuméraient les quatre fluides impondérables : magnétisme terrestre, électricité, lumière, chaleur ; mais *nous avons changé tout cela*. Les savants ont à présent une tendance marquée à se passer complétement des fluides, et leur destitution ne tardera pas à être prononcée. Ainsi tous vos raisonnements tombent à plat, nous leur ôtons leur base. Vous avez justement pris, pour argumenter sur une action fluidique, le moment où toutes les actions fluidiques vont cesser d'exister. Il faut convenir que vous jouez de malheur !

C'est ainsi qu'on va m'écraser, et qu'on se dispose à en finir avec tant de discussions importunes.

Traître, tu me gardais ce coup pour le dernier !

Le coup n'est cependant pas aussi formidable qu'il en a l'air, et je tâcherai de m'en remettre. Il m'est impossible de ne pas remarquer d'abord que la révolution scientifique qu'on m'annonce est suspecte par son à-propos. On était menacé de tous côtés par les fluides ; c'était toujours à recommencer ; hier le fluide des ma-

gnétiseurs, aujourd'hui le fluide des tourneurs de tables; demain peut-être le fluide unique dont tous les autres ne sembleront être que des transformations. Il est assez naturel qu'on se soit dit : « Écartons une fois pour toutes ces théories inquiétantes et incommodes. Elles ont cela de commun qu'elles mettent en avant des fluides; eh bien, nions carrément les fluides, et nous n'en entendrons plus parler. »

Je suis fâché de troubler de tels rêves de quiétude et de douce sécurité; mais le changement des mots ne changera pas les choses : les phénomènes réels continueront opiniâtrément à se produire, et en rayant les fluides du dictionnaire on n'aura absolument rien gagné. Vous emploierez le terme de *forces*, nous l'emploierons avec vous; vous direz : *agent*, nous le dirons aussi; vous recourrez à cette périphrase : *état particulier de la matière*, nous y recourrons volontiers.

Ce n'est pas cela, s'écrient nos contradicteurs; en supprimant les fluides nous comptons faire plus que de supprimer un mot, nous nions la chose elle-même; or, vous avez besoin d'une *substance*, d'un objet matériel distinct qui se dégage dans certaines circonstances, qui se communique et agisse au dehors; par conséquent la nouvelle théorie vous portera un coup mortel !

Je réponds que c'est là une erreur complète. Une *force* nous convient aussi bien qu'une *substance*, un *état de la matière* aussi bien qu'une force. Que nous importe ! Une force analogue à celles qu'on nommait jusqu'ici fluide magnétique ou fluide électrique imprime un mouvement aux objets éloignés, il ne nous en faut pas davantage. La matière se met en nous dans un état tel qu'elle exerçe à distance une attraction ou qu'elle im-

Digitized by Google

prime une impulsion; ainsi modifiée elle agit sur le système nerveux des personnes que notre volonté désigne et soulève les meubles qu'elle a choisis; cela nous suffit parfaitement.

Il se pourrait même, je le confesserai franchement, que ce langage fût le plus conforme à la vérité et qu'il y eût effectivement quelque chose d'inexact dans l'idée qu'entraîne en général le mot *fluide*. Il est très-vrai qu'on se représente d'ordinaire, en parlant ainsi, une substance particulière, un corps subtil et impondérable qui sort, entre, voyage et travaille. Je ne répugnerais pas à penser que la nature est moins compliquée que nous ne la faisons, que la matière subit des modifications, acquiert des propriétés, exerce des forces, et que le système nerveux, de son côté, devient capable, sous certaines conditions, d'agir hors de nous sur les personnes ou sur des objets inertes.

Cela posé, je me déclare indifférent au choix des armes.... au choix des mots, veux-je dire. Substances, forces, vibrations, ce sera ce que vous voudrez, pourvu que ce soit quelque chose. Et sur ce point, je suis tranquille: on ne transformera pas en mythe les phénomènes de la magnétisation ou ceux du mouvement sans contact.

Et en attendant que la nouvelle langue soit fixée, je continuerai, si l'on veut bien le permettre, à me servir encore de l'ancienne. Le lecteur qui rencontrera partout dans ce livre les expressions de *fluide* et d'*action fluidique* saura que je n'y attache décidément aucune idée hérétique ou suspecte d'hérésie. Je me borne à avoir recours à un terme abrégé et convenu qui désigne l'agent physique quel qu'il soit, corps particulier ou

Digitized by Google

simple force, dont la présence se manifeste parfois en nous et que notre système nerveux met à la disposition de notre volonté.

Mais voilà justement le mal! on trouve là quelque chose de merveilleux et qui s'écarte des lois ordinaires du monde physique. J'ai entendu des hommes supérieurs à tous égards et convaincus par nos expériences de la vérité de nos assertions, témoigner cependant une sorte d'appréhension pour cet ordre de faits. Ils aimaient mieux ne pas soulever le voile; la matière inerte soumise à la volonté humaine leur répugnait instinctivement. Il leur semblait que l'indépendance de l'être moral était mise en péril et qu'on allait entrer sur un terrain où tout serait confondu, les corps et les âmes, le naturel et le surnaturel.

Je ne peux dire à quel point je respecte les scrupules de ce genre ; ils procèdent d'une noble jalousie pour les choses spirituelles. Et moi aussi, j'éprouverais un sentiment pareil, s'il n'était pas question d'un phénomène purement physique. J'aurais horreur d'accroître l'empire de la volonté humaine au moyen de rotations et de croisements de doigts, car s'accroître ainsi c'est s'abaisser, c'est se nier. J'aurais horreur surtout d'empiéter le moins du monde, et par de semblables procédés, sur le terrain des actes qui dépassent notre puissance. Il y aurait là toute une subversion de l'ordre moral et de l'ordre divin.

Mais je souris, en vérité, lorsque certains adversaires, non contents d'exprimer les appréhensions vagues auxquelles je viens de rendre hommage et qui ne tarderont pas à se dissiper, s'écrient d'un air de

Digitized by Google

défi : « Eh bien donc, faites des miracles ! guérissez les paralytiques et ressuscitez les morts ! »

Ceux qui tiennent un tel langage n'ont probablement jamais lu le récit d'un miracle. Je les engage à jeter les yeux sur le onzième chapitre de l'évangile selon Jean. « Ils ôtèrent donc la pierre du lieu où le mort était couché ; et Jésus leva les yeux en haut, et dit : Père, je te rends grâces de ce que tu m'as exaucé. Pour moi, je savais bien que tu m'exauces toujours ; mais je l'ai dit à cause de la foule qui m'environne, afin qu'ils croient que tu m'as envoyé. Et lorsqu'il eut dit cela, il cria d'une grande voix : Lazare, sors ! Et le mort sortit, les mains et les pieds liés de bandes ; et son visage avait été enveloppé d'un mouchoir. Jésus leur dit : Déliez-le, et le laissez aller. »

« Lazare, sors ! Et le mort sortit. » « Que la lumière soit ! Et la lumière fut. » Les deux actes se valent et la même voix a proclamé les deux ordres. Le miracle, c'est la volonté divine qui se manifeste, et qui est immédiatement obéie. Il a parlé, et la chose a reçu l'être. Or, de quel front, sous quel prétexte, par quel bout (si j'ose m'exprimer ainsi), essayera-t-on de rapprocher nos expériences et les miracles ? Ma volonté dispose d'un fluide que Dieu a mis en moi ; ce fluide suit mes directions comme les suivent mes muscles ; il imprime comme eux une impulsion à un objet extérieur. Je cherche le miraculeux, et je ne le trouve pas.

Il se fait depuis longtemps déjà des choses bien plus surprenantes et qui ne sont pas davantage des miracles. Que le galvanisme anime un cadavre, ses misérables tressaillements ne seront pas la vie ; et, l'opération terminée, on verra bien que la mort n'a pas cessé. Que

Digitized by Google

l'éthérisation ou le magnétisme agissent sur le système nerveux, suppriment la souffrance ou même guérissent la maladie, qu'en faudra-t-il conclure? Qu'un remède est un miracle? Assurément non. Les miracles seraient certes fort nombreux, si l'on nommait de la sorte tous les actes qui guérissent, depuis le traitement médical proprement dit jusqu'aux simples paroles, car une bonne nouvelle peut amener une révolution salutaire.

Entre le miracle et le procédé curatif quel qu'il soit, il y a un abîme; car le miracle se caractérise précisément par l'absence des procédés curatifs dont l'homme peut faire usage. Une parole de Dieu, une volonté de Dieu; voilà son unique origine.

A présent si vous exigez que j'abandonne les notions communes et que je raisonne philosophiquement, je reconnaîtrai que, par rapport à Dieu, le miracle est partout (ou n'est nulle part, si vous le préférez). Un remède ne guérit que parce que Dieu le veut; nos moissons ne mûrissent que parce que Dieu le veut; nous ne sommes gardés contre les mille dangers de la vie la plus ordinaire que parce que Dieu le veut. Prier Dieu, lui demander sa protection, lui présenter des malades, implorer sa bénédiction sur nos projets, sur notre patrie, sur les hommes en général, c'est réclamer des miracles, c'est-à-dire des actes souverains de la volonté suprême. Mais la distinction qui ne saurait exister par rapport à Dieu, existe tout entière par rapport à l'homme. Dieu même l'a établie, lorsqu'il a voulu que les miracles fussent un des signes destinés à constater pour les témoins oculaires la mission de ses prophètes, de ses apôtres, et celle de son propre fils. Par rapport à l'homme, le miracle commence là où s'arrête l'ap-

Digitized by Google

plication des lois ordinaires et des moyens mis à sa disposition. Jamais homme n'a ressuscité un mort; jamais homme n'a ouvert les yeux d'un aveugle de naissance; jamais homme n'a rendu d'un mot la santé à un paralytique. On peut consulter à cet égard les annales de la médecine, du magnétisme, et y joindre par-dessus le marché les prodiges présents et futurs des tables tournantes.

Il n'y a pas seulement différence de degré, il y a dissemblance absolue. Veut-on s'en assurer? Qu'on prenne sur soi de lire quelques-uns des livres écrits par Paulus ou par les autres rationalistes qui cherchaient à effacer les miracles dans les Évangiles. Il s'agit de présenter Jésus comme un imposteur à bonne intention, doué d'une habileté prodigieuse et d'un sens médical inouï. Dans chaque cas, les procédés curatifs de la médecine officielle ou du magnétisme sont chargés de remplacer et d'expliquer le miracle. Jésus a prévu le moment où le boiteux allait reprendre l'usage de ses membres, et quelques passes magnétiques, sous prétexte d'imposition des mains, ont achevé de déterminer la crise; Jésus a compris que ce mort n'était pas réellement mort, et devinant la fin prochaine de la léthargie, il en a profité pour la faire coïncider avec son commandement! Enfin, le résultat net de tant de travail si tristement employé, c'est de substituer aux miracles des Évangiles le miracle bien autrement impossible et incroyable de la pénétration et de l'infaillibilité d'un imposteur dont les diagnostics et les remèdes à distance ne sont jamais en défaut.

Cela ne supporte pas l'examen; les interprétations rationalistes sont jugées, et personne ne se commet à les soutenir aujourd'hui. Voici cependant qu'on

Digitized by Google

s'alarme, et que, voyant une table qui se dresse sur notre ordre, on s'imagine voir naître un nouvel argument contre les miracles ! Y a-t-on bien pensé ? Notre phénomène ne fournit pas même ces pauvres prétextes qu'on cherchait à découvrir dans la médecine et dans le magnétisme. Notre fluide n'aidera pas plus les incrédules que ne l'a fait l'aimant qui agit à distance. Ma volonté agit au moyen d'un aimant ; ma volonté agira au moyen d'un fluide. Une impulsion sera donnée à des corps inertes.... Quel rapport, je le demande, est-il possible d'apercevoir entre cet emploi très-simple d'un agent physique et l'acte miraculeux ? A côté du Sauveur qui ordonne aux mondes de naître ou aux morts de se lever, à côté des prophètes et des apôtres qui guérissent en priant Dieu d'ordonner la guérison, oserez-vous bien placer une chaîne d'opérateurs appliquant leur fluide au soulèvement d'un meuble ?

Je rougirais d'insister. Qu'il me soit permis seulement d'ajouter une dernière observation.

J'ai besoin de protester, en finissant, contre une doctrine dont les traces, partout visibles, ne le sont nulle part autant que dans l'objection à laquelle je viens d'avoir affaire. Je la conçois à merveille dans la bouche des personnes qui croient que les tables ne tournent pas, que nous nous trompons ou que nous mentons ; une erreur est toujours funeste, elle peut contribuer à écarter les âmes de l'Évangile. Mais dans la bouche des personnes qui croient que notre phénomène est réel, l'objection implique un principe déplorable, l'un de ceux qui ont fait le plus de ravages au sein de notre génération : il est des vérités dangereuses, et qui compromettent d'autres vérités !

Digitized by Google

La foi à la vérité abstraite est le fondement de la foi aux vérités concrètes ; la foi à la vérité en elle-même est le fondement de la foi aux vérités révélées. Autrement nous pourrons avoir du goût, de l'attrait pour telle ou telle partie de la Révélation; nous ne croirons pas.

Des vérités funestes ! des vérités qui se contrarient ! Et cela parmi celles que Dieu a mises à notre portée ! Celui qui admet une pareille théorie porte une atteinte profonde à la notion de vérité. Le vrai et le bon sont en corrélation étroite et indissoluble ; le vrai sert toujours ; le faux nuit toujours ; je ne connais ni vérités nuisibles ni mensonges avantageux. Ce n'est pas moi qui, la main pleine de vérités, me ferais un devoir de ne pas l'ouvrir. J'ai tellement foi à la vérité ; je suis tellement convaincu qu'elle vient de Dieu et qu'elle est destinée à nous servir, même au prix de certaines douleurs ; j'aime tellement le grand jour et le plein soleil, quoi qu'il advienne, que je considère l'homme qui retient une vérité captive comme un voleur qui prive l'humanité d'une portion de son patrimoine. Vérités religieuses, vérités politiques, vérités scientifiques, toutes sont bonnes, toutes sans exception ; contre aucune nous n'avons le droit de prononcer ce blasphème : « Cache-toi, tu ferais du mal, l'homme a encore besoin d'erreur et de mensonge ! »

On verra, du reste, si, dans son application aux tables, la maxime que je soutiens ne reçoit pas une éclatante confirmation. Je montrerai, je l'espère, qu'ici comme partout, la vérité seule a le privilége de ruiner l'erreur. L'erreur combattue par une autre erreur triomphe aisément. Tant qu'on a attaqué la superstition des tables parlantes, en commençant par nier la

Digitized by Google

vérité des tables tournantes, on n'a obtenu qu'un résultat : le public s'est précipité toujours plus vers les évocations de prétendus Esprits. Qu'on suive une marche contraire, qu'on avoue, qu'on proclame tout ce qui est vrai, et l'on se trouvera en état de détruire ce qui est faux ; les faits réels auront leur explication naturelle, et les illusions, réduites à demeurer isolées, ne supporteront pas même l'examen. Je ne connais qu'une manière de dissiper les ténèbres, c'est d'apporter de la lumière.

Après les vérités funestes, voici venir les vérités inutiles. A supposer que le phénomène soit réel, quel intérêt peut-il présenter? Les tables tournantes ! c'est aussi vieux que le monde, cela a toujours couru les rues, c'est renouvelé des Grecs !

Oui, le fait est certain, bien qu'incroyable ; nos adversaires, après s'être épuisés à déclarer nos assertions impossibles, parviennent à les trouver beaucoup trop vulgaires et rebattues. L'objection, on en conviendra, ne saurait revêtir une forme plus originale. N'en soyons d'ailleurs pas trop surpris; notre temps a une manie : il fait deux fois ses découvertes, une fois dans le présent et une fois dans le passé. Il déterre quelque vieille phrase d'un vieil auteur, prouvant bel et bien qu'il avait inventé ce que croient avoir inventé les modernes. Seulement il n'avait pas donné suite à ses idées, par pure modestie, sans doute ! Eh bien, il y a plus d'un motif de ne pas prendre au sérieux ces fantaisies d'érudits. D'abord, je ne connais de découvertes que celles qui aboutissent; les Danois avaient visité l'Amé-

Digitized by Google

rique plusieurs siècles avant Colomb, et c'est Colomb qui l'a découverte ; les ignorants voient les étoiles et les comètes sans les découvrir. Ensuite il est ordinairement faux que les expressions citées aient le sens qu'on leur attribue après coup, et tel est, en particulier, le cas de celles qu'on rappelle maintenant au sujet des tables.

Je lisais l'autre jour un article de journal qui avait atteint le sublime du genre. Il nous prouvait, à nous Provençaux, que les jeunes filles de Provence ont l'usage de faire tourner les tamis en formant la chaîne! Il entassait les phrases espagnoles, italiennes : *far girar lo staccio*, — *adivinar por tela de cedazo*, etc. Selon lui, on faisait *tourner le sas* au XVIIe siècle ; les anciens Grecs avaient la *koskinomancie*. Vous voyez qu'en disant que ceci est « renouvelé des Grecs, » on ne dit rien de trop!

Il paraît donc que ce phénomène, qui semble si surprenant chez nous, ne surprenait et ne surprend personne chez les autres peuples ! Provençaux, Espagnols et Italiens trouvent tout simple que les tables et les tamis tournent sans qu'on les pousse! C'est si naturel, en effet, et il faut tant de sottise pour s'en étonner!

La vérité est que pas une de ces citations ne s'applique, selon toute apparence, au phénomène actuel. Quel rapport y a-t-il entre les tables tournantes et les valses diaboliques, dans lesquelles les anciens druides faisaient pirouetter, assure-t-on, les arbres de la lande celtique et jusqu'aux énormes dolmens? Qu'importe que le crible divinatoire ait été manié par les sorciers de l'ancienne Rome? Les magiciens de ce temps-là avaient imaginé de disposer à terre les lettres de l'al-

Google

phabet, chargeant ensuite de leur désignation ou une chèvre qui les frappait de la patte, ou un coq qui s'y promenait en picotant les grains jetés devant lui, ou peut-être même une table dont le pied servait à former le mot voulu! Que devrons-nous en conclure? Comment prétendez-vous donc qu'on fasse de la divination, si l'on n'en fait avec un alphabet, avec un guéridon ou avec des animaux? Cela prouve-t-il qu'au temps des Romains on imprimât une rotation et des soulèvements aux tables par l'action de la chaîne formée au-dessus d'elles? Fort heureusement, la description détaillée d'une de ces cérémonies antiques nous a été conservée par Ammien Marcellin (livre XXIX, chapitre III). Il s'agissait de deviner le nom du futur empereur; l'opinion générale désignait Théodore; aussi la table prit-elle le soin de le désigner aussi en appuyant sur les différentes lettres qui forment ce nom, en quoi, d'ailleurs, elle se trompait lourdement, car l'empereur fut Théodose, et non Théodore. Mais ce n'est pas là ce qui nous touche. Voyons si l'on formait la chaîne, si la table en question se mouvait par la seule impulsion d'un fluide invisible ou d'un mouvement inconscient. Pas le moins du monde. On la *remuait*, et qui plus est, on ne lui demandait pas même de tourner ou de lever le pied; elle ne devait que secouer un petit anneau suspendu par un fil, et chargé de formules mystiques. « L'anneau tombait d'espace en espace sur chaque lettre, pour faire des vers héroïques qui répondaient convenablement aux interrogations...., comme nous lisons les vers pythiques ou ceux qui sont rendus par les oracles des branchides. »

Digitized by Google

Voilà assurément une grande merveille, et l'érudition qui découvre des rapprochements aussi lumineux emploie bien son temps ! J'en dirai autant de celle qui déterre quelques phrases équivoques de Tertullien ou des anciens exorcismes, et qui s'écrie : « Voici les tables tournantes ! » Patience ! n'a-t-on pas transformé aussi les pythonisses en tourneuses de tables, parce qu'elles se plaçaient sur le trépied (le guéridon) ! N'a-t-on pas démontré que le prophète hébreu qui condamnait les idoles et qui reprochait à ses compatriotes de « consulter le bois, » leur défendait l'usage des tables tournantes ! Une fois en si beau chemin, il est difficile de s'arrêter. Le *spiritus percutiens* des exorcismes, n'est-ce pas évidemment l'Esprit frappeur, le *knocking spirit*, ce malicieux Américain qui trouble tant de cervelles ? « Mets en fuite, Seigneur, tous les Esprits malins, tous les fantômes, et tout Esprit qui frappe (*spiritum percutientem*). » Il n'y a en effet qu'une manière de frapper, et cette vieille prière catholique, destinée à la bénédiction des églises, s'est visiblement préoccupée des petits coups mystérieux !

Quant à Tertullien, il faut n'avoir pas lu le chapitre vingt-troisième de son Apologétique, pour attacher notre sens précis au mot, fort curieux du reste : « Les tables devinent (*mensæ divinare consueverunt*). » Les tables sont là à côté des « chèvres, » et rien ne prouve que tables et chèvres se missent à tourner, qu'il y eût, en un mot, la moindre analogie entre les mouvements obtenus d'une chèvre ou imprimés à une table et le phénomène très-particulier dont nous nous occupons aujourd'hui. Je comprendrais plutôt, qu'abusant d'un autre mot contenu dans la même phrase, on rendît par

Digitized by Google

« prestiges *circulatoires* » ce que les traducteurs rendent avec raison par « prestiges de charlatans. » Le terme *circulatorius* n'est-il pas bien significatif? D'où vient qu'on ne s'en est pas emparé? *Circulatorius!* c'est clair, voilà la rotation actuelle; elle est décrite par les Pères de l'Église! Ceci est un exemple remarquable des confusions auxquelles conduit l'analogie extérieure des expressions. Le charlatan s'appelait chez les Romains *circulator*, à cause du cercle que les magiciens traçaient autour d'eux.

Il n'est donc nullement probable que le phénomène des tables tournantes ait été connu jadis; il semble évident, au contraire, que ce qu'on découvre à grand'peine dans l'antiquité, on le trouverait sans tant de travail dans la première foire venue, où le premier charlatan venu devine pour dix sous notre destinée en faisant mouvoir soit un crible, soit une aiguille, soit une table, soit des dés remués dans un cornet. Et quand il en serait autrement, quand l'emploi des petites tables ne serait pas un procédé en quelque sorte nécessaire, qu'on doit rencontrer et qu'on rencontre dans tous les temps et dans tous les lieux, quand il y aurait analogie entre les faits antiques et le fait actuel, que devrions-nous en conclure? que celui-ci est dépourvu d'intérêt? qu'il ne modifie pas profondément la physique et la physiologie? qu'il est permis de laisser une telle loi en dehors de la science? La conclusion serait étrange. Il semblerait plus logique de soutenir que la science avait le devoir d'en tenir compte dès l'époque de Tertullien. Pour moi, je serai moins exigeant. Je demande seulement qu'on ouvre les yeux à cette lumière éclatante jetée tout à coup sur les expériences du magné-

Digitized by Google

tisme animal. Le mouvement imprimé sans contact à la matière inerte dénonce l'existence d'un agent matériel aussi, et ne permet plus d'emprisonner le magnétisme dans le cercle des effets purement physiologiques.

La découverte n'en serait pas moins importante, pour être renouvelée des Grecs.

Et cependant, il ne manque pas de gens qui répètent : A quoi bon s'occuper de pareilles niaiseries? Quel service une loi physique nouvelle rendra-t-elle à la société? A quoi cela sert-il?

A quoi cela sert-il ! J'aurais été bien surpris si cette objection-là ne s'était pas produite. Elle est trop conforme aux tendances utilitaires d'un temps où l'argent joue le premier rôle, où les hommes d'État y regardent à deux fois avant de passer outre quand les Bourses de Paris et de Londres ont froncé le sourcil.

Je ne m'arrêterai pas à prouver que l'utilitarisme fait fausse route, et qu'en s'attaquant à la vérité il tourne le dos à l'utilité. Ce serait rentrer dans la discussion précédente. Je rappelle simplement les faits. Personne n'ignore que la fausse habileté accréditée de nos jours proclame une longue série de vérités inutiles ou même nuisibles et de mensonges avantageux. En fait de religion, par exemple, on nous invite à ne pas communiquer certaines vérités au peuple ; il en ferait un mauvais usage ! On nous invite à ménager certaines erreurs répandues, certaines superstitions non moins grossières que celles des Esprits frappeurs ; elles entretiennent la dévotion des paysans, elles opposent une barrière au

Digitized by Google

socialisme, elles font l'office de gendarme et protégent les coffres-forts !

Le lecteur sait si j'exagère et si les gens les plus indifférents pour eux-mêmes à ces matières ne se font pas les champions de croyances, de pratiques qui leur font lever les épaules, mais qu'ils considèrent comme admirablement propres à sauver la société.

Il est impossible de pousser plus loin le mépris de la vérité, l'ignorance de ses droits sacrés et de ses admirables priviléges. Les tables tournantes, du reste, auraient mauvaise grâce à se fâcher, lorsqu'on leur applique le même traitement qu'à la religion. Vérité nuisible, selon les uns ; vérité inutile, selon les autres, elles ne sauraient trouver étrange d'avoir à répondre au fameux : « A quoi bon ? » argument favori des hommes *pratiques*.

Le rouge me monte au front, quand j'entends dire cela. Il y a eu des époques qui se sont enthousiasmées pour une doctrine religieuse ; il y en a qui se sont données corps et âme à la conquête des libertés publiques ; il y en a eu que l'amour des lumières, de la civilisation, des progrès en tout sens ont remuées profondément. Nous, sceptiques et désabusés, nous sourions de ces illusions vieillies, les dogmes, les libertés, le progrès. Notre passion, à nous, c'est que la rente monte, que l'on négocie avec profit les actions de chemins de fer. Aussi aimons-nous *la religion*, la première venue, celle du pays : vraie ou fausse, il ne nous importe guère ; car la religion, quelle qu'elle soit, est propre à recevoir les hommages de la banque et à garantir aux capitaux une honnête sécurité.

Les tables tournantes ne rendront jamais de tels

services, j'en ai bien peur. Je ne prévois même pas le moment où l'agent physique qui les met en mouvement pourra avoir l'honneur d'entrer au service de l'industrie. Il n'y a point de calicots au bout de tout ceci, et par conséquent je cours grand risque de demeurer court en face de l'objection formidable : A quoi cela sert-il?

Je pourrais répondre que l'électricité, à son début, ne semblait pas devoir être plus utile. Tirer des étincelles d'une machine, amuser les curieux, satisfaire les savants et tous ceux qui ont la faiblesse d'aimer la vérité pour elle-même, ce n'était pas grand'chose. Or, aujourd'hui, cette pauvre électricité méprisée, ce joujou des cabinets de physique, produit une révolution industrielle et sociale; elle est réhabilitée aux yeux de l'utilitarisme.

Il serait aisé de multiplier les exemples. Qu'y a-t-il eu de plus inutile que la chimie? Qu'y a-t-il de plus utile maintenant? Combien de fabriques mettent à profit ses découvertes, qui ne semblaient intéresser que les amateurs du vrai! Elle guide la justice elle-même dans ses recherches, et, signalant des crimes accomplis dans le secret, elle nous protége contre les empoisonneurs.

Voilà ce qui a eu lieu; mais quand il en aurait été autrement, la chimie et l'électricité mériteraient-elles nos dédains? N'est-ce rien que la science pure? N'est-ce rien de connaître un peu mieux le monde que nous habitons et les lois qui y sont établies? N'est-ce rien d'ouvrir nos yeux à des rayons nouveaux et nos esprits à des conceptions nouvelles?

On peut certes demander à quoi servent les péril-

Digitized by Google

leuses entreprises des Franklin, des Bellot et des Macclure. Tant de vies exposées ou sacrifiées pour ouvrir un passage qui ne sera jamais ouvert que sur les cartes de géographie ! Mais on peut répondre que cela sert plus que l'invention d'une machine ou la fondation d'une société anonyme. Cela sert à agrandir le champ des connaissances humaines ; cela sert surtout à faire respirer à notre génération quelques bouffées d'héroïsme, d'air salubre et vivifiant.

A quoi sert de compter les étoiles ? à quoi sert de cataloguer les plantes ? à quoi servent les bavardages de tribune ? à quoi servent les élucubrations des penseurs ? à quoi servent les fantaisies des poëtes ? à quoi servent les parleurs, les écrivains, les savants, les théoriciens, les « idéologues ? » à quoi sert tout ce qui ne produit ni charbons, ni filés, ni étoffes ?

Eh bien, l'inutile est précisément la plus belle part de notre patrimoine ici-bas. Faites le bilan de la fortune humaine, et vous trouverez que les grands profits, les profits durables sont venus de l'inutile. Les gens inutiles, penseurs, bavards et poëtes, ont fait croître, prospérer et durer leur pays. Les plus petites contrées sont devenues grandes parce qu'elles avaient possédé de ces gens-là. La vraie et impérissable nationalité s'est fondée sur ces misères méprisables, des mots, des rimes, des idées. La Grèce a vécu à cause de ses philosophes, de ses écrivains et de ses artistes ; elle est restée vivante, même après sa mort, à cause d'eux ; à cause d'eux, elle a ressuscité et ressuscitera, en dépit des protestations de la politique. Il est vrai qu'elle avait aussi pour elle cette autre inutilité, l'héroïsme de ses enfants. Il s'est trouvé que les trois cents n'avaient pas

Digitized by Google

trop mal calculé en mourant aux Thermopyles. Jamais victoire ne valut semblable défaite, et les gens qui savent périr de la sorte ne succombent jamais entièrement.

Nous allons redescendre, et beaucoup, pour retrouver les tables tournantes. Cependant la question est au fond la même. Les tables ne servent à rien ! Soit, elles s'y résignent. Voici, quant à présent, leurs seules prétentions :

Elles ont donné lieu à un débat qui ne sera pas perdu, car la suppression brutale des faits observés a été tentée et n'a pas réussi. C'est un important résultat, par le temps qui court. La pensée a donné signe de vie; le dévouement à la vérité, l'indépendance des caractères ont manifesté quelque énergie.

Voilà un avantage très-réel, et qui ne se présente pas isolé. La science vient de faire un pas en avant, un des voiles qui recouvrent l'organisation des choses physiques a été soulevé.

Pour quiconque a connu les jouissances que donne la science pure, la valeur d'un tel progrès n'a pas besoin d'être signalée. C'est un véritable événement. Nous allons enfin pénétrer dans l'étude de ces phénomènes mixtes, devant laquelle nous avions honteusement reculé jusqu'ici. Une immense lacune existe encore dans nos descriptions du monde matériel; elle va être graduellement comblée.

Maintenant, que notre agent soit celui du magnétisme animal, ou qu'il s'en distingue; peu importe. Dans l'un et l'autre cas, nous sommes à l'entrée d'une voie où nous avancerons rapidement.

Ceci a-t-il du rapport avec le magnétisme, ainsi que semblent l'indiquer la plupart des faits observés? Alors

Google

une grande lumière est répandue sur les découvertes magnétiques, la présence d'un fluide matériel est mise hors de doute, beaucoup d'assertions contestées reçoivent une confirmation aussi éclatante qu'inattendue. Il devient, en effet, impossible d'attribuer exclusivement aux nerfs et à l'imagination les phénomènes qui se manifestent sous l'influence des magnétiseurs; les tables n'ont ni imagination ni nerfs, et cependant elles obéissent, elles obéissent quand on ne les touche pas.

Si, contre toute apparence, l'analogie n'était qu'apparente et si nos expériences par conséquent n'avaient rien de commun avec celles du magnétisme, leur intérêt n'en serait point diminué. Nous demeurerions en présence d'un fait immense : la volonté humaine disposant d'un agent physique qu'elle dirige, et par lequel elle met en mouvement des corps inertes.

Je ne sais pas ce qu'il faudrait aux savants, si une telle indication ne suffisait pas pour les exciter ! Quel champ de travaux et de découvertes ! Ici tout est neuf; nous sommes, je le répète, à l'entrée d'une avenue, et nous ne savons pas encore où elle conduira. Il y a certes de quoi tenter les investigateurs sérieux. La classe entière des phénomènes où le moral et le physique se mêlent et réagissent l'un sur l'autre se trouve devant eux. Je ne vois pas en quoi la loi dont il s'agit serait inférieure à celles dont la constatation honore la science moderne, aux lois de la pesanteur, du magnétisme, de la chaleur, de la lumière et de l'électricité. Entre nos mains incompétentes et inexpérimentées, le fait nouveau n'a pas pu se produire avec tout son éclat; il attend qu'un vrai savant s'en occupe, il saura récompenser ses efforts.

Digitized by Google

Ainsi le ridicule et inutile phénomène des tables nous aura donné d'abord une leçon de courage, en nous apprenant à braver les intolérances de la discussion; ensuite une leçon d'humilité, en nous apprenant que nous ne savons pas tout; et de plus il nous aura ouvert une porte trop longtemps fermée, la porte des faits mixtes que la vraie science tiendra à honneur de regarder en face.

J'ai l'air de conclure; et cependant je n'ai pas encore répondu à l'objection par excellence, à celle qu'on rencontre partout, à celle qu'on ne réfutera jamais parce qu'elle ne repose sur rien, à celle qui survivra à toutes les autres. Il y a des gens avec lesquels les raisonnements sont en pure perte, car ils ne raisonnent pas. Ils ne raisonnent ni ne lisent. Ils ne liront pas ceci, et ils le jugeront; ils le jugeront d'emblée, du haut de leur grandeur, au moyen d'un argument invincible : « Je ne crois pas, parce que je ne crois pas ! » C'est simple, facile et péremptoire. Je n'admets pas ces choses-là ! Vous perdez votre temps à me conter « vos histoires ! »

Les critiques de cette école sont aussi vieux que le monde. Il y en a toujours eu et il y en aura toujours. Du temps de Molière ils attaquaient l'*École des femmes*, et les plus habiles gens ne pouvaient leur tenir tête, car ils avaient une réponse admirable, réponse unique mais suffisante, à laquelle il n'y a rien á répliquer: tarte à la crème ! Écoutez plutôt:

LE MARQUIS.

Quoi, chevalier! est-ce que tu prétends soutenir cette pièce?

Digitized by

DORANTE.

Oui, je prétends la soutenir.

LE MARQUIS.

Parbleu, je la garantis détestable.

DORANTE.

La caution n'est pas bourgeoise. Mais, marquis, par quelle raison, de grâce, cette comédie est-elle ce que tu dis?

LE MARQUIS.

Pourquoi elle est détestable?

DORANTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Elle est détestable, parce qu'elle est détestable.

DORANTE.

Après cela il n'y a plus rien à dire. Voilà son procès fait. Mais encore instruis-nous, et nous dis les défauts qui y sont.

LE MARQUIS.

Que sais-je, moi? je ne me suis pas seulement donné la peine de l'écouter. Mais enfin je sais bien que je n'ai jamais rien vu de si méchant, Dieu me sauve. . . .

. . . . . .

ÉLISE.

Dites tout ce que vous voudrez, je ne saurais digérer cela, non plus que *le potage* et *la tarte à la crème* dont madame a parlé tantôt.

LE MARQUIS.

Ah! ma foi, oui, *tarte à la crème!* Voilà ce que j'avais remarqué tantôt; *tarte à la crème!* Que je vous suis obligé, madame, de m'avoir fait souvenir de *tarte à la crème!* Y a-t-il assez de pommes en Normandie

Digitized by Google

pour *tarte à la crème!* Morbleu, *tarte à la crème!*

DORANTE.

Eh bien! que veux-tu dire? *tarte à la crème!*

LE MARQUIS.

Parbleu, *tarte à la crème!* chevalier.

DORANTE.

Mais encore?

LE MARQUIS.

Tarte à la crème.

URANIE.

Mais il faut expliquer sa pensée, ce me semble.

LE MARQUIS.

Tarte à la crème, madame.

URANIE.

Que trouvez-vous là à redire?

LE MARQUIS.

Moi? rien. *Tarte à la crème.*

URANIE.

Ah! je le quitte.

« Je le quitte » est bientôt dit; mais *tarte à la crème* est plus sérieux qu'il n'en a l'air. Il tient au fond même du mal contre lequel nous avons à lutter : le mépris de la vérité. Devant *tarte à la crème,* il n'y a ni vrai ni faux. *Tarte à la crème* adopte ce qu'il veut et rejette ce qui lui déplaît. Il n'a pas à rendre compte de ses raisons; il n'a pas à tenir compte des raisons des autres. Son opinion est fixée, son siége est fait. N'allez pas argumenter avec lui. *Tarte à la crème!*

Et ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'il n'a pas si mauvais air qu'on pourrait le supposer. Son ton dégagé et railleur fait naître une idée de supériorité. Comme

Digitized by Google

il ne se risque jamais que dans les opinions reçues, moyennes, bien vues et bien portées, comme il se tient toujours dans le voisinage « de la cire et des sceaux, » il passe pour prudent et perspicace ; du haut de sa grandeur, il persifle tous les genres « d'idéologie, » tous les genres « de fanatisme. »

Aussi ne nous en moquons pas. C'est un personnage. Il faudra compter avec lui. Quand nous aurons bien fait et refait notre démonstration, il s'exclamera comme si de rien n'était, il refusera de voir et d'écouter, il essayera de nous écraser sous ses bruyants dédains. Si cela ne suffit pas, il recourra à un autre procédé, au silence systématique; il comptera sur notre lassitude et sur notre inconstance naturelle. Il attendra patiemment l'heure où notre ardeur sera épuisée. Et il n'attendra pas toujours en vain.

J'ai parcouru le cercle des objections qui s'adressent à la chose; mais il en est d'autres qui s'adressent à la personne, et ce ne sont pas les moins commodes. J'ai besoin d'en dire quelques mots en terminant cette première partie de mon travail.

Et qu'on ne se méprenne pas sur ma pensée. Si ma personne est engagée dans le débat actuel, ce n'est pas que j'aie rien découvert et que l'honneur du progrès scientifique qui se prépare m'appartienne en aucune façon. C'est que j'ai mis quelque persévérance à étudier et quelque résolution à protester. On m'en a su très-mauvais gré, et personnifiant un peu en moi la cause anathématisée des tables tournantes, on s'est écrié à l'envi : « Nous respectons votre caractère, nous hono-

Digitized by Google

rons vos intentions; mais (quand une phrase s'ouvre par des éloges, il faut s'attendre au *mais*), mais nous vous connaissons pour un esprit ardent et absolu. »

Ardent! absolu! Voilà ma sentence prononcée, et il n'y a pas à en appeler. D'autres parleront même de nature excessive, de tendances chimériques. Et je n'ai pas la moindre envie d'en rire. Je connais ces cris-là; je les ai entendus retentir à mes oreilles lorsque je me permettais de soutenir à la tribune ou la liberté religieuse de mes adversaires, ou l'abolition de la traite et de l'esclavage, ou l'abolition de tout trafic parlementaire et électoral. Un homme qualifié d'ardent, d'absolu, de chimérique, par le temps qui court, c'est un homme mort; autant eût valu être appelé aristocrate en 1793. Les qualités que nous estimons sont celles que recommande l'éclectisme à la mode, lui qui a proclamé la fameuse théorie du succès, et qui déclare aujourd'hui, par la bouche de M. Cousin, que la prudence est la première de toutes les vertus.

Il est vrai qu'à certains jours où la terre tremble, où les révolutions se lèvent, on aimerait à trouver sous sa main un peu moins de prudence et un peu plus d'ardeur. Il y a tel moment où les esprits absolus ne déplairaient pas et où l'on ne serait pas fâché de rencontrer quelques-uns de ces hommes excessifs qui caressent encore la chimère des principes, du droit, des formes constitutionnelles. Mais on les a écartés avec tant de soin, qu'on n'a plus alors autour de soi que des gens sages, sensés, habitués à tenir compte des circonstances, à subir les *nécessités* gouvernementales, à s'accommoder de tous les régimes. On récolte ce qu'on a semé; les hommes absolus gênent et soutiennent, les

Digitized by Google

hommes prudents ne gênent pas et laissent tomber.

Je me fais gloire, certes, d'être un esprit ardent et absolu. Puisqu'on a jugé bon de me jeter ce mot comme une réfutation suffisante (et elle suffit aux yeux de bien des gens), je le relèverai pour m'en parer. Oui, c'est avec ardeur que j'ai défendu la cause de l'ordre, celle de la liberté, celle du christianisme. Je suis absolu, très-absolu dans mes convictions, et je demeure assez chimérique pour conserver un libéralisme passé de mode. Qu'on se moque de moi, j'aime encore du fond du cœur la liberté politique; j'aime la liberté du commerce; j'aime la liberté religieuse, pour les autres autant que pour moi-même, et je l'ai prouvé; j'aime la liberté personnelle, et l'esclavage protestant des États-Unis me révolte, me dégoûte encore plus que l'esclavage catholique du Brésil ou de Cuba. Député, je poussais la niaiserie jusqu'à rendre ma réélection impossible, en renonçant à toute sollicitation auprès des ministres.

Voilà bien des chimères, et j'en passe, de peur de me montrer trop modeste. N'ai-je pas achevé d'ailleurs de me compromettre, en soutenant le phénomène des tables par cela seul que je le savais vrai, sans me demander si cette opinion était suffisamment grave, si elle était admise, si elle n'était pas de nature à me compromettre aux yeux des gens *sensés!* Que voulez-vous! les esprits excessifs et absolus recommencent toujours à dire ce qu'ils pensent et à affronter le qu'en dira-t-on. C'est un mal dont on ne saurait les guérir. Si vous les pressez tant soit peu, ils vous feront des confidences plus singulières encore. Ils prétendent que les chimériques, ce sont ceux qui aspirent à fonder une société sans principes, une nation de Philintes d'où les Alcestes seraient ex-

Digitized by Google

clus, qui remplacent les vérités par des compromis, qui font la guerre aux individualités vigoureuses, aux actes d'indépendance, aux croyances exclusives, ceux qui signent certains traités d'alliance entre la philosophie et le christianisme, ceux qui veulent une religion pour le peuple et non pour eux-mêmes, ceux qui font consister la souveraine habileté et la grande politique à se préserver des convictions énergiques qui pourraient être incommodes, le cas échéant.

Mais on va se récrier. Que parlez-vous d'ardeur, d'esprit chimérique ou absolu ! Il s'agit bien de cela ! c'est votre crédulité qu'on accuse !

Je comprends; un chrétien est nécessairement crédule! On a beau jeu contre quelqu'un lorsqu'on peut dire : « Il est brave homme; mais il croit à la Bible.... Vous sentez qu'il n'a pas de peine par conséquent à croire aux tables tournantes. Ces têtes toutes pleines de merveilleux voient partout des prodiges et des miracles, des sorcelleries, des revenants, des anges et des démons, ces têtes-là ne sont que trop accessibles aux fables récemment importées au milieu de nous. »

Voilà ce qui se dit, ou du moins ce qui se chuchote à voix basse. Eh bien, je veux arracher leur dernier prétexte à mes contradicteurs.

Savent-ils en quoi elle consiste, cette crédulité qui accepte la Bible? Avoir cherché, examiné, lutté pendant des années; avoir connu les angoisses du doute, s'être enfin rendu en présence de preuves telles qu'il y aurait cent fois plus de crédulité à les rejeter qu'à les admettre; prendre au sérieux chaque parole des saints livres; humilier sa raison en présence des mystères qu'ils révèlent, mais refuser tout accès aux mystères qui ont

oogle

une autre origine; de quel nom cela doit-il s'appeler? Je crois à toutes les déclarations de l'Écriture; j'y crois et j'y trouve la paix de mon âme, la base inébranlable sur laquelle repose mon être moral; est-ce à dire que mon âme soit ouverte par cela même aux sortiléges et aux légendes? La vérité, au contraire, me défend contre les fables; la foi me détourne des crédulités.

Ah! je voudrais faire comprendre au lecteur à quel point la croyance chrétienne est incompatible avec ces honteuses et puériles inventions que la superstition ose encore colporter. Je voudrais exprimer comme je le sens le dégoût qu'excitent ces impurs miasmes chez l'homme habitué à respirer l'air pur, celui des hautes cimes, celui de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ma seconde partie montrera si j'ai du faible pour le surnaturel apocryphe, si je donne aisément accès aux anecdotes merveilleuses, aux faux miracles, aux sortiléges et aux revenants.

Mon scepticisme est tel en pareilles matières, qu'il avait suffi d'abord des prétentions révélatrices des tables pour me rendre obstinément hostile au grand phénomène physique qu'elles mettent en lumière. Je m'accuse d'avoir levé les épaules plus haut que personne, d'avoir tenté les expériences avec le désir de les voir manquer, de les avoir contestées dans tous leurs détails, de ne m'être rendu enfin qu'à la dernière extrémité.

J'en suis fâché pour ceux qui aimeraient à me supposer crédule; ils se sont mal adressés. Sauf le parti qu'on peut toujours tirer de l'assimilation générale entre ces deux termes, chrétien et tête faible, je ne leur fournirai pas matière à se récrier.

Digitized by Google

Et maintenant, laissant les explications personnelles dont il ne faut pas abuser, même quand elles sont devenues inévitables, j'aurais bien envie de demander de quel côté sont les esprits faibles et les gens crédules : du côté de ceux qui craignent la lumière, qui ne veulent pas voir ce qui est, qui repoussent les faits sans consentir à les examiner, qui se cramponnent à leur science définitive, à leurs lois physiques promulguées dans les formes, arrêtées et parafées *ne varietur*, qui reculent devant une loi nouvelle, comme si le monde devait crouler le jour où il cesserait de marcher « selon les règles ; » ou du côté de ceux qui cherchent le grand jour, qui vérifient, qui regardent, qui expérimentent, qui aiment la vérité, qui croient à la vérité, qui ne tremblent jamais pour elle, persuadés qu'elle grandit toujours à mesure que l'homme s'élève, semblable à ces grandes montagnes qui nous semblent d'autant plus hautes que nous sommes montés plus haut nous-mêmes afin de les contempler.

Cette foi sans réserve à la vérité explique pourquoi je ne me suis pas arrêté devant une objection, la plus grave de toutes, qu'on s'étonne peut-être de n'avoir pas vue paraître encore, et qui servira de transition naturelle entre la première et la seconde partie de mon travail.

« Vous auriez dû vous abstenir, nous dit-on, car vous ouvrez la porte aux superstitions. Ce qui n'est pour vous qu'un phénomène physique, sera pour le plus grand nombre un phénomène surnaturel. Les tables tournantes devaient conduire et ont conduit

aux tables parlantes, et il était impossible qu'il en fût autrement. On n'arrête pas les gens qu'on a lancés. Le plus sûr est d'étouffer à leur naissance les vérités qui menacent de devenir dangereuses plus tard. »

Je ne crois pas et j'espère que je ne croirai jamais à la théorie des vérités dangereuses; théorie infâme, qui n'est inventée que pour arrêter tout progrès, pour justifier tout despotisme, pour réhabiliter les crimes du passé et préparer ceux de l'avenir.

Certes, à le prendre par là, le christianisme aurait été au premier rang des vérités dangereuses, de celles qu'une certaine sagesse aurait supprimées pour n'avoir pas à les défendre. Nier est plus simple que de préserver, et notre lâcheté trouve son compte à répudier ce rude métier qui est le nôtre, le métier de gardiens vigilants du vrai, de combattants toujours armés contre des erreurs toujours renaissantes. Retranchez un principe, vous retrancherez en même temps toutes les conséquences bonnes ou mauvaises, légitimes ou illégitimes qui viendront s'y rattacher un jour; coupez un arbre, vous tuerez du même coup les branches utiles et celles qui exigeraient plus tard l'action de votre serpette. L'Évangile, je le répète, aurait dû être rejeté au temps des apôtres; les gens prudents auraient dû y pourvoir alors. N'était-il pas évident qu'une telle doctrine, par cela même qu'elle s'adressait aux sentiments les plus profonds du cœur de l'homme, ne manquerait pas de soulever plus d'orages qu'aucune autre? Était-il si difficile de prévoir qu'elle serait plus féconde qu'aucune autre en hérésies, en querelles, en violences? Quel fanatisme, que d'impostures, que de persécutions atroces, que de guerres religieuses on aurait épar-

Digitized by Google

gnés à notre pauvre terre, en repoussant d'une main ferme cette vérité imprudente, fatale, qu'on nomme le christianisme!

Cette vérité, et beaucoup d'autres. La chimie ne devait-elle pas avoir ses alchimistes, et l'astronomie ses astrologues? Arrière donc la science des astres et l'analyse des corps! Arrière! nous avons trouvé le moyen de n'avoir plus d'erreurs; c'est de ne plus avoir de vérités, plus de sciences, plus d'idées. Les crétins se trompent moins parce qu'ils pensent moins.

Je doute que la recette soit bien sûre. A mon avis, sans la chimie, nous aurions encore des alchimistes, nous aurions encore des astrologues sans l'astronomie, et si jamais on triomphe des superstitions et des intolérances religieuses, ce sera à force de religion. Le vrai ne saurait nuire. Elle est encore plus sotte que méchante la doctrine de ces obscurantistes qui vont répétant: « Renonçons au libéralisme, car il y a des radicaux. Renversons les tribunes, car on y prononce de funestes discours. Supprimons les journaux, car on en abuse. Maintenons l'esclavage, car les noirs libres ne travaillent pas. Retranchons la liberté des cultes, car les hérétiques en font usage autant que les orthodoxes. »

Il y aurait une noble histoire à écrire, celle de la vérité détruisant par sa seule force toutes les folies qui naissent incessamment sous ses pas. Dieu lui a donné cette admirable puissance. Le système des erreurs utiles est un blasphème et une impiété. Le mal moral n'est vaincu dans nos cœurs que par la vérité révélée; le mal social ne sera vaincu que par des vérités sociales; le vrai libéralisme triomphera des tendances

radicales, et il est réservé à la vraie économie politique de ruiner les dogmes socialistes qu'une science insuffisante a accrédités.

Et pour en revenir à la question spéciale qui nous occupe, si l'on ne veut pas que l'Europe donne, en plein XIXe siècle, le honteux spectacle d'un retour aux sorcelleries du moyen âge, il n'y a pas un moment à perdre; que la science fasse son œuvre, qu'elle étudie et expose les faits, qu'elle cesse de reculer devant une vérité nouvelle. La vérité, ici comme partout, à présent comme toujours, sera le grand remède. On abuse des tables, occupez-vous des tables! On détourne le phénomène de sa nature réelle, étudiez le phénomène et constatez sa nature! Il n'y a ni magie ni sortilége qui résiste à une enquête scientifique assez sincère pour tenir compte de tous les faits.

Nous en avons fait l'expérience. Il y a autant de superstitions à Valleyres qu'ailleurs; il y a autant de curiosité, et la tentation d'essayer des divinations, de se plonger dans le surnaturel n'y est pas moins vive. Qu'est-il arrivé cependant? Ce lieu où tant de tables ont tourné n'a pas été hanté par le plus petit Esprit. Ces intelligences excitées par une recherche persévérante n'ont pas penché un seul instant vers le merveilleux. Pourquoi cela? parce que nous avons regardé la vérité en face, et parce que la vérité prise au sérieux nous a protégés, ainsi qu'il arrive toujours. Plus nous étions affermis par les faits dans notre foi à l'agent physique qui entraîne les tables, et plus nous étions détournés des explications diaboliques. A qui voit de ses yeux la mise en jeu d'une loi naturelle, l'idée de mettre les démons en scène paraît insensée. Mais si

Digitized by Google

nous avions suivi une marche différente, si nous avions cédé aux suggestions académiques, si nous avions essayé de nier l'action d'un fluide; oh! alors, les faits subsistant malgré les dénégations, il aurait bien fallu recourir à un autre procédé pour en rendre compte. Nous aurions eu nos mystères et nos évocations.

Loin de les avoir, nous n'avons pas même pu comprendre que des hommes d'ailleurs éclairés se soient abandonnés à de telles aberrations. Tout est si matériel, si physique dans les expériences des tables! lorsqu'on les prend telles qu'elles sont, on se sent, on se voit en pleine science naturelle. Étranges Esprits, convenez-en, que ceux dont la présence dépendrait d'une rotation, dépendrait du froid ou du chaud, de la santé ou de la maladie, de l'entrain ou de la lassitude d'une troupe de magiciens sans le savoir! J'ai la migraine ou j'ai la grippe; donc les démons ne pourront pas venir ici aujourd'hui!

Il y a quelque chose de plus puissant contre les superstitions naissantes que les mandements d'évêques qui se multiplient depuis quelque temps; c'est d'étudier et de proclamer la vérité physique qui s'est manifestée avec tant d'éclat. Que si, au contraire, on persiste à contester sans avoir rien vu, à railler sans savoir pourquoi; si l'on multiplie les anathèmes scientifiques et religieux sans daigner jeter les yeux sur les faits; si l'on enveloppe le tout dans un triple nuage de vagues terreurs et de suspicions mal définies, il arrivera que le flot des crédulités ridicules achèvera de nous envahir. L'histoire des derniers mois ne peut laisser aucun doute à cet égard, et il ne nous manquerait plus qu'une dé-

Digitized by Google

fense de la police pour achever de fonder chez nous la foi aux nouveaux prodiges.

Telle est la conviction qui m'a soutenu dans mes réclamations et dans mes recherches. Sans elle je n'aurais pas agi, parlé, écrit; je n'écrirais pas encore à l'heure qu'il est. Mais je savais et je sais que la vérité pure et simple aura, pour nous retirer du bourbier où nous enfonçons, une force que ne possèdent ni la police, ni les évêques, ni les académies.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

ANNEXES

Il me semble utile de reproduire ici les quelques pages que j'ai publiées précédemment sur la question des tables tournantes. Tout en manifestant les progrès successifs de ma pensée, elles montreront que j'ai adopté dès l'origine ma position actuelle, et que je ne m'en suis jamais écarté. Certitude et importance du phénomène physique, absurdité du fait surnaturel, telle était déjà ma thèse lorsque j'adressais les lettres suivantes au *Journal de Genève*, au *Journal des Débats* et à l'*Illustration*.

Digitized by Google

Digitized by Google

JOURNAL DE GENÈVE

26 mai 1853.

Valleyres (Vaud), 12 mai 1853.

Messieurs,

C'est poussé par un sentiment de *devoir* que je m'adresse à vous. Toute vérité nous oblige, et nous sommes toujours tenus de protester contre cet étrange et commode dédain que certains savants (sans compter les ignorants) opposent aux faits dont ils ne connaissent pas l'explication.

Tel est le sentiment qui me porte, malgré mon incompétence scientifique, à vous transmettre le récit de l'expérience qui vient d'avoir lieu ici aujourd'hui. Loin de m'associer à la pensée qui inspire le dernier compte rendu de M. Foucault dans le *Journal des Débats*, je soutiens que rien n'est moins philosophique que d'établir *à priori* l'impossibilité des choses qu'on refuse de vérifier. Quand je vois M. Foucault féliciter les académies de n'avoir donné aucune attention aux *tables tournantes*, je me pose deux questions :

1° Les académies auraient-elles la prétention de concevoir tout ce qu'elles admettent? Si la transmission de ma volonté

Digitized by Google

à un meuble qui est devenu en quelque sorte mon membre, est incompréhensible, la transmission de ma volonté à ma jambe ou à mon bras se comprend-elle beaucoup mieux?

2° Est-il permis de considérer comme un sujet de plaisanteries la question, si sérieuse en elle-même, de savoir si l'esprit humain vient ou non de soulever un des voiles qui lui cachent les grandes lois divines, et de reconnaître une fois de plus sa prodigieuse ignorance?

Je crois qu'une de ces lois vient d'être découverte. Au reste, l'opinion publique en jugera. Elle en jugera, en dépit des haussements d'épaules ou du silence concerté de ceux qui semblent contester aux simples mortels le droit d'observer les faits et de les apprécier au moyen de leur bon sens. S'il faut un diplôme pour en parler, je dois me taire, comme les laïques du moyen âge se taisaient en présence des théologiens. Mais vous penserez peut-être, messieurs, que nous n'en sommes pas encore tout à fait revenus là, et vous voudrez bien accueillir le récit que j'ai à vous faire, avec les réflexions qui en ont motivé l'envoi.

Nous avons pris une table de frêne, dont le plateau a 80 centimètres de diamètre. Il est monté sur une lourde colonne du même bois, qui se termine par trois pieds, distants entre eux de 55 centimètres.

Les personnes qui ont pris part à l'expérience sont deux savants botanistes, MM. Muret et Reuter, M. le pasteur Tachet, M. Boissier, plusieurs domestiques, trois enfants de onze à quinze ans, ma femme et moi.

La table a eu beaucoup de peine à se mettre en mouvement. Ce n'est qu'au bout d'une heure environ qu'elle a commencé à tourner. Le mouvement, très-contrarié d'ailleurs par les inégalités du parquet, a fini cependant par s'opérer dans les deux sens opposés, selon notre volonté. Cette volonté suffisait aussi pour l'arrêter brusquement.

Je n'insiste d'ailleurs pas sur ce point. Le phénomène de la rotation, s'il était seul, ne me paraîtrait pas entièrement

concluant. Je suis défiant quoique je ne sois pas académicien, et j'admets qu'il est possible (à la rigueur) qu'une impulsion mécanique soit involontairement imprimée.

Mais la rotation ne sert qu'à préparer d'autres phénomènes, dont il est impossible de demander l'explication à une action musculaire quelconque.

Chacun de nous à son tour a adressé à la table des ordres auxquels elle a ponctuellement obéi, et je réussirais difficilement à vous peindre le caractère étrange de ces mouvements, de ces coups frappés avec une netteté, avec une solennité qui nous épouvantait presque. — « Frappe trois coups, frappe dix coups. Frappe avec ton pied gauche, avec ton pied droit, avec le pied du milieu. Lève-toi sur deux de tes pieds, sur un seul de tes pieds, tiens-toi debout, résiste à l'effort de ceux qui, placés du côté où tu te lèves, cherchent à te ramener à terre. »

Après chaque commandement, la table obéissait. Elle opérait des mouvements qu'aucune complicité involontaire ou volontaire n'aurait pu provoquer, car nous aurions vainement tenté ensuite de l'amener et de la maintenir par une pression des mains dans la situation qu'elle prenait sur un seul pied, résistant d'une manière incontestable aux efforts destinés à la faire redescendre.

Chacun de nous a donné les ordres avec un égal succès. Les enfants se sont fait obéir comme les grandes personnes.

Il y a plus. On est convenu que celui qui commanderait ne prononcerait pas à haute voix le nombre des coups, mais se contenterait de les penser, après les avoir communiqués à l'oreille de son voisin. Eh bien! la table a obéi. Il n'y a jamais eu la moindre erreur.

Chacun a ordonné à la table de frapper autant de coups qu'il avait d'années, et la table a indiqué notre âge tel qu'il était dans notre esprit, se hâtant même de la manière la plus comique lorsque le nombre des coups à frapper était un peu considérable. Je dois avouer, à ma honte, que j'ai été re-

Digitized by Google

pris par elle, car ayant involontairement diminué mon âge, la table a frappé 43 coups au lieu de 42, parce que ma femme avait pensé au chiffre véritable.

Enfin, après avoir continué pendant plus d'une heure ces expériences, auxquelles les voisins et les valets de ferme sont venus prendre part, j'ai senti qu'il était temps d'y mettre un terme. J'ai ordonné à la table de se dresser, de se dresser encore, et de se renverser de mon côté, ce qu'elle a fait.

Agréez, etc.

A. DE GASPARIN.

JOURNAL DES DÉBATS

30 août 1853.

Valleyres (Vaud), 13 août 1853.

Monsieur,

Il faut absolument que quelqu'un réponde à votre feuilleton du 15 juillet sur les tables tournantes; il faut qu'avec les égards dus au mérite de M. Foucault, on puisse opposer des *faits* aux assertions qu'il a émises. Ceux qu'il classe parmi les niais et parmi les illuminés ont sans doute le droit d'être entendus avant de subir leur sentence. Un droit! je me trompe : il y a plus que cela ici, il y a un devoir à remplir, et vous l'avez certainement prévu lorsque vous avez inséré le jugement aussi expéditif que faiblement motivé qui atteint un grand nombre de vos lecteurs. A défaut de contradicteurs plus compétents, j'ose me présenter, et je croirais vous faire

Digitized by Google

injure en sollicitant l'insertion de ma lettre. Votre impartialité m'en est garant.

Le compte rendu du 15 juillet était un réquisitoire. Après un réquisitoire, les accusés ont toujours la parole. Ce n'est pas mon affaire de discuter les opinions de M. Foucault; c'est mon affaire de protester, quand l'exposition des opinions fait place à l'appréciation des personnes. M. Foucault a parlé de « profond dégoût, » de « scènes burlesques, » de « comédie, » de « bandes d'illuminés. » Il a versé à pleines mains le ridicule. Il a déploré l'imbécillité du siècle, et montré le savant, c'est-à-dire l'homme des sciences exactes, conservant seul son bon sens au milieu de ces pauvres ignorants, légistes, administrateurs, philosophes, agriculteurs, hommes politiques, *canaille, sotte espèce*, qui sont la proie des illusions, des superstitions les plus honteuses, et qui ne savent ni observer ni raisonner. Rien de plus imposant que l'apparition du représentant unique de l'intelligence humaine, qui daigne se mêler un moment à la tourbe. Il est vrai qu'il se souvient de sa dignité : « Gardez-vous de supposer, dit M. Foucault, que le grand physicien (M. Faraday) se soit bourgeoisement installé en face d'un guéridon pour le faire tourner sous l'imposition de sa propre main. » *De sa propre main!* Hélas! c'est précisément ce qui a manqué à M. Faraday. S'il avait poussé la condescendance envers les simples mortels jusqu'à se servir comme eux de sa propre main, il aurait peut-être évité de compromettre une belle renommée scientifique par la découverte d'une prétendue démonstration qui ne démontre rien et qui ne s'applique à quoi que ce soit.

Permettez, monsieur, qu'avant d'aborder les questions techniques, j'insiste sur ces observations générales. Elles ont plus d'importance que la rotation des tables, et, à vrai dire, ce sont elles qui me mettent la plume à la main. Notre époque n'est que trop livrée au despotisme des sciences positives. Elle n'est que trop disposée à réserver pour elles seules

by Google

le titre de sciences. Je voudrais qu'on songeât enfin à combattre une usurpation décidément excessive. Il y a d'autres savants que ceux qui emploient les formules algébriques ; il y a d'autres vérités que celles qui se démontrent par des théorèmes; il y a d'autres faits que ceux qu'aperçoit le télescope ou que met à nu le scalpel; il y a d'autres lois naturelles que celles dont les académies ont arrêté la promulgation; il y en a qu'elles tiennent à ne pas reconnaître et qui excitent chez elles des répugnances extrêmes, parce qu'elles menacent nos tendances matérialistes en étendant le domaine de l'âme et de la volonté.

Or qu'arrive-t-il? Au moment où l'orgueil des sciences exactes éclate comme jamais il n'avait éclaté, au moment où elles multiplient leurs découvertes et pensent avoir pénétré tous les secrets de la création, survient une petite observation, fâcheuse, imprévue, qui ne se laisse classer dans aucune des catégories officielles. Ira-t-on refaire les catégories pour si peu de chose? Les savants renonceront-ils à leur infaillibilité? Confesseront-ils leur ignorance et leurs limites? Non. Il est plus simple de contester d'avance au fait nouveau le droit d'exister. Il ne doit pas exister, donc il n'existe pas; il n'y a pas de place pour lui dans ce monde. Les académies, qui savent tout et qui comprennent tout, ne sauraient qu'en faire. Jugez s'il est difficile de crier haro sur lui et d'ameuter la masse des ignorants qui affichent la prétention d'être les *gens sensés* par excellence, et dont la profession ici-bas consiste à se tenir « au gros de l'arbre, » selon l'expression de Bassompierre, ne s'écartant jamais des opinions orthodoxes, affirmant d'autant plus qu'ils pensent moins, manifestant leur supériorité par un rigorisme hautain à l'égard des idées suspectes!

Eh bien! voilà ce qui me révolte. Au nom du véritable esprit philosophique, je dénonce les décisions *à priori* et les refus d'examen. Au nom du véritable esprit scientifique, je dénonce la prétention de repousser une chose nouvelle par

Digitized by Google

cela seul qu'elle est nouvelle et qu'elle ne se range sous aucune des étiquettes convenues. Au nom du véritable esprit de liberté, je dénonce l'oppression qu'on prétend exercer en étouffant sous les clameurs ou sous un silence concerté les découvertes qui contrarient la théorie admise. On a le droit de dédaigner, *mais après avoir étudié ;* le dédain qui précède l'étude s'appelle abus de pouvoir. M. Foucault y a poussé et il s'en félicite. « L'Académie des sciences, dit-il avec l'accent du triomphe, l'Académie des sciences a répondu en général par un dédaigneux silence ; elle n'a pas voulu s'occuper des communications qui lui ont été adressées à ce sujet ; elle les a considérées comme non avenues. »

De quel côté est la crédulité, je le demande, du côté de ceux qui ferment les yeux ou du côté de ceux qui les ouvrent, qui comparent, qui expérimentent, qui sont décidés à mettre les faits au-dessus de leurs systèmes au lieu de mettre leurs systèmes au-dessus des faits? Il existe une crédulité négative, qu'on le sache bien. On est crédule en refusant de croire, comme on est crédule en croyant. Ceux qui s'endorment sur le commode oreiller des opinions toutes faites et qui ne commettent jamais l'imprudence d'avoir un avis à eux sont les plus crédules des hommes.

Les plus crédules et les moins courageux! Nos sociétés modernes périssent faute de courage, faute de convictions indépendantes. Nous ne conservons rien, parce que nous ne croyons à rien, et nous ne croyons à rien parce que nous adoptons une fois pour toutes la croyance de tout le monde. Nous n'avons jamais que les idées qu'il est de bon ton d'avoir, et nous en changeons par conséquent lorsque la mode change.

C'est l'amour de la vérité qui nous manque. Aux yeux de l'homme qui aime la vérité, il n'y a pas de vérités indifférentes. Il se sent pressé de défendre celles qui sont méconnues, et il le fait sans calculer les conséquences en ce qui le concerne. On le jugera imprudent, on trouvera qu'il aurait

dû se ménager, se respecter, se réserver pour des sujets plus sérieux ! Qu'importe ? La défense du vrai n'est au-dessous de personne. Celui qui laisse maltraiter une vérité, si petite soit-elle, est aussi lâche que celui qui laisse maltraiter un homme dans la rue. Nous nous devons à qui a besoin de nous.

Vous comprenez maintenant, monsieur, le sentiment qui me pousse à vous adresser ces lignes. Je suis aussi défiant qu'un autre ; je conçois, j'honore, j'approuve la défiance en pareille matière ; j'ai levé les épaules comme un autre quand on a commencé à parler des tables ; j'ai refusé de croire avant d'avoir vu ; même après avoir vu, j'ai tenu à revoir, à revoir plusieurs fois, avec des précautions et un contrôle scientifiques ; j'ai écarté les expériences dont le résultat pouvait s'expliquer par une action musculaire quelconque, volontaire ou involontaire ; enfin j'ai été aussi rigoureux, plus rigoureux envers le phénomène dont il s'agit que M. Faraday et M. Foucault. Mais je n'ai pas décidé d'avance que le phénomène *devait* être une illusion et que ses partisans *devaient* être des illuminés. Telle est la différence entre leur conduite et la mienne. La différence entre les résultats n'a pas été moindre, et il est bien temps que je vous en dise quelques mots.

M. Faraday ne s'est occupé que de la rotation ! c'est commode. Est-ce équitable ? Quant à moi, j'ai senti qu'il était absurde de se renfermer dans l'étude d'un fait qui prêtera toujours, quoi qu'on fasse, aux interprétations les plus diverses. Quand la table tourne, il est impossible de prouver mathématiquement qu'une action musculaire inconsciente ne détermine pas le mouvement. Sans doute cela est infiniment peu probable, et ceux qui ont assisté à des expériences où la table reste obstinément immobile, malgré la bonne volonté des assistants, malgré leurs ordres répétés et leur excitation nerveuse, tandis que d'autres fois deux ou trois minutes suffisant aux mêmes personnes pour amener une rotation éner-

gique, ceux-là auront de la peine à admettre l'explication tirée d'une impulsion mécanique involontaire. Toutefois il suffit que le doute soit permis; le doute doit prévaloir. Vous voyez que je suis de bonne composition.

Il s'agit donc de se renfermer dans un ordre de faits où l'illusion ne soit pas concevable, et où l'action involontaire soit tellement hors de cause, que l'action volontaire et la fraude elle-même ne puissent produire aucun résultat.

Cet ordre de faits se trouve essentiellement dans l'accomplissement *des ordres non exprimés*.

J'ai donc pris une table de frêne dont le plateau a 80 centimètres de diamètre, et qui est montée sur une lourde colonne du même bois, terminée par trois pieds distants entre eux de 55 centimètres. Elle a été mise en mouvement, puis l'expérience décisive a commencé.

Je dis « l'expérience, » je devrais dire « les expériences; » car ce que je rapporte ici a été renouvelé et vérifié bien des fois, et les expériences, séparées par des intervalles de plusieurs jours ou de plusieurs semaines, ont eu un grand nombre de témoins parmi lesquels on compte des hommes qui ne sont rien moins qu'ignorants, crédules ou illuminés.

Voici comment nous avons procédé :

On a décidé qu'afin que le fait fût concluant, il fallait que la table obéît douze fois de suite[1], sans la moindre erreur. Un des témoins inscrivait sur un morceau de papier le nombre des coups que devait, selon lui, frapper la table; puis il montrait en secret le papier à celui des expérimentateurs qu'il chargeait de donner l'ordre. Toutes les autres personnes qui entouraient la table avaient les yeux fermés et ne les ouvraient qu'après la fin de l'opération. Il était donc absolument impossible que le chiffre demandé fût connu ou

[1] J'indique ce chiffre douze, qui a été celui de la dernière expérience. Nous avons d'autres fois exigé le succès non interrompu de vingt, de trente commandements successifs.

Digitized by Google

soupçonné par aucune d'elles. Ce n'était pas tout : afin que la personne qui connaissait seule le chiffre ne pût pas déterminer elle-même le mouvement par une pression involontaire ou volontaire, on lui imposait le plus souvent la condition d'adresser son commandement au pied placé immédiatement devant elle et sur lequel, par conséquent, elle n'avait aucune action.

Les choses étant ainsi réglées, douze nombres ont été successivement communiqués à des personnes dont l'autorité sur la table était constatée, et douze fois le pied désigné s'est levé et a frappé distinctement le chiffre qui n'était connu que d'un seul des dix expérimentateurs formant la chaîne. Ces chiffres étaient impossibles à prévoir ; ceux qui les écrivaient y avaient mis une malice bien naturelle. Les nombres étaient tantôt très-petits, et tantôt très-élevés. Une fois nous avons été surpris de voir que le pied demeurait immobile, malgré l'ordre qu'il venait de recevoir. L'explication ne s'est pas fait attendre : le chiffre inscrit sur le papier était zéro ! Ceux qui croient à une action involontaire voudront bien expliquer comment ces neuf personnes, persuadées que le pied devait se lever, ne lui ont imprimé aucun mouvement, par cela seul que la dixième personne (sans action sur le pied placé devant elle) savait que son commandement correspondait au chiffre zéro.

Nous avons voulu éprouver alors jusqu'où pouvait aller la force communiquée à la table : nous avons fait monter sur elle un homme qui pèse 87 kilogrammes ; nous avons ordonné à la table de tourner, et après de longs délais, des tentatives, des craquements, elle y est parvenue. Nous lui avons ordonné de frapper des coups, et elle y est également parvenue ; nous lui avons ordonné de se dresser entièrement et de renverser son fardeau, elle s'est dressée[1].

[1] Cette expérience n'a pas toujours réussi. La puissance, qui varie avec les personnes, varie aussi avec les jours.

Digitized by Google

Ici, qu'il me soit permis de présenter une remarque. Je ne mentionne que les faits que nous n'avons pas pu réaliser en y mettant ensuite toute notre force et toute notre mauvaise foi. Pour chaque expérience, nous avions institué ce que nous appelions *le contrôle de la fraude*. Nous étions décidés à considérer comme nulles toutes celles que notre action musculaire volontairement appliquée parviendrait à faire réussir. C'est ainsi qu'après la cessation du phénomène nous nous sommes placés autour de la même table et que l'un de nous a essayé, par fraude, de déterminer le pied placé devant lui à frapper le chiffre auquel il pensait. Inutiles efforts ! l'immobilité a été complète. Lorsque les autres membres de la chaîne cherchaient à imprimer le mouvement, ils y parvenaient sans doute ; mais alors le mouvement avait lieu même quand le nombre pensé était zéro. Nous avons ensuite combiné toutes nos forces, dans le but de faire tourner et frapper la table chargée comme je le disais tout à l'heure ; nous avons appuyé afin qu'elle se dressât, et nous n'avons pas réussi.

Il me semble que ceci signifie bien quelque chose. Ceux qui croiraient que la combinaison des forces involontairement exercées par des doigts qui n'ont aucune apparence de tension dépasse de beaucoup les forces volontairement exercées par des doigts qui se crispent et se roidissent pour obtenir un résultat, ceux-là nous sembleraient mériter mieux que nous l'accusation de *crédulité*. Ils la mériteraient surtout s'ils mettaient par-dessus le marché l'exécution des *ordres non exprimés* au compte de l'intégration des forces infinitésimales !

Je veux appeler l'attention sur une dernière circonstance du phénomène qui nous incorpore en quelque sorte un meuble, qui le transforme momentanément en un de nos membres et qui le fait obéir à notre volonté en vertu d'une loi aussi mystérieuse que celle qui met notre corps à la disposition de notre âme et qui transmet des millions d'ordres à nos

Google

divers muscles sans que notre intelligence perçoive autre chose que l'acte définitif seul voulu par nous et à l'accomplissement duquel concourent tous les actes particuliers, actes inconscients, inexplicables, et qui n'en sont pas moins réels. Le phénomène en question n'est pas indifféremment et également produit par tout le monde. Il n'est pas davantage en rapport avec la vigueur physique, ou la force de la volonté, ou l'excitation nerveuse de chacun. Il y a des personnes très-fortes, très-énergiques et très-nerveuses (très-convaincues, en outre), et qui ne se font guère obéir.

Ce fait, qui me paraît de nature à renverser beaucoup d'hypothèses explicatives, nous a donné l'idée de chercher la mesure de l'action exercée par chacun des expérimentateurs. Constater cette action, c'était quelque chose; la mesurer, c'était un pas de plus. Voici comment nous y sommes parvenus :

Nous avons remarqué une personne dont les commandements étaient toujours suivis d'une exécution particulièrement nette et prompte. Nous l'avons successivement mise aux prises avec chacun des autres expérimentateurs. On communiquait secrètement un chiffre élevé à son adversaire, et un chiffre plus faible à elle. L'adversaire donnait l'ordre à la table de frapper le nombre de coups pensé par lui, et il s'agissait de savoir si la personne dont je parle parviendrait à arrêter la table au chiffre qu'elle pensait elle-même. Or sa volonté l'a toujours emporté; toujours, au chiffre précis qui lui avait été secrètement indiqué, elle a empêché l'exécution du commandement.

Alors nous avons essayé l'expérience inverse. Cette personne a été chargée de commander et a reçu communication des chiffres élevés, tandis que chacun des autres expérimentateurs à son tour devait s'efforcer de supprimer les coups à partir du nombre moins considérable dont on lui avait donné connaissance. Le résultat a été identique. Nul n'a pu empêcher la table d'obéir jusqu'au bout; mais rien n'était plus

Google

comique que la difficulté visible avec laquelle elle achevait sa tâche depuis le moment où les deux chiffres et les deux volontés cessaient de coïncider ; rien n'était plus significatif que sa vigueur, sa prestesse et son élan dès qu'on invitait l'adversaire à cesser son opposition. On eût dit une voiture à laquelle on ôte brusquement son sabot et qui roule précipitamment sur la pente.

Enfin on a trouvé la balance exacte des actions. A la personne la plus puissante on a opposé d'abord deux enfants qui ont été sur-le-champ vaincus, puis deux hommes qui n'ont pas mieux réussi, puis deux autres, dont l'un s'est trouvé presque en état de lutter seul. Réunis, ils ont coupé l'exécution du commandement à la limite qui leur avait été fixée.

Je répète que tout cela s'est accompli à maintes reprises, avec des précautions minutieuses, en présence de témoins soupçonneux et qui ne se sont rendus qu'à l'évidence absolue.

Je répète qu'on a eu soin de faire adresser la plupart des commandements au pied placé devant l'expérimentateur qui connaissait le chiffre, pied sur lequel il ne pouvait agir, ainsi qu'il est aisé de le concevoir et que nous l'avons constaté plusieurs fois.

Je répète que les chiffres étaient communiqués à cet expérimentateur seulement, et cela par le moyen de l'écriture, afin d'éviter que le nombre des coups à frapper ne pût être soupçonné à un degré quelconque par les neuf autres personnes qui formaient la chaîne et qui tenaient les yeux fermés pendant la durée entière de l'opération.

J'ai passé sous silence ce qui n'a pas un caractère scientifique, l'imitation des airs chantés, les danses, l'exécution inimitable de l'ordre : « Frappe des coups énormes, frappe des coups très-petits; qu'on les entende à peine. » Je me suis arrêté aux faits qu'aucune complicité volontaire ou involontaire ne saurait expliquer, et qui révèlent une loi

Digitized by Google

jusqu'ici inconnue, soulevant ainsi un coin du voile qui nous dérobe encore en grande partie l'organisation réelle de l'univers.

Une loi, ai-je dit ; et en effet il n'est question *ni de divination, ni de miracle, ni de magie*. Les tables ne devinent rien, et elles savent même si peu ce que vous avez dans l'esprit, que si votre volonté ne les arrête pas au moment où se termine le chiffre pensé, elles continueront indéfiniment, frappant parfois cent, cent cinquante coups, et plus encore. Les tables ne se meuvent pas en dehors des conditions naturelles; pour se soulever, elles ont besoin de rencontrer un point d'appui, une inégalité du parquet, et elles glissent jusqu'à ce qu'elles l'aient trouvée. Les tables ne volent pas. Les tables ne révèlent pas ce qui n'est pas dans la pensée et dans la volonté de l'expérimentateur; quand on veut les charger d'autre chose que d'obéir comme des membres, on arrive à des erreurs continuelles.

On dirait vraiment, à entendre certaines personnes, que le mouvement des tables se rattache à des maléfices, à une influence diabolique ! Je tiens à leur faire connaître deux circonstances qui calmeront leurs appréhensions. D'abord l'horrible mystère ne s'accomplit qu'à la condition d'un certain nombre de rotations ; c'est en tournant que la table se charge, reprend des forces quand elle est fatiguée, et se met en état d'obéir. Ceci n'est déjà pas trop infernal et ressemble bien plutôt à une loi naturelle ; mais voici qui est encore mieux : au milieu des évolutions de la table, il suffit de rapprocher d'elle un morceau de verre pour gêner ses mouvements, et de poser ce verre sur elle pour l'arrêter tout à fait. Quand ce verre est placé près d'un des bords du plateau, il provoque le soulèvement du bord opposé. Des magiciens qui redouteraient à ce point le contact du verre appartiendraient, on en conviendra, à une catégorie inconnue jusqu'ici.

Que les chrétiens se rassurent donc ! il ne s'agit ni de vio-

Google

ler la défense proclamée par Habacuc (chap. II, versets 18, 19 et 20), où *le bois* n'est mentionné que dans le sens d'*idoles de bois*, ni de renouveler les opérations condamnées par Tertullien (*Apologétique*, chap. XXIII), où se trouve la phrase curieuse : « Les magiciens envoient des songes, ayant pour auxiliaires la puissance des anges et des démons qu'ils invoquent *et par lesquels des chèvres et des tables se forment à la divination.* » Il n'y a ici ni divination d'aucune sorte, ni anges ni démons invoqués. Le charlatanisme s'emparera et s'est emparé du phénomène nouveau, comme il s'empare de tout. Qui en doute? Mais un phénomène vrai ne devient pas faux par cela seul que des charlatans s'en emparent.

Que les savants se rassurent aussi. Il ne s'agit pas d'échapper à l'ordre des faits naturels, il s'agit d'en introduire un qui paraît impossible parce qu'il est nouveau. Tout fait nouveau sent la magie. Attendez un peu, et les académies lui feront sa place, et, une fois casé, il nous paraîtra le plus simple du monde, aussi simple que le contact en nous de la pensée et de l'étendue, aussi simple que le retour par la terre du courant magnétique de nos télégraphes, dont le circuit se complète ainsi d'une manière inconcevable, aussi simple que la circulation du sang déclarée impossible et antiscientifique dans son temps.

Il y a quelque chose de très-respectable, je le reconnais, dans la crainte que l'on éprouve de se laisser entraîner sur un terrain où cesserait la catégorie des faits scientifiquement observables et où l'on côtoierait le miracle. Mais avant de s'abandonner à ces craintes, on aurait dû se demander d'abord s'il existe un rapport quelconque entre le miracle qui rend la vie ou la santé, et le mouvement momentané imprimé à un meuble passif qui retombe ensuite aussi inerte que devant, puis si le phénomène des tables ne comporte aucune explication naturelle. Or on conçoit des explications, et j'en indiquerai une. Je n'ai pas d'ailleurs l'imprudence de la donner pour vraie; je la présente comme *possible*, afin de

Digitized by Google

montrer que nous ne sortons pas du terrain des vérités physiques. Supposons qu'un fluide soit émis par les expérimentateurs, et principalement par quelques-uns d'entre eux; supposons que ce fluide ait un mouvement, la rotation n'en résultera-t-elle pas? Supposons que ce fluide prenne la direction que lui imprime la volonté, et qu'il s'accumule dans le voisinage du pied auquel l'ordre s'adresse, le pied ne se lèvera-t-il pas? Supposons que le fluide fuie le contact du verre, le mouvement ne cessera-t-il pas lorsque le verre sera placé au centre de la table? Et dans le cas où le verre est placé vers un des bords, le fluide ne refluera-t-il pas vers l'extrémité opposée, de manière à la soulever immédiatement? Je n'affirme pas que les choses se passent ainsi; je dis qu'elles peuvent se passer ainsi sans miracle et sans sortilége. Le galvanisme, qui n'a rien de miraculeux, fait bien remuer des cadavres; je ne vois pas pourquoi il serait absurde de supposer qu'un autre agent fait remuer un morceau de bois.

Patience! le jour viendra où M. Foucault, qui est un homme de science et de conscience, regrettera d'avoir été si vif. Il se demandera alors quel rapport existe entre le phénomène tel qu'il est et cette prétendue réfutation de M. Faraday, qui a fait pousser tant de cris de victoire. Que démontre M. Faraday au moyen de ses disques superposés? Qu'il y a une force? personne n'en doute. Que nous ne faisons pas un miracle? nous le savions vraiment bien. Que dans une rotation imprimée, les disques supérieurs précèdent les disques inférieurs? cela va sans dire. Cela va sans dire, et cela ne prouve rien : d'abord parce que l'obliquité du mouvement n'en résulte en aucune manière; ensuite parce que l'action oblique, fût-elle manifestée, n'est pas mesurée; enfin et surtout parce que le phénomène de la rotation n'est pas celui que nous mettons en avant, n'ignorant pas qu'il prête aux objections, et qu'une loi nouvelle demande à s'appuyer sur des faits absolument incontestables.

Digitized by Google

Et voilà cependant la grande expérience qui a donné occasion de déclarer que tous les doutes étaient levés, qu'on pouvait enfin se débarrasser des « bandes d'illuminés » et de leurs questions importunes! Dorénavant on ne parlera plus, on ne répondra plus! Après cette étude si complète, qu'examinerait-on encore? La Société Royale de Londres, « qui n'a pas cru manquer à sa dignité » en s'occupant de choses pareilles, M. Faraday, « qui est quelque peu honteux et confus » de s'être abaissé à une telle communication, les autres corps savants, qui n'ont rien examiné et rien dit, tous à l'unisson s'écrient par l'organe de M. Foucault : « On a le droit de renvoyer comme incurables tous ceux qui resteraient inébranlables devant cette fine analyse.... »

Prenons-y garde, les représentants des sciences exactes risquent de devenir, autant que faire se peut aujourd'hui, les inquisiteurs de notre temps. J'ai besoin de revenir, en finissant, à cette pensée qui a été mon point de départ. Les compagnies illustres, que tout le monde respecte et pour lesquelles j'éprouve (on peut m'en croire) autant de respect que qui que ce soit, se doivent et doivent au public de veiller sur elles-mêmes. L'autorité absolue porte à la tête, et nos savants exercent une autorité absolue. S'ils se laissaient entraîner à en abuser; si, persuadés qu'ils possèdent l'explication définitive du monde visible, ils se refusaient à l'examen des faits nouveaux qui semblent ne pas rentrer dans leur explication, ils mettraient en péril leur légitime autorité. Les faits sont plus forts que les académies. Repoussés, niés, moqués, ils n'en subsistent pas moins, et c'est avec une opiniâtreté inexorable qu'ils réclament leur place au soleil. On ne les arrête pas en leur opposant des fins de non-recevoir, des appréciations passionnées ou des réfutations dérisoires.

Voilà ce que j'avais à cœur de dire. Le reste m'importe assez peu. Je ne tiens pas du tout à ce que les tables tournent et obéissent, mais je tiens à ce qu'aucune tyrannie n'étouffe

Digitized by Google

qui parle de « scènes burlesques, de comédie, de bandes d'illuminés, « et qui « renvoie aux incurables » ceux qui résistent à la démonstration de M. Faraday! Je tiens à me respecter en respectant mes contradicteurs, et j'estime trop M. Foucault pour ne pas regretter cette tentative d'étouffer le débat sous les clameurs et les gros mots. Les faits auront aisément raison des injures, et c'est aux faits que j'en reviens.

Il faut, en premier lieu, écarter les fameux disques de M. Faraday. Tous les hommes qui réfléchissent ont déjà compris à quel point l'illustre savant a fait fausse route. A supposer même qu'il s'agît de la rotation (et nous n'avons garde de nous appuyer sur elle, parce qu'elle peut toujours être contestée), le déplacement des disques ne prouverait absolument rien. Qu'il y ait une force développée, c'est ce que personne ne nie; nous ne prétendons pas faire des miracles. Que dans le mouvement imprimé à l'ensemble, les disques supérieurs prennent les devants sur les inférieurs, c'est ce qui aura constamment lieu, par le fait même du mouvement, si perpendiculaire que soit d'ailleurs la position des doigts. Je ne vois qu'un moyen d'échapper à l'anathème de M. Faraday et à ses signes indicateurs : il faut que la table consente à rester immobile.

Mais laissons la rotation. Comme je vous le disais dans ma première lettre, à elle seule elle n'est pas concluante. Or, nous ne devons nous arrêter, en pareille matière surtout, qu'aux observations absolument concluantes.

Celle qui me semble avoir au plus haut degré ce caractère, c'est l'obéissance de la table aux ordres prescrits mentalement. Voici comment nous nous y sommes pris afin de donner à ce genre d'expérience une rigueur scientifique.

L'expérimentateur chargé de recevoir le commandement des témoins et de le transmettre à la table par sa volonté non exprimée est placé devant le pied qu'il doit faire agir, en sorte qu'il ne puisse exercer sur lui aucune action de

Google

levier. Le chiffre des coups à frapper est communiqué par écrit, de telle sorte que les neuf autres expérimentateurs formant la chaîne n'en aient aucune idée et aucun soupçon. Enfin ces expérimentateurs ont les yeux fermés pendant toute la durée de l'opération.

Les conditions étant ainsi réglées, on arrête que l'exécution parfaite des commandements non exprimés devra se renouveler dix fois, douze fois, trente fois de suite, sans aucun mélange d'erreurs, et l'on commence. Dix fois, douze fois, trente fois, les nombres communiqués par écrit sont frappés par le pied qu'ont désigné les témoins. Ces nombres sont impossibles à prévoir, tantôt très-faibles, tantôt très-considérables; parfois la malice des témoins y mêle un zéro, et les expérimentateurs s'alarment en voyant leur table demeurer immobile, quoiqu'elle ait reçu l'ordre de frapper le nombre de coups pensé. Or, il se trouve qu'en restant immobile contre leur désir, elle a ponctuellement obéi.

Quand l'expérience est terminée, on procède à la contre-épreuve. On essaye de réaliser par fraude et au moyen de l'action musculaire le phénomène qui vient d'être accompli sans aucune tension des doigts. L'un des témoins, disposé à contester et à contrôler sévèrement, se place devant le pied qu'il veut faire lever. Il lui ordonne de frapper le nombre de coups pensé par lui, et il s'épuise en vains efforts pour amener son obéissance; le pied ne se soulève pas une seule fois. C'est bien pis encore si les autres personnes placées autour de la table cherchent à aider au succès en provoquant le mouvement du pied rebelle, car l'impulsion sera donnée, même quand le chiffre communiqué en secret se trouvera être zéro.

Tel est le fait principal; il ne dépendrait que de moi d'en joindre beaucoup d'autres. J'évite de le faire : il importe que la discussion ne s'écarte point. Les données du problème sont celles-ci : un certain nombre de personnes (tout le monde ne réussit pas également) font obéir à coup sûr et par un com-

Digitized by Google

mandement muet un pied sur lequel elles n'ont aucune action ; elles font sans effort pendant toute la durée du phénomène ce que leurs efforts ne sauraient obtenir en dehors du phénomène. Est-ce clair ?

J'ai dit que tout le monde ne réussissait pas également. Nous avons profité de cette observation pour tenter la mesure des forces relatives : à l'expérimentateur le plus puissant, nous avons opposé successivement les autres. Le premier l'a constamment emporté, jusqu'au moment où l'on a réuni deux volontés contre la sienne.

Ainsi *a* est chargé secrètement de faire frapper 25 coups, *b* est chargé secrètement de l'arrêter à 18 ; *a* l'emporte, et les 25 coups s'achèvent, quoique affaiblis à partir de 18. On fait maintenant l'inverse : *b* est chargé secrètement de faire frapper 13 coups ; *a* est chargé secrètement de l'arrêter à 7 ; *a* l'emporte encore, et le chiffre 7 ne peut être dépassé. Enfin *a* est chargé secrètement de faire frapper 32 coups, tandis que *b* et *c* réunis sont chargés secrètement de l'arrêter à 20. Il arrive souvent alors que ces deux forces n'équivalent pas encore à celle de *a*, et la table achève le nombre 32 ; mais si à *b* nous ajoutons *e*, par exemple, représentant une puissance supérieure à celle de *c*, *a* est vaincu par cette nouvelle coalition, et à partir de 20, la table demeure immobile.

On va crier à la magie ! au miracle ! toute loi nouvelle semble être un prodige. Or, je tiens à rassurer ceux qui s'alarment ainsi. Nous ne sortons pas le moins du monde du domaine des *faits naturels*.

La meilleure preuve, c'est que notre sorcellerie ne résiste pas au contact d'un morceau de verre. Au milieu de la rotation la plus énergique, pendant que tous les yeux sont fermés, approchez un morceau de verre de la table, et elle se modérera comme gênée dans son mouvement ; posez-le au milieu de la table, et elle s'arrêtera complétement ; posez-le sur un des côtés de la table, et l'autre côté se soulèvera sur-le-champ, comme si le fluide ne pouvant plus circuler dans le

Digitized by Google

voisinage du verre, refluait et s'accumulait avec puissance dans la région opposée.

Ici encore, l'illusion n'est guère admissible ; car les yeux des expérimentateurs sont fermés, et en remplaçant à leur insu le verre par un morceau de carton ou par un livre, en le posant de la même manière sur la table, on n'obtient ni arrêt ni soulèvement.

Je n'aurai garde de risquer une explication ; ce n'est pas mon affaire. Constater les faits et maintenir une vérité qu'on veut étouffer, c'est toute ma prétention. Je ne résiste cependant pas à la tentation de montrer à ceux qui nous traitent d'illuminés ou de sorciers que l'action dont il s'agit comporte une interprétation très-conforme aux lois ordinaires de la science.

Supposez un fluide, émis par les expérimentateurs et principalement par quelques-uns d'entre eux ; supposez que la volonté détermine la direction du fluide ; vous comprendrez déjà la rotation et le soulèvement de celui des pieds vers lequel afflue à chaque acte de volonté un excès de fluide. Supposez que le verre fasse fuir le fluide, vous comprendrez que le verre placé au milieu de la table interrompe la rotation, et que le verre placé sur un des côtés amène l'accumulation du fluide dans l'autre côté, qui se soulève alors.

Encore une fois, je n'affirme rien, je n'indique même rien ; mais je montre qu'il y a des explications possibles en dehors du sortilége ou du miracle.

Le miracle, ai-je dit ; serait-il réellement nécessaire de répondre à ceux qui prétendent comparer l'obéissance des tables aux miracles de la Bible, qui ne voient pas d'abîme entre l'action momentanée que j'exerce sur un meuble étranger à la pensée, mis en jeu par une sorte de galvanisme, par une force qui va cesser en le laissant aussi inerte qu'il était auparavant, et l'acte souverain de celui qui, communiquant la vie et la force, crie à Lazare : « Lève-toi ! » au paralytique : « Charge ton petit lit et marche ! »

Go

Je n'ai garde d'insister. Les tables ne comprennent pas ; les tables ne devinent pas ; les tables sont entièrement passives, et frapperont indéfiniment (en dépit du nombre que vous pensez), si votre volonté ne les arrête. Je ne sais pas ce que le charlatanisme prétend en tirer ; je sais que nos expériences consciencieuses et répétées ont constaté qu'elles ne dépassent en aucune manière la limite des phénomènes naturels. Elles ne sont ni si admirables ni si criminelles qu'on les a faites.

Elles n'ont mérité
Ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

Je vous prie de croire, messieurs, etc.

A. DE GASPARIN

A L'ILLUSTRATION

Valleyres, 18 novembre 1853.

Monsieur le rédacteur,

Votre correspondant des montagnes du Vivarais a trouvé piquant de me donner place, dans sa lettre sur les Esprits frappeurs, à côté de l'*Univers*, de M. l'abbé Maynard et de M. Victor Hennequin. Après avoir raconté les exploits de ces Esprits et s'en être très-justement moqué, il ajoute : « A la frontière française, à Genève, ils racontent à M. le comte Agénor de Gasparin les infamies du papisme. »

Il me semble que, lorsqu'on met un homme en scène, il serait juste de s'assurer qu'on ne lui fait pas dire précisément le contraire de ce qu'il a dit. Or voici le langage que

Digitized by Google

j'ai tenu au sujet des prétendues divinations des tables tournantes :

Ma lettre au *Journal des Débats* (numéro du 30 août) renferme les phrases suivantes : « Je me suis arrêté aux faits, qu'aucune complicité volontaire ou involontaire ne saurait expliquer et qui révèlent une loi jusqu'ici inconnue, soulevant ainsi un coin du voile qui nous dérobe encore en grande partie l'organisation réelle de l'univers. *Une loi*, ai-je dit ; *et en effet il n'est question ni de divination, ni de miracles, ni de magie. Les tables ne devinent rien.... Les tables ne se meuvent pas en dehors des conditions naturelles.... Les tables ne révèlent pas ce qui n'est pas dans la pensée et dans la volonté de l'expérimentateur.... On dirait vraiment, à entendre certaines personnes, que le mouvement des tables se rattache à des maléfices, à une influence diabolique!....* Il n'y a ici ni divination d'aucune sorte, ni anges, ni démons évoqués. *Le charlatanisme s'emparera et s'est emparé du phénomène nouveau, comme il s'empare de tout.* Qui en doute ? Mais un phénomène vrai ne devient pas faux par cela seul que les charlatans s'en emparent.... *Il ne s'agit pas d'échapper à l'ordre des faits naturels*, il s'agit d'en introduire un qui paraît impossible parce qu'il est nouveau. »

Ma lettre au *Journal de Genève* (numéro du 19 août) se terminait ainsi : « Les tables ne comprennent pas ; les tables ne devinent pas ; les tables sont entièrement passives et frapperont indéfiniment (en dépit du nombre que vous pensez), si votre volonté ne les arrête. Je ne sais pas ce que le charlatanisme prétend en tirer ; je sais que nos expériences consciencieuses et répétées ont constaté *qu'elles ne dépassent en aucune manière la limite des phénomènes naturels.* »

Comment faudra-t-il donc s'exprimer, si, après avoir parlé de la sorte, on court encore le risque d'être confondu avec les sectateurs abusés des Esprits et avec les évocateurs de morts illustres ou non illustres !

J'ai pris une position spéciale. Bonne ou mauvaise, c'est la

Digitized by

mienne, et je prétends la garder. J'ai repoussé de toute la puissance d'une conviction et d'un dégoût qui ne seront pas surpassés cette recrudescence de superstitions, de révélations sataniques et de fausse sorcellerie dont l'absurdité ne tardera pas à être démontrée. J'ai dénoncé, avec l'énergie d'un cœur dévoué quand même à la cause de la vérité, l'intolérance scientifique qui condamne sans examen, qui cherche à étouffer sous les anathèmes et sous les sarcasmes un phénomène physique qui la gêne.

Entre la constatation d'une loi de l'ordre naturel et les prétentions surnaturelles il n'y a pas seulement une distinction, il y a une opposition essentielle. Cela est si vrai, que la direction ridicule prise en général par les expériences des tables tournantes tient essentiellement au refus d'examen promulgué au nom des savants. Les choses aussi bien que les personnes tendent à devenir ce qu'on suppose qu'elles sont. La route de l'étude scientifique une fois fermée, on s'est jeté dans une route différente, afin de trouver une explication aux faits; car les faits sont là et rien ne saurait les supprimer.

Les faits sont là, ai-je dit, et il est bien temps de leur rendre leur vraie place, leur vrai caractère, leur dignité. Tout ceci me prouve que je ne dois pas hésiter plus longtemps à publier le résultat de mes recherches. On y verra qu'il n'est plus permis de mettre en doute l'existence d'un fluide ou d'un agent physique quelconque qui obéit à la volonté et imprime à des corps inertes certains mouvements prescrits par elle. J'ai une manière bien concluante de rendre inutiles les fameux disques de M. Faraday, c'est de supprimer entièrement le contact, de déterminer ou la rotation ou le soulèvement des pieds de la table *sans qu'elle soit touchée par aucune des mains qui forment la chaîne au-dessus d'elle.* Je suppose qu'en présence d'un tel résultat, on ne nous parlera plus d'impulsion mécanique ou d'action musculaire inconsciente!

Je suppose aussi qu'on ne nous parlera plus d'Esprits ou de démons, et qu'ainsi nous rentrerons enfin dans la voie

Digitized by Google

scientifique qu'il eût été plus simple et plus loyal de prendre sur-le-champ. Nous y aurions tous gagné. Il y aurait eu moins d'insultes prodiguées et moins de superstitions mises en jeu.

Agréez, monsieur, etc.

A. DE GASPARIN.

FIN DES ANNEXES.

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

DU SURNATUREL EN GÉNÉRAL

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER

LA QUESTION

On vient de voir à quel point de vue je me place pour apprécier les phénomènes considérables dont le monde se préoccupe, malgré qu'il en ait. Armé de l'étude et de la constatation de l'agent physique, je m'attaque aux prétentions surnaturelles. Nier tout, c'eût été tout admettre; car les faits sont plus forts que nous, et, refoulés de leur canal régulier, ils s'épanchent dans les directions les plus anormales. Jamais d'ailleurs je n'aurais consenti à contester ce que je savais vrai, ou à m'associer au silence convenu qu'on avait jugé bon de nous imposer en termes si hautains et si péremptoires.

Maintenant la partie positive de mon travail est terminée, et je passe à la partie négative, qui n'est pas la moins importante. J'ai prouvé la réalité des *tables tournantes;* je vais prouver l'absurdité des *tables parlantes.*

Digitized by Google

Je ne pourrai le faire qu'en abordant d'abord la question dans sa généralité. Les tables parlantes et leurs Esprits s'abritent derrière un immense rempart de surnaturel apocryphe. Faux miracles, faux sortiléges, merveilles de toute sorte, retour aux crédulités les plus sottes et les plus odieuses des siècles passés, réhabilitation du moyen âge et de ses pratiques les moins recommandables, voilà ce qu'on nous présente avec assurance, voilà ce que beaucoup d'hommes d'ailleurs distingués acceptent résolûment, ce qu'un parti religieux prend sous son patronage, ce que l'opinion hésitante et troublée par l'éclat des attestations dont on l'accable semble presque disposée à admettre.

On n'admet que jusqu'à un certain point, je le sais bien. Mais c'est déjà beaucoup trop. De telles énormités doivent être repoussées hautement, pour l'honneur de notre siècle, et aussi pour son bien. Il ne faut pas croire en effet qu'on puisse ouvrir impunément même le plus petit accès à des superstitions grossières, matérialistes, antichrétiennes, qui abrutissent l'homme, qui abaissent Dieu et qui suppriment en réalité le diable en ayant l'air de le mettre partout. Ce n'est pas impunément non plus qu'on habitue la conscience publique à considérer sans dégoût et sans horreur les égarements monstrueux, les iniquités judiciaires d'autrefois. En amnistiant, en glorifiant le passé, on prépare l'avenir; on détruit une à une les répugnances tutélaires, les protestations de l'intelligence et du cœur, héritage péniblement acquis, qu'il faudrait accroître au lieu de le gaspiller. A voir ce qui se passe, je ne suis pas seulement humilié; je suis effrayé. Tout ce qu'il y a de sain et d'élevé en nous court un véri-

Digitized by Google

table péril; nous risquons de descendre, de descendre beaucoup. Or à chaque niveau de la civilisation correspond un régime qui lui est propre; qu'on nous rende quelques idées du moyen âge, et nous verrons reparaître quelques-uns des attentats qui ont marqué cette lamentable époque.

Je ne veux rien exagérer. Il est certain que le moyen âge en personne ne se reproduira pas au milieu de nous, ni lui ni rien qui en approche. Nous avons trop appris et trop désappris, pour qu'il soit possible de nous ramener jusque-là. Mais ce qui est toujours possible, c'est d'obscurcir la conscience générale et de la désarmer contre certaines surprises. Et qui dira que rien de pareil ne s'accomplisse en ce moment même chez ceux qui repoussent les Esprits comme chez ceux qui les accueillent?

La manière dont on les repousse m'inquiète particulièrement. Ceux qui les prônent peuvent avoir leurs raisons pour s'abandonner à de si aimables rêveries; leur idéal est en arrière, au temps des magiciens, des possédés et des procédures expéditives; il leur est doux de croire ce qu'on croyait alors afin de justifier aussi ce qu'on faisait. Quant aux personnes qui résistent (et c'est le très-grand nombre), je remarque qu'elles le font sans trop savoir pourquoi, et cela ne me rassure guère. S'indigner, lever les épaules, déclarer les choses impossibles, en appeler aux lumières du temps, ce n'est pas répondre. Je tremble toujours pour les partis où l'on abuse du « tarte à la crème! » Et, en effet, quand je m'approche de ces hommes si irrités contre la sorcellerie contemporaine, qu'est-ce que je trouve? Les uns déclarent qu'ils n'ont rien lu et qu'ils ne liront

Digitized by Google

rien, qu'ils n'ont rien su et qu'ils ne veulent rien savoir; ils se refusent à tout examen, c'est-à-dire qu'ils emportent un trait enfoncé dans leur cœur; les croyances impatientes de la discussion ne sont pas sûres d'elles-mêmes. Les autres ont entendu, ont lu; ils ont compté sur leurs doigts les témoins nombreux et respectables qui affirment chaque histoire merveilleuse; puis ils ont secoué ces pensées obsédantes, ou plutôt ils ont cru les secouer. Il y en a enfin, et en bon nombre, qui ont réfléchi à tout cela et qui concluent en disant: « C'est fort extraordinaire. Il doit y avoir du vrai et du faux; il doit y avoir à prendre et à laisser. Gardons-nous de tout croire et de tout nier. » Rien de plus sage que leur juste milieu; rien de plus orthodoxe que leur impartialité éclectique entre les contraires. Par malheur il ne suffit pas de fermer la grande porte à l'ennemi, si par modération d'esprit on lui ouvre une porte dérobée. La place n'en est pas moins envahie; et vous voyez en effet une foule d'esprits aujourd'hui qui admettront le surnaturel, pourvu qu'il entre par la petite porte. *Un peu* de sorcellerie, *un peu* de miracle; à la bonne heure! Ils ont, eux aussi, leurs anecdotes de revenants, et ils ne savent trop qu'en croire. Nous ignorons tant de choses; pourquoi n'ignorerions-nous pas aussi celle-là!

Rien ne prouve mieux l'imminence du péril et la nécessité d'une étude sérieuse sur une question qu'on a trop évité de regarder en face. Sous prétexte d'humilité et en arguant de l'ignorance humaine, on sacrifie les notions chrétiennes les plus élémentaires et les plus essentielles. La religion révélée s'ébranle de partout sous les coups d'une révélation nouvelle; nous

Digitized by Google

nous éloignons à grands pas du Dieu de la Bible; le diable de la Bible nous est caché par une foule de démons ridicules; le matérialisme enfin, le matérialisme grossier, le matérialisme des procédés et des formules, celui qui rattache la tentation à une opération physique et la délivrance à une opération contraire, le matérialisme qui caractérise les superstitions populaires des plus mauvais temps, nous envahit graduellement; tantôt il s'impose, tantôt il s'insinue; il ébranle et affaiblit la vérité, lorsqu'il ne parvient pas à introniser l'erreur. Et puis, le matérialisme soi-disant religieux justifie et fortifie le matérialisme incrédule. Aux yeux de bien des gens, l'Evangile devient solidaire des énormités qu'on affecte d'y rattacher. Cela a lieu surtout dans les pays comme le nôtre, où la Bible est presque inconnue encore. Ayant rejeté le surnaturel apocryphe, on s'inscrit plus ou moins ouvertement contre le surnaturel biblique.

Je ne quitte donc pas, en m'occupant des tables, le sujet ordinaire de mes travaux. Au fond, quand la société est remuée par une question qui trouble les âmes, soyez sûrs que le christianisme est en cause. Le dégager de toute complicité avec les Esprits frappeurs; montrer même à quel point il est contraire à tout ce faux merveilleux, ignoble et subalterne, que l'imagination dépravée des hommes a enfanté et qu'elle cherche à restaurer aujourd'hui; prouver qu'il n'y a pas seulement une différence, mais une opposition radicale entre les crédules et les croyants; faire éclater une fois de plus l'harmonie admirable qui existe entre la sainte Écriture et la vraie science, et le vrai bon sens; tirer d'embarras beaucoup d'hommes sincères qui répu-

Digitized by Google

gnent au surnaturel apocryphe et qui ne savent comment le réfuter; mettre la conscience publique à l'aise en présence des merveilles épidémiques qui éclatent chez les Américains et ailleurs; diviser en trois parts les fausses sorcelleries et les faux miracles : la part de la fraude et de l'erreur, la part des accidents physiologiques, la part des agents physiques que tant de savants refusent encore de voir; sortir enfin des ténèbres entassées à l'envi par les dénégations arbitraires des uns et par les affirmations arbitraires des autres; s'élever jusqu'à la pure lumière où brillent toutes ces vérités sœurs : la vérité révélée, la vérité scientifique, la vérité intime que proclament notre sens moral et notre raison; tel est le but qu'il s'agit de poursuivre. Je n'ai pas l'orgueil de croire que j'y atteindrai; d'autres feront mieux, je me serais reproché de ne rien faire.

On le voit, je maintiens ma position. Il y faut quelque énergie, car elle est presque entièrement isolée jusqu'ici. Ma thèse se résume ainsi : réalité du phénomène physique, fausseté du phénomène surnaturel; erreur des « spiritualistes » qui croient à l'intelligence des tables, erreur des savants qui nient leur mouvement fluidique. Et comme la croyance aux Esprits s'appuie sur la résurrection de la démonologie entière du moyen âge, comme on nous cite les preuves et les témoignages, je suis contraint d'envisager le problème du surnaturel dans sa totalité; je le résous par la recherche d'une théorie sur la véritable valeur des témoignages et par le refus absolu de considérer comme démontrée aucune des merveilles miraculeuses ou sataniques qu'on a cru constater depuis l'époque des apôtres.

Digitized by Google

Faisons face, il en est temps, à cet ennemi qui menace et notre raison et notre foi. La raison et la foi! on n'a jamais porté atteinte à l'une sans blesser l'autre. L'Évangile, qui confond la raison, se fait accepter aussi par elle. Dieu, qui nous révèle des mystères et qui veut que notre cœur rebelle se courbe devant « la folie de la croix, » Dieu qui nous ordonne d'admettre l'incompréhensible, ne l'ordonne cependant qu'après y avoir joint les titres palpables d'une origine céleste, en sorte que notre raison n'est jamais plus raisonnable que lorsqu'elle abdique en présence de ce qui la dépasse et de ce qui semble la contredire. La Bible, d'ailleurs, ne nous instruit qu'en nous éclairant, qu'en nous développant, qu'en nous élevant; sa méthode est le contraire exact de celle de l'obscurantisme. Aussi, comme nos facultés se déploient sous son influence! Voyez cet homme qui s'est soumis, entièrement soumis à la Parole divine, qui accepte tout ce qu'elle renferme, qui ne se permet de juger aucun enseignement révélé, qui immole ses répugnances naturelles et qui ne conserve jamais un doute en face du grand argument : « il est écrit; » voyez comme il se trouve en possession du vrai sur toutes choses. Pas un progrès des lumières qui ne le serve; pas une découverte des sciences qui ne confirme sa foi; pas un dogme, même insondable, dont la vérité ne se démontre graduellement par l'expérience de ses bienfaits pratiques.

Si telle est la méthode de la Bible, celle des inventions superstitieuses est fort différente. Elles ont raison, certes, de craindre le grand jour, de maudire les sciences, de se défier des écoles, des livres, des jour-

naux, de l'Écriture sainte surtout. Elles sont condamnées à regretter les siècles les plus obscurs et les plus sinistres de l'histoire; elles y reviennent instinctivement et s'efforcent de nous y ramener. Entre elles et la raison, il y a divorce absolu. Ce n'est plus l'opposition partielle et apparente qui se produit au sujet de certaines doctrines révélées, et qui a sa base dans le cœur vicié par la chute bien plus que dans le sens moral ou dans la raison; c'est une opposition fondamentale et universelle. Pour croire ce que la superstition imagine, il faut renoncer à penser.

La religion n'est pas solidaire de la superstition. Puisqu'on l'oublie, il faut le rappeler. Mon travail ne sera pas entièrement inutile, s'il remet en lumière une distinction qui tend toujours à s'effacer, bien qu'elle soit élémentaire. La religion n'est jamais en plus grand danger qu'à ces époques de recrudescence dévote favorisée par la peur, où prévaut un pseudo-christianisme, un christianisme mystique, tout composé de légendes, de faux miracles, de faux sortiléges, de pratiques puériles et de sentimentalité maladive. C'est de ce côté qu'on incline en France; on y travaille à préparer de nouvelles saturnales d'incrédulité. On y travaille, sauf à s'en étonner ensuite, comme à la fin du siècle dernier.

Avant peu, si nous n'y prenons garde, nous donnerons la comédie à tout ce qui aura conservé son bon sens ici-bas. Abracadabra était moins absurde que les évocations des Esprits par voie de rotation. Le matérialisme du baron d'Holbach n'était pas plus révoltant que celui de l'*Univers*, démontrant que les démons prennent pied aux États-Unis, parce que les églises catholiques y

sont trop clair-semées, en sorte que le cercle d'action de chaque messe ne parvient pas à rejoindre celui de la messe voisine, et qu'il reste des intervalles où les lutins frappeurs peuvent s'installer! Quand une feuille religieuse importante et qui représente un grand parti en est venue à formuler des croyances de cette nature, quand la révolte antichrétienne des unitaires américains (véritables inventeurs et seuls champions du « spiritualisme » actuel) trouve un écho fidèle dans le journal le plus catholique de l'ancien monde, il est temps que la foi évangélique proteste, qu'elle se distingue de ce qui n'est pas elle, qu'elle résiste, au nom de la Bible, au débordement des folies et des impiétés.

Cela est devenu d'autant plus nécessaire, que les nouvelles tendances ont maintenant leur livre comme elles ont leur journal. *L'Univers* d'un côté, l'ouvrage de M. le marquis de Mirville de l'autre, servent de manifeste à ce retour significatif vers les crédulités les plus décriées du moyen âge. M. de Mirville ne cache pas sa théorie; il l'affiche au titre même de son travail : ***Pneumatologie*** ; ***des Esprits et de leurs manifestations fluidiques***. On voit ainsi du premier coup d'œil le lien étroit qui unit les Esprits et les fluides, les démons et les accidents de la matière. On sent qu'on va se trouver ramené au bon temps où le diable habitait certains lieux plutôt que d'autres, où un sort jeté nous livrait à lui, où des formules amenaient des possessions, où un bouquet de roses livrait aux Esprits malins les ursulines de Loudun, où les paroles d'un exorcisme détruisaient ce que d'autres paroles avaient magiquement opéré. Inventions matérialistes s'il en

Digitized by Google

fut, et qui nous transportent aux antipodes de l'Évangile!

Mais le moment de les apprécier n'est pas encore venu. Il importe de les exposer d'abord, et je ne saurais les trouver nulle part plus nettement articulées que dans le livre remarquable et important, sous ce rapport, auquel je viens de faire allusion. Les histoires merveilleuses et leurs preuves y sont réunies avec soin; la théorie y est placée à côté des faits; le tout est animé par la pensée la plus une, la plus conséquente, la plus respectable par son intrépidité. Un pareil livre facilite l'examen des questions et mérite par là d'être pris en très-sérieuse considération.

Pour M. de Mirville, les Esprits sont partout, les Esprits et leurs fluides. Ils dictaient les oracles du paganisme, ils parlaient à Socrate et à Brutus, ils opéraient les prodiges des anciens sorciers; plus tard ils ont figuré dans les scènes de magie et de possession qui remplissent le moyen âge; de nos jours ils ont accompli les phénomènes du magnétisme animal; enfin les voilà métamorphosés en frappeurs, faisant parler les tables, les crayons et surtout les langues des *mediums* en Amérique et en Europe. Il n'y a rien là qui puisse s'expliquer exclusivement par la fraude, par l'erreur, par l'état pathologique, par l'action des fluides; les fluides (car il y en a) n'agissent que par les démons. M. de Mirville ne révoque rien en doute, ne critique rien, ni les visions antiques, ni les visions modernes, ni les maléfices de Loudun, ni les prophéties des camisards, ni les « secours » des jansénistes au tombeau du diacre Pâris, ni les fantômes du presbytère de Cideville, ni les musiques célestes et les corps sus-

pendus des spiritualistes américains. Tout est vrai et tout est diabolique. Partout se retrouve un importateur, le magicien qui jette un sort, qui livre au diable un certain nombre de personnes; puis les Esprits servis par leurs fluides se communiquent de proche en proche, à la manière des miasmes; et tantôt au moyen du magnétisme, tantôt au moyen des tables, le tentateur multiplie ses conquêtes. Nous sommes déjà environnés de sorciers, leur nombre s'accroîtra immensément, si nous n'y prenons garde. Nous ne devons plus les brûler, quoique l'on ait eu raison de les brûler autrefois; mais à défaut de bûchers, c'est bien le moins que nous opposions des livres, des journaux et des exorcismes aux modernes successeurs d'Urbain Grandier! Ces sorciers redoutables du magnétisme et des tables achèveront de livrer les corps et les âmes aux démons, s'ils ne sont conjurés en temps utile! le monde occulte s'agite, il va décider, à notre insu, de nos intérêts les plus chers; les diables, qui autrefois assistaient au sabbat, donnaient des convulsions ou faisaient tourner la baguette, confient aujourd'hui leurs révélations et leurs forces surnaturelles à des somnambules ou à des *mediums*; rien n'est changé cependant, le mal est même plus grave que jamais, et plus que jamais nous devons nous mettre en garde contre « les intelligences servies par des fluides, » contre « le surnaturel enté sur l'électro-magnétisme et le fluide nerveux! »

Je n'ai aucune envie de me moquer. Je tiens ceci pour très-sérieux et pour très-affligeant. Le matérialisme religieux n'avait adopté à aucune époque un langage aussi naïvement audacieux. Il n'y a pas jusqu'aux doctrines démonologiques du moyen âge qui ne fussent

Digitized by Google

spiritualistes en comparaison. Au travers des charmes, des amulettes, des sorts jetés, des contrats avec Satan, des possessions par l'effet d'un contact et des délivrances par l'effet d'un formulaire, on entrevoyait encore je ne sais quoi de sombre et de vraiment diabolique qui rappelait que nous avons des âmes ; l'impureté même et l'infamie des descriptions du sabbat et des discours tenus par les énergumènes constataient le côté moral de la possession. Maintenant, ce côté s'efface, quoi qu'on puisse dire. Je magnétise un malade ; survient un Esprit ! Je forme la chaîne au-dessus d'un meuble ; un autre Esprit se hâte d'accourir ! Je ne peux plus mettre en jeu un fluide, sans faire mouvoir et parler un démon! Sans le savoir, sans le vouloir, j'opère des prodiges infernaux, je me livre, je livre mes amis, mes voisins, mon pays entier à une invasion non moins diabolique que fluidique.

Naguère on cherchait dans quelques lois physiques inconnues l'explication des faits extraordinaires dont nous ne possédons pas encore la clef ; désormais vous demanderez l'explication aux Esprits. Les Esprits ont réponse à tout. Et vous osez parler de religion, de christianisme ! Et vous ne voyez pas, qu'en dépit de votre droiture et de vos lumières, vous vous mettez bien au-dessous des philosophes du XVIIIe siècle ! Eux du moins, jusque dans leurs égarements les plus déplorables, jusque dans la guerre criminelle qu'ils faisaient à cet Évangile qu'ils n'avaient pas le droit de méconnaître quoiqu'on l'eût rendu méconnaissable, eux du moins ils aspiraient à un développement de l'homme moral. Mais vous, tout préoccupés d'opposer des exorcismes à des rotations, vous nous faites des-

Digitized by Google

cendre vers ces basses régions où croupissent confusément les superstitions matérialistes, paganisme latent qui n'a cessé de persister sous la couche plus ou moins épaisse des formes soi-disant chrétiennes. Là habitent les diables à cornes, à queue et à griffes, les diables à la disposition de ceux qui connaissent les phrases évocatrices, les diables qu'un magicien installe à son gré chez tel et tel, les diables enfin que le diable a inventés, afin de se faire oublier et de se faire accepter par conséquent.

La théorie des « Esprits » ne pouvait réussir qu'à la condition de s'appuyer sur tout un passé de merveilles analogues. Il fallait retrouver les Esprits partout, les bons et les mauvais; il fallait entasser une montagne de miracles et deux montagnes de sorcelleries; il fallait refaire l'histoire au point de vue du merveilleux. M. de Mirville n'y a pas manqué, et je dois lui rendre cette justice, qu'après l'avoir lu, on est prêt à tout croire; l'Évangile seul surprendrait, par son spiritualisme élevé et par ses miracles pleins de sobriété. La tête tourne au sortir d'une telle série de récits, et l'on ne voit pas en effet pourquoi les Esprits et leurs manifestations fluidiques ne se donneraient pas carrière de nos jours, comme ils le faisaient dans les temples des idoles, dans la maison de Socrate, dans les couvents livrés épidémiquement à la possession, chez les bergers du Labour, chez les prêtres et chez les laïques occupés à faire tourner la baguette de coudrier, chez les honnêtes magnétiseurs qui ont été à leur insu d'abominables suppôts de Satan, chez les pauvres jansénistes qui ne pensaient pas avoir fait une sorte de pacte avec le diable.

A tout cela nous sommes tenus d'opposer autre chose

Digitized by Google

que des haussements d'épaules ; d'abord parce qu'il serait injuste de tourner en ridicule un travail très-distingué sous plusieurs rapports ; ensuite parce que les idées ont la vie dure, elles souffrent des railleries mais elles n'en meurent point, elles ne craignent que les réfutations sérieuses, quoi qu'on en dise. On prétend qu'on fait vivre les sottises en les prenant au sérieux ! Je suis convaincu du contraire. Tandis que les uns se donnent le plaisir facile de se moquer sans trop savoir pourquoi, d'autres constatent qu'on n'a pas répondu et que par conséquent on n'a pas pu répondre. Le gros du public, pendant ce temps, adopte une situation mitoyenne, et se persuade qu'il y a quelque chose à croire, comme on se persuade ailleurs qu'il y a quelque chose à faire. Les généralités sont complaisantes, elles se prêtent à tout ; c'est par des axiomes généraux tels que ceux-là que les erreurs s'introduisent, s'accréditent et finissent par dominer. Il s'agit donc bien moins de rire que de raisonner ; il s'agit de descendre sur le terrain spécial où nous sommes appelés, de considérer les faits en face, de peser les preuves, de prouver à notre tour que les démonstrations ne démontrent pas, que les témoignages n'attestent pas, que les légendes miraculeuses et diaboliques ne supportent pas l'examen d'une critique attentive, que les prétendues vérités qu'on veut introduire contredisent les vérités les plus certaines qu'il y ait ici-bas, que la physiologie et la physique rendent compte des faits dont la réalité ne peut être contestée, qu'on ôtera tout prétexte aux explications surnaturelles quand on daignera recourir aux explications naturelles et admettre la possibilité de certaines lois encore inconnues.

Pour ma part, j'hésite d'autant moins à entrer en lice, que M. de Mirville semble m'enrôler, bon gré, mal gré, au nombre de ses partisans ! Il le fait avec une bienveillance dont je le remercie ; mais enfin, il le fait. Sans mauvaise intention, j'en suis certain, il cite une lettre écrite par moi, et il supprime la partie qui exprime mes convictions sur la nature purement physique du phénomène. Cette lettre, adressée au *Journal de Genève*, devient une lettre adressée à la *Gazette de France*! Il ne saurait me convenir, on le comprendra, de figurer ainsi dans un camp qui n'est pas le mien. Je ne peux pas vouloir que mon nom serve à appuyer la théorie des Esprits frappeurs, à démontrer la sorcellerie et à glorifier les atrocités du moyen âge.

Il y a plus. Si j'ai à repousser en mon propre nom cette solidarité qu'on veut m'imposer, il m'importe surtout de la repousser au nom de mes frères, au nom de la foi évangélique. Il faut que le monde soit mis en mesure de comparer les deux partis et les deux bannières. Sur l'une on a écrit : Sortiléges, exorcismes, charmes, talismans, pactes, sorts jetés, diables cornus, fantômes, loups-garous, manifestations fluidiques des Esprits, tables douées d'une intelligence surnaturelle ; sur l'autre, on écrit : Surnaturel biblique, rien de plus, rien de moins. S'il y a des gens qui s'imaginent qu'ils feront des chrétiens en prouvant que la rotation ou les passes magnétiques produisent des prodiges et donnent même la connaissance de l'avenir, il faut qu'on voie d'autres personnes qui cherchent ailleurs les moyens de convertir les âmes à Christ. Il faut que le monde voie des croyants très-peu crédules, décidés à faire usage de leur bon sens, décidés aussi et avant tout à

faire usage de leur Bible et à citer en présence de son tribunal infaillible les misérables diableries dont on a peuplé l'imagination des hommes, à leur grande honte et à leur grand détriment.

Je n'ai pas besoin de développer ceci. Chacun voit que l'étude si « ridicule » des tables tournantes recèle quelques problèmes qui ne manquent pas de gravité. L'agent physique pressenti par le magnétisme animal doit-il enfin prendre place au nombre des faits que proclament les sciences naturelles? Les sciences naturelles, à leur tour, seront-elles défendues contre l'invasion d'une théologie qui tend à remplacer partout le phénomène par le miracle? Enfin le christianisme sera-t-il solidaire des grossières inventions du moyen âge, ressuscitées en plein XIXe siècle ? Les tables tournantes nous mettent à même de répondre à ces trois questions.

Quand elles ne nous auraient rendu d'autre service que de nous faire connaître la pensée secrète, la pensée vraie de certaine école, nous leur devrions de la reconnaissance. Grâce à elles, des gens ardents et trop sincères peut-être ont déployé un programme qui n'est rien moins que rassurant. Nous savons maintenant où l'on chercherait à nous ramener, si l'on disposait entièrement du pouvoir; nous savons du moins dans quel sens on pousserait la société; et cela avec les meilleures intentions du monde, car les intentions valent souvent mieux que les actes et les docteurs mieux que les doctrines. Obscurantisme selon la formule de M. Saint-Bonnet, intolérance selon la formule de l'*Univers*, christianisme selon la formule de M. de Mirville; c'est un ensemble qui a le mérite de l'homogénéité. Per-

sonne n'ignorera désormais que les infamies de la procédure de Loudun ont trouvé des approbateurs, et qu'une justice de ce genre ne paraît pas révoltante à tout le monde. Prenons-en bonne note.

Maintenant j'ai posé la question à laquelle mes deux dernières parties seront consacrées; j'ai désigné mon principal adversaire, le parti qui soutient les « Esprits » en sachant pourquoi. Trouvera-t-on mauvais, qu'avant d'entrer en lice, je me plaigne une fois encore de l'appui que la science prête à ces superstitions qui l'indignent et à ces tendances rétrogrades qui l'effrayent?

Lorsqu'on a une mission providentielle, on est tenu de la remplir. Celle de la science est considérable au milieu de nous, et elle peut acquérir, si l'on sait le vouloir, un caractère de haute moralité. Il dépend d'elle de désarmer le charlatanisme et d'enlever tout aliment à la crédulité publique. Pour cela, il faut qu'elle ouvre les yeux au lieu de les fermer; il faut qu'elle étudie au lieu de s'exclamer; il faut que la crainte de se compromettre ne l'emporte pas chez elle sur le noble amour de la vérité. Quand on supprime les discussions publiques, on crée des sociétés secrètes; quand on se refuse sur certains points aux recherches scientifiques, on prépare les explosions superstitieuses.

C'est ce qui a eu lieu, je n'y reviens pas. A deux reprises, vis-à-vis du magnétisme animal et vis-à-vis des tables tournantes, par l'enterrement du rapport Husson et par les anathèmes récemment fulminés, les

Digitized by Google

savants ont donné un appui immense aux crédulités qu'ils avaient sans doute l'intention de décourager. Impuissants à détruire les faits, ils ont eu malheureusement le pouvoir d'en faire suspecter l'interprétation naturelle. Le résultat était facile à prévoir : une exploitation peu scrupuleuse s'est trop souvent emparée du magnétisme, les champions de la sorcellerie sont en train de s'emparer des tables tournantes.

Et ce qui m'effraye le plus, c'est que beaucoup de savants n'ont pas l'air de le trouver mauvais. On dirait que, pourvu que leurs manuels de physique demeurent intacts, le reste leur importe peu. Des prodiges, à la bonne heure! Les prodiges ne sont pas des lois ; ils demeurent en dehors des travaux de la science.

Là est l'explication de l'accueil si favorable que reçoivent aujourd'hui de bien étranges élucubrations. Je connais telle revue sérieuse qui conte d'un air convaincu des histoires de revenants, et M. de Mirville a pu constater que les journaux avaient été loin de se montrer sévères en général pour son livre ou pour son récit des sortiléges dont le presbytère de Cideville a été témoin.

Encore un coup, que les hommes distingués auxquels je fais appel comprennent l'importance du parti qu'ils vont prendre. Leur voix aura beaucoup d'autorité s'il s'agit d'apprécier un phénomène physique; elle en aura fort peu s'il s'agit d'apprécier un phénomène surnaturel. En combattant le second ils ne répareraient pas, tant s'en faut, le mal qu'ils auraient fait en persistant à méconnaître le premier. Ce qu'ils refusent d'examiner, ils le donnent de leurs propres mains aux charlatans ou aux faiseurs de légendes. Comment

ont-ils mis fin au rôle ridicule dont on affublait les comètes? en raillant et en se croisant les bras? non. En étudiant et en constatant la loi de leur mouvement dans l'espace. Supposez que l'électricité ne fût pas encore découverte. Si l'on venait nous parler tout à coup de lumière produite, de chocs imprimés, d'attraction exercée, et si les savants se contentaient de dire : C'est absurde! les flammes et les attractions ne s'arrêteraient pas pour cela; mais ce qu'on n'aurait pas voulu à titre de loi physique, on l'aurait bientôt à titre de magie ou de miracle.

Il en a été, il en sera ainsi pour les tables et pour leurs Esprits. On s'indigne d'abord de certaines crédulités, et l'on finit par en subir l'influence. Entre les moqueries du début et l'acceptation complète de la fin, il y a quelque chose de commun : le refus d'examen. Examinons et ne comptons pas trop sur certaines répugnances vagues de la raison publique. Ces répugnances seront moins fortes que l'entraînement et que la curiosité. Il est plus amusant d'interroger Henri IV ou lord Byron, que de constater l'existence d'un fluide et de réunir péniblement les preuves du soulèvement sans contact.

J'ai insisté sur ces considérations parce qu'il est temps encore de réagir, et parce que j'espère que parmi les savants il s'en trouvera plus d'un qui mettra son honneur à nous rendre un incomparable service, tout en attachant son nom à l'une des plus grandes découvertes qui puissent illustrer notre temps. Pénétrer dans le domaine des phénomènes mixtes, éclairer les expériences du magnétisme par celle des tables, déterminer en cette matière la part de la phy-

Digitized by Google

sique et celle de la physiologie, c'est une entreprise qui vaut bien quelques efforts.

Le nombre des faits qui réclament leur place au soleil vient de s'accroître tellement, qu'il arrivera de deux choses l'une : ou le domaine des sciences naturelles consentira à s'élargir, ou celui du surnaturel s'élargira outre mesure.

En attendant que les savants combattent cette extension et rachètent ainsi les services qu'ils ont rendus à la superstition, il faut bien que les ignorants s'essayent contre elle. C'est à ce titre que je présente au lecteur les considérations qui vont suivre.

Digitized by Google

CHAPITRE II

LA MARCHE A SUIVRE

C'est donc du surnaturel en général que je vais m'occuper. Je veux m'efforcer d'échapper enfin à la confusion déplorable qui règne dans la plupart des livres écrits sur la même matière. On n'y trouve ordinairement qu'un entassement de faits extraordinaires et de certificats fort en règle ; puis, selon que l'auteur est enclin ou non au merveilleux, il nous somme de croire ce que nous sommes incapables de réfuter, ou il lance presque au hasard quelque grosse plaisanterie et quelque explication insuffisante. Il en résulte que le lecteur attentif demeure perplexe. Ne sachant que répondre et répugnant à tout admettre, il s'en tire le plus souvent par une cote mal taillée, par une prudente moyenne. Il accepte la sorcellerie pourvu qu'il n'y en ait pas trop : il accepte quelque chose à condition de ne savoir ni quoi ni pourquoi!

Digitized by Google

Essayons d'introduire un peu de clarté dans ce grand débat.

On a le droit de me demander, avant tout, quelle thèse j'entends établir, de quels principes je compte me prévaloir, et par quelle série d'arguments je parviendrai à ma démonstration.

Et d'abord, qu'est-ce que le surnaturel? J'ai déjà répondu qu'on ne saurait le définir à l'égard de Dieu et de l'ensemble réel de ses lois. Ici nous sommes et serons toujours dans une ignorance absolue. Mais à l'égard de l'homme, le surnaturel existe. Bien que la limite soit très-incertaine sur plusieurs points, bien que plusieurs faits (et cela souvent par notre faute) flottent ballottés entre l'explication miraculeuse et l'explication physique où un peu plus d'attention et de courage la feraient rentrer, il y a des lois connues, incontestables, des axiomes qui sont revêtus d'une évidence immédiate, entière et universelle. Ce qui les contredit est surnaturel; la Bible le déclare puisqu'elle en appelle à de tels actes comme preuve de l'action divine. Contentons-nous de cette définition populaire que fournit l'Écriture; elle nous suffira, tout empirique qu'elle est. Contentons-nous donc de dire que ressusciter les morts, par exemple, prédire l'avenir, posséder des connaissances qu'on n'a pas acquises, c'est entrer dans le domaine du surnaturel.

Cela posé, je n'autorise qui que ce soit à affirmer quoi que ce soit de surnaturel à partir de la disparition des apôtres.

Qu'on m'entende bien.

Je ne prétends pas soutenir que les miracles ou les sortiléges soient impossibles en eux-mêmes, car la Bible les atteste expressément.

Je ne prétends même pas soutenir qu'aucun prodige divin ou diabolique ne se soit accompli en fait depuis les apôtres. Quoique je penche fortement à penser qu'il n'y en a pas eu un seul, je n'ai pas l'imprudence d'affirmer ce que l'Écriture n'affirme pas en termes précis.

Je ne soutiens qu'une chose : quelle que soit la possibilité du surnaturel en soi, quelle que puisse être sa réalité dans les siècles qui nous séparent des disciples immédiats de Jésus-Christ, ces siècles ne nous fournissent aucun prodige *certain*. Entre le possible et le certain, entre le réel et le certain, je vois ici un abîme que personne n'est autorisé à combler.

Voilà ma première proposition, et voici la seconde :

Non-seulement le surnaturel extrabiblique n'est pas certain, mais il est certain que celui qu'on nous présente est radicalement faux. Pour l'admettre, il faudrait répudier et le bon sens et la révélation divine qui protestent d'un commun accord.

Je viens donc combattre à outrance tout ce surnaturel de mauvais aloi qui trouble les âmes, obscurcit les intelligences et compromet en nous l'action sanctifiante de la foi. Mon adversaire est redoutable, je le sais. L'esprit humain a des curiosités mauvaises qui tiennent à se satisfaire, et l'attrait qui l'entraîne vers les sciences occultes ne saurait être nié. Cependant je me sens bien fort quand je considère la nature véritable des tendances dont il s'agit. Matérialisme mystique et qui n'en est pas moins grossier pour cela, il se reproduit sous diverses formes qui le déguisent à peine

Digitized by Google

et qui le laissent toujours apercevoir dans toute son ignoble laideur. Tantôt c'est une grêle de miracles légendaires à faire rentrer sous terre ceux de Jésus et des apôtres; tantôt ce sont des nuées de sorciers, qui renaissent littéralement de leurs cendres, à la manière du phénix; tantôt ce sont des baguettes qui tournent; tantôt ce sont des tables qui révèlent les mystères d'un autre monde; et au travers de ces transformations jamais ne s'efface le caractère épidémique du phénomène, jamais il ne cesse de se propager de proche en proche, jamais il ne cesse de rattacher le surnaturel à un attouchement, à une formule, à une rotation.

Ah! je le déclare ouvertement : J'ai eu mainte fois à lutter contre le matérialisme qui nie le surnaturel, et il ne m'a pas dégoûté autant que le matérialisme soi-disant chrétien qui l'affirme de cette manière. Les grands conteurs de miracles et de sorcelleries sont aussi de grands pourfendeurs de matérialistes, ils s'épouvantent avec raison des théories désolantes qui semblent trouver dans le positivisme de M. Comte leur formule la plus logique; et que font-ils? Ils font d'énormes recueils d'anecdotes non moins impies que ridicules. Ils s'écrient : « Matérialistes, regardez ! voici le christianisme ! » Et ils ne voient pas que leur christianisme ainsi travesti est précisément la cause, je dirai presque, l'excuse de l'incrédulité; qu'il a fait les incrédules du dernier siècle et qu'il fait ceux de notre temps.

N'imitons pas les rationalistes; mais aussi ne prêtons pas nos sottises à la religion; je connais un rationalisme que j'espère bien n'abandonner jamais, c'est l'emploi de mon bon sens, des facultés que Dieu a mises

Google

en moi et dont il ne cesse de recommander l'usage. Parce que la croix de Christ est « une folie » aux yeux de l'homme pécheur, on en conclut habituellement qu'on ne saurait mettre trop de folies au compte de l'Évangile, et l'on ne remarque pas l'admirable équilibre que Dieu y établit au contraire entre les mystères qui nous confondent et la forte raison, la simplicité, la sobriété, la vérité saisissante des enseignements et des récits auxquels notre intelligence et notre sens moral sont forcés de rendre hommage. Fermez la Bible, ouvrez les apocryphes, les légendes, les vies des saints, et vous vous sentez transporté tout à coup au milieu d'un surnaturel bizarre, puéril, bas, qui ne diffère pas seulement du surnaturel biblique, mais qui le contredit absolument.

On se plaint que notre génération ne croie pas au diable; et cette plainte est certes fondée. C'est un des plus graves symptômes de la maladie qui nous dévore, en dépit de certaines recrudescences dévotes. Reste à savoir si la croyance qui nous manque se rétablira par l'intervention d'un diable de fantaisie, triste création des imaginations perverties pendant les siècles les plus obscurs de nos annales. Et quand on parviendrait à faire accueillir cette invention-là, ne serait-ce pas le plus sûr moyen de cacher le diable véritable? Si je voulais oublier le grand tentateur, l'ennemi des âmes, je tâcherais de le remplacer par le démon au pied fourchu, qui fait signer des contrats à ses victimes, qu'appelle une conjuration, que fait fuir un exorcisme, qui naguère transportait les sorcières au sabbat, et qui s'occupe maintenant à casser la vaisselle ou à secouer les pincettes des Américains. Répandez de semblables con-

Digitized by Google

victions parmi les hommes, et le dogme du diable achèvera de s'effacer; plus on croira à votre diable, moins on croira à celui de la Bible.

On dirait vraiment, à entendre certains hommes, que leur ôter les crédulités grossières c'est faire le vide autour d'eux! Si Dieu n'opère pas des miracles journaliers, si le démon ne manifeste pas sa présence par le bouleversement incessant des lois naturelles, il leur semble qu'ils sont seuls dans le monde, que Dieu n'est plus là, que Satan ne poursuit plus son œuvre infernale, que l'empire d'ici-bas a passé aux mains de la physique, de la mécanique et de la chimie! Ceux qui pensent ainsi ne savent donc pas que Dieu agit continuellement au milieu de nous, que son doigt souverain se retrouve dans tous les événements de notre vie, dans les petits aussi bien que dans les grands! Il leur faut donc des miracles pour reconnaître ce doigt de Dieu et des sorcelleries pour reconnaître celui du diable!

Ce serait une manière bien étroite et bien fausse de considérer nos relations avec l'invisible. L'Écriture nous apprend à considérer le diable, non comme un sorcier mais comme un tentateur. L'Écriture nous invite à « nous asseoir en Christ dans les lieux célestes, » à visiter, à habiter notre vraie maison paternelle par la prière et par la foi. Un chrétien ne craint pas de tomber dans le déisme, faute de miracles; son Dieu s'appelle « un Dieu de près, non un Dieu de loin. » Il lui a appris à dire : « Où irais-je loin de ton esprit, et où fuirais-je loin de ta face? » Jésus lui a promis le Saint-Esprit, « le consolateur qui demeure avec nous éternellement. » Le Sauveur n'abandonne pas ses rachetés :

« Je suis avec vous jusqu'à la fin du monde.... Je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un m'ouvre, j'entrerai chez lui. » Une chose est certaine, c'est qu'il ne tombe pas un cheveu de notre tête sans la volonté de notre Père qui est aux cieux, c'est que les anges sont des Esprits administrateurs employés pour le bien de ceux qui aiment Dieu.

Et l'on vient nous parler d'isolement, de vide spirituel ! Et faute de miracles et de sortiléges, nous risquerions de nous trouver seuls sur la terre livrée à la domination exclusive des forces naturelles ! Loin de là, ce sont vos faux sortiléges et vos faux miracles qui nous isolent, qui s'interposent entre Dieu et nous. J'ai besoin de me délivrer de ce surnaturel hideux ou grotesque pour me sentir de nouveau en présence de Dieu. Je ne fais cesser le vide qu'en chassant ces déplorables visions, ces harpies qui obscurcissent le ciel au-dessus de ma tête. Je décrirais difficilement l'état d'oppression où je suis plongé quand j'ai lu certaines légendes ou certaines démonologies; ma poitrine ne respire plus, il me faut de l'air, l'air vif et pur de la vérité. Délivrez-moi des miracles ridicules; délivrez-moi des prodiges par voie magique, par voie de contact, d'onction, de charme ou de rotation.

Délivrez-moi, ai-je dit ! Qu'on ne craigne rien cependant. Je ne compte pas recourir contre cet odieux cauchemar aux moyens violents et aux procédés sommaires. Je les ai blâmés; je ne les emploierai pas. « Nier tout court » est un parti commode, que Bayle a condamné avec grande raison. Je suis pleinement de

Digitized by Google

l'avis du marquis de Mirville, quand il rappelle que « ce qui est, est possible, » et je me joindrai volontiers à lui contre un scepticisme peu sincère qui faute de bonnes raisons en forge à tout prix de mauvaises. On sait que Lavoisier, poussé à bout dans la question des aérolithes, soutenait « qu'on avait fait chauffer les pierres ! » J'espère qu'on n'aura pas à me reprocher de semblables arguments.

J'ai donc cherché à me rendre sérieusement compte de l'opinion de mes adversaires et de la base sur laquelle elle repose.

Quant à la base, c'est la valeur attribuée au témoignage. Je n'aurai pas de peine à montrer qu'il y a là une erreur fondamentale qui explique toutes les autres.

Quant à l'opinion elle-même, elle a un mérite qu'il serait injuste de ne pas reconnaître : elle est logique et courageuse ; elle ne recule pas devant ses propres conséquences ; elle les suit et les déduit jusqu'au bout avec une rare intrépidité.

Fidèle à son principe, sentant bien que, le témoignage une fois admis comme preuve en pareille matière, on n'a plus le droit de rejeter un seul fait convenablement attesté, M. de Mirville admet les anecdotes les plus étourdissantes. Parle-t-il des prodiges obtenus par les magnétiseurs illuminés, « ce sont des objets matériels qui, dans l'endroit le plus clos, loin de toute main habile ou profane, viennent tomber on ne sait d'où, sur les assistants ébahis. C'est une plante, une plante étrangère, *et que l'on chercherait en vain dans le pays*, qui vient se déposer tout exprès sur les genoux du malade, au moment même où un somnambule en prescrit l'emploi médical. Ce sont des reliques et des

ossements de martyrs, qui probablement ont suivi la même route et que l'on voit apportés par une colombe, comme la sainte ampoule. » (P. 307.)

Parle-t-il des sortiléges qui ont affligé le presbytère de Cideville, il nous montre « les chiens jetés à croix ou pile au plafond, les couteaux, les brosses, les bréviaires s'envolant par une fenêtre et rentrant par la fenêtre opposée. » « Le maire reçoit un coup violent sur la cuisse, et au cri que cette violence lui arrache on répond par une caresse bienfaisante qui lui enlève à l'instant toute douleur. » L'enfant élevé par le curé « voit toujours derrière lui *l'ombre* d'un homme en blouse. » Ce fantôme est celui du berger magicien. « Mais écoutez bien ceci ! Au moment où l'enfant accuse la présence du fantôme, un des ecclésiastiques présents affirme avoir distinctement aperçu derrière lui *une sorte de colonne grisâtre ou de vapeur fluidique.* »

Je passe sur la main noire qui descend de la cheminée et qui donne de si effroyables soufflets. J'arrive à la constatation d'une particularité déjà remarquée dans les anciens procès de sorcellerie. Quelqu'un s'en souvient fort à propos et communique sa pensée aux visiteurs de Cideville. « Ces *ombres* mystérieuses redoutaient la pointe du fer. Dès lors on n'hésite plus, et au risque de glisser un peu dans la superstition, on se met à l'œuvre à l'instant. On se munit de très-longues pointes, et partout où le bruit se fait entendre, on les enfonce le plus lestement possible. Mais il est difficile de frapper juste, en raison de l'instabilité de l'agent ; plusieurs pointes sont donc enfoncées sans résultat apparent, et l'on va probablement y renoncer, lorsque tout à coup, une d'elles ayant été chassée plus habilement

Digitized by Google

que toutes les autres, une flamme vient à jaillir, et à la suite de cette flamme, une fumée tellement épaisse, qu'il faut ouvrir toutes les fenêtres, sous peine d'une prompte et complète asphyxie. » (P. 327 à 331.)

La fumée dissipée, on avait repris les pointes et on avait appuyé sans miséricorde. Aussi le berger portait-il le lendemain la trace sanglante des blessures qu'il avait reçues.... sur le corps de son fantôme.

Ailleurs, M. de Mirville raconte l'histoire des pierres mystérieuses qui bombardaient, il y a quelques années, une maison de la rue des Grès, à Paris. « Un détail bien curieux est celui qu'il nous fit admirer (le maître de la maison). Cette chambre était remplie de pierres et de fragments de tuile longs et plats; cette forme nous frappa. — Par quel hasard....? lui dîmes-nous.—Voilà, monsieur; c'est que j'avais fermé mon volet. Eh bien! remarquez bien cette fente-là.— Effectivement, c'est une fente très-longue et très-étroite. —Eh bien! monsieur, à partir du moment où j'eus fermé mon volet, toutes les pierres eurent cette forme que vous leur voyez, et toutes arrivaient par cette fente, qui a à peu près leur largeur. » (P. 372.)

En Amérique les Esprits multiplient à l'infini leurs manifestations fluidiques. « Nous laisserons là les concerts improvisés, les hommes suspendus en l'air, les caresses par des mains surhumaines et glacées, comme celles de Cideville. » (P. 401.) Mieux vaut l'histoire des sept ou huit fantômes qu'on aperçut dans la maison Phels, « habillés et drapés avec une grande habileté, soit à l'aide du tapis de l'appartement, soit à l'aide des vêtements qui s'y trouvaient la veille. Tous ces fantômes étaient agenouillés, chacun d'eux

Digitized by Google

ayant devant lui une Bible ouverte. » Et il ne fallait pas plaisanter avec eux, car « le fils du docteur Phels, enfant de douze ans environ, fut une fois soulevé de terre *et traversa la chambre comme s'il eût été transporté par la main d'un homme excessivement vigoureux.* » (P. 402.)

J'abrége : il faudrait transcrire tout le volume. Nous y rencontrerions des sorcelleries qui font frémir, des enfants dévorés par des loups-garous, des prédictions de possédés et de somnambules qui ne manquent jamais de s'accomplir. Tout y est admis, sans contradiction, sans critique : l'onguent des armes, qui guérissait les blessures à distance, l'homme qui traverse Paris à travers les airs et que les Esprits déposent sur le boulevard des Batignolles, la magie de M. Dupotet et l'action de ses lignes cabalistiques, tout, jusqu'à des histoires de tables tournantes qui nous étonnent un peu, nous champions non suspects des tables et de leurs hauts faits. Tantôt c'est un chien qui se met à tourner parce qu'une table tournante est touchée par lui ! Tantôt c'est une table massive qui refuse d'obéir tant que la chaîne est formée autour d'elle. « De guerre lasse, tout le monde descend dans la rue, et quelques instants après, voilà la table rebelle qui se met à valser, comme pour narguer tout le monde ! »

Et M. de Mirville a raison de ne rien exclure. De quel droit exclurait-il? La valeur absolue du témoignage une fois admise, comment s'y prendrait-il pour distinguer entre divers récits également attestés? Il se montre bon logicien, et j'avertis les railleurs qu'avant de rire, ils feront bien de se demander pourquoi ils rient. Quiconque proclamera la même théorie que

Digitized by Google

M. de Mirville, au sujet du témoignage, devra, sous peine d'inconséquence, adopter ses conclusions. Elle est très-bien attestée, l'anecdote du Cochinchinois exorcisé par son missionnaire et suspendu deux heures durant au plafond de l'église. Elle est très-bien attestée l'anecdocte du jésuite dont le fauteuil voltige à travers les airs. Si les témoignagnes honnêtes et nombreux font foi en pareille matière, il faut nous résigner. A partir de la mort des apôtres, on voit commencer et croître incessamment une effluve, jusqu'alors inconnue, de surnaturel divin et de surnaturel diabolique. L'un et l'autre se distinguent par un caractère mécanique, par une allure légendaire; mais il n'importe : l'un et l'autre sont attestés. La masse des sorciers et des ensorcelés dépasse ce que l'imagination la plus audacieuse pourrait imaginer. Autrefois des couvents entiers, des populations entières subissaient les possessions épidémiques et se rendaient assidûment au sabbat; aujourd'hui des multitudes non moins considérables sont entraînées par les démons des tables ou par ceux des magnétiseurs. Il y a plus, le chiffre des possédés proprement dits est immense, et Gassner ne l'estimait pas à moins du tiers du nombre total des malades. Il n'y a rien là qu'on puisse nier, car les certificats sont en règle, et je suis même d'avis qu'après avoir reconnu le mal, nous ne contestions pas au sujet du remède. L'exorcisme sera le salut des sociétés menacées. Qu'on exorcise les possédés, les magnétisés et les magnétiseurs, et les tables et ceux qui les font tourner! Qu'on poursuive les Esprits fluidiques à travers meubles et immeubles! Ce qu'un geste a produit, une formule peut bien le détruire!

Google

Mais avant de nous rendre, nous prendrons la liberté d'examiner. Les grandes questions sont toujours des questions de méthode. La méthode adoptée ici est-elle légitime ? Nous allons nous en enquérir. M. de Mirville nous ramène incessamment à son grand dilemme : ou convainquez les témoins de fraude, ou acceptez le témoignage. La question est très-mal posée. A part la fraude (qui a eu son rôle), il y a à tenir compte de bien des choses : de l'erreur, de la précipitation, de l'exagération, de l'entraînement, des diverses déviations qu'opère l'action presque irrésistible d'un courant général de crédulité. Il y a à tenir compte des métamorphoses que subissent les récits en passant de bouche en bouche. Il y a à tenir compte des témoignages influencés par la crainte ou des aveux arrachés par la torture. Il y a à tenir compte des phénomènes purement physiques qui expliquent une foule de faits rangés par l'ignorance sous l'étiquette du surnaturel. Enfin, il y a à tenir compte surtout de deux observations beaucoup trop méconnues : d'abord le merveilleux ne rentre pas dans notre compétence, et notre témoignage sur ce sujet n'a pas la valeur qu'il aurait sur tout autre point ; ensuite nous sommes sujets à des hallucinations individuelles ou collectives qui nous donnent la certitude absolue d'avoir assisté à des scènes qui ne se sont passées que dans notre imagination.

Je me propose donc de traiter dans l'ordre suivant la question capitale à laquelle cette partie est consacrée :

J'examinerai, en premier lieu, quelle est la valeur réelle des preuves quand il s'agit de faits surnaturels, et je m'occuperai spécialement du témoignage.

Je signalerai, en second lieu, les divers motifs de

Digitized by Google

suspicion qu'on remarque dans les récits qui nous sont présentés. Je montrerai que l'illusion ou le mensonge y transpirent de toutes parts.

En troisième lieu, je soumettrai ces récits à une confrontation qui paraîtra décisive sans doute à plusieurs lecteurs, comme elle l'est à mes propres yeux. Je les placerai en face des déclarations de la sainte Écriture. Je prouverai qu'il faut choisir, qu'on ne peut admettre à la fois la vérité de la Bible et la vérité des histoires de sorciers. Les incrédules eux-mêmes trouveront peut-être qu'entre les preuves du christianisme et celles de la sorcellerie la partie n'est pas précisément égale.

J'indiquerai enfin les explications très-naturelles et très-suffisantes que comportent la plupart des prodiges mis en avant.

Tel est le plan de cette étude. Une fois en possession de la solution du problème général, il nous sera aisé de l'appliquer aux problèmes spéciaux, au surnaturel apocryphe dans ses diverses manifestations : faux miracles, faux sortiléges, magie du magnétisme, et nous seront amenés ainsi à l'appliquer aux Esprits des tables, dernière manifestation en l'honneur de laquelle on a ressuscité toutes les autres.

CHAPITRE III

VALEUR DES PREUVES ET SPÉCIALEMENT DU TÉMOIGNAGE

Nous voici au cœur même du débat. Selon la manière dont on conçoit le témoignage, on tombe dans des difficultés insolubles ou on y échappe. Il n'y a pas de milieu en effet : il faut accepter toutes les anecdoctes bien attestées, si folles soient-elles d'ailleurs ; ou il faut faire planer une suspicion générale sur toutes les attestations qui se rapportent à certains sujets. La question du témoignage veut être abordée résolûment et dans son ensemble ; sans quoi les plus fermes esprits seraient troublés, les meilleures têtes auraient le vertige en présence des faits impossibles qu'affirment à l'envi des témoins sincères et intelligents. Faute d'une théorie sur le témoignage, on en serait réduit à descendre jusqu'à cet état moral, le plus dangereux de tous, où l'on ne croit pas ce qu'on est censé croire, et où l'on ne rejette pas non plus ce qu'on est censé rejeter.

L'âme entière est malade alors, et les divers principes de la vie spirituelle, raison, conscience, foi, sont également atteints.

Personne ne sera assez insensé pour exclure absolument le témoignage. Sans lui, nous n'aurions ni science, ni histoire, ni religion ; l'homme qui ne croirait que ce qu'il a vu, descendrait au rang des brutes.

Ceci n'est point contesté. Reste donc uniquement la question des limites. Jusqu'où s'étend la valeur du témoignage ? Y a-t-il des matières où il devienne particulièrement sujet à caution ? « J'en crois, disait Pascal, des témoins qui se font égorger ! » L'argument est faible. Il n'est pas d'imposture qui n'ait eu ses témoins prêts à donner leur sang pour elle.

Si les témoins qui meurent ne sont pas irréfutables par cela seul, les témoins éclairés et désintéressés le seront-ils plus qu'eux? Telle est la thèse principale de M. de Mirville. Voyez ! s'écrie-t-il, les hommes les plus savants ont admis ces faits de sorcellerie, les médecins ont constaté la possession des ursulines de Loudun, les incrédules du XVIIIe siècle se sont rendus à l'évidence des prodiges du cimetière Saint-Médard, les Américains les plus sceptiques déclarent qu'ils ont vu et entendu des Esprits; dès lors nous n'avons pas le droit de douter.

Eh bien ! c'est un droit auquel je persiste à ne pas renoncer encore. Je prétends que les incrédules sont souvent très-crédules et que le monde a toujours été pavé de gens qui ne croient pas en Dieu et qui croient aux revenants. Je prétends que le XVIIIe siècle, tout occupé à démolir le christianisme, se dédommageait en accueillant les superstitions les plus ridicules, les charlatans les plus effrontés, Saint-Germain et Cagliostro,

Digitized by Google

les devineresses et les nécromanciens. Même parmi ceux qui repoussent les sorcelleries et qui passent leur vie à les combattre, je pourrais en citer qui adoptent sans critique et sans examen les faits tenus pour constants par leurs contemporains. Lisez les lettres de saint André sur la magie; vous verrez que ce grand douteur qui montre si bien la puérilité des fables dont il a entrepris l'examen, n'hésite pas à admettre les vertus mirifiques de l'*aimant blanc!* « Une épée, un couteau touché de cette pierre perce la chair, sans qu'il en sorte une goutte de sang, sans que le blessé souffre la moindre douleur. »

C'est qu'un savant, même sceptique, ne voit pas tout ce qu'il atteste, et ne voit pas parfaitement tout ce qu'il voit; c'est que, défiant à l'égard de certaines assertions, il est très-complaisant à l'égard de certaines autres; c'est qu'il affirme fréquemment sur la foi d'autrui; c'est qu'il subit surtout l'influence des opinions régnantes et des crédulités à la mode. Il y a tel courant qui entraîne les plus éclairés et les plus indépendants.

L'erreur fondamentale de M. de Mirville est donc celle-ci : quand des savants, des médecins, des incrédules ont admis la réalité d'un récit, ce récit est incontestable! Avec un pareil principe, on va loin. On est désarmé contre les mensonges et contre les illusions grossies de main en main et élevées à la troisième ou à la quatrième puissance. On renonce à examiner les choses soi-même, on abdique. Or l'abdication, légitime et obligatoire en présence du témoignage de Dieu, est coupable en présence du témoignage de l'homme.

Aussi, qu'arrive-t-il? M. de Mirville ne met rien en doute; il n'en a plus le droit.

Digitized by Google

Les Boktes du Tibet s'ouvrent le ventre dans toute sa longueur ; puis ayant passé la main sur la blessure, tout rentre dans l'état primitif, sans qu'il reste la moindre trace de cette opération diabolique ! Il y a dans une lamaserie un arbre dont les feuilles portent l'empreinte des divers caractères tibétains ; cela est certain, car le père Huc l'a vu. Le père Bouchet, autre missionnaire, a vu (ce qui s'appelle vu) transporter à travers les airs le Chinois qu'il allait baptiser ! Certains magnétiseurs déposent dans une bouteille d'eau une vertu telle, que « cette *influence voyageuse* se rappelle, fût-ce à deux cents lieues et à des mois de distance, toutes les recommandations du commettant. Pendant que celui-ci sommeille, oublie ou ignore, il faut qu'*elle* n'oublie rien, elle, qu'elle pèse tout, et qu'elle se décide toujours *suivant les circonstances !* » D'autres magnétiseurs soulèvent leurs somnambules et les font voler autour des lustres du salon ! (P. 255, 259, 274, 279, etc.)

Tout cela est parfaitement attesté. Si le témoignage a la valeur que le marquis de Mirville lui attribue, nous devons faire comme lui et ne rien rejeter.

Mais voici qui devient embarrassant. Les annales du monde sont remplies de faits non moins attestés et dont la fausseté ne fait plus question. Je désire en citer quelques exemples, en priant mes contradicteurs de me dire quels motifs ils peuvent avoir de nier ce qu'affirment tant de respectables témoins. Sur le terrain où l'on a coutume de se placer, il n'y a rien à répliquer : ces récits démontrés faux sont incontesta-

Digitized by Google

blement vrais, de la première ligne à la dernière!

Et d'abord qu'y a-t-il de mieux attesté que les traditions primitives recueillies par les Pères? Pour peu que le témoignage en matière religieuse mérite la confiance qu'on a coutume de lui attribuer, il est impossible que le souvenir des lieux marqués par les grands événements du christianisme ne se soit pas transmis fidèlement. Ceux qui ont vécu avec le Sauveur ne sauraient avoir oublié la place précise où il est mort, où il est monté au ciel; ceux à qui ils l'ont dit ne sauraient à leur tour en avoir perdu la mémoire. Or tel est le trouble qu'apporte dans le témoignage le mélange d'une croyance, que l'imagination excitée des chrétiens n'a pas tardé à l'emporter sur les réalités les plus palpables et les plus simples. Sans mauvaise foi aucune, on a défiguré et transposé toutes les traditions primitives. Chaque événement de l'Évangile a eu sa *grotte*, bon gré mal gré; car on trouvait à ces grottes un charme mystérieux qui les faisait préférer.

C'est une grotte qui a remplacé, en dépit des paroles formelles du Nouveau Testament, la crèche où Jésus fut mis, parce que la place manquait dans l'hôtellerie. Il a fallu la campagne d'Ibrahim-pacha en Syrie pour que l'absurdité de la tradition achevât d'être mise à nu. Les Arabes du pays s'établirent alors dans le couvent, enlevèrent les ornements du sanctuaire, et derrière on découvrit un tombeau antique. Or quiconque connaît les scrupules religieux des Juifs, sait qu'ils n'auraient pas changé leurs cavernes sépulcrales en écuries d'auberge.

A Nazareth, nouvelle grotte! c'est là que la vierge Marie aurait reçu la visite de l'ange. Malheureusement rien ne prouve que les Juifs aient habité des trous sou-

terrains; et plus malheureusement la cave restée à Nazareth ne s'ajuste pas à la maison elle-même qui (comme chacun sait) a été transportée à Lorette.

La transfiguration a été fixée sur le Tabor. J'en étais encore persuadé quand j'ai visité cette montagne; et quelle n'a pas été ma surprise en y voyant des restes antiques qui, en couvrant entièrement le sommet, démontrent qu'à l'époque de Jésus-Christ il y avait là toute une bourgade avec ses fortifications! Aussi les évangélistes ne nomment-ils pas le Tabor; leur récit semble indiquer une montagne beaucoup plus septentrionale.

A-t-on été plus heureux pour l'ascension? On a trouvé beau de la placer au sommet du mont des Oliviers, à la vue de Jérusalem. On n'a oublié qu'une chose, c'est de relire la déclaration formelle de Luc: « Il les mena dehors *jusqu'à Bethanie;* puis, élevant ses mains, il les bénit. Et il arriva, pendant qu'il les bénissait, qu'il se sépara d'avec eux; et il était enlevé au ciel. » (Luc, XXVI, 50.)

Le témoignage est déjà bien compromis. Que sera-ce, si nous parcourons les premiers Pères et l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe! Là figurent des fragments empruntés aux témoins oculaires, aux dépositaires directs dont les appréciations devraient mériter une entière confiance. Et cependant qui croira aujourd'hui à la correspondance entre Jésus et le roi d'Édesse? Qui croira au martyre de Jacques précipité du haut du temple, avec des circonstances qui rendent le récit matériellement et moralement inadmissible? Qui croit à l'inspiration des sibylles, au feu sorti des fondements de Jérusalem? Qui ne sait que le fameux miracle de la

Digitized by Google

croix de Constantin a été rapporté de deux ou trois manières absolument inconciliables? Qui ne sait qu'Augustin raconte très-gravement et affirme très-expressément des métamorphoses d'hommes changés en ânes ou en chameaux?

Il n'y a pas de prodige mieux attesté que le vol et la chute de Simon le magicien. Irénée, Eusèbe, Augustin, d'autres Pères, s'unissent pour en donner tous les détails. Et cependant quiconque a réfléchi un peu à la formation de cette légende, quiconque s'est demandé d'où vient cet étrange livre des *Clémentines* et le rôle capital qu'il attribue à Simon le magicien vis-à-vis de Pierre, ne doute pas qu'il n'ait là sous les yeux le simple développement d'une fable entée sur le passage du livre des Actes où Simon le magicien est repris par l'apôtre.

Les miracles d'Apollonius de Tyane sont tellement attestés, que bien des chrétiens frémissent un peu quand on les oppose à ceux de Jésus-Christ. Je leur indiquerai un moyen de se rassurer. Qu'ils ouvrent *la Vie d'Apollonius de Tyane* par Philostrate, et ils verront s'il est possible de prendre au sérieux des prédictions si étrangement encadrées! On m'assure qu'Apollonius a crié : « Frappez le tyran! » au moment où Domitien était tué à Rome; on m'assure qu'il a délivré Antioche des cousins. Par malheur les mêmes témoins me le montrent au château des Sages, parmi les dragons et les biches blanches; ils le conduisent aux cataractes du Nil « dont le bruit est tel, que ceux qui s'en approchent trop y perdent l'ouïe; » et ces échantillons de leur critique me donnent la mesure du crédit qu'il convient de leur accorder.

Digitized by Google

Mais, dira-t-on, ces témoins ne sont pas comparables à ceux qui affirment les sorcelleries anciennes et modernes ! Je le veux bien, et je ferai volontiers un pas de plus. Avançons dans l'histoire ; voyons si les attestations solennelles et mal fondées sont le privilége exclusif des premiers siècles de l'ère chrétienne.

Je laisserai de côté des mensonges historiques auxquels rien n'a manqué cependant en fait d'éclat, de durée et de constatation, mensonges qui ont régné universellement et qui sont aujourd'hui universellement rejetés : les fausses Décrétales, par exemple. Certes, un document de cette importance et qui a servi de base à tant de bulles semblerait ne pouvoir être le produit pur et simple de l'imposture. En l'acceptant pendant des siècles, on a reconnu qu'il portait avec lui les preuves suffisantes de son origine. Il n'en était rien toutefois, et le lecteur me dispensera d'une démonstration aujourd'hui superflue.

Je négligerai pareillement la source abondante d'arguments que me fourniraient les récits des voyageurs. Voilà des témoins consciencieux qui ne rapportent que ce qu'ils ont vu et qui ont vu ce qui n'est pas. Les pèlerins du moyen âge revenant du saint sépulcre avaient contemplé des merveilles que personne oncques n'a entrevues depuis. Ceci soit dit en passant, et sans appuyer sur d'autres témoignages moins respectables. Si nous consultions Aulu-Gelle, Pline ou des voyageurs plus rapprochés de notre temps, nous y découvririons des hommes qui n'ont qu'un œil au milieu du front et qui voient mieux la nuit que le jour ; des familles dont la voix ensorcelle et fait mourir ; des nations couvertes de plumes et qui se nourrissent du parfum des

Digitized by Google

fleurs. Nous y découvririons la pierre mirifique qui guérit les aveugles et dont on a trouvé le secret en observant que les hirondelles s'en servent pour guérir leurs petits lorsqu'on leur a crevé les yeux. Tel voyage publié au XVIIe siècle nous parlerait des habitants de l'île Formose qui sont pourvus d'une longue queue semblable à celle d'un bœuf. En ouvrant les *Transactions* de la Société Royale de Londres en 1724, nous y trouverions une grave dissertation latine sur l'agneau végétal de Tartarie, décrit *de visu* par plusieurs personnes, pris au sérieux par les naturalistes et commenté par Scaliger, lequel assure qu'il rend du sang lorsqu'on y fait quelque incision.

Passons à des faits entourés d'attestations moins contestables.

Delancre raconte ceci d'après des témoignages innombrables et des procès-verbaux officiels : « Lorsque l'exécuteur jeta la Sabaudine au feu (une de ces prétendues sorcières du Labour, au XVIIe siècle), le Tout-Puissant, pour manifester l'abomination et montrer que vraiment elle était sorcière, permit que de dessus sa tête il sortît une fourmilière de crapauds, après lesquels le peuple se rua si fort à coups de bâtons et de pierres, qu'elle fut plus lapidée que brûlée. Mais avec tout cet assaut il ne fut pas en la puissance du peuple de faire mourir un crapaud noir, lequel triompha des flammes, des bâtons et d'une milliasse de pierres.... et se sauva comme un démon immortel en tel lieu qu'on ne le sut jamais trouver. »

On me dira peut-être que les choses ont pu se passer ainsi, qu'en bonne sorcellerie il n'y a rien là d'absurde, et que je ne dois pas décider la question par la question.

Digitized by Google

C'est fort juste, et pour ne pas retomber dans la même faute, je sacrifierai quelques faits dont on me contesterait le droit de considérer la fausseté comme évidente. Ambroise Paré atteste le merveilleux phénomène des clous sortant de la bouche des possédés. Qui sait s'il n'a pas raison !—Borel rapporte dans ses Centuries des exemples de plusieurs personnes, *qu'il a connues*, dont les regards étaient si corrosifs, qu'ils rongeaient jusqu'aux verres et aux miroirs, en sorte qu'ils étaient obligés d'en changer de temps en temps, la surface s'en trouvant toute gâtée et le verre percé en plusieurs endroits; il *connaît* une dame qui, par cette raison, ne peut se servir longtemps des mêmes lunettes. Qui sait s'il n'y a pas du sortilége là dedans !—Delrio affirme qu'on a vu en Espagne certains hommes qu'on appelle Zahuris, à cause de leur vue de lynx; il dit *qu'il en a vu* un à Madrid en 1575; ces hommes apercevaient les sources et autres objets placés dans l'intérieur de la terre.—Albert le Grand parle de deux frères qui ouvraient les portes les mieux fermées, l'un en présentant son côté gauche et l'autre en présentant son côté droit. Et pourquoi pas? va-t-on s'écrier.

Pourquoi pas, en effet! Agobard, évêque de Lyon, n'atteste-t-il pas la puissance qu'avaient certains hommes d'exciter des tempêtes et de se transporter au travers des airs, par le moyen de l'*aura levatitia*? Ne lui amena-t-on pas un jour un homme et une femme *qu'on avait vus* tomber du ciel? Sandoval n'est-il pas très-exactement renseigné sur l'histoire de cette sorcière qui, en l'année 1547, obtint d'un des inquisiteurs de Navarre la permission de s'envoler, si elle le pouvait, et qui, ayant commencé par descendre comme

Digitized by Google

un lézard le long des murs de la tour qui lui servait de prison, finit par prendre son vol devant les assistants qui ne cessèrent de la voir que lorsqu'elle eut dépassé l'horizon? C'est chose toute simple; c'est l'*a b c* de la sorcellerie; nous n'en sommes pas à nous étonner de si peu!

Eh bien! montrons par d'autres exemples que les choses les mieux certifiées se sont trouvées entièrement fausses.

La fameuse *dent d'or* a été attestée comme rien ne l'a été et ne le sera jamais. On l'a vue, on l'a touchée; de savants hommes ont écrit de gros in-folio pour expliquer le phénomène. Que répondre à tant de témoins directs, impartiaux, éclairés, à tant d'hommes sceptiques et érudits qui avaient visité eux-mêmes la bouche de l'enfant silésien? La dent d'or figurerait dans les livres que publie aujourd'hui l'école du merveilleux, l'école du moyen âge, si, par malheur, on n'avait découvert un beau jour qu'une fraude habile avait recouvert de feuilles d'or une dent naturelle. Les fraudes ne se découvrent pas toujours; les dents tombent, les enfants meurent, mais les in-folio restent et les témoignages subsistent dans toute leur majesté.

Voici maintenant une béate, une inspirée, aussi authentique que possible. Nous sommes en plein XVIIIe siècle. Marie Bucaille était tenue pour sainte par les habitants de Valogne et des lieux circonvoisins. Elle faisait des miracles; elle guérissait une foule de malades désespérés. Il y a plus : elle avait obtenu de Dieu la plus grande des faveurs; à l'exemple de François d'Assise et de Catherine de Sienne, elle portait sur son corps les stigmates de la croix. Par une faveur

spéciale et qui n'avait pas été accordée à d'autres, ces stigmates étaient renouvelés tous les vendredis, en mémoire de la Passion. Voilà des faits certains, d'une constatation facile, qu'attestaient des myriades de témoins. Cependant des gens méfiants s'avisent d'intervenir ; on demande que la nouvelle sainte soit séquestrée et surveillée de près. On finit par découvrir la friponnerie ; et peu s'en fallut que, passant d'un extrême à l'autre, on ne brûlât en qualité de sorcière cette stigmatisée illustrée par tant de miracles.

En fait de miracles, ceux de l'étole de saint Hubert méritent une place à part. Leur nombre, leur éclat, les témoignages qui les entourent ne semblent laisser aucune place légitime au doute. Depuis l'année 825, on ne cesse de couper des morceaux de l'étole, qui n'en conserve pas moins toute sa longueur première. Les saints fragments sont insérés dans le front des personnes mordues par des chiens enragés, et ces personnes sont guéries. Voilà qui va bien. Pourquoi faut-il que des critiques qui auraient pu mieux employer leur temps aient renversé tout cet échafaudage par sa base et donné un démenti à tous ces témoins ! D'autres témoins démontrent que le voyage d'Hubert à Rome est une fable ; il n'en est question ni dans l'Anonyme son contemporain, ni dans Godescalch, ni dans Étienne, ni dans Anselme. La visite au tombeau de l'apôtre Pierre, l'étole apportée par un ange, tout cela est tombé du même coup. Les docteurs en médecine s'en sont mêlés, et même les docteurs en théologie ; on a déclaré suspect ce régime étrange prescrit aux taillés de saint Hubert, régime où entraient le porc mâle, le chapon d'un an, les poissons à écailles, etc. Cependant

l'université de Louvain tenait bon pour les miracles, pour l'étole et pour le voyage au tombeau. Elle invoquait, elle aussi, la valeur du témoignage. Quoi, pendant neuf cents ans, tout le monde se serait fait illusion! Quoi, tant de milliers de personnes préservées de la rage ne prouveraient rien! Quoi! l'étole toujours coupée et toujours intacte ne suffirait pas pour confondre les incrédules! Hélas, non. Les incrédules ont persisté, et j'ai même lieu de croire qu'ils l'ont emporté. Parmi les remèdes contre la rage, on ne propose pas souvent aujourd'hui les fragments de la sainte étole. C'est ne guère tenir compte, on en conviendra, de vingt générations de témoins.

Les témoins ne manquaient pas non plus au purgatoire de saint Patrice. On sait que les habitants de l'Irlande conservant des doutes sur la réalité du purgatoire, le saint obtint de Dieu de les convaincre par un miracle. Alors s'ouvrit la mystérieuse caverne où périssaient misérablement les incrédules et d'où les croyants ressortaient avec une confirmation éclatante de leur foi. Toute légende à part, le fait du témoignage subsiste. Les descentes au Trou de Saint-Patrice sont innombrables; elles sont authentiques, car on ne descendait qu'avec la permission de l'évêque; elles sont confirmées par des relations détaillées, depuis celle du chevalier Owenn au XIIe siècle jusqu'aux récits contemporains. Aujourd'hui encore on entre dans le puits sacré, on y passe un jour et une nuit, on y contemple et on y subit les douleurs du purgatoire. Aujourd'hui encore on délivre aux visiteurs des certificats analogues à celui que le roi Édouard III délivrait à un noble hongrois en 1358. Enfin, s'il y a quelque chose de certain ici-bas,

ce sont les merveilles de la caverne irlandaise, et je comprends qu'en présence de cette masse de témoignages, les prédicateurs en aient si souvent appelé dans leurs sermons à la notoriété incontestée d'un tel fait [1].... Ce qui n'empêche pas que témoignages et témoins n'aient été repoussés bien loin par l'Église de Rome, qui n'a pas permis l'insertion du fait dans son bréviaire!

Voulez-vous des certificats plus scientifiques? Prenez l'anecdote bien connue de la pierre lumineuse et brûlante, venue des Indes, et présentée au roi Henri II. Les savants s'en sont fort occupés, les gros livres ont abondé sur ce sujet, et le grave de Thou n'hésita pas à lui donner place dans son Histoire. D'où était venue son erreur? Une description trop poétique du charbon allumé avait été publiée par Fernel, premier médecin du roi; Jean Pipin, médecin du connétable de Montmorency, en avait régalé son confrère, Mizand, médecin à Paris; celui-ci avait communiqué à de Thou cette lettre venue de Boulogne; de Thou inséra le fait dans son ouvrage qu'on achevait d'imprimer. L'autorité de cet ouvrage était telle, que personne ne s'avisa de mettre en doute ce qui y était rapporté. Les compilateurs de merveilles naturelles, tels que Fabricius, Chioceus, Camérarius, n'eurent rien de plus pressé que de grossir leurs recueils de cette singularité. Ce ne fut

[1] Que les visiteurs du Trou de Saint-Patrice aient pris les murmures des vents engouffrés pour les plaintes des âmes réclamant des prières, peu nous importe; ce n'est pas la question. Il est bien clair qu'à la base de chaque témoignage inexact et sincère, il y a une hallucination ou une illusion. Mais c'est précisément parce que les causes d'erreur sont nombreuses, que la preuve par voie de témoins est inadmissible en matière de surnaturel.

Digitized by Google

pas tout; les savants finirent par démontrer que la chose était toute naturelle : D'où vient, disaient-ils, qu'on est si surpris de cette merveille? Est-ce la première fois qu'on en voit de semblables? Pline, Solin et saint Isidore ne décrivent-ils pas une pierre de feu qu'on appelait *pirites?*

La comédie fut complète. On disserta sur la pierre *pirites* qui brûle et saute, sur la pierre *phlogites* qui vient de Perse et paraît enflammée au dedans, sur la pierre *phlégontide,* et ce qui suit. Cependant de Thou découvrait son erreur. Il obtenait des libraires français la suppression du passage si légèrement introduit. Mais les libraires étrangers n'eurent pas la même condescendance; ils ne purent se résoudre à sacrifier cette pièce curieuse, et elle n'a cessé de figurer dans toutes les éditions publiées par eux.

Supposez maintenant que l'erreur n'eût pas été reconnue ou que les éditions allemandes nous fussent seules parvenues, qu'aurions-nous à objecter à l'affirmation d'un homme tel que de Thou, rapportant le témoignage de trois médecins? Et voilà comment se font souvent les témoignages. Une fois faits, ils servent et se multiplient à l'infini. Cela est si vrai qu'on raisonnait encore en 1676 d'après l'assertion présentée par de Thou. De savants recueils contiennent à cette époque des observations sur les phosphores, où on lit : « Cette pierre laissa tous les curieux de ce pays-là (Berlin) en doute, si c'est la même ou du moins une pareille à celle dont il est parlé dans le sixième livre de l'Histoire de M. le président de Thou, qui fut présentée, à Boulogne, au roi Henri II, par un étranger qui venait des Indes. »

Digitized by Google

On sait que des sottises analogues ont été vues et attestées en tout temps. Solin ne se contente pas de décrire le phénix, il ajoute que « cet oiseau fut pris en Égypte l'an 800, et exposé dans une assemblée par ordre du prince Claude. Ce fait est rapporté dans les actes de la censure de Claude, qui subsistent encore. » En cherchant un peu, on trouverait bien que Solin, qui a copié Pline, a oublié de transcrire les doutes de cet auteur. Mais c'est ainsi que les témoignages s'embellissent en vieillissant. Chacun les reproduit à sa manière, et puis le certificat demeure. Ce qui est écrit est écrit!

C'est une chose curieuse et instructive que d'observer comment, de la meilleure foi du monde, on fait parler les gens. Le public était très-occupé en 1725 des communications envoyées au *Mercure de France*, sur une Portugaise aux yeux de lynx. Un révérend père minime jugea bon d'intervenir dans le débat, et d'y faire figurer le célèbre Huygens. « On a vu à Anvers, écrivait-il, un prisonnier dont la vue était si perçante et si vive, qu'il découvrait tout ce qui était caché, sous quelques sortes d'étoffes que ce fût, à l'exception des étoffes teintes en rouge. *Mon garant sur un fait si singulier est M. Huygens*, qui l'a écrit au révérend père Mersenne, religieux de notre ordre et son intime ami. » Le père Lebrun, qui raconte ceci, a eu la curiosité de remonter aux sources (ce qui n'est malheureusement pas toujours possible), et voici ce qu'il a lu dans la lettre manuscrite de Huygens : « En récompense du voyage du Paradis que vous me communiquez, vous saurez pour chose assez étrange, quoique vieille, que des gens sérieux, d'âge et de condition, *déclarent* avoir

Digitized by Google

vu prisonnier à Anvers un homme qui avait la faculté de voir à travers les habits. » On s'informe; Huygens n'a pas vu. Si l'on avait pu consulter à leur tour ces « gens sérieux, d'âge et de condition, » il est probable qu'ils nous auraient renvoyés à d'autres témoins.

On avait publié dans toute l'Europe le grand miracle du retard du soleil à la bataille entre Charles-Quint et le duc de Saxe, lors du passage de l'Elbe. Le duc d'Albe s'était bien gardé de démentir ces beaux récits; mais interrogé directement par le roi de France, que lui répondit-il ? « J'avoue à Votre Majesté que le soin des choses qui se passaient alors sur la terre m'a empêché d'observer ce qui se passait au ciel. »

Voilà bien des variétés de témoignages officiels et inexacts. En voici encore une qui emprunte son caractère spécial à l'action d'une imagination surexcitée. Je l'emprunte à Lamothe-le-Vayer : « Baptiste Legrain dit, au sixième livre de sa décade de Louis le Juste, qu'il observa lui-même dans Paris, l'an 1615, sur les huit heures du soir du 26 octobre, des hommes de feu au ciel qui combattaient avec des lances.... Cependant j'étais aussi bien que lui dans la même ville, et je proteste, pour avoir contemplé assidûment jusque sur les onze heures de nuit le phénomène dont il parle, que je ne vis rien de tel qu'il le rapporte, mais seulement une impression céleste assez ordinaire, en forme de pavillons qui paraissaient et s'enflammaient de fois à autre. » Avait-il tort d'ajouter un peu plus loin : « Et néanmoins, dans un siècle, on citera le prodige de la décade comme indubitable? » Beaucoup de témoignages non moins certains, non moins consciencieux, non

Google

moins éclairés que celui de Legrain, n'ont pas eu d'autre origine.

L'imposture proprement dite en explique aussi un grand nombre. Il y avait en 1699 une fille dont le métier consistait à être tour à tour muette et miraculeusement guérie. Guérie une première fois à Beauvais, où l'on fit des processions en son honneur, et où elle reçut le nom de *dévote de Beauvais*, elle alla faire la même chose près de Rouen, et on la mena en triomphe à Notre-Dame de Liesse. Mais sa plus éclatante guérison eut lieu au tombeau de Jacques II. Il ne fut bruit que d'elle, jusqu'au moment où ses friponneries furent découvertes, et où elle décampa sans bruit.

Qui n'aurait cru en Angleterre qu'une femme venait d'accoucher de plusieurs lapins? Les gazettes de 1726 rapportaient le fait, avec certificat en bonne forme du médecin-accoucheur et approbation de l'anatomiste du roi qui en publiait la relation détaillée! Tout serait resté incontestable, le certificat, la relation, l'approbation, si le roi d'Angleterre ne s'était avisé de prendre la chose à cœur. L'anatomiste trop crédule fut obligé de signer une rétractation publique. Il reconnut qu'il avait été la dupe « d'une très-abominable fraude. »

On connaît l'histoire des *grains bénits*. Les religieuses du couvent dont Jeanne de la Croix était supérieure, l'avaient sollicitée d'obtenir de Jésus-Christ la bénédiction de leurs chapelets. Ils avaient été déposés dans un coffre que les anges avaient porté au ciel. Le coffre rapporté et ouvert, on n'y trouva rien; mais un parfum très-agréable ne tarda pas à se répandre, et on découvrit alors tous les chapelets dans le coffre. Des

Digitized by Google

grâces étaient attachées à chaque grain, et même aux grains qui avaient touché ceux-là. Les grains chassaient le diable, éteignaient les incendies, garantissaient des épidémies et du tonnerre, délivraient des scrupules, etc. Le tout était constaté (remarquons-le) par quatre-vingt-dix informations et par plus de quatorze cents témoins. Toutefois le clergé de France, Bossuet en tête, crut devoir contester, et contesta si bien que la valeur des informations et des témoignages se réduisit à zéro.

Au moment même où ce grand débat était engagé entre le catholicisme français et le catholicisme espagnol, les médecins vantaient fort un autre miracle à l'appui de la découverte du jour : l'élixir pour rendre la vue aux aveugles. Ils apportaient en preuve la guérison de l'empereur Jean Paléologue, lequel aurait recouvré la vue à Ferrare pendant la tenue du concile. Qui n'eût cru que le fait était incontestable? Comment ne pas le supposer appuyé sur des témoignages certains? Eh bien, il s'est trouvé un homme assez patient pour se livrer à une étude historique complète, et il a constaté que l'empereur n'avait jamais eu mal aux yeux. Au contraire, il négligeait les affaires du concile parce qu'il était continuellement à la chasse, ce qui n'est guère le fait des aveugles.

Règle générale : Ne vous arrêtez pas aux plus beaux certificats, regardez les choses de près : à mesure qu'on approche, le merveilleux s'évanouit.

J'ai déjà cité des exemples de témoignages fort peu dignes de foi dans les questions les plus simples de toutes, celles de l'histoire naturelle ; il me serait aisé de les multiplier. Nous verrions défiler devant nous,

ogle

avec leurs attestations en marge, les descriptions reléguées depuis longtemps dans le domaine des fictions. Que d'auteurs savants ont parlé des macreuses d'Écosse, produites sans œufs et provenant tantôt des coquilles qui se trouvent sur le bord de la mer, tantôt des fruits du saule, tantôt des vers formés dans le bois des navires qui pourrissent! On ferait une longue liste de ces dissertations sérieuses, appuyées de témoignages et de preuves : *de anseribus scoticis.* J'indique cet exemple, et je passe outre. On n'ignore pas que, dans un autre genre, les certificats n'ont pas manqué aux statues et aux tombeaux suspendus en l'air par la force de plusieurs aimants. Le tombeau de Mahomet, la fameuse statue qu'on *voyait* dans un temple d'Égypte et dont parlent les Pères de l'Église, celle de Mercure, celle de Cupidon : autant de contes ridicules que les personnages les plus graves ont confirmés à qui mieux mieux!

Encore s'ils se contentaient de confirmer! mais ils tiennent à expliquer. Or ces explications rappellent souvent à s'y méprendre notre débat actuel sur les tables tournantes. Choisissons un fait entre tous, un des plus constants. Aristote, Pline, Plutarque, Élien et plusieurs autres mentionnent le fameux petit poisson, la rémore, qui arrête tout court les plus grands vaisseaux. Comment se rendra-t-on compte d'un tel phénomène? Les uns se contenteront de parler d'une qualité occulte qui amortit l'action du vaisseau. C'est un système commode, qui n'exige pas de recherches et qu'adoptentà l'égard des tables tournantes tous ceux qui s'en tirent au moyen de la parole sacramentelle : Voilà qui est extraordinaire! Les autres ne se con-

Digitized by Google

Conti, nièce de Mazarin, a prévu la chute de son palais; la comtesse d'Hamilton a vu, dans une vision terrible, la mort soudaine de la duchesse d'Orléans. A merveille! Je demanderai seulement où sont les garanties de semblables histoires. Les choses se sont-elles bien passées ainsi? N'a-t-on rien ajouté, rien arrangé, rien retranché après coup? N'y avait-il aucune circonstance qui pût faciliter les visions ou prévisions merveilleuses? Nous n'en savons absolument rien. Nous oublions toujours, en outre, une considération capitale : le simple hasard doit amener des coïncidences; or on ne se souvient que de cela, le reste est mis au rebut. Ainsi s'explique même la plus surprenante des révélations magiques, celle que rapporte Saint-Simon dans ses Mémoires. Le duc d'Orléans consultait des sorciers chaque jour; il avait eu des prédictions par centaines ou par milliers. Parmi celles qu'il a racontées à Saint-Simon, il s'en est rencontré une que l'événement a semblé confirmer et qui s'ajustait (tant bien que mal) à la mort de Louis XIV et à la régence. Celle-là seule a été rapportée par Saint-Simon. C'est tout simple; il en a été et il en sera constamment ainsi. Si une autre prédiction avait été réalisée au lieu de celle-là, elle aurait figuré dans les Mémoires, et la scène du lit de mort aurait disparu.

J'invite ceux qui me trouveraient trop difficile en fait de témoignage à bien peser l'enseignement qui ressort des miracles régulièrement organisés dont nos annales sont remplies : guérisons d'écrouelles, épreuves du fer rouge et du surnagement; tout cela n'a pas eu lieu une fois, mais a fonctionné à l'état d'institution nationale. Il n'y a pas eu là un témoin, il y a eu des millions, des générations successives de témoins; et toutefois qui

Google

consentira à admettre aujourd'hui la réalité des faits si universellement et si longuement attestés?

Nos rois ont guéri des milliers et des milliers d'écrouelles. Guibert de Nogent parle, comme témoin oculaire, des guérisons opérées devant lui par Louis le Gros. Celles qu'a opérées Louis IX se trouvent mentionnées en propres termes dans la bulle de canonisation. Charles VIII toucha et guérit beaucoup d'écrouelles à Rome et à Gênes, pendant son expédition d'Italie. Les faits ont été constatés avec soin, et les auteurs qui en font mention remarquent que l'illusion était impossible, puisqu'au nombre des malades guéris se trouvent de petits enfants.

Eh bien, soit! dira-t-on. Nos rois avaient tous le don des miracles. Quel mal y a-t-il à cela?—Je ne vous demanderai pas pourquoi ce don s'est prudemment effacé en présence des lumières croissantes, pourquoi Louis XVIII, Charles X et Louis-Philippe n'ont guéri personne. Je ne vous demanderai même pas comment il se fait que le don de guérir les écrouelles ait passé en Angleterre dès le moment où les rois anglais ont prétendu à la couronne de France, et comment vous expliquez que les rois protestants l'aient possédé aussi bien que les catholiques. Élisabeth touchait aussi les malades, et les certificats de guérison ne lui manquaient pas plus qu'à nos souverains.

Les certificats! Mais en voici une formidable série à l'appui des épreuves du fer rouge et de l'eau bouillante. Du VIe siècle au XIIIe, on ne cesse de les employer; elles ont laissé leur empreinte dans la langue elle-même, et nous disons encore : « J'en mettrais ma main au feu. » D'abord il s'agissait de vider les que-

Digitized by Google

relles dogmatiques entre les catholiques et les ariens, et des procès-verbaux sans nombre attestent que les catholiques en pareil cas plongeaient impunément leurs bras dans les chaudières où leurs adversaires se brûlaient jusqu'aux os. Plus tard, les lois des Francs admirent ce mode de procédure criminelle. Charlemagne exigea par ses Capitulaires qu'on y ajoutât foi sans doute aucun, *absque dubitatione*. On mettait impitoyablement à mort quiconque s'ébouillantait dans l'eau bouillante.

Il y avait donc des gens en grand nombre qu'elle ne brûlait pas. Le fait est prouvé, et comme il est prouvé en outre que le clergé, qui appliquait l'épreuve, était incapable de se prêter à une fraude systématique et prolongée pendant une demi-douzaine de siècles, il est démontré que nous sommes en possession de quelques milliers de miracles indubitables. Malheureusement, il se trouve que l'on découvre parfois l'innocence de ceux qui se sont brûlés et la culpabilité de ceux qui n'ont pas été atteints. Quelle explication donner à de semblables erreurs du miracle, et que deviennent tant de témoignages accumulés?

Le roi Lothaire accusait sa femme Thietberge d'un horrible inceste. Elle nia d'abord le fait, et prouva son innocence par l'épreuve de l'eau bouillante. Il est fâcheux qu'elle ait *prouvé* d'abord qu'elle n'était pas coupable, et *avoué* plus tard qu'elle l'était.

L'épreuve du fer rouge semblait plus concluante encore. Quelle fraude pouvait-on imaginer, quand il s'agissait de prendre et de porter quelque temps un soc de charrue incandescent, ou de marcher pieds nus sur des fers rouges, ou de mettre sa main dans un

Digitized by Google

gantelet de fer rougi qui montait jusqu'au coude? Aussi acceptait-on aveuglément ces décisions miraculeuses. Une impératrice, la femme d'Othon III, fut brûlée vive parce que son accusatrice avait supporté sans dommage l'épreuve du fer ardent.

D'où vient donc que la voix publique finit par s'élever contre ces manifestations si évidentes de l'action divine? D'où vient qu'on s'accorda à reconnaître que les résultats de l'épreuve étaient fréquemment en sens inverse de la vérité? D'où vient que le clergé qui avait passé son temps à bénir des fers rouges et les conciles qui en avaient toléré l'emploi s'empressèrent de condamner cet usage? Pourquoi faire cesser des miracles? Pourquoi! parce que l'illusion et la fraude se glissent partout en pareille matière; parce que les témoignages qui s'y rapportent n'ont jamais eu et n'auront jamais aucune valeur. Chez les sauvages de l'Océanie et chez les nègres de l'Afrique occidentale, on décide encore les questions de la sorte, et les poisons les plus violents deviennent inoffensifs pour rendre hommage à l'innocence. Je pense que les champions du témoignage nous proposeront d'imiter ces misérables peuples et d'en revenir au beau temps où Louis prouvait son droit contre Charles le Chauve, en fournissant trente hommes, dix pour l'épreuve de l'eau froide, dix pour l'épreuve de l'eau bouillante, dix pour l'épreuve du fer rouge.

Je viens de mentionner l'eau froide. C'était effectivement une des formes de l'expérience miraculeuse dont le succès incessamment répété figure dans un grand nombre de documents. Bien longtemps après le moyen âge, on employait encore l'eau froide dans les

procédures judiciaires. J'ai là sous les yeux un procès-verbal du 11 juin 1696 qui atteste que certains individus, accusés de sorcellerie, *n'ont pas pu enfoncer dans l'eau.* Dès lors, leur qualité de sorciers ne devait plus être mise en doute. On serait sorcier à moins ! Aujourd'hui même, si l'on jetait des gens à la Seine après leur avoir lié pieds et mains, et s'ils s'obstinaient à surnager, nous crierions tous au miracle.... Il est vrai qu'aujourd'hui personne ne surnagerait. Il y a des merveilles indissolublement attachées à certains siècles.

Quoi qu'il en soit, des documents innombrables attestent que les cas de surnagement se présentaient chaque jour, à l'époque où le miracle opérait encore. Des voleurs se présentaient hardiment, croyant bien qu'ils enfonceraient dans l'eau; et voilà, ils demeuraient étonnés et confus à la surface ! Les manichéens ou soi-disant tels de Soissons ne furent brûlés que parce qu'ils surnageaient. Au temps de Bernard, l'Église catholique employa souvent, et toujours avec succès, ce procédé pour convaincre ses ennemis. Des hérétiques il passa aux sorciers. On se donna la peine d'établir « que les sorciers étaient nécessairement plus légers que les autres hommes, parce que le démon, dont la substance est spirituelle et volatile, pénétrant toutes les parties de leur corps, leur communique sa légèreté. » En vertu de ce beau raisonnement, on continua à *baigner* (c'était le terme), et à brûler ensuite.

Mais enfin, s'écriera-t-on, le fait du surnagement subsiste ; comment l'expliquez-vous ? Moi ! je ne l'explique nullement, par la bonne raison que je n'y crois pas...., ni vous non plus. Le surnagement est attesté comme l'épreuve de l'eau bouillante et celle du fer rouge,

comme les épreuves analogues qui ont encore lieu en Afrique. Je ne vois là qu'un exemple illustre du peu de crédit que méritent les témoignages. Plus il y a de procès-verbaux, de déclarations authentiques, de faits incontestables, plus je triomphe; car il est certain que ces certificats inattaquables ne constatent qu'un grand mensonge, un mensonge de plusieurs siècles, et jamais vos histoire d'Esprits ou de sorciers ne seront mieux attestées que celles-là.

Celles-là sont fausses; on en est convenu le jour où l'on a ordonné la discontinuation des miracles; les miracles véritables ne sont pas tellement importuns, qu'on s'en prive ainsi de propos délibéré. Je ne sais pas, ou plutôt je sais trop comment procédait cette sainte justice du moyen âge. Je sais ce que valent les pièces officielles de ce temps. Je sais aussi de quelles illusions certaines enquêtes sont entourées, quand un courant de crédulité les favorise; je sais à quel point il est facile de croire tout ce qui s'accorde avec les superstitions régnantes. Souffrez donc que je m'en rapporte à l'arrêt prononcé par vous-même, et que je vous dise : « On n'a jamais surnagé, car on ne surnage plus. Vous n'avez jamais fait ce miracle, car vous ne vous risquez plus à le faire. De votre aveu, vous avez des sorciers en nombre; qui vous empêche d'en déterminer quelques-uns à se laisser jeter dans l'eau, avec promesse de tirer la corde si par hasard ils vont au fond? »

Les idées changent; car si les sorciers ne surnagent plus, ils ne surnageaient pas encore à une certaine époque. L'eau servait alors à les noyer et jamais aucun d'eux n'avait manqué d'enfoncer. Il y avait même à Toulouse une cage de fer qui s'abaissait au moyen

Digitized by Google

d'une bascule, et je ne sache pas qu'elle ait rencontré aucune résistance, jusqu'au moment où l'on changea tout cela. Les voleurs, les sorciers, les hérétiques devinrent alors légers comme le liége; de nos jours probablement ils ont repris leur ancien poids.

Mais trêve de plaisanteries! Le sujet est trop sérieux. Lorsque je songe à la masse effroyable de violences, de calomnies, d'injustices, de cruautés qu'ont abritées et sanctifiées ces odieuses pratiques; lorsque je songe à tant d'innocents pieusement immolés, je ne me sens ni l'envie ni le droit de sourire. Il s'agit d'une longue série d'abominations; il s'agit, en outre, d'une maladie mortelle inoculée aux générations successives, maladie qui attaquait en même temps la conscience, la raison et la foi. A qui l'histoire réserverait-elle sa sévérité, si elle n'avait que complaisances pour de tels crimes et pour de telles époques?

Certes, parmi les enseignements qu'elles nous donnent, la condamnation du témoignage n'est pas le plus important. Toutefois elles nous fournissent aussi celui-là, et j'ai tenu à le recueillir.

Oui, nous avons déjà beaucoup de mensonges historiques. Travaillerons-nous à en grossir le nombre? Rien ne serait plus facile. Demain, si l'on y tient, on réunira mille, dix mille témoignages sérieux et sincères en faveur d'un prodige quelconque, de la Vierge qui tourne les yeux à Rimini, des merveilles qui éclatent journellement en Suède, de celles qui éclatent avec non moins de régularité chez les Indous et chez les Tartares. Demain on nous attestera pour les avoir *vus*, le miracle de saint Janvier, le feu sacré de Jérusalem, les concerts célestes et les fantômes des spiritua-

Digitized by Google

listes américains, les opérations magiques du baron Dupotet.

Avis aux champions du témoignage ! J'ai montré ce qu'il est en fait; montrons à présent ce qu'il vaut en principe.

On l'aura remarqué, l'incertitude du témoignage commence au point précis où commence le surnaturel. Dès que l'homme quitte le ferme terrain de l'observation des choses ordinaires, pour se lancer dans le domaine du merveilleux, il cesse de voir exactement ce qui est, il cesse de rapporter exactement ce qu'il a vu; son discernement, son sang-froid, son bon sens paraissent l'abandonner.

Il y a donc une limite qui sépare la classe des faits qui appartiennent à notre compétence et celle des faits qui ne lui appartiennent pas. Notre raison a une compétence réelle, mais non pas indéfinie. Demandez-lui de rassembler le souvenir des grands événements, et pourvu qu'elle puisse en avoir la connaissance directe, elle arrivera en tous temps et en tous lieux à écrire des récits historiques dignes de foi; mais si des traditions religieuses sont mêlées à ces annales, aussitôt la raison lâche les rênes et l'imagination la plus extravagante s'en empare. S'agit-il de décrire et même de classer la création matérielle, nous serons étonnés de la sûreté de coup d'œil avec laquelle procédait déjà un Aristote; mais en abordant la catégorie des monstres et des prodiges, les naturalistes les plus sensés abdiqueront toute critique. Les philosophes antiques arriveront promptement

Digitized by Google

à constater les règles de la logique et même à analyser l'être humain avec une certaine fidélité ; mais aux confins de la métaphysique, les philosophes de tous les temps sembleront frappés de vertige. Enfin, pour ce qui touche aux révélations divines, à la nature des dieux, aux miracles, aux opérations des bons et des mauvais Esprits, l'extravagance humaine se donne pleine carrière.

C'est que nous sommes ainsi faits, que notre incompétence éclate dès que les bornes des faits naturels sont dépassées. En deçà, nous pourrions croire sur le témoignage des hommes; au delà, nous ne pouvons croire que sur le témoignage de Dieu.

Ce n'est pas ici le lieu de montrer que ce témoignage ne nous fait pas défaut et que ses preuves sont à notre portée, quoique son contenu nous dépasse infiniment. Renfermons-nous dans notre étude actuelle et soulignons la distinction fondamentale que nous venons d'établir. En matière de témoignage, la certitude cesse absolument dès qu'on pose le pied sur le territoire du surnaturel. Que le lecteur se rappelle, en effet, la plupart des exemples que je viens de lui citer ; il verra que si les témoins perdent tout droit à notre confiance, c'est lorsqu'ils rapportent (et de la meilleure foi du monde, le plus souvent) des miracles, des sortilèges, des créations monstrueuses, des visions, des épreuves destinées à manifester le jugement de Dieu.

Montaigne a écrit là-dessus des paroles pleines de sens. On le pressait de croire à la sorcellerie ; on lui citait des faits ; on lui présentait des certificats ; ceux même qui trouvaient bon qu'il fût sceptique sur d'autres points blâmaient son scepticisme sur celui-là. On

Digitized by Google

le sommait de se rendre au témoignage rendu par les sorciers eux-mêmes, à leurs dépens. Or voici la réponse du grand douteur, qui avait bien raison de l'être en pareille matière : « Toutefois, en cela même, on dit qu'il ne faut pas toujours s'arrêter à la propre confession de ces gens icy ; car on leur a vu parfois s'accuser d'avoir tué des personnes qu'on trouvoit saines et vivantes. En ces autres accusations extravagantes, je dirois volontiers que *c'est bien assez qu'un homme, quelque recommandation qu'il aye, soit creu de ce qui est humain. De ce qui est hors de sa conception et d'un effet supernaturel, il ne doit estre creu lors seulement qu'une approbation supernaturelle l'a authorisé. Ce privilége qu'il a plu à Dieu donner à aucun de nos témoignages ne doit pas estre avily et communiqué légèrement.* J'ai les oreilles battues de tels contes : trois le virent un tel jour en levant, trois le virent le lendemain en occident, à telle heure, tel lieu, ainsi vestu : certes, je ne m'en croirois pas moi-mesme. Combien trouvé-je plus naturel et plus vraysemblable que deux hommes mentent, que je fay qu'un homme en douze heures passe quant et les vents d'orient en occident ! Combien plus naturel que notre entendement soit emporté de sa place par la volubilité de notre esprit détraqué, que cela, qu'un de nous soit envolé sur un balay, au long du tuyau de sa cheminée en chair et en os par Esprit étranger ! Ne cherchons pas des illusions du dehors et incognuës, nous qui sommes perpétuellement agités d'illusions domestiques et nostres. Il me semble qu'on est pardonnable de mescroire une merveille, autant, au moins, qu'on en peut détourner et élider la vérification par voie non merveilleuse ; et suis d'avis de saint Augustin, qu'il

Digitized by Google

vaut mieux pencher vers le doute que vers l'assurance ès choses de difficile preuve et dangereuse créance. »

L'incompétence de l'homme en matière « supernaturelle » ne pouvait être plus nettement proclamée. Mais Montaigne la proclame plutôt qu'il ne la prouve, bien qu'il indique en passant un ou deux des motifs de cette incompétence. Essayons de faire ce qu'il a négligé. Voyons comment se forment et comment s'expliquent tant de témoignages sans valeur.

Avant tout, il faut nous faire une idée de l'empire exercé sur les âmes par un courant de crédulité générale. S'il est difficile de rester debout quand on traverse un torrent des Alpes, à plus forte raison est-il malaisé de conserver le plein gouvernement de soi-même quand on est battu par les vagues emportées des superstitions régnantes.

Représentez-vous un temps (et ce temps a duré plus de dix siècles) où l'imagination était journellement hantée par des récits de visions, d'apparitions d'anges, et de sabbats; où des images dont l'impureté dépasse ce que les romans les plus infâmes osent peindre ne cessaient d'être présentées aux hommes, aux femmes et aux plus jeunes enfants; où l'exaltation maladive des intelligences existait à l'état endémique et épidémique; où l'on vivait entouré de sorciers, de fantômes, de sorts

Digitized by Google

jetés et de revenants; où l'on avait appris dès l'enfance à expliquer par des causes surnaturelles les moindres incidents de la vie commune; où personne n'était défendu contre ces erreurs par la connaissance des saintes Écritures. Représentez-vous un temps où l'histoire réelle, l'histoire populaire se composait des grossiers récits qui remplissent le recueil des Bollandistes, et dites-moi si vous croyez qu'alors les témoignages en fait de surnaturel pouvaient conserver quelque valeur! Quant à moi, je ne m'étonne que d'une chose, c'est que l'égarement n'ait pas été plus complet et que les hallucinations momentanées n'aient pas fait place à une véritable folie. Les livres de Bède, de Pierre le Vénérable, d'Hincmar, ne permettent pas de conserver un doute à cet égard. On sent que tout s'explique, et l'inondation des miracles légendaires, et le succès des épreuves du feu ou de l'eau, et la dénonciation des sorciers, et les aveux des sorciers eux-mêmes.

Sous l'action d'une cause pareille, on est gagné peu à peu, gagné sans qu'on s'en aperçoive, gagné de très-bonne foi. Il y a alors des complicités universelles et inconscientes. La moindre apparence devient réalité : on a entendu, on a vu, on a fait. Les bruits répandus grossissent en avançant : c'est la fable de l'homme qui a pondu un œuf.

Ajoutons que la volonté complète en pareil cas l'œuvre de la contagion morale. On croit souvent faute de lumières; mais on croit parfois aussi parce qu'on tient à croire. Certains faits paraissent édifiants, et l'on en veut à qui ose les mettre en péril. Il en a coûté alors, même à des évêques, de porter la lumière sur un faux

Digitized by Google

miracle, sur une fausse relique déjà signalée par de nombreuses guérisons. Tout n'était pas ignorance et innocence dans les merveilles divines ou diaboliques du moyen âge.

C'est d'ailleurs un phénomène très-curieux que la facilité avec laquelle nous parvenons à nous forger une conviction presque sincère. Ce que nous avons commencé par inventer ou par exagérer, nous finissons souvent par nous le persuader à nous-mêmes. Il ne m'est pas prouvé que les plus indignes menteuses, les religieuses de Loudun, ne parvinssent quelquefois, dans leurs heures d'exaltation nerveuse, à se persuader presque qu'elles étaient réellement possédées. Ce serait un cas extrême, et je suis loin d'affirmer qu'il en fut ainsi; mais il ne me semble pas impossible que cette étrange illusion se soit produite par intervalles.

Quoi qu'il en soit, il demeure certain que la fraude proprement dite a joué un rôle considérable dans la formation des merveilles qui nous sont parvenues avec leur cortége de certificats. L'histoire bien connue du saint nombril est instructive sous ce rapport; elle prouve qu'aux yeux de bien des gens (gens honorables d'ailleurs), un mensonge qui édifie doit être maintenu quand même.

C'était au commencement du XVIIIe siècle. L'évêque de Châlons, obéissant à sa conscience, avait enlevé de l'église Notre-Dame une petite pierre offerte depuis des siècles à l'adoration des fidèles sous l'étiquette de saint nombril. Aussitôt une requête solennelle est présentée à monseigneur par les chanoines, curés et paroissiens de l'église ainsi dépouillée. On y parle de l'ancienneté de la relique, de l'impossibilité d'une erreur si prolon-

Digitized by Google

gée, des indulgences qui ont été gagnées en visitant le saint nombril, des miracles qu'il a opérés, « des secours journaliers qu'ils en tirent dans leurs maladies, » de celui qu'en a tiré la duchesse de Noailles, propre mère de l'évêque; on y insinue enfin qu'on aurait dû la respecter, « *quand même la relique qui fait le sujet de la remontrance serait aussi douteuse que les suppliants la prétendent bien avérée.* »

Combien de fois a-t-on fait un raisonnement analogue au sujet des miracles, des sortiléges, des épreuves judiciaires? Dieu seul le sait. Les détails nous manquent, et le rôle de la fraude ne peut être apprécié; tout au plus sommes-nous en mesure d'en soupçonner l'étendue, grâce à certaines découvertes. Celles que saint André raconte dans son livre méritent en particulier d'être notées. Il y parle, entre autres, comme témoin oculaire d'une fameuse possédée qui se transformait peu à peu en béate, et dont les miracles incontestables se multipliaient à vue d'œil, quand ses supercheries et ses infamies furent découvertes. Les histoires de ce genres abondent; de la possédée à la béate il n'y a souvent qu'un pas, et les témoignages sont tels d'ordinaire, que les douteurs ont la bouche fermée.

Des témoignages! Qui nous dira aujourd'hui à quelle origine spéciale il faut rapporter chacun d'eux : fraude intéressée, fraude pieuse, crainte, entraînement, hallucination? Qui nous dira même où sont les témoignages supposés et les témoignages réels? — car il y en a de supposés. Dom Calmet avait donné pour certaine une déclaration du duc de Richelieu concernant les vampires. Or le maréchal a désavoué le bénédictin; ce qui n'empêche pas que les dissertations de dom

Digitized by Google

Calmet n'assurent à l'assertion une publicité que n'aura jamais le désaveu.

Dom Calmet confesse lui-même dans son ouvrage que l'on raconte une infinité de faits fabuleux et d'apparitions imaginaires. « J'en ai rapporté, moi aussi, ajoute-t-il, auxquelles je n'ajoute que très-peu de foi. » Comme cela est rassurant ! L'auteur met ses réserves dans la préface, et ses assertions hasardées dans le livre. Or on lit les livres plus que les préfaces, et nous pouvons être certains que tous les faits sans exception qui figurent dans les dissertations du savant père seront à jamais citées avec cette remarque : « Le fait est attesté par dom Calmet. »

Les mensonges historiques qui s'accréditent de la sorte sont innombrables. Nous attribuons tous à Mme de Sévigné, qui ne l'a pas dit, le fameux mot : « Racine passera comme le café. » Pourquoi ? parce que Voltaire a trouvé bon de l'inventer et la Harpe de l'arranger. Le même la Harpe a arrangé autre chose, et sa prédiction de Cazotte servira éternellement de texte aux champions d'un certain surnaturel. Voilà comment s'écrit l'histoire et comment se font les vieux témoignages.

J'en connais de plus modernes qui n'ont pas eu moins de succès et dont on abuse étrangement. M. Léon de Laborde a parlé des magiciens d'Égypte : les pages qu'il leur a consacrées figurent à l'heure qu'il est dans des centaines de livres, citées, transcrites, commentées. Il sera intéressant d'examiner si l'on n'en tire pas ce que l'auteur est loin d'y avoir mis. Cet examen jettera un jour nouveau sur les destinées du témoignage, sur les transfigurations et les

Digitized by Google

grossissements continuels auxquels il a été soumis en traversant les siècles.

Qu'a raconté M. de Laborde? Qu'étant au Caire, il avait eu la curiosité de voir des magiciens. Plus heureux que ne l'ont été d'autres voyageurs (et que je ne l'ai été moi-même en 1848), il en découvrit un qui méritait d'être cité. Achmed versait de l'encre dans la main d'un enfant; il remplissait la chambre des parfums du musc et de l'encens; il traçait des figures et répétait des formules mystérieuses; puis, après avoir agi sur l'enfant de diverses manières, il parvenait à lui faire voir diverses figures: un soldat turc balayant la tente du sultan, les divers personnages pensés par M. de Laborde et par lord Prudhoë, son compagnon.

Je ne dirai pas que M. de Laborde était alors bien jeune, et que, malgré tout son esprit, il a pu accueillir un peu vite des faits que plus âgé il aurait soumis à une sévère critique. Je ne dirai pas que ses expériences, répétées par lui avec succès sur les bords du Nil, n'ont jamais été reproduites, que je sache, sur les bords de la Seine, où ne manquaient ni les jeunes enfants, ni l'encre, ni l'encens, ni même la formule magique dont Achmed avait vendu le secret. Non, j'admets que M. de Laborde ne s'est fait aucune illusion en 1827 et qu'il est prêt à recommencer l'expérience en 1854. Quelle conclusion en prétendez-vous tirer? Qu'il a retrouvé les magiciens de l'ancienne Égypte! Qu'il a attesté et prouvé la réalité de la sorcellerie! En vérité, j'admire la patience avec laquelle il consent à se laisser attribuer ce témoignage qui n'est ni de fait ni d'intention dans son récit.

En fait, il n'y a là qu'un des phénomènes les plus

ordinaires du magnétisme animal. A part la formule, qui n'est que pour la mise en scène, l'ensemble des opérations d'Achmed devait exercer sur l'enfant une influence analogue à celle que subissent les sujets magnétisés. Que de semblables effets s'obtiennent sans passes proprement dites, c'est ce qui n'est plus contestable; qu'ils s'obtiennent sans qu'il y ait sommeil et qu'une volonté très-concentrée puisse mettre le magnétisé dans cet état nerveux spécial où le contact des intelligences s'opère, c'est ce que semblent démontrer des faits renouvelés chaque jour et sur lesquels nous reviendrons. L'enfant soumis à une telle action voit d'abord l'image que lui impose l'autorité du magnétiseur; il voit ensuite et décrit celles qui sont présentes à l'esprit d'autres personnes avec lesquelles le magnétiseur le met en rapport. Cela n'est pas plus extraordinaire que les impressions communiquées par M. Dupotet, ou que l'expérience bien connue dans laquelle le même verre d'eau prend tour à tour le goût des différentes liqueurs auxquelles pense le magnétiseur, ou que la faculté au moyen de laquelle un somnambule voit dans mon esprit une pensée et la représentation des objets dont je lui demande l'indication.

Mais, dira-t-on, M. de Laborde a parlé de sorcellerie, non de magnétisme! C'est ici que je vous arrête et que je constate précisément la métamorphose en vertu de laquelle des milliers de récits non moins innocents que celui-là sont devenus de sinistres histoires de magie, texte éternel des charlatans et des esprits faibles, argument irréfutable à l'appui des croyances les plus absurdes. Que M. de Laborde se soit amusé à présenter son histoire d'une façon saillante et dramatique, c'était

Digitized by Google

assez naturel, et peu de voyageurs auraient résisté à la tentation. Cependant l'opinion vraie de l'auteur perce de partout. Son Achmed est « un Algérien, sorcier de son métier. » M. de Laborde a soin, dans sa loyauté, de déclarer qu'il laisse de côté « la réalité absolue des apparitions, et même une exactitude quelconque dans les réponses. » Et cela posé, comme il ne peut admettre qu'on l'ait trompé ou qu'il se soit trompé lui-même sur des faits qui se sont répétés vingt fois sous ses yeux par sa volonté, que fait-il? Affirme-t-il la sorcellerie? Loin de là, et sans présenter aucune explication positive, il incline bien évidemment vers le magnétisme. Écoutez ses propres paroles : « Au milieu d'une longue nomenclature de secrets et d'effets extraordinaires, opérés par de petits papiers écrits et les recettes les plus saugrenues, j'en remarquai plusieurs qui se rattachaient à des connaissances de physique que je n'aurais pas soupçonnées en Égypte, et d'autres *qui, à n'en pas douter, étaient produits par le pouvoir d'un magnétisme violent.* Je puis en outre, disait Achmed, endormir quelqu'un sur-le-champ, le faire tomber, rouler, entrer en rage, et, au milieu de ses accès, le forcer à répondre à une demande et à me dévoiler tous ses secrets. Quand je veux aussi, je fais asseoir la personne sur un tabouret isolé, et, tournant autour avec des gestes particuliers, je l'endors immédiatement; mais elle reste avec les yeux ouverts, parle et gesticule comme éveillée. »

M. de Laborde ajoute encore que les gestes exécutés par Achmed rappelaient *les mouvements de rotation et d'attraction employés par les magnétiseurs.* Il me semble que c'est clair, et que le témoin d'une opération de magnétisme a été transformé en témoin d'une scène

Digitized by Google

de sorcellerie. Je m'en rapporterais volontiers sur ce point à M. de Laborde lui-même; je ne pense pas qu'il fasse grand cas de ses ingrédients et de sa formule, que M. de Mirville refuse consciencieusement de reproduire (p. 262), dans la crainte de fournir à ses lecteurs un moyen d'évoquer le diable [1]!

Le témoignage a donc d'étranges destinées. Non-seulement on lui fait dire ce qu'il ne dit pas, mais on le dénature plus gravement encore par cela seul qu'on le sépare de son explication naturelle. Le merveilleux tient souvent à bien peu de chose; il disparaîtrait entièrement, si toutes les circonstances des faits soi-disant surnaturels nous étaient connues. J'en donnerai un exemple.

La baronne d'Oberkirch rapporte dans ses Mémoires une étonnante vision de Paul Ier. Et ce n'est pas là une de ces anecdotes suspectes qui ont passé par plusieurs intermédiaires: le prince, voyageant alors en France

[1] L'explication générale par le magnétisme animal suffit, et je dois m'y tenir. Si j'étais plus avancé dans mon travail, si j'avais déjà parlé des expériences biologiques, je pourrais trouver peut-être une analogie plus précise encore dans cette branche spéciale du magnétisme. La personne qu'on a biologisée est livrée en proie aux suggestions du dehors : elle voit, elle touche, elle entend ce qu'on lui ordonne de voir, de toucher et d'entendre. N'est-ce pas exactement ce qui arrive à l'enfant égyptien? Il y a plus : le procédé qui produit cet état bizarre consiste en bonne partie à concentrer l'attention du sujet sur un point qu'il doit regarder sans interruption pendant quelques minutes. L'enfant égyptien n'était-il pas tenu de fixer ses yeux sur l'encre que contenait le creux de sa main, jusqu'à ce qu'il vît paraître l'image que lui suggérait mentalement son magnétiseur, et celles auxquelles pensaient les assistants avec qui le magnétiseur le mettait en rapport?

Digitized by Google

sous le nom de comte du Nord, avait tout raconté lui-même. Quel moyen de douter et qu'aurions-nous à opposer à un tel témoignage, si, par un hasard qui aurait pu ne pas se présenter, Paul Ier n'avait rencontré de nouveau plus tard Mme d'Oberkirch et ne lui avait avoué, qu'entraîné par l'exemple des personnes qui l'entouraient, et voulant, lui aussi, faire son conte mystérieux, il avait inventé le plus gravement du monde toute l'apparition de son aïeul Pierre le Grand?

Il est fort aisé d'augmenter le nombre des apparitions bien attestées. Que faudrait-il ajouter au récit de Saint-Simon pour ranger dans cette catégorie les dialogues étranges qui avaient lieu tous les soirs, à sept heures, dans la chambre du marquis d'Effiat, pendant sa dernière maladie? Un moment avant l'heure fixée, il renvoyait ses domestiques, mettait à la porte (fort brutalement parfois) son fidèle ami Du Palais, et aussitôt on entendait l'entretien du malade avec un personnage dont l'introduction est demeurée inexplicable. Mais il y a tant de choses inexplicables dont l'explication est parfaitement simple!

Quiconque a un peu réfléchi sur l'histoire sait de quelle manière se forment les traditions. Ce qui n'était hier qu'un conte présenté comme tel, sera demain une histoire incontestée et incontestable. Nous voyons, sous nos yeux, se former la légende des tables tournantes. J'ai déjà cité les anecdotes rapportées par M. le marquis de Mirville, la table qui tourne un moment après qu'on l'a quittée, le chien qui tourne parce que la table tournante est tombée sur lui. En vain protesterons-nous, en vain affirmerai-je que mon chien, placé sur la table en mouvement, n'a pas

Google

éprouvé la moindre envie de pirouetter ensuite pour son propre compte, ces prodiges sont imprimés, ils resteront. Les écrivains futurs les citeront gravement, arguant du témoignage de M. de Mirville.

Combien de merveilles nous sont parvenues par une voie semblable! On demeure confondu, quand on voit quelles fables ont trouvé moyen de se faire prendre au sérieux. Il y a eu des dissertations savantes pour expliquer la vieillesse infiniment prolongée de l'homme de quatre cents ans; il y en a eu pour expliquer la propriété extraordinaire des hommes qui attirent à eux les pierres précieuses et qui se rendent invisibles. Il semble qu'on ait voulu justifier le mot de Cicéron : « Je ne sais comment il se fait qu'on ne puisse rien dire de si absurde qui ne soit attesté par quelque philosophe. » N'a-t-il pas fallu débattre gravement la valeur des *Prophéties touchant l'élection des papes*, qu'on attribuait à Malachie? N'a-t-il pas fallu montrer du doigt la date précise de l'imposture, en prouvant que les prédictions antérieures à Grégoire XIV et à l'année 1590 étaient aussi exactes que les prédictions postérieures étaient fausses? Notez qu'un siècle durant, le livre des *Prophéties* a été en grand honneur; que certaines coïncidences, comme il s'en trouve toujours, paraissaient le justifier, et qu'on pourrait peut-être en découvrir de nouvelles si l'on prenait la peine de comparer les élections de papes avec les désignations plus ou moins flatteuses du pseudo-Malachie : « La bête insatiable, la pénitence glorieuse, l'animal de campagne, le pèlerin apostolique, la croix de la croix, du milieu de la lune, etc. » Ces sobriquets, qui sont aussi un peu des rébus, s'ajus-

Digitized by Google

tent aisément à tout, et conduisent ainsi le lecteur jusqu'à l'époque où, sous le pontificat d'un Pierre Romain, Jésus-Christ viendra juger le monde.

Je suis humilié de rappeler ces choses ; mais à quoi serviraient nos folies passées si elles ne nous mettaient pas quelquefois en garde contre nos folies futures? Fraudes, récits populaires, exagérations, idées prenant un corps, la tradition emploie tout. Pas de croyance qui n'ait ses manifestations merveilleuses ; pas de révolution qui n'ait ses prodiges précurseurs ; toujours dans les grandes circonstances retentit cette voix solennelle dont parle Plutarque, le cri annonçant au monde la ruine du paganisme : « Le grand Pan est mort. » Je conseille à ceux qui ne savent pas encore comment les traditions se forment d'aller visiter le château d'If ; on leur montrera la prison du comte de Montechristo. Le roman d'Alexandre Dumas est en train d'y devenir une réalité historique. Dans un autre siècle, il aurait déjà eu l'honneur de passer au rang des légendes.

Je disais tout à l'heure que les *prophéties de saint Malachie* renfermaient deux ou trois coïncidences heureuses. Il n'en faut pas davantage. Les fameux exemples de prédiction sont fondés en général sur cette loi de l'esprit humain qui oublie ce qui n'a pas réussi, et qui demeure frappé du succès. La mode des *Matthieu Lænsberg*, des *Nostradamus*, des *Almanachs de Liége*, est un peu passée, dit-on ; ce qu'il y a de certain, c'est que, dans leur bon temps, les choses se passaient de la manière suivante : l'Almanach renfermait deux cents absurdités ; sur le nombre (il le faut bien) se trouvait une coïncidence admirable ; on ne se rappelait que cela, on ne parlait que de cela. Vous

savez ! l'Almanach l'avait prédit ! je l'ai encore chez moi ! c'était écrit !

Ceux qui ont étudié l'histoire de la baguette divinatoire n'ignorent pas que l'explication de ses miracles n'est pas ailleurs. Elle échouait misérablement, on n'en tenait pas compte ; elle arrivait une fois à une découverte, soit hasard, soit perspicacité, soit connaissance de certains faits, soit lucidité magnétique ; on s'attachait à cette merveille, on la reproduisait dans les livres, elle occupait seule l'imagination du peuple et passait seule à la postérité.

J'ai moi-même observé la marche d'une superstition qui subsiste encore dans les villages du canton de Vaud. On y débite *la prière pour arrêter le sang*. En vain faisais-je remarquer les cas nombreux où le sang avait continué à couler ; on était déterminé à n'en pas tenir compte, et lorsque le sang s'arrêtait, fût-ce une heure après la récitation machinale des paroles sacramentelles, on s'écriait à l'unisson : Vous voyez-bien que la prière a opéré !

Qui n'a observé les personnes à pressentiment ? Si elles en tenaient note, la liste des démentis donnés par l'événement serait considérable, assurément. Mais tout s'efface à mesure, pour ne laisser subsister que deux ou trois coïncidences triomphantes.

Il y a des gens qui craignent de se trouver treize à table. Et soyez sûrs qu'ils auront toujours à leur service quelque belle anecdote de mort frappante, oubliant les cas innombrables où le funeste nombre n'a amené aucune catastrophe. Or, il faut bien en convenir, si le nombre treize ne fait pas mourir, il n'en empêche pas non plus, et sur treize personnes les

chances de mort dans l'année sont bien plus fortes qu'on ne l'imagine en général.

Je me repens d'ailleurs d'avoir dit que le nombre treize ne fait pas mourir, car il a bel et bien tué plus d'un convive dont l'imagination avait été ainsi ébranlée. L'histoire nous parle d'un premier président du parlement de Rouen qui ne put se résoudre à se mettre à table parce qu'il se trouvait le treizième. On fit venir un ami afin d'être quatorze. Alors il consentit à souper; mais, le repas à peine terminé, il fut saisi d'une apoplexie dont il mourut sur-le-champ.

Nous venons de voir par quelles raisons les témoignages les plus clairs méritent souvent une confiance médiocre. Incompétence radicale de l'homme en matière de surnaturel, entraînement exercé par les idées régnantes, illusion que l'inventeur d'une fable parvient à se faire à lui-même, volonté déterminée de maintenir certaines croyances, fraudes proprement dites, récits mal compris, aventures très-simples qui ne sont merveilleuses que grâce à l'ignorance d'une circonstance particulière, coïncidences fortuites élevées au rang de lois permanentes, oubli systématique de tous les faits qui contrarient une superstition, formation rapide des traditions et des légendes, voilà quelques-unes des causes qui amènent l'inexactitude des attestations qu'ont recueillies les historiens. J'aurais dû y joindre l'hallucination individuelle ou collective qui joue un grand rôle dans l'explication naturelle de certaines assertions et de certains aveux. Mais j'y reviendrai, car je ne prétends pas avoir tout dit sur cet

important sujet ; il me suffit, quant à présent, d'avoir indiqué en partie les chances d'erreur qui s'interposent entre les faits tels qu'ils se sont passés, et les témoignages tels que nous les possédons.

J'en ai assez dit, au reste, pour m'attirer des objections foudroyantes :

Vous dépréciez le témoignage, s'écrie-t-on, et cependant le témoignage motive les condamnations capitales ! Est-il donc si peu digne de foi, ce témoignage qui envoie des hommes à l'échafaud ?

Je pourrais me dispenser de répondre. Un fait est un fait ; les erreurs du témoignage sont un fait comme un autre, et un fait qui a d'innombrables témoignages pour lui. Mais je ne m'arrêterai pas à cette fin de non-recevoir. Je tiens à montrer, qu'en comparant le témoignage judiciaire avec le témoignage relatif aux événements surnaturels, on confond ce qui est profondément dissemblable. Tout diffère ici, et l'état moral des témoins, et l'état moral des juges, et la nature du témoignage ; pour ne rien dire du mode de transmission et de la différence qui existe entre des affirmations anciennes ou éloignées, et les procédés d'interrogation directe, de confrontation, d'enquête.

Quel est l'état moral des témoins dans un procès criminel ? Ils sentent en général l'immense responsabilité qui pèse sur eux ; ils la sentent et on la leur rappelle. La vie d'un homme peut dépendre d'une de leurs paroles. Placés sous le poids d'un serment solennel et en face des conséquences de leurs déclarations, voyant de leurs yeux l'accusé et sa famille, interrogés par les jurés et par les juges, discutés par les avocats, tout les empêche d'aller au delà de ce qu'ils savent, et ils

Digitized by Google

seraient plutôt portés à rester en deçà. Mais les témoins d'un événement merveilleux n'éprouvent rien de pareil. Ce qu'ils écrivent est d'ordinaire en plein accord avec les croyances de leur temps ou du moins avec les passions de leur parti. Leurs exagérations, semble-t-il, ne doivent nuire à personne. Au contraire, elles serviront la cause sainte de la vérité. Un homme qui écrit dans ces conditions, sans contradicteur immédiat, sans contrôle, s'abandonne volontiers à son imagination, il ne craint pas de présenter comme certain ce qui lui paraît vraisemblable et d'embellir un peu son récit.

La même différence existe à l'égard des juges. Ceux qui ont à décider du sort d'un accusé s'efforcent d'écarter l'erreur, l'illusion, la passion surtout. Cela est si vrai, que le juge passionné est un juge inique, et que c'est là un des grands motifs de repousser la peine de mort en matière politique. Or les juges du témoignage en matière de surnaturel sont presque toujours aussi passionnés que les témoins. Voici un clergé, voici des magistrats, voici des chroniqueurs auxquels on apporte la narration d'un miracle ou d'un sortilége qui vient d'avoir lieu. Exerceront-ils une critique sévère, eux qui participent à la superstition générale en matière de merveilleux? Ces gens qui ont brûlé tant de sorciers ou qui ont applaudi à leur supplice étaient-ils bien aptes à peser la valeur des certificats de sorcellerie?

Enfin, la nature du témoignage est loin d'être identique dans les deux cas. Dans le premier, les témoins sont interrogés sur des faits qui rentrent dans leur compétence : tel homme a-t-il paru dans telle ou telle rue, à telle heure? le reconnaissez-vous? avez-vous vu

Digitized by Google

du sang, entendu des cris? Dans le second cas, au contraire, les questions excèdent entièrement la compétence humaine : A-t-il jeté un sort? avez-vous été au sabbat? comment le diable est-il fait? en quoi consiste le pacte? Une fois lancées sur ce terrain, les imaginations ne se possèdent plus; les détails même les plus simples et les plus matériels donnent lieu aux exagérations, aux hallucinations et à la fraude; les accusateurs prennent conseil de leurs terreurs et de leurs haines, l'accusé donne ses rêveries pour des réalités. Et la preuve, c'est que des milliers de sorciers sont montés sur le bûcher en vertu d'attestations décisives et d'aveux complets. Je n'ose plus demander, après avoir lu le marquis de Mirville, s'il y a quelqu'un qui croie que ces mille et mille témoignages (sincères pour la plupart) correspondissent à la vérité; je me contente d'affirmer, qu'à l'exception du parti des champions du moyen âge, personne n'hésite aujourd'hui à écrire en marge de ces témoignages accumulés les mots de mensonge ou d'illusion.

On prétend nous forcer à admettre la valeur de tout témoignage historique, et dans ce but on nous cite le témoignage judiciaire! Il faut convenir que l'argument est malheureux. En matière de surnaturel, le témoignage judiciaire ne s'est pas montré plus certain que le témoignage historique. Avoir fait brûler les innocents par centaines de mille, ce n'est pas avoir fait preuve d'un grand discernement. Quant à moi, si j'étais condamné à n'employer qu'un seul argument contre votre théorie du témoignage, c'est le vôtre que je choisirais. « Le témoignage suffit pour l'histoire, puisqu'il suffit pour l'échafaud! » Oui, précisément, la manière dont il

Digitized by Google

a fonctionné pour l'échafaud indique l'accueil qu'il convient de lui réserver dans l'histoire.

Ah! vous y voilà, s'écriera-t-on; vous aboutissez au scepticisme historique! Avec votre opinion sur le témoignage, vous n'avez plus le droit de croire à la bataille de Pharsale ou à la découverte de l'Amérique par Colomb! Vraiment, ce serait fâcheux, et je serais bien aise de voir si mes doutes mènent jusque-là. Il est assez dans les habitudes des doctrines extravagantes de s'accrocher aux vérités les plus certaines, et de dire alors : Il faut tout prendre ou tout rejeter. — Je connais cette méthode et je m'en défie. J'ai trouvé déjà moyen de croire en Dieu sans croire au miracle de la sallette, et j'espère qu'il me sera possible de croire à la bataille de Pharsale sans croire aux diables à pied fourchu et au sabbat. Entre le père Hardouin qui n'admettait ni Homère, ni Virgile, ni Horace, et notre moderne école de réhabilitation à tout prix qui admet ce qu'on avait rejeté et exalte ce qu'on avait réprouvé avant elle, entre le doute absurde et la crédulité absurde, je ne désespère pas de trouver une position tenable.

Il faut bien que je rappelle ici une distinction fondamentale. Certains sujets rentrent dans notre compétence, certains sujets n'y rentrent pas; il est des choses que nous pouvons recevoir sur le témoignage de l'homme, il en est que nous ne devons recevoir que sur le témoignage de Dieu. La distinction est si fondée, que nous la faisons instinctivement, sans nous rendre compte des motifs sur lesquels elle s'appuie. Je rencontre dans le même historien, sous la garantie du même témoignage, des faits que j'admets et d'autres que je rejette; je n'hésite pas plus à rejeter les seconds qu'à

Digitized by Google

admettre les premiers, et j'ai raison, par-dessus le marché. Pas un des lecteurs de Tite Live ne mettra en doute l'abolition de la royauté; pas un n'ajoutera foi à la louve de Romulus ou aux boucliers tombés du ciel. En parcourant Grégoire de Tours, on ne s'avise pas de contester le supplice de Brunehaut, et l'on écarte sans façon les biches miraculeuses qui guident les armées.

Ce triage se fait tout seul; et il n'a rien d'arbitraire, car il repose sur la conscience profonde des limites de notre compétence. C'est par un motif absolument semblable que nous accordons ou que nous refusons notre confiance dans les diverses circonstances de la vie. Pourquoi exerce-t-on des récusations dans les tribunaux? Parce que l'amitié ou la haine, la passion, en un mot, détruit notre compétence. Pourquoi écoute-t-on une histoire de revenants autrement qu'on n'écouterait le récit des batailles auxquelles a assisté le narrateur? Parce que le surnaturel trouble l'usage de nos facultés et excède notre compétence. Pourquoi se défie-t-on de la partie d'un cours d'histoire qui se rapporte au premier royaume d'Assyrie, tandis qu'on ne se méfie pas de celle qui se rapporte à l'ère des Césars? Parce que les documents font défaut pour l'une et abondent pour l'autre, en sorte que nous sommes incompétents et compétents tour à tour.

Voilà des distinctions pratiques que persoune ne se refuse à faire. Sans nier la raison ou le sens moral, sans tomber dans le moindre scepticisme historique, chacun fixe la limite où commencera son scepticisme; et c'est celle où commence notre incompétence comme juges et comme témoins. La passion, l'insuffisance des documents, la nature mystérieuse des sujets suffisent

Digitized by Google

pour nous inspirer une suspicion légitime. Que sera-ce lorsque ces trois motifs de douter se trouvent réunis! Or ils le sont toutes les fois que nous nous trouvons en présence d'un témoignage qui concerne des sortiléges ou des miracles.

Eh bien! dira-t-on, nous rejetterons aussi votre témoignage au sujet des tables tournantes! De quel droit prétendriez-vous être seul soustrait aux conditions de l'infirmité humaine? Puisque les faits extraordinaires sont, en général, si mal observés et si mal rapportés, nous ne recevrons pas non plus les vôtres! Il n'y a pas de privilége pour les expériences de Valleyres!

Les *expériences;* vous avez prononcé le vrai mot, celui qui explique l'invalidité du témoignage dans un cas et sa valeur dans l'autre. Un incident n'est pas une expérience.

Parmi les incidents, il y en a beaucoup que leur nature, leur mode de constatation, leur évidence palpable, la persistance de leurs suites, placent au-dessus de toute contestation sérieuse; l'histoire est la série, en général très-certaine, de ces incidents. Mais il en est aussi qui n'existent qu'en vertu de l'affirmation d'une ou de plusieurs personnes; elles ont entendu, elles ont vu; cela ne se rattache à rien et ne se confirme en rien par le prolongement des conséquences; il s'agit d'un fait spécial, limité, qui a eu lieu ou qui n'a pas eu lieu. Or si ce fait a une teinte de merveilleux, il tombe nettement sous l'application des principes de suspicion que je rappelais tout à l'heure.

Pour les expériences, il n'en va point ainsi. La question qui se pose à leur égard est tout autre, car ce qui

Digitized by Google

les caractérise, c'est que, les conditions étant remplies, elles se reproduisent toujours et partout. Ainsi, lorsque nous affirmons qu'à condition de vouloir fortement et de persévérer on obtiendra le soulèvement sans contact, nous ne demandons nullement qu'on nous croie en vertu de la valeur particulière de notre témoignage, mais en vertu de la valeur générale qui appartient aux expériences. Personne n'a le droit de dire au sujet d'une expérience : « J'y croirai quand je l'aurai vue ; » tout le monde a le droit et le devoir de le dire au sujet des incidents surnaturels.

Lorsqu'on nous annonce une série d'expériences, nous n'avons que deux choses à apprécier : les conditions dans lesquelles elles se sont opérées, et la légitimité des conclusions qui en sont tirées. Libre à nous, d'ailleurs, de renouveler les expériences pour notre propre compte ; cela ne saurait nuire, et toutefois les expériences sont tenues pour certaines jusqu'à preuve du contraire. C'est leur droit, droit sans lequel les travaux et les discussions scientifiques seraient impossibles.

Cependant, le mot d'*expérience* n'a rien de magique, je ne saurais trop le répéter. Il y a des expériences qui sont concluantes, et il y en a qui ne le sont pas. Il importe donc d'examiner si celles qu'on nous rapporte n'appartiendraient pas à cette dernière catégorie. Les conditions sont-elles sérieuses et offrent-elles des garanties réelles contre l'erreur? Les résultats sont-ils décisifs ou insignifiants? Voilà ce qu'on ne saurait demander avec trop de soin et ce que nous désirons qu'on se demande pour les expériences de Valleyres. Mais l'expérience, encore un coup, ne repose pas sur le témoignage, elle

repose sur l'importance que lui donnent sa permanence, sa régularité, les rapports établis entre l'obtention du résultat et l'accomplissement des conditions.

Il en est tout autrement des récits de possessions, de miracles et de sorcelleries. Point de vérification possible; en dehors des témoignages, il ne reste rien.

On pourrait essayer, je le sais, de faire passer en partie le surnaturel diabolique de la catégorie des incidents dans celle des expériences. Pourquoi non, puisqu'un rapport régulier existe entre les évocations et certaines formules? Or, c'est précisément là ce qui mesure le mieux le mérite véritable du témoignage dont il s'agit : tandis qu'une expérience bien faite réussit, une incantation bien faite ne réussit que dans les temps de honteuse superstition et de crasse ignorance. Prenez vos recettes, vos paroles magiques, vos herbages, et essayez de faire comparaître le moindre démon, de l'envoyer dans le corps de votre voisin, de tuer ses troupeaux ou de le transporter lui-même au sabbat; vous n'y parviendrez pas aujourd'hui, à moins que vous n'habitiez quelque coin reculé où se soient conservées les bienheureuses croyances du moyen âge.

La distinction entre les expériences et les incidents n'est guère moins importante que celle entre les incidents qui appartiennent à notre compétence et les incidents qui la dépassent. Elle est d'une application universelle et journalière.

Me parle-t-on du magnétisme animal, je découvre là plusieurs phénomènes que je n'ai pas besoin d'avoir vus pour en être parfaitement assuré, car ils ont le caractère d'expériences et se rattachent d'une façon régulière à l'accomplissement de certaines conditions. J'en

Digitized by Google

découvre d'autres qui se produisent à titre exceptionnel et qui rentrent dans la classe des incidents.

Me parle-t-on des tables et de leurs Esprits, je découvre là encore plusieurs phénomènes qui ont le caractère d'expériences. Je sais que partout où la chaîne a été formée, les tables ont tourné et ont obéi aux ordres donnés mentalement. Je sais donc que cela est, même sans l'avoir vu; il ne me reste plus qu'à savoir si les garanties de l'expérience sont suffisantes et si les conclusions qu'on en tire sont légitimes. Mais je découvre d'autres faits qui ne se produisent qu'à titre exceptionnel et qui rentrent dans la classe des incidents. Des pianos ont volé! Je l'ignore, et n'en croirai certes pas votre témoignage, car vous avez pu subir une hallucination individuelle ou collective, et les exemples en abondent. Ceci n'est pas une expérience, car vous n'avez pas de procédé pour faire voler les meubles ou les hommes et vous ne dites à personne : « Venez, nous accomplirons les actes nécessaires, et puis vous serez transporté; vous sortirez par la fenêtre et vous rentrerez par la fenêtre. » Restent, il est vrai, vos Esprits et leurs révélations. Nous les mettrons, si vous y tenez, au nombre des expériences, mais des expériences manquées. Vous nous annoncez, en effet, des révélations surnaturelles, et chaque *médium* leur imprime le cachet de ses idées particulières! Vous nous annoncez l'entretien d'hommes de génie, et leurs paroles sont marquées du sceau de la vulgarité!

Il est enfin une dernière objection que présentent les partisans des témoignages en matière surnaturelle. Selon eux, toutes nos distinctions entre la compétence et l'incompétence humaines, entre les expériences et

Digitized by Google

les incidents ne parviendront pas à préserver le christianisme des coups que lui porte notre théorie. Si elle épargne la certitude historique et la certitude scientifique, elle n'épargne pas la certitude religieuse, car l'Évangile n'est certes pas une histoire exempte de surnaturel, et il n'est pas davantage une expérience. L'Évangile repose précisément sur le genre de témoignage que nous repoussons; il s'appuie sur ces miracles que nous traitons si mal.

J'éprouve toujours un sentiment de surprise douloureuse, quand j'aperçois la misérable idée qu'on se fait trop généralement des preuves du christianisme.

Quoi! il reposerait sur les miracles, reposant eux-mêmes sur la valeur du témoignage! Y a-t-on bien pensé? A-t-on bien pesé le pauvre syllogisme chargé de porter l'édifice entier de nos espérances et de notre foi? Leur base est, grâce à Dieu, autrement large et solide. Dieu, qui savait ce que sont les mensonges inévitables de la tradition, ne nous a pas condamnés à croire en Jésus-Christ parce que la tradition atteste la réalité des miracles qui attestent à leur tour la réalité de la mission du Sauveur. Je sais qu'il existe de par le monde une apologétique qui procède ainsi; mais elle est d'origine humaine et très-humaine. Voici celle que Dieu met à la disposition de toutes les consciences, de toutes les raisons et de tous les cœurs.

Les miracles, base sérieuse et essentielle d'une révélation, les miracles, qui étaient une attestation importante pour les témoins oculaires, ne peuvent plus avoir de valeur pour nous qu'autant que nous croirons d'abord à la divinité des livres qui les rapportent. Démontrer les livres par les miracles qui s'y trouvent,

Digitized by Google

ce serait faire une étrange pétition de principe. Il s'agit donc de la divinité des livres. C'est elle qui doit nous être affirmée par Dieu même, car en fait de surnaturel (nous l'avons vu), le témoignage de Dieu est seul valable.

Or nous possédons ici le témoignage de Dieu. Qu'on veuille bien suivre ce court enchaînement d'idées simples par lequel l'homme dont la résistance morale est vaincue (et elle ne peut l'être qu'avec le secours du Saint-Esprit offert à tous) parvient à saisir l'attestation divine; on verra si je compromets le moins du monde les bases réelles de la révélation.

A ne prendre d'abord le Nouveau Testament que comme un document sujet à controverse, je remarque que la critique la plus effrénée (la critique allemande, c'est tout dire) n'a pu parvenir à entamer l'authenticité d'une partie des livres qui le composent, et n'a pu s'empêcher d'admettre la réalité historique du fait principal. Voilà donc un point de départ certain et que n'ébranlent aucunement les principes les plus rigoureux en matière de témoignage.

Ils n'ébranlent pas davantage un second point également admis par la critique extrême en Allemagne, par celle qui, bien qu'extrême, n'a pas abdiqué toute raison et toute pudeur pour tomber dans la puérilité de l'explication mythique d'un Strauss ou dans l'athéisme grossier d'un Feuerbach. Les traits essentiels de la vie et de l'enseignement du Sauveur ne sont ni sérieusement contestés ni sérieusement contestables. Jésus allait de lieu en lieu, entouré de ses disciples, en lutte avec les pharisiens, guérissant les malades, annonçant le pardon des péchés à quiconque croit en lui,

Digitized by Google

déclarant que la foi sincère se manifeste par la sanctification et par les bonnes œuvres; son enseignement revêt fréquemment la forme des paraboles; il affirme sa divinité; enfin il en appelle aux Écritures comme à la parole même de Dieu, en toutes circonstances il certifie que la révélation divine procède par voie de livres infaillibles infailliblement recueillis.

C'est donc de la bouche même de Jésus-Christ que nous recevons le témoignage sur lequel tout repose. Ce témoignage est tellement indestructible, qu'il se retrouve encore au fond de l'alambic où une critique impitoyable ose placer les Évangiles. Jésus-Christ a attesté en même temps sa divinité et la divinité des Écritures. Placés en présence de cette double déclaration, quel parti prendrons-nous? Ou nous nous inscrirons en faux contre Jésus-Christ, ou nous nous écrierons : « Puisque Jésus-Christ se déclare Dieu, il est Dieu. Puisqu'il est Dieu, il ne peut ni se tromper ni tromper. Puisqu'il ne peut tromper, ses déclarations au sujet des Écritures sont vraies; non-seulement Dieu inspire les livres destinés à révéler sa volonté, mais il assure lui-même la formation des recueils où ils sont contenus. »

Aimerons-nous mieux nous inscrire en faux contre Jésus-Christ? Dirons-nous qu'il s'est trompé sur sa divinité et sur l'Écriture? Voilà, en effet, le point véritable du débat. Le reste ne saurait être mis en doute par quiconque a conservé quelque bon sens et quelque bonne foi; pour mettre en doute l'existence de Jésus-Christ, les traits principaux de sa vie et de son enseignement, la doctrine qu'il a proposée au sujet de sa personne ou du mode des révélations de Dieu dans

Digitized by glc

l'Écriture infailliblement écrite et infailliblement réunie, il faudrait être prêt à mettre en doute la bataille de Pharsale. Tout le monde n'a pas ce courage.

Or, le champ de la discussion une fois circonscrit, voici en présence de quelles considérations l'homme sincère se trouve placé. Le lecteur jugera si elles ne sont pas un peu plus convaincantes que l'ancienne argumentation du témoignage, où la tradition était chargée de nous donner les miracles et où les miracles étaient chargés de nous donner l'Évangile.

Je sais, à n'en pouvoir douter, ce que Jésus-Christ a pensé de lui-même et de l'Écriture. Pour avoir le droit de l'accuser d'erreur sur le second point, il faut que je l'accuse d'erreur sur le premier; et quelle erreur! C'est plus qu'une erreur, c'est un blasphème, le plus épouvantable des blasphèmes. Ou Jésus-Christ est Dieu comme il l'affirme, et il doit être cru lorsqu'il affirme aussi que Dieu a procédé par voie de révélation écrite et infaillible, et lorsqu'il n'ajoute pas qu'il veut modifier pour l'avenir ce simple et admirable procédé; ou Jésus-Christ est le plus grand des blasphémateurs, le plus coupable, le plus insensé!.... Ma plume se refuse à compléter l'exposition de cette alternative inévitable. J'aime bien mieux en appeler à la raison et à la conscience de quiconque voudra en faire usage. Ici se présente le grand argument, l'argument irrésistible, celui que Dieu a placé dans le contenu même des Évangiles. S'il y a là des choses qui nous dépassent, il y en a d'autres que nous sommes capables d'apprécier et qui correspondent à cette portion de vérité que chaque homme porte en soi. Eh bien, quelle est la déclaration spontanée de notre intelligence et de notre cœur?

Digitized by Google

Jamais homme a-t-il parlé comme cet homme? invente-t-on une telle vie, une telle mort, une telle doctrine? D'où vient, si ce n'est du ciel, cette apparition soudaine d'une lumière que rien ne précède et que rien ne suit, ce soleil sans aurore et sans crépuscule, cette pensée qu'aucun livre humain ne prépare et n'explique, cette pensée au niveau de laquelle aucun homme ne parvient ensuite à se maintenir? D'où vient cette nuit profonde avant l'Évangile et cette nuit profonde après l'Évangile? Oui, profonde après, et je ne serai démenti par aucun de ceux qui, ayant lu les apôtres, ont essayé de lire les Pères.

Ah! Jésus-Christ ne s'est pas contenté d'attester sa divinité, il l'a montrée. Elle éclate partout dans sa personne, dans son langage, dans ses moindres actes. Sa vie entière est un miracle plus éclatant que tous les autres. Elle met hors de cause la critique et elle défie les réfutations. Ceux qui se sont approchés de la personne du Sauveur n'ont plus besoin qu'on leur prouve qu'il est Dieu, et que ce qu'il affirme ne peut être faux. Ils connaissent un argument que rien ne remplace et que rien ne renverse : l'expérience personnelle. Allez dire à l'homme que le soleil éclaire, qu'il n'y a ni soleil, ni clarté, ni chaleur! Allez dire à l'homme qui a contemplé la divinité du Sauveur, que le Sauveur a eu tort de dire : « Celui qui m'a vu a vu le Père; » qu'il ne mérite aucune confiance lorsqu'il atteste que Dieu se révèle par l'Écriture et qu'il veille lui-même sur cet inviolable dépôt!

On le voit, notre base est large et solide. Nous n'en sommes pas réduits à bâtir tout le christianisme aujourd'hui sur la démonstration périlleuse des miracles du

Sauveur et de ses apôtres. Ces miracles, manifestation nécessaire de la divinité de Jésus-Christ, ces miracles sont certains à nos yeux, puisqu'un recueil divin les rapporte ; mais les miracles ne sont pas les garants du livre, c'est le livre qui est le garant des miracles.

Qui donc compromet les miracles de Jésus-Christ? Vous, vous seul; vous, avec votre fausse théorie du témoignage; vous, avec votre surnaturel apocryphe non moins attesté que celui de l'Évangile et dont la fausseté se trahit incessamment. Croyez-le, rien ne rend suspects les miracles de la Bible, comme de voir apparaître des milliers et des millions d'autres miracles, plus extraordinaires cent fois, qui se produisent au profit des croyances les plus opposées entre elles et les plus opposées à la Bible. A l'aspect de votre surnaturel, l'esprit humain réagit instinctivement; il se demande si le surnaturel tout entier ne serait pas une imposture, si le surnaturel tout entier ne reposerait pas sur les illusions et sur les mensonges inévitables du témoignage appliqué aux sujets qui échappent à notre compétence légitime.

Ainsi, point de prétexte pour maintenir à tout prix la valeur du témoignage en matière de merveilleux. En la niant, nous ne compromettons ni la certitude historique en général, ni la certitude des expériences, ni la certitude des faits évangéliques. Il ne soutient qu'une chose, le triste fondement que nous ruinons, c'est l'édifice de vos légendes et de vos sorcelleries. Vos légendes et vos sorcelleries seront seules renversées, si les hommes ont le bon sens de repousser enfin

Digitized by Google

le prétendu axiome : « Tout prodige attesté par des gens éclairés et désintéressés est un prodige certain. »

Dieu, dans sa sagesse et dans sa bonté, a donné à sa vérité sainte de tout autres preuves que le miracle et le témoignage humain. Il abandonne à notre examen les merveilles que ne rapporte pas l'Écriture. Usons donc de notre liberté à leur égard, faisons usage de nos facultés, ouvrons les yeux, et nous ne tarderons pas à reconnaître que la part du merveilleux est bien contestable ou bien mince, quand on a fait celle de la fraude, de l'erreur, de l'exagération, des courants de crédulité, des récits de seconde main, des complaisances, des hallucinations individuelles, des hallucinations épidémiques, des phénomènes physiques enfin qui passent pour miraculeux parce qu'ils sont encore mal connus.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

MOTIFS PARTICULIERS DE SUSPICION.

Après avoir établi le principe général qui doit nous guider dans l'appréciation du témoignage, j'éprouve le besoin de montrer par des faits que les histoires merveilleuses auxquelles on nous somme de croire ne méritent aucun crédit. S'il se trouve qu'elles portent en elles certains caractères essentiellement suspects, si le merveilleux ne se manifeste guère que chez les personnes en qui domine l'imagination et dont le système nerveux est le plus excitable, s'il ne se produit que chez les peuples et dans les siècles où le contrôle critique n'existe pas, s'il s'explique d'ordinaire par l'intérêt d'une doctrine ou d'une fondation religieuse, s'il s'évanouit devant un examen impartial et attentif, on conviendra que nous avons bien quelque motif de nous en défier.

Or, aucun de ces symptômes de fausseté ne fait

défaut au surnaturel apocryphe le mieux attesté.

Il est impossible, en premier lieu, de parcourir le récit des possessions qui remplissent le moyen âge et qui lui survivent, sans être frappé d'un fait constant : les femmes sont beaucoup plus sujettes à la possession que les hommes, et les femmes cloîtrées y sont beaucoup plus sujettes que les femmes menant la vie ordinaire. C'est de couvent en couvent que se promène l'épidémie diabolique ; et si elle sort des couvents pour se répandre dans les villes, c'est à des femmes, à des filles, à de jeunes enfants peut-être qu'elle s'attaquera. Les ursulines seules sont d'abord possédées à Loudun ; puis, l'affaire se prolongeant, quelques cas se produisent hors du monastère, mais toujours chez des femmes. La même remarque se présente au XIVe, au XVe, au XVIe, au XVIIe siècle. Au XVIIIe, les fameuses convulsions du cimetière Saint-Médard s'en prennent à des femmes encore, à défaut de religieuses (il ne pouvait plus y avoir, et pour cause, de religieuses jansénistes). Lisez l'histoire des *secours*, des femmes seules réclament le soulagement des coups de hache, des coups d'épée et des coups de chenet. D'où vient donc qu'aucun homme n'obtient les mêmes grâces, par l'intercession du diacre Pâris ?

Pourquoi ? La question est grave. Il y avait pendant tous ces siècles autant de moines que de nonnes, et les nonnes ont presque le monopole de la possession ! Il y avait dans les cités autant d'hommes que de femmes, et les femmes ont presque le monopole de la possession ! Ne voit-on pas qu'un tel fait en dit long sur la véritable nature du phénomène ? Si certains miracles ne s'opéraient que dans les lieux humides, je ne pourrais

m'empêcher d'y voir des effets physiques de l'humidité, au lieu de miracles. De même les possessions qui n'ont lieu que chez les femmes et spécialement chez les religieuses, m'ont l'air de n'avoir rien de très-surnaturel. Je me rappelle l'action particulière du système nerveux, de l'imagination, de la contagion morale dans les centres où la maladie éclate, et j'en déduis la nature de la maladie. Exigerait-on, par hasard, que j'acceptasse une théorie en vertu de laquelle les démons auraient une prédilection marquée pour les femmes et surtout pour les religieuses? Cette théorie est la dernière ressource des champions du moyen âge, et des fidèles croyants de la sorcellerie. Je leur conseille de s'y rattacher; ils en ont soutenu qui ne la valaient pas.

Qu'ils aient soin aussi d'établir que les jeunes femmes sont les plus accessibles à la possession. Ce nouveau fait, non moins remarquable que le premier, confirme l'explication naturelle que nous avons indiquée; mais c'est un peu moins simple au point de vue du surnaturel. Cependant nos adversaires ne sont pas hommes à s'arrêter pour si peu. Ils se tireront de là, soyez en sûrs.

La discussion, au reste, ne peut s'engager que sur l'explication; quant aux faits ils sont au-dessus de toute contestation. Ceux qui en douteraient pourront parcourir les deux intéressants volumes du docteur Calmeil (*de la Folie*), ou le volume non moins intéressant du docteur Brière de Boismont (*des Hallucinations*), ou l'histoire de Pierre Lebrun (*Histoire critique des pratiques superstitieuses*), ou les lettres de saint André sur la magie, ou Walter Scott, ou le premier traité de dé-

Digitized by Google

monologie qu'ils auront sous la main, et ils trouveront l'éclatante confirmation de mes paroles. Il y a des sorciers parmi les hommes (surtout parmi les bergers!); mais quant à cette forme particulière de l'action du diable qu'on nomme la possession, elle se manifeste habituellement dans les cloîtres. Cela est si vrai, qu'elle reçoit dans les anciens livres le nom de *possession des nonnains.*

A ce premier motif de suspicion vient s'en joindre un second qui ne me semble pas manquer d'importance. Les faits surnaturels abondent dans certains siècles et dans certains pays; dans d'autres ils n'ont garde de se montrer.

Il en est comme des sorcelleries contemporaines, qui se multiplient sous les yeux de telle classe de témoins et qui ne se présentent jamais aux regards de telle autre. Les mêmes pays sont visités par des missionnaires catholiques et par des missionnaires protestants. D'où vient que les protestants n'ont jamais aperçu la moindre trace des prodiges journaliers qui « courent les rues » en Chine, par exemple, et qui remplissent les *Annales de la propagation de la foi?* Je n'accuse la sincérité de personne. Je dis seulement que les merveilles rappelées par M. de Mirville, et dont le nombre égale l'évidence, auraient dû attirer aussi l'attention de nos missionnaires protestants. Ceux-ci, je suis obligé de le dire, ne nous parlent guère que de fraudes grossières et de sortiléges ridicules. Ils nous racontent les tribulations par lesquelles passent les pauvres faiseurs de pluie du sud de l'Afrique, et ja-

mais ils ne constatent un fait qui semble dépasser les limites du hasard, du calcul ou de la prestidigitation.

Il y a donc deux manières d'observer les choses; des témoins également honorables, également désintéressés, peuvent rendre, en matière de surnaturel, deux témoignages absolument contraires. Prenons garde aux certificats que certains siècles auront délivrés!

Plutarque s'étonnait, dans son temps, que les oracles eussent cessé! En cherchant un peu, il aurait pu en découvrir la raison. Les oracles menteurs ne cessent jamais que par de bonnes raisons. Je connais telle époque et tel pays où un surnaturel d'un certain genre n'a garde de se produire.

On constatait gravement au XVIe siècle que les chiens français rejetaient la viande que les Allemands hérétiques leur jetaient; que le miracle vînt de leur orthodoxie ou de leur patriotisme, il n'en était pas moins éclatant. Aujourd'hui, je suis fâché de le dire, la race canine a dégénéré, et elle prend de toutes mains.

Le pays de Vaud, si rebelle aux Esprits maintenant, et où nous avons vainement interrogé la sorcellerie des tables parlantes, était célèbre autrefois par ses sorciers et principalement par ses loups-garous. Le XVe siècle y fut marqué par des scènes horribles. Un grand nombre d'enfants avaient été dévorés; la panique était partout; les environs de Lausanne passaient pour être le quartier général des suppôts de Satan. Aussi les juges et les inquisiteurs se hâtèrent-ils d'agir. Des centaines de malheureux périrent dans les flammes après avoir passé par les tortures du chevalet. Et les confessions des lycanthropes ne firent pas défaut; ils

Digitized by Google

se vantaient d'avoir vécu de chair humaine, d'avoir égorgé des milliers de nouveau-nés. Il semble évident que l'anthropophagie régnait alors dans cette partie de l'Europe, et ce n'était pas la seule. — Avouez que les siècles se suivent et ne se ressemblent pas !

Les pays ne se ressemblent pas davantage. Il en est qui constatent encore journellement la présence des vampires. La Russie, la Pologne, la Hongrie, la Moravie en sont infestées. D'autres contrées, telles que l'Irlande et le Danemark, en ont eu longtemps, mais n'en ont plus. Quoi qu'il en soit, il paraît que le vampirisme ne s'acharne guère que dans le Nord; il lui faut des imaginations septentrionales. — Et maintenant, si vous voulez des anecdotes, vous en trouverez en abondance; si vous voulez des témoins et des témoignages, vous en aurez tant que le doute vous semblera impossible. Peut-on se tromper cent fois, mille fois, dix mille fois sur un fait aussi simple que celui-ci : le mort sort de son tombeau, s'approche de ses parents, les embrasse et leur suce le sang au point de les affaiblir et souvent de les tuer; on se délivre des vampires en ouvrant la fosse, en coupant la tête et en perçant le cœur du cadavre dont la couleur vermeille dénonce assez les criminelles habitudes ! Ce prodige ne vous suffit-il pas? Vous n'avez qu'à interroger les *Vampires actifs*, qui, vivants encore, s'amusent à sucer le sang de leurs amis, et le confessent à haute et intelligible voix.

Nous n'avons rien à répondre; rien, si ce n'est que ces belles choses ne se risquent pas au delà de certaines frontières, et qu'elles disparaissent graduellement des pays qui persistent à y croire un peu. Là même, les vam-

Digitized by Google

pires sont en décadence marquée; leur nombre décroît de siècle en siècle, d'année en année, et l'on peut désigner aujourd'hui les districts privilégiés où le prodige s'accomplit comme au temps jadis.

Tous les phénomènes surnaturels augmentent ou diminuent en raison des idées régnantes. Je ne comprends pas qu'un fait aussi évident et aussi décisif ait échappé à aucun observateur sérieux. Certaines choses ne se font qu'au moyen âge; d'autres ne se rencontrent que chez les peuples doués d'une imagination rêveuse. Les Suédois et les Norvégiens marchent entourés de merveilles innombrables, dont nous n'avons nulle idée, nous, raisonnables habitants de la France et de la Suisse. Les maisons hantées abondent dans certaines régions, et dans d'autres on ne parvient pas à en trouver une seule. Quant à moi, j'ai joué de malheur; ni à Paris, ni à Genève, ni dans le canton de Vaud, je n'ai découvert une seule maison à revenants. Là même où il y en a, j'ose affirmer que tout le monde ne voit pas les fantômes; cela est réservé à quelques personnes impressionnables que la rumeur publique ou que l'aspect des lieux prédispose à toutes les visions.

La même remarque s'appliquerait aux miracles. Vous pouvez dire à l'avance quel auteur en racontera le plus grand nombre. Vous pouvez dire dans quels diocèses aujourd'hui on verra des vierges apparaître et des lettres tomber du ciel.

Et, chose étrange! les lieux où il semblerait le plus nécessaire que les merveilles se fissent sont ceux où l'on n'en voit jamais. Pourquoi ne pas confondre l'incrédulité à Paris et l'hérésie à Genève? Voyons, au lieu de nous donner quelques Esprits honteux de leur rôle

et une pauvre magie doublée de magnétisme, montrez à Paris ces prodiges incontestables qui « courent les rues » à Canton ou en Cochinchine. Faites planer au-dessus des rues et des places de la capitale vos hommes suspendus en l'air. Livrez Genève à l'empire des démons; qu'on y voie des maisons hantées dans toutes les rues, des possédés dans toutes les maisons. N'est-il pas honteux que la Rome protestante soit à l'abri des attaques qui devraient s'y multiplier à l'infini! En vérité, cela est étrange; et pour peu que cela dure, on finira par croire que l'imagination seule crée des prodiges si prompts à fuir l'examen.

Une autre remarque pourrait conduire à la même conclusion. Il y a souvent au fond des grandes épidémies de surnaturel une doctrine intéressée à se faire jour, et cette doctrine varie selon les temps et selon les lieux. Toutes les possédées de Loudun dénonceront Urbain Grandier; tous les prophètes cévénols attaqueront la messe et les prêtres; tous les convulsionnaires de Saint-Médard commenteront les doctrines condamnées par la *bulle;* pour ne rien dire des spiritualistes américains ardents à remplacer le christianisme par l'unitarisme. La complaisance pour les merveilles est sans bornes, dès que les croyances et les passions sont en jeu. C'est ainsi qu'aux premiers siècles de notre ère le néoplatonisme multipliait les miracles et cherchait, avec cette sincérité relative que comporte l'esprit de parti, à bâtir ses conceptions dogmatiques sur la démonstration éclatante de ses prodiges.

On a des merveilles, quand on a intérêt à en avoir.

J'ai déjà cité l'exemple des guérisons d'écrouelles qui ne commencent en Angleterre que le jour où y naissent les prétentions à la couronne de France. Dès ce jour-là on guérit avec une telle certitude, que Bradwardin, confesseur d'Édouard III, s'écrie avec un accent de défi : « Vous qui niez les miracles, venez en Angleterre ; amenez à notre prince quelque chrétien que ce soit affligé de *la maladie du roi;* il le guérira au nom de Jésus-Christ en faisant le signe de la croix, quelque invétéré que soit le mal. » Les fondateurs d'ordres religieux, les inventeurs de dogmes encore contestés et qui ont besoin d'un peu d'appui ; ne manquent jamais d'avoir aussi leurs prodiges et leurs visions.

A l'époque où le culte de Marie prenait une extension nouvelle et remarquable, les miracles ne lui manquèrent pas. Anselme raconta alors l'histoire de ce chanoine débauché qui, noyé au milieu de ses plus grossiers désordres et transporté en enfer par les démons, y fut réclamé au bout de trois jours par Marie, parce que le chanoine avait coutume de réciter certains offices en son honneur.

L'illustre abbé de Clairvaux, Bernard, ayant pris parti contre la conception immaculée, une apparition vint prouver à quel point il avait eu tort. Un frère convers vit le saint abbé revêtu d'habits aussi blancs que la neige. Cependant une tache assez considérable ternissait l'éclat de cette blancheur. Le bon religieux lui demanda avec tristesse : « Pourquoi, mon père, vous vois-je souillé d'une tache noire? — C'est, répondit Bernard, que j'ai mal parlé de la conception de la sainte Vierge. »

La chose n'en resta pas là. On lutta à coups de visions

(si j'ose m'exprimer ainsi), car il y en eut des deux côtés. Deux grandes saintes, Brigitte et Catherine de Sienne, attestèrent avec une égale autorité, l'une que l'immaculée conception avait été miraculeusement déclarée fausse, l'autre qu'elle lui avait été miraculeusement révélée.

Je n'entre pas dans la question. Je laisse même de côté les apparitions sans nombre qui se trouvent à l'origine des différents ordres religieux. J'ose seulement affirmer que, sans comparer les sentiments des personnages, il n'y a pas eu plus de réalité dans ces visions venues si fort à propos que dans celle que raconte Érasme et derrière laquelle il s'abrite en plaisantant : « Ils s'imaginent que saint François est en colère contre moi, parce que je reprends ceux qui promettent le ciel aux personnes qui sont ensevelies dans l'habit de son ordre. Mais le bienheureux fondateur m'apparut dans le milieu de la nuit ; il avait un visage gai, et me témoignait même beaucoup d'amitié. Il me rendit grâces de ce que je voulais réprimer des désordres pour lesquels il avait toujours eu beaucoup d'aversion. » On sait la suite. Érasme s'amuse à peindre le costume du saint, de manière à condamner une à une toutes les élégances des franciscains de son temps. Il ose même affirmer qu'il ne lui a pas vu de stigmates ! En tous cas, François l'a quitté en disant : « Combattez généreusement, et vous serez bientôt avec moi. »

Cette raillerie jette du jour sur beaucoup d'apparitions plus sérieuses.

Celles de la fameuse Marie d'Agréda ont divisé la

Digitized by Google

France et l'Espagne. La Sorbonne et Bossuet ont donné, sans doute, d'excellentes raisons contre ce livre incroyable dont je n'ose pas même donner un aperçu, où la vision béatifique est décrite dans tous ses détails et où l'histoire de la famille de Marie, de sa vie, de sa gloire dans le ciel est composée au moyen des apocryphes les plus décriés. Cependant, si les bonnes raisons furent d'un côté, les témoignages et les miracles furent de l'autre. Les certificats affluèrent en Espagne, et en France même les partisans de la révélatrice mystique racontèrent les miracles qui avaient accompagné la traduction de ses œuvres. N'avais-je pas le droit de dire que, lorsqu'un prodige est nécessaire, il manque rarement de se produire ?

Les hérétiques, en effet, en ont eu à l'égal des saints. Cyprien se plaint des « visions ineptes » de ses adversaires. Le cardinal Bona ne déplorait pas moins les révélations et les apparitions mensongères des illuminés. Les disciples de Simon le magicien et de Basilide, les valentiniens, les sabelliens ont eu leurs miracles. Porphyre avait les siens. Les ariens opposaient les leurs à Athanase, et les donatistes ne se faisaient faute de citer leurs merveilles à Augustin. Antoinette Bourignon, Mme Guyon ne sont pas restées en arrière, et Mme Krudener a opéré en plein XIXe siècle la multiplication des pains.

Et pense-t-on que les annales du mahométisme ou du paganisme soient moins riches en faits de ce genre? Les faquirs indous en remontreraient à beaucoup de saints. Les vestales de l'ancienne Rome dénouaient leurs ceintures et s'en servaient pour faire remonter les bateaux engravés dans le Tibre. Accusées, elles pre-

Digitized by Google

naient un crible, le remplissaient d'eau et prouvaient ainsi leur innocence.

On se rappelle, sans que nous y revenions, avec quel succès des preuves analogues ont été longtemps données, par l'eau bouillante, par le fer rouge, et je pourrais ajouter par le combat judiciaire ; toutes ces épreuves fonctionnaient à merveille en faveur des évêques orthodoxes, et parfois aussi en faveur des hérétiques ; aux mains des chrétiens, et parfois aussi aux mains des païens ; au profit des innocents, et parfois aussi au profit des coupables. Longtemps on y crut ; longtemps des témoignages imposants démontrèrent la réalité du miracle, jusqu'au jour où la foi au miracle s'affaiblit et où tout cet appareil de faits extraordinaires et de certificats authentiques vint aboutir à la scène burlesque dont Constantinople fut le théâtre à la fin du XIIIe siècle. Le clergé y étant divisé sur l'élection du patriarche et sur d'autres questions, il fut convenu que l'épreuve du feu serait employée ; mais on eut la prudence de l'appliquer aux *cahiers* des contendants, non à leurs personnes. Le feu fut allumé le samedi saint. Chaque parti s'attendait à voir brûler le cahier de son adversaire, et chaque parti eut cette satisfaction, car les deux cahiers furent également et impartialement réduits en cendres. Et le peuple de rire !

Combien de beaux certificats attestant des miracles et des sortiléges ont été atteints par ce feu-là !

Je sais, au reste, un feu plus redoutable encore pour les certificats dont il s'agit ; c'est celui d'une enquête sérieuse.

Digitized by Google

Malheureusement les éléments d'une telle enquête ne se conservent pas toujours; ils n'existent guère que pour les contemporains, quand ils existent. Mais rien n'est plus instructif que d'observer le résultat des recherches qui ont eu lieu. Les faits les mieux attestés s'évanouissent en général dès qu'on y regarde de près. Il est donc permis de supposer que si l'on avait pu y regarder toujours de près, le nombre des anecdotes merveilleuses se serait singulièrement réduit.

Je ne cite que pour mémoire les découvertes qui se sont faites lors de la destruction des temples païens; bien des miracles, bien des oracles ont trouvé ce jour-là leur explication peu glorieuse. Je néglige aussi la réfutation beaucoup trop aisée des apparitions rapportées par Bède, par Pierre de Cluny ou par tel autre écrivain sans critique. Mais il est des faits plus célèbres, plus avérés, et qui ne résistent pas mieux à l'examen.

Prenez, par exemple, la fameuse vision de Constantin, cette croix lumineuse qui parut dans les airs au moment où il se rendait à Rome pour combattre Maxence. Au premier abord il semble impossible de douter, l'empereur a affirmé le miracle avec serment; les historiens du temps le rapportent tous d'une manière circonstanciée; trop circonstanciée peut-être, car c'est là ce qui rend aujourd'hui le récit entier suspect. Selon l'un, l'apparition a eu lieu en plein midi; selon l'autre, elle a eu lieu de nuit. Selon l'un, les fameux mots : « Par ce signe tu vaincras, » étaient écrits en latin; selon l'autre, ils étaient écrits en grec. Selon l'un, l'empereur était éveillé; selon l'autre, il dormait et n'a vu la croix qu'en songe. Des différences

plus extraordinaires encore se produisent entre les récits du temps. Celui-ci soutient que Constantin était encore dans les Gaules quand la croix lumineuse apparut; celui-là soutient qu'il était arrivé en Italie. Et voilà comment s'est introduit dans l'histoire un événement que rien au monde n'en arrachera désormais ! La merveille indispensable à la grande révolution religieuse qui allait s'accomplir, on l'a demandée au rêve, à l'hallucination, à l'habileté un peu complaisante peut-être d'un prétendant à l'empire, et d'un prétendant aussi peu scrupuleux que Constantin !

Les croisades ne pouvaient pas ne pas avoir aussi leur prodige. On était devant Saint-Jean d'Acre, et l'ardeur des croisés avait besoin d'être excitée. On découvrit la vraie lance qui avait percé le côté de Jésus-Christ. Cependant, il se trouva des douteurs; on osait contester, sous le frivole prétexte que la vraie lance se trouvait déjà ailleurs, notamment à Constantinople. Un prêtre, Pierre Barthélemy, offrit de traverser un grand feu la lance à la main. L'épreuve eut lieu en présence de toute l'armée, et, bien entendu, elle réussit. Cependant, des témoins trop difficiles prétendirent que Barthélemy avait passé très-vite au travers du feu et qu'il en était sorti couvert de brûlures. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il mourut peu de jours après des suites de l'expérience. On s'est efforcé d'expliquer cette mort un peu suspecte, en soutenant que Barthélemy, épargné miraculeusement par les flammes, avait été meurtri par l'empressement excessif des spectateurs qui se jetèrent sur lui à sa sortie du bûcher. Le lecteur en croira ce qu'il jugera bon.

J'ai déjà parlé des taillés de saint Hubert. Les gens curieux qui ont tenu à s'assurer de la réalité du miracle ont découvert deux choses : il paraît qu'on se faisait toucher sans avoir été mordu, par pure précaution ! Il paraît ensuite que l'on mourait de la rage malgré la taille ! Seulement, les partisans de la sainte étole prétendaient que les taillés avaient le privilége de mourir tranquillement et sans convulsions. Ce serait bien quelque chose ; mais je me défie des miracles au rabais.

On sait le bruit que firent au siècle de Louis XIV le célèbre Aymar et sa baguette. J'aurai à en dire quelques mots plus loin ; je tiens à constater dès à présent que Paris fut moins favorable que Lyon aux divinations du nouveau sorcier. Une surveillance éclairée découvrit sa fraude et ses erreurs. On finit par remarquer que les tourneurs de baguette se dirigeaient d'après leurs renseignements et d'après les apparences ; que tel d'entre eux se trompait toujours quand on lui bandait les yeux ; que tel autre, chargé de découvrir un malfaiteur, ne manquait pas de se diriger à tout hasard vers la demeure de l'homme le plus mal famé du pays.

Cela éveilla les soupçons. On commençait alors à se méfier de bien des choses. Certains procès de sorcellerie avaient eu un retentissement fâcheux et provoqué des réflexions indiscrètes. Je rappellerai en particulier les longues poursuites dirigées contre les bergers de la Brie (toujours des bergers !). On avait remarqué que la mortalité des bestiaux avait continué là, en dépit de la suppression des sorts jetés sur eux. Or ce démenti public donné aux premières condamnations, les juges avaient cru le couvrir en prononçant des condamna-

tions nouvelles ; le tout à grand renfort de promesses, de menaces et de tortures. Voici en deux mots comment les choses s'étaient passées ; les factums et l'arrêt du parlement de Paris nous ont conservé tous ces détails.

Le berger Hocque avait jeté, disait-on, des sorts sur les vaches et sur les brebis d'Eustache Vigier. On s'était contenté de l'envoyer aux galères. Mais les brebis et les vaches mouraient encore ! Que faire ? On fit parler à Hocque par son compagnon de chaîne Béatrix. Hocque se laissa persuader d'écrire à d'autres bergers (sorciers comme lui, cela va sans dire), afin qu'ils levassent le sort jeté par lui. Le berger Bras-de-Fer leva le sort ; c'était une charge terrible appelée : « le bon Ciel-Dieu. » Elle avait été mise avec des cérémonies exécrables. Enfin, la voilà levée, et fort malheureusement pour Hocque, que le diable étrangle à l'instant même ! Le démon était sans doute furieux de ne plus pouvoir détruire les bestiaux de la Brie. Mais, chose étrange, les bestiaux s'obstinent à mourir, l'épizootie n'est pas encore terminée. Vous croyez peut-être que les juges ouvriront les yeux ? non. De nouvelles plaintes vont amener de nouvelles poursuites. Il s'agit, déclare le second factum, « de délivrer toute la province de Brie de l'esclavage où elle est sous la tyrannie des bergers et par l'impunité de leurs maléfices ; » car il est mort en trois ans pour plus de cent mille écus de bestiaux. Les accusés sont soumis à la question ordinaire et extraordinaire ; plusieurs sont condamnés à mort ; Bras-de-Fer et deux de ses compagnons en sont quittes pour les galères. Je suppose que la maladie finit par s'arrêter, car tous les bergers de la Brie y auraient passé les uns

Digitized by Google

après les autres. La fin de Bras-de-Fer peut servir de commentaire et de moralité à cette histoire. On le transportait aux îles, avec d'autres galériens invalides. Il jugea bon de rendre le vaisseau immobile au moyen d'une petite pierre magique. Mais un chirurgien ayant découvert son complot et l'ayant dénoncé au capitaine, celui-ci ordonna de battre le sorcier. Ce malheureux pouvait arrêter un vaisseau, mais ne pouvait arrêter un bâton! Brisé de coups, il rendit la liberté au navire, et expira bientôt après.

Les gens soupçonneux demeurèrent convaincus, je le répète, que les calmes sur mer et les maladies des bestiaux sur terre peuvent s'expliquer sans recourir aux sortiléges, que les *charges* qui continuent à opérer quand on les lève ne méritent pas grande créance, et que l'on fait dire aux bergers tout ce qu'on veut quand on dispose de la torture, des galères et du bâton.

Franchement, il était permis de douter; d'autant plus qu'on venait de procéder à une enquête peu favorable aux prodiges diaboliques. Il y avait alors à Toulouse des filles possédées, et l'épidémie avait fait des progrès alarmants. Le parlement averti avait soumis ces possédées à l'épreuve des exorcismes vrais et des exorcismes simulés. Or il s'était trouvé que les seconds avaient produit le même effet que les premiers. La récitation des mots les plus indifférents avait provoqué des crises absolument semblables à celles que faisaient naître les prières consacrées.

Sous Richelieu, des expériences analogues n'avaient pu aboutir; mais sous Louis XIV, la vérité se faisait jour. L'enquête du parlement de Toulouse eut donc

Digitized by Google

plus d'effet que n'en avait eu à Loudun l'essai tenté avec le même succès par le comte du Lude, qui mit en défaut la sœur supérieure et son exorciste, au moyen d'un faux reliquaire rempli de plumes et de poils.

Les possédées du XVIIe siècle avaient eu un autre malheur. Chamillard, docteur en Sorbonne, avait été envoyé dans un couvent pour y examiner des religieuses énergumènes. L'une d'elles attirait l'admiration générale par le prodige suivant : lorsque l'exorciste en donnait l'ordre en latin, le pouls s'arrêtait tantôt au bras gauche, tantôt au droit. Chamillard, « homme sage et avisé, » disent les relations du temps, eut l'idée de changer la phrase. Au lieu de *cesset pulsus*, il dit : *Non moveatur arteria.* Le diable, qui n'était point accoutumé à ce latin-là, ne put obéir; l'exorciste et l'exorcisée n'osèrent plus paraître aux yeux du docteur. Chamillard expliquait la cessation du pouls par l'emploi d'une ligature que la religieuse appliquait ou enlevait selon l'ordre reçu, et qui, pressant l'artère, empêchait le mouvement du sang. Quoi qu'il en soit, nous adopterons volontiers la maxime par laquelle il terminait son rapport, et qui, faisant grande la part de la fraude, réduisait à rien celle de la possession : *Multa ficta, pauca vera, à dæmone nulla.*

Toute fraude à part, l'état nerveux où se trouvent les prétendues possédées explique leurs différents tours de force. On ne saurait les prendre au sérieux, quand on sait que la menace d'un châtiment sévère a guéri instantanément les possédées d'un couvent ou d'un hôpital, quand on sait d'ailleurs que l'emploi d'un remède a plus d'une fois chassé le démon en chassant

Digitized by Google

la maladie. Les enfants de l'hospice de Hoorn ne furent pas exorcisés, car ils étaient protestants ; cependant les scènes diaboliques qui avaient envahi l'établissement en 1673 cédèrent à l'emploi d'un moyen fort simple; on dispersa les enfants, on supprima la contagion nerveuse qui se propageait au milieu d'eux.

Quelques années plus tard, le docteur Rhodes, appuyé du crédit du comte d'Estaing, osait recourir, lui aussi, aux moyens purement médicaux pour combattre l'épidémie de possession qui régnait alors aux environs de Lyon. Il raconte fort spirituellement le succès de ses cures, notamment celle d'une énergumène qui refusait d'abord de boire les eaux minérales parce que son démon l'avertissait qu'on y avait trempé des reliques. Trompée par les paroles de sa garde, elle finit par boire ce qu'elle prenait pour de l'eau ordinaire; elle fut guérie, et le démon disparut.

Un demi-siècle plus tard, l'évêque de Bayeux soutenait courageusement une lutte difficile contre une partie de son clergé, contre la Sorbonne et même contre un grand nombre de médecins moins éclairés que le docteur Rhodes. Les diables s'étaient emparés de plusieurs jeunes filles de la paroisse de Landes. Une année durant, quatre prêtres et un grand vicaire avaient été occupés à faire des exorcismes autour de la petite Claudine; l'année suivante, deux prélats, cinq grands vicaires et neuf curés s'épuisèrent en efforts auprès de deux autres membres de la famille Laupartin et de diverses démoniaques du voisinage. Il fallut enfin que l'évêque fît cesser cette triste comédie. Le curé de Landes fut suspendu de ses fonctions; il fut même incarcéré à l'abbaye de Belle-Étoile. On

Digitized by Google

isola les prétendues possédées, et personne n'y songea plus.

Je ne m'étonne pas que beaucoup d'absurdités aient obtenu créance ici-bas, car je vois celles qui se colportent gravement aujourd'hui encore, au sujet des tables et de leurs Esprits. La crédulité humaine est capable de tout.

Il est pourtant une réflexion qu'elle aurait dû faire quelquefois, ce semble. Pourquoi ces démons qui font tant de choses impossibles, ne font-ils pas d'autres choses beaucoup plus aisées? Ils transportent les sorciers au sabbat, et ne peuvent pas les tirer de prison! Ceci me rappelle les martyrs de la légende que le feu refuse de consumer et qui défient la dent des lions, mais que la protection divine ne préserve jamais du tranchant d'une épée. Lorsque les proconsuls ont essayé en vain les autres moyens, ils leur font trancher la tête, et la tête tombe toujours.

L'autre jour encore on condamnait à Nantes deux sorciers (de pauvres sorciers du XIXe siècle!). Ils étaient porteurs du livre magique intitulé le *Dragon rouge*. Ce livre enseigne l'art de commander à tous les Esprits, l'art de se faire aimer, enfin l'art non moins nécessaire « de se rendre les juges favorables. » Or le *Dragon rouge* s'est trouvé impuissant sous ce dernier rapport. Les juges ont tenu à prouver leur indépendance à l'égard du diable, et ils ont appliqué la loi dans sa plus grande sévérité.

Il me semble que tout cela est passablement significatif. Des faits qui se volatilisent dès qu'ils sont soumis

Digitized by Google

à une enquête sérieuse; des prodiges qui ne se produisent guère que chez les jeunes femmes et qui affectionnent en particulier les cloîtres; des merveilles qui portent l'empreinte des tendances nationales, qui, fréquentes chez tel peuple et dans tel siècle, disparaissent ailleurs et plus tard; des possédées dont les fraudes ou les illusions maladives n'ont pas été moins bien constatées que les actes surnaturels; des sorciers qui peuvent voler et qui ne peuvent pas sortir de prison, qui peuvent se faire aimer et qui ne peuvent pas se faire absoudre : c'est un ensemble de circonstances suspectes au premier chef.

Aussi croit-on rêver lorsqu'on ouvre un livre tel que celui du marquis de Mirville. Sa certitude tranquille écarte d'emblée et sans en rien dire les détails qui pourraient éveiller le doute. En le lisant, on se demande si par hasard les sortiléges de jadis ont eu ce caractère d'évidence incomparable; si les sortiléges contemporains ont été constatés à ce point. Pas une restriction, par une observation critique. Tout est vrai, chez les anciens et chez les modernes, chez les païens et chez les chrétiens, chez les catholiques et chez les protestants; depuis le démon de Socrate jusqu'aux démons du *berger* de Cideville et jusqu'à ceux des *mediums* américains, il ne se rencontre pour ainsi dire pas une assertion qui ne soit acceptée, pas un témoignage qui ne soit pris au sérieux.

Et cependant M. de Mirville est un homme éclairé et loyal. Et cependant son livre est le résultat d'une étude approfondie. Et cependant il n'est pas seul à parler ainsi : les mêmes affirmations étourdissantes se retrouvent chez la plupart des écrivains et des journa-

Digitized by Google

listes appartenant à cette école. C'est comme une gageure faite de fausser notre raison, et notre conscience par-dessus le marché.

Sachons donc résister, et puisqu'on a l'air de propager ces sottises au nom du christianisme, montrons qu'il est impossible de croire un seul mot de ce qu'on nous raconte sans démentir auparavant les déclarations les plus claires de l'Écriture.

CHAPITRE V

QUE DIT L'ÉCRITURE ?

Personne, je pense, ne me reprochera d'avoir posé cette question. Ceux même qui n'admettent pas la divinité des saints livres trouveront intéressant de savoir à quel point on les calomnie, lorsqu'on établit une solidarité quelconque entre le surnaturel diabolique du moyen âge et la révélation chrétienne. Vis-à-vis d'eux j'ai hâte de rendre aux faits leur véritable aspect et de montrer une fois de plus le magnifique accord qui unit au fond les enseignements de la science et ceux de l'Évangile. Sans doute, la science a été bien des fois contredite par l'Évangile ; mais c'était la science égarée, la science ignorante et provisoire : attendez de nouvelles études, de nouvelles découvertes, et vous verrez l'opposition momentanée faire place à une harmonie plus éclatante.

Or le simple bon sens proteste contre les imagina-

Digitized by Google

tions diaboliques dont on essaye aujourd'hui la restauration. Il y a, même chez les incrédules, un sentiment de respect et comme de pudeur pour les choses saintes, une sorte d'instinct religieux qui est froissé par les conceptions grossières ou puériles, par le matérialisme dégoûtant qui servent de base au surnaturel apocryphe du moyen âge. Pour l'honneur du christianisme, je tiens à prouver qu'il condamne tout cela avec une force et une autorité incomparables.

J'ai d'ailleurs à parler aussi aux chrétiens; je ne saurais dissimuler l'argument qui, à leurs yeux comme aux miens, est absolument décisif. Pour moi, protestant, habitué à la soumission humble et absolue en présence de toute déclaration de la Bible, la grande question est celle-ci : Que dit la Bible? Je suis sûr que plus d'un lecteur catholique en reconnaîtra aussi l'extrême importance. Malgré les apocryphes et les traditions, la Bible conserve une puissance qu'on ne parvient pas à abolir; il est difficile de soutenir la vérité des faits même les mieux attestés, lorsqu'ils sont condamnés par les saints livres.

Voici, en effet, la situation où se trouvent les champions du témoignage. Selon eux, tout fait convenablement attesté est vrai; selon eux encore, toute déclaration de la Bible est vraie. Or il y a contradiction palpable entre les faits et les déclarations, entre les témoignages humains et le témoignage divin. Cette contradiction n'est pas partielle, accidentelle; elle est constante. Il s'agit de choisir.

L'option, en pareil cas, ne semble pas devoir être bien difficile. Si les témoins les plus véridiques et les plus éclairés du monde venaient m'affirmer que Ju-

Digitized by Google

piter est le vrai Dieu, ou que Dieu n'existe pas, ou que l'homme est sans péché, je n'hésiterais pas longtemps entre l'inconvénient de taxer d'erreur ces respectables témoins et celui de taxer d'erreur l'Écriture.

Le premier parti coûterait beaucoup moins à ma conscience et à ma raison; car ma conscience et ma raison possèdent de telles preuves de la divinité de l'Écriture, preuves extérieures et intérieures, objectives et subjectives, qu'elles se renieraient elles-mêmes le jour où elles admettraient qu'une doctrine enseignée par la Bible est fausse. Au contraire, elles ne sont pas très-surprises, quand elles se trouvent dans le cas de reconnaître les illusions, les entraînements, les exagérations, les hallucinations de témoins d'ailleurs estimables.

Ce qui est opposé au vrai ne peut être vrai; il n'y a pas de maxime plus certaine et plus essentielle. On en abuse sans doute, lorsqu'on l'applique aux connaissances imparfaites que l'homme possède, aux notions scientifiques, par exemple. Ce qui ne rentre pas dans les cadres d'un système incomplet n'est pas nécessairement impossible pour cela. Mais la Révélation de Dieu a un autre caractère; elle n'exprime rien d'inexact, et ce qui ne s'accorde pas avec elle est condamné sans retour.

Me sera-t-il permis de le dire? Il n'est pas indifférent que les superstitions soient combattues ici au nom de la foi. La raison a certes le droit de les attaquer; néanmoins l'effet ne serait pas le même, si la réhabilitation des sorcelleries n'avait pour adversaires que des incrédules ou des rationalistes. Il faut qu'on voie le faux surnaturel battu en brèche par des hommes

Digitized by Google

qui admettent pleinement le vrai ; il faut qu'on voie le diable du moyen âge rejeté par des hommes qui admettent pleinement le diable de la Bible. On ne renverse bien que ce qu'on remplace, et les œuvres négatives ne durent pas. C'est ce qui explique le spectacle étrange dont nous sommes témoins : les fables ridicules dont la philosophie avait fait justice reparaissent les unes après les autres ; les gens qu'elle a tués se portent tous très-bien. La foi seule, la foi appuyée sur la parole infaillible de Dieu, est capable de porter des coups mortels.

Quels sont donc les enseignements de l'Écriture au sujet du diable et des sorciers ? — Je concentre le débat sur ce point ; car c'est surtout du diable et des miracles diaboliques qu'on s'occupe aujourd'hui, c'est le diable conçu d'une certaine façon qui forme le centre de cette religion du moyen âge qu'on cherche à restaurer.

Circonscrivons le débat. — Ce n'est pas l'existence du diable et de ses anges qui est en question ; ce n'est pas davantage la réalité de certains prodiges opérés par le diable avec la permission de Dieu ; ce n'est pas enfin l'attente d'une époque que l'Écriture nomme les « derniers temps, » et où les miracles de mensonge se produiront avec éclat. Voici ce qui est contesté :

D'abord la nature que vous attribuez au diable et à ses anges ; ensuite, le caractère que revêt, selon vous, leur action ici-bas ; enfin les prodiges sans nombre que vous leur attribuez entre les temps apostoliques et les derniers temps. Votre diable n'est pas celui de la Bible ; rapetissé et ridicule d'une part, indépendant

de l'autre et véritable rival de Dieu, il n'y a point de place pour lui dans le christianisme. Vos tentations ne sont point celles de la Bible; au lieu de tentations, vous nous donnez des possessions, des sorts jetés, des maléfices exercés au moyen de formules magiques; vous matérialisez la religion. Vos prodiges ne sont pas ceux de la Bible; à une puissance exceptionnelle et dont la manifestation n'a été permise que dans certaines occasions solennelles, vous avez substitué une puissance inhérente à Satan, journellement exercée, et dont les effets extraordinaires sont devenus beaucoup plus fréquents depuis la mort des apôtres qu'ils ne l'étaient au temps des prophètes ou au temps de Jésus-Christ.

Plusieurs autres observations se lieront à ces objections principales. Il suffit d'avoir indiqué celles-là.

Rien n'est plus grand et plus terrible que l'histoire biblique du diable et de la magie. Aucun trait qui ne soit empreint d'une vérité divine, pas un mot pour la curiosité ou pour l'imagination. L'Écriture nous apprend ce qu'il importe que nous sachions; elle ne va point au delà; sa sobriété sur de tels sujets n'est pas la moindre marque qui la distingue des livres écrits par les hommes.

L'Écriture nous laisse entrevoir l'époque où les anges, doués comme nous de libre arbitre, se sont partagés entre l'obéissance et la révolte. Parmi ceux qui sont alors tombés volontairement, il en est de toutes les catégories angéliques; en effet, l'énumération des démons coïncide exactement avec celle des anges fidèles; les uns et les autres se partagent en autorités, principautés, puissances, trônes, dominations (*Éphésiens*, I, 21, et VI, 21; *Colossiens*, I, 16).

Digitized by Google

nouvelle terre où la justice habite (*Apocalypse*, XX, 7 à 11; XXI, 1).

Quelles annales ! Et comme nous serons surpris de descendre de là aux niaiseries sales et malsaines de la légende diabolique ! Ceux-là surtout en seront froissés, qui auront appris par la lecture de la Bible et aussi par leur propre expérience, en quoi consiste l'action de ce prisonnier redoutable, qui continue à se mouvoir dans ses liens d'obscurité. Calomniateur et tentateur, voilà ce qu'il est; non un misérable jeteur de sorts et distributeur de parchemins sentant le soufre.

Calomniateur (et c'est son vrai nom, car le mot de diable ne signifie pas autre chose), il accuse Dieu auprès des hommes et les hommes auprès de Dieu; il dit à Ève : « Vous ne mourrez nullement, mais Dieu sait que le jour où vous mangerez de ce fruit vos yeux seront ouverts et vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. » Il dit à l'Éternel : « Étends ta main, frappe les os et la chair de Job, et tu verras s'il ne te blasphème point en face. » (*Genèse*, III, 4 et 5; *Job*, I, 9 à 11; II, 4 et 5.)

Tentateur, il s'attaque au premier et même au second Adam; il excite David au dénombrement; il se charge « d'induire » Achab et d'être un Esprit de mensonge dans la bouche de ses faux prophètes. C'est lui qui se tient debout à la droite de Jéhosuah, le souverain sacrificateur. C'est lui qui met au cœur de Judas de livrer son maître. C'est lui « qui rôde autour de nous comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer. » L'ennemi redoutable, le voilà. Sans lire dans les cœurs, ce qui n'appartient qu'à Dieu seul, il en sait assez pour développer les mauvais germes qui sont en

nous. « Ce n'est pas seulement contre la chair et le sang que nous avons à lutter, mais contre les principautés, contre les autorités, contre les dominateurs universels des ténèbres de ce siècle, contre les méchancetés spirituelles qui sont dans les airs. » (I *Chroniques*, XXI; I *Rois*, XXII, 21; *Zacharie*, III, 1; *Luc*, XXIII, 3; *Jean*, XIII, 2; I *Pierre*, V, 8; *Éphésiens*, VI, 11 et 12; II *Corinthiens*, II, 11.)

Telle est l'histoire biblique du diable et de ses anges; jusqu'à la fin ils calomnieront, ils tenteront, et leurs séductions redoubleront aux derniers temps.—L'histoire biblique de la magie ne s'éloigne pas moins des fables qui nous sont racontées. A entendre nos amateurs de merveilleux diabolique, les sortiléges s'opèrent chaque jour par centaines et par milliers, et il en a toujours été ainsi. Mais que dit la Bible? Parcourez ces annales complètes de l'humanité; relisez ces livres où la destinée des enfants d'Israël nous est décrite pendant quinze siècles; qu'y trouvez-vous? Les démons du moyen âge, ceux des tables et du magnétisme! Ceux dont les prodiges tombent sur nous plus nombreux que les grêlons un jour d'orage! Non; pas la moindre trace de toute cette diablerie légendaire; point de baguettes divinatoires, point de loups-garous, point de maléfices, point de mauvais œil, point de sabbat. La magie de l'Ancien Testament se borne à la lutte engagée devant Pharaon. Dieu permit alors aux démons d'imiter quelques-uns de ses miracles, et pour mieux constater qu'ils ne possédaient qu'un pouvoir délégué et dépendant, il voulut que leur sorcellerie accidentelle échouât à l'essai du prodige le moins considérable en apparence.

Le Nouveau Testament rapporte à son tour une ma-

Digitized by Google

nifestation de la puissance momentanée dont le diable a disposé par la volonté de Dieu. On vit au temps du Sauveur d'étranges malades, inconnus aux autres siècles, les démoniaques. On vit aussi des personnes (une au moins) « ayant un Esprit de Python. » Paul chasse le démon par lequel la servante de Philippes était mise en état de deviner. Le même apôtre frappe de cécité le magicien Bar-Jésus, dont les sorcelleries, au reste, n'étaient peut-être qu'une imposture pure et simple, car le texte n'en affirme nullement la réalité (*Actes*, XVII, 16 à 18 ; XIII, 6 à 11).

Le surnaturel diabolique s'arrête là dans l'Écriture. Il y est bien clair-semé, on en conviendra. S'il doit abonder plus tard, ce n'est qu'à la grande et terrible époque qui nous est annoncée sous le titre des « derniers temps. » Alors éclateront les signes et les miracles de mensonge (II *Thessaloniciens*, II, 3 à 13; *Apocalypse*, XIII, et XVI, 14).

Ainsi trois explosions de prodiges opérés par Satan, trois seulement, et en rapport frappant avec trois époques de grande crise religieuse. Au moment où Dieu va délivrer Israël de la servitude d'Égypte et se constituer un peuple à part, il donne au diable le pouvoir d'imiter quelques miracles; au moment où Dieu envoie son propre fils pour délivrer les hommes de la servitude du péché et se constituer un peuple de franche volonté, il donne au diable le pouvoir de déterminer certaines maladies par la possession et d'inspirer quelques magiciens; au moment enfin où Dieu se préparera à envoyer une seconde fois son fils, où Jésus se disposera à régner après avoir arraché le peuple des croyants à l'angoisse des luttes suprêmes, le diable

Digitized by Google

recevra une dernière fois et d'une manière plus frappante le pouvoir d'opérer des miracles de mensonge.

Je ne nie pas absolument la possibilité de prodiges diaboliques autres que ceux dont je viens de parler. Dieu a peut-être permis ce mode d'action dans des cas qui ne nous sont pas connus. Cela semblerait presque ressortir d'un passage du Deutéronome ainsi conçu : « S'il s'élève au milieu de toi un prophète ou un songeur de songes qui fasse devant toi quelque signe ou miracle, et que ce signe ou ce miracle dont il t'aura parlé arrive; s'il te dit aussi : Allons après d'autres dieux que tu n'as point connus et les servons, tu n'écouteras point les paroles de ce prophète ni de ce songeur de songes, car l'Éternel votre Dieu vous éprouve. » (*Deutéronome*, XIII, 1 à 5.)

Mais, alors même qu'il y aurait eu quelques sortiléges non rapportés par les écrivains sacrés, alors même qu'il y en aurait eu quelques-uns depuis les apôtres, il demeure certain que la Bible ne laisse aucune place à ce déploiement immense de sorcellerie, à cette manifestation régulière des miracles diaboliques qui caractérise les croyances que je combats. Ma thèse ne va pas plus loin, et telle qu'elle est, elle suffit.

On a pris un parti commode, afin de remédier à la sobriété significative de la magie biblique. De gré ou de force, on a introduit des sortiléges dans le texte sacré.

L'Écriture parle d'enchanteurs, de devins, de sorciers, elle met le peuple juif en garde contre ces gens-là; donc elle reconnaît la réalité des sorcelleries, des divinations et des enchantements ! C'est-à-dire qu'il est défendu à l'Écriture de donner aux mots le sens que

Digitized by Google

nous leur donnons tous! Quand nous parlons de magie, nous ne croyons pas que l'emploi de ce terme implique une profession de foi. Je mentionnerai plus d'une fois les sorciers dans ce livre, et je ne crois pas cependant qu'ils fussent plus sorciers que vous et moi. Or la Bible a fait ce que nous faisons; elle a appelé sorciers ceux que chacun désignait ainsi, de même qu'elle a parlé du lever et du coucher du soleil au lieu de parler de la rotation de la terre. Un tel langage ne trompe personne. Les écrivains sacrés ne poussent-ils pas l'emploi des termes reçus jusqu'à rappeler à Israël qu'il doit s'écarter *des autres dieux!* Ne lisons-nous pas au psaume XCV: «L'Éternel est grand roi au-dessus de tous les dieux!» Voilà comment s'expriment les gardiens vigilants du monothéisme, et cela sans péril pour personne. Ils feront remarquer ailleurs que ces *dieux* ne sont que du bois. Ils feront remarquer aussi que ces *devins* et ces faux prophètes ne prophétisent que des mensonges.

La simple explication que je viens de présenter restitue leur sens naturel aux passages où l'on cherche à découvrir une confirmation expresse de la réalité des sortiléges. Les voici :

« Vous n'userez point de divinations et vous ne pronostiquerez point le temps. Vous ne tondrez point en rond les coins de votre tête, et vous ne gâterez point les coins de votre barbe. Vous ne ferez point d'incisions dans votre chair pour un mort, et vous n'imprimerez point de caractères sur vous. Je suis l'Éternel! » (*Lévitique*, XIX, 26 à 28.)

Après avoir prémuni de la sorte les Israélites contre la tentation d'imiter les usages des devins, l'Éternel

ordonne à son peuple d'éviter tout contact avec eux : « Ne vous détournez point après les devins. » Il prononce même la peine de mort contre ceux qui iront trouver des devins et contre ceux qui se seront enrôlés parmi eux (*Lévitique*, XIX, 31 ; XX, 6 et 27).

Le Deutéronome reproduit les mêmes défenses en les motivant. Il fait comprendre que les pratiques de sorcellerie font partie des abominations païennes dont Israël doit se tenir éloigné. « Quand tu seras entré au pays que l'Éternel ton Dieu te donne, tu n'apprendras point à faire selon les abominations de ces nations-là. Il ne se trouvera personne parmi toi qui fasse passer au feu son fils ou sa fille, ni de devin qui se mêle de deviner, ni de pronostiqueur de temps, ni aucun qui use d'augures, ni aucun sorcier, ni d'enchanteur qui use d'enchantements, ni d'homme qui consulte les âmes, ni de diseur de bonne aventure, ni aucun qui interroge les morts; car quiconque fait ces choses est en abomination à l'Éternel, et à cause de ces abominations l'Éternel ton Dieu chasse ces nations-là devant toi. » (*Deutéronome*, XVIII, 9 à 12.)

Voilà qui est parfaitement clair ; il s'agit d'empêcher l'imitation des coutumes cananéennes, au nombre desquelles figuraient en première ligne toutes les formes de la magie. Il est d'autant moins possible d'admettre la proclamation dans ce passage de la réalité des prodiges dont il fait mention, que l'évocation des morts y est rappelée à deux reprises ; or l'Écriture entière, ainsi que nous le verrons plus loin, proteste contre la prétention de s'emparer des âmes, de les ramener sur la terre et de leur adresser des questions. Dieu énumère ici les diverses variétés de sorciers phi-

Digitized by Google

listins, tyriens ou jébuséens; il ne déclare nulle part que leurs prétentions fussent fondées.

L'histoire d'Israël ne prouve que trop à quel point l'avertissement était nécessaire. L'idolâtrie et la magie se présentent toujours de front et l'envahissent en même temps. Le second livre des Rois nous le montre prosterné devant toute l'armée des cieux et asservi à Baal. « Ils avaient fait aussi passer leurs fils et leurs filles par le feu, et s'étaient adonnés aux divinations et aux enchantements, et s'étaient vendus pour faire ce qui déplaît à l'Éternel, afin de l'irriter.» — « Manassé bâtit des autels à toute l'armée des cieux dans les deux parties de la maison de l'Éternel. Il fit aussi passer son fils par le feu, et il pronostiquait les temps, et observait les augures. Il établit un oracle d'âmes des morts et de diseurs de bonne aventure. » Cela dura ainsi jusqu'au moment où Josias extermina à la fois « ceux qui avaient des âmes de morts, les diseurs de bonne aventure, les théraphims, les dieux infâmes, et toutes les abominations qui avaient été vues dans le pays de Juda et dans Jérusalem. » (II *Rois*, XVII, 16 et 17; XXI, 5 et 6; XXIII, 24.)

Les prophètes ne cessent de dénoncer les sorciers, non comme ayant un pouvoir réel, mais comme faisant partie du cortége de l'idolâtrie. « Que s'ils vous disent : Enquérez-vous des âmes des morts et des diseurs de bonne aventure qui gazouillent et grommellent, répondez : Le peuple ne s'enquerra-t-il point de son Dieu? Aller pour les vivants aux morts! » (*Ésaïe*, VIII, 19.)

Je disais tout à l'heure que les prophètes ne se prononçaient pas sur la réalité des prestiges magiques

Google

dénoncés par eux; je me trompais. Ils déclarent à plusieurs reprises que tout cela n'est qu'illusion et mensonge. « Ainsi, dit l'Éternel des armées, que vos prophètes qui sont parmi vous et vos devins ne vous séduisent point, et ne croyez point à vos songes que vous songez; parce qu'ils vous prophétisent faussement en mon nom. » — « Les théraphims ont dit fausseté, et les devins ont vu le mensonge; ils ont proféré des songes vains. » (*Jérémie*, XXIX, 8 et 9; *Zacharie*, X, 2.)

Tels sont les principaux versets qui ont trait à la sorcellerie. Je les cite en faisant une réserve expresse pour la pythonisse d'Hendor, sur laquelle j'aurai à revenir et que nous ne trouverons pas plus sorcière que les autres, dans le sens surnaturel du mot. — On est parvenu à grossir la liste des passages relatifs à la magie en donnant à certains termes une signification mystérieuse qu'ils sont loin d'avoir. Ainsi les mages et les Chaldéens deviennent invariablement autant de sorciers; ainsi les charmeurs de serpents se transforment en magiciens. Je peux rassurer ceux qui interprètent ainsi les phrases connues du psaume LVIII et du huitième chapitre de Jérémie; quand les auteurs sacrés parlent du « charmeur de serpents, fort expert en charmes » et des basilics « contre lesquels il n'y a point d'enchantement, » ils font allusion sans doute aux pauvres gens dont l'industrie fleurit encore en Égypte et que j'ai vus opérer moi-même sans le moindre sortilége.

Un autre terme mal compris, ou plutôt mal traduit, a aidé à l'introduction fréquente dans l'Écriture d'un surnaturel diabolique qui n'y paraît que de loin en loin.

Digitized by Google

Si les auteurs sacrés avaient parlé de femmes « ayant un Esprit de Python, » ils auraient semblé reconnaître qu'un démon particulier (celui du faux dieu Python ou Apollon) habitait dans ces femmes-là. Or le texte hébreu indique simplement des maîtresses d'*Obed*, des évocatrices d'âmes; l'action réelle d'un démon quelconque n'est aucunement impliquée chez elles par une telle désignation; elles sont nommées de leur nom populaire, comme les devins, comme les songeurs, comme les tireurs d'horoscopes. La Bible entière ne mentionne qu'une seule femme « ayant un Esprit de Python; » c'est la servante de Philippes. Elle a un démon, en effet, puisque Paul l'en délivre, et il est naturel que ce démon qui devine porte chez un peuple grec le nom du dieu le plus célèbre par ses oracles.

On voit que le rôle des sorciers se réduit de plus en plus dans l'Écriture, à mesure qu'on l'étudie avec attention. Il est fâcheux que nous en rencontrions si peu dans les livres des prophètes, et qu'on nous en montre tant dans les procédures du moyen âge, chez nos magnétiseurs et chez nos tourneurs de tables. Le contraste est accablant; aussi s'efforce-t-on d'y échapper; on en appelle à Joseph, à Balaam, aux exorcistes juifs; on essaye d'attribuer aux magiciens ce qui est dit des faux prophètes et aux démons ce qui est dit des faux dieux. Examinons ces derniers arguments.

Joseph, le fils de Jacob, aurait fait de la sorcellerie! Je ne sais si les interprètes assez nombreux qui semblent pencher vers cette opinion se sont bien rendu compte de l'énormité qu'ils soutiennent. Joseph est placé par l'épître aux Hébreux (xi, 22) au rang des fidèles de l'ancienne alliance qui se sont rendus célè-

bres par leur foi : « Par la foi, Joseph, finissant ses jours, fit mention de la sortie des fils d'Israël et donna des ordres touchant ses os. » Il n'est pas aisé de concevoir comment ce pieux patriarche aurait pu s'adonner à des pratiques que Dieu déclare abominables, comment les sorcelleries de Joseph figurent dans les livres de Moïse à quelques pages des ordonnances qui punissent de mort quiconque aura le moindre rapport avec des sorciers.

Mais il y a plus, la Genèse (XL et XLI) nous raconte en détail les procédés de divination employés par Joseph ; ses procédés dans la prison et devant le Pharaon d'Égypte sont ceux de Daniel devant Nabucadnetzar : il recourt à Dieu. De quelle manière explique-t-il les songes de ses compagnons de captivité? « Les explications sont de Dieu, » dit-il, et il n'emploie ni coupe ni opération magique d'aucun genre. Il ne s'y prend pas autrement avec le roi. « Ce sera Dieu et non pas moi qui répondra sur ce qui concerne la prospérité de Pharaon. » Tel est son langage, telle est sa conduite dans les deux circonstances où il a été l'organe d'une divination; et on voudrait en faire un sorcier ou du moins un prophète confirmant par son exemple les mystères de la sorcellerie, sous prétexte qu'il a désigné ainsi sa coupe : «N'est-ce pas la coupe dans laquelle mon seigneur boit, *et par laquelle très-assurément il devinera ?* »

De quoi s'agissait-il? Les frères de Joseph venaient de partir une seconde fois avec du blé. Pour avoir un prétexte de les retenir et surtout de garder avec lui Benjamin, Joseph avait fait mettre sa coupe dans le sac de son plus jeune frère. Il envoie son maître d'hôtel

Digitized by Google

chargé de les poursuivre, de les arrêter et de leur adresser ce reproche : « Pourquoi avez-vous rendu le mal pour le bien? N'est-ce pas la coupe dans laquelle mon seigneur boit et par laquelle très-certainement il devinera? » (*Genèse*, XLIV, 4 et 5.)

Cela est facile à expliquer, même sans recourir à une traduction différente, d'ailleurs légitime : « par laquelle il a voulu vous éprouver. » La version ordinaire se présente à moi comme la chose la plus simple. Joseph veut effrayer ses frères; il charge le maître d'hôtel de rattacher à sa coupe une de ces traditions mystérieuses que l'imagination populaire avait certainement créées à son sujet. Sa parole sur ce point est un jeu d'esprit[1] qui ne correspond ni aux faits ni à sa pensée véritable et qui n'a d'autre but que de troubler les hommes auxquels il s'adresse. C'était ainsi que peu auparavant il leur disait : « Vous êtes des espions; vous êtes venus observer les lieux faibles du pays. » (XLII, 9.)

La coupe de Joseph est un des principaux appuis du système qui voit partout des magiciens dans l'Écriture. Le grand sorcier Balaam est un appui plus essentiel encore.

A cela je ne vois qu'une objection, c'est que Dieu lui-

[1] Ceux qui pourraient conserver encore quelque doute sur ce caractère très-simple et très-évident des paroles de Joseph, n'ont qu'à relire le verset quinzième du chapitre quarante-quatrième. Ils y trouveront le commentaire fourni par Joseph lui-même de son allégation au sujet de sa coupe : « Ne savez-vous pas, dit-il à ses frères épouvantés, qu'un homme tel que je suis devine infailliblement? » Ses frères sont des espions! ses frères ont volé sa coupe! cette coupe est un instrument de divination! lui, Joseph, devine infailliblement! tout cela appartient au même ordre d'idées.

Digitized by Google

même nous déclare dans sa parole infaillible que Balaam était un prophète : « Balaam fut repris de sa prévarication ; une bête de somme muette se faisant entendre par une voix humaine, réprima la folie *du prophète.* » (II *Pierre*, II, 16.) Balaam est prophète ; c'est sa qualité. Elle ressort de sa conduite entière, des relations habituelles et familières en quelque sorte qui existaient déjà entre Dieu et lui quand les envoyés de Balak vinrent le chercher, du peu de surprise qu'il éprouve lorsque l'Éternel lui parle.

Pour trouver cela étrange, il faut avoir oublié le mélange de vraie foi et de paganisme qui existait alors dans la Mésopotamie et dans les pays voisins. Cette famille de Taré et de Laban conservait la tradition du Dieu vivant, tout en se laissant entraîner peu à peu du côté des idoles et des marmousets. L'existence d'un prophète assyrien au temps de Moïse n'est pas plus singulière que celle d'un sacrificateur de l'Éternel, d'un Melchisédech, roi de Salem, au temps d'Abraham.

Il n'y a donc pas trace de magie dans le fait de Balaam. Il est naturel que Balak ait tenu à se procurer contre le peuple de Dieu des malédictions prononcées par un prophète de Dieu. Il n'ignorait pas que le prophète était vénal et il croyait comme tous les païens à la puissance des formules, à l'action d'un homme connu par ses relations avec la Divinité.

Que Balaam ait cédé ou essayé de céder ; qu'il ait suivi Balak sur tous ses hauts lieux ; qu'il ait consulté de nouveau l'Éternel quoiqu'il n'eût aucun doute sur son devoir ; qu'il en ait reçu une autorisation d'aller, qui était un premier châtiment ; qu'il ait présenté enfin jusqu'au bout le hideux spectacle d'un pro-

Digitized by Google

phète dont la bouche ne profère que des paroles divines, tandis que son cœur se laisse aller aux convoitises et finit par se corrompre jusqu'à l'idolâtrie proprement dite (*Nombres*, XXXI, 8 et 16), c'est précisément ce qui fait le caractère unique de cette histoire et la profondeur de cette chute que l'Écriture ne cesse de signaler et de condamner entre toutes.

A défaut de Joseph et de Balaam, on se rattache aux faux prophètes et aux faux dieux ; les premiers étaient des devins, les seconds étaient des démons ; on n'en saurait douter quand on voit la place que les exorcistes occupaient dans la société juive!

Commençons par écarter ces exorcistes. Il n'en est pas question avant Jésus-Christ ; l'exorcisme se montre à la même époque que la possession. C'est donc là un fait spécial, étroitement lié à la venue du fils de Dieu et au déploiement exceptionnel de surnaturel diabolique qui eut lieu alors. Nous y reviendrons ; pour le moment il suffit d'avoir montré que les exorcistes sont aussi rares dans la Bible que les magiciens, et d'avoir fait remarquer en outre que le Nouveau Testament parle des exorcistes sans attester l'efficacité de leurs opérations. Il semblerait au contraire, d'après le récit que nous lisons au livre des Actes (XIX, 13 à 16), que les démons ne reconnaissaient aucunement la puissance de ces prétendus exorcismes. Les fils de Scéva, essayant un peu de toutes les formules, imaginèrent d'employer, comme l'apôtre Paul, le nom du Seigneur Jésus ; or l'Esprit méchant leur dit : « Je connais Jésus et je sais qui est Paul ; *mais vous, vous, qui êtes vous?* »

Les exorcistes n'étaient donc pas grand'chose. Que

Digitized by Google

penserons-nous des faux prophètes? Faut-il les transformer en magiciens possédant une puissance mystérieuse, prédisant l'avenir? La réponse est partout dans l'Écriture. Je citerai seulement deux passages. Ézéchiel écrit : « Il n'y aura plus désormais aucune *vision de vanité* ni aucune *divination de flatteur* au milieu de la maison d'Israël.... Fils d'homme, tourne ta face contre les filles de mon peuple qui *prophétisent de leur propre mouvement.* » (XII, 24, et XIII, 17.) Zacharie écrit : « J'ôterai aussi du pays les faux prophètes et l'esprit d'impureté; et il arrivera que quand quelqu'un prophétisera dorénavant, son père et sa mère qui l'auront engendré lui diront : Tu ne vivras plus, car tu as proféré *des mensonges* au nom de l'Éternel.... Et il arrivera en ce temps-là que ces prophètes seront confus chacun de sa vision, quand il aura prophétisé; et ils ne seront plus vêtus de poil de chameau *pour mentir*. Et il dira : je ne suis point prophète, mais je suis laboureur. » (XIII, 2 à 6.)

Que les faux prophètes de l'ancien peuple et même ceux du temps des apôtres (*Actes*, XIII, 6) prétendissent souvent être revêtus d'un pouvoir surnaturel, du pouvoir de révéler les choses célestes, de deviner l'avenir, d'opérer des prodiges, cela n'est pas douteux; mais que la Bible leur reconnaisse ce pouvoir, c'est une autre question. Il viendra une époque, je l'ai déjà dit, où le retour de Christ sera annoncé par les merveilles que les faux prophètes et « le faux prophète » par excellence recevront la permission d'opérer. En attendant, la sainte Écriture ne certifie les hauts faits des faux prophètes ni pour le passé ni pour le temps actuel.

Certifie-t-elle davantage les miracles des faux dieux?

Proclame-t-elle, ainsi qu'on le répète chaque jour, que les divinités païennes étaient autant de démons, que leurs oracles étaient réels à titre de révélations diaboliques, que leurs prodiges étaient réels au même titre?

Fixons les termes du problème. Il ne s'agit pas de savoir si les cultes idolâtres étaient du diable dans le sens où tous les péchés et toutes les erreurs viennent de lui; il s'agit de savoir si la personne de tel ou tel démon était fixée et localisée dans tel ou tel temple païen, si l'Apollon de Delphes était un démon, si la Diane d'Éphèse en était un autre, si un ou plusieurs démons occupaient les sanctuaires du Baal tyrien, des triades égyptiennes; il s'agit de savoir si, au lieu de chercher là des illusions et des fraudes grossières, nous devons y chercher des prestiges diaboliques, des prophéties diaboliques, des miracles diaboliques. Ceci donnerait au paganisme un caractère très-particulier, très-nouveau, et une sorte de réalité qu'on lui a refusée en général jusqu'à présent. Cette population de démons fixée dans tous les centres idolâtres, cette effluve de surnaturel dont l'abondance contraste avec la maigreur du surnaturel biblique, tout cela constitue un dogme important et que l'Écriture aura certainement révélé. Consultons-la.

Voici les passages qui semblent les plus forts dans ce sens: « qu'ils n'offrent plus leurs sacrifices aux diables avec lesquels ils ont paillardé. » « Jéroboam s'était établi des sacrificateurs pour les hauts lieux, pour les démons, et pour les veaux qu'il avait faits. » « Ils se sont mêlés parmi ces nations et ils ont appris leurs manières de faire; ils ont servi leurs faux dieux, lesquels leur ont

été en piége, car ils ont sacrifié leurs fils et leurs filles aux démons. » « Que dis-je donc? Qu'une idole soit quelque chose? ou que ce qui est sacrifié à une idole soit quelque chose? Non, mais que ce que les gentils sacrifient, ils le sacrifient aux démons et non pas à Dieu. Or je ne veux pas que vous ayez communication avec les démons. Vous ne pouvez boire la coupe du Seigneur et la coupe des démons; vous ne pouvez participer à la table du Seigneur et à la table des démons. » (*Lévitique*, XVII, 7; II *Chroniques*, XI, 15; *Psaumes*, CVI, 35 à 37; I *Corinthiens*, X, 19 à 21.)

Maintenant, nous avons à déterminer la signification de ces passages. Ou ils signifient simplement que l'idolâtrie est une des œuvres du tentateur, ou ils signifient que les faux dieux étaient autant d'anges déchus.

La première interprétation semble déjà confirmée par les paroles mêmes du passage de Paul qui vient d'être cité : « Que dis-je donc? qu'une idole soit quelque chose? » Elle est confirmée aussi par les nombreuses déclarations qui classent les incrédules et les pécheurs au nombre des serviteurs ou des enfants du diable. « Vous êtes fils d'un père qui est le diable, disait Jésus, et vous voulez exécuter les désirs de votre père. » (*Jean*, VIII, 44.) Qui donc a jamais pris cette parole dans le sens propre? Comment ne pas y voir une figure, laquelle s'applique naturellement aux pratiques des religions païennes? La première épître de Jean (III, 8 et 10) ne nous permet pas d'en douter, car elle s'exprime ainsi : « Celui qui pratique le péché vient du diable.... En ceci se manifestent les enfants de Dieu et les enfants du diable. »

Rien n'est plus clair, et l'argument qui voudrait

Google

transformer les faux dieux en démons sous prétexte que les adorateurs des premiers sont traités comme adorateurs des seconds, risque bien de n'être plus qu'une simple niaiserie. Personne, au surplus, n'hésitera à le qualifier ainsi, après avoir remarqué que l'Écriture entière, loin de prendre au sérieux les prétendus oracles et les prétendus miracles du paganisme (et quoi de plus sérieux que le vrai surnaturel diabolique !), ne cesse de mettre en lumière l'absolue inertie, l'impuissance totale des idoles. Voyez si elle laisse une place quelconque à l'action mystérieuse des démons revêtus du personnage des divinités mensongères !

Déjà le Deutéronome s'exprimait ainsi (XXXII, 17) : « Ils ont sacrifié aux idoles qui ne sont point dieux. » Jérémie développe cette pensée dans son chapitre dixième : « On coupe du bois de la forêt pour le mettre en œuvre avec la hache; puis on l'embellit avec de l'argent et de l'or, et on le fait tenir avec des clous et à coups de marteau, afin qu'il ne remue point. Ils sont façonnés tout droits comme un palmier, et ils ne parlent point; on les porte par nécessité, à cause qu'ils ne peuvent pas marcher. Ne les craignez point, car ils ne font pas de mal, et aussi il n'est pas en leur pouvoir de faire du bien.... Tout fondeur est rendu honteux par les images taillées; car ce qu'ils font est une fausseté, et il n'y a point de respiration en elles. Elles ne sont que vanité et un ouvrage propre à abuser. » Ce n'est pas ainsi que s'expriment ceux qui découvrent des démons dans chaque temple païen, et qui y supposent une production incessante de prédictions ou de sortiléges. Les insultes prodiguées *au bois* doivent être bien imprudentes à leur avis ! Que feront-ils des

psaumes CXV et CXXV, des chap. XL, XLI et LIV d'Ésaïe ; « Leurs dieux ont une bouche et ne parlent point? ils ont des yeux et ne voient point ; ils ont des oreilles et n'entendent point; des mains et ils ne touchent point; des pieds et ils ne marchent point, et ils ne rendent aucun son de leur gosier. » « Le menuisier étend sa règle et crayonne avec de la craie; il le fait avec des équerres et le forme au compas, et le fait à la ressemblance d'un homme, et le pare comme un homme, afin qu'il demeure dans la maison.... Il plante un frêne et la pluie le fait croître; puis il servira à l'homme pour brûler ; car il en prend et s'en chauffe ; il en fait, dis-je, du feu et en cuit du pain. Il en fait aussi un Dieu et se prosterne devant lui.... Nul ne rentre en soi-même et n'a ni connaissance, ni intelligence pour dire : « J'ai brûlé la moitié de ceci au feu et même j'en ai rôti du pain sur les charbons; j'en ai rôti de la chair et j'en ai mangé ; et du reste en ferais-je une abomination? adorerais-je une branche de bois? »

Et n'essayez pas de soutenir que ces railleries divines ne s'appliquent qu'aux idoles en tant que *branches de bois,* et qu'elles se concilient avec l'action surnaturelle du démon habitant auprès de l'idole. Le prophète Élie ne vous laisserait pas cette pauvre ressource. Écoutez ses défis aux prêtres de Baal : « Criez à haute voix, car il est dieu; mais il pense à quelque chose, ou il est après quelque affaire, ou il est en voyage; peut-être qu'il dort et il s'éveillera ! » (I *Rois,* XVIII, 27.)

Je pense que la question est résolue. Nous savons enfin à quoi nous en tenir sur la place que la Bible réserve au surnaturel satanique. Dans ces annales qui comprennent l'histoire du monde depuis la création

jusqu'aux apôtres, nous ne voyons de merveilles attribuées au diable et à ses anges que dans un très-petit nombre de circonstances exceptionnelles où la lutte du bien et du mal était plus solennellement engagée. Lors de la tentation du premier homme, Satan prend la forme d'un serpent; lors de la sortie d'Égypte, les magiciens de Pharaon reproduisent plusieurs miracles; lors de la première venue de Christ, les démoniaques paraissent, et peut-être aussi quelques personnes devinant par le secours des mauvais Esprits; lors de la seconde venue de Christ, les hommes auront été sollicités à la révolte par les signes éclatants que le diable aura eu la permission d'accomplir.

Voilà tout! Il est certes curieux de mettre en face d'un semblable récit la description des œuvres du diable, telles que le moyen âge l'a imaginée et telle qu'on ose nous la présenter aujourd'hui. Dans l'antiquité, les faux dieux changés en démons, les temples illustrés par une continuelle production de miracles et d'oracles sataniques; les faux prophètes métamorphosés en magiciens; les vrais prophètes associés parfois aux rites de la magie; la magie incessamment et universellement pratiquée. Depuis l'ère chrétienne, une inondation véritablement prodigieuse de sorciers qui jettent des sorts, tuent, disposent des cœurs, assistent au sabbat, influent sur les destinées de l'humanité et multiplient les merveilles; des prodiges tellement incroyables, que les exorcismes font figurer la suspension en l'air, le don des langues et la prévision de l'avenir au nombre des marques régulières de la possession; un monde des Esprits où le surnaturel est la loi ordinaire, le fait commun et régulier !

Digitized by Google

Ces deux histoires ne peuvent être également vraies. Il faut choisir.

Ici je rencontre une objection qu'il ne m'est pas permis de passer sous silence. « Que faites-vous, s'écrie-t-on, des merveilles annoncées par Jésus-Christ et qui devaient être désormais le signe visible de son Église? Pour rendre les sorcelleries suspectes, vous commencez par nier les miracles; vous oubliez d'avertir vos lecteurs que l'ordre de choses où nous vivons depuis la mort du Sauveur est tout imprégné de surnaturel. Or les deux surnaturels, le divin et le diabolique, se supposent réciproquement. »

Je ne désire aucunement esquiver une question aussi grave. Voyons donc si le surnaturel divin et le surnaturel diabolique devaient survivre à l'époque apostolique. Voyons-le; mais constatons d'abord, qu'alors même que la réponse serait affirmative, on n'aurait pas le droit d'en conclure que le rôle des démons dans la période chrétienne pût être en contradiction absolue avec leur rôle sous l'ancienne alliance ou pendant le ministère du Sauveur.

A cette réserve je tiens à en joindre deux autres. En premier lieu, je n'affirme pas la cessation absolue des miracles depuis la disparition de l'apostolat, Dieu ne m'a pas fait le confident de ses desseins; j'affirme seulement que la continuation des miracles ne saurait être prouvée par l'Écriture. En second lieu, je conteste la corrélation obligée qu'on voudrait établir entre les deux surnaturels; les miracles auraient continué (contre toute apparence), il n'en résulterait pas que

les prodiges des démons eussent dû continuer aussi.

Et maintenant je suis à mon aise pour attaquer la théorie qui prolonge d'une manière certaine au delà des apôtres la production des faits miraculeux. Il y a toujours eu et il y aura toujours sur tous les points deux systèmes en présence, le système qui circonscrit, et le système qui prolonge. Les uns veulent que la Révélation se soit complétée à travers les siècles par la voie de la tradition et des interprétations infaillibles ; les autres soutiennent que la Révélation entière est dans la Bible, qu'après elle, qu'en dehors d'elle, Dieu ne révèle rien. Les uns veulent que les miracles soient devenus une institution permanente et comme un attribut de l'Église ; les autres soutiennent qu'en dehors des miracles de la Bible et de ceux qu'elle prédit pour les derniers temps, il n'est rien d'avéré, rien d'authentique. Personne ne s'étonnera si je déclare que le second système est le mien.

On m'oppose, je le sais, les paroles du Sauveur au moment de son ascension [1] : « Allez dans tout le monde ;

[1] On peut s'appuyer aussi sur la prédication de Pierre le jour de la Pentecôte : « Ceux-ci ne sont point ivres comme vous pensez, vu que c'est la troisième heure du jour ; mais c'est ici ce qui a été dit par le prophète Joël : Et il arrivera aux derniers jours, dit Dieu, que je répandrai de mon Esprit sur toute chair, et vos fils et vos filles prophétiseront, et vos jeunes gens verront des visions, et vos anciens songeront des songes ; et même en ces jours-là je répandrai de mon Esprit sur mes serviteurs et mes servantes, et ils prophétiseront ; et je ferai des choses merveilleuses dans le ciel en haut, et des prodiges sur la terre en bas, du sang, du feu et une vapeur de fumée ; le soleil sera changé en ténèbres et la lune en sang, avant que ce grand et notable jour du Seigneur vienne. » (*Actes*, 1, 15 à 20.) Mais ceux qui voudront bien relire en entier le cha-

Digitized by Google

prêchez l'Évangile à toute créature.... Or, voici les signes qui accompagneront ceux qui auront cru : En mon nom, ils chasseront les démons; ils parleront de nouvelles langues; ils saisiront des serpents; et quand ils auront bu quelque breuvage mortel, il ne leur fera point de mal; ils poseront les mains sur des malades, et ils seront guéris. » (*Marc*, XVI, 17 et 18.)

Ou cette déclaration garantit *à jamais* le don des miracles *à tout chrétien;* ou elle doit être comprise en ce sens que les apôtres, plus favorisés que les anciens prophètes, n'auraient pas seulement le pouvoir de faire eux-mêmes des miracles, mais verraient cette faculté merveilleuse éclater au milieu de leurs prosélytes, comme la marque brillante et comme le sceau divin de leur ministère.

Or est-il permis d'adopter la première interprétation? Je ne le pense pas. Si les miracles sont le signe du christianisme en général et non du ministère spécial des apôtres, il n'y a plus moyen de restreindre la portée des termes employés par Jésus-Christ. « Ceux qui

pitre second de Joël, auquel Pierre emprunte sa citation, s'assureront que le prophète y a réuni tous les signes qui doivent éclater dans les derniers temps, c'est-à-dire (car c'est le sens fréquent de l'expression) dans la période entière qui s'étend de la première à la seconde venue de Jésus-Christ. L'effusion des dons miraculeux s'y trouve réunie à l'obscurcissement du soleil et au rétablissement des Juifs. Or comme nous savons qu'une partie considérable de la prédiction ne s'applique pas au siècle apostolique, il est également naturel de supposer que la partie qui s'est accomplie alors ne s'applique pas aux siècles suivants. On aura beau interroger la Bible, on ne découvrira nulle part la promesse de l'universalité et de la perpétuité de la puissance miraculeuse ou prophétique à partir des apôtres.

Digitized by Google

auront cru ; » voilà ceux qui disposeront du surnaturel à leur gré. La vérification est aisée; que ceux qui ont cru viennent tous et qu'ils boivent du poison, et qu'ils guérissent les malades, et qu'ils parlent les langues étrangères ! Personne, dans aucune église, n'a prétendu à ce don universel des miracles ; chacun a compris que nous rencontrions ici une forme de langage très-commune dans la Bible, la généralisation apparente d'une proposition particulière.

Il n'y a, d'ailleurs, pas moyen d'en douter ; car l'Écriture est ici, selon l'usage, le commentaire infaillible de l'Écriture. A côté de la promesse de Jésus-Christ, le Nouveau Testament place sa réalisation ; il nous donne le tableau des Églises primitives. Et qu'y voyons-nous ? Chaque chrétien ayant le don de guérison ou le don des langues ? en aucune manière. Les dons miraculeux, tantôt plus fréquents, tantôt plus rares, ne sont nulle part universels, tant s'en faut. Ils ont précisément le caractère que j'indiquais tout à l'heure, ils confirment, par la puissance extraordinaire dont quelques-uns des convertis sont revêtus, la divinité de la mission confiée aux apôtres.

Cela est si vrai, que l'épître aux Hébreux (II, 3 et 4) rappelle précisément ces faits merveilleux comme démonstration du ministère apostolique : « Comment échapperons-nous, si nous avons négligé un si grand salut, qui ayant été d'abord annoncé par le Seigneur, nous a été confirmé par ceux qui l'entendirent; Dieu rendant aussi témoignage avec eux par des signes et des miracles, et divers actes de puissance, et des distributions d'Esprit saint, selon sa volonté ? »

Oui, « Dieu rendait témoignage » ainsi aux apôtres;

oogle

les miracles et les dons extraordinaires du Saint-Esprit signalaient cet office unique dans les annales du monde. Lorsque l'on compare les instructions données aux apôtres par leur maître à l'époque de leur premier envoi avec celles que nous examinons maintenant et qui se rapportent à leur envoi définitif, on remarque que ce qui caractérise celui-ci, c'est que le don des miracles ne se renfermera plus dans la personne des apôtres, comme il s'était renfermé autrefois dans celle des prophètes. Il arrivera ainsi que « ceux qui auront cru » parleront des langues étrangères et guériront des malades; jusqu'alors il en avait été autrement, ce n'était qu'aux apôtres et aux soixante et dix que Jésus avait dit : « Guérissez les malades, purifiez les lépreux, ressuscitez les morts, chassez les démons. » (*Matthieu*, IX, 8; *Luc*, X, 9.)

Ce n'est pas tout. La perpétuité des dons miraculeux ne saurait être dans le passage de Marc, si l'universalité n'y est pas; non-seulement parce que les deux idées sont étroitement unies, mais parce que la seconde seule semble être exprimée par le texte (« ceux qui auront cru »). Or le Nouveau Testament, qui proteste contre l'universalité, proteste également contre la durée. Le lecteur attentif y voit l'affaiblissement progressif de l'action miraculeuse, qui se retire à mesure que les résultats acquis du ministère apostolique rendent cette confirmation moins nécessaire ; tout semble indiquer qu'elle va bientôt disparaître. Parcourez le livre des Actes; vous y apercevrez d'abord des effusions générales de dons extraordinaires : les premiers milliers convertis à Jérusalem, les amis de Corneille, les prosélytes de la Samarie reçoivent tous les dons surna-

Google

turels du Saint-Esprit ; plus tard, on compte dans les églises ceux qui possèdent de semblables priviléges, l'église de Corinthe qui est favorisée sous ce rapport (et qui semble l'être à cause des erreurs qui la menacent, bien plus qu'à cause d'une sainteté particulière), l'église de Corinthe où le ministère apostolique est attesté par des miracles plus nombreux qu'ailleurs, distingue ceux de ses membres qui sont revêtus du don des langues, du don de prophétie ou du don d'interprétation ; plus tard, enfin, les épîtres pastorales réglant l'état définitif des troupeaux ne prévoient pas même la possibilité de ces manifestations glorieuses et passagères.

Le retrait des dons miraculeux est tellement marqué, que l'âge de chaque épître se reconnaît, pour ainsi dire, au langage qu'elle tient à leur égard. L'épître de Jacques est une des plus anciennes, elle se rapporte aux premiers temps de l'Église. Aussi y trouvons-nous les traces d'un miracle habituel, opéré par les anciens : « Quelqu'un parmi vous est-il malade ? Qu'il fasse venir les anciens de l'Église, et qu'ils prient pour lui en l'oignant d'huile au nom du Seigneur ; et la prière de la foi guérira le malade. » (*Jacques*, v, 14 et 15.) L'onction d'huile guérissait miraculeusement à cette époque et dans les églises auxquelles s'adressait l'apôtre ; or plus tard, il n'est plus question de ce miracle régulier, Paul parle aux Philippiens de la maladie d'Épaphrodite, il donne des conseils à Timothée sur sa santé, il annonce qu'il a laissé Trophime malade à Milet, et nulle part il n'indique qu'on ait eu recours à la guérison par l'onction d'huile. Personne n'ignore ce qu'elle est devenue dans la suite ; l'acte qui guérissait est devenu un acte qui constate la mort, l'onction d'huile

s'est métamorphosée en extrême-onction ! Rien ne démontre mieux que le miracle n'avait pas duré.

Il n'était pas destiné à durer ; la promesse de Jésus-Christ concernait la prédication apostolique, et non autre chose. En voulez-vous une nouvelle preuve? Parmi les œuvres surnaturelles que doivent accomplir ceux qui auront cru, il place la guérison des démoniaques. Or il n'y a eu de démoniaques qu'à l'époque du Sauveur et des apôtres. Je me réserve de le démontrer un peu plus loin. En attendant, je prie le lecteur de remarquer que si l'on a donné le nom de démoniaques à des convulsionnaires, à des épileptiques, à des hallucinés, cela ne veut pas dire que l'hallucination, les convulsions ou l'épilepsie soient la possession telle que la rapportent les Évangiles. Les Pères parlent de démoniaques et en guérissent, qui en doute? mais leur discernement a été en défaut sur ce point comme sur beaucoup d'autres. Leurs possédés ne ressemblent pas à ceux que guérissait Jésus, et ils ne ressemblent pas davantage à ceux que définissent les exorcismes catholiques, d'après lesquels la possession véritable se constate par le don des langues, par la connaissance de l'avenir et par la suspension en l'air. Aucun de ces caractères, que je sache, ne se rencontre dans les démoniaques de Tertullien ; ses démoniaques ne sont pas plus réels aux yeux de mes adversaires qu'aux miens.

Je me confesse aussi sceptique que Jurieu, en ce qui touche aux faits surnaturels mentionnés dans les écrits des Pères. Miracles, possessions, apparitions, rien n'y manque, je le sais; mais je sais aussi que les hérétiques faisaient alors autant de miracles que les orthodoxes, et que la doctrine de la perpétuité des dons extraordi-

Digitized by Google

naires était précisément un des caractères particuliers du montanisme; je sais que tout le monde n'était pas si crédule, et que le IVe siècle a vu Vigilance combattre les revenants avec cette même fidélité courageuse et clairvoyante qu'il opposait aux images. Il est, d'ailleurs, une réflexion que le lecteur attentif des Pères ne peut s'empêcher de faire et qui le met en garde contre leurs récits merveilleux. Les prodiges augmentent à mesure qu'on s'éloigne des apôtres; le Ier siècle n'en a point, le IIe siècle en a quelques-uns, le IIIe commence à en être inondé, et le IVe rapporte de la meilleure foi du monde des milliers d'actes miraculeux, en attendant que le moyen âge dépasse le IVe siècle.

Une progression aussi marquée en dit long et sur la cessation réelle du surnaturel à la fin de l'époque apostolique, et sur la nature de ce surnaturel qui augmente à mesure qu'on s'écarte de la source et que les traditions s'interposent entre l'enseignement divin et les fidèles.

J'espère qu'on ne m'en croira pas sur parole et qu'on voudra bien parcourir les premiers Pères. Dans la longue lettre de Clément Romain, où sont rappelées tant de choses, on ne trouvera pas la moindre trace de miracles. Pas davantage dans Ignace, qui semblait pourtant bien propre à accueillir des opinions hasardées. Polycarpe est également muet sur ce point. C'est chez Justin qu'on découvre la première trace des prétentions surnaturelles; et encore c'est peu de chose, comparé à Tertullien et aux Pères qui l'ont suivi! Un ou deux passages à peine apparaissent au milieu de ces nombreux traités, de ces apologies, de ces descriptions détaillées du culte et de la vie des chrétiens du IIe siè-

Digitized by Google

cle. La sobriété de Justin est d'autant plus remarquable, que la mention des miracles ou des possessions ne se montre ni dans l'épître à Diognète, ni dans Tatien, ni dans Athénagore, ni dans Théophile. Il semblerait étrange, en vérité, que tant d'écrits destinés à démontrer le christianisme eussent évité de concert le grand argument des miracles, si les miracles avaient rempli alors le rôle qui allait leur échoir bientôt après. Irénée même écrit son long ouvrage sans parler de faits miraculeux ; ils ne lui viennent pas plus en aide dans sa lutte avec les gnostiques qu'ils n'étaient venus en aide aux autres apologistes dans leurs premières luttes avec les Juifs.

Tels ont été les débuts des Pères. La question a marché depuis, et les prodiges se sont multipliés. Tout nous rappelle donc ici le caractère exceptionnel du temps de Jésus-Christ et des apôtres. On s'expose à d'immenses erreurs en tout genre, quand on méconnaît cette vérité fondamentale : la période apostolique a eu le monopole des miracles comme celui des enseignements infaillibles.

En fait de communications célestes, il importe de distinguer les époques. A l'époque des patriarches et de Moïse, Dieu s'entretenait lui-même avec eux ou les dirigeait par des songes. A l'époque des prophètes, Dieu leur accordait des visions et leur dictait parfois sa parole : « Ainsi a dit l'Éternel. » Les apôtres n'avaient, en général, ni entretiens, ni songes, ni visions, ni dictées ; mais leurs écrits canoniques étaient la parole du Seigneur, et leur ministère était confirmé par leurs propres miracles et par ceux qu'opéraient parfois de simples fidèles. Depuis les apôtres, nous possédons

Digitized by Google

d'une part les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament ; de l'autre, le Saint-Esprit qui nous les fait goûter et comprendre lorsque nous implorons humblement ses secours. Il s'en faut donc que nous soyons déshérités ; jamais les hommes, au contraire, n'ont été en contact aussi direct avec Dieu. Seulement, prenons notre lot, notre lot magnifique, et non celui des générations précédentes. En continuant la révélation infaillible ou les miracles après les apôtres, nous nous exposons aux plus graves erreurs ; autant vaudrait prétendre aux visions des prophètes ou aux entretiens des patriarches et de l'Éternel !

Il me reste à éclaircir un point que j'ai dû écarter tout à l'heure, pour ne pas arrêter ma discussion. Parmi les manifestations surnaturelles que rapporte le Nouveau Testament, les démoniaques occupent une place importante. Est-il certain que ce grand fait ait disparu avec les apôtres, qu'il ait été strictement contemporain de Jésus-Christ et de ses premiers disciples ?

Tant qu'on en doute, on conserve le droit d'affirmer que le surnaturel a survécu au siècle apostolique et que rien ne distingue notre temps soit de celui où l'Église fut fondée au milieu des miracles de ses membres et des prodiges de l'ennemi, soit de celui où le retour du chef de l'Église sera annoncé par de nouveaux prodiges sataniques auxquels répondront de nouveaux miracles. Entre ce commencement et cette fin de la période que l'Écriture appelle aussi dans un sens général « les derniers temps, » n'existe-t-il pas un long intervalle qui est le nôtre, intervalle dépourvu

Digitized by Google

des faits extraordinaires qui ont signalé les premiers jours et qui signaleront les derniers temps proprement dits?

Rien ne le prouve mieux que la disparition totale des démoniaques. Or pour savoir s'ils ont disparu, il faut savoir avant tout ce qu'ils étaient : définir, c'est presque démontrer.

Il y avait toujours eu et il y aura toujours des maladies pareilles à celles dont les démoniaques de l'Évangile étaient affligés, des sourds, des muets, des convulsionnaires, des épileptiques. Il y avait toujours eu et il y aura toujours des possessions morales, des péchés, des révoltes contre Dieu et contre sa parole. Ce qu'il n'y avait pas eu avant Jésus et ce qu'il n'y a plus eu depuis la mort de ses apôtres, ce sont des maladies-possessions, des maladies complexes, où éclatent à la fois les deux conséquences de la chute : la mort physique et la mort morale.

Le fils de Dieu était venu pour nous délivrer de l'une et de l'autre ; aussi ne puis-je être surpris que cette double délivrance ait trouvé son expression frappante dans la guérison des démoniaques. Il importait, sans doute, que la maladie et le péché fussent présentés dans leur relation intime, au moment où venait celui qui triomphe de la mort et de l'enfer.

Mais les démoniaques étaient-ils bien ce que nous venons de supposer?

A entendre certaines personnes, on dirait vraiment que leur état avait le caractère constant de l'épilepsie ou de la folie ! Ceux qui parlent ainsi et qui ne veulent voir là qu'une maladie ordinaire transformée en possession par les préjugés d'un siècle ignorant, n'ont

Digitized by Google

probablement jamais ouvert les Évangiles. A côté de l'enfant auquel le démon donne des crises épileptiques, à côté des deux hommes auxquels les démons donnent des manies violentes et dangereuses (*Matthieu*, VIII, 28, et XVII, 15), ils nous montrent d'autres démons qui rendent leurs victimes aveugles, muettes, ou qui leur infligent divers maux (*Matthieu*, IV, 24; IX, 32; XII, 22).

Les démoniaques ne sont pas simplement des épileptiques ou des fous ; leurs déclarations d'ailleurs, et pardessus tout celles du Seigneur, ne permettent pas de s'arrêter un instant à cette hypothèse. Et d'un autre côté, ce ne sont pas non plus des hommes uniquement tourmentés par un mal moral, par des tentations extraordinaires. Comme pour faire compensation à l'interprétation des rationalistes, les chrétiens ont trop souvent introduit la leur, qui ne vaut pas beaucoup mieux. A leurs yeux, les démoniaques ne sont guère que de grands pécheurs; ils sont possédés par le diable, en ce sens que leur cœur lui appartient d'une façon plus qu'ordinaire. On est si disposé à supprimer ainsi le côté maladif et physique de la possession, que la tradition a transformé Marie de Magdala en représentante des grandes pécheresses, parce que Jésus l'avait délivrée de sept démons. Avoir eu sept démons! cela a paru le comble du péché, et Marie de Magdala ou Madeleine s'est dès lors confondue avec la femme de mauvaise vie qui arrosait les pieds du Sauveur de ses larmes et qui les essuyait avec ses propres cheveux!

Maintenons le vrai caractère des possessions que rapporte le Nouveau Testament. C'est une maladie, ou tôt ce sont toutes sortes de maladies, accompagnées

sans doute en général de l'action intérieure du démon. Les démoniaques ne ressemblent en rien aux prétendus possédés du moyen âge ; on n'a pas le droit de dire qu'ils soient vendus à Satan et plus souillés que les autres habitants du pays.

Voyez en effet à qui s'adressent les reproches les plus sévères du Sauveur. Aux demoniaques ? Non, aux scribes et aux pharisiens hypocrites, à des hommes parfaitement exempts de la maladie des possédés, mais véritablement esclaves du diable. Jésus ne favorise pas un instant l'opinion funeste qui confondrait la possession matérielle avec la corruption morale. S'il dit à tel démoniaque guéri : « Va et ne pèche plus, » il adresse la même parole aux autres malades ; il ne délivre jamais le corps sans rappeler la délivrance dont l'âme a besoin. Du reste, il ne cesse d'appeler la lutte sur son véritable terrain ; il s'agit d'échapper au péché, non à la possession : le tentateur, voilà l'ennemi. Être infirme par son fait ne serait rien ; le mal est d'être entraîné à la révolte.

Lorsque le diable « entre en Judas, » Judas ne devient pas un démoniaque ; il achève de devenir un traître. Il vend son maître, il se désespère, il se tue ; il n'éprouve ni crises épileptiques, ni mutisme, ni aucun des symptômes de la maladie étrange qui affligeait alors la Palestine.

Il est évident, sans doute, que la possession, sans être un signe particulier de péché, implique cependant l'idée d'un cœur encore mauvais et inconverti. Plusieurs passages, et notamment la parabole que rapporte Matthieu aux versets 43 et suivants de son chapitre XII, attestent qu'il en est ainsi. En d'autres termes, parmi

Digitized by Google

les pécheurs du temps de Jésus-Christ, il y en eut quelques-uns qui offrirent dans leur corps la manifestation visible de l'action du diable. Parfois même les démons qui les possédaient sont tout particulièrement désignés comme étant « des Esprits impurs, » ce qui semble indiquer que la maladie était accompagnée d'une obsession morale (*Marc*, I, 23 et 27; III, 30; VII, 25; *Luc*, IX, 42; *Actes*, V, 16.)

Mais la distinction n'en subsiste pas moins; la maladie n'est pas le péché. Et la preuve, c'est que la guérison n'est pas la conversion. S'il y a des démoniaques convertis, Marie de Magdala entre autres, il en est aussi beaucoup chez lesquels la délivrance de leur infirmité n'est accompagnée d'aucun signe qui annonce le changement du cœur. Ils se comportent exactement comme les autres malades, qui tantôt s'attachent au Sauveur et tantôt ne répondent à son amour que par l'ingratitude et la légèreté. Pour tous, malades ordinaires ou démoniaques, la guérison et la conversion étaient deux faits distincts, alors même que dans certains cas elles étaient des faits concomitants.

En essayant de caractériser ainsi les démoniaques [1], mon but a été d'établir qu'il n'y en a pas eu après les apôtres. On ne parvient à en voir à d'autres époques qu'en dénaturant le fait extraordinaire qui a signalé la venue du Sauveur et la fondation de son Église. Les uns, je l'ai dit, ne voient guère dans la possession qu'une ac-

[1] Ceux qui voudront étudier la question plus complétement qu'il ne m'était permis de le faire ici, n'auront qu'à lire les passages suivants : *Matthieu*, IV, 24; VIII, 16 et 28; IX, 32 et 33; X, 8; XII, 22; XV, 22; XVII, 18; *Marc*, III, 15; IX, 28 et 38; XVI, 9 et 17; *Luc*, IV, 41; VIII, 16, 28 et 29; X, 17, etc.

Digitized by Google

tion morale et transforment les démoniaques en grands pécheurs ; c'est assurément un moyen d'en trouver partout. Les autres ne voient guère là qu'une maladie ordinaire, la folie ou l'épilepsie ; c'est encore un moyen de la retrouver avant et après Notre-Seigneur[1]. Quant à nous, après l'avoir définie, d'après les Évangiles, une possession diabolique qui occasionne diverses infirmités, nous sommes en mesure de constater que rien de semblable n'apparaît à un autre moment que celui dont nous avons parlé.

J'invite ceux qui en douteraient à parcourir l'Ancien Testament. Les maladies diaboliques y paraissent-elles quelque part? Non, un seul fait rappelant de loin les démoniaques se présente dans l'histoire du roi Saül ; il est tourmenté par un mauvais Esprit qu'envoie l'Éternel. Nous ne voyons pas, au reste, que l'analogie soit complète. Saül souffre par une action spéciale de l'ennemi et selon la volonté de Dieu ; mais il paraît souffrir dans son âme et non dans son corps ; il est mélancolique et tourmenté, il n'est pas démoniaque.

Et voilà le seul exemple qu'on puisse citer dans un espace de quinze siècles, dans un recueil de plus de trente livres où sont décrits en détail tous les incidents de l'histoire du peuple de Dieu ! Une analogie lointaine, imparfaite, et rien au delà ! — Or les dix-huit siècles écoulés depuis les apôtres ne nous fournissent pas même ce fait unique, isolé et insuffisant que l'on croit découvrir avant Jésus-Christ. Des épileptiques,

[1] On sait qu'Origène remarquait déjà, dans son commentaire sur le dix-septième chapitre de Matthieu, que les prétendues possessions de son temps n'étaient que des maladies ordinaires, de l'avis des médecins.

Digitized by Google

oui ; de prétendus possédés, oui encore ; des malades par possession, des sourds, des muets, des convulsionnaires, des aveugles par l'effet de la présence des démons, vous n'en trouverez point.

Cette forme du surnaturel correspondait d'une manière trop évidente à la venue et à l'œuvre du Rédempteur, pour qu'elle ne fût pas appelée à disparaître avec les autres, et plus que les autres peut-être. Tout annonçait, au reste, qu'il en devait être ainsi. La mention des démoniaques va s'effaçant à mesure qu'on avance dans le Nouveau Testament, et le mot de *démon* finit par ne plus guère être pris par les auteurs des épîtres et de l'Apocalypse que dans son sens grec de *demi-dieu*. Remarquons-le surtout, dans les nombreux passages où l'action du diable est décrite, il ne se trouve pas une seule phrase qui prévoie l'action spéciale qui avait signalé l'époque du Seigneur, et qui devait se prolonger pendant le ministère de ses apôtres. Le Nouveau Testament nous a prédit que nous serions exposés aux tentations de Satan ; il ne nous a pas prédit que nous serions exposés aux misères des démoniaques ; il nous a revêtus de toutes les armes de Dieu pour combattre l'ennemi de nos âmes, et ne nous a pas transmis le plus petit exorcisme. Le diable sèmera de l'ivraie dans le champ ; il enlèvera la Parole sainte de nos cœurs, de peur qu'ayant cru, nous ne soyons sauvés ; il fermera devant nous les voies du Seigneur, qui sont droites ; il mettra à profit notre irritation, nos passions diverses pour nous faire tomber ; il nous livrera un assaut redoutable « au mauvais jour ; » il tendra des piéges sous nos pas ; il rôdera autour de nous, semblable à la bête de proie qui veut

déchirer; voilà à quoi doit se borner son rôle (c'est bien assez, ce me semble!) jusqu'au jour où la réapparition momentanée de ses prodiges appellera le retour des miracles, et, en donnant le signal des dernières luttes, donnera celui de la prochaine venue de Christ (*Matthieu*, XIII, 39; *Luc*, VIII, 12; *Actes*, XIII, 10; *Éphésiens*, IV, 27; VI, 11 à 13; I *Timothée*, III, 6 et 7; I *Pierre*, V, 8).

Je viens d'indiquer les raisons qui me portent à contester la continuation du surnaturel divin et du surnaturel satanique après les apôtres. J'ai maintenant à soutenir une seconde thèse : quand bien même il aurait pu y avoir quelques miracles de Dieu ou quelques prodiges du diable depuis la fin du Ier siècle de notre ère, une chose demeurerait certaine, c'est qu'il n'y aurait rien de commun entre ces merveilles et celles que vous nous racontez; vous avez trouvé le secret de tout rapetisser et de tout fausser; votre diable n'a rien de commun avec celui de la Bible; au lieu de l'ange tombé, de l'adversaire perfide et redoutable, vous nous donnez je ne sais quel être ridicule, revêtu d'un costume traditionnel, occupé de sorcellerie au moyen âge, et descendu maintenant aux taquineries que chacun sait, aux danses de pelles et de pincettes; tantôt satyre, tantôt lutin, il n'est pas Satan, il ne le sera jamais et ne l'a jamais été.

Pour croire à votre diable et à ses œuvres, il faudrait commencer par ne plus croire au diable dont l'Écriture nous parle, et que chacun de nous ne connaît que trop. Qu'est-ce que ce diable asservi aux

Digitized by Google

volontés de l'homme, obéissant en esclave aux formules magiques, ce diable qui acquiert les âmes par contrat, et qui, par le même contrat auquel il appose sa griffe, s'engage à servir pendant un temps le maître qu'il a accepté? Quel est ce diable qu'on enferme dans les coffres, dans le corps des bêtes, ce diable qu'on met en bouteille? Voici un démon qui a mon anneau pour prison; je le charge de mes commissions, il parcourt le monde entier à mon commandement! Voici d'autres démons qui servent de montures aux sorcières, et qui, chaque nuit de sabbat, se tiennent docilement au faîte des cheminées pour les transporter à travers les airs!

Imaginations populaires! dira-t-on; oui, mais imaginations populaires qui ne sont pas moins attestées que tout le reste de vos récits; imaginations populaires que vous adoptez pleinement; et vous avez bien raison, car en les rejetant vous rejetteriez tous les témoignages sur lesquels repose la croyance du moyen âge, les témoignages en vertu desquels on a torturé et brûlé des milliers d'hommes. Tout se tient dans vos diableries; le fait principal n'est pas mieux prouvé que les détails. Les descriptions du diable sont les mêmes, ou peu s'en faut, dans toutes vos relations authentiques, dans vos certificats civils, ecclésiastiques et judiciaires, dans tous vos aveux de sorciers. C'est toujours le même pauvre hère trompeur et trompé, dégoûtant et absurde. C'est toujours le pied fourchu, le pied de bouc. La fameuse supérieure des ursulines de Loudun, que vous prenez sous votre protection spéciale, voyait son démon Béhémot sous une forme hideuse et épouvantable, avec une grande gueule, jetant feu et flammes par la bouche et par les yeux, armé de grandes griffes, et ce

qui suit. L'uniforme officiel se retrouve dans les descriptions de chaque sorcier et de chaque exorciste : la queue, les cornes et les griffes.

Or à présent, dites-moi si vous connaissez quelque chose de plus contraire aux déclarations de l'Écriture, de plus propre à précipiter les âmes sous l'empire de Satan. Satan, lui, « se déguise en ange de lumière; » il n'a garde de se faire laid pour mieux tenter. Je voudrais pouvoir citer la réfutation spirituelle qu'un homme d'un grand cœur et d'un grand esprit a opposée à votre diable traditionnel. Malheureusement il a jugé bon de l'écrire en vers patois, lui qui en fait de si beaux en français. La conclusion est que le tentateur est fort peu tentant lorsqu'il se présente sous la forme dont vous l'avez revêtu [1].

[1] Toutes réflexions faites, je me décide à mettre ici ces vers en note. Peut-être mon livre tombera-t-il sous les yeux de quelques-uns de mes compatriotes du midi; peut-être aussi notre patois, auquel je vais appliquer une orthographe qui le rapproche du français, sera-t-il compris par tout le monde.

Te laïssés pas tenta dou diablè,
Mè disi mousu lou cura ;
Che saris un grand miserablè
Et per toujou saris dana.
—Per lou counciisse coumé faïré!
—Es un animou tout pélous.
—Cavaliquo! ah, boudiou, ma maïré!
—Cha lou bé negré et les yeou rous.
N'en sort dè fio quand vous regardo.
A d'arpioun d'un pan et démi,
La lengue en ferre d'alébardo.
—Teisa vous, mé fasè frémi!
Séi pintourla d'aquello sorto,
Vous juré, mousu lou cura,
Qu'aura beou tapas à ma porto,

Digitized by Google

La forme, ai-je dit; que serait-ce si nous passions ensuite aux noms? Et ne riez pas; les noms font partie intégrante de vos révélations officielles par voie de témoins; ils font partie de vos procès-verbaux de torture et de bûcher; tout est faux si les noms sont faux. Or qui osera les supposer vrais? Écoutez les noms de quelques démons.

Les procédures du moyen âge nous présentent le démon Séraphin, le démon Chat, le démon Peregrino, Dagon, Accarron, Putiphar, Incitif, Ramond, Béhémot, Asmodée, Orphaxad, Gonsang, Beelphegor, Beelzebuth, Delphon.

On aperçoit déjà dans cette nomenclature les différentes sources auxquelles on avait puisé; tantôt on a pris des noms génériques, tels que séraphin; tantôt on a eu recours aux personnages bibliques les plus mal famés, à Dagon, à Putiphar, à Beelzebuth, à une idole, à une femme débauchée, à un des noms réels des Esprits déchus; tantôt on a copié les apocryphes, qui ont fourni Beelphegor et Asmodée; tantôt on a inventé des appellations significatives ou des appellations de fantaisie, Chat, Peregrino, Accarron, Incitif, Ramond, Orphaxad, Gonsang, Delphon; le tout sans oublier Béhémot, qui doit apparemment cet honneur aux proportions monstrueuses de l'animal qu'il désigne.

J'ai tenu à faire la liste complète des démons qui ont

Jamaï per eou sarai tenta.
Mais si tant poulido chatoulo
Mé dit : Eh ! migno, vene eici !
Alors, la forço m'abandouno,
Et dise leou : Vège m'aqui.

joué un rôle dans la grande possession de Loudun. La voici ; le lecteur se chargera du commentaire :

Léviathan, Béhémot, Isaacorum, Balaam, Sans-Fin, Achaos, Eajas, Cerbère, Béhérit, Grésil des Trônes, Amant des Puissances, Souillon, Cédon, Daria, Baruc, Allumette, Sabalon, Astaroth, Charbon d'Impureté, Lion d'Enfer, Pérou, Marou, et Ennemi de la Vierge.

Il y a là des démons de l'ordre des anges, tels que Charbon d'impureté ; des démons de l'ordre des archanges, tels que Lion d'Enfer ; des démons de l'ordre des chérubins, tels que Pérou et Marou. J'avoue bien qu'à première vue et sur l'étiquette du sac, je n'aurais pas supposé que ces deux derniers noms, un peu roturiers, ce me semble, appartinssent à la plus haute aristocratie infernale ; mais le doute n'est pas permis sur ce point ; les témoignages qui suffisaient pour brûler Grandier suffisent assurément pour établir le classement des anges déchus. Que personne ne se permette donc d'exprimer un doute sur ce catalogue éprouvé au feu de cent exorcismes, où se rencontrent les désignations mythologiques, bibliques et macaroniques, les Cerbère, les Balaam, les Souillon, les Allumette et les Grésil des Trônes. Cela est vrai...., comme la sorcellerie tout entière.

Après les ursulines de Loudun et à leur imitation, les possessions se multiplièrent dans les couvents et même ailleurs. On y vit reparaître Beelzebuth, Astaroth, auxquels on joignit assez ingénieusement Barrabas ; puis aussi Guilmon, Carmin, et beaucoup d'autres. Ces démons racontaient assez souvent leur histoire ; l'un était entré en Judas Iscariote, l'autre avait été expulsé par le Sauveur du corps d'un démo-

Digitized by Google

niaque, un troisième avait travaillé à la destruction des richesses de Job.

Mais sans nous arrêter plus longtemps sur un sujet de ce genre, il est encore une remarque que je crois utile de présenter. Ces noms de diables sont si peu réels, ils sont si bien créés par l'imagination, par les réminiscences ou par les fraudes de ceux qui en parlent, que la nomenclature se modifie selon les temps et selon les lieux. Les démons impurs qui chez les Juifs s'appelaient Haza et Lilith, portèrent au moyen âge quelques-uns des noms que j'ai énumérés, et firent place, après la découverte de l'Amérique, au nouveau démon Cocoto, désignation empruntée à l'un des dieux du nouveau monde. Les pays du nord n'ont garde de donner à leurs diables les mêmes noms et les mêmes formes que les pays du midi; comme toute cette fantasmagorie se passe dans l'homme et non hors de lui; comme elle n'a, pour parler en philosophe, qu'une réalité subjective, et que son objectivité est nulle, il est naturel que les conceptions varient avec les usages et avec les climats. Comparez les déclarations des sorciers brûlés en Suède avec celles des sorciers brûlés en France, vous trouverez sans doute un fonds commun de superstition qui s'était répandu dans toute l'Europe, mais vous trouverez aussi des dissemblances significatives. Les sorciers suédois invoquaient un diable nommé Antesser; ils se rassemblaient dans un lieu nommé Blocula; au lieu de notre bouc méridional, ils voyaient paraître Satan sous l'apparence d'un homme vêtu de gris, portant une barbe rousse, des bas bleus, des souliers rouges, un chapeau pointu orné de touffes de rubans; ils faisaient le voyage aérien assis sur des chèvres et sur

Digitized by Google

des moutons; au Blocula, le diable leur jouait de la harpe, leur donnait le secret de traire les vaches à distance, il leur faisait présent d'un quadrupède et d'un oiseau blanc dont ils devaient se servir pour prendre du gibier. Sans doute les meurtres d'enfants, les vœux et les paroles abominables, les actes dégoûtants se mêlent à tout cela en Suède comme en France, comme partout; cependant il est impossible de ne pas être frappé de ce diable Antesser, de cet homme gris dépourvu de griffes et de cornes, et dont le pied fourchu est remplacé par de beaux souliers rouges. Cette harpe, ce secret pour traire les vaches, ces oiseaux blancs pour la chasse impriment au sabbat septentrional un cachet que personne ne doit méconnaître.

Règle générale : Les témoignages relatifs aux scènes sataniques portent toujours l'empreinte des idées qui règnent autour des témoins. Les sorciers suisses se faisaient brûler en affirmant que le diable leur avait appris à faire mourir les vaches; les sorciers suédois se faisaient brûler en affirmant que le diable leur avait fourni des instruments de chasse surnaturels; les sorciers marins du Labour se faisaient brûler en affirmant que le diable les transportait sur les vergues des vaisseaux afin de ruiner le commerce.

J'en reviens à mon point de départ, à la puérilité ignoble du personnage qu'on attribue au diable dans les rêveries malsaines du moyen âge. A l'appui de ce type consacré, et qui effectivement ne peut être abandonné sans que des millions de témoignages authentiques succombent avec lui, on voudrait pouvoir invoquer quelques paroles de l'Écriture. Et pourquoi pas! L'apôtre Paul n'a-t-il pas parlé « des *malices* spiri-

tuelles qui sont dans les airs? » *Malices*, vous voyez bien ! Il n'est pas étonnant que les démons se déguisent en lutins et s'adonnent aux espièglerie!

On n'exigera pas de moi que je réponde sérieusement à des arguments de cette espèce. Ceux qui auraient *lu* le dernier chapitre de l'épître aux Éphésiens et qui y auraient vu « des malices » dans le sens qu'on veut donner au mot; ceux qui n'auraient pas compris que la vraie traduction est « méchancetés; » ceux qui n'auraient pas senti la gravité effrayante de la guerre engagée avec ces méchancetés spirituelles, contre lesquelles le Saint-Esprit nous ordonne de saisir « l'armure complète de Dieu, » la ceinture d'airain de la vérité, la cuirasse de la justice, le bouclier de la foi, le casque du salut, l'épée de la parole de Dieu, ceux-là peuvent être très-érudits en sorcellerie, mais ils ignorent absolument ce que la Bible nous a révélé. Discuter avec eux, ce serait perdre son temps.

A quiconque se sert de ses yeux pour voir et de *son* intelligence pour comprendre, je dirai : Considérez le diable et ses anges tels que nous les montre la Révélation divine, et voyez ensuite quelle confiance est due aux déclarations, aux aveux, aux procès-verbaux, aux sentences capitales d'autrefois, aux attestations et aux journaux des « spiritualistes » d'aujourd'hui. Si la Révélation divine ne trompe pas, le témoignage ancien et moderne se trompe ou nous trompe, car il attribue aux démons les occupations suivantes :

Certains vieux manoirs ont mauvaise réputation, et ce n'est pas sans cause. Les bruits, les coups, les apparitions s'y reproduisent incessamment. Quand on se hasarde à loger dans ces maisons suspectes, on y est

assailli de tant de vexations nocturnes, que force est bientôt de déguerpir.

Au presbytère de Cideville, les démons font un tapage véritablement infernal, ils ébranlent les planchers, ils imitent le rhythme des airs qu'on leur indique; ils répondent aux questions en frappant un certain nombre de coups; puis ils se permettent de donner d'autres coups sur la cuisse d'un maire, et de faire danser les pincettes et les chenets d'un curé; ils distribuent des soufflets aux enfants élevés dans le presbytère, ce qui ne les empêche pas de jouer ensuite avec eux et se laisser agacer du bout du pied. Il est vrai que ces gaietés-là sont dangereuses pour le mobilier et pour la vaisselle!

A Guillonville, l'année 1849 est marquée par des farces diaboliques non moins curieuses. Adolphine Benoît était en butte à d'étranges persécutions. « Tantôt des cordes, des chandelles, des chiffons, des corbeilles à pain, des chopines pleines d'eau et même de vieilles charognes se trouvaient subitement transportés sur son dos ou dans ses poches; tantôt les ustensiles de cuisine, casseroles, poêlons, cuillers à pot, venaient s'accrocher aux cordons de sa jupe ou de son tablier. D'autres fois, entrant dans l'écurie, les harnais des chevaux sautaient sur elle et s'entortillaient de telle façon qu'un secours lui était nécessaire pour s'en délivrer. Un jour, toujours en entrant à l'écurie, les deux colliers des chevaux vinrent se placer sur ses épaules. » Les étagères lui tombaient sur le dos, un sac l'enveloppait de la tête aux pieds, le trépied et la chèvre à scier le bois allaient se placer à califourchon sur son cou. Je passe le bonnet d'un jeune enfant enlevé et remplacé

Digitized by Google

par une énorme cuiller à pot, son berceau assailli par les pelles, les réchauds; les médailles et les crucifix arrachés. Mon intention n'est pas de discuter les faits et les certificats très-respectables sur lesquels ils s'appuient; je ne veux que constater les fonctions attribuées au diable et supplier les chrétiens d'y réfléchir en présence de leur Bible.

Le département de la Seine-Inférieure, c'est M. de Mirville qui nous l'apprend, a vu en vingt-cinq ans trois exorcismes capitaux ordonnés par l'évêque et couronnés par le succès le plus complet. Telle cure était refusée à cause des Esprits qui l'occupaient; l'ecclésiastique qui eut le courage de l'accepter fut contraint de se défendre à coups de feu contre les lutins.

Aux États-Unis, le diable débute par des bruits et par des grattements mystérieux; puis des *knockings* et des *rappings*, il a passé aux ustensiles déplacés et replacés, aux dames décoiffées et recoiffées. Il s'est lancé même dans les illuminations magiques et dans les représentations à grand orchestre, faisant jaillir une flamme phosphorescente des murs d'un appartement, ou faisant retentir soit à terre, soit dans les airs une musique ravissante. Après cela, ce n'était plus qu'un jeu pour lui de grouper des fantômes dans une chambre, de suspendre des hommes dans l'atmosphère ou de caresser les assistants au moyen de mains surhumaines et glacées.

Je laisse les guéridons, les chapeaux, les *mediums* et les procédés par trop simples qui leur servent à mettre au compte des Esprits toutes les conceptions de leur propre esprit. Est-ce là, je le demande encore, le Satan de la Bible, le grand adversaire, le grand naufragé?

Digitized by Google

Qu'il profite d'une si incroyable méprise, cela n'est point douteux; il n'y a pas d'erreur qui ne lui profite. Mais son œuvre ici consiste précisément à nous faire croire qu'il est occupé de badinages et de niches ridicules, à cacher le tentateur derrière le fabricateur de petits prodiges qui se tient blotti dans le mobilier et que deux planches clouées mettent en mouvement[1].

Ceci m'amène à signaler une autre contradiction entre la Bible et le surnaturel diabolique. On ne se contente pas de nous donner un diable rapetissé, tantôt satyre, tantôt lutin, selon les siècles; on invente un diable placé dans la dépendance des mouvements ou des formules. On nous a familiarisés avec lui, on nous a appris à nous jouer au milieu des espiègleries des Esprits déchus ou des âmes condamnées; ce n'est point assez, on tient à effacer toute trace de spiritualité comme on a effacé toute trace de grandeur. Un matérialisme éhonté, tel que le baron d'Holbach lui-même n'eût osé le rêver au dernier siècle, s'installe maintenant chez nous, et c'est le parti *religieux* qui se charge de le patronner!

L'idée fondamentale du moyen âge et de ses modernes champions, c'est que l'action de Satan est liée à des faits matériels, à une formule, à un geste, à l'emploi de certaines herbes, au choix de certaines heures du jour ou de la nuit. Or l'invention du sortilége méca-

[1] Voir le livre du marquis de Mirville, pages 227, 229, 325 à 327, 330, 335, 346, 352, 353, 356, 357, 372, 374, 375, 376, 379, 380, 384, 383, 394, 396, 397, 400, 401, 402, 405, etc.

nique (auquel correspond le miracle non moins mécanique, la magie des bonnes formules annulant celle des mauvaises), une telle invention est le comble de l'impiété.

Que les formules opèrent en vertu de leur puissance intrinsèque, personne ne saurait en douter. Lisez les interrogatoires officiels de la première sorcière, de la première possédée venue, vous y trouvez les fameux *pactes*. Madeleine Bavan et les autres religieuses de Louviers déclarèrent qu'un magicien les avait livrées au diable. « J'ai donné par écrit la propriété de mon corps à ce Dagon, disait Madeleine Bavan; il existe plusieurs actes, signés de mon sang, par lesquels je reconnais que mon corps lui appartient. »

Et ces pactes n'engageaient pas seulement le possédé, ils engageaient le démon. Une fois qu'il a apposé sa griffe, il est tenu d'obéir à quiconque requiert l'exécution de ses promesses, et il ne peut s'en dispenser sous aucun prétexte. Les pactes sont inviolables; *il en* est qui durent même après la mort du contractant; qu'ils tombent alors entre les mains de la personne la plus étrangère à la sorcellerie, entre les mains d'un enfant, il se servira de la conjuration ou du signe dont il ne comprend pas la valeur, et il sera ponctuellement obéi. Il sera trop obéi quelquefois, témoin le pauvre étudiant de Louvain, qui, resté dans le cabinet de son professeur (célèbre sorcier, cela va sans dire), eut l'imprudence de lire un gros livre ouvert sur la table. Sa lecture malencontreuse força le diable à paraître; mais s'apercevant que l'étudiant n'en savait pas plus long, et furieux de s'être dérangé pour rien, il le saisit à la gorge et l'étrangla.

Digitized by Google

Ce n'est encore rien. Dans le pacte il y a du moins un consentement volontaire; la toute-puissance de la matière n'éclate pas suffisamment. Pour les théories auxquelles je m'attaque et qui osent se dire chrétiennes, c'est trop de spiritualité; elles font un pas de plus. En vertu d'une formule, d'un mouvement, par le contact d'un objet magique, par le don d'un ruban ou d'une fleur, le sorcier dispose des corps et des âmes, et les livre à l'empire de Satan! Le misérable père Surin, l'un des exorcistes de Loudun, subissant à son tour la contagion infernale, écrivait à un autre jésuite : « Le diable a fait pacte avec une magicienne, pour m'empêcher de parler de Dieu.... Je suis contraint, pour avoir quelque conception, de tenir le saint sacrement sur ma tête, me servant de la clef de David pour m'ouvrir la mémoire. »

On le voit, un matérialisme divin correspond au matérialisme satanique; ce que le pacte de la magicienne a opéré, le saint sacrement placé sur la tête le détruit momentanément. Les mêmes scènes se reproduisent dans le couvent de Louviers; là aussi le mal était venu d'une magicienne qui avait jeté un charme sur les religieuses et qui les avait transformées en suppôts de Satan.

Les choses ne se passaient pas autrement. Chez les religieuses de Lille, qui furent possédées au commencement du XVIIe siècle, l'auteur du charme fit des aveux complets. Voici ce que déclara cette sœur Marie de Sains, célèbre jusqu'alors par ses vertus : « J'ai placé sous les accoutrements des nonnes, aux paillasses de leurs couchettes, un maléfice que le diable me confia et qui devait causer l'extermination de la commu-

nauté. Ce maléfice fut inventé au sabbat par Louis Gaufridi.... Il avait été composé avec des hosties et du sang consacrés, avec des poudres de bouc, des ossements humains, des crânes d'enfants, du poil, des ongles, etc. » Et la nouvelle sorcière expose comment son philtre a donné à telle religieuse le dégoût de sa vocation, à telle autre des pensées déshonnêtes, à telle autre des sentiments de mélancolie ou de colère. Elle parle de maléfices « contraires à la confession. » Que sais-je, moi? il n'est pas une maladie morale ou physique que ne puissent communiquer les charmes magiques !

L'*envoûtement*, opération bien connue destinée à assurer la mort d'un ennemi, n'était rien en quelque sorte, si on le compare aux opérations qui introduisaient le démon dans les cœurs et les souillaient subitement. Qu'un bouquet soit jeté dans le couvent des ursulines, et les voilà contraintes d'éprouver et d'exprimer des sentiments tels que la plume se refuse à les reproduire ! que des charmes soient placés dans plusieurs parties du monastère de Saint-Louis à Louviers, et les sœurs de Sainte-Élisabeth sont envahies à leur tour par une troupe d'Esprits impurs !

Le sort a été jeté; dès lors Satan (qui ne saurait le faire autrement) s'empare des victimes qu'on lui abandonne ainsi. Des hommes meurent, des bestiaux dépérissent, des âmes sont dominées par les instincts les plus dépravés; rien de plus simple : on a jeté un sort !

Il y a mieux encore : en dépit de la déclaration de Jésus-Christ qui déclare que Satan ne chasse pas Satan (*Matthieu*, XII, 21 à 27), le diable est souvent « divisé contre lui-même. » Les sorts qu'il a jetés, c'est lui qui

les lève ; les sorciers expulsent les diables, leurs formules guérissent, leurs formules délivrent !

Je ne discute pas ; je raconte. Si j'avais à discuter, j'engagerais les modernes champions du surnaturel dont il s'agit à remplacer les paroles par des actes. Ils connaissent ces fameuses formules dont la puissance est si grande ; les magiciens même ne leur manquent pas, car on nous assure qu'ils n'ont jamais été si nombreux ; qui les empêche de faire opérer publiquement et en grand? Quand ils auront créé ou supprimé d'un mot des maladies et des possessions générales, ils nous auront ôté le droit de remarquer que certaines merveilles demeurent prudemment confinées dans les temps et dans les lieux où elles n'ont à craindre aucun contrôle.

En attendant, nous supplions le lecteur de ne pas perdre de vue notre thèse actuelle et de placer en face des dogmes chrétiens le dogme des sortiléges, des possessions par voie d'importation magique ou d'attouchement.

C'est lorsque le berger a *touché* l'enfant, que la bourrasque commence à fondre sur le célèbre presbytère de Cideville ; aussi le curé a-t-il soin de se défendre à coups de canne contre le berger-magicien, quand celui-ci s'efforce plus tard de le *toucher* lui-même, sous prétexte d'implorer son pardon.

M. de Mirville fait remarquer avec raison que partout la possession remonte à un importateur, à un magicien, à un sort jeté par lui. C'est le curé Picard à Louviers ; c'est un autre curé dans le diocèse de Bayeux. La bergère du Cret, Isabeau Vincent, inocule la possession prophétique aux camisards. Les convulsions de Saint-Médard sont produites par le contact du

Google

tombeau du diacre Pâris. Ce que le parfum des roses avait opéré à Loudun, ce que le souffle avait opéré dans les Cévennes, ce que la terre et le marbre avaient opéré chez les jansénistes, la craie de M. Dupotet et l'eau magnétisée de Mesmer l'opéreront à leur tour. Autant de talismans qui servent de véhicule aux démons.

L'épidémie diabolique est concentrée dans un point précis, dans une caverne, dans un désert. Elle s'élance de là, aux ordres d'un magicien, et, importée par lui, se communique de proche en proche. Un magicien avait jeté un sort sur cette guérite du camp de Boulogne que Napoléon fut obligé de faire détruire, parce que toutes les sentinelles s'y brûlaient la cervelle. Un magicien avait ensorcelé cette porte des Invalides que le maréchal Serrurier fit murer, parce que douze invalides s'y étaient pendus en quinze jours.

Les provisions de mauvais Esprits sont accumulées dans certains coins de terre, dans les lieux fatidiques des païens, dans les hauts lieux des Juifs idolâtres. C'est là que s'approvisionnaient les sorciers anciens, et c'est de là que le magnétisme transcendant fait venir aujourd'hui encore les démons qu'il emprisonne dans ses cercles magiques. C'est de là que les *mediums* tirent l'influence mystérieuse à laquelle ils servent d'intermédiaires.

La contagion est d'ailleurs facile à constater. Autrefois les possessions épidémiques se transmettaient de couvent de femmes en couvent de femmes; aujourd'hui les tables parlantes nous arrivent d'Amérique par le paquebot, l'importation a lieu par l'Allemagne, elle passe en Angleterre et en France comme le choléra-morbus. On pourrait compter les étapes.

Digitized by Google

Ainsi, toujours un foyer, toujours un agent conducteur des miasmes diaboliques, toujours une communication de proche en proche. La théorie est aussi conséquente.... et aussi matérialiste que possible, c'est la croyance du moyen âge renouvelée avec une parfaite sincérité [1].

Cette croyance a régné partout. Dans les pays désolés par le vampirisme, on devient vampire en mangeant de la viande que les vampires ont infectée.

Le mal diabolique se prend tellement par contagion matérielle, que les exorcistes sont exposés à subir eux-mêmes la possession qu'ils travaillent à détruire chez les autres! Loudun a vu le père Lactance, le père Surin et le père Tranquille successivement envahis par l'épidémie. On dirait de ces médecins qui mouraient à Barcelone où ils étaient allés étudier et combattre la fièvre jaune.

Il est difficile assurément de mieux oublier le rôle du Tentateur et le caractère de ses attaques. Nous sommes à mille lieues de la Bible. Est-il possible de s'en éloigner encore? Il paraît bien qu'on le peut, car M. de Mirville a retrouvé chez ses Esprits fluidiques de Cideville la même propriété qu'on avait remarquée jadis chez les démons du bon temps. Leur présence se manifestait par une sorte de colonne grisâtre; on voyait cette vapeur serpenter en tout sens avec un sifflement léger, puis se condenser visiblement et

1 Consultez les pages suivantes du livre de M. de Mirville: 108, 109, 117, 121, 129, 136, 137, 145, 163, 170, 201, 202, 203, 204, 205, 207, 286, 290, 320, 325, 333, 366, 395, 407, 410, 426, etc.

Digitized by Google

l'apôtre lui avaient été dérobés et ce n'était pas par son ordre qu'ils étaient portés aux malades. Jésus-Christ ignorait la présence, l'action et la foi de la femme infirme qui touchait sa robe. » Sans cette addition nécessaire, les deux passages ne prêtent nul appui à la théorie qui les invoque, car ils s'interprètent de la manière suivante :

Paul, accablé de travaux à Éphèse et ne pouvant sans doute se rendre chez tous les malades pour leur imposer les mains, leur envoie des mouchoirs; sa volonté de les guérir au nom du Seigneur, la foi des malades et l'acte matériel coïncident dans ce cas comme dans tous les cas de guérison miraculeuse. Jésus, entouré par la foule qui le presse et qui (notez-le bien) touche ses vêtements sans qu'aucune vertu en sorte magiquement par voie de contact accidentel, Jésus, qui sait et voit toutes choses, aperçoit une pauvre femme infirme s'approchant par derrière et portant une main aussi humble que croyante à la frange de son habit; Jésus veut son rétablissement, et le rétablissement s'opère. Ici encore la volonté de guérir, la foi du malade, et l'acte matériel coïncident.

Mais enfin, direz-vous, il y a un acte matériel! Assurément, et je vous ferai même remarquer qu'il y en a toujours ou presque toujours dans les miracles de la Bible. Jésus-Christ guérissait en posant ses mains sur la tête des malades, ou en leur laissant toucher ses vêtements; quelquefois il allait jusqu'à appliquer son doigt à la partie malade; tout au moins prononçait-il des paroles, ce qui est aussi un acte matériel. Lazare ne se levait du tombeau qu'au moment où venaient de retentir les mots : « Lazare, sors! » — A l'exemple de

Digitized by Google

leur maître, les apôtres opéraient les miracles en parlant, en appliquant leurs mains sur ceux qu'ils voulaient enrichir des dons extraordinaires du Saint-Esprit ou délivrer des maladies et des démons; ils appliquaient des linges à défaut des mains. Qu'y a-t-il là d'étonnant? Faudra-t-il, pour éviter un matérialisme antichrétien, tomber dans un spiritualisme absolu que le christianisme ne condamne pas moins? Faudra-t-il raisonner à la façon de certains mystiques qui, désireux de perfectionner l'Évangile, retranchent la communion et le baptême; car, disent-ils, nous pouvons nourrir notre âme de Christ sans recourir à des symboles matériels, et le baptême intérieur qui purifie l'âme nous dispense du baptême matériel qui ne nettoie que le corps!

Je ne suis pas, grâce à Dieu, aussi spiritualiste que cela. Je sais que mon Sauveur touchait et se laissait toucher; je sais qu'il soufflait sur ses apôtres le jour où il leur communiquait le Saint-Esprit; je sais qu'Elisée donnait son bâton à Guéhazi pour le mettre sur l'enfant de la Sunamite, et qu'il le couvrait lui-même de son corps; je sais que Dieu avait remis une baguette à Moïse, et que la mer Rouge ne s'ouvrait, que le rocher ne répandait ses eaux qu'au moment où la baguette s'était abaissée... Mais tout cela, je le demande, a-t-il quelque rapport avec l'action magique et la vertu intrinsèque des formules, avec l'introduction des démons par un acte purement matériel, avec la contagion propagée par des objets infectés, par des bouquets imprégnés de miasmes diaboliques?

Des combinaisons de matière ou des combinaisons de mots qui livrent à l'empire du mal ou qui en déli-

vrent par leur propre vertu intrinsèque! cela ne s'appuie sur aucune analogie dans l'Écriture.

Un seul fait semblerait avoir ce caractère, et il ne le conserve pas longtemps aux yeux des lecteurs qui savent réfléchir. Un mort fut ressuscité parce qu'il avait été jeté dans la fosse où se trouvaient les ossements d'Élisée. Qu'en devons-nous conclure? Que les os des saints et des prophètes ont eu eux-mêmes la puissance de ressusciter les morts? ou que Dieu a voulu honorer par un miracle spécial un de ses plus fidèles serviteurs? Nous n'hésiterons pas à adopter la seconde conclusion, si nous remarquons que les prophètes et les saints ont été très-nombreux, et que les résurrections par la vertu de leurs os ne se sont jamais reproduites.

Ainsi le matérialisme aux abois perd l'un après l'autre ses arguments favoris.

Il voudrait bien en découvrir un dans la déclaration de Jésus-Christ : « Cette sorte de démon ne sort que par la prière et par le jeûne. » Voilà un procédé, semble-t-il; l'expulsion de certains démons est mise en rapport avec certains actes d'abstinence et de dévotion. Un procédé! oui certes, et même un procédé d'une application très-générale. Les chrétiens ne sont puissants que par la prière et par le jeûne, par la supplication et par l'humiliation (car Ésaïe nous apprend que la partie essentielle du jeûne est là). Que les apôtres, si mal affermis encore, aient eu besoin d'avouer une fois après avoir opéré plusieurs miracles qu'ils aient rencontré devant eux une œuvre plus malaisée, et que le Sauveur leur ait rappelé à cette occasion la nécessité de s'humilier davantage et de prier mieux, il n'y a rien là qui recommande le matérialisme religieux....,

à moins toutefois qu'on ne transforme le jeûne en simple abstinence et la prière en récitation ! à cela je n'ai rien à dire.

Reste une dernière ressource. On peut s'armer des passages de l'Ancien Testament où l'action spirituelle de la musique nous est décrite. C'est tantôt Élisée qui se fait amener un joueur d'instruments avant de prophétiser le jour de la bataille contre Moab, tantôt Saül que les mélodies du jeune David délivrent de l'obsession du mauvais Esprit envoyé par l'Éternel. J'ai toujours été surpris de la surprise que causaient ces passages. Prétend-on nier les rapports du physique et du moral? Conteste-t-on les effets moraux que certaines harmonies peuvent produire? S'il en est ainsi, renonçons aux chants d'église, à ces cantiques qui n'agissent pas seulement sur nos âmes par le sens des paroles, mais par la puissances des sons. N'avez-vous jamais remarqué l'effet martial de certaines marches? Il n'a pas été prononcé une syllabe; et cependant tous les cœurs sont électrisés, on est impatient de voler au combat. S'il y a des airs guerriers, il y a des airs religieux, il y en a qui apaisent l'âme ou qui l'élèvent. Ce n'est pas pour rien que Jésus chantait le cantique avec ses disciples, que les apôtres recommandaient aux Églises de s'édifier par des psaumes et par des hymnes spirituels; ce n'est pas pour rien qu'il nous est dit que les anges chantent, qu'il nous est annoncé que la musique pénétrera dans une autre vie et retentira éternellement en présence de Dieu.

Par elle-même, par elle seule la musique ne chasse pas le diable et n'appelle pas le Saint-Esprit; cela est très-évident. Est-ce à dire qu'elle ne puisse contribuer

Digitized by Google

puissamment, sous la bénédiction d'en haut, à disposer le cœur de telle sorte que l'Esprit malin s'en retire et que l'Esprit-Saint y trouve accès? Certaines impressions physiques sont dangereuses pour notre âme; certaines impressions physiques nous font du bien. Si le Tentateur profite de l'échauffement causé par les viandes et par le vin, la sérénité douce et pure que produit une belle harmonie est bien capable de nous porter au recueillement.

J'ai épuisé la liste des passages que le matérialisme religieux a ramassés dans l'Écriture et qu'il cherche à interpréter en sa faveur. J'invite ceux qui désireraient s'en rendre un compte plus exact encore à ouvrir leur Bible et à lire les versets suivants : *Actes*, XIX, 10; *Marc*, V, 25 à 34; *Matthieu*, XIV, 36; *Matthieu*, IX, 18; *Luc*, XIII, 13; *Matthieu*, VIII, 15; *Matthieu*, IX, 29; *Jean*, XI, 43; *Marc*, XVI, 18; *Actes*, VIII, 17; *Jean*, XX, 22; II *Rois*, IV, 29; II *Rois*, IV, 34; *Exode*, IV, 20; *Exode*, XVII, 5 et 6; II *Rois*, XIII, 21; *Matthieu*, XVII, 21; *Ésaïe*, LVIII, 5; I *Samuel*, XVI, 14 à 23; II *Rois*, III, 15; I *Samuel*, X, 5. J'ai réuni là tout ce qu'on peut m'opposer.

L'idée de charme magique a un corrélatif obligé, celle d'exorcisme. Comme le sort est jeté par une formule, une autre formule le détruit. Il ne s'agit pas, entendons-nous bien, de l'efficacité de la prière pour combattre Satan et toutes ses œuvres; il s'agit d'une efficacité liée à tel ou tel arrangement de mots.

C'était ainsi qu'agissaient, d'après le témoignage de Josèphe (*Antiquités*, VIII, 2), les exorcistes juifs que nous retrouvons dans le livre des Actes (IX, 13). Ils prétendaient chasser les démons et guérir les maladies au

Digitized by Google

moyen de la cabale et des combinaisons de phrases ou de chiffres auxquelles elle attribuait un pouvoir mystérieux.

Quant à Jésus-Christ, il n'employait certes point d'exorcisme, et ses disciples n'en avaient reçu aucun de sa bouche. Ils chassaient les démons « par l'Esprit de Dieu. » On a cherché à trouver la preuve des succès obtenus par la cabale et par les exorcismes dans le 27e verset du xiie chapitre de Matthieu : « Vos fils, par qui chassent-ils Beelzebuth ? » On voudrait que cette expression : *Vos fils*, désignât les exorcistes juifs dont parle Josèphe ! Le Sauveur proclamerait ainsi la puissance miraculeuse de ses adversaires ! Il n'opérerait lui-même qu'un miracle journellement opéré au moyen de formules ! Il s'assimilerait aux magiciens cabalistes ! En conférant avec solennité à ses disciples la puissance d'expulser les démons, il ne leur aurait rien accordé, rien qui ne fût à la portée des enfants incrédules de Scéva ! Voilà où l'on en vient lorsqu'on détourne les passages de leur sens simple et évident. En disant : « Vos fils, » Jésus-Christ désignait clairement ses apôtres et aussi ceux de ses disciples qui ne le suivaient pas habituellement à leur exemple (*Marc*, ix, 38). Vous m'accusez, semble-t-il dire, de recourir à Beelzebuth pour chasser Beelzebuth ; vous m'accusez, moi qui ne suis pas un simple homme ; mais mes disciples, vos fils, qui sont des vôtres et qui ne sont pas autre chose ; mes disciples, que vous ne pouvez transformer comme moi en êtres extraordinaires au service de Satan ; mes disciples, qu'épargnent encore vos calomnies toujours concentrées sur moi seul ; mes disciples viennent de parcourir vos campagnes, déli-

vrant partout les démoniaques : « Vos fils, par qui chassent-ils Beelzebuth? C'est pourquoi ils seront eux-mêmes vos juges. »

L'Écriture n'autorise donc pas plus le matérialisme des exorcistes que celui des faiseurs de miracles ou des sorciers. L'action magique des mots récités, action que d'autres mots équivalents ne posséderaient pas, est absolument étrangère à la Bible. Ce n'est pas elle qui a fourni l'exemple de ces bénédictions si souvent rappelées à propos des Esprits frappeurs : « Mets en fuite, Seigneur, tous les Esprits malins, tous les fantômes et tout Esprit qui frappe, et défends l'entrée de cette maison. » Ce n'est pas la Bible qui nous a appris à expulser le démon des éléments, des lieux, des édifices.

On était sur la grande route qui menait là, dès l'instant où l'on a commencé à attribuer au baptême une vertu magique, un *opus operatum;* dès l'instant où l'on a commencé à voir l'eau chassant le démon et le délogeant en quelque sorte des différentes parties du corps : « Sors de cette tête, de ces cheveux, de ces poumons, de ces membres; sors, fuis, écoule-toi comme un liquide, *liquefactus!* »

De là aux exorcismes en faveur des meubles et des immeubles, aux exorcismes contre les hannetons ou contre les rats, il n'y a pas si loin qu'on l'imagine. Puisque le procédé d'expulsion existe, pourquoi ne l'appliquerait-on pas partout? Aussi ne suis-je pas de ceux qui s'étonnent en voyant l'évêque de Lausanne exorciser les rats qui désolaient le pays de Vaud. Le fléau était réel, et la famine qui en résultait n'était pas plaisante le moins du monde; les insectes ont bien figuré parmi les plaies d'Égypte, la multiplication

excessive des rats n'est guère moins redoutable. Le principe des exorcismes une fois admis, il est fort simple que les évêques s'en soient servis contre des adversaires qui semblent ridicules. Ce qui est déplorable, c'est le principe; ce sont ces rats-démons, dignes cousins des démons fixés dans les murailles ou dans les charpentes; ce sont ces formulaires tout-puissants, proches parents des incantations de la sorcellerie.

Une fois lancé sur une telle pente, on ne pouvait s'arrêter. Viennent alors les médailles bénites, véhicules d'une sainte influence, comme le bouquet de Grandier était le véhicule d'une influence mauvaise; viennent les applications de reliques qui délivrent de leurs démons les filles de Bayeux. Elles ressentaient des douleurs insupportables dans la tête, dans les jambes, dans les bras; or, par l'effet de l'application des reliques, tout cela passait sur-le-champ d'une partie de la tête à l'autre, d'un bras à l'autre, ou d'une partie du même bras à une autre partie. Ces applications faisaient cesser la paralysie musculaire, l'occlusion des sens, la suspension des actes de l'intelligence. A Loudun, le saint sacrement placé sur la tête produisait les mêmes effets. Moquez-vous, après cela, de ce duc d'Albe, ambassadeur en France sous Louis XIV, qui cherchait à guérir son fils malade en lui faisant avaler à son insu des reliques réduites en poudre!

La vertu magique des objets sacrés et des paroles sacrées nous fait entrer dans un ordre d'idées où les serments prêtés sur des reliques deviennent plus obligatoires que des serments ordinaires prêtés devant Dieu, où l'on prend soin de se procurer une châsse vide quand on veut tromper son ennemi et prendre

Digitized by Google

un engagement solennel avec l'intention arrêtée de le violer.

Ce matérialisme-là a toujours régné. L'antiquité païenne avait ses palladiums, petites statues dont la puissance intrinsèque gardait les villes; Apollonius de Tyane fabriquait des talismans contre les cousins, contre les scorpions, contre les serpents, contre les inondations et les incendies. N'a-t-on pas imité ces exemples lorsqu'on a attribué au pain bénit ou à l'eau bénite la faculté de mettre en fuite les animaux destructeurs ou les démons? Voici une abbaye qui distribue du pain bénit, avec une instruction imprimée, pour le couper en petits morceaux et le répandre dans les endroits visités par les rats. Voici un pape, Étienne V, qui donne l'ordre de répandre de l'eau bénite dans les champs infestés de sauterelles; « et il ne resta pas une sauterelle dans les endroits où l'eau tomba! » Voici des rituels qui contiennent des formulaires contre les orages, et qui annoncent que l'eau bénite est propre à « mettre en fuite les démons et à chasser les maladies...., de telle sorte que tout ce que cette eau aura mouillé dans les maisons soit débarrassé de toute impureté, de tout mal, que l'Esprit pestilentiel n'y réside plus, etc. » (*Non illic resideat Spiritus pestilens.*)

A l'heure même où j'écris, on répand dévotement à Lyon et aux environs une *oraison au saint sépulcre de Jésus-Christ*, où je lis ce qui suit : « Quiconque portera cette oraison sur soi ne mourra point de mort subite, ne sera pas attaqué de la peste et ne périra pas par le feu. Toutes les personnes qui porteront sur elles cette oraison ne craindront aucun mal..... Quiconque la

Digitized by Google

portera sur soi ne sera pas condamné injustement; il ne mourra point sans confession et ne craindra ni ne sera accusé faussement. Si une personne était possédée du démon, mettez cette oraison sur elle, et à l'instant elle sera délivrée. Tous ceux qui la porteront dévotement sur eux peuvent être bien sûrs de voir Notre-Dame de Bon-Secours trois heures avant leur mort. »

Si rien n'est plus opposé à l'Écriture que la croyance aux amulettes, aux exorcismes et tous les procédés matériels contre Satan, rien n'est plus profondément ancré dans le mauvais cœur des hommes. Ceux qui ont parcouru le bel ouvrage de M. Layard (*Discoveries in the ruins of Nineveh and Babylon*) auront remarqué les cuses images qui figurent de la page 512 à la page 520. Ce sont autant d'exorcismes juifs remontant aux premiers siècles de notre ère, et découverts à Babylone. N'est-ce pas une chose frappante, qu'en remuant aujourd'hui les ruines informes de l'antique Babel on ne retrouve guère que cela, que ces petites poteries recouvertes de la conjuration cabalistique aient seules survécu à tant de monuments? Quel commerce d'exorcismes cela suppose! que de poitrines protégées par le mystérieux talisman! quelle superstition! et comme les fouilles de M. Layard commentent éloquemment le Talmud! Ceux qui ont trouvé moyen de placer la tradition talmudique à côté de la Bible étaient bien capables de composer ces formules que la colline de Babylone a recélées pendant tant d'années :

« Ceci est une lettre de divorce que je donne au diable et à Satan, et à Nérig, et à Zachiah, et à Abitar de la montagne et aux monstres de la nuit (on voit que les noms des démons du moyen âge n'étaient pas

encore inventés dans la colonie juive de Babylone).... J'annule les desseins de ces diables et le pouvoir du chef des monstres de la nuit. Je vous ordonne à tous, monstres mâles et femelles, de prendre la fuite. Je vous ordonne, par le sceptre de celui qui seul est puissant, de quitter ces habitations.... Amen, amen, amen, selah! »

« Remède céleste pour guérir les maladies et pour chasser les démons (la lettre de Lyon en fait autant).... Ce remède garantira tous les enfants des hommes des charmes des enchanteurs et en délivrera vos habitations.... Cette amulette met fin à *levatta*, qu'il soit vieux ou nouveau. Elle protége contre les magiciens, au nom de Batiel et de Gatuel, et par la protection d'un ange qui a onze noms : *ss. bb. hs. rig. ccc. acs. cas. id. rih. hrih. ih. oini. hch. qph. ang. paa. nsc. csc. ici. cvv. nha. ii....* Par ces noms les captifs seront délivrés de leur captivité et de tout *nidra*, de tout *levatta*, de tout *patiki*, de tout *isarta*, aussi bien que tout autre mauvais Esprit.... Amen, amen, selah, amen, amen, amen, amen, selah, hallelluiah, hallelleluiah, *V. V. V.* Prends garde. *V. V. V. V....* »

« Même lettre approuvée, confirmée et scellée par l'autorité divine, dont l'efficacité se fera sentir à ceux qui la liront, à tous ceux qui habitent Pasikiah; pour préserver du *nidra*, et de la sorcellerie, et des enchanteurs, et de ce *levatta*...., et de tous les mauvais Esprits mâles et femelles, et du mauvais œil.... »

Je me lasse de copier ces sottises anciennes et modernes. On courrait risque de devenir athée, à les considérer trop longtemps. Une matière peuplée d'Esprits; des Esprits qu'un talisman, une médaille ou une lettre

Digitized by Google

met en fuite; un mécanisme soi-disant religieux qui fonctionne de lui-même! En vérité, si nos relations avec le monde invisible avaient un tel caractère, on finirait par donner raison aux ennemis les plus déclarés de la religion.

Il faut cependant que je triomphe encore de ma répugnance et que je signale rapidement d'autres conséquences du matérialisme sans cesse renaissant dont je trace le portrait.

La première est l'insuffisance fréquente des exorcismes. Comme la force des formules doit être proportionnée à celle de l'ennemi, il se trouve tel démon obstiné qui défie les ingrédients préparés pour des Esprits moins puissants. On a beau multiplier les conjurations, lire, et relire les prières spécifiques, entonner les chants doués d'une vertu reconnue, recourir même aux applications d'eau bénite et de crucifix, le diable ne cède pas; il passe d'un membre à l'autre, sans déloger entièrement.

Ceci est le matérialisme à sa plus haute puissance. Tandis que l'Écriture nous dit, dit au plus humble chrétien : « Résistez au diable, et il s'enfuira de vous, » le système matérialiste nous avertit qu'il y a des possessions contre lesquelles échouent les procédés habituels; il y faut des cérémonies particulières, des exorcismes d'une qualité rare. Dans son récit relatif au presbytère de Cideville, M. de Mirville rapporte l'embarras où l'on fut jeté par plusieurs échecs successifs: « Fatigués, et de plus extrêmement affligés de l'état de ce pauvre enfant et du fâcheux effet qui doit en résulter,

pour la religion d'abord, et pour M. le curé de Cideville ensuite, MM. les ecclésiastiques, réunis à ce dernier, se demandent un soir comment, les prières de l'Eglise ne paraissant pas suffisantes, ils pourraient parvenir à se débarrasser de leur ennemi. »

Les prières ne paraissant pas suffisantes. Voilà le mot décisif. Les prières ne suffisent pas; prenons des broches! Prier, prier sans formule officielle, prier du fond du cœur, exposer sa détresse à Dieu, réclamer un secours promis et souverainement efficace, c'était bon pour le temps des premiers chrétiens. On a changé tout cela.

Aussi les livres sont-ils pleins d'exorcismes insuffisants. Lorsque les bénédictines de Madrid furent possédées en 1628, on passa trois années à multiplier en vain les conjurations et les récitations de formules et les prières de quarante heures. Un peu plus tard, à Loudun, le travail d'expulsion ne prit pas moins de sept années! Avec quelles péripéties, chacun le sait. Et ce ne fut pas faute d'habiles gens, ni faute de docilité de la part des démons, qui se prêtèrent à bien des choses. Mais il était plus aisé, semble-t-il, de les faire disserter sur les querelles théologiques du jour, que de les faire déguerpir définitivement. Plusieurs exorcistes moururent à la peine. Qui se serait attendu à cela, au moment où l'apôtre Paul annonçait à ses frères une victoire certaine sur l'ennemi, et où il écrivait: « Prenez l'armure complète de Dieu, afin que vous puissiez résister dans le mauvais jour et tenir ferme après avoir tout surmonté? » (*Éphésiens*, VI, 13.)

Il avait oublié, sans doute, de nous prévenir que l'armure de Dieu n'était pas toujours suffisante, et que certaines possessions diaboliques ne cédaient pas aux

prières des chrétiens ! Le XVe siècle n'a-t-il pas vu les démons établis chez les religieuses de Cambrai se rire non-seulement des exorcismes du clergé local, mais de ceux du pape lui-même? On avait envoyé à Rome les noms de ces pauvres nonnes ; le pape les lut tout haut pendant la célébration de la messe, et le mal n'en persista pas moins !

Le matérialisme des prières insuffisantes vient donc confirmer le matérialisme des formules. Celui-ci a d'autres corollaires encore : le matérialisme qui fixe la demeure des démons dans certaines contrées, le matérialisme qui localise l'action de chaque démon dans certains membres du patient, le matérialisme qui donne aux démons une consistance fluidique.

Quant aux contrées servant de quartier général aux diables, il est assez fâcheux que la parole de Dieu ne nous les ait pas désignées, pour nous préserver des dangers *géographiques* que nous courons sans nous en douter. Je me rassure cependant un peu, en remarquant qu'aucun pays ne semble être jusqu'à présent beaucoup plus exposé que ses voisins, et que l'intensité des sorcelleries se modifie en général selon les temps, non selon les lieux.

M. de Mirville et l'école du moyen âge à laquelle il appartient trouvent moyen, cela va sans dire, d'invoquer des versets de l'Écriture en faveur de leur thèse. Ils citent d'abord ceux où les Esprits mauvais nous sont représentés comme cherchant du repos dans le désert, comme entraînant au désert les démoniaques, comme attendant Jésus-Christ lui-même au désert pour le tenter (*Matthieu*, XII, 43 ; *Luc*, VIII, 27 et 29; *Matthieu*, IV, 1). Qu'en devons-nous conclure? Pure-

Digitized by Google

ment et simplement ce qui nous est dit : Que les démons évitent volontiers la présence des hommes, et qu'ils cherchent à se reposer loin d'eux. Entre cette vérité mystérieuse et les prétendus foyers de démons, je n'aperçois pas le moindre rapport. Jean-Baptiste aussi habitait au désert, et le Sauveur y allait souvent chercher un moment d'entretien solitaire avec son Père (*Luc*, III, 2, et IV, 42).

On nous oppose encore deux passages. Il est écrit au livre des Juges (IX, 37) : « Une bande vient du bois de chênes des devins. » Il est écrit dans l'Apocalypse (XVIII, 2) : « Elle est tombée, elle est tombée Babylone la grande ! elle est devenue une habitation de démons et un repaire de tout Esprit impur, et un repaire de tout oiseau impur et détesté. » Vous le voyez, s'écrie-t-on, la Bible connaît des bois remplis de sorcelleries et des villes peuplées de diables !

Ma réponse est simple. Le premier passage n'a aucune valeur quelconque dans notre débat ; qu'une forêt eût pris nom de « bois des devins, » cela peut s'expliquer de cent manières et notamment par le fait que de prétendus devins y avaient exercé jadis leur métier ; nous avons encore aujourd'hui des clairières de sorciers et des grottes des fées. C'est la preuve des anciennes superstitions, rien de plus.—Que Babylone tombée devienne un repaire de démons, je ne m'en étonne guère. Dans quel désert iraient-ils chercher plus volontiers le repos, que dans ce lieu, théâtre de leurs plus éclatants triomphes ? Les personnes qui citent ce passage ont sans doute lu ceux qui le précèdent et ceux qui le suivent ; ils savent ce que le Saint-Esprit entend par Babylone, la ville impure et persécutrice « en

qui a été trouvé le sang des prophètes et des saints, et de tous ceux qui ont été égorgés sur la terre. » (24.) Ils ont compris que l'Apocalypse, en plaçant aussi sur ses ruines « les oiseaux impurs » de l'ancienne loi, nous présente le symbole expressif d'une malédiction terrible, exceptionnelle, annoncée dans les mêmes termes par les anciens prophètes (*Jérémie*, L, 39; *Ésaïe*, XIII, 20 à 22).

On n'exigera pas que je m'arrête à réfuter la théorie qui fixe chaque démon dans un membre : celui-ci dans la tête, celui-là dans la jambe ou dans le bras. Les choses se passaient ainsi à Loudun : « Asmodée, Leviathan, Isaccarum avaient des timbres de voix distinct, écrit M. le docteur Calmeil. Chaque Esprit contribuait plus ou moins à l'extravagance des actes auxquels se livraient les énergumènes ; tel démon agitait la face; tel autre poussait la langue jusque sur le menton ; celui-ci obligeait la fille à imprimer des mouvements brusques à ses épaules, à se rouler sur le carreau ; un autre la jetait dans des accès de fureur. » (*De la Folie*, t. II, p. 13.)

M. de Mirville pense, lui, que chaque homme pourrait bien avoir un démon attaché, sinon à chacun de ses membres, du moins à sa personne. Après avoir mentionné l'exorcisme du baptême, il ajoute (456) : « Est-ce que, par hasard, cet Esprit que l'on expulse au moment de la naissance serait le compagnon de naissance, ce *natale comes* des païens, ce démon engendré avec nous, δαίμων γενέλτιος, ce *pene nos natus*, dont on a fait *pénate*, Esprit familier, doublure et *Sosie de tout notre être?* »

A la manière dont la question est posée, on devine

Digitized by Google

que la réponse n'est pas douteuse. Ainsi, nous franchissons l'un après l'autre tous les degrés du matérialisme transcendant : puissance des formules, des amulettes et des médailles; efficacité variable de ces mécanismes; peuplades de démons fixées en certains lieux; office spécial des différents démons à l'égard des différents membres du possédé; association personnelle entre chaque homme et son démon familier. Il ne manquait plus que de doter les Esprits d'un corps qui se touche et qui se voie, d'un corps qui reçoive les blessures et qui les transmette aux magiciens par voie de solidarité fluidique! On n'a pas manqué de faire ce dernier pas.

Les Esprits étant « des intelligences servies par des fluides, » on a soin de nous rappeler que Ravaillac « sentit *quelque chose* lui passer sur la figure et sur la bouche ;» que la même sensation à peu près a été éprouvée par Châtel, par Jacques Clément et par Damiens. On nous prie de remarquer que Satan est entré dans Judas « après qu'il eut pris le morceau! » (*Jean*, XIII, 26.) Balak, ajoute-t-on, savait parfaitement ce qu'il faisait, lorsqu'il conseillait à Balaam de changer d'air et de lieu! (*Nombres*, XXIII, 13.) Ceci nous ramène à la colonne grisâtre de Cideville, qui se condensait visiblement et cherchait à s'échapper par les fentes des cloisons, opération qu'elle n'accomplit pas assez vite, puisqu'elle eut le temps d'être embrochée à plusieurs reprises avant son départ. Le docteur Kerner n'avait-il pas vu la même colonne vaporeuse auprès du lit de sa visionnaire? Les « spiritualistes » américains n'aperçoivent-ils pas souvent quelque chose d'extraordinaire qui agit sur eux et autour d'eux?

Digitized by Google

Comme il est impossible d'en douter, on nous invite à tirer les conséquences.

Les fluides sont un instrument aux mains des Esprits. Bossuet a écrit que « Satan ressemble à une vapeur pestilente qui s'écoule au travers de l'air par une contagion insensible et imperceptible à nos sens. » Ce n'est peut-être qu'une image chez lui; mais chez les Pères la croyance à la corporéité des Esprits est presque générale. Augustin, entre autres, donne aux anges des corps éthérés et des corps plus épais aux démons. Basile parle d'Esprits aériens. Déjà les anciens philosophes avaient tenu un langage analogue : on connaît les *ombres* des païens, le *char de l'âme* de Pythagore, l'*enveloppe éthérée de Platon*, et cette croyance encore existante chez toutes les nations de l'Orient que nous avons tous un *ferver* ou compagnon mystérieux qui est comme le prototype et le modèle de notre être. Pourquoi donc ne verrions-nous pas aujourd'hui la confirmation de ces théories devinées par tous les siècles et injustement décriées par le nôtre! (M. de Mirville, 200, 201, 233, 302, 309, 329, 330, 331, 332, 353, 384, 387, 388, 400, 401, 428 à 437, 443 à 456.)

Il y a là deux questions parfaitement distinctes : la corporéité des Esprits sur laquelle je n'ai rien à dire, et le matérialisme qu'on a jugé bon d'y joindre.

Sans m'occuper de la nature des Esprits, je proteste contre le principe qui rattacherait leur influence au changement d'air de Balaam, à la bouchée de Judas, aux sensations physiques des grands assassins, à la présence des colonnes grisâtres et vaporeuses. Laissons les Pères, qui platonisent, selon leur usage; et attachons-nous à la véritable prétention matérialiste, à

Digitized by Google

celle qui établit un rapport de dépendance entre certains procédés ou la circulation de certains fluides, et l'action des Esprits.

« Ces Esprits, dit M. de Mirville, prennent très-facilement possession de nos organes, de notre système nerveux surtout, avec lequel ils ont la plus intime relation, le fluide qui circule dans nos nerfs étant, selon Newton, identique à l'air que nous respirons, et ces puissances spirituelles étant les princes de cet *air* dans lequel elles résident [1]. Mais comme on les expulse de ces organes et de ce fluide nerveux, exactement comme le crucifiement du Christ les expulsait de l'atmosphère, l'espèce d'assimilation physiologique qui s'opère entre elles et nous n'est donc qu'une assimilation accidentelle, temporaire et toujours limitée par la permission divine. Malheur seulement à qui brave le péril et s'expose à de semblables visites! » (436.)

Ainsi, possession satanique de nos organes et de notre système nerveux surtout par le fluide où le diable réside! Et, par voie de compensation, purification de

[1] Il est écrit en effet (*Éphésiens*, II, 2) que Satan est « le chef de l'autorité de l'air ; » mais la même épître parle un peu plus loin (VI, 12) des « méchancetés spirituelles dans les lieux célestes, » car telle est la véritable traduction du verset. Qu'en devons-nous conclure? Rien que de très-simple. D'une part, l'air qui nous entoure est traversé en tous sens par Satan et par ses anges, comme il l'est aussi par les anges de Dieu ; d'autre part, Satan et ses anges comparaissent aux cieux devant le trône de l'Éternel. C'est là que nous les montre le commencement du livre de Job. Le moment n'est pas encore venu où ils seront précipités du ciel sur la terre (*Apocalypse*, XII, 7 à 13). Jusqu'à ce moment la terre n'est pas habitée par eux, à la différence de l'air et du ciel.

Digitized by Google

l'atmosphère au moyen du crucifiement du Sauveur, qui « fut élevé en croix *pour* mieux purger l'air des principautés qui le souillaient! » Que cette seconde assertion soit empruntée à l'office du vendredi saint, je n'ai pas à m'en inquiéter. Je maintiens que tout cela est empreint d'un matérialisme qui fait frissonner. Je maintiens que le Nouveau Testament n'a jamais parlé ainsi ni de la croix de Jésus ni des possédés, que les démoniaques de l'Évangile n'étaient suivis ni d'un fantôme ni d'une colonne fluidique inhabile à s'échapper à temps par le trou de la serrure et transmettant au sorcier servi par elle les coups qu'elle recevait.

Or c'est là le couronnement du système. Sans la *solidarité psycho-électrique* entre le fantôme et la personne qu'il représente, il manquerait quelque chose aux croyances du moyen âge et à leur récente résurrection. M. de Mirville ne s'arrête pas à la corporéité gazéiforme de ses Esprits ou à leur association avec les fluides dont ils s'emparent; il s'exprime ainsi : « Quant à la solidarité, si complète entre l'agent et le berger, solidarité dont nous possédons encore de nombreux analogues, c'est ce que l'on pourrait appeler du magnétisme transcendant.... Mais la vieille théologie, qui s'y connaissait encore mieux, professait l'identification absolue entre les Esprits et leurs clients, tous, et les anges eux-mêmes, ayant pour habitude de *revêtir l'image et la personne de ceux-ci* (Corn. à lapide). Nous reviendrons sur ce livre et sur cette solidarité psycho-électrique. »

M. de Mirville a tenu parole; il y est revenu. Il raconte les épreuves de ce curé qui, luttant, il n'y a pas longtemps, contre les sept sorciers de sa paroisse, a

Digitized by Google

tiré des coups de pistolet sur leurs fantômes; « et le lendemain, les sorciers, qui cependant n'avaient pas quitté leurs maisons, gardaient tous leur lit, avec des trous de balle dans les jambes! » Il emprunte au père Lebrun l'histoire de M. de la Richardière qui joua du couteau au lieu de se servir d'un pistolet, et qui donna cinq ou six coups au fantôme de son sorcier (de son berger, voulais-je dire); or le berger s'en trouva marqué comme à Cideville!

Enfin il expose sa théorie sur la répercussion des blessures que reçoit en même temps le fantôme impalpable et le persécuteur absent. Ce fait, qu'il rencontre si souvent, soit dans les mânes et lares de l'antiquité, soit dans les sorcelleries attestées par l'Église, il en fournit l'explication suivante dont j'abandonne l'appréciation au lecteur : « Nous croyons que la répercussion à distance a lieu par l'extension dynamique de cette *force* (la force hémato-nerveuse) qui, blessée pendant cette extension, communique au corps éloigné et solidaire toutes les sensations qu'elle perçoit. » (383, 386, 387, 388, 389, 427.)

Il semble qu'après ceci nous devrions tirer l'échelle. Un matérialisme aussi grossier et aussi contraire de tous points aux déclarations de l'Écriture ne saurait laisser de doute sur la fausseté radicale des prodiges diaboliques anciens ou modernes que le parti « religieux » a pris sous sa protection.

Cependant ils portent en eux une marque d'erreur plus frappante encore peut-être. Ils ne sont pas matérialistes seulement, ils sont dualistes.

Le dualisme est le plus persistant des mensonges. On le retrouve au fond des religions et des philosophies païennes; la grande invasion gnostique contre laquelle l'Église naissante eut à lutter était sa manifestation la plus savante et la plus subtile : ce démiurge distinct du dieu supérieur, ces éons, ces séries d'êtres subordonnés ont laissé dans l'esprit des hommes une empreinte qui ne s'est jamais effacée. Sans parler du manichéisme proprement dit et des hérésies analogues qui se sont produites à plusieurs reprises au nom des deux principes, on a le droit d'affirmer que la même erreur s'est installée dans le moyen âge et qu'elle y a régné. Ce n'était plus sans doute la théorie expresse que la légende des *Clémentines* place dans la bouche de Simon le magicien; c'était le culte du diable; c'était le diable posé en face de Dieu, gouvernant, disposant des biens et des maux, des vies, des santés, des affections, disposant des vivants et des morts; c'était le diable remplissant un rôle immense, absorbant l'attention populaire, le diable suspendant à son gré l'application des lois naturelles; c'était le diable rival de Dieu, Dieu lui-même, on peut le dire. Oui, Dieu partage l'empire avec Satan! Le révolté, le condamné, déjà chargé de chaînes d'obscurité (II *Pierre*, II, 4), et que la Bible nous montre partout incapable d'accomplir le moindre prestige sans la permission expresse du seul souverain (*Job*, I, 11 et 12), il est devenu maître et souverain à son tour; une sorte de religion du mal s'installe en face de la religion divine.

Personne ne se méprendra sur ma pensée. Je sais quel est le terrible rôle réservé à Satan. Ce n'est pas moi, certes, qui le nierai, et sans aller aussi loin que

Digitized by Google

Voltaire, fidèle écho en cela des croyances dualistes du moyen âge, sans dire avec lui : « Satan, c'est le christianisme tout entier, » je me garderai bien de contester l'action immense que le grand ennemi exerce ici-bas. Seulement je proteste contre des paroles telles que celles-ci : « Oui, tout le christianisme est là. Le surnaturel est un monde à partie double, dont le côté terrible et le côté consolant se prouvent et se nécessitent l'un par l'autre. Lumières et ténèbres, Jehovah et Bélial, Jésus-Christ et Satan, voilà les deux camps, les deux étendards, les deux cités bien définis, bien opposés. » « C'est une lutte nouvelle entre les deux forces qui se partagent le monde, forces inégales sans doute, puisque l'une est divine et que l'autre est créée, mais forces temporairement opposées l'une à l'autre, et dont les progrès rivaux pèsent constamment, en sens inverse, sur les destinées de la terre. » (M. de Mirville, XVII, 448.)

Ceux qui tiennent ce langage dénaturent la puissance de Satan bien plus qu'ils ne l'exagèrent. Au lieu de nous parler de sa puissance de tentateur, qui a sa base dans les complicités volontaires de l'homme déchu, ils nous parlent de sa prétendue puissance miraculeuse, de la puissance qui se manifesterait par la subversion des lois naturelles, par la mainmise, en dépit de Dieu, sur les créatures que Dieu a faites et qui n'ont pas appelé le démon; on nous montre un Satan qui accomplit librement, de sa propre volonté et autorité, les œuvres que l'Éternel s'est réservées, un Satan qui fait mourir et qui fait vivre, un Satan qui incline les cœurs par la puissance magique de ses sortiléges!

M. de Mirville a senti que cette religion du moyen

Digitized by Google

âge prêtait le flanc aux objections. Il prend donc la défense du « pouvoir exorbitant que de telles doctrines confèrent aux puissances spirituelles, sur le bon comme sur le méchant, sur le fidèle comme sur celui qui ne l'est pas, sur l'innocent et sur l'enfant lui-même; » et voici ce qu'il ajoute : « Mon Dieu ! tout cela est d'une vérité désolante; mais comprenez-vous mieux et la chute de l'homme, et la damnation des enfants non baptisés, et l'éternité des peines, etc., etc.? Quand donc voudra-t-on bien comprendre que cette responsabilité divine, pour laquelle on veut bien se montrer si inquiet, ne se trouve pas plus compromise, en définitive, par cette puissance des influences mystérieuses sur l'innocence et le bas âge, que par celle de toutes les influences humaines et naturelles sur ce même âge et sur cette même innocence? » (440.)

Il est aisé de raisonner ainsi en entassant pêle-mêle les choses les plus dissemblables. Qu'a à faire la prétendue damnation des enfants non baptisés, dont l'Écriture ne dit pas un mot, avec la chute de l'homme qu'elle nous raconte? Qu'a à faire la prétendue influence magique du diable, action indépendante à la fois de la volonté de Dieu et du consentement volontaire de l'homme, avec l'exercice des influences humaines ou diaboliques, qui est la condition naturelle du libre arbitre? Je l'ignore; mais je sais bien que l'école du moyen âge exagère Satan après l'avoir rapetissé, et contredit autant la Bible par l'énormité du pouvoir propre qu'elle lui confère, que par la puérilité des malices qu'elle lui attribue. Écoutez encore M. de Mirville :

« Plus tard, nous espérons nous étendre sur l'im-

Google

mense rôle rempli dans toute la nature cosmique et physique, par ce *prince de l'air*, par ce *porte-lumière*, qui entoure notre globe (*qui circumambulabat terram*), mystérieux agent que la Bible appelle quelque part « *le principe de toutes les voies du Seigneur* (*principium viarum Domini Behemoth*), principe créé après l'engendrement du Verbe et de la lumière, auxquels il fut dit à leur tour: « *Ante Luciferum genui te*, je vous engendrai avant Lucifer.... Nous aurons à nous préoccuper encore du rapprochement possible entre ces grandes forces de notre nature cosmique et ces autres forces spirituelles, que le grand apôtre appelle *les recteurs et les soutiens de ce monde de ténèbres*, *rectores* (en grec, κοσμωκρατόρης) *tenebrarum harum*; mais, encore une fois, n'anticipons pas sur l'avenir. » (442.)

Oui, n'anticipons pas; en voilà bien assez pour aujourd'hui! Le moment n'est pas venu de demander où se trouvent ces incroyables passages, dans quelle portion de la Bible Béhémoth (je ne connais que le béhémoth, animal redoutable, «qui mange le foin comme le bœuf,» et que décrit le livre de Job); dans quelle portion de la Bible Béhémoth, transformé en Satan, est nommé « le principe de toutes les voies du Seigneur; » où il est dit que Lucifer ait été créé après le Verbe, ce qui le place à l'origine première des temps, et qu'il ait été créé après la lumière, ce qui le fait naître à l'époque tardive de la création terrestre des six jours. Je ne me préoccupe ici que d'une chose, de l'invention ou de la restauration d'un Satan gigantesque, premier des anges, plus qu'un ange, puisque sa naissance est rapprochée de celle du Verbe et puisqu'il régit à son gré

Digitized by Google

les choses créées par l'Éternel. Ce Satan au profit duquel on détourne les paroles « du grand apôtre, » se trouve être le recteur et le soutien de notre monde! Il n'est donc pas surprenant qu'il opère chaque jour des milliers de prodiges.

Le Satan de la tradition, négation constante du Satan de la Bible, possède un pouvoir absolu sur les éléments, dispose souverainement des temps et des saisons, envoie des tempêtes, des tremblements de terre, des inondations, des incendies, détruit ou multiplie les biens de la terre, fait mourir les hommes et les animaux, bouleverse les empires, règle nos destinées et gouverne (en vertu d'un acte magique) les sentiments de nos cœurs, y produisant par une formule ou la haine la plus forte ou l'amour le plus tendre.

Commençons par ce dernier fait; il n'y en a pas de mieux attesté, de plus indissolublement lié aux doctrines et aux témoignages qui se rapportent à la sorcellerie. Quiconque a consulté les aveux des sorciers en aura été frappé. Je ne citerai pas la pauvre Marguerite livrée à Faust par Méphistophélès; une légende ne saurait suffire, bien qu'elle exprime avec exactitude la croyance réelle et officielle du moyen âge. J'aime mieux rappeler les paroles d'un homme qui a été brûlé au commencement du XVIIe siècle. Le curé Gaufridi, dont l'intelligence était étendue et cultivée, mais qui participait aux croyances de ses contemporains, s'exprima ainsi devant le parlement d'Aix: « J'appartiens au diable depuis bientôt quatorze ans. Je me suis perdu en lisant un ouvrage qui faisait partie de la bibliothèque du curé Gaufridi, mon oncle. Aussitôt que j'eus porté les yeux sur ce livre fatal, le diable parut en ma

Digitized by Google

présence sous les traits d'un homme. *Ce démon s'engagea à rendre amoureuses de ma personne toutes les femmes que j'atteindrais de mon souffle.... Plus de mille femmes ont été empoisonnées par l'attrait irrésistible de mon souffle, qui les rendait passionnées.* La dame de la Pallud, mère de Madeleine, a été fascinée comme les autres; mais Madeleine a été prise pour moi d'un amour insensé.... J'avoue que, trois jours après, je lui ai donné un diable nommé Emode, pour l'assister, la servir, la conserver et, de plus, l'exciter à mon amour. »

Les faits de ce genre sont partout; ils forment le fond même du surnaturel diabolique. On connaît l'histoire de ce pauvre jeune homme de la maison de Mailly, dont la Palatine parle dans ses Mémoires : un sachet lui avait été donné par Mlle de la Force. Ensorcelé par la puissance magique du sachet, il suppliait sa famille de consentir au mariage. Les refus le désespérèrent et il résolut de se noyer; mais à peine avait-il ôté le sachet pour se jeter à l'eau, que le charme cessa, et l'indifférence la plus glaciale succéda à la passion.

Où en serions-nous, je le demande, si Satan possédait sur nous un semblable pouvoir! Il ne s'agirait plus de résister à ses tentations, comme nous y sommes appelés; il s'agirait d'éviter le contact d'un souffle, d'un sachet ou d'un bouquet qui rendent amoureux ou qui font naître l'antipathie, car il y en a aussi de cette seconde espèce. Voilà, certes, une dépendance odieuse! Existe-t-elle (et elle existe, ou il n'y a pas un mot de vrai dans les témoignages accumulés qu'on nous rappelle aujourd'hui)? il en résulte deux conséquences : d'abord, l'homme est livré en esclave au despotisme du démon

Digitized by Google

et de la matière ; ensuite l'Écriture, qui dit le contraire, doit être rejetée.

L'invention des amulettes qui déterminent nos sentiments n'est pas particulière à la tradition catholique; elle se retrouve partout. Ici, comme toujours, elle n'est que la traduction soi-disant chrétienne d'un paganisme primitif, universel et indestructible. « L'Arabe, dit le général Daumas, concède à certaines vieilles femmes un pouvoir d'influence sur les ménages, sur les amours; il admet les sorts propres à faire aimer, à faire haïr un rival, à faire divorcer la femme que l'on désire. » Revenant plus loin sur ces femmes expérimentées qui remplissent dans le Sahara le rôle qu'avaient au moyen âge les magiciens et les sorciers, il ajoute : « C'est à ces tolbas (savants) et à ces vieilles femmes qu'hommes et femmes vont demander le philtre, composé d'herbes diverses préparées avec des invocations et des pratiques effrayantes et grotesques, qu'on mêle aux aliments de celui ou de celle dont on veut se faire aimer. Ce sont eux qui, sur un papier ou sur un os de mort pris au cimetière, écriront avec le nom de votre ennemi des formules magiques, puis enterreront os et papier qui ira rejoindre votre ennemi « le ventre rempli de vers. » Ils vous enseigneront les formules qu'il faut prononcer, en fermant un couteau, pour trancher la vie à votre ennemi; celles qu'il faut jeter dans le fourneau où cuisent les aliments du ménage où vous voulez porter le trouble. » (*Mœurs et coutumes de l'Algérie*, 168, 265.)

Il ne serait pas difficile, chacun le comprend, de multiplier les exemples et de les emprunter aux Chinois ou aux Indous, aux païens de l'antiquité ou aux

Digitized by Google

nègres adorateurs de fétiches qui habitent aujourd'hui l'Afrique. Mais le point essentiel pour nous, c'est de constater que tel est bien le rôle certain du diable auquel on nous somme de croire, et que ce rôle n'a pas changé un seul jour au travers des siècles. Tous les sorciers sans exception tiennent un langage analogue à celui d'Aupetit, curé de Payas, qui fut brûlé vif à Limoges en 1598 : « J'ai le don d'embarrer, de faire cesser les hémorrhagies et de me faire aimer des filles. Il m'est arrivé de m'exercer à faire périr les fruits, à faire mourir les hommes, les femmes et les enfants. » Le sorcier Legros, une des victimes de la grande possession du Labour, tenait le même langage au XVIIe siècle. Ses renseignements sur les poudres fournies par le diable sont on ne peut plus positifs. « Avec les poudres, on fait cent mille maux.... Quand on les jette, on dit en basque : « Ceci pour les blés, ceci pour les pommes; vous viendrez en fleur et non en fruit. »

Ces poudres qu'on faisait au sabbat avec un crapaud, un aspic et un chat écorchés, n'étaient pas seulement bonnes pour tuer; elles pouvaient servir aussi de contre-poison à ceux qui avaient été maléficiés par l'attouchement des sorciers. Le maléfice que le diable remettait quelques années après, à Lille, à la sœur Marie de Sains était composé d'une façon plus hideuse encore; aussi avait-il la puissance de livrer au démon en même temps que celle d'exterminer; les uns périssaient, les autres subissaient les tortures physiques et la flétrissure morale de la possession. Je n'ose pas indiquer, même par allusion, les détestables inclinations que créait et que développait le seul voisinage du maléfice,

Récapitulons. Voilà donc des attouchements maté-

riels qui suffisent à Satan pour détruire, pour stériliser, pour tuer, et aussi pour communiquer ou des passions ardentes ou d'effroyables vices. Par la vertu de ce pouvoir sans égal, il dispose des corps et des âmes, il rend malade et il guérit ; oui, il guérit, car ses guérisons ne sont pas moins constatées que ses maladies, et si les poudres diaboliques infligent des possessions, elles en délivrent aussi ! J'aurais pu compléter l'énumération en y faisant entrer le prodige diabolique le plus universellement admis, celui qu'on retrouve chez les anciens et chez les modernes, chez les chrétiens, chez les juifs, chez les païens et chez les musulmans : le mauvais œil, cette influence funeste exercé par un seul regard et à laquelle personne n'est en état de se soustraire. J'aurais pu mentionner aussi ces magiciens dont la spécialité est de déchaîner les ouragans et que les lois romaines ou féodales désignent sous le nom de *missores tempestatum, tempestarii*. Je m'arrête, et je renouvelle ma question fondamentale : Sommes-nous encore sur le terrain évangélique? Le surnaturel du moyen âge se concilie-t-il avec les déclarations de l'Écriture? Non. Selon l'Écriture, un seul envoie la maladie et la guérison, un seul gouverne l'univers et dispose de nous : c'est Dieu. « L'Éternel est celui qui fait mourir et qui fait vivre, qui fait descendre au sépulcre et qui en fait remonter ; l'Éternel appauvrit et enrichit, il abaisse et il élève. » (I *Samuel*, II, 6 et 7.) Ainsi s'exprime la Bible. Depuis qu'on a inventé deux dieux, il est naturel que Satan ait participé à la puissance qui n'appartient qu'au Créateur. Le principe du mal s'est posé en face du principe du bien ; nous ne sommes plus à l'école des apôtres, nous sommes disciples de Zoroastre !

Digitized by Google

« *Et nunc intelligite!* s'écrie M. de Mirville. Et maintenant comprenez que, au-dessous de toutes ces rêveries, s'agite un monde occulte, dont l'action bienfaisante ou malfaisante décide, à votre insu, de vos intérêts les plus chers, l'histoire n'étant, suivant un des penseurs les plus distingués de notre époque (Schlegel), que la lutte incessante des nations et des individus contre les puissances invisibles. » (313.)

Et nunc intelligite! dirai-je à mon tour. Ou la Bible est fausse et votre surnaturel est vrai, ou la Bible est vraie et votre surnaturel est faux, en dépit des témoignages qui le confirment. Jésus-Christ a dit : « Il ne tombe pas un passereau en terre sans la volonté de votre père céleste ; les cheveux même de votre tête sont comptés » (*Matthieu*, x, 29 et 30) ; et vous venez, vous et vos témoins, nous parler d'un diable aux mains duquel nous sommes abandonnés, d'un diable qui nous tue et qui nous guérit ! Vous venez nous raconter les cures miraculeuses qu'il opérait déjà dans les temples des idoles ! Vous nous citez la phrase de Galien, qui reconnaît que les guérisons du temple d'Esculape sont bien autrement nombreuses que celles des médecins ! Vous reconnaissez que le diable guérit encore aujourd'hui par les mains des magnétiseurs ! Où en sommes-nous donc ? Qui faudra-t-il croire : Jésus-Christ, ou votre longue et persévérante tradition ?

La contradiction n'est pas accidentelle et partielle, elle est constante et fondamentale ; votre surnaturel et vos témoignages, nous l'avons vu, sont parvenus même à s'inscrire en faux contre la parole par laquelle le Sauveur démontrait aux pharisiens que Satan ne saurait chasser Satan (*Matthieu*, xii, 26). Ils nous montrent par-

tout le diable fournissant les moyens de chasser le diable. Vos magiciens possèdent souvent des recettes pour préserver ou délivrer les hommes des mauvais génies!

Mais enfin, dira-t-on, il est certain que Satan et ses anges agissent ici-bas, qu'ils y ont un rôle et une influence énormes; Satan est nommé le prince de ce monde; il est écrit qu'il a l'empire de la mort. Il faut prendre son parti, ou de le nier absolument comme les incrédules, ou de l'admettre réellement comme la tradition catholique, au risque de lui attribuer un pouvoir presque divin. A moins qu'on n'aime mieux supposer qu'il fait le mal par ordre de Dieu, et que Dieu, par conséquent, est l'auteur du mal!

L'objection ne saurait embarrasser que ceux qui n'ont pas ouvert leur Bible. Il ne me sera pas difficile de montrer, d'une part, que Dieu ne cède à personne la moindre parcelle de sa souveraineté absolue, de l'autre, que l'action mauvaise de Satan lui appartient tout entière. S'agit-il de puissance et d'actes de puissances, Satan ne fait rien que par la permission, par la volonté de Dieu. S'agit-il d'influence et de tentations morales, Satan poursuit son œuvre propre dans les conditions où se meuvent nécessairement les êtres doués de libre arbitre. Expliquons-nous.

Que Dieu seul soit souverain, c'est ce que l'Écriture proclame à chaque page. « L'Éternel est roi à jamais; » « Dites parmi les nations : l'Éternel règne; » « l'Éternel règne; que la terre s'égaye et que plusieurs îles s'en réjouissent! » « L'Éternel règne; que les peuples tremblent! » Tel est le cri que font entendre successivement tous les prophètes. Je me suis contenté de citer quelques psaumes (x, 16; xcvi, 10; xcvii, 1;

Digitized by Google

XCIX, 1); chacun pourra compléter mes citations.

On m'oppose les passages où Satan est nommé *prince de ce monde!* Je lis, en effet, dans l'évangile de Jean : « Maintenant est le jugement de ce monde; maintenant le prince de ce monde sera jeté dehors.... Je ne vous parlerai plus guère, car le prince de ce monde vient; mais il n'a rien en moi.... Le prince de ce monde est déjà jugé. » (XII, 31; XIV, 30; XVI, 11.) Mais la signification de ces versets est bien claire. Il est un sens dans lequel Satan ne mérite malheureusement que trop le titre de prince de ce monde; s'il n'a aucune puissance, il a beaucoup d'influence. Quant à la puissance, Dieu règne et a toujours régné seul; quant à l'influence (ceci est une conséquence forcée du libre arbitre et de la chute), Satan règne presque seul encore. Ce ne sera qu'après sa défaite et son expulsion finales, que le règne de Dieu sera en possession de tous les cœurs comme il n'a cessé d'être en possession de tous les événements et de toutes les lois naturelles; l'influence ne sera plus séparée de la puissance, ainsi qu'elle l'est si souvent aujourd'hui, quand la terre actuelle aura fait place à cette « nouvelle terre où la justice habite. » Alors Dieu sera « tout en tous. »

Voici donc comment Satan est prince de ce monde : le monde l'adore, le monde lui obéit (or « nul ne peut servir deux maîtres »), le monde est composé de *ses enfants*. L'Écriture parle des enfants du diable, comme elle parle de ses sujets. « Vous êtes d'un père qui est le diable, disait Jésus aux Juifs, et vous voulez exécuter les désirs de votre père. » « En ceci, ajoutait le disciple bien-aimé du Sauveur, en ceci se manifestent les enfants de Dieu et les enfants du diable : quiconque

ne pratique pas la justice n'est point de Dieu. » (*Jean*, VIII, 44; I *Jean*, III, 10.) Non-seulement le diable a pour enfants et pour sujets tous ceux qui s'adonnent au péché; non-seulement il est leur prince et leur père, mais il leur donne parfois son propre nom. Le Seigneur a désigné ainsi Judas : « Ne vous ai-je pas élus, vous douze? et l'un de vous est un diable! » (*Jean*, VI, 70.)

Satan, qui est « menteur dès le commencement, » cherche bien à insinuer que sa puissance ici-bas a le caractère de la souveraineté; il voudrait nous apprendre à douter de cette parole : La terre appartient à l'Éternel, avec tout ce qu'elle renferme. C'est ainsi que, dans la grande scène de la tentation de Jésus, il lui montra tous les royaumes de la terre et lui dit : « Je te donnerai tout le pouvoir et la gloire de ces royaumes; car elle m'a été livrée, et je la donne à qui je veux. Si tu adores prosterné devant moi, toutes ces choses t'appartiendront. » Or Satan, dont les mensonges ne sont jamais qu'une vérité faussée, peut prétendre effectivement qu'il possède les royaumes de la terre et qu'il les donne à ses adorateurs. Quoiqu'il ne puisse pas disposer d'un fétu sans l'ordre de Dieu, il résulte de la sympathie qui attire vers le mal la masse des hommes inconvertis qu'ils obéissent réellement aux ordres du diable, qu'ils subissent ses tentations, qu'ils recherchent et adoptent souvent comme chefs ceux qui participent à leurs tendances impies. Les vraies chances de parvenir sont là. Tous les méchants ne feront pas leur chemin, tous les chrétiens ne resteront pas en route; cependant, en règle générale, les premiers arriveront plus vite que les seconds; ils n'auront pas à franchir

Digitized by Google

des barricades de scrupules et d'impopularités. Ainsi comprise, la déclaration de Satan se justifie et se justifiera jusqu'à la fin : La gloire de ces royaumes m'a été livrée, et je la donne à qui je veux.

Ceux qui s'appuient sur les passages où Satan est nommé prince de ce monde, ont-ils réfléchi aux passages qui lui attribuent *l'empire de la mort?* Il est écrit : « Jésus a participé aux mêmes choses, afin que, par le moyen de la mort, il rendît impuissant celui qui a l'empire de la mort, c'est-à-dire le diable. » (*Hébreux*, II, 14.) Qu'est-ce à dire! renoncerons-nous à croire que l'Éternel seul fait mourir et fait vivre? nullement. Nous nous bornerons à comprendre que le tentateur fait mourir en faisant pécher ; nous mourons par lui, car il a contribué à la chute dont le châtiment était : Tu mourras de mort. L'empire de la mort est l'empire du péché ; aussi le même vainqueur triomphe-t-il de Satan, du péché et de la mort. On se fait une idée bien rabaissée du fils de Dieu, si l'on se le représente luttant avec Satan sur le terrain de la puissance. Le Créateur terrassant la créature, la créature déchue et depuis longtemps condamnée! Ce serait, en vérité, une grande œuvre! La puissance de Satan ne hasarde jamais une résistance sur un semblable terrain, sans être brisée à l'instant comme verre, et par la main des anges fidèles (*Apocalypse*, XII, 7 et 8). Mais sur le terrain de l'influence, il n'en va plus ainsi. Détruire l'empire moral du péché et du tentateur dans le cœur des hommes corrompus et doués du libre arbitre, les affranchir de l'esclavage du diable sans porter atteinte à leur nature essentielle, c'est un acte qui exige le déploiement complet du pouvoir et de l'amour divins. Le Fils

Digitized by Google

de Dieu vainqueur de Satan, dans ce sens-là, c'est le sujet de l'admiration de l'univers, c'est le mystère sur lequel les anges eux-mêmes se penchent sans parvenir à voir jusqu'au fond.

Le lecteur peut s'assurer que je ne nie ni ne diminue Satan; je lui restitue son vrai rôle. Tentateur, il possède un pouvoir immense, de la même nature que celui dont un homme corrompu fait usage pour corrompre ses parents, ses voisins, ses contemporains, et pour entraîner peut-être au mal un grand nombre de générations successives. Aucune autre puissance ne lui a été remise. Les anges sont des anges, non des dieux; et je ne pense pas qu'on nous propose une théorie en vertu de laquelle la révolte aurait donné au diable un pouvoir que comme ange fidèle il n'aurait jamais possédé. Laissons à Milton et aux autres poëtes le personnage fantastique d'un premier ange, placé sur les confins de la divinité et transformé en adversaire. La Bible ne nous tient pas un pareil langage, elle nous parle d'anges déchus frappés immédiatement d'une sentence irrévocable (*Jude* 6; II *Pierre*, II, 4); elle nous les montre libres encore d'habiter le ciel, de parcourir les airs, de rôder sur la terre et d'y exciter les hommes au mal. Ils savent que l'abîme les attend, et ils craignent sans cesse d'y être envoyés (*Luc*, VIII, 31; *Matthieu*, VIII, 29); aux derniers jours ils seront chassés du ciel par les anges fidèles; ils descendront sur la terre, en fureur et pour peu de temps; ils recevront alors la faculté d'accomplir des miracles de mensonge, comme ils en ont accompli dans les autres grandes crises religieuses de l'humanité; enfin la sentence recevra son accomplissement. Telle est l'histoire bibli-

que de Satan et de ses anges; je la rappelle de nouveau, parce qu'on ne se lasse pas de la dénaturer. On n'y retrouve pas la moindre trace d'un archange quasi-divin devenu tout à fait divin par sa chute et entré en participation, grâce à elle, de la souveraineté incommunicable du Créateur.

Les anges non déchus ne font point de miracles, ils exécutent les ordres de Dieu, par la puissance de Dieu. Les anges non déchus ne sont doués ni de la toute-présence ni de la toute-science, ils vont d'un lieu à un autre, ils reçoivent des commandements et ils y obéissent. « Il donnera charge de toi à ses anges; » « Le Fils de l'homme enverra ses anges, qui cueilleront de son royaume tous les scandales; » « Crois-tu que je ne puisse pas maintenant prier mon père, qui me donnerait plus de douze légions d'anges? » « Le pauvre mourut, et il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. » « Ne sont-ils pas tous des Esprits administrateurs envoyés pour servir en faveur de ceux qui doivent hériter du salut? » (*Psaumes*, XCI, 11; *Matthieu*, XIII, 41; XXVI, 53; *Luc*, XVI, 22; *Hébreux*, I, 14.)

Qu'on se rassure : la chute n'a pas eu le pouvoir d'élever les anges révoltés au-dessus de la condition des anges fidèles. Rien n'est mieux établi dans la Bible que l'entière subordination de Satan, dans tout ce qui n'est pas l'action morale et nécessairement libre, la tentation. Il n'accomplit aucun acte surnaturel, grand ou petit, sans la volonté de Dieu. Il ne touche ni à la vie, ni à la santé, ni aux biens de qui que ce soit, sans la volonté de Dieu.

« Déclarez les choses qui doivent arriver ci-après,

Digitized by Google

est-il écrit dans Esaïe (XLI, 23), déclarez les choses qui doivent arriver ci-après, et nous saurons que vous êtes des dieux. Faites aussi du bien ou du mal. » Oui, personne, si ce n'est Dieu, ne fait du bien ou du mal, n'envoie une épreuve ou une délivrance.

Le livre de Job nous montre cette impuissance et cette dépendance absolue de Satan. Voici son langage : « Est-ce en vain que Job craint Dieu ? N'as-tu pas mis un rempart tout autour de lui, et de sa maison, et de tout ce qui lui appartient ? Tu as béni l'œuvre de ses mains, et son bétail a fort multiplié sur la terre. Mais étends maintenant ta main, et touche à ce qui lui appartient. » Satan reconnaît que la prospérité de Job est venue de l'Éternel, et que son épreuve ne peut venir que de l'Éternel. Aussi n'accomplit-il qu'une mission divine, lorsque cette parole lui est adressée : « Voilà, tout ce qui lui appartient est en ton pouvoir ; seulement ne mets pas ta main sur lui. » Dieu ordonne l'épreuve et en fixe les limites infranchissables. Quand une aggravation de douleur est jugée nécessaire par sa sagesse, afin d'épurer l'âme déjà pieuse de Job et de confondre l'adversaire, Dieu donne un nouvel ordre et pose une nouvelle limite : « Voici, il est en ta main. Seulement ne touche point sa vie. » (I, 9 à 11 ; II, 6.)

Les malheurs de Job vinrent donc tout entiers de l'Éternel. Satan n'accomplissait que la volonté du souverain. Et il en a toujours été ainsi. Quand Saül était troublé par le malin Esprit, quand il tombait dans ces accès de mélancolie dont la cause était surnaturelle, le malin Esprit était « envoyé par l'Éternel. » (I *Samuel*, XVI, 14 et 15 ; XVIII, 10 ; XIX, 9.) Quand la maladie diabolique vint signaler la grande lutte engagée par

Jésus-Christ avec le péché, les démons manifestèrent à plusieurs reprises leur entière dépendance ; s'ils possédaient les démoniaques, c'est que Dieu l'avait permis. Aussi ceux que le Sauveur avait expulsés chez les Gadaréniens implorèrent-ils l'autorisation d'opérer une possession nouvelle, la possession de simples animaux. Il fallait que leur subordination se manifestât sous la forme la plus humiliante (*Marc*, v, 12). Quand l'apôtre Paul fut soumis à une affliction satanique, il y fut soumis par le Seigneur : « Afin, dit-il, que je ne m'élève pas par l'excellence des révélations, il m'a été donné une écharde en la chair, un ange de Satan pour me souffleter, afin que je ne m'élève pas. » (II *Corinthiens*, XII, 7.) L'apôtre déclare que son écharde lui a été « donnée, » et donnée dans un dessein d'amour ; le diable n'a été qu'un instrument. Il n'y a pas jusqu'aux miracles de mensonge réservés aux derniers jours qui ne doivent avoir lieu par la volonté expresse de Dieu. Le faux prophète « égare ceux qui habitent la terre, à cause des signes qu'il lui a été donné de faire devant la bête. » (*Apocalypse*, XIII, 14.) Il lui a été donné; Satan et ses agents ne possèdent aucun pouvoir propre; ils n'accomplissent aucun prodige, n'infligent aucune douleur qui ne soient commandés par l'Éternel.

Essayez d'un système quelconque où les épreuves procèdent d'un autre que Dieu, vous tomberez dans le dualisme ; et derrière tout dualisme se cache le désespoir. Ce sont des malheurs sans consolation, ceux que nous envoie une puissance ennemie et dont la Divinité tutélaire est incapable de nous défendre. D'où vient le frisson qui parcourt les veines, lorsqu'on lit cette

Digitized by Google

affreuse thèse d'impiété, la scène du pauvre dans *Don Juan ?* De ce que l'auteur de l'épreuve n'est pas indiqué, de ce que la nature bienfaisante et divine de l'épreuve ne peut pas être indiquée non plus, par conséquent.

« Je suis un pauvre homme, monsieur, retiré tout seul dans ce bois depuis dix ans, et je ne manquerai pas de prier le ciel qu'il vous donne toute sorte de biens. »

« —Eh ! prie le ciel qu'il te donne un habit.... Il ne se peut pas que tu ne sois bien à ton aise. »

« —Hélas ! monsieur, je suis dans la plus grande nécessité du monde. »

« —Tu te moques : un homme qui prie le ciel tout le jour ne peut pas manquer d'être bien dans ses affaires. »

Voilà une effroyable logique et bien digne de ce don Juan « qui ne croit qu'en deux et deux font quatre, et en quatre et quatre font huit. » Malheureusement le pauvre ne semble pas être beaucoup plus fort que lui, et s'il refuse noblement de jurer pour gagner un louis, il demeure presque écrasé par la charité hautaine de son interlocuteur : « Va, va, je te le donne pour l'amour de l'humanité. »

Voilà l'humanité élevée au-dessus de Dieu ; Dieu laisse dans la misère qui le prie, l'homme s'attendrit et jette un secours ! Combien la conclusion aurait été différente, si le pauvre avait ouvert l'Évangile, s'il avait récité à don Juan ces versets dont le livre de Job est le magnifique commentaire : « C'est celui que le Seigneur aime, qu'il corrige.... Il le fait autant qu'il est avantageux, pour que nous ayons part à sa sainteté. Or toute correction semble d'abord être un sujet, non de joie, mais d tristesse ; mais ensuite, elle rend un

fruit paisible de justice à ceux qui ont été exercés par son moyen. » (*Hébreux*, XII, 6 à 11.)

J'ai parlé de l'épreuve ; je n'ai pas parlé de la tentation. La distinction est fondamentale, et on oublie trop souvent de la faire. Dieu ne saurait être l'auteur du mal. « Que nul, quand il est tenté, ne dise : C'est de la part de Dieu que je suis tenté ; car Dieu ne peut être tenté par aucun mal, aussi ne tente-t-il personne ; mais chacun est tenté, étant attiré et amorcé par sa propre convoitise. » C'est Jacques qui le déclare expressément (I, 13 et 14). Dieu ne veut la tentation, qu'en tant qu'il veut le libre arbitre des anges et des hommes avec toutes ses conséquences nécessaires. Dans ce sens, il faut que les tentations existent, car les influences réciproques doivent s'exercer et la lutte contre le mal doit être réelle et non fictive. Dans ce sens, il a fallu que le premier Adam fût tenté ; il a fallu (ce sont les propres termes de l'Écriture) que le second fût tenté pareillement ; il faut que Satan soit délié après le règne terrestre du Christ, et qu'il sorte une dernière fois pour égarer les nations qui sont aux quatre coins de la terre (*Hébreux*, II, 17 et 18 ; *Apocalypse*, XX, 7 et 8 ; II *Thessaloniciens*, II, 8 à 12).

Mais autre chose est vouloir les conséquences du libre arbitre et les conditions réelles de notre lutte ici-bas, autre chose vouloir un seul acte mauvais. Le mal appartient sans partage aux créatures, de même que la souveraineté appartient sans partage au Créateur.

Ce n'est pas assez de l'avoir affirmé ; prouvons-le.

J'ai établi premièrement une distinction profonde entre la tentation et l'épreuve. Ce n'est pas que l'épreuve ne puisse devenir aussi une source de tenta-

Digitized by Google

tions[1]; tout devient tentation pour nos mauvais cœurs : la misère nous pousse au murmure, la prospérité nous pousse à l'orgueil. Il n'en est pas moins certain que l'épreuve en elle-même n'est pas une tentation. La tentation proprement dite, c'est l'excitation au mal. Or celle-ci ne vient jamais de Dieu; elle vient de nos affections corrompues et de l'ennemi qui les tient en éveil. Non-seulement Dieu ne tente personne, mais il est « impossible » que Dieu tente, ainsi que s'exprime l'Écriture.

Et voici ce qu'elle ajoute au sujet des tentations. Jésus apprend à tous ses disciples à prier ainsi : « Ne nous amène pas en tentation; mais délivre-nous du méchant. » Dans la parabole du semeur, il montre, ceux « qui n'ont point de racine en eux-mêmes, qui croient pour un temps, et qui, à l'heure de la tentation, se retirent. » Au jardin de Gethsémané, pendant ses souffrances insondables, il s'écrie plusieurs fois : « Priez, afin que vous n'entriez pas en tentation. » Et l'apôtre Paul répétait quelques années plus tard : « Que celui qui pense être debout, prenne garde qu'il ne tombe ! Aucune tentation ne vous a assaillis, qui ne fût une tentation humaine. Or Dieu est fidèle, et il ne permettra pas que vous soyez tentés au delà de ce que vous pouvez; mais avec la tentation il fera aussi l'issue, pour que vous la puissiez supporter. » (*Matthieu*, VI, 13; *Luc*, VIII, 13; XXII, 40; I *Corinthiens*, X, 13.)

Ce que Dieu envoie donc, ce n'est pas la tentation; c'est l'issue. Il ne permet pas que la tentation excède

[1] Cela est si vrai, que le même mot grec est employé souvent par le Nouveau Testament pour désigner les tentations et les épreuves.

certaines limites; il protége celui qui prie afin de ne pas entrer en tentation.

Rien ne m'étonne comme la légèreté avec laquelle, oubliant ces vérités capitales, on s'évertue à découvrir que la tentation est une grâce divine! Cela me rappelle les gens qui, dans leur exaltation mystique, chantent des cantiques à la gloire de « l'heureux péché » sans lequel nous n'aurions pas eu de Sauveur! Tâchons d'être moins raffinés. Simples dans nos sentiments et dans notre langage, gardons-nous d'appeler le bien mal et le mal bien. Laissons la *felix culpa* là où elle est; nous ne la découvrirons pas dans la Bible, non plus que dans la bienheureuse tentation.

L'épreuve elle-même n'est pas une bénédiction en soi, de manière que nous puissions la demander à Dieu et le supplier de ne pas nous envoyer la délivrance. L'Écriture nous invite à faire exactement le contraire. Ce qui n'empêche pas, d'ailleurs, que l'épreuve ne soit tellement propre à nous perfectionner et à glorifier le Seigneur tant qu'il juge convenable de l'appliquer, que nos prières à son sujet doivent se terminer ainsi: « Mais que ta volonté soit faite, et non pas la nôtre! » Aucun chrétien ne s'avisera de prier de la sorte au sujet de la tentation; il en réclame la cessation absolue, immédiate, inconditionnelle, car il sait qu'elle est mauvaise, immorale de sa nature, et radicalement contraire à la volonté de Dieu.

Notre Père céleste tire sans doute le bien du mal; mais le mal reste mal. La tentation ne revêt pas un caractère respectable, parce qu'elle peut contribuer à l'affermissement des hommes que le secours du Seigneur en a fait triompher. S'il est écrit que « toutes

Digitized by Google

choses contribuent au bien de ceux qui aiment Dieu,» (*Romains*, VIII, 28) il n'en résulte pas que toutes choses soient bonnes.

Quant à l'épreuve, elle ne renferme aucune souillure intrinsèque; son rôle au milieu d'une race déchue est aussi nécessaire que mystérieux. C'est ce feu du fondeur dans lequel on affine l'argent, et dont parle le psaume soixante-sixième (10; voir aussi *Ésaïe*, XLVIII, 10, et I *Pierre*, I, 7). C'est cette lutte de Jacob avec l'Éternel, lutte étrange dans laquelle l'homme est vainqueur, bien que le doigt de Dieu marque à la fin, en blessant sa hanche, que l'homme n'était certes pas le plus fort (*Genèse*, XXXII, 25).

Objecterait-on à tout ceci que Dieu permet, en fait, la tentation aussi bien que l'épreuve; que, par conséquent, il faut reconnaître ou que la tentation n'est point un mal, puisque Dieu la veut, ou que l'épreuve échappe aussi à son empire, puisqu'il se passe sur la terre des choses qu'il ne veut pas?

Ceux qui parlent ainsi oublient que Dieu a voulu le libre arbitre des anges et des hommes. Et certes sa sagesse et sa grandeur n'éclatent nulle part avec tant d'évidence. Il lui était facile assurément de créer des anges automates et des hommes automates, des êtres qui auraient fait le bien comme les abeilles font leur miel. Eh bien, il a mieux aimé des créatures douées de la faculté de choisir; il a fait plus, il les a rendues solidaires, il a établi entre elles la possibilité des contacts et des influences réciproques, il leur a préparé la lutte réelle, il les a appelées à respirer l'air libre; il a préféré les périls de la vie morale à la docilité du mécanisme. Pour sa propre gloire, il n'a pas voulu d'un

by Google

monde où on l'aurait adoré forcément. Or, nous le sentons tous, s'il y a quelque chose d'inférieur à la révolte, c'est l'obéissance inconsciente et nécessaire.

Une fois qu'on s'est placé sur ce terrain, on voit les difficultés se résoudre l'une après l'autre. Dieu n'a pas voulu le mal; il a voulu le libre arbitre, qui est un bien. Arrière le système dualiste! arrière aussi le système qui fait Dieu auteur du mal! Souverain unique et absolu, seul maître des lois de la création et des événements grands ou petits, il n'est qu'une chose qui échappe à son empire et qui y échappe par sa volonté, c'est le mouvement des affections. Qui oserait dire qu'il ait voulu, autrement que comme conséquences du libre arbitre décrété par lui, et la chute des anges, et la chute des hommes, et les crimes qui souillent la terre, et les tentations de Satan! La crucifixion même du Sauveur, si elle expie nos transgressions, n'est-elle pas la plus effroyable de toutes; et, en ce sens, est-il permis de dire que Dieu l'ait voulue, qu'il ait voulu la perversité des pharisiens, l'incrédulité du peuple, la lâcheté de Pilate, la trahison de Judas?

Je m'arrête; il est des mystères en présence desquels nous devons nous incliner humblement, il est des voiles que nos mains profanes ne sont pas faites pour soulever. J'ai dû me borner à dire ce qui était nécessaire pour empêcher que le mal fût imputé à Dieu ou que le diable fût appelé à partager sa toute-puissance.

Oui, Dieu ne veut pas les crimes; et cependant le plus grand des crimes est devenu dans ses mains le moyen de notre salut. Oui, Dieu ne veut pas la tentation; et cependant il la rend parfois utile à nos âmes. Oui, Dieu ne veut pas les sectes; et cependant il est

Digitized by Google

écrit : « Il faut qu'il y ait même des sectes parmi vous, afin que ceux qui sont approuvés soient manifestés. » (*I Corinthiens*, XI, 19.) L'homme s'agite et Dieu le mène, a-t-on dit! On aurait pu ajouter : « L'homme pèche, et Dieu le mène. » Les péchés des hommes et les tentations de Satan ne sont pas amnistiés pour cela.

La tentation a précédé même la chute, puisqu'elle a contribué à la déterminer; mais avant la chute et avant la tentation, il y avait le principe admirable posé par l'Éternel, le libre arbitre humain et angélique. Je dis le libre arbitre, non la liberté. Ceux qui ont réfléchi savent distinguer entre ces deux termes, aussi différents entre eux qu'une faculté est différente d'un sentiment. Passé le moment du choix primitif, où le libre arbitre et la liberté coexistaient pleinement, il est bien certain que le premier seul a survécu : les créatures qui ont choisi Dieu perdent leur liberté par la puissance même de leur amour, et celles qui ont choisi la révolte perdent leur liberté par la domination des affections corrompues. En d'autres termes, leur sentiment est lié; les unes sont « esclaves de la justice, » les autres sont « esclaves du péché, » ainsi s'exprime l'Écriture. Mais les unes et les autres conservent la faculté après avoir perdu l'indépendance du sentiment; les âmes les plus pieuses optent pour le mal dans telle ou telle circonstance, les âmes les plus endurcies optent parfois pour le bien. L'homme qui ne veut pas marcher ne marche pas; et néanmoins il peut marcher, ses jambes sont prêtes, la faculté subsiste, et accidentellement il fera un pas ou deux.

Il demeure certain (et je n'insiste que sur ce point,

Digitized by Google

car ce n'est pas le lieu de traiter à fond le problème de la liberté et du libre arbitre), il demeure certain qu'une partie des anges ainsi que la totalité des hommes ont également usé de la faculté de choisir, et que le mal dont ils sont devenus les esclaves volontaires a été leur fait, non celui de Dieu. L'homme a usé de son libre arbitre, le jour où il a livré sa liberté à Satan; il use aussi de son libre arbitre, le jour où il passe du service de Satan à celui de Dieu, parce que la grâce a brisé ses chaînes et l'a rendu capable de dire oui sans lui ôter la faculté de dire non. Son libre arbitre, caractère indélébile de la créature morale, ne l'abandonne jamais. Il peut devenir esclave; il ne saurait devenir machine.

Or maintenant que nous savons que le mal ne peut être imputé à Dieu, gardons-nous (ce serait commode!) de le porter tout entier au compte de Satan. Nous sommes les premiers coupables; la base de la tentation est en nous. Jacques nous en a déjà averti : « Chacun est tenté, étant attiré et amorcé par sa propre convoitise. » Quelle est la conscience qui se refuse à le confesser? Quel est l'homme qui oserait arguer de Satan comme d'une sorte d'excuse vis-à-vis de Dieu? Du Satan de la tradition, à la bonne heure! Il contraint matériellement, il jette des sorts, il possède par la vertu des maléfices. Mais le vrai Satan ne sera pour personne une circonstance atténuante. Son action immense, redoutable et dont je ne veux en rien diminuer la funeste grandeur, son action s'adresse à des êtres doués de libre arbitre et que la grâce divine incessamment mise à leur service rend capables d'en user pour vaincre l'ennemi.

Digitized by Google

Le dualisme, qui caractérise si tristement les croyances du moyen âge, se manifeste encore sur d'autres points. Le diable de la tradition n'est pas seulement un rival avoué de Dieu, disposant de nos vies et de nos destinées, modifiant ou suspendant les lois naturelles, dispensant aussi bien les épreuves que les tentations ; il usurpe l'un après l'autre tous les attributs de la Divinité.

C'est ainsi qu'il connaît et prédit l'avenir !

Or Dieu s'est réservé l'avenir de la manière la plus formelle. Si la Bible admet la possibilité de quelques miracles sataniques voulus par l'Éternel, elle déclare que les prophéties sataniques sont absolument impossibles. « Que si tu dis en ton cœur : Comment connaîtrons-nous la parole que l'Éternel n'aura point dite? Quand ce prophète-là aura parlé au nom de l'Éternel et que la chose qu'il aura prédite ne sera point ni n'arrivera point, cette parole sera celle que l'Éternel ne lui a point dite. » (*Deutéronome*, XVIII, 21 et 22.) Il n'y a donc que les vrais prophètes, ceux de l'Éternel, qui prophétisent l'avenir. « Faites-nous entendre ce qui est prêt à arriver; déclarez les choses qui doivent arriver ci-après, et nous saurons que vous êtes des dieux. » « Déclarez et faites approcher, et même que l'on consulte ensemble : Qui est-ce qui a fait entendre une telle chose dès longtemps auparavant ? Qui l'a déclarée dès lors? n'est-ce pas moi, l'Éternel? Or il n'y a point d'autre Dieu que moi. » (*Ésaïe*, XL, 22 et 23; XLV, 21.)

Il va bien sans dire que les magiciens et les faux prophètes n'ont jamais renoncé à la prétention que l'Écriture condamne ainsi. Pas un devin, pas un oracle, pas

un sorcier, pas une tireuse de cartes, pas un Esprit des tables qui ne lise dans l'avenir. Il n'y a qu'une difficulté; c'est de lire juste, et les prédictions de ce genre sont partout qualifiées de mensonges par les auteurs sacrés. « Les téraphims ont dit fausseté et les devins ont vu le mensonge, » s'écrie Zacharie (x, 2,) et Jérémie décrit en termes saisissants sa propre lutte avec un des hommes qui de son temps annonçaient les choses à venir : « Hananja, fils de Hazur, prophète, qui était de Gabaon, me parla dans la maison de l'Éternel en présence des sacrificateurs et de tout le peuple, disant : Ainsi a dit l'Éternel des armées, le dieu d'Israël : J'ai rompu le joug du roi de Babylone; dans deux ans accomplis je ferai rapporter ici tous les vaisseaux de la maison de l'Éternel, que Nébucadnetzar, roi de Babylone, a emportés de ce lieu.... Alors Jérémie le prophète lui dit : Ainsi soit-il! Qu'ainsi fasse l'Éternel!.... Toutefois, écoute maintenant cette parole que je prononce, toi et le peuple l'entendant.... Le prophète qui aura prophétisé la paix, quand la parole de ce prophète sera accomplie, ce prophète sera reconnu pour avoir été véritablement envoyé par l'Éternel. Alors Hananja le prophète prit le joug de dessus le cou de Jérémie et le rompit, disant : Ainsi a dit l'Éternel, entre ici et deux ans je romprai ainsi le joug de Nébucadnetzar.... Mais la parole de l'Éternel fut adressée à Jérémie.... Va, et parle à Hananja en disant : Tu as rompu les jougs qui étaient de bois, mais au lieu de ceux-là fais-en qui soient de fer.... Puis Jérémie le prophète dit à Hananja le prophète : Écoute maintenant, ô Hananja! l'Éternel ne t'a point envoyé, mais tu as fait que ce peuple s'est confié au mensonge.... Et

Digitized by Google

Hananja le prophète mourut cette année-là. » (*Jérémie*, XXVIII.)

Le chapitre suivant nous parle du châtiment qui tomba aussi sur un autre homme qui se mêlait de prophétiser, quoique l'Éternel ne l'eût pas envoyé. Les envoyés de l'Éternel ont le monopole absolu de la prophétie, parce que Dieu seul connaît les choses futures.

Les rois idolâtres, tels qu'Achab, ne manquaient jamais de s'entourer de soi-disant prophètes, et ceux-ci n'hésitaient pas à prédire ce qui leur semblait probable, et surtout ce qui devait être agréable au souverain. Mais la Bible entière ne mentionne pas un seul exemple de prédiction diabolique confirmée par l'événement. En vain Hananja brise des jougs de bois; en vain Tsidkija, fils de Kénahana, se fait des cornes de fer, en s'écriant: « De ces cornes-ci Achab heurtera les Syriens jusqu'à les détruire, » ces prétendus voyants ne voient quoi que ce soit. Au lieu de la victoire prédite, Achab va rencontrer la mort, « et on lava son chariot au vivier de Samarie, et les chiens léchèrent son sang, selon la parole que l'Éternel avait prononcée. » (I *Rois*, XXII.)

Il n'y a point eu et il n'y aura point de prédiction ici-bas en dehors des paroles inspirées des prophètes. Si la servante de Philippes procurait beaucoup de profit à ses maîtres « en devinant, » il n'en résulte pas que ses prédictions fussent plus vraies que ne l'avaient été celles des devins et des faux prophètes de l'ancienne alliance. Ses oracles, comme les leurs, étaient certainement des oracles de mensonge.

Il ne faut d'ailleurs que réfléchir un instant pour comprendre à quel point est impie la curiosité qui veut

pénétrer les secrets que Dieu dérobe à nos yeux. Serons-nous plus forts que lui ? Connaîtrons-nous l'avenir malgré lui ? ou bien supposerons-nous que les anges savent les choses futures ; que Satan savait sa chute avant d'être tombé, qu'il se savait révolté, condamné, précipité dans l'abîme ? En vérité, la théologie qui fait de Satan un dieu aboutit à de singulières conséquences !

L'Écriture déclare que les prédictions réalisées seront un signe auquel on reconnaîtra les prophètes de l'Éternel. L'école du moyen âge nous déclare, au contraire, que les prédictions réalisées abondent dans les annales de la magie. M. de Mirville ne raconte même pas une de ses histoires de sorcellerie, de possession, de somnambulisme ou d'Esprits, sans faire remarquer que l'avenir a été prophétisé de la manière la plus exacte. Cette exactitude parfaite est son argument favori. Moins prudent que certaines tables de ma connaissance, qui ont grand soin d'établir leur faillibilité, il semble marcher dans la certitude d'une croyance inébranlable à laquelle les événements ne sauraient infliger aucun démenti.

Et entendons-nous bien : il ne s'agit ni des divinations auxquelles suffit la perspicacité, ni de celles qu'amènent les coïncidences fortuites, ni de celles qu'opère la science. Quand le bureau des Longitudes annonce les éclipses ou le retour des comètes, il ne prophétise en aucune façon ; quand un politique expérimenté annonce la guerre, quand un agriculteur prévoit une mauvaise récolte, il n'y a pas trace de prédiction dans tout cela ; il y a des conclusions tirées de faits connus, en vertu des lois connues du monde physique et moral.

Digitized by Google

Autre est la prétention de la sorcellerie. Selon elle, les démons savent l'avenir et le révèlent aux hommes dans la dépendance desquels ils sont placés. C'est ainsi qu'aujourd'hui, à entendre M. de Mirville, certains somnambules clairvoyants sont les organes d'une prophétie diabolique presque infaillible; c'est ainsi que les Esprits des tables et des médiums ne manquent jamais de voir à l'avance les choses qui doivent arriver!

On ne saurait contredire plus résolûment la doctrine constante des Écritures. Le dualisme y est condamné. Il tâche de s'étourdir sur ce malheur, et il énumère avec complaisance les preuves qui démontrent que les prédictions des sorciers, des magnétisés ou des médiums ont été sans cesse confirmées par l'événement. Il est certain qu'on ferait un gros volume des prophéties de magiciens dont la réalisation est authentiquement attestée. Mais nous savons à quoi nous en tenir quant à la valeur du témoignage, et ces milliers de divinations merveilleuses que rapportent les annales du passé ne valent pas la plus petite divination actuelle dont nous pourrions nous-mêmes vérifier l'accomplissement, comme nous pouvons constater chaque jour celui de la grande prophétie biblique concernant la durée et la dispersion du peuple juif.

Au lieu de nous présenter des prédictions déjà accomplies, ne pourrait-on nous en faire quelques-unes pour l'année prochaine ou pour le mois prochain? Voyons, que vos innombrables Esprits se mettent à l'œuvre. Déjà ils nous auraient rendu grand service s'ils avaient daigné annoncer en 1852 la mauvaise récolte de 1853; nous nous serions arrangés en conséquence. Qu'ils réparent ce fâcheux oubli; qu'ils écri-

Digitized by Google

vent et publient en 1854 l'histoire de 1855. Qu'ils nous disent par le menu, mois par mois, et jour par jour, les événements heureux et funestes, ou même simplement les degrés du baromètre, du thermomètre et de l'hygromètre à Paris. Je ne leur demande pas de *faire* le temps (ils le pourraient!); je suis content, pourvu qu'ils le prophétisent.

L'occasion est belle de défendre le témoignage contre nos blasphèmes, et de prouver que les prodiges historiques ont eu plus de réalité que notre scepticisme ne leur en reconnaît. Rassemblez vos Esprits les plus capables, vos magnétiseurs les plus infernaux, et n'oubliez pas vos *bergers* (celui de Cideville vous sera sans doute fort utile); écrivez les éphémérides que je sollicite; daignez quitter le passé pour l'avenir, et le huis clos pour la publicité. Ceci ne vous sera qu'un jeu. Les prédictions consignées dans vos ouvrages sont bien autrement étonnantes et détaillées. Ceux qui voient d'avance tous les accidents grands ou petits dont ma famille sera le théâtre, peuvent bien voir d'avance la chaleur, la pluie, l'orage et les révolutions.

Mais, non, on aimera mieux s'abstenir des prédictions qui ont une date certaine et dont le public serait juge. On continuera à nous faire confidence (après coup) des surprenantes prophéties qui ont eu cours avant tel ou tel événement. Eh! messieurs, pourquoi tant attendre? Prédisez *avant*. Nous avons la faiblesse de tenir à ce que vos prophéties précèdent de quelques bons mois les faits auxquels elles se rapportent. Nous pouvons ainsi comparer l'annonce et la réalisation, faire la part des prévisions naturelles, celle des coïncidences fortuites, et voir s'il reste quelque chose pour la divination.

Digitized by Google

Ce qui nous rend soupçonneux, faut-il l'avouer? c'est que vos magiciens ne font pas fortune. Nous n'apercevons pas qu'ils spéculent à la Bourse avec un bonheur particulier. Or ils devraient jouer à coup sûr. C'est bien le moins qu'ils sachent le cours de la rente *fin de mois*. De pauvres somnambules mettront leur clairvoyance à mon service en échange de quelques écus, et ils négligeront d'en faire usage eux-mêmes pour gagner un million! Serait-ce scrupule consciencieux? crainte d'abuser de leur supériorité? Un tel sentiment m'étonnerait chez les agents du diable, et à plus forte raison chez le diable lui-même.

Ceci, prenez-y garde, réduit à fort peu de chose vos anedoctes les mieux attestées, vos prédictions du moyen âge et vos prédictions contemporaines, celles des nécromanciens et celles des tables parlantes, et celles que de graves historiens ont pris la peine de nous transmettre. Je ferais plus de cas d'un petit journal publié aujourd'hui et renfermant tous les événements qui auront lieu l'année prochaine entre le 1er janvier et le 31 décembre, ou même ceux d'un seul mois, ou même ceux d'un seul jour, que du récit des prédictions illustres, accompagnement obligé des grandes catastrophes et des grands personnages.

Pasquier me raconte que Catherine de Médicis, désireuse de savoir si tous ses enfants seraient rois, consulta un magicien qui les lui montra l'un après l'autre faisant autour d'un cercle autant de tours que leurs règnes devaient durer d'années. Des chroniqueurs contemporains me racontent qu'une nécromancienne a prédit la fortune de Napoléon. La même femme a annoncé que Bernadotte serait roi. Je le veux bien;

mais encore un coup, je voudrais qu'on nous prophétisât l'avenir et que les prédictions ne nous fussent pas toujours communiquées après leur accomplissement prétendu.

En résumé, Dieu seul connaît l'avenir, de même que Dieu seul ressuscite les morts. Les partisans de la sorcellerie ne citeront jamais ni une résurrection ni une prophétie diaboliques qui soient véritablement incontestables.

Et combien Dieu a été bon envers nous, lorsqu'il nous a interdit l'accès de l'avenir! Figurez-vous ce que serait notre vie, si, par un moyen quelconque, nous parvenions à savoir ce que le lendemain nous réserve, au lieu de nous abandonner aux mains de notre Père céleste, de manger notre pain quotidien, et de nous rappeler la grande parole évangélique : « A chaque jour suffit sa peine! » (*Matthieu*, VI, 34.)

Le caractère dualiste des croyances que je combats ne se réaliserait pas complétement, si, après avoir attribué à Satan le pouvoir de gouverner nos destinées, de protéger ou de briser nos vies, de suspendre l'application des lois naturelles et de lire dans l'avenir, on ne lui attribuait aussi le pouvoir de disposer de nos âmes par delà le tombeau.

Ici encore, la théorie traditionnelle sur le diable s'inscrit en faux contre l'enseignement des Écritures. Elle nous montre les morts évoqués au nom du démon, forcés d'obéir à ses ordres et de revenir sur la terre. C'est par milliers que les morts, à l'heure qu'il est, sont sommés de comparaître en Amérique, et non-seulement

Google

en Amérique, mais chez nous, ils viennent répondre aux questions les plus niaises ou les plus impies !

La Bible, elle, rejette bien loin de pareilles imaginations. « Et j'entendis une voix du ciel, me disant, Écris: Bienheureux les morts qui désormais meurent dans le Seigneur ! Oui, dit l'Esprit : car ils se reposent de leurs travaux, et leurs œuvres les suivent. » (*Apocalypse*, XIV, 13.) La première épître aux Thessaloniciens (IV, 14) nous parle aussi de ceux « qui dorment en Jésus. » Ils ne sont donc pas livrés comme un jouet aux caprices des tourneurs de tables, des sorciers et des démons. Recueillis dans cet état de repos qui sépare la mort de la résurrection et qui, relativement au corps non à l'âme, mérite le nom de sommeil, les bienheureux ne dépendent ni du diable ni d'aucun de ses agents. Ils sont déjà en possession du bonheur auquel personne ne peut les arracher dorénavant. Jésus n'a-t-il pas dit au brigand sur la croix : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis? » (*Luc*, XXIII, 43.)

On se rejettera peut-être sur les méchants. Ceux-là, dira-t-on, appartiennent au diable, et il est naturel qu'il puisse les rappeler sur la terre après leur mort, les interroger par l'intermédiaire des magiciens ! — La Bible ne se prête pas plus à ces évocations-là qu'aux précédentes. Non-seulement nous n'en voyons pas un seul exemple dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, mais nous voyons des passages qu'on ne saurait concilier avec l'exercice d'un semblable pouvoir. Le mauvais riche de la parabole, étant en enfer, demande que « quelqu'un des morts » aille vers ses frères pour les avertir et les empêcher de venir eux aussi dans ce lieu de tourment. Il sait si bien qu'il ne peut

Digitized by Google

inspirer quelque défiance, ce semble. Quoi! les morts seraient à la discrétion d'un tour de baguette, et l'Écriture entière ne nous rapporterait qu'un seul cas d'apparition! c'est une raison pour examiner ce cas avec une attention particulière. Voici le texte du récit:

« Saül consulta l'Éternel; mais l'Éternel ne lui répondit rien, ni par les songes, ni par l'urim, ni par les prophètes. Et Saül dit à ses serviteurs: Cherchez-moi une maîtresse de revenants, et j'irai vers elle, et je m'enquerrai par son moyen. Ses serviteurs lui dirent: Voilà, il y a une maîtresse de revenants à Hendor. Alors Saül se déguisa et prit d'autres habits et s'en alla, lui et deux hommes avec lui; et ils arrivèrent de nuit chez cette femme. Et Saül lui dit: Je te prie, devine-moi par les revenants et fais monter vers moi celui que je te dirai. Mais la femme lui répondit: Voici, tu sais ce que Saül a fait, et comment il a exterminé du pays les maîtres de revenants et les devins; pourquoi donc dresses-tu un piége à mon âme pour me faire mourir? Et Saül jura par l'Éternel, et lui dit: L'Éternel est vivant; il ne t'arrivera aucun mal pour ceci. Alors la femme dit: Qui veux-tu que je te fasse monter? et il répondit: Fais-moi monter Samuel. Et la femme, voyant Samuel, s'écria à haute voix, en disant à Saül: Pourquoi m'as-tu déçue? car tu es Saül. » (1 *Samuel*, XXVIII, 6 et suiv.)

Pourquoi m'as-tu déçue? tu es Saül! L'exclamation est étrange. Cette femme ne s'attendait donc pas à voir rien paraître; elle se préparait sans doute à faire son petit manége ordinaire de ventriloquie. Mais, avant même qu'elle ait procédé à l'incantation, elle voit comme un dieu montant de la terre; voici le vieillard

Samuel couvert de son manteau! Dans la terreur que lui cause un événement aussi imprévu, elle n'a pas un moment d'hésitation : son hôte, le roi, doit être Saül; un tel miracle ne se ferait pas, si ce n'était pour lui; peut-être d'ailleurs (et la parole de la femme semble exiger cette hypothèse), peut-être sait-on en Israël que Samuel doit revenir sur la terre pour adresser à Saül un avertissement suprême. Quoi qu'il en soit, il est certain que la maîtresse de revenants n'agit pas comme une femme habituée à « faire monter » réellement les morts; son succès l'épouvante. Puisqu'il y a apparition, il y a autre chose ici que ses misérables simagrées; il y a le doigt de l'Éternel.

Quelle grande scène, en effet, et comme elle est bien en harmonie avec la sagesse de notre Dieu! Un roi, le premier roi d'Israël, s'égare jusqu'à consulter les devins; il sera puni par son péché même. Dieu rendra un moment Samuel à la terre, pour lui faire tenir ce terrible discours : « Pourquoi me consultes-tu, puisque l'Éternel s'est retiré de toi, et qu'il est devenu ton ennemi? Or l'Éternel a fait selon qu'il en avait parlé par moi; car l'Éternel a déchiré le royaume entre tes mains, et l'a donné à ton serviteur, à David.... Et même l'Éternel livrera Israël avec toi entre les mains des Philistins, et vous serez demain avec moi, toi et tes fils. »

Remarquez que Samuel ne s'occupe pas un instant de la devineresse et de ses prétendus enchantements. Ce qui l'a fait monter, c'est la seule volonté de Dieu, motivée par le désir qu'a exprimé Saül; c'est cette volonté souveraine qui plus tard fera monter aussi Moïse et Élie, accourant sur la sainte montagne pour

Digitized by Google

s'entretenir avec Jésus transfiguré. Saül seul, et non la devineresse, a « troublé » Samuel dans son repos.

On a introduit dans ce récit une foule de choses qui n'y sont pas; c'était le sûr moyen de les y trouver ensuite. On a supposé des incantations qui paraissent n'avoir pas même été commencées; on a supposé une femme habituée à l'apparition des morts, au lieu d'une femme qu'épouvante la première apparition dont elle ait été témoin; on a supposé je ne sais quelle communication reçue par elle, je ne sais quel avis donné par Samuel qui lui apprend que son hôte n'est autre que Saül. Mais ce n'est pas encore assez : on a supposé que c'était l'ombre de Samuel et non Samuel en personne qui avait paru cette nuit-là ! Partout on parle de l'*ombre* de Samuel. C'est une expression reçue, sur laquelle on a bâti toute la théorie des revenants et des fantômes.

Or le texte est positif. Il ne fait pas la moindre allusion à l'ombre du prophète. Les ombres ne figurent ni dans ce passage ni dans aucun autre passage de la Bible; le prophète lui-même est venu. Il est important de le remarquer, parce que les amateurs de revenants ont grand soin en général de les transformer en simples fantômes. Ils reculent devant la pensée révoltante d'un trouble réel causé aux âmes des morts, et ils croient tout concilier en déclarant que leurs apparitions ne sont que des apparitions d'ombres..., comme celle de Samuel.

Jésus-Christ, à entendre ces personnes-là, aurait confirmé lui-même la croyance aux fantômes, en rassurant les apôtres, après sa résurrection, par cette parole : « Touchez-moi et voyez; car un Esprit n'a pas de la chair et des os, comme vous voyez que j'ai. » Les

Digitized by Google

apôtres, à leur tour, auraient donné à la même doctrine ou à une doctrine analogue une nouvelle sanction, lorsque, refusant d'admettre le récit de la servante Rhode qui affirmait que Pierre avait été délivré de la prison, ils répondaient : « C'est son ange. » (*Luc*, XXIV, 37 à 43; *Actes*, XII, 15.)

L'explication est bien simple. Dans le second cas, les apôtres s'expriment comme de pauvres Galiléens encore remplis de préjugés sur beaucoup de questions, et dont l'ignorance, dès qu'ils sont abandonnés à eux-mêmes, fait ressortir leur infaillibilité dès qu'ils écrivent des livres ou des lettres que Dieu destine au canon[1]. Dans le premier cas, notre Sauveur est loin d'adopter la croyance aux fantômes. Voyant que ses disciples, fidèles en cela aux idées qui régnaient chez le peuple juif, s'obstinent à le prendre pour un Esprit, il leur fait remarquer qu'un Esprit n'a ni chair ni os. Comment aurait-il dû s'y prendre avec eux? Fallait-il placer là une dissertation sur la non-existence des Esprits? Non, il fallait aller au plus pressé, et prouver que leur opinion, fausse ou vraie, était en tous cas inapplicable.

[1] L'erreur des apôtres ne consiste pas ici à parler de l'ange de Pierre, pas plus qu'elle ne consiste, dans l'autre cas, à supposer l'existence d'Esprits. Il est écrit en effet : « Gardez-vous de mépriser aucun de ces petits, car je vous dis que, dans les cieux, leurs anges regardent continuellement la face de mon Père qui est aux cieux ; » les petits (c'est-à-dire les disciples, et non les enfants) ont donc des anges qui s'emploient pour leur bien. Ces mêmes anges sont appelés des Esprits, « des esprits administrateurs. » (*Matthieu*, XVIII, 10, et *Hébreux*, I, 14.) L'erreur des apôtres consiste à supposer des anges-fantômes et des Esprits-fantômes qui représenteraient les personnes absentes ou mortes.

Google

C'est ainsi qu'agit Jésus, et c'est ainsi que chacun de nous agit tous les jours. Si quelqu'un, vous rencontrant le soir au coin d'un cimetière, s'imaginait voir un revenant, vous ne lui démontreriez pas par *a* plus *b* que les morts ne reviennent pas; vous lui diriez : Prenez ma main; regardez mon visage; écoutez ma voix, et voyez si je suis un fantôme. Ce langage est naturel, légitime, et ne renferme pas la plus petite trace d'accommodation à l'erreur.

Les morts ne reviennent pas, ai-je dit. J'aurais pu me borner à faire appel au bon sens et à la conscience de mes lecteurs. Mais j'ai mieux aimé leur présenter la preuve par excellence : les déclarations de l'Écriture. Il n'aura d'ailleurs échappé à personne que le but des apparitions qui remplissent les livres est le plus souvent d'une puérilité sacrilége. Viennent-ils avertir les âmes, les diriger, les ramener vers Dieu, remplir en un mot la mission que le mauvais riche aurait voulu confier à Lazare? En aucune façon. Ils viennent se faire voir, ou répondre aux questions d'une curiosité impie!

Faute d'un message sérieux à apporter, seront-ils peut-être poussés par l'affection qui les unit aux personnes visitées par eux? D'où vient donc alors que les êtres le plus tendrement aimés ne reparaissent presque jamais, et que les relations indifférentes amènent d'ordinaire les rendez-vous de ce genre? Certes, l'objection morale est bien forte ici, et je comprends Augustin mettant toutes les apparitions en doute, par cela seul que sa mère n'était pas revenue auprès de lui.

Les apparitions, au reste, sont un emprunt fait à l'antiquité païenne, et l'on sait que ce n'est pas le seul. Consultez Jamblique; il vous dira comment on s'y

Digitized by Google

prend pour évoquer les trépassés, de quelles herbes, de quels parfums, de quelles formules on fait usage. Bien avant Jamblique, Homère nous montre le devin Tirésias préparant une fosse pleine de sang afin d'appeler les mânes. Dans Eschyle l'âme de Darius est évoquée et vient déclarer à la reine Atossa tous les malheurs qui la menacent. Virgile décrit à son tour ces lugubres cérémonies, et Horace y fait allusion dans ses Satires. Les nécromanciens dont parle Lucain ont déjà toute l'habileté de ceux du moyen âge; pour faire apparaître un mort, ils emploient magiquement un de ses os. Nous sommes donc ici en plein paganisme. A lui seul appartient l'honneur d'avoir inventé tant d'âmes errantes et lamentables, tant de mânes en disponibilité, tant de pratiques diaboliques.

Je comprends qu'à l'aspect de cette invasion générale et croissante du paganisme, Salvien se soit écrié tristement : « Le démon est partout, *ubique dæmon.* » Tout le dualisme vient en effet se résumer dans une véritable religion du diable, dans une doctrine où la peur ignoble du diable va jouer un rôle prépondérant. C'est un des signes qui distinguent le plus profondément le christianisme traditionnel du christianisme biblique.

Il est une peur du diable que tout chrétien doit éprouver; j'entends la peur de céder à ses tentations et d'être séparé par lui de l'amour de Christ. Mais il est une peur dégoûtante, honteuse, dégradante, antiévangélique, et qui a régné presque seule pendant le moyen âge. Cette peur du diable ne jette pas dans les bras du Sauveur; elle fait chercher un bon directeur;

Digitized by Google

elle fait multiplier les pratiques; elle dicte les legs pieux destinés à préserver l'âme des tourments de l'enfer. La conception religieuse à laquelle elle se rattache repose tout entière sur l'efficacité intrinsèque des actes matériels. Comme Satan s'assure les âmes par une signature apposée au fatal parchemin, quiconque n'a pas signé se sent tranquille, pourvu qu'il soit d'ailleurs en règle sous le rapport des sacrements. Il est impossible de renverser plus complétement la bonne nouvelle du salut par la foi, et de contredire plus ouvertement la grande parole du Sauveur : « Il faut que vous naissiez de nouveau. »

Dans quel sens avaient-ils peur du diable, tous ces donateurs qui enrichissaient les églises et les couvents, ces croisés, ces pénitents, ce peuple habitué à combattre les prodiges de la sorcellerie par ceux de l'exorcisme? Dans quel sens avaient-ils peur du diable, ces pauvres incrédules du XVIIIe siècle, qui ne retrouvaient à leur lit de mort que le souvenir d'un démon armé de fourches et chargé de les punir? Commencez par la duchesse de Berri, fille du régent, et finissez par Voltaire; vous frémirez en découvrant à quels traits fondamentaux, à quelles notions vulgaires et ineffaçables le christianisme s'était réduit pour tous les esprits!

Ce n'était pas impunément qu'on avait passé tant de centaines d'années à transformer les grands hommes en magiciens et les sorciers en suprêmes directeurs des affaires de ce monde. Après avoir partagé la souveraineté entre Dieu et Satan, on avait fini par ne plus voir que le règne de Satan. Satan était devenu la divinité redoutée, mais réelle. L'adoration craintive des dieux méchants est plus naturelle à l'homme qu'on ne le

Digitized by Google

pense, et les yézidis ont toujours abondé ici-bas. Apaiser Satan, éviter le courroux de Satan, se soustraire aux coups et aux maléfices de Satan, telle était la préoccupation universelle. Les imaginations n'étaient remplies que de l'énumération et de la description de la hiérarchie diabolique. Les uns lui attribuaient un empereur, Beelzebuth; sept rois, Baal, Pursan, Byleth, Paymon, Bélial, Asmodée, Zapan; vingt-trois ducs; dix comtes; onze présidents; plusieurs centaines de chevaliers; six mille six cent soixante-six légions, formées chacune de six mille six cent soixante-six diables; soit, en tout, quarante-quatre millions quatre cent trente-cinq mille six cent soixante diables. Les autres comptaient différemment, en prenant toujours le nombre six pour multiplicateur cabalistique : ainsi ils reconnaissaient parmi les Esprits des ténèbres soixante-douze princes (6×12), et sept millions quatre cent cinq mille neuf cent vingt-six démons ($1,234,321 \times 6$). M. Louandre, auquel j'emprunte ce détail, fait remarquer que ce dernier chiffre offre, tant à gauche qu'à droite, les quatre nombres qui constituent la tétrade de Pythagore et de Platon.

Éperdues en présence d'une telle multitude d'ennemis, les intelligences avaient fini par perdre de vue et l'amour de Dieu et la véritable nature de Satan. Le moyen âge, avec son paganisme soi-disant chrétien, avec son matérialisme soi-disant religieux, avec son salut par les cérémonies, ne connaissait plus, on peut le dire, ni le diable ni le Sauveur. Le diable alors apparaissait à tous, non comme tentateur, mais comme agent de la justice divine. Un diable dont la puissance miraculeuse s'exerce incessamment ici-bas, qui em-

Digitized by Google

porte les damnés en enfer et qui les y tourmente éternellement, voilà l'image qui troublait la vie des hommes, qui remplissait d'angoisse leurs derniers moments. Le diable qui châtie avait remplacé le diable qui entraîne au mal ; on craignait d'être puni, au lieu de craindre le péché. La crainte du péché elle-même n'avait jamais ce caractère d'appréhension filiale que lui assigne l'Évangile; c'était l'opposé de la douleur qu'éprouve un racheté qui sait que par la foi il appartient à Christ, et qui ne se pardonne rien à lui-même, précisément parce que Dieu a tout pardonné.

Dans la réaction païenne contre le christianisme, on était retourné jusqu'à l'enfer de Pluton, de Caron et de Cerbère. L'enfer de Dante, qui est bien l'enfer populaire, c'est ce lieu où la puissance des démons s'exerce pour tourmenter, comme elle s'exerce pour posséder sur la terre; où, armés de fourches, ils s'acharnent sur les damnés.

Possession d'abord, châtiment ensuite, tels sont les deux côtés du rôle de Satan; la tentation a pour ainsi dire disparu. Elle a disparu avec la souveraineté réelle de Dieu et avec le culte en esprit et en vérité. Le dualisme matérialiste qui a si longtemps régné et qui règne encore en beaucoup de lieux, ne pouvait avoir d'expression plus vraie que ce sentiment particulièrement ignoble auquel je tiens à laisser son nom consacré : la peur du diable.

Le dualisme des croyances traditionnelles se manifeste encore à un autre signe. Dans le conflit des miracles divins et de prodiges diaboliques, on ne sait

Digitized by Google

souvent de quelle manière les distinguer. Les deux surnaturels se confondent incessamment.

On nous dira bien que les faits extraordinaires sont de Dieu quand ils s'opèrent au nom de l'Église, et qu'ils sont du diable quand ils s'opèrent par la main des hérétiques. Le croisé qui traverse les flammes en tenant la vraie lance fait un miracle; le protestant cévénol qui traverse les flammes en chantant un psaume accomplit une œuvre de Satan.

C'est commode, et presque trop commode. « Montrons, écrivait en 1833 l'auteur anonyme de *la Religion constatée universellement*, montrons que l'on peut aussi s'assurer de laquelle des deux classes d'Esprits surhumains émane un événement de ce genre. L'une étant composée des génies de la vérité et de la vertu, l'autre des génies de l'imposture et du vice, il faut considérer en tout phénomène surnaturel l'aspect moral du fait. On doit examiner les doctrines et les mœurs de la personne dont les invocations l'ont obtenu, le but pour lequel il a été opéré, les effets qu'il a produits, en un mot toutes les circonstances significatives en morale. » (19 et 20.) Le marquis de Mirville, qui a reproduit les doctrines et souvent l'argumentation de l'ouvrage que je viens de citer, adopte la même règle. Parle-t-il des actes surnaturels attribués aux camisards, il s'exprime ainsi : « Misson avait vu des *prodiges*, et il en avait fait des *miracles*. » Parle-t-il des actes surnaturels attribués aux jansénistes, il leur refuse pareillement le caractère miraculeux. Aborde-t-il l'histoire de Jeanne d'Arc, il éprouve un extrême embarras; d'un côté l'arbre des fées n'a pas bonne façon, et le clergé a approuvé, en général, une condamnation dont on a

Digitized by Google

voulu faire porter la responsabilité entière sur l'évêque de Beauvais; d'autre part, il n'est guère possible de transformer en sorcière la libératrice du sol français. Que faire? M. de Mirville rappelle que les diables de Loudun ont été forcés de travailler à la conversion des pécheurs. Pourquoi les diables de Jeanne d'Arc n'auraient-ils pas été employés malgré eux à une œuvre non moins excellente? « Nous ne consentirons jamais à ranger parmi nos ennemis des *voix* si bienfaisantes et si fidèles, et si *l'arbre des fées* était pour quelque chose, non pas dans les inspirations de Jeanne d'Arc, mais dans la transmission de ces influences, au lieu de donner à cet arbre fortuné le feuillage et la couleur des arbres de Dodone, nous nous le représenterions plutôt sous la forme auguste et sacrée des vieux chênes de Mambré. Telle serait donc notre conclusion à l'égard de Jeanne d'Arc : *Dieu d'abord, et avant tout sa miséricorde sur la France;* puis les instruments ordinaires de ses inspirations, les Esprits ou les saints, et enfin ces Esprits servis à leur tour peut-être par nous ne savons quelles influences endémiques, élémentaires et locales.... »

On ne saurait s'en mieux tirer. *Les influences endémiques, élémentaires et locales* seront ce qu'elles pourront être, diaboliques au besoin, comme le pensent les prélats et les hommes pieux qui condamnent l'héroïne. Qu'importe, si ces diables ont été enrôlés comme ceux de Loudun, et s'il n'est pas prouvé d'ailleurs que Jeanne « ait pris son fait sous l'arbre des fées! »

Les influences endémiques ont au reste beaucoup de manifestations diverses, et il est assez malaisé de décider toujours si elles sont sataniques ou divines. M. de Mirville attribuera cependant au diable celles qui agis-

Digitized by Google

sent chez la plupart des magnétiseurs, chez tous les tourneurs de tables et tous les médiums. A plus forte raison rangera-t-il dans la même classe les extases des Suédois protestants. Quant aux merveilles sans nombre du paganisme ancien et moderne, cela va de soi (133, 141, 183, 205, 214 à 218, 239, 240, 245).

La difficulté commence lorsqu'on rencontre des cas où l'orthodoxie des faiseurs de prodiges ne permet guère de leur appliquer le jugement sommaire auquel ont droit les hérétiques. La baguette divinatoire, qui est diabolique sans conteste aux mains d'Aymar et consorts, deviendra-t-elle divine aux mains des nombreux curés qui l'ont fait tourner pieusement? Les œuvres les plus extraordinaires (et à mon sens les plus apocryphes) du magnétisme animal passeront-elles de la catégorie des prodiges sataniques à celle des miracles divins, lorsque la dévote société d'Avignon les accomplira?

Tant que les magnétiseurs illuminés opèrent en pays hérétique, en Allemagne, en Suède surtout, ils sont des instruments du diable, quoiqu'ils s'imaginent appeler sur les malades l'action des anges et écarter celle des démons. Je les abandonne volontiers à M. de Mirville, car je repousse de toute la puissance de ma foi chrétienne des révélations fournies par l'état d'extase ou confirmées par les écrits insensés d'un Swedemborg. Mais voici venir des associations catholiques entées sur celle de Stockholm : celle de Paris que présidait la duchesse de Bourbon; celle de Lyon, celle d'Avignon enfin. On y fait des prodiges admirables. Est-ce encore la puissance du grand adversaire?

M. de Maistre, qui a toutes les audaces en ce genre,

n'a pas hésité à formuler une réponse dont on se sert encore aujourd'hui. Selon lui, il y a deux illuminismes, le mauvais et le bon, le diabolique et le divin. « Pour lui, écrit M. de Mirville, l'illuminisme était l'initiation ou l'entrée dans cette route, simple d'abord, mais bientôt à deux voies, une bonne et une mauvaise, l'une remplie de fleurs, l'autre parsemée d'écueils. »

Par ce moyen, auquel il faut toujours en revenir, on parvient à soustraire les théosophes catholiques aux anathèmes qui grondent sur les autres magnétiseurs illuminés. Ne commencent-ils pas leurs séances par la prière? Ne chantent-ils pas le *Veni Creator?* N'invoquent-ils pas la Vierge et les saints, et s'ils s'adressent ensuite « à l'âme du monde, » « au fluide créateur, » ne faut-il pas leur pardonner ces appels, qu'on trouve téméraires cependant lorsqu'ils sont faits en dehors de l'Église et dans une forme non consacrée?

L'intelligence sincère de M. de Mirville éprouve toutefois une gêne marquée, lorsqu'il essaye de placer les miracles d'Avignon dans une catégorie privilégiée. Il se contente de ne pas les condamner, et c'est déjà quelque chose. « Si vous nous demandez, écrit-il, quelles sont nos conclusions et notre opinion personnelle sur ce dernier magnétisme spiritualiste, nous vous répondrons une fois de plus, que, ne jugeant même pas aujourd'hui le magnétisme vulgaire, nous n'aurons pas la prétention de juger le magnétisme ultra-spiritualiste.... Si jamais l'Église condescend aux demandes réitérées qui lui sont faites d'un jugement doctrinal sur ces matières, nulle part elle ne pourra trouver des matériaux plus importants, des principes au fond plus catholiques, et surtout, le cas échéant, un

Digitized by Google

auteur mieux disposé à l'acceptation respectueuse de ses censures ou de son approbation. » (297 à 311.)

Il n'y a donc encore ni censure ni approbation. Quant au magnétisme vulgaire, M. de Mirville se fait illusion s'il croit ne l'avoir pas classé avec la sorcellerie et avec les Esprits frappeurs, c'est-à-dire sous l'étiquette diabolique. Et pourtant la confusion est telle, les œuvres de Satan et celles de Dieu se ressemblent tellement aux yeux du matérialisme dualiste, que nous voyons M. de Mirville lui-même pratiquer avec succès le magnétisme, ce qu'il ne fait pas sans doute au moyen des anges déchus! (278 et 279.)

Démêler entièrement les deux surnaturels est chose impossible. J'ai déjà cité des sorcières béates et des béates sorcières. Il serait aisé de multiplier ces exemples : M. Calmeil parle (tome I, page 232) d'une fille de Salamanque, qui, au commencement du XVIe siècle, donna beaucoup d'embarras au roi d'Espagne, au pape et à l'inquisition. Était-elle sainte? était-elle possédée? Personne ne put le dire. On examina longtemps, et puis on finit par laisser tomber la procédure. L'Église n'eut pas assez de lumières pour distinguer entre l'action de Dieu et celle de Satan. Il demeura certain qu'elle voyait continuellement Jésus et la Vierge, qu'elle leur parlait, qu'elle s'arrêtait à toutes les portes où elle voulait entrer, se rangeant comme pour céder le pas à quelqu'un qui aurait été avec elle, et assurant que Marie la pressait de passer la première, en qualité d'épouse de Dieu, son fils! Elle était continuellement en extase; elle faisait des miracles, et elle continua à en faire, à la grande satisfaction du peuple espagnol.

L'exemple de Madeleine de la croix est plus frappant

Digitized by Google

encore peut-être sous ce rapport. En effet, l'œuvre de Dieu et celle du diable sont mélangées en elle, de son propre aveu. Dès l'âge de cinq ans, le démon se présente à elle sous la forme de Jésus crucifié ; il lui ordonne de se crucifier elle-même, et elle obéit. A sept ans, le démon l'emmène dans une grotte et lui fait embrasser la vie des ermites. Il la prend pour sa fiancée, car il conserve toujours la forme du Sauveur; il l'entoure de plusieurs diables qui ont les formes des Esprits bienheureux. Mais bientôt elle fait un pacte formel avec un chérubin déchu, Balban, qu'elle connaît pour ce qu'il est, qui la remplace comme abbesse du couvent de Cordoue quand elle va faire des voyages à travers les airs et qui lui fournit aussi les moyens de passer pour sainte. Tout cela finit par un exorcisme et un emprisonnement; mais les signes de la possession et ceux de la sainteté se ressemblent à tel point, que pendant les longues années de son pacte avec Balban, elle ne cessa d'être regardée comme béate. Ses miracles étaient cités en tous lieux; le peuple, les rois, les inquisiteurs et les légats du pape eux-mêmes imploraient humblement sa bénédiction. Les langes de Philippe II furent bénits par elle.

Si une possédée a passé un demi-siècle durant pour une sainte, ne semble-t-il pas qu'on aurait dû tenir pour saintes les possédées qui en divers lieux injurient leur magicien et s'offrent à lui rompre le cou? L'indignation que les diables de Loudun manifestaient contre le diable n'est guère propre à faire cesser la confusion dont nous nous plaignons.

Cette confusion est partout. Les historiens reconnaissent que les démons faisaient réussir souvent l'épreuve

Digitized by Google

du fer rouge, tandis que d'autres fois Dieu y manifestait sa puissance; ils remarquent qu'on ne peut pas se fier à l'épreuve du surnagement, parce que le démon s'en mêle. S'il y a beaucoup de personnes qui sont guéries par un secours divin, n'y en a-t-il pas quelques-unes aussi qui le sont par des secrets superstitieux? Voyez les cérémonies pieuses auxquelles les premiers tourneurs de baguette avaient recours, comparez-les aux procédés magiques que d'autres employèrent plus tard, et dites-nous si le succès ne semble pas venir tantôt du ciel, tantôt de l'enfer!

Le bon père Lebrun s'efforce de sortir de là par la théorie des pactes implicites. Il nous montre les hommes pieux et les ecclésiastiques qui faisaient tourner la baguette ignorant leurs conventions avec Satan. Il nous raconte naïvement l'histoire de plusieurs personnes qui, ayant renoncé au diable et fait le signe de la croix, ont perdu sur-le-champ la puissance de faire tourner la baguette ou mouvoir la bague. Voici un de ses récits :

« Le cardinal Cajetan fit un jour une expérience à dessein de rompre, pour l'utilité des fidèles, le pacte diabolique. Ce cardinal dit, qu'ayant pris une bague attachée à un fil, il protesta que le verset qu'on récite en cette occasion il ne le disait point en intention de faire mouvoir la bague suivant la convention du diable, mais qu'il le disait pour louer Dieu suivant l'intention du Psalmiste. Et enfin il dit qu'ayant récité le verset, la bague qu'il tenait suspendue dans le verre ne remua point. » (*Histoire critique des pratiques superstitieuses*, III, 447.)

Cela nous paraît fort simple assurément, et nous en savons assez déjà sur les phénomènes mixtes pour ne

Digitized by Google

pas douter de leur cessation absolue dès l'instant où la volonté confiante et énergique n'est plus là. En tout cas, nous assistons à un curieux spectacle : les deux surnaturels se distinguent si mal, qu'une foule d'hommes intelligents et pieux poursuivent depuis des siècles un classement à jamais impossible. Le diabolique a toujours eu grande chance de passer pour divin; juste châtiment du dualisme ! Comment voulez-vous qu'on s'habitue à l'idée que le diable guérit, que le diable délivre du diable, que le diable fait prêcher la conversion?

Personne n'a fixé clairement la limite des souverainetés rivales et de leurs prodiges semblables en tout. Personne n'a décidé non plus si les révélations des Esprits sont vraies ou fausses. Sur ce point comme sur tous les autres, on nous laisse dans le doute le plus complet. M. de Mirville seul semble admettre la vérité à peu près constante des prophéties diaboliques, puisqu'il ne cesse d'en appeler à leur parfaite réalisation. Mais, en général, on n'en sait pas si long ; on nous abandonne éperdus en présence d'une action miraculeuse peut-être céleste, peut-être infernale; en présence de prédictions peut-être fausses, peut-être vraies.

Et la conséquence forcée, la voici : à côté d'une grande peur du diable, nous avons une grande indifférence. Cet adversaire si puéril et si puissant, dont les atteintes contagieuses ne peuvent être évitées et dont les actes se confondent avec ceux du Créateur, ne saurait nous inspirer la profonde répugnance morale qu'excite le véritable Satan. Nous désirons ne pas souffrir par lui sur la terre, et ne pas être tourmentés par lui dans l'éternité; mais son empire n'est pas assez distinct, pour

Digitized by Google

que nous attachions un prix immense à ne jamais y mettre les pieds.

On se familiarise avec le diable de la tradition. Je n'en veux d'autre preuve que la manière dont son nom figure dans les conversations. Non-seulement on parle sans cesse du diable, sans qu'aucune pensée sérieuse soit éveillée au fond des cœurs, mais le personnage du diable figure dans les pièces de théâtre. Je citerai *Faust, Robert le Diable, le Freyschutz*, etc.

Que signifie cela? Que le vrai diable est parvenu à se faire oublier; que, non content d'avoir introduit sur la terre un faux Christ, il y a introduit un faux Satan. Et le second mensonge ne complète que trop bien le premier. A une rédemption qui est devenue l'effet magique du baptême, de la participation au culte d'une certaine Église et de l'accomplissement de certains rites, correspond une action diabolique qui n'est plus la tentation morale, mais la possession matérielle opérée par épidémie miasmatique et par contact, ou bien la perdition consentie par contrat. Les apôtres avaient proclamé l'amour de Dieu, la liberté glorieuse des rachetés de Christ, l'obéissance volontaire et empressée de quiconque avait saisi le pardon gratuit offert à la foi; la tradition a remplacé cela par le plus odieux et le moins élevé des sentiments : la peur du diable-châtiment. L'Évangile disait : « Résistez au diable, et il s'enfuira. » La tradition a dit : « Délivrez-vous par des moyens mécaniques et par des formules d'un ennemi qui vous attaque par les mêmes moyens. »

Quelle conception du christianisme! Que nous sommes loin de sa sereine lumière! Qui nous rendra ses saintes fois et ses terreurs sanctifiantes? Ah! retour-

nous à celui qui a brisé la tête du serpent, et qui reviendra bientôt remporter une dernière victoire. Cherchons auprès de lui la force de résister à Satan, au Satan de la Bible, et non au Satan de la magie ou des fluides, qui fait tomber la grêle et préside au sabbat, qui apparaît sous la forme d'un bouc ou d'un chat noir portant des cornes.

On se plaint du matérialisme et du panthéisme; on nous dénonce les gens qui ne croient pas au surnaturel; on se lamente, et avec raison, sur l'incrédulité d'un siècle qui se moque du diable et le met à côté de Croquemitaine; on décrit éloquemment une maladie trop réelle; et quel remède nous apporte-t-on pour la guérir? Le retour aux sorcelleries du moyen âge, aux apparitions, aux démons ridicules! On s'imagine que le matérialisme ancien guérira le matérialisme moderne! On s'imagine que le dualisme ramènera le monde vers Dieu!

Quand je me demande d'où a pu sortir toute cette conception antichrétienne qui a si profondément corrompu les âmes, qui a engendré l'incrédulité et l'a presque justifiée; je trouve avant tout les tendances naturelles de l'homme déchu, de l'homme obstinément païen et qui, ne supportant ni la grandeur, ni la spiritualité, ni la souveraineté du Dieu de la Bible, ne supporte pas davantage l'idée d'une tentation purement morale, d'une lutte qui n'a d'autre théâtre que le cœur. Mais comment l'homme révolté est-il parvenu à satisfaire son désir de remplacer la vérité par des superstitions empreintes de puérilité, de matérialisme et de

Digitized by Google

dualisme, sans rompre ouvertement avec la révélation divine? A côté de cette révélation, il a placé les traditions juives et chrétiennes; à côté des livres saints, il a placé les apocryphes. C'est là qu'on découvre l'origine de chacune des doctrines que nous combattons et que la Bible condamne en termes exprès.

Il va d'ailleurs sans dire, qu'avant de puiser dans les apocryphes et dans la tradition, on a cherché à trouver dans la Bible elle-même quelque prétexte aux nouvelles croyances. Deux ou trois gros contre-sens ont fourni ces prétextes-là. J'ai déjà rappelé la transformation des mages en magiciens et de tous les hommes nommés devins en devins véritables, en sorciers armés effectivement du pouvoir d'opérer des prodiges; je citerai encore les passages où Osée et divers prophètes parlent du *bois*, de *consulter le bois*, et où l'on s'efforce de découvrir autre chose qu'une allusion aux idoles païennes, ou aux baguettes des prétendus sorciers. Si l'Écriture n'a pu nommer le bois sans lui attribuer un pouvoir réel et sans y supposer l'habitation fluidique des mauvais Esprits, il est évident aussi qu'elle n'a pu employer cette expression : « Achab *s'était vendu* pour faire ce qui déplaît à l'Éternel, » sans reconnaître les pactes avec Satan! Achab a signé un parchemin, puisqu'il s'est vendu!

Il faudrait encore mentionner ici la fameuse légende sur l'union des anges avec les femmes. Que de fables sont sorties de là! Quelle belle occasion d'introduire ici-bas des êtres extraordinaires! Et cependant le texte de la Genèse (VI, 2) est aussi simple et aussi clair que possible : « Les fils de Dieu, voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour leurs femmes

de toutes celles qu'ils choisirent. » Or les chapitres précédents ont été précisément consacrés à deux énumérations; le chapitre cinquième renferme celle des fils de Dieu, de la race fidèle dont Seth fut le père, et dont il est dit : « Alors on commença d'appeler du nom de l'Éternel; » le chapitre quatrième renferme celle des fils des hommes, de la race sortie de Caïn. Tant que les deux races demeuraient distinctes, il y avait espoir; mais dès que les fils de Dieu eurent commencé à prendre leurs femmes parmi les incrédules, le grand châtiment devint nécessaire et le déluge fut annoncé.

Voilà ce qu'on a pu trouver dans la Bible. Comme on le voit, même en faussant le sens naturel de ces passages, ils ne fournissent pas grand'chose. Le faux surnaturel avait besoin d'une autre base; les apocryphes et la tradition la lui ont fournie.

Le diable du moyen âge fait déjà son apparition dans le livre de Tobie. Il dispose de la vie des hommes, car il étrangle les sept premiers maris de Sara. On connaît Asmodée, le démon voluptueux, véritable type du Satan qui préside au sabbat. On sait également que les procédés matériels pour se préserver du diable figurent dans le même livre; l'ange Raphaël instruisit Tobie à mettre le cœur d'un poisson sur des charbons ardents, l'assurant que cette fumée chassait toute espèce de démons.

La tradition ne pouvait manquer d'achever ce que les apocryphes avaient si bien commencé. Si nous consultons d'abord la tradition juive, nous verrons la cabale composer des formules magiques au moyen des combinaisons de lettres ou de nombres; nous verrons

Digitized by Google

les rabbins évoquer ainsi les anges ou les âmes des morts, comme la sorcellerie évoquera plus tard les démons. Les procédés diffèrent peu : ce sont des formules, des prières douées d'une vertu spéciale, des crânes retirés du cimetière et placés au milieu d'un nuage d'encens. Les rabbins assurent que des patriarches, des prophètes et d'anciens rois se sont montrés sur la montagne de Garizim. Ils affirment que les génies des montagnes (dont nous avons retrouvé la mention perpétuelle dans les talismans découverts à Babylone), étaient des créatures que Dieu avait laissées imparfaites le vendredi soir, et qu'il n'avait pu achever étant prévenu par le jour du sabbat !

Que ne lit-on pas dans la tradition rabbinique ! Nous y voyons Adam marié une première fois à une sorcière nommée Lilith, qui est la mère des diables. Cette mégère (voir *Calmeil*, 1—142) refusa de se soumettre aux volontés de son époux. Les conseils qui lui furent transmis par les anges, de la part de Dieu, ne changèrent rien à ses résolutions. Un jour enfin, après avoir invoqué le nom de Jéhovah, conformément aux règles de la cabale, elle prit son vol et disparut à travers les airs. Lilith ou la sorcière était l'épouvantail des Juifs. Les enfants étaient-ils décimés par une épidémie, le peuple disait que c'était Lilith, transformée en spectre aérien, qui les mettait à mort. Les anciens de la synagogue confirmaient sur ce point l'opinion du peuple. Aussi les nouvelles accouchées avaient-elles soin de faire inscrire sur les murs intérieurs de leur habitation les noms de trois anges réputés favorables à l'enfance. On écrivait en même temps sur le dehors de la maison le nom d'Adam et

d'Ève, et un peu plus loin on mettait ces mots : Hors d'ici Lilith! La terre était d'ailleurs peuplée de sorcières affiliées à la secte de Lilith; elles ne cessaient de rôder dans le silence des nuits, visitant les familles à leur insu, caressant les enfants et finissant par les étouffer.

Le Talmud ne parle pas seulement de Lilith, il décrit aussi les lamies à corps de serpent et les lamies type de nos vampires. Il y avait donc là les principaux éléments du surnaturel diabolique qui s'est développé plus tard. Ce que la tradition juive avait ébauché, la tradition chrétienne l'a conduit à la perfection.

Dès le second siècle, *le pasteur* d'Hermas métamorphose nos bons et nos mauvais instincts en autant d'Esprits qui cherchent à nous gagner. Les *Clémentines* nous présentent toute une série de révélateurs diaboliques faisant face à la série des prophètes ; Ève est à la tête de cette révélation infernale ! Bientôt paraissent les possédés et la contagion magique qui livre au diable les âmes et les corps. La légende de Simon le magicien est suivie d'une foule d'autres ; les Pères du IIIe et du IVe siècle ouvrent à l'envi la porte aux prodiges sataniques, ils vivent dans une atmosphère de surnaturel, non dans celle qui suppose l'action incessante du Dieu qui convertit, qui guérit et qui exauce, mais dans celle des miracles proprement dits, des signes, des merveilles évidemment inconciliables avec les lois du monde physique, merveilles que les chrétiens accomplissent contre Satan et que Satan accomplit contre les chrétiens. A partir de ce moment, il est convenu que les démons déploient partout une puissance dont ils ont déjà donné des preuves pendant le règne du paga-

Digitized by Google

nisme, inspirant les oracles, gouvernant le vol des oiseaux et se glissant dans les entrailles des victimes. Le char est lancé, il roulera jusqu'au bas de la pente et personne ne songera à l'arrêter. Gerson lui-même ne demandait-il pas qu'une correction sévère fût infligée à ceux qui, de son temps, mettaient en doute les prodiges de Satan!

Et maintenant, je m'arrête. J'ai suffisamment indiqué l'origine de tant de folies, et je ne saurais mieux terminer ce long chapitre qu'en invitant le lecteur à refléchir sur l'opposition fondamentale et sans réserve que je viens de signaler entre le Satan de la tradition et le Satan de l'Écriture. J'espère qu'il ne se bornera pas à en conclure qu'il faut repousser du pied ce hideux amas de croyances non moins odieuses que puériles; il en conclura que la religion révélée est d'une incomparable beauté.

C'est chose vraiment admirable de la suivre ainsi à travers les siècles. A sa droite et à sa gauche, sous un drapeau ennemi et sous sa propre bannière, s'agitent une foule d'erreurs grossières; paganisme, livres apocryphes, tradition juive et tradition chrétienne, on ne sait à qui donner la palme de l'absurdité. Les philosophies ne réussissent pas mieux; les pouvoirs magiques, l'âme du monde jouent leur rôle dans les plus brillants systèmes. Socrate a son démon familier, et les néoplatoniciens viennent aboutir à l'extase, en attendant que les philosophes unitaires du XIXe siècle inventent les Esprits des tables tournantes. Or, au milieu de ces folies successives, les écrivains bibliques parcourent leur longue carrière de quinze cents ans; ils franchissent les temps éclairés et les temps obscurs; ils

Digitized by Google

écrivent en Arabie, en Judée, dans la Babylonie, dans la Grèce ou à Rome ; et dans ces situations si diverses, ces hommes si divers eux-mêmes ne dévient pas un seul instant de la voie royale, de la voie droite et divine ; de la Genèse à l'Apocalypse, de Moïse à Jean, il ne se glisse pas une idée fausse ou une superstition dans les pages sacrées ; les anges, les démons, la sainteté divine et la perversité humaine, la voie miséricordieuse du salut, le surnaturel céleste ou diabolique, tout se déploie et se révèle successivement, rien ne se modifie et ne se contredit.

En présence d'un pareil spectacle, il vaut la peine de se recueillir un moment.

CHAPITRE VI

EXPLICATION NATURELLE DU PRÉTENDU SURNATUREL.

Pour plusieurs de ceux qui m'ont suivi jusqu'ici, la question est maintenant résolue. Ce que nous avons dit du témoignage, et surtout ce que nous avons dit de la Bible, leur a sans doute paru décisif. Forcés d'opter entre le surnaturel de l'Écriture et le surnaturel qu'on nous somme d'admettre sur la foi d'une multitude de témoins, ne connaissant aucun moyen de concilier deux faits qui se contredisent et qui s'excluent sur tous les points, ils n'hésitent pas à déclarer que les preuves du christianisme sont un peu plus fortes à leurs yeux que celles de la sorcellerie.

Convient-il cependant que nous en restions-là? je suis loin de le penser. La Bible n'est un argument que vis-à-vis de ceux qui y croient, et ceux même qui y croient ont droit à une démonstration complète. Tant qu'il reste une considération grave à présenter, mon

Digitized by Google

devoir n'est pas rempli. Ce n'est certes pas dans un temps comme le nôtre et dans une discussion comme celle-ci qu'il est permis de s'arrêter devant l'inconvénient d'avoir trop raison. Or il est un côté du problème que nous n'avons pas abordé encore ; si nous rejetons l'explication surnaturelle des phénomènes étranges que rapporte l'histoire et qui se produisent autour de nous, possédons-nous une explication naturelle qui en rende suffisamment compte?

Cette explication existe. Je vais l'indiquer.

Lorsque nous nous plaçons en présence de l'immense quantité de faits extraordinaires que certifient les témoignages anciens et contemporains, nous découvrons sans peine qu'une première partie de ces faits trouve son explication dans la fraude des uns et dans la crédulité des autres. Mais ce n'est pas sur cette première partie, considérable d'ailleurs, que j'aurai à m'appesantir : chacun ici devancerait ma pensée ; je n'écris pas pour exposer compendieusement ce que tout le monde sait.

Ce n'est qu'après avoir retranché les fraudes proprement dites et les grossières erreurs, ce n'est qu'alors qu'on rencontre la vraie difficulté. Voici des faits très-nombreux encore qui sont sincèrement affirmés et qui ne peuvent pas ne pas avoir une réalité ou objective ou du moins subjective. Là se montre en général l'insuffisance des solutions qu'ont coutume d'indiquer ceux qui repoussent le surnaturel. Un seul principe ne saurait rendre compte de tous les phénomènes, de même qu'un seul remède ne saurait guérir toutes les maladies. Je sais bien que la médecine a souvent poursuivi la chimère du remède unique ; ce serait commode, et l'explication unique des phénomènes prodigieux

Digitized by Google

serait commode aussi. Par malheur, nous n'avons pas à nous préoccuper du commode; nous avons à chercher le vrai.

Or essayez d'expliquer tous les faits par l'excitation nerveuse! Vous n'y parviendrez pas. Cependant l'excitation nerveuse rend compte d'un fort grand nombre; elle produit des merveilles de force, de souplesse, d'insensibilité, de développement physique et intellectuel.

Essayez ensuite d'expliquer tous les faits par l'action de certains fluides! Vous n'y parviendrez pas davantage. Cependant les fluides sont un pas de plus vers la solution complète, car ils rendent compte de divers phénomènes absolument incompréhensibles sans eux, en particulier de ceux du magnétisme animal et des tables tournantes. Ils donnent aussi le mot de bien des accidents mystérieux que racontent les histoires de sorcellerie et de possession.

Essayez enfin d'expliquer tous les faits par l'hallucination à ses différents degrés : hallucination d'un sens ou hallucination complète, hallucination individuelle ou hallucination collective! Vous prouverez trop et trop peu; vous dépasserez le but, ce qui est une manière de le manquer. Personne ne croira que l'hallucination ait régné universellement et exclusivement pendant tant de siècles. Cependant l'hallucination rend compte de bien des choses; elle a joué et joue un rôle plus important qu'on ne le pense d'ordinaire; la plupart des prodiges qu'on nous rapporte, les aveux des sorciers, les musiques qu'on entend, les lumières qu'on voit encore aujourd'hui semblent être autant d'hallucinations.

Digitized by Google

Nous aurons à le démontrer. Voici, en attendant, comme on le voit, le plan de ce chapitre, qui est destiné à prouver que les explications naturelles et suffisantes ne font pas défaut aux phénomènes soi-disant surnaturels. Faire d'abord la part de la fraude et de la crédulité grossière; considérer ensuite successivement l'excitation nerveuse, l'action fluidique et l'hallucination, en montrant que les effets qu'elles produisent sont précisément ceux qui constituent le merveilleux.

Dans les chapitres spéciaux réservés aux diverses manifestations du surnaturel apocryphe, j'aurai à compléter ma solution, en revenant avec détail sur l'application des principes que je me borne à indiquer maintenant.

Écartons donc, en premier lieu, ce qu'il y a de moins sérieux dans la question. Une crédulité ignorante et une fraude plus ou moins pieuse rendent compte de beaucoup de faits. Il est même probable que nous ne leur ferons jamais une assez grosse part. Faute de connaître les circonstances réelles des événements, nous sommes sujets à voir des prodiges là où nous ne découvririons rien moins que cela, si nous savions comment les choses se sont passées. Je me rappelle qu'au moment où je revenais au Caire, après mon excursion en Nubie, il n'était bruit que du miracle du Dosch qui venait d'avoir lieu selon l'usage, afin de célébrer la naissance de Mahomet; le cheval portant son dévot cavalier avait opéré son trajet en foulant aux pieds les Fellahs couchés les uns contre les autres. J'eus l'indiscrétion de m'informer alors, j'insistai pour savoir

exactement s'il était vrai, à un degré quelconque, que les fidèles ne se ressentissent pas des suites de leur dévouement; or j'appris qu'il y avait des morts et des mourants, que la cérémonie s'était terminée dans le sang, qu'on s'était hâté d'emporter les victimes et d'étouffer leurs hurlements de douleur; j'appris en outre qu'il en était toujours ainsi.

Cela n'empêche pas, bien entendu, que le miracle ne réussisse chaque année, et que de nombreux témoins, ravis d'enthousiasme, ne soient prêts à en faire serment. J'ai cité cet exemple, qui me permettra de passer outre et d'en appeler aux souvenirs personnels de chaque lecteur. Qui de nous n'a pas sa provision d'anecdotes bien fantastiques et bien avérées, dont il ne croit pas le premier mot? Nous avons tous entendu parler de la bête des Cévennes qui donna tant de mal aux patrouilles du Gard, vers le commencement de la Restauration; nous n'ignorons pas qu'elle dévorait les femmes, en ayant soin de poser à part les épingles qui attachaient leurs vêtements; il y avait là l'étoffe d'une belle légende, de quelques bons procès de sorcellerie. Nous, sceptiques, nous nous sommes contentés de rire; et nous avons bien fait.

Il ne faut pas être un grand philosophe pour comprendre que, porté comme il l'est au merveilleux, et poussé dans le même sens par les contes de nourrice ou par les autres sottises dont on a bercé son enfance, l'homme manque rarement de supposer une cause surnaturelle partout où la cause naturelle n'apparaît pas clairement, faute d'enquête suffisante. La fraude a joué d'ailleurs un grand rôle dans la production des merveilles. J'en ai cité plusieurs preuves; j'en présenterai

Digitized by Google

bientôt une plus illustre : la prétendue possession des ursulines de Loudun, et l'assassinat judiciaire de Grandier. En attendant que j'examine cette affaire avec toute l'attention qu'elle mérite, je rappellerai deux ou trois anecdotes curieuses qui montrent, qu'indépendamment de l'intérêt religieux qui de tout temps et en tout pays a été le grand fabricateur de prodiges, il est d'autres intérêts qui ont travaillé à cette triste fabrication. Parfois aussi un simple hasard ou une plaisanterie ont pu y contribuer.

Érasme raconte dans une de ses lettres l'aventure d'un homme qui, voulant effrayer sa nièce, la dégoûter du monde et la faire entrer au couvent, s'avisa de se déguiser en fantôme et de pénétrer ainsi dans sa chambre. La nièce eut quelque soupçon; elle ne recourut pas aux exorcismes, mais au bras vigoureux d'un homme armé d'un bon bâton; le prétendu fantôme en eut bientôt assez, et implora sa grâce.

Le père Lebrun rapporte une histoire qui ne diffère de la précédente que par la moralité des acteurs. Cette fois c'est un père qui veut détourner son fils du mauvais train de vie auquel il s'abandonne. La tapisserie est coupée, et un spectre s'introduit secrètement pendant que le jeune homme lit. Tout à coup une voix retentit à son oreille : « Corrige-toi! corrige-toi! » Il se corrigea, dit-on; mais il aurait pu devenir fou, et le père assurément jouait gros jeu.

Écoutez encore ces deux récits empruntés au même auteur :

« Une servante de la rue Saint-Victor étant descendue dans la cave, en remonta avec une frayeur sans égale, en s'écriant qu'elle venait de voir une âme entre deux

Digitized by Google

tonneaux. On se moqua d'elle. Les plus hardis y descendirent; mais ils en remontèrent aussi promptement et avec autant de frayeur que cette pauvre servante. Tout aussitôt le bruit courut par tout le quartier qu'un esprit revenait dans cette cave, et il se trouva plus de vingt témoins *de visu* qui tous le rapportèrent comme la chose du monde la plus assurée. Tant de témoignages étaient bien capables d'embarrasser des esprits faibles. Néanmoins, admirez les effets du hasard et de la faiblesse humaine! Le chariot de l'Hôtel-Dieu ayant versé près de cette maison, où l'on disait que l'Esprit revenait, et les corps étant tombés sur le pavé, il en passa un par le soupirail de la cave, lequel tomba entre deux muids et y demeura tout droit. Voilà ce qui donna lieu à cette fausse croyance. »

« Les locataires d'une maison située à Lyon, dans la place des Terreaux, furent obligés d'en sortir, ne pouvant plus résister aux frayeurs que leur causait toutes les nuits la vue d'un spectre épouvantable qui faisait la ronde de toutes les chambres en poussant des hurlements affreux. Déjà plusieurs années s'étaient écoulées que personne n'osait non-seulement habiter dans cette fatale maison, mais même en approcher, tant la peur était universellement répandue. Les propriétaires avaient presque renoncé au droit qu'ils y avaient, quand cette nouvelle vint aux oreilles d'un soldat du régiment d'Artois. C'était un jeune homme intrépide, et qui bien loin d'avoir peur des Esprits, disait sans cesse qu'il ne serait jamais plus satisfait que lorsqu'il en pourrait voir. Il y avait de quoi contenter son envie. On lui proposa une grande récompense.... Il porte dans la maison une bonne provision de vin, de

Digitized by Google

tabac et de chandelles, et attend de pied ferme l'arrivée du spectre. Déjà le jour était prêt de paraître, et il désespérait de rien voir, quand il entendit tout à coup un bruit effroyable et des mugissements furieux. Il se tient sur ses gardes, met le pistolet à la main, et sans s'émouvoir il regarde tranquillement avancer l'Esprit. La contenance du soldat effraya le revenant; il n'était pas accoutumé à trouver de pareilles sentinelles, et celui qui faisait peur aux autres eut pour le coup peur à son tour : il s'enfuit. Le soldat le poursuit; il descend les montées, l'autre en fait de même, lui tenant toujours le pistolet dans les reins. L'Esprit se jette enfin dans une trappe qui était au bout de la montée d'un caveau par où il avait fallu passer. Notre intrépide n'hésite point de s'y jeter après lui. Quel fut son étonnement d'y rencontrer, au lieu d'une assemblée de sabbat, une fort bonne compagnie et quelques-uns de sa connaissance ! Le spectre se démasque sur-le-champ, se dépouille du lugubre vêtement dont il était revêtu, et se jette aux pieds du soldat qui lui faisait une frayeur inconcevable avec son pistolet. Vous êtes impatient, monsieur, d'apprendre le dénoûment de cette aventure : c'étaient de très-honnêtes faux monnayeurs qui, pour travailler en sûreté à leur petit commerce, s'étaient avisés de ce stratagème. » (*Histoire des pratiques superstitieuses*, IV, 417 à 424.)

On fit asseoir le soldat; il but et mangea avec eux le reste de la nuit, et dès le matin il leur conseilla d'aller chercher gîte ailleurs, disant que, pour lui, il allait découvrir tout le mystère, et se faire payer de la somme qu'on lui avait promise. Combien de maisons hantées par les revenants auraient été délivrées de

Google

leurs fantômes, si elles avaient été visitées par des soldats d'Artois le pistolet au poing !

Il y a donc une déduction énorme à faire dans le surnaturel qui demande explication. Une foule de miracles, de possessions et d'apparitions ne méritent pas l'honneur d'une discussion sérieuse. J'en dirai autant des pressentiments en général, et aussi de beaucoup de rêves et de soi-disant prophéties.

Quant aux pressentiments, comme ils sont bâtis à notre insu sur la connaissance que nous avons des faits, comme nous pressentons ce que le raisonnement nous montre probable ou du moins possible, comme nous oublions d'ailleurs (je l'ai déjà dit) les quatre-vingt-dix-neuf pressentiments non réalisés pour ne nous rappeler que celui qui a paru l'être, comme nous complétons instinctivement la prévision d'après l'événement, il en résulte que rien n'est moins extraordinaire. N'oublions pas, au reste, que l'impression même produite par certains pressentiments n'en assure que trop souvent la confirmation ultérieure. M. Brière de Boismont rapporte (223) la lettre d'une personne qui eut le bon sens de ne pas mourir après un rêve détaillé lui annonçant sa mort dans les vingt-quatre heures; mais voici comment la lettre se termine : « Si j'avais été assez faible pour croire à cette idée, je serais mort en effet. »

C'était dans un rêve que le pressentiment s'était manifesté. Pressentiments et rêves, c'est tout un. Notre âme est en proie à des préoccupations dont peut-être nous n'avons pas conscience. Dans cet état, elle enfante un grand nombre d'images plus ou moins saisissantes qui troublent notre sommeil et notre veille. Parmi ces

Digitized by Google

images il s'en trouve parfois une qui coïncide à peu près avec les événements; celle-là se raconte, se transmet, s'embellit, et finit par devenir un des arguments sur lesquels s'appuie la théorie des rêves et des pressentiments [1].

Si nous passions en revue les songes les plus fameux, nous leur trouverions le caractère que je viens d'indiquer. Cela est tellement puéril au fond, que le problème du surnaturel, réduit à de tels éléments, ne mériterait pas l'attention des gens sensés.

J'entends parler d'un pasteur écossais, qui, s'éloignant de chez lui, voit en songe sa maison en flammes et son enfant exposé à périr. Il se hâte de retourner sur ses pas; l'incendie venait d'éclater en effet; le pasteur s'élance dans les flammes et en arrache son jeune fils. J'admets l'entière vérité du fait; mais on ne nous dit pas si ce même ministre n'a pas eu avant et après des centaines de songes non moins précis, et qui ont été passés sous silence parce que rien n'est venu les confirmer. On ne nous dit pas si la négligence connue d'un domestique, la fréquence des incendies antérieurs, la violence du vent ou telle autre circonstance

[1] Je fais, au sujet des songes, la même réserve que j'ai faite au sujet des miracles. Je ne soutiens pas (car je n'en sais rien) que Dieu n'ait jamais opéré de miracles depuis les apôtres et n'ait jamais envoyé de songe surnaturel; je soutiens d'abord que la continuation de ces faits n'est aucunement annoncée par l'Écriture, ensuite que les récits qui nous sont parvenus portent avec eux leur réfutation. Il est d'ailleurs évident que Dieu se sert de nos songes pour nous avertir et nous ramener au droit chemin, comme il se sert de toutes les pensées de notre intelligence, de tous les sentiments de notre cœur et de tous les événements de notre vie.

Digitized by Google

ne facilitaient pas la prévision. Quant à l'enfant retiré du feu, il est bien clair que cette circonstance n'ajoute rien à la valeur du songe. Il était impossible que la maison brulât sans que l'enfant courût ce danger, et il était impossible que son père rêvât d'incendie sans que cette image se présentât en première ligne.

Il est encore plus aisé d'expliquer naturellement les songes qui ont une renommée historique. Que le roi Jacques, sachant son fils à Londres pendant la peste, ait vu en rêve ce fils avec une croix sanglante sur le front, et qu'il ait reçu ensuite la nouvelle de sa mort, il n'y a rien là qui ne soit parfaitement simple. Que Calpurnie, femme de César, ait vu en rêve son mari percé de coups de poignard la veille du jour où il devait périr au sénat, ceux qui savent à quels dangers croissants et quelles menaces le dictateur était en butte n'auront garde de s'en étonner.

On cite souvent, d'après les écrivains de l'antiquité, l'aventure de deux amis qui, arrivés à Mégare, y furent logés séparément. A peine l'un des deux est-il endormi, qu'il voit devant lui son ami, qui, d'un air triste, lui dit que son hôte a formé le projet de l'assassiner. Persuadé qu'il est abusé par un songe, le dormeur s'obstine à ne pas bouger. L'image et les supplications se renouvellent; il se dispose à aller trouver son ami, quand celui-ci apparaît une troisième fois, pâle, sanglant et défiguré : « Malheureux, lui dit-il, tu n'es point venu quand je t'implorais! c'en est fait. Maintenant venge-moi. Au lever du soleil, tu rencontreras à la porte de la ville un chariot rempli de fumier ; arrête-le et ordonne qu'on le décharge ; tu trouveras mon corps caché au milieu. » A cela je n'ai rien à

objecter, si ce n'est que l'autorité de Cicéron ne prouve en aucune manière ni la réalité du fait ni surtout l'exactitude des circonstances qui seules lui donnent un air de merveilleux. Il est possible que deux voyageurs aient logé à Mégare, que l'un d'eux, secrètement frappé par certains incidents, ait éprouvé une inquiétude qui s'est traduite en songe. Ce qui serait étonnant, c'est que les grands crimes pussent s'accomplir toujours sans que ni les préparatifs, ni les physionomies, ni la mauvaise renommée des meurtriers fissent naître à l'avance aucun vague pressentiment. Resterait le char de fumier; mais je réclame une enquête, et jusqu'à ce qu'elle ait eu lieu dans les formes, je tiens cet embellissement pour apocryphe.

Si les pressentiments ne sont qu'un raisonnement (parfois fondé) que nous faisons à notre insu, d'après les faits qui nous sont connus; si les songes ne sont que les pressentiments chez l'homme endormi, je ne crains pas d'ajouter que les prédictions colportées dans le monde ne sont que ces mêmes pressentiments, revêtus d'une forme plus prétentieuse. Il n'y a, dans tout cela, qu'un seul phénomène, et un phénomène qui doit son apparence extraordinaire à l'omission de ses perpétuelles bévues, d'abord; ensuite, à la forme inconsciente que revêt ici le procédé d'argumentation.

Les prédictions célèbres ne sont que des pressentiments fort naturels, tels qu'il doit en naître parfois dans un esprit observateur et sagace. Le duc de Saint-Simon, que j'aime à citer à cause de sa loyauté incontestée, rapporte, avec beaucoup d'admiration, une prétendue prophétie de Vittement. C'était à l'époque où commençait à poindre la fortune de Fleury. Il

Digitized by Google

venait de recevoir le chapeau de cardinal; ancien précepteur du roi, auquel il inspirait une confiance absolue, il n'était pas difficile de prévoir qu'il deviendrait premier ministre et qu'il conserverait longtemps ce poste. On peut juger, d'après cela, s'il fallait être sorcier pour s'exprimer comme Vittement : « Sa toute-puissance, dit-il à Bidault, durera autant que sa vie, et son règne sera sans entrave et sans trouble. Il a su lier le roi par des liens si forts, que le roi ne les peut jamais rompre. Ce que je vous dis là, c'est que je le sais bien. Je ne puis vous en dire davantage; mais si le cardinal meurt avant moi, je vous expliquerai ce que je ne puis faire pendant sa vie. »

Je ne suis pas beaucoup plus frappé des prophéties de Savonarole sur l'entrée des Français en Italie. « Il avait toujours assuré la venue du roi, écrit Philippe de Commines, disant qu'il était envoyé de Dieu pour chasser les tyrans d'Italie, et que rien ne pourrait résister ni se défendre contre lui. Avait dit aussi qu'il viendrait à Pise, et qu'il y entrerait, et qu'en ce jour mourrait l'État de Florence. Et ainsi advint, car Pierre de Médicis fut chassé ce jour. » Prévoir l'invasion française et ses conséquences sur l'État toscan, n'était pas chose fort malaisée. Remarquons, d'ailleurs, que d'autres prophéties de Savonarole, relatives à la réforme de l'Église par l'épée, n'ont pas été confirmées par l'événement, et sont restées dans l'ombre, selon l'usage.

On raconte que l'archevêque de Vienne annonça à Louis XI la mort de Charles le Téméraire. Au moment où Louis XI entendait la messe, à l'église de Saint-Martin de Tours, l'archevêque embrassa le roi, et lui

Digitized by Google

dit : « Sire, Dieu vous donne la paix et le repos. Vous les avez si vous voulez, *Quia consummatum est.* Votre ennemi, le duc de Bourgogne, est mort ; il vient d'être tué, et son armée desconfite. » J'ignore si l'anecdote n'a pas été arrangée après coup ; l'addition de deux ou trois petits mots plus précis ne fait point mal en pareil cas. Ce qui est certain, c'est qu'au point où en étaient les choses entre Charles le Téméraire et les Suisses, ses anciens vainqueurs, il était permis de deviner que la lutte désespérée de Nancy (dont le moment probable était connu) ne se terminerait pas sans entraîner la ruine et probablement la mort d'un prince aussi vaillant et aussi fier que le duc de Bourgogne.

Les prédictions relatives à la révolution française ont abondé. Comment en aurait-il été autrement? Tout le monde sentait venir la grande tempête. Louis XV lui-même allait répétant : « Ceci durera bien autant que moi. » Quand le mont Vésuve commence à trembler, personne n'ignore à Naples que l'irruption va avoir lieu. Je ne saurais donc m'émerveiller, quand on me rappelle que le père Beauregard prêchait à Notre-Dame, en 1776, un sermon contenant ces phrases : « Oui, vos temples, Seigneur, seront dépouillés et détruits, vos fêtes abolies, votre nom blasphémé, votre culte proscrit. Mais qu'entends-je, grand Dieu! Que vois-je! Aux saints cantiques qui faisaient retentir les voûtes sacrées en votre honneur, succèdent des chants lubriques et profanes. Et toi, divinité infâme du paganisme, impudique Vénus, tu viens ici même prendre audacieusement la place du Dieu vivant, t'asseoir sur le trône du Saint des saints, et recevoir l'encens coupable de tes nouveaux adora-

Digitized by Google

teurs ! » Il serait étrange, en effet, qu'en cherchant bien, parmi les déclamations oratoires d'un temps où les convulsions sociales étaient universellement pressenties, et où l'Église catholique, en particulier, voyait se dresser devant elle le terrible bilan de son passé, on n'eût pas découvert quelques phrases qui pussent s'ajuster, après coup, avec la réaction irréligieuse, avec les saturnales révolutionnaires et avec les détestables parodies de la déesse Raison.

Je ne connais qu'une prédiction digne de ce nom, celle de Cazotte.... Resterait à savoir ce qu'il faut en croire et jusqu'à quel point la Harpe a brodé sur le thème vrai des pressentiments de l'illuminé. Je me défie énormément des prophéties qui n'ont pas *date certaine*, que la publicité n'a pas enregistrées et paraphées en quelque sorte avant l'événement. Lorsqu'on les publie après, on est sujet à les arranger. S'il m'est permis d'exprimer ici toute ma pensée, je dirai que Cazotte a probablement prophétisé en termes généraux comme le père Beauregard. Peut-être a-t-il déclaré aux philosophes et aux grandes dames qui l'entouraient que la catastrophe nationale les écraserait tous; peut-être même a-t-il parlé de poison en s'adressant à Condorcet qui professait du penchant pour ce genre de suicide; peut-être a-t-il parlé de conversion en s'adressant à la Harpe; mais les fameux détails, ceux qui font le surnaturel du discours, les vingt-deux coups de rasoir de Chamfort, Vic d'Azir se faisant ouvrir les veines six fois en un jour pendant un accès de goutte, voilà ce que l'auteur a certainement ajouté à l'époque où il a rédigé ses souvenirs. Ceux des convives de Cazotte qui avaient survécu n'auraient eu garde de contester

Goog

pour si peu de chose. Or ce peu de chose c'est tout, et les pièces publiées en temps utile échappent seules au soupçon de semblables embellissements.

Débarrassons-nous par conséquent une fois pour toutes de ce merveilleux de mauvais aloi qui ne repose en réalité sur rien. Celui-ci a menti effrontément; celui-là a enjolivé honnêtement; un autre a donné une forme saillante aux prévisions générales; un quatrième a rencontré une de ces coïncidences fortuites qui demeurent dans la mémoire des peuples. Quelle valeur cela a-t-il? aucune. L'explication de pareils prodiges est trouvée depuis longtemps : la crédulité humaine a d'infatigables complaisances. Qui donc l'ignore?

S'il est nécessaire d'expliquer des merveilles, ce ne sont pas celles-là. Il en est qui appellent à plus juste titre l'attention des penseurs. Nous allons concentrer sur elles notre examen. Placé en face des problèmes véritables, nous essayerons d'en donner la solution; non une solution telle quelle, mais une solution solide et sensée.

Les solutions telles quelles ont toujours couru le monde. Elles ont contribué à consolider les superstitions, car une erreur mal attaquée est une erreur affermie. J'en citerai un seul exemple : le rôle immense que le système des *petits corps* a joué dans l'explication naturelle des prodiges. Ce système, très-digne d'intérêt comme pressentiment vague du fluide nerveux dont on nous conteste encore l'émission et dont les tables tournant sans contact achèvent de démontrer la réalité, ce système, dis-je, n'en est pas moins puéril comme solution du problème du surnaturel.

Lisez le dialogue de Plutarque sur la cessation des

oracles, vous y verrez des philosophes qui exposent le plus gravement du monde que certains atomes ont la propriété de faire prédire l'avenir. Il sort de la terre un écoulement de petits corps qui produisent cet effet. De même que la terre donne naissance aux plantes, de même elle exhale des vapeurs qui communiquent la faculté de deviner. La vapeur est-elle subtile et abondante, elle agite la prêtresse et lui dicte de bons vers. La vapeur a-t-elle moins de force, l'enthousiasme diminue et le mérite des vers baisse aussi. Les corpuscules deviennent-ils encore plus rares, il faut se contenter de vile prose. Enfin disparaissent-ils entièrement, les oracles se taisent.

C'était donner beau jeu, on en conviendra, à ces rieurs qui demandaient quelles forces avaient donc les atomes prophétiques et qui invitaient les philosophes à leur dire également quel rapport il y avait entre le poumon d'un taureau et la victoire ou la défaite d'une armée.

Mais le système des petits corps ne s'est pas découragé; il a traversé les siècles, et peut-être a-t-il dû sa persistance à la grande vérité latente qui lui servait de base à son insu. Quoi qu'il en soit, et tout fluide mis à part, il est impossible de ne pas s'étonner de l'aplomb avec lequel les cartésiens rendent raison des faits extraordinaires. C'était le moment où la baguette divinatoire faisait ses plus illustres exploits; elle tournait sur les métaux précieux; elle tournait sur les sources, elle tournait sur la trace des meurtriers. Rien de plus simple, à entendre ces messieurs! Pourquoi les petits corps qu'exhale un louis d'or ne mettraient-ils pas un bâton en mouvement? Pourquoi ne serait-il

pas resté sur les bords du Rhône (en dépit de la bise) des corpuscules exhalés par l'assassin que poursuivait Aymar, corpuscules qui avaient pour effet d'agiter sa branche de coudrier?

De là aux corpuscules émis par la lune ou par les astres et à leur influence sur notre destinée, il n'y a pas extrêmement loin. Les amulettes et les talismans se justifieront de la même manière, et les possessions sataniques par voie d'infection matérielle ou de miasmes rentreront pareillement dans la théorie.

Si j'ai rappelé en quelques mots celle des explications naturelles qui a eu le plus de succès, c'est que je tiens à établir un contraste absolu entre la simple solution que notre temps entrevoit et les tentatives désespérées dont les siècles précédents ont été témoins.

Parmi les faits extraordinaires que nous avons à examiner parce qu'ils sont réellement extraordinaires, figurent en première ligne ceux qui s'expliquent par l'excitation nerveuse.

Je dis l'excitation nerveuse, et non le fluide nerveux ou tout autre fluide. Indépendamment de toute action fluidique (on peut du moins le penser), il y a dans un état de vive excitation des manifestations de vigueur, de souplesse, de sensibilité et aussi d'insensibilité qui frappent d'étonnement. Comme ceci n'est pas contesté, je ne m'y arrêterai guère.

On sait l'histoire de l'attaque d'Oran par les Espagnols. Dans l'entraînement de l'assaut, les murailles furent escaladées; or le lendemain, aucun des vainqueurs n'aurait pu exécuter de sang-froid le même

Digitized by Google

tour de force. J'ai entendu raconter qu'une explosion partielle de poudre ayant eu lieu dans l'arsenal d'une ville de la Suisse française, une terreur bien naturelle s'empara des ouvriers; ils se précipitèrent vers une ouverture, ils y passèrent tous. Or l'ouverture était si petite, que plus tard ils essayèrent vainement d'y repasser; aucun d'eux n'y parvint.

Les physiologistes et les médecins les plus circonspects admettent que l'excitation morale est capable d'agir puissamment sur la santé. Elle opère des cures presque instantanées; elle modifie parfois jusqu'à la forme extérieure de tel ou tel membre.

Nos facultés et nos sens sont susceptibles d'un développement qui semble miraculeux. Cabanis parle de maladies singulières dans lesquelles les organes des sens deviennent sensibles à des impressions qu'ils ne perçoivent pas dans leur état ordinaire. « Il est de ces malades qui distinguent à l'œil nu des objets microscopiques; d'autres qui voient assez nettement dans la plus profonde obscurité pour s'y conduire avec assurance. Il en est qui suivent les personnes à la trace, comme un chien, et reconnaissent à l'odorat les objets dont ces personnes se sont servies ou qu'elles ont seulement touchés. J'en ai vu dont le goût avait acquis une finesse particulière et qui désiraient ou savaient choisir les aliments et même les remèdes qui paraissaient leur être véritablement utiles, avec une sagacité qu'on n'observe pour l'ordinaire que chez les animaux. » (Septième mémoire : *De l'influence des maladies sur la formation des idées et des affections.*)

Il n'y a rien là de surnaturel. Le développement accidentel des sens est un fait d'expérience journalière.

Digitized by Google

Chez un aveugle, le tact acquiert une sensibilité inouïe; s'il marche dans une chambre, il sentira la muraille à un pied de distance et s'arrêtera toujours à temps. Il y a à l'asile de Lausanne un pauvre aveugle de naissance qui est en même temps sourd-muet; il ne peut être averti de rien ni par la vue ni par l'ouïe, et cependant l'approche des gens lui cause une sensation si vive qu'il les *voit* et les *entend* venir dès le corridor.

Saint André décrit les accidents causés par la piqûre de la tarentule, cette adresse, cette agilité, cette danse incroyable; et nous savons par d'autres observateurs que les effets qui se manifestent chez ceux qui croient avoir été piqués ne sont pas moins extraordinaires que ceux produits par une morsure réelle.

Il n'y a pas de faits mieux constatés que certains jeûnes qui dans l'état ordinaire auraient entraîné la mort et qui dans l'état d'extase n'occasionnaient aucun accident funeste. M. Brierre de Boismont parle d'une jeune fille extatique qui pendant cinq semaines ne prit d'autre nourriture que de la corne de cerf, et seulement dans les derniers jours; le visage resta coloré, le pouls naturel. Le général Daumas donne de curieux détails sur une secte qui existe en Kabylie. « Dans le pays des Béni-Raten, un marabout célèbre, Cheikh-el-Madhy, prétend conduire ses disciples à la sainteté de la manière suivante. Chacun d'eux est rigoureusement enfermé dans une petite caverne ou cellule qui lui permet à peine quelques mouvements, à peine la position droite. Sa nourriture est diminuée progressivement pendant quarante jours, jusqu'à ne point dépasser le volume d'une figue; il en est même dont la subsi-

stance pour vingt-quatre heures ne consiste pas dans une cosse de caroubier. A mesure qu'ils subissent cet entraînement hors de la vie matérielle, les disciples acquièrent la seconde vue; il leur vient des songes d'en haut; enfin la relation mystique finit par s'établir entre le marabout et eux lorsque leurs rêves coïncident, lorsqu'ils rencontrent les mêmes visions. » (*Mœurs et Coutumes de l'Algérie*, 216.)

Les faits de ce genre ne sont donc pas miraculeux. Il me suffit de l'avoir indiqué, sans entrer dans les détails. Je laisse donc de côté et la fameuse fille de Grenoble qui passe pour n'avoir pas mangé pendant quatre ans, et le bénédictin qui traversait, dit-on, tous les carêmes sans boire ni manger, et les différents saints ou possédés dont les abstinences ont été célèbres. Chacun saura bien faire la part des erreurs du témoignage en pareille matière et celle du phénomène physiologique. Il n'est pas une des merveilles tant vantées dont ces deux observations bien simples ne puissent avoir raison.

Il est moins difficile encore d'expliquer par l'excitation certains développements extraordinaires, soit du sentiment soit de l'intelligence. L'extase à ses différents degrés ne produit pas seulement une force et une souplesse étonnantes, la sensibilité excessive des sens, la suspension momentanée des besoins du corps, un état anormal, enfin, de l'être physique; elle donne aussi à l'être moral une physionomie absolument nouvelle. L'histoire des camisards et celle des adhérents du diacre Pâris renferment des circonstances inconcevables sur lesquelles nous aurons à revenir. Dès les premiers siècles de notre ère, on avait vu prophétiser

Digitized by Google

Montan ; ses deux compagnes, Maximille et Priscille, s'exprimaient aussi d'une manière saisissante, manifestant un enthousiasme qui semblait sincère, prononçant parfois des phrases en langue étrangère, s'élevant, en un mot, au-dessus du niveau commun.

Les *revivals* américains présentent, je dois l'avouer, quelques traits qui appartiennent à la même catégorie. Pénétré de respect pour la plupart des pasteurs qui convoquent les *camps-meetings*, je n'en suis pas moins tenu de protester contre des procédés qui ouvrent la porte à l'excitation matérielle et qui amènent une confusion entre l'action de la foi et celle des nerfs. Jésus-Christ et les apôtres n'ont jamais agi de la sorte; rien n'est plus étranger à l'Évangile que les *procédés*, quels qu'ils soient. Je ne saurais que condamner l'usage de ces réunions prolongées, où une sorte de mise en scène religieuse, où la durée du discours, où la fréquence des prières et des chants, où l'aspect même d'un campement immense et d'une vaste forêt, où la contagion des sentiments et des sensations finissent par amener des pleurs, des soupirs, des convulsions; où les assistants (les femmes surtout) tombent parfois à la renverse en criant : *Gloire! gloire!* Je n'aimerais pas mes frères des États-Unis, je ne rendrais pas justice à leurs magnifiques travaux évangéliques et missionnaires, à leur vivante orthodoxie, au glorieux établissement de leurs Églises séparées de l'État et distinctes du monde, si je craignais de signaler le scandale de certains réveils. L'Écriture ne nous montre pas d'extatiques; quand Paul parlait à Corinthe ou à Éphèse, personne ne se trouvait mal, personne ne criait ou ne se roulait sur le sol. Il n'y avait rien

Digitized by Google

pour l'imagination ou pour les sens dans cette simple et tendre prédication de la bonne nouvelle; aussi l'émotion des auditeurs n'avait-elle rien d'artificiel dans sa cause et de bizarre dans ses résultats.

Je n'ai cité, au reste, les réveils du nouveau monde que pour montrer jusqu'où peut aller l'influence de l'état nerveux sur les dispositions morales de l'homme. Quant à ses facultés intellectuelles, elles sont capables de recevoir, en pareil cas, un prodigieux développement. Les extatiques déclarent eux-mêmes qu'ils ont deux âmes, qu'une voix étrangère les fait parler, qu'ils reçoivent tout à coup des idées qui leur étaient inconnues et des termes qu'ils n'avaient aucunement à leur disposition. Des ignorants dissertent alors sur la politique, sur les intérêts sociaux, sur la philosophie, sur la religion. Leur horizon s'est élargi, leur langage s'est épuré, ils sont devenus éloquents; il arrive même que la paysanne habituée au patois parle français, et que l'homme illettré s'exprime en latin.

Or y a-t-il là quelque chose de surnaturel? Non certes. Il y a un état physiologique où s'ouvrent des trésors de réminiscences que le patient ne savait pas posséder, quoiqu'il les possédât en effet. La paysanne aura entendu parler français; elle ne l'aura jamais su, et cependant tout cela sera resté gravé dans cet arrière-fond de la mémoire inconsciente où rien ne s'efface jamais réellement; exaltée ou malade, elle se trouvera en possession de la langue française. Le négociant qui a à peine fait ses premières classes et qui n'a jamais su le latin se trouvera en possession de la langue latine, et mettra dans l'embarras son savant médecin, auquel il ne s'adressera plus autrement.

Digitized by Google

Je tiens ce dernier fait du médecin qui l'a observé. Pour l'autre, les exemples en sont multipliés presque à l'infini. On connaît en particulier l'histoire de cette servante anglaise qui, pendant sa maladie, se mit à réciter des versets de la Bible en hébreu. On chercha bien, et on finit par découvrir qu'elle avait été en service chez un pasteur, et qu'elle avait entendu souvent lire à haute voix la Bible hébraïque. Or, sans en avoir jamais compris ni retenu une syllabe, il se trouva que tout s'était logé dans l'armoire secrète qui conserve nos moindres impressions et nos moindres souvenirs, armoire fidèle dont nous ne possédons pas la clef..., mais nous l'aurons un jour et alors seront résolus les problèmes angoissants que pose sans cesse la folie des uns, l'affaiblissement des autres, l'extinction graduelle des facultés chez les vieillards, chez les mourants, la destruction apparente de l'homme intellectuel et moral. Si nous observions mieux ce qui se passe en nous, nous arracherions à l'incrédulité matérialiste ses plus redoutables arguments.

On le voit : bien des merveilles se transforment en accidents naturels, dès que nous savons tenir compte de l'excitation nerveuse. Ce qui se présente à nous comme un résultat direct du bruit, du mouvement, de l'extase, de la maladie, ne doit être porté ni au compte des miracles divins ni à celui des prodiges sataniques.

Il est des personnes qui donnent à cette première explication une étendue presque illimitée. A les entendre, l'excitation nerveuse rendrait compte de tout!

Digitized by Google

Je ne saurais partager cette manière de voir, et sans nier l'importance de l'explication, je ne peux la croire universelle. Il me semble que le magnétisme animal fournit un grand nombre de faits, auxquels elle ne s'applique qu'imparfaitement. La dépendance du magnétisé à l'égard du magnétiseur, la même action exercée à distance (si elle est réelle, ainsi que semblent le prouver plusieurs documents et notamment le rapport de M. Husson), les phénomènes biologiques et la passivité automatique qui la caractérise, la rigidité ou l'insensibilité physique produites à volonté, la pénétration des pensées surtout, ce grand fait dans lequel viennent se condenser tous les actes de clairvoyance somnambulique, l'ensemble du magnétisme, en un mot, et des expériences qui s'y rattachent exige, selon moi, l'intervention d'un fluide. Ceux qui refusent de l'admettre se condamnent ou à fermer systématiquement les yeux sur beaucoup de faits incontestables, ou à les expliquer d'une manière forcée et insuffisante au moyen de l'excitation nerveuse.

J'avoue néanmoins que, sans les tables tournantes dont le soulèvement sans contact met décidément en lumière l'action d'un fluide ou d'un agent physique quelconque, on pourrait à la rigueur s'en tenir encore à la seule excitation nerveuse. Mais la science vient de faire un grand pas, et nous ne pouvons plus raisonner comme si nous ignorions les soulèvements sans contact et les autres phénomènes des tables tournantes. Nous sommes donc en possession d'une seconde explication, et elle vient s'adapter avec une justesse admirable à un très-grand nombre de soi-disant prodiges.

Je n'entrerai pas ici dans beaucoup de détails; ils

Digitized by Google

trouveront mieux leur place dans les chapitres spéciaux, et en particulier dans celui que je consacrerai à cette portion du surnaturel apocryphe dont on a affublé le magnétisme animal. Je me borne pour le moment à constater l'action fluidique.

En quoi consiste cette action? Que sont précisément les fluides dont je parle? Y en a-t-il plusieurs ou n'y en aurait-il pas plutôt un seul? N'est-il pas même possible que les divers fluides impondérables ne soient que des transformations ou des manifestations diverses du fluide unique? L'agent physique, quel qu'il soit, qu'on désigne sous le nom de fluide, ne se trouve-t-il pas déjà au fond de la simple excitation nerveuse, et les deux explications ne viennent-elles pas coïncider ainsi, la seconde n'étant que le développement plus étendu et plus extraordinaire de la première? On n'exigera pas que je réponde à ces questions. Je ferais preuve d'une présomption impardonnable, si je prétendais résoudre le grand problème posé depuis longtemps devant les penseurs et qu'étudie avec un soin tout nouveau la science contemporaine. Je ne peux que rappeler en quelques mots l'opinion qui tend à prévaloir sur ce point.

Dans le travail de M. Arago que renferme l'*Annuaire* de 1853, je lis la phrase suivante : « Des effets analogues ou inverses (il s'agit des expériences de Mesmer et du rapport publié par Bailly, Franklin et les autres commissaires de l'Académie des sciences), des effets analogues ou inverses pouvaient évidemment être occasionnés par un fluide subtil, invisible, impondérable, par une sorte de fluide nerveux, ou de fluide magnétique, si on le préfère, qui circulerait dans nos organes.

Digitized by Google

Aussi les commissaires se gardèrent-ils de parler d'*impossibilité*. Leur thèse était plus modeste; ils se contentaient de dire que *rien ne démontrait* l'existence d'un semblable fluide. » (437.)

Voilà bien le point de départ. Dès le premier jour, l'action fluidique était reconnue possible; mais rien ne la démontrait encore.

Tout le monde, au reste, n'était pas de cet avis, et l'illustre Jussieu ne tarda guère à se séparer de ses collègues, en se basant sur ce que « plusieurs faits bien vérifiés, indépendants de l'imagination et pour lui hors de doute, suffisaient pour lui faire admettre l'existence ou la possibilité d'un fluide ou agent qui se porte de l'homme sur son semblable...., quelquefois même par un simple rapprochement à distance. »

Aux yeux de Jussieu, le fluide en question s'identifierait avec le calorique vital. Qu'importe! nous en sommes à démontrer son existence, et non sa nature.

Son influence ne semblait guère douteuse ni à Laplace ni à Cuvier. Selon l'un d'eux (*Calcul des probabilités*, 348), « il est très-peu philosophique de nier les phénomènes magnétiques, par cela seul qu'ils sont inexplicables dans l'état actuel de nos connaissances....; » selon l'autre (*Anatomie comparée*, tome II, 117), « les effets obtenus sur des personnes déjà sans connaissance avant que l'opération commençât, ceux qui ont lieu sur les autres personnes après que l'opération leur a fait perdre connaissance, et ceux que présentent les animaux, ne permettent guère de douter que la proximité de deux corps animés, dans certaines positions et avec certains mouvements, n'ait un effet réel, indépendant de toute participation de l'imagination d'une des

Digitized by Google

deux. Il paraît assez clairement aussi que les effets sont dus à une communication quelconque qui s'établit entre leurs systèmes nerveux. »

Je ne dépasserai pas, pour ce qui me concerne, les limites tracées par Cuvier. Il y a *une communication;* l'imagination n'y est pour rien, et la meilleure preuve, preuve que Cuvier ne connaissait pas, c'est que la matière inerte est mise en mouvement par cette communication si puissante sur les hommes et sur les animaux. Quant à la définir, personne n'est encore en mesure de le faire. Les théories ici ne sont que de pures hypothèses, comme il faut en essayer lorsqu'on veut découvrir une loi. Disons-en donc un mot, à titre d'hypothèse, et non autrement.

Un des systèmes les plus curieux et les plus hardis est celui du baron de Reichenbach. Il croit avoir trouvé un fluide qui n'est ni le calorique, ni l'électricité, ni le magnétisme terrestre; il a le caractère d'une véritable force cosmique positive et négative tout ensemble, circulant dans tous les corps, et nous arrivant en outre du soleil en incommensurable quantité. Sa *lumière odylique*, car tel est le nom qu'il lui donne, est appelée à jouer un rôle immense, à renouveler la face du monde et à lui donner enfin son âge d'or.

Ceci est le roman; mais la réalité est déjà bien assez grande et assez belle. Le fluide général annoncé par Mesmer semble faire son chemin, en dépit des répugnances. Plusieurs physiologistes distingués et prudents, qui sont loin de faire route avec M. de Reichenbach et avec M. Grégory, se demandent si le fluide nerveux n'expliquerait pas (autant que ces mystères peuvent s'expliquer) la transmission à nos différents

Digitized by Google

muscles des commandements de notre volonté. En effet, le problème n'existe pas seulement hors de nous, dans notre action fluidique sur les autres hommes et sur les objets inanimés, il existe en nous. Nous portons dans notre propre sein la question des questions. Comment s'accomplissent cent mouvements musculaires que je n'ai pas voulus et qui sont nécessaires pour atteindre le résultat final que je veux seul? Qui donc adresse à mes muscles *les ordres de détail*, lorsque j'écris ces lignes ou lorsque ma main se promène sur les touches d'un piano?

On commence à répondre que peut-être le fluide nerveux, partant du cerveau, court le long des nerfs comme l'électricité le long des fils des télégraphes, et va contracter les différents muscles comme l'électricité fait mouvoir l'aiguille indicatrice. M. John Herschell a exposé en détail cette théorie (*A preliminary discourse on the study of the natural philosophy*). Je place une rapide analyse de ses paroles sous les yeux du lecteur.

Parmi les effets remarquables de l'électricité mis en lumière par les recherches de Galvani et de Volta, il n'en est pas de plus frappant peut-être que son influence sur le système nerveux des animaux. L'origine du mouvement musculaire est un de ces profonds mystères dont il est à peine permis d'espérer qu'on parvienne jamais à trouver l'explication. Cependant il y a longtemps que les physiologistes soupçonnent la présence d'un fluide qui va du cerveau aux muscles en parcourant les nerfs. Or n'est-il pas probable que le fluide nerveux, s'il existe, est identique avec le fluide électrique? Sans doute il semble étrange que l'équilibre

Digitized by Google

électrique soit troublé dans l'organisation animale composée entièrement de conducteurs; mais nous avons l'exemple de la torpille et des autres poissons du même genre qui, composés de conducteurs aussi, n'en donnent pas moins un choc dont la nature électrique ne saurait guère être contestée, quoiqu'il ne se dégage pas d'étincelle et qu'aucune tension électrique ne puisse être constatée. Avant la pile de Volta, l'effet produit par le contact de la torpille était absolument inexplicable; maintenant on a remarqué des rapports frappants de structure entre les deux appareils, celui de la torpille étant composé de lames que sépare une substance fluidique. Il est donc prouvé que l'économie animale comporte la production d'une tension électrique en dépit des conducteurs. Dès lors, comment ne pas être frappé de ce fait, que l'électricité voltaïque, transmise le long des nerfs d'un animal, même après sa mort, produit une action musculaire très-marquée? Comment ne pas se laisser aller à des suppositions sur le rôle du cerveau, appareil disposé, semble-t-il, pour produire cette forme de fluide électrique qu'on observe chez la torpille? Comment ne pas croire que le fluide ainsi produit fait mouvoir nos muscles et sert d'intermédiaire entre eux et la volonté?

Cette hypothèse, développée par Herschell dans le livre que j'ai indiqué (troisième partie, chapitre sixième), a été modifiée par un célèbre physiologiste allemand, le docteur Muller. Il distingue entre l'électricité et le fluide nerveux, mais il fait agir ce dernier d'une manière qui rappelle la description d'Herschell. Selon lui, les fibres primitives des nerfs se rattachent toutes au cerveau pour y recevoir les directions de la volonté.

c'est la nature précise du fluide ou de la force, c'est la définition de son rôle comme intermédiaire entre notre volonté et nos muscles, c'est son identité ou sa parenté avec les autres fluides impondérables. Mais sans rien affirmer sur de tels sujets et sans devancer d'un seul pas la marche des recherches physiologiques, sans attribuer surtout aux fluides une nature exceptionnelle qui les suspendrait entre la matière et l'intelligence en évitant de les assimiler franchement à la première, il est permis de déclarer que l'action fluidique n'est pas douteuse et qu'elle donne le mot de plusieurs faits étranges que l'ignorance classait jadis dans le domaine du surnaturel. Il est remarquable, d'ailleurs, que le génie de Descartes ait deviné en partie cette grande loi, et qu'en essayant la théorie des esprits animaux il ait montré comme un pressentiment de l'action fluidique.

Celle-ci nous fournit, avons-nous dit, l'explication naturelle de plusieurs faits extraordinaires.

Et en effet, si nous commençons par la fin, c'est-à-dire par le phénomène des tables tournantes, nous trouverons qu'au moyen du fluide nerveux leurs divers mouvements cessent d'être miraculeux ou diaboliques. Si mon cerveau, agissant à la façon d'une bouteille de Leyde, émet et dirige un courant fluidique le long de mes nerfs, si les autres membres de la chaîne en font autant, il est évident que nous ne tarderons pas à former à nous tous une sorte de batterie électrique, dont l'influence se fera sentir conformément à notre pensée; nous imprimerons une rotation, nous opérerons, même à distance, d'énergiques soulèvements.

Digitized by Google

Prenez maintenant ces phénomènes du magnétisme animal qu'on retrouve partout dans les anciens procès de sorcellerie et qui ont fait brûler tant d'innocents; vous serez frappé de voir avec quelle précision ils s'ajustent à la théorie de l'action fluidique. Et je parle du magnétisme animal dans son acception la plus générale, je parle de l'état particulier où nos sensations et nos facultés subissent une modification si étrange; or il me paraît impossible de nier que si un pareil état se produit quelquefois par le seul effet de la maladie, il se produit très-souvent aussi par l'effet d'une volonté puissante. En vain voudrait-on échapper à une démonstration qui ressort de partout, en vain se rejetterait-on vers le somnambulisme naturel pour échapper au somnambulisme artificiel, et vers les idiosyncrasies pour échapper à l'action des magnétiseurs, ce qu'on admet n'est pas mieux prouvé que ce qu'on rejette, et n'est pas moins mystérieux, il faut en convenir. Je dirai avec Cuvier qu'une influence qui franchit les distances, qui se fait sentir à ceux qui l'ignorent absolument, et que les animaux subissent comme les hommes, ne saurait être sérieusement contestée.

Avec elle nous concevons ces accidents de la biologie dont j'ai déjà dit quelque chose d'après la *Quarterly Review*, dans ma première partie. Voici un homme transformé en automate et qui accepte passivement toutes les sensations que lui transmet une volonté dominatrice. L'émission du fluide nerveux explique seule complétement ce qu'on cherche à mettre sur le compte de la simple suggestion. Que le premier venu essaye de suggérer des sensations à la

Digitized by Google

personne biologisée, qu'on essaye même de parvenir à l'état biologique sans la présence et l'action d'un homme doué de beaucoup de force magnétique, les résultats seront nuls. Mais que la magnétisation ait lieu (et elle a parfois lieu sans passe, personne ne l'ignore), aussitôt les courants fluidiques du magnétiseur iront éveiller chez la personne biologisée toutes les sensations de la vue, de l'ouïe, du goût, de l'odorat et du toucher; elle sera impressionnée comme si ses yeux voyaient, comme si ses oreilles entendaient, comme si ses doigts touchaient. Cela doit être, car nous ne jugeons des faits extérieurs que par notre impression subjective, et si l'impression subjective est produite, il est impossible que nous mettions en doute la réalité des faits extérieurs.

Beaucoup d'hallucinations anciennes et modernes trouvent peut-être là leur explication. Il en est de même des autres phénomènes que les inquisiteurs déclaraient décisifs en matière de possession. Ainsi l'insensibilité physique des accusés était telle, que Laboureur, avocat du roi au bailliage de Dijon, disait au XVIe siècle qu'il était inutile de leur donner la question (*Traité des faux sorciers*). Ils échappaient souvent ainsi à la torture, mais non pas au bûcher, témoin cette femme dont parle le démonographe Boquet, qui, trouvée par son mari dans un état d'insensibilité cataleptique, fut dénoncée aux juges et périt malgré ses protestations.

Si la catalepsie peut amener comme dans ce cas la suppression absolue des sensations, ne nous hâtons pas d'en conclure que l'action fluidique n'y soit pour rien. Nous ignorons, en effet, le rôle que joue le fluide

nerveux en nous, indépendamment de toute influence étrangère, et nous savons que les magnétiseurs produisent à volonté cet effet chez les personnes soumises à leur action.

J'en dirai autant du phénomène le plus intéressant, peut-être, parmi ceux du magnétisme : de la pénétration des esprits. Si elle peut se manifester eu l'absence des provocations extérieures, elle se manifeste aussi par l'effet de celles-ci, et c'est là précisément ce qui constate la réalité de l'action fluidique. Qui ne serait frappé de l'analogie qu'il y a entre le phénomène biologique et celui dont je parle maintenant? Voici une personne magnétisée par moi dont l'intelligence semble entrer en contact direct avec la mienne; mes pensées deviennent ses pensées, ses lèvres servent à exprimer ce que j'ai senti. Ne touchons-nous pas du doigt les courants du fluide qui, dirigés par la volonté du magnétiseur, vont provoquer chez le magnétisé chacune des impressions qu'il éprouve lui-même ou le rendre sensible aux impressions et aux idées d'un tiers?

Quoi qu'il en soit du procédé sur la nature précise duquel on se rappelle que je n'affirme rien, deux choses demeurent certaines : la pénétration des pensées a lieu, elle a lieu très-particulièrement en vertu d'un acte de volonté et en vertu de la magnétisation. Il est donc infiniment probable que l'action fluidique lui donne naissance. Et remarquez avec quelle simplicité s'explique dès lors toute la partie surnaturelle du magnétisme.

Un somnambule décrit l'habitation, raconte les circonstances diverses de la personne avec laquelle il est

Digitized by Google

mis en rapport; il définit sa maladie, il indique les moyens de médication. Que s'est-il passé? Le magnétiseur l'a mis dans un état particulier où le contact intellectuel s'est opéré soit avec lui-même, soit avec l'individu qui est venu interroger le somnambule. Or on a beau chercher, on ne découvre pas un seul acte authentique de clairvoyance divinatrice qui dépasse ce que je viens de mentionner. L'histoire du magnétisme et celle des anciennes possessions ne rapportent presque rien qui ne puisse s'expliquer par la pénétration des pensées.

En dehors de la clairvoyance divinatrice qui se réduit constamment à cela, il y a encore cette clairvoyance particulière qui semble se manifester par la vue à distance, à travers les corps opaques et sans le secours des yeux. Ceux qui se donnent beaucoup de peine pour contester absolument ces faits et qui se reconnaissent forcés d'admettre en même temps des faits analogues dans le somnambulisme naturel, choisissent une bizarre position. Le somnambule naturel qui suit de loin son médecin, qui le voit entrer dans telle et telle maison et qui signale exactement son approche, le somnambule naturel qui marche hardiment sur les toits les yeux fermés, qui les yeux fermés achève un tableau ou corrige l'écriture d'un manuscrit, est-il moins extraordinaire que le somnambule magnétisé qui entre en contact avec les objets éloignés et qui n'a pas besoin du secours des yeux pour lire un livre? Je ne saurais le penser. Il serait donc tout au moins imprudent, selon moi, de déclarer impossibles de tels phénomènes. S'ils sont réels, ce que je suis loin d'affirmer, ils agrandissent singulièrement le domaine de l'action fluidique et restreignent d'autant

celui du surnaturel. Il en résulte que les faits mêmes les plus prodigieux des anciennes procédures de sorcellerie peuvent s'expliquer par l'état particulier où nous met le fluide nerveux, tantôt le nôtre, tantôt celui d'un étranger qui agit sur nous.

Tout cela est fort mystérieux sans doute; le contact particulier que paraissent établir certaines influences fluidiques, contact entre les intelligences, contact visuel avec les objets éloignés, à travers les corps opaques et sans le secours des yeux, ce sont des lois naturelles qui nous frappent d'étonnement; mais il n'est pas plus surprenant de voir une pensée fluidiquement communiquée à autrui que de voir une pensée électriquement transmise en une minute de Londres à Édimbourg où elle se charge elle-même de se donner un corps par l'écriture ou par l'impression.

Nous sommes maintenant en état de nous rendre compte de bien des choses. Les bénédictines de Madrid, qui passaient pour possédées au XVIIe siècle, semblaient deviner ce qui se passait loin d'elles et lisaient dans la pensée les unes des autres; leur supérieure, doña Thérèse, connaissait, dit-on, le sujet de leur entretien avant d'être revenue au milieu d'elles. D'autres possédées s'assoupissaient subitement ou bien prononçaient avec exaltation de longs discours dont elles ne conservaient pas le moindre souvenir quand la crise était terminée. L'emploi de quelques phrases latines n'était qu'un effet très-naturel de la même crise[1]; dans un temps où

[1] Si quelqu'un cherchait à s'emparer de mes paroles pour dépouiller le don des langues de son caractère miraculeux, je l'engagerais à relire, dans le chapitre second des *Actes*, le récit de la

Digitized by Google

l'usage de cette langue était universel, dans une église où le culte se célébrait en latin, il était naturel que les religieuses eussent conservé certaines réminiscences

Pentecôte. Il verrait que toutes les circonstances, sans exception, y repoussent l'assimilation dont il s'agit. Que se passe-t-il en effet dans les cas d'exaltation nerveuse, d'extase, d'ivresse ou de maladie? D'abord l'homme n'est pas en possession de lui-même, il est violemment excité; or rien de semblable chez Pierre et chez ses compagnons. Ensuite les langues sont parlées le plus souvent d'une manière partielle, imparfaite ou même inintelligible; or les prosélytes réunis à Jérusalem comprennent si bien les disciples, qu'ils s'écrient : « Comment les entendons-nous chacun dans le propre langage où nous sommes nés? » Enfin et surtout le phénomène nerveux ne se compose que de réminiscences; or les disciples parlent des langues dont ils n'ont jamais entendu prononcer un seul mot : « Parthes et Mèdes et Élamites; et ceux qui habitent la Mésopotamie, la Judée et la Cappadoce, le Pont et l'Asie, la Phrygie et la Pamphylie, l'Égypte et les quartiers de la Libye qui est près de Cyrène; et nous qui sommes des étrangers romains, juifs et prosélytes, crétois et arabes, nous les entendons parler en notre langue des grandes choses de Dieu! » Ces Galiléens qui possèdent subitement et parfaitement tant d'idiomes avec lesquels ils n'ont jamais eu le moindre contact, ne ressemblent guère assurément à des extatiques qui se souviennent. On ne prend pas assez garde, quand on essaye ces rapprochements, encore plus ridicules qu'impies, que les phénomènes de développement et de réminiscence ne se produisent que dans un état de maladie ou de somnolence; qu'ils n'amènent le plus souvent qu'une imitation très-imparfaite des langues étrangères; que, dans le cas même où la forme est parfaite grâce à d'anciens rapports avec les langues en question, le fond demeure incohérent et se ressent de la crise pathologique que subit la personne qui parle ainsi. On oublie de mettre en présence de ces caractères constants ceux que revêtait la prédication des premiers disciples; ils n'étaient ni malades ni somnambules, et s'ils avaient extravagué en langues étrangères, je ne pense pas qu'ils eussent converti beaucoup de gens!

latentes dont la manifestation s'opérait ensuite sous l'influence de l'excitation nerveuse ou de l'action fluidique. Un accès de fièvre, l'ivresse du haschisch ou celle du vin produisent parfois des effets analogues. Le maréchal de Villars, racontant les merveilles opérées sous ce rapport par les camisards, ajoutait : « Nous avons vu le duc de la Ferté autrefois, quand il avait un peu bu, parler anglais devant les Anglais. J'ai ouï-dire : J'entends bien qu'il parle anglais, mais je ne comprends pas un mot de ce qu'il dit.... Cela eût été difficile aussi à comprendre, car jamais il n'avait su un mot d'anglais. » Le latin, le grec et l'hébreu des prophètes cévénols ressemblaient sans doute à cet anglais-là. Les causes de l'exaltation nerveuse étaient seules infiniment dissemblables.

Non-seulement l'extase ou l'ivresse peuvent éveiller des souvenirs dont on n'a jamais eu conscience et fournir la facilité de parler (plus ou moins bien) une langue qu'on n'a jamais sue, mais elles modifient les impressions et les intervertissent parfois complétement. Tel mangeur de haschisch entendra en espagnol un discours qui lui est adressé en italien : tel enfant malade se plongera tout à coup dans les études classiques qu'il avait à peine entamées et dont il avait l'horreur; il traduira en latin ce qu'on lui dit, lui-même il n'emploiera plus que cette langue et il la parlera avec une pureté inconcevable.

Il faudrait être aveugle pour ne pas apercevoir la grandeur des mystères encore insondés que recèle notre système nerveux. Le mot de beaucoup de merveilles se trouve là, non ailleurs. Que l'on considère l'excitation nerveuse pure et simple, ou que l'on y

Google

joigne l'action du fluide nerveux dont l'existence est devenue incontestable par le soulèvement sans contact des corps inertes, il est toujours certain que l'explication naturelle du surnaturel en ressort clairement. Franchissez tous les degrés, du développement des forces et des facultés à l'insensibilité physique, à la pénétration des pensées et à l'emploi des langues étrangères, vous n'entrerez pas un seul instant sur le terrain des miracles. J'admire la puissance déployée par cet homme dont le regard dompte les bêtes féroces; je suis frappé de la lucidité de ce somnambule qui touche en quelque sorte du doigt l'altération intérieure des organes dont il veut opérer la guérison; mais je ne vois dans ces prodiges du système nerveux que l'application d'une loi physique.

Avant de faire un nouveau pas, et le plus considérable de tous, il importe que nous nous rendions compte du chemin parcouru. Jusqu'où nous sommes-nous avancés, quels sont les faits extraordinaires que nos explications ont déjà dépouillés du caractère qu'une ignorance superstitieuse leur attribuait? Que nous reste-t-il à expliquer?

Nous avons commencé par mettre hors de cause et par exclure en quelque sorte de notre examen l'immense recueil des possessions frauduleuses, des apparitions préparées, des merveilles par coïncidence, des anecdotes arrangées après coup, des pressentiments, des songes et des prédictions dont les faits les plus connus et les raisonnements les plus élémentaires ont fait les frais.

Digitized by Google

Abordant alors l'étude des phénomènes vraiment extraordinaires, j'ai montré qu'une première et notable partie de ces phénomènes s'explique par la simple excitation nerveuse, qu'elle enfante des prodiges d'audace, de force et de souplesse, qu'elle développe les sens au delà de toute imagination, qu'elle produit des effets médicaux, qu'elle modifie assez l'organisme pour que l'homme puisse endurer sans inconvénient grave des jeûnes fort prolongés, qu'elle donne de l'éloquence, qu'elle provoque des réminiscences telles qu'on se souvient de ce qu'on croit n'avoir jamais su.

J'ai passé ensuite à l'action fluidique. J'ai prouvé que, quelle que soit sa parenté mal définie encore avec l'excitation nerveuse ordinaire, elle constitue un fait physique de la plus haute importance, et qu'il n'est plus permis de mettre en doute depuis les expériences des tables tournantes. Sous son étiquette viennent se ranger, d'abord des phénomènes qui sont communs à cette catégorie et à la précédente, les réminiscences, par exemple, et l'emploi des langues étrangères qui s'y rattache, ainsi que les accidents de rigidité et d'insensibilité absolue; puis les opérations caractéristiques du magnétisme animal et de la biologie, la communication des sensations, la pénétration des pensées, le contact intellectuel ou fluidique sous toutes ses formes plus ou moins certaines de vue intérieure, de vue à distance et de vue sans le secours des yeux.

Voilà où nous en sommes; le surnaturel apocryphe est bien réduit, mais il n'est pas supprimé. Plusieurs prodiges anciens et modernes se refusent à entrer dans l'une ou l'autre des catégories dont je viens de pré-

Digitized by Google

senter l'énumération. Parmi les prodiges anciens, je citerai le plus considérable de tous, la sorcellerie avec ses voyages au sabbat, ses transformations en loups et ses merveilles sataniques confessées en détail par des centaines de milliers de malheureux qui savaient les conséquences de leurs aveux. Parmi les prodiges modernes, je citerai tel miracle éclatant contemplé par une population entière, je citerai les musiques célestes qu'entendent les *spiritualistes* américains, les flammes qu'ils voient, les suspensions de meubles et d'hommes dont ils sont témoins. Ceci demande une explication nouvelle, explication qui nous sera fournie par la théorie de l'hallucination.

Rien de plus essentiel que cette théorie. Si quelques-uns des adversaires du surnaturel l'ont exagérée, cela tenait principalement à ce que, méconnaissant l'action fluidique et admettant la valeur constante du témoignage, ils étaient forcés de généraliser outre mesure une explication qui, pas plus que d'autres, n'a le privilége de s'appliquer à tout. Celui qui tient pour vraies les prédictions des sorciers par cela seul qu'elles sont attestées, aura mauvaise grâce sans doute à les expliquer ensuite par l'hallucination. Celui qui taxe d'absurdité absolue le magnétisme animal, ne sera pas fort avancé lorsqu'en présence de ses accidents biologiques, de ses pénétrations de pensées et de ses clairvoyances, il aura prononcé solennellement le mot d'hallucination. Celui qui se moque du fluide nerveux, ne gagnera pas grand'chose à invoquer l'hallucination quand on lui montrera les soulèvements sans contact des tables tournantes. Mais pour nous qui avons eu soin de réduire le témoignage à sa juste valeur et qui avons

fait la part de l'action fluidique, l'hallucination se présente comme le complément et le couronnement admirable des explications naturelles. Elle vient remplir juste le vide que les explications précédentes avaient laissé.

Je ne me risquerai pas à définir moi-même l'hallucination; je laisserai ce soin à un des hommes qui l'ont étudiée avec le plus de science et de sagacité, à M. Brierre de Boismont :

« Les signes sensibles, dit-il, forment les matériaux exclusifs des hallucinations, tout ce qui détermine une impression forte sur l'esprit peut, dans des circonstances données, produire une image, un son, une odeur, etc. Ainsi, lorsqu'un homme s'est longtemps livré à des méditations profondes, il voit souvent la pensée qui l'absorbait se revêtir d'une forme matérielle; le travail intellectuel cessant, la vision disparaît, et il se l'explique par des lois naturelles. Mais si cet homme vit à une époque où les apparitions d'Esprits, de démons, d'âmes, de fantômes, sont une croyance générale, la vision devient une réalité.... »

« La concentration prolongée de la pensée sur un objet finit par déterminer un état extatique du cerveau dans lequel l'image de l'objet ne tarde pas à se produire et à affecter l'esprit, comme si elle était réellement perçue par les yeux du corps. C'est à cette disposition mentale qu'il faut rapporter les visions des hommes célèbres. Leurs hallucinations n'avaient souvent aucune influence sur leur raison, surtout lorsqu'elles se liaient aux croyances générales de l'époque et qu'elles avaient lieu pendant l'extase que nous avons appelée physiologique. » (*Des hallucinations*, 5 et 14.)

Google

M. Calmeil vient à son tour nous présenter avec l'autorité de son talent de précieux détails sur la nature de ce grand phénomène :

« L'halluciné porte en partie le monde dans son propre cerveau ; il réalise jusqu'à un certain point la supposition des Berkeleistes qui prétendent établir qu'il n'est pas positivement nécessaire que l'existence de l'univers soit réelle pour qu'on l'aperçoive tel qu'il se montre à nos sens. Il est certain que du moment où l'encéphale et l'âme sont réunis, on ne saurait plus assurer qu'il existe positivement hors de nous des animaux, des plantes, des particules odorantes ou sapides, des ondes sonores, des matières résistantes, froides, chaudes, lisses, polies, parce que la vue, l'odorat, le goût, le toucher, sont affectés de telle ou telle manière.... Il est bien constaté que les hallucinés peuvent être affectés par des sensations de la vue, de l'ouïe, du goût, de l'odorat, du toucher.... Presque tout ce que l'on rapporte des évocations, des apparitions, des obsessions, des revenants, des spectres, des ombres, des simulacres, des génies familiers, des fantômes, des mânes, des lares, des farfadets, des lutins, des follets, des vampires, des visions fantastiques, des Esprits incubes et succubes, a pris naissance dans le cerveau de certains hallucinés.... Parmi les hallucinations de l'ouïe dont on trouve la description dans les livres ascétiques, il en est un certain nombre qui ont lieu pendant le ravissement extatique.... Le Tasse fut poursuivi par les hallucinations les plus cruelles ; souvent il entendait, ainsi qu'il s'en plaint lui-même dans ses lettres, des bruits sourds, des tintements prolongés, des bruits de cloches et d'horloges qui le glaçaient

Digitized by Google

d'épouvante. Un des amis de ce grand poëte qui fut admis à assister un jour à l'entretien que le Tasse croyait avoir avec un être invisible auquel il adressait des paroles aussi éloquentes qu'élevées, ne tarda pas à remarquer que Torquato était alors tellement absorbé en lui-même qu'il ne paraissait point entendre, quoiqu'il l'appelât avec intention.... Dans ses transports extatiques, Catherine de Sienne croyait recevoir la visite du Sauveur qu'elle appelait son divin époux. » (*De la folie*, 1, 4 à 13.)

Telle est l'hallucination, phénomène qui parfois, sous l'influence des superstitions régnantes, acquiert beaucoup d'étendue et de généralité. Il est loin, nous le prouverons, de se renfermer dans les maisons d'aliénés; des hommes fort sains d'esprit, des hommes éminents, peuvent subir son empire; une foule entière peut le subir pareillement. Sans adhérer en rien aux théories extravagantes de Berkeley dont M. Calmeil vient de faire mention, sans penser le moins du monde avec Kant que notre sensation seule ait une réalité logique parce que nous ne sommes pas en mesure de démontrer par des arguments en règle qu'elle correspond à un fait extérieur, il est évident que le côté subjectif de l'homme doit être pris en considération et que la physiologie doit tenir compte des cas exceptionnels où l'impression personnelle se produit dénuée de toute objectivité. « Les filets nerveux, écrit Malebranche, peuvent être remués de deux manières, ou par le bout qui est hors du cerveau, ou par l'extrémité qui plonge dans la masse.... Si ces filaments sont remués dans le cerveau, n'importe par quelle influence, l'âme aperçoit quelque chose au dehors.

Digitized by Google

J'ignore quelle est la valeur scientifique de cette explication dont je ne me porte pas garant. Je l'ai citée, parce qu'elle exprime d'une manière saisissante les deux origines de nos sensations, l'origine externe et l'origine interne. La seconde ne saurait être niée, elle agit seule quelquefois; mais ce n'est pas au philosophe de *la Vision en Dieu* que je voudrais m'adresser pour la définir. Celui qui contestait toute action de l'âme sur le corps, celui qui refusait à l'homme la faculté de rien connaître si ce n'est par son union avec l'Être qui sait tout, devait être enclin à outrer la part du subjectivisme. Or il m'est avis que nous devons tâcher de ne pas ressembler à Marphurius qui disait à Sganarelle :

« — Changez, s'il vous plaît, cette façon de parler. Notre philosophie ordonne de ne point énoncer de proposition décisive, de parler de tout avec incertitude, de susprendre toujours son jugement; et, par cette raison, vous ne devez pas dire : Je suis venu; mais : Il me semble que je suis venu.

« — Il me semble!

« — Oui.

« — Parbleu! il faut bien qu'il me semble, puisque cela est.

« — Ce n'est pas une conséquence, et il peut vous sembler sans que la chose soit véritable. »

Ce n'est pas une conséquence! Marphurius a raison, et pour peu qu'on omette les caractères particuliers qui établissent une distinction palpable entre les hallucinations et les sensations véridiques, il est évident que nous devons tous parler comme lui. Sganarelle sera un sot quand il s'écriera : « Quoi! je ne suis pas ici et vous ne me parlez pas? » Marphurius

Digitized by Google

agira en homme sensé quand il lui répondra : « Il m'apparaît que vous êtes-là, et il me semble que je vous parle ; mais il n'est pas assuré que cela soit ! » Et si Sganarelle pense trancher la question avec son bâton, s'il s'imagine avoir réfuté le philosophe qu'il commette l'inconséquence de prendre les coups pour incontestables, s'il se donne les airs de le railler en ces termes : « Vous ne devez pas dire que je vous ai battu, mais qu'il vous semble que je vous ai battu, » il n'aura prouvé qu'une chose, c'est qu'il est brutal autant qu'ignare.

Pour que l'hallucination ne compromette en rien la certitude, il faut qu'elle soit décrite avec fidélité, non pas certes comme étant l'attribut exclusif des malades et des aliénés, mais comme étant produite chez les hommes sensés et bien portants par l'empire exceptionnel d'une idée dominante et d'un ébranlement nerveux extraordinaire. Dans ces termes, la théorie de l'hallucination est inoffensive aussi bien que fondée. Citons des exemples.

Chacun de nos sens peut être victime de l'hallucination, surtout l'ouïe et la vue. Je commence par cette dernière. Rien n'est plus fréquent que les visions d'anges et de démons. Le cardinal de Brienne voyait son lit rempli de scorpions. Le poëte Harrington voyait continuellement sortir de son corps des abeilles, des mouches et des oiseaux. Ben Johnson le savant, assistait à de terribles combats entre les peuples de l'antiquité. Cardan, dont le fils était impliqué dans une affaire capitale, contemplait une tache sanglante dont les dimensions croissaient sans cesse. La *Revue britannique* (juillet 1830) a parlé des visions qui assiégeaient

Digitized 109

le malheureux Bachzko, de Kœnigsberg, pendant qu'il se livrait à ses travaux politiques, il y a cinquante ans : un nègre à figure hideuse s'asseyait en face de lui, un monstre à tête de chouette le considérait chaque nuit entre ses rideaux, des serpents s'enlaçaient à ses genoux. Deux siècles plus tôt, le mystique anglais Pordage assistait avec l'inspirée Jane Leade et avec ses autres disciples à une scène magnifique : les puissances de l'enfer passèrent en revue devant eux, placées sur des chars que traînaient des lions, des ours, des dragons et des tigres; venaient ensuite les Esprits inférieurs avec des oreilles de chat, des griffes, des membres tordus et contrefaits. Voici déjà un exemple d'hallucination collective; je prie le lecteur de s'en souvenir.

Les hallucinations de la vue sont perpétuelles en Suède; il n'y a pas de jour où l'on n'y voie les fantômes qui hantent certaines maisons, les revenants qui visitent les vivants et qui s'entretiennent avec eux. On les voit si bien, qu'il n'y a pas à en douter. Les possédés du moyen âge voyaient aussi dans leur corps les diables qui s'y tenaient cachés sous diverses formes.

Et je ne parle pas de fous, je tiens à le dire dès à présent, quoique je sois appelé à y revenir. Je ne citerai pas les aliénés célèbres dont les hallucinations remplissent les livres de MM. Esquirol, Lélut, Brierre de Boismont, etc. Je m'attache aux gens en possession de leur raison entière et qui, sous l'influence d'une forte impression, voient, entendent ou touchent des objets imaginaires. Ils sont certains d'avoir vu, entendu et touché; ils l'ont fait souvent, en se rendant bien compte de leurs sensations.

Je laisserai donc de côté M. Berbiguier, surnommé

Digitized by Google

le fléau des farfadets, et ses trois volumes remplis d'hallucinations. Je me contente de rappeler en passant l'hallucination célèbre de Charles VI. Je ne fais qu'une allusion rapide aux visions de Kotter qui eurent tant de retentissement au commencement du XVIIe siècle : cet ange qui vint à plusieurs reprises lui annoncer les malheurs de l'Allemagne et qui l'obligea, par ses menaces réitérées, à faire sa déclaration publique devant les magistrats de Sprotaw, ces trois soleils et ces trois lunes qui remplissaient les cieux, ces troupes couvertes d'armures splendides qui s'attaquaient avec acharnement. J'aime mieux rappeler, en terminant sur le premier point, les hallucinations de la vue auxquelles les camisards étaient sujets. Les yeux ouverts et dirigés vers le ciel, leurs inspirés contemplaient des armées d'anges, des millions de bienheureux revêtus de robes blanches, des combats livrés par les milices célestes aux armées de Louis XIV.

Ceci m'amène à passer aux hallucinations de l'ouïe, non moins fréquentes chez ces pauvres persécutés. Compan, un de leurs prophètes, entendait distinctement les cantiques qui retentissent devant le trône de Dieu; il chantait même mélodieusement pour s'unir à ces saintes harmonies. Et ces hallucinations de l'ouïe n'étaient pas le privilége d'une ou deux personnes, tout le monde y participait quelquefois. Voici ce que déclare Charras (*Théâtre sacré des Cévennes*) : « Encore que beaucoup de gens se soient moqués des chants de psaumes qui ont été entendus en beaucoup d'endroits comme venant du haut des airs, je ne laisserai pas d'assurer ici que j'en ai plusieurs fois ouï de mes propres oreilles. J'ai entendu plus de vingt fois cette divine mélodie

Digitized by Google

en plein jour et en compagnie de diverses personnes, dans des lieux écartés des maisons, où il n'y avait ni bois, ni creux de rochers, et où, en un mot, il était impossible que quelqu'un fût caché. On avait bien considéré tout, et ces voix célestes étaient si belles, que les voix de nos paysans n'étaient assurément pas capables de former un pareil concert. » On sait aussi que l'égarement produit par l'extase était poussé par quelques-unes des femmes cévénoles à un point tel qu'elles se penchaient vers leur propre ventre en disant: « Écoutez mon enfant qui prophétise. »

On pourrait donner pour pendant à leurs hallucinations celles de Charles IX, qui, depuis la Saint-Barthélemy, avait perdu le sommeil, à cause des voix déchirantes qui retentissaient à son oreille. Ce qu'il y a de plus étrange et ce qui prouve à quel point le phénomène est contagieux, c'est que Henri de Navarre, le futur Henri IV, ayant été mandé auprès de lui, entendit distinctement les mêmes cris.

Point n'est nécessaire d'être fanatique pour avoir ce genre d'hallucination. Lord Herbert n'était rien moins qu'un fanatique; or il hésitait à imprimer son ouvrage contre le christianisme, lorsqu'un bruit venu du ciel l'y décida.

Quelle différence y a-t-il entre son impression et celle qui poursuivait partout le Tasse, lorsqu'il écrivait, sous la dictée des anges, les beaux vers que conserve la bibliothèque de Ferrare?

Sur les hallucinations du goût, je dirai peu de chose. Les expériences biologiques dont j'ai parlé plus haut en offrent des exemples nombreux. La personne, fort sensée d'ailleurs, qui, dans cet état particulier, éprouve

Digitized by Google

toutes les sensations d'un somptueux repas et déguste tour à tour les diverses espèces de vin, tandis qu'on ne lui a remis qu'un verre rempli d'eau pure, cette personne est en proie à une hallucination aussi parfaite que possible.

Les mêmes expériences nous font assister aux hallucinations de l'odorat. Et d'ailleurs, toute biologie à part, chacun en connaît plus d'un exemple. Je sais une dame qui, ayant donné l'hospitalité à un pasteur, qu'elle supposait grand fumeur à cause des habitudes de sa famille, fut tourmentée pendant la nuit par l'idée que son hôte, placé dans une chambre voisine, se livrait à sa passion dominante, et que certaines robes, mal protégées par une faible cloison, allaient être imprégnées d'odeur de tabac. La préoccupation devint si vive, qu'elle sentit distinctement la funeste odeur, et qu'elle la fit remarquer à son mari. Le matin, elle se hâta de sonner sa femme de chambre : « Marianne, lui dit-elle, allez à la porte de M...., et priez-le bien poliment de ne pas fumer. » La réponse fut que jamais pipe ou cigare n'avait approché des lèvres de M....

Les hallucinations de l'odorat s'allient fréquemment à celles de la vue; l'apparition d'un saint ou d'un ange est accompagnée des parfums les plus suaves, et celle d'un démon provoque la sensation d'une épaisse fumée de soufre.

Les hallucinations du toucher sont réelles aussi, quoique beaucoup moins fréquentes que celles de la vue et de l'ouïe. Les sorcières et les magiciens, pour me borner à eux, sentaient le contact du diable velu qui les transportait au sabbat. Ils percevaient le mou-

Digitized by Google

vement rapide du vol, le vent froid de la nuit leur fouettait le visage ; ils étaient parfois battus pendant le voyage, et l'impression des coups était aussi douloureuse et aussi distincte que si des verges véritables s'étaient exercées sur leurs épaules [1].

Je ne dirai rien de l'hallucination générale, qui trompe à la fois tous les sens, parce qu'elle ne se présente guère que dans des cas de folie. Or ces cas-là, bien qu'intéressants en eux-mêmes et propres à faire comprendre ce qui se passe chez les gens sensés, doivent être écartés d'une étude dont ils compromettraient les résultats. Si j'ai dit, en passant, un mot du Tasse, de Charles VI, ou de tel autre personnage illustre dont la raison était égarée, j'ai fixé essentiellement mon attention sur les hallucinations que provoque, dans l'intelligence la plus saine d'ailleurs, une superstition, une préoccupation vive, une idée régnante, une disposition extatique [2].

Bodin, le grand publiciste français du XVIe siècle, parle, dans sa *Démonomanie*, d'un halluciné qui, à force de se livrer à la contemplation religieuse, devint

[1] Qu'on ne m'accuse pas de tomber ici dans un cercle vicieux et de prouver maintenant l'hallucination par la sorcellerie, pour expliquer plus tard la sorcellerie par l'hallucination. Si je parle ici de l'hallucination du toucher chez les sorcières, c'est chez celles qu'on avait pris soin de surveiller nuit et jour, et qui, par conséquent, n'avaient pu aller au sabbat. Or celles-là éprouvaient sur leurs membres incapables de mouvement toutes les impressions de la course à travers les airs et des mauvais traitements infligés par la colère des démons.

[2] J'ai emprunté et j'emprunterai encore beaucoup de citations au docteur Brierre de Boismont et au docteur Calmeil, *passim*.

sujet à des sensations qui lui causèrent une grande joie : un être surnaturel frappait à sa porte, entrait, lui tirait familièrement les oreilles; et, se présentant sous diverses formes, sous celle, entre autres, de rayon lumineux, lui donnait, de la part de Dieu, de graves avertissements.

Bosroger (*la Piété affligée*) donne des détails analogues sur les religieuses de Louviers qui furent possédées de son temps : « La sœur Barbe de Saint-Michel a vu plusieurs fois, en sa cellule, grand nombre de chandelles allumées.... Je passe sous silence les flambeaux allumés contre la grille de l'église, à l'époque des communions de cette religieuse. Je laisse à part tous ces fantômes, et ces hommes qui paraissaient, la persécutaient, et, après lui avoir donné beaucoup d'inquiétude et de peine, prenaient la fuite par les cheminées.... La sœur Marie de Saint-Nicolas aperçut deux formes effroyables : l'une présentait un vieil homme avec une longue barbe; l'autre forme était seulement comme une tête fort grosse et fort noire, que cette fille envisagea en plein jour.... Les diverses apparitions faites à la sœur Anne de la Nativité commencèrent dès l'année 1642; c'est une chose étonnante comme quoi ce maudit ennemi se montrait presque à tout moment à cette pauvre fille, en de terribles et affreuses figures; comme quoi, en cet état, il se tenait toute la nuit en sa cellule, immobile devant elle; comme il marchait le premier partout où elle voulait aller, même dans le chœur, où il faisait toute sorte de bouffonneries pour la divertir.... Il la frappait rudement, et la tourmentait à tout moment.... Un jour, pendant la sainte messe, un crucifix se montra à elle,

Digitized by Google

qui lui dit : Ma fille, mon épouse, ma bien-aimée, je viens à vous pour vous délivrer de votre affliction.... La première fois qu'elle alla à la chapelle pour sa neuvaine, et qu'elle commença sa prière en s'humiliant, il se présenta devant elle un soleil si beau et si ravissant, qu'elle assure n'avoir rien aperçu sur la terre de si charmant. Elle entendit une voix qui sortit de cette lumière.... Durant les jeûnes, elle apercevait devant elle des viandes les plus exquises et des formes humaines qui l'excitaient à manger, et partout où elle allait, elle sentait l'odeur des viandes.... »

La sœur Marie du Saint-Sacrement a publié elle-même le récit de ses souffrances. Il faut voir dans quelles hallucinations perpétuelles vivaient ces pauvres nonnes : « Les cinq sens de nature, » comme dit Sancho Pança, sont successivement ou simultanément compromis. Elles voient, elles entendent, elles touchent, elles sentent, elles goûtent ce qui n'a aucune réalité objective. Tout cela aboutit à deux bûchers! Or, malgré cette fin tragique, le caractère général de la possession de Louviers est tel, que personne aujourd'hui n'oserait la prendre au sérieux, et que je n'ai pas dû hésiter un instant à la citer comme exemple incontestable d'hallucination.

Celle-ci se produit toujours dans le sens des idées régnantes. On voyait des diables au moyen âge ; maintenant on entend les Esprits, leurs révélations, leurs concerts; on assiste à ces déplacements de meubles qui semblent être leur manie principale.

Les hallucinations des mystiques ont naturellement un caractère particulier. Que n'ont pas vu et entendu Jean Rothe, Bœhme et Kuhlman! Ce dernier passait

Digitized by Google

de l'enfer au ciel; un jour il était entouré de millions de démons, un autre jour il contemplait Jésus entouré de ses saints. Pendant sa vie entière il vit à sa gauche un cercle lumineux qui l'accompagnait partout.

La fameuse religieuse de Kent, Élisabeth Barthon, parcourait les régions éthérées; elle recevait les ordres de la vierge Marie, qui lui dit d'entrer au couvent. Elle aurait continué longtemps de la sorte, si elle n'avait eu l'imprudence d'annoncer un jour que les anges lui avaient prédit la mort de Henri VIII. Le colérique monarque lui fit couper la tête.

Mais ce qui contribue plus que rien au monde à fixer le caractère des hallucinations, c'est leur nature épidémique et collective. En présence d'un pareil fait, on perd le droit de tout rejeter sur le compte de la maladie ou de l'aliénation mentale. Si l'illusion complète et absolue des sens se propage ainsi, il faut en conclure qu'elle ne dépend pas nécessairement d'un état pathologique, que l'impression des idées dominantes lui donne naissance, et que par conséquent elle reparaîtra chaque fois qu'une idée nouvelle sera parvenue à s'emparer avec force des esprits.

A l'époque où tout le monde croyait aux spectres, tout le monde en voyait. Dans la peste de Néocésarée, tout le monde vit des fantômes entrer dans les maisons; comme en Égypte, du temps de Justinien, tout le monde vit des hommes noirs sans tête voguer sur la mer dans des barques d'airain. Pendant une épidémie qui dépeupla Constantinople, tout le monde vit circu-

Digitized by Google

ler par la ville des démons qui donnaient la mort en allant d'une habitation à l'autre.

Je dis tout le monde, pour indiquer la généralité des hallucinations qui avaient envahi des populations entières, qui ne trouvaient pas de contradicteurs, et auxquelles l'histoire a conservé ce caractère en ne les attribuant pas à des individus, mais à des cités. Il est bien entendu d'ailleurs que je dis ceci sous toute réserve de mon opinion à l'égard du témoignage. Je suis persuadé que beaucoup d'anecdotes sont fausses, que beaucoup sont exagérées; je crois que dans les cas où une fausse sensation a été incontestablement perçue d'une manière collective, bien des gens s'y sont prêtés avec cette mauvaise foi inconsciente qui s'accommode aux impressions générales et qui maintient après coup avec force ce qui n'a d'abord été que vaguement perçu.

Comment douter au reste du caractère épidémique des impressions et hallucinations? Le maréchal de Villars n'a-t-il pas parlé d'une ville où toutes les femmes et toutes les filles se mirent à prophétiser au contact de quelques prophétesses cévénoles? Thucydide n'a-t-il pas rapporté l'invasion générale de spectres qui accompagna la grande peste d'Athènes? N'est-il pas certain que, dans d'autres épidémies, la croyance aux apparitions terribles qui annonçaient la mort se propagea de proche en proche avec une immense rapidité?

Les hallucinations qui transforment les nuages en troupes armées combattant les unes contre les autres, ont pris souvent, à l'époque des luttes nationales, une allure contagieuse. Pline dit que, pendant la guerre des Romains contre les Cimbres, on fut effrayé à diverses

reprises du cliquetis des armes et du son des trompettes qui paraissaient venir du ciel. Pausanias écrit que longtemps après Marathon, on entendait encore chaque nuit sur le champ de bataille le hennissement des chevaux et le choc des armées; tous les curieux ne distinguaient pas le bruit, tandis que ceux qui traversaient la plaine sans dessein prémédité l'entendaient parfaitement. Au combat de Platée, l'air retentit d'un cri épouvantable que les Athéniens attribuèrent au dieu Pan; les Perses en furent si effrayés, qu'ils prirent la fuite, et on prétend que c'est à cette circonstance qu'est due l'origine du mot *frayeur panique*. « Un peu avant la fête de Pâques, dit Josèphe, il arriva une chose que je craindrais de rapporter, de peur qu'on ne la prît pour une fable, si des personnes qui l'ont vue n'étaient encore vivantes et si les malheurs qui l'ont suivie n'en avaient confirmé la vérité. Avant le lever du soleil, on aperçut en l'air dans toute la contrée des chariots pleins de gens armés qui traversaient les nues et qui se répandaient autour de la ville comme pour l'enfermer. Le jour de la Pentecôte, les sacrificateurs étant la nuit dans le temple intérieur pour célébrer le service divin, entendirent du bruit, et aussitôt après une voix qui répéta plusieurs fois : Sortons d'ici ! »

Les chroniques de tous les peuples sont pleines de ces merveilles dont je ne garantis assurément pas la réalité. Cependant, il me semble démontré que, si les prodiges eux-mêmes n'existaient pas, l'illusion a souvent existé, plus ou moins générale, et tel est le fait sur lequel j'insiste.

Lorsque Antiochus se prépara à porter la guerre en Égypte, on vit dans le ciel des hommes habillés de

Digitized by Google

drap d'or, armés de lances, courant à cheval; on distinguait les casques, les boucliers, les épées nues et les lances; des chevaliers armés de toutes pièces s'entrechoquèrent dans un ciel sanglant. Sous le règne de Charles VI, sous celui de Charlemagne, on vit dans les nuées de grandes mêlées de sorciers. A la bataille d'Antioche, les croisés virent venir à leur secours saint Georges, saint Démétrius et saint Théodose. M. Amédée Thierry raconte qu'à l'attaque du temple de Delphes par les Gaulois, ces barbares furent effrayés par l'apparition de trois héros ensevelis dans les environs de la ville.

« On se demandera peut-être, ajoute M. Brierre de Boismont, auquel j'emprunte ces récits, comment des réunions considérables d'hommes ont pu être ainsi les dupes de la même illusion. Indépendamment des raisons que nous avons données et parmi lesquelles l'ignorance, la peur, la superstition, la maladie jouent un rôle important, il ne faut pas oublier l'influence contagieuse de l'exemple. Il suffit d'un cri pour effrayer une multitude d'hommes. Un individu qui croyait voir des choses surnaturelles, ne tardait pas à faire partager sa conviction à ceux qui n'étaient pas plus éclairés que lui. » (*Des hallucinations*, 116.)

Dans les épidémies de possession, il arrivait souvent qu'une religieuse croyait entendre une musique céleste ou diabolique, et ses compagnes ne tardaient pas à l'entendre aussi très-distinctement. Il arrivait plus souvent encore que les dégoûtantes images créées dans l'imagination d'une des religieuses prenaient successivement possession de toutes les autres. Il faut lire (ou plutôt, il ne faut pas lire), dans Delancre (*Tableau de l'inconstance des mauvais anges*), les détails sincèrement

Digitized by Google

donnés par ce terrible conseiller sur les sorciers du Labourd. Des familles entières, des populations entières vivent en présence de spectacles quotidiens dont la crédulité la plus robuste n'admettra certes point la réalité. Or tous ces gens-là voient, entendent, touchent; ils ne sont pas plus sûrs de leur propre existence que des faits épouvantables qui s'accomplissent incessamment autour d'eux.

Voilà donc une vérité établie : les hallucinations collectives et épidémiques remplissent l'histoire. C'est un point fondamental et que je prie le lecteur de ne pas perdre de vue. Toute la fantasmagorie du surnaturel apocryphe s'écroule en présence de cette simple remarque qui établit la véritable nature des hallucinations et en fait sentir l'importance. Aussi M. de Mirville a-t-il soin de protester « contre la doctrine des *hallucinations collectives*, contre cette erreur, véritablement monstrueuse, établie, propagée aujourd'hui dans toutes nos écoles médicales, et dont l'adoption définitive serait suivie bientôt du renversement le plus complet de toute l'histoire d'abord et de la religion ensuite. » (97.)

Il résulte des faits que je viens de rappeler, en particulier du grand fait des visions diaboliques qui gagnaient en même temps une foule de personnes dès qu'un procès de sorcellerie avait donné le signal de l'épidémie, et qui disparaissaient dès que la cessation des poursuites avait replacé les imaginations dans leur état normal, il en résulte que les hallucinations collectives ne sont pas seulement réelles, mais qu'elles se produisent sur une échelle formidable. Quand vous aurez fait aussi large que possible la part des erreurs du témoignage, il vous restera encore assez d'illusions épidé-

Digitized by Google

miques incontestables pour que le phénomène dont j'ai parlé ne puisse être mis en doute.

Si M. de Mirville ne s'élevait que contre les définitions qu'en donnent les médecins, je pourrais être de son avis. Les uns ont l'air de ranger les hallucinés au nombre des fous et nous somment de considérer Socrate comme une cervelle détraquée ! Les autres semblent admettre que l'hallucination est à peine un accident, qu'elle se concilie avec notre état normal, que nous pouvons avoir des sensations illusoires et conserver tout notre bon sens !

J'espère que personne n'aura confondu avec une opinion semblable celle que je viens de soutenir. Tout en établissant avec force la distinction profonde qui sépare la folie de l'hallucination, je n'ai certes pas songé à prétendre que cette dernière soit un acte sensé et qu'un homme de sang-froid y soit sujet. C'eût été sacrifier l'autorité de la raison. S'il n'y a rien, en effet, qui établisse une ligne de démarcation entre nos sensations véridiques et nos sensations mensongères, toutes les croyances sont ébranlées du même coup. L'halluciné, qui n'est pas un fou, est un homme soumis à l'ébranlement nerveux le plus profond ; les illusions collectives sont avant tout des épidémies nerveuses combinées avec une erreur dominante en matière de surnaturel.

C'est au moyen de l'hallucination ainsi conçue que je me charge de démolir les sorcelleries anciennes et modernes. Il n'est pas un de ces récits merveilleux dont il reste la moindre chose lorsqu'on a commencé par en ôter les fraudes, les exagérations, les erreurs du témoignage, les complaisances presque inconscientes de

Digitized by Google

plusieurs des assistants, et lorsqu'on finit par tenir compte des sensations individuelles ou collectives que produisent certaines superstitions dont la puissance est centuplée sur les personnes impressionnables par un état particulier d'excitation nerveuse.

Quant au risque prétendu que nos explications feraient courir au surnaturel biblique, je le répète pour la dixième fois, nous ne croyons pas à la Bible à cause de ce surnaturel, mais à ce surnaturel à cause de la Bible. L'attestation qui accompagne les révélations divines est autrement claire et solide que celle qu'on voudrait emprunter aux miracles et aux visions; le témoignage de Jésus-Christ, auquel vient se joindre subsidiairement le témoignage de notre conscience, imprime au recueil de l'Ancien et du Nouveau Testament un caractère de certitude qui nous frapperait comme l'évidence même, n'étaient les résistances intéressées du mauvais cœur. Si nous en étions réduits à prouver l'Écriture par les miracles, on pourrait, avouons-le, nous objecter et les erreurs perpétuelles des témoins les plus sincères, et l'action des causes naturelles qui semblent parfois produire des effets merveilleux, et l'hallucination d'autant plus probable que la croyance en cause agissait plus fortement sur les esprits. Il faut savoir regarder ces objections en face et reconnaître qu'aucune ne serait absolument irréfutable, dans le cas où malheureusement nous serions forcés de prendre pied sur le terrain mouvant des miracles transformés en preuve actuelle et principale. En vain ferions-nous remarquer le calme habituel des scènes bibliques et la distance infinie qui les sépare des scènes de désordre nerveux au milieu

Digitized by Google

desquelles le surnaturel apocryphe prend toujours naissance, on aurait le droit de répondre que les récits ont été arrangés après coup et que les choses ne se sont point passées de la façon qu'on les raconte. Mais l'homme qui, partant d'une réalité historique que les adversaires qui se respectent sont unanimes à proclamer, est allé droit à la personne et à l'enseignement constant de Jésus-Christ, l'homme qui, ayant appris de lui que Dieu a manifesté infailliblement la vérité par les livres canoniques et assuré infailliblement le recueil de ces livres, est descendu ensuite dans son propre cœur et s'est demandé s'il est possible de fermer les yeux à l'éclatante divinité des Écritures, cet homme-là contemple les miracles bibliques dans toute leur majesté; sa foi se meut dans une sphère telle, que le rôle des hallucinations ici-bas ne saurait la troubler un seul instant.

La théorie que j'ai exposée ne porte donc atteinte ni à la crédibilité générale de nos perceptions, ni à l'autorité du livre de Dieu. Elle s'appuie, au reste, sur tant d'observations concordantes qu'elle se fera universellement accepter. Il ne s'agit pas, en effet, d'un phénomène isolé qui ne se rattacherait à rien dans notre expérience psychologique. Si l'hallucination était un accident, si nous n'apercevions aucun des symptômes qui la précèdent, qui la préparent ou qui l'expliquent, je comprendrais qu'on s'en défiât. Mais il n'en va point ainsi. A côté des hallucinations dont l'origine est matériellement insaisissable, des perceptions erronées qui proviennent uniquement de l'homme intellectuel et moral, il en est d'autres qui ont leur point de départ

Digitized by Google

dans une première sensation physique et qui offrent en quelque sorte un fil conducteur à la science qui veut étudier ce grave sujet.

M. Brierre de Boismont s'appuie sur cette différence, pour distinguer profondément entre l'hallucination et l'illusion. Selon lui, la première semble partir du point d'origine du nerf pour venir former l'image au dehors, tandis que la seconde paraît suivre une marche inverse : l'hallucination est subjective, et l'illusion objective; l'une est un produit purement cérébral, l'autre a un objet matériel pour base (108, 109, 123, 124).

Qu'une telle distinction soit ou non fondée, il demeure certain que les illusions nous acheminent très-naturellement vers les hallucinations. Après avoir compris que le travail de l'imagination développe et dénature une sensation réelle fournie par l'appareil nerveux, nous n'avons pas de peine à comprendre aussi que la même faculté crée de toutes pièces la sensation entière et qu'elle le fasse chez des gens fort sensés d'ailleurs que préoccupe quelque idée dominante. Dans l'illusion, les objets extérieurs subissent une transformation prodigieuse; c'est une pierre, c'est un morceau de tapisserie qui se métamorphosent en fantômes, c'est un nuage qui devient un régiment de cavalerie, c'est une douleur intérieure qui se fait crapaud ou serpent; c'est la tête de l'esturgeon servie sur la table du roi Théodoric qui prend la forme du sénateur Symmaque injustement immolé. Dans l'hallucination proprement dite, l'obsession mentale prend corps sans qu'aucun incident réel y donne prétexte. Trouve-t-on que cela soit beaucoup plus inconcevable?

Digitized by le

Quelques nouveaux rapprochements achèveront de nous mettre sur la voie.

Le célèbre peintre Reynols, en sortant de son atelier où il avait travaillé longtemps, prenait les réverbères pour des arbres, les hommes et les femmes pour des buissons agités. L'image du tableau exécuté par lui était restée tellement empreinte dans sa tête, qu'elle s'assimilait toutes les sensations de l'artiste et le forçait à voir un paysage champêtre dans les rues de Londres.

M. Andral vit pendant toute une journée à côté de lui le cadavre d'un enfant dont la vue l'avait fortement impressionné le matin. Newton fut très-surpris lorsque après avoir fixé le soleil dans une glace, il dirigea sa vue vers une partie obscure de l'appartement où il aperçut la reproduction exacte du spectre solaire.

L'action d'une forte pensée ne s'est jamais manifestée avec plus d'éclat que dans les fameuses expériences de Digby et de ses confrères sur la palingénésie ou résurrection des plantes. Je n'oserais pas en parler, tant elles sont extraordinaires, si les savants anglais du XVIIe siècle ne s'en étaient sérieusement occupés et n'avaient prétendu obtenir la reproduction des moineaux après avoir obtenu celle des fleurs. Comme il est impossible de supposer chez eux soit une fraude grossière et concertée soit une complète ignorance, il faut bien admettre une hallucination collective causée par la vivacité de la pensée qui les hantait et qui obtenait en eux sa réalisation.

Ils prenaient une fleur, ils la brûlaient, ils en ramassaient toutes les cendres dont ils tiraient des sels par le moyen de la calcination. Ils plaçaient ces sels dans une fiole de verre, y mêlaient certaines substances et fai-

saient chauffer le tout. On voyait alors s'élever une tige, des feuilles, une fleur. C'est admirable, n'est-ce pas? Par malheur, la plante ainsi produite ne survivra jamais à l'expérience. Dès que la chaleur cesse, le spectacle s'évanouit, et l'on ne retrouve au fond de la fiole que ce qu'on y a mis en commençant : on a mis des cendres, on trouve des cendres. Il est vrai que pendant un moment tout le monde a vu la tige, les feuilles et les fleurs; on l'a vu et revu bien des fois; on a pu décrire, on aurait pu dessiner; les procès-verbaux en font foi.

Le père Kircher, savant jésuite, s'est efforcé d'expliquer à sa manière cette palingénésie végétale. A l'entendre, la vertu séminale de chaque substance est concentrée dans ses sels; dès que la chaleur les met en mouvement, ils s'élèvent et circulent comme un tourbillon dans la fiole; les sels, devenus libres de s'arranger, prennent la même situation et forment la même figure que la nature leur avait donnée primitivement; les corpuscules qui étaient au pied de la plante y reprennent place; ainsi font aussi ceux qui composaient la tige, les feuilles et les fleurs. On conçoit que rien n'est plus simple !... à moins que les membres de l'académie royale de Londres ne fussent soumis alors comme de simples mortels à la loi des hallucinations.

Les liaisons d'idées viennent à leur tour faciliter l'intelligence d'une pareille loi. D'où vient que passant en hiver au pied d'un mur où j'ai senti au printemps l'odeur des violettes, je perçois la sensation complète de leur parfum? D'où vient que la vue seule de l'Océan rend à certaine personne la sensation complète du mal de mer? Le renouvellement exact et parfait des sensa-

Digitized by Google

tions physiques a donc lieu sans aucune cause objective et par la seule puissance d'une idée qui a été réveillée dans notre esprit. Une Revue anglaise racontait dernièrement qu'un homme qui étant enfant s'était confessé pour la première fois après avoir mangé beaucoup de gâteaux sucrés, n'avait pas pu retourner une seule fois à confesse pendant une douzaine d'années, sans retrouver dans sa bouche le goût des mêmes gâteaux. Une dame qui devait prendre du gaz exhilarant et à laquelle on ne présentait que de l'air atmosphérique, éprouva tous les effets du gaz dont l'idée la préoccupait exclusivement.

Nous avons mentionné les illusions et les liaisons d'idées; disons aussi un mot des rêves qui ne sont certes pas sans analogie avec les hallucinations et qui contribueront à éclairer notre sujet.

Les hallucinations et les rêves se tiennent. C'est en rêve que la plupart des sorcières allaient au sabbat; les loups-garous étaient éveillés, et cependant qui osera prétendre que le second phénomène diffère essentiellement du premier? Je rêve pendant la nuit que je vois, que j'entends, que je touche, que je goûte; je m'imagine en plein midi que j'éprouve les mêmes sensations, elles sont également fausses et également réelles dans les deux cas.

Également réelles, c'est trop dire peut-être. Les sensations de l'homme éveillé, qui s'examine et dont l'hallucination s'encadre dans l'ensemble des impressions de la journée sans que rien s'élève entre ce souvenir et les autres, sans qu'il y ait dans l'état général de l'observateur un changement analogue à celui qui s'opère quand il passe du sommeil à la veille, les sen-

Digitized by Google

sations de l'homme éveillé semblent plus positives et par conséquent plus étonnantes. Mais cela n'empêche pas que les songes ne soient fort extraordinaires aussi et ne puissent servir à l'étude des hallucinations, puisqu'ils appartiennent avec elles à la catégorie des perceptions sensibles auxquelles la pensée seule donne naissance.

Pendant mes rêves, je visite différents pays et m'entretiens avec diverses personnes, je vole à travers les airs, je tombe dans un précipice, et l'impression est si forte qu'elle suffit pour me réveiller.

Pendant mes rêves, mon imagination s'empare du moindre incident extérieur pour le métamorphoser et le grandir. C'est exactement le procédé que nous avons remarqué dans les illusions. J'entends un léger bruit ; cette impression fait à l'instant partie de mon songe et s'adapte complaisamment aux idées qui m'occupent, quelles qu'elles soient.

Les associations d'idées et les réminiscences opèrent dans les rêves comme dans la veille. Il y a plus, la limite entre ces deux états n'est pas tellement infranchissable que je ne puisse continuer à voir de mes deux yeux après mon réveil l'objet terrible dont l'apparition m'avait empêché de dormir plus longtemps. Abercombrie raconte dans son ouvrage sur les facultés intellectuelles qu'un médecin distingué fut réveillé en sursaut par la vue d'un babouin gigantesque. Il se leva et se dirigea vers la table qui se trouvait au milieu de l'appartement. Il était alors très-éveillé et reconnaissait parfaitement les objets autour de lui. Près de la muraille, au bout de la chambre, il aperçut le babouin faisant les mêmes grimaces que pendant son rêve.

La transition entre le rêve et l'hallucination se fait ici toucher au doigt ; et ce n'est pas le seul signe auquel elle se manifeste. Chez les magiciens et chez les sorcières du moyen âge, les hallucinations de la veille et les rêves du sommeil étaient absolument identiques ; gouvernés par la croyance traditionnelle, la société du diable avait acquis à leurs yeux une réalité tangible qui les poursuivait incessamment.

Nous avons vu des hallucinations épidémiques et collectives, les rêves épidémiques et collectifs ne sont pas non plus sans exemple. Quelqu'un vient-il à parler des récents exploits des vampires dans quelque village reculé de la Hongrie, aussitôt bon nombre d'habitants voient en rêve leurs parents sortir des tombeaux et venir vers eux pour sucer leur sang.

Le passage est moins infranchissable qu'on ne le dit entre la veille et le sommeil. Il n'est pas rare de rencontrer des hommes qui ont fait en rêve des compositions remarquables. La fameuse sonate de Tartini connue sous le nom de *sonate du Diable* a été composée ainsi. Tartini s'était endormi après avoir essayé en vain de terminer son travail ; alors le diable vint et exécuta sur le violon un morceau que l'artiste écrivit de mémoire à son réveil.

Ici l'hallucination ou le rêve se combinent avec le développement des facultés, c'est-à-dire qu'on rencontre à la fois les deux effets qu'une idée dominante a coutume de produire. Il vaudrait bien la peine d'étudier les merveilles de notre organisation avant de s'extasier sur celles du surnaturel apocryphe. Avec l'homme tel qu'il est, avec ses illusions, ses associations d'idées, ses rêves et ses hallucinations, avec les

Digitized by Google

déploiements de mémoire, d'habileté et de force que provoque en lui l'action d'une idée régnante, il n'est pas nécessaire d'aller chercher si loin l'explication des prodiges attestés par l'histoire.

Notez d'ailleurs qu'en étudiant les rêves plus complétement que je n'ai pu le faire ici, on découvrirait bien d'autres phénomènes étranges qui mettent sur la voie d'un mode d'existence où l'homme donne corps à ses pensées en dehors de toutes les conditions ordinaires de la sensation. Le sommeil somnambulique en particulier fournirait plus d'une observation de ce genre.

Les expériences biologiques n'en fourniraient pas moins. L'hallucination ne saurait être assurément plus complète. Je vois, je touche ce que vous m'ordonnez de toucher et de voir.

La folie elle-même aurait beaucoup d'enseignements à nous donner. Et pourtant il y a entre elle et l'hallucination des différences fondamentales. Rien n'a plus contribué à discréditer l'explication naturelle de la sorcellerie que d'y voir figurer une théorie qui classe au nombre des fous Jeanne d'Arc, Socrate et tous les grands hommes qui ont eu des hallucinations. Si aujourd'hui nous prétendions que les « spiritualistes » américains sont des aliénés à interdire, au lieu de constater que le phénomène qui éclate parmi eux rentre dans les lois ordinaires de notre nature et n'a jamais manqué de se produire chez des hommes sains d'esprit toutes les fois que certaines préoccupations ont régné avec une violence exceptionnelle; si nous

Digitized by Google

proposions de les soumettre à un traitement médical, nous donnerions raison contre nous aux champions du surnaturel.

C'est ce qui est arrivé aux systèmes, fort savants d'ailleurs, qui ont paru insinuer que parce que les fous ont des hallucinations, tous ceux qui ont des hallucinations sont des fous! Soutenir cette thèse, c'était donner trop beau jeu aux adversaires. Quoi, s'écrient-ils, votre grande explication, votre fameuse découverte se borne à cela! Vous avez découvert que les fous ont des hallucinations, que l'un se croit roi, que l'autre se voit théière ou grain de blé, que celui-ci entend le tic-tac d'une montre dans sa tête, que celui-là reçoit d'une main invisible des coups de bâton ou des soufflets! Nous le savions depuis longtemps; mais nous hésiterions, malgré son démon familier, à loger Socrate dans une des cellules de Bicêtre; nous ne pensons pas que les cent mille sorciers ou possédés qu'autrefois on voyait paraître tout à coup dans tel ou tel pays, fussent privés de leurs facultés intellectuelles.

A une telle objection, je ne vois pas ce que nous aurions à répliquer. Il faut donc nous placer sur un meilleur terrain et montrer la distinction profonde qui sépare le fou de l'halluciné.

Cette distinction ne consiste pas en ce que l'halluciné ne déraisonnerait pas sur un point, étant parfaitement sensé sur le reste. La même chose a lieu en effet chez beaucoup de fous. Avec eux vous pouvez entamer tous les sujets, moins un; ils vous étonneront par la lucidité de leurs souvenirs, par la netteté de leurs argumentations; mais touchez-vous au point sensible, voilà immédiatement une intelligence calme

et solide qui fait place à l'égarement le plus complet.

Il en résulte que si l'hallucination n'était qu'une folie partielle, elle n'en serait pas moins une folie. Or, elle ne l'est en aucune façon, et voici pourquoi.

Le caractère essentiel de la folie, c'est que les facultés elles-mêmes sont altérées, et que par conséquent les fausses perceptions ne peuvent être redressées par la démonstration même la plus évidente de leur vanité. Prenez à part cet homme, fort raisonnable à d'autres égards, qui se croit grain de blé et qui achète tous les œufs à la ronde, afin d'en faire d'immenses omelettes et de détruire les poules qui pourraient le manger; essayez de lui faire voir qu'un grain de blé n'achète pas des œufs et ne tire pas une bourse de sa poche pour les payer, vous ne produirez pas la moindre impression. Avec un halluciné, le résultat sera bien différent. Chez lui les facultés sont entières, seulement leur exercice régulier est momentanément faussé par l'action des idées mensongères et d'une excitation extrême; dans cet état particulier, ses impressions revêtent une réalité objective et il croit voir ou entendre ce qui n'existe que dans son imagination. Dès lors il est accessible au raisonnement sur l'objet même de son hallucination. Faites-lui toucher du doigt l'illusion dont il est dupe, prouvez-lui que ses sensations ne peuvent pas correspondre à des faits extérieurs à lui, il réfléchira et il se rendra. Une pauvre possédée du moyen âge, à laquelle on aurait fait voir que ses ennemis avaient tout arrangé pour simuler chez elle des apparitions de démons, pour lui donner la conviction de ses relations avec Satan et pour la perdre, aurait renoncé à ses hallucinations, à moins que celles-ci ne

l'eussent rendue absolument folle. Un Américain qui a assisté aux concerts célestes confessera et repoussera son hallucination si vous lui démontrez que les voisins n'ont rien entendu, que les sons ne sont parvenus qu'aux oreilles des initiés, que parmi ceux-ci il en est même plus d'un qui n'a perçu aucune sensation distincte, qui n'a éprouvé que la contagion nerveuse de l'extase générale et qui n'a réussi à se persuader lui-même qu'à force de travailler par esprit de corps à persuader les adversaires.

Ceci n'est pas une différence légère; c'est une distinction fondamentale. Le caractère essentiel de l'hallucination n'est pas celui de la folie.

Aussi voit-on des hallucinés, et en grand nombre, qui se défient de leurs sensations, qui les analysent et qui parviennent à les rejeter. Le docteur Brewster a rapporté plusieurs exemples d'hallucinations ainsi contrôlées par ceux qui y étaient sujets. Bien plus, M. Brierre de Boismont cite des cas où l'halluciné n'attend pas la fin de la sensation mensongère pour lui faire son procès et pour conclure de l'impassibilité des personnes qui l'entourent que le spectacle qui le frappe vivement lui-même est dépourvu de réalité.

Nous touchons ici à l'extrême limite de l'hallucination, au point où elle mérite à peine de conserver son nom, car la sensation que l'on suspecte ne saurait exister entièrement.

Nous voilà bien loin de la folie! L'hallucination se présente à nous comme un phénomène compatible avec la pleine raison. Que dis-je! elle semblerait être parfois l'attribut de certaines âmes d'élite chez lesquelles le mouvement des idées a une plus grande activité. Dion

Digitized by Google

à ses visions comme Socrate. Il est impossible de parler ici d'esprits égarés ou même d'esprits faibles; il faut se borner à dire que les grands hommes eux-mêmes subissent les conséquences des idées fausses, et qu'au nombre de ces conséquences figurent dans quelques cas les hallucinations. Partout où se rencontrent, d'une part, une organisation nerveuse et impressionnable, de l'autre une préoccupation intense fixée sur de grossières erreurs au sujet du monde surnaturel, on voit les sensations erronées gagner de proche en proche, commençant d'ordinaire par les ignorants pour finir par les savants, commençant par les femmes pour finir par les hommes, mais conservant toujours ce double caractère de se concilier avec la parfaite intégrité des facultés intelligentes et d'en compromettre gravement l'exercice sur un point donné.

Je suis bien loin en effet de déclarer que l'hallucination soit bonne en soi. Rien n'est plus humiliant au contraire pour l'espèce humaine que la coïncidence chez les mêmes individus de la vie intellectuelle la plus complète et des illusions les plus grossières. Hallucinations des grands hommes, hallucinations des philosophes, hallucinations des extatiques, hallucinations des ignorants et des superstitieux, hallucinations qui se produisent dans les ténèbres du moyen âge, et hallucinations qui se produisent en plein XIXe siècle comme un défi à ses lumières et comme un démenti à son orgueil, tout cela n'est ni raisonnable ni glorieux, bien que tout cela laisse subsister l'intégrité de la raison.

Un dernier mot, avant de quitter ce sujet.

S'il est certain que l'hallucination (celle qui nous occupe) est profondément distincte de la folie, il n'est

Digitized by Google

pas moins certain que la folie a ses hallucinations, et que l'étude de celle-ci jette beaucoup de lumière sur celles-là. L'halluciné n'est certes pas un fou ; toutefois, du fou à l'homme sensé, il n'y a pas si loin qu'on le pense. Nous devrions toujours nous rappeler la parole de Corvisart montrant Charenton à l'empereur : « Sire, entre ces cerveaux malades et le vôtre, il n'y a pas l'épaisseur d'une feuille de papier. »

Il faut donc examiner avec soin ce qui se passe dans les cerveaux malades, et en général tenir grand compte des phénomènes que produit un état morbide quelconque. Indépendamment de l'affection spéciale qu'on nomme ivresse, et qui, sous l'influence des spiritueux ou du haschish, fait naître une foule de rêves et d'hallucinations, la fièvre, l'hypocondrie, les maladies nerveuses, les maladies inflammatoires fournissent de curieux exemples de sensations trompeuses. Je ne puis mieux finir qu'en constatant ce fait, et en plaçant les illusions dont la cause est purement physique en face de celles dont la cause est essentiellement morale. Ces dernières nous ont seules occupés ; mais nous nous en ferions peut-être une idée inexacte si nous négligions entièrement les autres. Nous pourrions nous figurer entre les deux catégories une séparation plus profonde qu'elle ne l'est en réalité ; nous oublierions presque que l'hallucination des gens sensés et bien portants n'a lieu elle aussi que par l'action des idées fausses qui troublent l'intelligence et de l'ébranlement nerveux qui trouble le corps. Disons donc un mot, rien qu'un mot, de l'hallucination des malades et de celle des fous.

M. Brierre de Boismont décrit de nombreux malades

Digitized by Google

chez lesquels la fièvre a été accompagnée, pendant l'état de veille, des visions les plus effrayantes et les plus distinctes. Il ajoute ceci : « L'hypocondriaque, par son état moral, véritable lentille convergente où tout vient aboutir, est nécessairement prédisposé aux hallucinations et aux illusions. Cette étude de tous les instants, dont rien ne peut interrompre la fixité, est une cause favorable à leur production. Aussi est-il ordinaire d'entendre ces malades se plaindre des détonations, des sifflements, des trios musicaux, des voix extraordinaires qui passent dans leur cerveau.... Plusieurs croient sentir le mouvement d'une couleuvre, d'un poisson, sous une ou plusieurs parties de leur corps. » (198.)

La catalepsie, l'épilepsie, l'hystérie, ne marchent pas non plus sans un cortége d'images nées dans le cerveau et dont la réalité n'est pas mise en doute. Tel pauvre convulsionnaire cité par le docteur Gregory n'avait en général ses attaques qu'après qu'une vieille femme en manteau rouge s'était avancée vers lui et l'avait frappé de sa canne sur la tête.

La meilleure preuve qu'il y a des hallucinations causées par la maladie, c'est qu'il y en a qui sont venues avec elle, qui s'en vont avec elle, et que supprime une purgation ou une saignée (Voir les pages 501 et suiv.).

La meilleure preuve qu'il y a des hallucinations indépendantes de toute maladie, c'est qu'il y en a qu'aucune médication ne guérira. Qui voudrait mettre à l'hôpital les hallucinés de la sorcellerie et ceux du « spiritualisme? » qui voudrait essayer en pareil cas de la diète, des douches ou des ventouses?

M. Brierre de Boismont lui-même, auquel on peut

Digitized by Google

reprocher de n'avoir pas établi une séparation assez nette entre les hallucinés et les fous, a trop de sagacité pour ne pas protester contre une confusion que tendrait à favoriser la disposition des matières dans son livre où surabondent les exemples d'aliénation mentale. « Par quelles lésions, écrit-il, expliquerez-vous les fausses sensations de l'enfant à qui la frayeur fait apercevoir des diables, des assassins, des voleurs, et celles de l'homme raisonnable qui voit passer devant lui des paysages, des villes, des troupes d'hommes, sans être dupe de ces formes fantastiques? Attribuez-vous ce phénomène psychologique à quelques gouttes de sang en plus ou en moins, à un éréthisme nerveux? » (476.)

L'explication ne serait pas meilleure pour l'homme qui est dupe de ses sensations mensongères, pour la collection d'hommes qui subit la même hallucination contagieuse, qui la contemple des heures durant, qui la voit reparaître à plusieurs reprises.

Concluons donc en reconnaissant deux catégories d'hallucinations : celles qu'engendre directement et exclusivement une cause physique, insanité, ivresse, maladies diverses; celles qu'engendre une cause morale, terreur, préoccupation, superstition, état nerveux qui prépare et accompagne l'extase.

Cette seconde catégorie est tellement réelle, que le caractère des hallucinations est presque toujours déterminé par les idées régnantes. Chaque époque a ses hallucinations à elle. Les sales visions qu'apercevaient toutes les possédées du moyen âge, le fangeux milieu dans lequel se mouvaient alors tous les hallucinés sans

Digitized by Google

exception, s'expliquent par la nature des images que mettaient en circulation les croyances traditionnelles et les légendes dorées. Depuis que l'esprit des hommes a reçu une autre pâture, les apparitions ont pris un autre caractère, et j'ose affirmer que celui-là, grâce à Dieu, ne reparaîtra jamais.

Au moyen âge même, les croisades ont leurs hallucinations particulières, où les chevaliers célestes, les saints et les démons, portant la lance et l'écu, jouent un rôle essentiel.

Aujourd'hui personne ne voit plus ni les guerriers bardés de fer ni les dégoûtantes scènes du sabbat; on voit des spectres fluidiformes, des locomotions extraordinaires, un surnaturel doublé de physique, de mécanique et de chimie.

On sait que les hallucinations septentrionales ne ressemblent pas à celles des pays chauds. On sait que les hallucinations des campagnes ne ressemblent pas à celles des villes; on sait que les hallucinations des marins ne ressemblent pas à celles des paysans.

Il est d'ailleurs impossible de ne pas remarquer que les hallucinations générales et épidémiques, celles qui servent le mieux à expliquer le prétendu surnaturel, ne se présentent guère que dans les moments où les commotions sociales, les systèmes philosophiques et religieux, les croyances reçues impriment aux âmes une violente secousse. Alors même, elles ne s'attaquent guère qu'aux personnes sujettes à de vives impressions et qui, sans être ni folles ni malades, sont en proie à une préoccupation qui passionne leur cœur, asservit leur pensée et ébranle nerveusement tout leur être. Aussi a-t-on observé que Shakspeare, ce grand

philosophe sans le savoir, ne présenta jamais comme voyant et entendant les spectres ou les sorcières que des personnages agités par une émotion excessive.

Nous sommes maintenant en possession d'une théorie suffisante. L'hallucination aura raison des faits surnaturels que la fraude ou la crédulité vulgaires, la simple excitation nerveuse, l'action fluidique enfin, n'auraient pas suffi à expliquer. Nous allons nous en assurer en abordant les études spéciales auxquelles notre troisième partie est consacrée. Nous verrons que les prodiges s'effacent l'un après l'autre, et cela sans que la certitude historique ou religieuse soit compromise à aucun degré, sans que la certitude scientifique elle-même soit ébranlée. L'hallucination ne pourra pas plus être opposée à nos expériences que les erreurs du témoignage ne peuvent être opposées à notre foi. La foi ne repose sur aucun témoignage d'homme, et les expériences où le merveilleux n'apparaît pas ne se prêtent à aucune hallucination; il y a longtemps que le fait est pratiquement démontré. On a le droit de prétendre que les expérimentateurs se sont trompés, qu'ils n'ont pas pris des précautions suffisantes, qu'ils ont mal observé les faits ou qu'ils en ont tiré des conclusions excessives; on n'a pas le droit de parodier vis-à-vis d'eux le fameux mot : « C'est votre léthargie, » et de répondre à chacune de leurs affirmations : « Vous avez cru voir; mais tout s'est passé dans votre esprit! c'est votre hallucination ! »

L'hallucination (j'entends celle de l'homme sain de corps et d'esprit) demeure en général l'apanage des

Digitized by Google

sujets où le merveilleux joue un rôle. Si elle se montre ailleurs, c'est en tous cas sous l'influence de ces états nerveux qui se rattachent d'une manière plus ou moins directe à l'extase. Pour l'homme plongé dans un état pareil, la sensation produite par les choses extérieures ne dépasse pas en netteté, en intensité et en durée celles que produisent les hallucinations du sommeil et surtout celles de la veille. Ce que les sorciers et les loups-garous de certaines époques ont vu, entendu, touché ou fait est à leurs yeux d'une évidence qui n'admet pas la contestation. Et cependant la nature purement subjective de ces incidents ne saurait être mise en doute, puisque les enfants dévorés par les loups-garous se portent à merveille, puisque les sorcières passent dans leur lit le temps qu'elles consacrent à leurs voyages au sabbat, puisqu'il suffit d'un procès de sorcellerie pour multiplier les sorciers en frappant les imaginations, puisqu'il suffit d'interrompre les procès pour supprimer les sorciers en donnant un autre cours aux idées, puisque les visions changent, s'affaiblissent ou disparaissent au gré des modifications que subit la pensée dominante.

Ici se termine la partie de mon livre qui traite du surnaturel en général. Personne ne s'étonnera du développement qu'elle a pris, car le sujet était neuf, ou peu s'en faut, quoiqu'il soit aussi vieux que le monde. Il s'agissait de s'orienter dans un labyrinthe de faits, de témoignages, de théories, de croyances; il s'agissait de démêler le vrai du faux et de rejeter le second sans compromettre le premier. Jusqu'à présent les ennemis du surnaturel apocryphe avaient maltraité le surnaturel biblique, les adversaires des diableries tradi-

Digitized by Google

tionnelles avaient nié l'existence du diable. On nous donnait à choisir entre l'acceptation en bloc de toutes les traditions superstitieuses, et le rejet en bloc de tout ce qui est miraculeux ou prodigieux.

Il fallait donc poser la question dans ses véritables termes; tel a été mon premier soin. J'ai cherché ensuite à la résoudre, à la résoudre et non à l'esquiver. Je connais en effet beaucoup de protestations sensées contre les fables du moyen âge; seulement les protestations ne sont pas des démonstrations. Le plus souvent on se contente de se moquer ou de s'indigner; ou bien on s'écrie qu'il y a à prendre et à laisser; que le merveilleux existe sans doute, mais qu'on l'a exagéré; qu'il y a eu des sorciers, mais non pas tant qu'on le dit; que des apparitions ont eu lieu, mais non pas toutes celles dont on parle; que les âmes des morts ou les démons peuvent bien jouer un rôle dans le « spiritualisme » contemporain, mais que les gens raisonnables ne sauraient admettre tout ce qui s'en dit.

J'ai cherché à sortir de ces fades lieux communs d'une prudence qui ne sait trop à quoi s'en tenir : au lieu de tirer des moyennes, j'ai tâché de poser des principes. Je ne me suis pas contenté de répéter vaguement : « Il y a tant de choses que nous ne comprenons pas! le surnaturel est si immense! notre capacité est si petite! » Renonçant à l'humilité de commande qui n'est pas si humble qu'elle en a l'air, je me suis demandé si Dieu ne nous aurait pas remis les moyens de résoudre le problème et si la modestie qui s'y refuse ne ressemblerait pas à de l'infidélité.

En conséquence, j'ai abordé les questions fondamentales; et d'abord la grande question du témoignage.

Digitized by Google

J'ai montré que sa valeur, très-réelle dans les matières qui appartiennent à notre compétence, devenait presque nulle dans celles qui touchent au surnaturel. J'ai défié mes contradicteurs d'admettre comme réel tout ce qui est suffisamment attesté. J'ai signalé les motifs particuliers de suspicion qui nous commandent la défiance vis-à-vis du merveilleux dont on veut nous imposer l'acceptation.

Après avoir signalé la contradiction qui existe entre ce genre de témoignage et la raison, j'ai signalé une autre contradiction que les chrétiens doivent tenir pour décisive et que les hommes étrangers à la foi tiendront eux-mêmes pour très-importante. Ce que les témoignages affirment en fait de surnaturel, l'Écriture le dément. L'Écriture ne nous autorise à croire ni à la prodigalité inouïe des miracles sataniques ou divins, ni à la continuation probable des miracles après les apôtres, ni à un Satan puéril et ridicule, ni à un Satan rival de Dieu et partageant sa souveraineté, ni au matérialisme grossier des possessions par contact, ni au dualisme, ni à l'ensemble d'une tradition qui vient se résumer honteusement dans la peur du diable, dans la terreur de ses châtiments prétendus et dans l'oubli de ses tentations trop réelles. Où les témoignages disent oui, la Bible dit non, et réciproquement. Il est nécessaire d'opter. Nul n'a le droit de recevoir en même temps le surnaturel de l'Évangile et celui de la tradition.

Il me restait un devoir à remplir. Le surnaturel condamné par la raison et impossible aux yeux de la foi, n'en conservait pas moins une apparence propre à troubler encore la foi et la raison. J'ai tenu à prouver

Digitized by Google

en finissant qu'il n'avait de surnaturel que le nom, que les explications les plus simples pouvaient en rendre compte. Laissant de côté les fraudes proprement dites et les grossières crédulités, j'ai indiqué de quelle façon les faits extraordinaires viennent se ranger sous trois chefs : l'excitation nerveuse, l'action fluidique, l'hallucination.

Ce que j'ai indiqué en termes généraux, je vais à présent essayer de le montrer en détail. Les principes étant établis, il est temps de passer à l'application. Tel sera le but de notre troisième partie, où nous verrons défiler devant nous toutes les formes du surnaturel apocryphe, les faux miracles, les faux sortiléges, la partie merveilleuse du magnétisme, enfin les tables parlantes et leurs Esprits à l'occasion desquels on a ressuscité tout le reste.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE ET DU PREMIER VOLUME.

Bayerische Staatsbibliothek München

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME Ier

PREMIÈRE PARTIE

DES TABLES TOURNANTES

AVANT-PROPOS. v

CHAP. I. La question. 3

CHAP. II. Les faits. 21

CHAP. III. Les objections. 99

Annexes. 195

DEUXIÈME PARTIE

DU SURNATUREL EN GÉNÉRAL

CHAP. I. La question. 225

CHAP. II. La marche à suivre. 245

CHAP. III. Valeur des preuves et spécialement du témoignage 259

CHAP. IV. Motifs particuliers de suspicion. 320

CHAP. V. Que dit l'Écriture? 342

CHAP. VI. Explication naturelle du prétendu surnaturel . . 483

FIN DE LA TABLE DU TOME Ier

Digitized by Google

DES

TABLES TOURNANTES

DU SURNATUREL EN GÉNÉRAL

ET DES ESPRITS

TOME II

Digitized by Google

PARIS.—IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS,
QUAI DES AUGUSTINS, 55, PRÈS DU PONT NEUF.

Digitized by Google

DES

TABLES TOURNANTES

DU SURNATUREL EN GÉNÉRAL

ET DES ESPRITS

PAR

LE Cte AGÉNOR DE GASPARIN

TOME DEUXIÈME

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, GALERIE VITRÉE

1854

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.

Digitized by Google

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE

DES ESPRITS

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER

SURNATUREL APOCRYPHE

LES FAUX MIRACLES

Il y aurait un livre entier à écrire sur ce sujet. Qu'on se rassure ; je ne l'écrirai pas. Je n'ai garde d'oublier que le point essentiel de notre discussion est le surnaturel satanique, bien plutôt que le surnaturel divin. Je ne dirai donc que ce qui est strictement nécessaire pour désavouer les miracles catholiques, jansénistes et même protestants dont on a surchargé l'histoire ecclésiastique depuis la mort des apôtres. Si je les passais sous silence, je donnerais un encouragement indirect à la sorcellerie, car elle a besoin pour vivre d'une atmosphère toute saturée de merveilleux, et les prodiges du diable ne trouvent créance qu'à la faveur des prodiges d'une autre nature ; il leur en faut, et beaucoup ; laissés seuls, ils ne pourraient subsister.

Il est nécessaire d'ailleurs, je le sais par ma propre expérience, que l'esprit des chrétiens soit enfin débar-

Digitized by Google

rassé de ces manifestations extraordinaires qui le tourmentent et le troublent. Tant que nous admettons vaguement la continuation des signes qui avaient accompagné et sanctionné la première prédication de l'Évangile, il est impossible que nous ne nous posions pas plusieurs questions plus angoissantes les unes que les autres : Pourquoi la prédication du même Évangile n'est-elle plus accompagnée chez nous des mêmes signes? Pourquoi semblent-ils accordés aux ennemis de l'Évangile? Pourquoi les époques où l'Évangile a été le plus oublié ont-elles été les plus favorisées sous ce rapport? Pourquoi partagent-elles un tel privilége avec les bouddhistes, avec les branches diverses du paganisme?

De là à se demander s'il y a quelque chose ici-bas qui mérite le nom de vérité, si les mots de vérité et d'erreur correspondent à des réalités; de là à englober tous les miracles dans une suspicion universelle et à mettre ceux de la Bible dans la même catégorie que ceux de la tradition, il n'y a pas aussi loin qu'on voudrait le croire. Achevons donc d'écarter un cauchemar qui nous obsède; ce que nous avons déjà commencé sur le terrain des principes, complétons-le sur celui des faits.

Mais ici se présente une difficulté. De quels faits devons-nous parler? Quels sont ceux qui appartiennent au présent chapitre? Rien n'est moins bien classé que les prodiges divins et les prodiges sataniques. Chacun range parmi les premiers les merveilles de ses amis et repousse au rang des derniers les merveilles de ses adversaires. Selon les catholiques, les actes extraordinaires des protestants et des jansénistes viennent du

Digitized by Google

démon ; selon les jansénistes, les actes extraordinaires des ultramontains viennent du démon ; selon les protestants, les actes extraordinaires des catholiques viennent du démon. Chacun réserve les miracles pour soi seul et n'accorde à ses adversaires que des prodiges sataniques. Or cela est fort simple, car chacun comprend que la vérité seule a droit aux miracles, si miracles il y a.

Comment vais-je donc m'y prendre ? Opérerai-je un classement protestant, comme d'autres opèrent un classement catholique ? Non. Je ne refuserai les miracles de personne ; je prendrai de toutes mains. Ce qu'une communion quelconque tient pour miraculeux, je l'examinerai ici. Nous arriverons de la sorte à étudier successivement et à rejeter impartialement les miracles protestants, les miracles jansénistes, les miracles mystiques et les miracles catholiques. On me pardonnera de ne pas grossir ma tâche en y joignant l'énorme contingent des miracles *orthodoxes* de l'Église orientale, malgré l'intérêt de circonstance que le conflit turco-russe peut leur donner.

Ce qui me frappe d'abord, c'est la prodigalité surprenante avec laquelle les miracles auraient été accordés à partir de la période apostolique. Jusqu'alors la sobriété aurait été le constant caractère des merveilles divines ; mais une fois qu'il n'y a plus ni prophètes ni apôtres, les bondes des cieux semblent lâchées et le déluge va commencer. J'en ai déjà fait la remarque, la première génération des Pères ne parle d'aucun miracle ; la seconde génération commence à en citer ; la

Digitized by Google

troisième en voit partout, et l'inondation va croissant ensuite à mesure qu'on s'éloigne des apôtres, jusqu'au moment où le retour à la lumière évangélique et à la civilisation réduit graduellement le chiffre de ces prodiges par trop nombreux.

Et ils ne sont pas seulement nombreux, ils ont des dimensions gigantesques. Il y a entre eux et les miracles de l'Écriture la même différence qu'entre les évangiles apocryphes et les Évangiles canoniques. Les apocryphes ne croient jamais en dire assez; il leur faut des merveilles immenses; il leur en faut dans la première enfance du Sauveur, il leur en faut chez sa mère, chez Joseph, chez son grand-père et chez sa grand'mère; ils mettent en jeu les animaux, les arbres, et en fin de compte, ils nous donnent une légende à la place d'un évangile, un thaumaturge au lieu du Fils de Dieu.

Ce que nous ressentons en parcourant les apocryphes, le récit des miracles opérés depuis lors nous le fait éprouver à bien plus forte raison. Nous nous trouvons en présence d'une fabrication de prodiges qui s'accomplit partout, au Nord et au Midi, à l'Orient et à l'Occident, sans mesure comme sans but; nous assistons à la fabrication irrégulière et à la fabrication régulière, car il y a des centres de production qui opèrent toute l'année ou à jour fixe avec autant de facilité que de précision.

Or que penser, lorsqu'on rapproche d'une semblable profusion les divines annales qui nous montrent les plus grands prophètes dont la vie est à peine marquée par quelques révélations et qui n'ont peut-être pas fait de leurs mains un seul miracle! Où sont ceux d'Abra-

Digitized by Google

ham, de Job, de Samuel, de David, de Salomon, d'Esdras, de Néhémie? Où sont ceux de Jean-Baptiste, dont il est dit qu'il est « plus qu'un prophète? » (*Matthieu*, XI, 9.) Comme Jésus-Christ lui-même nous paraît pauvre en miracles, si nous le comparons à la moindre des béates, au moindre des saints!

Oui, Jésus est ici le juge au tribunal duquel je traduirai vos merveilles incessantes et vos témoignages irréfragables. Tandis qu'aujourd'hui le premier exorciste venu suspendra son homme en l'air pendant deux heures, Jésus a refusé de faire dans le ciel un signe que les Juifs réclamaient avec instance. Et l'apôtre Paul, quel reproche adressait-il à ces mêmes Juifs? « Les Juifs demandent des miracles. » (I *Corinthiens*, I, 22.) Ils étaient animés de l'esprit qui allait envahir progressivement l'Église et dont la tradition talmudique toute pleine de prodiges porte l'empreinte incontestable. Dieu ne s'est jamais accommodé à un tel esprit; il a donné aux apôtres le pouvoir de faire quelques miracles et il a même signalé leur ministère par cette marque particulière que les simples fidèles eux-mêmes recevaient quelquefois les dons extraordinaires dans la mesure jugée utile et dans les lieux où l'établissement de l'Évangile exigeait une semblable manifestation. Mais le miracle pour le miracle, le miracle tel que le demandaient les Juifs, tel que n'ont cessé de le demander les hommes de la tradition, le miracle en permanence, Dieu ne l'a jamais voulu, et les serviteurs de Dieu doivent tenir maintenant à plus forte raison le langage que tenait Paul : « Les Juifs demandent des miracles; pour nous, nous prêchons Christ crucifié qui est un scandale aux Juifs. »

Digitized by Google

Annoncer Christ crucifié, voilà la grande et perpétuelle mission de l'Église ; la foi en Christ crucifié, voilà le vrai miracle. Un pécheur converti, un orgueilleux devenu humble, une âme agitée qui a trouvé la paix, un mort qui a trouvé la vie, que voulez-vous de plus merveilleux? Si des signes extraordinaires ont dû accompagner la fondation du christianisme, le christianisme doit se maintenir sans eux ; le miracle des conversions lui suffit. J'entends les conversions véritables, celles qui portent des fruits, celles qui nous donnent non des hommes hypocrites ou affectés, mais des hommes simples, dévoués, sans uniforme de dévotion, sans formules apprises, des hommes qui respectent assez la vérité pour avoir horreur de l'intolérance chargée de la protéger, des hommes qui se renoncent eux-mêmes, qui savent réserver une large part aux pauvres et dont la main droite ignore ce que fait la main gauche, des hommes qui ne font jamais fléchir le devoir devant l'intérêt même pieux, qui sacrifient au besoin leur popularité, leur juste et noble ambition, plutôt que de sacrifier une seule injonction de leur conscience, une seule règle posée par la Parole de Dieu.

La religion, qui n'a jamais cessé d'enfanter de tels hommes, de les enrichir en les dépouillant, de les fortifier par la foi au pardon gratuit et parfait, en leur ôtant toute estime pour leurs propres œuvres et pour leurs propres forces ; la religion, qui a résolu le problème de la vertu sans orgueil et de l'humiliation sans écrasement ; qui fait des « hommes nouveaux, » sans faire des stoïciens ou des ascètes ; qui les sépare du monde quant au mal, sans les séparer du monde quant aux devoirs sociaux et aux légitimes intérêts ;

qui unit à Christ, sans dévaster le cœur et sans en arracher les affections que Dieu lui-même y a mises, une telle religion ne sera jamais dépourvue de miracles.

Et quels miracles, grand Dieu, a-t-on prétendu substituer à celui-là ! Miracles au profit de l'erreur, miracles contre l'Évangile, miracles en l'honneur de la persécution, miracles au nom de la résistance armée ! Où sont-ils les protestants qui croient sérieusement que Dieu a imprimé le sceau de ses révélations à des doctrines que condamne partout le Nouveau Testament ? Allez, chrétiens des Cévennes, répondez à la persécution par la révolte ! Tuez ! défendez votre foi l'épée à la main ! Donnez ce commentaire sanglant aux paroles des saints livres : « Celui qui s'oppose à l'autorité, résiste à l'ordonnance de Dieu. » — « Les armes de notre guerre ne sont pas charnelles ! » (*Romains*, XIII, 2. — II, *Corinthiens*, X, 4.) Où sont-ils les catholiques qui acceptent froidement cette pensée : Dieu a glorifié l'inquisition par des miracles ; Dieu a sanctionné les longues infamies qui préparèrent et suivirent la révocation de l'édit de Nantes, en envoyant aux camisards une possession diabolique !

Tout ce qu'il y a d'élevé en nous proteste donc contre de telles doctrines. La question des miracles se complique d'une question de morale, et le sacrifice de notre conscience est le dernier que nous voudrions faire à la légende dorée des diverses communions.

Celle du protestantisme est naturellement la moins riche, par cela seul qu'il vit en présence de l'Écriture, et qu'il repousse la tradition. Cependant, il n'a pas toujours été si fidèle à son principe, qu'il n'ait participé quelquefois, sur ce point comme sur d'autres, aux opi-

Digitized by Google

nions qui régnaient autour de lui. Le protestantisme compte un certain nombre de miracles, parfaitement prouvés, cela va sans dire; le témoignage ne fait jamais défaut.

S'est-on bien rendu compte des embarras où l'on se jette, quand on admet ce déploiement de surnaturel qui passe pour avoir éclaté avec tant d'abondance et par épidémies successives depuis la disparition des apôtres? Est-il bien certain qu'on se rassure suffisamment en attribuant aux démons tous les miracles qu'il serait incommode d'attribuer à Dieu, lorsque, d'ailleurs, ils ne se distinguent par aucun caractère spécial? Je doute que les consciences délicates se tranquillisent à si bon marché. Elles ont besoin d'apercevoir un lien direct, un rapport exclusif entre la vérité et les miracles; elles ont besoin de reconnaître à des marques visibles le surnaturel dont l'origine est infernale.

Or je leur rappelle que Montanus et les autres hérétiques ne tarissaient pas en miracles et en prédictions. Aucun parti n'a jamais succombé faute de signes merveilleux, et l'on pourrait presque appliquer aux miracles le mot de Pascal : « Il est plus aisé de trouver des moines que des raisons. » La sainte Épine janséniste réfutait vigoureusement les miracles non moins éclatants des jésuites. Il se faisait des miracles en faveur de Mme Guyon et des *maximes des saints*, il s'en faisait en faveur de la condamnation prononcée à Rome.

Quiconque a feuilleté les œuvres de Swedenborg sait qu'au milieu de ce fatras abominable on rencontre telle prédiction dont il semble difficile de contester l'accomplissement, telle apparition mieux démontrée

Digitized by Google

que celles des saints les plus en renom. Les swedenborgiens conversent encore aujourd'hui avec les anges et vivent dans le surnaturel comme les poissons dans l'eau.

Je ne cite ici que pour mémoire les miracles des irvingiens et ceux des mormons. Dans un autre siècle, ils auraient pu avoir du succès. Aujourd'hui on s'est aperçu que les premiers possédaient non le don des langues, mais le don beaucoup moins extraordinaire de faire entendre une série de sons inarticulés; on s'est aperçu que les seconds, éprouvant le besoin de recommander au monde la religion nouvelle contenue dans la Bible de Joë Smith, racontaient toujours leurs prodiges passés sans opérer jamais par-devant témoins des prodiges actuels.

Nous sommes donc libres de passer outre, ce qui du reste ne changera guère les termes du problème. A défaut des irvingiens et des mormons, voici venir les juifs, les musulmans et les païens; tous ont abondé en miracles. Ceux des juifs sont attestés par Josèphe et remplissent les deux Talmuds. Ceux des musulmans ont la même certitude, ni plus ni moins, que toute la légende chrétienne; leurs amulettes guérissent et préservent; leurs derviches, leurs marabouts font la pluie et le beau temps; ils ont même au Maroc, sur les bords de l'Ouad-Noun, une montagne qui parle.

Et les païens! que de merveilles, à commencer par le gymnosophiste indien Calanus, qui, en montant sur le bûcher, prédit la mort prématurée d'Alexandre le Grand, et qui ne se contenta pas d'expressions vagues, mais fixa le lieu et le moment : dans trois mois, à Babylone! Jamblique, l'ennemi du christianisme, n'a-t-il

Digitized by Google

pas rapporté une foule de miracles, sans compter ceux qu'il fit? Plotin, Porphyre, tous les Alexandrins sont-ils restés inactifs sous ce rapport? Et le bouddhisme est-il resté en arrière? Gôtama, le fameux Bouddha, qu'adorent trois cent millions d'hommes peut-être, a fait plus de miracles qu'il n'y a de grains de sable au bord de la mer. Encore aujourd'hui Ceylan est témoin des hauts faits de ses disciples; au moyen de *la prière des trois refuges* ou au moyen des *trois réflexions*, les moines des couvents bouddhistes acquièrent un pouvoir surnaturel; leurs pratiques, leur ascétisme, la répétition de leurs formules obtiennent des résultats incroyables, à moins toutefois qu'un rayon de lune ne vienne détruire l'effet des pieuses incantations!

Je m'arrête. Il serait fatigant et inutile de faire le tour du monde pour constater les prodiges qui s'y opèrent sous toutes les latitudes; chaque peuple, chaque culte a les siens, et les voyageurs n'abordent pas aux rivages d'une île nouvelle, perdue dans l'Océan, sans y découvrir quelque forme du surnaturel.

Ce fait mérite réflexion, car la comparaison impartiale des preuves à l'appui ne serait pas toujours aussi défavorable qu'on veut bien le dire aux miracles païens ou musulmans.

Cela dit, j'entre en matière, et comme *sévérité* bien ordonnée commence par soi-même, je ferai d'abord justice des miracles protestants.

Ma discussion, qui ne sera pas d'ailleurs forcée de s'étendre beaucoup, aura pour objet principal l'histoire

Google

des prétendus prophètes camisards. En dehors de ce fait considérable, je ne vois rien qui vaille la peine d'être sérieusement réfuté. Que certaines jeunes filles aient eu des visions; qu'une extatique protestante du XVIIe siècle, Christine Poniatovi, ait mérité une place à côté de Thérèse; que Jung Stilling ait mêlé plusieurs révélations divines au mystique et trop piquant récit de sa vie aventureuse, il n'y a pas à s'en étonner. L'explication est dans le caractère des personnes, et cette explication suffit.

Plusieurs fois on a risqué parmi nous la narration d'un miracle proprement dit; mais pour des hommes élevés à l'école de la Bible, qui ont remarqué sa céleste sobriété, qui connaissent ses déclarations et qui ont observé la marche historique des traditions toujours environnées d'un cortége de prodiges, les anecdotes de ce genre ont peu de charme. Plus ils croient au surnaturel biblique, plus ils se défient du surnaturel apocryphe. Aussi arrive-t-il constamment qu'après s'être échauffé au sujet d'un miracle, on finit par le laisser là. C'est ce qui est arrivé à l'histoire qui remplissait, il y a vingt ans, les colonnes du *Christian Observer* et de plusieurs autres journaux. Une dame paralysée s'était levée à la voix du pasteur qui le lui commandait au nom de Jésus-Christ, et avait retrouvé l'usage de ses membres. La biologie a démontré depuis que l'impossibilité d'agir résulte quelquefois d'une idée purement subjective, et qu'on supprime l'impossibilité en modifiant l'idée. La science ne s'est point contentée de cette observation, trop spéciale peut-être, et qui ne semble pas s'appliquer très-bien à un état durable du corps; elle a constaté qu'une vive

Digitized by Google

excitation nerveuse, telle que doit la produire l'attente d'un acte miraculeux, est capable d'amener des effets physiques très-étendus[1]. Dès lors nous ne nous trouvons plus en présence d'un miracle, mais d'une révolution naturelle, qui d'ailleurs (est-il besoin de le dire), n'aurait pu s'accomplir sans la permission de celui dont les bénédictions se découvrent dans chacun des événements de notre vie.

Avant d'aborder l'examen rapide de la prophétie cévénole, je tiens à signaler un fait analogue qui s'est passé de nos jours à l'autre bout de l'Europe. La Suède a vu naître, en 1841 et 1842, une sorte d'épidémie qui a pris un nom significatif : *le mal de prédication*. Le signal paraît avoir été donné par une jeune fille de seize ans, Lisa Andersdocter, qui, tout à coup, se sentit comme forcée d'entonner des cantiques, et qui bientôt joignit des prédications à ses chants. Elle tombait sou-

[1] Encore ici je dois protester en passant contre toute assimilation qu'on tenterait d'établir entre cette guérison et les miracles de la Bible. On pose très-mal la question, lorsqu'on nous demande si tel ou tel miracle biblique ne pourrait pas s'expliquer aussi par une impression morale amenant une révolution physique. On n'oublie que deux choses : d'abord que les miracles qui comportent l'explication sont environnés d'autres miracles qui ne la comportent pas ; qu'à côté de la guérison des paralytiques ou des convulsionnaires, l'Écriture nous présente la résurrection des morts, la vue donnée aux aveugles-nés, les eaux jaillissant du rocher, la mer Rouge s'ouvrant, les premiers-nés d'Égypte périssant tous en une nuit ; ensuite, et surtout, que nous ne croyons pas à la Bible à cause des miracles qui y sont, mais aux miracles à cause de la Bible qui les atteste ; en sorte que les signes divins qu'elle rapporte se trouvent placés sous la garantie des preuves incomparables sur lesquelles s'appuient l'Ancien et le Nouveau Testament.

Digitized by Google

vent dans des extases ou vertiges; elle prétendait que le Saint-Esprit lui inspirait immédiatement chaque parole, sans qu'elle pût rien y ajouter ou en ôter. — Bientôt Lisa eut une foule d'imitateurs, surtout parmi les jeunes filles et parmi les jeunes garçons. En vain le gouvernement et le clergé s'opposèrent-ils à la contagion; leur intolérance, qui déjà était peut-être une des causes principales du mouvement, ne parvint pas à l'arrêter. Le peuple prenait en général le parti des inspirées; elles trouvaient même parmi les pasteurs un certain nombre de partisans, qu'on appelait, à cause de cela, *Læsareprester*.

Je n'ai nulle envie, on peut m'en croire, de contester ce qu'il y a eu de respectable dans les sentiments des prédicantes suédoises. Je sais que dans ce pays, où les habitudes de formalisme et de persécution se sont maintenues en même temps que l'organisation épiscopale, la vie religieuse a été gênée dans ses développements. Or il arrive souvent alors que, ne pouvant s'épancher régulièrement, elle se précipite dans des voies anormales. Mais, quelles que soient la sincérité et la piété des illuminés suédois, l'illumination n'en est pas moins un fait déplorable et qui doit être répudié sans hésitation. On cite, bien entendu, la prophétie de Joël : « Vos fils et vos filles prophétiseront; » or nous avons vu ailleurs qu'elle est inapplicable. On vante aussi les visions et les prophéties des illuminés; or c'est précisément la circonstance qui les rend suspectes; ils parcourent le ciel et l'enfer, ils prédisent les événements futurs, y compris leur propre mort, et je ne serai pas démenti si j'affirme que l'événement a presque toujours contredit la prédiction. En un mot, il n'y a rien

Digitized by Google

là qui soit miraculeux; en premier lieu, parce qu'il n'y a rien là que l'excitation nerveuse n'ait produit en tout temps chez tous les extatiques; en second lieu, parce qu'il n'y a rien là qui ne soit en opposition directe avec l'Écriture, laquelle n'attribue nulle part à la prédication évangélique les caractères d'une maladie gagnant de proche en proche, s'attachant surtout aux jeunes filles et produisant des spasmes et des convulsions [1].

Ceci m'amène aux camisards, car nulle part plus que chez eux ces tristes symptômes ne se sont produits avec persistance et avec éclat. C'est sans embarras aucun que je viens le reconnaître. Plus je suis pénétré de sympathie pour leur foi et d'admiration pour leur dévouement, plus j'ai besoin de repousser bien loin les erreurs graves qui furent le fait des hommes et non de la cause. Ne souffrons jamais que l'on confonde dans l'histoire des chrétiens ce qui appartient à leur péché et ce qui appartient à l'Évangile.

[1] Je n'affirme pas l'exactitude de tous ces détails, car ils sont donnés par des adversaires. En tous cas, mes observations ne portent que sur les *inspirés* de la Suède. Quant au réveil religieux qui, grâce à Dieu, s'est produit aussi dans ce pays, et que certaines circonstances, la persécution entre autres, ont pu faire confondre quelquefois avec les phénomènes de l'extase qui semblent s'être manifestés en même temps, il en est profondément distinct. Aux yeux d'une Église engourdie, formaliste et intolérante, tout ce qui remue paraît également suspect; elle se plaît à dénoncer pêle-mêle les extatiques et les chrétiens. Mais c'est une raison de plus pour que nous nous attachions à répudier cet incident de l'*inspiration*, qui, à quelque degré qu'il se soit produit, risque de s'associer à la belle œuvre de régénération spirituelle commencée en Suède, qui pourrait la compromettre dans l'opinion et même la dénaturer réellement.

Digitized by Google

Je sais bien qu'il existe deux systèmes ; l'un se croit obligé de tout louer ou du moins de tout excuser lorsqu'il s'agit d'amis et de coreligionnaires ; l'autre se sent tenu de condamner énergiquement tout ce qui est blâmable. Ce dernier système est le mien ; je ne le crois pas seulement plus sincère, je le crois plus habile. Il est des choses que nous ne devons pas laisser dire à nos adversaires. Sachons prendre les devants, prouvons que nos principes sont des principes et qu'aucune considération ne peut les faire fléchir. Ainsi nos éloges auront de la valeur, ainsi nos attaques seront prises au sérieux, ainsi nous inspirerons du respect à nos ennemis eux-mêmes, ainsi nous exercerons sur notre propre Église une surveillance salutaire, car elle ne sera forte qu'autant qu'elle sera fidèle et quiconque lui passe un défaut lui enlève un moyen de succès. Tél était le sentiment des apôtres ; les vices des païens ou des juifs les affligeaient sans doute, mais c'était aux torts et aux erreurs des chrétiens qu'ils réservaient l'expression publique de leur désapprobation la plus vigoureuse. Ils étaient jaloux d'eux « d'une jalousie de Dieu. » (II, *Corinthiens*, XI, 2.)

Une jalousie pareille me porte à désavouer bien haut le prophétisme cévénol, comme je me suis attaché toujours à désavouer les fautes, parfois graves, des réformateurs et des Églises de la réforme. Je n'ai qu'une crainte en pareille matière, c'est d'être encore trop indulgent. Loin de me croire intéressé à inventer des réformateurs infaillibles et un protestantisme impeccable, je me crois intéressé à appeler crime ce qui est crime, erreur ce qui est erreur, afin d'avoir le droit aussi d'appeler vérité ce qui est vérité. Je n'ai garde

d'oublier que l'Écriture seule est infaillible, que Jésus-Christ seul est sans péché, et que telle est la doctrine fondamentale d'une communion qui ne s'attache à aucune tradition et à aucun homme, qui ne reconnaît d'autre règle que la Bible et d'autre chef que le Sauveur. Les membres même les plus distingués de la famille protestante, les presbytériens d'Écosse et les huguenots de France se sont égarés! Eh bien, il faut le confesser avec candeur. Les atroces persécutions infligées aux premiers ne justifient ni les prises d'armes des covenantaires ni les affectations de costume, de doctrine et de langage où plusieurs s'étaient laissés aller; la longue patience des martyrs français sous François Ier et sous Henri II ne sanctifia pas leur appel à la force sous les règnes suivants; l'iniquité abominable du régime établi par Louis XIV, sans provocation et sans prétexte d'aucun genre, n'excuse pas la révolte et les extases religieuses des camisards. Ils ont été victimes d'une oppression inouïe et raffinée; qui le nie? Les premiers coupables ont été le roi, Mme de Maintenon, Letellier, Louvois, le père Lachaise, les évêques qui réclamaient l'extermination des hérétiques, ceux qui, comme Bossuet et Fénelon, se contentaient de l'approuver; qu'importe cela? La nature intrinsèque d'un acte mauvais ou d'une fausse doctrine peut-elle être changée, parce qu'il a existé des provocations et des circonstances atténuantes dont on doit tenir compte dans l'appréciation morale des personnes?

Les personnes ici ont beaucoup mieux valu que les actes et que les doctrines. Je défie l'ennemi le plus déclaré des camisards de considérer sans admiration et sans attendrissement leur amour pour Dieu, leur

Digitized by Google

fermeté au milieu des tortures, leur courage héroïque qui a tenu en échec la fortune et les armées de Louis XIV. Qu'on visite leurs galériens ; qu'on aille voir leurs prisonnières de la tour de Constance ; qu'on suive les assemblées du désert qui ont survécu, grâce à Dieu, aux prédications des prophètes et aux campagnes de Cavalier ; qu'on suive au milieu d'eux le ministère de Brousson et des autres pasteurs, tous destinés au martyre, et l'on s'assurera que le prophétisme n'a été qu'un incident, préparation, corollaire et punition de la prise d'armes, et qui n'a pas empêché le déploiement chez ces pauvres chrétiens de la plus touchante piété.

Mais comme c'est de l'incident, non des camisards eux-mêmes que j'ai à parler, je vais y concentrer ma discussion. Voici d'abord les faits ;

La persécution avait éclaté, plus ingénieuse et plus persévérante que celles des premiers siècles du christianisme. Avant même que l'édit de Nantes eût été formellement révoqué, on avait supprimé les écoles, rasé les temples, fermé aux protestants toutes les professions libérales, toutes les communautés d'arts et métiers ; on avait placé chez eux des soldats pour les torturer à domicile ; on avait commencé à leur enlever leurs enfants et à les élever de force dans la religion catholique. La révocation de l'édit, prononcée en 1685, mit le comble à tant de misères ; les ministres furent exilés ; les droits des pères et des mères furent foulés aux pieds ; le mariage des protestants ne tarda pas à être déclaré nul, leurs enfants devinrent illégitimes aux yeux de la loi ; eux-mêmes furent considérés comme catholiques ; cruellement châtiés s'ils pratiquaient leur

culte dans le royaume, et non moins châtiés s'ils essayaient d'en sortir. L'imagination parvient à peine à se représenter une situation pareille, durant non pas un mois ou une année, mais pendant une longue suite d'années. Les prisons étaient pleines, les galères aussi; on étranglait et on rompait vifs les pasteurs dévoués qui cherchaient à annoncer encore l'Évangile à leurs frères; on traînait sur la claie et l'on jetait à la voirie les cadavres des hommes et des femmes qui avaient refusé les sacrements catholiques à leur lit de mort.

Des chrétiens auraient dû supporter jusqu'au bout ces infamies, en bénissant leurs bourreaux et en priant pour le roi. C'était leur métier et leur privilége. Ainsi avaient-ils fait jadis sous les empereurs païens, et depuis sous les premiers Valois. Mais les chrétiens des premiers siècles n'avaient pas tardé à aspirer à la domination, à la saisir et à en abuser; ceux du XVIe siècle avaient fini par éprouver la même tentation; les Cévénols à leur tour crurent pouvoir reconquérir leur liberté religieuse à coups de fusil.

Cette insurrection avait été précédée du triste phénomène dont j'ai à m'occuper; il l'avait préparée, il l'accompagna constamment et il lui survécut un peu. Il y avait déjà des prophètes et surtout des prophétesses en 1688; il y en avait encore vingt ans plus tard, après la capitulation des camisards. Cependant les extases étaient si étroitement liées à la guerre, dont elles avaient été comme les premiers bouillonnements et dont elles furent le dernier écho, que le rétablissement de la paix (quelle paix !) amena leur extinction graduelle. La réorganisation religieuse fut alors courageusement entreprise et poursuivie par des hommes qui d'avance

avaient sacrifié leur vie, et qui tous en effet la donnèrent. L'influence des prophètes fit enfin place à celle des pasteurs; la révélation directe se retira devant la révélation écrite; la vraie autorité, celle de la Bible, reprit son empire exclusif.

Mais nous n'en sommes pas encore là. Donnons, d'après le *Théâtre sacré des Cévennes*, d'après Brueys, d'après Fléchier, quelques détails sur les prophètes cévénols. Je ne veux pas écrire leur histoire; je veux signaler les traits qui les caractérisent, sans aucune prétention à l'enchaînement chronologique.

Le don de prophétie se transmettait en soufflant dans la bouche des néophytes. « Reçois le Saint-Esprit, » leur disaient les prophètes qui accomplissaient la cérémonie, et aussitôt les nouveaux élus se mettaient à *parler par l'Esprit*, en attendant qu'ils soufflassent à leur tour sur d'autres aspirants.

On ne craignait donc pas de reproduire l'acte même de Jésus-Christ soufflant sur ses apôtres et leur disant : « Recevez le Saint-Esprit! » Nous pouvons juger par ce premier trait de l'égarement des pauvres camisards. Voici maintenant la description des phénomènes qui accompagnaient l'exercice même du don prophétique. Elle est puisée aux sources.

Élie Marion s'exprime de la manière suivante : « Lorsque l'Esprit de Dieu me veut saisir, je sens une grande chaleur dans mon cœur et dans les parties voisines, qui est quelquefois précédée par un frissonnement de tout mon corps. D'autres fois je suis saisi tout à coup, sans en avoir eu aucun pressentiment. Quand je me trouve saisi, mes yeux se ferment sur-le-champ, et cet Esprit est cause des agitations du corps, me

Digitized by Google

faisant pousser de grands soupirs, avec des sanglots entrecoupés, comme si j'avais de la peine à respirer. J'ai même souvent des secousses extrêmement rudes; mais tout cela se fait sans douleur, et sans que je perde la liberté de penser. Je demeure dans cet état pendant un quart d'heure, plus ou moins, avant que je profère aucune parole. Enfin je sens que cet Esprit forme dans ma bouche les paroles qu'il me veut faire prononcer, lesquelles sont presque toujours accompagnées de quelques agitations ou mouvements extraordinaires, ou au moins d'une grande crainte. Il y a des fois que le premier mot qui me reste à prononcer est déjà formé dans mon idée; mais assez souvent j'ignore comment finira le mot que l'Esprit m'a déjà fait commencer. Il m'est arrivé quelquefois que croyant aller prononcer une parole ou une sentence, ce n'était qu'un simple chant inarticulé qui se formait par ma voix. Pendant tout le temps de ses visions, je sens toujours mon esprit extrêmement tendu vers mon Dieu,... C'est à Dieu que j'abandonne entièrement, dans mes extases, le gouvernement de ma langue, n'occupant alors mon esprit qu'à penser à Dieu, et à me rendre attentif aux paroles que ma bouche même récite.... Pendant que je parle, mon esprit fait attention à ce que ma bouche prononce, comme si c'était un discours prononcé par un autre, mais qui laisse ordinairement des impressions plus ou moins vives dans ma mémoire. » (*Avertissements prophétiques d'Élie Marion*, 6.)

Tels ne sont pas, bien certainement, les procédés ordinaires du Saint-Esprit. Pierre, prêchant le jour de la Pentecôte, n'écoutait pas parler sa bouche; Paul, écrivant ses épîtres, ne suivait pas avec étonnement les

Digitized by Google

mots formés par sa plume, ignorant quelles lettres elle allait former et abandonnant sa main à l'action qui la faisait mouvoir. Rien n'est plus contraire à la notion de l'inspiration, telle qu'elle nous est fournie par l'Écriture, que cette transformation du prophète en une machine, au moyen de laquelle le Saint-Esprit formerait des sons ou tracerait des caractères destinés à exprimer la vérité révélée. Toute parole inspirée est une parole humaine en même temps qu'une parole divine, et si elle renferme des dogmes mystérieux, des prédictions, des promesses dont l'interprète sacré lui-même ne saurait saisir toute la portée et dont il médite le sens sans parvenir jusqu'au fond, il serait insensé de méconnaître qu'elle renferme un bien plus grand nombre d'exhortations que le prophète veut présenter à ses frères, qu'il comprend, qu'il approprie avec pleine connaissance de cause aux besoins de ses auditeurs ou de ses lecteurs. Or les prédications cévénoles n'ont pas d'autre caractère; ce sont des exclamations pieuses, des appels à la repentance et à la fidélité; la passivité du prophète est, en pareil cas, le signe évident d'une maladie. L'inspiration ne procède point ainsi.

Elle ne marche pas non plus avec un cortége de douleurs physiques, de tressaillements nerveux, de frissons et de chaleurs subites. Écoutez encore ces détails : « Un de mes frères reçut une inspiration, et quelques moments après, je sentis tout d'un coup une grande chaleur qui me saisit le cœur et qui se répandit par tout le dedans de mon corps. Je me trouvais aussi un peu oppressé, ce qui me forçait à faire de grands soupirs. Je me retenais autant qu'il m'était possible à cause de la compagnie. Quelques minutes après, une

Google

puissance à laquelle je ne pus résister davantage s'empara tout à fait de moi et me fit faire de grands cris entrecoupés de grands sanglots, et mes yeux versèrent des torrents de larmes.... Je passai doucement la nuit; mais à mon réveil je tombai dans des agitations semblables à celles qui, depuis ce temps-là jusqu'à présent, m'ont toujours saisi dans l'extase, et qui furent accompagnées de sanglots très-fréquents.... Plus j'allai en avant, plus ma consolation s'augmenta, et enfin, loué soit mon Dieu! j'entrai en possession de ce bienheureux contentement d'esprit qui est un grand gain. Je me trouvai tout changé; les choses qui m'avaient été le plus agréables avant que mon Créateur m'eût fait un cœur nouveau, me devinrent dégoûtantes et même épouvantables. Et enfin, ce fut une nouvelle joie pour mon âme, lorsque après un mois d'extases muettes, si je puis les appeler ainsi, il plut à Dieu de délier ma langue et de mettre sa parole en ma bouche. Comme son Saint-Esprit avait mû mon corps pour le réveiller de sa léthargie et pour en terrasser l'orgueil, sa volonté fut aussi d'agiter ma langue et mes lèvres, et de se servir de ces faibles organes selon son bon plaisir.» (*Théâtre sacré des Cévennes*, 66 à 68.)

Et le prophète continue en décrivant l'admiration qu'il éprouva lorsqu'il sentit couler de sa bouche un ruisseau de paroles dont il n'était point l'auteur. Dès sa première inspiration, le Saint-Esprit lui avait dit: « Je t'assure, mon enfant, que je t'ai destiné pour ma gloire dès le ventre de ta mère. »

Si vous ouvrez le même ouvrage (*Théâtre sacré*) à la page 43, vous y trouvez les déclarations non moins significatives de Jean Cavalier : « Je sentis comme un

Digitized by Google

coup de marteau qui frappa fortement ma poitrine, et il me sembla que ce coup excitait un feu qui se saisit de moi et qui coula dans toutes mes veines. Cela me mit dans une espèce de défaillance qui me fit tomber. Je me relevai aussitôt sans aucune douleur, et comme j'élevais mon cœur à Dieu dans une émotion inexprimable, je fus frappé d'un second coup, avec un redoublement de chaleur. Je redoublai aussitôt mes prières, ne parlant et ne respirant que par grands soupirs. Bientôt après un troisième coup me brisa la poitrine et me mit tout en feu.... J'eus quelques moments de calme, et puis je tombai soudainement dans des agitations de la tête et du corps qui furent fort grandes et semblables à celles que j'ai eues depuis lors. »

Jean Cavalier ajoute que le sentiment de ses péchés s'empara sur-le-champ de son âme. La scène entière avait eu lieu pendant la prédication d'un jeune prophète qui finit par s'adresser directement à lui. Il revint toujours priant, en larmes, et en proie à des agitations telles qu'elles le jetèrent plusieurs fois à terre et le forcèrent de s'arrêter. Il fut près de neuf mois dans cet état, mais sa langue ne se déliait point. Enfin, un dimanche matin, Dieu lui ouvrit la bouche : « Pendant trois fois vingt-quatre heures, dit-il, je fus toujours sous l'opération de l'Esprit, en différent degré, sans boire ni manger ni dormir, et je parlais souvent avec plus ou moins de véhémence, selon la nature des choses. »

Il n'y a pas jusqu'aux portions les plus touchantes de semblables récits qui n'indiquent clairement un état nerveux. Les pleurs eux-mêmes, ce signe naturel de la repentance, n'ont jamais eu dans les Églises que diri-

Digitized by Google

geaient les apôtres ce caractère spasmodique et contagieux. Chez les camisards, tout le monde fondait en larmes quand un prophète entrait dans son transport; on pleurait même lorsqu'on ne comprenait pas le sens de ses paroles débitées parfois dans une langue inintelligible.

A la prophétie venaient se joindre les visions. Se trouvait-on en face de l'ennemi, les prophètes et les prophétesses voyaient des milliers d'anges qui descendaient du ciel et venaient combattre avec eux. S'il faut en croire Fléchier, l'événement ne répondait pas toujours à ces magnifiques promesses. Il raconte ainsi une de leurs batailles : « Ils s'embrassèrent les uns les autres et s'entre-soufflèrent à la bouche pour se communiquer le Saint-Esprit; puis ils vinrent hardiment au-devant des troupes dans la pensée qu'ils étaient devenus immortels et invulnérables, ou que du moins ils ressusciteraient peu de jours après. Mais ils furent investis, et c'est l'opinion commune qu'il y en eut trois ou quatre cents de tués ou blessés. » (*Lettres choisies*, I, 394.)

Je crois le fait vrai, quoique Fléchier dénombre les morts avec une satisfaction peu évangélique. Je crains bien aussi que Brueys, dont le témoignage est plus suspect encore, n'ait raison cependant d'affirmer que les prophètes cévenols recouraient parfois à des procédés ridicules pour renverser leurs ennemis. Leur souffle d'abord, le mot *tartara* ensuite paraissent avoir été employés à cet effet. Voici ce qu'on lit dans l'*Histoire des fanatiques de notre temps* (I, 180) : « Les prophètes et les prophétesses s'avançaient au-devant des troupes avec un air furieux en soufflant sur elles de toutes leurs

forces et en criant à haute voix : *Tartara ! tartara !* Ces fols croyaient follement qu'il ne leur en fallait pas davantage pour mettre en fuite des gens de guerre; mais voyant qu'ils avançaient toujours et que les plus inspirés tombaient par terre comme les autres, ils prirent la fuite eux-mêmes. »

C'est le récit d'un ennemi, et d'un ennemi assez lâche pour ne pas reconnaître ce que le maréchal de Villars et les autres adversaires des camisards ont reconnu à l'envi : leur héroïsme. Je ne veux pas écarter néanmoins cette portion de la vérité que les ennemis comme Brueys savent seuls voir et constater. La cause évangélique n'aura jamais besoin, grâce à Dieu, de dissimuler aucune des fautes d'aucun de ses défenseurs.

Les prophètes camisards figurent à plusieurs égards parmi les plus nobles défenseurs de l'Évangile, et je ne commettrai certes pas l'injustice de les répudier, parce que, sous l'influence de circonstances terribles, ils se sont égarés gravement. Mais plus j'admire la fermeté chrétienne qu'ils ont déployée au milieu des massacres et des tortures, plus je me sens pressé de distinguer entre cette piété sincère qui regardait à Christ, à Christ seulement, sur la roue comme dans le combat, et les égarements lamentables qui annoncent bien plutôt une épidémie nerveuse que l'action sérieuse et sanctifiante de la foi.

Les prophètes cévénols se croyaient dirigés dans toutes leurs déterminations par le Saint-Esprit. Des jeûnes prolongés leur étaient ordonnés de la sorte, et sous l'influence de l'état particulier où se trouvait leur organisme, ils les supportaient aisément. C'est un fait

Digitized by Google

qui s'est reproduit fréquemment dans l'histoire et que j'ai déjà eu occasion de noter. Élie-Marie raconte qu'étant à Londres en 1706, l'Esprit lui ordonna à plusieurs reprises des jeûnes prolongés qui ne lui donnèrent ni faiblesse ni envie de manger. « J'eus chaque jour mes inspirations, ajoute-t-il, excepté le 23, avec des agitations qui furent pour le moins aussi violentes qu'à l'ordinaire. Et même le dernier jour, qui fut le 28, j'eus trois inspirations, ce que je ne crois pas qui me fût arrivé auparavant.... Je dirai en passant que ces jeûnes furent pour précéder des choses extraordinaires. » (*Théâtre sacré*, 82.)

Il ne faut pas croire que les prophètes languedociens se trouvassent malheureux. Malgré leurs convulsions et leurs souffrances, malgré les supplices auxquels ils étaient réservés, ils éprouvaient une joie immense. Indépendamment de leur piété réelle à laquelle j'ai rendu hommage, je suis contraint d'avouer que cette joie trouvait sa source dans l'idée d'un contact direct et personnel avec Dieu, d'une direction surnaturelle. Il y a tant d'attrait dans une idée pareille, que les meilleurs chrétiens ont toujours été obligés de se tenir en garde contre elle. Notre ignorance et notre orgueil sont toujours tentés de franchir l'espace qui sépare les secours ordinaires du Saint-Esprit de ses dons extraordinaires, l'assistance divine de l'infaillibilité, et la communion des rachetés avec leur Sauveur du fait spécial d'inspiration. Tout n'est pas faux dans les railleries indignes que Shaftesbury a dirigées contre l'enthousiasme camisard (*Lettre sur l'enthousiasme*). Il est très-vrai que plusieurs de ceux qui s'étaient réfugiés en Angleterre regrettaient leurs anciennes émotions, et qu'en com-

Google

parant le calme de la vie ordinaire aux délices de l'extase, ils versaient des larmes amères.

J'ai esquissé quelques-uns des traits principaux du prophétisme cévénol. Je voudrais maintenant apprécier à fond sa nature. La chose en vaut la peine, car nous n'avons guère sur ce grave sujet que des invectives sans équité, des apologies sans discernement, ou des récits sans critique. Les uns se sont bornés à raconter les faits et ne les ont caractérisés en aucune façon; les autres se sont laissé entraîner par des sympathies bien naturelles et ont admis la réalité du miracle; il en est enfin qui n'ont écouté que leur haine et qui ont prononcé le mot de possession. Les hommes dont je parle étaient-ils des possédés, des prophètes, ou de pauvres chrétiens envahis par une épidémie nerveuse? Telle est la question.

Des possédés! je ne ferai pas à cette insinuation l'honneur de la discuter sérieusement. Flétrir ceux qu'on a persécutés, c'est en vérité abuser de ses avantages. Mais il est un parti dont l'œuvre n'est jamais achevée. Si cruelles et si raffinées que soient les terreurs religieuses qu'il organise, soyez sûr qu'il n'a pas dit son dernier mot. Au temps où l'on tuait, il a fait tuer; au temps où l'on ne consent qu'à fermer les lieux de culte et les écoles, il fait fermer écoles et lieux de culte; en tout temps, il calomnie. Quiconque a jeté les yeux sur l'histoire des camisards sait à quoi s'en tenir sur ces démoniaques d'une nouvelle espèce, qui, au travers d'erreurs graves pour lesquelles je suis moins indulgent que personne, ne cessaient de manifester la piété la plus sincère, qui priaient, qui chantaient des psaumes et des cantiques, qui aimaient Jésus-Christ,

Digitized by Google

qui éprouvaient à un degré peu commun le sentiment et le repentir de leurs péchés, qui donnaient joyeusement leur vie et acceptaient des souffrances inouïes pour l'Évangile.

Si la première hypothèse ne mérite pas de nous arrêter, il n'en est point ainsi de la seconde. Aurions-nous affaire à de vrais prophètes, à une vraie révélation, à de vrais miracles? — On sait quelle est ma réponse. Il me sera trop facile de la justifier, sans même recourir aux principes généraux que j'ai établis ailleurs et d'où il résulte qu'une explosion quelconque de surnaturel est au moins suspecte, par cela seul qu'elle a lieu après la période apostolique.

Mes raisons sont de deux natures : d'abord les faits merveilleux qu'on nous cite ici ne sont pas tels que l'on ne puisse les expliquer sans miracle, ensuite et surtout des miracles ne sauraient avoir été accordés aux prophètes camisards comme sanction divine de leurs aberrations.

Sur le premier point, la démonstration est aisée. Que des hommes, que des femmes, que de petits enfants même soient devenus capables de faire de longs discours, qu'ils se soient sentis dominés par une puissance étrangère, qu'ils aient cru exprimer des pensées qui n'étaient pas les leurs, cela ne sort en aucune façon des résultats connus d'une épidémie nerveuse et d'une vive préoccupation. Si plusieurs prophètes habitués au patois parlaient français pendant leur extase, ou mêlaient même à leurs exhortations quelques mots empruntés à des langues étrangères, nous savons déjà quels sont les prodiges de développement et de réminiscence qui se manifestent par l'effet d'un certain état physique

et moral. Il y a d'autant moins à s'émerveiller, que les prétendues langues étrangères paraissent n'avoir été reconnues et comprises par aucun des assistants.

Tel prophète apercevait, dit-on, les persécuteurs à une grande distance ; Clary a lu maintes fois dans l'intelligence des autres hommes; il a confondu ainsi deux espions ! Ce sont là des phénomènes habituels de clairvoyance et de pénétration des pensées, que produit l'action fluidique dans les expériences du magnétisme animal.

Le même Clary s'est soumis à l'épreuve du feu et en est sorti sans avoir éprouvé ni douleurs ni suffocations! Ceci semblerait plus grave; cependant, lorsqu'on y réfléchit, on ne peut s'empêcher de faire deux ou trois remarques. En premier lieu, le témoignage a pu s'égarer ; au milieu d'une excitation pareille et avec des hommes habitués à se mouvoir dans le surnaturel, il ne faut pas s'attendre à une critique bien défiante; à peine l'épreuve était-elle proposée que son succès était tenu pour certain ; on n'était pas difficile assurément sur les circonstances de détail. Et puis à quelle époque la narration a-t-elle été écrite? plusieurs années après, sous l'impression des souvenirs les plus touchants, sous l'influence d'un sentiment naturel qui portait à exagérer, à embellir, à écarter les détails suspects, à faire ainsi la légende des camisards comme se font toutes les légendes, avec cette bonne foi relative qui veut voir les choses sous leur plus brillant aspect et qui y parvient. Je suis sûr que Clary a passé au travers des flammes; mais je ne suis pas aussi sûr qu'il y soit resté autant qu'on l'a prétendu. Je veux bien que les branches sèches s'élevassent aussi haut que lui,

Digitized by Google

mais j'ignore si ce n'étaient pas de ces broussailles légères qui se consument en un instant. Je rappelle enfin que certains états d'extase ont pour conséquence et l'insensibilité et une sorte d'impénétrabilité des corps. Quant à l'insensibilité, les exemples abondent; sans parler de l'éthérisation, on connaît des crises nerveuses naturelles et d'autres crises produites par l'action du magnétisme qui supprime entièrement la douleur.

L'impénétrabilité est un phénomène moins étudié, ce qui ne veut pas dire qu'il soit moins certain. Les *secours* du cimetière de Saint-Médard nous en fourniront bientôt la preuve irréfutable. Nous verrons là des femmes qui reçoivent sur la poitrine de grands coups de chenets, et à côté d'elles une autre femme, la Salamandre, qui traverse les flammes aussi impunément que Clary. En présence de pareils faits, il n'y a que deux partis à prendre : ou admettre la modification naturelle de l'organisme, une sorte d'induration extatique des tissus; ou admettre un événement surnaturel. Or autant il m'est facile de concevoir que l'impénétrabilité naturelle ait des limites, autant il m'est difficile de concevoir un demi-miracle. Clary, la Salamandre, le croisé qui portait la vraie lance, et tous ceux qui ont supporté l'épreuve du feu, auraient péri sur un bel et bon bûcher d'une dimension raisonnable; les jansénistes qui recevaient des coups de broches et de chenets n'auraient pas été impénétrables à la hache du bourreau. L'histoire en effet, qui nous montre tant d'impénétrabilités relatives, ne nous montre pas une seule impénétrabilité absolue. Les malheureux qu'on a condamnés au feu ont toujours été consumés, et quand on a frappé du

Digitized by Google

glaive, les têtes sont régulièrement tombées; il n'y a point d'exception à cette règle. Essayez donc de vous représenter un miracle, ou même un prodige satanique, qui préserve des chenets et ne préserve pas du sabre, qui défende contre les flammes ceux qui s'y placent librement et qui n'en défende pas ceux qui sont enchaînés!

Nous avons donc affaire à des effets naturels de notre constitution nerveuse encore si mal connue. Le miracle de Clary doit être écarté, et nous nous retrouvons en face du grand fait, de celui qui seul est vraiment considérable et caractéristique, du fait d'inspiration.

Or je me demande comment il est possible que ce fait, tel qu'il se présente ici, n'ait pas ouvert les yeux à tous ceux qu'un sentiment bien légitime de sympathie disposait à voir en beau le prophétisme cévénol. Voici qui parle plus haut que toutes les sympathies:

Non contents de s'égaler aux apôtres, les prophètes camisards tiennent un langage qu'aucun apôtre n'aurait, certes, voulu ni dû tenir. Ceux qui s'assemblèrent à Tauzuc et qui écrivirent au juge de Saint-Pierre-Ville pour le sommer de relâcher les prisonniers, prirent tous dans leur lettre la qualité d'Esprits-Saints! En effet, c'est toujours directement et à la première personne que le Saint-Esprit parle en eux. Ce que les apôtres n'ont jamais fait dans leurs prédications, ce que quelques prophètes de l'ancienne alliance ont été appelés à faire lorsqu'ils employaient la formule: « Ainsi dit l'Éternel, » ces femmes, ces jeunes filles, ces enfants le font à tout propos et à tout moment. « Je te dis, mon enfant, » tel est le début obligé de leurs exhortations. Je l'ai déjà remarqué, le prophète qui est l'organe de

Digitized by Google

la révélation en est en même temps l'auditeur; c'est à lui le plus souvent qu'elle s'adresse; il est absolument passif.

Dans de pareils discours, les prédictions proprement dites ne sauraient manquer. C'est encore un signe auquel il nous sera aisé de reconnaître la réalité ou la fausseté des inspirations. Or le plus souvent les prophètes se bornent à des menaces qui par leur généralité échappent à toute appréciation ou qui ne sont que la reproduction de déclarations bibliques : « Je viendrai, et plutôt que le monde ne m'attend! Ah! que de gens surpris, et que de troubles arriveront dans peu de jours, en plusieurs endroits de la terre!... Mes enfants, parlez hardiment; mes enfants, ne craignez pas le torrent qui se déborde; je l'assécherai dans peu de jours. Tenez-vous sur mes promesses qui sont certaines et fidèles. Ma voix tonnera dans peu de jours du ciel, voix étonnante qui effrayera les poissons de la mer. La terre en tremblera et sera effrayée. » (*Avertissements prophétiques*, 177.)

A part la parole trop précise qui revient à plusieurs reprises : « dans peu de jours, » l'ensemble de cette révélation se renferme dans l'imitation vague de quelques passages des saints livres. *Peu de jours* après la prédiction, l'événement semblait lui donner un triste démenti. Cependant je n'insisterai pas sur cette circonstance, sachant que le style prophétique comporte des indications de temps qui semblent rapprochées et qui ne le sont qu'aux regards de celui « pour qui mille ans sont comme un jour. »

Mais certains prophètes cévénols paraissent avoir donné à leurs pensées une forme plus arrêtée encore.

Digitized by Google

les puissances qui existent ont été ordonnées de Dieu; en sorte que celui qui s'oppose à la puissance, résiste à l'ordonnance de Dieu.... C'est pourquoi il est nécessaire d'être soumis, non-seulement à cause de la colère, mais aussi à cause de la conscience. » (*Romains*, XIII, 1 à 6.)

S'il est donc un dogme incontestable, c'est celui de la soumission aux puissances établies. (Je n'examine pas où elle réside dans un pays constitutionnel.) S'il est un devoir qui soit écrit en gros caractères à toutes les pages du Nouveau Testament, c'est celui de ne jamais défendre la vérité évangélique par la violence, de ne jamais résister par la force aux persécuteurs, de ne jamais les maudire. Et l'on voudrait que Dieu, se contredisant lui-même, eût envoyé aux camisards une révélation directement contraire à celle qu'avaient reçue les apôtres! Cela est impossible, et la question des miracles est résolue pour quiconque a entr'ouvert le *Théâtre sacré des Cévennes* et y a vu des appels aux armes, des excitations aux représailles sanglantes, des malédictions. Les hommes qui ont tenu un pareil langage ont pu être des chrétiens égarés, ils n'ont pas été des prophètes. On frémit, lorsque après avoir lu les paroles sacramentelles : « Je te dis, mon enfant, » on rencontre des discours qui ne respirent que la passion guerrière et qu'une haine qui, à tout autre point de vue qu'à celui du christianisme, paraîtrait certes trop justifiée. Mais notre point de vue est celui du christianisme, puisqu'il s'agit de prophéties; or le Saint-Esprit ne prêche pas la haine, n'ordonne pas l'égorgement des prêtres même les plus acharnés à verser le sang innocent. Il y a telle exécution d'un misérable curé qui se

Digitized by Google

traîne en implorant le pardon de ses crimes, il y a tel prêtre précipité du haut de son clocher, il y a tels arrêts impitoyables prononcés par l'organe des prophètes, qui font reculer d'horreur. Que ces hommes fussent poussés à bout, il n'importe; le Saint-Esprit ne saurait l'être. Pour la défense de l'Évangile, il ne nous enseigne pas à réprimer le mal par le mal; il nous enseigne à « surmonter le mal par le bien. » (*Romains*, XII, 21.)

Les convulsions des prophètes cévénols ne s'élèvent pas moins fortement contre leur prétendue inspiration. Avant de rappeler des faits malheureusement certains, je tiens à rappeler aussi les circonstances qui les ont produits; il faut que la responsabilité de ces tristes scènes retombe et demeure sur les vrais coupables. Depuis bien des années déjà les pauvres protestants du Languedoc et du Vivarais étaient en butte à des persécutions dont il serait difficile aujourd'hui de concevoir la persévérance et la cruauté. Leurs sentiments les plus intimes étaient blessés; sans provocation aucune, ils avaient été privés de leurs temples, de leurs écoles, de leur culte public, de leurs droits de citoyen, de leurs droits de pères et de mères. Oui, la famille elle-même avait été supprimée pour eux; or au milieu des émotions inexprimables que causaient tant de douleurs accumulées, au milieu des dragonnades, des insultes, de la ruine, l'exil de tous les pasteurs était venu leur enlever les conseils éclairés dont ils avaient plus besoin que jamais. L'organisation ecclésiastique, qui devait se reformer plus tard au désert, avait été brisée au premier moment. Est-il donc bien malaisé de concevoir que des populations aussi malheureuses, aussi agitées, et brusquement privées de ces

anciens ou pasteurs que les apôtres ont établis dans toutes les églises, soient tombées en proie à l'épidémie nerveuse et à l'inspiration directe? En éloignant les pasteurs, on avait préparé la place aux prophètes.

Le caractère épidémique et nerveux du phénomène qui se manifesta alors ne saurait être mis en doute.

Un premier signe en fait foi. Le prophétisme apparaît d'abord chez des femmes, chez des enfants. Il envahit rapidement des multitudes entières; la flamme d'un incendie ne court pas plus vite dans les prairies du nouveau monde. Des milliers de femmes, selon le marquis de Guiscard, se mirent à prophétiser; le maréchal de Villars parle d'une ville où toutes les femmes et toutes les filles prophétisaient, toutes sans exception. Le *Théâtre sacré des Cévennes* (17) ne fixe pas à moins de huit mille le nombre des enfants qui prophétisèrent à la fois. Il cite cette déclaration de Pierre Chaman qui permet d'apprécier par un exemple l'état physique et moral de ces pauvres enfants : « J'ai connu à Tyès un nommé G.... qui avait un petit garçon de cinq ans qui prophétisait. Il a tombé plusieurs fois en ma présence, par le saisissement de l'Esprit, avec des agitations de la tête et de tout le corps. Après cela, il parlait, il prédisait des malheurs à Babylone et des agitations à l'Église. Il faisait de grandes exhortations à la repentance; mais le pauvre petit était quelquefois si agité que ses paroles étaient alors fort entrecoupées. Il parlait toujours français. Il se servait de ces expressions : « Je te dis, mon enfant; mon enfant, je t'assure. » (19.)

Les enfants prophètes se multiplièrent tellement, qu'on se lassa de les arrêter. Ils supportaient les mau-

vais traitements avec une fermeté inouïe; ils remplissaient du chant des psaumes les cachots où on les entassait. On finit par donner l'ordre de ne plus faire de tels prisonniers. Il aurait fallu avoir des nourrices pour quelques-uns d'entre eux. Voici en effet ce que rapportent Jean Vernet et Jacques Dubois (*Théâtre sacré*, 15 et 32) :

« Environ un an avant mon départ, deux de mes amis et moi allâmes visiter Pierre-Jacques, notre ami commun. Comme nous étions ensemble, une fille de la maison vint appeler sa mère qui était avec nous, et lui dit : « Ma mère, venez voir l'enfant. » Ensuite de quoi la mère nous appela, nous disant que nous vinssions voir l'enfant qui parlait. Elle ajouta qu'il ne fallait pas nous épouvanter, et que ce miracle était déjà arrivé. Aussitôt nous courûmes tous. L'enfant, âgé de treize ou quatorze mois, était comme emmailloté dans le berceau, et il n'avait encore jamais parlé de lui-même ni marché. Quand j'entrai avec mes amis, l'enfant parlait distinctement en français, d'une voix assez haute, vu son âge, en sorte qu'il était aisé de l'entendre par toute la chambre. Il exhortait, comme les autres que j'avais vus dans l'inspiration, à la repentance.... Nous étions tous priant et pleurant autour du berceau. Après que l'extase eut cessé, je vis l'enfant dans son état ordinaire. Sa mère nous dit qu'il avait eu des agitations de corps au commencement de l'inspiration, mais je ne remarquai point cela quand j'entrai. »

« J'ai vu un garçon de quinze mois dans les bras de sa mère, à Quissac, qui avait de grandes agitations de tout le corps, et particulièrement de la poitrine. Il parlait avec sanglots en bon français, distinctement et

Digitized by Google

à voix haute, mais pourtant avec des interruptions, ce qui était cause qu'il fallait prêter l'oreille pour entendre certaines paroles. L'enfant parlait comme si Dieu eût parlé par sa bouche, se servant toujours de cette manière d'assurer les choses : Je te dis, mon enfant. »

Jacques Dubois ajoute qu'il a vu plus de soixante autres enfants entre trois et douze ans qui étaient dans un état semblable. Passe encore pour ceux-là ! Mais quant aux marmots dont il vient de faire mention, on me permettra de penser que leurs extraits de baptême n'ont pas été communiqués au témoin. Pour qui connaît les habitudes du midi où les enfants sont souvent laissés en nourrice beaucoup plus longtemps que dans le nord, il n'est pas difficile d'imaginer que Dubois se soit trompé sur l'âge réel des petits prophètes. Ajoutez à cela la disposition naturelle qui porte à embellir les choses; remarquez d'autre part que les discours ont été assez incohérents pour qu'on ne soit pas toujours parvenu à les bien entendre, et vous arriverez à la conviction que des enfants qui avaient plus de quinze mois assurément, ont été saisis de spasmes accompagnés de cris et de paroles confuses, au milieu desquelles figuraient celles qui retentissaient le plus ordinairement auprès d'eux. Rien ne démontre plus clairement le fait de la contagion épidémique et nerveuse. L'ébranlement s'était communiqué à ces pauvres petits, et par suite du développement bien connu des réminiscences et des facultés, ils reproduisaient les convulsions d'abord, les prophéties ensuite, telles qu'elles avaient lieu sans cesse autour de leurs berceaux; ils répétaient servilement et sans

Digitized by Google

oublier le protocole : « Je te dis, mon enfant. » L'Écriture, qui nous parle des hosannahs entonnés par les enfants de Jérusalem lors de l'entrée triomphale du Sauveur, et qui explique par ce témoignage intelligent les paroles du psaume huitième : « De la bouche des petits enfants et de ceux qui sont à la mamelle tu as formé ta louange, » l'Écriture ne nous présente nulle part le spectacle de huit mille prophètes en jaquette répétant le refrein d'une inspiration monotone, et montrant par l'agitation de leurs membres à quelle perturbation physique ils étaient soumis.

Or c'est là qu'il en faut revenir. Les convulsions et leur caractère épidémique mettent hors de contestation l'état nerveux où se trouvaient les prophètes cévénols.

Jurieu s'exprime ainsi dans ses *Lettres prophétiques* : « Un homme qui ne pensait à rien moins qu'à prophétiser, dans un temps où l'on emprisonnait les prophètes, se retirant de nuit d'une assemblée avec les gens de son village, tomba tout à coup comme frappé du haut mal, se vautra sur une couche de deux pieds de neige ; puis, les yeux fermés comme une personne endormie, se mit à prêcher et à prophétiser. »

Ceci est un exemple entre mille. « J'ai vu à Aubessargues, dit Guillaume Bruguier, trois ou quatre enfants inspirés, entre l'âge de trois et de six ans. Comme j'étais chez un nommé Jacques Boussigues, un de ses enfants, âgé de trois ans, fut saisi de l'Esprit et tomba à terre. Il fut fort agité et se donna de grands coups de main sur la poitrine, disant en même temps que c'étaient les péchés de sa mère qui le faisaient souffrir. Il ajouta que nous étions dans les derniers temps, qu'il fallait combattre vaillamment.... J'étais

Digitized by Google

aussi présent lorsqu'une fois la petite Suzanne Jonguet, qui était âgée de quatre ou cinq ans, tomba dans des agitations à peu près semblables à celles du petit Boussigues. Elle parla haut distinctement, en bon français, et je suis sûr que hors de l'extase elle n'aurait pas parlé ce langage.... Comme j'étais à Terroux, je vis une petite fille de six ans, nommée Marie Suel, qui, après un quart d'heure de mouvements de tout le corps, et particulièrement de la poitrine, commença à parler. Ses père et mère, deux de ses frères, et plusieurs autres personnes, étaient présents avec moi. Elle dit que nous ne faisions tous autre chose qu'offenser Dieu, et qu'il fallait changer de conduite et mieux vivre à l'avenir. Elle ajouta que Babylone serait détruite dans peu de temps. » (*Histoire sacrée*, 36.)

Jacques Dubois parle aussi (33) d'un enfant qui tomba, en sa présence, dans des agitations de tête et de poitrine, parlant à voix haute et en bon français, prédisant, lui aussi, la ruine prochaine de Babylone.

Le frère de Bruguier avait commencé à prophétiser dès l'âge de quinze ans. « Quand l'Esprit le saisissait, il tombait ordinairement à terre, et devenait tout à fait pâle. Comme nous étions ensemble dans une assemblée d'environ deux cents personnes, proche d'Aubessargues, il fut placé en sentinelle sur un arbre presque joignant à l'assemblée; je le vis tomber de cet arbre, de la hauteur de plus de douze pieds, ayant été soudainement saisi. Il ne se fit aucun mal. Après diverses agitations, qui durèrent environ un quart d'heure, il dit, entre autres choses, qu'il y avait des gens dans l'assemblée qui étaient venus pour la vendre. » (37.)

Digitized by Google

Jacques Rebout, « qui avait reçu les grâces, » tomba aussi, sans se faire aucun mal, d'un rocher haut de six pieds. Il avait été soudainement « saisi par l'Esprit. » Il y avait de semblables chutes dans toutes les marches et contre-marches des camisards. Claude Arnassan rapporte le fait suivant, où semblent se retrouver les marques de véritables accès épileptiques : « Il y avait chez mon père un berger nommé Pierre Bernard, qui était un pauvre imbécile. Il me priait quelquefois de le mener aux assemblées, mais je n'osais pas le faire, me défiant de sa faiblesse, et par conséquent de son indiscrétion. Je me hasardai pourtant une fois, et je le menai à une assemblée qui se fit de nuit. Étant là, je remarquai qu'il se mit à genoux, et qu'il y demeura environ deux heures. Incontinent après, il tomba comme mort, et ensuite tout son corps fut beaucoup agité. Le lendemain il retomba, et ses agitations furent extraordinairement plus grandes. Comme il était tombé à la renverse, son corps se soulevait et sautait comme s'il avait été ainsi secoué par un homme fort. Nous eûmes peur qu'il ne se blessât, et trois d'entre nous voulurent le tenir, mais il fut impossible d'arrêter la violence de ses mouvements. Il continua dans le même état, en se frappant, et il était trempé de sueur. Les mêmes accidents lui arrivèrent encore deux ou trois fois avant qu'il parlât; mais enfin, son grand maître lui ayant ouvert la bouche, la première chose qu'il dit, fut qu'il avait été ainsi tourmenté à cause de ses péchés. » (31.)

Tous les témoignages se réunissent pour établir l'universalité des *agitations*. Les mouvements de la tête, de la poitrine et de l'estomac étaient les plus ordi-

naires. Isabeau Charrus établit la distinction suivante : « Lorsque les inspirés prêchaient ou exhortaient en public, leurs agitations n'étaient pas fort grandes et ne duraient pas longtemps.... Mais quand ils prédisaient les jugements de Dieu et qu'ils disaient certaines autres choses touchant l'avenir, il arrivait presque toujours qu'ils tombaient d'abord à terre. La tête, les bras, la poitrine et le corps entier souffraient quelquefois de grandes secousses, et une certaine difficulté qu'ils semblaient avoir à respirer ne leur permettait pas de parler avec facilité. » (35.)

Le caractère épidémique des convulsions n'est pas moins bien établi que leur fréquence. Je ne m'arrêterai pas à ce qu'en dit Brueys, qui affirme que la plupart des inspirés n'avaient senti l'Esprit s'épandre en eux que lorsqu'ils soutenaient sur leurs genoux la tête de quelque prophète tombé en convulsion, que souvent cet Esprit entrait par la cuisse, qui semblait être de fer, et qu'il pénétrait par là dans tout le corps, qui était agité d'un frisson. Il raconte plusieurs faits, celui entre autres de la contagion que subit Mme de B..., veuve d'un conseiller au parlement de Grenoble. Elle se trouva inspirée, dit-on, pour avoir prêté l'oreille aux improvisations de la prophétesse Isabeau. On ajoute que, poursuivie par l'intendant du Dauphiné, elle parcourut les bords de la Drôme, en cherchant à gagner sa campagne située à Liveron. Or près de trois cents personnes qui l'entendirent parler furent saisies de l'Esprit prophétique.

Mais qu'importe! la preuve de l'épidémie résulte bien plus de sa marche que des témoignages, et personne ne peut avoir suivi cette invasion qui commence

par quelques individus et qui gagne ensuite leur voisinage immédiat, personne ne peut avoir étudié le phénomène qui se présente journellement sur les pas des prophètes répandant partout autour d'eux les dons prophétiques et les communiquant parfois à des populations entières, sans demeurer convaincu qu'une sorte d'ébranlement nerveux parcourait alors les Cévennes.

L'analogie frappante qui existe entre les accidents de la prophétie cévénole et ceux du somnambulisme achèvera cette démonstration. Je prends pour exemple la plus célèbre des prophétesses, Isabeau Vincent, qu'on appelle ordinairement la bergère du Cret. Chez cette femme bizarre, incohérente, qui prophétisa longtemps contre le catholicisme et finit par se faire catholique, on trouve réunis à un éminent degré les traits qui caractérisent l'état pathologique des soi-disant inspirés. Aucun n'a eu des accès plus nombreux; aucun n'a inoculé « le don de l'Esprit » à plus de gens. Or comment ne pas la croire sujette à une sorte de somnambulisme? « Quelquefois, écrit le docteur Calmeil, elle paraissait comme ensevelie dans une léthargie profonde, dont on cherchait vainement à la retirer quand elle se trouvait dans ces dispositions; on pouvait l'appeler, la pousser, la secouer, la pincer, la brûler, sans la faire sortir de son état apparent de sommeil. Souvent, tout en ayant l'air de dormir, elle se mettait à chanter des psaumes d'une voix claire et intelligible. Les mouvements de ses lèvres étaient modérés, exempts de spasme, ses gestes mesurés et convenables. Après avoir chanté, on l'entendait improviser des prières, réciter de longs paragraphes de la Bible, commenter

Digitized by Google

les saintes Écritures, apostropher les inspirés, débiter des sermons pleins de force. » (*De la Folie*, II, 300.)

Jurieu fait remarquer qu'au sortir de ses crises de sommeil, qui duraient quelquefois quatre ou cinq heures de suite, Isabeau ne se souvenait plus des prédications extatiques qui avaient presque entièrement rempli ce temps; elle n'éprouvait aucune fatigue, et soutenait qu'elle avait fort bien dormi. J'ai cité ces accès somnambuliques, non qu'ils aient été communs à la plupart des prophètes, mais parce que, constatés chez la bergère du Cret, ils complètent le tableau de l'épidémie nerveuse dont nous constatons la réalité.

Serais-je maintenant forcé de prouver en détail qu'un semblable état ne saurait accompagner les dons du Saint-Esprit? Quelqu'un aurait-il le courage de rappeler à ce sujet l'extase de l'apôtre Paul ou les prétendues convulsions de Balaam? S'il en était ainsi, ma réponse ne se ferait pas attendre.

Pour ce qui est de Paul, le passage relatif à ce qu'on veut nommer son extase se trouve dans la seconde épître aux Corinthiens. Il est ainsi conçu : « Assurément il ne me convient pas de me glorifier, car j'en viendrais à des visions et à des révélations du Seigneur. Je connais un homme dans le Christ qui, il y a quatorze ans, fut ravi jusqu'au troisième ciel (si ce fut en corps, je ne sais; si ce fut hors du corps, je ne sais, Dieu le sait); et je sais qu'un tel homme (si ce fut en corps ou hors du corps, je ne sais, Dieu le sait) fut ravi dans le paradis et entendit des choses ineffables qu'il n'est pas possible à un homme d'exprimer. » (XII, 1 à 4.)

Eh bien! quel rapport y a-t-il entre cet événement

Digitized by Google

et les crises du prophétisme cévénol? Paul tombait-il du haut mal? avait-il des tressauts, des agitations de la tête, de la poitrine et des membres lorsqu'il allait annoncer l'Évangile? Pas le moins du monde. Mais Dieu a jugé bon de transporter au paradis ce pieux témoin qui allait tant souffrir, et de donner un avant-goût des joies célestes à cet homme qu'attendaient tant de luttes sur la terre. Dieu a fait cela, et il a caché à son serviteur le mode précis de sa translation : « Si ce fut en corps, je ne sais. »

Était-ce, au moins, un incident qui se renouvelât sans cesse chez l'apôtre, comme l'accès prophétique chez les camisards? En aucune manière. Le fait a paru à Paul tellement extraordinaire et exceptionnel, qu'il ose à peine en faire mention de peur d'avoir l'air de se glorifier. C'est d'ailleurs bien assez qu'un semblable privilége ait été accordé une fois dans une longue vie : « Il y a quatorze ans. »

J'ai parlé de privilége; tous les apôtres, tous les prophètes de l'Église primitive n'ont donc pas eu leurs extases comme les prophètes cévénols avaient tous les leurs? Non. Aucun des contemporains de Paul ne paraît avoir reçu la même grâce : « Je connais un homme dans le Christ. »

Enfin l'extase était si peu le moyen de la révélation divine, que Paul s'abstient avec soin de décrire ce qu'il a vu et de rapporter ce qu'il a entendu pendant son ravissement : « Des choses ineffables, qu'il n'est pas possible à un homme d'exprimer. »

Que nous fournit donc le passage unique d'où l'on voudrait extraire, à tout prix, la justification de l'épidémie nerveuse que subissaient les pauvres camisards?

Digitized by Google

Il nous fournit une allusion au ravissement miraculeux qui fut accordé une seule fois à un seul apôtre, qui demeura sans lien direct avec l'exercice du don prophétique, et qui ne fut accompagné d'aucune convulsion.

Mais Balaam! Balaam n'a pas eu plus de convulsions que Paul. Que lisons-nous au chapitre vingt-quatrième des *Nombres?* « Il proféra à haute voix son discours sententieux et dit : Balaam, fils de Béhor, dit, et l'homme qui a l'œil ouvert dit, celui qui entend les paroles du Dieu fort, qui voit la vision du Tout-Puissant, qui tombe à terre et qui a les yeux ouverts dit : Que tes tabernacles sont beaux, ô Jacob! et tes pavillons, ô Israël! » On voudrait nous faire découvrir là une sorte d'épileptique qui tombe à la renverse, l'œil fixe et ouvert, qui dans cette noble situation profère les magnifiques bénédictions placées par l'Éternel dans sa bouche, et qui, par-dessus le marché, se vante de ses accès : « l'homme qui tombe à terre et qui a les yeux ouverts! » Comment ne s'est-on pas demandé pourquoi le même phénomène ne s'était reproduit chez aucun autre prophète, de l'ancienne ou de la nouvelle alliance? Comment ne s'est-on pas demandé si les paroles de Balaam n'auraient point une signification moins étrange? Or, pour commencer par l'expression qui se présente la première, qui revient plusieurs fois et qui domine évidemment tout le reste, que faut-il entendre par un homme « qui a l'œil ouvert? » Un épileptique qui se roule sur le sol, les regards fixes? ou un *voyant?* Impossible d'hésiter. Les hommes qui ont les yeux ouverts, les voyants, sont partout dans la Bible; il est naturel que Balaam, en commençant

Digitized by Google

son discours, rappelle qu'il est voyant ou prophète. Mais, en sa qualité de voyant, « il voit la vision du Tout-Puissant et il tombe par terre. » Faut-il s'étonner qu'au moment où le prophète vénal est forcé de prophétiser fidèlement, il soit amené à faire mention de sa soumission respectueuse et absolue en présence des révélations divines? Dès que la vision s'est montrée à son œil ouvert de prophète, il se prosterne la face contre terre, il ne se prosterne pas seulement, il tombe devant la manifestation d'une volonté souveraine, à l'empire de laquelle il ne saurait se soustraire.

On aura beau chercher, on ne découvrira dans l'Écriture aucune trace de convulsions prophétiques. On en trouvera dans le paganisme ; les prêtresses de Delphes éprouvaient l'invasion physique de la crise nerveuse qui devait signaler chez elles l'inspiration prétendue : Le Dieu ! voici le Dieu ! Les derviches hurleurs de l'islamisme, les sorciers qui figurent dans les *balas* des nègres idolâtres, les inspirés de l'Inde, du Kamschatka, de la Polynésie, indiquent leur état surnaturel par le désordre de leurs mouvements. Cette erreur grossière et impie s'est reproduite dans tous les lieux et dans tous les temps, même au sein de la civilisation chrétienne, même chez des hommes véritablement pieux. Nous en avons un exemple remarquable chez les Cévénols ; nous en avons un autre chez les shakers ou quakers trembleurs dont le déplorable égarement scandalise à juste titre ceux qui en sont témoins, et auxquels il serait injuste sans doute de contester toute sincérité religieuse parce qu'on est obligé de leur contester tout bon sens.

Leurs mouvements cadencés sont un moyen de pro-

voquer l'extase et les visions qui l'accompagnent. C'est toujours la folie de la révélation directe, qui a perdu sous diverses formes ceux qui ne savent pas se contenter de *ce qui est écrit*. M. de Mirville a sur ce point une prétention vraiment naïve; le catholicisme, à l'entendre, serait exempt de cette folie, qui n'aurait attaqué que des hérétiques, des jansénistes ou des protestants! Je ne m'arrêterai pas à lui faire remarquer que les shakers ne sont pas plus protestants que catholiques; que le protestantisme, qui est la religion de la Bible, n'a rien de commun avec les gens qui, à l'exemple des shakers ou des mormons, remplacent la Bible par leurs révélations personnelles; j'irai droit au fait et je lui montrerai des convulsionnaires au sein du catholicisme. Je répondrai ainsi à sa question triomphante : « Pourquoi l'Église romaine est-elle si pure de ces folies convulsives que l'on retrouve à la tête et à la base de toutes les sectes qui lui sont opposées? » (167.)

Passons sur l'accusation vraiment inouïe que renferment de telles paroles; quiconque a ouvert un livre d'histoire, en fera justice et saura que dans le protestantisme, pour ne parler que de lui, les convulsions n'ont été qu'un accident aussi rare que circonscrit. Je ne prétends pas qu'elles aient eu un autre caractère dans l'Église romaine; mais il m'est impossible de fermer les yeux sur la durée qu'elles ont chez elle et sur l'approbation au moins implicite qu'elles paraissent y avoir obtenue.

Parmi ses saints, il y en a eu, et en bon nombre, qui étaient sujets aux accidents nerveux et aux extases. On connaît celles d'Ignace de Loyola; François d'Assise faisait le fou; il était suivi par les enfants des villes

Digitized by Google

qu'il traversait, et cela ne devait pas être beaucoup plus édifiant que les danses des shakers. Thérèse, agitée, souffrante, tombait dans un état qu'il est impossible de ne pas comparer à celui des convulsionnaires cataleptiques. Voici comment elle le décrit elle-même : « L'âme, dans son ravissement, semble n'avoir plus de corps et ne l'animer plus : la chaleur manque, la respiration cesse, en sorte qu'on ne saurait plus apercevoir le moindre souffle ni le moindre mouvement; tous les membres deviennent roides et froids, le visage pâlit, et l'on ne voit plus que des apparences d'un corps mourant ou déjà mort. »

M. Calmeil, auquel j'emprunte cette citation, cite encore plusieurs autres faits. « Blosius, dit-il, rapporte que sainte Élisabeth de Spalberk était sujette à de fréquents accès extatiques; que pendant ces attaques elle demeurait sans aucun sentiment, sans mouvement, pas même celui de la respiration ; que son corps était tellement roide, qu'on n'en pouvait remuer une partie que tout le reste ne suivît. Marguerite du Saint-Sacrement devenait quelquefois roide comme un cadavre ; on ne pouvait remuer le bout de son pied sans remuer en même temps son corps. Le cardinal de Vitri atteste que de son temps plusieurs saintes filles, enivrées par l'abondance de l'Esprit de Dieu, demeuraient ravies hors d'elles-mêmes; qu'elles étaient sans voix, sans aucun sentiment par rapport aux choses extérieures; que la paix du Seigneur qui les remplissait ensevelissait tellement leurs sens, qu'il n'y avait point de bruit capable de les éveiller; qu'elles ne sentaient ni les blessures qu'on leur faisait, ni les coups qu'on leur donnait. Marie de l'Incarnation, fondatrice des carmélites

Digitized by Google

en France, paraissait souvent comme morte pendant que son âme ravie en extase recevait l'impression des choses divines. Madeleine de Pazzi tombait quelquefois par terre et y demeurait jusqu'à cinq ou six heures; en 1585, à partir de la veille de la Pentecôte, elle passa huit jours et huit nuits, tout de suite, sans être accessible aux impressions du monde matériel. Marguerite de Cordoue était quelquefois tellement aliénée de ses sens, qu'elle semblait véritablement morte. » (Tome II, 342.)

Il ajoute un peu plus loin (399) : « N'a-t-on pas vu cent fois des convulsions semblables à celles du cimetière Saint-Médard éclater sur les tombeaux des plus grands saints?... Ce qui est survenu sur le marbre de saint Augustin de Cantorbéry, où une boiteuse, sourde-muette, fut prise de convulsions et guérie de ses infirmités, n'a-t-il pas pu s'effectuer aussi sur le marbre d'un saint tel que Pâris?... Sainte Marie d'Oignies, pendant ses crises nerveuses, se tordait les membres d'une manière affreuse; elle se frappait le corps à coups de pierres. Sainte Ursule, fondatrice des théatins, se débattait pendant ses accès convulsifs avec tant de force, que les assistants la crurent plus d'une fois vexée par les diables. Marguerite de Cordoue grinçait des dents, se roulait par terre, se tordait comme un ver, en pleine église, devant la populace. Sainte Thérèse, Catherine de Sienne s'agitaient si violemment pendant leurs extases, que leurs membres semblaient se séparer du tronc. »

Ils étaient catholiques, ces flagellants qui parcoururent l'Europe du XIe au XVe siècle; le clergé en masse allait au-devant d'eux à l'entrée de chaque ville; un dominicain, Reinier, commandait une de leurs princi-

Digitized by Google

pales bandes. Si l'Église romaine finit par les désavouer, ce fut après avoir sanctionné pendant bien longtemps leur sauvage frénésie; elle agit à l'égard de ces convulsions religieuses comme à l'égard de l'épreuve du fer rouge qu'elle ne cessa de diriger jusqu'au jour où elle jugea prudent de la rejeter.

Il y a du reste aujourd'hui encore tel pèlerinage où les danses sacrées s'exécutent. La chapelle de saint Witt a été longtemps célèbre, et je ne sache pas qu'un anathème soit venu interdire les agitations nerveuses dont elle a été le théâtre. Elles étaient telles, que la fureur de la danse ou chorée a reçu le nom de danse de saint Witt. Les femmes affluaient à la fête du saint, de toutes les parties de la Souabe et de l'Allemagne; elles y dansaient jour et nuit, au point de se procurer des extases et du délire; et l'année suivante, à la même époque, elles éprouvaient le besoin de retourner au lieu consacré pour y danser de nouveau avec passion.

Aucune Église n'a donc le droit de prétendre qu'elle ait échappé à l'humiliante maladie des convulsions religieuses. Le jansénisme a passé aussi par là; il est même arrivé que sa crise s'étant déclarée en plein XVIIIe siècle, à Paris, au centre d'un immense mouvement d'idées, elle a eu beaucoup de retentissement et d'éclat.

Je vais entrer dans quelques détails sur ce grand fait qu'il convient d'exposer avant de le qualifier. Les jansénistes y ont vu un éclatant miracle, quoique les plus sages aient semblé admettre vers la fin un mélange de

Digitized by Google

surnaturel diabolique et se soient sentis poussés à répudier ainsi les ignobles parodies auxquelles on était graduellement descendu. Possession, miracle, ou mal nerveux? Telles étaient les trois explications possibles pour le prophétisme cévénol, telles sont aussi les trois explications possibles pour les scènes du cimetière Saint-Médard ; nous aurons à choisir, commençons par raconter.

M. le docteur Calmeil a réuni les principaux éléments du procès. En le complétant sur quelques points et notamment sur l'article des guérisons par le grand ouvrage de Montgeron, en consultant aussi d'autres ouvrages, tels que *la Religion constatée universellement*, je serai sûr de ne rien omettre d'essentiel dans une analyse qui ne peut être que sommaire, mais que je tiens à rendre exacte.

Le diacre Pâris était mort en 1727, à la suite d'austérités incroyables et au milieu de la lutte contre la bulle *Unigenitus*. Sa tombe n'avait pas cessé d'être visitée avec respect par les jansénistes, lorsque enfin, en 1731, un infirme couché sur le marbre vénéré éprouva des attaques convulsives. Le bruit du soi-disant miracle se répandit sur-le-champ, et les malades affluèrent au cimetière Saint-Médard où Pâris était enterré. A peine les avait-on placés sur son tombeau, que la plupart éprouvaient une agitation tumultueuse ; ils poussaient des cris ; les accès qui commençaient là se reproduisaient parfois pendant plusieurs heures. Le sol du cimetière et les rues voisines étaient incessamment remplis d'infirmes et de curieux. Il faut ajouter, car là est le côté merveilleux de l'événement, que chez un certain nombre de malades la crise violente qu'ils subissaient

Digitized by Google

fut accompagnée d'un soulagement, parfois même d'une véritable guérison.

Tel est le fait primitif et essentiel, celui qui attira tant de gens au charnier Saint-Médard. Commençons par en bien fixer les caractères; recherchons si, dans cette première période qui précéda le fameux phénomène des *secours*, l'épidémie nerveuse qui guérissait quelquefois ainsi a présenté parmi les jansénistes les mêmes symptômes que nous lui avons vus au milieu des camisards. Retrouverons-nous ici les allocutions inspirées, la dictée intérieure, et enfin les convulsions proprement dites?

Quant aux allocutions, elles ont le même feu, la même étendue, la même rapidité; c'était la reproduction perpétuelle des arguments et des anathèmes jansénistes et contre la bulle et contre la cour de Rome. Les plus ignorants, dès qu'ils entraient en extase, se trouvaient en possession d'un certain nombre d'idées et de termes dont ils faisaient un usage parfois éloquent; ils annonçaient la venue d'Élie, la conversion des juifs, le règne prochain de Jésus-Christ, et développaient ces textes avec une abondance qui aurait fait envie aux prédicateurs en renom. Écoutez Carré de Montgeron :

« On les a vus représenter par les expressions les plus énergiques le prince des ténèbres se servant de la *bulle* pour faire rejeter des vérités divines.... On les a vus quelquefois les yeux baignés de pleurs déplorer de la manière la plus tendre et la plus touchante l'abus qu'on fait des sacrements. Ils mettaient pour ainsi dire sous les yeux des spectateurs, par une vive peinture, le corps vivant de Jésus livré entre les mains des

Digitized by Google

prêtres sacriléges.... Les convulsionnaires, effrayés des images terribles qui leur étaient présentées, se prosternaient à terre, conjurant avec des larmes tous les spectateurs de se mettre le visage dans la poussière.... On les a vus le visage et les yeux animés d'un feu qui paraissait tout divin, annoncer cette pluie abondante de bénédictions dont le Dieu de miséricorde inondera toute la terre par le ministère des juifs qui rétabliront son culte par tout le monde. » (II, 118.)

« Il est de notoriété publique que les convulsionnaires, en général, ont beaucoup plus d'esprit, de pénétration et d'intelligence lorsqu'ils sont en convulsion que dans leur état ordinaire. On voit jusqu'à des filles extérieurement timides, dont le fond n'est qu'ignorance, stupidité, basse naissance, qui, dès qu'elles sont en convulsion, parlent néanmoins très-exactement, avec feu, élégance et grandeur, de la corruption de l'homme par le péché originel. » (II, 18.)

Dom Lataste rapporte dans son livre (*Lettres théologiques*) des spécimens de cette éloquence. « L'Église est couchée dans l'ordure et dans la poussière, les vers lui rongent la chair, la pourriture s'est mise jusque dans ses os, une odeur insupportable s'exhale sans cesse de la corruption qui l'enveloppe; venez donc à son secours, appliquez-y le fer et le feu, n'épargnez rien pour la guérir, coupez, tranchez, brûlez; il lui faut les remèdes les plus violents. » (II, 926.)

L'inspiration prenait de temps en temps la forme d'un dialogue : « Mon père, voyez l'état de votre enfant, c'est un état de souffrance. — Non, ma sœur, ne craignez point, le Seigneur ne vous rejettera point.... Ah ! Seigneur, que vous êtes bon de traiter cette sœur

Digitized by Google

dans votre miséricorde! Seigneur, que vos desseins sont grands! Ah! chère sœur, ne perdez point courage. Dieu vous fait boire dans le calice; demandez qu'il augmente votre foi. » (*Lettres théologiques*, I, 121.)

Ceci rappelle le : « Mon enfant, je te dis, » des prophètes cévénols. Mais ce qui le rappelle bien plus encore, c'est la passivité absolue où tombaient beaucoup de convulsionnaires. Ils croyaient obéir à une impulsion étrangère; ils écoutaient leurs propres paroles comme provenant du Saint-Esprit; ils avaient le sentiment que les idées leur étaient fournies à mesure, que les mots leur étaient dictés, que leur langue était mise en mouvement sans qu'ils y fussent pour rien.

« Vous allez voir maintenant, observe M. Calmeil, que certains convulsionnaires, dans le cours de la même improvisation, parlaient tantôt comme s'ils eussent été livrés à leurs propres forces pour l'arrangement des idées, tantôt comme si on leur eût dit les mots, tantôt comme s'ils eussent cédé à une puissance étrangère irrésistible; et il paraît que leur éloquence pâlissait tout à coup, du moment où ils s'apercevaient que l'assistance de leur prétendu *souffle* divin commençait à leur manquer; mais elle se relevait aussitôt que le souffle donnait de nouveau, pour baisser encore si par hasard il se ralentissait. » (II, 354.)

Il va sans dire que les langues étrangères ont joué leur rôle à Saint-Médard. Ce n'est pas très-clair, non plus que dans les Cévennes; cependant il paraît incontestable que quelques développements extraordinaires de réminiscences et de facultés se soient produits, et cela est tout à fait conforme à l'expérience qui signale le même phénomène dans un bon nombre de crises

Digitized by Google

nerveuses. Montgeron parle d'une demoiselle Lordelot, qui depuis sa naissance avait une assez grande difficulté à s'exprimer, et qui prononçait néanmoins des discours en langue inconnue avec toutes les grâces et toute la facilité possibles. Il parle d'une autre demoiselle qui, n'ayant jamais eu de voix, chantait admirablement des cantiques en langue inconnue. Il cite encore plusieurs autres exemples analogues. Ceux-ci suffiront pour donner une idée des résultats intellectuels qu'amenait l'agitation janséniste; donnons à présent sur cette agitation elle-même quelques détails authentiques. Le mot de *convulsionnaires* que j'ai employé et dont se servent au reste les auteurs du temps les plus favorables au miracle, est-il justifié par les faits? Je ne m'arrêterai pas à la description générale des mouvements convulsifs qui s'emparaient de tant de gens et qui donnaient constamment aux alentours du célèbre tombeau un aspect si hideux et si étrange; je transcrirai, en les abrégeant, les détails qui nous sont fournis sur quelques personnes qu'on a observées avec plus de soin.

Le fameux Geoffroy s'exprime ainsi : « Les mouvements convulsifs que j'ai eus, sans perdre connaissance, m'obligeaient à battre des pieds la terre, les carreaux ou le marbre du tombeau. Je n'aurais pu empêcher ces mouvements. Quelquefois la tête me branlait et tournait assez longtemps; quelquefois mes bras se roidissaient avec une extrême force. D'autres fois, je les agitais de tous côtés, et souvent mon corps se tournait et se retournait comme sur un pivot.... Les douleurs que je souffrais étaient au delà de ce que je puis exprimer.... Les mêmes mouvements se

Digitized by Google

passaient à la maison, avec cette différence qu'ils n'étaient pas si intenses.... On m'a assuré que, dans le cours de l'accès où je perdais connaissance, mes yeux se renversaient, et que tous les mouvements dont j'ai parlé ci-dessus avaient beaucoup plus de violence. Je sentais toujours quelque soulagement après les convulsions, et ce soulagement était d'autant plus grand que les secousses avaient été plus marquées. » (Montgeron, III, 57.)

Le même auteur décrit les bonds prodigieux de Jeanne Thénard, qui s'élançait avec tant de force et s'élevait si haut, que les personnes qui cherchaient à l'empêcher de se briser contre le marbre ne pouvaient presque la retenir; elle les fatiguait si fort qu'elles étaient tout en nage et étaient obligées de se relayer à tout moment. Il rapporte la déclaration suivante de la fille Fourcroy : « Étant entrée dans le cimetière de Saint-Médard, je fus frappée d'épouvante des cris de douleurs et des espèces de hurlements que j'entendis faire à des convulsionnaires dans le cimetière et sous le charnier, et je pensai m'en aller sans approcher de la tombe du diacre; mais la personne qui m'accompagnait m'ayant encouragée, je fus m'asseoir dessus. » Cette honnête fille éprouve une telle répugnance à l'idée d'avoir elle aussi des convulsions, qu'elle se hâte de quitter le cimetière, dès qu'elle entend dire autour d'elle que les mouvements précurseurs se sont manifestés et qu'elle va entrer en crise. Néanmoins, trois mois plus tard, se sentant près de rendre l'âme, la peur de la mort l'emporta sur la crainte des convulsions; elle envoya chercher de la terre du tombeau pour en mettre dans du vin qu'elle avalait goutte à goutte. A peine en avait-

Digitized by Google

elle bu, qu'elle commença sa neuvaine. La voilà qui prie avec l'émotion que lui donne le souvenir de ce qu'elle a vu et l'attente de ce qui va survenir. Il n'en faut pas tant pour avoir une attaque de nerfs. « Presque dans le moment, il me prit un grand frisson et peu après une grande agitation dans les membres qui me faisait élancer tout le corps en l'air et me donnait une force que je ne m'étais jamais sentie.... Dans le cours de ces mouvements violents qui étaient de véritables convulsions, je perdis connaissance. Aussitôt qu'ils furent passés et que j'eus repris mes sens, je me sentis une tranquillité et une paix intérieure que je n'avais jamais éprouvées. » (Montgeron, II, p. 1 et suiv. de l'observation de la fille Fourcroy.)

Parmi les convulsions, une des plus singulières assurément est celle de Fontaine, secrétaire des commandements de Louis XV, qui, très-opposé lui-même au jansénisme, mais étant à dîner dans une maison où se trouvait le livre de Quesnel et où l'on parlait sans doute avec enthousiasme des miracles qui occupaient alors tout Paris, fut contraint à tourner sur un de ses pieds et se convertit immédiatement aux doctrines jansénistes. Il y a dans l'accident de Fontaine un mélange remarquable d'ébranlement physique et d'émotion morale; on y touche du doigt la nature du phénomène dont nous essayons de nous rendre compte. J'emprunte quelques détails aux premières pages du second volume de Montgeron.

« Il se sentit tout à coup forcé par une puissance invisible de tourner sur un pied avec une vitesse prodigieuse, sans pouvoir se retenir; ce qui dura plus d'une heure sans un seul instant de relâche.... Dès le premier

Digitized by Google

moment de cette convulsion singulière, un instinct qui venait d'en haut lui fit demander qu'on lui donnât au plus vite un livre de piété. Celui qu'on trouva le premier sous la main et qu'on lui présenta fut un tome des réflexions morales du père Quesnel, et quoique Fontaine ne cessât pas de tourner avec une rapidité éblouissante, il lut tout haut dans ce livre tant que dura sa convulsion.... Cette convulsion continua pendant plus de six mois; elle se fixa même régulièrement à deux fois par jour, et elle n'a quitté Fontaine que le 6 août 1733, dès qu'il eut achevé de lire, en tournant toujours d'une force prodigieuse, les huit volumes des réflexions du père Quesnel sur le Nouveau Testament, ce que Fontaine accompagnait de plusieurs élévations de son cœur à Dieu. La convulsion tournante du matin lui prenait tous les jours précisément à neuf heures, et durait une heure et demie ou deux heures tout de suite. Celle de l'après-midi commençait à trois heures, et durait autant que celle du matin. Tous les jours, Fontaine se trouvait en se levant une si grande faiblesse dans les jambes, qu'il ne lui était pas possible de se soutenir; ce qui durait jusqu'à neuf heures, que sa convulsion tournante le saisissait.... Pour lors, son corps se posait sur l'une de ses jambes qui, pendant l'heure et demie ou les deux heures que durait le tournoiement, ne quittait pas le centre où elle avait été placée, pendant que l'autre jambe décrivait un cercle avec une rapidité inconcevable, se tenant presque toujours en l'air et posant néanmoins quelquefois très-légèrement par terre.»

On comptait jusqu'à soixante tours par minute, et cet exercice paraît avoir été salutaire, car Fontaine

Digitized by Google

se trouvait presque en état de se soutenir sur ses jambes après la convulsion du matin, et il était tout à fait solide après celle du soir. Il est vrai que c'était à recommencer le lendemain.

Fontaine changea de sentiments par rapport à l'*appel;* il renonça à sa place, fit des aumônes considérables, se dépouilla de tout, vécut dans la retraite, dans les austérités, et ne tarda pas à avoir des inspirations et des extases.

« Le lundi 9 mars 1739, écrit Montgeron, Fontaine, forcé par sa convulsion de sortir du lieu de son domicile, alla, par l'effet de la même impulsion qui l'avait chassé de sa retraite, chez un solitaire de ses amis, qui le reçut comme un envoyé de Dieu.... Le lendemain, il fut contraint d'annoncer que tout le reste du carême il ne prendrait qu'un repas par jour, qu'il le prendrait au pain et à l'eau.... »

L'Esprit le *contraignit* bientôt à des jeûnes autrement sévères! L'impossibilité où il se trouva de rien porter à sa bouche, lui prouva qu'il devait s'abstenir de toute nourriture. Avec cette énergie de résistance que revêt notre constitution dans certains états nerveux, il supporta pendant dix-huit jours cette abstinence absolue. Mais s'il ne mourut pas, c'est tout ce qu'on peut dire. Réduit à l'état de squelette, forcé de rester étendu dans son lit, il allait expirer, lorsque des bouillons le rappelèrent à la vie. Cela n'empêcha pas ce malheureux de s'imposer plus tard, en vertu de nouvelles révélations, un autre jeûne plus prolongé, quoique moins rigoureux; cette fois il ne se priva que des aliments, et continua à boire pendant les quarante jours que dura l'épreuve à laquelle il

lui était intérieurement ordonné de se soumettre.

Je terminerai l'esquisse des convulsions en décrivant, d'après le docteur Calmeil, qui l'a analysée avec soin, la douloureuse crise traversée par la veuve Thévenet. Elle présente ceci de particulier, que la pauvre femme, foncièrement catholique, subit malgré elle l'invasion du mal, et retrouve sa paix lorsqu'elle a renoncé à l'invocation du diacre Pâris pour reprendre son confesseur ordinaire et retourner aux saints de sa paroisse.

La veuve Thévenet, qui était presque sourde, se décida à boire de l'eau où l'on avait mis un peu de terre extraite de la fosse de Pâris; elle entama bientôt après la neuvaine en l'honneur du bienheureux diacre. Mais sa conscience était mal à l'aise, car la vue de quelques livres jansénistes, apportés par une convulsionnaire, la jeta dans une vive terreur. Quoi qu'il en soit, les convulsions ne tardèrent pas à se déclarer; elle faisait des sauts violents, comme pour s'élever jusqu'au plafond. La veuve Thévenet était furieuse; elle frappait les personnes qui l'entouraient, ses bonds finirent par être tels, qu'elle s'élevait presque à la hauteur du plafond, et cela avec des contorsions dont rien ne peut donner l'idée.

Quelques jours après, on crut que la pauvre femme allait expirer. Elle avait cessé de bondir, de frapper et de se meurtrir elle-même à grands coups, en se plaignant d'un feu intérieur qui la dévorait; elle était sans mouvement, les dents serrées, le visage et les mains glacés. Il n'y avait plus de respiration apparente.

Suit une scène hideuse. On a appelé le confesseur

Digitized by Google

ordinaire. La veuve Thévenet, sortie de son extase, s'écrie qu'elle est une bienheureuse, une convulsionnaire, une prédestinée; le confesseur répond qu'elle est possédée par le diable: la malheureuse tombe alors dans une agitation plus violente que jamais, et une autre convulsionnaire, qui se trouve présente, se met à branler la tête, les mains, les jambes et tout le corps, comme si ces parties eussent appartenu à un pantin!

Cependant le chanoine Mariette, frère de la veuve Thévenet, ne se décourage pas. Il regagne peu à peu sa confiance, se fait remettre successivement les manuels de piété jansénistes, le portrait du diacre Pâris, la terre de son tombeau, un morceau du bois de son lit; il entraîne sa sœur à l'église. Là se manifestent encore des résistances maniaques, dont on triomphe en l'aspergeant d'eau bénite. Elle parvient à monter les escaliers d'une chapelle et à s'agenouiller devant un saint plus orthodoxe que Pâris. Délivrée alors de l'émotion délirante que créait en elle la croyance aux grands miracles du jour, rentrée dans le cercle connu de ses anciennes idées, elle est définitivement soustraite à l'empire des convulsions.

Passons maintenant à un autre ordre de phénomènes que le prophétisme cévénol nous a présenté, mais que les convulsions jansénistes offrent sur une bien plus vaste échelle. Je veux parler du phénomène de l'insensibilité ou de la perversion de la sensibilité physique. Je veux parler du phénomène, plus étrange encore parce qu'il a été moins étudié, de l'induration et de la force de résistance qu'un certain état nerveux communique à l'organisme. Si Clary est sorti intact

Digitized by Google

du bûcher, les fidèles du diacre Pâris ont opéré bien d'autres prodiges! C'est une histoire à peine croyable que celle des *secours*.

On appelait ainsi les tortures, les coups, les traitements épouvantables que sollicitaient quelques-unes des convulsionnaires. Elles en éprouvaient le besoin; elles en recevaient un grand soulagement, un sensible plaisir; elles trouvaient qu'on ne frappait jamais assez fort. Et ce n'était pas seulement chez elles une de ces aspirations désordonnées à la souffrance que tous les siècles ont vues reparaître. Elles cherchaient sans doute à se macérer de toutes manières, couchant sur des planches ou sur le sol nu, ou sur des bûches, ou sur des chenets, ne mangeant que les dimanches et les jeudis, s'étudiant à ne pas dormir, évitant de changer de linge, de nettoyer leurs habits et leurs demeures; mais indépendamment du désir de plaire à Dieu en torturant leur corps, elles paraissent avoir été poussées par une sorte d'entraînement maladif vers les douleurs qui opéraient au milieu du spasme une réaction salutaire et agréable.

Il est agréable aussi de se donner en spectacle et de faire événement. Le lecteur fera la part des attractions morales et physiques auxquelles cédaient les convulsionnaires dont je parle. Toujours est-il que les faits suivants sont attestés par les livres de l'époque, et ne peuvent pas être rejetés en totalité, quelle que soit la part qu'on doive faire à la complaisance *et à l'exagération*.

Il était naturel que les convulsionnaires pensassent avant tout à reproduire le crucifiement du Sauveur. Voici ce que rapporte sur ce point un membre de l'a-

Google

cadémie des sciences, le chirurgien Morand, qui avait été chargé par le lieutenant de police de lui présenter un rapport :

« Je commence par la cérémonie du crucifiement.... Il est bon d'observer que les quatre filles avaient, à l'endroit des mains et des pieds qui devait recevoir les clous, des cicatrices fort dures par les opérations multipliées dans les mêmes endroits, lesquelles cicatrices expliquent le peu de sensibilité qu'elles doivent avoir lors de l'opération là où s'était fait une espèce de calus. Il faut encore remarquer l'adresse qu'y mettait le sieur la Barre, étudiant d'abord l'endroit de la main qu'il devait percer, en la tenant relâchée par la flexion des genoux. C'était presque au milieu de la main, entre le troisième et le quatrième doigt; c'est là où je vis enfoncer d'un seul coup de marteau un clou de ceux qu'on appelle demi-picaros, fort aigu, peu épais, ayant quatre faces et une grosse tête. Le clou traversa la main et s'attacha à la croix, dans laquelle je suppose qu'il devait être enfoncé de fort peu. La même chose fut faite aux deux pieds, à quelque distance au-dessus des doigts, entre le troisième et le quatrième, et pour cela ils furent placés convenablement pour la sûreté et la prestesse de l'opération. Félicité ne donna point, à chaque opération, de marques de douleur. Lorsqu'elle fut en croix, elle montra de la gaieté, tournant la tête de côté et d'autre et liant conversation avec ceux de l'assemblée qui voulaient bien s'y prêter. Elle avait une robe de coutil. Félicité resta dans cet état près d'une demi-heure. Je remarquai que ses plaies n'étaient point du tout ensanglantées, et qu'elles fournirent très-peu de sang

lorsque l'on ôta les clous. » (Morand, *Opuscules de chirurgie*, part. II, chap. VI.)

Le rapporteur raconte ensuite que Félicité demanda au papa (c'est ainsi qu'elle nommait la Barre) de lui percer la langue, ce qui fut fait. Sans nous arrêter à tous ces détails, nous pouvons constater dès à présent une insensibilité qui n'est surnaturelle qu'en apparence, car il n'est pas d'effet nerveux plus certain et plus fréquent. Les magnétiseurs le produisent sans cesse; d'ailleurs les merveilles de l'éther et du chloroforme sont venues prouver qu'il est aisé de détruire en nous la conscience de la douleur. Nous n'en sommes donc pas réduits à suivre Morand dans sa théorie sur les calus. Combien d'autres théories insuffisantes seraient mises au rebut, si nous possédions à l'égard des autres phénomènes nerveux les mêmes lumières que le magnétisme animal et l'éthérisation nous ont fournies pour l'insensibilité! Dans quelques années, j'en suis sûr, l'explication naturelle des divers *secours* ne présentera pas plus de difficulté que n'en présente dès à présent celle du crucifiement. Malheureusement nous ne possédons pas aujourd'hui les lumières qu'on aura dans quelques années, et en racontant les faits qu'il nous reste à présenter, nous ne pourrons donner la solution elle-même, il faudra nous contenter de dire dans quelle direction elle doit se rencontrer.

Voici donc le récit que nous fournit Carré de Montgeron et que confirme point par point l'écrit intitulé : *Vains efforts des mélangistes.* Les deux partis hostiles se réunissent de la sorte pour attester les faits suivants, appuyés d'ailleurs par de nombreux certificats.

Digitized by Google

« Il est d'une expérience journalière (c'est Montgeron qui parle) que les convulsionnaires sont plus ou moins soulagés, à proportion que les coups qu'on leur donne ont plus ou moins de force.... Un nombre innombrable de témoins ont vu que lorsqu'on les frappait avec violence dans le creux de l'estomac avec un instrument de fer, ce qui est un des secours qu'ils demandent le plus ordinairement, l'instrument de fer s'enfonce dans leur corps et paraît quelquefois pénétrer jusqu'à l'épine du dos, et que plus il entre dans l'estomac, plus le convulsionnaire est soulagé. »

« L'auteur des *Vains efforts* dit : « Jeanne Mouler, « jeune fille de vingt-deux à vingt-trois ans, étant « appuyée contre la muraille, un homme des plus « robustes prenait un chenet pesant, dit-on, vingt-cinq « à trente livres et lui en déchargeait avec force plu- « sieurs coups, toujours dans le ventre. On en a compté « quelquefois jusqu'à cent et plus. Une fois, lui en « ayant donné un jour soixante, il essaya contre un mur; « et on assure qu'au vingt-cinquième coup, il y fit une « ouverture....» Le chenet dont il est ici question pèse vingt-neuf à trente livres. C'est avec cet instrument que la convulsionnaire se faisait donner les coups les plus terribles, non pas dans le ventre, mais dans le creux de l'estomac.... Je déclare que c'est moi dont l'auteur parle sous le nom du frère qui éprouva contre un mur l'effet que produiraient des coups pareils à ceux qu'il venait de donner à cette convulsionnaire.... Ce fut en vain que j'employai à la fin tout ce que je pus rassembler de force pour redoubler le poids de mes coups; la convulsionnaire se plaignit qu'ils ne lui procuraient aucun soulagement. Elle m'obligea de

Digitized by Google

remettre le chenet entre les mains d'un grand homme fort vigoureux, qui se trouva au nombre des spectateurs. Celui-ci ne ménagea rien. Instruit par l'expérience que je venais de faire qu'on ne pouvait lui donner des coups trop violents, il lui en déchargea de si terribles, toujours dans le creux de l'estomac, qu'ils ébranlaient le mur contre lequel elle était appuyée. La convulsionnaire se fit donner tout de suite les cent coups qu'elle avait demandés d'abord, ne comptant pour rien les soixante qu'elle avait reçus de moi.... »

« Succédait l'exercice de la planche, » continue l'auteur des *Vains efforts*. « Il se faisait en étendant sur la « convulsionnaire couchée à terre une planche qui la « couvrait entièrement; et alors montaient sur cette « planche autant d'hommes qu'elle en pouvait con- « tenir. La convulsionnaire les soutenait tous.... » On a vu ainsi plus de vingt hommes à la fois, dont le poids rassemblé sur cette planche était supporté sans peine par le corps d'une jeune convulsionnaire.... Le corps de cette fille était chargé d'un poids de plus de trois milliers, et quelquefois de plus de quatre, poids qui serait plus que suffisant pour écraser un bœuf.... »

« L'exercice du caillou n'était pas moins périlleux, » continue l'auteur des *Vains efforts*. « La convulsion- « naire étant couchée sur le dos, un frère prenait un « caillou pesant vingt-deux livres, et lui en déchargeait « plusieurs coups dans le sein.... » Il est à observer que celui qui la frappait avec ce caillou se mettait à genoux près de la convulsionnaire qui était couchée sur le plancher, qu'il élevait le caillou à peu près aussi haut qu'il le pouvait, qu'après quelques légères épreuves, il le précipitait ensuite de toutes ses forces sur la

Digitized by Google

poitrine de la convulsionnaire et qu'il lui donnait ainsi cent coups de suite. A chaque coup toute la chambre était ébranlée.... »

« La Salamandre », dit l'auteur des *Vains efforts*, « criait : Sucre d'orge ! Ce sucre d'orge était un bâton « plus gros que le bras, aigu et pointu par un bout. « La convulsionnaire se mettait en arc au milieu de la « chambre, soutenue par les mains, sur la pointe du « sucre d'orge ; et dans cette posture, elle criait : « Biscuit ! biscuit ! C'était une pierre pesant environ « cinquante livres. Elle était attachée à une corde qui « passait par une poulie qui tenait au plancher de « la chambre. Élevée jusqu'à la poulie, on la laissait « tomber sur l'estomac de la sœur à plusieurs reprises, « ses reins portant toujours sur le sucre d'orge.... » La peau ni la chair n'ont pas reçu la moindre atteinte, n'ont pas souffert la moindre douleur. »

« Une convulsionnaire reçoit trois fois la semaine les secours les plus terribles. Assise à terre, le dos contre un mur, elle se fait donner jusqu'à deux mille coups de pied de suite dans le creux de l'estomac par tous ceux qui viennent voir ses convulsions.... Étendue sur le carreau, elle se fait frapper à grands coups de bûche par tout le corps.... Toute droite, adossée contre la muraille, elle prend une broche à rôtir, la plus forte qu'elle peut trouver ; elle en place la pointe dans le creux de son estomac ou entre les fausses côtes ; elle fait ensuite pousser contre elle par quatre, cinq ou six personnes, de toutes leurs forces, en sorte que cette broche plie souvent et se fausse.... Elle place quelquefois la pointe de la broche à sa gorge ou à son front.... Enfin, depuis deux mois elle se fait donner

Digitized by Google

des coups d'épées par tout le corps.... Quoique sa peau plie sous leurs pointes et qu'il reste quelquefois une petite marque rouge, néanmoins la chair n'en est jamais percée.... »

« Gabrielle faisait poser la pointe d'une tringle dans le creux du gosier, immédiatement au-dessous du menton, et la pointe d'une autre semblable tringle derrière sa tête, dans la fossette qui est au haut du cou. Aussitôt deux personnes poussaient en même temps ces deux tringles de toutes leurs forces, ce qui se réitérait plusieurs fois de suite. Mais les pointes de ces tringles avaient beau s'enfoncer dans le gosier, elles ne pouvaient faire aucune ouverture à la plus petite veine.... Gabrielle, couchée sur le dos, plaçait le coupant d'une pelle sur le larynx de son gosier, c'est-à-dire précisément au-dessus de la trachée-artère. Elle obligeait un des assistants de pousser ainsi perpendiculairement cette pelle de toute sa force dans son gosier.... et elle n'en ressentait qu'une impression agréable et bienfaisante.... » (Tomes II et III de Montgeron.)

Je m'arrête. Il faudrait parler encore du pilon de fer, des coups de marteau déchargés dans le creux de l'estomac, des coups de bûche déchargés sur la tête, de la vis au moyen de laquelle on serrait *la tête entre* quatre planches, de l'écartèlement ; *sans oublier ici la* jeune fille à laquelle il ne fallait pas moins de trente mille coups de poing donnés par six hommes qui se relevaient tour à tour, ni celle qui exigeait qu'on la précipitât nombre de fois sur le pavé la tête en bas et les pieds en haut. Ce que j'ai dit doit suffire à l'édification du lecteur. J'ajoute seulement que ces accidents

Google

extraordinaires ont duré près de dix ans. C'est en 1731 que les premières convulsions eurent lieu au charnier des Innocents; dès l'année suivante une ordonnance royale fermait le cimetière Saint-Médard, mais tous les soins de la police ne purent empêcher que les prétendus miracles ne se continuassent en divers lieux, et ne prissent même un vaste développement. Ce fut alors qu'on vit paraître les grands *secours*. Des phénomènes analogues se produisirent hors de Paris; il y eut des convulsionnaires à Troyes, à Corbeil, et dans beaucoup d'autres villes. Puis, à mesure que l'excitation morale s'apaisa, l'agitation nerveuse disparut, et avec elle tous les prodiges auxquels elle avait donné naissance. Mais je ne dois pas anticiper. Cherchons quel est le caractère des faits dont nous venons de faire mention : faut-il y voir une possession, un miracle, ou une maladie?

J'aurais honte de réfuter sérieusement l'opinion qui s'efforce de voir dans les convulsionnaires jansénistes autant de possédés au moyen desquels Satan opérait des prodiges. Cette opinion, soutenue par l'auteur de *la Religion constatée universellement* et que M. de Mirville adopte aussi sans hésitation, sera éternellement réfutée par la conscience publique. Je suis loin, pour mon compte, d'admirer ce qui s'est fait à Saint-Médard, et les *appelants* eux-mêmes avaient honte en général des exploits de certaines convulsionnaires; mais autre chose est de blâmer ces actes et de désavouer les erreurs fondamentales du jansénisme, autre chose d'admettre que Dieu aurait livré les jansénistes au diable pour donner raison contre eux au probabilisme des jésuites, au rejet absolu de la Bible, au matérialisme religieux

réduit en système ! Ces pauvres gens qui repoussent la bulle *Unigenitus*, qui lisent les écrits de Duguet et de Quesnel, conservent encore, j'en conviens, beaucoup de superstitions et d'erreurs; qui ne reconnaîtrait toutefois à quel point ils sont supérieurs à leurs adversaires et à leurs persécuteurs ? Ils prient ; ils aiment le Seigneur, ils ont retrouvé une portion de l'Évangile.

Rien n'est plus instructif que de voir la haine qu'on leur a conservée ; l'horreur du jansénisme paraît subsister aussi profonde et aussi vivace que jamais. Quant à moi, je ne crois pas que Fontaine ait été « condamné à une pirouette de six mois et à des jeûnes de quarante jours, pour avoir lu un simple chapitre de Quesnel. » (*Pneumatologie*, 173.) Je crois que s'il en était ainsi, Montgeron, pour ses gros volumes, aurait été condamné à pirouetter toute sa vie.

Parlons raison. Qui donc parviendra à se persuader que les hommes les plus diaboliques de France, en 1731, fussent les partisans du diacre Pâris? A part même cette considération préalable, est-il possible de porter au compte du surnaturel des phénomènes dont la nature morbide se trahit à des signes sans nombre, des phénomènes qui se propagent épidémiquement et qu'accompagne un état nerveux particulier ?

Je pourrais rappeler ici la démonstration que j'ai fournie, la Bible en main, et de laquelle il résulte que ces déluges de prodiges attribués à Satan ne peuvent être qu'une fable pure et simple ; j'aime mieux laisser aux partisans de la possession la satisfaction de se représenter le diable occupé à mettre sur les lèvres des jansénistes la dénonciation des vices régnants, l'annonce de la venue et du règne de Jésus-Christ. Il

faut avouer que les possédés du moyen âge tenaient un autre langage !

Si l'hypothèse de la possession est insoutenable, celle du miracle ne l'est pas moins. Il est aussi absurde de supposer le surnaturel divin associé aux gambades et aux folies ignobles des convulsionnaires, qu'il est absurde de supposer le surnaturel satanique associé à leur piété souvent sincère et à leurs élans vers le Sauveur.

A lui seul, le fait des convulsions nous défendrait absolument de penser à voir ici le doigt de Dieu ; je ne reviens pas sur la preuve que j'en ai fournie en parlant des prophètes cévénols. Mais les prophètes jansénistes montrent encore, par d'autres signes, qu'ils n'étaient pas les organes de l'Esprit-Saint. Ils prédisaient tous la venue très-prochaine d'Élie : « Le Tout-Puissant suscite une multitude de personnes, dit Carré de Montgeron, et leur fait annoncer, dans les termes les plus magnifiques, que les temps sont arrivés ; qu'on va voir dans peu d'années le prophète Élie ; qu'il sera méprisé et traité avec outrages par les catholiques ; qu'il sera mis à mort. » Et Montgeron ajoute que les convulsionnaires ont souvent annoncé des fausseté.

Ses aveux ne s'arrêtent pas là. Il confesse que bien des choses honteuses ont été mêlées au soi-disant miracle ; il parle d'un frère qui « autorisa les plus grandes immodesties, sous le frivole prétexte qu'elles étaient des figures. » Il reconnaît que « des convulsionnaires ont paru, en tous sens, très-peu dignes d'être des instruments de Dieu. » (Voir, dans son second volume, *l'Idée de l'œuvre des convulsions*.)

Et comment ne pas parler comme lui, pour peu qu'on ait jeté les yeux sur les scènes que j'ai men-

Digitized by Google

tionnées? En vertu de quel principe des femmes pourraient-elles être autorisées à se donner ainsi en spectacle et à se soumettre à des traitements fort peu compatibles avec la bienséance? Rien qu'à entendre les cris de la Salamandre : « Biscuit! sucre d'orge! » on sent qu'on assiste à une ignoble parade, et que l'Esprit de Dieu ne saurait intervenir dans de semblables actes.

Le spectacle des fureurs auxquelles s'abandonnent les convulsionnaires fait naître un invincible sentiment de dégoût. Le janséniste Raymond en convient (voir ses *Lettres*). « L'œuvre des secours, disait-il, a été suivie de désordres effroyables : discours licencieux, libertés criminelles.... Il est clair que les impuretés d'un grand nombre de secouristes, aussi bien que la perte de leur foi, prennent leur source dans l'œuvre des secours.... J'ai connu plusieurs convulsionnaires qui, ayant renoncé à cette œuvre détestable, m'ont avoué les plus grandes infamies. »

Il ne pouvait pas en être autrement; car au moment même de la plus grande ferveur, pendant les crises, les convulsionnaires se livraient à de honteuses extravagances. L'une se mettait la tête en bas et les pieds en haut pour réciter dévotement le *De profundis;* la récitation terminée, elle exigeait qu'on lui fît faire la culbute, déclarant ensuite que ce qu'elle venait de faire était un mystère sérieux qui représentait que tout était renversé dans l'Église. L'autre faisait ses prières en tirant la langue. Il y en avait qui priaient Dieu en faisant semblant de se couper la barbe avec un rasoir ou en mangeant la soupe à vide, ou en se faisant pendre à un crochet. (*Avis aux fidèles*, *Lettres théologiques*, de dom Lataste.)

Digitized by Google

Je n'en finirais pas, si je voulais rapporter toutes les pirouettes, toutes les attitudes au moins étranges que les convulsionnaires mêlaient à leurs prédications et à leurs actes de culte. « Tel frère, dit M. Calmeil, restait étendu par terre en débitant ses plus sublimes sermons; de temps en temps il élevait ses pieds qu'il posait sur le chef d'un autre convulsionnaire. »

On se serait cru dans une maison de fous, et en effet rien ne ressemble mieux à un fou qu'un convulsionnaire qui saute, qui mord, qui a besoin de combattre par des souffrances extérieures le feu intérieur dont il est dévoré, qui se met à prophétiser et, prenant les inspirations de sa maladie pour celles de Dieu, transforme solennellement ses convictions particulières en oracles.

Plusieurs de ces énergumènes aspiraient à l'état particulier qu'on appelle *enfance surnaturelle* et qu'on a admiré chez plusieurs saints, entre autres chez Marie de l'Incarnation, qui, au sortir d'un ravissement de trois jours, possédait la grâce de l'enfance spirituelle et avait effectivement les gestes d'une petite fille de six ans. De même les convulsionnaires dont je parle faisaient entendre un ricanement puéril, au sortir de leurs accès. Ils parlaient et toussaient comme des enfants, soufflaient avec affectation dans leur sein, faisaient un paquet de leurs hardes, et semblaient mettre de l'importance à passer pour imbéciles. (Calmeil, II, 389.)

En tout, on ne peut s'empêcher de considérer l'épidémie nerveuse qui éclata en 1731 comme un des événements les plus propres à humilier l'orgueil humain. Je me joins de cœur à l'exclamation de dom Lataste : « Quoi ! des ecclésiastiques, des prêtres, au

Digitized by Google

les *secours*, on ne trouve pour ainsi dire que des femmes, et de jeunes femmes. Or chacun sait que certaines formes des affections nerveuses ne se rencontrent ni chez les hommes ni chez les femmes âgées.

Je disais que tous les caractères de l'épidémie nerveuse s'observent ici. Il y a en effet et convulsions, et communication de proche en proche, et effets physiques qui se rattachent constamment à ce genre d'infirmité.

Quant à la nature épidémique des agitations, je ne m'arrêterai pas à la prouver. Il suffit que le lecteur se rappelle la manière dont les convulsions ont éclaté sur la tombe de Pâris et se sont immédiatement propagées par la vue et par l'émotion. Autour de chaque convulsionnaire s'opérait comme un rayonnement de son mal. D'ailleurs, « la réaction des effets nerveux, ainsi que le remarque M. Calmeil, se faisait surtout sentir sur les sujets faibles et valétudinaires, sur des enfants, des jeunes filles très-faciles à impressionner. » (II, 317.)

Nous n'en sommes plus à nous étonner de l'agilité prodigieuse que l'ébranlement nerveux peut provoquer : si telle convulsionnaire saute presque jusqu'au plafond, si Fontaine tourne sur un pied pendant près de deux heures, il n'y a rien là de prodigieux. J'ai vu tourner les derviches du Caire, et il m'aurait été aussi impossible de les imiter que d'imiter Fontaine. Tant que nous n'aurons pas admis le développement de forces ou de facultés qui s'opère sous certaines influences, nous serons obligés de chercher une explication surnaturelle à des actes qui, loin d'être admirables, sont plutôt les conséquences d'un état morbide.

Digitized by Google

Le même état morbide produisait ce qu'on a appelé bien à tort le don des langues. A part une convulsionnaire qui disait la messe qu'elle avait tant de fois entendue et qui accomplissait cet acte le corps plié en deux, en forme d'arc, à la renverse, la tête touchant la terre comme pour aller chercher les talons, à part celle-là qui prononçait réellement des mots latins en vertu d'un pouvoir de réminiscence dont nous avons vu des exemples plus remarquables, les autres se bornaient à faire entendre un jargon inintelligible ou répétaient peut-être çà et là quelques expressions latines qui s'étaient fixées dans leur mémoire. Leur don des langues ne différait en rien de celui des irvingiens et de celui qu'on observe quelquefois chez les aliénés. Il n'y a donc point à s'y arrêter.

Les longs jeûnes de Fontaine semblent plus extraordinaires au premier abord. Cependant, il paraît certain que chez les personnes privées de leur bon sens l'idée fixe de renoncer à la nourriture se manifeste assez fréquemment, et il paraît en outre que lorsqu'elles ont persisté quelques jours dans leur résolution, il leur est parfois comme impossible de surmonter la constriction de leur gosier, en sorte que l'action d'abstinence est plus difficile à commencer qu'à continuer. Il paraît aussi que l'effet d'une grande surexcitation peut être de maintenir la vie en dépit de privations excessives. On sait d'ailleurs à quel degré d'exténuation Fontaine était arrivé. Il n'avait plus qu'un souffle à la fin de ses jeûnes.

Jusqu'ici nous n'avons pas pu ne pas être frappés du caractère purement naturel des accidents auxquels les convulsionnaires étaient sujets. Cette impression

Digitized by Google

sera encore fortifiée si nous rapprochons ces accidents de ceux que produit le magnétisme animal. N'est-il pas évident que l'action fluidique qui détermine les seconds peut déterminer les premiers? Je cite quelques faits.

Un auteur contemporain, Boyer, écrivait (et personne alors ne soupçonnait l'existence des phénomènes mesmériques) : « Il y a des convulsionnaires qui lisent les yeux bandés. » Un autre contemporain ajoute : « C'est un fait indubitable et certifié par une foule de personnes, qu'une convulsionnaire lit ce qu'on lui présente, quoiqu'on lui couvre exactement les yeux avec des tampons d'étoupes retenus par un bandeau très-épais qui lui dérobe entièrement la lumière. » (*Coup d'œil sur les convulsions; Lettres sur les convulsions.*)

La pénétration des pensées a été constatée chez plusieurs convulsionnaires. Ce n'est pas seulement Montgeron qui l'affirme; ce sont des adversaires déclarés, tels que Lataste. « On a vu, écrit-il, des convulsionnaires deviner des pensées ou des choses impénétrables à toute la subtilité humaine. » Le docteur Bertrand parle aussi d'une manière positive de « la découverte du secret des cœurs. » On a rapporté plusieurs preuves à l'appui de cette assertion, et notamment l'intelligence qu'avait une convulsionnaire des choses qu'on lui disait en latin, en grec, en hébreu ou en espagnol (*Lettres théologiques*, lettre XIV; *du Magnétisme animal en France; Lettres sur l'œuvre des convulsions*, lettre II).

Le docteur Bertrand était donc autorisé à s'exprimer ainsi : « On ne peut s'empêcher de rester dans l'étonnement le plus profond sur l'identité parfaite qu'on

Digitized by Google

sera forcé de reconnaître entre l'état convulsionnaire et celui des somnambules magnétiques. Ici rien ne manque, et les plus petits détails comme les phénomènes les plus importants offrent les preuves les plus irrécusables de l'identité. » (*Du Magnétisme animal*, 318.)

Cette conclusion, qui est celle de M. Deleuze, est adoptée par M. Calmeil. Il cite à l'appui le fameux *état de mort*, qui était une des formes de l'extase chez les convulsionnaires. « Quelques convulsionnaires, écrit Montgeron, sont restés ainsi deux ou même trois jours de suite, les yeux ouverts, sans aucun mouvement, ayant le visage très-pâle, tout le corps insensible, immobile et roide comme celui d'un mort. » (II, 86.) Il fait remarquer avec raison que le même état a été décrit par les saints à extase, et notamment par Thérèse, qui emploie pour ainsi dire les mêmes termes.

Les convulsionnaires reconnaissaient quelquefois les maladies et indiquaient les remèdes. Il y a plus : quelques-unes paraissaient subir une sorte de contagion morbide ; elles devenaient sourdes, muettes, boiteuses, épileptiques, par le seul contact avec des personnes atteintes de ces diverses infirmités. C'est encore là un des symptômes de cet état nerveux qui leur permettait aussi de sucer impunément des plaies envenimées, de même que certains charmeurs de serpents défient la morsure des vipères les plus dangereuses.

Tel est le caractère général des phénomènes que nous étudions. Nous n'y avons rien découvert de surnaturel ; des analogies incontestables nous ont amenés à les rapprocher de l'ensemble des faits qui se rattachent à l'excitation nerveuse et à l'action fluidique, notam-

Digitized by Google

ment des faits magnétiques. Faisons maintenant un pas de plus, et abordons les deux grands incidents qu'on a surtout qualifiés de miracles : les guérisons et les *secours*.

Il y aurait d'abord à discuter longuement sur la valeur des témoignages. On sait si je m'en défie ! Évidemment il y a eu ici d'immenses exagérations. Il ne faut pas oublier, en effet, que les adversaires du jansénisme, l'archevêque de Sens en particulier, ont prétendu démontrer et démasquer plusieurs fourberies. Cependant je dois avouer que plusieurs des faits les plus extraordinaires me paraissent démontrés, au moins dans leurs circonstances principales. Il est donc juste de les admettre, tout en faisant des réserves basées sur les effets connus de ce courant d'enthousiasme et de crédulité qui existait alors, et auquel les plus défiants eux-mêmes devaient se laisser entraîner.

Remarquons en outre que, dans les certificats dont sont surchargés les volumes de Montgeron, il y a beaucoup de *on dit* mêlés aux déclarations des témoins directs ; qu'il y a des pièces signées par les médecins et qui attestent la guérison, non la manière dont elle s'est opérée. Remarquons que ceux qui doutaient des prodiges ou qui les rejetaient n'allaient pas chez les notaires pour dresser acte de leurs objections.

Je tiens à indiquer nettement ces réserves, bien que je ne refuse pas de croire à la réalité de plusieurs guérisons et de plusieurs *secours*. Je proteste en particulier contre l'abus qu'on a fait du fameux argument : « Serons-nous plus difficiles en fait de preuves que les incrédules du XVIIIe siècle ! »

Digitized by Google

Oui, je prétends être beaucoup plus difficile qu'eux, et cela par deux ou trois bonnes raisons : d'abord parce qu'ils devaient céder malgré eux à l'entraînement général; ensuite parce que le jansénisme était avec eux dans l'opposition aux jésuites et aux traditions étouffantes du grand règne; enfin parce que l'incrédulité complète du naturalisme était une invention réservée à notre temps, et que celle du XVIIIe siècle avait encore besoin de retrouver ailleurs le surnaturel qu'elle rejetait de la Bible. Alliés naturels des jansénistes contre le despotisme de la religion officielle, les incrédules n'étaient pas aussi mal disposés qu'on le prétend à l'égard du miracle de Saint-Médard; d'ailleurs le siècle qui devait finir avec Saint-Germain, Cagliostro et les mystères maçonniques, ne pouvait guère mieux commencer qu'auprès de la tombe du diacre Pâris. L'ère des Voltaire et des Lalande est ainsi très-convenablement encadrée.

Cela dit, j'en viens aux guérisons dont on a fait tant de bruit.

Je ne leur oppose pas la fin de non-recevoir que me fournirait l'Écriture; je ne dirai pas : Il n'y a ici aucune guérison miraculeuse, car les convulsionnaires recouraient à l'intercession du diacre Pâris, et la Bible n'autorise nulle part une semblable pratique; je me contenterai de constater que les cures extraordinaires ne sont ni aussi nombreuses ni aussi complètes qu'on le prétend, et que les faits en très-petit nombre qui semblent avoir un caractère surnaturel peuvent s'expliquer le plus naturellement du monde.

Le docteur Calmeil fait une remarque très-fondée que je tiens à reproduire : « En parcourant les obser-

Digitized by Google

vations et les dissertations publiées par les jansénistes sur les miracles effectués par la toute-puissance du diacre Pâris, on se sent d'abord porté à ajouter foi à un grand nombre de cures tout exceptionnelles, en attribuant à l'état d'exaltation de l'appareil nerveux, à l'état fébrile de l'imagination, aux effets des secousses convulsives de la percussion, des guérisons tout à fait inespérées. En consultant au contraire les écrits émanés de la plume des anti-jansénistes, on acquiert la certitude que beaucoup de convulsionnaires qui se croyaient, dans la chaleur de l'enthousiasme, guéris d'une surdité, d'une douleur de tête..., ne tardaient pas à s'apercevoir, au bout de quelque temps, que cette prétendue guérison n'était qu'illusoire. » (II, 387.)

J'ajouterai que lorsqu'on compare la foule immense de malades qui encombrait continuellement le charnier Saint-Médard et le nombre très-restreint de cas miraculeux que rapporte l'ouvrage de Montgeron, on demeure persuadé que le chiffre des convulsions sans résultat dépasse de beaucoup celui des convulsions suivies de soulagement, et que par conséquent ces dernières se renferment dans la limite des effets naturels que tant de crises nerveuses devaient faire prévoir.

Les effets naturels, ai-je dit, et rien ne me semble plus clair.

Voici une sourde-muette qu'on apporte sur la tombe de Pâris ; la vue de tous ces convulsionnaires et la communication fluidique qui s'opérait peut-être la jettent bientôt elle-même dans un accès effrayant ; sa transpiration est abondante ; elle témoigne par ses gestes qu'elle souffre principalement dans la tête, dans la gorge et dans les oreilles. Elle demeure comme

Digitized by Google

morte. On la rapporte chez elle. Ramenée au cimetière, elle éprouve des convulsions d'une violence inouïe, qui se renouvellent jusqu'à la nuit. Enfin, le quatrième jour, à la suite d'un évanouissement, elle se trouve en possession du sens de l'ouïe et articule les mots dont le son frappe son oreille.

Voici maintenant un boiteux, Philippe Sergent, chez lequel les convulsions amènent une tension et une douleur vive dans sa jambe malade. Tout à coup, les muscles font, en s'allongeant, un bruit semblable à un coup de fouet, et Sergent chante le *Te Deum* sur le tombeau dans un livre que, fort à propos, avait apporté un des assistants.

La guérison de l'œil de don Alphonse a eu bien plus de retentissement encore. Ceux qui ont parcouru le premier tome de Montgeron savent quelles discussions en sens divers elle a provoquées des deux côtés des Pyrénées. Or il suffit d'y regarder d'un peu près, pour soupçonner que l'œil malade sur lequel on avait la précaution de mettre des compresses de laudanum et de racine de guimauve, outre un morceau de la chemise du diacre, a pu se guérir par le fait du laudanum aussi bien que par celui de la chemise.

Il ne faut pas oublier d'ailleurs que les guérisons annoncées refusaient souvent de s'opérer, même quand les convulsionnaires y procédaient en faisant l'arbre droit ou en effectuant de prodigieuses culbutes. La résurrection des morts, cette pierre d'achoppement où tous les fabricants de faux miracles viennent se briser, n'a pas mieux réussi aux jansénistes qu'à d'autres. La fille Lopin, surnommée l'aboyeuse, parce qu'il lui arrivait, ainsi qu'à plusieurs de ses compagnes, d'aboyer

Digitized by Google

pendant ses accès, essaya vainement de rappeler à la vie une jeune fille qu'elle s'était fait apporter. Elle eut beau la frotter avec la terre du tombeau, la laver avec l'eau du puits de Pâris, et s'étendre sur elle à la manière d'Élisée, le cadavre demeura cadavre et les chairs finirent par tomber en putréfaction.

Je prie enfin le lecteur de bien peser ma dernière considération : Que devons-nous penser des miracles progressifs et des miracles incomplets? N'est-il pas légitime de considérer ces deux caractères, lorsqu'ils sont habituels, comme indiquant une guérison naturelle et non un acte de la puissance divine?

Pour moi, je suis de l'avis de la servante de Marguerite Thibault, qui, au moment où l'on s'extasiait sur la délivrance merveilleuse de sa maîtresse, continuait à branler la tête en disant que les miracles ne se font pas à moitié. Dans son gros bon sens, elle avait peine à concevoir que Dieu qui venait, disait-on, de désenfler cette pauvre femme, ne lui eût pas rendu en même temps l'usage de ses mains. Avec elle, je soupçonne deux choses : d'abord que les médecins se sont trompés en supposant chez Marguerite Thibault l'existence d'un squirre, ensuite que l'effet physique produit par une vive et confiante émotion, la chaleur subite qu'elle a ressentie, l'extension qui s'est opérée chez elle, lui ont procuré un soulagement dont les mains enchylosées n'ont pas profité.

Presque toujours les cures de Saint-Médard s'opèrent par gradations marquées. Il faut deux neuvaines différentes (la première de trois semaines) pour la guérison des deux yeux de Pierre Gautier. Marie Cartery ne se rétablit entièrement que plusieurs jours après le mira-

Digitized by Google

cle opéré en sa faveur. Mlle Coirin est délivrée de son cancer; mais les parties détruites ne se reforment que lentement et incomplétement. La cure de Marguerite Duchêne ne s'accomplit qu'en six jours; les convulsionnaires les comparent aux six jours de la création! Il est nécessaire aussi de s'y reprendre à plusieurs fois avec Louise Hardouin. La Duchesne enfin, dont la guérison convertit le coiffeur protestant Coulet, ne parvient à la santé parfaite qu'au travers d'une série de transpirations, de douleurs violentes et de vomissements.

Je ne prétends assurément pas que la médecine puisse expliquer point par point les résultats de ces crises salutaires; mais je prétends que la raison ne permet pas de supposer quelques petits miracles complémentaires qui seraient venus achever ce que les causes naturelles ont visiblement opéré.

Il me reste à montrer aussi leur action dans le phénomène des *secours*.

Le lecteur voudra bien ne pas perdre de vue, sans que j'y revienne, et ma thèse relative à la valeur du témoignage en matière de surnaturel, et l'entraînement passionné du principal témoin, Montgeron, ancien libertin, que la vue des prétendus prodiges avait transformé en ardent janséniste, et la suspicion légitime qui atteint les *secours* par cela seul que les guérisons ne sont pas un miracle.

Je commence par une réflexion dont chacun est libre d'apprécier le mérite. On a beau dire, on ne frappe pas sur une femme comme sur une pierre. Malgré la bonne foi et la bonne volonté de Montgeron, ses coups de chenet sur la muraille étaient autrement assénés que

Digitized by Google

ceux qu'il assénait à la convulsionnaire. Ce qui est vrai de lui, ne l'est pas moins des autres personnes qui se sont chargées de meurtrir ou de percer.

Une autre réflexion déjà présentée par moi s'impose en quelque sorte de force à ma plume ; je suis contraint de la rappeler. Comme il n'est jamais arrivé qu'un miracle divin ou qu'un prodige diabolique ait empêché le bûcher de dévorer les sorciers ou le glaive d'abattre la tête des martyrs, il est impossible de ne pas rabattre quelque chose de ces histoires de broches et d'épées qui refusent d'entrer, de brasiers qui ne consument pas; la raison exige que l'on suppose que les unes étaient mal aiguisées et que les autres étaient peu ardents.

Voici quelque chose de plus grave encore. Montgeron est obligé de convenir qu'on remarquait souvent de « petites » ecchymoses. Vous verrez que l'intervention surnaturelle qui s'est toujours refusée à empêcher l'action d'un coup de hache ou d'un coup de sabre et qui probablement n'aurait empêché à Saint-Médard même ni celle d'un coup de canon ni celle d'un simple coup de fusil, se refusait à empêcher les meurtrissures et les contusions! Il était pourtant bien simple de ne pas laisser le prodige incomplet ; il y manquait si peu de chose ! La puissance qui préservait les organes essentiels de la convulsionnaire était-elle incapable de préserver quelques fibres et quelques tissus? Nous ne voyons pas que les compagnons de Daniel soient sortis de la fournaise avec des brûlures, ou que l'apôtre Paul, après avoir secoué la vipère, ait gardé de l'enflure au doigt!

Ceci est plus grave qu'on ne le pense, car les ecchymoses avouées par Montgeron démontrent, à elles

Digitized by Google

seules, que nous ne sommes pas sur le terrain du surnaturel. Elles nous mettent sur la voie de l'explication véritable, dont je vais tâcher de donner une idée, quoique la science ne soit pas encore en mesure de répandre sur ce sujet une lumière suffisante. C'est le juste châtiment de sa mauvaise volonté à l'égard des phénomènes mixtes, des actions fluidiques et du magnétisme animal.

Quoique la science ne puisse pas ici rendre compte de tout, cependant elle est déjà en mesure de ne laisser aucun doute sensé sur la véritable solution. Que trouvons-nous, en effet, d'extraordinaire dans les *secours* de Saint-Médard? Deux choses : la perversion de la sensibilité physique, qui fait rechercher les mauvais traitements; la force de résistance qui les supporte sans blessures proprement dites. Examinons ces deux points.

Sur le premier, je ne peux que m'en référer à l'avis unanime des médecins, qui déclarent que la perversion de la sensibilité accompagne assez fréquemment l'aliénation mentale, et qu'elle se manifeste aussi dans certains états d'excitation nerveuse. Il est des fous qui se procurent une jouissance véritable en se coupant, en se frappant, en se déchirant la peau; et personne ne doute qu'à part l'avantage de se donner en spectacle et de payer eux-mêmes la rançon de leurs péchés, les flagellants du moyen âge ne trouvassent souvent dans les coups qu'ils s'administraient une sorte de plaisir étrange. Chez nos convulsionnaires, ces divers sentiments étaient probablement en jeu : le désir de faire effet, une dévotion égarée, et enfin un besoin physique qui appelait de violentes réactions extérieures. Le

8.

docteur Calmeil rappelle, à leur sujet, une observation que Hecquet avait développée dans son temps, et de laquelle il résulte ceci : le propre de certains états pathologiques, surtout chez les femmes, est de modifier la nature des impressions à un point tel, qu'en violentant les nerfs de la sensibilité on parvient à faire naître dans le cerveau une sensation de jouissance. Les convulsionnaires avaient donc raison de dire que l'*instinct* de la convulsion les portait à réclamer des *secours meurtriers* (Calmeil, II, 384).

Mais là n'est point encore la grande difficulté. Que la sensibilité soit ou non pervertie, ne demeure-t-il pas incompréhensible que de faibles femmes aient pu recevoir, sans en être cent fois brisées, les coups effroyables dont nous avons parlé? Comment s'expliquer une force de résistance pareille?

Un bien petit changement opéré par le fluide nerveux suffirait pour rendre la chose très-simple. Supposez que la peau et les fibres des convulsionnaires aient pris, en vertu de leur état particulier d'excitation, une consistance analogue à celle de la gomme élastique, tous les faits qui vous étonnent deviendront on ne peut plus naturels. Avec des convulsionnaires en gomme élastique, ou plutôt dont la charpente osseuse serait revêtue de muscles et de tissus en gomme élastique, comment les choses se seraient-elles passées?

Un coup d'épée ou de sabre lancé vivement comme se lancent les coups de sabre et d'épée, aurait certainement pénétré. Or il se trouve que, parmi les nombreux *secours* de Saint-Médard, on n'a jamais fait figurer, et pour cause, un seul coup porté de cette manière, à

Digitized by Google

distance; on s'est prudemment borné à appuyer la pointe des armes sur le corps et à donner ensuite l'ordre de pousser. C'est fort différent, et la gomme élastique, qu'ouvrirait une impulsion vive, est impénétrable à la simple pression, même par un objet pointu, mais dont la pointe n'est pas très-vive. Il n'est personne qui n'en ait fait cent fois l'expérience. Continuons à étudier notre hypothèse.

Que serait-il arrivé si quelqu'un avait déchargé son pistolet sur la poitrine en gomme élastique d'une convulsionnaire? Elle aurait été percée de part en part. Encore un essai qui a été évité avec soin, bien que les pistolets fussent inventés depuis longtemps en 1732.

Les rasoirs l'étaient également, et il eût été intéressant de voir la peau des convulsionnaires résister à un semblable tranchant. Par malheur, la gomme élastique n'y résiste pas, et les amateurs de *secours* ont évité les rasoirs avec autant de soin que les armes à feu et que les vrais coups d'épée. Ils ont mieux aimé inventer des machines compliquées, faire soulever des pierres de vingt ou de quarante livres, combiner le *sucre d'orge* et le *biscuit*.

Il est vrai que ni *le sucre d'orge* ni *le biscuit*, ni les chenets, ni les bûches, ni les épées et les broches poussées n'auraient entamé l'enveloppe de gomme élastique. Ils n'auraient produit aucune lésion visible. Tout au plus auraient-ils occasionné quelques frottements intérieurs plus ou moins considérables, selon l'épaisseur de la cuirasse élastique recouvrant les os et les différents organes.

Ceci, je le répète, n'est qu'un rapprochement, et un rapprochement hypothétique; mais il me semble qu'il

en dit long sur l'impossibilité prétendue de supposer une modification du corps humain qui pût suffire à expliquer l'impénétrabilité des convulsionnaires. Une action fluidique qui lui donnerait la consistance de la gomme élastique atteindrait pleinement le but, on vient de le voir. Ce changement est-il beaucoup plus extraordinaire que celui qui s'opère en nous, lorsque, par l'effet du chloroforme, nous perdons entièrement la conscience de la douleur? Je ne le pense pas. Ce qui me paraîtrait beaucoup plus extraordinaire, je l'avoue, ce serait un acte surnaturel qui protégerait contre les blessures sans protéger contre les ecchymoses, qui parerait les coups de chenets et non les coups de sabre, qui défierait les broches et les épées à la condition de les appuyer d'abord contre le membre qui doit leur résister, qui admettrait les chenets, les pierres et les bûches, en ayant soin d'exclure les pistolets et les rasoirs.

Que les tissus des convulsionnaires aient pris ou non la consistance de la gomme élastique, il est évident qu'ils ont reçu les deux qualités qui distinguent cette substance et qui sont étroitement liées entre elles, l'élasticité, l'impénétrabilité.

L'élasticité fait des prodiges. Un chat tombera du second étage sans se blesser; une statue en marbre ne pourra tomber de sa hauteur sans se mettre en pièces. D'où vient que les enfants souffrent si peu de leurs nombreuses chutes? D'où vient que les gens ivres se laissent choir impunément, là où d'honnêtes gens se rompraient le cou? Cela vient de la souplesse des uns et de la roideur des autres.

L'impénétrabilité relative n'est pas d'une observation

Digitized by Google

moins fréquente. On dirait que nos muscles, que notre épiderme sont toujours également pénétrables! Il n'en est rien. Le moindre abaissement de température, la moindre altération de notre santé, nous exposent à des blessures auxquelles nous aurions échappé en d'autres circonstances. Un rien suffit pour déchirer ma peau quand j'ai froid, quand le sang n'afflue pas dans mes veines, quand mes membres sont dépourvus d'élasticité. Cependant ma peau est toujours la même. Qu'est-ce donc qui s'est modifié en moi?

La réponse semble ressortir en partie des paroles suivantes de M. Calmeil : « L'énergique résistance qu'opposaient chez les convulsionnaires de Saint-Médard la peau, le tissu cellulaire, la surface du corps et des membres au choc des coups, est certainement faite pour causer de la surprise. Mais beaucoup de ces fanatiques se faisaient une grande illusion en se figurant qu'ils étaient invulnérables; car il a été vingt fois constaté que plusieurs d'entre eux offraient à la suite des cruelles épreuves qu'ils sollicitaient, de larges ecchymoses sur les téguments, et d'innombrables contusions sur les surfaces qui avaient supporté les plus rudes assauts. Du reste, les coups n'étaient jamais administrés que pendant la période convulsive. Alors le météorisme du ventre, l'état de spasme..., l'état de contraction, d'éréthisme, de turgescence des enveloppes charnues, des plants musculaires qui protégent et recouvrent l'abdomen, le thorax, les principaux troncs vasculaires, les surfaces osseuses, devaient singulièrement contribuer à atténuer, à amortir, à annuler la violence des coups. » (II, 386.)

D'où vient qu'après avoir lu ce passage, on est tenté

Digitized by Google

de répéter le mot de Gros examinant les dessins de ses élèves : « C'est ça, et ce n'est pas ça ! » D'où vient que, tout en étant frappé de la justesse de l'observation, on conserve je ne sais quel malaise intellectuel, je ne sais quel soupçon d'une disproportion entre l'explication et le phénomène? D'où vient que, sous l'influence d'une telle impression, bien des gens se laissent aller à admettre le prodige diabolique ou le miracle? Cela vient de ce que M. Calmeil est fidèle à la consigne des corps savants en France et en Angleterre; il n'admet pas l'action fluidique, et refuse de faire un seul pas en dehors de l'excitation nerveuse ordinaire. Or on a beau parler d'ébranlements, de spasmes, de turgescences, on reste évidemment en deçà des *secours* de Saint-Médard. Il faut ici l'intervention d'une force particulière, d'un fluide qui se dégage tantôt par l'effet de certaines crises, et tantôt par la puissance de la magnétisation proprement dite. Ceux qui maintiennent systématiquement cette lacune dans l'étude de l'homme, sont les meilleurs alliés des superstitions qu'ils prétendent combattre. Ainsi, tout nous ramène incessamment vers notre remarque fondamentale : on ne viendra pas à bout du surnaturel apocryphe, tant qu'on s'obstinera à rejeter l'étude d'une portion des lois naturelles.

Supposez que cette étude eût été sérieusement entreprise, avec quelle netteté nous résoudrions le problème dont nous ne pouvons que faire pressentir la solution ! Habitués aux merveilles du fluide nerveux, sachant qu'il soulève à distance les objets inertes, qu'il biologise, qu'il communique la souplesse et la rigidité, le développement extrême des sens et l'insensibilité

Digitized by Google

absolue, nous ne serions pas très-surpris de découvrir qu'il communique aussi dans quelques cas l'élasticité et l'impénétrabilité relative qui caractérisent la gomme élastique.

Montgeron nous peint lui-même cette élasticité du corps des convulsionnaires, qui cédait sous les coups de chenets de sorte que le creux de l'estomac allait presque toucher la colonne vertébrale, pour revenir ensuite à sa place en procurant un soulagement d'autant plus complet que l'enfoncement avait été plus profond. Il nous parle d'une convulsionnaire qu'il détermina à s'étendre dans un cercueil où elle se laissa recouvrir de sable; et cela nous rappelle les sorciers indous qui, parvenus à un état particulier d'insensibilité cataleptique, sont enterrés dans une fosse d'où plusieurs jours après on les retire, dit-on, vivants. Les fakirs en font bien d'autres! Quand la science daignera-t-elle enfin remplir la plus noble partie de sa mission, et, brisant les lisières de l'enfance, s'avancer d'un pas viril sur le terrain des phénomènes mixtes où l'attendent tant de découvertes propres à dissiper nos ténèbres sans caresser notre orgueil? Je conçois qu'il lui en coûte de quitter le certain, l'immuable, le régulier où elle se complaît, d'abandonner un moment les saintes hauteurs de la certitude mathématique, pour aller chercher des agents physiques dans ces bas-fonds où intervient l'action morale et volontaire de l'homme; mais ses répugnances ne changent pas les faits et elle paye un peu cher son amour exclusif pour les notions positives, lorsqu'elle demeure embarrassée en face des convulsionnaires jansénistes et lorsqu'elle encourage ainsi elle-même les plus sottes superstitions.

Je me suis étendu sur les prodiges qui en valaient la peine; je glisserai sur ceux que ne recommandent pas les mêmes apparences spécieuses. Tous les miracles des mystiques appartiennent à cette catégorie. Vivant dans un monde à part, attentifs à leur révélation intérieure, ils assistent de la meilleure foi du monde à des scènes qui n'ont de réalité que dans leur imagination.

Parmi les mystiques, je me bornerai à citer cette Jeanne d'Arc dont j'ai déjà dit un mot. Pauvre et noble fille, elle a bien entendu *ses voix;* elles ont retenti à ses oreilles sous le *hêtre aux fées;* elles lui ont redit là ce qu'elle ne cessait de se dire depuis que l'amour de la France asservie agitait son cœur.

A quoi bon discuter les visions de Jeanne d'Arc? Elle est sincère lorsqu'elle en parle, lorsqu'elle en déplore la cessation. Hallucinée mystique et jouissant comme telle du privilége qui appartient au mysticisme dans les temps obscurs, elle se trouve supérieure à la croyance de ses contemporains, parce que les erreurs de la révélation intérieure ne peuvent pas, si grossières soient-elles, ne pas s'élever au-dessus du matérialisme de l'*opus operatum.* « On ne veut pas m'absoudre! Dieu m'absout. » La foi qui lui dictait cette belle parole jette sur elle un touchant reflet. Possédée selon les uns, miraculeusement dirigée selon les autres, elle n'est à nos yeux que l'exemple le plus brillant de ce qu'une vive excitation peut produire dans une âme pieuse, au milieu d'un siècle sans lumières et d'une Église sans christianisme.

ogle

Ce mot a suffi pour les miracles du mysticisme. Ceux du catholicisme romain exigent un peu plus de détail. J'éviterai cependant de m'y appesantir ; je ne dirai que ce qui sera absolument nécessaire pour compléter cet essai sur les miracles étrangers à la Bible. Après avoir étudié les miracles protestants, les miracles jansénistes, et avoir mentionné les miracles mystiques, il convient que les miracles catholiques aient leur tour. On sait que ce ne sont pas les moins nombreux.

Laissant de côté toute la légende et m'attachant à ce qui a l'air de mériter un examen, à ce qui s'est passé depuis un siècle et avec assez d'éclat pour avoir été sérieusement constaté, je commence par le célèbre épisode de Gassner.

C'était dans la seconde partie du siècle dernier. Les jésuites avaient besoin d'un grand miracle pour résister aux réformes de Joseph II. Or les miracles dont on a besoin arrivent toujours, et le miracle ultramontain était aussi inévitable en 1760 que le miracle janséniste trente ans plus tôt. Il se trouva alors un homme parfaitement sincère et respectable, un prêtre de Coire, qui, s'étant guéri lui-même de ses convulsions en invoquant le nom du Seigneur, conçut naturellement l'idée de guérir aussi les autres. Il se rendit en Allemagne, où le parti jésuite le prit sous sa protection et où s'engagea, au sujet de la réalité de ses cures, une polémique ardente et prolongée.

Je ne me rangerai ni avec les évêques qui célébraient ses miracles ni avec les évêques qui les attaquaient. Je me contenterai de faire remarquer que l'action de

Digitized by Google

Gassner ne s'appliquait qu'aux convulsions, et en général aux maladies nerveuses qu'il qualifiait de possessions. Il est dès lors aisé de concevoir que l'ébranlement de l'imagination ait suffi dans beaucoup de cas pour amener, comme à Saint-Médard, une crise salutaire, et que Gassner ait exercé en outre la puissance qui appartient à un magnétiseur énergique. Si le célèbre docteur de Haen n'avait pas écrit son célèbre rapport à une époque où le mesmérisme était encore à peu près inconnu, il aurait certainement été frappé d'une analogie qui aujourd'hui nous semble évidente. « Gassner, dit-il, produit des effets stupéfiants sur les gens sans les toucher.... Il change l'état du pouls, le ralentit, l'accélère (sans le toucher), et cela deux ou trois fois par heure. » Je ne vois là quoi que ce soit qui ne s'obtienne par l'action du fluide magnétique; et somme toute, en déduisant des miracles de Gassner les exagérations de ses partisans, les guérisons incomplètes ou manquées, celles que l'émotion morale a pu déterminer, celles enfin qu'explique le magnétisme, je suis convaincu qu'il ne reste rien à imputer au surnaturel.

La même appréciation s'applique aux miracles du prince de Hohenlohe. Il est même permis de penser qu'ils sont bien moins étonnants encore que ceux de Gassner. Le souvenir de ses succès s'est en effet conservé seul, et les cas très-nombreux où la guérison n'a pas suivi son intercession ont été omis. Comment les choses se passaient-elles? On écrivait au prince en faveur de différents malades, de Mme Mattingly, qui habitait Washington; de la sœur Marie Recchioni, qui habitait Fermo; de M. Isidore Vial, qui habitait Romans. (Je cite les personnes dont la cure miraculeuse a fait le

Digitized by Google

plus de bruit.) Le prince de Hohenlohe fixait une neuvaine; il indiquait l'heure où elle devait finir et où il devait se mettre lui-même en prière pour demander la guérison. Le malade était tenu de prier au même moment, et afin d'assurer la coïncidence parfaite on tenait compte de la longitude. C'est ainsi que Mme Mattingly a fait sa prière à trois heures du matin, parce que le prince avait annoncé la sienne pour neuf heures du soir.

Or comment s'étonner que plusieurs résultats remarquables aient été obtenus? Sur le nombre des personnes conviées à ce rendez-vous solennel, n'était-il pas probable qu'il s'en trouverait quelques-unes chez lesquelles l'émotion même d'un pareil moment et l'attente d'un événement merveilleux auraient pour effet précisément de provoquer une crise décisive? Le fait même le plus extraordinaire, la cessation du mutisme de M. Vial, n'a-t-il pas pû être produit par un profond ébranlement, et l'histoire ne nous cite-t-elle pas entre autres, l'exemple du fils de Crésus?

J'ajoute d'ailleurs que je crois à l'efficacité des prières. Si Gassner et le prince de Hohenlohe ont prié avec foi au nom de Jésus-Christ, si les malades et leurs familles ont regardé aussi aux promesses de *l'unique* médiateur, je suis persuadé que, *malgré leurs erreurs*, ils ont obtenu de ces miracles que *Dieu ne cesse d'accorder* à ses enfants et qui ne diffèrent des signes qui accompagnaient la prédication apostolique qu'en ce que l'action divine ne s'y montre pas de façon à exclure l'explication naturelle des faits. Quel est le chrétien qui n'opère pas chaque jour et sans bruit autant de prodiges que le prince de Hohenlohe? Il sait que la

Digitized by Google

vie et la mort sont dans les mains du Seigneur; il sait que le Seigneur guérit, qu'il entend et exauce les requêtes de ses rachetés. Aussi ne cesse-t-il de l'implorer et de recevoir des délivrances magnifiques; seulement il respecte la volonté souveraine qui n'a pas remis à tous les temps et à tous les hommes le don miraculeux proprement dit, la parole opérant par elle-même et au nom du Christ la guérison inexplicable ou la résurrection impossible. Il renferme humblement ses demandes dans le cercle des grâces qui, sans être moins réelles, sont moins éclatantes, et il a soin d'ajouter à chaque prière : « Que ta volonté soit faite et non pas la mienne! »

Après les miracles de Gassner et du prince de Hohenlohe, je ne connais pas de miracles catholiques mieux attestés que la croix de Migné et les stigmatisées du Tyrol. Je veux donc dire aussi quelques mots de ces deux faits. Commençons par Migné.

C'était en 1826, à l'époque des missions et des plantations de croix. Le dimanche, 17 décembre, à l'heure où se terminaient les exercices du jubilé, au moment même où la croix de mission venait d'être solennellement plantée et où le prédicateur s'adressant à la foule entassée devant l'église de Migné leur rappelait la croix qui se montra à Constantin, une grande croix lumineuse élevée d'une centaine de pieds au-dessus du sol apparut nettement dans le ciel. On l'aperçut, dit-on, près d'une demi-heure. Le rapport adressé sur-le-champ à l'évêque se termine ainsi : « On ne peut, monseigneur, se faire une idée du saisissement religieux qui s'est

Google

emparé des spectateurs à la vue de cette croix. Presque tous se sont à l'instant jetés à genoux, en répétant avec transport : *Vive Jésus! vive la croix!* » Le rapport du conseiller de préfecture, écrit quelques jours après, atteste à son tour l'effet produit par le miracle : « Dans une commune qui était loin d'être religieuse, tout le monde, un bien petit nombre d'individus exceptés, s'est rapproché des autels. »

Tels sont les faits. Je n'objecterai pas que les apôtres et les Églises des apôtres n'avaient ni croix ni culte de la croix, que le cri : *Vive la croix!* aurait bien étonné ces hommes qui adoraient Jésus-Christ, qui se confiaient en son sacrifice, mais qui en détestaient l'instrument maudit. Écartons les arguments dogmatiques. Ne faisons même pas remarquer à quel point un miracle de ce genre devait sembler désirable aux hommes qui faisaient la mission de 1826. Adversaire loyal, je déclare qu'après l'examen des pièces, il m'est impossible de croire à la fraude, aux croix suspendues, aux cerfs-volants qui défrayèrent alors la polémique de l'opposition.

Une hallucination générale ne serait pas inadmissible, d'autant plus qu'aucun habitant des fermes et des hameaux voisins ne paraît avoir vu la croix lumineuse qui aurait dû frapper toute la contrée, puisqu'elle est restée près d'une demi-heure à une hauteur considérable. Or elle n'a été vue que par les personnes qui, réunies autour du prédicateur, l'esprit rempli de croix, assistant à la plantation, entendant raconter la vision de Constantin, étaient peut-être dans les conditions voulues pour obéir à une impulsion commune et pour voir toutes ce que l'une d'elles aurait cru voir la première et leur aurait montré dans le ciel.

Digitized by Google

Je pense néanmoins que l'explication est encore plus simple : une image réelle a probablement paru, le reflet de la croix qui venait d'être plantée.

Remarquez d'abord que le miracle a en effet suivi de très-près la plantation. Le rapport du conseiller de préfecture le prouve : « Comme on avait été processionnellement chercher la croix chez le particulier qui en avait fait don, ce ne fut qu'au moment du coucher du soleil qu'elle put être élevée sur le calvaire qui lui avait été préparé. »

La plantation a donc lieu *au moment du coucher du soleil*; aussitôt l'abbé Marsault commence son discours; il parle de Constantin, et voici la croix lumineuse qui apparaît. « *Le soleil était alors couché*, ajoute le conseiller de préfecture.... Cette croix lumineuse est restée constamment à la même place *à peu près une demi-heure, c'est-à-dire jusqu'à la nuit.* »

Je prie le lecteur de remarquer ces expressions, parce qu'elles constatent non-seulement la liaison presque immédiate qui existe entre la plantation d'une croix et l'apparition de l'image qui sans elle aurait été impossible, mais aussi le moment réel de l'apparition. Le soleil était couché; mais il n'a fait nuit que demi-heure après, c'est-à-dire à l'instant précis où le reflet s'est effacé. Point de croix lumineuse tant qu'il n'y a point d'objet à refléter; plus de croix lumineuse dès que le jour manque.

Ceci est le point capital. On l'a senti. Aussi l'a-t-on embrouillé à qui mieux mieux; à quatre heures et demie on a substitué cinq heures, au coucher du soleil, la nuit close; on a parlé d'étoiles brillant au ciel. Il fallait absolument écarter ce malheureux phénomène de

Digitized by Google

réflexion. On a cru y parvenir en lui opposant d'abord l'heure tardive, ensuite l'absence de vapeurs, enfin des différences de formes. Examinons.

Quant à l'heure tardive, il ne faut pas oublier ce qui vient d'échapper à M. Desplaces-Desessarts, le conseiller de préfecture : le soleil était alors couché, mais ce n'est que demi-heure après que la nuit est arrivée. Le soleil se couche le 17 décembre à quatre heures six minutes; je crois donc que nous pouvons fixer le phénomène au plus tard « à quatre heures et demie environ [1], » comme le fait le plus grand champion du miracle, l'auteur de *la Religion constatée universellement* (II, 293). Il est triste de voir les efforts qu'on n'a cessé de tenter pour insinuer qu'il était plus tard, et que la lumière solaire ayant disparu, ne pouvait produire aucun résultat. On a dit en mot en passant « du soleil couché depuis une demi-heure au moins! » On a affirmé que l'on était rentré dans l'église avant d'avoir vu la fin du miracle ! (c'eût été peu respectueux, on en conviendra!) On a signalé les étoiles brillant à ce moment de la rentrée et de l'effacement progressif de l'image ; puis on a donné à entendre que les étoiles brillaient pendant la durée même de la vision ! Il est vrai qu'une autre fois, désirant réfuter ceux qui prétendaient que l'obscurité avait favorisé la fraude, on con-

[1] C'est bien le plus tard possible. Il est probable que le fait s'est produit avant ce moment; en tous cas, on sait quels sont, dans certaines circonstances, les vifs reflets du soleil assez longtemps après son coucher. Ceux qui ont assisté aux colorations du mont Blanc comprendront ce que je veux dire ; la montagne, qui s'est progressivement décolorée, et qui est devenue blafarde, revêt tout à coup une teinte rosée qui persiste pendant plusieurs minutes.

Digitized by Google

statait que « l'on y voyait assez clair pour lire ! » (Lettre de M. de Curzon.)

Aux gens qui parlaient de *réflexion*, on répondait : « Il faisait nuit. » Aux gens qui parlaient de *fraude*, on répondait : « Il faisait jour. »

Cette dernière assertion est évidemment vraie. Mais qu'importe, s'écrient les champions du miracle, le phénomène de la réflexion n'exige pas seulement de la lumière, il exige des vapeurs qui puissent renvoyer l'image ! Sans doute, et il ne s'agit que de savoir si ces vapeurs n'existaient pas. Or je vois bien qu'on parle d'un ciel « a peu près sans nuage. » Je vois bien que la commission nommée par l'évêque de Poitiers rapporte que « la journée avait été fort belle ; » mais je vois aussi qu'elle ajoute qu'il y avait eu avant elle « une suite de jours pluvieux. » — « Le ciel, dit-elle, était pur dans toute la région où se montrait la croix, et l'on apercevait seulement quelques nuages dans deux ou trois points éloignés de là et voisins de l'horizon. » Quel savant oserait déclarer que dans ces circonstances, avec cette lumière et avec ces vapeurs, la réflexion fût impossible ?

Restent, il est vrai, les différences entre l'image céleste et la croix plantée sur le calvaire. A qui fera-t-on croire que les observations faites par la foule enthousiasmée de Migné aient été assez exactes pour décider (ce à quoi personne ne pensa au moment même) si les accessoires de la croix du calvaire, le cœur en cuivre doré, le glaive, le roseau et l'éponge étaient ou non reproduits dans la vision miraculeuse !

M. Brierre de Boismont a donné sur le géant du Brocken les détails suivants, qu'il est intéressant de

Digitized by

mettre auprès de la croix de Migné : « A certaines époques, on voit le géant se montrer au sommet du Brocken (division des montagnes du Hartz), au grand étonnement des habitants et des voyageurs. Ce prodige ne cessait, depuis de longues années, de donner lieu aux récits les plus étranges, lorsque M. Haue eut la curiosité de l'examiner, et fut assez heureux pour l'apercevoir. Pendant qu'il contemplait le géant, un violent coup de vent fut sur le point de lui enlever son chapeau ; il y porta vivement la main, et le géant imita ce mouvement ; ayant fait l'action de saluer, son salut lui fut aussitôt rendu. M. Haue appela le propriétaire de l'auberge du Brocken pour lui faire part de sa découverte. L'expérience fut recommencée et donna le même résultat. Le merveilleux était dès lors expliqué. » (109.)

Oui, le merveilleux est expliqué. Il ne s'agit que d'un effet de lumière produit par un corps éclairé qui se réfléchit à une certaine distance, en s'allongeant d'après un phénomène d'optique. Ce fait a été maintes fois observé. Voici ce que le père Lebrun rapporte, d'après Cardan : « Il dit qu'étant dans la ville de Milan, le bruit se répandit qu'il y avait un ange en l'air qui paraissait visiblement, et qu'étant accouru sur la place, il le vit lui-même avec plus de deux mille personnes. Comme les plus savants étaient dans l'admiration de ce prodige, un habile jurisconsulte qui survint, ayant examiné la chose avec attention, leur fit remarquer que ce qu'ils voyaient n'était pas un ange, mais la figure d'un ange de pierre qui était sur le haut du clocher de Saint-Gothard. » (*Histoire des pratiques superstitieuses*, IV, 374.)

Si cet effet de réflexion n'avait pas été remarqué, nous aurions eu un grand miracle de plus, et les témoins de Milan, non moins sincères que ceux de Migné, auraient affirmé l'apparition d'un ange volant en plein jour au-dessus de leur ville.

J'ai annoncé que je parlerais aussi des stigmatisées du Tyrol. Les faits sont connus. On les compte par centaines de mille ceux qui ont visité Tscherms ou Kaltern, et qui ont vu les extases des béates, leurs plaies saignantes aux moments prédits, les objets étranges qui sortaient de leur bouche. Des savants, des médecins, des philosophes ont fait ce pèlerinage, et leurs rapports favorables ont étonné les académies d'outre-Rhin.

Nous inscrirons-nous en faux contre de tels rapports? Non certes. Nous ferons remarquer simplement que les enquêtes qui se font dans ces saintes demeures ne sont jamais ni aussi aisées ni aussi complètes qu'on l'imagine. Le douteur qui se sent là seul de son espèce, au milieu d'une foule de pieux adorateurs, éprouve une très-grande gêne. La politesse même et les égards avec lesquels il est accueilli, les facilités qu'on lui offre, ajoutent à son embarras, à sa discrétion, à sa réserve. Pénétré de respect pour des femmes dont la dévotion est peut-être réelle, il se croirait un monstre, s'il manifestait certaines exigences, inadmissibles d'ailleurs, chacun le sent.

Voilà pour l'examinateur; quant aux stigmatisées elles-mêmes, il faudrait se garder de poser le fameux dilemme : Ou ce sont des saintes, ou ce sont des misérables. L'expérience prouve, hélas! qu'une certaine sincérité peut s'allier avec le mensonge; que les

Digitized by Google

fraudes pieuses n'excluent pas toute droiture et toute dévotion véritable. Bien des gens en sont venus à croire que le but sanctifie les moyens, et si la théorie est horrible, tous ceux qui la mettent en pratique ne sont pas des scélérats. Simuler des miracles afin de gagner des âmes, réunir dans le même acte une tromperie persévérante et une intention presque chrétienne, ce n'est pas un phénomène moral inconcevable, malheureusement.

Puis, en quoi consiste-t-il donc ce miracle étalé pendant vingt années? Les stigmatisées du Tyrol rendent des clous, du verre, des crins, des morceaux de peigne et d'autres objets qu'elles n'ont jamais avalés! Y a-t-il donc quelqu'un qui croie que Dieu, le Dieu de la Bible, s'abaisse à faire de tels prodiges? Admettra-t-on ce qui est religieusement et moralement impossible? Qui parviendra à se persuader que la restitution des clous et des fragments de vaisselle, cet attribut habituel des possédés, soit devenu tout à coup en Tyrol la marque d'une inspiration divine?

Un tel détail doit suffire pour fixer l'opinion d'un homme impartial, indépendamment du caractère merveilleux que sembleraient avoir d'autres actes des stigmatisées. Il n'est d'ailleurs aucun de ces actes qui ait une valeur décisive. Les stigmates, que tant de catholiques hésitent à reconnaître, même chez François d'Assise, ont existé chez des imposteurs reconnus qui n'ont cessé d'avoir jusqu'au jour où leur fraude a été découverte des plaies saignantes aux moments consacrés. Les magnétiseurs illuminés d'Avignon prétendaient arrêter à volonté le sang lorsqu'ils pratiquaient une saignée; M. le docteur Billot l'affirme, l'émission

Google

sanguine obéissait aux commandements : « Arrête-toi ! coule ! »

Les extases, les discours inspirés, l'emploi de phrases empruntées aux langues étrangères, la pénétration des pensées, n'ont rien qui dépasse les limites naturelles du magnétisme animal. Enfin, l'ingurgitation des morceaux de peigne, des crins, des épingles peut avoir lieu sans entraîner la mort ; des faits très-nombreux l'attestent, et dernièrement encore, une jeune fille qui avait voulu se tuer ainsi n'y est point parvenue. Le dévouement des stigmatisées était bien capable d'affronter le danger de ce genre d'alimentation.

Je tourne court ici, et j'espère qu'on me saura gré de ma modération. Après avoir jeté un coup d'œil sur les miracles qui valent la peine d'être discutés, je n'irai pas m'attaquer à ceux qui sont au-dessous de la discussion. Leur nom est légion, on le sait.

Si j'ouvrais un ou deux volumes de Vies des saints ; si je visitais les fontaines miraculeuses qui, après avoir guéri au nom du paganisme, continuent obligeamment à guérir aujourd'hui ; si je prenais une à une les reliques impossibles qui ne cessent pas d'accomplir leurs prodiges et de distribuer leurs indulgences avec une remarquable fidélité, je ne finirais pas de sitôt. A Rome seulement, ne conserve-t-on pas dans les églises la pierre (en marbre de Carrare) sur laquelle Abraham lia son fils, les portraits de la Vierge peints par Luc (qui était médecin), des ampoules remplies du lait de la Vierge, du sang de Jésus-Christ, de l'eau qui sortit de son côté ! N'y vénère-t-on pas l'autel sur lequel sacri-

Digitized by Google

fiait Jean-Baptiste dans le désert, le linge avec lequel Notre-Seigneur s'essuya les mains après avoir lavé les pieds de ses apôtres, la colonne à laquelle il fut lié par ordre de Pilate, le doigt de Thomas qui toucha les plaies du Sauveur, la pierre sur laquelle se plaça l'ange lors de l'Annonciation, un morceau de la pierre sur laquelle s'assit Jésus quand il pardonna les péchés de Madeleine, un morceau des tables de la loi, de la manne, un fragment de la verge de Moïse, une des pierres qui ont servi à lapider Étienne, et puis, en grand nombre, des portraits de Jésus-Christ, des mèches de ses cheveux, ses vêtements, ceux de sa mère, l'inscription mise sur la croix !

Et je ne parle que des reliques insignes dont la vertu surnaturelle est incontestée ; je ne parle pas de celles qui sont sujettes au moindre doute, telles que le portrait du Sauveur fait par lui-même et envoyé au roi Abgarus, la lanterne de Juda, la croix du bon larron, les crucifix qui ont parlé. Le merveilleux qui se rattache aux reliques les plus consacrées suffit bien pour indiquer au lecteur l'impossibilité où je me trouve de traiter autrement que par voie d'allusion un sujet qui n'a pas de limites.

Quant aux miracles que les saints ont opérés de leur vivant, ils ne sont guère moins nombreux que ceux opérés par leurs os. Ceux qui en douteraient, n'auraient qu'à parcourir une histoire de François d'Assise ou l'ouvrage intitulé : *Conformités de saint François avec Jésus-Christ.* La vie de Liguori pourrait aussi leur donner satisfaction ; cet homme « qui ne commit jamais un péché, même véniel, de propos délibéré, » a fait une quantité prodigieuse de miracles, puisque le

Digitized by Google

seul procès de béatification en spécifie plus de cent. Il y a encore (je cite les faits modernes et officiels) le corps de sainte Philomène la thaumaturge qui, retrouvé en 1802 à Rome, fut reconnu à l'éclat dont brillaient ses yeux, et se signala pendant sa translation à Mugnano par la diminution du char, lorsque des rues trop étroites ne pouvaient pas lui donner passage. Sa châsse aussi se retire toujours; on a beau l'allonger, elle persiste à être trop courte pour sa sainte. C'est par milliers que les miracles se font là chaque année; les pèlerins y admirent des multiplications merveilleuses, notamment celle du petit livre où tant de prodiges sont racontés.

Je ne prétends pas, au reste, que ceci soit plus extraordinaire que le Cochinchinois volant ou que la maison de la Vierge apportée de Nazareth à Lorette à travers les airs. Or *la santa casa* est là, renfermée dans la splendide église de Lorette; et en dépit des sceptiques qui font remarquer que les pierres qui la composent n'ont jamais été connues à Nazareth, elle confirme son origine par ses miracles, et à cela il n'y a rien à dire. Laissez donc les dévots s'agenouiller en foule devant la fenêtre carrée, par laquelle l'ange s'est envolé après avoir parlé à Marie!

Il me répugnerait d'insister. Mon but est atteint, et je ne veux pas le dépasser. On voit ce qu'il faut penser des miracles qui se seraient accomplis, dit-on, depuis la fin de la période apostolique. Miracles protestants des Cévennes, miracles jansénistes de Saint-Médard, miracles ultramontains de Gassner et du prince de Hohenlohe, miracles catholiques en général, ceux qui ont une apparence spécieuse comme les stigmates du

Digitized by Google

Tyrol ou la croix de Migné, et ceux qu'il est impossible de prendre au sérieux, bien que la même autorité les garantisse, j'ai tout passé en revue. Les conclusions de ce chapitre sont évidentes, et je peux passer à une autre portion du surnaturel apocryphe.

Digitized by Google

CHAPITRE II

SURNATUREL APOCRYPHE

LES FAUX SORTILÉGES

Je voudrais, sans me perdre dans les préambules, indiquer sur-le-champ l'étendue et la durée de la croyance générale que nous allons étudier. Il semblerait parfois, à entendre certaines exclamations, que la foi aux sortiléges est un fait exceptionnel, une bizarrerie, une excentricité, que des livres tels que ceux de MM. de Mirville et Desmousseaux sont un accident étrange, que des théories telles que celles de l'*Univers* sont une offense à la dignité de l'esprit humain, que le succès des Esprits frappeurs est une humiliation inattendue! Les personnes qui parlent ainsi n'oublient qu'une chose, c'est que les superstitions de notre temps ont été celles de tous les temps. Avant le christianisme et après le christianisme, chez les peuples éclairés et chez les peuples sauvages, au sein des philosophies et au sein des religions, on retrouve ce trait distinctif et

Digitized by Google

indestructible. Excepté le livre des révélations divines (exception admirable !), il n'y a pas une place dans les annales de l'humanité qui ne soit salie par l'intervention prétendue des mauvais Esprits et par les autres fables qui se lient à celle-là.

De cette universalité de la croyance aux sortiléges, on peut bien conclure avec Schlegel que les superstitions qui se maintiennent ainsi ont forcément un point d'appui dans notre nature. Oui certes je suis persuadé que notre nature déchue retourne sans cesse aux prodiges diaboliques, comme elle retourne à toutes les erreurs et à tous les péchés. Raison de plus pour combattre un mal si persistant et pour chercher un refuge dans la vérité biblique, seul moyen d'échapper à l'option fatale que nous présente la sagesse moderne : ou admettez le surnaturel apocryphe, ou rejetez tout surnaturel !

Fidèle à la marche que j'ai adoptée, et décidé à ne discuter que ce qui paraît en valoir la peine, je glisserai avec rapidité sur l'ensemble des faits simplement absurdes, pour m'attacher à trois ou quatre manifestations essentielles de la tendance que j'examine. Les hauts faits de la baguette divinatoire ont eu un immense retentissement sous Louis XIV ; bien des gens les considèrent encore aujourd'hui comme inexplicables en dehors de l'action du démon ; il convient d'apprécier en quelques mots cet épisode important. Les revenants méritent une place à côté de la baguette dans l'histoire du merveilleux de mauvais aloi ; il n'y a pas en effet de croyance plus répandue et qui s'appuie sur des témoignages plus respectables ; en présence de tant de personnes excellentes qui ont vu de leurs deux

Digitized by Google

yeux des revenants, le silence n'est pas permis. Mais le sujet principal sur lequel notre attention devra se fixer, c'est la sorcellerie et tout ce qui en dépend. Nous aurons à nous y arrêter un peu, et nous terminerons par l'examen d'une affaire que nos adversaires ont prise en affection; je veux parler des ursulines de Loudun et du supplice d'Urbain Grandier. Il sera intéressant de descendre sur le terrain où l'on ne cesse de nous appeler, de considérer d'un peu près cette horrible tragédie et de voir par un exemple illustre ce qu'il faut penser des sorcelleries, des possessions, des institutions et des doctrines du moyen âge.

Ainsi, quatre questions à résoudre : celle de la baguette, celle des revenants, celle de la sorcellerie, celle de la possession de Loudun. Avant d'aborder les problèmes spéciaux, donnons un aperçu général du sujet.

L'antiquité tout entière a cultivé les sciences occultes. Pour ne citer ici que l'époque la plus éclairée et le peuple le plus positif, celui qui seul n'a possédé chez lui aucun oracle national, nous ne voyons pas que les Romains du grand siècle aient rejeté la magie et ses différentes branches. César avait son amulette; Auguste portait sur lui une peau de veau marin, persuadé qu'elle le préserverait de la foudre; Brutus voyait apparaître sous sa tente le fantôme colossal qui lui dit : « Je suis ton mauvais génie, tu me reverras aux plaines de Philippes; » Cassius lui-même, peu crédule de sa nature, apercevait au fort de la bataille l'ombre de Jules César combattant à la tête des ennemis; Cicéron enfin écrivait sur la divination, et admettait pleinement sa réalité. Je ne parle

Digitized by Google

pas de Virgile et d'Ovide, qui semblent la prendre au sérieux dans leurs vers; je sais qu'il ne faut pas argumenter à la rigueur avec les poëtes. Nous laisserons donc les églogues et les élégies, nous contentant de constater que la civilisation latine à son apogée n'a pas répudié la magie. En cherchant bien alors parmi ces penseurs, ces écrivains, ces personnages politiques, ces sceptiques, ces débauchés, on ne découvre guère que deux hommes qui aient dit nettement leur fait aux enchanteurs et aux augures; Caton et Horace, si dissemblables en tout, se sont rencontrés en cela. Le premier s'étonnait que deux augures pussent se regarder sans rire; il demandait pourquoi un insensé serait plus inspiré qu'un sage, et pourquoi Cassandre en saurait plus que Priam. Le second détournait Leuconoé des vains efforts qu'on fait pour prévoir sa destinée en consultant les nombres babyloniens : « Quelle qu'elle soit, s'écriait-il, supportons-la; cela vaudra bien mieux. »

..... Ut melius, quidquid erit, pati!

Le siècle de Périclès a valu sous ce rapport le siècle d'Auguste; Périclès lui-même portait un talisman que les dames d'Athènes lui avaient donné. Et si de ces sommets de l'antiquité classique nous descendons aux sombres vallées, si nous consultons d'autres temps et d'autres pays, la croyance aux sortiléges s'y montrera à nous plus grossière encore et moins contestée. Sans parler des mystères de Cérès, d'Isis, de Bacchus, de Mithras, et des secrets magiques qui y circulaient sans cesse, sans insister sur la puissance que certaines phi-

Digitized by Google

losophies attribuaient aux nombres, sans visiter les grands foyers de doctrines et de pratiques occultes, l'Inde, la Chaldée, l'Égypte, il est aisé de retrouver partout les sorts jetés, le mauvais œil, les amulettes, et de découvrir les ancêtres légitimes de nos sorciers dans les merveilles d'Apollonius de Tyane, dans les traditions d'une affiliation secrète souvent frappée par les lois, dans les prodiges enfin qu'opéraient les Alexandrins et que poursuivait encore Julien, le dernier champion du paganisme.

Le paganisme avait fini en magie, pour s'introduire et se continuer ainsi au sein du christianisme vainqueur. Ce ne fut pas le seul point sur lequel celui-ci eut le malheur d'acheter sa victoire par une accommodation; il combattit les sortiléges comme diaboliques, mais il les admit comme réels.

Et maintenant comment l'erreur immense avec laquelle transigeait le christianisme ne se serait-elle pas conservée dans toutes les autres religions? Point de peuple sauvage qui n'ait ses faiseurs de pluie ou ses sorciers. Mais c'est surtout chez les juifs et chez les musulmans qu'il est intéressant de suivre les traces de cette croyance universelle. Les juifs ont rempli leur talmud de formules magiques et d'exorcismes. J'ai cité ailleurs les débris de leurs talismans découverts par M. Layard à Babylone, et l'on a pu y remarquer des théories déjà développées au sujet des démons, de leur classification, de leur sexe, de leurs œuvres, de leurs demeures, des combinaisons de syllabes qui les appellent et de celles qui les mettent en fuite.

Quant aux musulmans, il se fait chez eux un grand commerce d'amulettes contre le mauvais œil, contre la

Digitized by Google

fièvre, contre les puces! Ils ont des écoles d'alchimistes et de nécromanciens, des philtres, des revenants, des jours heureux et des jours funestes, des rencontres d'animaux qui annoncent le bonheur et d'autres qui annoncent la mort; ils se couvrent de talismans, ils en attachent au cou de leurs chiens et de leurs chevaux. Ils sont loin, en un mot, de faire exception à la règle et de détruire l'unanimité peu glorieuse du genre humain. Je recommande cette unanimité aux méditations des théologiens qui prétendent démontrer la vérité par le consentement universel!

Le consentement universel, qui, en matière de surnaturel, est l'attribut ordinaire de l'erreur, n'a pas fait défaut aux sortiléges sur le sol de notre Europe soi-disant chrétienne. Une longue traînée de sang, une longue *suite de bûchers* sont là pour en témoigner, et ce *qui n'en témoigne* pas moins, c'est l'abaissement intellectuel et la flétrissure morale que tant d'ignobles croyances nous ont fait subir. Il faut l'avouer franchement : les protestants du XVIe et du XVIIe siècle n'étaient pas beaucoup moins crédules que les catholiques en fait de sorcellerie; ou, pour mieux dire, ils étaient demeurés catholiques en cela et eurent besoin de bien des années pour revenir à l'Écriture en secouant cette tradition et plusieurs autres. Luther parlait souvent du démon comme un vrai moine, et les puritains qui fondèrent les États-Unis brûlaient leurs sorciers selon les vieilles méthodes de l'ancien monde.

Maintenant, grâce à Dieu, les nations qui possèdent la Bible ont rompu en général avec les superstitions qu'elle condamne, et ce n'est pas un des faits les moins remarquables de notre temps, que la réhabilitation des

Digitized by Google

procédures de sorcellerie soit poursuivie énergiquement par les adversaires de la Réforme, tandis que ses défenseurs semblent s'accorder dans la négation non moins énergique des prodiges diaboliques.

Là est la question. Les deux grandes doctrines sont en présence : celle qui se réclame de l'Écriture, et celle qui se réclame de la tradition. Il faut bien qu'elles se rencontrent sur ce terrain-là comme sur tous les autres. Entre elles le débat est sérieux. Quant aux hommes, bien plus nombreux sans doute, qui n'appartiennent ni au parti de l'Écriture ni au parti de la tradition, ils me permettront de leur dire qu'en dépit de leurs lumières incontestables, ils n'exerceront pas une grande influence sur la solution du problème. Une expérience déjà ancienne prouve que l'incrédulité finit toujours par être crédule, et que ce n'est jamais qu'au nom d'une vérité qu'on résiste efficacement à une erreur. Nos déistes ont des répugnances, ce n'est pas assez ; il faut avoir la haine des fausses doctrines. Autrement on risque de passer son temps à ricaner sur les sortiléges, tout en ayant des visions et en racontant des histoires de revenants. Aujourd'hui on nie tout surnaturel, on ne croit ni aux miracles de Jésus-Christ ni à l'existence personnelle de Satan ; demain on jouera aux tables parlantes et on consultera des Esprits, comme on jouait naguère à la franc-maçonnerie, comme on allait chercher il y a deux cents ans des émotions mystiques et les douze reflets de la lumière intérieure dans la société des Rose-Croix.

Les sciences occultes ont donc régné sans interrup-

Digitized by Google

tion et partout, depuis qu'il y a des hommes sur la terre; elles n'ont rencontré qu'une condamnation absolue, celle de la Bible; elles ne sont attaquées que par un seul adversaire décidé, le parti des disciples de la Bible; les hommes qui rejettent le faux surnaturel en rejetant aussi le vrai, font les affaires de la superstition et précipitent vers elle toutes les âmes qui ne sont pas disposées à supprimer complétement la notion de Dieu. Voilà l'état des choses, et si par-dessus le marché de graves commotions sociales viennent ajouter aux terreurs causées par les théories athées, il est naturel que la réaction vers les croyances traditionnelles en reçoive une impulsion plus vive encore. C'est ce qui est arrivé et ce qui explique l'audace avec laquelle ces croyances traditionnelles sont réhabilitées, au milieu de l'étonnement d'un monde qu'on laisse murmurer, sachant qu'il saura se soumettre et qu'au pis aller on pourra se passer de son adhésion.

Mais, dira-t-on, vous parlez en termes généraux de magie, de sortiléges, de sciences occultes, de surnaturel apocryphe; voudriez-vous soutenir que toutes les théories, toutes les pratiques de ce genre qui ont eu cours dans l'antiquité païenne aient été recueillies par notre moyen âge et soient restaurées sous nos yeux? rentrent-elles toutes, selon vous, dans le débat actuel? Je n'ai pas dit cela, bien que je pense que les principes fondamentaux et beaucoup de détails sont demeurés identiques. Il faut donc entrer dans la définition technique des termes. Je tâcherai de ne pas m'y arrêter longtemps; d'ailleurs la science me ferait vite défaut, et je n'ai pas la prétention d'avoir poussé bien loin mes études de démonologie. Le dégoût me

Digitized by Google

saisit vite lorsque je m'occupe de semblables sujets. Si je venais à tomber dans quelque hérésie, les croyants voudraient bien me le pardonner. J'abandonne Raymond Lulle, Cardan, Postel et leurs confrères aux véritables initiés.

La plus ancienne classification des branches de la magie se trouve dans les livres de Moïse. Il distingue (*Deutéronome*, XVIII, 10 et 11) les devins, les enchanteurs, les nécromanciens et les sorciers proprement dits.

Les mêmes catégories à peu près se retrouvent chez les Romains et chez les Grecs. Seulement la divination se subdivise en une foule de branches : on devine l'avenir par les entrailles des victimes, par le vol des oiseaux, par le bruit de la foudre, par les dés, par les présages, par la position des étoiles; or l'importance de ce dernier procédé devint telle qu'elle donna naissance à une catégorie particulière de devins, les astrologues. Quant aux subdivisions, elles forment une liste effrayante dont je donnerai une idée en nommant l'axinomancie qui employait les haches, la gastromancie qui employait un vase au large ventre dans lequel on faisait regarder un enfant, la chiromancie qui inspectait les lignes de la main, l'aéromancie, la botanomancie, la cléromancie, la géomancie, la pyromancie, la capnomancie, l'ombilicomancie, la lécanomancie, l'hippomancie. Il y avait aussi une lettromancie, ou divination par les combinaisons de lettres, qui se rattache aux superstitions les plus vivaces. De tous temps il y.a eu des gens qui, attribuant une vertu aux nombres et aux syllabes, s'en sont servis pour lire dans l'avenir ou pour pénétrer et expliquer les mystères divins.

Digitized by Google

Ceci m'amène à mentionner la cabale, non la haute cabale, qui se rattache aux traditions juives, aux théurgies antiques et au gnosticisme, attribuant une valeur mystérieuse à certaines expressions des livres sacrés, et décrivant, en vertu de ses interprétations mystiques, la hiérarchie des anges ou les attributs de Dieu; mais la cabale vulgaire, qui découvre des Esprits ou génies dans *les quatre éléments* (vieux style). Elle appelle sylphes ceux qui habitent l'air, gnomes ceux de la terre, ondines ceux de l'eau et salamandres ceux du feu. La cabale vulgaire a cela de particulier qu'elle attaque toute démonologie et nie absolument l'action du diable ici-bas. Elle n'admet que ses génies. C'est assez dire qu'elle a succombé, que le moyen âge ne l'a pas admise, qu'il n'est pas question de la *restaurer aujourd'hui, et* qu'après en avoir dit un mot ici, *nous n'aurons* plus à y revenir. Les génies, ou peuples élémentaires, sont aux ordres des initiés. Rien n'égale la puissance des *sages* de la cabale; ils disposent de toutes les forces de la nature, et ont d'ailleurs été engendrés eux-mêmes par des sylphides ou par des salamandres. Pas un grand homme qui ait une autre origine; c'est une règle sans exception. La sainte cabale avait ses horoscopes et ses formules d'évocation. Elle avait ses nombres magiques; elle avait enfin sa philosophie, philosophie étrange, qui maudissait Ève, les femmes et le mariage! N'allez pas rire : les sylphes et les gnomes figurent dans les capitulaires de Charlemagne et de Louis le Débonnaire; les prétendus tyrans de la terre et de l'air y sont soumis aux peines les plus graves. Comment douter de leur existence?

Digitized by Google

Et cependant la cabale, je l'ai dit, ne doit figurer ici que pour mémoire. Opposée aux superstitions reçues, elle n'a jamais vécu chez nous qu'en étrangère. Nous avons affaire à des erreurs trop sérieuses pour perdre notre temps à nous battre contre des moulins à vent.

Autant en dirai-je des enchanteurs, qu'il ne faut pas confondre avec les sorciers, et dont Merlin est le représentant le plus illustre. Quoique ses prédictions se soient transformées en oracles et aient été très-solennellement consultées au moyen âge, cependant on ne peut pas dire que la croyance aux enchanteurs ait vécu. La sorcellerie a tout envahi ; à côté du sorcier qui s'est donné au diable et qui ne fait que le mal, l'imagination populaire n'a pas réservé de place pour l'enchanteur qui se rattache plutôt aux superstitions celtiques, qui est moins en relation avec les démons qu'avec les forces de la nature, et qui fait indifféremment le mal ou le bien.

Tout nous ramène donc à la sorcellerie et aux possessions ; là est le cœur du débat. Ce chapitre ne se terminera pas, on le sait, sans que nous nous en soyons occupés avec l'attention qu'elles méritent ; en attendant, et tout en leur réservant leur place, c'est-à-dire la place principale, je dois compléter mon exquisse préalable en signalant encore trois rameaux secondaires des sciences occultes : l'alchimie, la nécromancie et l'astrologie.

Si l'alchimie n'avait été qu'une science mal faite et inexpérimentée, l'enfance de la chimie, il y aurait injustice à la faire figurer ici. Mais à côté de l'alchimie du Grand Albert, il y a eu celle de Nicolas Flamel ; à côté des recherches et des essais sur les combinaisons

Digitized by Google

diverses de la matière, il y a eu les formules cabalistiques, la *table d'émeraude*, le *grand œuvre* et l'invocation de Satan.

La nécromancie était plus suspecte encore; aussi les lois l'ont-elles de tout temps poursuivie. Au lieu d'évoquer les génies comme la cabale, ou le démon comme la sorcellerie, elle évoquait les âmes des morts. Elle les faisait paraître et les interrogeait. Ce n'est pas à nous à en être surpris, car nos « spiritualistes » ne sont pas autre chose, et M. Cahagnet n'a pas attendu les tables parlantes pour nous donner à Paris des séances magiques où figurent les trépassés. Il y a des erreurs qui sont aussi vieilles que l'homme et qui ne finiront, hélas! qu'avec lui.

L'astrologie est du nombre. L'idée de consulter les étoiles et de lire les destinées dans le ciel est déjà inscrite sur les plus anciens monuments de l'Égypte. Elle a traversé les siècles, et les horoscopes des rois de France, y compris Louis XIV, ont été tirés par des astrologues, comme l'avaient été ceux des empereurs romains. Convaincus que le monde est gouverné par les sept planètes (il n'y en avait que sept alors!) et par les douze constellations du zodiaque, les hommes attachaient naturellement une grande importance aux conjonctions de ces astres souverains.

La théorie des talismans se rattachait très-naturellement aussi à celle des influences stellaires. Déjà les Sabéens, les Égyptiens et les Chaldéens s'étaient imaginé que des métaux fondus sous l'influence de certaines constellations favorables absorbaient et retenaient en eux ces influences. La vertu des talismans n'est pas autre chose, et franchement, j'aime mieux

Digitized by Google

l'explication superstitieuse que l'explication scientifique des corpuscules qu'on y a substituée pendant quelque temps. Les philosophes dont il s'agit repoussaient avec indignation la vertu magique des étoiles; mais ils acceptaient les petits corps émis par elles! Si leur maison s'écroulait sans écraser son propriétaire, ce n'était certes pas par la protection de l'étoile sous laquelle il était né; c'était à cause des petits corps envoyés par la même étoile, afin d'ajuster les poutres et les pierres et d'empêcher que leur chute ne pût blesser! A leurs yeux les talismans avaient un effet réel, pourvu que le métal qui les composait eût été fondu par un temps serein, et qu'ainsi la matière subtile émanant des constellations eût eu toute facilité d'arriver jusqu'au futur talisman, de le percer de trous, de s'y loger et d'y rester figée!

En voilà assez sur les superstitions qui ne doivent pas figurer en première ligne dans notre discussion. J'ai dû les rapporter, je ne dois pas m'y appesantir. Passons aux faits dont le rôle a été plus considérable et dont la réalité satanique est aujourd'hui officiellement soutenue.

Le premier est la divination par la baguette, telle qu'elle a été pratiquée avec éclat il y a deux siècles, et telle qu'elle est peut-être pratiquée encore de notre temps.

Il importe assez peu de savoir quelle a été son origine précise. Cependant je ne saurais douter que le souvenir de la verge de Moïse, combiné avec celui du caducée de Mercure et du bâton de Circé, n'ait contri-

Digitized by Google

bué à enfanter cette superstition[1]. Minerve se sert aussi d'une baguette pour transformer Ulysse, et l'usage mystérieux de la baguette était si répandu chez les anciens, que les Romains disaient proverbialement des gens qui s'enrichissaient sans peine : Ils ont le secret de la baguette. Les augures, d'ailleurs, se servaient toujours du lituus dans leurs divinations solennelles.

Quoi qu'il en soit de sa généalogie, la baguette divinatoire n'en a pas moins opéré des prodiges innombrables, et lorsque M. de Mirville les attribue au démon, il ne fait que reproduire l'opinion de plusieurs ecclésiastiques dont la prudence n'est pas contestée, celle du père Lebrun, par exemple, et du père Ménestrier.

Comment, en effet, ne pas éprouver au premier moment quelque embarras? Sans doute les baguettes, moins sincères ou moins courageuses que les tables parlantes, ne confessent pas, lorsqu'on les interroge, qu'elles sachent l'avenir et qu'elles dépendent de Satan ; mais elles découvrent les sources d'eau, l'or et l'argent caché, les bornes des champs, et jusqu'aux traces des assassins! Elles reconnaissent les maladies du corps et les sentiments du cœur! Elles distinguent les vraies reliques! Elles servent à dépister les camisards dans les Cévennes et à les livrer aux armées du roi! Comment expliquer tant de merveilles qui s'accomplissent, remarquez-le, par des millions de mains à la fois, car la baguette ne bouge pas seulement *entre*

[1] Sans parler de la baguette des fées :

Ah! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette.

Google

les doigts des tourneurs de profession, elle s'agite également entre les doigts des capucins, des curés et des personnes bienfaisantes qui voient là un moyen de terminer beaucoup de procès en fixant les limites des héritages.

Parmi les expériences nombreuses que je pourrais citer, j'en choisis une seule, la plus célèbre, la plus inexplicable, celle qui a le plus contribué à accréditer la baguette. Je veux parler de la découverte des assassins de Lyon par le fameux Aymar.

Aymar était connu par son habileté à trouver les sources, les bornes et les métaux cachés. Un assassinat ayant été commis à Lyon, le lieutenant criminel eut l'idée de l'envoyer querir. On le fit descendre dans la cave qui avait été le théâtre du crime. Là, il fut ému, son pouls s'éleva comme dans une grosse fièvre (notons les circonstances qui nous fourniront une explication naturelle), et sa baguette, qu'il tenait selon l'usage par les deux extrémités de la partie fourchue, se mit à tourner avec rapidité aux deux endroits où l'on avait trouvé les cadavres du mari et de la femme. Après quoi, guidé par sa baguette ou par un sentiment intérieur, Aymar se mit à suivre les rues où les meurtriers avaient passé; il sortit de la ville par le pont du Rhône et suivit la rive gauche du fleuve. Arrivé à la maison d'un jardinier, il soutint opiniâtrément que les assassins s'y étaient attablés; sa baguette tournait principalement sur une des bouteilles vides qui s'y trouvaient. Bientôt les enfants de la maison reconnurent que trois hommes étaient entrés et avaient bu. Aymar se dirigea alors vers le Rhône, retrouva des traces sur le sable et s'embarqua. Il fit aborder dans tous les villages où

Digitized by Google

les assassins avaient pris terre et se dirigea vers les hôtelleries où ils avaient couché, reconnaissant toujours par sa baguette les lits où ils avaient dormi et les tables où ils avaient mangé.

Je serais entraîné trop loin si je voulais raconter toute cette étrange poursuite, interrompue, il est vrai, par un retour à Lyon, mais qui aboutit en définitive à un cachot de Beaucaire où, parmi une quinzaine de prisonniers arrêtés pour quelques larcins, la baguette désigna le bossu dont les aveux ne tardèrent pas à confirmer les indications d'Aymar.

Voilà le grand exploit des baguettes divinatoires. Je n'ai rien voulu en ôter de ce qu'il a de réellement extraordinaire, quoique je me réserve d'examiner un peu plus loin s'il ne comporte aucune explication naturelle. Ajoutons, dès à présent, que les succès d'Aymar ne se bornèrent point là. Sa baguette tournait sur les chapeaux qui recouvraient de l'argent, et la violence de ses rotations se proportionnait au nombre des écus. Invité par le lieutenant général de Lyon à reconnaître l'endroit où avait été cachée une somme qu'on lui avait volée, il parcourut tous les recoins du cabinet, et sa baguette tourna quand il fut dans le voisinage du bureau et du tiroir. Mme la lieutenante générale ayant voulu le mettre une autre fois à l'épreuve en se volant elle-même, la baguette refusa absolument de tourner, et Aymar répondit aux assistants qui soutenaient la réalité du vol, que sans doute *alors ce vol* avait été fait pour rire.

Or voici maintenant le revers de la médaille; car il ne serait pas juste de laisser plus longtemps le lecteur sous l'impression de ces merveilles qui, si elles figu-

Digitized by Google

raient seules, sembleraient constituer une sorte d'infaillibilité des baguettes. Bien loin de là, elles commettaient les plus lourdes bévues, disant vrai et faux à tour de rôle, selon que le tourneur de baguette ne se trompait pas ou se trompait lui-même dans ses suppositions parfois inconscientes.

« M. le curé d'Eybens, près de Grenoble, dit le père Lebrun, écrit qu'une personne à qui on avait volé du blé, eut recours à la baguette : elle tourna à la porte de sept ou huit maisons; celui qui avait été volé se persuade que le blé y est; il s'en plaint hautement et veut faire des perquisitions juridiques. D'abord les soupçons, les méfiances, les calomnies, les querelles et les injures les plus atroces soulèvent presque tous les paroissiens les uns contre les autres; voilà ce que gagna le démon. Cependant le curé apprit par une voie sûre que la baguette avait tourné à faux, et que les voleurs ni le blé volé n'étaient point entrés dans ces maisons. » (*Histoire des pratiques superstitieuses*, III, 341.)

Le même auteur raconte les nombreuses déconvenues qu'éprouva le fameux Aymar en personne.

Il s'était rendu à Paris sur l'ordre du prince de Condé; invité à découvrir de l'argent caché dans le cabinet du prince, il ne put y parvenir, et se rejeta sur les dorures dont les meubles étaient ornés et qui attiraient en divers sens sa baguette. Alors on le mena en un lieu où il n'y avait point de dorures, dans le jardin. Là plusieurs trous avaient été pratiqués; l'un était rempli d'or, l'autre d'argent, le troisième de cuivre, le quatrième de pierres, dans le cinquième il n'y avait rien. Or la baguette eut la maladresse de tourner d'abord avec vivacité sur les pierres, et ensuite sur le trou

Digitized by Google

vide. Quant aux cachettes garnies d'or et d'argent, non-seulement elle n'y tourna pas, mais ceux même qui les avaient pratiquées eurent beaucoup de peine à les retrouver; on crut quelque temps que tout était perdu.

Appelé à l'hôtel de Guise, Aymar ne réussit pas mieux : sa baguette tourna près du buffet à cause de l'argenterie; mais elle ne tourna pas sur un autre meuble qui en était plein; elle tourna sur les fauteuils dont on aperçevait les dorures, et ne tourna pas sur ceux qui avaient leurs housses.

A Chantilly, la mystification fut complète. Il s'agissait d'un vol de truites : la baguette tourna plusieurs fois sur l'étang, pour indiquer qu'il y avait eu plusieurs voleurs; lorsqu'il fut question de les désigner plus clairement, on eut la méchanceté de faire paraître avec mystère un garçon qui ne pouvait pas être coupable, puisqu'il n'habitait Chantilly que depuis un an, tandis que le vol remontait à sept années. On eut l'air de se parler à l'oreille. Aymar donna dans le panneau, et sa baguette se mit à tourner avec violence, tant il est vrai qu'elle n'obéit à aucune autre loi qu'aux impulsions personnelles de celui qui la tient! Mais nous nous occuperons plus tard de l'explication; achevons d'établir les faits.

Après l'expérience des truites, on tenta celle des sources. La baguette allait, semblait-il, se retrouver sur son terrain et prendre une revanche glorieuse; mais il n'en fut rien; elle tourna sur plusieurs points du parc; puis, en passant sur la rivière de Chantilly, qui est cachée par une voûte recouverte de terre et d'arbres, elle ne bougea aucunement; on ramena trois fois Aymar sur la rivière; on l'y retint, on lui de-

Google

manda là s'il était sûr qu'il n'y eût point d'eau dans le voisinage : immobilité absolue de la baguette, par cela seul qu'Aymar ne voyait aucun indice d'humidité, et était d'ailleurs confirmé dans son erreur par les questions mêmes qu'on lui adressait, questions où il soupçonnait un piége. On lui proposa ensuite de se laisser bander les yeux pour qu'on pût s'assurer si la baguette tournerait encore aux endroits où elle avait déjà tourné; il ne voulut jamais y consentir.

Enfin, cet homme qui avait suivi si merveilleusement la piste des assassins de Lyon, ne cessa d'être à Paris le jouet de tous ceux qui lui demandèrent le secours de son art. Sa baguette tournait très-sérieusement pour des vols supposés; elle suivait les directions qu'on avait pris le soin d'indiquer soi-même, en ouvrant une fenêtre, en cassant un carreau ou en laissant quelque autre indice.

On dit que le malheureux Aymar, qui au commencement peut-être était de bonne foi et transmettait, sans le vouloir, à sa baguette le contre-coup des impressions successives que lui donnait sa sagacité naturelle, finit par combiner avec préméditation le succès de ses recherches, réunit des renseignements, tomba dans le métier, dans l'exploitation de sa renommée et fit acheter aux gens le témoignage favorable qu'il consentait à leur rendre. Il demeura d'ailleurs habile homme, et savait toujours diriger les soupçons vers le plus mauvais sujet du voisinage. C'est ainsi qu'appelé par des religieuses, pour découvrir le sortilége qui faisait périr leurs bestiaux, il eut soin de constater le maléfice, de demander des exorcismes qui furent pratiqués solennellement, et il alla aboutir enfin à la

Digitized by Google

hutte d'un homme de fort mauvaise réputation, qui prit aussitôt la fuite et qu'on n'a pas revu.

Mais en voilà assez sur les erreurs d'Aymar. Je pourrais en grossir la liste et citer le témoignage de Mabillon, qui déclare que sa baguette n'a pas tourné dans une sacristie de l'abbaye Saint-Germain où abondaient les métaux précieux, et qu'elle est restée immobile à des endroits où elle se tordait à se rompre entre les mains d'autres personnes. A quoi bon multiplier les exemples? Les puits creusés sur l'indication erronée des tourneurs de baguettes sont restés longtemps comme un monument de leur empire. On en montrait un près de Salons, en Provence. Le maréchal de Boufflers en avait fait entreprendre un autre près de son château; on persévéra longtemps, à cause de la confiance qu'inspirait le moine prémontré dont la baguette tournait violemment à cet endroit.

Ainsi, trois choses ont été clairement démontrées: d'abord, que les baguettes tournaient toujours lorsque l'aspect des lieux semblait annoncer une source; ensuite, qu'elles ne tournaient jamais lorsque les indices extérieurs faisaient défaut, fût-on même placé au-dessus d'une rivière voûtée; enfin, qu'aucun trouveur de sources n'a consenti à se priver de ces directions, en se laissant bander les yeux et en abandonnant la baguette à elle-même.

Ceci nous met sur la voie de l'explication [1]; je vais la présenter en peu de mots.

[1] J'ai été heureux de reconnaître, en lisant les articles publiés par M. Chevreul dans le *Journal des Savants*, que mon explication sur les points essentiels est confirmée par la sienne.

En premier lieu, il faut tenir compte de l'ensemble des faits, et non pas seulement des expériences qui ont réussi. Or, qu'est-il arrivé? Selon l'usage, on a oublié les erreurs des baguettes, pour n'enregistrer que leurs triomphes. En général on n'en sait qu'une chose, la grande découverte des assassins par Aymar. Oh! pour celle-là, elle est partout; on la connaît par le menu; on vous conduira chez le jardinier et « sous cette arche du pont de Vienne, où les bateaux n'ont pas continué de passer. » Il résulte de cette exposition incomplète, que les divinations de la baguette revêtent une apparence merveilleuse, au lieu de présenter l'aspect plus vulgaire, j'en conviens, de phénomènes nerveux réfléchissant les pensées de la personne qui tient la baguette. Si cette personne a de la sagacité et de l'expérience, il est probable que le nombre des coïncidences heureuses dépassera notablement celui des échecs. La proportion sera précisément ce qu'elle a été chez Aymar et chez ses confrères.

Il faut remarquer, en second lieu, que la rotation ici n'est pas aussi extraordinaire qu'on pourrait le croire. La forme de la baguette est telle que l'agitation nerveuse a pour effet nécessaire de la faire tourner. Elle est faite comme un i grec (y); les deux branches sont tenues par les mains et la pointe est en avant. Or je défie qui que ce soit de prendre ainsi une semblable baguette, de se livrer à une perquisition, et d'apercevoir les indices qui semblent annoncer l'objet cherché, sans qu'aussitôt la pointe ne s'agite, en s'abaissant ou se relevant par l'effet de la contraction musculaire. Il n'y a pas là la moindre trace de jonglerie. Je suis même disposé à penser que l'intervention d'un fluide n'est

pas nécessaire; si elle a lieu, ce qui est très-possible, elle n'est évidemment pas seule capable de rendre compte du phénomène, et le rapprochement entre les tables et la baguette est injuste sous ce rapport, puisque les premières sont mises en mouvement sans contact. Il n'en est pas ainsi de la seconde, et l'agitation nerveuse suffit pour lui imprimer de brusques mouvements. Toute action involontaire des muscles de mes mains se fait sentir à ce bâton fourchu dont j'ai fortement empoigné les deux branches. La pointe montera ou descendra avec une rapidité proportionnée à mon émotion, et il finira par s'établir dans certains cas une rotation véritable.

Cela posé, faisons un pas de plus. Comment naîtra cette émotion? par la vue des signes qui semblent indiquer la présence de l'objet qu'on tâche de découvrir. Ici encore la sincérité des tourneurs de baguette demeure à l'abri de tout soupçon; ils peuvent confondre leurs appréciations inconscientes avec une influence surnaturelle.

Ajoutez maintenant que leurs appréciations, si inconscientes soient-elles, n'en sont pas moins intelligentes et sagaces; que l'habitude de fixer leur attention sur certains sujets, a dû développer en eux l'instinct et comme le flair qu'exige la chasse à laquelle ils se livrent, et vous aurez la série complète des principes dont l'enchaînement fournit l'explication demandée : un esprit prompt à saisir les indices, des muscles contractés par cette vue, une baguette qui par sa forme ressent le contre-coup violent de ces contractions, une large part faite aux erreurs que comporte ce mode de découverte, une impuissance absolue quand les yeux

sont bandés et que la baguette est laissée à elle-même.

Tels sont les principes; voici l'application :

S'agit-il de sources? Il existe une foule de circonstances extérieures qui doivent guider un homme expérimenté. Sans parler des renseignements qu'il peut avoir recueillis même alors qu'il ne les sollicite pas, la configuration et la nature des terrains, les plantes qui y croissent, l'aspect général du sol lui fournissent des indications précieuses. Dès qu'elles se produisent, et en dehors de toute préméditation de sa part, la contraction musculaire se produit, et la baguette entre en mouvement.

Pour les bornes, les choses se passent de la même manière. Les éléments du débat, les prétentions et les arguments respectifs, sont connus du tourneur de baguette; que son opinion soit formée d'avance ou qu'elle achève de se former par l'aspect des lieux, il arrivera qu'au moment où il aura atteint le point qui forme pour lui la limite des héritages, aucune puissance au monde ne pourra empêcher la baguette de tourner entre ses mains. L'attente même d'un tel événement contribuera puissamment à l'amener.

Viennent les tiroirs, les chapeaux remplis d'argent. C'est encore plus simple, car il suffit que le tourneur de baguette soit physionomiste pour qu'il soit certain de se tromper rarement. Il est moins aisé de reconnaître le voisinage de l'eau dans un terrain, qu'il ne l'était de surprendre le voisinage de la cachette dans les yeux de madame la lieutenante générale. C'est si bien sur les figures des assistants que le tourneur de baguette trouve les renseignements qui lui sont nécessaires, qu'en présence de gens très-contenus et qui

Digitized by Google

se sont arrangés pour le tromper, il ne manque guère d'errer gravement. Alors sa contraction musculaire se produit mal à propos, et, en présence d'un tiroir vide, la pauvre baguette se livre aux contorsions les plus compromettantes.

On le voit, je n'ai pas besoin de supposer la fraude proprement dite, et je m'explique parfaitement qu'une foule de gens honnêtes aient fait tourner la baguette en toute loyauté, qu'ils aient même rendu de vrais services en arrangeant (tant bien que mal) des procès envenimés, et en mettant au service de leurs concitoyens l'expérience qu'ils avaient acquise au sujet des sources.

Restent, il est vrai, les découvertes de voleurs et d'assassins. C'est ici que triomphent les amateurs du merveilleux; ils nous opposent toujours le bossu livré à la justice par Aymar. Examinons donc : je terminerai par là.

Je fais d'abord mes réserves contre le récit tel qu'il nous a été transmis. Il doit être embelli, selon l'usage. Il y a un sentiment esthétique, un instinct d'artiste, un amour du beau qui prend toujours soin d'arranger de semblables relations, d'écarter les petites discordances, de retrancher les hésitations ou les erreurs de détail.

Mais je veux que les choses se soient réellement passées ainsi. Alors naît dans mon esprit une objection insoluble : Comment un tel exploit est-il isolé? Comment la police ne s'est-elle pas emparée d'un tel moyen de retrouver les coupables? Ne s'est-il plus fait ni assassinats ni vols à Lyon? Avec une baguette qui retrouvait les traces sur la rivière, qui désignait les tables et les lits, on était bien fort contre les malfaiteurs. Il

Digitized by Google

est étrange qu'on n'y ait pas eu recours. — Eh bien! je me trompe, on y a eu recours, mais sans succès. Aymar, appelé à Paris, fut mené un soir dans la rue Saint-Denis, à la place où un archer du guet venait d'être tué. Le sang avait coulé à flots par quinze ou seize blessures ; cependant la baguette demeura immobile. Le fait se passa en présence du prince de Condé, du prince de Conti et de plusieurs magistrats. — J'en conclus, non que la baguette ou les Esprits aient été moins alertes cette fois, mais qu'Aymar était moins informé, et je suis ramené ainsi à cette pensée qui se reproduit quoi qu'on fasse : c'est dans l'homme et non ailleurs que se passe le phénomène dont l'agitation de la baguette est la manifestation visible.

Maintenant que s'était-il passé *dans l'homme* lorsqu'on l'appela pour l'assassinat de Lyon? On me permettra de hasarder mon hypothèse ; je ne la donne pas pour vraie, mais pour possible, et cela suffit.

Il est possible que le cabaret dont les propriétaires avaient été tués fût fréquenté principalement par des Provençaux, et que la pensée d'aller chercher les assassins au midi, en descendant le Rhône, soit ainsi née dans la tête d'Aymar; c'était là, qu'on me passe l'expression, le trait de génie. Une fois ce premier pas fait et la recherche dirigée vers la Provence, le reste était relativement facile.

Je ne dis rien de ce qui se passa dans la cave. Aymar était trop bien renseigné, même sans le vouloir, pour ne pas pressentir sur-le-champ la place où le meurtre s'était accompli. A défaut d'indications fournies par les regards et par les gestes des assistants, nous ne devons pas perdre de vue la communication des pensées que

Digitized by Google

produit dans certains moments l'action du fluide nerveux.

Sorti de la cave et guidé par l'idée que les assassins appartenaient au midi de la France, Aymar sort de Lyon et se rend au bord du Rhône chez un jardinier dont la maison donnait peut-être asile aux gens compromis et leur facilitait l'évasion par eau. Ce qui paraît confirmer ma supposition, c'est le soin avec lequel on nia d'abord la visite des trois bandits qui s'étaient arrêtés dans cette maison.

La baguette qui l'avait signalée, parce que Aymar la soupçonnait, signala ensuite les traces encore visibles sur le bord du fleuve. Elles conduisent au lieu d'embarquement. Aymar s'embarque à son tour. Il sait quelles sont les journées obligées des bateliers du Rhône. Il n'y a pas deux manières de couper le voyage; les gîtes de chaque soir sont marqués, et dans les villages où l'on s'arrête, il n'y a pas deux auberges où les fugitifs aient pu passer la nuit. J'ajoute que dans chaque auberge il n'y a pas plusieurs tables ou un grand nombre de lits, en sorte que les agitations de la baguette en présence des lits et des tables n'ont rien de miraculeux.

N'oublions pas d'ailleurs que l'on parle autour d'Aymar, qu'il a des oreilles, de l'*expérience, et même un* discernement qui sait comprendre *à demi-mot. N'oublions* pas que les assassins, en s'éloignant de Lyon, ont dû devenir plus communicatifs et parler un peu de leurs projets, de la route qu'ils allaient suivre.

C'est ainsi sans doute que l'attention d'Aymar a été dirigée vers cette arche du pont de Vienne sous laquelle on n'a pas l'habitude de passer et où avaient passé les

Digitized by Google

assassins. Il est remarquable d'ailleurs qu'arrivé près de Beaucaire, il éprouve des craintes ou un embarras qui l'engagent à discontinuer sa poursuite. Il retourne à Lyon, et laisse s'écouler un espace de temps pendant lequel des renseignements nouveaux ont pu lui parvenir.

Parmi les propos recueillis par lui dans les auberges des bords du Rhône, il en était un qui l'avait nécessairement frappé ; au nombre des trois fugitifs, on n'avait pas pu ne pas lui signaler un bossu. Or voici qu'un bossu a précisément été arrêté à Beaucaire. Aymar se fait introduire dans la prison ; la vue du bossu produit son effet, la baguette tourne, et le meurtrier, ramené à Lyon, y périt sur la roue après avoir confessé son crime.

Il convient toutefois d'observer que, d'après ces confessions, Aymar se serait trompé en le désignant comme le principal coupable, car il paraît n'avoir fait que garder la porte de la cave pendant le crime. Une telle circonstance n'est pas à négliger, d'autant plus que les deux autres assassins, qui n'étaient pas bossus et qu'aucune défiguration significative n'avait signalés par conséquent à la perspicacité d'Aymar, échappèrent à sa poursuite, sans que la baguette ait paru sérieusement influencée par leurs traces.

Je ne sais pas si l'hypothèse explicative que je viens de présenter paraîtra aussi plausible aux yeux du lecteur qu'elle l'est aux miens. Préférera-t-il croire qu'Aymar a été l'agent de prodiges sataniques, et que, sorcier sans le savoir, mais pauvre sorcier au demeurant, il a rencontré juste une fois pour se laisser ensuite duper par les apparences quand les moyens

Digitized by Google

d'information lui faisaient défaut? Il me semble plus simple de supposer qu'il a eu dans l'affaire de l'assassinat une sorte d'instinct divinateur comme en ont les fins limiers de police, et qu'entré dans la bonne voie, il y a été maintenu par la lumière croissante des renseignements recueillis en avançant. N'oublions pas que la marche des meurtriers était, selon toute apparence, beaucoup moins bizarre que nous ne l'imaginons, que l'itinéraire d'un homme fuyant vers le midi devait être marqué d'avance, que l'embarquement sur le Rhône devait se pratiquer souvent en pareil cas, que les directions et les gîtes ne pouvaient guère varier. N'allons pas doter le XVIIe siècle des moyens de transport que possède le XIXe. Il n'y avait pas alors pour quitter Lyon et se rendre dans le midi des routes sur la rive gauche et des routes sur la rive droite, des diligences partant à toutes les heures du jour et de la nuit, des chemins de fer et une demi-douzaine de compagnies de bateaux à vapeur, sans compter les bateaux ordinaires.

On me l'accordera, du moins, mon explication est un peu moins extraordinaire que celle qui avait cours parmi les cartésiens au temps d'Aymar. Leurs corpuscules rendaient compte des prodiges de la baguette comme de tous les autres! Voici leur raisonnement :

Il n'y a point de corps dans le monde dont il ne se détache continuellement une infinité de petites parties qui se répandent dans l'air et exercent une action autour d'elles. Mais il y a dans la nature des corpuscules qui s'attirent et d'autres qui se repoussent. Pourquoi ceux qui sont sortis du corps des assassins et qui ont pris une forme particulière depuis le crime n'auraient-ils pas affecté désagréablement ceux que renfermait le

Digitized by Google

corps d'Aymar? Pourquoi les corpuscules émis par l'or, par l'argent, par les sources, n'auraient-ils pas exercé une influence analogue ou sur la fibre de la baguette ou sur celui qui la tient?

A l'époque où l'on discutait encore sérieusement cette théorie-là, on répondait à son pourquoi par deux ou trois autres : Pourquoi, répliquait-on, les corpuscules de l'eau ne se font-ils pas sentir lorsqu'on est à la poursuite de l'or? Pourquoi la baguette d'Aymar tournait-elle sur la trace des assassins et demeurait-elle insensible aux corpuscules d'un grand fleuve tel que le Rhône? Pourquoi les corpuscules des meurtriers étaient-ils encore là après un mois, dans une vallée célèbre par ses bises? Pourquoi les tourneurs de baguette se trompent-ils et subissent-ils l'influence des corpuscules de l'or quand il n'y en a point? Pourquoi refusent-ils de se laisser bander les yeux, ce qui ne devrait nuire aucunement à l'action des corpuscules?

Je ne quitterai pas la baguette divinatoire, sans dire un mot des prodiges plus modernes qui s'expliquent en vertu du même principe, c'est-à-dire par la contraction musculaire et par l'impulsion involontairement donnée en conformité avec une pensée dominante.

Tous les écoliers ont fait sonner les heures dans un verre avec un bouton ou un anneau suspendu. Le fil qui le retient est attaché au pouce; on fixe fortement son attention et l'on détermine le nombre de coups que l'anneau doit frapper; puis, sans mouvement apparent du pouce, la vibration est transmise et les mouvements voulus s'accomplissent. Ce joujou a pris dernièrement un grave nom scientifique; c'est l'odomètre du docteur Herbert Mayo. Mais le phénomène n'a pas changé de

Digitized by Google

nature, et nous n'avons pas besoin de recourir à l'odyle pour concevoir l'obéissance de l'anneau qui s'agite un certain nombre de fois, se rapproche de telle personne, ou s'en éloigne. La pensée de l'opérateur se réfléchit dans les mouvements de l'odomètre, et comme son doigt peut agir mécaniquement sans qu'il en ait conscience, il n'y a pas lieu de parler ici du fluide nerveux, quoique son intervention soit probable.

Après l'odomètre de M. Mayo, vient le magnétomètre de M. Rutter. C'est une balle suspendue à une tige métallique, qui, lorsqu'on la touche quelque temps, entre en vibration; ces vibrations changent de direction et d'intensité, selon les personnes ou les objets avec lesquels l'opérateur entre en relation. M. Rutter et ses nombreux disciples ont attribué le fait à l'électricité humaine. Mais on n'a pas tardé à avoir la preuve que là encore il n'y avait qu'une action musculaire involontairement exercée dans le sens de la pensée dominante, ou peut-être une action fluidique exercée dans le même sens; en un mot, il a été démontré que, soit par l'intermédiaire des muscles, soit par celui du fluide nerveux, la pensée seule se réalisait dans les vibrations du magnétomètre. Il obéit à la volonté humaine et non à une attraction ou à une répulsion électrique. Les expériences d'un docteur homœopathe, le docteur Madden, ne semblent pas devoir laisser de doute à cet égard. Il avait fait avec ses globules des expériences magnétiques. Mis en présence de tel globule, le magnétomètre opérait des vibrations longitudinales; mis en présence de tel autre globule, il prenait une direction opposée. Malheureusement M. Madden *savait* quels étaient les globules ainsi présentés à

l'instrument. Ayant essayé de les présenter sans les connaître, il arriva que la science du magnétomètre, qui n'était qu'un reflet de celle du docteur, se trouva complétement en défaut; le même globule homœopathique provoqua successivement les deux vibrations contraires.

Ainsi nous sommes toujours ramenés à ce principe fondamental, que nous avons trouvé à la base de tous les prétendus prodiges : ce qui se passe dans l'homme est précisément ce qui se reproduit au dehors, tantôt par la voie des muscles, tantôt par la voie du fluide nerveux, tantôt par la voie de l'imagination. La baguette nous a fourni l'exemple de la reproduction musculaire; les tables tournantes nous ont fourni celui de la reproduction fluidique; les histoires de revenants et de sorciers nous fourniront celui de la reproduction imaginative : mais en tous cas, il y a reproduction. Passons aux revenants et aux sorciers, en commençant par les revenants.

Rien n'a été *vu* plus souvent ici-bas. Les fantômes de cimetières, s'ils sont moins nombreux qu'au bon temps, se laissent néanmoins apercevoir encore. Il n'arrive plus aux savants, il est vrai, de contempler de leurs yeux la formation d'un spectre se formant devant eux au moyen des « idées séminales » que renfermait un sang fraîchement répandu; mais les spectres n'ont pas pour cela entièrement disparu, et de nombreux témoins sont prêts à en jurer.

Autrefois on avait mieux que des témoins; on avait des arrêts. Les parlements résiliaient souvent des baux,

Digitized by Google

à cause des revenants qui tourmentaient les locataires! Comment douter, dès lors? N'y avait-il pas autorité de la chose jugée? Personne, d'ailleurs, ne s'avisait de contester. Les plus grands hommes et les plus savants du XVIe siècle avaient eu des apparitions; Luther, Mélanchthon, Pic de la Mirandole, Ambroise Paré n'ont pas échappé à la faiblesse commune. Je cite ces noms-là, pour ne pas parler d'hommes moins éminents, tels que Bodin, et pour ne pas descendre jusqu'aux époques obscures du moyen âge où les visions sont partout.

Mais enfin, dira-t-on, ces gens-là n'étaient pas fous, et il est assez étrange de rappeler l'universalité d'un fait pour en déduire sa fausseté! La conclusion n'est pas aussi illégitime qu'on veut bien le dire, car les faits universels dans les temps d'ignorance, qui deviennent rares dans les temps éclairés et qui se retirent en quelque sorte devant le soleil, ne sauraient manquer d'être suspects. Nous verrons d'ailleurs bientôt, en examinant les aveux des sorciers, que des hallucinations extrêmement générales ont pu naître et régner sous l'influence de certaines préoccupations dominantes. Les visions ne sont que des hallucinations.

Trouvez-en une seule dont on ne puisse pas rendre compte de la sorte, pourvu que l'on sache faire aussi la part des erreurs du témoignage? M. de Mirville nous invite à distinguer entre la vision qui peut en effet être entièrement subjective et l'accomplissement des prédictions qui l'ont accompagnée. Ceci ne semble-t-il pas avoir une objectivité incontestable? — Oui, si l'on admet l'exactitude des récits. Or c'est se moquer, de nous présenter sérieusement tous les contes qui traînent dans les auteurs anciens et modernes, en nous

Digitized by Google

sommant de les tenir pour certains. Il faudrait, quand on ne craint pas de publier ces prophéties-là, avoir le courage de mettre à côté quelques prophéties nouvelles concernant notre avenir à nous et dont la réalisation pût réellement se constater. Mais on s'en garde bien, et l'on vient nous rappeler que le fantôme de Brutus lui a annoncé Philippes, que le génie de Socrate lui a annoncé la déroute de Sicile! Qu'en savons-nous? Les livres qui nous rapportent ces merveilles ne renferment-ils aucune fable, aucune exagération, aucune erreur?

L'apparition la plus embarrassante sous ce rapport semble être celle du marquis de Londonderry. Rendant visite à un de ses amis en Irlande, il fut logé dans une chambre toute meublée de portraits de famille. Ayant éteint sa bougie après s'être mis au lit, il ne tarda pas à voir paraître un enfant lumineux, qui recula devant lui et finit par disparaître. Le lendemain, il fit part à son hôte de ce qui s'était passé pendant la nuit, et celui-ci lui apprit que l'enfant lumineux apparaissait à ceux qui devaient atteindre une haute fortune. Depuis, lord Londonderry revit le même enfant pendant une séance de la chambre des Communes. On sait qu'il devint premier ministre et qu'il mit fin à ses jours d'un coup de rasoir. Ce qui donne du prix à cette anecdote, c'est qu'elle est véridique et qu'elle avait vivement affecté le marquis de Londonderry. Il serait fort étrange en effet que l'enfant lui eût apparu dans une maison hantée par ce genre de fantôme, s'il avait entièrement ignoré une pareille tradition. Mais pour peu qu'il l'a connût ou même qu'il l'eût connue et oubliée, il est aisé de concevoir que par un phé-

nomène de réminiscence et d'excitation morale, l'image se soit présentée à lui. C'est ainsi que j'explique la première aventure; quant à la seconde, quant au retour de l'enfant qui vint le trouver sur les bancs des Communes, il n'y a plus rien là qui ne rentre dans les hallucinations ordinaires.

Parmi les prophéties qui accompagnent parfois nos visions, il en est un bon nombre qui se rapportent à notre mort prochaine. Celles-là s'expliquent trop naturellement pour qu'il soit nécessaire de s'y arrêter. Tantôt, je devrais dire presque toujours, elles sont démenties par l'événement, et on les oublie; tantôt elles sont confirmées par l'événement, et il n'est pas très-étrange que la désorganisation qui approche se fasse pressentir à un malade ou à un homme qui passe pour bien portant; tantôt enfin elles produisent elles-mêmes l'événement, en déterminant une crise fatale.

Mais voici qui semble plus extraordinaire. On nous raconte gravement que certains crimes ignorés, certains assassinats atroces ont été dénoncés par des revenants! Je demanderai d'abord où est la preuve complète de ces assertions, où est la constatation officielle des révélations des revenants, constatation qui n'a de prix qu'autant qu'elle *précède* la découverte des faits. Je demanderai ensuite ce que sont devenues les milliers de dénonciations fausses qui ont eu la même origine; elles ont disparu, ne laissant subsister que les quelques coïncidences plus ou moins exactes qui ont bien dû se produire aussi. Je demanderai s'il est bien certain que les personnes qui ont eu de telles visions n'eussent aucune connaissance, aucun soupçon du crime qui leur a été raconté. Et comme il est impossible que l'on

Digitized by Google

réponde d'une manière satisfaisante à toutes ces questions, j'oserai insinuer que l'on a brodé, embelli et complété après coup des indications peut-être informes au début; qu'on l'a fait avec une conscience, avec une sincérité parfaite; qu'enfin au milieu de l'excitation que cause un succès inattendu, chacun est disposé à reconnaître les révélations qu'il a reçues, même dans les détails qui les contredisent directement. Non-seulement celui qui a vu le revenant cède à cette tentation, mais il a autant de complices involontaires que de confidents; tout le monde travaille à établir l'harmonie entre les choses telles qu'elles sont et les choses telles qu'elles ont été annoncées. Tout le monde est disposé à jouer en pareille occasion le rôle de Pourceaugnac reconnaissant Éraste.

—Ah! qu'est-ce ceci? que vois-je? Quelle heureuse rencontre! Monsieur de Pourceaugnac, que je suis ravi de vous voir! Comment! il semble que vous ayez peine à me reconnaître!

—Monsieur, je suis votre serviteur.

—Est-il possible que cinq ou six années m'aient ôté de votre mémoire, et que vous ne reconnaissiez pas le meilleur ami de toute la famille des Pourceaugnac?

—..... Comment appelez-vous ce traiteur de Limoges qui fait si bonne chère?

—Petit-Jean.

—Le voilà. Nous allions le plus souvent ensemble chez lui nous réjouir. Comment est-ce que vous nommez à Limoges ce lieu où l'on se promène?

—Le cimetière des Arènes.

—Justement....

Digitized by Google

—Le voilà ; je ne connais rien autre.

—Il dit toute ma parenté.

Il dit toute ma parenté. Voilà la formule parfaite des révélations apportées par les revenants. Il me semble entendre les Pourceaugnacs de la vision s'écrier à chaque circonstance nouvelle qui se découvre : C'est cela! c'est exactement ce que le fantôme m'avait déclaré!

On a souvent raconté aussi l'histoire d'amis qui sont convenus que le premier mort viendra sur-le-champ visiter l'autre. Cela serait superbe, si cela n'était pas embelli ; or, entre une hallucination fort ordinaire et un prodige fort miraculeux, il n'y a ici que l'épaisseur d'un petit détail sans conséquence.

Prenez, par exemple, le fameux rendez-vous du marquis de Preci et de M. de Rambouillet. Preci était resté à Paris, retenu par une grosse fièvre (notons ce point), pendant que Rambouillet était parti pour la campagne de Flandre. Amis intimes, ils s'étaient promis que le premier mort viendrait visiter l'autre. Six semaines après, Preci entendit tirer les rideaux de son lit, et se tournant pour voir qui c'était, il aperçut le marquis de Rambouillet en buffle et en bottes ; il sortit de son lit et voulut lui sauter au cou ; mais Rambouillet reculant de quelques pas, lui dit que les embrassades n'étaient plus de saison, qu'il avait été tué la veille, et qu'il venait pour s'acquitter de sa parole. Il ajouta que tout ce qu'on disait de l'autre monde était certain, que Preci devait songer à mieux vivre et qu'il n'avait pas de temps à perdre, parce qu'il serait tué dans le premier combat auquel il assisterait. Or il se trouva que Rambouillet avait été effectivement tué la veille en Flandre, et il arriva que Preci fut effectivement tué au com-

Digitized by Google

bat de Saint-Antoine, le premier auquel il assista après sa guérison.

Qu'est-ce qui fait le merveilleux de cette aventure? Que Preci pendant sa fièvre ait cru voir le fantôme de son ami? que, l'imagination frappée par la promesse qu'il lui avait faite, et attendant comme tout Paris des nouvelles meurtrières de Flandre, sa vision ait coïncidé à peu près avec une bataille généralement prévue? que l'idée de la mort l'ait amené à placer un avertissement sérieux dans la bouche de Rambouillet? qu'enfin sa pensée se soit reportée sur lui-même et qu'il ait cru entendre l'annonce de sa mort prochaine? Non, le merveilleux n'est point là; il est dans la précision de certaines circonstances probablement embellies après coup : « J'ai été tué d'un coup de mousquet *dans les reins*;—tu seras tué *à la première* occasion. » Peut-être aussi a-t-on oublié de mentionner plus d'une apparition antérieure de Rambouillet, mise au rebut pour faire place à la seule que l'événement ait confirmée.

Ceci est l'observation principale, et qui prouve à quel point il serait absurde de prendre au sérieux des anecdotes où le fait merveilleux est toujours soigneusement dégagé des faits accessoires qui pourraient aider à le comprendre. Baronius nous raconte la fameuse apparition de Ficinus, qui vint à l'heure même de sa mort trouver son ami Mercatus; mais il ne nous dit pas si Ficinus n'était pas affaibli et malade, si Mercatus n'était pas inquiet à son sujet, s'il n'avait pas déjà eu auparavant l'illusion de sa visite d'outre-tombe. Voilà ce qu'il nous importait de savoir, car si les choses se sont passées ainsi, il n'y a pas à s'étonner beaucoup du

Digitized by Google

récit suivant, que je trouve dans le livre de M. Brière de Boismont :

« Les illustres amis, après un long discours sur la nature de l'âme, convinrent que celui des deux qui mourrait le premier apparaîtrait au survivant, si cela était possible, et l'informerait des conditions de l'autre vie. Quelque temps après, il arriva que, tandis que Michel Mercatus, l'aîné, étudiait la philosophie de bon matin, il entendit tout à coup le bruit du galop d'un cheval qui s'arrêta à la porte, et il reconnut la voix de son ami Ficinus, qui criait : *O Michel, Michel, toutes ces choses sont vraies.* Surpris de ces paroles, Mercatus se leva et courut à la croisée. Il aperçut son ami qui tournait le dos ; il était vêtu de blanc et monté sur un cheval de même couleur. Mercatus l'appela et le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il disparut. Bientôt il reçut la nouvelle que Ficinus était mort à Florence à l'heure de l'apparition. La distance qui les séparait était considérable. » (*Des Hallucinations*, 335.)

Le même auteur rapporte d'autres histoires analogues. Qui n'en a entendu raconter ? et qui n'a fait la remarque qu'en dépit des assertions étonnantes qui y figurent, il y a toujours quelque chose de louche dans ces récits, quelque chose qu'on voudrait savoir et qu'on ne tire jamais au clair ? Or ce quelque chose est précisément ce qui métamorphose en prodige la simple coïncidence ou la naturelle prévision.

Je n'aurai garde de m'arrêter aux rencontres où ne se trouve pas même le piquant d'une mort annoncée lorsqu'elle ne pouvait pas être encore connue. Celles-ci, beaucoup plus fréquentes, rentrent dans la catégorie des hallucinations ordinaires. Je connais une dame

Digitized by Google

qui, ayant perdu une jeune fille qu'elle aimait tendrement, l'a vue revenir auprès d'elle, a passé une demi-heure à ses côtés et n'a pas conservé le moindre doute sur la réalité de cette apparition. Mais c'est le caractère des hallucinations, de nous laisser une impression que rien ne distingue de celle qu'aurait produite le fait lui-même s'il s'était passé en dehors de nous.

Les maisons hantées par les revenants ne présentent pas un problème plus difficile à résoudre. Pour peu qu'on se rappelle que les maisons hantées n'abondent ni dans tous les temps, ni dans tous les pays, et que leurs mystérieux habitants ne se hasardent pas à déranger toutes les personnes, on n'aura pas de peine à comprendre que l'attente des fantômes les suscite, et que certaines imaginations, frappées par de tels récits, ne manquent pas d'entendre la nuit des coups, des sons de pas, des bruits de chaînes, sans parler des spectres qui se montrent en personne et qui viennent accomplir leur office traditionnel. Le jour où l'on m'aura prouvé que le témoin d'une de ces scènes effrayantes n'a eu, ni directement ni indirectement, à aucune époque de sa vie, aucune connaissance ou aucun soupçon de la mauvaise renommée du logis qu'il habite; ce jour-là je prendrai ses revenants au sérieux et je demanderai s'ils ont été exactement fidèles à leur rôle particulier, ou s'ils n'ont eu que le caractère banal des apparitions qui figurent dans tous les livres, qui meublent toutes les mémoires et que l'aspect de telle masure, de telle salle antique, de tels portraits et telles tapisseries est propre à déterminer.

Les phénomènes de la seconde vue, et particulièrement celui qui consiste à voir près de soi un autre soi-

Digitized by Google

même, appartiennent à la catégorie des hallucinations les plus aisées à concevoir. Cela est si vrai, que certains pays en ont le monopole. C'est surtout dans les montagnes de l'Écosse que le fameux présage de mort se montre, et l'on peut croire que ceux qui l'aperçoivent ont leurs raisons pour cela ; sans qu'ils s'en rendent compte, ils sont dirigés sans doute par l'instinct secret de leur état de maladie ou par la prévision d'un danger qu'annoncent des signes précurseurs. Puis, on ne nous parle pas des gens qui se sont vus et qui se portent à merveille, non plus que de ceux qui se porteraient à merveille s'ils ne s'étaient vus. Quant aux personnes qui voient à distance la mort de leurs voisins, indépendamment de l'explication que pourrait fournir le magnétisme animal où se produit un phénomène identique, on réduirait sans doute beaucoup les proportions du prodige, si l'on consentait à tenir compte des visions erronées d'abord, et ensuite de celles qui s'appuient innocemment sur des conjectures fondées.

Il faut donc en revenir, pour toutes ces anecdotes de fantômes et de seconde vue à l'opinion qu'indiquait Augustin, dans sa réponse à l'évêque Évode : « A l'égard des visions, même de celles où l'on apprend quelque chose de l'avenir, il n'est pas possible d'expliquer comment elles se font, à moins de savoir auparavant comment se fait tout ce qui se passe en nous quand nous pensons ; car nous voyons clairement qu'il s'excite dans notre âme un nombre infini d'images, qui nous représentent ce qui a frappé notre vue ou nos autres sens.... Au moment où je dicte cette lettre, je te vois des yeux de mon esprit, sans que tu sois présent, ni que tu en saches rien. »

Digitized by Google

Ce que devinait en partie Augustin, la science moderne l'a démontré et complété. Les hallucinations des mystiques et des sorcières d'autrefois, celles des Écossais à seconde vue, celles des personnes à imagination vive qui sont visitées par des revenants, ont pris place au nombre des faits les moins contestables. Munis de cette observation fondamentale, nous marchons sans étonnement au milieu des visions innombrables que rapporte l'histoire. Celles qui ont un caractère religieux s'expliquent surtout bien aisément. Une apparition de la Vierge crée la grande dévotion aragonaise : *Nuestra Señora del Pilar;* les apparitions qu'a François d'Assise, en 1221 et en 1223, amènent les grandes concessions d'indulgences accordées à l'église de Notre-Dame des Anges; Élisabeth, abbesse de Schonaw, est favorisée de l'apparition des onze mille vierges dont elle retient les onze *mille* noms, et ce qui suit; les amateurs de visions n'auront pas de peine à en faire un long catalogue, même sans recourir à celles de madame Guyon, d'Antoinette Bourignon et de Swedemborg.

Mais tout ceci est décidément au-dessous de la critique. Je m'arrête donc, et je passe à une portion plus grave du même sujet; je veux parler de la sorcellerie et de ce qui s'y rapporte.

La sorcellerie, ai-je dit. Il ne s'agit plus ici de la cabale, de la nécromancie, de l'alchimie, de l'astrologie, et de ces diverses branches du surnaturel diabolique dont j'ai dit quelques mots afin de n'avoir pas à y revenir. La sorcellerie, cette religion du mal, cette manifestation centrale du pouvoir de Satan, exige un exa-

men plus approfondi. Elle occupe le moyen âge entier et le déborde de toutes parts; elle est constatée et combattue par l'Église catholique; elle remplit et souille l'imagination de bien des générations successives. Abordons-la telle qu'elle s'offre à nous, avec son personnel de magiciens, de sorcières, de loups-garous et de possédées, avec son cortége de démons et de sabbats, avec son attirail de pactes, de grimoires, de sortiléges, avec ses maladies, ses morts subites, ses exorcismes, ses procédures, ses aveux et ses effroyables supplices.

Il faut en prendre son parti, peu de faits historiques ont eu l'étendue, la gravité et la durée de celui que nous allons apprécier; il y en a peu de mieux attestés. Pendant un grand nombre de siècles, tout le monde a vu et touché de ses mains les prodiges de la sorcellerie, les savants comme les ignorants. Delancre est un homme éclairé, il pressent deux cents ans à l'avance les découvertes de la géologie moderne; et cependant ce magistrat distingué, intègre, passe sa vie à exterminer les sorciers. Bodin était, sur beaucoup de questions, en avant de ses contemporains; et il écrivait une démonologie. Mathew Hale en Angleterre, Mather aux États-Unis, exprimaient sérieusement les mêmes convictions et manifestaient ainsi la persistance qu'ont eue certaines traditions catholiques chez les peuples protestants eux-mêmes. Quand le dominicain Barthélemy de Lépine écrivait sa dissertation sur les stryges, ce livre devenait le manuel des juges laïques et ecclésiastiques, et tous les contemporains de l'auteur, à commencer par les sorciers qu'il faisait brûler, étaient aussi convaincus que lui des voyages au sabbat, des transformations en

chats et en loups, des infamies commises par les démons et par leurs possédés.

Je vais trop loin toutefois en disant que tous les contemporains de Lépine ou de Delancre pensaient comme eux. Il y a eu quelques exceptions, et elles sont trop honorables pour que je ne m'empresse pas de les signaler. Ponzinibius, Alciat, Lévinius, Pigray, Porta, Montaigne, voilà tout ce que les écrivains érudits en ces matières ont pu réunir de dissidents; deux hommes illustres et trois ou quatre hommes distingués, ce n'est pas trop en présence de la masse énorme de plusieurs générations unanimes! Peut-être aurais-je dû joindre à cette glorieuse élite le pauvre Édeline, docteur en Sorbonne, qui, en plein XVe siècle, osa attaquer de front la croyance aux prodiges des démons; mais les hommes qu'*Édeline* a attaqués sont parvenus à le tuer moralement et à le *flétrir*; leur témoignage (le seul qui nous reste, selon l'usage) le représente comme ayant confessé devant ses juges le pacte qu'il avait conclu avec Satan. A-t-il été calomnié? Est-il devenu fou? Nul ne peut le dire. Le temps n'était pas encore venu où l'on pourrait hasarder impunément une objection contre la conviction universelle.

Cette conviction était confirmée à la fois par les lois de l'Église catholique et par les lois de l'État. A l'exemple des législations promulguées par Constantin, par Constance et par Valentinien, les codes barbares frappèrent de peines terribles les opérations magiques. La loi salique porte que les sorcières qui dévoreront des hommes seront condamnées à huit mille deniers d'amende; or l'amende a été plus d'une fois infligée, car les sorcières se passaient souvent la fantaisie de

manger leur prochain. Rien n'est mieux établi.

Les miracles du diable étaient mêlés alors à tous les détails de la vie nationale. Si l'on élevait un pont, une cathédrale, le diable y mettait toujours la main; si quelque homme supérieur venait à paraître, s'il acquérait un grand pouvoir, de grands biens ou une grande réputation, c'était en vertu d'un pacte contracté avec Satan. Cela est si vrai, qu'il en est resté quelque chose, et qu'ensuite aujourd'hui nous avons de la peine à croire qu'Albert le Grand ou Raymond Lulle n'aient pas été des sorciers! Certains papes ne furent pas plus épargnés par leurs contemporains, et je ressens quelque satisfaction à noter aussi que certains adversaires de la Réforme ont passé parmi les leurs pour de vrais suppôts de Satan, à cause de l'habileté qu'ils déployaient contre le protestantisme. Palma Cayet, auteur de la *Chronologie novennaire*, avait vendu son âme à condition que l'esprit malin le rendrait vainqueur dans ses disputes avec les ministres protestants. Comment en douter? Après sa mort, on trouve le contrat signé de son sang, et comme le diable avait emporté son corps, on fut obligé de mettre de grosses pierres dans son cercueil!

Ces croyances se sont prolongées jusqu'à la fin du XVIIe siècle; je devrais dire jusqu'au XVIIIe, jusqu'au XIXe. En 1750, on a brûlé à Wurtzbourg une religieuse qui se prétendait sorcière et qui avouait qu'elle avait donné la mort à plusieurs personnes, d'ailleurs très-bien portantes. En 1823, la cour prévôtale de la Martinique a condamné le nègre Raymond aux galères à perpétuité pour avoir usé de sortiléges et de maléfices. Cependant il est permis d'affirmer que l'ordon-

Digitized by Google

nance rendue par Louis XIV en 1682 a marqué le terme véritable de la période des sorcelleries. A partir de ce moment, les exécutions judiciaires ont cessé, et la superstition déjà fort affaiblie a achevé de perdre les forces que lui prêtaient encore l'émotion des procès et la publicité des témoignages. Depuis lors les usages qui manifestaient son empire se sont effacés successivement; les corps de métiers, par exemple, ont renoncé aux étranges cérémonies, aux parodies infernales que plusieurs d'entre eux associaient à l'admission des nouveaux compagnons. L'esprit moderne enfin a signifié à tous son avénement. Sera-t-il vaincu et nous ramènera-t-on au moyen âge? Je ne le pense pas; mais je crains que nous n'ayons l'art d'associer les négations impies de notre siècle aux crédulités non moins impies des siècles passés. Les transactions de ce genre ne sont pas difficiles à conclure; il n'y a que la restauration des croyances bibliques qui puisse triompher à la fois des sceptiques qui nient le diable et des superstitieux qui le dénaturent.

Les croyances bibliques ont déjà fait leurs preuves sous ce rapport. Un moment dominées par la tradition si profondément empreinte dans les âmes, elles ont fini par détruire partout et sans retour la foi aux sortiléges. Si les nations protestantes ont eu d'abord des procès de sorcellerie comme elles ont eu d'abord aussi des lois intolérantes, elles n'ont pu se soustraire à l'action des Écritures qui, triomphant peu à peu des idées servilement reçues, ont mis à néant les théories de persécution et de possession qui leur sont contraires. Maintenant l'œuvre est accomplie, et sauf l'exception d'un pays à réforme incomplète, la Suède, où l'on est

Digitized by Google

encore en arrière sur l'un et l'autre point, sauf l'exception de quelques individualités bizarres comme il y en a toujours eu et comme il y en aura toujours, le protestantisme s'élève tout entier contre les théories dont on tente aujourd'hui chez nous la restauration dévote. Chez lui, ce ne sont pas les chrétiens, mais les déistes, c'est-à-dire ceux qui repoussent l'autorité absolue de la Bible et qui répudient ainsi le symbole protestant, ce sont eux seuls qui travaillent à ramener l'humanité en arrière en propageant sous diverses formes la foi aux merveilles et aux révélations des Esprits.

Il y a loin de cette position que mon livre mettra peut être en lumière à la terrible procédure que les juges de la Nouvelle-Angleterre dirigeaient au XVIIe siècle contre les prétendus sorciers de Salem. Le doute à l'égard du surnaturel diabolique n'existait alors que dans un petit nombre d'intelligences d'élite; presque tous les émigrés religieux qui venaient de fonder les futurs États-Unis avaient emporté avec eux les traditions de l'ancien monde. Aussi vit-on à Salem des hommes honorables, éclairés, consciencieux, transformer les phénomènes nerveux ou fluidiques en preuves incontestables de possession, et déclarer (dans le pays qui devait donner le jour à Francklin!) que la foudre elle-même est dirigée par les démons.

Mais c'était le dernier effort d'un préjugé expirant. Les scènes de Salem laissèrent une impression que rien n'effaça depuis et qui s'est prolongée jusqu'à notre temps. On se mit à réfléchir, on lut la Bible, on s'étonna de n'y trouver ni sorcellerie, ni possession par voie de contagion matérielle, ni sorts jetés, ni démons maîtres de nos vies et de nos destinées. L'opinion des

Digitized by Google

chrétiens se forma alors graduellement; rien ne pourra les faire rétrograder. L'imagination se trouble à la pensée de l'état épouvantable auquel nous serions descendus sans la Réforme, en d'autres termes, sans l'appel aux Écritures. Bien loin d'être en progrès sur l'époque antérieure, le XVIe siècle avait été signalé par une recrudescence de foi à la magie et aux sortiléges. On ne se contentait plus de brûler des sorciers, on brûlait aussi de pauvres animaux accusés du même crime; un chien-sorcier était condamné en Écosse, un coq-sorcier était condamné à Bâle, et on plaçait avec lui sur le bûcher son *œuf de coq!* Quelques années plus tard, on jugeait solennellement à Lyon un paysan qu'on accusait d'avoir déterminé la fonte des glaces par ses maléfices, afin de faire emporter le pont de pierres! Jusqu'où serait-on allé dans cette voie, si la Bible n'avait pas reparu?

L'influence du saint livre ne se fit pas sentir seulement aux pays protestants. L'Europe entière avait subi une révolution bienfaisante, bienfaisante même pour ceux qui la maudissaient. On commença dès lors à marcher partout dans une direction qui s'éloignait toujours plus du moyen âge, et l'on s'en trouva si loin en 1682, que Louis XIV put réformer toute la législation relative à la sorcellerie, à la suite de la scandaleuse affaire de Lahaye-Dupuis. On avait vu là plus de cinq cents personnes compromises par le zèle aveugle du parlement de Rouen, où dominaient encore les doctrines traditionnelles; un pauvre épileptique avait été métamorphosé en possédé et même en magicien; enfin une vingtaine de condamnations capitales avaient été prononcées. L'opinion s'émut, les pièces du procès furent

examinées et discutées, le jour se fit sur les faits soi-disant surnaturels, et la déclaration royale vint clore, en dépit du parlement qui protesta jusqu'au bout, un régime abominable qu'on voudrait ressusciter aujourd'hui.

Mais mon intention n'est pas de raconter comment ce régime a disparu; je peux dire ce qui s'est passé pendant sa durée et me placer résolûment en face de la sorcellerie dans son bon temps. Essayons.

Elle se manifestait à deux signes éclatants entre tous et dont j'aurai à m'occuper principalement : les aveux des sorciers, les possessions. C'était par milliers que se reproduisaient chaque jour les déclarations les plus précises et les plus circonstanciées; l'un était allé maintes fois au sabbat, avait égorgé ou crucifié là des enfants, il y avait dit la messe avec Satan, il y avait participé aux actes les plus infâmes; l'autre s'était transformé en loup, il avait eu des pattes, du poil, il avait déchiré et dévoré un grand nombre de personnes. Quant aux possessions, elles n'étaient pas moins démontrées; des phénomènes extraordinaires et à peu près uniformes se manifestaient dans les couvents de femmes; les religieuses rapportaient avec détail leurs visions, leurs tentations, leurs crimes; elles se livraient à des convulsions inouïes, elles exécutaient des tours de force, elles sentaient en elles la présence matérielle des démons.

Telles étaient les deux grandes preuves de la sorcellerie. Rien n'était d'ailleurs plus varié que ses procédés et plus effroyable que ses résultats. Je ne saurais écrire un traité technique sur la matière; une courte esquisse peut seule trouver ici sa place naturelle.

Laissons de côté la distinction entre la magie blan-

Digitized by Google

che qui passait pour innocente et la magie noire qui ne l'était pas; c'est de cette dernière exclusivement que nous avons à nous occuper; elle faisait remonter à Salomon l'invention de ses clavicules, et l'anneau magique de ce grand magicien était le plus célèbre des talismans! Par malheur, ceux qui ont prétendu le posséder se sont fait illusion; l'anneau incomparable repose dans le tombeau de Salomon, au milieu des îles de l'océan Indien! Il est plus facile de se procurer de la peau de hyène qui rend invulnérable, du sang de chien noir qui écarte un moment les démons importuns; des émeraudes, des crapauds desséchés qui rendent aussi de petits services. Les mots *agla* et *abracadabra* ne sont pas non plus à dédaigner. Le carré magique possède une vertu reconnue; comment résister à des chiffres arrangés de telle manière que la somme soit toujours égale dans quelque sens que se fasse l'addition! J'en donnerai ici un modèle, au risque de divulguer de funestes secrets :

5	10	3
4	6	8
9	2	7

Les baguettes magiques, les miroirs magiques, les coupes magiques figuraient à leur tour dans l'arsenal des sorciers, sans oublier les armes enchantées, les

bagues constellées, les têtes d'airain qui donnaient leur avis dans les occasions importantes; les anneaux d'invisibilité; mais ce n'étaient là que les armes courtoises, les menues recettes du métier. Quiconque prétend toucher le vrai fond de la sorcellerie, doit faire connaissance avec les pactes, avec les évocations, avec les maléfices, avec les onguents pour aller au sabbat.

Les pactes (j'entends les pactes explicites et réguliers) se faisaient avec des cérémonies affreuses; on commençait par renier son baptême et par commettre des profanations de tout genre; puis on signait un contrat en bonne forme, auquel le diable, à entendre les sorciers, ne manquait jamais d'apposer sa griffe. En vertu de cette promesse bilatérale, le sorcier donnait son corps et son âme, et le diable, de son côté, s'engageait à obéir tantôt pendant un certain nombre d'années, tantôt pendant la vie entière du contractant, tantôt pendant un temps indéfini, et quels que pussent être les détenteurs futurs du parchemin.

Les évocations étaient de redoutables formules, fort différentes de l'innocent *hax, pax, max* qui guérit la morsure des chiens enragés, ou du *pater du sang* qui ferme les blessures. Il s'agit ici d'appeler les démons. J'emprunte à M. Louandre, qui les a condensés en peu de mots (*La Sorcellerie*, 36 à 54 passim), les détails les plus importants sur ce sujet.

A l'imitation des *noms efficaces* qu'employaient les Indiens, et des *lettres ephésiennes* usitées chez les Grecs, les sorciers du moyen âge avaient forgé des phrases cabalistiques où figuraient pêle-mêle des mots latins, grecs et hébreux plus ou moins défigurés. Ils y avaient joint des expressions empruntées à la liturgie, et s'é-

Digitized by Google

taient fait ainsi une langue inintelligible, un argot infernal. C'est ainsi que l'on composait les *grimoires*. L'un des plus célèbres a été attribué au pape Honorius; on lui donnait indifféremment le nom de *mystère des mystères* (*arcanum arcanorum*) et celui de *gramarium*, d'où vient sans doute le terme grimoire.

Après avoir nommé l'Esprit qu'on sommait de comparaître, et avoir invoqué le nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, on ajoutait : « Je t'en conjure au nom du grand Dieu vivant, Adonaï, Tétragrammaton, Jéhovah, Tétragrammaton, Jéhovah, Tétragrammaton, Adonaï, Jéhovah, O Theos, Athanatos, Adonaï, Jéhovah, O Theos, Athanatos, Ischyros, Athanatos, Adonaï, Jéhovah, O Theos, Sadaï, Sadaï, Sadaï, Jéhovah, O Theos, Athanatos, Tétragrammaton, à luceat, Adonaï, Ischyros, Athanatos, Athanatos, Ischyros, Athanatos, Sadaï, Sadaï, Sadaï, Adonaï, Sadaï, Tetragrammaton, Sadaï, Jéhovah, Adonaï, Éli, Agla, Éli, Agla, Agla, Agla, Adonaï, Adonaï, Adonaï. » On terminait en nommant de nouveau le démon évoqué, et en le menaçant des peines dont l'ange Michel punirait sa désobéissance. On joignait à la prononciation du grimoire certaines pratiques particulières. On sacrifiait des chats, des chiens, des poules noires; on portait sur soi de la corde de pendu; on cherchait surtout à se procurer des œufs de coq pondus dans le pays des infidèles; on mettait la nappe et on y servait un petit repas offert à Satan; enfin on se mettait à l'abri de ses vivacités en traçant autour de soi le pentacle, ou cercle magique.

Cet exemple suffira. Personne n'ignore, d'ailleurs, qu'on recourait accessoirement à la puissance magique

gle

de certaines heures nocturnes, de certains rayons de la lune ou des étoiles, de certaines plantes et de certains animaux ; les herbes vénéneuses et les cyprès, les serpents, les hiboux et les crapauds, les débris de cadavres, et particulièrement ceux de suppliciés, figuraient au premier rang parmi les ingrédients efficaces; il n'était pas mal non plus d'y joindre des enfants nouveau-nés, et d'écorcher soi-même avec ses dents les couleuvres et les crapauds.

J'essaye de sourire; mais, en vérité, ce qui domine en moi c'est le dégoût; il y a dans ce matérialisme abominable, dans cette action des formules, dans cet abus effroyable du nom de Dieu, dans ce mélange des objets les plus saints et des objets les plus immondes, quelque chose de hideux qui me révolte et me consterne. Je me sens bien en plein moyen âge; je reconnais l'atmosphère malsaine que tant de générations ont été condamnées à respirer.

Les maléfices avaient le même caractère que les évocations et les pactes. Je ne parle pas des simples philtres destinés à produire l'amitié ou l'amour, de l'alphabet sympathique, des petites figures de cire nouées par un cordonnet, des liqueurs dans la composition desquelles entrait l'ambre gris, la *pomme d'or*, et la racine d'*emila campana* cueillie la veille de la Saint-Jean. La sorcellerie, qui ne s'occupait de philtres qu'à ses moments perdus, avait pour but spécial de nuire; il faut donc s'attacher à cette œuvre principale, à ses sorts jetés et à ses envoûtements.

Les *bergers* (qui, comme on sait, avaient coutume d'être sorciers de père en fils) desséchaient les pâturages, changeaient les agneaux en loups, répandaient

Digitized by Google

à leur gré les épizooties, et possédaient en outre la formule seule capable de réparer leurs méfaits; cette formule en l'honneur du sel : « Sel qui es fait et formé au château de Belle, sainte Belle Élisabeth, au nom de Désolet Soffé portant sel, sel dont sel, je te conjure.... Sel je te jette de la main que Dieu m'a donnée; grappin je te prends, à toi je m'attends. »

Mais ce n'était rien encore de disposer de la vie des animaux; les sorciers avaient des maléfices contre les hommes et savaient les moyens d'en suspendre l'action ou d'en assurer le succès. L'envoûtement se pratiquait tantôt au moyen de fruits, tantôt au moyen de pauvres bêtes auxquelles on donnait le nom de l'ennemi qu'on voulait faire souffrir ou mourir; les coups qu'on leur portait étaient ressentis par la personne ainsi représentée. Mais la méthode la plus ordinaire consistait à faire une petite image de cire; on la baptisait; puis, on la piquait au cou et à la tête avec une aiguille en même temps qu'on la rapprochait du feu. Dès les premières piqûres, l'envoûté devenait malade. Quand la statuette avait achevé de fondre, il mourait. Quelquefois on avait soin de maltraiter auparavant la statuette de diverses manières; elle était jetée à l'eau, pendue, étouffée, enterrée, autant de tortures ajoutées à la maladie et à la mort! Les affaires d'envoûtement ont été nombreuses au moyen âge. Les rois et les papes ont été particulièrement exposés à ces attaques qui leur semblaient souvent fort redoutables.

Les onguents pour le sabbat termineront la liste des procédés magiques qui méritent, selon moi, une mention. Ces onguents avaient été fabriqués au sabbat dans une grande chaudière où Satan avait placé des cra-

Digitized by Google

pauds, des couleuvres, des balayures d'autels, de la limaille de cloches, et des enfants coupés par morceaux. Il en faisait des onctions aux assistants et leur en distribuait ensuite de petits pots qui servaient à les amener aux prochaines assemblées. Il suffisait, en effet, de s'en frotter les bras, les poignets et la plante des pieds, pour s'envoler aussitôt au haut de la cheminée où l'on trouvait un démon prêt à transporter le sorcier à travers les airs.

Ce qu'on voyait et ce qu'on faisait ensuite, je ne le décrirai pas, car il est des choses que nos plumes modernes doivent s'interdire quoiqu'elles remplissent tous les livres et toutes les têtes au moyen âge. Je renverrai à saint André (*Lettres sur la magie*, 320 et suiv.), qui a pris la peine de dépouiller lui-même le dossier de la grande affaire de Lahaye-Dupuis. On y trouvera sur ces hideux mystères des détails authentiques et officiels. Je n'ose en reproduire que ce qui suit :

« Il doit y avoir quatre sabbats généraux, qui doivent se tenir dans les quatre saisons de l'année. Le plus solennel de tous est celui de la veille du jour de saint Jean-Baptiste ; on y distribue la graisse et la poudre de maléfice. Le sabbat particulier doit se tenir deux fois par semaine, le lundi et le vendredi. Tous les sorciers doivent comparaître aux assemblées générales. Ce sont là les grandes assemblées du diable. Il y est assis sur son trône ; il y reçoit la foi et l'hommage de ses sujets ; il leur fait rendre compte de leurs actions et des maléfices qu'ils ont faits.... Chaque sorcier porte son herbe au sabbat ; l'un de la fougère, l'autre du gui.... J'oubliais de vous dire, qu'outre la danse particulière qui se fait ordinairement dos à dos et par où commence

Digitized by Google

le sabbat, il y en a une générale où tous les sorciers dansent à la ronde, comme font nos villageois les jours de fête et de cérémonie, au milieu de laquelle le diable se trouve, tantôt sous la forme d'un grand homme noir ayant des cornes sur la tête, tantôt sous celle d'un bouc ou d'un chien. La danse finie, le diable s'accoude sur une table et reçoit les hommages des danseurs qui vont les lui rendre les uns après les autres, ayant tous à la main des chandelles de poix noire allumées.... Il ne répond aux requêtes de ceux qui veulent s'engager avec lui qu'à la troisième ou quatrième fois qu'ils vont au sabbat.... Il leur fait alors renier chrême et baptême, les fait renoncer à Jésus-Christ et à son Église; et pour les confirmer dans leur nouvelle croyance, il imprime sur l'une des parties de leur corps la marque de l'ongle d'un petit doigt de l'une de ses mains, marque qu'il rend insensible.... Il les marque jusqu'à trois fois, en trois différents temps, en trois endroits différents. C'est à la troisième que le sorcier, qui doit avoir au moins vingt-cinq ans, s'engage et fait son dernier vœu, duquel il ne peut point se relever.... »

Voilà les faits principaux; quel est le moyen d'en rendre compte?

Fontenelle a dit dans son rapport sur la magie *« qu'ils ne peuvent être rapportés à la physique. »* Je suis tout à fait de son avis, si l'on accepte comme point de départ la réalité objective de toutes ces choses; mais si l'on n'accepte pas un point de départ pareil, si l'on demande aux impressions subjectives l'explication de tant d'étranges aveux, on s'aperçoit que le mot de Fontenelle, trop souvent répété depuis par d'autres académi-

Digitized by Google

ciens, est on ne peut plus inexact et dangereux ; le surnaturel apocryphe n'a pas de meilleur appui. Étudions la sorcellerie, et nous découvrirons que rien ne sort ici du domaine de la physiologie et de la physique, des effets nerveux et des fluides.

Il convient d'éliminer d'abord les fraudes et les contes à dormir debout.

Quant aux fraudes, elles ont été bien plus nombreuses qu'on ne le dit, et j'en donnerai une preuve illustre à la fin de ce chapitre en analysant la procédure de Loudun. Mais comme les documents que nous possédons sur cette affaire nous font défaut pour la plupart des autres, comme il est certain, d'ailleurs, que les aveux des sorciers écartent le soupçon de mensonge dans la plupart des cas, je me contente de faire mes réserves et je passe outre.

Les contes absurdes ne méritent pas non plus une longue réfutation, car ils se réfutent tout seuls. Je n'en parle guère que pour m'étonner de l'aisance avec laquelle les champions du moyen âge se meuvent au milieu de ces historiettes. Tout leur est bon : traditions des pères, crédulités des siècles ignorants, superstitions des peuples sauvages, surnaturel païen, juif et musulman, exagérations de voyageurs, anecdotes de journaux. Quand on ouvre leurs livres, on a le sentiment d'être tombé sur des recueils d'Anas, ou sur les hauts faits des ogres et des Barbes-Bleues, inventés pour l'amusement de la jeunesse.

> Si Peau-d'Ane m'était conté,
> J'y prendrais un plaisir extrême.

Mais pour que Peau-d'Ane me plaise, il ne faut pas

qu'il soit transformé en article de foi ; l'argumentation théologique qu'on y mêle me gâte un peu la naïveté du récit. Je trouverais assez drôle l'idée d'une sorcellerie polaire et d'une sorcellerie montagnarde, l'une favorisée par l'aplatissement du globe terrestre qui permet l'écoulement plus facile des émanations fluido-sataniques qu'il contient, l'autre favorisée par le rapprochement de ces régions élevées où circulent d'autres influences du même genre ; mais quand on me dit cela sérieusement, je me demande à qui on en a, et jusqu'à quel point il sera nécessaire d'entrer dans des discussions pareilles en comparant l'abondance relative des sorciers sur les hauts alpages de la Suisse et dans les plaines de la France ou de l'Italie. L'histoire des lamas qui s'ouvrent le ventre et qui le referment ensuite miraculeusement m'avait paru assez amusante dans le livre du père Huc ; mais elle perd tout son charme à mes yeux dès qu'elle figure parmi les preuves de M. de Mirville, à côté de la lutte des barques tirées par les génies, à côté des hommes invisibles et des autres merveilles qui « courent les rues » en Chine, au dire des missionnaires catholiques. Je pouvais accepter, sans m'en étonner beaucoup, la crédulité de ces missionnaires qui ne se doutent ni des faux ventres, ni des cordes tendues sous l'eau, ni surtout de l'absurdité des mille rapports auxquels ils prêtent une oreille trop complaisante ; je me sens plus rebelle vis-à-vis des docteurs dont les traités *ad hoc* ramassent toutes ces niaiseries, les rangent en bataille contre la raison et contre l'Évangile, et s'en servent pour réhabiliter au milieu de nous les croyances, les institutions, les persécutions d'un temps odieux.

Écartant donc ces tristes recueils de fables puériles

Google

au niveau desquelles la discussion ne doit pas descendre, je demeure en présence des seuls faits qui aient de la consistance et de la valeur : les aveux et les possessions.

Il est une manière de les expliquer physiquement, que je ne rappelle ici que pour mémoire. Les corpuscules, on l'a vu, étaient devenus à une certaine époque l'explication universelle. Quand on avait parlé des atomes ou esprits qui se détachent de tel ou tel objet, on pensait avoir résolu toutes les difficultés. Un magicien fait périr les bestiaux, ce sont les corpuscules! un bouquet communique une sorte de possession, les corpuscules!

Ce que j'ai à dire est moins merveilleux. Je montrerai que les aveux de sorcellerie et les marques de possession ont leur source principale dans l'hallucination diurne et nocturne, surtout dans les rêves. Je montrerai aussi que la torture, que l'orgueil, que l'influence des drogues employées, qu'enfin l'action fluidique rendent un compte suffisant de tout ce qui s'est passé au moyen âge.

Il est évident d'abord que dans la plupart des aveux la chose confessée n'a pu avoir aucune réalité objective. En vain les aveux sont-ils alors sincères, spontanés, persévérants; le crime dont l'accusé se reconnaît coupable, et pour lequel il va périr en en rappelant avec complaisance les particularités les plus minutieuses, ce crime n'a pas été commis.

Des sorcières avouent qu'elles ont enlevé un grand nombre d'enfants et qu'elles les ont égorgés au sabbat; or il se trouve qu'aucun enfant n'a disparu. Un lycanthrope raconte ses transformations en loup au moyen des pommades magiques dont il se frottait; il a tué ici

Digitized by Google

un jeune garçon, là il a dévoré une femme, plus loin il a sucé le sang d'une petite fille; or il n'a péri dans la contrée ni petite fille, ni femme, ni jeune garçon. Une sorcière décrit son voyage au sabbat; or on a pris soin de l'attacher dans son lit et on ne l'a pas perdue de vue un seul instant.

« Le sieur de Joanissena, écrit Delancre, ayant attaché sa servante à la jambe bien serrée, elle étant auprès du feu, une nuit qu'elle devait aller au sabbat, tout aussitôt qu'elle faisait le moindre semblant de dormir, il l'éveillait rudement. Néanmoins le diable trompa le maître, car elle fut au sabbat, confessa y avoir été, et lui en dit toutes les particularités, confirmées par une infinité d'autres qui étaient allés en même temps » (*Tableau de l'inconstance des mauvais anges*, 67.) Les historiens rapportent beaucoup de faits analogues, mais aucun qui soit aussi frappant, car ici la sorcière a été tenue éveillée, ce qui n'a pas empêché l'hallucination. Je suis moins étonné de ce qui arriva à celle dont parle le docteur Calmeil (I, 229): « Elle s'engagea à aller au sabbat en plein jour, et devant tout le monde, à la condition qu'on lui permettrait de se frotter le corps avec une certaine pommade dont l'emploi lui était familier. On ajoute qu'aussitôt que l'opération fut achevée, elle tomba comme morte, et qu'elle n'en soutint pas moins, après avoir passé plusieurs heures roide et dans la plus parfaite immobilité, qu'elle revenait du sabbat et qu'elle avait été témoin de tout ce qui s'y était passé. »

Comment douter que le phénomène entier ne s'accomplisse dans l'imagination des prétendues sorcières? Gassendi chercha à en donner un jour la démonstra-

Digitized by Google

tion directe. Il prit des paysans, qu'il oignit lui-même d'une pommade à laquelle il attribua devant eux la propriété de transporter au sabbat. Effectivement ils s'endormirent (il y avait de l'opium dans la pommade), et à leur réveil ils ne manquèrent pas de raconter avec pleine conviction les scènes différentes auxquelles ils venaient d'assister.

Au reste, cela était bon au temps de Gassendi. Aujourd'hui on pourrait employer tous les onguents et en frotter tous les paysans de notre pays, il est probable qu'aucun d'eux ne ferait le voyage. C'est qu'à présent les esprits ne sont plus exposés à l'action presque irrésistible d'une croyance et d'une excitation générale. La croyance même ne suffirait pas si elle était séparée de l'excitation, et rien ne le prouve mieux que l'effet produit par les grands procès de sorcellerie : dès qu'ils avaient commencé et que l'émotion s'était communiquée, les magiciens et les sorcières se multipliaient à vue d'œil; dès qu'ils étaient terminés et que l'ébranlement moral s'apaisait, on ne rencontrait plus personne qui allât au sabbat.

Mais quand l'excitation et la croyance venaient à coïncider, oh! alors, malheur! Comment les têtes les plus solides auraient-elles résisté à ces hallucinations contagieuses? Figurez-vous des imaginations souillées dès l'enfance par la *Légende dorée* et par des livres analogues circulant seuls à l'exclusion de la Bible; on ne s'entretient que de loups-garous, que de magiciens, que de maléfices, d'enfants emportés au sabbat, de couvents envahis par la possession, d'exorcismes terribles pratiqués pendant des années au grand péril des prêtres qui s'y dévouent; on sait que l'Église sanc-

Google

tionne toutes ces croyances et qu'il n'est pas un théologien qui les mette en doute; que deviendront des hommes habitués à vivre dans un tel milieu, si tout à coup éclate une de ces sombres tragédies qui attestent l'action actuelle de la sorcellerie? Chacun se met à y penser, à en rêver; on soupçonne les autres, on se soupçonne soi-même, les songes et les hallucinations arrivent, et bientôt les habitués du sabbat abondent tellement que les bûchers n'y peuvent suffire; on voit sortir de terre ces armées de sorciers, que le juge Boguet, sous Henri IV, comparait à celle de Xerxès; pas une communauté qui n'ait alors ses énergumènes, pas une église où l'on n'entende des hurlements et des aboiements, pas un village qui ne soit le théâtre de merveilles diaboliques, pas un berger qui manque de devenir magicien.

Ici vient se placer une remarque de saint André (*Lettres*, 319) : « Il n'y a point d'accusé, je veux dire de ceux qui croient être sorciers véritablement, qui ne parle du sabbat comme il en a entendu parler, qui n'en fasse les contes qu'on lui en a faits ou qu'il a lus dans les livres. » Un curé auquel il avait communiqué les pièces relatives à l'affaire de Lahaye-Dupuis, les lui renvoie avec cette observation : « Leur sabbat est fait comme celui de tous les livres, de tous les temps et de tous les pays : ils se graissent tous, et un grand homme noir à cornes les transporte par la cheminée; leur danse, le plaisir du bas métier, les enfants coupés par morceaux, bouillis avec des serpents dans la chaudière, la poudre de maléfice, l'enregistrement écrit par le grand maître avec du sang, le grand bouc, les chandelles noires, tout cela va partout du même train. » (343.)

Google

Les variantes, aussi connues que le texte, consistaient en ceci, que certaines sorcières allaient au sabbat sur un manche à balai, et que dans chaque pays elles employaient les termes locaux. Celles de Savoie se nommaient *Éryges*, et nommaient le diable la *pute-bête;* mais cela ne changeait rien au fond des choses, et chacun retrouvait exactement dans ses rêves ce qu'il avait appris par la tradition.

Quant aux lycanthropes, leur leçon n'en est pas moins bien faite. Ils ont tous couru les bois changés en loups; ils ont attaqué et dévoré des enfants, et ils conservent encore un grand goût pour la chair humaine. Quelques-uns ont des peaux de loups dont ils se revêtent, d'autres n'ont pas besoin d'endosser ce costume; mais la différence est petite, et s'il est réellement arrivé quelquefois que des enfants ont été égorgés et en partie dévorés par ces malheureux, c'est ce qui se passe aujourd'hui encore. Il y a des idiots dont les accès de fureur produisent des résultats analogues.

J'ai prononcé le mot d'idiots; il est en effet des loups-garous et des sorcières chez lesquels l'ébranlement nerveux avait le caractère d'une véritable maladie. Si quelqu'un doutait encore de la nature purement subjective du phénomène, s'il ne lui suffisait pas d'avoir vu des lycanthropes dévorer des victimes imaginaires, ou des sorcières que l'on bat et que l'on pince pendant leur sommeil faire entrer dans le récit de leur course nocturne les mauvais traitements qui leur ont été infligés ainsi, j'inviterais ce douteur à parcourir l'histoire des signes morbides qui ont accompagné souvent la possession et qui en dénoncent l'origine.

M. Calmeil prouve très-bien que l'ermite de Saint-

Digitized by Google

Bonnot, brûlé comme loup-garou en vertu d'un arrêt du parlement de Dôle, que Pernette Gandillon, son frère et son neveu, condamnés quelques années après, étaient de vrais fous furieux, absolument semblables à ceux que nous mettons aujourd'hui dans nos maisons d'aliénés (I, 279 et suiv., 314 et suiv.). Il montre, par l'histoire de la fameuse possédée de Vervins, que c'était une pauvre femme atteinte d'hystérie et de catalepsie (264), exorcisée en grande cérémonie à Laon, sur un immense échafaud qu'entouraient des flots de catholiques et de protestants prêts à entrer en lutte et criant les uns au miracle, les autres à l'imposture. Interrogée par le prince de Condé et par Charles IX, Nicole Aubry raconta plusieurs circonstances qui accusaient un état maladif; elle tombait du haut mal et perdait connaissance pendant des heures entières; à la suite de ses accès, elle demeurait sourde, muette, paralysée, pelotonnée sur elle-même. Après son retour à Vervins, Nicole se guérit peu à peu.

Convulsions, syncopes, cris, tous les symptômes dont nous avons constaté la nature morbide chez les jansénistes et chez les camisards, nous les retrouvons chez les possédées et chez les sorcières. Nous retrouvons aussi chez elles le fait significatif d'épidémie, qui manifeste la communication de l'ébranlement nerveux. Il est même compliqué d'un autre fait non moins remarquable : la tendance aux hallucinations diaboliques est souvent héréditaire.

Dans les grandes procédures du haut Languedoc, au XVIe siècle, nous voyons figurer Jeanne dont la mère avait été brûlée comme sorcière et qui encore enfant avait été condamnée à assister à ce supplice. Remy,

Digitized by Google

parlant des poursuites qui furent dirigées vers le même temps contre les sorciers de Lorraine, déclare qu'il a souvent opiné ainsi que ses collègues pour qu'on fouettât de tout jeunes enfants en présence du bûcher qui consumait leurs proches. « Mais Satan, dit-il, continuait à les retenir dans ses filets. » Il cite, en effet, Nicole Morele, Dominique Petrone, Matthias et beaucoup d'autres, qui, filles et fils de sorciers, ont visité le sabbat dès leur première jeunesse et n'ont cessé d'y aller depuis lors. Enfin Boguet, énumérant les présomptions légales de sorcellerie, a soin de placer parmi elles la circonstance que l'accusé a eu des sorciers dans sa famille.

Tant il est vrai que les aveux des sorciers ne reposent sur rien, sinon sur les idées fortement empreintes dans leur esprit et en particulier sur celles qui leur ont été communiquées dès l'enfance!

La contagion des sorcelleries et des possessions achève de démontrer notre thèse. M. de Mirville, je le sais bien, voit là une preuve sans réplique de l'action du diable; il ne craint pas de parler de contagion satanique et de foyers d'infection; mais comme nous ne voyons pas que les vrais démoniaques, ceux du Nouveau Testament, infectassent les pays qu'ils traversaient et y fissent naître les possessions par centaines ou par milliers, il nous sera permis de rester fidèle aux notions de simple bon sens qui unissent ces deux idées: épidémie, affection morbide.

Qu'on ne m'objecte pas non plus que les épidémies de ce genre ont cessé. Je répondrais qu'elles renaissent partout où reparaît une croyance du genre de celle qui régnait il y a quelques siècles. Ce qui se passe en Amé-

Digitized by Google

rique a déjà le caractère d'une épidémie; ce qui n'a pas cessé de se passer chez les ascètes musulmans mérite une qualification semblable. Ils se mettent dans un tel état physique et moral, que des visions identiques finissent par se présenter à chacun d'eux, les visions convenues, prévues, et par cela même inévitables.

C'était là précisément ce qui arrivait dans les couvents de nonnes que parcourait jadis une rapide contagion; c'était ce qui arrivait dans les populations envahies tout à coup par la sorcellerie; c'est ce qui arrive encore chez les peuples soumis aux horribles hallucinations du vampirisme. Lors de l'épidémie démonolatrique qui désola le Labourd, les enfants eux-mêmes furent atteints par la maladie et commencèrent à avoir les hallucinations du sabbat. C'était surtout pendant leur sommeil que les pauvres petits se sentaient transportés en l'air par des femmes métamorphosées en chattes. « Deux mille enfants du Labourd, écrit Delancre, présentés au diable au sabbat par certaines femmes qu'ils nomment par nom et prénom, dont la plupart ont été exécutées à mort comme sorcières et les autres en sont à la veille, soutiendraient la réalité de ce transport, sans jamais varier. » (Préface, 4.)

M. Calmeil, qui a réuni tous les détails relatifs à ces enfants, rapporte qu'on les rassemblait par bandes dans les églises, où on avait soin de les tenir, autant que possible, éveillés, et de les garder à vue depuis le commencement jusqu'à la fin de chaque nuit, dans la crainte qu'ils ne fussent enlevés et menés aux assemblées diaboliques. Si par malheur ils succombaient un moment au sommeil, presque aussitôt ils se trouvaient en présence des sensations les plus inconcevables

Digitized by Google

(Calmeil, I, 435). C'est ainsi que, d'après Delancre, Catherine de Naguelle, âgée de douze ans, assurait que, s'étant assoupie, le diable avait saisi l'occasion et l'avait emmenée. Jeanne Abadie assurait qu'ayant veillé plusieurs nuits à l'église avec les autres filles, il lui était arrivé de s'endormir chez elle et qu'elle avait été portée au sabbat. Les descriptions qu'elle faisait de son voyage et des incidents du sabbat épouvantent la pensée et permettent de mesurer la profondeur de la corruption qui régnait alors. Quel temps que celui où les jeunes enfants sont hantés par de semblables images !

J'ai mieux aimé signaler ce trait particulier, que d'imposer au lecteur la fatigante et dégoûtante revue des hallucinations épidémiques qui faisaient le tour des provinces et des communautés religieuses. Provoqué par les sales idées qui circulaient alors et quelquefois même par d'infâmes debauches, l'ébranlement nerveux se manifestait partout sous une forme presque invariable.

Un fait digne de remarque, c'est que le simple récit suffisait souvent pour produire la contagion. Ceux qui rêvent une infection matérielle voudront bien se demander si une narration peut transporter les miasmes sataniques et si elle ne s'adresse pas exclusivement à l'homme moral. L'épidémie par récit s'est présentée très-souvent, j'en suis certain; mais d'ordinaire on n'est pas en mesure d'affirmer que le contact physique ait été absolument impossible. Ainsi, quand la possession de Loudun amène à sa suite celles de Nîmes et de Louviers, on ne saurait prétendre que la communication ne se soit pas opérée de proche en proche. La communication d'Aix à Lille est un peu moins aisée à

Digitized by Google

admettre, et tout indique que le récit seul a passé de la première à la seconde de ces villes. Or, à peine apprit-on dans le cloître de Sainte-Brigitte à Lille l'histoire des ursulines d'Aix, que des symptômes analogues se déclarèrent avec violence (Calmeil, I, 512).

Rien n'est épidémique comme les hallucinations qui se lient au surnaturel infernal. On sait l'histoire de ce bataillon du régiment de la Tour d'Auvergne qui, logé dans une vieille abbaye à Tropea pendant l'occupation du royaume de Naples par les Français, fut envahi par une vision collective. Les soldats avaient été avertis par les habitants qu'ils ne pourraient pas rester la nuit dans l'abbaye, à cause des Esprits qui la hantaient. Effectivement, un chien noir traversa les salles et leur passa sur la poitrine; ils se précipitèrent hors du bâtiment en poussant des cris de terreur. Rien de plus simple, dira-t-on; on avait lâché un chien dans l'abbaye, pour les effrayer! Écoutez jusqu'au bout. La nuit suivante, les officiers voulurent rassurer les soldats en passant la nuit avec eux dans l'abbaye; or à la même heure les mêmes cris retentirent et le même chien fut aperçu par tous les soldats réveillés en sursaut; mais les officiers qui ne s'étaient pas endormis ne virent absolument rien.

Le bataillon de Tropea avait vu le chien noir, comme les sorcières voyaient les scènes du sabbat. Dans ces âmes émues par une idée commune, la vision fantastique s'était transmise avec la rapidité d'une traînée de poudre qui prend feu. On peut d'autant moins en douter, que les symptômes physiques se communiquaient pareillement: les convulsions créaient des convulsions, les aboyeuses donnaient autour d'elles le besoin d'a-

boyer. Je termine par la constatation de ce dernier fait ce que j'avais à dire sur les hallucinations contagieuses de la sorcellerie.

M. Calmeil raconte (I, 503 à 511) les aboiements des femmes d'Amou, près de Dax, en 1613. Il emprunte à Delancre le passage suivant de son *Tableau* : « Nous avons appris qu'elles (les sorcières de la paroisse d'Amou) donnaient deux sortes de maux, l'épilepsie ou mal caduc, et le mal qu'elles appellent mal voyant ou mal de layra.... Quant au mal de layra, c'est chose monstrueuse de voir parfois à l'église, en cette petite paroisse d'Amou, plus de quarante personnes, lesquelles, toutes à la fois, aboient comme des chiens.... Cette musique se renouvelle à l'entrée de chaque sorcière qui a donné parfois ce mal à plusieurs ; si bien que son entrée dans l'église en fait layra, qui veut dire aboyer, une infinité.... »

Delancre annonce que cette dénonciation involontaire a permis de mettre la main sur des sorcières, en fort grand nombre. On connaît si bien la relation qui existe entre les aboiements et la présence de la sorcière qui a communiqué ce mal, que les parents des aboyeuses se hâtent de courir à la rue dès qu'on commence à japer dans leurs maisons ; ils arrêtent la femme qui se trouve alors devant chez eux, et voilà une coupable de plus livrée au zèle des magistrats.

Les aboiements des femmes d'Amou rappellent les miaulements, les bêlements et les ramages qui ont éclaté à Amsterdam, au monastère de Sainte-Brigitte, chez les Filles de Kintorp et en vingt autres lieux. Partout le mal a été transmis, partout il se manifeste dans toute sa force dès que la personne qui l'a transmis

Digitized by Google

approche et avant même qu'on puisse la voir. Delancre en donne des preuves remarquables. Les sorcières, au reste, confessaient ouvertement que le mal de layra avait été donné par elles. La femme Broquéron, qui périt du dernier supplice, en a fait, entre autres, l'aveu formel. On se concertait au sabbat, disait-elle, pour savoir à quelles personnes on inoculerait les aboiements.

J'ai dû insister sur l'hallucination, qui est l'explication essentielle des phénomènes de sorcellerie et de possession; je ne dirai que peu de mots des explications secondaires.

La torture est une de ces explications. Si beaucoup d'aveux ont été faits et maintenus librement, il en est aussi que la crainte a extorqués. Les mêmes inquisiteurs qui arrachaient quelquefois aux chrétiens séparés de l'Église romaine des aveux révoqués ensuite sur l'échafaud, appliquaient leurs procédés aux accusés de sortiléges, et les juges laïques marchaient souvent sur leurs traces. L'art de reconnaître et de torturer les sorciers était devenu la spécialité de certains hommes. Les tourments de la question avaient remplacé peu à peu les autres modes d'information, et beaucoup d'accusés ont certainement consenti de la sorte à des confessions mensongères qui ont ensuite honorablement figuré dans les procès-verbaux tachés de sang où tant de gens vont chercher encore leurs preuves historiques.

Qui ne se méfierait de semblables sources, en lisant dans Boguet les règles à suivre vis-à-vis des sorciers, règles qui semblent empruntées mot pour mot à l'inquisition? Selon Boguet (*Discours sur les sorciers*), on doit jeter l'accusé dans une geôle obscure et étroite, on

Digitized by Google

doit lui imposer les plus douloureuses privations et l'appliquer à la torture. Il veut qu'on y revienne à trois fois, s'il le faut. Il admet le témoignage du père contre le fils et celui du fils contre le père. Il considère surtout comme importante la déposition des enfants. Il veut d'ailleurs qu'on fasse périr les petits sorciers, car le mal des parents se communique à leur lignée; seulement sa miséricorde va jusqu'à étrangler les petits sorciers, au lieu de les brûler vifs.

Quand on parcourt ces règles, si propres à faire regretter le doux et saint régime du moyen âge, on demeure convaincu que l'hallucination n'explique pas tout en matière de sorcellerie, et qu'il faut faire leur part aux chevalets. Il y a telle procédure qui ne laisse aucun doute à cet égard. Je citerai entre autres celle qui fut dirigée en 1598 contre Aupetit, curé de Payas, en Limousin. Il avait tout nié, jusqu'au moment de la torture; mais une fois appliqué à la question, il avoua ce qu'on voulut : il avait adoré le diable; il en avait reçu une poudre noire pour commettre mille forfaits; il avait tué beaucoup de gens et beaucoup de bêtes; il avait fait périr les châtaignes; pour faire venir le démon, il disait : Tyran! tyran! Béelzébuth!

Si la torture n'explique que trop des confessions pareilles, l'orgueil (un orgueil étrange !) donne le mot de beaucoup d'autres aveux. Une possédée, une sorcière jouaient un certain personnage; souvent elles pouvaient espérer que la justice n'interviendrait pas; puis, lorsqu'elle était intervenue, la vanité empêchait la malheureuse de se démentir. Elle avait la satisfaction de faire de l'effet jusqu'au bout. Le père Lebrun raconte l'histoire de la femme Avenel, qui, de son temps,

le

fut brûlée vive à Rouen. Jalouse de certaines dévotes qui étaient fort considérées du curé, elle voulut avoir aussi ses longues audiences, et elle se donna pour experte en sorcellerie. « Je puis vous assurer, disait Lebrun, que le curé lui en apprit tout ce qu'elle en savait. » Quoi qu'il en soit, elle lui persuada qu'elle s'était donnée à Satan, elle finit peut-être par se le persuader un peu à elle-même, tant et si bien qu'on la brûla.

Il serait aisé de multiplier les exemples ; celui-là suffit. Je ne ferai également qu'indiquer une nouvelle cause accessoire qui, avec la torture et la vanité, est venue en aide aux hallucinations pour amener ces aveux dont on s'étonne. Les drogues qu'employaient les sorcières ajoutaient à leur excitation naturelle. Dans la composition de ces drogues entrait le *stramonium*, le *solanum somniferum*, l'*opium* et la jusquiame[1]. De telles substances devaient provoquer un sommeil fébrile, des rêveries et des cauchemars. Personne n'ignore que les magiciens de l'Inde et de l'Égypte ne manquent pas de faire brûler de l'encens et certaines poudres produisant une fumée qui porte au cerveau. Les onctions qui précédaient le voyage au sabbat n'étaient donc pas aussi indifférentes qu'on l'i-

1 Les effets de la jusquiame noire sont extraordinaires. Les journaux du mois d'avril dernier nous racontaient l'accident arrivé à une famille de Lillers (Pas-de-Calais) qui avait commis l'imprudence de manger les racines de cette plante. Ceux qui en avaient goûté tombèrent dans des accès de rires frénétiques, de danses, de contorsions; les uns semblaient être fous, les autres se laissaient aller au sommeil ; un des membres de la famille était devenu roide, et tout son corps avait pris une apparence cadavérique.

magine ; elles n'influaient pas seulement sur l'imagination, elles produisaient un effet physique. M. Louandre rapporte (*La Sorcellerie*, 98) que les médecins du pape Jules III voulurent éprouver sur une femme attaquée d'une maladie nerveuse une pommade trouvée chez un sorcier ; elle dormit trente-six heures de suite, et à son réveil elle raconta une foule d'hallucinations étranges. Des faits analogues se sont fréquemment reproduits.

Enfin ce qui, dans les faits de sorcellerie, ne doit pas être porté au compte de l'hallucination, de la torture, de la vanité, ou des drogues, il faut l'imputer à l'action fluidique. On sait ce que j'entends par ce mot, et que je désigne ainsi la force physique, quelle qu'elle soit, qui se manifeste dans les expériences du magnétisme animal, de la biologie et des tables tournantes. Or, on rencontre fréquemment chez les possédées et chez les sorcières des phénomènes qui rappellent trait pour trait les effets du fluide nerveux. Prenons pour exemple la possession qui éclata au XVIIe siècle chez les religieuses d'Auxonne.

« Elles entraient, dit M. Calmeil, en extase ou dans le somnambulisme, tantôt au commandement des exorcistes, tantôt à l'heure précédemment indiquée par leurs compagnes d'infortune. L'évêque de Châlons, ayant commandé au démon qui possédait la nommée Denise de suspendre la sensibilité de cette fille et de la rendre inaccessible à la souffrance, on put enfoncer une épingle sous la racine de l'ongle sans obtenir un signe de douleur. » (II, 134.)

D'autres nonnes tombaient aussi dans l'engourdissement et dans l'insensibilité. Pendant leurs accès de somnambulisme, elles se signalaient par des tours

Digitized by Google

incroyables de force et de souplesse. Lorsqu'on exorcisa la sœur Catherine, elle parut la tête renversée, les yeux ouverts, la prunelle absolument retirée sous la paupière supérieure. Ces filles avaient alors une certaine intelligence du latin. Elles témoignaient avoir connaissance des pensées secrètes, et elles obéissaient aux commandements non exprimés. Elles parvenaient au fameux *état de mort*, suspendant les mouvements du cœur et les pulsations artérielles.

Qui ne reconnaîtrait là les principaux effets du magnétisme animal? Or ce magnétisme se retrouve dans toutes les sorcelleries antiques et modernes; il y a longtemps certes qu'il s'est donné des allures surnaturelles, tout agent physique qu'il est. Remontez jusqu'aux pratiques des anciens sorciers indiens ou égyptiens, vous y trouverez des passes, des assoupissements provoqués, des clairvoyances, tous les effets de cette force que nous nommons, pour abréger, fluide nerveux. Et l'Égypte moderne vous les montrera comme l'Égypte ancienne; nous avons déjà remarqué à quel point les traits essentiels du magnétisme et de la biologie se retrouvent dans les expériences de sorcellerie que M. Léon de Laborde a faites au Caire.

On insiste néanmoins, on soutient que plusieurs prodiges constatés des magiciens et des possédées ne peuvent rentrer dans aucune des explications naturelles que nous avons empruntées aux hallucinations d'abord, et ensuite aussi aux erreurs du témoignage, à la fraude, à la crainte de la torture, à l'action de certaines drogues, à celle du fluide nerveux. Les prodiges, s'écrie-t-on, sont des prodiges, et demeurent tels en dépit de toutes les explications.

Digitized by Google

De quels prodiges veut-on parler? Ce n'est pas sans doute des développements extraordinaires de force et de souplesse qui ont accompagné constamment l'épidémie des nonnains. Nous avons déjà vu que ces contorsions, ces tours d'adresse, ces hurlements, ces miaulements, ces danses maniaques, ces rotations prolongées, sont les symptômes de certains états nerveux. Quant aux religieuses qui font l'arbre droit, qui grimpent aux murs et qui en descendent la tête en bas et les pieds en haut, qui se courbent en arc, qui courent sur les toits, qui sautent à une grande hauteur comme lancées par la détente d'un ressort, je ne pense pas qu'elles nous étonnent beaucoup après ce que nous avons vu à Saint-Médard. L'insensibilité physique qui se manifeste parfois chez elles ne nous surprendra pas davantage, non plus que la pénétration des pensées et l'intelligence de quelques phrases grecques ou latines; nous savons en effet quelles sont parfois les merveilles de la réminiscence maladive. Marthe Brossier, cette prétendue possédée que Henri IV parvint à réduire au silence, et dont la possession se dissipa parce qu'on eut la sagesse d'interdire les épreuves publiques, Marthe Brossier avait des accès pendant lesquels elle répondait convenablement aux questions qui lui étaient faites en grec et en anglais; une commission de médecins prétendit l'avoir constaté.

Se rejettera-t-on sur le fameux dédoublement, et nous le donnera-t-on comme la preuve sans réplique de l'intervention surnaturelle des démons? Mais c'est un des caractères habituels de l'hallucination, que nous ayons l'illusion d'entendre une voix intérieure, de nous partager en deux êtres dont l'un écoute l'autre

Digitized by Google

et le voit agir. Le lecteur n'a pas oublié les camisards et leur formule constante : « Mon enfant, je te dis. » Il a d'ailleurs présentes à l'esprit ces terribles histoires de monomanes qui commettent des crimes atroces, qui égorgent leurs enfants, et qui déclarent ensuite avec une évidente sincérité que *quelque chose* les a poussés. Ce *quelque chose* était l'idée fixe, la monomanie ; il n'y a guère de fou qui n'ait plus ou moins conscience du dédoublement, et il n'y a guère d'halluciné qui, en se dédoublant, ne se place sur le chemin qui mène à la folie.

Je cherche donc des prodiges, et je n'en trouve point. A moins toutefois qu'il ne faille appeler ainsi les clous rejetés par telle possédée, les pierres qui courent après telle autre, les apparitions constatées par l'épouvante des animaux, la vue à distance des magiciens, d'un Torralba par exemple.

Pour commencer par celui-ci, je remarquerai que cet homme célèbre que l'Espagne et l'Italie ont admiré et auquel Cervantès a accordé dans son *Don Quichotte* une immortalité un peu malicieuse, n'a rien fait qui soit réellement inexplicable. La présence à ses côtés du génie que tant de gens auraient voulu voir, et qu'un grand seigneur aurait voulu lui acheter, rentre dans la catégorie des hallucinations connues, et cela d'autant mieux que la vision paraît avoir augmenté avec la lune. Les voyages de Torralba sur un bâton ne sont pas plus authentiques que ceux des sorcières ; ils n'ont d'autre témoin que lui-même ; il disait : « Je suis allé cette nuit à Venise ; » c'est-à-dire qu'il l'avait rêvé. Pour sa fameuse vision du sac de Rome, je ne comprends pas l'admiration qu'elle inspire. Sans recourir

à la vue à distance que prétendent posséder certains somnambules, je soutiens que la marche du connétable de Bourbon était connue, qu'on s'en effrayait fort à Rome, que les grands amis de Rome tels que Torralba devaient s'en inquiéter aussi, et que dans de telles conditions il n'est pas difficile de concevoir que la prise et le pillage de cette ville se soient présentés à l'imagination du soi-disant magicien. Son pressentiment a été cette fois confirmé par l'événement, et les contemporains, selon l'usage, se sont souvenus de la coïncidence heureuse en oubliant celles qui sans doute ne l'avaient pas été.

Tous les grands faits de vue à distance comportent l'explication qui s'applique, on vient de le voir, au plus considérable d'entre eux. Les terreurs que des animaux auraient ressenties à l'aspect de prétendus spectres constitueraient-elles une preuve plus solide du surnaturel diabolique? Je ne le pense pas. L'on voit en Écosse et aux Hébrides, dit M. de Mirville, des chevaux, au milieu de l'ardeur et de la plus grande vitesse, s'arrêter tout court lorsque les cavaliers qui les montent éprouvent une vision du même genre (226); et il raconte l'aventure d'une dame dont les chevaux refusèrent subitement d'avancer; elle met la tête à la portière, et demande à son cocher ce qui arrive. « Ce qui arrive, madame! mais vous ne voyez donc pas ce cavalier qui me barre le chemin, qui menace mes pauvres bêtes de sa lance et qui les empêche de passer? » Il me sera permis de penser que dans ces divers cas l'hallucination du cocher ou du cavalier suffit pour qu'ils serrent involontairement la bride ou les rênes et forcent les chevaux à se débattre entre les coups de fouet qui pro-

Digitized by Google

voquent leur course et l'action du mors qui l'entrave. On se cabrerait et on *renâclerait* à moins! Je suis loin de nier, d'ailleurs, que l'impression morale de l'homme ne puisse aussi se transmettre aux bêtes par une communication fluidique; elles participent peut-être de la sorte à l'ébranlement que nous causent les apparitions sinistres que nous croyons contempler. Ainsi s'expliqueraient, au besoin, les agitations convulsives qui, selon le docteur Kerner, s'emparaient des animaux dans le voisinage de la voyante de Prévost; mais il est beaucoup plus probable que le docteur s'est fait illusion.

Pour ce qui est des pierres mystérieuses, dont quelques personnes ont été assaillies, le mystère n'est pas aussi insondable qu'il en a l'air : c'est un fait d'hallucination analogue à beaucoup d'autres. Lorsque dans la grande sorcellerie de Salem, aux États-Unis, des cailloux d'une forte dimension atteignirent certains individus, on constata que les prétendus cailloux ne pouvaient se retrouver, et que les prétendus coups n'avaient laissé aucune trace (Voir *Mather*). On croit voir des pierres lancées, comme le chirurgien Manoury, ce persécuteur féroce d'Urbain Grandier, croyait le voir à ses côtés, un soir qu'il revenait de visiter un malade; depuis lors la vision ne le quitta plus, et il mourut en la contemplant. En quoi le premier phénomène diffère-t-il du second?

Les objets rejetés par des possédés et par des saintes (n'oublions pas nos stigmatisées du Tyrol) sont tout simplement des objets avalés par eux, soit avec une intention de fraude, soit par l'effet d'une habitude maniaque dont ils n'ont pas conscience. M. Calmeil (I, 190, 265 et 278; II, 173) rapporte des observations de Wier,

Digitized by Google

qui prouvent qu'au XVIe siècle on a souvent constaté l'ingurgitation de fragments d'os, de plumes, de morceaux de fer. Les enfants trouvés d'Amsterdam qui furent atteints de convulsions en 1566, rejetaient des clous, des aiguilles, des flocons de laine, des chiffons, des morceaux de peau et d'autres corps étrangers qu'ils avaient avalés à l'insu de tout le monde. Les jeunes filles dont les danses frénétiques et contagieuses épouvantèrent, en 1681, les environs de Toulouse, cherchaient, dans l'intervalle de leurs crises, à avaler des morceaux de ruban et des épingles crochues. M. Calmeil cite ses propres observations et celles de M. le docteur Pouzin, et elles achèvent de démontrer que cette étrange faculté n'est rien moins que miraculeuse.

Ainsi donc, à part quelques actes bizarres qu'expliquent l'action fluidique ou la simple excitation du système nerveux; à part les phénomènes connus de l'état de convulsion ou de l'état magnétique, les grands faits de la sorcellerie, tels qu'ils sont constatés par d'innombrables aveux, ont un caractère essentiellement subjectif; c'est dans l'homme qu'ils s'accomplissent et non hors de lui; ils sont le vivant reflet dans l'imagination des idées qui règnent avec puissance.

Je me range à l'avis de Montaigne, qui écrivait vers la fin du XVIe siècle dans ses *Essais* (III, 281) : « Les sorcières de mon voisinage courent hazard de leur vie sur l'avis de chaque nouvel autheur qui vient donner corps à leurs songes.... Je suis lourd et me tiens un peu au massif et au vraysemblable.... Je vois bien qu'on se courrouce, et me deffend-on d'en doubter sur peine d'injures exécrables. Nouvelle façon de persuader! Pour Dieu, mercy, ma créance ne se manie

Digitized by Google

pas à coups de poing.... à tuer les gens, il faut une clarté lumineuse et nette, et notre vie est trop riche et essentielle pour garantir ces accidents surpernaturels et fantastiques. »

Oui, à tuer les gens il faut une clarté lumineuse et nette; or on a tué beaucoup de gens, et cela sans y voir clair, ni eux non plus. Tout le monde a cru au surnaturel diabolique; je viens de montrer à quoi il se réduit! Ce n'est pas à dire au reste, et je termine par cette réflexion, que le diable n'ait été pour rien dans les sorcelleries du moyen âge. Il agissait alors, mais autrement qu'on ne l'a dit; il agissait pour propager les superstitions impies; il agissait pour faire croire à ses prodiges, à ses sortiléges, à ses infections matérielles et miasmatiques; il agissait pour aider à ce développement immense d'impureté, cortége obligé des possessions; il agissait pour remuer les lies du cœur et pour écarter toujours plus les hommes de la pure lumière évangélique.

J'ai annoncé que je ne finirais pas ce chapitre sans avoir abordé de front et sérieusement l'affaire des possédées de Loudun. Il est temps de tenir ma promesse.

J'y trouve cet avantage, d'abord que l'affaire de Loudun étant un terrain choisi par nos adversaires, leur défaite aura une signification particulièrement grave; puis que la procédure de Grandier soulève les questions de sorcellerie aussi bien que celles de possession, en sorte qu'elle nous offre une occasion admirable de les étudier toutes sur le vif, avec des documents certains et en face de contradicteurs habiles. Voici donc

Digitized by Google

le fait le plus curieux, le plus avéré, le mieux connu, celui dont l'étude nous aidera le mieux à mettre en évidence la réalité ou la fausseté des deux portions essentielles du surnaturel satanique. Examinons-le en détail, et quoique la question générale des possessions soit déjà résolue, attachons-nous à cette possession spéciale qu'on nous oppose comme un argument décisif.

Je soutiens que ce qui a dominé dans cette odieuse affaire, c'est la fraude, laquelle n'exclut pas d'ailleurs cet entraînement, cette sincérité relative, cette excitation nerveuse causée par la mise en scène; je soutiens que la ténébreuse histoire dont je vais présenter l'analyse est un digne spécimen du régime auquel on voudrait nous ramener, qu'il y a une instruction à en retirer, et qu'il n'est pas indifférent de découvrir que le même spectacle qui nous fait frissonner d'horreur et d'indignation procure à d'autres hommes (à des hommes honorables et composant un parti important) des émotions d'admiration et de sympathie.

Il est vrai qu'ils ont, de la meilleure foi du monde, leur manière à eux de raconter. A leurs yeux, les procès-verbaux font foi complète; les procès-verbaux de Laubardemont! Des écrits publiés en sens contraire, et notamment de celui qui renferme une narration suivie dont l'exactitude (quant aux faits) n'a pas été contestée, ils ne disent en quelque sorte pas un mot. Ils admettent tout : les divinations, les suspensions en l'air, le latin de la supérieure, ses extensions de jambes tellement extraordinaires « qu'il y avait sept pieds d'un pied à l'autre. » (M. de Mirville, 119.) Ils parlent de la visite du duc d'Orléans et de l'attestation qu'il a signée; ils se taisent sur la visite de la duchesse d'Aiguillon et sur

Digitized by Google

les découvertes qu'elle fit. C'est ainsi qu'ils parviennent à réhabiliter du même coup la sorcellerie, le moyen âge, les commissaires de Richelieu et l'ensemble des boucheries judiciaires destinées à protéger la croyance traditionnelle. Ils triomphent de ce qu'il est écrit « que Laubardemont avait choisi ses douze juges parmi les plus grands hommes de bien. » Ils font remarquer que ces juges, élite des magistrats, « se sont préparés au grand et pénible devoir qu'ils allaient avoir à remplir, non plus comme aujourd'hui par une messe basse du Saint-Esprit, mais par la réception publique des sacrements, les processions générales, la visitation des églises et les prières des quarante heures. » Après cela, comment douter ! comment ne pas arriver à des conclusions enthousiastes ! Voici celles de M. de Mirville :

« Alors que signifient toutes ces déclamations sur une prétendue rancune de Richelieu, à propos d'un certain petit libelle? Rien, absolument rien. Que Laubardemont et Richelieu aient mis plus ou moins de sévérité dans l'accomplissement de fonctions qu'il leur devenait impossible de décliner plus longtemps, nous ne nous en soucions guère ; car là n'est pas la question, la forme pourrait être blâmable sans que le procès fût inique. Mais si vous voulez que nous vous disions toute notre pensée, lorsque nous le voyons conduire dans sa propre voiture, de Loudun à Paris, la supérieure du couvent, uniquement pour faire vérifier par la cour et par toute la capitale les stigmates sanglants imprimés sur les mains de cette femme que vous élevez vous-mêmes au-dessus de tout soupçon[1]; lorsque nous le

[1] M. Bertrand a tenu ce langage, et M. de Mirville s'en empare.

Digitized by Google

voyons enfin conférer de toutes ces merveilles avec ces hommes de Dieu dont vous reconnaissez aussi l'entière sincérité, et que nous entendons ceux-ci nous affirmer que ce même Laubardemont partageait toutes leurs vues, rien que leurs saintes vues, nous vous l'avouons, nous sommes plus que tenté, nous sommes certain que Laubardemont, coupable ou non dans les formes, coupable ou non dans d'autres procédures, est complétement innocent dans celle-ci, et qu'il doit figurer au premier rang parmi les nombreuses victimes des calomnies qu'avec tant de raison vous déclarez absurdes. » (126 à 129.)

« Mon Dieu ! ajoute M. de Mirville, quelle manière d'écrire l'histoire, et que le comte de Maistre avait donc raison d'affirmer que « depuis trois cents ans la nôtre « n'est plus qu'une longue suite de mensonges ! »

Si l'on nous refait notre histoire depuis trois cents ans, il m'est avis qu'on refera autre chose aussi. Il vaut donc la peine de résister à ces premiers essais de réhabilitation, et de rechercher où est ici la victime, si c'est Urbain Grandier ou Laubardemont. Laubardemont victime ! Il y aurait de quoi sourire, si nous n'étions habitués à cette transposition des rôles, et à cette violence faite au sens vulgaire des mots. Lisez l'histoire *refaite* d'après le système du comte de Maistre, vous y verrez que l'Église catholique est « opprimée » quand elle ne peut pas persécuter, et que sa « liberté » consiste à disposer du bras séculier pour supprimer violem-

Parce que de savants médecins qui croient que l'explication pathologique suffit ont écarté magnanimement l'explication par la fraude, il s'imagine que leur opinion est devenue un axiome historique !

Digitized by Google

ment toute dissidence et toute contradiction. Je soupçonne que Laubardemont aura été victime de cette manière : on s'est permis de le discuter !

Eh bien ! j'oserai le discuter de nouveau, et pour cela je compléterai le récit des bourreaux en y joignant, non les raisonnements, mais les faits authentiques que renferme un livre auquel ont recouru avec confiance tous ceux qui ont traité la question, et ceux même dont M. de Mirville invoque les conclusions favorables à sa thèse. Je veux parler de l'*Histoire des diables de Loudun*. L'édition que j'ai sous les yeux a paru à Amsterdam en 1693[1].

C'est donc la vieille *calomnie protestante* que je vais reproduire. Je prétends qu'il y a eu fraude, fraude grossière, comédie infâme et sanglante jouée pendant six ou sept années par les ursulines de Loudun. Je prétends que la conscience publique qui, depuis longtemps, a adopté l'avis des protestants sur cette affaire, ne s'est pas trompée, comme on voudrait nous le persuader aujourd'hui. Il est rare que la conscience publique s'égare à ce point, que l'impression d'un crime abomi-

[1] M. de Mirville (122) s'indigne de « ce caprice de l'opinion publique, qui s'en va préférer au témoignage si positif de tant de gens considérables et de la plus haute probité le témoignage d'un écrivain protestant rédigeant son pamphlet plus d'un siècle après l'événement. »

Plus d'un siècle après l'événement ! c'est beaucoup dire. Il paraît que M. de Mirville aura vu ou entendu citer quelque édition de la fin du XVIIIe siècle. Quant à moi, qui ai sous les yeux *celle de* 1693 (55 ans après la possession), j'admire cette nouvelle preuve de l'aplomb plein de légèreté avec lequel tant de graves questions sont tranchées.

Digitized by Google

nable soit produite et subsiste lorsqu'il n'y a que candeur et sainteté. Il ne faut pas d'ailleurs que M. de Mirville et ses amis se le dissimulent, la candeur de Richelieu, de Laubardemont, de Mme de Belfiel et des énergumènes en sous-ordre, n'est pas seulement mise en doute par les hérétiques, les anciens écrivains catholiques n'en parlaient pas mieux que les protestants; ils pensaient comme nous que l'assassinat de Grandier était le résultat d'une fraude pieuse, sans nier au reste que les religieuses et les exorcistes n'eussent pu s'animer dans l'accomplissement de leur œuvre de ténèbres. On commence par mentir, bientôt on se trouve personnellement en cause, on s'échauffe, on se rappelle qu'en définitive on a pour adversaires les adversaires du dogme établi; on est champion de la vérité, les moyens sont sanctifiés par le but, on finit par se persuader soi-même et par mettre dans son rôle beaucoup de haine, beaucoup de passion, et une espèce particulière de bonne foi. Ceux qui croient cela impossible ne connaissent guère le cœur humain. Je suis convaincu, pour ma part, que Mahomet lui-même, vers la fin de sa vie, avait à peine conscience de ses impostures, et qu'il était parvenu à croire presque à ses révélations venues du ciel.

Le même phénomène moral se sera accompli à Loudun, je le veux bien; les ursulines auront eu des heures de pleine conviction, comme elles en ont eu de poignants remords. En tous cas, il est impossible de ne pas dire avec saint André (258) : « C'est encore un problème si la possession était véritable, *mais ce ne devrait pas en être un.* » Et il rapporte une des preuves les plus palpables de la fraude. Nous y reviendrons. Com-

Digitized by Google

mençons par résumer en quelques mots la série des faits qui ont éclaté à Loudun en 1632 et qui s'y sont prolongés jusqu'en 1639.

Loudun renfermait un de ces nombreux couvents d'ursulines fondés au XVIe siècle sous l'invocation de cette sainte anglaise, Ursule, à laquelle une erreur de traduction des légendaires a donné un cortége de onze mille vierges. Le fait est qu'elle avait pour compagne *Undecimila*, ainsi nommée sans doute parce qu'elle était la onzième fille de ses parents; ce qui n'a pas empêché, nous l'avons vu, que les onze mille vierges en personne n'aient paru aux yeux d'une autre sainte, en vertu d'une grâce spéciale de Dieu! Mais passons; il ne s'agit pas ici de l'institut des ursulines, il s'agit de ce qui s'est fait à Loudun.

La supérieure du couvent appartenait à la famille de Cose. Elle se nommait Jeanne de Belfiel; parmi les religieuses figuraient, comme partout, des demoiselles appartenant à de nobles familles, Mmes de Sazilli, de Barbezier, de la Mothe, d'Escoubleau. La première était parente de Richelieu.

C'est au printemps de 1632 qu'on commença à parler de diableries. Peut-être débutèrent-elles simplement comme dans d'autres monastères par des accidents nerveux qui prirent un caractère épidémique et que vinrent compliquer les insinuations d'un confesseur. Peut-être les accidents nerveux eux-mêmes furent-ils amenés par les espiègleries de quelques jeunes sœurs qui avaient besoin de se distraire. Elles s'amusaient, dit-on, à faire peur à leurs compagnes. Elles arrivaient par le toit chez les religieuses et chez les pensionnaires. Une de ces dernières, Marie Aubin, complice des pré-

Digitized by Google

tendus lutins, avait soin de leur ouvrir les portes, tout en simulant la terreur. Elle l'a souvent raconté depuis. En tous cas, ce qui avait pu commencer par un jeu de filles désœuvrées ne tarda pas à prendre un caractère plus sérieux, et voici comment :

L'ancien confesseur des ursulines était mort et venait d'être remplacé par Mignon. Celui-ci avait un ennemi qu'il haïssait mortellement ; Urbain Grandier, curé de Saint-Pierre-au-Marché, avait eu des contestations violentes avec lui et avec sa famille. Mignon conçut-il sur-le-champ le plan d'une vengeance atroce, ou l'idée d'impliquer Grandier dans la prétendue possession des ursulines ne lui vint-elle que plus tard? Je l'ignore, mais j'inclinerais vers la seconde hypothèse. Il est probable que le confesseur, lorsque les sœurs réellement effrayées lui racontèrent les apparitions dont elles avaient été témoins, crut lui-même que le démon n'était pas étranger à ce désordre. Il entrevit le lustre et les profits qui allaient en rejaillir sur la communauté. Il excita donc au lieu de retenir, et bientôt on vit éclater les symptômes nerveux que devaient provoquer naturellement des scènes et des préoccupations de ce genre. Ainsi tout le monde concourut à revêtir d'un caractère satanique ce qui n'avait d'abord été, semble-t-il, qu'une plaisanterie, et les personnes qui avaient inventé le jeu, et celles qui en avaient été dupes, et le directeur qui trouvait bon d'être dupé aussi, qui peut-être l'avait été au premier moment.

Nul ne peut dire comment les choses se sont passées alors. Il n'est toutefois pas très-difficile d'imaginer que les religieuses en proie à des crises aient mêlé à leurs discours le nom d'Urbain Grandier que Mignon avait

Digitized by Google

dû leur peindre sous de noires couleurs. Mignon put alors entrevoir le moyen facile et presque légitime de se venger. Pourquoi Grandier n'aurait-il pas fait un pacte avec Satan ! Pourquoi serait-il étranger aux accidents bizarres qui épouvantent la communauté ! La haine n'est pas difficile en fait de preuves ; Mignon admit réellement la culpabilité de Grandier.

On n'exige pas sans doute que je montre comment, au XVIIe siècle, un couvent de femmes où certains faits étranges s'étaient produits et où des attaques nerveuses se manifestaient, ne s'arrêtait pas en pareil chemin, lorsque le confesseur était le premier à y pousser les religieuses. Les choses ne pouvaient qu'aller bon train. Aussi les symptômes nerveux allèrent-ils se multipliant et s'aggravant ; les accusations contre Grandier sortirent de *toutes les* bouches. Alors Mignon procéda aux *exorcismes ; il* y appela un de ses amis, Barré, curé à Chinon. Celui-ci paraît avoir été un visionnaire ; il pratiquait mille extravagances et visait à la sainteté. On le vit arriver à Loudun, à la tête de ses paroissiens qu'il y amena en procession, pour donner plus d'éclat à sa démarche.

Cependant cet éclat même ne permettait plus de renfermer longtemps le prodige entre les murailles du cloître. Le moment était venu de faire un pas de plus, d'avertir les magistrats et d'opérer publiquement. N'oublions pas qu'avant d'en venir là, Mignon et Barré avaient eu le temps de tout préparer dans la communauté. Les religieuses étaient lancées, il n'y avait plus à reculer. Que d'infamies se commettent pour ne pas démentir une première faute ! Mais nous n'en sommes pas encore aux infamies, aux menteries concertées ;

Digitized by Google

cela viendra, cela devra venir. A l'heure où nous sommes, il n'est question que de manifester ce que l'on croit vrai, car les crises nerveuses étaient réelles, la croyance à la possession pouvait être sincère, et l'idée des maléfices de Grandier avait pu faire sur l'esprit des sœurs une profonde impression. Gardons-nous de nous représenter une comédie arrangée d'avance et dont les rôles sont distribués; les choses se passent rarement ainsi, le mensonge avoué et prémédité ne s'introduit que lorsqu'il est devenu l'unique ressource, lorsqu'il ne reste plus que ce moyen de soutenir les assertions antérieures et de sauver *l'honneur* du drapeau.

Les nonnes savaient donc leur leçon sans l'avoir positivement apprise, et les deux exorcistes avaient préparé leur trame sans peut-être s'en rendre compte, lorsqu'ils prévinrent les magistrats de l'état où se trouvaient les ursulines. En conséquence, le bailli de Loudunois, Guillaume de Cérisai de la Guérinière, et le lieutenant civil, Louis Chauvet, se rendirent au couvent.

Ce fut le 11 octobre qu'ils assistèrent pour la première fois aux scènes qui devaient se renouveler si souvent : d'un côté Mme de Belfiel et de Sazilli en proie à une exaltation furieuse qui se traduit en gestes extravagants, en tours de force, en cris et en discours déshonnêtes; de l'autre les deux exorcistes aidés de plusieurs curés et de plusieurs carmes qui cherchent à conjurer les démons.

Pendant près d'une année les choses continuèrent à se passer ainsi. On apportait les religieuses; elles se tordaient dans leurs lits, elles sautaient, elles hurlaient,

Digitized by le

elles se courbaient en arc, elles reculaient devant le saint sacrement; et toujours au milieu du torrent de sales paroles qui sortaient de leur bouche, les accusations contre Grandier, contre le curé brillant et superbe, contre l'ennemi de Mignon, contre l'homme renommé par ses talents et aussi par ses scandales, toujours ces accusations reparaissaient avec une énergie croissante.

Cependant Grandier s'en inquiétait peu. Le bailli et le lieutenant civil assistaient aux exorcismes, prenaient soin de relever les preuves de fraude et de connivence, en sorte que les imputations des ursulines ne semblaient faire tort qu'à elles-mêmes et à leurs directeurs.

Il n'y avait néanmoins pas à s'y fier. Le parti de Mignon et de Barré était actif; la fréquence et la violence croissante des convulsions excitaient un grand nombre d'esprits; on commençait à se monter contre le prétendu magicien.

Ce fut alors qu'intervint l'archevêque de Bordeaux. Il ordonna la séquestration des démoniaques et recourut aux menaces pour s'assurer de la réalité de la possession. Or, chose remarquable et que les champions des ursulines devraient bien se charger d'expliquer, les accidents cessèrent aussitôt! Il arriva alors à Loudun ce qu'on vit plus tard à Chinon, à Nîmes, et partout où l'on voulut réellement mettre un terme aux prodiges diaboliques. Les mauvais Esprits firent preuve de la plus exemplaire docilité. N'est-il pas merveilleux que l'autorité se fasse si bien obéir par les démons, et que les nonnes sachent si bien ne plus avoir de crises dès que des ordres sévères sont partis du ministère d'État ou simplement de l'évêché?

Il n'aurait donc plus été question de rien, si l'on n'avait eu besoin de ressusciter la possession. Mignon et Barré firent renaître les prodiges; ils savaient qu'ils allaient avoir de l'appui ; Laubardemont devait venir à Loudun.

Ici commence, vers la fin de 1633, une phase toute nouvelle, la phase tragique de l'affaire, celle où la surveillance équitable des magistrats civils va être écartée pour faire place à la volonté violente et impitoyable des commissaires déterminés à prouver la possession et à perdre Grandier. Laubardemont avait des pouvoirs sans bornes, ses décisions et ses arrêts étaient sans appel ; il se mit sur-le-champ à l'œuvre.

Grandier fut arrêté; ses réclamations les plus justes furent repoussées; on le livra à la sonde barbare de Manouri, chargé de découvrir les marques que le diable avait dû imprimer sur son corps; on le confronta avec les douze énergumènes, appuyées de leurs six exorcistes et entourées d'une armée de carmes, de capucins et de récollets ; on lui présenta ses quatre pactes, que les religieuses avaient découverts par le moyen de leurs démons; on lui déclara qu'il avait introduit les Esprits infernaux dans le couvent en y jetant un bouquet de roses.

Quand tout fut ainsi préparé pour le dénoûment, Laubardemont fit connaître le nom des juges, de ces « hommes de bien » qui entendaient tant de messes, visitaient tant d'églises et assistaient si dévotement aux prières de quarante heures. On ne voit pas que leur probité et leur piété les aient portés à respecter une seule fois les règles de l'équité la plus vulgaire. Ils firent torturer Grandier jusqu'à broyer ses jambes; ils

Digitized by Google

lui promirent de le faire étrangler avant de le brûler, et ils ne lui tinrent pas parole ; enfin, ils résistèrent à des instances qui auraient attendri des tigres : voilà tout ce que j'ai pu découvrir chez eux en fait de vertus.

Grandier mort, on pouvait croire que tout cesserait. Mais si la haine était satisfaite, d'autres passions ne l'étaient point encore. La possession avait immensément servi les intérêts de la communauté ; sa célébrité était devenue européenne, on y affluait de partout ; la vanité des énergumènes et des exorciseurs avait fini par se trouver intéressée à la continuation d'un odieux manége. Il était commode d'ailleurs de disposer d'un moyen surnaturel de controverse et de faire argumenter les démons contre la Réforme. On continua donc à *donner des séances* et particulièrement aux visiteurs de distinction ; les visites les plus célèbres furent celles du duc d'Orléans et de la duchesse d'Aiguillon ! nous aurons à en parler.

Mais Richelieu n'avait plus d'intérêt à soutenir les possédées, et les rapports de ceux qui les avaient vues ne contribuaient pas à maintenir la réputation de leurs prodiges. D'un autre côté, la main de Dieu s'appesantissait sur les exorcistes, ils mouraient l'un après l'autre. Aussi, lorsque le plus célèbre d'entre eux, le père Tranquille, rendit l'âme en poussant des cris effroyables, ce fut comme le signal de sa fin. La pièce était jouée et le rideau tomba lentement devant une salle à peu près déserte. Il est vrai que le spectacle avait duré sept années et que depuis le supplice de Grandier en août 1634, jusqu'à la dernière scène du drame en 1639, on n'avait cessé de l'allonger outre mesure, en s'y reprenant à dix fois pour chasser chaque démon et

Digitized by Google

en le laissant rentrer pour l'expulser de nouveau.

Alors la clôture définitive fut prononcée, et quand Barré, que le succès de Mignon avait mis en goût, essaya de refaire la chose, chez lui, à Chinon, le gouvernement qui en avait assez opposa son veto avec vigueur; les démons n'eurent garde de regimber. Ce jour-là il se trouva que le plus grand exorciste de France était Richelieu. S'il l'avait voulu, il aurait exorcisé les démons de Loudun aussi aisément et aussi vite que ceux de Chinon; mais il ne voulut pas, et nous verrons pourquoi.

J'ai parlé de comédie; il faut justifier ce mot.

On m'oppose d'abord le témoignage des médecins habiles qui ont certifié la possession. Or, en y regardant de plus près, voici ce qu'on découvre :

Au lieu d'appeler les médecins des grandes villes voisines, Poitiers, Angers, Tours et Saumur, on les choisit dans les petites villes, gens sans mérite et sans réputation, hormis Daniel Roger, médecin de Loudun, dont le sentiment ne pouvait prévaloir sur celui de tant de confrères ignorants. L'un n'avait pas pris ses degrés; l'autre montre plus tard son savoir-faire en favorisant la possession de Chinon, qui fut reconnue pour une fourberie et dont les auteurs furent châtiés; plusieurs étaient parents des ennemis mortels de Grandier ou des religieuses. Si plus tard on obtint la signature de divers docteurs appartenant aux villes de Niort, de Poitiers et de Fontenai, ce n'est pas qu'ils aient examiné l'affaire et fait un rapport; c'est parce que, étant venus voir les exorciseurs comme tout le monde, on prenait soin de les sonder, et dans le cas où ils paraissaient complaisants ou favorables, on leur demandait une attestation. Il est notoire qu'il vint à Loudun

Digitized by Google

plus de cent médecins qui ne voulurent pas donner des certificats de ce genre (*Hist. des diables*, 121,122, 222, 223).

Ces refus ont une bien autre importance que les adhésions; en effet, les médecins subissaient alors le joug des superstitions régnantes, et on peut s'en assurer en parcourant leurs rapports. Ils devaient d'ailleurs ne pas être étrangers à la terreur qu'inspiraient Richelieu et son redoutable conseiller; refuser sa signature en pareil cas, c'était presque de l'héroïsme. M. Calmeil, lui-même indique ces considérations (II, 72, 73): «à dire vrai, la volonté des médecins était dominée par celle du clergé.... Tous ces médecins comptaient plus sur l'efficacité des exorcismes que sur la puissance de leur art.... Il eût été dangereux de tenir un autre langage...»

Parmi ceux que cette crainte ne fit pas fléchir, il faut citer le docteur Duncan, principal de l'académie protestante de Saumur, qui osa fixer vigoureusement à terre une religieuse qu'il était, disait-on, impossible de retenir, et qui publia ses remarques dès qu'il fut de retour à Saumur. Un autre protestant, le médecin Fanton, se contenta de refuser à Laubardemont un certificat qu'il réclamait; le pauvre homme motivait ainsi son refus de s'expliquer sur le fond de la possession : « Il aurait été dangereux pour lui d'en user autrement, et les suites n'auraient pas manqué d'en être funestes à lui et à toute sa famille. » (*Hist. des diables*, 441.)

Ceci n'est pas fort héroïque, mais n'en est que plus instructif; on voit d'où venaient tant de signatures. Ajoutons que l'université de Montpellier, consultée peu de temps après sur des faits de possession absolument

Digitized by Google

semblables à ceux de Loudun, vota une réponse qui manifesta avec éclat le sentiment de dégoût que ce spectacle prolongé avait fait naître dans l'âme des gens sensés. Veut-on connaître le sentiment vrai et définitif du corps médical à cette époque? Il faut le chercher là.

Mais il est une autre considération sur laquelle on semble compter beaucoup. Déjà l'auteur de la *Démonomanie de Loudun* l'avait indiquée de son temps: «Il est croyable que les filles de maisons ont quelque honneur du monde en recommandation, qui les empêche de vouloir rien faire de messéant.... Comment une fille bien née se porterait-elle à faire en public des grimaces, des gestes indécents, à dire des paroles sales, à s'exposer à la risée et à la vue de tout le monde sans en avoir honte?»

On semble dire, en d'autres termes, que si les ursulines avaient été des paysannes, on pourrait comprendre la grossièreté de leurs actes et de leurs discours; mais des demoiselles, mais des Soudis, des Baracé, des Nogeret! mais une parente de Richelieu! cela est-il concevable? — Je répondrai que cela ne se concevrait pas davantage chez des religieuses nées dans de simples familles de paysans. La «fille bien née» et la fille d'une condition inférieure, si elles sont entrées l'une et l'autre au cloître dès leur jeunesse, doivent se trouver sur un pied d'égalité parfaite, quant à la délicatesse des sentiments et du langage. J'avoue même que je soupçonne la demoiselle d'avoir couru des dangers auxquels sa compagne a échappé en partie. Elle a reçu une éducation plus distinguée, elle sait lire, elle a lu. Or, ce qui est un avantage immense dans un temps où de bons livres et la Bible en particulier peuvent être

Digitized by Google

mis aux mains des jeunes personnes, constituait un inconvénient redoutable, à une époque où les saintes Écritures étaient proscrites et où les ressources littéraires se composaient avant tout de livres propres à corrompre profondément. Une religieuse qui s'était nourrie de la Légende dorée et qui avait dévoré en outre les procès de sorcellerie ou les récits de possession, n'avait plus rien à apprendre en fait d'infamies; toute vraie pudeur était détruite en elle.

On raisonne d'ailleurs comme s'il s'agissait d'accuser les ursulines d'avoir aligné froidement à l'avance des impiétés et des ordures ! Les choses ne se passaient point ainsi, je ne saurais trop le redire. Tout en recevant une impulsion et des directions, tout en se prêtant à un odieux système de mensonges, les sœurs de Loudun subissaient un véritable entraînement; leurs crises nerveuses étaient souvent réelles et elles obéissaient alors aux lois ordinaires des convulsions épidémiques, le souvenir des possédés dont elles connaissaient les tours de force et le langage honteux venait alors s'emparer de toutes leurs facultés et leur souffler des inspirations analogues. Il leur était impossible de ne pas retrouver sur leurs lèvres toutes les impuretés et tous les blasphèmes qui avaient souillé leur imagination. Bosroger rapporte, dans sa *Piété affligée* (284), une lettre qu'une des nonnes de Louviers écrivait à son confesseur; elle met en lumière la perturbation morale qui s'opérait dans les sentiments des pauvres filles, lorsque l'agitation s'emparait d'elles, et lorsqu'elles l'attribuaient au démon :

« Mon esprit, noirci des plus hideuses vues de l'enfer, ne me permet d'autre raisonnement que les blasphè-

Digitized by Google

mes.... C'est pourquoi je vomis ma rage devant moi.... » Je n'ose continuer la citation, tant est horrible ce portrait d'une âme envahie par les obsessions les plus funestes. La pauvre nonne termine par ce mot : Malheur à moi! et on la croirait matériellement possédée, si l'on ne connaissait, par l'expérience des sorcières, le caractère subjectif de ces phénomènes. Il serait, au reste, difficile de douter que le diable, en sa qualité de tentateur, ne contribue fort à les produire.

En ce sens, les nobles ursulines de Loudun étaient bien réellement la proie du démon, et rien ne les distinguait des roturières. On n'en disconvient pas; mais on voudrait insinuer que la fraude, et une fraude de ce genre, leur était impossible! Pourquoi cela? N'y avait-il donc aucune fille de bonne maison parmi ces religieuses de Chinon qui, peu de temps après, s'abandonnèrent aux mêmes dévergondages, et dont le mensonge fut découvert, constaté et puni? A Chinon on trouva bon de prendre une possession avec tous ses plus dégoûtants accessoires, et on le fit sans doute avec ce mélange d'excitation sincère qui ne fait jamais défaut en pareil cas; en vertu de quel principe le même acte n'aurait-il pas pu s'accomplir à Loudun de la même manière?

Mais il y a mieux encore, et j'ai tort de chercher des arguments ou des analogies quand je puis invoquer les témoignages exprès des énergumènes de Loudun en personne. A leurs heures de remords et de bonne foi, elles ont proclamé, proclamé à haute voix et avec larmes leurs odieuses machinations; elles ont demandé pardon à Dieu et aux hommes d'avoir conjuré la perte de l'innocent; elles ont cherché à rompre leur

Digitized by Google

chaîne, la lourde chaîne qui attache le menteur à son mensonge. De ces aveux touchants et décisifs, M. de Mirville ne dit pas un mot, non plus que du silence imposé aux fausses possédées de Chinon et d'autres lieux. Et c'est ainsi qu'ils écrivent l'histoire, ceux qui prétendent nous la refaire!

Je n'accuse pas leurs intentions; la passion explique bien des choses. Comment expliquer, si ce n'est par elle, la tentative de réhabiliter la procédure de Loudun, l'hommage rendu aux « juges les plus intègres et les plus habiles, » à Laubardemont qui, « coupable ou non dans les formes, coupable ou non dans d'autres procédures, est complétement innocent dans celle-ci?... » Examinons-la, cette affreuse procédure, ne fût-ce que pour engager les réhabilitateurs à un peu de prudence et les admirateurs du moyen âge à se renfermer dans des questions d'architecture, sans aborder les questions de croyance, de bonheur, de garanties civiles, de justice et de moralité.

Il n'était pas difficile d'animer Richelieu contre Urbain Grandier. Indépendamment de ses liens de parenté avec la supérieure des ursulines, certain pamphlet avait dû ne pas s'effacer de sa mémoire. On l'avait attribué à Grandier, et il contenait une satire sanglante dirigée contre le cardinal. Plusieurs particularités de sa vie et de son ministère y avaient été révélées, et il en avait marqué beaucoup de ressentiment. Il était arrivé, en outre, que celui-ci, lorsqu'il n'était encore que prieur de Coussai, avait eu des démêlés avec Grandier, qui, se prétendant le premier des ecclésiastiques au Loudunois, n'avait pas voulu céder au prieur. Faisons Richelieu aussi angélique

que vous voudrez, il faudra cependant convenir que ces incidents (*Hist. des diables*, 99 et 100), exploités par des ennemis habiles à la tête desquels Laubardemont se plaça dès son arrivée et au milieu desquels ne cessèrent de vivre tous les commissaires, étaient propres à stimuler un génie rancuneux et despotique peu scrupuleux dans ses procédés.

La haine a dirigé les actes de Laubardemont; et cela est si vrai que le changement le plus complet s'opère dès le jour où il met le pied à Loudun. Auparavant les exorcismes étaient surveillés, les fraudes étaient signalées, un ordre de l'archevêque de Bordeaux faisait tout cesser, on ne recommençait que timidement et avec un médiocre succès; est-il là, le succès va croissant, les prodiges se multiplient, les voix indépendantes se taisent, la tragédie marche à son dénoûment prévu.

Je me demande, en vérité, comment il est possible de mettre en doute l'iniquité des procédures, quand on a comparé ces deux phases si dissemblables de la même affaire. Voici quelques-uns des faits qui ont signalé la première, grâce à la vigilance impartiale du lieutenant civil et du bailli.

Mignon et Barré faisaient parfois leurs exorcismes à huis clos, déclarant ensuite qu'il s'y était opéré des choses merveilleuses et qu'ils en dresseraient acte (c'est dans ces actes-là sans doute qu'on trouve les fameuses suspensions en l'air que cite triomphalement M. de Mirville). Alors le bailli faisait ses remontrances et forçait les exorcistes à admettre le public et les magistrats (*Hist. des diables*, 44).

Une autre fois le bailli ordonnait la séparation et la

Digitized by Google

sérieusement ébranlé. Après la fin tragique de Grandier, ses terreurs devinrent habituelles et altérèrent sa raison (92, 117, 118, 119, 125, 130, 131, 267, 268).

J'ai fait allusion aux fausses séquestrations des énergumènes. Chacun comprend, en effet, que la fraude, si elle existait, ne pouvait être prévenue qu'en les isolant les unes des autres et en empêchant tout rapport entre elles et leurs exorcistes ; Grandier n'avait cessé de réclamer cette mesure, et l'autorité civile en avait proclamé la nécessité. Or qu'est-il arrivé ? Laubardemont, sentant qu'il importait d'y consentir pour la forme, eut soin de séquestrer les ursulines de telle sorte que plusieurs étaient réunies dans la même maison, et que les principales logeaient chez des ennemis de Grandier, en communication perpétuelle avec Barré et Mignon.

Faisons un pas de plus. Quand l'autorité royale se fut engagée dans la question, l'évêque de Poitiers entra en lice. Il dit à ceux qui allèrent le saluer en arrivant « qu'il n'était pas venu pour prendre connaissance de la vérité de la possession, mais pour y faire croire ceux qui en doutaient encore. » Il permit que l'exorciste supposât comme constante la culpabilité de Grandier et le nommât *maître de Lucifer* dans ses formules. Alors on commença à publier parmi le peuple qu'il fallait croire à la possession, puisque le roi, le cardinal et l'évêque la déclaraient réelle. On craignit de manifester des doutes et de s'exposer ainsi à passer pour complice aux yeux de Laubardemont. Un des principaux exorcistes, le père Tranquille, dit lui-même, dans un écrit qu'il a publié, « que s'il y a personne au monde qui ait été clairvoyante dans cette affaire et de qui le jugement

Digitized by Google

doive être suivi, c'est le roi...., c'est monseigneur l'éminentissime cardinal.... On doit à sa piété et à son zèle l'entreprise de cette affaire, comme le témoignent assez les lettres qu'il a écrites à M. de Laubardemont....» (150, 151.)

Il paraît cependant que quelques imprudents ne comprirent pas et continuèrent à penser qu'on était libre de regarder Grandier comme innocent et la possession comme douteuse, tant que le jugement n'était pas prononcé. On eut soin de les mettre dans le vrai, en publiant l'ordonnance du 2 juillet 1634 qui punissait les *médisances* contre les possédées et contre les exorcistes d'une peine de «dix mille livres d'amende et autre plus grande somme, et punition corporelle, si le cas échoit.» (166.)

Vint ensuite la nomination des commissaires. C'était un arrêt de mort; jamais Richelieu n'avait formé de commission que pour condamner. On réunit les procès-verbaux antérieurs; on y joignit même ceux qu'avait dressés le lieutenant général de Chinon sur les déclarations des énergumènes qui accusaient aussi Grandier. Ces témoignages de possédées dont l'imposture fut plus tard constatée figurèrent au procès, tandis qu'on en écarta toutes les pièces émanant du bailli de Loudun, que l'action publique eut beaucoup de peine à protéger contre les attaques directes dont sa femme, ses parents et lui furent l'objet. Une fois entre autres, n'eût été le sang-froid de la baillive, qui, accusée de magie en pleine église, somma l'énergumène de montrer le pacte dont elle se disait en possession et lui tint ainsi l'épée dans les reins jusqu'à la nuit, la passion rancuneuse des exorcistes ne se serait pas bornée à sup-

Digitized by Google

primer les actes officiels des magistrats civils, elle aurait compromis leur personne (174 à 178).

On est, au reste, confondu quand on remarque le défaut complet de preuves ou même de prétextes qui signale entre toutes la condamnation d'Urbain Grandier. Ce n'est pas ici un sorcier qui avoue, qui raconte; ce n'est pas même un magicien que dénoncent des témoins étrangers. Il n'y a contre lui que les exclamations furibondes des ursulines. Je sais bien qu'on a cherché à y joindre une démonstration directe. La sœur supérieure ayant déclaré que le corps de Grandier portait cinq marques imprimées par la griffe du diable, Laubardemont le livra en sa présence aux opérations barbares du chirurgien Manouri. Celui-ci d'ailleurs eut beau faire, il ne découvrit jamais que deux marques au lieu de cinq. Quant à leur insensibilité (les marques du démon ont toujours ce caractère), il la mit en évidence, dit-on, par le moyen suivant: Grandier avait les yeux bandés; lorsque Manouri appuyait sa sonde sur un des deux signes soi-disant diaboliques, il la tournait du côté arrondi et le patient ne criait pas; lorsqu'il l'appuyait sur d'autres parties du corps, il se servait de la pointe et enfonçait si profondément que le sang jaillissait à flots, et que les cris de Grandier épouvantaient le voisinage (129, 130).

Et voilà la preuve principale qui a motivé la condamnation! En supposant même que la sonde de Manouri n'ait pas manœuvré de cette manière, il demeure certain qu'il ne découvrit que deux marques et que les énergumènes en avaient annoncé cinq, il demeure certain que la place des deux marques ne fut désignée par elles qu'après qu'elle eut été constatée

Google

par le chirurgien. Personne n'ignore d'ailleurs que certains points du corps, et notamment ceux qui portent des signes particuliers, peuvent être dépourvus de sensibilité.

Quant aux autres preuves, voici à quoi elles se réduisent :

Grandier a eu une vie déréglée ! Cela n'est pas contesté ; mais on peut être un homme peu recommandable et ne pas être un magicien.

On l'a vu lire un ouvrage d'Agrippa ! Le fait n'est pas prouvé ; mais le fût-il, je me permettrais de répliquer encore (et j'y suis intéressé en ce moment) : on peut avoir lu des livres de magie, et n'être pas magicien.

Les ursulines ont eu des visions qui avaient trait à Grandier, le commencement de leurs mouvements désordonnés se rapporte à un bouquet de roses que la supérieure trouva sur l'escalier et à trois épines noires qui lui furent mises dans la main un soir après l'oraison ! Il est possible que de semblables assertions aient beaucoup de poids aux yeux des modernes champions du moyen âge ; quant à moi, ne pouvant y voir que des assertions et des impressions subjectives, je passe outre.

Les démons n'ont cessé d'accuser Grandier ; les possédées se sont livrées à mille extravagances en le voyant ; enfin, elles ont retrouvé plusieurs pactes, un entre autres qui était teint de quelques gouttes de sang ; or Asmodée a déclaré que ce sang était sorti du pouce de la main droite du maître ! Asmodée, c'est la religieuse qui le fait parler. S'il a rencontré juste et si le pouce de Grandier s'est trouvé légèrement écorché sans qu'il pût dire comment cet accident insignifiant

Digitized by Google

était arrivé, il ne faut pas s'en étonner beaucoup, car les gardes de l'accusé et l'hôtesse chez laquelle il était placé alors ne manquaient pas de fournir à ses ennemis toutes les informations nécessaires.

Ajoutez à cela que Grandier, appliqué à la question, a avoué qu'il avait composé un livre sur le célibat des prêtres, et vous aurez l'ensemble des preuves qui ont motivé l'arrêt. Je ne dis rien pour le moment des merveilles opérées par les ursulines et qui devaient donner du poids à leurs accusations incessantes; j'en parlerai tout à l'heure. Ce qui est différé n'est pas perdu. Il est, d'ailleurs, instructif de voir comment on s'y prenait pour prévenir toute contradiction. L'ordonnance que j'ai citée y avait d'abord pourvu; plus tard, après la mort de Grandier, on essaya vainement de critiquer les exorcismes qui poursuivaient leur marche triomphale. Un apothicaire protestant, nommé Boisse, s'étant hasardé à dire lors de la visite du duc d'Orléans qu'il connaissait une fille protestante qui égalait en postures impossibles et en tours de force la supérieure et ses sœurs, le duc d'Orléans le manda et le somma de nommer cette fille. Il dit qu'elle était connue du médecin Fourneau, ce qui était vrai. Mais Fourneau ne se soucia pas de se compromettre et laissa Boisse exposé à toute la colère du prince, qui ordonna au lieutenant criminel de le faire poursuivre. Boisse n'eut que le temps de prendre la fuite (305 à 309).

Ainsi la terreur régna jusqu'au bout. C'était bien pis encore avant la mort de Grandier! Les procédures irrégulières et violentes, les dénis de justice, le refus de recevoir les requêtes et les protestations de l'accusé, ou de lui communiquer les pièces qu'on produisait

Digitized by Google

contre lui annonçaient une résolution d'assassinat juridique que rien ne pourrait fléchir. D'ailleurs l'affaire était lancée; il n'y avait plus de milieu : ou il fallait que Grandier périt comme magicien, ou il fallait qu'un couvent de religieuses, plusieurs moines et ecclésiastiques, et quantité de laïques considérables demeurassent convaincus de la plus atroce calomnie et des machinations les plus odieuses, appuyées par un évêque, par un conseiller d'État et même par un premier ministre.

La mort de Grandier était donc résolue et l'on n'examinait que pour la forme. Aussi, bien qu'on n'eût rien découvert qui ressemblât à une preuve, bien qu'on ne fût parvenu à arracher à l'accusé aucun aveu, prononça-t-on, le 18 août 1634, l'arrêt qui le déclarait « atteint et convaincu des crimes de magie, maléfice, et possessions arrivées par son fait ès personnes d'aucunes religieuses ursulines de la ville de Loudun et autres séculières. » Il fut condamné « à être brûlé vif avec les pactes et caractères magiques restant au greffe, ensemble le livre manuscrit par lui composé contre le célibat des prêtres, et ses cendres jetées au vent. » On eut soin d'ajouter « qu'auparavant le dit Grandier serait appliqué à la question ordinaire et extraordinaire. » (197 à 199.)

La torture et le supplice eurent ce caractère de haine féroce et passionnée qui se retrouve ici partout. Pendant la torture, l'exorciste Lactance criait incessamment : *Dicas! dicas!* et pour cette raison il fut appelé par le peuple *le père Dicas*. Mais Grandier protestait de son innocence, tout en confessant l'irrégularité de ses mœurs; il suppliait ses persécuteurs de le laisser en

repos, et ne leur donnait pas la satisfaction de reconnaître son crime pour éviter d'affreux tourments.

On avait évidemment compté sur sa terreur. Laubardemont s'était entretenu longtemps avec lui en particulier avant la question, et après qu'il l'eut subie, le même Laubardemont revint lui présenter une pièce toute rédigée et qu'il ne s'agissait que de signer. Le patient, dont les membres étaient brisés, conserva sa force d'âme, et de dessus sa paille, où il était étendu dans la chambre du conseil, il refusa énergiquement la signature qui devait transformer en vérité le long mensonge des ursulines et de leurs complices.

Il faut bien que je dise quelques mots de cette torture infligée à Grandier; ne reculons pas devant les détails. On avait mis ses jambes entre deux planches; puis on faisait entrer des coins à coups de marteau. On donna à Grandier deux coins de plus que ne le permettait l'usage; mais ces coins n'étaient pas assez gros au gré des moines et de Laubardemont, qui menaça celui qui les avait en garde de le maltraiter s'il n'en apportait d'autres. Le récollet et les capucins qui étaient présents ne se contentèrent pas d'exorciser les planches, les coins et les marteaux; craignant que le diable n'eût le pouvoir de résister aux coups des profanes, ils prirent eux-mêmes les instruments de torture.... Grandier s'évanouit plusieurs fois sous leurs coups, mais d'autres coups lui faisaient reprendre connaissance. Enfin, lorsque ses jambes furent brisées et qu'on en vit sortir la moelle, on cessa la question et on le coucha sur le carreau. Il avait prié pendant la torture, il pria encore ainsi couché, et j'ai certes l'espérance qu'il n'aura pas prié en vain. Christ

est mort « pour les pécheurs ; » Grandier se reconnaissait pécheur, tout en protestant contre une accusation inique. Poursuivi par la haine impitoyable des hommes, il aura regardé à celui qui donne la grâce et la paix.

Enfin, ne pouvant lui extorquer aucun aveu, on se décida à le brûler. Il fut porté au lieu du supplice. Là il pardonna solennellement à ses ennemis, de la même manière qu'il désirait que Dieu lui pardonnât. Le bourreau le plaça sur un cercle de fer qui était attaché à un poteau, lui faisant tourner le dos à l'église de Sainte-Croix. Il était cinq ou six heures du soir.

Les pères exorcisèrent l'air et le bois, et demandèrent ensuite au patient « s'il ne voulait pas se reconnaître ; » à quoi il répliqua « qu'il n'avait plus rien à dire et qu'il espérait être en ce jour avec son Dieu. » — On lui avait promis deux choses : qu'il pourrait parler au peuple, et qu'il serait étranglé avant qu'on allumât le feu. Mais on tint à mentir et à tromper jusqu'au bout. Quand il se disposa à s'adresser au peuple, les exorcistes lui jetèrent une si grande quantité d'eau bénite au visage, qu'il en fut accablé. On assure même que l'un d'eux alla jusqu'à le baiser afin d'étouffer ses paroles, et que Grandier lui dit : « Voilà un baiser de Judas, » sur quoi leur dépit monta à un si haut point, qu'ils le frappèrent plusieurs fois au visage d'un crucifix de fer qu'ils lui présentaient comme pour le lui faire embrasser.

Lorsque le bourreau se disposa à mettre le feu au bûcher, Grandier s'écria deux ou trois fois : « Est-ce là ce qu'on m'avait promis? » Mais le père Lactance, prenant un torchon de paille et l'ayant allumé à un flam-

Digitized by Google

beau, le jeta sur le bois. Ainsi Grandier fut brûlé vif; on l'entendit qui priait encore au milieu des flammes : *Miserere mei, Deus!* Mon Dieu, ayez pitié de moi ! (200 à 218).

Les réflexions seraient superflues. Aussi bien est-il certain que la population de Loudun ne partageait pas l'opinion des écrivains qui réhabilitent aujourd'hui Laubardemont et proclament l'équité de la procédure. Un jour, leur indignation fut telle, qu'ils se rassemblèrent officiellement au son de la cloche de l'hôtel de ville et votèrent une lettre au roi, se plaignant des diffamations que se permettaient les possédées et qu'accueillait Laubardemont. La pétition des officiers et habitants de Loudun parlait « de prétendus pactes magiques semblablement imaginaires. » Il va sans dire que Laubardemont ne laissa pas parvenir une telle pièce à son adresse; il rendit un arrêt qui la mettait à néant, ordonnant qu'elle serait déchirée et qu'il serait informé contre les auteurs de cet attentat (182, 187, 190).

J'ai donné une idée de la procédure; je vais dire à présent quelques mots de la possession. Nous avons fait connaissance avec les juges, visitons les exorcistes et les religieuses.

Un des motifs de l'odieuse comédie à laquelle nous assistons, était de réfuter le protestantisme. Non-seulement on lui fermait la bouche en prouvant la puissance des exorcismes, mais on avait encore l'avantage de faire soutenir par les démons des ursulines les thèses les plus savantes et les plus orthodoxes à la confusion des réformés, assez nombreux dans la ville et dans les environs.

Digitized by Google

Ce n'était même pas tout. On profita de la présence de Laubardemont pour leur enlever leur portion du cimetière de Loudun, et pour les forcer à tendre leurs maisons lors des processions de la Fête-Dieu. Ils possédaient un collége dont le bâtiment était fort convoité par les ursulines; Laubardemont rendit des arrêts, fit des voyages à la cour, et en fin de compte la maison passa des mains des protestants à celles des sœurs (327 à 339).

Quant aux révélations dogmatiques des démons, elles étaient merveilleusement appropriées à une population mixte. Parmi ces démons, le plus grand docteur et le plus serviable en pareilles matières paraît avoir été Isaacarum. Voici quelques-unes de ses déclarations :

« Il est autant vrai comme la chair de Dieu est dans cetabernacle que voilà. » — « Saint Joseph est venu, qui a chassé Léviatan (autre démon), lui intimant de la part de Dieu qu'il n'était plus temps de résister aux ministres de l'Église. »

Je prie le lecteur de remarquer ici que ce rôle important réservé à Joseph paraît avoir été une flatterie ingénieuse à l'adresse du père Joseph, protecteur des exorcistes auprès du cardinal de Richelieu. On eut soin de publier un petit livre intitulé : *La gloire de saint Joseph victorieux des principaux démons de la possession de Loudun.* Mais poursuivons. Isaacarum n'est pas au bout de sa théologie; je donne encore quelques phrases extraites d'une longue harangue édifiante qu'il prononça vers la fin de la possession, toujours par la bouche de la supérieure :

Il dit qu'il perdait beaucoup de gens par l'entraîne-

ment des sens, « qu'il avait acquis beaucoup de crédit auprès de Lucifer par la chute de Macaire le Jeune, en le visitant dans son désert et l'attaquant par le moyen du soulier d'une femme et d'un mouchoir parfumé.... Qu'Alumette, autre démon dont Élisabeth de la Croix était possédée, attrapa Martinien à peu près de la même manière. » S'étant ainsi exprimé, Isaacarum s'aperçut qu'il parlait au profit des hommes, et il fit des hurlements effroyables, déclarant « qu'il se repentait d'être venu dans un corps, où il servait au conseil de Dieu, contre sa volonté; qu'il y avait longtemps qu'il travaillait au monde, quoique Béhémot y eût encore plus longtemps travaillé et qu'il eût été employé dès le commencement contre Job. »

Il ajouta, au grand applaudissement des exorcistes, qu'à cause de cette obsession, Job put murmurer comme il le fit et recevoir cependant ce témoignage, « qu'il ne pécha pas en tout ce qu'il dit! » Le pauvre démon n'était guère au fait des Écritures; il ne se rappelait pas que le témoignage rendu à Job *précède* les murmures au lieu de les suivre; il avait oublié la confession finale du patriarche : « J'ai horreur d'avoir ainsi parlé, et je m'en repens avec le sac et la cendre. » Ceci soit dit en passant, et sans préjudice des explications ingénieuses qu'Isaacarum éprouve le besoin de donner sur l'abondance des possédés et des sorciers à partir du temps des apôtres :

Il dit « qu'avant l'Incarnation, les diables ne possédaient pas les hommes comme ils les ont possédés depuis.... Que depuis la mort de Jésus-Christ, les diables ont tâché de l'imiter et de s'incarner en quelque sorte, possédant plusieurs personnes par un mélange

Digitized by Google

fort subtil dont on ne s'apercevait pas, et que les magiciens étaient ceux qui les servaient le plus dans ce dessein. » (346, 347, 355, 365, 366, 372 à 375.)

Il était commode de se faire révéler ainsi la théorie de l'art magique quand on voulait brûler un magicien, et le dogme de la transsubstantiation quand on tenait à réfuter des protestants. Il n'était pas indifférent non plus de pourvoir à la prospérité du couvent; les personnes les plus délicates lorsqu'il s'agit d'elles-mêmes, ne connaissent souvent plus de scrupules dès que l'esprit de corps est en jeu.

J'ai déjà rapporté comment les ursulines se firent adjuger le collége réformé de Loudun. Des aumônes leur étaient envoyées de toutes parts; la générosité des grands seigneurs qui visitaient tour à tour les énergumènes, et surtout celle du duc d'Orléans, les mit tout à fait dans l'opulence. Elles firent bientôt l'acquisition des maisons voisines du collége dont elles s'étaient emparées; elles y joignirent ensuite des terrains considérables où elles élevèrent des bâtiments; elles achetèrent des dîmes, des rentes, des campagnes, et devinrent enfin une des plus riches communautés de leur ordre.

Cependant les ursulines de Loudun n'eurent qu'un temps de vogue; cette mode passa, comme toutes les autres; les contributions cessèrent d'arriver, les visites s'interrompirent, le cardinal se lassa de payer aux exorcistes les pensions qu'il leur avait d'abord accordées. Non-seulement il trouvait que cette dépense avait assez duré, mais il avait su par Mme de Combalet, sa nièce, que le jeu était fort mal joué, et qu'il finirait par en résulter du scandale. Les quatre

Digitized by Google

mille livres furent donc supprimées, et ce fut, on peut le dire, le coup de mort de la possession :

Plus d'argent, plus de *diable*....

Je me reproche presque d'avoir pu plaisanter en pareille matière, où le comique touche de si près à l'odieux. Je ne voulais que constater les profits de tout genre que les ursulines de Loudun avaient retirés de leur complaisance. Leur réputation surtout y avait immensément gagné; pendant plusieurs années on ne parla plus d'autre chose; dans les pays éloignés où certains détails suspects n'avaient pas pénétré, les ursulines remplissaient les livres, les sermons, les entretiens. On leur écrivait pour compatir à leurs souffrances, pour admirer leurs priviléges, et pour se recommander à leurs prières. Telle supérieure d'un couvent éloigné aurait voulu venir chez elles servir humblement ces saintes femmes, si chères à Dieu et à saint Joseph! (326, 330, 365, 459, 466 à 470.)

A côté de tant de gloire, il devait y avoir bien des hontes et des dégoûts. Malgré l'excitation nerveuse qui s'emparait quelquefois d'elles, et qui est en quelque sorte la circonstance atténuante de leur crime, il arrivait nécessairement aussi, et souvent, qu'elles avaient pleine conscience du mensonge auquel on les avait poussées et qui les possédait désormais. Oui, qui les *possédait*, car c'était leur seule mais trop réelle possession.

Qu'avaient-elles dû penser lorsque, sur l'ordre de l'archevêque de Bordeaux, leurs démons s'évanouirent comme par enchantement; puis lorsqu'ils reparurent peu à peu et mesurèrent leurs manifestations à l'appui que leur promettait la cour? (34, 49, 87, 92, 94, 97,

98, 101, 100.) Qu'avaient-elles dû penser, lorsque leurs erreurs ou leurs fraudes grossières furent relevées avant l'arrivée et depuis le départ de Laubardemont? Citons quelques faits.

Un jour que la supérieure était exorcisée en présence du bailli (c'était l'époque où on les *persécutait*, jusqu'à oser les contredire), elle se débattait violemment sur son lit, tandis que le prêtre, ne perdant pas de vue sa controverse, commandait au démon de confesser la réalité du corps de Notre-Seigneur dans le Sacrement. Le bailli aperçut un jeune homme nommé Dessentiers qui avait son chapeau sur la tête; il lui dit de se découvrir ou de se retirer. Aussitôt la supérieure prit la balle au bond, et s'écria qu'il y avait là des huguenots. — Combien? demanda l'exorciste. — *Deux*, répondit-elle. On se permit *d'en conclure* que le diable ne savait pas *compter, car, outre* Dessentiers, il y avait Gautier, son frère et ses quatre sœurs, Fourneau et Angevin (75).

Le bailli chargea ensuite l'exorciste de lui demander où était alors Urbain Grandier. La question était dans les termes du rituel, il fallu obéir et la faire. L'énergumène répondit *qu'il était dans la salle du château.* Des commissaires désignés moitié par le bailli et moitié par l'exorciste allèrent examiner les choses, et rapportèrent que, loin d'être dans cette salle, Grandier se trouvait depuis plus de deux heures dans une maison fort éloignée.

Un procédé si étrange, une façon si brutale de constater la fraude avait jeté la supérieure dans la stupeur; elle était demeurée muette pendant qu'on procédait à la vérification; ses convulsions avaient disparu, quoique l'on continuât à l'exorciser. Ce silence dura plus

Digitized by Google

de demi-heure. Enfin le bailli étant sorti, et chacun supposant qu'il était allé trouver Grandier, la possédée reprit ses agitations, et interrogée de nouveau, elle affirma que Grandier se promenait avec le bailli. Deux personnes sortirent pour voir si le diable avait mieux rencontré que la première fois, et découvrirent que la seconde réponse était aussi mal fondée que la première. Les religieuses n'avaient plus dès lors qu'une ressource, et elles en usèrent en déclarant qu'elles ne voulaient plus être exorcisées en présence du bailli (77 à 80).

On se rappelle que, quant aux marques du diable sur le corps de Grandier, la supérieure avait commencé par en indiquer cinq, tandis que Manouri lui-même n'était parvenu à en trouver que deux. On sait aussi qu'elle avait refusé de faire connaître la place avant le jour où elle en fut informée par le rapport du chirurgien. Comme on demandait alors au démon pourquoi il n'avait pas voulu répondre le samedi précédent : « C'est, répondit-il, parce que j'étais occupé ce jour-là à conduire en enfer l'âme de Proust, procureur au parlement de Paris. » On avait espéré que personne ne prendrait la peine de faire des recherches sur un pareil fait; mais il y eut des gens curieux et obstinés qui firent compulser et les registres des morts et la liste des procureurs au parlement; or il se trouva que Proust ne figurait ni sur les uns ni sur l'autre (131).

Le docteur Duncan rapporte que la première fois qu'il vit les religieuses, son arrivée causa une petite disgrâce au diable Grésil : l'exorciste l'ayant adjuré de dire le nom du visiteur, parce que la religieuse était en état de deviner, sachant que c'était un médecin de

Digitized by Google

Saumur, elle nomma deux autres médecins de cette ville, Benoît et Texier (148).

Mais une des plus lourdes méprises que les diables de Loudun aient commises, est celle où les fit tomber le comte du Lude (389 à 391). Il était venu à Loudun, comme tant d'autres, après la mort de Grandier et le départ de Laubardemont. Ayant assisté aux convulsions, il feignit d'être entièrement convaincu et manifesta le désir de soumettre aux possédées une boîte de reliques qui lui avait été transmise par ses ancêtres; il voulait savoir si c'était ou non de vraies reliques. Les exorcistes l'assurèrent qu'il ne pouvait les mettre à une meilleure épreuve; ils les prirent donc de sa main et les appliquèrent à la prieure, après lui avoir fait un signe qu'elle entendit fort bien, mais auquel le comte qui les observait avait aussi pris garde. A l'instant elle fit des cris horribles et des contorsions épouvantables; on eût dit qu'elle était dévorée par un feu invisible. On lui ôta le reliquaire, et elle reprit immédiatement sa tranquillité; l'exorciste se tourna vers le comte : « Je ne crois pas, monsieur, que vous doutiez maintenant de la vérité de vos reliques. — Je n'en doute non plus, repartit-il, que de la vérité de la possession. » Le père manifesta le désir de voir ces précieuses reliques; M. du Lude le permit. La boîte fut ouverte, et l'exorciste confus et outré n'y trouva que de la plume et du poil! « Ah! monsieur, dit-il, pourquoi vous êtes-vous moqué de nous? — Mais vous, mon père, pourquoi vous moquez-vous de Dieu et du monde? »

On répondra peut-être que les diables peuvent mentir! Je répondrai que l'affaire de Loudun tout entière a été basée sur une entière véracité. Les possédées

Digitized by Google

savent tout et ne se trompent en rien, tel est l'argument habituel de leurs partisans. Elles accusent Grandier, donc Grandier est coupable. Elles exposent des dogmes, donc les dogmes sont divins. Que de doctrines seraient en péril ici, pour peu que les diables exorcisés pussent s'écarter de la vérité!

Et remarquez, d'ailleurs, que cette théorie de la véracité des démons exorcisés a été expressément établie par les meneurs de Loudun; qu'ils aient eu contre eux d'autres propositions contraires de la Sorbonne, je m'en inquiète peu; ce ne sont point mes affaires. Je ne constate qu'une chose, c'est qu'aux termes de leurs propres révélations, les grossières erreurs des ursulines sont inexplicables (181, 183, 184, 250, 251).

En disant « erreurs » je ne dis pas assez. Prenez, par exemple, leur fameux latin : c'est un des grands arguments de M. de Mirville. Voyons ce qu'il vaut.

Les faits sont si peu extraordinaires ici, que nous n'avons pas même besoin de recourir aux analogies que nous fournit le magnétisme animal. Loudun n'a rien vu qui égale ou la paysanne parlant bon français, ou la servante saisissant par la pénétration des pensées le sens des livres hébreux que lit son maître. Nous ne rencontrons chez les ursulines qu'une pauvre fraude qui se trahit de partout.

En voulez-vous la preuve ? approchez-vous des possédées. Vous remarquerez d'abord avec quelque surprise que le diable de la supérieure est le seul qui ait fait ses humanités; les autres ne peuvent pas même prononcer les quelques phrases de mauvais latin qu'on admire dans sa bouche et qui feraient honte à un écolier de quatrième.

Jugez-en plutôt. Un jour Barré s'approche de la supérieure en tenant le Sacrement, et il lui dit : *Adora Deum tuum, creatorem tuum* (Adore ton Dieu, ton créateur). A tout hasard, elle répond : *Adoro te* (Je t'adore). — *Quem adoras?* (Qui adores-tu?) réplique l'exorciste. — *Jesus Christus* (Jésus-Christ). Inquiet de ce solécisme, et voyant qu'on en murmurait à haute voix, Barré cherche à la remettre sur la voie et à rendre sa parole congrue en changeant lui-même la forme de la demande : *Quis est iste quem adoras?* (Qui est celui que tu adores?) se hâta-t-il de dire. Il espérait qu'elle répéterait encore : *Jesus Christus*. Mais la supérieure venait d'entendre les moqueries de Daniel Drouin, assesseur à la prévôté; elle crut devoir changer sa phrase et s'écria : *Jesu Christe*. C'était jouer de malheur!

Barré rentra alors dans les questions prévues, et le latin prit immédiatement une meilleure tournure. Interrogée sur la nature de notre Sauveur, elle répondit en profond théologien : *Jesus Christus est substantia Patris* (Jésus-Christ est la substance du Père). Interrogée sur le nombre de ses démons, elle répondit : *Sex* (Six). Il est vrai que, lorsque le bailli eut l'indiscrétion de l'inviter à exprimer les mêmes choses en grec, elle s'en trouva absolument incapable. Asmodée, son diable principal, ne pouvait pas tout savoir!

Mais Élimi, le diable principal de la sœur Claire, était bien moins savant encore. Il voulut s'essayer au latin, et il répondit tare pour barre. Embrouillant les questions et par conséquent les réponses, il n'eut pas plutôt entendu l'exorciste qui lui demandait : *Quo pacto ingressus est dæmon?* (Par quel pacte le démon

Digitized by Google

est-il entré?) qu'elle répondit : *Duplex* (Double). Ceci s'appliquait évidemment à autre chose.

Alors on revint à la supérieure. Elle s'en tira d'abord assez bien ; mais pressée par des questions imprévues et adjurée par ordre du bailli de répéter en latin plusieurs choses qu'elle venait d'exprimer en français, elle s'efforça plusieurs fois de parler, et ne put dire que *sisi* ou *titi*, et elle prit le parti de ne plus avoir de convulsions.

Le lendemain on recommença. Le bailli avait amené avec lui un Écossais nommé Stracan, principal du collége de Loudun. Comme la supérieure venait de prononcer le mot latin *aqua* (eau), Stracan la pria de traduire ce mot en écossais. Barré, tout troublé, répliqua que le démon le ferait « si Dieu voulait le lui permettre. » Il fut cependant forcé de prononcer le commandement et de le répéter plusieurs fois ; mais la supérieure s'écria : *Nimia curiositas!* (C'est une trop grande curiosité!) Par malheur, elle ne s'en tint pas à cet apophthegme ; elle eut l'idée d'ajouter : *Deus non vult*, ce qui était censé signifier : Dieu ne veut pas. On fit remarquer que *Deus non vult* aurait été plus régulier. L'exorciste chercha à sortir d'embarras en disant qu'en effet la curiosité était trop grande ; à quoi le bailli répliqua, le rituel en mains, que la faculté de parler les langues étrangères était une des marques officielles et obligatoires de la possession.

A défaut d'écossais, le bailli proposa l'hébreu, ajoutant que le démon devait savoir cette langue-là mieux encore que toutes les autres. Adjurée de prononcer le terme hébreu qui correspond au latin *aqua*, la supérieure ne répondit pas ; seulement on l'entendit pro-

noncer assez bas ces paroles : « Ah ! je renie ! » Aussitôt un carme qui était assez éloigné affirma qu'elle avait dit *Jaquaq* et que c'était un mot hébreu signifiant : « J'ai répandu de l'eau. » Or ceux qui étaient plus près attestèrent unanimement qu'elle avait dit : « Ah ! je renie ; » ce qui fit que le sous-prieur des carmes blâma publiquement ce religieux.

La fameuse réponse : *Nimia curiositas!* servit dès lors de bouclier à la supérieure contre les questions embarrassantes. Quand le bailli la sommait de parler grec, elle le déclarait trop curieux et demeurait muette comme un poisson. L'interrogeait-il sur des circonstances dont elle n'avait pas été informée, par exemple sur le nom de l'évêque qui avait tonsuré Grandier, elle confessait son ignorance. Mais dès que l'exorciste lui posait des questions de son chef, elle n'éprouvait plus le moindre embarras.

Plus tard, lorsque de nouveaux exorcistes furent entrés en charge, le père Lactance, l'un d'eux, remarqua que la supérieure savait fort peu de latin. Il prit en conséquence un parti héroïque ; il lui ordonna de répondre en français ! Et comme on lui objectait que le diable devait savoir le latin, il répondait tantôt « que le pacte avait été ainsi fait, » et tantôt « qu'il y avait des diables plus ignorants même que des paysans ! »

Cependant il avait l'imprudence de poser lui-même ses questions en latin, quoiqu'il eût dispensé l'énergumène de lui répondre dans la même langue ; il en résulta quelques malentendus. Un jour entre autres, il lui avait demandé combien de fois le démon était entré en elle et avait employé le mot *quoties*. La supérieure

Digitized by Google

crut que ce terme était l'équivalent de *quando* (quand ?), elle répondit : « Je n'ai pas bien remarqué le jour ! » (34, 57, 58, 60, 62, 65, 66, 67, 70, 71, 126, 129.)

Une relation manuscrite qui a circulé à l'époque de la possession et qui est d'autant moins suspecte que son auteur, catholique romain, est fort convaincu du prodige, contient néanmoins sur le latin et le grec des énergumènes quelques détails qui confirment ceux que je viens de rappeler. *L'Histoire du diable de Loudun* les rapporte aux pages 157, 158 et 164.

On se trouvait en présence de Laubardemont et de l'évêque de Poitiers, c'est-à-dire du chef temporel et du chef spirituel de l'entreprise. Grandier avait été mandé et se débattait au milieu des fureurs de ses prétendues victimes. Ayant commencé à exorciser en latin la sœur Catherine, qui était la plus ignorante de toutes, les autres se hâtèrent de faire un bruit infernal qui l'empêcha de continuer. Alors il se tourna vers la sœur Claire et annonça l'intention de l'interroger en grec, à quoi le diable eut soin de répondre par la bouche de la possédée : « Oh ! que tu es fin ! Tu sais bien que c'est une des premières conditions du pacte fait entre toi et nous, de ne répondre point en grec. » En vain Grandier protesta-t-il contre ce mensonge, demandant au reste que ce prétendu pacte de silence fût rompu ; en vain ajouta-t-il : « Cela se peut, car Dieu a donné pouvoir à son Église sur les démons, et de fait vous vous vantez d'en avoir effectivement rompu divers autres qui n'étaient d'aucune conséquence. » On n'avait garde de se priver du seul moyen qu'on eût de garantir les diables d'une épreuve qu'ils étaient incapables de soutenir. On finit cependant par lui permettre d'interroger

Digitized by Google

en grec, *pourvu qu'il écrivît d'abord ce qu'il aurait l'intention de dire!*

Poussée à bout, la possédée se vanta bien encore de pouvoir lui répondre dans toutes les langues; mais cette offre tardive était sans danger, car toutes ses compagnes recommencèrent alors leurs cris de rage, crachant contre Grandier, offrant de lui rompre le cou, se livrant à des convulsions effroyables; c'était le vrai moyen de mettre fin aux questions importunes.

Et maintenant, si des écrits contemporains nous passons au livre de M. de Mirville (124, 125) et à ses *procès-verbaux* de Laubardemont qui sont à ses yeux parole d'Évangile, nous tomberons véritablement de notre haut. Il ne vient pas à l'esprit de M. de Mirville que pour disculper des personnes accusées de mensonge et d'assassinat, il faudrait citer autre chose que les pièces rédigées par elles-mêmes! Il ne mentionne ni ne discute tous ces détails pris sur le vif et qui portent le cachet de la vérité. Il cite gravement les assertions de messieurs les commissaires et affirme que les énergumènes n'ont pas seulement parlé latin, mais grec, turc, espagnol, italien! Bien plus, elles ont parlé la langue de certains sauvages d'Amérique! Elles ont défié Grandier de les interroger en grec; il s'y est refusé et en est demeuré fort confus!

M. de Mirville s'attendait-il, par hasard, à trouver dans les procès-verbaux l'aveu des triomphes de Grandier et de l'ignorance des démons? Pensait-il qu'on ne pourrait se procurer aucun témoignage favorable d'évêque, d'aumônier, de docteur en Sorbonne ou de voyageur complaisant? S'imaginait-il que, pour renverser l'opinion établie depuis deux siècles, il suffirait

Digitized by Google

de nous montrer (ce que nous savions certes bien !) que Laubardemont avait réuni quelques signatures? La question n'était point là. Les signatures n'ont manqué, en pareil temps, à aucun mensonge et à aucune infamie. Les uns sont effrayés, les autres sont achetés; il y en a qui sont crédules, il y en a peut-être auxquels on persuade « d'écrire d'abord ce qu'ils ont l'intention de dire. » De cette façon les épreuves réussissent, et les ursulines parlent également bien le latin, le grec, le turc, voire même l'iroquois.

C'est se moquer d'argumenter ainsi, en esquivant la vraie question : quelle est la valeur respective des procès-verbaux et des récits détaillés qui les contredisent en plein? Or, comme la conscience publique n'a jamais hésité entre ces deux classes de documents, comme les récits sont tenus pour vrais, comme on ne peut les lire sans sentir qu'ils le sont, comme l'opinion universelle s'élève contre l'impudente menterie du dossier judiciaire formé sous l'influence de Laubardemont, c'est à vous à faire la preuve, à vous qui prétendez innover et intervertir les rôles. Prenez donc à part chacun des récits, chacune des pièces que contient l'*Histoire des diables de Loudun*[1]; prouvez que le men-

[1] M. Calmeil lui-même, qui semble repousser l'accusation de fraude, quoiqu'il sache s'indigner de l'iniquité des procédures, M. Calmeil, qui cherche à mettre sur le compte de l'exaltation nerveuse des ursulines leur complicité tout entière, n'hésite pas à adopter *l'Histoire des diables de Loudun* comme le recueil le plus véridique, comme le guide le plus sûr. C'est ce livre qu'il cite, qu'il transcrit à toutes ses pages, et cela presque à l'exclusion de tous les autres. Il n'a garde de faire le même honneur à la *Démonomanie* et aux autres écrits composés avec les procès-verbaux.

On n'a pas attendu longtemps, au reste, pour répudier ces

Digitized by Google

songe est là; j'entends un mensonge perpétuel, une invention constante, car vos fameux procès-verbaux ne font pas même allusion aux faits significatifs que je viens de rappeler. Une démonstration en règle ne sera pas de trop, cela vaudra un peu mieux que de railler en passant les *lazzi* que vous ne réfutez pas, et l'*historiette* du reliquaire dont vous ne prouvez pas la fausseté.

Il est certain que l'histoire serait bientôt *refaite* selon le système de M. de Maistre, s'il était permis de transformer en vérités historiques les allégations contenues dans les procès-verbaux des commissions judiciaires. Les juges qui ont brûlé les sorciers par centaines de mille affirment qu'ils volent à travers les airs; les inquisiteurs affirment que les dissidents sont des misérables; le tribunal révolutionnaire affirmait que les aristocrates avaient conspiré avec l'étranger; les créatures de Néron et de Domitien affirmaient que les proscrits de leur temps étaient coupables du crime de lèse-majesté; le sanhédrin affirmait que Jésus-Christ avait blasphémé! tout cela est dans les procès-verbaux, mais jusqu'à présent personne n'avait osé prendre ces pièces-là et s'écrier ensuite : Vous le voyez, les sorciers

sources honteuses. La narration manuscrite qui circula après la possession, et dont l'auteur était à la fois catholique et convaincu du prodige, n'en contredit pas moins pour cela les mensonges de Laubardemont et des exorcistes. C'est ainsi que l'auteur de la *Démonomanie*, ayant osé écrire d'après les pièces officielles que Grandier avait reculé devant le défi d'interroger les religieuses en grec, la *narration* rapporte au contraire que lorsqu'il voulut interroger en grec, les possédées l'interrompirent par des cris épouvantables (*Hist. des diables*, 164 et 165).

allaient au sabbat, les dissidents commettaient des infamies, les aristocrates s'entendaient avec Pitt et Cobourg, les suspects de l'ancienne Rome préparaient l'assassinat du souverain, Jésus-Christ était un blasphémateur; vous le voyez, *cela est écrit*, ceux qui ont écrit la sentence l'ont motivée, et une sentence motivée ne saurait être injuste!

Ce qu'on n'osait pas jadis, on l'ose aujourd'hui; on ouvre ces pages ignobles tracées par les tueurs, et on s'écrie d'un ton de triomphe : J'ai découvert qu'il n'y a pas trace là de vos historiettes et de vos lazzi; j'ai découvert là que les ursulines ne commettent jamais aucune erreur; j'ai découvert que là elles savent toutes le latin et même le turc; j'ai découvert qu'on n'y parle ni du reliquaire rempli de plumes, ni de l'énergumène retenu à terre par Duncan, ni de la traduction de *quoties*, ni du recours au prétexte : *nimia curiositas;* là elles triomphent, elles défient, elles confondent leurs ennemis, elles font des tours impossibles; l'une d'elles se maintient même en l'air pendant quelque temps!

C'était bien le moins qu'on pût mettre dans les procès-verbaux des exorcistes et des commissaires. Pourquoi n'y joint-on pas ceux du lieutenant civil et du bailli? Cette exclusion, à elle seule, dit la confiance que méritent de pareils récits. Je ne crains pas qu'il se trouve un lecteur qui hésite entre eux et l'*Histoire des diables de Loudun*, qu'on ne peut parcourir sans y reconnaître l'enregistrement fidèle des faits et des pièces. Or, notez que *tous* ces faits et *toutes* ces pièces doivent être absolument faux, car s'il en reste quelque chose, la fraude est prouvée et les procès-verbaux

deviennent un tissu de fausseté. En fait de mensonge, une preuve en vaut cent.

Or, pour en revenir au latin de la supérieure, l'*Histoire des diables de Loudun* rapporte (76) que, le jour même où elle se trompa en signalant deux protestants dans une assemblée qui en contenait au moins neuf, Barré lui demanda si elle n'avait pas, à part sa possession, quelque connaissance de la langue latine. Il l'invita à en prêter serment sur le ciboire, et elle y consentit avec quelque difficulté. Cependant elle avoua qu'elle interprétait à ses écolières le *Pater* et le *Credo*, niant d'ailleurs qu'elle leur expliquât pareillement le catéchisme.

Voilà donc l'origine fort naturelle de cette petite provision de latin. Dans un temps où le latin était partout, dans une Église qui l'employait sans cesse, est-il bien surprenant qu'une femme intelligente, qui en savait assez pour traduire le *Pater* et le *Credo* aux pensionnaires, ait appris à se servir d'un petit nombre de mots revenant toujours les mêmes : *pactum, urbanus, flores, rosæ, aqua, diabolus?* Cette faible teinture de latin, ces fautes dès qu'on l'entraîne hors du cercle étroit où elle est habituée à se mouvoir, l'ignorance absolue des autres sœurs qui ne donnent pas de leçons latines aux élèves du couvent, tout cela est en parfaite harmonie.

M. Calmeil (II, 234) pense comme moi que le latin de la supérieure était une réminiscence, bien qu'il semble admettre la sincérité des ursulines, et qu'il blâme le savant Boissier de Sauvages d'avoir placé leurs convulsions parmi les maladies feintes.

Je ne vais pas tout à fait aussi loin, on le sait;

Digitized by Google

j'admets qu'il y a eu à Loudun de véritables crises nerveuses, mais compliquées de fraudes qui, à mesure qu'on avançait, devenaient de plus en plus conscientes et grossières. Quant aux tours de force qui accompagnèrent les convulsions, ils n'ont rien qui dépasse ou même qui atteigne le niveau des phénomènes analogues que nous avons observés ailleurs. On va en juger.

Au moyen de ses procès-verbaux, M. de Mirville se procure aisément des prodiges moins vulgaires. C'est ainsi qu'il cite (119, 123) une extension de jambes qui donna sept pieds d'envergure à la supérieure, et une suspension en l'air que les commissaires ne pouvaient pas ne pas constater, puisqu'elle était exigée par le rituel! Mais ces belles choses ne risquent point de passer dans la classe des faits historiques.

Il est moins extraordinaire de voir les exorcistes jetés à terre, soit parce qu'ils le veulent bien, soit parce qu'ils participent à l'agitation contagieuse des énergumènes. Les religieuses qui se renversent au point de marcher la nuque posée sur les talons, ne font rien qu'on ne voie à la foire, rien que n'explique d'ailleurs un état physique spécial. Les bonds, les cris, la fuite devant le Sacrement, le pavé léché, l'obéissance à l'ordre de ramper, l'insensibilité cataleptique, les accès que provoque la vue de Grandier, rentrent dans la classe des faits qui nous sont familiers.

Lisez la relation qui fut publiée à Poitiers sur la visite du duc d'Orléans à Loudun, vous verrez la description suivante des tours de force d'Élisabeth Blanchard, la plus remarquable sous ce rapport : « Le démon l'Ennemi de la Vierge parut, selon le com-

Digitized by Google

mandement que lui en fit le père Élisée, capucin, son exorciste ordinaire. Il l'assoupit et la rendit maniable comme une lame de plomb. L'exorciste lui plia ensuite le corps en diverses façons, en arrière et en avant, et des deux côtés, de façon qu'elle touchât presque la terre de la tête, le démon la retenant dans la position où elle avait été mise jusqu'à ce qu'on la changeât, n'ayant durant ce temps, qui fut assez long, aucune respiration par la bouche, mais seulement un petit souffle par le nez. Elle était presque insensible, puisque le père lui prit la peau du bras et la perça d'outre en outre avec une épingle, sans qu'il en sortît du sang ou que la fille fît paraître aucun sentiment. Sabulon parut ensuite, qui la roula par la chapelle et lui fit faire diverses contorsions et tremblements. Il porta cinq ou six fois son pied gauche pardessus l'épaule à la joue, tenant cependant la jambe embrassée du même côté. » (*Hist. des diables*, 295, 296.)

Il était d'usage, nous l'avons vu, que les possédées rendissent des objets étrangers, tels que clous, épingles, etc. La supérieure seule eut l'habileté d'y parvenir, et encore ne choisit-elle que les choses les plus inoffensives. Les fameux procès-verbaux des commissaires constatent une fois le vomissement d'un tuyau de plume de la longueur d'un doigt et une autre fois le vomissement d'un bouton de soie (148, 149). Sous ce rapport donc, aussi, nous sommes au-dessous de la moyenne.

Mais ce fut en présence de Monsieur, duc d'Orléans, que les grands prodiges s'accomplirent. Il semblerait juste, par conséquent, d'y revenir; toutefois je ne puis y décou-

Digitized by Google

vrir rien qui mérite une mention spéciale. Ce sont des religieuses qui se balancent en avant et en arrière, à la façon des derviches hurleurs ; ce sont des langues tuméfiées qui leur sortent de la bouche ; ce sont des corps qui se roulent et qui serpentent, des bras qui se mettent en croix (289 à 304). Une seule chose semble étonnante, et ce fut, en effet, celle qui détermina la conviction de Monsieur. Le démon parut deviner ses pensées et obéir à ses ordres non exprimés ! (302, 304, 308.) Le certificat du prince s'exprime ainsi sur ce point :

« Ayant désiré d'avoir un signe parfait de la véritable possession de ces filles, avons concerté secrètement et à voix basse avec le père Tranquille, capucin, de commander au démon Sabulon qui possédait actuellement ladite sœur Claire qu'il allât baiser la main droite du père Élisée son exorciste ; ledit démon y a ponctuellement obéi, selon notre désir.... Signé *Gaston.* »

L'importance attribuée à un pareil exploit nous fait aujourd'hui sourire ; mais le XVIIe siècle était moins avancé, et le pauvre Gaston n'a jamais fait preuve ni d'un grand caractère ni d'un grand génie. S'il avait eu un peu plus d'indépendance ou d'esprit, il aurait compris tout au moins (je laisse à part le phénomène fluidique de la pénétration des pensées) que la plus simple prudence lui ordonnait de garder pour lui seul le commandement dont il désirait l'exécution. S'il s'était contenté de l'écrire sans le communiquer, si même il l'avait communiqué à d'autres personnes qu'aux exorcistes qui peut-être le lui suggérèrent sans qu'il s'en doutât, il est probable que la sœur Claire au-

Digitized by Google

rait moins bien deviné. Au point où en étaient les choses, après plusieurs années d'exercice, c'était un jeu pour les exorcistes et pour les énergumènes de se transmettre une indication à distance.

On avait, au reste, une ressource toute prête pour les cas où les expériences ne réussissaient pas (145, 146) : « C'est pour en entretenir plusieurs dans leur crédulité, » répondaient habilement les démons ! Ceci me rappelle la réponse de la supérieure, quand on la poussait trop dans les examens de latin et de grec : *Nimia curiositas !* Avec cela, on se tire de tout.

Le fait est qu'il n'y avait rien là d'admirable, et nous pouvons adopter les conclusions de Duncan, telles que les rapporte notre livre (312, 313) : « Personne n'aurait admiré les mouvements des religieuses, s'ils avaient été faits par des bateleurs sur un théâtre.... Au reste, ces mouvements n'étaient pas tous communs à toutes ces filles.... Si l'exorciste avait commandé à la supérieure de faire ce que faisait Élisabeth Blanchard, et à la sœur Agnès de faire ce que les deux premières faisaient ordinairement, il n'aurait pas été obéi. Aucune de ces filles ne s'était guindée en l'air à la hauteur de deux ou trois piques et n'y avait demeuré suspendue quelque temps notable ; aucune n'avait volé ni voltigé dans les airs..., ni marché dans l'eau sans enfoncer, auxquels cas il y aurait eu plus que de l'homme. Mais c'était avoir l'esprit merveilleusement préoccupé que de croire que se rouler, se vautrer et se traîner sur terre soit une chose surnaturelle.... »

Il serait d'autant plus difficile de le croire, que la fraude a été maintes fois constatée.

Un jour, c'était au mois de mai, et en présence du

terrible conseiller d'État, les ursulines avaient pris la résolution de se distinguer. On tenait à sortir des simples contorsions et à passer aux prodiges véritables. Deux, entre autres, avaient été annoncés : la supérieure et deux des sœurs devaient s'élever au-dessus du sol et y demeurer quelque temps suspendues; la calotte de Laubardemont devait être enlevée et demeurer en l'air pendant l'espace d'un *Miserere*. Le premier tour échoua complétement, parce que l'un des spectateurs eut l'audace de soulever le bas de la robe flottante de la supérieure et de montrer qu'elle touchait la terre du bout d'un de ses pieds ; or cet insuccès découragea les deux autres possédées ainsi que leurs démons, Cerbère et Eazas. Mais Béhérit comptait bien relever l'honneur du couvent, et l'exorciste Lactance décrivit d'avance la suspension de la calotte. Cependant le temps marqué étant venu, rien ne bougea, en dépit des adjurations les plus solennelles !... Qu'était-il arrivé? Des hommes soupçonneux, remarquant qu'il était tard, que l'église était mal éclairée et que Laubardemont était assis sur une chaise assez éloignée des autres, étaient montés sur la voûte au-dessus de cet endroit et y avaient rencontré l'individu qui était chargé, dit-on, de faire descendre par un trou le petit hameçon et le fil destiné à accrocher la calotte avec le secours de Laubardemont. Quoi qu'il en soit, il n'y eut ni prodige ni chant de *Miserere*, et la déconfiture fut complète (134 et 135).

Ces coups manqués décriaient la possession; beaucoup de personnes accourues à Loudun pour voir des miracles, s'en retournaient peu satisfaites. Le père Tranquille lui-même s'en plaint ainsi dans son livre :

Digitized by Google

« Plusieurs étant venus pour voir les merveilles de Loudun, si d'abord les diables ne leur ont donné des signes tels qu'ils ont demandés, s'en sont allés mécontents et ont accru le nombre des incrédules. » Pour réparer ces échecs, dont on ne se douterait guère quand on lit M. de Mirville ou les procès-verbaux toujours triomphants qu'il a suivis, on s'arrêta à un prodige plus aisé à accomplir que les suspensions d'objets ou de personnes. Lactance annonça que trois des sept démons de la supérieure sortiraient le 20 mai sans faute, et feraient, en sortant, trois plaies au côté gauche ainsi que trois trous correspondants à la chemise, au corps de jupe et à la robe. La plus grande des trois plaies devait être de la longueur d'une épingle.

Le commandeur de Laporte, qui se trouvait alors à Loudun, manifestant la crainte que la supérieure ne se fît elle-même ces petites blessures, on lui répondit qu'elle aurait les mains liées derrière le dos au moment où Asmodée, Grésil des trônes et Amant des puissances quitteraient son corps en le déchirant. Toutefois, le jour venu, la supérieure parut les mains libres en présence de la foule immense entassée dans l'église de Sainte-Croix. Le docteur Duncan réclama aussitôt, et l'exorciste reconnut qu'il était juste de lier la possédée ; mais il ajouta que, comme beaucoup de gens étaient venus de loin et n'avaient pas encore vu ses convulsions, on ne devait pas les priver de ce spectacle par lequel on allait commencer.

Effectivement, après avoir fait reconnaître par les médecins présents que le côté de la supérieure, sa chemise et ses autres vêtements étaient intacts, on procéda aux contorsions. Elles furent violentes et continuèrent

jusqu'au moment où se penchant sur son côté gauche, elle demeura un moment dans cette position, après quoi on l'entendit gémir, et on vit reparaître sa main droite dont les doigts étaient rougis de sang. Lorsqu'on l'examina, on trouva deux trous à la robe, trois au corps de jupe et à la chemise. La peau était percée aussi à trois endroits, les plaies étaient à peine des égratignures, dont l'une avait les dimensions d'un grain d'orge. Cependant toutes trois avaient saigné.

Laubardemont lui-même fut confus d'une supercherie aussi évidente, et contrarié surtout de la manière dont on avait éludé la promesse faite au commandeur de Laporte, il ne put s'empêcher d'avouer que « cela clochait; » ce qui ne veut pas dire qu'il l'ait écrit dans ses procès-verbaux. Ceux-ci n'enregistrent que des succès; mais la vérité s'est fait jour ailleurs, et notamment dans l'écrit que Duncan publia dès qu'il fut de retour à Saumur, écrit courageux que Laubardemont aurait voulu punir, mais que défendit la protection énergique du maréchal de Brézé. Duncan y faisait remarquer que les mains avaient été libres; qu'un petit canif avait pu aisément être caché; que si les diables étaient sortis, ils n'avaient pas cédé à la force de l'exorcisme, puisqu'on ne leur avait fait aucun commandement; qu'ils n'avaient pas fait trois incisions à la robe quoiqu'ils l'eussent promis, parce que l'une d'elles correspondait à une ouverture de ce vêtement; qu'enfin les incisions étaient beaucoup plus grandes aux habits que dans la peau, ce qui prouvait qu'elles avaient été faites de dehors en dedans, et non de dedans en dehors.

Grandier écrivit aussi des observations qui complè-

Digitized by Google

tent celles de Duncan. Il constate que, sans le gémissement de la supérieure et sans le sang qui avait paru au bout de ses doigts, le succès des exorcistes aurait été complet : la supérieure se serait blessée au même moment, mais les convulsions auraient continué; on lui aurait ensuite lié les mains selon l'engagement pris; on aurait prononcé les exorcismes, et alors seulement les trois diables auraient été censés sortir. Il est certain qu'ainsi on aurait rendu les objections plus difficiles; *cela n'aurait pas cloché.* Dieu ne l'a pas permis.

Pourquoi, demandait plus loin Grandier, les diables sont-ils sortis en faisant une coupure au lieu d'une brûlure? Parce qu'il est plus aisé de cacher sous les vêtements un canif que du feu. Pourquoi sont-ils sortis par le côté plutôt que par le front ou par le nez? Parce que la supérieure n'aurait pu se blesser au visage sans que l'assemblée s'en aperçût. Pourquoi le côté gauche plutôt que le côté droit? Parce que la main droite a plus de facilité pour agir sur le côté qui n'est pas le sien. Pourquoi s'est-elle penchée sur ce côté et y est-elle demeurée quelque temps? Pourquoi ses doigts sont-ils ressortis sanglants? Pourquoi ce gémissement? Pourquoi ces plaies si légères? Autant de questions auxquelles il est aisé de répondre.

La pièce que je rappelle a-t-elle été accueillie par Laubardemont? Nullement. Il a écrit son procès-verbal constatant l'expulsion d'Asmodée, de Grésil et d'Amant, par trois plaies faites au-dessous de la région du cœur de la sœur Jeanne des Anges, et ce procès-verbal a servi comme les autres à brûler Grandier, en attendant qu'il servît comme les autres à refaire l'his-

Digitized by Google

toire et à rendre une justice tardive à ce pauvre Laubardemont!

Le lendemain, Lactance cherchait à atténuer un scandale dont chacun était indigné. Il demanda à Balaam pourquoi ses trois compagnons étaient partis pendant que les mains de la supérieure étaient cachées au peuple. Ce fut alors que le démon lui fit sa grande réponse, si propre à expliquer toutes les défaites : Cela a eu lieu *afin d'en entretenir plusieurs dans l'incrédulité* (134 à 145).

Rien ne fut plus propre à atteindre ce but que le résultat d'une autre expérience racontée par Duncan. S'appuyant toujours, et peut-être avec trop de confiance, sur la protection du maréchal de Brézé, il osa retenir la supérieure et empêcher ainsi l'exécution des mouvements ordonnés par Lactance. Le récollet était furieux, il multipliait ses ordres. « Je ne le puis, s'écria enfin la supérieure, car il me tient. — Laissez-lui le bras, dit l'exorciste à Duncan, car comment se feront les contorsions si vous la tenez? — Si c'est un démon, répliqua Duncan d'une voix très-élevée, il doit être plus fort que moi. — Quelque bon philosophe que vous soyez, repartit Lactance, c'est mal argumenté, car un démon hors du corps est plus fort que vous; mais étant dans un corps faible, il n'est pas nécessaire qu'il soit si fort que vous. » Ce bon père, ajoute Duncan dans son livre, ne se souvenait pas d'avoir lu dans l'Évangile que les démoniaques rompaient leurs chaînes, et que le rituel met ceci entre les marques de la possession : faire preuve d'une force extraordinaire.

Le lendemain il en agit de même avec la sœur Agnès, et on le pria de ne pas lui tant serrer la main, parce

Digitized by Google

que la supérieure s'était plainte, assurant qu'il l'avait blessée en la retenant ainsi (146 et 147).

Je ne m'arrêterai pas aux menues supercheries de chaque jour, à celles, par exemple, qui amenèrent la découverte des quatre pactes de Grandier, dont l'un, au lieu de tomber de la voûte, comme on l'avait annoncé, tomba prosaïquement de la coiffe de la supérieure (164).

Saint-André (*Lettres au sujet de la magie*, 258 à 261) rapporte le récit suivant écrit par M. de Monconis, qui avait eu avec tant d'autres la curiosité de visiter les possédées de Loudun : « Le 8 mai 1645 au matin, j'allai voir la supérieure des ursulines.... J'eus la patience d'attendre au parloir plus d'une grosse demi-heure. Ce retardement me fit soupçonner quelques artifices. C'est pourquoi, après lui avoir fait compliment, je la priai de me montrer les caractères que le démon qui la possédait avait marqués sur sa main lorsqu'on l'exorcisait; ce qu'elle fit, et tirant le gant qu'elle avait à la main gauche, je vis en lettres de sang sur le dos, commençant du poignet jusqu'au petit doigt : *Jésus;* au-dessous, tirant vers l'épaule : *Maria ;* plus bas : *Joseph*, et plus bas, à la quatrième ligne : *François de Sales*. Elle me dit toutes les méchancetés du prêtre Grandier.... Enfin je pris congé d'elle, et auparavant je souhaitai de revoir sa main qu'elle me tendit fort civilement au travers de la grille. Alors, la considérant bien, je lui fis remarquer que le rouge des lettres n'était plus si vermeil que quand elle était venue ; et comme il me semblait que les lettres s'écaillaient et que toute la peau de la main semblait s'élever comme si c'eût été une pellicule d'eau d'empois desséchée, avec le bout de mon

Digitized by Google

ongle j'emportai par un léger attouchement une partie de la jambe de l'*m*, dont elle fut fort surprise, quoique la place restât aussi belle que les autres endroits de la main. Je fus satisfait de cela, et je pris congé d'elle. »

Ces mots gravés sur la main ont été une des dernières fraudes de Loudun, et une des plus grossières. On ne tarda pas à s'en moquer ouvertement et partout. Quand la duchesse d'Aiguillon (Mme de Combalot) quitta le château de Richelieu pour venir visiter les possédées, elle ne daigna pas même leur demander l'exhibition de ce prodige un moment fameux ; une des personnes de sa suite l'ayant produit devant elle sur son bras, sans le secours d'aucun démon, elle préféra assister à un autre exploit un peu plus extraordinaire, celui-ci, dont le récit l'avait particulièrement frappée : une des ursulines s'étendait à terre, et devenait tellement lourde, qu'il était impossible de l'enlever.

On arriva donc au couvent, et pour commencer, on fit passer le marquis de Faure avant le marquis de Brézé qui le précédait ordinairement ; on voulait voir si le diable, toujours informé en pareille occasion, ne donnerait pas dans le panneau. Il n'y manqua pas en effet, et donna le nom de Brézé à M. de Faure. Mais on se remit de cette petite aventure, et on procéda à l'exorcisme.

Alors se passa une scène qui faisait le pendant de celle que l'audace de Duncan nous a fournie. Duncan avait retenu le démon ; Mlle de Rambouillet va lui faire perdre terre. Ce fut à elle que l'exorciste s'adressa, parce qu'il remarqua sa curiosité et son apparente crédulité. Mlle de Rambouillet ne se le fit pas dire deux fois ; elle

Digitized by Google

donna ses gants à sa suivante, et, prenant la religieuse, non par l'endroit que l'exorciste indiquait, mais par-dessous la tête, elle l'enleva sans peine, au grand étonnement de l'assistance (391 à 397).

Je terminerai par le récit étrange de deux autres visites (400 et 401). La première fut faite par le duc et par la duchesse de la Trémouille; ils habitaient Thouars et cédèrent à la curiosité de voir les énergumènes. Ils voulaient refaire l'expérience qui avait semblé si bien réussir en présence du duc d'Orléans; mais plus clairvoyants ou plus courageux que lui, ils n'allèrent pas communiquer à l'exorciste le secret que la possédée devait révéler. Aussi passa-t-on trois heures à adjurer le démon, sans en tirer la moindre réponse.

Deux conseillers au parlement, qui eurent la même prudence, obtinrent le même résultat; leur volonté secrète ne put jamais être pénétrée, et l'on s'en tira comme toujours, en arguant d'un *pacte de silence* qui empêchait le diable de parler.

Il faut encore que, pour l'acquit de ma conscience, je dise quelques mots d'un des prodiges qui frappèrent le plus le duc d'Orléans, et qui montre le mieux que ces exorcistes et ces énergumènes avaient fini par ne reculer devant rien. Les hosties consacrées étaient devenues un de leurs moyens de produire de l'effet! (Calmeil, II, 43 à 45, 57, 62. *Histoire des diables*, 256 à 263, 285, 292 à 295, 302, 303.)

Je ne raconterai pas dans tous leurs détails les profanations mentionnées par les passages auxquels je renvoie : hosties sanglantes, hosties avalées et rendues, sacrements qui servent à éprouver les démons ou à

Digitized by Google

raffermir les têtes ébranlées. Je m'attaque à un ou deux incidents.

De même que la supérieure excellait parmi les religieuses, Élisabeth Blanchard l'emportait sur les autres possédées séculières (car la contagion s'était bientôt répandue hors des murs du cloître); elle se disait possédée par six diables, Astaroth, Charbon d'impureté, Béelzébuth, Lion d'enfer, Pérou et Marou; c'était elle qui avait le monopole des exercices où figurait l'hostie. Déjà, avant la scène célèbre qui se joua devant Monsieur, elle avait débuté en présence de Laubardemont.

Grandier venait de mourir; on avait besoin d'un grand miracle pour faire oublier tant d'horreurs. Alors une hostie fut placée sur les lèvres d'Élisabeth, et cette hostie était tachée de sang; on s'empressa de constater qu'il n'y avait pas de sang dans la bouche de l'énergumène, et on en conclut que c'était (il faut bien transcrire ce blasphème), que c'était le sang de Jésus-Christ coulant en l'honneur de l'assassinat de Grandier, comme il avait coulé sur la croix!

Ce ne fut pas tout. Deux récollets étaient convenus entre eux, entre eux seuls, d'un mouvement d'adoration que devait faire Élisabeth, et elle le fit en disant: « J'adore le précieux sang de Jésus-Christ. »

Enfin l'occasion était trop bonne pour ne pas inviter les démons à reprendre leur cours de théologie contre la Réforme. La possédée déclara (en français, car le latin n'était pas sa partie) « que c'était du sang de Jésus-Christ, ainsi répandu sur la sainte hostie pour convaincre les impies et les incrédules, qui disent que ce n'est que du pain.» Après une confession de foi aussi explicite, elle n'aurait plus dû, ce semble, se faire

Digitized by Google

presser; mais le lendemain il lui prit des scrupules, des terreurs, des horreurs. « Je ne te répondrai point sur ce sang-là.... J'enrage.... Dieu a fait cela afin qu'on rende plus de révérence au saint-sacrement; je suis obligé de le dire par la puissance de Dieu.... Je ne saurais le dire sans souffrir du mal.... J'enrage.... c'est le sang...., c'est le sang du Fils de l'Homme....; J'adore.... »

Il me répugnerait de transcrire en entier cet interrogatoire. J'ajoute que l'hostie sanglante fut portée en grande cérémonie sur l'autel et placée dans un tabernacle dont Laubardemont prit la clef. Il en fut dressé acte, bien entendu, et ceci figure dans les procès-verbaux.

Voici maintenant la seconde représentation, celle à laquelle assista le duc d'Orléans. Le miracle consista cette fois, non à faire paraître du sang sur l'hostie, mais à la faire tenir sur les lèvres et sur les dents de l'énergumène sans la mouiller! Chacun pourra juger de la valeur d'une telle merveille.

C'était encore Élisabeth Blanchard. Son démon Astaroth commença par la mettre en convulsion. La langue livide, enflée et pendante, elle vint se roulant et serpentant jusqu'aux pieds du prêtre qui lui mit le sacrement sur les lèvres, et qui commanda au démon d'empêcher que les espèces ne s'humectassent en aucune façon. Suivent des contorsions; le démon souffle à travers les lèvres et fait trembler l'hostie qui cependant continue à adhérer. L'exorciste retire l'hostie, montre en la touchant des doigts qu'elle n'est ni humide ni gluante; puis, après avoir essuyé les dents d'Élisabeth avec son surplis, il y applique l'hostie qui s'y maintient

digitized by Google

pareillement. Enfin, il ordonne à la possédée d'avaler l'hostie; on fait visiter sa bouche où on ne trouve rien; on lui fait boire un verre d'eau.... Mais, à un nouveau commandement, l'hostie reparaît intacte sur le bout de la langue.

Je ne sais si le lecteur aura pu surmonter assez son dégoût pour me suivre jusqu'ici. Je n'irai pas lui imposer la description des difformités physiques qui se manifestèrent chez l'énergumène, quand on adjura les différents démons de la parcourir en divers sens. Lorsque Béelzébuth eut ordre de monter au visage, on vit un battement de la gorge qui s'enfla extraordinairement et la rendit dure comme du bois; lorsque l'on fit faire le même chemin aux autres diables, ils signalèrent leur passage au travers des membres par des battements et des tumeurs.

Voilà ce que j'ai trouvé de plus remarquable au sujet des hosties. Quant à celles qui se seraient « transportées à commandement et sans moteur visible suivant l'ordre du duc d'Orléans transmis mentalement aux exorcistes, » je ne sais pas où M. de Mirville les a découvertes (*Pneumatologie,* 122). Sans doute dans les livres fabriqués au moyen des procès-verbaux! Toujours est-il que le certificat signé par Gaston est sous mes yeux, que j'y vois l'hostie sèche et adhérente, l'hostie avalée et restituée, l'ordre de baiser la main du père Élisée communiqué à l'oreille et exécuté sans paroles; mais je n'y vois pas trace de l'hostie déplacée sans contact, qui aurait été bien plus extraordinaire cependant.

Je n'abuserai pas de mes avantages. Avec les renseignements que fournit l'affaire de Loudun, on compo-

Digitized by C le

serait tout un traité sur la nature et les mœurs des démons, un traité tel qu'aucun homme sérieux ne pourrait se dispenser de hausser les épaules.

Sans parler de leurs noms étranges qui à eux seuls démontrent irrésistiblement le mensonge, les diables nous apprennent l'existence d'une trinité infernale formée de Lucifer, de Béelzébuth et de Léviatan (*Hist. des diables*, 283). Les démons et leurs possédées vont quelquefois à la campagne, se reposer un jour ou deux de leurs fatigues (168). Ces êtres malfaisants ne manquent pas d'ailleurs de complaisance; un ordre de Laubardemont suffit pour changer toutes leurs idées. Ils avaient déclaré d'abord qu'ils ne sortiraient qu'après un pèlerinage dans certains pays éloignés; mais le conseiller d'État trouva la chose mauvaise, et les démons consentirent à être expulsés sans quitter Loudun (366, 367, 370). Cette expulsion s'opère de telle sorte qu'il reste toujours quelques énergumènes disponibles; on ne les délivre pas entièrement, et si un démon est chassé, on laisse en repos son camarade qui est chargé de commenter dogmatiquement l'expulsion (380 à 382). Au besoin même, on les rappelle quand on a besoin d'eux et quand on a des renseignements à leur demander (346, 354 à 356). Leur théologie est orthodoxe et leur morale, quand il le faut, est tout à fait édifiante (371, 372). Leur docilité d'ailleurs s'explique, car ils courent risque d'être mis en pénitence. C'est ce qui arriva à l'un des diables de la supérieure, qui fut lié pendant un mois sous le portrait de saint Joseph et qui, renfermé là dans un espace d'un pied carré, se sentait brûlé par la proximité du saint sacrement (405). Resterait à comprendre comment on mit sept ans à les

Digitized by Google

expulser, quand on savait si bien les emprisonner, et pourquoi la supérieure attendit si longtemps le jour où « la vapeur fluidique » s'échappa de son bras en y laissant la fameuse empreinte, fort peu diabolique assurément : *Maria* (380).

Je ne prétends point approfondir ce mystère qu'on retrouve partout (313), car les exorcistes se montrent sans cesse très-puissants pour se faire obéir des démons et très-impuissants pour les chasser. L'expulsion graduelle et imparfaite des sept démons de la supérieure est à elle seule un drame complet, avec des péripéties innombrables ; on tient à ne pas finir avant d'avoir rempli les cinq actes de rigueur, les acteurs infernaux ne sortent par la coulisse de droite que pour rentrer par celle de gauche (340, 342, 346, 349, 364 à 370). Enfin une grande neuvaine délivra l'énergumène qui, pour sa récompense, fut transformée en sainte ; ses bras portèrent les marques sacrées ; elle fut soulagée miraculeusement, et la transpiration de son corps, la chemise avec laquelle elle avait été essuyée devinrent des moyens infaillibles de guérison. L'odeur seule de ces objets mit en fuite le démon Souillon qui obsédait une pauvre femme, et Mme de Laubardemont (c'était justice !) fut une des premières à profiter dans ses infirmités de la puissance de *l'onction ;* c'était le nom convenu (376 à 385, 403 à 441). Longtemps après, la supérieure avait encore des visions et faisait des miracles (470, 471).

Mais il faut que je me hâte, et je suis obligé de supprimer bien des détails significatifs. L'invasion par contagion matérielle (40, 71), la dépendance non consentie vis-à-vis du diable qui occupe le corps sans

Digitized by Google

posséder l'âme (39, 62, 157), la haine violente contre Grandier, c'est-à-dire « Satan divisé contre Satan, » (158, 159, 162), le dédoublement (279 à 281), l'effet produit par les applications du sacrement (274, 285), les jouissances bizarres que procure la possession (458, 459), les beaux miracles et les marques glorieuses qui viennent clore toute l'affaire, non-seulement chez la supérieure, mais chez d'autres sœurs (345, 348, 352 à 359), tout cela demanderait à être analysé et décrit.

Je ne peux qu'indiquer, engageant le lecteur à étudier ces passages et à parcourir aussi le récit du songe céleste qui se place si bien (369, 370) dans l'intervalle que laisse une excursion des démons forcés d'aller au sabbat. Il n'y a que deux points sur lesquels je me sente le droit d'insister encore en terminant : les remords que manifestèrent plusieurs fois les ursulines et les châtiments de Dieu qui fondirent sur les exorcistes.

Un jour, c'était encore au commencement de l'affaire, la supérieure, épuisée par une longue séance, termina par ces mots : *Jugements iniques!* (67) Un autre jour, pressée par l'exorciste de jurer sur le ciboire, elle répondit : « Mon père, vous me faites faire de grands serments ; je crains fort que Dieu ne m'en punisse. » (76) Le 3 juillet 1634, au plus fort des poursuites contre Grandier, on vit la sœur Claire tout en larmes, dans l'église du château où on l'avait menée pour l'exorciser. Elle déclara que tout ce qu'elle avait dit depuis quinze jours n'était que pures calomnies et impostures ; qu'elle n'avait rien fait que par ordre des récollets, de Mignon et des carmes, et que si on la séquestrait il se trouverait que toutes ces choses n'étaient que feintes et que malices. Deux jours

Digitized by Google

après, la malheureuse répéta la même chose et même elle chercha à s'enfuir; mais Démorans la poursuivit et l'arrêta (168, 169).

La sœur Agnès, enhardie par cet exemple, tint plusieurs fois le même langage, priant avec larmes ceux qui assistaient aux exorcismes de vouloir la tirer de l'horrible captivité sous le poids de laquelle elle gémissait (169). La Nogeret protesta aussi un jour, qu'elle avait accusé un innocent et qu'elle en demandait pardon à Dieu; puis se tournant du côté de Laubardemont, elle déclara qu'elle était obligée de faire cette confession pour la décharge de sa conscience (170).

Ne craignez pas que ces touchantes confessions figurent dans les procès-verbaux ou dans la *Démonomanie!* Cependant elles se sont renouvelées plusieurs fois depuis la mort de Grandier (401 à 403). La sœur Agnès, étant un jour exorcisée en présence d'un médecin de Château-Gonthier qui lui posait quelques questions en grec, elle répondit ingénument « qu'elle n'entendait pas cette langue et qu'elle ne l'avait jamais apprise.» L'exorciste la querella en des termes qui faisaient comprendre qu'elle ne s'acquittait pas bien de son devoir, plutôt qu'ils n'indiquaient la croyance à une possession véritable. Il voulut ensuite continuer l'exorcisme; mais elle s'écria « qu'elle n'était point une démoniaque, qu'il y avait longtemps qu'on la tourmentait en particulier pour l'obliger à faire toutes les choses qu'elle faisait en public; que si Dieu ne l'eût soutenue, elle se serait désespérée et qu'elle était bien malheureuse d'être entre les mains de ces gens-là.» Elle pleurait en parlant ainsi, et la plupart des assistants fondirent en larmes.

La sœur Claire étant exorcisée en présence d'un avo-

Digitized by Google

cat de Saumur et de plusieurs autres personnes, fut brûlée par un fil soufré, dont l'exorciste se servait pour enfumer un de ses démons. Lorsqu'elle sentit la douleur, elle se rejeta en arrière, déplorant sa condition et s'élevant contre la tyrannie de ceux qui la contraignaient de feindre qu'elle était possédée. Elle pria Dieu ardemment de la tirer de la misère où elle était. Sans une dame de qualité, sa parente, qui la suivit au sortir de l'église et qui la ramena au couvent, elle n'y serait jamais rentrée.

Mais celle des religieuses qui devait éprouver le plus violemment ces remords, c'était la supérieure. Aussi fut-elle saisie un jour à tel point par la conscience de son crime, qu'elle chercha à s'ôter la vie. Voici comment la chose se passa; c'était avant l'endurcissement complet de cette malheureuse femme, que nous avons vue descendre de degré en degré jusqu'aux fraudes grossières des derniers temps (232). La mère prieure avait fait la veille, auprès de Laubardemont, une déposition solennelle qui devait assurer la perte d'Urbain Grandier. Épouvantée d'elle-même, elle se mit en chemise, nu-tête, une corde au cou, un cierge à la main, et demeura en cet état l'espace de deux heures, au milieu de la cour où il pleuvait en abondance. Lorsque la porte du parloir fut ouverte, elle s'y jeta et se mit à genoux devant Laubardemont, lui déclarant qu'elle venait réparer la faute qu'elle avait commise en accusant l'innocent Grandier. Puis, s'étant retirée, elle attacha la corde à un arbre du jardin, où elle se serait étranglée sans l'intervention des autres sœurs.

On éprouve comme un soulagement, lorsqu'on rencontre dans cette hideuse histoire de Louduu un de

Google

ces accents du cœur, un de ces hommages imprudents à la justice, un de ces retours à la vérité. C'est une sorte de réparation faite à la victime; c'est aussi la preuve que tout n'était pas mort encore chez les pauvres ursulines. La conscience met du temps à mourir.

Peut-être donnait-elle aussi quelques signes de vie chez les exorcistes eux-mêmes; le cœur humain renferme de si vastes trésors d'inconséquence! Le fait est que bientôt après le supplice de Grandier, le père Lactance mourut dans des accès inexprimables de fureur et de désespoir. Le père Surin, qui le remplaça dans ses fonctions, devint presque fou. « Privé de l'exercice extérieur de ses facultés, il ne pouvait ni marcher, ni parler, ni écrire, et était en proie à des tentations violentes. Dans cet état humiliant, on crut, pour sa propre sûreté, devoir le tenir enfermé. » (Article *Surin*, dans la *Biographie universelle* de Michaud.) Il restait stupide au point de ne pouvoir dire un *Pater*. Une fois le démon le jeta par une fenêtre sur la roche où était bâti le monastère des jésuites et lui cassa la cuisse. Enfin, il se guérit et vécut encore longtemps (Calmeil, II, 64).

Mais c'est surtout chez le père Tranquille que se manifestèrent des crises effroyables où se montre clairement la main de Dieu. Une mélancolie invincible, des violences, des cris tels que la population de Loudun s'attroupait aux abords du couvent, voilà quelques-uns des signes du châtiment que subissait l'exorciste. Rien ne peut rendre l'horreur de ses derniers moments; le bûcher de Grandier avait été un lit de roses en comparaison de la couche où se tordait le capucin. Les moines, ses compagnons, ne virent là qu'une preuve de sa sainteté et de la haine que lui portait le

Digitized by Google

diable! Aussi écrivirent-ils sur sa tombe : « Cy-gît l'humble père Tranquille.... Les démons, ne pouvant plus supporter son courage en son emploi d'exorciste, l'ont fait mourir par leurs vexations. »

La fin horrible de cet exorciste impressionna si vivement le père Lucas qui y assistait, qu'il tomba à son tour dans des accès de rage. Les moines le tenaient en grand nombre, ce qui ne l'empêchait pas de lancer des coups de pied vers le défunt jusqu'à ce qu'on l'eut emporté.

Je n'insiste pas sur ces scènes lugubres, auxquelles il faudrait joindre aussi les hallucinations du chirurgien Manouri, qui croyait voir Grandier à ses côtés, et qui ne tarda pas à expirer en présence de cette redoutable vision.

Ceux qui voudront des détails n'auront qu'à parcourir l'*Histoire des diables de Loudun* (263 à 267, 274 à 276, 287 à 288, 441 à 458, 470 à 473). Ils entendront alors les derniers cris du père Tranquille : « Ah! que je pâtis! je pâtis plus que tous les diables ensemble et que tous les damnés. » Ils assisteront à l'ouverture de son cadavre où l'on veut s'assurer qu'il n'est resté aucun maléfice; ils verront sa transformation immédiate en saint, dont on se partage les habits, dont on brise la bierre et qu'on semble prêt à mettre en pièces.

J'ai hâte de finir, et je n'irai pas rechercher si Dieu a châtié les autres complices de l'assassinat de Loudun. Le principal auteur, Laubardemont, demeura-t-il impuni sur la terre? je l'ignore. Je sais seulement que son fils périt de mort violente à la fleur de l'âge.

Quoi qu'il en soit, la fin tragique du père Tranquille marqua à peu près le terme de la possession. C'était en

Digitized by Google

1638; l'année suivante il n'était plus question de rien. Mais l'épidémie, après s'être communiquée à Loudun même en dehors du couvent, avait gagné quelques autres localités, s'attaquant toujours aux filles ou jeunes femmes, et particulièrement aux religieuses. Il y eut des symptômes inquiétants à Avignon et à Nîmes; il y eut une véritable explosion du mal à Chinon. L'histoire de ces derniers incidents achèvera de donner son vrai caractère au fait que je viens de décrire.

On était las d'entendre parler d'énergumènes, d'exorcistes fous furieux, de fraudes et de machinations découvertes. Aussi accueillit-on avec peu d'enthousiasme les nouvelles manifestations. Ordre fut donné aux diables d'avoir à rentrer dans le silence, et ils obéirent, bien entendu.

A Nîmes, où la possession se manifestait avec force, on se hâta de la faire condamner par la faculté de Montpellier, et il n'en fut bientôt plus question! Le prodige s'éteignit au milieu du dégoût général, comme il achevait de s'éteindre à Loudun, où la possession n'était plus qu'une distraction et une faveur céleste! Les séculières possédées allaient aux exorcismes à certaines heures comme on va à la promenade. Lorsqu'on leur demandait en chemin si elles étaient possédées, elles répondaient : « Oui, Dieu merci! » et les dévotes qui assistaient à ce jeu enviaient leur bonheur : « Nous ne sommes pas si heureuses, s'écriaient-elles, Dieu ne nous a pas assez aimées pour cela! »

Quand les choses en sont venues à prendre cette tournure anodine, il n'y a plus à s'en préoccuper beaucoup. Les diables de Loudun tournaient à l'ange, et les

Digitized by Google

démoniaques devenaient graduellement des saintes. Preuve que tout allait cesser.

On essaya bien de ressusciter les possessions véritables dans les environs d'Avignon; mais Mazarin y exerçait alors les fonctions de vice-légat du pape; il ne se souciait pas d'avoir sur les bras des embarras de cette nature. Ses défenses furent péremptoires, et les démons se le tinrent pour dit (*Hist. des diables*, 345).

A Chinon on eut plus de peine à leur faire entendre raison. Il est vrai qu'il y avait là un ancien exorciste de Loudun, Barré, qui désirait ne pas rester dans l'inaction. Il est instructif de voir le mensonge constaté et réprimé à Chinon par l'autorité publique elle-même. Barré ne valait pas moins que Mignon, que Lactance et que Tranquille; les sœurs de Chinon ne valaient pas moins que celles de Loudun. Or Barré et ses religieuses ont été officiellement convaincus de mensonge. Avis à ceux qui jettent les hauts cris lorsque nous supposons qu'on a menti à Loudun! (359 à 364, 386 à 389, 482 à 365.)

Barré se défendit de son mieux, et Laubardemont, qui devint tout à point intendant du Maine, Touraine et Anjou, lui prêta son appui contre les arrêts de l'officialité de Paris. Aussi l'affaire ne se termina-t-elle pas aussi vite que dans les terres papales gouvernées par Mazarin. Cependant, les possédées de Chinon ayant abusé de leur impunité, les curés Santerre et Magloire ayant couru risque tour à tour de passer pour magiciens et de remplir le rôle d'Urbain Grandier, on se décida à faire finir une bonne fois cette comédie. On séquestra les énergumènes, on exila Barré, et personne ne parla plus ni de magiciens ni de possession.

Digitized by Google

C'était le moment où le silence avait achevé de se faire aussi à Loudun. Il n'y restait plus que les richesses acquises par les ursulines, et quelques objets merveilleux offerts à la dévotion ou à la curiosité des voyageurs. C'est ainsi que les carmes faisaient grand état de l'hostie sanglante demeurée dans leur église, et du pacte de Grandier dont ils s'étaient fait apporter par un démon la copie authentique. On y lisait : « Monsieur et maître Lucifer, je vous reconnais pour mon Dieu..., et au cas que je manque à vous servir et adorer et faire hommage trois fois le jour, je vous donne ma vie comme étant à vous. » *La minute est aux enfers, en un coin de la terre, au cabinet de Lucifer, signée du sang du magicien* (270, 271).

Arrêtons-nous ici. Le lecteur a maintenant sous les yeux la preuve complète des fourberies ignobles et sanguinaires qui ont souillé pendant sept longues années la ville de Loudun. Il ne s'étonnera pas si je donne essor aux sentiments qui se sont accumulés dans mon cœur pendant que je racontais ce crime, et si j'adresse quelques paroles sérieuses à ceux qui ont osé en essayer l'apologie.

On ne saurait être trop sévère envers de pareils excès, alors même qu'ils sont excusés en partie, comme ici, par une passion qui exclut toute impartialité. M. de Mirville, et ceux qui avec lui ont tenté cette œuvre, acceptent une solidarité bien lourde! Approuver l'affaire de Loudun, c'est en prendre sa part, et c'est montrer aussi dans quel esprit on agirait si l'on avait le pouvoir d'agir. Le parti qui se dévoile de la sorte est, grâce à Dieu, dans une grande illusion : il se trompe de siècle, et j'espère qu'il se trompe également

de pays; la France actuelle ne supporterait pas deux jours les tendances qu'on étale complaisamment devant elle.

Mais, dangereux ou non, les hommes honorables auxquels je m'adresse n'en doivent pas moins être avertis avec force et netteté. Ceci n'est pas un passe-temps innocent; la fantaisie des réhabilitations à tout prix, toujours fâcheuse, car l'erreur nuit toujours, peut cependant se satisfaire quelquefois sans outrager directement et sans contrister la conscience publique. Il est tel personnage oublié de l'antiquité dont vous referez l'histoire, si bon vous semble; personne ne s'en alarmera beaucoup.

Réhabiliter Laubardemont c'est autre chose. L'humanité ne reçoit qu'une seule compensation des grands attentats qu'elle subit, c'est le sentiment d'horreur et d'indignation qu'ils lui laissent après eux. Gardez-vous de toucher à son indignation, ce précieux trésor douloureusement accumulé à travers les siècles; elle ne le souffrirait pas.

J'ai dû m'arrêter au fait que les champions de la sorcellerie avaient eux-mêmes choisi; il fallait l'examiner dans ses détails, car ce sont les détails qui disent tout en pareil cas, et une analyse exacte permet seule d'éviter les déclamations. Cet exemple, au reste, suffira; c'est bien le cas de dire : *Ab uno disce omnes!* L'affaire de Loudun contient à la fois les deux grandes catégories de prodiges diaboliques, la sorcellerie et la possession; nous serons donc autorisés à nous rassurer désormais, lorsque ceux qui en ont parlé d'une façon si triomphale proclameront sur d'autres points des arrêts non moins superbes et non moins péremptoires.

Nous avons cherché à apprécier successivement les superstitions vulgaires qui se rattachent à la magie, les aveux des sorciers, les possessions, et en particulier celles de Loudun : notre conclusion constante a été qu'il n'y a pas trace de surnaturel dans cette seconde branche du surnaturel apocryphe.

Passons à la troisième.

CHAPITRE III

SURNATUREL APOCRYPHE

LE MAGNÉTISME ANIMAL

Les amateurs de surnaturel ne pouvaient manquer d'exploiter le magnétisme animal et les curieux phénomènes qui s'y rattachent. C'est une nouvelle assise ajoutée à l'édifice dont les Esprits frappeurs doivent former le couronnement. L'intelligence humaine a besoin de cet apprentissage pour accepter les prodiges contemporains ; si elle ne commençait par les faux miracles, par les sorcelleries anciennes et par la magie plus récente du mesmérisme, elle serait incapable d'accueillir favorablement les nouvelles merveilles que l'Amérique vient d'inventer.

Nous avons fait bonne justice des sorcelleries et des prétendus miracles; nous avons reconnu, qu'en laissant de côté les fraudes, il n'y avait là que des effets physiologiques et physiques. L'examen des phénomè-

Digitized by Google

nes mesmériques va nous conduire à la même conclusion.

Telle n'est pas, bien entendu, la conviction du marquis de Mirville. Je cite quelques-unes de ses paroles :

« Que nos magnétiseurs modernes essayent donc de vendre cent louis, comme le faisait Mesmer, un simple acte de volonté; on leur rira au nez. Mais Mesmer vendait autre chose.... ».

« Que sera-ce lorsqu'à toutes ces autorités anciennes et modernes (M. de Mirville vient de les indiquer) nous ajouterons tout à l'heure l'autorité par excellence, celle de M. le baron Dupotet et de son journal, seul organe en ce moment à Paris du magnétisme philosophique et pratique? Que sera-ce, disons-nous, lorsque nous lirons dans quelques-unes de ses pages le désaveu le plus franc et le plus complet de ses anciennes théories naturalistes, et les aveux formidables de ses nouvelles et mystérieuses associations? Mais n'anticipons pas, et contentons-nous d'affirmer pour le moment ce qui résulte de ces premiers aveux, c'est-à-dire que les effets du magnétisme animal ne sont pas dus, comme on le répétait jusqu'ici, au simple développement d'une faculté humaine, mais que, d'après les maîtres eux-mêmes, il faut y reconnaître avant tout l'intervention (pour le moins sollicitante) d'une cause extranaturelle ou surhumaine. » (*Pneumatologie*, 269, 271.)

Suit un chapitre entier qui porte ce titre : « Faits transcendants du magnétisme, ou l'intervention des Esprits démontrée par les faits. » M. de Mirville prétend y prouver l'insuffisance de l'explication naturelle qu'on va demander au fluide nerveux ou à la force quelconque dont nous disposons dans certains cas, et il cite

Digitized by Google

effectivement des résultats d'une telle nature que l'action fluidique ne saurait en rendre compte : ce sont des volontés déposées dans des talismans, qui se font obéir à des centaines de lieues et à des mois de distance ! Ce sont des meubles et des hommes qui volent ! Ce sont des magnétiseurs qui font la pluie et le beau temps !

Tout cela amène aux grandes révélations de M. Dupotet qui déclare « qu'il y a de la magie dans le plus petit fait magnétique » et qui entend par magie « l'assistance des puissances occultes. » Le nouveau sorcier se demande en tremblant s'il est sage de réveiller l'esprit de Python et d'apprendre aux hommes où il repose. « Un instinct secret, ajoute-t-il, ma conscience, me crie que je fais mal de toucher à ces choses. » Ailleurs, il s'écrie : « J'ai senti les atteintes de cette redoutable puissance.... Le lien était fait, le pacte était consommé ; une puissance occulte venait de me prêter son concours, s'était soudée avec la force qui m'était propre et me permettait de voir la lumière. C'est ainsi que j'ai découvert le chemin de la vraie magie. » (270 à 293.)

Sur ce point encore, nous trouvons M. de Mirville en parfait accord avec l'auteur de *la Religion constatée universellement* (t. II, 159, 160, 184, 202, 203, 217, 223 à 242). Je le note, parce qu'il ne faut rien ôter de leur importance aux tendances que nous combattons. On les mettrait volontiers sur le compte d'une fantaisie individuelle ou d'un égarement passager ; non, elles se lient à un système très-ancien, très-conséquent, qui se produit avec audace dès qu'il juge le moment opportun, mais qui, avoué ou caché, n'en demeure pas moins inébranlable. Si les rêves de sorcellerie et de moyen âge n'étaient qu'une lubie, nous ne nous en préoccu-

Digitized by Google

perions pas ; mais il y a là un parti entier qui ne manque assurément ni d'habileté ni de persévérance. Voici donc en quels termes il s'exprimait en 1833 :

« Les plus remarquables des phénomènes désignés, depuis un demi-siècle, par les noms de magnétisme animal et de somnambulisme magnétique ne sont pas autre chose que ceux-là même qu'on avait auparavant nommés effets de possession, de magie, de sorcellerie, d'enchantements. »

« Les histoires sacrées et profanes rapportent un grand nombre d'exemples de corps humains saisis somnambuliquement par des génies infernaux que personne n'avait évoqués. »

« Si les corps somnambulisés sont ravis par des génies à l'empire des âmes, si ce sont des génies qui les paralysent, les frappent de léthargie, les meuvent, les agitent et s'expriment par leurs bouches, les somnambules rentrés en possession de leurs corps doivent ignorer ce qui s'est passé. Eh bien ! voilà précisément ce qui arrive toujours.... »

« Une fois que cette cause est admise, tous les faits de somnambulisme s'expliquent avec une facilité et une simplicité que rien ne trouble. Le magnétiseur appelle de ses vœux, invoque sur un corps humain vivant la puissance somnambulique. Celle-ci, évoquée, s'empare du corps invisiblement.... Ainsi soustrait à l'empire de l'âme, ce corps est à la disposition des génies somnambulisateurs.... »

« Inhérente au somnambulisme, l'immoralité en souille presque toutes les victimes ; elle y excite de condamnables émotions, elle y allume des passions honteuses. Les êtres dont la puissance somnambulise les

Digitized by Google

extraordinaire, tantôt en physicien, *tantôt en magnétiseur*.... » (148.)

On voit que l'imputation n'est pas nouvelle. Pour la rendre plausible, il faut commencer par grossir la liste des prodiges qu'opère le magnétisme animal. Il est clair que si on lui attribue des prophéties, des transports de meubles et d'hommes à travers les airs, on se donne le droit d'affirmer que le magnétisme est diabolique ; mais ramasser de toutes mains tous les contes qui ont cours à ce sujet, ce n'est pas changer leur caractère ; les fables ne deviennent point vérités, par cela seul qu'on les affirme d'un ton tranchant. Un peu de critique n'est pas de trop en pareille matière.

J'ouvre le livre de M. de Mirville et je le parcours de la page 277 à la page 284. Qu'est-ce que j'y trouve? Des merveilles magnétiques entassées sur d'autres merveilles. A première vue, on en a des éblouissements; puis on ne tarde pas à remarquer que les faits sont moins certains ou moins extraordinaires qu'ils n'en ont l'air.

Un prêtre qui a été longtemps professeur chez les jésuites, a *raconté*, dans des notes manuscrites, qu'en vertu d'un acte énergique de sa volonté, des anneaux de rideau qu'il serrait dans ses mains et qu'il cherchait à retenir ont été lancés à l'autre extrémité de la chambre! Il a ajouté qu'un fauteuil s'est mis à tourner et à rouler tout seul sur le parquet! Supposons que les souvenirs de ce prêtre aient été entièrement exacts, n'est-il pas possible qu'une certaine action fluidique se soit développée en lui? N'est-il pas probable d'ailleurs que lui-même, à son insu, partagé qu'il était entre l'intention de demeurer passif et la volonté que

Digitized by Google

le mouvement s'accomplît, il aura donné aux anneaux et au fauteuil une impulsion analogue à celle qu'imprimaient les filles électriques dont on a tant parlé, analogue à celle qu'on supposerait naturellement dans le phénomène des tables s'il se bornait à des rotations ou à des projections et s'il ne présentait pas le fait des soulèvements sans contact?

Une personne que M. de Mirville portait sur ses épaules devenait beaucoup plus pesante dès qu'il en avait le désir! Une autre personne placée à terre ne pouvait plus être entraînée dès qu'il lui ordonnait mentalement d'adhérer au parquet; alors les efforts de quatre hommes ne parvenaient plus à la faire avancer d'une ligne! La biologie accomplit chaque jour le même miracle, qui se passe tout entier dans l'esprit et n'a aucune réalité objective. M. de Mirville et ses amis étaient biologisés sans doute; peut-être même les ordres qu'ils croyaient émettre leur étaient-ils imposés par le magnétiseur. Au lieu d'un homme, on aurait mis devant eux une feuille de papier, qu'ils se seraient pareillement épuisés en vaines tentatives pour la détacher du sol et la déplacer. Or un phénomène physiologique n'est pas un prodige.

Cette explication s'applique aux expériences de M. le docteur Teste. S'il rend invisibles certaines personnes ou certaines choses, s'il transforme un verre d'eau en verre d'orgeat, s'il supprime les marches de l'escalier et empêche son somnambule de descendre plus bas, s'il dresse devant lui des barrières imaginaires, il ne fait rien qu'on ne fasse aujourd'hui partout, rien qui ne rentre dans la vaste catégorie des impressions internes que communique la magnétisation.

Digitized by Google

Quant aux témoins qui ont *rapporté* à M. de Mirville qu'ils avaient vu voler des hommes autour des lustres d'un salon, je lui conseille de les interroger de nouveau. Dans les salons « très-avancés, » il s'opère des choses étonnantes qui ont le malheur de n'en pas sortir et de craindre décidément le grand jour. Est-ce entraînement? est-ce exagération? est-ce hallucination? Je l'ignore. J'attends que les merveilles s'opèrent sur la place publique.

M. de Mirville me répondra peut-être qu'elles s'y sont déjà opérées, qu'une somnambule est venue tomber aux Batignolles en plein midi (296). Mais par malheur elle n'était *visible que pour les seuls initiés*. Il en est probablement de même chez le docteur Ch.... qui opère de semblables transports à travers les airs, et je suppose que quand les catéchumènes des missionnaires catholiques en Chine se mettent à voltiger loin d'eux, le prodige n'est aperçu que par eux seuls.

Ainsi nous retombons toujours pour cet ordre de phénomènes sur notre explication habituelle : tantôt l'hallucination, tantôt la biologie.

C'est cette dernière qui rend compte des hauts faits de M. Alexandre Dumas, que M. de Mirville (295) raconte d'après le tome XIII de ses Mémoires. « Pour elle, dit-il (il s'agit d'une jeune somnambule qu'il avait improvisée dans les salons du procureur de la république, à Joigny), pour elle toutes les sensations étaient complétement renversées; le feu était de glace, et la glace était de feu.... Je lui ceignais le front d'un bandeau de neige factice, et bientôt elle grelottait.... Puis, tout à coup, j'ordonnais aux vêtements de sécher, et ils séchaient.... » M. Alexandre Dumas changè l'eau en

Digitized by Google

kirsch; il enferme sa somnambule, non endormie d'ailleurs, dans un cercle de fer dont il lui défend de sortir; il lui persuade qu'elle a un poignard à la main.

Voilà bien des faits qui paraissent surnaturels et qui ne le sont pas; ils ne sortent aucunement du domaine de la physiologie et de la physique; avec notre intelligence telle qu'elle est, avec nos nerfs et l'action fluidique, nous sommes en mesure de les expliquer. En d'autres termes, il ne se passe rien d'extérieur, rien de réel, si ce n'est nos sensations.

Viennent à présent d'autres récits qui n'ont pas même le mérite de correspondre à des impressions subjectives; l'imagination en a fait tous les frais. Je range dans cette classe les talismans magnétiques et les prédictions.

Que les eaux magnétisées puissent renfermer quelque puissance physique, je n'ai garde de l'affirmer, mais je comprends que cela soit. Je comprends aussi que le magnétisme puisse agir à distance et communiquer certaines impressions à la personne sur laquelle il agit. Le talisman est tout autre chose; il nous transporte dans le domaine du surnaturel, et voici comment : « On doit savoir, dit M. de Mirville (274), que l'on nomme auxiliaire magnétique tout objet magnétisé qui sert de véhicule à l'influence occulte déposée sur lui par le magnétiseur : c'est le talisman des anciens. Quelquefois ce talisman doit opérer tel ou tel effet sur la personne à laquelle on l'envoie, suivant telle ou telle circonstance; *il faut donc que cette influence voyageuse se rappelle, fût-ce à deux cents lieues et à des mois de distance, toutes les recommandations*

Digitized by Google

du commettant ; pendant que celui-ci sommeille, oublie et ignore, il faut qu'elle n'oublie rien, elle, qu'elle pèse tout, et qu'elle se décide toujours suivant les circonstances. »

Si les choses se passent effectivement ainsi, le surnaturel est démontré ; mais on affirme sans l'établir l'intelligence des auxiliaires magnétiques, de même que l'intelligence des tables. On pose en fait que l'eau magnétisée se souvient des commissions qu'on lui donne, avise et se décide selon l'occurrence, cherchant à s'acquitter au mieux de son mandat ; on pose en fait que les tables font des réponses admirables, composent des vers sublimes, reproduisent la pensée des grands hommes qui ne sont plus ; puis, après avoir posé en fait, on passe outre. Les gens sensés ne se payeront pas d'assertions aussi gratuites. Ils demanderont où, quand et par qui il a été constaté qu'un talisman magnétique ait réglé sa conduite avec tant de perspicacité ; puis, ouvrant les livres de M. Deleuze, dont on invoque ici le témoignage, ils y trouveront tout autre chose que ce qu'on prétend y découvrir.

M. Deleuze ne suppose pas le moins du monde des auxiliaires intelligents, il suppose des auxiliaires imprégnés du fluide qu'on y a mis, et le conservant pendant un certain nombre de jours. Ceci est fort différent, et quoique je sois loin de regarder le fait comme certain, même dans ces termes, je cite les paroles de M. Deleuze (*Instruction pratique,* 10, 61 à 63, 68 à 75, 345, 348, 364, 365, 373). Elles prouvent qu'à ses yeux les talismans sont une folie, et qu'il voit un agent physique au lieu d'un Esprit dans les objets magnétisés dont on fait usage.

Digitized by Google

« Le fluide magnétique qui émane de nous.... peut être porté par un intermédiaire.... »

« Les auxiliaires sont l'eau magnétisée, de la laine, du coton, des plaques de verre, etc., qu'on a *magnétisés*, des arbres magnétisés, des baquets ou réservoirs magnétisés.... J'ai vu l'eau magnétisée produire des effets si merveilleux, que je craignais de me faire illusion.... Elle conserva sa vertu pendant plusieurs jours, et des faits nombreux semblent prouver qu'elle ne l'a point encore perdue après quelques semaines. »

« J'ai vu très-souvent des chaussons magnétisés produire aux pieds une chaleur qu'on n'avait pu obtenir par aucun autre moyen. »

« Les somnambules et même plusieurs des personnes qui sont dans l'état magnétique reconnaissent, par une impression dont nous ne pouvons nous rendre compte parce que cette modification du goût sommeille en nous, si l'eau a été magnétisée, si elle l'a été par leur magnétiseur ou par un autre, si elle a été simplement touchée par quelqu'un après avoir été magnétisée, et ils vomissent quelquefois jusqu'à la dernière goutte l'eau qui a été touchée par un étranger. »

M. Deleuze va jusqu'à penser que lorsqu'on veut recourir à la musique pour endormir une somnambule, il est bon de magnétiser le piano ou la harpe dont on va se servir. Il va jusqu'à ce point et *non* au-delà.

Pour moi, qui ne suis pas même disposé à l'accompagner aussi loin, et qui crois que peut-être l'action prétendue des objets magnétiques repose sur des illusions et sur des confusions, je refuse, à bien plus forte raison, d'admettre les talismans dont l'intelligence

sait si bien se déterminer et se retourner au besoin.

J'ai dit qu'il y avait peut-être ici des illusions et des confusions. Des illusions, en effet, car personne n'a le droit d'affirmer que les malades assemblés autour d'un arbre magnétisé ou autour d'un baquet, que ceux auxquels on met des chaussons qu'ils supposent imprégnés de la vertu curative, ne ressentiront pas une chaleur subite ou un effet nerveux quelconque, par la seule action de l'idée qui frappe leur imagination. Des confusions aussi, car dans les cas où rien n'annonce au malade que telle eau est magnétisée, que telle autre ne l'est pas, que celle-ci est intacte, que celle-là a été touchée par un étranger, on oublie que la pénétration des pensées, le phénomène constant et fondamental du magnétisme, a pu le lui révéler; l'impression qu'on attribue à l'auxiliaire est probablement produite par le magnétisme lui-même.

Au reste, je n'entends rien décider sur un sujet que je connais mal, bien que j'y aie souvent réfléchi. Il me suffit d'avoir enlevé aux auxiliaires tout le surnaturel d'emprunt dont on les affublait. Autant en dirai-je des prétendues prophéties somnambuliques; plus j'examine les expériences rapportées par des hommes qui savent voir et juger, plus je suis frappé de cette remarque, que les seules prédictions incontestables sont celles qui se rapportent à des accidents morbides, à des crises, à des guérisons, à la mort.

M. de Mirville (193) nous rapporte bien une ou deux prédictions d'une autre nature : il a su en novembre 1847, par des somnambules que d'autres personnes avaient consultées, que la république allait venir et qu'elle durerait trois ou quatre ans! Il a su, au

mois de mars 1848, que l'anarchie durerait jusqu'aux journées de la Saint-Jean et qu'un général y mettrait fin! Plusieurs de ses amis, plus initiés que lui, savaient en outre qu'un pontife devait périr le même jour, et croyaient qu'il s'agissait du pape!

Je réponds que, sans mettre un instant en doute la sincérité de M. de Mirville et de ses amis, je connais assez le cœur humain pour être certain que leurs prophéties, si elles avaient été publiées *in extenso* avant les événements, auraient beaucoup moins bien cadré avec ceux-ci. J'ajoute qu'on se tait sur des milliers d'autres prophéties somnambuliques, et qui n'ont eu aucun genre de réalisation. Je dis enfin, qu'en nous renfermant même dans les coïncidences heureuses (et il faut bien qu'il y en ait), bien des gens en 1847 prédisaient la république sans être sorciers. Et d'un autre côté, comment parler de république sans limiter sa durée probable, chez nous, à trois ou quatre ans? Comment ne pas pressentir, au commencement de 1848, que la réaction militaire allait commencer? Comment ne pas deviner qu'elle serait dirigée par un général? Resterait le pontife! mais c'est précisément sur de tels détails qu'il importerait d'avoir une enquête exacte, ou mieux une minute de la prophétie arrêtée et légalisée avant l'événement. Le mot de *pontife* a-t-il été employé? n'a-t-il pas été annoncé simplement qu'un *prêtre*, que *des prêtres* mourraient, ou, en des termes encore plus vagues, que des prêtres auraient à souffrir? Il n'en faudrait pas davantage pour se persuader, après la mort de l'archevêque de Paris, que l'assassinat du pontife avait été prédit et qu'il avait été fixé à ce moment. Nous sommes si habiles à nous tromper nous-

Digitized by Google

mêmes ! nous sommes si avides de merveilleux !

Quant aux divinations qui se rapportent exclusivement aux progrès, aux incidents, à l'issue heureuse ou funeste de la maladie, elles ne semblent pas pouvoir être contestées.

« La faculté de prévision des somnambules, dit M. Bertrand, quand on la limite à la faculté d'annoncer d'avance les modifications organiques qui doivent survenir en eux, et d'indiquer avec la plus grande précision le moment de l'invasion de ces changements ou crises, leur durée et les principaux symptômes qu'elles doivent présenter, se trouve, quelque incompréhensible qu'elle soit, appuyée sur des faits nombreux et positifs. » (*Du Magnétisme animal*, 418.)

Les commissaires de l'académie de médecine chargés d'examiner les faits magnétiques ont cité, entre autres exemples, celui d'un ouvrier chapelier nommé Cazot, qui prédisait un mois à l'avance le jour et l'heure de ses attaques d'épilepsie. MM. Broussais et Frappart ont constaté par un certificat une prédiction non moins extraordinaire. Enfin les écrits de MM. Georget, Rostan, Petetin, Deleuze, etc., sont remplis de ces prophéties médicales qui se rapportent non-seulement au somnambule lui-même, mais aux malades avec lesquels il est en rapport. (Voir *Religion constatée*, II, 195 à 199).

J'ai nommé M. Deleuze. Si l'on parcourt le livre de lui que j'ai déjà cité, on y verra (274, 276, 280, 288) l'attestation expresse de la faculté divinatrice ainsi limitée. Il s'exprime d'ailleurs avec sa réserve ordinaire :

« La faculté de prévision, écrit-il, la plus incon-

testable de toutes, ne s'étend jamais qu'à un *certain* nombre d'objets; elle est conditionnelle, et s'il y a assez de faits pour prouver son existence, il n'y a cependant aucun cas où l'on puisse compter sur l'exactitude de son application. »

Il résulte de l'ensemble de son livre, que, sans écarter peut-être assez résolûment les pressentiments divinateurs qui se manifesteraient chez les somnambules à l'égard des divers événements de la vie, il considère ces pressentiments comme entachés d'erreurs très-fréquentes et qui ont entraîné dans des fautes graves ceux qui leur ont prêté l'oreille. Quant au tact merveilleux qui discerne la maladie, qui prévoit une crise prochaine, et qui choisit les remèdes, il en proclame partout la réalité.

Or il n'y a pas apparence de surnaturel, il n'y a pas trace de divination dans ce phénomène. D'un côté les somnambules se trompent assez souvent, dans leurs diagnostics, dans leur thérapeutique et dans leurs *indications* relatives à la marche future du mal; de l'autre, il est aisé de comprendre que, voyant l'état réel des organes, apercevant ce qui se passe dans l'intérieur du corps, ils sont en mesure de prévoir les accidents qui se préparent, les chances favorables ou la dissolution finale. Si un bon médecin annonce bien des choses en vertu de la seule inspection des symptômes externes, il n'est pas surprenant qu'un somnambule, fût-il ignorant, soit à même de parler avec plus de certitude en vertu de l'inspection des symptômes internes. Le dernier voit ce que le premier est réduit à conjecturer.

Mais la prévision, et j'en reviens là, n'est pas la divi-

Digitized by

nation. Les phénomènes surnaturels du magnétisme disparaissent donc l'un après l'autre, lorsqu'on y regarde de près ; il n'a ni talismans doués d'intelligence, ni somnambules prophètes.

Ses autres phénomènes semblent se prêter moins que ceux-là à l'interprétation des champions de la sorcellerie. Cependant, ils prétendent s'en emparer aussi, et mon devoir est d'en parler.

Après avoir indiqué ce qui est illusion pure dans le magnétisme animal, je vais indiquer ce qui me semble avoir le caractère de la vérité.

Ce qui *me semble* avoir ce caractère, ai-je dit. Je n'ai garde, en effet, d'être trop affirmatif lorsqu'il s'agit d'une science encore nouvelle, dont les adeptes sont divisés sur plusieurs points, et que les dédains fort iniques de la science officielle ont contribué à jeter parfois entre les mains des charlatans. Il y a ici quelques faits généraux dont la démonstration est achevée et que les aveugles volontaires parviennent seuls à ne pas voir ; mais il y a aussi bien des assertions particulières qui circulent dans les conversations et dans les journaux, qu'aucune enquête sérieuse n'a tirées au clair et qu'un homme prudent doit tenir en quarantaine, car elles viennent d'un pays où règne fréquemment une contagion fatale d'exagération et de crédulité.

Quant aux fraudes, qui ont aussi leur bonne part dans la fabrication du merveilleux magnétique, je crois qu'on peut les négliger. En effet, on en soupçonne plus qu'il n'y en a ; celles qui sont réelles finissent

toujours par être découvertes, et une fraude découverte déconsidère cent vérités irréfutables autrement. Les académies semblent vouloir exploiter ce mode de réfutation, et en nécessitant le contact des magnétiseurs respectables avec les magnétiseurs mal famés, on dirait qu'elles comptent sur le discrédit que les uns jetteront sur les autres. On aura toujours ainsi les méchants tours d'un misérable à opposer aux succès sérieux d'un honnête homme ; les anecdotes répondront aux expériences, et l'on refusera de voir, et l'on se voilera la face.... par pudeur et par vertu !

Bien loin donc de nier les fourberies, je ne saurais comprendre comment il n'y en aurait pas, avec la situation qu'on fait au magnétisme animal. Laissant cela, je m'attache aux faits qui ont une valeur réelle et qui forment les *éléments* de cette science pressentie au XVIIe siècle par Van Helmont, bruyamment introduite par Mesmer, et que MM. de Puységur et Deleuze (je passe les vivants sous silence) ont appliquée avec un dévouement auquel on ne saurait assez rendre hommage.

L'histoire du mesmérisme est partout; je ne la raconterai pas. Je constate seulement la réalité des faits, et cela d'abord par la conduite même de l'Académie de médecine qui a repoussé les nouveaux phénomènes.

Le premier rapport, demeuré célèbre, est de 1784 ; Laurent de Jussieu, Franklin, Lavoisier et Bailly faisaient partie de la commission que le gouvernement avait prise dans l'Académie de médecine, dans la Faculté et dans l'Académie des sciences. La voie qu'on suivait alors n'était pas la meilleure et prêtait le flanc à la critique ; on avait la grande salle du baquet, l'*enfer aux convulsions*, où les effets de la contagion nerveuse et

Google

de l'attente suffisaient assurément à eux seuls pour déterminer les crises; on s'attachait ensuite avec passion aux arbres magnétisés, aux verres magnétisés, c'est-à-dire à la partie la plus contestable de la découverte. Il en résulta que les commissaires, ayant noté des erreurs fréquentes et s'étant assurés de l'action produite par le rassemblement sur les malades soumis à un traitement public, furent naturellement amenés à conclure contre le mesmérisme et à regarder l'imagination ou les attouchements comme les causes uniques des phénomènes dont ils avaient été témoins. « Tous les effets observés dans ce qu'on appelle les crises, ainsi s'exprime le rapport de Bailly, naissent, ou de ce que les fonctions du diaphragme (du plexus nerveux diaphragmatique) sont troublées par un moyen physique tel que l'attouchement et la pression, ou de la puissance dont l'imagination est douée pour agir sur cet organe et en troubler les fonctions. »

Jusque-là il n'y avait pas grand'chose à dire. Comme on avait matérialisé outre mesure le nouvel agent, comme on avait prétendu l'incorporer dans des arbres ou dans des liquides, le comparer en tout à l'aimant et lui attribuer deux pôles, les commissaires durent établir qu'ils n'avaient reconnu aucun fluide qui remplît ces conditions. Ils se gardèrent d'ailleurs d'aller trop loin dans leurs négations, et voici les observations fort justes que M. Arago a publiées sur leur travail : « Des effets analogues ou inverses pouvaient évidemment être occasionnés par un fluide subtil, invisible, impondérable, par une sorte de fluide nerveux, ou de fluide magnétique, si on le préfère, qui circulerait dans nos organes. Aussi les commissaires se gardèrent-ils

Digitized by Google

bien de parler à ce sujet d'*impossibilité*. Leur thèse était plus modeste, ils se contentaient de dire que *rien ne démontrait* l'existence d'un semblable fluide. » (*Annuaire* de 1853, 437.)

Telle fut la conclusion du rapport public de Bailly ; quant au rapport secret adressé au roi et dont on connaît aujourd'hui les termes, il décrit avec énergie les effets extraordinaires de la magnétisation : « Tous sont soumis, dit-il, à celui qui magnétise ; ils ont beau rester dans un assoupissement apparent, sa voix, un regard, un signe les en retire. On ne peut s'empêcher de reconnaître, à ces effets constants, *une grande puissance* qui agite les malades, les maîtrise, et dont celui qui magnétise semble être le dépositaire. »

Le résumé de la première rencontre (et de la plus loyale) qui ait eu lieu entre la science officielle et le mesmérisme ne serait pas complet, si je n'ajoutais que Laurent de Jussieu s'était séparé des autres commissaires et basait son refus de signature sur ce que « plusieurs faits bien vérifiés, *indépendants de l'imagination*, et pour lui hors de doute, suffisaient pour lui faire admettre l'existence ou la possibilité d'un fluide ou agent qui se porte de l'homme sur son semblable..., quelquefois même par un simple rapprochement à distance. »

Jussieu cherchait ensuite à identifier cet agent avec la chaleur animale, ce qui importe fort peu à la question. Le fait est que cet esprit éminent prenait dès lors une position indépendante, entre le fluide universel de Mesmer, et la théorie académique qui explique tout par l'imagination agissant sur les nerfs.

Le magnétisme animal n'en parut pas moins écrasé

Digitized by Google

par un arrêt qu'avaient prononcé des hommes aussi illustres. On le crut mort; mais il ressuscita, et si bien, qu'en 1825 il fallut recommencer l'enquête. Cette fois les faits étaient plus certains et les doctrines étaient moins tranchantes; on ne parlait plus beaucoup d'arbres magnétisés et de fluide universel; on parlait de la pénétration des pensées, de l'insensibilité, de la magnétisation à distance. On était entré sur le vrai terrain de la science.

Des expériences suivies avaient été faites depuis plusieurs années dans les divers hôpitaux de Paris, et des procès-verbaux signés par vingt-neuf médecins en constataient les résultats décisifs ; ce fut alors que le docteur Foissac mit l'Académie de médecine en demeure de se prononcer. Elle hésita ; mais en présence de tant de faits, en présence d'une clinique magnétique établie à Berlin et des travaux sérieux auxquels l'Allemagne savante ne craignait pas de se livrer, elle n'osa pas se refuser à l'examen et nomma une commission de onze membres chargés de se livrer à de sévères investigations.

La commission travailla cinq ans, et ce fut seulement après avoir assisté pendant un temps aussi long à des expériences de tout genre contrôlées par elle, qu'elle présenta son rapport (juin 1831) par l'organe de M. Husson. Ce rapport était signé par tous les commissaires sans exception.

« Il nous est démontré, déclarent-ils, que le sommeil magnétique a été provoqué dans des circonstances où les magnétisés n'ont pu voir et ont ignoré les moyens employés pour le déterminer. » Et ils racontent, en effet, de nombreuses expériences où le magnétiseur,

Digitized by Google

introduit à l'insu du somnambule dans une pièce séparée, a opéré conformément aux instructions qu'il recevait à l'instant même, et a produit ainsi à distance un sommeil presque subit. L'imagination ici ne pouvait jouer aucun rôle, puisque aucun signe n'annonçait au somnambule ni la présence de son magnétiseur dans le voisinage ni son action à l'instant prescrit que personne ne savait à l'avance.

Le sommeil d'ailleurs était très-profond. Le rapport cite plusieurs exemples :

« Cazot était en somnambulisme, lorsque M. Fouquier lui enfonça à l'improviste une épingle d'un pouce de long entre l'index et le pouce de la main droite; il lui perça avec la même épingle le lobe de l'oreille; on lui écarta les paupières et on frappa plusieurs fois la conjonctive avec la tête d'une épingle, sans qu'il donnât le moindre signe de sensibilité. » Une autre fois on employa des flacons d'ammoniaque; on monta sur le somnambule; on chercha à provoquer des chatouillements. Rien ne put amener le réveil.

Le rapport parle aussi d'une opération terrible (l'ablation du sein droit) qui a été faite par M. Cloquet sur Mme Plantin. Pendant les douze minutes qu'elle a duré, la malade préalablement magnétisée « a continué de s'entretenir tranquillement avec l'opérateur, et n'a pas donné le plus léger signe de sensibilité. Aucun mouvement dans les membres ni dans les traits, aucun changement dans la respiration ni dans la voix, aucune émotion, même dans le pouls, ne se sont manifestés. »

Les commissaires se sont assurés par eux-mêmes de la réalité de l'influence magnétique; l'un d'eux,

M. Itard, magnétisé dix-huit fois, et sujet fort rebelle, car il n'est jamais tombé dans un sommeil complet, a été chaque fois soulagé de ses maux de tête.

Quant à la clairvoyance, la commission rapporte plusieurs faits. Elle parle entre autres d'un étudiant en droit, M. Villagrand, dont les paupières ont été tenues fermées par les divers membres de la commission, et qui a reconnu des cartes toutes neuves et lu dans un livre ouvert devant lui.

Enfin, la vue intérieure de l'état des corps, la prévision des crises, l'instinct des remèdes, sont affirmés avec force dans ce rapport dont je transcrirai ici les conclusions principales :

« Le magnétisme agit sur des personnes de sexe et d'âge différents. Quelques-uns des malades magnétisés n'ont ressenti aucun bien, d'autres ont éprouvé un soulagement plus ou moins marqué.... Considéré comme agent de phénomènes physiologiques ou comme moyen thérapeutique, le magnétisme devrait trouver sa place dans le cadre des connaissances médicales.... On peut, non-seulement agir sur le magnétisé, mais encore le mettre complétement en somnambulisme et l'en faire sortir, à son insu, hors de sa vue, à une certaine distance et au travers des portes. La plupart des somnambules que nous avons vus étaient complétement insensibles.... Le phénomène (de la clairvoyance) a lieu, alors même qu'avec les doigts on fermait exactement l'ouverture des paupières. Les prévisions de deux somnambules (relatives à leur santé) se sont réalisées avec une exactitude remarquable. »

L'Académie fut un peu étonnée d'un tel rapport; elle recula longtemps devant la discussion; cependant les

Digitized by Google

expériences se multipliaient; les médecins étaient surtout frappés d'un phénomène avec lequel l'éther et le chloroforme nous ont familiarisés depuis, de la suppression complète de la sensibilité : à la volonté des magnétiseurs, les malades soumis à leur influence tombaient dans un état tel que des opérations atroces étaient pratiquées, que des moxas étaient posés et produisaient de larges escarres sans causer aucune douleur, que des coups de pistolet étaient tirés auprès de la tête des somnambules sans les faire tressaillir, sans interrompre leur phrase commencée. Tout cela ne pouvait passer plus longtemps inaperçu, et le rapport des onze commissaires ne pouvait s'enterrer silencieusement : on se décida donc à discuter, et le résultat fut que l'impression du rapport fut refusée, qu'on n'en vota que l'autographie, et qu'il demeura enfermé dans les cartons de l'Académie de médecine!

Ceci n'est guère encourageant, on en conviendra. C'était dire aux magnétiseurs : « Réussissez ou ne réussissez pas; ayez nos commissaires contre vous ou amenez-les tous à vos convictions après cinq années d'enquête, peu importe! nous admettrons d'emblée les rapports hostiles, et nous repousserons les rapports favorables. Nous-mêmes, nous ne nous en croirons pas, lorsqu'il nous arrivera d'être de votre avis. »

Aussi, après le coup de force exécuté en 1837 contre le rapport Husson et qui rappelle celui qu'on essaye maintenant contre les tables tournantes, y eut-il comme un divorce marqué entre le magnétisme animal et les savants de notre pays. Par une conséquence inévitable, les charlatans envahirent plus que jamais le terrain qu'on leur livrait, de même que depuis les

anathèmes qui ont frappé les tables elles ont été accaparées par les Esprits. Mais achevons notre exposé.

On n'eut pas de peine à se procurer la contre-partie du rapport de M. Husson. Le docteur Berna ayant réclamé une enquête, M. Dubois revint avec un rapport qui s'appliquait à démolir tout ce que les anciens commissaires avaient établi. M. Husson protesta avec énergie, et démontra que, dans une matière qui tient à l'état physiologique, l'insuccès d'une expérience ne détruit pas le succès des expériences antérieures. Vint ensuite Mlle Pigeaire et son bandeau, dont l'histoire m'entraînerait trop loin. Vinrent les défis réciproques et les prix offerts par M. Berna aux académiciens qui liraient un seul mot avec le bandeau refusé, par M. Burdin, aux somnambules qui liraient avec un masque placé à six pouces de la figure. Nous en sommes là, et les tables tournantes sont venues fort à propos pour ranimer le débat, en fournissant au magnétisme un argument inattendu, la preuve sans réplique d'une action fluidique produite et dirigée par la volonté humaine.

Les vrais torts de la séance officielle ont commencé à l'époque du rapport de M. Husson. Jusqu'alors elle était dans son droit : je comprends fort bien qu'elle ne se jette pas à la tête des idées nouvelles, qu'elle les examine avant de les admettre. La réserve du rapport de Bailly se justifie aisément; ce qui ne se justifie pas, c'est le parti pris de repousser et d'ensevelir dans l'ombre ce qu'on a longuement constaté par le moyen de ses propres commissaires; ce qui ne se justifie pas, c'est le refus d'examen, c'est la déclaration presque naïve qui rejette comme *impossibles* tous ceux des phé-

Digitized by Google

nomènes magnétiques dont on ne possède pas l'explication, ou dont l'explication reposerait sur l'existence d'un fluide, d'une force quelconque obéissant à notre pensée.

Les phénomènes de ce genre existent-ils? Il faudrait, pour en douter, mettre à néant des faits sans nombre, en tête desquels figurent ceux qu'ont recueillis et contrôlés les commissaires de l'Académie de médecine. Il faudrait aussi nier le somnambulisme naturel, non moins extraordinaire assurément que le somnambulisme magnétique. Tant que les somnambules naturels ne pourront être niés (et qui les nierait?), on gagnera peu de chose à contester le mesmérisme. Une lacune immense, honteuse, existe en tout cas dans la description de l'homme et des forces qui le mettent parfois en relation avec le monde extérieur.

Je puise dans le livre de M. Ernest Bersot (***Mesmer et le Magnétisme animal***, 172 à 182) quelques détails empruntés eux-mêmes en bonne partie à l'article ***Somnambulisme*** de l'Encyclopédie. On verra si c'est la peine de tant batailler contre le mesmérisme, et si ceux qui sont bien forcés d'admettre de tels prodiges naturels ont bonne grâce à proclamer *à priori* l'impossibilité d'autres prodiges analogues.

Un ecclésiastique du diocèse de Bordeaux était affligé de somnambulisme : il se levait la nuit, et écrivait des sermons en dormant; non-seulement il écrivait, mais il corrigeait, toujours endormi; ses surcharges étaient placées à l'endroit convenable et accompagnées des corrections correspondantes dans le texte. On voulut s'assurer qu'il ne pouvait pas y voir : on lui attacha sous le menton un carton qui s'interposait entre son papier et son visage, il continua comme si de rien n'était; on

changea alors le papier sur lequel il écrivait, il s'en aperçut parce que le nouveau papier était de dimensions différentes; on lui donna alors un papier absolument semblable, il le prit pour le sien et fit des corrections qui se rapportaient exactement aux lignes écrites sur l'ancienne feuille. Le même ecclésiastique écrivait de la musique, faisant d'abord toutes les notes blanches, et remplissant ensuite celles qui devaient être noires!

Un soir le somnambule Castelli fut surpris au moment où il s'occupait de traduire de l'italien en français; il cherchait ses mots dans un dictionnaire, comme il l'aurait pu faire éveillé, et paraissait se servir d'une lumière placée auprès de lui; ceux qui l'observaient éteignirent la lumière, et aussitôt il parut se trouver dans l'obscurité; il chercha en tâtonnant sa chandelle sur la table, et fut la rallumer à la cuisine. Or au moment où il se croyait ainsi dans l'obscurité, il était réellement dans une chambre éclairée, mais éclairée par des chandelles différentes de celle qu'il avait allumée, et qui ne lui servaient à rien parce qu'il ne les savait pas là.

Il serait aisé de grossir la liste de ces anecdotes et de montrer chez certains somnambules naturels la pénétration des pensées, le développement extraordinaire des facultés et des réminiscences, les instincts médicaux et les prévisions relatives à la santé, l'insensibilité relative enfin qu'on remarque chez les somnambules magnétiques.

Il y a telle pauvre paysanne ignorant jusqu'au mot de somnambulisme, malade, et dont la maladie est soigneusement cachée par ses parents qui en sont pour

ainsi dire honteux ; elle ne fait pas parade de ses hauts faits, et cependant elle est douée d'une lucidité merveilleuse, elle parle purement, elle brode avec adresse, elle dirige sa médication. Tel somnambule genevois ouvrait chaque nuit sa fenêtre, se jetait dans le Rhône, nageait et revenait se mettre au lit, sans avoir été réveillé par le contact prévu de l'eau glacée, tandis que le contact d'une main amie qui voulait le retenir, mais qui n'était pas prévue et qui ne rentrait pas dans son rêve, le réveillait brusquement et l'exposait à périr.

Les somnambules qui marchent sur les toits et qui semblent voir admirablement les yeux fermés ne sont rares en aucun pays. Un jeune peintre de Poitiers qui allait travailler la nuit dans son atelier, continua son tableau sur le carton par lequel on l'avait remplacé, et y ajouta précisément les traits et les contours qui devaient s'ajuster avec la peinture absente.

Comment ne pas être frappé du rapport qui existe entre ces somnambules naturels qui suivent leur pensée, dont la clairvoyance se concentre tout entière dans le cercle de cette pensée absorbante, et les somnambules artificiels dont l'intelligence se ferme en quelque sorte à ce qui ne vient pas de leur magnétiseur? Sans doute il y a aussi des différences, et les premiers sont généralement plus faciles à éveiller, tandis que les seconds dépendent sous ce rapport aussi de la volonté de l'homme qui les a endormis; cependant l'analogie fondamentale est saisissante, l'état est le même pendant la crise, l'oubli est semblable après, et en tous cas la merveille est égale des deux parts.

Quoi qu'il en soit, et indépendamment de l'argument fourni par le somnambulisme naturel, certains faits

Digitized by Google

mesmériques ont désormais acquis une valeur telle que la science officielle elle-même ne pourra plus longtemps encore refuser d'en tenir compte. Ces faits se rangent sous trois chefs principaux : les effets physiques ordinaires, comme le sommeil ; le contact intérieur, comme il se manifeste dans la pénétration des pensées; l'action à distance, comme elle a eu lieu si souvent lors de l'enquête de 1826.

Parmi les effets physiques ordinaires j'ai déjà cité le sommeil, et ce résultat de la magnétisation est trop connu pour que j'y insiste.

Je citerai ensuite le somnambulisme magnétique, qui n'est guère moins connu. C'est un état produit par l'action fluidique de l'opérateur, et pendant lequel celui qui s'y trouve a l'air de dormir ; si le magnétiseur lui parle alors, il répond sans se réveiller ; il peut même exécuter divers mouvements, et lorsqu'il sort de la crise, il ne conserve aucun souvenir de ce qui s'est passé ; ses yeux sont fermés, et il n'entend ordinairement que ceux qu'on a mis en rapport avec lui. Les organes extérieurs de ses sens sont tous ou presque tous assoupis, et toutefois il éprouve des sensations, mais par un autre moyen. Une sorte de sens intérieur, qui est peut-être le centre des autres, se manifeste en lui (Deleuze, *Instruction pratique*, 85).

Nous reviendrons à ce sens intérieur qui domine toute la partie soi-disant surnaturelle du magnétisme animal, et qui fournit l'explication de la plupart des phénomènes. Continuons à énumérer les effets physiques ordinaires.

Les guérisons opérées par la magnétisation paraissent incontestables. M. Deleuze parle dans le livre au-

quel j'ai déjà renvoyé le lecteur, d'un très-grand nombre de cures opérées au moyen de simples passes, et ces cures sont loin de s'appliquer toutes à des maux nerveux : il y a là des hydropisies, des engorgements glanduleux, des obstructions, des ophthalmies, etc. Quant aux maladies où les nerfs sont en jeu, l'efficacité du magnétisme y est naturellement encore plus frappante. L'épilepsie en particulier cède souvent à ce genre de traitement, et les personnes sujettes au mal de mer ne ressentent aucun effet des plus gros temps lorsqu'elles ont été magnétiquement assoupies (VIII, IX, 41 à 60, 61 à 67, 78, 152, 173, 179, 188 à 217, 242 à 245, 338, 354 à 356, 379, 380, 386, 388 à 392).

Je ne me porte pas garant de tous ces succès : je rapporte les déclarations détaillées et répétées d'un auteur dont la modération est connue ; j'en appelle d'ailleurs à l'expérience de chaque jour, et je me crois en droit de conclure que les guérisons doivent figurer parmi les effets physiques ordinaires du magnétisme.

Un autre effet plus singulier peut-être, c'est la contagion maladive qui s'établit souvent entre le magnétisé et le magnétiseur, au détriment du premier et parfois même du second (11, 149, 252, 296, 360).

L'action mesmérique produit à volonté une paralysie, ou une insensibilité, tantôt totale, tantôt partielle (120, 121). Ici encore les exemples sont trop nombreux pour être cités. Je rappellerai simplement l'attestation de M. Andral, et ce qu'ont rapporté aussi d'autres médecins distingués. M. Georget, membre de l'Institut, écrivait ceci : « Mes somnambules ont l'ouïe tellement insensible, que le bruit le plus violent comme le plus inopinément produit ne leur cause pas la moindre

Digitized by Google

émotion. Ainsi un coup de pistolet, un carillon bruyant, ne déterminent pas le moindre mouvement, ne les empêchent pas de continuer sur le même ton et sans interruption une conversation commencée...; mais le magnétiseur est toujours entendu.» (*Physiologie du système nerveux*, part. I, chap. III.) M. Rostan s'exprime à son tour de la manière suivante : « La vie extérieure cesse, le somnambule vit en lui, isolé complétement du monde extérieur; cet isolement est surtout complet pour deux sens, l'ouïe et la vue.... Les yeux sont tellement insensibles à la lumière chez la plupart des somnambules, qu'il est arrivé de brûler leurs cils sans qu'ils témoignassent la moindre impression; si l'on soulève leurs paupières et qu'on avance les doigts avec précipitation, il y a immobilité complète.... Et cependant ils ont conscience des objets qui les entourent, ils évitent avec la plus grande adresse les obstacles qu'ils rencontrent. » (*Dictionnaire de médecine*, article *Magnétisme animal.*) M. Bertrand (*du Magnétisme animal*, 270) déclare qu'il a été témoin de paralysies partielles déterminées par la volonté du magnétiseur; c'était un bras, une jambe, ou seulement la main, le doigt; d'autres fois le somnambule était privé de tel ou tel sens.

Ce n'est pas, du reste, ordinairement par voie de privation que procède le magnétiseur; loin de supprimer l'usage des sens, il le développe, il surexcite toutes les facultés. La mémoire surtout prend alors une étendue et une sûreté extraordinaires; des faits oubliés depuis longtemps, et que l'on croit même n'avoir jamais sus, des idiomes qui semblaient n'avoir laissé aucune trace dans l'intelligence, apparaissent tout à

coup et peuvent donner l'apparence d'un miracle à ce qui n'est cependant qu'un phénomène naturel (Deleuze, *Instruction*, 206, 131, 132).

Quant à l'extase, c'est un sujet sur lequel les magnétiseurs, et M. Deleuze entre autres (122 à 142), reviennent toujours avec une complaisance marquée. J'avoue que je suis moins frappé qu'eux d'un état que peuvent produire tous les genres de surexcitation nerveuse, et particulièrement ceux qui se rattachent à des émotions morales. La réalité de l'action magnétique serait loin d'être aussi démontrée qu'elle l'est, si l'on ne pouvait invoquer en sa faveur que les discours philanthropiques de certains somnambules ou le dédoublement qui s'opère en eux lorsqu'ils s'écoutent parler. Nous avons vu les mêmes faits chez les prophètes des Cévennes et chez les jansénistes de Saint-Médard; toujours l'exaltation morale et nerveuse se traduit en déclamations qui sont le reflet exacte et souvent élevé des pensées dominantes.

J'aime bien mieux, en fait de preuves, l'influence que le mesmérisme exerce sur les animaux. « Il paraît même, dit M. Deleuze, que son action est plus sûre, plus constante, plus efficace sur eux que sur l'homme.... J'ai recueilli un grand nombre de faits, j'ai été témoin de résultats évidents, et plusieurs de mes amis, observateurs exacts, m'ont raconté les crises qu'ils avaient produites et les guérisons qu'ils avaient opérées avec une promptitude surprenante sur des chiens, sur des chevaux, sur des chèvres, sur des vaches, etc. » (228.)

Je viens d'indiquer quelques-uns des effets physiques ordinaires; je vais maintenant signaler plus directe-

ment celui de ces effets physiques qui fait, à mon sens, la vraie originalité du magnétisme animal. Je veux parler du *sens intérieur* que nous retrouvons ici à la base de tous les phénomènes extraordinaires, de la pénétration des pensées, de la vue des symptômes morbides, de la prévision des crises et de l'indication des remèdes.

Il est si vrai que la manifestation subite du sens intérieur (dont les autres sens ne sont peut-être que la réalisation externe dans la vie ordinaire), il est si vrai que cette manifestation donne le mot des prodiges somnambuliques, que le somnambulisme naturel lui-même trouve là son explication. Sans parler de déplacement des sens, sans supposer que les somnambules qui marchent sur les toits ou qui corrigent leurs manuscrits et leurs tableaux les yeux fermés *voient*, à proprement dire, les objets placés devant eux, il suffit d'admettre en eux le déploiement du sens intérieur, du tact nerveux tel qu'il est constaté chaque jour chez les personnes magnétisées. Au moyen de ce sens et des réminiscences somnambuliques dont rien n'égale parfois la perfection, ils peuvent se diriger et se retrouver dans le cercle de l'idée qui les préoccupe.

Quant au sens intérieur des somnambules magnétiques, on ne saurait, ce semble, en nier l'existence. Quand même on nierait alors la clairvoyance à d'autres égards, elle existe évidemment sur deux points : la vue des symptômes morbides les plus cachés aux yeux, la pénétration des pensées.

La vue des symptômes est établie par M. Delenze à toutes les pages de son livre. Il rapporte en détail les prodiges de la diagnose des somnambules et même

ceux de leur thérapeutique. Bien qu'avec sa *prudence* ordinaire il fasse la part des erreurs graves où ils tombent quelquefois, il fait toucher du doigt, on peut le dire, l'action de ce sens interne qui entre en contact avec les organes et observe les faits les plus cachés aux autres sens. On comprend, du reste, en le lisant, que l'instinct des remèdes se développe comme un corollaire inséparable de la connaissance réelle du mal, et que la prévision des accidents favorables ou funestes s'y relie aussi d'une manière étroite [1].

Les commissaires de l'Académie de médecine n'ont pas moins clairement attesté cette perception remarquable de l'état pathologique où se trouvent les somnambules et les personnes mises en relation avec eux. Ils rapportent des expériences dans lesquelles les symptômes internes inappréciables à l'œil et inconnus des médecins ont été décrits par les somnambules, et l'exactitude de leur description a été constatée plus tard par l'ouverture des malades qui avaient succombé. L'un des membres de la commission, le docteur Marc, s'étant soumis lui-même à l'examen d'une somnambule, elle lui donna sur sa santé, sur la gêne qu'il éprouvait quel-

[1] Voir : 1° Sur le somnambulisme magnétique en général les pages 84, 85, 87, 88, 90 à 95, 100 à 105, 111, 116, 117, 120, 123 à 126, 135, 138, 140, 147, 226, 257, 262, 266, 274, 347, 352, 356 à 360 ;

2° Sur la diagnose des somnambules, les pages x, 94, 105, 106, 108, 260, 263, 286, 287, 293 à 299 ;

3° Sur la thérapeutique des somnambules, les pages 106, 110, 112 à 114, 267, 288, 352, 363, 382, 400, 401 ;

4° Sur les erreurs des somnambules, les pages 258, 260, 266, 268, 269, 273, 275, 277 à 281, 320, 329, 366 à 370, 382.

quefois et sur la conformation de ses organes des indications qui coïncidaient étonnamment avec la réalité.

M. Bertrand (*Traité du somnambulisme*, chap. III) raconte une observation fort imprévue et qui l'avait vivement frappé. Il était auprès d'une somnambule qu'il magnétisait, lorsqu'il vit entrer un de ses amis accompagné d'un jeune homme blessé depuis peu de temps en duel. On le lui dit à voix basse, sans parler du genre de la blessure. Il mit la somnambule en rapport avec le jeune homme. Alors, s'adressant la parole à elle-même : « Non, non, dit-elle, ce n'est pas possible. Si un homme avait reçu une balle dans la tête, il serait mort.... Il faut qu'il se trompe (l'Esprit que la somnambule croyait écouter) ; il me dit que monsieur a une balle dans la tête ! » On répondit alors que le fait était vrai. Puis, elle ouvrit la bouche, et indiqua avec le doigt que la balle était entrée par là et avait pénétré jusqu'à la partie postérieure du cou, ce qui était encore vrai. Enfin, elle poussa l'exactitude jusqu'à indiquer quelques-unes des dents que la balle avait brisées. Il faut ajouter qu'aucun signe extérieur ne pouvait faire connaître ces choses à la somnambule, qui, d'ailleurs, avait les yeux fermés.

Il serait aisé de citer un grand nombre de faits analogues.

La pénétration des pensées, ai-je dit, est la seconde forme qu'affecte la manifestation du sens intérieur. M. Deleuze assure, en effet, qu'il est une espèce de somnambulisme durant lequel le somnambule lit dans la pensée de son magnétiseur, saisit la pensée et l'intention de ceux dont il s'occupe et surtout de ceux qui s'occupent de lui. Les exemples de ce contact d'une in-

Digitized by Google

telligence avec ce qui se passe dans une autre, se retrouvent partout. Des médecins ont plusieurs fois observé (*du Magnétisme animal en France*, 444 et 449) que de pauvres femmes dépourvues d'éducation devenaient capables pendant leurs crises somnambuliques de comprendre des phrases grecques, hébraïques ou latines, capables aussi de définir certains termes scientifiques, uniquement parce qu'elles apercevaient la traduction des phrases ou la définition des termes dans la tête de leur magnétiseur.

Pétetin, parlant de la première somnambule qu'il observa, s'exprime ainsi : « Formait-on une pensée sans la manifester par la parole, la malade en était instruite aussitôt et exécutait ce qu'on avait l'intention de lui commander, comme si la détermination était venue d'elle-même. Quelquefois elle priait de suspendre l'ordre mental ou de le révoquer, quand ce qu'on lui prescrivait était au-dessus de ses forces. » (*Électricité animale*, 103.)

M. de Puységur dit en parlant d'un paysan qu'il magnétisait : « Je le forçais à se donner beaucoup de mouvement sur sa chaise, comme pour danser sur un air qu'en chantant mentalement je lui faisais répéter tout haut.... Je n'ai pas besoin de lui parler ; je pense devant lui, il m'entend et me répond. » M. Bertrand, qui emprunte cette citation à un écrit de M. Puységur, ajoute ceci pour son propre compte : « Ayant exécuté sur ma première somnambule les procédés au moyen desquels j'avais coutume de l'éveiller, avec une ferme volonté au contraire qu'elle ne s'éveillât pas, elle eut à l'instant de forts mouvements convulsifs. « Qu'avez-vous? lui dis-je. — Comment! me répondit-elle, vous me dites

Google

de m'éveiller, et vous ne voulez pas que je m'éveille ! » (*Du Magnétisme animal*, 322, 439.)

Tout cela est bien extraordinaire, et cependant, je dois le reconnaître, s'il n'y avait pas autre chose, si le magnétisme animal n'agissait pas à distance, si les tables surtout, les tables qui n'ont ni nerfs, ni imagination, ne se soulevaient pas sans contact, on pourrait encore nier à la rigueur l'action d'un fluide ou d'une force particulière. On pourrait soutenir que la simple excitation nerveuse, lorsqu'elle est poussée jusqu'à un certain point et lorsqu'elle a lieu sous certaines conditions, produit tous les phénomènes d'assoupissement et de développement, de sensibilité exquise et d'insensibilité, de vision interne et de pénétration des pensées. Mais l'action à distance ne comporte pas cette explication; or il est peu de faits qui soient mieux démontrés.

Nous avons vu que les commissaires de l'Académie de médecine se sont attachés à constater ce point capital. « Un magnétiseur, ont-ils déclaré dans leur rapport, peut quelquefois les mettre complétement en somnambulisme à leur insu, hors de leur vue, à une certaine distance, et au travers des portes. » Je m'en tiens à cette déclaration précise, résultat de solennelles expériences renouvelées pendant cinq longues années. Ce serait presque la compromettre, que de placer auprès d'elle les récits qui circulent sur des somnambules endormies ou réveillées, à l'heure que détermine leur magnétiseur vivant dans un autre pays. Le même magnétiseur leur inspire, dit-on, à distance le désir d'un aliment ou d'une boisson. Ce qui est certain, c'est que le docteur Bertrand, fort peu suspect en cette matière puisque

Digitized by Google

l'action à distance contrarie son système d'explication de somnambulisme par l'imagination, raconte lui-même qu'il a fait tomber en somnambulisme une personne qui se trouvait à cent lieues de lui (*du Magnétisme animal*, 266).

Ici je m'arrête dans l'énumération des phénomènes certains. Décidé à user d'une grande réserve, je n'ai garde d'affirmer la réalité de plusieurs autres faits qui cependant ont en leur faveur beaucoup de témoins. Leur constatation est encore imparfaite, l'impartialité me force à le reconnaître.

C'est ainsi que la vue à immenses distances, ou à travers les corps opaques, ou par des organes autres que les yeux, me paraît mal démontrée. Cette vue peut différer, on le sent, du sens intérieur dont nous avons parlé tout à l'heure; on peut concevoir le contact interne des pensées et la perception interne des symptômes morbides, indépendamment de la lecture par l'estomac ou à travers le couvercle d'une boîte.

Or les preuves de ce dernier fait me sembleront insuffisantes tant que les magnétiseurs n'auront pas surmonté la répugnance, bien naturelle d'ailleurs, qui les empêche depuis quelques années d'affronter les épreuves publiques et les enquêtes académiques sur ce point. Les souvenirs de 1831 leur ont appris à mettre en doute l'équité de juges prévenus qui abuseraient d'un échec, et qui refuseraient peut-être une seconde fois de constater les succès reconnus par leurs propres commissaires. Ils se souviennent surtout de la nature mixte des phénomènes dont il s'agit, phénomènes où la volonté et la confiance jouent un rôle essentiel, d'où il résulte que les expériences entreprises

Digitized by Google

dans des conditions par trop propres à intimider doivent rarement réussir.

Je reconnais la vérité de telles observations, la légitimité de tels sentiments ; et néanmoins je le déclare hautement : *Il faut* que les magnétiseurs mettent tout cela sous leurs pieds, *il faut* qu'ils gagnent les prix offerts à ceux qui liront à travers un corps opaque. Les hommes les plus impartiaux et les plus bienveillants (je me mets du nombre) ne peuvent pas admettre pleinement des faits qui craignent encore le grand jour et qui reculent devant le contrôle même hostile. Quand je vois d'un côté le major Buckley affirmer que ses somnambules clairvoyants qui sont au nombre de 148 ont déjà lu au delà de 36,000 mots enfermés dans des boîtes, et quand je vois tout à côté le professeur Simpson d'Édimbourg promettre 500 livres sterlings au somnambule qui lira cinq vers de Shakspeare placés dans cinq boîtes différentes, je me sens pressé d'adresser un appel énergique aux 148 somnambules du major.

Il vaudrait mieux lire ces cinq vers que d'avoir lu ces 36,000 mots, voilà ce que doivent se dire les champions de la lecture à travers les corps opaques. Les conditions de l'épreuve leur paraissent-elles inacceptables, qu'ils en proposent d'autres ; mais que ce soit à haute et intelligible voix, et que leurs adversaires soient mis au pied du mur. Je pense, en effet, que la nature des phénomènes mixtes est telle, qu'il y aurait imprudence à ne pas prévoir l'inégalité des facultés somnambuliques. Affronter l'épreuve avec un seul somnambule et en une seule séance, ce serait tout simplement absurde. Réservez-vous de l'espace et du choix : vingt séances, l'emploi de divers somnambules,

Digitized by Google

rien de plus juste. Réussir une fois, c'est aussi concluant que de réussir toujours ; car il n'y a pas de coïncidence au monde, recommençât-on pendant un siècle, qui puisse me faire tomber par hasard sur la phrase ou sur le vers que vous avez choisi.

Dans ces conditions, le combat doit être accepté, il doit même être offert, pour que la honte du refus retombe sur qui de droit. Il est naturel aussi que l'on assure la tranquillité des somnambules, et qu'on organise la surveillance de telle sorte qu'elle ne gêne ni n'interrompe leur travail. De leur côté, les contradicteurs auraient raison de ne pas lire à l'avance les lignes et les vers qu'ils mettent dans la boîte, car s'ils les connaissaient, la pénétration des pensées pourrait suffire au triomphe des somnambules.

J'indique loyalement la marche à suivre pour arriver à la constatation véritable du phénomène de la vue à grande distance ou à travers les corps opaques Ceux qui soutiennent la réalité du phénomène, sont tenus de faire tomber l'objection qui résulte des défis publics devant lesquels ils semblent reculer ; cette objection donne une force invincible à la défiance secrète qui naît en nous lorsque nous nous demandons pourquoi la police n'aurait pas ses somnambules chargés de voir de loin les conspirateurs et les voleurs, pourquoi des somnambules ne nous décriraient pas aujourd'hui ce qui se passe sur la Baltique ou sur la mer Noire. Je sais qu'il y a réponse à ces questions-là ; mais le mieux serait qu'elles ne pussent pas même se poser, et c'est ce qui arrivera le jour où le magnétisme animal aura relevé le gant qu'on lui jette et publiquement annoncé l'engagement de lire, au moyen d'un certain nombre

Digitized by Google

d'épreuves, ce qui aura été déposé dans une boîte. Je dis une boîte, parce que c'est la seule expérience décisive; elle écarte tous les débats insipides sur les masques et sur les bandeaux.

Je viens de dire mes motifs de douter encore; il serait injuste de ne pas indiquer aussi les motifs de croire. La vue à distance énorme, à travers les corps opaques ou sans le secours des yeux, a pour elle des témoignages dont je ne veux pas diminuer le poids.

Sans m'arrêter aux prodiges que passaient pour accomplir en ce genre les somnambules de M. de Puységur, sans reproduire les récits plus récents sur les somnambules désignant les cartes qu'ils n'ont pas vues et décrivant les habitations qu'ils aperçoivent peut-être dans l'esprit de leurs interlocuteurs, je vais droit aux attestations célèbres de MM. les docteurs Rostan, Georget, Filassier, Despine et Pételin. Commençons par M. Rostan (*Dictionnaire de médecine*, art. *Magnétisme*, sect. *B*).

« Je pris ma montre que je plaçai à trois ou quatre pouces derrière l'occiput. Je demandai à la somnambule si elle voyait quelque chose.—Certainement.... Ça me fatigue. C'est une montre.... — Pourriez vous me dire quelle heure il est? — .... Huit heures moins dix minutes.—Ce qui était exact. M. Ferrus voulut répéter l'expérience lui-même, et la répéta avec le même succès. Il fit tourner plusieurs fois l'aiguille de sa montre; nous la lui présentâmes sans l'avoir regardée; elle ne se trompa point. »

M. Georget déclare positivement (*Physiologie du système nerveux*, II, 404) qu'il a vu des faits analogues. « Une personne, dit-il, m'a offert des phénomènes fort

Digitized by Google

étonnants.... Dans un ouvrage de magnétisme, même dans celui de Pételin, je n'ai rencontré rien de plus extraordinaire. Je n'y ai même pas lu tous les phénomènes que j'ai été à même d'observer. »

M. Filassier s'exprime ainsi dans son livre (*Quelques faits...*, II, 25, 53, 55) : « Je fis enlever toutes les lumières, et nous nous trouvâmes dans l'obscurité. Je pris ma montre avec toutes les précautions nécessaires pour qu'elle ne pût être même aperçue par la somnambule, et je la plaçai sur son front....—Qu'avez-vous sur le front?...—Une montre.—Voyez l'heure....—La grande aiguille est sur le 6, et la petite sur le 7, répondit-elle après une forte concentration. Nous passâmes dans l'appartement d'à côté qui était éclairé, et nous pûmes constater qu'il était sept heures et demie à la montre. Pensant qu'elle pouvait bien savoir approximativement l'heure..., je tournai plusieurs fois sur elles-mêmes les aiguilles de ma montre, sans savoir moi-même à quelle heure elles s'étaient arrêtées, puis je la plaçai avec les mêmes précautions sur l'occiput de la somnambule.—Quelle heure est-il à ma montre? Elle resta longtemps concentrée et dit enfin :—La plus grande aiguille est sur le 5, la plus petite est entre le 3 et le 4, mais plus près du 3.—Je passai dans la chambre éclairée, et je vis qu'en effet ma montre marquait trois heures vingt-cinq minutes. J'engageai mes amis à répéter eux-mêmes l'expérience. Ils la firent deux fois comme je viens de la décrire, et avec la même prudence. Ils placèrent la montre sur l'épigastre de la somnambule, par-dessus ses vêtements. La somnambule ne se trompa pas. »

Le même docteur rapporte ensuite qu'une jeune

somnambule, Mlle Clarice Lef...., décrivait à Paris, minute par minute, les mouvements, les actes divers, les attitudes, et jusqu'aux pensées intimes de sa mère qui était à Arcis-sur-Aube. « Toutes les précautions possibles, ajoute-t-il, ont été prises pour connaître la vérité sur ces vues dans l'espace. Les recherches étaient faites entre une famille remplie de probité et d'intelligence et des médecins consciencieux. Toujours la lucidité de Mlle Clarice a été justifiée par l'événement. »

M. Despine, médecin en chef de l'établissement des eaux d'Aix, a délivré l'attestation suivante, lue par M. Francœur à la Société philomathique de Paris: « Non-seulement notre malade entendait par la paume de la main; mais nous l'avons vue lire sans le secours des yeux, avec la seule extrémité des doigts qu'elle agitait avec rapidité au-dessus de la page qu'elle voulait lire.... Nous l'avons vue d'autres fois choisir sur un paquet de plus de trente lettres l'une d'entre elles qu'on lui avait indiquée..., écrire plusieurs lettres, dont trois sont entre mes mains, corriger en les relisant toujours avec le bout des doigts des fautes qui lui étaient échappées, recopier une de ses lettres mot pour mot en lisant avec le coude gauche tandis qu'elle écrivait de la main droite.... Pendant toutes ces opérations, un écran de carton épais interceptait de la manière la plus étroite tout rayon visuel qui aurait pu se rendre aux yeux. Les mêmes phénomènes avaient lieu à la plante des pieds, sur l'épigastre, ainsi que sur les diverses parties de la surface du corps où la malade semblait éprouver un sentiment de douleur par le simple toucher. » (*Du Magnétisme animal en France*, 459.)

Mais rien n'égale sous ce rapport les expériences ra-

Digitized by Google

contées par M. Pételin, membre de l'Académie des sciences et président de la Société de médecine de Lyon vers la fin du siècle dernier. Son ouvrage (*Électricité animale*) parut en 1808; il y avait consigné ses observations et celles de ses collègues lyonnais. En voici quelques-unes :

Une fois, il apporta des morceaux de diverses substances alimentaires enveloppées séparément dans du papier et qu'il mit un à un sur l'estomac d'une somnambule; elle les nomma tous. Elle désigna les cartes, elle indiqua la position des aiguilles d'une montre.

« Une autre fois, écrit Pételin, j'appuyai la main sur l'estomac de la malade, qui sans hésiter me dit : — Je vois à travers votre main une médaille antique.—J'ouvre la main, tout interdit; la belle-sœur de la somnambule jeta les yeux sur la médaille, pâlit et se trouva mal. Revenue à elle-même, elle renferma dans une bonbonnière brune et à demi-transparente un chiffon de papier et me donna la boîte derrière le fauteuil de sa sœur. Je l'enveloppai de la main et la présentai à l'estomac de la cataleptique sans lui parler :—Je vois, dit-elle, dans votre main une boîte et dans cette boîte une lettre à mon adresse.—La belle-sœur, épouvantée, tremblait sur ses jambes. Je me hâtai d'ouvrir la boîte; j'en tirai une lettre pliée en quatre, à l'adresse de la malade, et timbrée de Genève....

« Le lendemain, avant de sortir de chez moi pour me rendre chez ma cataleptique, je plaçai, à tout événement, une petite lettre sur le haut de ma poitrine et je l'enveloppai de mon manteau.... La compagnie était nombreuse.... A sept heures la catalepsie la transforma en statue qui écoute. J'avançai mon fauteuil,

Digitized by Google

pour être plus près de la malade. La tête, toujours tournée du même côté, ne m'offrait que son profil. Je développai mon manteau, pour mettre le haut du corps à découvert. — Eh ! depuis quand, M. le docteur, la mode est-elle venue de porter ses lettres sur sa poitrine? — Madame, vous pourriez vous tromper. — Non, je suis sûre de ce que je vois ; vous avez sur la poitrine une lettre qui n'est pas plus grande que cela. — Et elle détermina avec la plus grande précision la place qu'elle devait occuper. — Si je n'étais pas discrète, je pourrais vous en dire le contenu; mais pour prouver que je l'ai bien lue, il n'y a que deux lignes et demie de minutées. — Après avoir obtenu la permission de l'ouvrir, chacun vit que le billet ne renfermait que deux lignes et demie dont le caractère était très-menu.

« Un ami de la maison tira tout à coup de sa poche une bourse, la mit sur ma poitrine, croisa ma veste, et me poussa du côté de la malade. — M. le docteur, ne vous gênez pas ; vous avez dans ce moment sur la poitrine la filoche de M. B.... Il y a tant de louis d'un côté et d'argent blanc de l'autre. Mais que personne ne se dérange ; je vais dire ce que chacun a de plus remarquable dans ses poches. — Elle commença par l'inventaire de celles de sa belle-sœur et lui dit que ce qu'elle avait de plus intéressant était une lettre. Celle-ci en fut d'autant plus surprise, qu'elle l'avait reçue le soir même par le courrier et n'en avait parlé à personne. La malade passa ensuite aux autres et vida toutes nos poches avec autant d'exactitude, en plaçant un bon mot chaque fois que l'occasion s'en présentait. »

M. Pétetin parle d'autres somnambules non moins clairvoyantes; l'une d'elles reconnut dans la main

Digitized by Google

fermée de M. Dolomieu un cachet portant des armoiries et l'image d'un griffon. Un papier écrit et cacheté posé sur son estomac fut parfaitement déchiffré par elle.

On aura remarqué sans doute que presque toutes ces expériences peuvent s'expliquer par la pénétration des pensées, car les personnes qui entourent les somnambules savent en général ce qu'elles ont écrit, ce que contiennent leurs lettres, ce que renferme leur poche ou leur bourse, ce qui est gravé sur leur cachet. Cependant il y a des exceptions, celle entre autres de la montre dont on a fait tourner les aiguilles dans l'obscurité. Il se peut donc que nous rencontrions ici un véritable phénomène de vue à travers les corps opaques ou par des organes qui ne sont pas les yeux. Tout en hésitant à l'affirmer parce que les magnétiseurs ne relèvent pas suffisamment les défis qui leur sont actuellement adressés, je constate que la chose est probable et qu'en tous cas aucun principe scientifique ne s'y oppose.

M. Arago l'a reconnu lui-même dans le travail relatif au mesmérisme qu'il a inséré dans l'*Annuaire du Bureau des longitudes* : « Celui, dit-il, qui, en dehors des mathématiques pures, prononce le mot, impossible, manque de prudence.... Rien, par exemple, dans les merveilles du somnambulisme ne soulevait plus de doute qu'une assertion très-souvent reproduite touchant la propriété dont jouiraient certaines personnes, à l'état de crise, de déchiffrer une lettre à distance avec le pied, par la main, avec l'estomac. Je ne doute pas néanmoins que les esprits rigides ne le retirent après avoir réfléchi aux ingénieuses expériences dans lesquelles Moser produit, aussi à distance, les images

Digitized by Google

très-nettes de toute sorte d'objets sur toute sorte de corps et dans la plus complète obscurité. »

Il se trouvera sans doute des savants qui, ayant moins de génie qu'Arago, auront moins de largeur. Pour voir loin, il faut monter haut, ce qui n'est pas donné à tout le monde. Puisque nous voyons au moyen des yeux, s'écriera-t-on, il est *impossible* que l'image des objets produise une impression sur d'autres organes, quelle que soit la sensibilité exceptionnelle qu'amène un état particulier ! Puisque la lettre est cachetée ou enfermée dans une boîte, ajoutera l'autre, il est *impossible* que les caractères tracés en noir sur du papier blanc se révèlent par un effet quelconque sur un organe quelconque, fût-ce sur les yeux ! Je conseillerais à ceux qui argumentent si bien de pousser leur raisonnement jusqu'au bout et de démontrer à M. Moser que puisqu'il y a contradiction entre l'idée d'image et celle d'obscurité absolue, il est *impossible* que les images se produisent à distance dans l'obscurité !... Ce qui n'empêchera probablement pas les images de se produire.

En résumé donc je pousse la réserve jusqu'à ses extrêmes limites; non-seulement je laisse de côté la mise en scène merveilleuse du magnétisme, les gens qui, non contents d'agir à distance sur leurs somnambules, se plaisent à souffler dans un mouchoir ou dans un gant les fantaisies et jusqu'aux songes qu'ils doivent avoir, mais je mets un point d'interrogation à côté des expériences sérieuses qui ont trait au déplacement des sens et à la vue à travers les corps opaques. Je me borne à rappeler que l'expression « déplacement des sens » ne correspond peut-être à rien de réel, puisque nos sens ne semblent être que des transformations diverses

Digitized by Google

du toucher; et j'ajoute qu'il n'est pas plus difficile de concevoir une impression des couleurs ou des formes traversant un corps opaque que traversant un milieu absolument obscur, comme celui dans lequel opère M. Moser.

Quant à la partie dès à présent incontestable du magnétisme animal, elle se renferme dans le fait de l'action fluidique exercée de près ou à distance sur les hommes et sur les animaux. Cette action a des effets remarquables, mais aucun qui excède décidément les bornes du grand phénomène central : le sens intérieur, le contact intellectuel, la pénétration des pensées. La clairvoyance des somnambules paraît n'avoir en général que le caractère d'un écho; ses prodiges sont des prodiges de réminiscence ou de perception des images et des idées qui remplissent l'intelligence des personnes avec lesquelles ces somnambules sont en rapport.

Tel me paraît être le bilan du magnétisme animal. Il s'est peu modifié depuis son origine; s'il a changé et parfois supprimé ses procédés, si l'émission du fluide ou de la force s'opère sans baquets, sans arbres magnétisés, et même au besoin sans passes; si la volonté suffit pour disposer de cet agent physique, il demeure évident que les magnétiseurs ont continué de tourner autour des mêmes phénomènes d'assoupissement, d'effets médicaux, d'insensibilité, d'action à distance, de communication interne. Ce dernier phénomène a continué d'être le pivot du magnétisme soi-disant surnaturel; je ne vois pas qu'on ait ajouté grand'chose aux expériences de MM. Deleuze, de Puységur et Pétetin, à celles de la commission nommée par l'Académie de médecine.

Si je fais cette remarque, ce n'est certes pas pour

rabaisser une découverte dont l'importance est bien grande, ou pour diminuer le mérite des hommes distingués qui se dévouent à une étude qui chez nous exige un courage véritable. J'ai le sentiment, au contraire, qu'en montrant qu'on n'a pas pu s'écarter de certains faits, je montre que ces faits sont décidément certains. Il est tel pays (l'Allemagne en particulier) où les savants n'ont pas craint de se compromettre, où ils ont traité le magnétisme animal avec le respect qui lui est dû, et où cependant on a toujours fini par en revenir aux données fondamentales, aux vérités désormais établies.

La biologie elle-même n'est pas une innovation; elle n'est qu'une forme nouvelle donnée à un ancien phénomène. Amener par la tension nerveuse et par l'action fluidique un état tel que le magnétisé, endormi ou non, soit à la disposition du magnétiseur; profiter de cet état pour suggérer à l'intelligence qui est devenue ainsi passive une série d'images et d'impressions dépourvues de toute réalité objective, c'est simplement modifier l'application des principes reconnus dès le commencement. Pourquoi l'influence incontestable des magnétiseurs et la pénétration incontestable des pensées ne fourniraient-elles pas l'explication naturelle des faits biologiques? Pourquoi irions-nous chercher bien loin ce qui est près de nous?

On prétend que l'attention concentrée suffit pour biologiser, et qu'il n'y a point de magnétisme en jeu dans cette affaire! Hé bien, qu'on essaye! Prenez vingt personnes, qu'elles fixent vingt fois de suite leur atten-

Digitized by Google

tion, et pas une seule ne tombera dans l'état automatique, à moins qu'il ne se trouve quelqu'un auprès d'elles qui possède une grande puissance magnétique et qui veuille en faire usage. Et quand il en serait autrement, qu'est-ce qui empêche que je ne puisse être mon propre magnétiseur, et que le dégagement du fluide ou de la force magnétique ne s'opère en moi pour agir sur moi dans l'effort énergique qui doit aboutir à ma biologisation?

Il est donc évident que la biologie rentre dans les accidents connus du magnétisme, et que l'engourdissement progressif qui s'y manifeste est semblable à celui qui s'empare d'une personne magnétisée. Cela est d'autant plus frappant, que dans l'un et l'autre cas l'énergie physique et morale du sujet fait obstacle au succès de l'expérience ; ce sont les femmes, les jeunes gens un peu faibles, et surtout les enfants qu'on biologise avec le plus de facilité. Un homme vigoureux, d'un caractère et d'un esprit fermes, sera rarement amené à l'état automatique où l'on trouve successivement à un verre d'eau le goût des différentes liqueurs, où l'on cesse de sentir les coups lorsqu'on a respiré un mouchoir que l'on croit imprégné de chloroforme, où l'on cesse (dit-on) de voir telle ou telle personne déclarée invisible, où l'on cède enfin à toutes les suggestions exprimées ou non exprimées, y compris la suggestion du sommeil. Le même homme ne subira qu'incomplétement l'action même ordinaire du magnétisme proprement dit.

Si la biologie n'ajoute rien aux découvertes primitives du mesmérisme, si elle n'en est qu'une application très-intéressante et très-propre à expliquer les

Digitized by Google

merveilles de prétendue magie qui s'accomplissent encore aujourd'hui en Égypte, les *sensitifs* du baron de Reichenbach méritent bien moins de figurer parmi les principes nouveaux. Il n'y a rien là en effet qui soit nouveau, sauf le nom. Il est vrai qu'un nom, c'est bien quelque chose! Au lieu de dire aux gens que l'action magnétique s'exerce sur certaines personnes, particulièrement sur des femmes, et qu'alors elles éprouvent une foule de sensations dont la source unique se trouve dans la pensée ou dans les paroles du magnétiseur, parlez-leur des *sensitifs*, de cette classe particulière qui est douée de facultés mystérieuses; fixez leur attention sur l'*odyle*, cette force cosmique qui, positive et négative tout ensemble, circule dans tous les corps et nous arrive en outre du soleil en incommensurable quantité. Vous produirez un immense effet, vous ouvrirez devant les imaginations ces perspectives indéfinies où la crédulité humaine aime à s'élancer.

Les sensitifs, vous dira-t-on, ont un pôle positif et un pôle négatif; ils éprouvent dans le voisinage des aimants plusieurs sensations particulières! Promène-t-on un aimant sur leur bras, ils sentent des picotements; ils voient des flammes qui jaillissent en plein jour de cet aimant; leur main est forcée de le suivre! Répondez que, sans nier en elle-même la possibilité d'une action réciproque entre notre fluide nerveux et les aimants, il n'y a pas là le moindre fait qui la démontre, car les sensations de la biologie suffisent pour expliquer le phénomène, et ce qui démontre qu'il n'a point de réalité objective, c'est que la force attractive de l'aimant entraîne bien la main, mais que la force attractive de la main n'entraîne pas l'aimant. Or de semblables actions sont

Digitized by Google

toujours rigoureusement réciproques, et le mouvement de l'aimant aurait seul d'ailleurs la valeur d'une preuve, car l'aimant est incapable des complaisances involontaires auxquelles se prête la main.

En opérant ainsi par voie d'élimination et de simplification, en écartant les faits encore contestables, et en faisant rentrer les nouvelles découvertes dans le cadre des principes anciens, je suis parvenu à dresser une liste fort réduite des résultats certains auxquels le magnétisme animal nous a conduits jusqu'à présent. Une action physique qui se manifeste sous forme d'assoupissement, de soulagement ou même de guérison, de paralysie partielle ou d'insensibilité totale; une influence à distance qui se fait sentir aux hommes et aux animaux; un sens interne enfin qui se développe, et dont l'effet est de mettre en contact les pensées, de créer comme une façon nouvelle de voir les objets qui rentrent dans le cercle de l'idée dominante ou dans celui des rapports fluidiques que subit le magnétisé, voilà tout ce que les expériences ont mis hors de doute.

Aurons-nous besoin de demander au surnaturel diabolique l'explication de tels prodiges? La réponse à cette question n'est depuis longtemps plus douteuse aux yeux du lecteur. Il voit ici comme dans les tables tournantes un phénomène mixte : la volonté, et l'agent physique dont elle dispose. Je dis la volonté; et je n'ajoute pas, les procédés. En effet la volonté suffit souvent sans les procédés, et les procédés sans la volonté n'aboutissent jamais à rien.

M. Deleuze a parfaitement défini le phénomène mixte

Digitized by Google

dans son *Instruction pratique* (324), quand il a dit : « Ceux qui voudront établir une théorie du magnétisme sur les propriétés de la matière, et ceux qui la chercheront dans les seules facultés de l'âme, s'écarteront également de la vérité. Le magnétisme étant une émanation de nous-mêmes dirigée par la volonté, il participe également des deux substances qui composent notre être. »

On s'égare en effet, dès qu'on veut s'écarter de cette fidèle analyse. Il est rare aujourd'hui qu'on la mutile en ce sens que tout se réduise à l'action d'un agent matériel; on est bien plutôt enclin à supprimer celui-ci, soit en ne voyant plus dans les phénomènes magnétiques que des effets de la volonté et de l'imagination, soit en remplaçant l'agent matériel par une puissance diabolique. Examinons ces deux systèmes.

Celui qui ne parle que de volonté et d'imagination serait très-soutenable, convenons-en, n'était la magnétisation à distance, et surtout le soulèvement sans contact des tables tournantes qui est venu apporter au mesmérisme le seul argument irréfutable dont il dispose. Rien n'empêche effectivement que l'ascendant d'une volonté forte qui frappe l'imagination et par elle ébranle les nerfs, n'amène dans certains cas ou l'assoupissement, ou l'insensibilité, ou des développements de souplesse et de facultés intellectuelles; rien n'empêche même qu'il ne provoque la manifestation du sens intérieur avec sa vue de la situation pathologique des organes et avec sa pénétration des pensées. Qui pourrait affirmer que l'intervention d'un fluide ou d'une force quelconque soit indispensable en pareille circonstance? Les résultats nerveux des impressions morales

ne sont-ils pas immenses? La peur ne coupe-t-elle pas les jambes? L'émotion ne produit-elle pas des accidents convulsifs? Les convulsionnaires ne sont-ils pas sujets à la catalepsie? N'observe-t-on pas chez eux la rigidité et l'insensibilité partielle ou totale? Ne déploient-ils pas souvent une force, une agilité extraordinaires? Ne nous surprennent-ils pas par le développement de certains sens ou de certaines facultés, par la sûreté de leurs réminiscences? Et qui oserait déterminer la limite infranchissable des phénomènes nerveux? Quand la fixation obstinée de mes regards sur le même objet finit par m'endormir, quand la vue de l'eau qui passe sous le pont exerce une attraction sur moi, quand la vue d'un serpent ou d'un crapaud ôte au pauvre oiseau la force de s'envoler, y a-t-il nécessairement du fluide en jeu? Pourquoi y en aurait-il en jeu, même dans les actes les plus extraordinaires du somnambulisme naturel ou du somnambulisme magnétique? N'a-t-on pas vu le chevalier de Barbarin recourir à la foi seule et à la volonté, exclure (il le pensait du moins) tout procédé de magnétisation, et obtenir néanmoins le somnambulisme extatique et la guérison? N'est-il pas évident d'ailleurs que les symptômes qui se déclaraient dans l'antre sibyllin de Mesmer étaient ceux qu'on observe constamment lors des épidémies nerveuses : bâillements, malaises, assoupissements, convulsions hystériques? Le magnétisme animal, bien que débarrassé aujourd'hui de ces rassemblements de convulsionnaires, ne provoque-t-il pas encore des crises nerveuses? Enfin l'état magnétique n'est-il pas un état maladif, et n'est-ce pas sur les malades que le mesmérisme exerce l'influence la plus marquée?

Digitized by Google

Jusque-là les adversaires du magnétisme ont le droit de nier son fluide et d'interpréter ses prodiges par l'imagination et par les nerfs. L'action exercée sur les petits enfants et sur les animaux ne leur cause elle-même aucun embarras sérieux, car l'imagination et les nerfs ne font défaut ni aux animaux ni aux petits enfants, et comment affirmer que le regard d'un magnétiseur où se peint une volonté énergique n'est pas la cause unique des impressions qu'ils subissent? Sous ce rapport je trouve que M. Husson est allé trop loin, lorsque, après avoir cité l'exemple d'un enfant de vingt-huit mois et celui d'un sourd-muet qui ne savaient pas ce qu'on leur faisait et qui furent cependant sensibles à l'action magnétique, il en conclut que l'imagination était étrangère à ce résultat. Rigoureusement parlant, elle avait pu l'amener; certains gestes et certains regards peuvent ébranler le système nerveux chez ceux même qui ignorent absolument ce dont il est question.

La magnétisation à distance n'est point exposée à la même objection. S'il est démontré que le sommeil ou d'autres effets soient produits de loin, à la minute voulue, chez une personne qu'aucun signe n'a pu prévenir, il est certain que le magnétiseur a disposé d'un fluide ou d'une force. Je crois, pour ce qui me concerne, que la démonstration est complète sur ce point et que les investigations persévérantes des commissaires de l'Académie de médecine ne laissent plus de place au doute légitime; cependant il y a des douteurs tenaces que tourmentent encore de vagues soupçons; il leur semble qu'un avertissement quelconque a toujours pu être transmis et ils tiennent le fluide pour

Google

contestable, tant qu'il n'aura pas manifesté sa présence par des mouvements imprimés aux corps inertes, aux objets dépourvus de nerfs et d'imagination.

C'est aux sceptiques de cette espèce que les tables tournantes et leurs soulèvements sans contact viennent apporter leur preuve décisive, une preuve visible et tangible de la présence d'un agent physique. Elles ne les convaincront pas tous, je le sais; mais il s'agit moins de vaincre leur incrédulité que de la rendre inexcusable.

Elles auront un autre mérite, dont je leur sais encore plus de gré : elles rendront inexcusable la crédulité des hommes qui découvrent du surnaturel dans le mesmérisme. Du moment où la cause naturelle et matérielle est démontrée, il n'est plus permis de supposer une cause miraculeuse. Or, je le demande, quel est le phénomène mesmérique auquel ne suffise pas le fluide obéissant à la volonté ? Sera-ce l'assoupissement, ou la guérison, ou l'insensibilité, ou le sens intérieur avec ses applications diverses, ou l'action à distance ? Évidemment non. Pour justifier l'explication surnaturelle, on est forcé d'inventer des faits surnaturels qui sont dépourvus, comme on l'a vu, de toute réalité ; on suppose des auxiliaires intelligents, qui se souviennent des ordres qu'on leur a donnés, qui en modifient la teneur en raison des circonstances; on ajoute aux simples prévisions médicales des prophéties proprement dites !

Décidé à étudier le magnétisme tel qu'il est et non tel qu'on le rêve, je ne crois pas devoir insister plus longtemps sur l'erreur où tombent ici les champions du surnaturel apocryphe. Ce qu'ils tiennent à découvrir partout, ce qu'ils ont demandé aux vieilles lé-

Digitized by Google

gendes, aux procès de sorcellerie et aux histoires de possession, ce qu'ils vont demander aux Esprits des tables parlantes, ils ne pouvaient manquer de le demander aussi au magnétisme animal. Il a suffi de le décrire pour les réfuter. Je n'ai pas, en général, suivi d'autre méthode vis-à-vis d'eux; j'ai raconté les faits, et les faits m'ont dispensé des raisonnements.

Les faits! vont-ils s'écrier, vous n'avez garde de les rapporter tous! Vous parlez longuement du magnétisme ordinaire, et vous glissez sur le magnétisme magique, qui est notre principal argument!

Il faut donc que je dise un mot de ce triste épisode : je n'aurai pas de peine à montrer que, là aussi, il est absurde de recourir à l'intervention des prodiges sataniques. Esquissons d'abord le magnétisme magique, le magnétisme de M. Dupotet.

Toutes ses sorcelleries rentrent en général dans les phénomènes les plus simples et les plus connus de la biologie. Ainsi le fameux *cercle magique* de M. Dupotet, ce rond fatal tracé par lui en mon absence sur le parquet, ce rond invisible où il me place et dont il m'est impossible de sortir, qu'est-ce autre chose qu'une des expériences ordinaires du magnétisme biologique? Assujetti à la volonté du magnétiseur, je reçois de lui l'impression d'une impossibilité qui dès lors existe pour moi. Que M. Dupotet m'ordonne alors mentalement de tourner dans un sens, je tournerai; qu'il m'interdise de détacher mes pieds du sol, il me semblera qu'ils y sont cloués : cela n'est pas plus extraordinaire que de boire un verre d'eau et de lui trouver le goût du vin

Digitized by Google

de Champagne parce que telle est la volonté du magnétiseur ou de la personne énergique quelle qu'elle soit avec laquelle je me trouve en rapport magnétique. Dans le cercle magique, M. Dupotet me fera voir des naufrages et des incendies, il remplira à son gré mon cœur d'émotions douces ou terribles; le magicien de M. de Laborde n'en faisait pas d'autres avec son enfant, et M. de Laborde lui-même, qui n'est pas magicien, obtenait avec d'autres enfants biologisés des résultats non moins remarquables.

Les lignes du bien et du mal ne dépassent pas le cercle magique, en fait de merveilleux. Voici deux lignes tracées sur le parquet : la première est blanche et se termine par un triangle; la seconde est noire et se termine par un serpent. Une personne éveillée, comme elles le sont en général dans la biologie, se présente pour tenter l'épreuve. Peut-être n'a-t-elle encore subi qu'en partie l'influence que doivent exercer une certaine attente inquiète, des préparatifs mystérieux, et l'action magnétique exercée sans passes par la volonté de M. Dupotet; peut-être même se figure-t-elle qu'elle va démontrer l'insignifiance des lignes magiques. Mais à peine a-t-elle mis le pied sur les traces fatales, que son émotion devient intense; attirée par la ligne du mal et se penchant vers celle du bien, elle n'arrive à l'un ou à l'autre but qu'épuisée et en proie à de véritables convulsions.

C'est du moins ainsi que le fait se raconte. Est-il bien certain que le premier venu puisse essayer l'expérience? Ceux qui suivent à Paris les conférences dominicales de M. Dupotet ne sont-ils pas, quoi qu'on en dise et quoi qu'ils en pensent eux-mêmes, extrêmement

Digitized by Google

disposés à admettre le surnaturel diabolique? Si un profane se levait et avançait sur le parquet, ne se trouverait-il pas qu'un initié doit passer avant lui? N'arrive-t-il pas très-naturellement et très-loyalement, par l'effet d'une loi générale à laquelle on obéit partout, que les expériences manquées sont tenues pour non avenues? Je me permets de poser et ces questions et quelques autres que le lecteur devine. En tous cas et quelle que soit la supériorité de l'action magnétique dont dispose M. Dupotet, quelle que soit l'impressionnabilité de notre imagination en présence des procédés de la magie, de l'attention silencieuse d'une assemblée d'initiés, des actes, des regards et de l'assurance effrayante du sorcier, quel que soit le trouble que fait naître en nous la seule idée de ces deux lignes et des deux termes auxquels elles aboutissent, quel que soit le bouleversement moral qui s'opère en nous par le seul fait que nous assistons aux crises nerveuses d'un ou deux autres expérimentateurs, quand il serait vrai que personne ne résisterait à un pareil ensemble de circonstances énervantes, je n'en aurais pas moins le droit de dire que l'empire exercé par M. Dupotet sur tous les assistants rentre dans les faits ordinaires du magnétisme biologique. La fameuse salle des convulsionnaires de Mesmer n'était rien en comparaison du salon magique de M. le baron Dupotet, et j'ose supposer que si, au lieu d'opérer ainsi chez lui en grande cérémonie devant un cercle où dominent les croyants et avec un personnel de sujets qui permet toujours de commencer par des scènes d'agitation et de cris, M. Dupotet venait simplement chez vous ou chez moi faire ses deux raies dans une pièce de notre appartement et

Digitized by Google

nous inviter à y mettre sur-le-champ les pieds, nous irions probablement vous et moi jusqu'au bout de la ligne que nous aurions choisie, ou bien nous les quitterions toutes deux, sans éprouver les effets de la prétendue puissance que la craie ou le charbon sont censés renfermer.

Le miroir magique de M. Dupotet, de M. Segouin ou de tel autre magicien moderne, a précisément le même genre d'action. On vous dira que les Esprits y ont été fixés par une opération de sorcellerie, que les vertus et les vices résident là dans le charbon et dans la limaille ou dans les signes du zodiaque qui entourent le miroir. A peine les yeux de l'expérimentateur se sont-ils dirigés avec attention vers cette glace fatidique, que le tremblement commence : on voit des signes de terreur ou de colère; on voit couler des larmes, et parfois le magnétiseur est obligé d'interrompre lui-même un accès qui menace de devenir dangereux.

Je conçois à merveille que les choses puissent se passer ainsi, et je n'en conclus pas que le miroir soit magique autrement que de nom.... A moins que la biologie aussi ne soit magique, et avec elle le magnétisme entier, et tous les faits naturels qu'il nous plaira d'inscrire au catalogue des sorcelleries!

Que si l'on me fait remarquer que la magie est avouée par M. Dupotet, qu'il se reconnaît coupable, très-coupable, je répondrai que de semblables illusions ne sont pas nouvelles; les magiciens et les sorcières d'autrefois confessaient aussi leur crime, et racontaient comme quoi l'esprit de ténèbres avait agi en eux et par eux. Dans un sens, ils étaient coupables, et le recours au diable ne saurait être innocent, bien que les

Digitized by Google

résultats miraculeux de ce recours soient un rêve. A plus forte raison est-il vrai de dire que l'appel de Satan ne se fait pas aujourd'hui sans péché, et que son inutilité quant aux prodiges ne détruit pas sa réalité funeste quant à l'intention ; Satan joue son rôle, et un rôle terrible dans toutes les fausses diableries.

Mais ce rôle n'est pas celui que lui attribue M. Dupotet lorsqu'il s'exprime ainsi : « Pour l'opération du miroir magique, nous prenons un morceau de braise, nous traçons un cercle plein, en ayant soin que toutes ses parties soient noircies. Nos intentions sont bien formulées ; aucune hésitation dans nos pensées : nous voulons que les *esprits animaux* soient fixés dans ce petit espace et y demeurent enfermés, qu'ils y appellent des *esprits ambiants* et semblables, afin que des communications s'établissent entre eux, et qu'il en résulte une sorte d'alliance. »

Ce langage, qui ne suppose ni une simple fascination ni une action fluidique, implique l'existence d'une puissance occulte et surnaturelle dont s'emparerait l'opérateur. M. Dupotet, qui s'est exprimé longtemps sur ce sujet avec beaucoup de réserve, a fini par rendre clairement sa pensée : « Il me semble, dit-il, entendre des magnétistes dire : Bah ! est-ce que tout n'est pas découvert? N'avons-nous pas le somnambulisme et l'extase? Que peut-il y avoir de plus? — Il y a ce que vous n'avez pas deviné ; car, marchant à tâtons, comme des colin-maillard, ce qui était à côté de vous, ce qui vous touchait, vous ne le voyiez point. — Mais qu'est-ce donc enfin? — Je vais livrer ce grand secret à votre pénétration : *Par une sorte d'évocation mentale, par un appel mystérieux, l'esprit que vous évoquez*

ayant besoin, pour communiquer avec les mortels, de se servir des organes de ceux-ci, s'empare sans plus de façon de leur domicile, et fait bientôt mouvoir les bras, la main.... »

J'ai déjà cité l'aveu le plus significatif de M. Dupotet. Il déclare « qu'il a senti les atteintes de cette redoutable puissance ; » cette force (un autre dirait « ce démon ») agita tout son être, dès qu'elle eut été évoquée par lui. Il reconnaît que « le pacte a été consommé, » et pense avoir retrouvé ainsi la vraie magie.

Encore un coup, ceci est tristement sérieux, magré l'illusion étrange dont M. Dupotet est le jouet. Lui qui ne croyait pas alors au diable (il a fini par y croire et l'a déclaré plus tard), il invente je ne sais quels êtres invisibles chargés d'expliquer les faits dont la physiologie et la physique dûment consultées rendraient un compte très-satisfaisant : « En pratiquant ces œuvres, dit-il, j'avoue que la peur me prit. Je vis des choses extraordinaires, des spectacles étranges, et je sentis en moi comme l'approche et le contact *d'êtres invisibles encore*. J'avais toute ma raison ; mon incrédulité même ne m'avait point quitté. Je ne sais pourtant qui m'ôta le courage et fit naître en moi l'effroi. Je ne crois point au diable ; mais, je le dis sans réserve, mon scepticisme finit par être vaincu. Il est bien permis d'avoir un peu de frisson lorsque la maison tremble. » (*Magie dévoilée*, 147, 152 et 153, 221.)

M. de Mirville s'empare de semblables aveux, et personne n'en sera surpris. « Que M. Dupotet cependant ne se fasse pas illusion, écrit-il (286). Sa découverte de la force magico-magnétique n'en est pas une ; il n'y a d'autre progrès dans ses expériences que celui d'a-

voir mis à nu, une fois de plus, et plus explicitement peut-être, la nullité des théories rationnelles magnétiques, et d'avoir démontré, une fois de plus encore, qu'il faut autre chose que des fluides matériels ou des manifestations psychologiques pour donner le mot de l'art qu'il professe : dernier mot que le plus humble sacristain de la plus modeste église ou le berger de son village connaissait peut-être avant lui. »

Quant au *berger*, cela va sans dire : quiconque garde moutons s'est vendu au diable, il y a longtemps qu'on nous l'a démontré ! Sérieusement parlant, il est déplorable de voir tant d'hommes sincères et éclairés tomber aujourd'hui dans une erreur aussi énorme et aussi gratuite. La psychologie et les fluides ne vous suffisent pas ! Pourquoi ? Est-ce parce qu'un des « expérimentés » de M. Dupotet qui assistait pour la première fois à ses conférences, qui ignorait ce qui avait eu lieu précédemment et qui était inconnu lui-même au magnétiseur, aurait suivi le trajet d'une ancienne ligne tracée pour d'autres opérations et sur laquelle la brosse avait passé plusieurs fois ? Mais, à supposer qu'il n'y ait eu aucune illusion dans la constatation d'un tel fait, il rentre aussi clairement que les autres dans les phenomènes de la biologie. Le tracé était présent à la mémoire de M. Dupotet, et son expérimenté était dans des conditions admirables pour subir cette nouvelle suggestion magnétique.

Ainsi nous nous retrouvons toujours en présence de ces deux thèses opposées entre lesquelles le lecteur aura à opter : celle qui soutient que les explications naturelles, tant qu'elles sont possibles et suffisantes, doivent être préférées; celle qui repousse avec indignation des expli-

Digitized by Google

cations aussi vulgaires, et qui suppose constamment le surnaturel. Les champions de cette dernière thèse ne montrent nulle part mieux leur faible que dans la théorie du mesmérisme magique ou non magique. Là, à la vue des phénomènes les plus connus, du développement des facultés ou des paralysies, des manifestations du sens interne, et de la passivité biologique, ils crient au prodige, ils rejettent ou subordonnent la physiologie et les fluides! Par quelle raison? Parce que cela leur plaît. Il est impossible d'en découvrir un autre motif. Frappés comme tout le monde des rapports étroits qui existent entre un grand nombre des faits de l'ancienne magie et ceux du magnétisme animal, ils trouvent trop simple de dire avec nous : « La magie n'était souvent que du magnétisme. » Ils aiment bien mieux s'écrier : « Le magnétisme est souvent de la magie. »

Ils reproduisent à titre de démonstration ces paroles de M. Dupotet : « Le magnétisme, c'est la magie. L'histoire ne nous conserve-t-elle pas le triste exemple de ce qui advint aux générations passées, au sujet de la sorcellerie et de la magie? Les faits n'étaient que trop réels.... Mais comment ai-je trouvé cet art? Où l'ai-je pris? dans mes idées? Non, c'est la nature elle-même qui me l'a fait connaître. Comment? en produisant sous mes yeux, sans que je les cherchasse d'abord, des faits indubitables de sorcellerie et de magie.... En effet, qu'est-ce que le sommeil somnambulique? Un résultat de la puissance magique. Qu'est-ce que la magnétisation à distance, par la pensée et sans rapports, si ce n'est encore l'action exercée par les bergers ou les sorciers?... Ce que vous appelez fluide nerveux, magné-

Digitized by Google

tisme, extase, les anciens l'appelaient puissance occulte de l'âme, sujétion, envoûtement. » (*Magie dévoilée*, 50, 51.)

Le chevalier Gougenot des Mousseaux, qui combat sous le même drapeau que M. de Mirville, triomphe avec lui de ces assertions de M. Dupotet, que ces messieurs semblent regarder presque comme infaillible depuis qu'il se croit magicien. Écoutez M. des Mousseaux :

« Ce serait donc ignorance ou folie désormais d'attribuer aux forces de la nature physique les hauts phénomènes du magnétisme, et de nommer du nom de *réalité* le prétendu fluide qui lui sert d'agent. Ou bien, si ce fluide naturel existe, comme nous sommes assez enclin à le penser, son action physique se réduit à des effets tout autrement chétifs qu'on ne le suppose. Peut-être cependant, et la chose est assez singulière, peut-être faudra-t-il reconnaître, quelle que soit sa force ou sa faiblesse, que son existence est nécessaire ou utile aux Esprits qui aiment à se mêler à nous dans les pratiques de la magie. Car ce fluide (ce *spiritus inserviens animæ* de certains théurges), d'après l'opinion d'observateurs très-remarquables, pourrait bien être l'instrument de ces Esprits et leur moyen d'opérer sur la matière.... Ainsi donc, en définitive, ou le fluide du magnétisme n'existe point, ou son action physique est débile; ou bien, selon des hommes d'une sagacité très-remarquable, on le voit souvent devenir comme un lien naturel auquel les Esprits se suspendent, et par lequel ils opèrent.... » (*Mœurs et Pratiques des démons*, 216 à 219.)

Voilà bien des affirmations ! Je cherche les preuves.

On semble nous présenter à ce titre le fait des attaques que dirigent contre le christianisme plusieurs des magnétiseurs magiciens et la plupart des *médiums* qui s'avancent maintenant sur leurs traces. On insinue que, pour attaquer ainsi la religion, il faut avoir fait un pacte avec Satan.

Hélas ! le pacte ordinaire et qui n'a rien de magique, celui qui livre nos mauvais cœurs à l'influence du tentateur, ce pacte-là est bien suffisant pour expliquer de telles impiétés. Qu'est-il besoin de transformer en sorciers tous les ennemis de l'Évangile ? Or il serait d'autant plus absurde de raisonner ainsi dans le cas particulier qui nous occupe, que le magnétisme transcendant n'a pas seulement son école de magie, il a eu aussi son école catholique. Ces hommes qui invoquaient la Vierge et les anges étaient-ils aussi des magiciens ? Leurs prodiges, dont je suis bien loin d'ailleurs d'admettre la constante réalité, s'accomplissaient-ils par l'action du diable ? Les illuminés catholiques d'Avignon, avec leurs stigmates, avec leurs délivrances de possédés, avec leur soumission anticipée aux jugements que pourrait prononcer l'Église romaine, doivent-ils tenir le langage de M. Dupotet : « J'ai senti les atteintes de cette redoutable puissance.... Le lien était fait, le pacte consommé ? »

Loin de supposer de la magie dans le magnétisme, ayons le bon sens de remarquer ce qu'il y a de magnétisme dans la magie. Ouvrons les yeux à l'évidence, suivons ce principe de sagesse vulgaire qui veut que tant que l'explication naturelle est possible on ne recoure pas au surnaturel. Nous trouverons ainsi le mot de beaucoup de prodiges.

Digitized by 1009

Prenons pour exemple ceux qui se pratiquent encore en Égypte et dans l'Inde. Là, de prétendus sorciers opèrent des guérisons, devinent, charment les serpents et se plongent dans une insensibilité cadavérique. C'est très-surprenant; ce n'est pas inexplicable.

Voici une vieille femme indoue qui est appelée pour découvrir des objets volés; elle entre graduellement dans un accès nerveux, où peut-être le sens intérieur se réveille et la met en contact avec les choses cherchées, avec les auteurs du délit.

Je laisse de côté tout ce qui est supercherie ou sagacité, tout ce qui est fondé sur la simple connaissance du cœur humain, comme les divinations de ce brahmine qui, appelé lui aussi pour trouver un voleur, se met à peser solennellement de petites portions de riz, et invite tous les serviteurs indous de la maison à manger successivement la leur, déclarant que le gosier du coupable se resserrera, et qu'il ne pourra avaler sa part; ce qui arrive fréquemment et le plus naturellement du monde, par le seul effet de l'émotion.

De tels miracles n'ont pas besoin de commentaire. Il n'en est pas de même du fait rapporté par le révérend William Buyer (*Northern India*, 369 et 370), qui parle d'un homme habile à suspendre en lui la sensibilité et en quelque sorte la vie. L'histoire est confirmée par le témoignage de plusieurs officiers européens, ce qui est loin, nous le savons, d'exclure les illusions et les erreurs. Cependant, à supposer qu'elle soit entièrement vraie, et beaucoup de récits analogues viennent à l'appui, voici ce qui se serait passé :

L'homme en question serait tombé dans une léthargie complète; on l'aurait, selon le programme convenu

Digitized by Google

d'avance, cousu dans un linceul, enfermé dans une bière, et enterré dans un tombeau en brique très-solide. Ce tombeau serait resté scellé pendant un mois. Ouvert ensuite, on y aurait retrouvé le patient dans le même état d'insensibilité; on aurait introduit du lait dans sa bouche, et ressuscité sur-le-champ, il aurait pu monter sur son chameau et continuer son voyage. Je n'affirme assurément pas que les choses se soient passées ainsi, et que le tombeau ait été habité pendant trente jours; mais plus ou moins prolongée, la suspension apparente de la vie n'en était pas moins produite à volonté par cet Indien, et il paraît qu'elle l'est également par un grand nombre de ses compatriotes. Il est impossible de méconnaître là un des traits les plus marquants de l'état nerveux qu'amènent certaines crises, et que fait naître aussi à heure dite l'action du fluide ou de la force magnétique.

Mais il est un autre trait, plus étonnant encore peut-être, que les pratiques des magiciens modernes semblent nous offrir presque aussi nettement que l'histoire des convulsions de Saint-Médard. Je veux parler de cette invulnérabilité, de cette impénétrabilité relatives qui caractérisaient les grands *secours*. Les charmeurs de serpents ont l'air de n'être guère moins invulnérables, j'entends ceux qu'on peut voir chaque jour dans les Indes et en Égypte, ceux que décrit le livre si exact de M. Lane (*Account of the manners and customs of the moderns Egyptians*, II, 103 et 104), ceux que décrit M. Spry (*Modern India*, I, 209 et suiv.). Quant aux charmeurs de serpents de l'antiquité, quoique Galien et Strabon leur attribuent exactement les mêmes merveilles, je ne m'en occuperai pas. Contentons-nous

Google

d'observer un instant les faits et gestes d'un charmeur indou et d'un psylle égyptien. Voici ce que M. Spry, médecin très-distingué, et dont le scepticisme sur ce point était absolu, a rapporté dans son ouvrage :

Il se trouvait avec d'autres Anglais. Ayant pris avec eux un charmeur, ils le conduisirent vers un monceau de ruines qui se trouvait à une grande distance. Là, ils le firent déshabiller pour éviter toute fraude, et ils surveillèrent ses mouvements. Il s'approcha du tas de débris, en faisant entendre un sifflement semblable à celui des serpents, et avec une agitation des traits et des membres qui devint de plus en plus violente. Alors on vit paraître serpents après serpents, tous appartenant aux espèces les plus venimeuses. Ils se mirent à avancer graduellement vers le charmeur, qui étendit la main, les prit et les mit dans son panier.

Jusque-là on peut dire qu'il n'y a qu'une action fascinatrice ou stupéfiante exercée sur des animaux; l'invulnérabilité de l'homme ne se montre pas. Mais il est difficile de ne pas supposer quelque chose d'analogue à ce phénomène, lorsque plus tard le charmeur noue les serpents autour de son cou et les fait entrer tout entiers dans sa bouche.

C'est ce que font aussi les psylles de la moderne Égypte. D'un baquet couvert, l'un d'eux tirera un serpent dont la piqûre est mortelle. Il l'enlacera autour de son cou comme un ruban. Il placera la tête du reptile dans sa bouche, et l'y fera pénétrer replis après replis jusqu'au moment où la queue elle-même aura disparu. Puis, il le retirera lentement. Et qu'on ne dise pas qu'il a enlevé les crochets venimeux, car on les voit briller dans la gueule ouverte de l'animal; qu'on

Digitized by Google

ne prétende pas non plus que celui-ci a été apprivoisé, car le psylle appellera et prendra le serpent devant vous, dans le vieux mur que vous lui indiquerez.

Quelle que soit l'action exercée, qu'elle s'applique au serpent seul, ou qu'elle modifie aussi les fibres du charmeur, elle se classe en tous cas, on le voit, dans la catégorie des effets que produisent quelquefois les opérations fluidiques et les crises nerveuses.

Il n'y a d'ailleurs aucun rapport entre l'invulnérabilité des charmeurs et le miracle que Jésus-Christ avait promis de faire éclater au milieu de la génération apostolique. Paul secouant dans le feu la vipère qui s'était attachée à sa main (*Actes*, XXVIII, 3 à 6) n'agit pas comme un charmeur de serpents, il rend inoffensif par la puissance du Seigneur le venin déjà introduit dans son corps. Aucun charmeur n'a fait ou ne fera pareille chose. Soyez sûr que si l'Apôtre s'était borné à dompter magnétiquement une vipère et à la manier impunément, les habitants de Mélite, fort accoutumés à ces prodiges, n'auraient pas été tentés de le prendre pour un dieu.

Ma démonstration est achevée. Le magnétisme magique n'a pas fourni plus d'arguments que le magnétisme ordinaire à la théorie du surnaturel, et le magnétisme empirique des Égyptiens ou des Indous ne dépasse pas non plus la limite des effets purement physiologiques et physiques. Les partisans du surnaturel n'ont plus qu'une ressource : les Esprits des tables parlantes. Aussi l'exploitent-ils largement. Mais avant de passer à cette dernière portion de notre étude, je tiens

Digitized by Google

à dissiper en quelques mots une ou deux arrière-pensées pénibles qu'a pu faire naître l'examen des phénomènes mesmériques.

Vous nous parlez, s'écriera plus d'un lecteur, d'influences magnétiquement exercées, de pénétration des pensées par le sens interne; j'aime encore mieux attribuer une telle puissance au démon contre lequel je sais que je dois me mettre en garde, qu'à des hommes qui, par un moyen matériel, ruineraient à leur gré mon libre arbitre, ou livreraient au premier venu les secrets de mon cœur! — Mais où voit-on que le libre arbitre soit détruit, et que les secrets des cœurs soient livrés? Commençons par le libre arbitre.

M. Deleuze (*Instruction*, 11, 96, 97, 99, 118, 119, 138, 147, 238, 240, 241, 266, 269, 279, 281, 375 à 377) admet, dans une mesure sans doute excessive, l'impulsion bonne ou mauvaise que le magnétiseur est en état, selon lui, de communiquer au magnétisé. « Il peut quelquefois combiner avec lui les moyens de corriger ses défauts, de rendre sa conduite plus régulière, de rompre des liaisons dangereuses. » — « Le magnétiseur peut, après en être convenu avec les somnambules, leur imprimer, pendant le somnambulisme, une idée ou une volonté qui les détermineront dans l'état de veille, sans qu'ils en sachent la cause. Ainsi le magnétiseur dira au somnambule : — Vous rentrerez chez vous à telle heure; vous n'irez point ce soir au spectacle; vous vous couvrirez de telle manière; vous ne ferez aucune difficulté de prendre tel remède. » — « Le magnétisme, lorsqu'il est accompagné de somnambulisme, donne ordinairement au somnambule une affection très-vive pour son magnétiseur, et cette affection

continue dans l'état de veille, même après que le traitement est fini.» — « Je recommanderai au magnétiseur d'exciter chez la malade la confiance en Dieu et les sentiments de religion.... Quand elle sera guérie, elle s'occupera de lui dans ses prières. »

Dans la *Lettre d'un médecin étranger* qui termine le volume de M. Deleuze, son correspondant revient sur celui de ces faits qui semble le plus contraire à notre libre arbitre, sur l'influence déterminante que continue à exercer dans l'état de veille la volonté du magnétiseur fixée de concert avec le somnambule pendant sa crise. « Ce fait, dit-il, rentre dans la même catégorie qu'un autre phénomène bien connu : savoir, que lorsqu'on prend la ferme résolution de s'éveiller à un moment déterminé, on n'y manque pas. L'impression de notre volonté traverse le sommeil et produit son action, sans que nous puissions nous apercevoir de la succession ou de l'existence des idées intermédiaires. » Il ajoute les curieux détails qui suivent : « Une de mes somnambules s'était expressément défendu plusieurs mets qu'elle aimait beaucoup; elle ne pouvait s'en abstenir, malgré tout ce que j'avais pu lui dire dans son état de veille. Prévoyant alors l'inutilité des représentations que je lui ferais encore, elle me pria de vouloir que, chaque fois qu'elle serait tentée de manger ces mets, elle fût saisie d'une angoisse inexprimable et que son gosier se fermât; cela eut lieu effectivement. La même s'était ordonné les bains froids, et elle les craignait au delà de toute expression. Sachant fort bien qu'elle ne vaincrait pas cette répugnance, elle me sollicita de vouloir fortement, qu'à l'instant où elle serait déshabillée, elle se plongeât malgré elle dans la

Digitized by G

baignoire, où elle deviendrait somnambule ; ce qui arriva, au grand étonnement de toutes les personnes qui la connaissaient. Ce singulier empire d'une volonté étrangère, sollicitée comme un secours suppléant à la volonté propre, s'étend jusqu'aux choses intellectuelles et morales, et j'ai souvent chez cette même somnambule ramené des pensées ou des sentiments et déterminé des actions qui paraissaient en contradiction avec ses dispositions actuelles. On voyait alors deux âmes en lutte dans la même personne. »

Voilà jusqu'où s'étend l'empire du magnétisme, sous sa forme somnambulique : il dirige certains actes physiques ou moraux, mais ce n'est qu'après avoir été expressément ou tacitement accepté; le somnambule a si peu perdu son libre arbitre, qu'il sollicite lui-même le secours du magnétiseur, et qu'il résiste avec une invincible énergie aux propositions qui le blessent. Si plus tard, éveillé, il oublie cette convention et reçoit des impulsions auxquelles il ne se souvient pas d'avoir consenti, il n'en est pas moins vrai que ce libre consentement a existé chez lui, et que le phénomène qui lui donne la force de vaincre des répugnances actuelles au moyen d'une résolution précédente ne diffère pas essentiellement de celui qu'on remarque chaque jour dans la vie des hommes à volonté persistante.

Mais le magnétisme sous sa seconde forme, sous sa forme biologique, ne prête-t-il pas, lui, le flanc à l'objection ? Ces manifestations évidentes du libre arbitre, cette résistance, ce consentement que nous découvrons à la base de l'obéissance des somnambules, se montrent-ils pareillement dans celle des biologisés? Il n'y en a pas trace, j'en conviens. Le biologisé subit les impres-

Digitized by Google

sions sans les contrôler et sans les débattre ; il voit, il sent, il touche par le seul et unique motif qu'on le lui a ordonné ; il éprouve même, par ce seul motif, des sentiments que son être moral n'a pas acceptés, n'a pas voulus. On me parlait l'autre jour d'un homme dont la conscience semblait avoir servi de jouet à un magnétiseur. « Voulez-vous, demandait-il, que je lui donne l'instinct du vol? » et à l'instant, sa victime se glissait vers vous, enlevait votre mouchoir et le cachait dans sa poche. « Voulez-vous que je lui rende sa probité? » c'étaient alors des restitutions accompagnées d'aveux attendrissants et de larmes. « Voulez-vous que je lui fasse faire un acte d'adoration? » les genoux se pliaient et les regards se tournaient humblement vers le ciel.

Je ne nie pas les faits, je conteste l'interprétation qu'on en donne. Vous le voyez, s'écrie-t-on, le magnétisme biologique dispose de notre volonté elle-même, il l'infléchit et la change à son gré ! Non certes, car il a commencé par en suspendre complétement l'exercice, et c'est ce qui caractérise la biologie. Où il n'y a plus volonté, la question du libre arbitre cesse de se poser. A-t-on jamais prétendu que la folie ou l'imbécillité fussent en contradiction avec le libre arbitre? Et cependant le premier venu peut, en attaquant chez moi certains organes essentiels, faire de moi un imbécile ; un accident matériel peut faire de moi un fou. Je concevrai comme tel des idées et j'adopterai des résolutions dont la responsabilité ne saurait peser sur moi, et tout cela en vertu d'une petite lésion physique.

La conclusion est aisée à tirer : certaines maladies, certaines crises du corps humain troublent ou même suspendent la vie intellectuelle et morale; ce qui se

Digitized by Google

passe alors, ce n'est plus l'homme intellectuel et moral qui l'accomplit ; qu'il obéisse à des suggestions où à une idée fixe, il demeure également étranger aux actes qui s'opèrent par lui. Je lève les épaules lorsque j'entends dire : « Allez, magnétiseurs et biologiseurs ; remplacez les missionnaires ; convertissez les peuples païens en leur *suggérant* l'idée du Christ, corrigez les débauchés en leur *suggérant* l'idée de tempérance et de vertu ! » A cette objection superficielle, il n'y a qu'une réponse : L'état morbide une fois passé, la suggestion passe aussi ; le *moi* qui était absent revient alors, et il ne reste absolument rien de ce qui s'était fait sans lui, rien, pas même un souvenir.

Ainsi le libre arbitre n'est pas plus compromis par le magnétisme biologique que par le magnétisme somnambulique. Le somnambule résiste aux injonctions qui lui déplaisent, le biologisé demeure étranger à tout et oublie tout.

On s'indigne néanmoins que des faits matériels puissent avoir sur nous une telle action : si le magnétiseur est hors d'état de vaincre les répugnances fondamentales de ses somnambules, ne leur dicte-t-il pas plusieurs actes indifférents, ne contribue-t-il pas à leur faire adopter pendant la crise des résolutions dont l'empire se prolonge fort au delà, n'introduit-il pas en définitive un élément nouveau dans leurs déterminations ?

Ceux qui parlent ainsi semblent croire que toute influence exercée sur nous par les autres, qu'en particulier toute impulsion procédant d'une cause physique, est inconciliable avec notre libre arbitre ! S'il en était ainsi, le libre arbitre n'existerait jamais ; et cependant

Digitized by Google

il existe tellement, qu'un homme sans libre arbitre (je ne dis pas sans liberté) ne peut pas même se concevoir; chacun sent instinctivement que le moi humain est suspendu pendant la folie ou pendant la crise biologique, comme pendant la léthargie.

J'ai dit que le libre arbitre n'existerait jamais s'il était inconciliable avec l'influence, souvent très-puissante, des impulsions étrangères et surtout des causes physiques. Où est l'homme en effet qui soit soustrait à cette influence? Énumérez les formes diverses sous lesquelles elle se produit : J'ai vécu entouré de bons exemples, ou j'ai respiré dès le berceau l'atmosphère corrompue du vice; bien plus, le sang qui court dans mes veines y porte avec lui des dispositions heureuses ou des dispositions funestes. Ces influences-là ne dépassent-elles pas immensément en énergie celle d'un magnétiseur dont les propositions doivent se faire accepter et qui borne son despotisme à continuer pendant la veille ce qui a été convenu pendant le somnambulisme, ou à y joindre peut-être quelques directions analogues, une tasse de lait, un bain froid? Le Dieu qui garantit notre libre arbitre des atteintes sous lesquelles il semblerait devoir rester écrasé, le Dieu qui n'abandonne pas l'homme plongé dans le milieu le plus infâme ou attiré par les propensions héréditaires les plus perverses, qui le met en état de répondre aux appels extérieurs ou secrets de la grâce et d'user du libre arbitre pour échapper à l'esclavage du péché, ce Dieu ne saurait-il sauvegarder l'homme moral contre une agression moins grave?

Mais on insiste, on prétend mettre en doute la résistance des somnambules; on voudrait nous faire croire

Digitized by Google

à leur absolue sujétion ; on nous parle de leur affection pour leur magnétiseur ! L'affection n'est pas la sujétion. Oui, le somnambule aime celui qui lui fait du bien ; il éprouve un sentiment naturel de confiance et de gratitude. Essayez toutefois de franchir cette limite et d'exiger une obéissance servile ; essayez, par exemple, d'imposer à un somnambule des opinions ou des actes contraires à ses principes, et vous verrez de quel air il maintiendra son libre arbitre !

C'est ce qu'établit avec force l'*Instruction pratique* de M. Delenze (240, 241, 281) : « Ce qu'on a raconté, dit-il, de la dépendance où les somnambules sont de leur magnétiseur, a inspiré contre le somnambulisme des préventions mal fondées. Cette dépendance n'est que relative, elle a des limites nécessaires et ne peut avoir les conséquences qu'on a voulu faire redouter. Le somnambule conserve sa raison et l'usage de sa volonté : lorsqu'il sent que le magnétiseur veut son bien, il lui cède, et, fortifié par lui, il se détermine à vaincre une mauvaise habitude, à résister à un penchant ou à une fantaisie nuisible, à prendre un remède qui lui répugne et qu'il a jugé nécessaire ; il profite de l'ascendant de celui-ci pour travailler sur lui-même et se mettre dans une position avantageuse qui puisse se continuer dans l'état de veille. Quelquefois il obéit aux ordres de son magnétiseur dans des choses indifférentes, parce que le désir de le satisfaire l'emporte sur la contrariété qu'il éprouve ; mais celui-ci n'obtiendrait de lui ni la récitation d'un secret qu'il est de son devoir ou de son intérêt de cacher, ni des choses essentiellement contraires aux principes d'honnêteté auxquels il est attaché dans l'état de veille. Un acte

Digitized by Google

répréhensible le révolterait et lui donnerait des convulsions. »

M. Deleuze, qui vient de parler des principes d'honnêteté des somnambules, reconnaît d'ailleurs que tous n'en ont pas, et constate qu'ils savent aussi défendre leurs mauvais instincts ou leurs opinions funestes contre leur magnétiseur; dans aucun sens on ne peut dire qu'ils soient absolument assujettis. « Plusieurs somnambules, écrit M. Deleuze, conservent les passions et les inclinations qu'ils avaient dans l'état de veille. Il en est de très-bons qui se sacrifieraient même pour les autres; il en est qui sont profondément égoïstes; il en est qui sont d'une pureté angélique...; il peut s'en trouver qui conservent en somnambulisme la dépravation qu'ils avaient dans l'état de veille; il en est qui calculent leurs intérêts, et qui profitent de ce qu'on leur dit pour se procurer quelques avantages : la vanité et la jalousie sont des sentiments assez ordinaires chez eux. »

Il cite enfin comme résumé de son opinion le passage suivant de M. Passavant, qui s'appuie lui-même sur plusieurs faits remarquables : « Des agents extérieurs peuvent, malgré nous, porter le désordre dans notre organisation physique; mais notre organisation morale ne dépend que de notre volonté. Aussi longtemps que l'homme veut être libre, il le demeure, tant en somnambulisme qu'en l'état de veille. On peut blesser, on peut tuer; mais on ne peut vicier un être humain sans son consentement. »

Ceci n'empêche assurément pas que l'homme, somnambule ou éveillé, ne soit entouré d'influences qui agissent plus ou moins sur lui. L'autorité du magnéti-

Digitized by Google

seur, la confiance et l'affection qu'il inspire constituent une de ces influences. Vis-à-vis de celle-là comme vis-à-vis des autres, le libre arbitre se manifeste non-seulement en ce qu'il résiste, mais encore en ce qu'il cède parfois malgré de vives répugnances. Pourquoi vouloir que les somnambules soient plus libres que les hommes dans leur état ordinaire? Il suffit qu'ils le soient autant. Or, de même que vous vous rangez en gémissant à un avis qui vous déplaît et dont vous tenez à ménager l'auteur, de même ce somnambule obéira aux injonctions qui le contrarient ou même qui le blessent à juste titre, et qu'il ne pourrait repousser cependant sans affliger son magnétiseur. Qu'une telle influence puisse aller trop loin, cela n'est pas douteux; que certaines âmes (des âmes féminines surtout) satisfassent ainsi leur goût funeste pour la direction, leur soif de dépendance, leur besoin de secouer la responsabilité propre et de croire à un homme au lieu de croire à la vérité, je n'ai garde de le nier. Seulement c'est l'histoire de toutes les influences sans exception, et l'on n'a pas le droit de dire que la personne qui examine, qui discute, qui tantôt s'abandonne à ses entraînements, tantôt résiste ou gémit, soit transformée en une machine dont une main étrangère ferait mouvoir les ressorts.

Ceci est d'autant plus frappant, que la résistance cesse dès qu'il s'agit des effets physiques. Le somnambule qui débat les propositions de son magnétiseur et qui n'obéit qu'à bonnes enseignes, est saisi, qu'il le veuille ou non, par la puissance fluidique qui l'assoupit, qui réveille en lui le sens intérieur, qui établit le contact des pensées. Il vient de vaincre une attraction

Digitized by Google

morale qui le contrarie; il cédera sur-le-champ à l'attraction matérielle, et lorsque son magnétiseur le tirera dans un sens, il sera contraint de se mouvoir selon la direction voulue. Attachés avec des cordes ou avec des fluides, peu importe, nous allons où on nous mène, et notre libre arbitre n'a rien à voir dans un acte où les forces sont seules en jeu, où notre corps est seul entraîné.

Autant en dirai-je de la pénétration fluidique au moyen de laquelle le somnambule reçoit parfois le contre-coup des sentiments ou des actes de son magnétiseur. Celui-ci, fatigué, prend un bain et en reçoit un soulagement marqué; le somnambule qui ignore cette circonstance éprouvera peut-être au même instant la sensation d'une immersion dans l'eau tiède et d'un bien-être inattendu. Mais ici encore le libre arbitre n'a rien à voir; nos sens ordinaires nous transmettent leurs perceptions sans nous consulter le moins du monde, et c'est également sans nous consulter que le sens intérieur nous transmet les siennes. L'indépendance de l'homme moral est fort désintéressée dans la question de savoir si nous entrons en contact avec des objets tangibles, ou avec des pensées, des images et des impressions.

Ce qui la menacerait, ce qui la ruinerait, ce serait une puissance capable de modifier à notre insu ou malgré nous nos opinions et nos sentiments. Grâce à Dieu, une telle puissance n'existe pas et n'a jamais existé. C'est, nous l'avons vu, une des impiétés de la croyance traditionnelle, d'avoir supposé une action magique, des charmes, des sortiléges, un Satan capable d'agir autrement que comme tentateur, des sorciers

où nous nous mouvons ici-bas. Ils ne connaissent pas mieux que vous ou moi les secrètes pensées des personnes qui les entourent. Voici à quoi se borne le fait d'ailleurs admirable de la lucidité magnétique :

En premier lieu, certains somnambules entrent en contact avec la pensée de leurs magnétiseurs et des individus qui sont introduits dans ce rapport spécial. Ils ne lisent donc que dans les intelligences qui leur sont sciemment ouvertes. Or nous sommes bien libres de raconter à quelqu'un ce qui se passe en nous, et qui consent à entrer en relation avec un somnambule lucide, sait à merveille qu'il consent à une pareille confession, qu'il livre une partie de ses secrets. Une partie, ai-je dit, car les lucidités sont très-diverses et aucune ne s'étend à tout.

La pénétration des pensées s'opère quelquefois, en second lieu, sans qu'il y ait eu rapport établi par les volontés réunies de la personne introduite et du magnétiseur; mais que s'est-il passé alors? Une action nerveuse a éclaté chez quelqu'un des assistants, et mettant en relief quelques images qui sont en lui, les a rendues accessibles à la perception magnétique. N'existe-t-il pas aussi dans la vie ordinaire des maladies ou des émotions qui nous poussent à parler tout haut et à révéler nos secrets? Eh bien! les mêmes accidents se produisent sur le terrain du mesmérisme. A la confession volontaire des personnes régulièrement introduites, se joint ainsi la confession involontaire des personnes atteintes par le mal magnétique (qu'on me passe cette expression); et c'est à cela que se borne cette pénétration des pensées à laquelle on voudrait donner un caractère presque divin!

Digitized by Google

Après avoir apaisé les scrupules que fait naître le magnétisme, je dois dissiper en terminant les illusions auxquelles il a donné lieu. Mon but étant de le réduire à ses légitimes proportions qui sont celles d'un fait naturel, il importe que je réfute à la fois et ceux qui voudraient en faire une monstruosité dans l'ordre moral, une révolte contre les lois établies, une manifestation de cette magie qui est évidemment inconciliable avec le libre arbitre, et ceux qui voudraient en faire une merveille, une révélation céleste, une sorte de miracle destiné à mettre en lumière les grandes vérités concernant l'âme et la vie à venir.

Le magnétisme n'est pas plus céleste qu'infernal, il est ce que sont tous les phénomènes mixtes, dans lesquels un agent physique est à la disposition des impulsions morales et surtout de celles de la volonté.

Je comprends, à la rigueur, que l'on dise avec M. Deleuze (*Instruction*, 86 et 142) :

« Les phénomènes que nous fait observer le somnambulisme démontrent la distinction des deux substances, la double existence de l'homme intérieur et de l'homme extérieur dans le même individu; ils offrent la preuve directe de la spiritualité de l'âme, et la réponse à toutes les objections qu'on a élevées contre son immortalité. » — « Parmi les hommes qui se sont occupés du magnétisme, il y a malheureusement quelques matérialistes. Je ne puis concevoir comment plusieurs des phénomènes dont ils ont été témoins, tels que la vue à distance, la prévision, l'action de la volonté, la communication des pensées sans les signes

Digitized by Google

extérieurs, ne leur ont pas paru des preuves suffisantes de la spiritualité de l'âme. » Encore suis-je bien obligé de convenir que les actes les plus ordinaires de la pensée humaine me semblent une réfutation aussi forte du matérialisme, que les actes extraordinaires des somnambules. Ceux qui parviennent à ne croire qu'à la matière quand ils rencontrent l'intelligence (et toute la question est là), maintiendront tout aussi aisément leur confusion fatale sur le terrain du somnambulisme, et attribueront sans difficulté à leur matière pensante, à leurs forces, à leurs vibrations, les actes qui s'accomplissent avec le secours du sens interne.

Je crois donc que M. Deleuze se fait un peu un roman sur les vertus du magnétisme; mais son enthousiasme à cet égard s'égare surtout lorsque, non content de voir dans les somnambules une démonstration vivante du spiritualisme, il a l'air d'accepter leurs discours extatiques comme une révélation quasi divine de la vérité.

Sans doute il fait ses réserves, et n'attribue pas à l'état d'extase le privilége de promulguer des dogmes; cependant il place si haut les somnambules extatiques, il les montre planant si bien au-dessus des erreurs et des petitesses et des passions humaines, il les peint si pieux, si aimants, si désintéressés, si charitables, qu'on ne saurait s'empêcher de lui supposer la conviction qu'exprime son correspondant dans *la Lettre d'un médecin* (382 à 385), lorsqu'il dit : « Il est de constante observation que si les états inférieurs de somnambulisme varient dans leur caractère et leur direction, celui-ci est toujours consacré aux idées reli-

Digitized by Google

gieuses, aux sentiments les plus purs et les plus élevés, et qu'il porte la même couleur dans toutes les religions, dans tous les temps et dans tous les pays. Il me paraît que l'âme humaine entre alors dans une région où il n'y a plus rien de conventionnel, rien de traditionnel, rien d'arbitraire.... Je ne connais rien sur la terre qui puisse, au même degré, inspirer l'enthousiasme de la vertu, faire naître et fortifier les sentiments religieux, purifier l'âme, la détourner des vanités de ce monde, et la ramener vers cette région d'où découle toute vie et toute vérité.»

Je ne sais pas en quels termes plus magnifiques on pourrait décrire une révélation divine, la manifestation du vrai absolu. Or, si l'on se donne la peine de recueillir les traits épars de cette religion des extatiques (*Instruction*, 126 à 128, 132, 133 à 135, 139 à 141), on découvrira qu'elle est le reflet exact des doctrines qui avaient cours à l'époque où M. Deleuze faisait ses observations; c'est bien cette philanthropie un peu vague, cette indifférence pour le dogme, ce latitudinarisme qui accueille ou méprise également tous les cultes, ce mysticisme qui croit supprimer les questions parce qu'il remonte si haut qu'il ne les voit plus; c'est ce déisme qui a l'intention de garder l'Évangile et qui n'en retranche que la divinité du Christ et son sacrifice, et sa justification par la foi, et sa nouvelle naissance, et l'autorité de l'Écriture, et beaucoup d'autres choses encore; c'est cette religiosité honnête et peu gênante qui compose son symbole de trois ou quatre articles : l'existence de Dieu, la providence, la spiritualité de l'âme, la vie à venir, la bienfaisance.

Qu'on ne m'attribue aucune intention ironique. Ceux qui ont tourné en ridicule les philanthropes ne les valaient pas, le plus souvent. Quand ils sont sérieux, modestes et dévoués comme M. Deleuze, il est impossible de ne pas les respecter profondément; mais l'Évangile contient autre chose assurément que ce que les philanthropes y ont pris, et ceux qui l'ont goûté ne sauraient éprouver de ravissements à l'aspect des lieux communs dessalés que récitaient uniformément les extatiques d'il y a trente ans, lieux communs qu'ils émaillaient d'assertions fort peu scripturaires sur l'intercession des saints et sur l'expiation des péchés par la charité.

Le fait est que les somnambules extatiques étaient alors les échos fidèles des opinions au milieu desquelles ils vivaient et dont ils étaient pénétrés ainsi que leurs magnétiseurs. Depuis, cette belle harmonie s'est un peu troublée, par cela seul que la vérité révélée a été prise au sérieux par quelques-uns, et que le réveil des convictions fortes (réveil dont je ne m'exagère, au reste, ni l'étendue ni la profondeur) a compromis l'indifférence en matière de dogmes, qui est la base même et l'essence du déisme philanthropique.

Aussi les révélations des somnambules se combattent-elles souvent aujourd'hui, bien loin de s'accorder. J'ajoute qu'elles se seraient combattues dès l'époque de M. Deleuze, si l'on avait pu se procurer alors des extatiques pris parmi les disciples sérieux de la Bible ou parmi les catholiques conséquents, bien plus, des extatiques cafres ou des extatiques indous. Les premiers auraient articulé des doctrines précises, positives, et

Digitized by Google

par conséquent exclusives de leurs contraires; les derniers auraient proclamé le panthéisme ou nié l'existence de Dieu. Tous auraient prouvé à l'envi que le magnétisme n'est pas une révélation, mais un écho; qu'il n'est pas un fait miraculeux, mais un phénomène naturel.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

SURNATUREL APOCRYPHE

LES TABLES PARLANTES ET LEURS ESPRITS.

L'étude que nous venons de faire nous amène logiquement à celle que nous allons entreprendre et qui doit couronner ce travail : avec le magnétisme, nous avons touché à ces portions encore mal explorées et mystérieuses de la science, qui renferment en bonne partie l'explication, et par conséquent la négation du merveilleux ; avec le magnétisme, nous avons assisté au spectacle instructif d'une découverte qui, discréditée ou peu s'en faut tant qu'elle n'est que grande et sensée, gagne des prosélytes par milliers dès qu'elle se jette sur le terrain de la magie et des phénomènes transcendants. Or c'est précisément ce qui se passe à l'égard des tables tournantes, ce complément magnifique de la découverte antérieure, cette démonstration sans réplique de l'existence d'une force ou d'un fluide dont dispose notre

Digitized by Google

volonté : raisonnables, on les raille ; surnaturelles, on les prône.

Il a fallu que les tables tournantes fissent place aux tables parlantes, pour que le public daignât les prendre au sérieux. Une loi physique, qu'est-ce que cela ! Pourquoi s'en occuper, bien qu'elle ouvre des perspectives sur les côtés les plus obscurs de la nature humaine et de la nature matérielle ! Comment affronter les anathèmes des académies, lesquelles n'entendent pas modifier leur système officiel ! Mais parlez-moi d'un prodige satanique ; parlez-moi des Esprits, des âmes des morts et de leurs révélations ! Cela ne gêne aucune théorie ; cela ne se classe dans aucun traité de physiologie ou de physique. A la bonne heure !

Les tables parlantes sont donc en faveur. Leur crédit sera-t-il durable ? Je l'ignore. Je soupçonne bien qu'à la longue on se lassera d'entendre réciter des niaiseries par Franklin, des fadeurs par Voltaire, des vers d'almanach par Corneille, et des prônes de village par Bossuet. Cependant il résultera de tout ceci un mal profond : la civilisation moderne aura fait un pas en arrière ; des superstitions mauvaises auront repris possession de beaucoup d'âmes ; les préventions, les passions, les violences, toutes les lies du cœur ignorant et corrompu auront été remuées ; enfin deux révélations antichrétiennes, celle des Esprits unitaires de l'Amérique et celle des Esprits diaboliques de l'ancien monde, auront propagé leurs doctrines perverses. C'est le cas ou jamais de dire qu'il en reste toujours quelque chose.

Aussi n'ai-je aucune envie de traiter en riant un sujet qui n'est que trop grave, en dépit de certains

Digitized by Google

détails ridicules. Rappelons d'abord en quelques mots de quelle façon les nouveaux phénomènes se sont produits et en quoi ils ont consisté.

On sait que les premiers coups (*rappings*, *knockings*) se firent entendre il y a six ans dans une maison d'Hydesville (État de New-York), qu'habitait la famille Fox. Deux jeunes filles, fort bien préparées par la réputation même de cette demeure où des bruits étranges passaient pour avoir retenti auparavant, furent témoins des débuts du *spiritualisme*. Craquements ordonnés par elles et exprimant des idées au moyen d'un alphabet conventionnel, mouvement imprimé aux meubles et particulièrement aux tables, rien ne manqua à ces manifestations originaires. Déjà se trouvaient réunis d'une part les effets physiques, de l'autre les réponses intelligentes et les âmes des morts auxquelles on les attribuait.

Bientôt des faits analogues furent constatés dans le voisinage, puis dans les comtés les plus rapprochés, puis dans l'étendue entière des États-Unis. J'emprunte à M. le comte de Richemond (*le Mystère de la danse des tables dévoilé*) quelques renseignements que je crois exacts sur les merveilles qu'on crut voir éclater alors en différents lieux :

« Au moyen des coups et à l'aide de la récitation de l'alphabet, les êtres invisibles qui se produisent sont parvenus à faire des signes affirmatifs et négatifs, à compter, à écrire des phrases et des pages entières. Mais c'est bien loin d'être tout. Non-seulement ils battent des marches, suivant le rhythme des airs qu'on leur indique ou que l'on chante avec eux, et imitent toutes sortes de bruits, tels que celui de la scie, du

Digitized by Google

rabot, d'une navette, de la pluie, de la mer, du tonnerre; mais on les a entendus, dans certains cas, jouer des airs sur des violons et des guitares, sonner des cloches, et même exécuter, sans qu'aucun instrument fût présent, de magnifiques morceaux de musique militaire. D'autres fois, et c'est là le genre de phénomènes qui a le plus de rapports avec ce qui se passe ici en ce moment, on voit, sans cause connue, ou sur la simple demande des assistants et sans que personne les touche, des meubles ou des objets de toute nature et de toute dimension se mettre en mouvement, tandis que d'autres au contraire prennent une telle adhérence au plancher, que plusieurs hommes ne peuvent les ébranler. D'énormes tables parcourent les appartements avec une rapidité effrayante, bien qu'elles soient chargées de plusieurs centaines de livres; d'autres s'agitent et s'inclinent de plus de 45 degrés, sans que les mêmes objets qui les couvrent se renversent; d'autres sautent sur un pied et exécutent une véritable danse, malgré le poids de plusieurs personnes qu'elles entraînent. Des hommes eux-mêmes sont entraînés tout d'un coup d'un bout d'une chambre à un autre, ou bien enlevés en l'air et y demeurent quelques instants suspendus. Là des mains sans corps se laissent voir et sentir; ou bien elles apposent, sans qu'on les voie, des signatures appartenant à des personnes décédées ou d'autres caractères sur des papiers dont nul ne s'est approché. Ici on aperçoit des formes humaines diaphanes, dont on entend même quelquefois la voix. Dans d'autres endroits, des porcelaines se brisent d'elles-mêmes, des étoffes se déchirent, des vases se renversent, des bou-

Digitized by Google

gies s'éteignent et se rallument, des appartements s'illuminent et rentrent tout à coup dans l'obscurité, des fenêtres sont brisées à coups de pierres, des femmes sont décoiffées.... »

« Quelles sont les conditions nécessaires pour le développement de ces manifestations? La seule dont on ait pu jusqu'à présent se rendre compte, et qui paraît indispensable, est la présence de certaines personnes qui sont des intermédiaires obligés entre les hommes et les auteurs de ces phénomènes, et que, pour cette raison, on désigne sous le nom de *médiums*.... »

« Indépendamment des *rapping mediums*, c'est-à-dire de ceux en présence desquels des coups se font entendre, on en voit qui, sous l'influence des Esprits, tombent subitement dans des états nerveux tout à fait semblables à ceux que produit souvent le magnétisme, et qui deviennent alors de véritables automates, des membres et des organes desquels les Esprits disposent à volonté. Dans cet état, les *médiums* répondent aux questions verbales ou même mentales adressées aux Esprits, par des mouvements spasmodiques et involontaires, soit en frappant des coups avec la main, soit en faisant des signes de la tête ou du corps, soit en indiquant du doigt sur un alphabet des lettres successives avec une rapidité telle qu'il est souvent difficile de les suivre. D'autres, les *writing mediums*, sentent tout à coup leur bras saisi d'une roideur tétanique, et armés d'une plume ou d'un crayon, ils servent aux Esprits d'instruments passifs pour écrire ou dessiner les choses qu'ils veulent faire connaître, et parfois des volumes entiers, sans que la plupart du temps leur intelligence soit en jeu. Les *speaking mediums* sont de véritables py-

Digitized by Google

thonisses; d'une voix souvent différente de la leur, ils prononcent, soit éveillés, soit quelquefois même dans leur sommeil *naturel*, les paroles qui leur sont inspirées ou qui sont mises directement dans leur bouche.... On cite même, quoique le fait ait été fort contesté, des *médiums* qui parlent et écrivent des langues européennes ou orientales qu'ils ne savent pas dans leur état ordinaire, ou des langues tout à fait inconnues dont les sons étranges rappellent celles des sauvages de l'Amérique. »

« Quelquefois des *médiums*, qui étaient au préalable clairvoyants-magnétiques à l'état de veille, ou qui tombent dans cet état par l'action des Esprits, les voient et les entendent eux-mêmes, comme les extatiques de Cahagnet; ou bien encore ils décrivent de la manière la plus détaillée des scènes ou des tableaux animés que ces Esprits leur font voir et entendre. Enfin, il est des *médiums* qui, sous l'influence des Esprits, imitent avec une habileté surprenante la figure, la voix, la tournure et les gestes des personnes qu'ils n'ont jamais connues, et jouent des scènes de leur vie d'une façon telle qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître l'individu qu'ils représentent. » (*Le Mystère de la danse des tables*, 8 à 17.)

Après avoir exposé ces faits, dont il n'affirme pas la complète certitude mais dont il admet cependant la réalité bien au delà de ce que je me sens libre de faire pour mon compte, et dont il accepte surtout avec une facilité qui m'étonne l'origine surnaturelle, M. de Richemond établit que les Esprits se donnent tous pour des âmes, âmes de parents ou d'amis, âmes de personnages célèbres.

« Ils poussent l'imprudence jusqu'à mettre en scène

Digitized by Google

Notre-Seigneur et ses apôtres, le démon et des damnés..., mais ils sont loin de soutenir toujours convenablement le rôle qu'ils assument, souvent ils commettent les erreurs les plus grossières de faits, de dates, de lieux, ou ne peuvent pas même répondre à la moindre demande. Souvent aussi cependant, non-seulement ils répondent pertinemment aux questions verbales et *mentales* qui leur sont faites par toutes les personnes présentes, mais encore ils fournissent de leur identité des preuves tout à fait surprenantes, soit par la connaissance des faits intimes connus de la personne seule qui interroge et de l'individu dont ils ont pris le nom, soit par le style, l'écriture et la signature.... Quelquefois même ils donnent aux personnes auxquelles ils s'intéressent, sur leurs affaires personnelles, sur des dangers qui les menacent, sur leur santé, sur des réformes à opérer dans leurs habitudes ou leur caractère, des conseils excellents qui prouvent une connaissance parfaite de tout ce qui les concerne, eux, leurs parents et amis, et qui, par la manière dont ils ont réussi parfois, forceraient à supposer qu'ils prévoient jusqu'à un certain point l'avenir, ou du moins qu'ils peuvent former sur ce qui doit arriver des conjectures bien plus étendues et plus certaines que les hommes. »

« Il est des Esprits qui, par l'intermédiaire de leurs *médiums*, décrivent les maladies, en prévoient les crises, en décrivent le traitement et en opèrent la guérison par l'imposition des mains ou par des passes magnétiques, comme le font les somnambules clairvoyants. D'autres ont donné, sur des faits anciens et oubliés, ou sur des faits récents ignorés de toutes les personnes

présentes, ou encore sur des choses qui se passaient à des distances telles qu'ils ne pouvaient pas en avoir naturellement connaissance, des détails suivis et circonstanciés qui, parfois, se sont trouvés d'une exactitude incroyable. Un grand nombre d'Esprits dictent, sur des questions philosophiques, politiques, morales ou scientifiques, des essais en prose ou même en vers, et quelquefois des volumes entiers, dans lesquels on trouve souvent des choses remarquables et tout à fait supérieures à la capacité du *médium*, mais qui contiennent plus souvent encore un chaos d'idées communes, frivoles, incohérentes ou absurdes, et répondant bien peu au nom de leur auteur supposé. »

J'ai tenu à reproduire en grande partie cette analyse écrite par un homme distingué, trop sagace pour ne pas faire quelques réserves et qui toutefois attribue positivement aux Esprits les phénomènes qu'on a observés ou cru observer en Amérique. Le lecteur est certain de la sorte que je ne lui cacherai aucun fait et que je n'affaiblirai pas le *spiritualisme* afin d'en avoir plus aisément raison.

Le *spiritualisme*, ai-je dit; en effet, il n'est plus question d'autre chose. Le côté physique de la question a été promptement absorbé par le côté merveilleux; grâce à l'avidité avec laquelle les unitaires se sont emparés de ce puissant moyen de propagande, personne n'a bientôt plus parlé de rotations et de soulèvements; les âmes et leurs révélations et leurs prodiges ont envahi toute la place.

Je prendrai les choses comme elles se sont passées, et, laissant de côté ce que les Américains ont négligé, c'est-à-dire la vraie et belle découverte, je m'attache-

Digitized by Google

rai aux folies qui ont fixé l'attention universelle. Elles ont fait leur chemin avec une rapidité inouïe. C'est par milliers redoublés que l'on compte aujourd'hui les *médiums* aux États-Unis; toutes les villes de l'Union ont des *clubs spirituels*, et Philadelphie pour sa part en compte plus de trois cents; les livres et les journaux consacrés aux Esprits se multiplient chaque jour; des hommes considérables se rangent au nombre des croyants, et le juge Edmonds, ancien président du sénat, n'a pas craint de se mettre à leur tête; enfin, des populations entières semblent entraînées ou ébranlées par le mouvement, et une science nouvelle étudie les Esprits, les classe, décrit solennellement leurs mœurs, fixe leur hiérarchie, promulgue leurs révélations.

Des États-Unis, la contagion s'est étendue aux autres contrées du nouveau monde; le Canada, le Mexique ont été les premiers envahis. Puis est venu le tour de l'Europe. Là aussi la vraie découverte n'a pas tardé à disparaître pour céder la place à la fantasmagorie *spiritualiste*. Les savants ne voulaient pas des tables tournantes; on se l'est tenu pour dit, et on s'est jeté à corps perdu dans la superstition des tables parlantes; elle gagne du terrain, elle a ses cercles d'initiés et ses évocations régulières dans toutes les villes, elle publie des livres dont le succès est immense, elle crée des journaux; le vieux monde, en un mot, marche exactement sur les traces du nouveau. La seule différence consiste en ce que le *spiritualisme* chez nous n'est pas devenu l'instrument presque exclusif de la doctrine unitaire; toutes les doctrines en font usage et se donnent la satisfaction de proclamer leurs croyances particulières par l'organe des Esprits; mais le parti qui les

Digitized by Google

exploite avec le plus d'ensemble, d'activité et de talent, c'est celui dont M. de Mirville a écrit le manifeste et qui, saisissant au vol une occasion inespérée, essaye de réhabiliter le merveilleux ancien au moyen du merveilleux moderne et de justifier ainsi ses sorcelleries, ses exorcismes, ses massacres, son moyen âge tout entier.

Quoi qu'il en soit, et indépendamment des diversités de l'application qui a lieu sur l'une ou l'autre rive de l'Atlantique, deux opinions seulement peuvent être soutenues au sujet des phénomènes dont il s'agit : Sont-ils naturels ? sont-ils surnaturels ? Voilà la question. Je n'aurai pas de peine à montrer que les termes moyens qu'on a voulu introduire rentrent invariablement dans la première solution ou dans la seconde. On a dépensé beaucoup d'érudition et d'esprit, pour inventer tantôt une magie fluidique, tantôt des fluides magiques et intelligents ; mais il demeure certain que si la magie est exclusivement fluidique elle ne mérite pas le nom de magie, et que si les fluides sont intelligents ils ne méritent plus le nom de fluides.

Il faut donc choisir entre l'explication que je propose et celle qui (sous différentes formes, et en parlant tantôt de diables, tantôt d'âmes, tantôt même de fluides intelligents) suppose l'intervention de puissances surhumaines. Il faut dire avec moi que tout ce merveilleux se décompose en action fluidique réelle, en hallucinations et en erreurs du témoignage ; ou il faut dire avec MM. de Mirville et des Mousseaux que le diable aujourd'hui opère ainsi qu'il le faisait chez les possédées et chez les sorcières, qu'il le déclare expressément, qu'il réclame parfois un pacte avant d'agir, et qu'il manifeste d'ailleurs dans ses

réponses avec une intelligence qui n'appartient jamais à la matière, une *surintelligence* même que l'homme ne saurait posséder. Ceux qui partagent cette façon de penser ne sauraient mieux faire que de s'associer à la conclusion de M. de Richemond : « Au lieu de regarder où de faire danser des tables, prêtres et laïques fidèles frémiront en pensant au danger qui les a menacés, et leur foi, rajeunie par la vue des prestiges qui rappellent les temps de la primitive Église et du moyen âge, deviendra capable de soulever des montagnes. Alors, saisissant leur bâton pastoral pour la défense de leur cher troupeau, NN. SS. les évêques, et s'il le faut, N. S. P. le pape lui-même, s'écrieront, au nom de celui à qui tout pouvoir a été donné au ciel, sur la terre et dans les enfers :

VADE RETRO, SATANAS !

parole qui n'aura jamais reçu une plus juste application. »

A côté de cette théorie qui a le mérite d'être conséquente avec elle-même, de savoir ce qu'elle veut et où elle va, il s'en est produit d'autres, je l'ai dit, qui croient la combattre et qui ne font que la reproduire en l'affublant bon gré mal gré d'un déguisement scientifique ; des hommes qui n'ont aucune tendresse pour le moyen âge et qui ne tiennent pas du tout à réhabiliter Laubardemont, des hommes qui, loin de voir le diable partout, n'admettent pas même son existence, soutiennent aussi la réalité des prodiges énumérés par M. de Richemond. Comment faire pour accorder leur incrédulité et leur crédulité ?

Google

Les uns, et c'est le plus grand nombre, se dispensent de toute théorie, ils s'en tirent en remplaçant les démons par des revenants; et en cela ils ont d'autant moins de peine, que c'est effectivement comme revenants et non comme démons que les Esprits se présentent presque toujours à ceux qui les appellent. Ce sont des âmes de trépassés, des âmes qui établissent leur identité, des âmes qui nient Satan.

Les autres, sans contester d'ordinaire l'intervention des revenants, s'attachent à la faire dépendre, ainsi que l'ensemble des phénomènes d'un fluide, d'une force, d'une vibration. Ils s'imaginent rentrer ainsi sur le terrain des sciences naturelles; trompés par une logomachie puérile, ils se persuadent à eux-mêmes qu'il suffit d'employer certains mots pour changer le caractère des choses, ils font de la magie à leur manière et croient à la puissance de leurs formules. Mais les formules ne renverseront jamais l'infranchissable barrière qui sépare la matière de la pensée, et la doctrine des fluides intelligents demeurera toujours identique à la théorie des intelligences surnaturelles, servies ou non par des fluides. Seulement la première exprime très-mal ce que la seconde exprime très-bien; cette doctrine illogique introduit une contradiction dans les termes, laquelle ne peut dérober qu'aux regards inattentifs la portée réelle de ses affirmations. Toutes les fois qu'on admettra une action intelligente quelconque qui ne sera pas le reflet ou le résultat d'une pensée humaine, toutes les fois qu'on nous présentera des révélations qui dépasseront la connaissance des assistants, il faudra se résigner à conclure en faveur du miracle divin, du prodige satanique, ou de l'intervention des revenants.

Ce qui est intelligent part d'une intelligence : de celle de Dieu, de celle de l'homme, de celle des démons, ou de celle des morts. Il est donc absurde de travailler à mettre sur le compte d'un fluide les faits qui, portant d'ailleurs l'empreinte d'une pensée, ne peuvent être attribués à l'impulsion d'aucun homme vivant. Qu'un homme dispose avec intelligence d'un fluide, je le conçois ; qu'un Esprit en dispose avec intelligence, je le conçois encore. Qu'un Esprit produise des actes intelligents sans recourir aux fluides, je le conçois encore mieux ; mais qu'un fluide accomplisse les mêmes actes, alors qu'il n'est dirigé ni par l'homme ni par aucun Esprit, c'est ce qu'il m'est impossible de concevoir.

Or c'est dans cette énorme erreur, dans cette confusion antiphilosophique que sont tombés la plupart de ceux qui ont cherché la conciliation impossible du *spiritualisme* et de la physique. Il ne suffit pas d'emprunter à M. de Reichenbach le terme mystérieux d'*od* ou d'*odyle;* la nature des choses défie toutes les terminologies. Vous nommerez *od* le fluide magnétique, le fluide nerveux, celui du somnambulisme et des tables tournantes ; vous le ferez rentrer dans la théorie du fluide universel ; vous le rattacherez même au phénomène de la vie ; enfin vous lui attribuerez un rôle immense, ce rôle qu'indique le nom dérivé du sanscrit que vous lui donnez et qui signifie mouvement. A tout cela je n'ai rien à dire : avez-vous tort ou raison ? je l'ignore et je n'ai pas besoin de le savoir. Mais ce que je sais parfaitement et ce que vous devriez savoir aussi, c'est que si l'*od* est un fluide, il n'est pas une intelligence ; c'est que le matérialisme absolu, qui ne consiste ni à lier les opérations de l'âme aux organes corporels ni à établir

Digitized by Google

une dépendance réciproque entre l'esprit et la matière, consiste à les confondre et à supposer une matière intelligente par elle-même et en sa seule qualité de matière.

Dès lors, on est sur la grande route dont M. Cahagnet a eu la franchise de nous laisser entrevoir le terme, qui n'est autre que l'athéisme matérialiste dans sa crudité : un fluide qui est l'âme de l'homme, un fluide qui est Dieu ! « *L'od*, écrit-il (*Lettres odiques*, 101 et 102), est l'Esprit-Dieu, l'Esprit universel, l'éther, le fluide électrique et magnétique, le fluide de vie. Il est comme la modification d'une substance unique, qui est la lumière divine, le souffle de l'Éternel. Il est une substance dont l'objectivité paraît être modifiée par les groupes qu'elle forme et qu'elle anime. Il est comme l'âme substantielle du monde, rendue quelquefois sensible à l'œil nu. »

M. Rogers est bien éloigné de signer cette effrayante profession de foi ; cependant il fait, sans le vouloir, acte formel de matérialisme [1], lorsqu'il prétend expliquer au moyen de l'*od* les merveilles attribuées aux Esprits. Son livre (*Philosophy of mysterious agents*) exprime sur ce point l'opinion de toute une école, et c'est ce qui en fait l'importance.

Le voilà en présence des coups frappés, des symphonies célestes, des révélations qui excèdent de partout la

[1] On peut adopter le principe du matérialisme et ne pas en tirer les conséquences. Le même écrivain parlera d'une matière intelligente, et maintiendra ensuite les doctrines spiritualistes sur l'âme et sur Dieu. Mais la logique ne renonce jamais à tous ses droits, et aucun principe ne demeure stérile. L'idée de la matière intelligente n'aura pas été impunément jetée dans la circulation ; ce siècle la rencontrera souvent sur son chemin.

Digitized by Google

science et la pensée des hommes témoins de semblables scènes; le voilà en présence du don de prophétie et du don des langues; croyez-vous qu'il hésitera? Non, l'*od* explique ces choses, et l'*od* est un agent physique, rien de plus : avec lui on a l'avantage de ne pas entrer sur le domaine de la magie et du surnaturel. Savez-vous d'où procèdent les prodiges *naturels?* Quelque personne « sensitive » a laissé échapper à son insu son *od* qui, se joignant aux émanations universelles ou terrestres (*mundane or earthly*), particulièrement à celles qui se dégagent de certaines localités, a enfanté des harmonies musicales, la connaissance subite des faits ignorés et des langues étrangères!

S'agit-il de fantômes, le système ne demeure pas court. Quelquefois ils n'existent que dans l'imagination de ceux qui croient les voir; mais quelquefois aussi ils ont une réalité objective et redoutable. Comment cela? Le fluide odyle s'est dégagé de toutes les particules d'un cadavre; l'*od* de l'individu qui pense au mort s'empare de ce moule lumineux; l'*od* universel joue aussi son rôle, et en définitive un bel et bon spectre existe et agit.

Il agit avec intelligence et en révélant des circonstances ignorées des vivants! Voilà le point où disparaît jusqu'à cette apparence d'explication physique que le système s'attachait à conserver.

Ce que M. Rogers a essayé aux États-Unis, M. Morin vient aussi de le tenter chez nous. J'ajoute que sa théorie est bien plus ingénieuse et bien plus savante, qu'elle approche souvent de la vérité, et que ceux qui

Digitized by Google

ont le courage de poursuivre sa pensée à travers les voiles redoublés dont il l'enveloppe, découvrent là plus d'une indication lumineuse qui les dédommage de leur peine. Dans son livre (*Comment l'Esprit vient aux tables*) et dans son journal (*la Magie au* XIXe *siècle*), M. Morin semble s'attacher à être aussi obscur que possible, il n'expose rien qu'à moitié, il n'avance rien qu'il ne semble retirer ensuite, il ajoute enfin au supplice de ses lecteurs en encadrant dans des formules cabalistiques et dans des dessins pareillement bizarres une discussion qui certes ne manque pas d'esprit; cependant, en dépit de lui-même, il éclaire plusieurs parties importantes du sujet. En dirigeant nos regards sur la foi qui opère tant de prodiges et à la puissance de laquelle se proportionnent naturellement certains effets, en nous montrant dans la vibration l'agent physique dont la foi dispose et que d'autres préfèrent nommer fluide, en constatant de plus la réalité des hallucinations qui viennent s'enter sur ces effets naturels et les transfigurer sous l'influence de l'action magnétique ou biologique, il touche à la vraie solution du problème qui nous occupe. Pourquoi faut-il qu'en dépassant le but, il néglige de l'atteindre, et que ses *vibrations*, devenues les intermédiaires d'une révélation qui dépasse les connaissances acquises, d'une révélation infaillible, d'une révélation qui retrouve le passé et devine l'avenir, réveillent nécessairement l'idée d'une matière intelligente!

M. Morin n'est pas matérialiste; néanmoins le voilà qui pose la pierre angulaire du matérialisme. Il ne recourt pas à l'*od* et à ses merveilles de perspicacité surhumaine; néanmoins la différence n'est pas grande

Digitized by Google

en définitive entre ses vibrations révélatrices et le fluide magique des savants américains. Parcourez l'ouvrage (*Spiritualism*) qu'ont publié le grand juge Edmonds et ses amis, ce livre qui a eu plus d'une édition par mois depuis qu'il a paru, et qui exprime comme celui de M. Rogers la croyance des hommes distingués auxquels répugne l'interprétation diabolique des nouveaux phénomènes; vous y trouverez l'*od*, même quand il est scientifiquement émis par une sorte de pile que porte un des fantômes évoqués, dictant aux *médiums* des phrases en hébreu, en sanscrit et dans les autres langues dont ils n'ont jamais su un seul mot. Prenez maintenant le livre et le journal de M. Morin; vous trouverez les *vibrations*, qui, après s'être très-naturellement développées sous l'action puissante de la foi et de l'instinct, après avoir pris pour organes principaux les personnes sensitives dont le magnétisme fait des somnambules, ne se contentent pas d'imprimer des mouvements aux corps inertes et de leur communiquer une intelligence apparente, simple reflet de la pensée des opérateurs, mais dépassent de beaucoup cette pensée et découvrent les mystères du passé, ceux de l'avenir, ceux de l'absolu. Entre ces deux théories je ne découvre aucune différence essentielle, si ce n'est que, dans leur effort commun pour escamoter la difficulté en identifiant la matière et l'intelligence, l'une a mis l'accent sur le premier terme et l'autre sur le second.

Oui, M. Morin parle tellement de foi, de volonté, d'instinct, il spiritualise tellement toutes choses, qu'on est presque tenté de supposer la suppression entière de l'intermédiaire physique entre la pensée humaine

Digitized by Google

et le résultat obtenu. Cependant les vibrations sont quelque chose, et elles sont incapables d'ajouter quoi que ce soit à la pensée ou à l'instinct qui les mettent en jeu. Il ne peut y avoir plus de science dans l'effet que dans la cause. S'il y en a davantage, nous serons obligés d'admettre que d'autres causes sont intervenues et qu'à la volonté de l'homme, aux vibrations matérielles, sont venues se joindre ou l'intelligence de la vibration ou l'action directe des Esprits.

M. Morin croit bien qu'il est parvenu à éviter cette conséquence. Suivons-le un moment, et le lecteur en jugera.

Il repousse d'abord les fluides et les remplace par les vibrations. Je déclare que cela m'est fort égal. *N'insultons pas du nom de fluide,* selon son expression, l'électricité et les autres impondérables; parlons de vibration nerveuse; à la bonne heure! Je réproduirai très-volontiers les déclarations suivantes de M. Morin :

« Je crois à la vibration, c'est-à-dire au mouvement contrasté, comme principe unitaire. Et ce n'est pas seulement le fluide nerveux qui viendra se fondre en elle; mais le son, que l'on reconnaît déjà; mais la lumière, que l'on présume aussi n'être plus qu'une vibration; mais l'odeur et le goût, qui ne sont que cela; mais l'électricité; mais la chaleur; mais le magnétisme terrestre, que l'on appelle encore des fluides par impuissance de conception, qui seront bientôt connus comme de simples modifications, ou pour mieux dire, des directions variées (ou qualités) du mouvement perpétuel infini et absolu. »—«.... Toute intervention de fluides ou d'Esprits doit se traduire par la force bio-

Digitized by Google

logique de la vibration, cause unique du mouvement dans tout et dans chaque chose, dans tous et dans chacun. »

Sans adopter et sans repousser ces hypothèses, je passe outre, et ce n'est pas moi qui m'irriterai si M. Morin maltraite une autre hypothèse, celle des fluides, s'il nie tout intermédiaire entre la matière et le mouvement, s'il foudroie « ces métis irrationnels, inventés par l'impuissance d'explication. » (*Comment l'Esprit vient aux tables*, 33, 34, 35, 37, 55, 68.)

Encore un coup la question n'est point là. Fluide, od, force, vibration, mouvement, chacun de ces termes me convient; aucun ne me paraît appuyé sur une démonstration décisive; je n'aurai garde de faire un choix et de prononcer des exclusions. Voyons plutôt de quelle manière M. Morin développe son système.

L'action intellectuelle propage le mouvement par les vibrations. Les corps inertes obéissent à ces vibrations communiquées d'abord par contact; ce que la volonté a obtenu, le simple désir l'obtient à son tour, et enfin l'instinct, cette puissance et cette lumière supérieures, s'empare de la direction. Tout s'annihile devant l'instinct; c'est lui qui gouverne les mouvements involontaires de nos muscles et les vibrations qui procèdent de nous sans que nous en ayons parfois pleine conscience.

Nous touchons ici à une première erreur grave de M. Morin. L'instinct est parfait, l'instinct est divin en quelque sorte; endormi chez nous par l'éducation et par l'abandon de la vie naturelle, il suffit de le réveiller au moyen d'un vif désir ou en stupéfiant les autres facultés, et aussitôt il manifeste sa présence par

de véritables oracles. Ainsi la chute de l'homme est niée : l'homme réel, l'homme instinctif est demeuré bon, il n'y a que la surface de gâtée; qu'il redevienne lui-même, et il cessera d'errer! J'expose, je ne discute pas; ceci n'est pas un traité de théologie, et on me permettra de tenir pour évidente, jusqu'à preuve du contraire, la corruption fondamentale de notre nature.

Une fois en possession de notre infaillibilité instinctive, M. Morin fait un grand pas dans l'explication des phénomènes. A quoi bon recourir aux Esprits, puisqu'on a dans l'homme lui-même une révélation sublime qui ne demande qu'à se produire? Laissons-nous aller aux impulsions de l'instinct, secouons le joug des idées préconçues. « C'est là tout le mystère de la divination : faire taire les voix du dehors ou les préjugés, pour écouter la voix intérieure ou la nature, qui n'enseigne que la vérité. Comment cette voix devient-elle sensible? de mille manières : c'est la science de la magie que je vous enseignerai. »

Il ne faut pas croire cependant que la raison consente sur-le-champ à s'humilier devant l'instinct. « Elle aimera mieux, d'abord, se raccrocher à une croyance impie, issue de l'orgueil, et se dire en correspondance avec des Esprits supérieurs. »

« ....Hâtons-nous donc de pratiquer hardiment sur l'humanité l'inoculation de *la foi en elle-même*, afin de combattre l'influence mortelle de *la croyance aux Esprits*, qui vient du manque de *croyance en soi*. » (24, 26, 29, 30, 31, 37, 78, 83.)

C'est ainsi qu'avançant toujours, M. Morin fonde sa loi nouvelle, qu'il nomme « la loi des forces de l'instinct. » La *foi*, comprise dans le sens qu'il vient d'in-

Digitized by Google

diquer, est le grand mobile. Elle n'a jamais plus d'énergie que lorsque l'instinct est mis en action par l'état passif des autres fonctions de l'âme. Alors l'homme croit fortement et veut fortement : « Le principe, dit M. Morin, c'est la foi qui vient de Dieu ; la force, c'est la volonté qui vient de nous. » Et ailleurs : « Celui qui est encore à se demander s'il peut, doute ; il n'a donc pas la foi, et il a beau vouloir, il ne peut pas, parce qu'il ne croit pas pouvoir.... Additionnez ce que vous croyez, et vous saurez ce que vous pouvez. » (163, 164, 165.)

Fort bien! vous écrierez-vous; la foi joue évidemment ce rôle dans les phénomènes mixtes! — Attendez; vous n'avez pas encore le dernier mot, le vrai mot du système.

Non content d'avoir juxtaposé l'infaillibilité prétendue de l'homme instinctif (l'homme sauvage de Rousseau) à ses observations fondées sur la puissance de la foi et de la volonté disposant des vibrations, M. Morin demande à ces mêmes vibrations des prodiges de science surhumaine. Il est vrai qu'il soude sa seconde erreur à la première, et que les merveilles de l'instinct lui servent à expliquer les merveilles des vibrations révélatrices; mais celles-ci sont bien plus grandes encore que celles-là, et il faut que l'agent physique ait usurpé ici le rôle de cause intelligente.

« Il sera reconnu, écrit-il, que tous ces soi-disant miracles émanent de la force naturelle que l'âme humaine puise dans l'infinité qui est son partage. » La *force animique*, tel est son nom, produit des faits qu'on a eu le tort de nommer surnaturels et qui ne sont que l'expression naturelle de l'instinct élevé à son maxi-

Digitized by Google

mum par la formation de la chaîne humaine, par le rapprochement vibratoire de tous les hommes et de tous les temps ! Certaines jeunes filles souffrantes et physiologiquement organisées pour le rôle de *médium*, vous révéleront les secrets de la tombe ! Au lieu de ressusciter des fantômes, au lieu de vous croire en puissance d'Esprits, sachez vous arracher par la confiance en vous-même à l'illusion qui vous domine, et demandez-vous ce que peut enfanter cette faculté qui est en vous de transcrire des idées instinctivement. « La force infinie de notre âme immortelle, rayon du foyer divin qui peut en être excessivement éloigné, mais jamais détaché, nous met en communication avec *le passé et le futur*, mais non pas avec les êtres ou les choses du passé et du futur. Les uns ont été, donc ils ne sont plus, et c'est une illusion ; et les autres n'étant pas encore, leur existence est toujours une illusion. *Le passé* seul et *le futur* ne sont pas des illusions, mais contenus en effet dans *le présent*, qui est *l'éternité* avec des changements de nom. » (14, 15, 86, 110, 111, 157.)

Le lecteur trouve peut-être que l'exposition pourrait être plus claire. Il n'y a pas de ma faute ; je le supplie d'en être convaincu. Voyons si le journal de M. Morin (*la Magie*, 37, 44, 46, 50, 52) ne nous aidera pas à saisir la théorie de son livre :

« On comprendra les révolutions du *Rhumbus*, ou crible magique des anciens, par la révolution des tables. La pierre druidique, soustraite par le progrès des lumières à l'effrayante superstition qui l'arrosait de sang humain, pourra cependant encore se mouvoir sur sa base, quand les savants qui se creusent aujourd'hui la

ogle

tête pour en découvrir le mécanisme seront devenus assez chrétiens pour comprendre que *la volonté est un levier quand elle a la foi pour point d'appui.* Les animaux magnétisés expliqueront le coq d'Esculape, et l'on arrivera à croire que les augures n'étaient peut-être pas si bêtes qu'on se l'était figuré, quand ils regardaient manger des poulets dans des auges d'or portant des signes conventionnels, puisqu'une table, c'est-à-dire un morceau de bois parfaitement inerte, peut, sous l'influence du magnétisme humain, nous parler aussi par des signes. *On rendra des oracles,* tout naturellement, tout bonnement, *comme on donne des raisons;* seulement celles-là partiront du sentiment intime, de la pensée innée, au lieu de celle qu'on s'est faite par les préjugés d'une fausse éducation. Les tribunaux ne condamneront plus les devins ; *ils les consulteront.* »

« ....Vous mettrez la main sur le front de vos enfants, et ce sont eux qui vous enseigneront. Vous soufflerez sur une glace, et les fantômes de votre imagination s'y condenseront en mobiles images. La matière sera vaincue; les sens s'étendront jusqu'aux limites de l'âme, qui n'en connaît qu'en Dieu. »

M. Morin range au nombre des miracles qui vont se transformer en actes naturels et ordinaires « la pénétration dans le temps, c'est-à-dire la vue dans le passé et dans l'avenir. » Nous ne sommes encore qu'au début; mais laissons faire : « Ces mouvements rationnels des tables, produits par les vibrations de vos pensées intimes, ce sont les premiers signes de la télégraphie de la pensée établissant la solidarité des âmes, qui est en train de se révéler à l'humanité. » Voilà donc les vibrations

Digitized by Google

qui servent à établir le contact de tous les instincts, suppriment à la fois le temps et l'espace, et mettent la sainte humanité instinctive en mesure de promulguer ses révélations et ses prophéties !

« Si votre esprit est infini, il n'a pas de bornes dans le temps ni dans l'espace; et comme l'esprit des autres est tout aussi infini que le vôtre, dans le passé, le présent ou l'avenir, à Pékin, à Paris ou à Rome, *tous les esprits se communiquent et se répondent comme les anneaux sans fin d'une chaîne dont les deux extrémités sont en vous.* L'invocation d'un Esprit est tout simplement *un point* pris sur la circonférence infinie que nous embrassons et qui nous embrasse tous.... Commander aux Esprits, c'est porter le sien vers un anneau de la chaîne qui est toujours; c'est ressusciter le passé qui a cessé d'être ou appeler l'avenir qui sera, dans le présent, qui est l'éternité avec des changements de nom. Commander aux Esprits, c'est enfin interroger son âme infinie et comprendre *la solidarité de toutes en Dieu....* »

Je n'ai pas à apprécier ici ces idées de solidarité, d'humanitarisme, d'infaillibilité collective; je me renferme dans la question qui nous intéresse : M. Morin a-t-il évité l'écueil matérialiste, la matière intelligente? Il a cherché à y parvenir en multipliant les créations fantastiques, les âmes infinies, les chaînes humanitaires, les identifications du passé, du présent, de l'avenir et de l'éternité. Comme il ne suffit pas cependant de nier un abîme pour le combler, le gouffre qui nous sépare de l'avenir et du passé inconnu n'en subsiste pas moins, et les *vibrations* de M. Morin remplissent le même office que l'*od* de M. Rogers ou de M. Edmonds; elles nous apprennent ce que nous

Digitized by Google

ne savions pas, ce que nous ne pouvions pas savoir.

M. Morin qui ne nie pas seulement les prodiges actuels des Esprits, mais l'existence même de Satan et de ses anges, M. Morin qui ne voit dans le diable qu'un mythe, qu'une personnification du contraste dans l'ensemble et de la diversité dans l'union, qu'une supposition que Jésus-Christ aurait combattue en paraissant l'adopter, s'écrie d'un ton de triomphe : « Esprits, farfadets, larves, goules, fantômes infinités de riens tirés de rien, populace du vide, arrière!... reculez devant l'humanité qui marche dans sa force unique.... » (32.)

Je ne vois pas, pour ce qui me concerne, que la superstition de l'humanité, de la solidarité, de l'instinct et des vibrations révélatrices soit fort supérieure à l'ancienne. Elle lui emprunte tout, jusqu'à ses divinations, jusqu'à ses vertus magiques des nombres (*Comment l'Esprit vient aux tables*, 62 à 64). Seulement elle rapporte cela à la solidarité humanitaire, au lieu de l'attribuer aux démons; c'est la vieille tradition avec un masque moderne. Et ses prétentions ne sont pas moins exorbitantes qu'autrefois; comme elle a son infaillibilité, elle prétend bien fonder aussi la religion universelle. Nous sommes donc bien avertis : si nous voulons échapper à l'Église du moyen âge, nous tomberons dans l'Église de l'avenir qui procède ouvertement de l'homme et de l'excellence de son instinct.

« En se groupant par contrastes autour d'nne table, les hommes ont commencé à solidariser leurs inspirations et à rentrer dans la voie de la vérité future. A ces associations restreintes succéderont bientôt des affiliations plus nombreuses et les réunions mystiques des

Digitized by Google

temples anciens, jusqu'à ce que chacun de ces cénacles, au lieu de se contenter encore de ses révélations particulières pour en former une foi et une religion, comme on l'a fait dans l'antiquité (parce que les hommes disséminés sur la terre n'avaient que de rares communications de peuple à peuple), songeront alors, en utilisant les progrès de l'industrie qui prépare si divinement la relation universelle, songeront, dis-je, à déléguer les mieux pénétrés des découvertes dans chacun de leurs cercles, pour les réunir encore par contrastes dans une dernière chaîne, sublime aréopage où l'humanité, représentée tout entière, recevra enfin de la nature le dernier mystère de sa loi. »

Cette fois, M. Morin est parfaitement clair. Il se hâte de tranquilliser ceux qui craindraient que la révélation humanitaire ne fût pas précisément d'accord avec la révélation évangélique. « Qui vous dit que ce n'est pas elle dont la foi vacillante de chacun va trouver la confirmation éclatante au bout de cette voie nouvelle où les hommes ne sauraient plus s'égarer en se donnant la main? » On lui objecte que les manifestations américaines tendent à un résultat tout contraire; mais il répond : « Lorsqu'au lieu d'attribuer les révélations qu'ils obtiennent aux Esprits sortis de leurs rêves, les initiés sauront n'en faire gloire qu'à la puissance de l'âme, que le Créateur a faite à son image, alors le même principe de révélation, remis dans sa voie naturelle, les conduira nécessairement à la religion vraie et universelle. » (96 et 97.)

Se rassurera qui voudra. Ceux qui savent qu'il y a eu dans l'histoire de l'homme quelque chose qui s'appelle *la chute*, ceux qui voient partout, dans leur propre

Digitized by

cœur et dans l'expérience de chaque jour la confirmation irréfragable de ce récit biblique, se défieront peu de la « religion universelle » promulguée par l'humanité.

Nous marchons dans ce sens, au reste, et, bon gré mal gré, à propos de toutes les questions, vient se poser en face de nous cette double prétention que nous avons rencontrée au sujet des tables parlantes : celle qui veut nous ramener en arrière, au moyen âge; celle qui veut nous précipiter en avant (c'est ainsi que cela se dit), vers l'adoration de l'homme.

Il valait la peine de s'arrêter un moment aux écrits de M. Morin, pour constater ce curieux résultat et pour montrer aussi que quiconque place la surintelligence dans les effets est forcé de la placer pareillement dans la cause, forcé d'inventer ou une matière divinatrice comme les savants américains, ou, comme M. Morin, une force physique mettant à nu les trésors de sagesse infaillible que recèle l'humanité.

Et c'est dommage que M. Morin se soit laissé entraîner à de tels excès; car il y a chez lui un puissant effort dans la direction de la solution véritable. Il semble parfois qu'il va l'atteindre. Plusieurs de ses pages sur la foi, sur la volonté, sur la vibration, contribueront à faire comprendre la nature des phénomènes que nous étudions. Il en a écrit d'autres non moins frappantes sur l'hallucination, et je serai heureux de les retrouver lorsque j'exposerai un peu plus bas l'explication que j'ai adoptée.

Un savant dont le nom n'a pas été publié mais dont le travail a été reproduit en partie par *la Table par-*

Digitized by Google

lante (56 et suiv.), s'est avancé plus loin que M. Morin, et l'on peut dire que si le surnaturel pouvait être expliqué naturellement, si le fait de la surintelligence dans les réponses pouvait se concilier avec l'intervention d'une simple action physique dirigée par la volonté humaine, si le problème enfin tel qu'on le pose n'était pas radicalement insoluble, il aurait été cette fois résolu. Voici en quoi consiste la théorie dont je parle :

Admettez les âmes des morts, non pas dans les tables, mais dans le lieu où elles sont recueillies. Admettez ensuite que l'espace soit occupé par les fluides impondérables ; et certes, hypothèse pour hypothèse, celle-ci vaut bien la supposition d'un éther inventé comme remplissage universel. Admettez enfin que le système des ondulations s'applique à tous les fluides, au galvanisme et à l'électricité aussi bien qu'à la lumière et au son.

Jusque-là, il n'est rien qu'on ne puisse accorder aisément. Maintenant, suivons notre auteur dans les déductions qu'il va tirer de ces prémisses. Il nous prie d'observer ce qui se passe lors de la transmission des dépêches télégraphiques : aux deux bouts du télégraphe se trouvent deux êtres intelligents ; ils sont éloignés, ils ne se connaissent ni ne se déplacent, leur moyen de communication est une ondulation fluidique dépourvue d'intelligence ; et cependant la pensée du premier est saisie par le second, qui charge à son tour l'ondulation fluidique d'une réponse que l'agent matériel portera sans la comprendre. Eh bien ! les choses se passent ainsi lorsqu'on évoque des âmes, lorsqu'on leur adresse des messages et lorsqu'elles répondent,

gle

mettant naturellement dans ces réponses une science qui dépasse de beaucoup la nôtre :

« Une table ou un objet quelconque devient pile électro-bio-dynamique quand elle est chargée de fluide nerveux vital ou humain. La volonté peut lui imprimer une vibration qui se communique à l'éther ou à l'électricité universelle, laquelle rencontre certainement dans ses anneaux immenses l'universalité des êtres et frappe sans aucun doute l'Esprit auquel vous avez la volonté ou la pensée de vous adresser; et comme cet Esprit possède une intelligence et une libre volonté comme la vôtre, il vous renverra, s'il le veut, un signal par la même voie, soit en rompant les lois de la gravitation comme le fait le fluide galvanique par l'aimantation à distance, soit en indiquant des lettres sur un cadran comme le télégraphe électrique, soit en produisant une étincelle, un mouvement giratoire, etc.... On a tort de croire que l'Esprit est là, dans la table qui vous parle; c'est comme si l'employé du télégraphe croyait que son interlocuteur est derrière son cadran. Il n'y a ni temps ni espace pour la pensée; il n'y en a pas davantage pour les Esprits, et c'est une des plus sublimes inventions du maître du monde, que d'avoir supprimé pour l'esprit l'espace et le temps, ce qu'il eût été impossible d'admettre avant l'invention de la télégraphie électrique. »

Le lecteur remarquera avec quel soin habile on évite ici et la matière intelligente, et la présence des Esprits dans les tables, et les révélations instinctives de l'humanité. Il ne faut toutefois pas y regarder de trop près. Le nouveau système recule la difficulté, il ne l'efface pas. Il me sera facile de le prouver.

Reprenons l'exemple du télégraphe. Comment l'employé placé à un bout comprend-il les signaux qui partent du bout opposé? Est-ce par le seul fait que ces ondulations fluidiques ont été gouvernées par un être intelligent? Non. Vous auriez beau mettre deux êtres intelligents aux deux extrémités de votre ligne; ils auraient beau s'adresser des ondulations fluidiques auxquelles ils donneraient dans leur pensée une certaine signification, jamais cette signification ne serait comprise, toujours l'ondulation demeurerait ondulation, toujours l'acte matériel demeurerait acte matériel, rien de plus. On ne se comprend d'une station à l'autre que parce qu'une convention préalable a attaché un sens à chacune des combinaisons d'ondulations fluidiques.

Avez-vous fait une convention pareille avec les Esprits? Je n'ai rien à dire; rien, si ce n'est que je ne vois pas dans votre pratique ces combinaisons de signaux que suppose votre théorie; les Esprits les emploient quelquefois dans leurs réponses, mais vous, vous ne les employez jamais dans vos interrogations auxquelles vous n'appliquez aucune espèce d'alphabet. Comment une ondulation fluidique constamment la même se diversifiera-t-elle aux yeux des Esprits, désignera-t-elle celui que vous évoquez, lui fera-t-elle connaître les questions qu'il a à résoudre? Il ne saurait suffire que votre intention se joigne à la vibration imprimée, autrement cette vibration deviendrait intelligente, et vous vous perdriez sur l'écueil où vos prédécesseurs se sont brisés.

Ce n'est pas tout : eussiez-vous même adapté un alphabet à vos questions, il aurait été nécessaire de communiquer préalablement aux Esprits les équivalences

conventionnelles que vous établissez entre certains signaux, et certaines lettres ou certaines idées. Avez-vous eu ces communications préalables ?

On répliquera peut-être que les Esprits en savent plus long que nous, qu'ils comprennent à demi-mot, qu'ils entendent nos paroles et lisent même dans notre pensée. Alors ce n'est plus vers la matière intelligente que vous vous jetez, c'est vers l'intervention directe des Esprits ; vous tombez de Charybde en Scylla. Quelle différence appréciable y a-t-il entre les Esprits animant eux-mêmes les tables ou les *médiums*, et les Esprits qui entendent nos paroles, devinent nos intentions et opèrent fluidiquement les prodiges demandés ? A quoi bon expliquer péniblement par des ondulations qui vont les chercher, ce qui s'expliquerait plus simplement par nos rapports intellectuels avec eux ? Quant à la question de savoir s'ils nous répondent fluidiquement de près ou de loin, j'ose me porter garant pour les *spiritualistes :* ils se contenteront à merveille de votre action à distance et de votre intervention des Esprits sans déplacement.

J'ajoute que, si l'on fait tant que de s'insurger contre les enseignements de l'Écriture et si l'on abandonne les âmes des morts aux mille provocations indiscrètes de la curiosité humaine, il est incomparablement plus convenable de les supposer accessibles à nos pensées, que d'imaginer une vibration de l'électricité universelle dont l'avertissement matériel réussirait seul à fixer leur attention.

Toutes les tentatives ont donc échoué. Ou les phéno-

Digitized by Google

mènes dont le monde est occupé se renferment dans le cercle des faits dont les agents physiques peuvent rendre compte et des idées qui existent dans la tête des opérateurs, ou ils sont purement et simplement surnaturels, dans le vieux sens du mot, et proviennent directement des Esprits, anges, démons ou revenants. Entre ces deux solutions, personne n'en inventera une troisième.

Cependant, tel est le besoin qu'on éprouve d'essayer une conciliation, sinon réelle du moins apparente, et de se procurer à défaut de mieux l'illusion d'un terme moyen, que des hommes d'un vrai mérite se sont épuisés à donner à la solution physique une tournure un peu équivoque. Je citerai l'auteur d'un écrit savant et remarquable qui a paru à Boston sous le titre de *to Daimonion, or the Spiritual Medium, by Traverse Oldfield.* Sous ce nom de guerre s'est déguisé un pasteur plein de foi et de talent qui, après avoir expliqué les nouveaux phénomènes dans des conférences, a consenti à livrer ses discours à l'impression. Ceux qui les liront y apprendront beaucoup de choses ; ils y trouveront avec joie un retour au vrai bon sens, c'est-à-dire la négation péremptoire de tout surnaturel dans les prodiges *spiritualistes;* mais en même temps ils seront frappés des efforts qui y sont faits pour dissimuler une opposition qui ne saurait être trop nettement accusée, et pour donner à entendre que la croyance au surnaturel magique a presque toujours été la croyance au fluide nerveux !

Or il est dangereux d'amnistier ainsi en partie les vieilles superstitions et d'interpréter ses auteurs avec tant de bienveillance. Outre que la vérité historique

est importante comme toutes les vérités et que les essais de réhabilitations mal fondées troublent toujours la conscience humaine, il est impossible qu'une certaine réciprocité ne s'établisse pas en pareille matière : vous prétendez que les philosophes du paganisme et les Pères de l'Église pensaient au fond à une action fluidique quand ils affirmaient la magie ! Pourquoi ne soupçonnerions-nous pas que vous croyez au fond à la magie lorsque vous affirmez l'action fluidique ?

Ce serait injuste, j'en conviens, et personne ne maintient avec plus de conviction que l'auteur du *Daimonion* l'explication exclusivement naturelle. Cependant, à force de se chercher des alliés parmi les gens qui soutenaient l'opinion contraire, il risque de compromettre sa propre thèse. Là est, au reste, l'originalité de son livre : il réfute indirectement tous les champions de la matière intelligente, tous ceux qui, prenant un agent physique, l'affublent d'une mission surnaturelle; et en même temps il tombe lui-même un peu dans l'excès opposé, car il prend des théories imprégnées de surnaturel, et il tâche d'y découvrir l'agent physique. C'est donc encore à quelques égards un système intermédiaire qu'il ne m'était pas permis de passer sous silence.

J'ai dit que l'auteur du *Daimonion* adoptait pleinement, pour son compte, l'explication naturelle. La preuve en est partout dans son écrit, et notamment aux pages 10, 11, 13, 27, 31, 36, 37, 38 et 60. Entraîné par sa doctrine imparfaite au sujet du témoignage, il admet beaucoup trop la réalité de tous les phénomènes contemporains; entraîné par sa vénération pour les anciens et par son enthousiasme classique, il redoute

beaucoup trop l'isolement pour sa théorie et cherche beaucoup trop à lui assurer (chose étrange !) une sorte de consentement presque universel. Néanmoins, à part ces deux erreurs qui ne sont que le résultat d'une même tendance trop sympathique appliquée aux temps modernes et à l'antiquité, il ne déserte pas une seule fois la cause du bon sens et de la vraie science. Le vrai *médium* à ses yeux, c'est le fluide nerveux et non autre chose ; c'est cette vibration, ou si l'on aime mieux cette ondulation imprimée par la volonté au fluide universel dont une portion habite en nous ; c'est cette force, cette modification particulière de la matière dont il reste à préciser la nature et à trouver le nom définitif. Il n'a garde de rejeter comme des illusions les faits les mieux attestés du magnétisme animal, des tables tournantes, ou même des possessions d'autrefois ; mais il ne les attribue pas à Satan ou aux Esprits, il les attribue à son *médium spirituel*. Et celui-ci ne devient pas entre ses mains un être intelligent qui révèle des vérités inconnues, il ne fait jamais que réfléchir notre pensée ou réveiller en nous de vagues réminiscences.

Quant à ses efforts pour rallier à son système Platon, Pythagore, Cicéron, les Pères, l'antique sagesse égyptienne, indienne, assyrienne et grecque, j'admire la science qu'il y a déployée ; mais je préfère le rude bon sens qui prend les choses pour ce qu'elles sont et qui ne découvre pas, sous les mots les plus clairs, le contraire de ce qu'ils signifient. Les philosophes et les Pères se sont trompés ! Eh bien ! oui. Osons proférer ce blasphème ; osons même le proférer souvent, car ils se sont trompés en bien des matières.

M. Traverse Oldfield a plus de ménagements (11, 17 à

Digitized by Google

19, 60 à 99). Il tâche de se persuader que *l'âme du monde*, cette grande hypothèse antique qui a passé, en se modifiant, des Indiens aux Grecs, n'est autre chose que le fluide, que le *médium spirituel!*

Ce n'est pas ici le lieu de sonder les questions relatives aux rapports de l'Inde avec la Grèce, et aux vraies doctrines des penseurs dans ces deux pays. Un simple coup d'œil jeté sur Ritter (*Histoire de la philosophie*, traduite par Tissot, I, 108, 111 à 113, 122 à 124, 182, 298, 314, 316, 339 à 341, 356, 358, etc.) nous montrera ce que l'antiquité entendait par l'âme du monde. Chez les uns c'était Brahm ou la vie universelle; chez les autres, c'était l'eau, c'était l'air; chez d'autres encore, c'étaient les nombres et leurs propriétés merveilleuses, le pair et l'impair. Ici prévalait l'idée de la nature toute-puissante par elle-même; là apparaissait celle d'un dieu personnel; nulle part on n'entrevoit la théorie spéciale dont nous nous occupons.

Ce n'est pas à dire que le fluide nerveux n'ait rempli ses fonctions chez les anciens comme chez les modernes; alors comme aujourd'hui, certains prodiges apparents ne s'opéraient que par son moyen; mais là n'est pas la question. Il ne s'agit même pas de savoir si les magiciens antiques ont découvert l'utilité de certaines manœuvres fluidiques, ou si la théurgie adonnée à ces mystères n'a pas soupçonné parfois, dans les derniers temps, une espèce d'émanation fluidique qu'elle supposait divine. Jamblique a bien décrit ceci dans son *Livre des mystères* : « La vertu prophétique des dieux, dégagée qu'elle est de toute substance, et par cela même présente tout entière en tous lieux, éclate tout à coup dans sa puissance, remplit tous les êtres et les

Digitized by Google

éclaire à la fois par le dehors. Elle circule dans tous les éléments, et ne laisse ni un animal ni une portion quelconque de la nature, sans leur imprimer, selon son degré de capacité, ce je ne sais quoi qui émane d'elle et qui confère le don de divination. La Providence nous prodigue les signes.... Elle donne miraculeusement une âme aux choses inanimées, le mouvement à celles qui sont immobiles, l'intelligence à celles qui sont privées de la raison. »

Ce passage est fort remarquable assurément, et l'action fluidique y est clairement pressentie ; mais peut-on dire que les effets décrits par Jamblique soient attribués à une cause naturelle? C'est tout le contraire, il les rapporte à « la nature prophétique des dieux ; » et il a bien raison, puisqu'il s'agit chez lui « du don de divination. » Il faut que la cause soit digne de l'effet.

Je ferai la même remarque, et à plus forte raison, sur les écrivains qui n'ont pas même soupçonné comme Jamblique l'existence du phénomène physique. Tous ont parlé de l'action des dieux, tous ont parlé, clairement parlé, de magie, de divinations surnaturelles. De quel droit vient-on maintenant transformer leur pensée incontestable, et les supposer étrangers à une superstition contre laquelle ils ne protestent ni directement ni indirectement? Il y en a qui n'ont pas cru à la magie ! fort bien, mais ont-ils cru au fluide, ceux-là? Ils ont purement et simplement tout rejeté ou tout raillé. Quant à l'opinion qui admet certains faits extraordinaires, et qui en donne une explication naturelle, il est impossible d'en découvrir la moindre trace dans l'antiquité.

gle

Je comprends donc peu que M. Oldfield en appelle au témoignage des anciens philosophes et des Pères. C'est une alliance qu'il faut laisser aux partisans du surnaturel apocryphe. M. des Mousseaux, lui, est dans son rôle quand il rappelle la conformité de sa croyance et de celle qu'ont professée les philosophes païens d'abord, les Pères après eux, et d'après eux. Je ne m'étonne pas que son livre (21 à 29) emprunte à Apulée le résumé des notions de l'antiquité sur les Esprits : les démons ou divinités intermédiaires de Platon ; les enchantements et les présages qu'ils fournissent, selon lui, aux magiciens et aux augures ; les âmes séparées de leurs corps, ou *lémures*, tantôt protectrices, tantôt effrayantes.

Voilà la vérité *vraie*. Pour en découvrir une autre, il faut beaucoup de bonne volonté et d'ingénieuse érudition ; il faut prendre le contre-pied des traducteurs ordinaires. On les accuse d'enlaidir leur auteur, et il y a là-dessus un proverbe bien connu qui assimile les traductions à des trahisons ; ici au contraire, la pensée originale est embellie, elle est interprétée dans un sens supérieur, et qui diffère tellement de la signification première, qu'il en est la négation expresse. Où l'écrivain antique a écrit démon, on traduit fluide ; où il a parlé de divination et de charmes magiques, on traduit attraction et magnétisme.

S'agit-il, par exemple, de l'Inde et de l'Égypte? Si la première enseigne que l'âme de la nature nous fournit des secrets pour prendre toutes les formes, pour changer les lois de la nature et pour révéler les choses inconnues, on supposera que cette âme de la nature est le résumé des forces attractives qui s'exercent ici-

Google

bas. Si la seconde donne des leçons de sorcellerie au monde entier, on supposera que les prêtres et les magiciens étaient de savants physiciens et de grands philosophes qui avaient constaté l'action fluidique et qui, sans doute, ne la déguisaient sous des noms mystérieux qu'afin d'affermir leur influence.

Quel dommage qu'un tel secret n'ait pas été trahi par quelqu'un, et qu'un volume comme celui de M. Oldfield ne nous ait pas été transmis par l'antiquité! Une confidence de ce genre ne serait pas de trop, on en conviendra, pour nous autoriser à interligner tant de déclarations opposées, et à écrire au-dessous de chaque mot le contraire de ce qu'il paraît exprimer.

Lorsque j'ouvre Hésiode, j'y trouve bien la fameuse chaîne qui unit tous les êtres; dans Platon, je revois bien l'âme du monde; dans Socrate, je rencontre la divination. Mais de quel droit soutiendrai-je que la chaîne est le fluide universel, que l'âme du monde signifie l'influence matérielle que nous pouvons exercer ou subir, que les divinations correspondent aux pénétrations des pensées et aux réminiscences?

Vient un groupe plus sceptique, celui où figurent Plutarque, Cicéron, Galien, Plaute, César, Juvénal. Y découvrirons-nous davantage la théorie du *médium spirituel?* Non certes. Ils pourront quelquefois se moquer des Pythies et attribuer leurs oracles à une excitation ou à une ivresse; mais ceci est une tout autre thèse; c'est celle qui nie les phénomènes, non celle qui les explique. D'ailleurs, ils admettent en général la réalité de plusieurs opérations surnaturelles: Cicéron démontre, dans son traité sur la divination, que l'homme peut entrer en relation avec les Esprits

Goog

et recevoir ainsi la connaissance des choses inaccessibles par toute autre voie; Plutarque admet que le corps des morts passant dans les plantes et ensuite dans les animaux, il n'est pas étonnant que leurs âmes apparaissent dans les entrailles des victimes; Galien ne conteste pas l'efficacité des amulettes.

Ai-je la prétention d'apprendre tout cela à l'auteur du *Daimonion?* J'aurais mauvaise grâce à le faire, car c'est lui qui me fournit ces renseignements. Il est probable que sa pensée réelle ne va pas aussi loin que ses paroles; il a voulu montrer seulement que l'antiquité avait eu quelque pressentiment de l'action fluidique, que sous ses théories il est toujours possible de retrouver les traits fondamentaux du *médium spirituel,* qu'enfin, en dépit de leurs superstitions réelles, les grands penseurs n'ont cessé de tenir un langage que l'on rendrait aisément raisonnable aujourd'hui en y changeant trois ou quatre mots.

Cela est certain et peut s'appliquer également aux Pères, à Clément d'Alexandrie, à Tertullien, qui distinguent même entre les miracles divins et les prodiges du paganisme ou de la magie. Seulement la distinction n'empêchait pas que de tels prodiges eussent à leurs yeux une origine pleinement surnaturelle, et tout est là. Partisans du surnaturel, adversaires du surnaturel, il n'y a eu et il n'y aura que ces deux catégories. Si vous faites passer Platon ou Tertullien de la première à la seconde, sous prétexte que leur doctrine devient semblable à la vôtre pour peu qu'on remplace l'âme du monde par le fluide et le démon par l'influence magnétique, je ferai passer aussi dans la même catégorie et en vertu du même procédé le

Digitized by Google

moyen âge tout entier, les démonologues anciens et modernes, M. de Mirville et l'*Univers*.

En résumé, le *Daimonion* est un livre distingué et qui marque une position moyenne, hésitante, que plusieurs personnes conservent volontiers en pareille matière. Il n'a pas été inutile de nous y arrêter un moment; nous avons achevé ainsi de rompre avec le surnaturel apocryphe. Désormais nous ne conserverons ni complaisance ni ménagements pour les doctrines qui supposent à un degré quelconque l'intervention des Esprits; nous nous attacherons à adopter une solution naturelle qui le soit en réalité, qui ne demande à l'agent physique que ce qu'il peut légitimement fournir : des mouvements imprimés à la matière, et le reflet servile des idées qui sont en nous.

Pour établir cette solution naturelle, il faut que nous nous rappelions les principes généraux posés dans la seconde partie de notre travail. C'est le cas où jamais d'en faire usage. Souvenons-nous d'abord que, comme chrétiens, comme admettant la vérité absolue des Écritures, nous sommes certains de la fausseté absolue des *knocking spirits*. Souvenons-nous aussi que le témoignage en matière semblable n'a jamais une grande valeur; les plus honnêtes témoins, les plus éclairés, les plus nombreux se sont trompés, se trompent et se tromperont lorsqu'il s'agit de prodiges et lorsque règnent certains courants de crédulité. Non-seulement on se trompe alors, mais on trompe (qu'on me passe l'expression) de la meilleure foi du monde; on trompe parce qu'on exagère, parce qu'on répète d'un

Digitized by Google

ton assuré ce qui a été rapporté avec réserve, parce qu'on raconte les succès en passant les échecs sous silence, parce qu'on n'examine rien à fond et qu'on prend de toutes mains.

Mais ce n'est pas au moyen d'un seul principe ou même au moyen de deux que l'on viendra à bout de tant d'assertions tranchantes, de tant de faits écrasants. Les adversaires du surnaturel ont trop souvent le tort de vouloir découvrir une explication universelle ; c'est comme le remède unique après lequel la médecine a si longtemps couru. On a trouvé une idée vraie et ingénieuse; aussitôt on s'imagine qu'elle s'appliquera à tout! Or essayez ici ! Si vous n'en appelez qu'aux erreurs du témoignage, on vous répondra que ces erreurs ont des bornes et que les attestations renouvelées à chaque instant par mille et par cent mille témoins répondent nécessairement à quelque chose de réel. Si vous vous en prenez à la fraude, on vous répondra que la supposition d'une fraude perpétuelle est inadmissible et que sa réussite constante serait un miracle plus extraordinaire cent fois que ceux auxquels vous faites la guerre. Si vous mettez en avant l'action fluidique, on vous répondra qu'elle peut rendre compte de certaines choses, mais non de toutes; qu'elle ne saurait dans aucun cas procurer la connaissance des langues qu'on ignore, des circonstances dont personne n'a entendu parler, et de l'avenir que rien n'annonce. Si vous accusez enfin l'hallucination, on vous répondra que les faits cités ont parfois une réalité incontestable, et que lorsqu'on trouve dans la robe de Mme N. la montre enlevée à son mari, ou lorsqu'on voit tomber sur les meubles des dragées qui passent ensuite de main en main,

Digitized by Google

il y a là des résultats matériels dont la constatation ne laisse rien à désirer (*la Table parlante*, 44 et 45).

Votre situation sera bien différente, si vous savez réunir vos objections, éviter de mettre dans vos explications l'uniformité qui n'est évidemment pas dans les faits, et vous avancer au-devant du surnaturel contemporain armé à la fois de vos observations sur les erreurs du témoignage, sur la fraude, sur l'action fluidique et sur l'hallucination. Il y a en effet de tout cela dans les prodiges *spiritualistes*, et vous serez d'autant plus fort contre eux, que vous aurez toujours devant les yeux l'opposition constante, radicale, inconciliable qui existe entre le surnaturel biblique et le surnaturel dont il s'agit.

Je commence par les erreurs du témoignage. Quelques mots suffiront pour montrer que ce que j'en ai dit ailleurs trouve ici son application légitime.

Représentons-nous un pays où des récits merveilleux ont excité les imaginations, où un parti considérable et influent a intérêt à exploiter les prodiges, où d'ailleurs des faits réels trop négligés par la science fournissent une base solide à l'édifice fantastique qu'on se plaît à élever; supposons que la foi aux phénomènes devienne une affaire de parti, que de nombreux journaux la propagent, que les expériences se fassent au sein de grandes assemblées où dominent les initiés et où leur enthousiasme donne le ton. Le contrôle des sceptiques sera-t-il bien exact et bien facile, au milieu de ces cohues? eux-mêmes ne subiront-ils pas souvent l'entraînement général, et les moindres

Digitized by Google

résultats solennellement obtenus après une longue attente, accueillis avec transport, ne prendront-ils pas souvent à leurs yeux des proportions exagérées ?

Tacite l'a dit : *Sunt mobiles ad superstitionem percussæ semel mentes.* Une fois le branle donné aux esprits, les superstitions ont beau jeu. C'est à qui croira le plus et amplifiera le mieux. De quel droit nous poserions-nous comme témoins infaillibles, quand il est prouvé qu'aucune époque n'en a vu de tels et que le surnaturel n'a jamais été observé de sang-froid ? Il est certes plus difficile de comprendre comment des multitudes de prétendues sorcières et de prétendus magiciens ont affirmé pendant des siècles des actes imaginaires qui devaient les conduire au bûcher, que de comprendre comment les unitaires américains ont cru voir les prodiges qui mettent à leur disposition une révélation inespérée, ou comment les ultramontains du vieux monde ont reconnu la réalité des merveilles qui viennent fort à propos réhabiliter le moyen âge et remettre en honneur une foule de croyances compromises.

Je ne mets pas en doute leur loyauté. Je dis seulement que celle des possédées et des loups-garous n'était pas plus douteuse, et que je n'ai garde d'accuser de mensonge prémédité les innombrables témoins des faux miracles aujourd'hui abandonnés par tout le monde, des guérisons d'écrouelles, des épreuves par le fer rouge, par l'eau bouillante et par le surnagement. Je dis qu'on a beau jeu contre les contradictions et les démentis (or il y en a eu en Europe et en Amérique) lorsqu'on est uni, lorsqu'on parle haut, et lorsqu'on s'appuie d'ailleurs sur une vérité méconnue. Oui, c'est

Digitized by Google

là, je ne saurais assez le redire, ce qui a fait le succès des superstitions actuelles. Tandis qu'Achille boude retiré dans sa tente, Hector porte le fer et le feu dans le camp des Grecs. Les savants ne veulent pas entendre parler de l'action exercée par le fluide nerveux ou par la force quelle qu'elle soit qui vient se mettre au service de notre volonté ; dès lors cette force est mystérieuse, surhumaine, et elle offre un ferme point d'appui aux sottises qui par elles-mêmes n'auraient pu se tenir debout.

Archimède ne demandait qu'un levier et un point d'appui pour remuer le monde; la superstition n'en demande pas davantage. Vous lui livrez les rotations d'objets inertes, leur obéissance à la pensée, leurs soulèvements sans contact, les bruits produits peut-être en vertu d'une commotion fluidique; elle a là plus qu'il ne lui faut. Le reste naîtra de soi et se groupera spontanément autour du fait naturel gratuitement métamorphosé en fait merveilleux. Je vous le déclare bien haut, si je n'avais pas commencé par établir le caractère exclusivement physique du phénomène des tables, j'aurais déjà composé à l'heure qu'il est tout une légende, et cela de la meilleure foi du monde. La maison que j'habite et où rien de merveilleux ne s'est passé aurait été le théâtre de cent prodiges. Quelle est la maison où certains sons ne se fassent pas entendre? Quelle est celle où les causes les plus simples n'amènent pas quelquefois les résultats les plus inexplicables et ne fournissent pas un aliment à la crédulité? Le tout est de savoir si la crédulité existe, car si elle existe elle trouvera toujours prétexte à se donner carrière. Lorsque, il y a quatre-vingts ans de cela, Mme de Serres, ma

Digitized by Google

bisaïeule, entendant pendant la nuit un bruit régulier au-dessus de sa tête, montait courageusement au grenier de sa maison, voyait le bruit cesser à son approche, revenait se coucher, remontait encore, et produisait chaque fois un nouveau silence dans le grenier par son arrivée ; lorsque ses recherches et celles de ses domestiques constataient l'absence de tout être corporel pouvant produire le roulement solennel dont leur départ donnait le signal, il aurait été facile de supposer l'intervention des Esprits. Par le temps qui court, on n'y aurait pas manqué, et cette histoire aurait ajouté une nouvelle pièce authentique au dossier des espièglerie qui ont déjà mis tant de demeures sens dessus dessous. Ma bisaïeule était moins facile à convaincre, peut-être en sa qualité d'hérétique : elle s'obstina à rechercher une cause naturelle, et elle la découvrit enfin en la personne d'un chat qui avait renversé sur lui la mesure à blé. Le pauvre animal traînait sa prison sur le plancher et produisait ainsi cette marche lugubre dont on s'était alarmé ; entendait-il venir quelqu'un, il s'arrêtait, persuadé qu'on allait le délivrer. Combien de redoutables mystères ne sont pas plus extraordinaires au fond !

M. Morin nous parlait l'autre jour « d'un ancien militaire, enfant de la Révolution, furieusement incrédule, qui, cinq fois dans sa vie, et toujours la nuit qui a précédé une catastrophe dans sa famille, en a été averti par trois coups distinctement frappés au-dessus de sa tête, sur le chevet de son lit. » (*Comment l'Esprit vient aux tables*, 22.) Serons-nous forcés de croire qu'il ne s'est fait aucune illusion et qu'il n'a pas aidé, sans le savoir, à l'accomplissement du prodige, quand diverses cir-

Digitized by Google

constances le portaient instinctivement à pressentir un malheur? Ou bien, admettrons-nous tout ce qui est attesté par des personnes estimables? Croyons, puisque la palatine le dit (*Nouvelles Lettres*, 153), qu'une chienne a fait des souris et qu'une chatte a mis bas des chiens! Croyons que les sorts jetés inspiraient forcément l'amour, livraient les corps au démon, faisaient languir ou mourir..., tout en nous émerveillant de remarquer que personne aujourd'hui ne parvienne plus par ce moyen à influer sur le cœur ou sur la santé de personne!

Des hommes, dites-vous, sont transportés à travers les airs ou suspendus autour des lustres d'un salon; des mains sans corps viennent apposer sur un papier la signature exacte des personnes décédées; des *médiums* prophétisent, révèlent avec détail un passé que tout le monde ignore, parlent des langues dont ils ne savent pas et dont nul autour d'eux n'a jamais su le premier mot.—Permettez-moi de vous déclarer que je n'en crois pas une syllabe, et d'ajouter que je crois parfaitement à la loyauté de ceux qui le racontent. Est-ce que nous serions obligés, par hasard, de soupçonner la bonne foi des nombreux témoins qui ont certifié les prodiges d'Angélique Cottin, la fille électrique? En relisant dans le livre de M. de Mirville (358 à 367) ces attestations si précises et si respectables, je me disais que jamais aucun des phénomènes de *spiritualisme* ne serait aussi parfaitement démontré. D'où j'avais la témérité de conclure que les amateurs du merveilleux pouvaient se tromper, malgré leur perspicacité, leurs précautions et leur bonne foi.

Chacun sait, en effet, que la fille électrique n'avait

Digitized by Google

d'extraordinaire que la combinaison d'une grande ruse avec une apparente stupidité. On aperçut le mouvement convulsif du genou au moyen duquel elle renversait les meubles placés devant elle; on procéda à une vérification, et la contusion occasionnée par ce mouvement fut constatée. M. Babinet le rappelait naguère dans la *Revue des Deux Mondes* (515 à 517), avec des détails qui ne permettent pas de conserver le plus léger doute.

Mais c'est surtout à l'exemple de Loudun que je fais appel. Il a en lui tout ce qui constitue une preuve décisive. Le fait est illustre, il a duré plusieurs années, il nous a été conservé avec soin. Les mêmes hommes qui trouvent évidents les prodiges actuels sont frappés de l'évidence des prodiges opérés à Loudun; c'est donc un type choisi par eux-mêmes auquel nous pouvons mesurer la foi que méritent les témoignages en matière de surnaturel. De leur aveu, les témoignages d'aujourd'hui ne sont pas plus certains que ceux qui garantissent la sincérité des ursulines, l'équité de Laubardemont, l'action réelle des démons *Grésil des trônes* et *Charbon d'impureté*. Or, s'il se trouve qu'à Loudun il n'y avait qu'une fraude infâme combinée avec cette sincérité relative que donnent la passion, l'intérêt dogmatique et l'excitation nerveuse, il sera raisonnable d'en conclure quelque chose au détriment des certificats contemporains.

N'allons pas nous figurer d'ailleurs que personne n'y ait fait objection; les démentis, dont on parle peu, n'en existent pas moins pour cela. On a fort contesté le prodige des langues inconnues; on a souvent relevé des erreurs grossières, erreurs de faits, de dates, de lieux,

Digitized by Google

dans les réponses des prétendus Esprits; souvent ces Esprits s'accusent réciproquement de mensonge et d'imposture. Il faut voir alors comme les *médiums* deviennent clairvoyants à l'endroit de leurs contradicteurs, comme ils les accusent de parler ou d'écrire sous l'empire de véritables hallucinations! Enfin il y a eu des personnes qui ont confessé leurs propres fraudes ou qui ont dénoncé celles dont elles avaient été victimes. Tous ces faits, que j'emprunte à un auteur qu'on n'accusera pas de malveillance (*le Mystère de la danse des tables*, 15, 16, 21, 23 et 24), prouvent que les Esprits modernes ne se sont pas élevés au-dessus de la condition de leurs devanciers, et que nous pouvons leur appliquer sans scrupule notre principe sur la valeur du témoignage.

Le soupçon de fraude peut aussi les atteindre dans une certaine mesure. Il y a tant de genre de fraudes soi-disant honnêtes, à commencer par celles que sanctifie leur but, et à finir par celles que semble innocenter leur frivolité! Aider par la fraude à la propagation des saines doctrines, cela s'est toujours vu, hélas! et l'on a toujours vu aussi les mystificateurs s'attacher aux personnes dont la crédulité est prête à se précipiter dans tous les piéges et qui se chargent elles-mêmes de donner à chaque tour qu'on leur joue une interprétation surnaturelle.

Je note donc que les mystifications et les mensonges ont joué probablement leur rôle dans les scènes qui nous sont racontées. Il n'est pas impossible de simuler les coups au moyen de la ventriloquie, de faire éclater

Digitized by Google

nombres, des lettres, ou des affirmations et des négations. » (514.) Mais ceci n'est que de la légèreté, et un académicien qui juge de haut peut croire qu'il n'a pas besoin de faire connaissance avec les faits. Inventer une théorie explicative qui ne supporte pas l'examen, voilà qui est bien autrement grave!

Or, tel est malheureusement le cas de M. Babinet. Comme il reconnaît que les coups frappés dans diverses directions ne peuvent s'expliquer par l'action frauduleuse des pieds, il a recours à la ventriloquie. Voilà tous les *médiums* ventriloques! Et comme de telles infamies ne se font pas pour rien, les voilà tous gagés! M. Babinet oublie ce qu'il a reconnu lui-même, que des hommes considérables figurent parmi les *médiums* américains, que les *médiums* européens ne retirent aucun profit de leur tromperie, et mentent sans doute gratis!

Ce qu'il a oublié surtout, c'est la nature du cœur humain. Il est ainsi fait, que la fraude, concevable dans un cas spécial et pour atteindre un but local et déterminé, ne peut jamais être l'explication légitime d'aucun des faits généraux qui marquent l'histoire de l'humanité. Cela est si vrai, que Mahomet lui-même n'aurait pas soutenu son rôle, s'il n'avait fini par subir une hallucination partielle, et s'il n'était devenu un peu sa propre dupe. Un Mahomet à la Voltaire est impossible; à plus forte raison sont-ils impossibles ces soixante mille *médiums* et ces cinq cent mille adeptes fraudant tous les jours, en tous lieux, depuis six ans.

Mais autant il est essentiel d'écarter cette accusation monstrueuse, autant il importe de ne pas omettre l'in-

Digitized by Google

tervention accidentelle des mystifications et des fraudes dans la fabrication des nouveaux phénomènes. Elles leur fournissent un élément nécessaire, le merveilleux absolument inexplicable. Et il est inutile que de telles supercheries se renouvellent fréquemment. Quelques historiettes de ce genre suffisent pour défrayer les cinq parties du monde. Aujourd'hui on les raconte en France, demain elles passeront en Angleterre, dans un mois elles rempliront les journaux de l'Amérique, dans quatre mois elles émerveilleront les cercles de Calcutta et les chercheurs d'or de la Nouvelle-Hollande. Puis, dans un an, elles nous reviendront de l'Australie ; c'est nous alors qui les emprunterons comme des nouveautés aux feuilles de Sidney ou de San-Francisco. Enfin, elles entreront dans les dissertations et dans les livres, d'où les revues et les journaux les extrairont encore, véritables juifs errants de la superstition populaire, véritables soldats de théâtre, tombant sur la scène pour se relever derrière les coulisses.

Telles sont, j'en suis convaincu, les proportions réelles, le rôle réel de la fraude. Son importance est grande, et notre analyse ne saurait l'omettre sans s'exposer à demeurer confuse en présence de certains faits. Je tenais à le dire nettement, et à séparer non moins nettement ma thèse sur ce point de celle que M. Babinet vient d'exposer.

Un homme aussi distingué n'aurait jamais eu recours à l'explication par la ventriloquie et par les dollars, s'il avait eu assez d'empire sur lui-même et sur les traditions officielles imposées par l'esprit de corps, pour en-

Digitized by Google

visager sérieusement les phénomènes mixtes, ceux où notre volonté dispose d'un fluide ou d'une force. Il aurait compris que là se trouvait la solution scientifique du problème, au moins de cette portion du problème qui mérite surtout l'attention, parce qu'elle se rapporte à des faits qui n'ont rien d'imaginaire.

Quant à moi, qui sais que l'action fluidique soulève des tables pesantes et imprime sans contact des mouvements considérables, je ne peux pas hésiter à penser que plusieurs des miracles qui forment le fond solide des nouvelles merveilles procèdent tout simplement de cette cause. J'admets sans difficulté, d'une part, que la formation de la chaîne n'est pas indispensable pour agir fluidiquement, d'autre part, que les résultats obtenus par nous à Valleyres sont loin d'être l'extrême limite du possible.

Il est donc probable que certains soulèvements de meubles beaucoup plus étonnants que ceux dont nous avons été témoins ont été provoqués par des opérateurs doués de plus de foi et de plus de puissance fluidique. Il est probable aussi que les fameux *knokings*, ces coups qui semblent être le moins contestable des phénomènes américains, sont produits par la même puissance : l'impulsion ou l'attraction physique qui forcent une table qu'on ne touche pas à se dresser et à se renverser, ne sont-elles pas capables d'amener dans diverses portions d'un appartement des craquements, des dérangements de la matière qui donnent naissance à un son? Je trouverais peu philosophique de le nier *à priori*, quoique nous n'ayons rien observé de semblable. J'aime mieux mettre cela sur le compte de notre faiblesse relative, que d'attribuer tous les coups frappés

Digitized by Google

ailleurs ou à la fraude ou aux Esprits, plutôt même que de supposer une hallucination universelle qui ne se rattacherait à rien de réel.

L'action fluidique n'explique pas seulement ces soulèvements de meubles et ces coups qu'on a exagérés jusqu'à l'absurde, mais qui n'en sont pas moins réels sans doute dans une certaine mesure, et sur lesquels repose en définitive le côté matériel du *spiritualisme;* elle explique pareillement ce qu'il y a de vrai dans la partie intellectuelle. J'ai peine à croire que tout soit illusion dans les révélations surprenantes que fournissent les *médiums*, et j'imagine volontiers que plusieurs d'entre eux subissent une crise qui rappelle le somnambulisme ou la biologie, tantôt pénétrant la pensée de ceux qui les consultent, tantôt reproduisant cette pensée à leur insu. L'hypothèse est d'autant plus plausible, qu'une observation rigoureuse ramènerait aisément les prétendues divinations des *médiums* de même que celles des somnambules dans le cercle bien défini des actes qui procèdent du sens interne. On ne devine rien, on voit ce que savent les personnes présentes ou ce qu'elles ont su.

Tout nous ramène, par conséquent, à cette identité fondamentale que nous avons déjà remarquée entre le magnétisme animal et les phénomènes américains. Il est difficile de mettre en doute la persistance d'une même action fluidique qui a fourni successivement leur portion de vérité et à la magie, et au magnétisme, et aux Esprits frappeurs.

A côté de nos soulèvements de meubles viennent se placer très-naturellement les expériences analogues que les magnétiseurs ont tentées depuis longtemps sur

Digitized by Google

les somnambules roidis qu'ils soulèvent, dit-on, par les pieds au moyen de la force magnétique, la tête servant de pivot. A côté des réponses intelligentes des prétendus Esprits, réponses fournies au moyen d'un alphabet et dont la justesse parfois surprenante s'explique par la pénétration des pensées [1], viennent se placer les procédés employés par certains somnambules qui écrivent aussi lettre après lettre ce qu'ils lisent dans la tête de leurs visiteurs.

Une fois ce fait admis, le surnaturel apocryphe s'enfuit et une lumière brillante se répand sur l'ensemble des actes merveilleux que l'imagination humaine a si bien exploités. On voit les divinations se résoudre en simples prévisions facilitées ici par le sens interne, comme elles le sont ailleurs par la phrénologie, ou même par la simple expérience, par l'observation et par l'étude des symptômes et des physionomies. On voit les prestiges des magiciens modernes de l'Inde et de l'Égypte se résoudre en un effet biologique que les savants renoncent désormais à contester, et l'on n'a pas besoin de supposer que les visions fournies par la boule de cristal de Cagliostro eussent une autre origine. On voit enfin l'ancienne sorcellerie fondre et s'évanouir en un instant. Elle avait son action inexplicable sur les corps inertes, ses développements étranges de facultés, ses pénétrations de pensées, ses prévisions, ses impressions subjectives et biologiques. Lisez dans un ouvrage que j'ai souvent cité (*to Daimonion*, 48 à 58) la description des fameuses scènes de la sorcellerie de Salem, vous y

[1] M. Morin l'a constaté une fois d'une manière positive. Voir son livre (162).

Digitized by Google

rencontrerez tout cela : impulsion donnée aux objets matériels, coups frappés, bruits entendus, clairvoyance, connaissance des langues étrangères au moyen du contact intellectuel ou des réminiscences. Mais lisez surtout dans le livre de M. Morin (*Comment l'Esprit vient aux tables*, 133 à 135) le récit de ses propres expériences, les triomphes de sa propre magie :

« Il faut avouer ses faiblesses. Après m'être occupé quelque temps du magnétisme, comme on le faisait, c'est-à-dire en me servant scrupuleusement des passes que je croyais alors nécessaires à la production des phénomènes de somnambulisme, seconde vue, catalepsie, etc.; ceux-ci se multipliant et grandissant à mesure que j'exerçais davantage, j'arrivai bientôt à reconnaître en eux une analogie frappante avec tous les faits antiquement cités du domaine de la magie, de la sorcellerie et des possessions diaboliques.... Je remplaçai d'abord les passes par l'épreuve intellectuelle, c'est-à-dire que je frappai l'imagination de mes sujets par le mystère et l'étrangeté de certaines pratiques de la vieille magie que j'allai chercher je ne sais où. Puis j'exhumai les noms les plus célèbres de la litanie des Esprits et j'employai les formules d'évocation consacrées par le martyrologe des sorciers, par les procès de la très-sainte inquisition. Hélas ! je produisis exactement les mêmes phénomènes; seulement je les grandis encore, et je réussis plus souvent. Étais-je donc en communication avec l'enfer? avais-je signé le pacte fatal sans le savoir? Voilà ma faiblesse. Je tremblai.... Afin de certifier devant ma raison la foi que j'avais que les Esprits restaient fort étrangers à ces phénomènes, je leur tendis un piége assez grossier pour qu'il

Digitized by Google

leur fût impossible de s'y laisser prendre s'ils existaient réellement. En voici la recette à l'usage des adeptes : Je remplaçai les pratiques magiques des *maîtres en icelle science,* par les démonstrations les plus saugrenues et les plus insignifiantes, pourvu qu'elles conservassent toujours un apparat mystique, et au lieu d'évoquer les noms de la légende et de réciter le texte des formules fatales, j'emmanchai imperturbablement trois ou quatre syllabes sonores pour en faire un nom de fantaisie, et j'entonnai de mon plus beau creux quelques vers de Virgile ou d'Horace. Miracle ! ou plutôt, absence de miracle ! des Esprits n'eussent pas donné dans le panneau; et cependant les mêmes manifestations magnétiques se produisirent sur les sujets. »

Il y avait donc, en effet, des manifestations magnétiques, et non des manifestations magiques. M. Morin avait toujours conservé la ferme volonté de magnétiser, et il magnétisait; l'action fluidique continuait à lui obéir, car elle est fort indépendante des démons et des formules de sorcellerie.

Je dis : l'action fluidique ; mais je n'en détermine pas la nature. Je constate qu'elle est la même dans les nouveaux phénomènes, dans ceux du magnétisme, et dans ceux de la magie ; mais je ne décide pas s'il faut parler de fluide, ou de vibration, ou d'ondulation, ou de force, ou d'état particulier de la matière. On peut admettre des faits certains, sans adopter pour cela la théorie qu'on y a jointe.

Mesmer se représente l'univers comme submergé dans un fluide éminemment subtil qui doit être nommé fluide magnétique animal, parce qu'on peut le comparer au fluide de l'aimant; il suppose ce fluide impré-

Digitized by Google

gnant tous les corps et leur transmettant l'impression du mouvement; il le voit s'insinuant et circulant dans les filières du système nerveux, s'accumulant lorsqu'on le veut dans des baquets et dans d'autres instruments auxiliaires, s'accumulant surtout dans les organes du magnétiseur qui le transmet au magnétisé (Calmeil, II, 439 à 441). Que nous importe? Pour croire à la force magnétique, qui est évidente, on n'est pas forcé de croire à l'influence fluidique que les planètes exerceraient sur notre système nerveux. On n'est pas forcé davantage de formuler une thèse sur l'éther, sur les forces cosmiques et sur le principe vital.

Il suffit de constater qu'un agent physique quelconque, qui paraît analogue au magnétisme terrestre, à la lumière, au calorique, à l'électricité, et qu'il est naturel de ranger provisoirement parmi les impondérables sous le nom également provisoire de fluide hématonerveux, manifeste sa présence dans les opérations du magnétisme, dans celles des tables tournantes, et dans les quelques phénomènes réels sur lesquels *le spiritualisme* a été bâti.

C'est là que je m'arrête, espérant que la science nous mettra bientôt à même d'aller plus loin et qu'elle cessera de dédaigner un des plus magnifiques champs d'études qui lui aient jamais été offerts. La démonstration matérielle du fluide, telle que la fournissent nos soulèvements sans contact, finira sans doute par la déterminer à entrer en matière. Déjà les Allemands ont pris les devants : l'éther organique des uns, le principe vital des autres, le tellurisme ou le sidérisme de ceux-ci, le fluide universel de ceux-là, ses ondulations, ses vibrations, autant d'hypothèses dont aucune (et je

Digitized by Google

laisse de côté le merveilleux *odyle*) ne s'est transformée encore en article de foi.

Je continuerai donc à parler dans ce sens du fluide nerveux, et en le faisant je ne crains pas de m'égarer beaucoup, car M. Babinet tient le même langage. S'il nie l'émission du fluide nerveux en dehors de notre corps et son obéissance aux directions de notre volonté, il n'hésite pas à reconnaître sa présence en nous, et c'est déjà quelque chose. Voici les paroles par lesquelles il expose (*Revue des Deux Mondes*, 525) la série d'actions au moyen de laquelle la volonté produit le mouvement : « Le cerveau ou, pour mieux dire, les diverses parties du cerveau envoient le fluide électrique nerveux par l'intermédiaire des nerfs, tant de ceux de la sensibilité que de ceux du mouvement, jusqu'aux muscles, qui, sous l'empire de l'électricité, se contractent ou se relâchent. Les tendons, les os et les parties solides du corps servent ensuite de cordes et de leviers pour transmettre et modifier mécaniquement cette force produite par l'impulsion originaire du cerveau. On peut suivre, dans les beaux travaux de M. Magendie, le fractionnement des diverses facultés à mesure qu'on paralyse telle ou telle partie du cerveau. La partie antérieure étant paralysée, l'animal ne peut plus reculer; il marche en avant. Est-ce la partie postérieure? L'animal recule sans cesse. Dans d'autres cas, il ne peut se mouvoir qu'en tournant à droite ou à gauche, en sautant, en rampant, ou même en se roulant sur lui-même. On tient le fil par lequel le cerveau transmet tous ses ordres. On peut aussi suppléer dans plusieurs cas aux communications nerveuses, en remplaçant les nerfs par des fils ou des conducteurs métalliques de l'électricité.»

Digitized by Google

Comme aucune loi morale ou physique ne nous interdit de prolonger par delà l'épiderme ce « fil par lequel le cerveau transmet tous ses ordres; » comme rien n'empêche que je projette vers d'autres corps le fluide électrique nerveux qui circule en moi; comme ma main chargée de fluide peut agir attractivement, par exemple, de la même manière que si elle tenait un aimant; comme enfin une foule de faits attestent la réalité d'une pareille action, j'ai pu admettre l'application plus étendue du principe important que M. Babinet constate en nous et ranger l'action fluidique à côté de la fraude et des erreurs du témoignage parmi les éléments fondamentaux de notre explication naturelle. On sait que l'hallucination complète la liste de ces éléments, et l'on ne sera pas surpris que j'en dise aussi quelques mots.

L'hallucination! s'écriera-t-on peut-être, vous nous en avez déjà parlé plusieurs fois et vous ne nous en avez pas persuadés! Comment peut-on être halluciné? Notre sens intime proteste; et jusqu'à ce que nous ayons été convaincus nous-mêmes par une expérience personnelle, il nous sera impossible de comprendre l'hallucination véritable chez les autres.

Ceux qui s'expriment ainsi ont compris sans doute comment des centaines de milliers de malheureux pouvaient autrefois se croire loups-garous ou sorciers! Ils ont compris comment ils pouvaient raconter leurs voyages, leurs paroles, leurs actes, leurs crimes; comment leurs courses à travers les bois et leurs horribles festins avaient pour eux autant de

Digitized by Google

certitude objective que les incidents de leur vie habituelle !

Oui, répondra-t-on, nous comprenons cela; car il n'y avait alors pas plus d'hallucinations que maintenant; tout était réel, et les voyages au sabbat, et les infâmes cérémonies, et les assassinats.... d'enfants qui se portaient à merveille ! — Raisonnons sérieusement. On redoute la théorie des hallucinations, parce qu'elle semble nous entraîner vers le pyrrhonisme absolu. M. l'évêque du Mans s'exprime ainsi dans son mandement sur les tables tournantes et parlantes : « Il est impossible de révoquer en doute tous les faits attribués à l'intervention des démons : ce serait renverser la certitude historique par sa base et nous jeter dans le pyrrhonisme universel.... Les faits (relatifs aux tables parlantes) se multiplient de telle sorte, sont attestés par tant de personnes dignes de foi qui certainement ne veulent pas tromper et ont pris toutes les précautions possibles pour ne pas être trompées elles-mêmes, que nous ne voyons plus moyen de les nier encore; autrement il faudrait douter de tout; car des faits revêtus de ces conditions sont élevés au degré de la certitude historique. »

Voilà qui semble bien raisonné. Si l'hallucination est admise, où s'arrêtera-t-elle? Vous qui la supposez chez autrui, oserez-vous soutenir que seul vous n'êtes pas halluciné ici-bas? Non, ma thèse est moins impertinente et moins dangereuse. En premier lieu, elle part d'un fait attesté par tous les physiologistes et par tous les savants : il y a des hallucinations, il y en a en dehors de la folie, il y en a de collectives; tout cela a été prouvé ailleurs, et je n'ai point à y revenir.

Digitized by Google

En second lieu, ma thèse ne compromet pas la certitude historique, car elle ne remet pas à la fantaisie, au hasard ou à tel individu privilégié la mission de déterminer ce qui est hallucination et ce qui ne l'est pas; elle en charge la raison et l'expérience qui ne s'y trompent guère, car les hallucinations rencontrent partout d'irréfutables démentis, car les enfants dévorés sont vivants, car les sorcières voyageuses n'ont pas quitté leur lit, car les bruits entendus par les initiés n'existent pas pour les profanes, car la personne transportée aux Batignoles à travers les airs n'a été visible que pour les adeptes, car les prodiges se modèlent exactement sur la mode ou l'opinion régnante, car il ne se fait plus aujourd'hui ni épreuve du fer rouge ni surnagement, car il ne paraît plus de vampires dans tel village où les lumières ont pénétré. En troisième lieu, ma thèse ne va pas le moins du monde à supposer dans le *spiritualisme* une hallucination perpétuelle ou universelle; je fais la part, une large part, aux erreurs du témoignage, aux complaisances, aux entraînements, aux exagérations volontaires ou involontaires; je fais une large part aux mystifications et aux fraudes; je fais une large part enfin aux effets physiques véritables, conséquence de l'action fluidique.

Ainsi renfermée dans ses limites raisonnables, l'hallucination n'a rien qui ne se conçoive à merveille. N'oublions pas les phénomènes si curieux de la biologie; souvenons-nous qu'on peut les provoquer sans employer aucune passe, et tâchons de nous représenter l'influence magnétique que doivent subir les spectateurs inactifs d'une séance consacrée aux prodiges des

Digitized by Google

Esprits : ils attendent longtemps, ils fixent leur attention et leurs regards, des courants de crédulité les enveloppent de toutes parts, la puissance magnétique des *médiums* s'exerce sur eux. Comment ne se rapprocheraient-ils pas plus ou moins de l'état biologique? Notez en effet que l'hallucination ne devient pas complète pour tout le monde; bien des personnes n'emportent de semblables assemblées que l'impression des impressions qu'on a éprouvées autour d'elles, elles ont vu des gens qui voyaient, elles ont entendu les exclamations des gens qui entendaient. Mais ceci est déjà un fait à noter, et lorsque tout le monde crie : Voyez ! entendez ! il est difficile de ne pas s'imaginer qu'on voit et qu'on entend aussi « quelque chose, » à la façon du dindon de la fable.

En affirmant que l'hallucination n'est pas générale, je ne fais que reproduire la déclaration d'un témoin non suspect. Voici ce que dit M. Morin, dans son livre (26) : « Je donnerai la raison de ces bruits qui finissent presque toujours par accompagner la présence de ces êtres sensitifs, et qui deviennent perceptibles, je ne dirai pas pour tous, mais pour un grand nombre des assistants. »

Telle est donc la vraie nature et la vraie mesure de l'hallucination dont je parle. C'est une hallucination *biologique*, et à laquelle tous les membres de l'assemblée ne participent pas également. Les *médiums* sont probablement les premiers à la subir en même temps qu'ils l'imposent autour d'eux; leur volonté énergiquement dirigée vers l'apparition d'un fantôme, d'une lumière, d'un objet volant, vers la production de divers sons, fait naître à la longue, pour eux-mêmes

Digitized by Google

et pour d'autres, une de ces illusions qu'enfante la biologie. Puis la contagion vient à son tour continuer l'œuvre commencée; elle se charge de ceux qui ne voient ni n'entendent encore; elle les assujettit à l'émotion commune. Enfin les exagérations du récit posent le couronnement de l'édifice fantastique entrepris par l'hallucination et par la contagion; ceux même qui n'ont eu que des impressions de seconde main tiennent à ne pas rester en arrière; on raconte à la première personne, on généralise; une séance à grand effet fait le tour du monde, reproduite dans tous les livres et dans tous les journaux, prêtant ses prodiges aux mille séances dont le succès est équivoque.

J'ai été curieux de savoir si les Américains n'admettaient pas eux-mêmes l'hallucination comme rendant compte en partie des nouveaux phénomènes, et j'ai vu que l'évidence du fait avait frappé ceux qui ne vont pas jusqu'à admettre l'intervention des Esprits. M. Oldfield (*to Daimonion*, 148) décrit d'une manière frappante la surexcitation, l'ébranlement nerveux, les sensations magnétiques qui s'emparent graduellement des personnes qui assistent aux cercles *spiritualistes;* il signale le moment où l'initié est pour ainsi dire forcé de voir des images étranges et d'entendre d'étranges harmonies. M. Rogers, analysé par M. des Mousseaux (*Mœurs et Pratiques*, 318), explique par l'hallucination les visions de fantômes : « Vous voudrez, je le suppose, voir apparaître devant vos yeux le spectre de tel individu comme une réalité vivante.... Il suffit de vous représenter cet individu de telle sorte que sa forme s'imprime et se grave dans votre esprit. Hâtez-vous, dès que vous y êtes, de brûler dans une chambre une

Digitized by Google

certaine combinaison de narcotiques dont on vous dictera la formule. Il ne vous reste plus après cela qu'à fixer les yeux sur les spirales de la fumée qui s'élève au-dessus du réchaud; vous y apercevrez, comme vivante, la personne dont vous recherchiez la présence.... Que si deux personnes, frappées de la même impression, se trouvent toutes deux à la même expérience, elles verront toutes deux le même objet, elles éprouveront une sensation entièrement pareille. C'est là, nous dit l'auteur, un des secrets de la magie noire. Mais le spectre n'est pas le résultat d'une action nerveuse; il n'existe pas au dehors.... »

Ce n'est pas seulement la magie noire dont le secret est là; ce sont aussi les visions des enfants égyptiens racontées par M. de Laborde, ce sont les visions américaines qui remplissent tant de livres, c'est le magnétisme biologique tout entier. On n'a pas oublié les expériences de sorcellerie tentées par M. Morin et réussissant aussi bien avec des vers de Virgile qu'avec les évocations régulières, pourvu que la solennité des procédés et des formules fût de nature à faciliter la biologisation des assistants. Le même auteur atteste le rôle considérable de l'hallucination et en donne des preuves décisives, surtout pour les sons (*Comment l'Esprit vient aux tables*, 94, 116, 119 à 122, 133 à 135, 156, 158 à 162, 165, 167 à 169).

Après avoir parlé d'une réunion dont il a fait partie, réunion un peu pythagoricienne, un peu swedenborgiste, croyant aux Esprits, à la transfusion des âmes, et à leur faculté d'errer immatériellement en se mêlant cependant aux choses matérielles de ce monde, il ajoute ceci : « La chaîne étant même brisée, l'imagina-

Digitized by Google

tion de ceux qui la formaient est tellement surexcitée, qu'ils voient les Esprits en rêve, et, quand ils ouvrent les yeux, ils les voient encore. Ainsi la foi dans l'illusion se sanctionne par l'hallucination. »

« On parle, dit-il ailleurs, d'évocations et d'apparitions. Il y a dix ans que, moi qui n'y crois pas, je les provoque tous les jours, dressant à ma fantaisie des fantômes devant les yeux de certaines personnes ou les prédisposant à les créer elles-mêmes. Sont-ce des êtres supérieurs à moi que je soumets à cette obéissance servile à ma volonté? ou n'est-ce pas plutôt la réaction des facultés réflectives, que j'ai signalées dans les extatiques, *médiums* ou autres, qui forme ces images puisées dans ma tête par la communication de pensée, ou dans la leur, aux sources de la mémoire ou de l'instinct? »

Voulez-vous savoir comment s'opèrent ces évocations? Écoutez : « *Je voudrais parler à mon père*, dit un premier interrogateur. Le médium se recueille, ses mains frémissent jusque dans les pieds de la table, et, après un court espace de temps : *Je le vois*, répond-il. — *Comment le voyez-vous?—C'est un vieillard vénérable, à cheveux gris et tombant sur les épaules. Son habit est large. Je le vois vert, et les boutons brillent comme s'ils étaient d'argent. Il a*, etc. Ici, pour peu que la mémoire de l'interrogateur, éveillée par ce portrait touchant, se plaise à s'appesantir sur les détails qu'il s'entend répéter, il est bien sûr que le *médium* n'en laissera pas échapper un seul : quand ce serait une cicatrice cachée, il la découvrira sur le fantôme évoqué, pourvu qu'elle soit logée dans le repli le plus secret de la mémoire de son fils. Aussi entendez-vous celui-ci s'écrier, les

Digitized by Google

larmes aux yeux : *Mon Dieu! ayez pitié de moi! c'est bien mon père, je le reconnais. Oh! miracle!* Quel triomphe pour le *médium!* Pourtant il lui est facile d'en avoir, comme cela, une vingtaine coup sur coup, sans qu'il ait heureusement arraché aucune âme à la paix d'outre-tombe.... Ceci s'appelle depuis le commencement du monde de la divination, et depuis soixante ans est connu en magnétisme sous le nom de communication de pensée. »

« *Je voudrais voir Socrate,* demande un second interrogateur; même émotion du médium transmise à la table. Cette vibration confuse est produite par la tension de l'instinct qui s'apprête à puiser encore au foyer de la mémoire. —Comme il est probable que le consultant, en demandant l'ombre de Socrate, s'en est fait une idée, il y a certitude que l'ombre ou l'image lui paraîtra ressemblante sur la description du *médium*, qui n'est elle-même que l'exacte copie de cette idée. Nouveau triomphe, et stupéfaction de l'assemblée! Mais ici souvent, quand il y a surtout évocation de l'ombre d'un personnage connu, un nouveau phénomène se produit qui vient compléter l'illusion et certifier l'apparition. Tout d'un coup, un autre *médium* ou visionnaire, suscité dans l'assemblée, aperçoit la même ombre; un autre aussi, et puis un autre; la vision devient envahissante. Socrate est donc bien là, revenu sur la terre à la demande d'un quidam assez osé pour appeler les morts.... Il y a cependant là dix personnes qui voient ce sage de la Grèce, drapé à l'antique, à demi étendu sur un lit, un pied posé à terre, et prêt à porter à ses lèvres la coupe de ciguë. Comment nier la vérité de cette vision?... Je ne la nie pas

Digitized by Google

non plus. S'il y a communication de pensée entre deux individus, il peut bien y en avoir entre dix. Je ne connais pas de maladies plus rapidement épidémiques que celles de l'Esprit ; l'*hallucination* est comme la *peur*, demandez aux médecins ! Et comme c'est toujours la même pensée qui se communique, c'est aussi la même figure qui se reflète.

« Je puis vous raconter, à ce propos, une expérience assez curieuse que j'ai faite pour m'en convaincre.... Un soir donc, au milieu d'une douzaine de personnes, j'avais tracé sur le parquet un cercle magique surchargé de figures cabalistiques et occupé au centre par un globe rempli d'eau, sur laquelle flottait un morceau de camphre brûlant à la surface (c'est une des mille méthodes, en dehors des tables, employées aussi à l'évocation des fantômes). Je demandai l'ombre de Sardanapale sur son bûcher ; c'était un genre de tableau vivant, avec poses plastiques, dont je voulais faire jouir mes spectateurs. Quatre personnes, sur les douze, subirent l'hallucination. Comme elles occupaient divers points du cercle, formé autour du globe enflammé, j'eus l'idée de leur demander comment elles voyaient Sardanapale. Elles le voyaient toutes les quatre en face ! J'en conclus qu'il n'y avait qu'une image reflétée en face par l'imagination de tous les voyants, et point de Sardanapale.... »

Passons aux hallucinations de l'ouïe. M. Morin a fait sur ce point les expériences les plus curieuses et les plus concluantes :

« Le hasard conduisit près de moi une jeune fille de dix-huit ans, présentant tous les caractères fatalement distinctifs des *médiums* au plus haut degré.... Après

Digitized by Google

avoir provoqué chez elle une vision presque instantanée dans une boule de cristal de roche (à la manière de Cagliostro) afin de certifier ainsi les facultés dont je me doutais, je posai un violon parfaitement accordé sur une table sonore où je plaçai la main, et je dis à la jeune fille d'y appliquer aussi la sienne en face de moi. Au bout de trois minutes environ, le violon commença à rendre, pour moi et deux spectateurs de l'expérience, un son tel que si le vent eût passé par ses cordes. Mais, en face de moi, la jeune fille tenait ses yeux tout grands ouverts, fixes, sans clignotement de paupières, et les larmes y perlaient à grosses gouttes. *Mon Dieu!* me dit-elle, *quelle douce musique j'entends! Comment se fait-il que vous puissiez jouer du violon ainsi?* Puis, tout d'un coup : *Ce n'est pas vous*, me dit-elle encore, *c'est moi qui joue. Savez-vous pourquoi cela me semble si doux? C'est ma mort que je chante,...* J'entendais donc un bruit sans cause matérielle apparente, et je constatais en outre qu'une âme sans doute plus sensitive que la mienne pouvait s'élever jusqu'à la perception d'une harmonie là où je n'entendais encore qu'un son.... »

Une autre fois, quatre ou cinq personnes réunies autour d'une table, qu'elles croyaient bien fermement habitée par des Esprits, prièrent M. Morin de se mêler à leur cercle. Loin de chercher d'abord à éteindre leur foi, qu'il ne partageait pas, il s'y prêta de bonne grâce. Voici son récit : « Après avoir conversé à la manière consacrée avec les Esprits, qui me firent fort bon accueil, malgré mon incrédulité qu'ils n'eussent pas dû ignorer, je plaçai une carafe vide sous la table, en les conjurant d'y entrer et d'y manifester leur

Digitized by Google

présence par un bruit. En moins de deux minutes nous entendîmes tous distinctement comme un frôlement d'un doigt sec sur le verre. Attribuant moi-même ce bruit à la manifestation de la vibration communiquée de la table au parquet et du parquet à la carafe, j'eus l'idée de faire adhérer celle-ci plus fortement au parquet en la remplissant à moitié d'eau, afin d'augmenter le bruit s'il était possible, et de le pousser à l'aigu en comblant une partie du vide. Mais je me gardai bien d'accomplir mon idée tout seul; je la fis épeler par la table elle-même, au cercle de laquelle se trouvait un *médium* ou somnambule assez lucide pour communiquer de pensée avec moi. Les Esprits demandèrent donc de l'eau dans la carafe, afin de se faire entendre mieux. On les satisfit immédiatement, et après cinq autres minutes d'attente, un son faible, mais prolongé comme celui de l'harmonica, vint frapper nos oreilles attentives. *Les acteurs de l'expérience frémirent.* Je choisis ce moment pour leur exposer la théorie de la vibration, qui donnait une cause naturelle à ces effets extraordinaires. Mes explications n'enlevèrent pas, il est vrai, leur croyance aux Esprits; mais elles insinuèrent le doute dans leurs âmes.—*Maintenant, recommençons,* leur dis-je. La foi n'y était plus ! la carafe se tut, et la table elle-même cessa de répondre. Le principe de l'expérience était tari. »

Si l'analogie avec les *rappings*, les *knockings* et les concerts aériens de l'Amérique ne semblait pas évidente au lecteur, je le prierais de jeter encore les yeux sur les pages suivantes de M. Morin : « Une dame, *médium* d'Amérique, récemment débarquée à Paris, a

Digitized by Google

été introduite dans plusieurs sociétés où dominait le principe religieux. Cette illuminée, posant sa main sur une table qu'entoure son cercle habituel, exprime la volonté de produire pour tout le monde le bruit d'un orage; et, à mesure que sa main s'éloigne, s'approche de la table ou la touche, les assistants entendent distinctement la pluie qui crépite faiblement, fouette ou tombe en sifflant. Ce n'est pas tout encore : elle commande aux Esprits (car c'est en vertu de la foi en eux qu'agit cette moderne sibylle) de venir battre les vitres d'une fenêtre de leurs doigts sans doute, ou de leurs ailes; et chacun entend un roulement prolongé, faible d'abord, et qui grandit.... »

On aura remarqué dans les expériences de M. Morin cette carafe et surtout ce violon qui sont propres à recueillir et à manifester les vibrations réellement parties de la volonté des opérateurs. C'est le point par lequel l'hallucination se soude à l'action fluidique, et il importe de s'y arrêter pour bien voir comment les divers principes explicatifs se tiennent et se prêtent un appui mutuel, comment l'hallucination n'est pas isolée et ne fait que développer à l'excès des perceptions véritables. Écoutons de nouveau sur ce sujet les observations remarquables de M. Morin :

« J'ai décrit comment, après de longues expériences faites sur les tables dans un même lieu, les oreilles des personnes qui y séjournaient arrivaient à percevoir des retentissements sonores, souvent le jour, mais plus souvent la nuit. Y a-t-il là une pure illusion ou un fait matériel? Je répondrai : L'un et l'autre; le phénomène procède de tous les deux, c'est-à-dire que l'âme, étant mise par la surexcitation dans un état de

Digitized by Google

sensibilité plus exquise, perçoit d'abord ce qu'elle n'eût pu saisir autrement, et, brodant à son tour sur cette perception qui dérive d'une circonstance physique inaccoutumée, tire de son propre fonds pour augmenter ce germe nouveau livré à son élaboration.... »

M. Morin ne tarda pas à concevoir la théorie d'une vibration organique encore inconnue, se communiquant par le contact ou à distance, selon les rapports harmoniques. « Messieurs nos savants, dit-il, qui attribuent la communication du son à distance à la série circulaire des zones de l'air agité, sauraient-ils expliquer pourquoi ces zones, ayant une force évidemment égale à l'extrémité de chaque rayon, n'agitent pas également toutes les cordes d'un instrument et choisissent parmi les corps sonores qui sont à distance ceux précisément dont l'intonation s'accorde avec le son émis, pour les faire vibrer, sans éveiller aucun mouvement dans les autres? Ne devons-nous pas chercher quelque part la raison de cette mystérieuse sympathie, provoquée sans doute par le mouvement physique, mais qu'on doit attribuer à la réaction sympathique et non à la propagation directe?... »

« .... La vibration, insensible dans un objet, peut devenir très-sensible s'il la communique par contact; comme un diapason, presque silencieux s'il est isolé, donne une note retentissante s'il est appuyé sur un objet d'une grande sonorité. La vibration n'a pas même besoin du contact pour se communiquer à des objets plus ou moins éloignés; c'est un fait physique dont j'ai déjà parlé et dont on peut se rendre compte en produisant un son dans un appartement où est posé un

Digitized by Google

piano, une harpe ou même un violon ; et la remarque importante que l'on doit faire lorsque le son ou la vibration se communique à distance, c'est que l'instrument rend de préférence et même uniquement les notes à l'unisson, à l'accord ou au contre-point de celle émise.... Les actions de l'âme, produisant une vibration organique en rapport avec elles-mêmes, la communiquent par le contact à des objets quelconques qui leur rendent la vibration similaire ou l'accord. Ceci constitue le langage des tables, dont vous savez tous les détails. — Les mêmes vibrations peuvent aussi se communiquer à distance, et à l'action réelle répond la réaction sympathique de tous les objets creux et sonores qui entourent l'individu. De là le principe de l'audition des bruits. — Pourquoi maintenant ne sont-ils pas entendus de tous et toujours? C'est qu'ils demandent une activité de facultés que développe la seule surexcitation de l'âme. »

Si vous ajoutez à cela les hallucinations qui naissent à la faveur des phénomènes physiques dont nous venons de voir la description, si vous vous rappelez la jeune fille qui entend un son et qui le transforme en musique, vous aurez le mot de plusieurs des prodiges où l'on nous somme de trouver une preuve irréfragable de la présence des Esprits.

Et que nul ne prétende que, placé dans des circonstances pareilles, il saurait se soustraire aux hallucinations! A part même les effets de vibration ou d'action fluidique, à part le magnétisme ou la biologie, je ne demande pas huit jours pour que certaines personnes nerveuses, placées dans des circonstances extraordinaires, forcées de marcher seules la nuit et lisant des récits

Digitized by Google

d'apparitions, en viennent, pour peu qu'on y aide, à entendre des voix mystérieuses et à voir leur propre figure qui les suit par derrière dans les ténèbres.

Or cette épreuve-là n'est rien, comparée à celle que subissent les membres des cercles *spirituels*.

Nous sommes à présent en pleine possession des quatre principes au moyen desquels l'explication naturelle du fait actuel peut se donner; après les avoir exposés en termes généraux dans le courant de cette étude, j'ai montré de quelle manière ils sont spécialement applicables au problème particulier dont il s'agit. Achevons la démonstration, en prenant un à un les prodiges les plus remarquables des Esprits et en mettant chacun aux prises avec le principe qui l'explique, erreur du témoignage, action fluidique, fraude, hallucination.

J'écarte d'abord, comme indignes de tout examen, certains faits qui n'ont rien de merveilleux que l'aplomb avec lequel on les présente à l'admiration peu réfléchie du public.

L'ouvrage de M. Rogers nous parle d'une table sur laquelle s'asseoit un expérimentateur (M. Wells), et qui, sans être touchée par qui que ce soit, le secoue avec une singulière énergie, puis se lève sur deux pieds et s'y maintient en équilibre l'espace de trente secondes. Il n'y a rien là qui ne puisse s'expliquer par la simple action musculaire, insensible peut-être à l'expérimentateur assis sur la table. Nous n'oserions pas, nous, mettre au nombre des mouvements sans contact ceux qu'accomplit la table lorsqu'elle porte une personne.

Digitized by Google

La Table parlante (14) nous raconte gravement une expérience où le guéridon, au pied duquel on a attaché un crayon, tire sur le papier de longues lignes horizontales et paraît tracer des caractères en langue chinoise qu'il est cependant impossible de distinguer nettement! Je demande le renvoi à M. Stanislas Julien. Il se trouvera peut-être que la table a promulgué ce jour-là ses oracles les plus sublimes..., à moins qu'il ne se trouve qu'elle a simplement obéi à une impulsion matérielle qui lui imposait des lignes droites et qui ne pouvait prévenir les tremblotements.

J'en dirai autant des rencontres heureuses que font quelquefois les *médiums*. Lorsqu'elles se renferment dans la limite des coïncidences naturelles ou des divinations qu'explique la sagacité, il n'y a certes pas à crier au miracle.

Qu'une maison qui a toujours eu mauvaise renommée, et où les Esprits ont fait des leurs de tout temps, se trouve avoir été il y a deux cents ans le théâtre de quelque crime affreux, les gens naïfs s'en étonneront seuls. Il arrive souvent que le souvenir précis des faits est remplacé peu à peu par une sorte de tradition vague qui suffit pour assurer dans certaines demeures l'apparition périodique des revenants, jusqu'au jour où la découverte de quelque vieux registre vient révéler la cause réelle du malaise qu'ont éprouvé plusieurs générations successives.

Qu'il se soit traduit maintenant en révélations *spirituelles*, c'est assez simple, on en conviendra. Il est plus simple encore que l'on évoque avec succès des personnages connus, et qu'on leur fasse tenir un langage en parfait accord avec leur caractère. En présence

Digitized by Google

de ces *médiums* qui parlent ainsi ou qui écrivent sous la direction prétendue des Esprits, qui prêtent des discours à Mirabeau, des vers à Racine ou à lord Byron, je ne saurais admirer qu'une chose, la complaisante crédulité du public qui consent à s'émerveiller.

S'il n'y avait pas autre chose dans les nouveaux phénomènes, j'aurais eu grand tort d'établir longuement de graves principes critiques. L'embarras ne serait pas grand; on laisserait ceux qui prennent plaisir s'amuser à ce triste jeu, et l'on passerait outre sans s'en inquiéter davantage. Mais voici des faits qui présentent plus de difficultés.

Je commence par ceux qui ne semblent pouvoir s'expliquer que par les erreurs du témoignage.

Non contents des coups ordinaires, les Américains nous parlent quelquefois de bruits si violents qu'ils se sont fait entendre à la distance d'un ou deux milles! où est la preuve d'un pareil phénomène? Certes elle doit être aisée à fournir. Un bruit entendu par les personnes éloignées de deux milles a pour les personnes placées beaucoup plus près une intensité épouvantable; dans toutes les maisons, dans toutes sans exception, chacun a dû sauter sur sa chaise, les enfants endormis ont dû s'éveiller en sursaut, la population a dû se précipiter aux portes, on a dû s'informer partout de l'explosion; enfin l'événement a dû être universellement connu à la même minute. Je n'ajoute pas que les vitres de l'appartement où le bruit s'est produit ont dû être brisées; cela va sans dire. Je me contente de demander comment il se fait qu'on ose nous parler de bruits entendus à deux milles de distance, lorsqu'on ne

Digitized by Google

daigne pas joindre à une pareille assertion les résultats d'une enquête bien facile et presque inévitable en pareil cas, d'une enquête qui s'est faite sans doute toute seule, qui n'a pas pu ne pas se faire, pour peu que l'assertion ne soit pas un spécimen des erreurs monstrueuses auxquelles s'abandonne le témoignage.

Ce n'est assurément pas la seule. Les livres et les journaux américains font mention d'hommes transportés d'un bout d'une chambre à l'autre, enlevés et suspendus en l'air; de mains sans corps qui se laissent voir et sentir, ou bien qui apposent sans qu'on les voie la signature de personnes décédées; de plumes qui se meuvent toutes seules sur le papier! Ici encore j'ai le droit de demander des preuves et de m'étonner qu'on n'en apporte pas de très-nombreuses et de très-catégoriques. Qu'y a-t-il de plus facile à constater que le transport d'un homme à travers les airs? Mais ces merveilles-là s'opèrent à huis clos, et les circonstances précises n'en sont pas mises sous les yeux du public; on les raconte avec grand fracas, mais peu de gens ont l'heur de les contempler directement. Elles ont même quelque peine à passer du nouveau monde dans l'ancien, et j'ai vainement cherché parmi les nombreux récits de nos hauts faits européens, un seul voyage aérien opéré chez nous, depuis que nous nous occupons de tables parlantes.

Il est des assertions auxquelles il faut opposer nettement le principe des erreurs du témoignage en matière de surnaturel. Quand le juge Edmonds nous montre le fluide odyle qui saisit une plume, la trempe dans l'encrier, la promène sur une feuille de papier, et, tout tranquillement, y trace des sentences en hébreu, en

Digitized by Google

sanscrit, dans des langues que les personnes présentes ont toujours ignorées, je me contente de répondre que je n'en crois pas le premier mot, parce qu'un tel prodige, s'il avait été réellement opéré, serait environné et des preuves et des garanties qui font ici tout à fait défaut. On ne nous dit pas même si la plume en question est placée ou non dans des conditions d'isolement absolu! On n'a pris aucune précaution pour prévenir l'illusion et la fraude! En vérité, si le respect que méritent les témoins nous forçait à admettre de leur part une déclaration faite dans des conditions semblables, nous n'aurions plus le droit de rejeter ou même de discuter dix mille miracles non moins attestés et par de non moins dignes témoins.

Telles sont les assertions auxquelles s'applique le principe des erreurs du témoignage. Déjà suspectes à cause de leur caractère merveilleux et de la disposition qui nous porte à perdre sur ce terrain-là notre sang-froid et nos facultés d'observation, elles le sont encore à cause de l'absence complète de garanties dans l'opération et de précision dans le récit. Il s'agirait d'un simple fait naturel et d'une simple expérience physique, qu'un semblable exposé ne serait pas pris en considération; en effet, les expériences physiques elles-mêmes ne font foi que lorsque les précautions convenables ont été prises, et lorsque la description met le lecteur à même de se rendre un compte exact des procédés et des résultats.

Ici il n'en est rien, et les narrations *spiritualistes* ne deviennent explicites qu'en ce qui concerne les révélations des *médiums*. Il paraît bien que souvent la figure, la voix, la tournure, les gestes, les opinions des

Digitized by Google

morts dont l'âme est évoquée sont rendus avec une remarquable fidélité. Mais il paraît aussi que les erreurs abondent, erreurs de temps, de lieux et de faits. Il est d'ailleurs aisé de comprendre qu'au moyen de la pénétration des pensées, le *médium* puisse saisir l'image telle qu'elle est dans la pensée de l'interrogateur.

Quant aux prédictions, en attendant qu'on en publie une série, ayant date certaine et dont nous soyons en mesure de constater l'accomplissement, il me sera permis de supposer que tout se borne à des prévisions aidées quelquefois par les avertissements du sens interne.

C'est au moyen de ce sens que les *médiums* comme les somnambules pressentent des crises, indiquent des traitements, forment sur l'avenir des conjectures plausibles. C'est par lui qu'ils répondent aux questions même mentales qui leur sont adressées.

Nous voici entrés en plein dans l'application du second principe: l'action fluidique, ai-je dit, rend compte d'un grand nombre de phénomènes qu'on voudrait attribuer aux Esprits. Je vais en donner encore quelques exemples, tout en priant le lecteur de ne pas oublier que mes réserves au sujet du témoignage s'appliquent à tous les récits sans exception, et que ceux qui comportent l'explication empruntée au fluide nerveux ne sont pas plus à l'abri que d'autres des exagérations ou des erreurs.

Quelle déduction faudrait-il faire subir aux comptes rendus américains qui nous parlent de coups frappés, de bruits stridents, de murailles qui grondent, de parquets qui résonnent? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est que rien ne nous force à chercher chez les Esprits la

Digitized by Google

cause des phénomènes de ce genre qui peuvent être réels. L'agent physique qui soulève une table sans qu'on la touche est bien capable de produire un son. Si le son est produit, il n'est pas difficile de comprendre qu'il obéisse à la pensée, qu'il batte une marche, qu'il suive le rhythme des airs chantés, qu'il imite le bruit de la navette, de la scie, de la pluie ou de la mer, qu'il fasse en un mot ce que fait la table elle-même lorsqu'elle exécute à volonté une valse ou un menuet.

Entre l'action fluidique et les mouvements imprimés aux différents meubles, le rapport est encore plus évident. Ceux qui ont assisté aux expériences des tables tournantes comprendront sans peine qu'au commandement de *médiums* qui disposent peut-être d'une puissance supérieure, des corps inertes s'ébranlent, changent de place, prennent et conservent une position inclinée. M. Rogers parle d'une table qui s'avance sur les expérimentateurs et qui les repousse avec une telle force qu'ils luttent en vain contre le pouvoir invisible qui l'anime; il ajoute que, pressée sous les mains d'un cercle de personnes, elle s'élève en l'air et y flotte quelques secondes. Je ne saurais m'étonner de tels résultats. Vingt fois, lorsque la table était bien animée, nous avons éprouvé la vigueur du fluide qui l'entraînait, et je suis persuadé que, si nous avions eu affaire à un guéridon léger, nous l'aurions aisément enlevé alors en nous procurant l'illusion d'une suspension *de quelques secondes.*

Cette observation s'applique à une partie des faits curieux que rapporte M. Benezet dans son livre intitulé *les Tables tournantes et le Panthéisme.*

Son guéridon se met à la recherche des pièces d'ar-

Digitized by Google

gent qu'on a cachées dans un coin de l'appartement, et il finit par adopter la bonne direction, même quand on a bandé les yeux des opérateurs ! qu'est-ce à dire ? Un Esprit conduit-il ce pauvre meuble ? Non, il obéit comme toujours à l'impulsion fluidique que lui imprime la volonté humaine, volonté qu'éclairent probablement certains indices et peut-être aussi la pénétration des pensées, car il y a dans l'appartement plusieurs personnes qui savent où les pièces d'argent sont cachées.

Le guéridon se déclare Esprit ; il annonce qu'il est l'âme d'un des parents de M. Benezet ; il épèle à cet effet son nom, lettre après lettre : B-e-n-e-z-e-t ; puis il commet la faute de déclarer qu'il appartient à la branche maternelle, oubliant que cette branche porte un autre nom ! Autant de réponses, autant d'échos des pensées qui naissaient naturellement dans la tête des opérateurs, de leurs conjectures, de leurs étourderies. L'action fluidique suffit encore.

Elle suffit pour expliquer le succès et aussi les erreurs du guéridon sommé de reproduire un chiffre qui a été écrit sur un morceau de papier, mais qui n'a été communiqué à aucun des membres de la chaîne. Comme il ne s'agit de rien moins que d'une pénétration de pensée, il est naturel que l'on ne réussisse pas toujours.

La pénétration des pensées donne le mot de plusieurs divinations prétendues. La table indiquera l'heure qu'il est, mon âge, le nombre des pièces de monnaie que contient ma bourse ; à une condition toutefois, c'est que je connaîtrai ce nombre. Quand personne ne le connaît ni dans la chaîne ni en dehors, l'erreur

Digitized by Google

est certaine et l'on n'a plus d'autres chances que celles fournies par les coïncidences, ou aussi par un calcul assez simple de probabilité. Si la table de M. Benezet donne des renseignements sur certaines lettres enfermées dans une malle, il ne faut pas oublier qu'un des témoins de l'expérience les avait lues.

Enfin le même guéridon se livre à des exercices violents qui excitent la plus vive surprise et qui ne dépassent cependant pas la limite des effets connus ou concevables de l'action fluidique: « J'ai vu, dit M. Benezet, ce guéridon s'élever sous la pression des mains, et ne plus toucher le sol! Dans les premiers jours de ce phénomène nouveau, il avait besoin pour perdre terre de s'appuyer contre le mur ou contre quelqu'un de nous. Je l'ai vu plusieurs fois grimper par petites secousses le long de ma poitrine et s'y arrêter quelques instants pour retomber avec fracas. Plus tard, il bondissait en quelque sorte sous nos doigts, cherchant à atteindre les objets que nous lui présentions à une certaine hauteur. Un soir, les croisées étant ouvertes à cause de la chaleur, un papillon de nuit entra dans le salon pendant que nous faisions la conversation avec l'Esprit. Attrape ce papillon, lui dit quelqu'un. Le guéridon se mit aussitôt à gambader à droite, à gauche, suivant exactement tous les mouvements du papillon et sautant parfois pour l'atteindre.... Il en vint au point de se soutenir deux ou trois minutes en l'air, se détachant de la main et s'y rattachant, donnant de petits coups sur nos doigts comme pour nous caresser. » A part ce dernier fait qu'il faut réduire à ses vraies proportions et qui néanmoins indique avec certitude l'action fluidique, le reste est tellement élémentaire que la simple

Digitized by Google

pression musculaire parviendrait à l'accomplir dans un moment d'entrain et de vive excitation. Oui, on parviendrait, j'en suis sûr, à maintenir un guéridon en l'air en l'appuyant contre un mur, à le faire grimper par petites secousses contre la poitrine des opérateurs, sauf à le laisser retomber ensuite avec fracas ; on parviendrait à l'enlever au moyen de la contraction de tous les doigts collés au meuble par leur transpiration et à le faire faire bondir à la poursuite d'un papillon.

Une autre fois ce phénomène se produisit avec plus d'éclat encore. On venait d'interroger l'Esprit. Il avait donné son signalement, cornes, fourche à deux pointes; il avait même pris l'engagement un peu présomptueux de se montrer sous une forme visible, sous la forme d'une vieille tante. On s'était empressé d'emporter les bougies pour favoriser cette apparition qui ne pouvait pas s'arranger de trop de clarté. « Aussitôt, dit M. Benezet, le guéridon entra dans un véritable accès de fureur, s'agitant en tous sens, frappant vigoureusement le parquet. Puis il se leva en l'air et parcourut plusieurs fois le salon sans toucher à terre, distribuant des coups de pied à droite et à gauche. Comme on aurait pu, dans l'obscurité, soutenir le guéridon et le faire marcher, je m'approchai à plusieurs reprises pour juger par moi-même de la réalité de ses mouvements, et je déclare qu'il suffisait de son attouchement pour comprendre qu'avec une main on lui donnait l'impulsion. Pour moi, j'en étais très-convaincu. Un jeune homme, étranger à la maison mais que je connais assez particulièrement pour ne pas douter de sa parole, dont l'âge et le bon sens excluent d'ailleurs toute idée d'hallucination ou de peur, m'a affirmé que le guéridon

Digitized by Google

l'avait poussé dans le coin du salon et l'avait assez fortement serré au cou contre le mur, sans lui faire mal cependant. Dans cette situation, il s'assura, en passant les trois pieds en revue, que personne ne le soutenait et que les époux L.... avaient seulement une main dessus.»

Si j'ai reproduit le récit de M. Benezet, ce n'est pas que je me porte garant de tout ce qui a pu se passer chez lui pendant cette scène nocturne; j'affirme seulement, qu'à supposer les choses telles qu'il les rapporte, je n'y verrais rien qui ne rentrât dans l'explication naturelle: après avoir donné des réponses qui étaient le reflet exact de la pensée des assistants, le guéridon s'est livré sous leurs doigts aux évolutions les plus emportées; l'impulsion ou l'attraction fluidique ont facilité à plusieurs reprises son complet enlèvement. Je ne saurais en être très-surpris.

Les spiritualistes américains citent dans leur pétition au congrès d'autres faits qui n'étonneront pas davantage le lecteur habitué à rencontrer des phénomènes analogues partout où se manifeste avec force l'action du fluide nerveux. Il arrive que les fonctions du corps sont suspendues, que la sensibilité cesse, que la respiration s'interrompt, que les membres deviennent froids et rigides. Les annales de la sorcellerie, de la possession, et sans remonter si haut, celles du magnétisme, sont remplies d'accidents semblables. Je n'ai pas à m'y arrêter désormais, non plus qu'à la clairvoyance extraordinaire dont sont doués les *médiums* et aux connaissances diverses que leur procure la pénétration des pensées. Nous reconnaissons là les effets bien constatés du fluide ou de l'agent physique quelconque avec lequel nous nous sommes rencontrés dans

Digitized by Google

les cloîtres du moyen âge, chez les magiciens de l'Inde et de l'Égypte, au milieu des prophètes cévénols, des convulsionnaires de Saint-Médard, et des adeptes du magnétisme.

Voilà pour le fluide; passons maintenant à la fraude. S'il est absurde de la considérer comme l'explication universelle, il serait non moins absurde de ne pas en tenir grand compte. A côté des nombreux *médiums* qu'entoure une juste considération, sont venus se placer des charlatans qui exploitent le *spiritualisme*. Et ce n'est pas tout : à côté des *médiums* sincères et des charlatans sont venus se placer les mystificateurs dont il est aisé de deviner la main dans certains détails et qui paraissent avoir singulièrement aidé (en France surtout) aux malices des démons. Je vais indiquer quelques faits qui peuvent être imputés à la fraude, en Amérique d'abord, puis en Angleterre, et enfin chez nous.

J'avouerai en premier lieu que la source même des manifestations spirituelles ne me semble pas entièrement pure. Sans porter contre les demoiselles Fox une accusation de mauvaise foi qui serait probablement injuste, je ne peux m'empêcher de soupçonner chez elles quelque chose de ce génie inventif qui existe assez souvent chez les jeunes filles les plus loyales, et qui les pousse parfois à perfectionner les phénomènes naturels. On a voulu faire une généalogie aux *knockings* de la famille Fox, on a parlé des bruits entendus dans la même maison d'Hydesville par la famille Weckmann qui l'occupait auparavant; mais ces bruits rentrent, dit-on, dans la catégorie bien connue des coups frappés aux portes par des enfants qui s'enfuient aussitôt. Les demoiselles Fox, préoccupées par le souvenir

Digitized by Google

seule en jeu. Faisons plus ou moins grande chez elles la part de l'entraînement, de l'exagération, de la mise en scène, des vues systématiques qui se sont approprié le nouveau phénomène, nous n'empêcherons pas qu'il ne repose sur un fait positif trouvé par les demoiselles Fox, ou plutôt retrouvé par elles, car il avait marqué tous les siècles de l'histoire des explosions éclatantes qui démontrent son existence.

La sincérité m'imposait le devoir de reconnaître quelques traces probables d'arrangement, sinon de fraude, à l'origine même des prodiges actuels. Plus tard, ce n'est plus un simple soupçon ; il est impossible de ne pas sentir que le charlatanisme et l'esprit de parti ont trop souvent joué un des principaux rôles ; certaines merveilles ne peuvent avoir été inventées que par eux. On ne se contente plus de coups plus ou moins retentissants, on tient à montrer sur le bois des empreintes telles que les produirait le choc d'un corps dur ! On ne se contente plus de mouvements fluidiquement imprimés à la matière inerte, on imagine des mains invisibles qui viennent tracer des caractères sur des feuilles de papier ! On ne se contente plus de la pénétration des pensées ; on prétend retrouver l'écriture des personnes décédées, et leur signature, et les détails les plus secrets de leur vie !

Ceci est un vaste champ ouvert à la fraude et aux illusions. L'essentiel était de réussir une fois auprès d'un homme important ; le reste devait couler de source. Chez un peuple aussi disposé aux engouements, qui, avec une grande indépendance sur certains sujets, est aussi complétement asservi aux modes régnantes et suit si docilement les traces de ses *lions*, il ne fallait que se

Digitized by Google

procurer un ou deux personnages propres à donner le branle. Ainsi a-t-on fait. — M. Simons, magistrat très-estimé, vient de perdre son fils; on lui présente une lettre que l'Esprit a semblé écrire devant lui sans le secours d'aucune main et qui le confond par l'imitation parfaite de l'écriture, par les incorrections de style, et surtout par quelques fautes d'orthographe habituelles de son enfant. — M. Edmonds est un des hommes les plus considérés des États-Unis; on multiplie autour de lui les manifestations décisives; une voix invisible lui annonce ensuite qu'il va devenir *médium*, et en effet il prend rang à la tête des spiritualistes américains.

Il valait bien la peine de se procurer quelques renseignements sur l'orthographe du jeune Simons et sur la famille de M. Edmonds; car en attachant à la nouvelle doctrine des personnes de cette valeur, on s'assurait la crédulité complaisante de plusieurs milliers d'autres personnes. Que de pères auront *reconnu* l'écriture de leurs fils, parce que M. Simons avait reconnu celle du sien!

Et bûcherons de perdre leur cognée.

Bien des gens se seraient crus déshonorés s'ils n'avaient emboîté le pas à la suite des hommes supérieurs. Cela a plus contribué qu'on ne l'imagine au triomphe des Esprits; et ce qui n'y a pas peu contribué non plus, c'est la parfaite confiance que la puissance de la vérité inspire au peuple américain; persuadé qu'en définitive les erreurs finiront par succomber, il ne les laisse pas seulement se produire librement, ce qui est juste, mais se produire sans contradiction sérieuse, ce qui

Digitized by Google

est dangereux. La vérité sera la plus forte, d'accord; mais quand? mais comment? voilà la question. Elle est longue, la liste des mensonges qui ont duré. Dans le sentiment de leur force, les Anglo-Saxons du nouveau monde ne s'inquiètent pas de si peu; le *spiritualisme* ne les effraye pas plus que les mormons, et ceux même qui détestent le plus ces deux inventions se croient rarement tenus de les combattre avec vigueur et persévérance. Il y a eu aux États-Unis des protestations contre les Esprits, surtout contre leurs révélations antichrétiennes; l'étude approfondie du sujet n'y a guère été abordée.

Devant une telle étude, devant l'enquête énergiquement poursuivie, dont les chrétiens auraient dû prendre l'initiative, on aurait vu tomber tous les faits qui dépassent les limites de l'action fluidique : les hommes suspendus en l'air, les mains surhumaines et glacées, les lettres écrites par des plumes abandonnées à elles-mêmes, les révélations fournies sur les ancêtres morts, les fantômes installés dans les maisons et couverts de tapis enlevés un peu partout.

Ce qui me porte à supposer que les prodiges américains proviennent quelquefois de la fourberie de certains *médiums*, c'est que leur fourberie a été effectivement constatée en Angleterre et qu'elle y a nui non-seulement à la propagation des tables parlantes, mais aussi à celle des tables tournantes, bien innocentes cependant de semblables méfaits. Il suffira de rappeler les expériences de M. Lewes, telles qu'elles ont été racontées par le *Quarterly Review*.

Une dame dont j'aime mieux ne pas reproduire le nom, figurait à la tête des *médiums* les plus accrédités

Digitized by Google

de Londres; on venait la consulter de toutes parts. Au moyen d'une aiguille et d'un cadran, elle répondait aux questions qui lui étaient mentalement posées; lettre après lettre, le nom que vous pensiez se formait sous vos yeux, la solution que vous réclamiez vous était fournie. Or il paraît que la dame dont il s'agit n'était pas même un de ces *médiums* lucides que la pénétration des pensées met en mesure d'accomplir de soit-disant miracles. Son succès était uniquement fondé sur l'observation des physionomies. Elle devinait ainsi les lettres auxquelles il fallait s'arrêter. — M. Lewes soupçonna la chose; en conséquence il s'amusa à écrire d'avance ses questions, qu'il communiqua à diverses personnes, puis il s'attacha à donner, par l'expression de sa figure, des indications de nature à égarer Mme***. Le résultat fut que l'aiguille ne dit ce jour-là que des sottises. Une seule fois elle répondit juste; la dernière question de M. Lewes était ainsi conçue : « Mme *** est-elle un imposteur? » Les lettres *y*, *e*, *s* furent successivement indiquées sur le cadran.

Il convient d'ajouter que l'essai de M. Lewes a été maintes fois renouvelé avec un égal succès. Les personnes très-impressionnables et dont la pensée se trahit au dehors recevaient toujours des réponses excellentes; celles qui étaient maîtresses d'elles-mêmes entraînaient régulièrement l'Esprit à déraisonner.

Je ne sais ce qu'ont été en France les fraudes proprement dites provenant des *médiums* salariés. La rencontre des dupes et des charlatans n'est ni un fait très-nouveau ni un fait très-intéressant à étudier. J'aime bien mieux entrer sous le toit d'une famille honorable et m'informer de ce qui s'y passe. Là point de

Digitized by Google

charlatans sans doute et point d'exploitation intéressée des prodiges ; et cependant, on l'aperçoit à première vue, tout n'y est pas de bon aloi ; dès que les superstitions sont en jeu, il naît chez les plus loyaux et chez les plus intelligents une sorte de complaisance involontaire pour le surnaturel, une disposition à l'exagération, à l'acceptation sans examen sérieux, un parti pris, un besoin de justifier ce qu'on a déjà vu en voyant encore beaucoup plus, un entraînement en un mot qui est celui des fraudes pieuses. Et si par malheur il se trouve alors dans la maison un domestique, un ami, qui soient en veine de plaisanterie, qui ne se fassent pas scrupule de servir les gens selon leur goût et de procurer ainsi des émotions et de bonnes histoires au voisinage, on assiste à des scènes véritablement incroyables. C'est la réflexion que j'ai faite en parcourant le récit de M. Benezet ; ce que j'en ai cité plus haut comporte une explication physique, ce que je vais indiquer maintenant ne semble pouvoir s'expliquer que par les mauvaises plaisanteries d'un mystificateur.

Persuadé qu'il avait affaire à des démons, M. Bénezet avait adopté le seul parti à prendre avec une pareille conviction, il avait décidé que ni lui ni les siens ne prendraient part désormais à aucune expérience. « Les époux L..., à qui je fis part de mes impressions, prirent, dit-il, une résolution semblable.... Trois jours se passèrent ainsi. »

Mais des coups frappés aux cloisons, sous la table, partout, vinrent bientôt attirer leur attention. « Ils étaient assis le soir, vers les onze heures, auprès de leur petit guéridon et lisaient. Madame L.... avait mis

Digitized by Google

de l'eau bénite à sa portée, espérant se préserver ainsi de toute frayeur nocturne. Ils étaient là depuis deux heures, lorsque les mêmes coups se firent entendre de nouveau; et comme ils avaient surtout lieu sous la chaise où se trouvait madame L..., celle-ci trempa ses doigts dans l'eau bénite et les secoua sous sa chaise. Sa main fut aussitôt saisie et mordue au-dessous de la deuxième phalange du pouce et elle eut de la peine à la retirer. Son mari ne comprenait pas d'abord la cause des cris qu'elle poussait; mais il fut bien plus surpris en voyant sur la chair rouge et enflée l'empreinte d'une double rangée de dents. »

Madame L.... n'était pas encore remise de son émotion, qu'elle poussa de nouveaux cris et tomba en syncope. L'épaule droite avait été frappée. Il y eut encore plus tard d'autres coups et morsures, et le lendemain on en apercevait les traces. Recueillis dans la maison de M. Benezet où ils espéraient échapper à ces persécutions, M. et Mme L.... eurent le chagrin d'y importer le régime des bruits nocturnes qui empêchaient parfois tout sommeil. Mais ils n'étaient qu'au commencement de leurs tribulations.

« Le dimanche suivant fut signalé par une manifestation d'une autre espèce. Les époux L.... étaient assis dans leur chambre à une heure de l'après-midi, et comme la chaleur était grande, ils s'assoupirent pendant quelques minutes. A son réveil, madame L.... ne retrouva plus le peigne qui relevait ses cheveux. On le chercha vainement dans tous les coins de la chambre, dans tous les tiroirs; mais après avoir renoncé à toute recherche, ils le virent sur le fauteuil qu'ils avaient inutilement retourné en tous sens. Le lendemain,

Digitized by Google

lundi, fut signalé par des accidents nombreux et variés. M. L.... avait, selon sa coutume, placé sa montre sur une table de nuit à côté de son lit. Il la regarda le matin pour voir l'heure et s'habilla; mais quand il voulut la prendre pour sortir, il ne la trouva plus. Après de minutieuses recherches, la montre fut trouvée au fond du lit, sous le matelas. En rentrant chez lui, M. L.... la posa sur la table devant laquelle il s'assit pour travailler; à huit heures il se disposait à partir, mais.... la montre où il venait de voir l'heure n'y était plus. Il appela sa femme pour lui faire part de ce nouvel incident. Tout à coup celle-ci pousse un cri, elle sentait quelque chose de froid passer sous sa robe; c'était la montre qui avait glissé sur le dos et s'était arrêté à la ceinture..., d'où elle remonta sous le bras. Après l'avoir bien consolidée dans son gousset, M. L..., alla prendre deux livres qu'il avait laissés sur cette même table. Hélas! ils s'étaient enfuis à leur tour. Il fit tomber l'un de ces livres d'une robe qu'il froissa en passant, l'autre ne fut retrouvé que le soir dans les rayons de la bibliothèque. »

Jusque-là on pourrait soupçonner que M. ou Mme L..., plongés par leurs émotions prolongées dans une sorte de somnambulisme éveillé, sont eux-mêmes les auteurs involontaires des malices dont ils s'étonnent ensuite, absolument comme ce pêcheur somnambule qui allait chaque nuit mettre en liberté les poissons qu'il avait pris le jour, et qui chaque matin se désolait de leur disparition. Mais voici venir des plaisanteries d'un goût équivoque et qui sentent leur mystificateur d'une lieue.

Je passe celle de la tasse au milieu de laquelle était plantée une carotte; il est des détails que je ne veux pas

Digitized by Google

reproduire. Arrivons à celle des espièglerie du soi-disant Esprit qui a eu le plus de durée et d'éclat.

« Au bout de quelques heures, ils trouvèrent à la même place (celle où avait été la tasse) un grand cornet de dragées qu'ils vinrent me montrer immédiatement. Il y en avait de toutes les formes et de toutes les couleurs. J'y remarquai des fèves, des pois, des haricots, des glands, des noisettes, etc.... Les époux L.... avaient accepté avec empressement une place à ma table jusqu'à ce que ces manifestations eussent cessé. Pendant le dîner, on parla naturellement du paquet de dragées qui était devant nous, mais auquel personne n'osait toucher.... Plusieurs personnes, et notamment deux ecclésiastiques qui vinrent voir les dragées pendant que nous étions encore à dîner, conseillèrent à Mme L.... de visiter les confiseurs et marchands de dragées de la ville pour voir s'ils en avaient de pareilles. La proposition fut acceptée. »

Vous croyez peut-être qu'on va procéder réellement à une enquête aussi naturelle, aussi nécessaire, et qui doit amener la découverte probable de l'auteur de ces aventures! Eh bien! non. A peine s'est-on mis en route que Mme L.... se plaint du poids extraordinaire que le cornet vient d'acquérir dans sa poche. En arrivant chez le confiseur, la poche était vide, et les recherches sont abandonnées!

« Dans la même soirée, dit M. Benezet, les époux L.... rentrant dans leur appartement virent quelques dragées sur une table, puis sur les chaises, sur le lit, par terre; et, à mesure qu'ils les ramassaient, ils en trouvaient d'autres à l'endroit même où ils venaient de les prendre. Ce n'est pas tout : l'un d'eux fit remarquer qu'il n'y

Digitized by Google

avait pas de fèves dans le cornet comme le matin, et aussitôt ils virent une poignée de fèves sur la table. Il n'y a pas de haricots, dit l'autre ; des haricots parurent sur le lit. Quand ils descendirent, ils en rencontrèrent sur tous les degrés de l'escalier et il en tomba quelques-uns sur la terre. »

Ici M. Benezet fait observer, avec sa bonne foi ordinaire, que les personnes qui eurent le courage de goûter ces bonbons les trouvèrent délicieux, et il reconnaît qu'on en fabrique d'absolument semblables dans la ville où se passait tout cela. Par conséquent, le démon, si c'était lui qui prodiguait ainsi les dragées, s'était épargné les frais de fabrication. Il avait volé la marchandise toute préparée chez les confiseurs ! Mais achevons.

« Le jeu des dragées continua encore plusieurs jours, mais à d'assez longs intervalles et à petites quantités. Il en tomba même dans ma maison, sur la tête de ma mère et sur celle de ma femme. Un jour que les époux L.... étaient avec ma mère, ma femme et plusieurs de mes enfants dans la chambre que je leur avais cédée, un bonbon parut tout à coup sur la table ; il avait la forme d'une fève. Il fut convenu qu'on n'y toucherait pas, car on était las des prévenances de l'Esprit et l'on voulait essayer de les faire cesser en les méprisant. Après quelques minutes, la fève s'envola, à la grande satisfaction de tous. Ils n'y pensaient déjà plus, lorsqu'ils la virent non pas tomber, mais descendre lentement du plafond ! Un jeune enfant qui était là courut la ramasser et la rejeta aussitôt en s'écriant : O le sale ! On l'examina ; elle était gluante, comme si elle venait d'être sucée. »

Digitized by Google

Je m'arrête, car je craindrais de fatiguer le lecteur en rapportant tout : le chapeau de M. L.... qui passe lentement dans une chambre voisine, où on le retrouve entouré d'un ruban et orné de plusieurs plumes d'oie ; les souliers qui disparaissent à leur tour et qui reparaissent ; les pommes de terre, les oignons, les fruits et jusqu'aux couteaux de cuisine qui viennent tomber près de lui ; sa femme cousue dans ses draps de lit et les mains attachées avec des fils de soie ; son paletot décoré par derrière d'un paquet de rubans. Décidément l'Esprit tombait dans la grosse farce.

J'ai dû rapporter avec quelque détail cette histoire, parce que les Esprits n'ont rien fait de plus curieux chez nous, et aussi parce que nous touchons du doigt ici l'origine de beaucoup de faits qui ne rentrent décidément pas dans l'explication naturelle. Nous y voyons de quelle manière la mystification, la fraude, ou la manie de faire événement viennent s'ajuster sur un fond vrai de phénomènes fluidiques. Nous y voyons aussi à quel point est poussé l'oubli des plus simples précautions et de la plus simple critique, dès que le surnaturel est en jeu. L'abandon de l'enquête relative aux bonbons est un fait à peine croyable. La même crédulité empressée se retrouve dans tous les détails ; ainsi M. L..., étant bombardé un jour de gros sous rouillés, et ayant même vu tomber *trois ou quatre fois* devant lui des pièces d'un ou deux francs (nous avons déjà remarqué que son Esprit est économe, et que, somme toute, il avait soin de ménager ses bonbons même volés), il ramassa une de ces pièces et la donna à un pauvre en sortant. « Quand il rentra, ajoute M. Benezet, une pièce tomba à ses pieds : *c'était la*

Digitized by Google

même. » La même ? Qu'en savez-vous ? L'avait-on marquée ? Les pièces d'un franc ne se ressemblent-elles pas ?

Mais je ne veux pas pousser plus loin un examen assurément superflu. Les anecdotes du genre de celle que j'ai rapportée abondent et abonderont de plus en plus, pour peu que la croyance au surnaturel apocryphe continue à gagner du terrain. Lisez, par exemple, la lettre écrite, le 6 avril dernier, par M. l'abbé D..., du diocèse de Versailles. Voici ce qu'il raconte très-gravement :

M. Ch..., nourrisseur à Vaugirard, ayant perdu sa fille, on commença à entendre toutes les nuits, dans la chambre de la défunte, un bruit semblable à celui d'un sac de noisettes qu'on vide sur le plancher. Puis il arriva que Mme R..., nièce de M. l'abbé, qui était dans la maison en qualité de femme de confiance, entendit un matin, vers huit heures, comme le ronflement d'un soufflet de maréchal. Au même instant elle fut enveloppée d'une buée brûlante et frappée dans le dos. Une tache de forme circulaire et grande comme une pièce de cinq francs est restée empreinte sur les vêtements. A quelque temps de là, grand vacarme dans la cour. Les quatre cents poules s'épouvantent, et plusieurs tombent dans le puits ; ce désordre frappe l'épicier voisin. Une autre fois, Mme R.... est victime de plusieurs espiègleries : son ouvrage lui est enlevé des mains, le chandelier est renversé, il reste suspendu la base en haut et la chandelle en bas, et ainsi de suite.

Vous serez peut-être étonné de ne voir figurer en rien dans tout ceci M. Ch..., le maître de cette maison si étrangement et si persévéramment bouleversée ?

Digitized by Google

Voici la réponse : M. Ch.... *n'a rien vu lui-même*, attendu qu'il est absent de sa maison une partie de la journée à cause de son commerce (et qu'il n'est probablement pas curieux). « Du reste, il a la meilleure opinion de la vertu, de la sincérité et du calme de Mme R..., et il la croit incapable d'avoir inventé. » (*La Table parlante*, 34.)

N'allons pas croire que notre époque ait le monopole de ces merveilles; les Esprits n'ont pas attendu si longtemps pour frapper aux cloisons et mettre le mobilier sens dessus dessous. Tout le monde connaît la fameuse aventure de Saint-Maur qui, sous Louis XIV, fit tant de bruit à la ville et à la cour. J'emprunte quelques détails au père Lebrun (*Histoire des pratiques superstitieuses*, IV, 382 à 393) :

« M. de S., à qui l'aventure est arrivée, est un jeune homme..., Il avait entendu plusieurs fois, étant couché, donner de grands coups à sa porte, sans que sa servante, qui y courait aussitôt, y trouvât personne, et tirer les rideaux de son lit, quoiqu'il n'y eût que lui dans la chambre.... Il fut réveillé en sursaut par une secousse telle que pouvait être celle d'un bateau qui échouerait contre l'arche d'un pont. Il en fut si ému qu'il appela ses domestiques; et lorsqu'ils eurent apporté de la lumière, il fut étrangement surpris de voir son lit déplacé au moins de quatre pieds, et connut que le choc qu'il avait senti était celui qu'avait fait son lit contre la muraille. Ses gens l'ayant replacé virent, avec autant d'étonnement que de frayeur, tous les rideaux s'ouvrir en même temps et le lit courir vers la cheminée.... Il fit encore le même manége jusqu'à deux fois, en présence de ses gens, qui tenaient les quenouilles du

Digitized by Google

lit pour l'empêcher de se déplacer. Enfin, étant obligé de quitter la partie, il alla se promener jusqu'au dîner, après lequel, ayant essayé de se reposer et son lit ayant encore par deux fois changé de place, il envoya quérir un homme qui loge dans la même maison, tant pour se rassurer avec lui que pour le rendre témoin d'un fait si surprenant; mais la secousse qui se passa devant cet homme fut si violente, que le pied gauche du chevet du lit en fut cassé.... Ce bruit s'étant répandu aussitôt et étant venu aux oreilles d'un très-grand prince qui venait d'arriver à Saint-Maur, Son Altesse fut curieuse de s'en éclaircir. »

Ce n'était pas chose aisée. M. de S. était entré en relations directes avec l'Esprit. Celui-ci, moins brutal désormais, se contentait de le bercer pendant la nuit et de faciliter ainsi son sommeil. Il faisait bien un peu de bruit dans la cuisine, et ne résistait pas à la tentation de tirer le verrou quand M. de S. était dans son cabinet; mais il n'y avait pas grand mal à cela.

Les entretiens avec l'Esprit faillirent avoir des conséquences plus fâcheuses. Un jour M. de S. reçut l'ordre de faire une certaine chose pour l'exécution de laquelle l'Esprit lui donnait quatorze jours. Il fut si effrayé qu'il tomba évanoui. L'Esprit ne fit pas parler de lui pendant deux semaines; mais, au moment fixé, on entendit de nouveau plusieurs coups contre la muraille et un choc épouvantable contre la fenêtre. Ce furent les adieux de l'Esprit; on n'en a plus entendu parler, ce qui n'empêcha pas les curieux d'affluer à Saint-Maur pendant quelque temps.

Le père Lebrun se montre fort sceptique à l'égard du prodige, et fait remonter sans façon ses soupçons à

Digitized by Google

M. de S. lui-même : « Représentons-nous, écrit-il, un lit sous les pieds duquel il y a des roulettes, et une personne dont l'imagination est frappée ou qui a envie de se réjouir en effrayant ses domestiques, qui est couchée dessus et s'agite beaucoup en se plaignant qu'elle est tourmentée : est-il surprenant qu'on voie remuer ce lit, surtout le plancher de la chambre étant ciré? Mais, dit-on, il y a des témoins qui ont même fait des efforts inutiles pour empêcher le mouvement! Qui sont ces témoins? Deux sont des jeunes gens aux gages du patient, auxquels la frayeur causait un tremblement universel et qui n'étaient pas capables d'examiner les ressorts secrets qui causaient ce mouvement, et l'autre qu'on peut regarder comme le plus considérable a dit depuis à plusieurs personnes qu'il voudrait pour dix pistoles n'avoir pas assuré qu'il avait vu le lit remuer tout seul. »

Notre auteur n'a pas de peine à rendre compte de la voix (que M. de S. a seul entendue) et des coups toujours frappés dans son voisinage. Il montre qu'après avoir commencé peut-être par une plaisanterie, il a été entraîné à continuer pour soutenir son dire. Il rapporte enfin le jugement que M. de S. le père, homme d'un mérite distingué, a porté sur l'aventure de son fils : « Lorsqu'il en apprit à Paris les circonstances par une lettre de son épouse, qui était à Saint-Maur, il dit à plusieurs personnes qu'il était persuadé que l'Esprit qui agissait en cette occasion était celui de son fils et de sa femme. »

Ou je me trompe fort, ou j'ai réussi à restreindre déjà le domaine du surnaturel dans les nouveaux phénomènes; entre les erreurs du témoignage, l'action

Digitized by Google

fluidique, et les diverses formes de la fraude, le merveilleux est allé s'amoindrissant de plus en plus. Il en reste cependant encore, et certaines musiques entendues, certaines visions ou certains attouchements attestés par un grand nombre de personnes, ne semblent pouvoir être ni complétement niés ni attribués au charlatanisme. C'est ici qu'il faut nous souvenir des hallucinations et en particulier des observations si décisives de M. Morin. S'il est parvenu, sans magie aucune et sans le secours d'aucun Esprit, à faire apparaître aux yeux de plusieurs spectateurs réunis les images dont ils étaient préoccupés, s'il est parvenu à leur faire entendre des mélodies, il n'est pas difficile de comprendre que des effets analogues aient été obtenus aux États-Unis.

La pétition que les *spiritualistes* ont adressée l'année dernière au congrès faisait mention de voix stridentes, de détonations, de sons harmonieux se produisant tantôt avec le secours des instruments, tantôt sans instrument d'aucune sorte. Dans l'une des séances destinées à opérer la première conversion, celle du juge Edmonds, la musique céleste joua son rôle : « Cette soirée, écrit M. Spicer (*Sights and Sounds*), s'acheva d'une manière ravissante, car plusieurs instruments de musique placés dans des chambres contiguës s'étant mis à jouer, séparément d'abord puis tous ensemble, soit sur la terre soit dans les airs, ce fut un concert admirable, pendant lequel la mesure fut battue comme par la main du plus habile des chefs d'orchestre. »

Le même jour la pièce où l'on se trouvait ayant été plongée dans l'obscurité, on avait vu jaillir des lumières

Digitized by Google

des différents coins de l'appartement. Dans d'autres circonstances, on a vu des formes humaines diaphanes; on a vu des plumes se dresser, se plonger dans l'encre et se promener sur le papier; on a vu des hommes transportés ou suspendus à travers les airs; on a vu l'*od* remplir méthodiquement ses fonctions, aux dépens du mobilier.

On ne s'est pas borné à voir : on a senti. Voici un extrait du livre de M. Rogers que nous fournit M. des Mousseaux (*Mœurs et Pratiques*, 314 à 316) :

« Dans les années 1849 et 1850, quelques-unes des maisons les mieux habitées de New-York furent possédées par une singulière puissance, qui paraissait s'en réserver et s'en approprier des parties entières. L'agent invisible défendait à qui que ce fût de toucher à certains objets qu'il semblait se consacrer. Aussitôt qu'un téméraire s'y essayait, un bruit strident et fort accompagnait une sorte d'éclair, et la puissance mystérieuse le frappait vigoureusement; on eût dit qu'elle le martelait de coups de poing invisibles. De temps en temps elle s'emparait des membres de la famille, et les rapprochait les uns des autres comme des gens qui cherchent à se frapper. Tout aussitôt ils recevaient à la fois des coups qu'on ne voyait aucun d'eux porter. Les femmes ne savaient plus s'embrasser entre elles sans éprouver, à l'approche de leurs bouches, comme un baiser de feu, sans se figurer sentir leurs lèvres effleurées par les lèvres d'un Esprit. Quant aux pauvres petits enfants, nul d'eux n'osait plus donner à sa mère le tendre adieu du bonsoir. En un mot, le mystérieux agent semblait déployer un esprit de malice fort remarquable. Si, par exemple, la maîtresse de céans s'exemp-

Digitized by Google

tait de respecter les règles qu'il avait établies ; si elle s'avisait de transmettre des ordres à ses domestiques au moyen d'un tube métallique communiquant avec les étages inférieurs, elle était sûre de recevoir à la face un coup assez violent pour la faire chanceler; et, tout aussitôt, un éclair railleur lui caressait le visage. »

Voilà une loi du *tabou* vigoureusement maintenue! Je n'aurai pas l'indiscrétion de demander si ces soufflets « qui font chanceler, » si ces coups de poing « qui martèlent » ont produit quelques effets physiques appréciables, s'ils ont cassé quelques nez ou meurtri quelques yeux, ce qu'ils avaient coutume de faire de mon temps au collége Louis le Grand. Je me contenterai de constater que les personnes dont on nous parle étaient dans des conditions telles, que l'hallucination devait naître d'elle-même. Quand une famille entière est aux prises avec le surnaturel, quand chacun vit dans l'attente et dans l'appréhension, quand certaines défenses passent pour avoir été promulguées, quand certains châtiments passent pour avoir été infligés, il est bien difficile qu'on puisse s'embrasser ou s'approcher du tube métallique sans croire éprouver quelque chose d'extraordinaire. L'état nerveux que font naître de telles préoccupations ne demande qu'un prétexte pour créer des monstres; du moindre bruit il fera un tonnerre, du moindre souffle il fera un choc. Essayez de tenir une réunion de gens crédules sous l'impression prolongée de récits merveilleux et terribles; que ce soit le soir, que le silence règne ensuite, qu'une crainte vague règne dans l'assemblée, et vous verrez alors quelles proportions prendra le moindre bruit!

Le terrain est préparé pour les hallucinations; encore

Digitized by Google

celles qu'on nous rapporte ici ne sont-elles rien comparées à celles qui saisissaient jadis les sorcières, les possédées, les loups-garous. Je serais presque tenté de dire que ce n'est pas la peine de s'y mettre pour si peu.

Les enfants, qui apportent dans ces rêveries plus de crédulité que les personnes âgées, s'approchent plus qu'elles du beau idéal de l'ancienne sorcellerie. Voyez le récit de M. Benezet auquel je ne me lasse pas de revenir : les enfants seuls y jouissent du bénéfice d'une hallucination complète, seuls ils contemplent certaines apparitions. Le soir où l'Esprit avait promis de se montrer « en vieille tante, » nul ne l'aperçut sous cette forme, sauf un des enfants qui portait ses regards du côté opposé au guéridon. « Il vit une vieille dame dans un coin. Il allait s'écrier : Voilà la sorcière! mais il s'arrêta craignant que ce ne fût sa grand'mère qui aurait pu entrer par la porte du balcon, et ne voulant pas l'offenser par ce propos, il alla d'abord s'assurer qu'elle était toujours dans le même lieu où il l'avait laissée auparavant; quand il revint, la vieille n'y était plus. » Quelques jours après, comme on était au plus fort des prodiges, deux des fils de M. Benezet se rendaient au petit séminaire. « Ils virent une vieille femme accoudée à la croisée de l'appartement abandonné; cette apparition se montra une seconde fois; le troisième jour elle cessa. »

C'était bien le moins que pussent éprouver ces pauvres enfants plongés jour et nuit dans un pareil milieu. Leurs visions, auxquelles personne d'autre ne participe, nous permettent de suivre en quelque sorte à la trace la formation graduelle des hallucinations.

Digitized by Google

Un nouveau trait fort voisin de celui-ci les caractérise : les sons, les lumières, les spectres, les chocs n'existent que pour les adeptes. Jamais, que je sache, les clartés subites qui se produisent dans les cercles de *spiritualistes* n'ont attiré l'attention des passants qui traversent la rue ; jamais leurs harmonies et leurs tonnerres n'ont charmé ou épouvanté le voisinage. Les assertions contraires devraient être soumises à une enquête aussi simple que sévère ; et le résultat en est facile à prévoir, puisqu'on nous parle de coups qui ont été entendus, dit-on, à deux milles de distance, et qu'on n'ajoute cependant pas que tout le monde sur le trajet, que tout le monde dans l'intérieur d'un cercle dont le rayon aurait deux milles de longueur, a tressailli au même instant à l'ouïe de cette formidable explosion.

Ceci me rappelle les observations analogues auxquelles donnaient lieu les anciennes procédures de sorcellerie. M. Oldfield (*to Daimonion*, 56) a analysé sur ce point les ouvrages de Mather et des autres auteurs qui ont décrit l'affaire de Salem. Les accusés, dit-il, voyaient des spectres que les yeux du vulgaire n'apercevaient pas ; ils voyaient aussi et sentaient des pierres d'une grande dimension dont le choc les blessait, et néanmoins on ne découvrait ni les pierres ni la marque des coups ; ils sentaient des odeurs qui n'existaient que pour eux.

L'hallucination était donc alors ce qu'elle est aujourd'hui, et j'engage ceux qui l'écartent comme impossible à expliquer sans elle quelques centaines de milliers de magiciens et de sorcières dont les sensations, bien certaines, ne correspondaient à rien de réel.

Digitized by Google

Se récriera-t-on sous prétexte que mon système est commode et qu'il est aisé de se tirer d'affaire lorsqu'on peut supprimer à son gré les faits embarrassants qui ne consentent pas à rentrer dans l'explication naturelle par l'action fluidique? Trouvera-t-on mauvais que je me défasse ainsi d'un bon nombre d'allégations, au moyen des erreurs du témoignage, au moyen de la fraude, ou de l'hallucination? Mais l'on n'aurait droit de se plaindre qu'en tant que j'agirais arbitrairement, sans m'appuyer sur des preuves ou sur de forts indices. Le lecteur a pu en juger; je lui ait fait suivre pas à pas la naissance et le développement des hallucinations; je lui ai montré du doigt les signes révélateurs de la mystification et de la fraude. On trouve que ce n'est point assez; eh bien! ajoutons encore quelques mots.

On nous parle des coups terribles par lesquels les Esprits manifestent leur présence dans les cercles formés par des incrédules (*le Mystère de la danse des tables*, 13). On nous raconte partout les généreuses distributions de soufflets et de coups de poing qui signalent sans cesse leur mécontentement. Or nous sommes ici, à Valleyres, dans les meilleures conditions pour être souffletés par les Esprits, puisque nous sommes, dit-on, en relations avec eux, et que nous nous moquons d'eux. D'où vient que nous échappons au châtiment que mérite notre impertinence? D'où vient que moi en particulier je n'ai pas été roué de coups depuis que je m'occupe à écrire contre les Esprits ces deux gros volumes? Ce serait bien le cas où jamais de faire paraître les fantômes, de faire fonctionner les mains sans corps ou les mains invisibles. Et qu'on ne vienne pas objecter

Digitized by Google

que nous serions battus si nous étions moins incrédules ; car ce sont les incrédules précisément que les Esprits battent de l'autre côté de l'Atlantique. Quand ils ne les battent pas, au moins les épouvantent-ils par des prestiges inattendus, par des explosions, par des lueurs, par des tonnerres, par le chassé-croisé des gros meubles ou des hommes à travers les airs. Or il faut convenir qu'en agissant ainsi, les Esprits font preuve d'intelligence, tandis qu'ils compromettent leur réputation en laissant tranquilles les sceptiques qui tournent leurs prodiges en ridicule, au lieu de reconnaître leurs bons offices dans la rotation des tables et dans les soulèvements sans contact.

Des pétitions couvertes d'un nombre immense de signatures ont été adressées par les *spiritualistes* américains au sénat et à la chambre des représentants. Par cette démarche hardie et qui prouve d'ailleurs la sincérité de la plupart des *médiums*, ils ont l'habileté d'accroître encore la publicité de leurs hauts faits et de consolider la croyance aux Esprits, sans courir au fond le risque de voir décréter l'enquête solennelle qu'ils sollicitent. Je voudrais qu'on eût la méchanceté de la leur accorder et le bon sens d'en régler les conditions de la manière suivante, la seule qui puisse prévenir les erreurs. En l'exposant, j'achèverai de mettre en lumière la complète insuffisance des rapports qu'on nous a présentés jusqu'ici.

Il est aisé de soustraire l'enquête aux chances de fraude ou d'hallucination biologique.

Les Esprits, j'ose m'en porter garant, ne produiront plus de ces bruits qui s'entendent à une distance de deux milles, quand on les aura prévenus que les moyens

Digitized by Google

de constater la minute précise de l'explosion ont été organisés dans toute l'étendue d'un quartier populeux. Ils ne frapperont plus de ces coups qui laissent leur empreinte sur le bois, quand ils sauront que l'on ne tient pour bonnes que les marques reçues par une certaine planche timbrée qu'ont apportée les commissaires et qu'ils ne perdent pas des yeux. Ils ne s'aviseront plus d'écrire sous un tiroir, quand la feuille de papier qui y est placée portera un cachet particulier et impossible à prévoir. La même précaution du cachet apposé sur le papier et sur la plume qui doit écrire dispensera les Esprits de l'expérience où l'on voit cette plume se lever, prendre de l'encre et tracer des caractères.

S'agit-il de révéler des choses inconnues à tous les assistants, on invitera les *médiums* à reproduire simplement une page renfermée dans le portefeuille d'un commissaire et qu'il a arrachée sans la lire d'un livre quelconque de sa bibliothèque. S'agit-il de faire voler des hommes, on demandera que l'un des commissaires obtienne cette faveur.

Pour l'écriture et la signature des morts, on n'acceptera pas le premier mort venu; mais on indiquera à l'Esprit celui dont on a pris une lettre dans les vieilles archives, au hasard et sans la regarder. Pour les airs de musique, on demandera l'exécution de celui qui, enlevé de la même manière à la première partition venue, figure dans la poche des commissaires.

Les Esprits, qui savent tout, qui devinent, qui enseignent les langues inconnues, qui connaissent les secrets des familles, qui répondent aux questions mentales, qui révèlent enfin chaque jour mille choses dont

Digitized by Google

personne ne se doutait, les Esprits sont fort en état de subir ces épreuves. S'ils s'y refusent (et ils s'y refuseront) on saura ce qu'il en faut conclure.

Il va sans dire, au reste, qu'on aura des agents aux aguets pour constater au dehors si les fenêtres de la salle s'éclairent ou non à la minute où l'on est censé y produire des clartés, si les sons du concert y éclatent réellement à la minute où la musique commence dans l'intérieur.

Les commissaires n'étant pas plus que d'autres à l'abri des hallucinations biologiques, toutes choses seraient préparées d'avance ou soumises à un mode de vérification qui ne dépend en rien des impressions personnelles. Je recommande en particulier celui dont nous avons fait usage ici pour démontrer l'illusion des personnes qui croyaient à un acte surnaturel. Le livre fermé et dont on indique la page sans l'ouvrir est un spécifique dont les effets ont été jusqu'à présent infaillibles; je suis convaincu qu'ils le seraient en Amérique comme sur l'ancien continent.

Les Esprits ont la complaisance de se mettre eux-mêmes à la disposition des gens qui veulent les interroger; ils font métier de résoudre les questions non exprimées. Ils auront mauvaise grâce par conséquent à s'envelopper tout d'un coup dans leur dignité et à refuser de répondre lorsque les commissaires viendront à eux avec un livre et les prieront poliment de reproduire la page 153, ou la page 492, ou telle autre dont le chiffre s'offrira fortuitement à leur pensée. Or je vous garantis que cette page ne sera jamais reproduite. Je vous garantis que si, vous adressant à ces mêmes Esprits qui excellent dans les signalements, vous

Digitized by Google

leur demandez celui du personnage quel qu'il soit qui figure au *verso* de la page 215 du dictionnaire historique placé dans votre main, les Esprits battront la campagne ; ils ne sauront indiquer ni le nom encore inconnu de tous dont on sollicite la révélation, ni le lieu de naissance, ni les circonstances de la vie que raconte le dictionnaire.

M'objectera-t-on que les Esprits peuvent ignorer ce que renferme mon livre ! Je répondrai qu'ils ont justement la prétention de le savoir (*Table parlante*, 10), ayant la précaution toutefois de se borner à indiquer la première lettre d'une page ouverte au hasard, tandis que je leur demande la page entière. Mais vous savez le mot de Mme du Deffant : « Il n'y a que le premier pas qui coûte. » L'Esprit qui sait la première lettre saura toutes les autres ; seulement, en exigeant qu'il aille jusqu'au bout, nous écartons les chances de divination à bon marché que fournit le retour fréquent de certaines lettres.

Les Esprits sont donc en mesure de lire la page indiquée. Ne lisent-ils pas les lettres cachetées, les lettres enfermées dans une malle ! ne comptent-ils pas l'argent de notre bourse ! Sans doute on a la ressource de se rejeter sur leurs erreurs et même sur leurs mensonges. Ceci est une de leurs précautions les plus prudentes; et ce n'est pas la précaution inutile, car on assure que souvent sur un mot de quatre lettres la table n'en indique pas une seule qui soit véritable. Mais enfin nous forcerons même ce dernier retranchement. Les chances d'erreur, si nombreuses qu'on les fasse en désespoir de cause, ne sont point telles que les Esprits ne disent pas vrai au moins une fois sur dix. S'il en était autrement, per-

Digitized by Google

sonne ne consulterait les *médiums*. Nous adopterons cette proportion d'erreur ou telle autre qui vous conviendra. Je vous indiquerai successivement le chiffre pris au hasard de dix pages, de vingt pages de mon livre, et pour peu qu'une seule soit exactement reproduite, je ferai amende honorable aux Esprits.

Nous appliquerons la même règle à leurs divinations. Ils se trompent! ils mentent! à la bonne heure; pourvu que sur dix, sur vingt éphémérides, il y en ait une qui décrive d'avance jour par jour et heure par heure pendant un mois les degrés du thermomètre, du baromètre et de l'hygromètre, la quantité des pluies, la direction des vents et les événements notables dans une localité déterminée, je me confesserai vaincu. Il ne faut d'ailleurs pas abuser des meilleures choses : se déclarer faillible et menteur, c'est très-bien; toutefois il est un degré de modestie qui risquerait de compromettre la position des Esprits dans le monde. Je leur conseille de s'exposer plutôt à quelques déboires, que de rabaisser eux-mêmes outre mesure la valeur de leurs révélations et de leurs prophéties.

Je n'ai pas besoin d'insister. Chacun comprendra de quelle manière on peut rendre sérieuses ces diverses expériences qui jusqu'à présent ont été faites et acceptées avec une inconcevable légèreté : connaissance des langues étrangères, déplacements de meubles énormes, tout cela est facile à constater enfin d'une manière certaine.

Et notez, qu'en dehors de cette constatation-là, on n'a le droit de rien affirmer; les erreurs du témoignage, la fraude, les hallucinations viennent ajouter aux effets naturels de l'action fluidique ce qui leur

Digitized by Google

manque pour constituer de véritables prodiges. J'ai montré comment; je n'y reviens pas. Je voudrais donc, qu'au lieu de publier de grandes pétitions et de mettre en demeure le congrès, les partisans des Esprits consentissent simplement à leur faire réciter sans faute la page indiquée au hasard d'un livre apporté par un adversaire et que personne n'ouvrirait. Tant qu'ils n'accepteront pas cette épreuve, dans laquelle nous leur laissons encore la chance de lecture à travers un corps opaque, il sera démontré qu'ils se nourrissent d'illusions. Le principe des épreuves a été accepté en tout temps par les Esprits, il a été formellement posé par ceux de notre époque; ils n'ont donc pas le moindre prétexte pour se soustraire à la nécessité que toute découverte doit subir et que le magnétisme animal a victorieusement subie lorsqu'il s'est trouvé aux prises pendant cinq ans avec les commissaires de la Faculté de médecine. Ces Esprits qui connaissent les circonstances les plus cachées de notre passé et de notre avenir, qui savent toutes les langues, qui répondent aux questions mentales, qui reproduisent les gestes, l'écriture et jusqu'à l'orthographe de nos parents décédés, ces Esprits qui se risquent parfois à lire la première lettre d'une page, ne sauraient arguer de leur ignorance au moment où l'épreuve décisive apparaît.

Mais, dira-t-on, les Esprits ne reculeront peut-être pas devant l'épreuve! C'est inadmissible, car ils ont reculé jusqu'ici. L'idée simple que j'ai mentionnée est venue sur-le-champ partout et à tout le monde; ceux qui l'ont mise à exécution, ont obtenu (je parle par expé-

Digitized by Google

rience) les résultats les plus significatifs, ils ont porté au surnaturel un coup si rude qu'il ne s'en est pas relevé auprès d'eux ; ceux qui ne l'ont pas mise à exécution ont eu leurs raisons pour cela. Et soyez tranquilles ; si l'essai avait réussi quelque part, les mille trompettes de la renommée spiritualiste nous en auraient instruits depuis longtemps, livres, revues et journaux nous auraient raconté par le menu une pareille expérience.

Il est fâcheux que la science surhumaine de l'agent ne veuille pas se manifester dans les conditions qui seules excluraient absolument la possibilité du témoignage inexact, de la fraude et de l'hallucination. Mais je ne m'en tiens pas là, je veux que ma démonstration soit complète et que personne ne puisse conserver le moindre doute après m'avoir lu ; en conséquence, je présenterai encore quelques considérations qui me semblent avoir leur prix.

Je suis d'abord frappé des procédés qu'emploie la révélation nouvelle ; il est impossible de se mettre plus à l'aise. On avait commencé par des coups correspondant à un alphabet ; là du moins il y avait un phénomène fluidique fort intéressant. Mais on s'est bientôt lassé de pratiquer quelque chose de sérieux et on a eu recours aux méthodes faciles. Les Esprits des tables se sont chargés, bien entendu, de régler eux-mêmes ces améliorations successives qui devaient aboutir aux *médiums* parlant ou écrivant, lesquels sont le sublime du genre. Déjà la planchette armée d'un crayon se prêtait à tout ; les aiguilles qui tournent et qui indiquent les lettres sur un cadran ne sont pas moins complaisantes. Cependant il y avait encore un intermédiaire inerte

Digitized by Google

entre la pensée de l'homme et l'expression de cette pensée; il fallait arriver à faire parler l'homme lui-même, et sous ce rapport l'invention des *médiums* est vraiment admirable.

Le *médium* choisi par d'autres *médiums*, formé dans les cercles d'initiés, dépositaire de la pensée commune, est dispensé de tout miracle. Il ne s'agit pour lui que de tomber plus ou moins dans un état nerveux et de répondre alors aux questions, soit en frappant des coups avec la main, soit en faisant des signes avec la tête, soit en indiquant les lettres sur un alphabet, soit en écrivant sous la dictée des Esprits, soit en parlant en vertu de leur inspiration.

Ainsi les procédés ont été se simplifiant sans cesse : en premier lieu, des coups correspondant à un alphabet; puis, des cadrans, des tables mobiles sur leur pivot et armées chacune d'une aiguille qui s'arrête vis-à-vis des lettres gravées sur un cercle fixe; enfin les *médiums* proprement dits, les somnambules éveillés dont la main passe pour être dirigée dans ce qu'elle écrit et dont la bouche passe pour être dirigée dans ce qu'elle prononce; voilà une série logique de transformations que devait traverser le faux surnaturel, incapable de vrais prodiges, se rabattant de plus en plus sur le seul fait où il excelle, sur le seul qui lui importe, sur le fait de révélation, et de révélation par un mode aussi aisé, aussi rapide que possible.

A l'heure qu'il est, les bagatelles de la porte sont dépassées; comme on a délaissé la zone des phénomènes physiques, on est en train de dépasser aussi la zone des actes miraculeux; les vrais connaisseurs dédaignent les transports de meubles, les lumières subites et les

Digitized by Google

harmonies aériennes, ils n'en font plus que ce qu'il faut absolument pour confondre les profanes ; quant à eux, ils s'attachent presque exclusivement aux révélations. Après s'être concentré dans les *médiums*, le *spiritualisme* se concentre dans leurs paroles et surtout dans leurs écrits. Or on comprend que les paroles et les écrits s'expliquent à merveille sans miracle ; j'ajoute, sans mauvaise foi. Les hommes les plus sincères peuvent écrire des volumes entiers issus de leur propre pensée, avec la conviction que leur main aussi docile que celle d'un automate n'a cessé d'obéir à une impulsion surnaturelle.

M. Louisy, qui est assurément au nombre de ces hommes sincères, proclame maintes fois dans son livre (*Lumière!* 37, 72, 73) la supériorité du procédé suivi par les *writing mediums* sur ces pauvres hères qui en sont encore réduits à épeler avec le secours d'un guéridon.

« Il y a, dit-il, deux moyens de se mettre en rapport avec le monde spirituel, deux moyens fort simples dont l'un est le complément de l'autre : l'intermédiaire des objets, *rapport indirect ;* l'intermédiaire de l'homme, *rapport direct.* Par le premier intermédiaire, le rapport est indirect, puisqu'on a besoin des objets pour l'obtenir ; il est, en outre, grossier, incertain, et expose le questionneur à des erreurs ou à des contradictions. Néanmoins c'est un début nécessaire pour arriver à la communication complète. Par le second intermédiaire, le rapport est direct, puisque l'Esprit, aussitôt qu'on l'appelle, dicte ses réponses à l'homme ou se sert de la main de l'homme pour écrire lui-même. Ce rapport est immédiat et parfait ; il n'y a ni obscurité, ni erreur, ni

Digitized by Google

retard dans la manière dont il est établi. Mais l'usage n'en est pas donné à tout le monde.... »

« .... Voici le couronnement de l'œuvre, l'expérience suprême : après l'agent matériel, l'agent spirituel. La découverte, révélée par la rotation, sanctionnée par le langage des objets, va se compléter et prendre tout à coup des proportions immenses. Le voile se déchire, la vérité se montre. L'Esprit, réduit jusqu'ici à des manifestations humbles, mais nécessaires, n'a plus besoin d'interprètes inanimés; il parle lui-même. Mais l'Esprit, âme sans corps, intelligence débarrassée des entraves terrestres, n'a d'autre voix intelligible aux hommes que la pensée intérieure, qui fait jaillir comme un encouragement ou un remords du fond de la conscience. Quel intermédiaire nouveau choisira-t-il? comment établir ce rapport direct si ardemment souhaité? comment combler l'abîme qui sépare la créature du Créateur, rapprocher le ciel et faire oublier la terre? Ici commence le rôle du *médium*. »

Désormais ces messieurs taillent leur plume, se mettent à leur bureau, noircissent du papier, envoient à l'imprimeur, corrigent leurs épreuves, donnent le bon à tirer; et tout est dit! l'oracle a parlé! le prodige est accompli! On ne saurait être prophète à meilleur marché.

On rencontre bien encore quelques *médiums* qui consentent à compliquer leurs opérations; mais cette complication qui doit maintenir le merveilleux est plus apparente que réelle.

Quand l'ombre de Byron traduit en vers anglais la pièce française qu'on lui présente, elle demande *demi-heure* pour faire sa version; c'est la *Revue britannique* qui nous le racontait l'an dernier.

Digitized by Google

M. Morin nous parle de certains cercles où l'on donne aux lettres un ordre conventionnel qui diffère de celui de l'alphabet (*la Magie*, 53 à 55); la table parlante, car on l'emploie encore, doit indiquer la lettre en deux chiffres séparés par une pause, le chiffre de la colonne horizontale d'abord, celui de la colonne verticale ensuite; un coup suivi à distance de deux signifiera *f*, trois coups suivis à distance de cinq signifieront *x*; chacun peut construire un tableau semblable. Or, dit-on, les personnes qui sont à la table ne traduisent pas; elles ignorent probablement la valeur de ces signes conventionnels, qui sont recueillis successivement par un secrétaire, et dont on n'établit que plus tard les équivalents. Là est l'illusion : le tableau est si simple qu'il devient au bout de quelques moments aussi familier que l'alphabet lui-même à chacun des opérateurs; ils savent donc ce qu'ils font en fixant, même à leur insu, le nombre et l'ordre des coups; ils opèrent avec les signes conventionnels de la même manière qu'avec les lettres, et c'est toujours leur pensée qui se reflète dans les mouvements de la table.

Ailleurs on assure aux expériences une couleur étrange, en n'obtenant que des phrases de douze mots. Cela semble très-difficile, et cependant cela ne l'est guère. Notre intelligence s'habitue avec une aisance inouïe à jeter instinctivement ses pensées dans un moule uniforme, à régler le nombre des mots dont elle sera revêtue; et n'oublions pas, au reste, que les opérateurs suivent mot après mot l'oracle de la table, et s'arrangent, à leur insu peut-être, pour allonger ou raccourcir la phrase et se conformer ainsi au programme.

Digitized by Google

Puisque j'en suis à signaler ceux qui réagissent contre le mouvement simplificateur, et qui imposent une gêne aux révélations nouvelles afin de leur conserver leur prestige, je mentionnerai aussi, d'après M. Morin, les cercles où la table est tenue d'indiquer à l'avance le nombre des mots ou même des lettres dont sa phrase sera composée. Mais les calculs de ce genre finissent par se faire en nous avec une extrême rapidité, et le prodige dont il s'agit est bien moindre que celui de la lecture d'un livre ou d'une partition dont on entrevoit à peine les caractères et les notes. Enfin, rien n'empêche que dans cette expérience comme dans la précédente, les opérateurs n'ôtent ou n'ajoutent des mots, afin de faire cadrer leur nombre avec le chiffre proclamé en commençant.

Quant aux réponses en vieux français, on me dispensera de m'y arrêter et de disculper les tables de toute fantaisie archéologique qui leur soit personnelle. Ce tour de force est au compte de tel ou tel érudit membre de la chaîne; nul n'en doute, et M. Morin moins que personne.

La revue des procédés vient d'affermir notre opinion au sujet du surnaturel; la revue des intérêts cachés derrière les phénomènes *spiritualistes* ne sera pas de nature à détruire cette impression.

Les intérêts, ai-je dit; et en effet ce qui contribue le plus peut-être à rendre suspects les témoignages en matière de surnaturel, c'est que le surnaturel est rarement désintéressé; il est toujours là pour le compte d'une doctrine, d'un parti qui en a besoin. Tandis

Digitized by Google

ment actuel qu'il importe d'en étudier l'origine; c'est là qu'il faut examiner si quelque intérêt considérable n'explique pas les rapides progrès du *spiritualisme*. Pour résoudre ce problème, il suffit de jeter les yeux sur les révélations des *médiums*; ils sont tous enrôlés au service d'une même doctrine, ils la prêchent, ils la développent, ils lui donnent la sanction quasi-religieuse qui lui manquait, ils la mettent sur le compte des âmes séparées de leur corps et rapportant sur la terre les lumières d'un autre monde. Comment douter dès lors que les récentes merveilles n'aient trouvé en Amérique comme en Europe, en Amérique d'abord, en Amérique surtout, la protection puissante et dévouée d'un parti?

Ce parti, tout le monde l'a nommé, c'est le parti unitaire, celui qui, se séparant non-seulement du protestantisme mais du christianisme tout entier, repoussant la divinité de Jésus-Christ, l'expiation par son sang, et l'autorité des Écritures, s'est arrangé une espèce de philosophie religieuse ou de religion philosophique dont le génie même d'un Channing n'a pu déguiser un seul instant l'irrémédiable faiblesse. En vain jette-t-on des lambeaux de pourpre sur un tel système, sa nudité apparaît toujours; on a beau faire, une révélation humaine, ou, ce qui revient au même, un triage fait par l'homme dans la révélation divine, manquera toujours d'autorité; on aura beau appeler cela une religion, une église, les noms ne changeront pas la nature des choses, ce qui est d'en bas reste d'en bas, ce qui est humain reste humain. Aussi voit-on qu'en dépit de la faveur dont l'environnent tous les déistes qui tiennent à l'être autrement que Voltaire et

Digitized by Google

qui veulent conserver en dehors du christianisme le nom de chrétiens, l'unitarisme est incapable de donner signe de vie. Où sont ses évangélistes, ses missionnaires? Il est condamné à végéter à Boston et dans quelques grandes villes, offrant un point de ralliement aux opinions intermédiaires qui jugent de haut la Bible et qui repoussent l'incrédulité grossière. Là, ni ses honnêtes prédications morales, ni les lumières et parfois même les vertus de plusieurs de ses membres, ni l'éclat qu'ont eu leurs travaux, ni l'importance de leur position sociale ou politique, rien ne peut donner à l'unitarisme ce qui lui manque, ce qu'il n'aurait qu'en renonçant à être lui-même.

Eh bien! c'est précisément cela que plusieurs de ses adhérents ont cru trouver dans le *spiritualisme;* ils y ont entrevu le moyen de se procurer une sanction surhumaine, une révélation à eux, et de passer, sinon au nombre des sectes chrétiennes (c'est impossible), du moins au nombre des religions. Les Esprits américains ne sont occupés qu'à une chose, à transformer en religion la philosophie religieuse des unitaires. Au milieu des anathèmes de toutes les églises, ils attaquent imperturbablement l'importance et la vérité des dogmes, ils nient la chute et l'expiation, le salut et l'enfer. Puis, après avoir réduit l'Évangile en poudre, ils proclament la religion humanitaire, la religion du progrès, de l'homme bon, de l'homme roi, de l'homme dieu; ils prêchent le salut universel enté le plus souvent sur une étrange métempsycose. Surtout ils répandent partout la doctrine capitale de l'unitarisme : l'Écriture a tort chaque fois qu'elle semble être en contradiction avec la raison humaine;

Digitized by Google

celle-ci est le vrai, le souverain juge, elle est la révélation définitive et par conséquent unique.

Ainsi, ne croire qu'à nous-mêmes, et par-dessus le marché aux revenants, voilà le résumé de la doctrine que promulguent à l'envi les *médiums* américains. Ce que l'unitarisme indiquait d'ordinaire avec circonspection, ce qu'il ne s'avouait pas toujours à lui-même, les *médiums* le crient par-dessus les toits; ce que l'unitarisme avait de la peine à accréditer, parce que toute sanction lui faisait défaut, les *médiums* le propagent avec succès, car ils parlent au nom des âmes. Ainsi le mal gagne du terrain, et je m'en effrayerais pour les États-Unis si ce n'était pas de tous les pays du monde celui peut-être où la foi au Sauveur et la croyance à l'infaillibilité des Écritures ont jeté les racines les plus profondes, celui où elles exercent l'action la plus considérable. Les unitaires trouveront à qui parler, et la révélation des Esprits viendra se briser contre la révélation du Saint-Esprit. Grâce à Dieu, en face du mouvement *spiritualiste* il s'opère un mouvement chrétien, qui tend à effacer les misérables traditions d'Églises et à noyer les faibles divergences secondaires dans la grande unité des disciples de la Bible. L'Église, victorieuse de la tendance sectaire, triomphera aisément de la mode superstitieuse.

En attendant, cette mode fait des victimes. Les nouvelles révélations répondent trop bien aux instincts naturels des cœurs, elles courtisent trop habilement les entraînements socialistes des uns et les répugnances antichrétiennes des autres, pour ne pas avoir un grand succès. Tout naturellement et sans se concerter, le parti unitaire qu'elles favorisent les favorise en général à son

Digitized by Google

tour. Parmi les *médiums* importants, bon nombre sont unitaires déclarés. Ils mettent au service de ces tristes égarements l'influence souvent considérable que leur donne la situation élevée qu'ils occupent ou la carrière publique qu'ils ont parcourue.

Voici donc le point capital et qu'il est essentiel de ne pas perdre de vue, si l'on veut saisir le vrai caractère du *spiritualisme* et apprécier les prodiges à leur juste valeur, si l'on tient enfin à faire une part convenable à ses entraînements et à ses erreurs de témoignage, au lieu de soutenir la thèse impossible qui impute tout à la fraude. Le parti unitaire (la tendance unitaire si vous aimez mieux) est à la base de la révélation *spiritualiste.* C'est un fait qui ressort avec force des documents; M. de Richemond (*le Mystère de la danse des tables,* 18 et 19) l'a remarqué avec sa perspicacité ordinaire :

«La vérité est, dit-il, que, quoique un certain nombre d'entre eux se disent chrétiens, le but évident de ces *manifestations spirituelles,* but que, du reste, le plus grand nombre avouent hautement, est d'anéantir toutes les sectes chrétiennes, dont ils traitent à peu près indifféremment les dogmes de superstitions honteuses. Sur leurs ruines et sur celles de la société actuelle tout entière, car ils veulent faire table rase de toutes nos institutions religieuses, politiques et sociales, s'élèvera le seul culte basé sur la vérité et sur la raison, le seul digne de la Divinité, c'est-à-dire une espèce de déisme ou de panthéisme auquel cependant ils conservent le nom de christianisme. Ils admettent, du reste, jusqu'à présent, les principes de la morale évangélique, et ils vénèrent Jésus-Christ comme le meilleur et le plus éclairé de tous les hommes et comme ayant été

Digitized by Google

envoyé et inspiré de Dieu pour sauver le monde. Mais ils ne croient ni à sa divinité ni au péché originel, ni à l'existence du démon, ni surtout à la perpétuité des peines, dogme contre lequel tous réunissent leurs efforts.»

On ne peut mieux définir le système unitaire. N'est-ce pas une frappante dispensation, que les systèmes de ce genre soient toujours condamnés à passer par l'illuminisme ! Les philosophies qui ont la prétention de se faire religions sentent à la fin que leur entreprise est impraticable, qu'un abîme les sépare de leur but; et alors, coûte que coûte, elles essayent de jeter un pont sur l'abîme. Quel pont jeter, si ce n'est une révélation qui soit à elles et qui cependant paraisse divine? Il y a là une expiation providentielle de l'orgueil humain.

Les unitaires veulent remplir vis-à-vis du christianisme (mourant à les en croire !) le rôle que les néoplatoniciens avaient rempli vis-à-vis du paganisme. Comme eux ils recourent à une méthode éclectique, choisissant dans toutes les théories et tâchant de donner à la doctrine sacrée un sens *raisonnable*, s'efforçant d'en conserver le nom après en avoir transformé la substance, se donnant enfin pour mission de la sauver en dépit d'elle-même. Comme eux, ils construisent laborieusement une philosophie qui se donne pour une religion ; comme eux, et il le faut bien, ils aboutissent aux visions, aux extases, au mysticisme théurgique. Les unitaires sont les alexandrins de l'Église chrétienne, avec cette différence que l'Église chrétienne est plus jeune que jamais, tandis que les fables païennes étaient tombées pour ne plus se relever. Aussi les alexandrins du dix-neuvième siècle ne laisseront-ils pas dans l'histoire la trace, à tout prendre assez bril-

Digitized by Google

lante, de leurs devanciers. Ils ne peuvent pas faire, d'ailleurs, que le temps n'ait marché depuis Plotin, Porphyre et Proclus; aussi leurs révélations sont-elles forcées de prendre d'autres allures. Au lieu des contemplations ils ont des *médiums;* au lieu de miracles, ils ont des commérages de revenants; au lieu de mettre leurs superstitions au service des mystères, ils les mettent au service du rationalisme; au lieu de dissoudre les dogmes dans l'allégorie, ils les dissolvent dans l'indifférentisme; au lieu d'enfanter l'illuminisme qui se perd dans les nues, ils enfantent celui qui vit terre à terre et qui pactise avec les tendances utilitaires ou socialistes.

La philosophie déiste à prétentions religieuses n'a eu chez nous qu'une courte carrière : elle a mis au monde le saint-simonisme, et tout a été dit; depuis cette expérience célèbre, nos déistes se sont contentés d'être des philosophes et n'ont pas eu l'ambition de faire secte. Aux États-Unis, où l'Évangile exerce une influence bien plus profonde, l'école dont je parle est parvenue à maintenir plus longtemps une apparence de symbole chrétien ; mais la crise est enfin arrivée, et le prophétisme des *médiums* semble destiné à faire là-bas le pendant légèrement embelli des expositions doctrinales que promulguait ici le père Enfantin.

Il est donc dans la destinée des écoles à double principe de les fausser l'un et l'autre. Elles sont stériles comme philosophies, car elles en appellent encore plus ou moins aux croyances avec lesquelles elles désirent ne pas rompre; elles sont impuissantes comme reli-

Digitized by Google

gions, car elles ne relèvent que d'elles-mêmes au fond et les oracles de l'homme ne seront jamais une autorité pour l'homme; enfin elles échouent ridiculement sur l'écueil inévitable des superstitions puériles et des révélations à domicile. Le moment vient où l'incrédulité toute nue ne suffit plus pour soutenir un culte; ce jour-là on recourt à l'incrédulité doublée d'extases et de visions.

Tel est le phénomène qui s'est produit aux États-Unis et qui explique en grande partie, nous venons de le voir, le succès, inexplicable à part cela, des tables parlantes et des *médiums*. Mais afin de donner au dégoût que doit nous inspirer un tel fait toute l'énergie qui lui convient, ayons le courage de faire un pas de plus : nous avons apprécié les procédés et la cause principale du mouvement, apprécions aussi son contenu.

Quels sont d'abord les êtres auxquels les *médiums* sont censés s'adresser? — Chez nous, les opinions sont partagées : les uns, dont MM. de Mirville et des Mousseaux ont exprimé l'opinion, soutiennent que nous avons affaire aux démons; les autres, et ce sont les plus nombreux peut-être, pensent que les âmes des morts animent les tables parlantes; plusieurs ne s'inquiètent guère de résoudre un tel problème et admettent pêle-mêle les anges, les diables et les revenants.— En Amérique, l'opinion presque universelle des spiritualistes se prononce en faveur de ces derniers, et cela se comprend, puisque la négation de Satan est une des doctrines unitaires.

Je ne rouvrirai pas ici une discussion que j'ai déjà épuisée dans ma seconde partie. Tout dans la Bible

Digitized by Google

proteste contre le rôle qu'on voudrait attribuer soit aux anges, soit aux démons, soit aux âmes. S'il existait des révélations angéliques ou diaboliques, fussent-elles mélangées d'erreurs, elles constitueraient un fait tellement considérable, un élément si essentiel dans nos moyens d'information à l'égard des choses d'une autre sphère, que l'Écriture nous en parlerait sans cesse pour nous rendre attentifs ou pour nous mettre en garde.

Y a-t-il rien de plus inconciliable avec le contenu des saints livres que ces anges qui cessent d'être des messagers pour devenir des révélateurs aux ordres de nos évocations, que ces démons qui viennent animer nos meubles dès que nous formons la chaîne, que ces élus et ces damnés livrés à nos caprices, que ces bons et ces mauvais Esprits obéissant aux mêmes procédés matériels!

Je ne fais que rappeler cette objection. On sait que j'en ai présenté dix, plus péremptoires les unes que les autres. L'idée d'évoquer les âmes des morts, idée aussi ancienne que le monde et qu'on retrouve chez les protestants eux-mêmes à l'époque où, séparés depuis peu de l'Église romaine, ils conservaient encore la trace de plusieurs de ses traditions, cette idée constitue le véritable fonds de l'épidémie actuelle. Où que l'on aille, on ne rencontre qu'âmes des morts; on se réunit le soir pour s'entretenir avec celui-ci ou avec celle-là, le programme du spectacle est souvent communiqué d'avance, et les adeptes n'ont garde d'y manquer lorsque des rencontres piquantes sont annoncées. — Je ne saurais dire à quel point tous mes sentiments sont froissés par ce jeu impie. Sans doute je sais que les âmes ne sont pas abandonnées à notre discrétion, et la Bible

Digitized by Google

ne me laisse aucune inquiétude sur ce point; mais je souffre cependant à penser que des centaines de milliers de personnes sont gravement occupées chaque jour à de pareilles abominations. Comment mettre une limite alors aux curiosités mauvaises, aux questions sacriléges, aux usurpations sur le domaine qui n'est pas le nôtre? L'un demandera le jour et l'heure de sa mort; l'autre s'informera du sort éternel de son ami ou de son ennemi; un troisième provoquera des éclaircissements sur d'impénétrables mystères, ou réclamera des directions sur la conduite à tenir dans les questions religieuses et dans les affaires de cette vie! Aujourd'hui on invoquera un damné, demain un élu, puis un prophète, un apôtre; qui sait? Jésus-Christ lui-même! Oui, cela s'est vu. Que les âmes se corrompent, que la foi s'altère, que le respect s'en aille, que les notions les plus fondamentales du vrai ou du faux se confondent dans de semblables tentatives, qu'il sorte de là des intelligences faussées, des cœurs blasés et impropres aux devoirs terrestres comme à la soumission simple et filiale envers la parole de Dieu, il n'est pas nécessaire sans doute de le prouver.

Que si, passant des âmes aux démons, nous nous plaçons sur le terrain adopté par M. de Mirville et par ses amis, nous ne serons pas moins consternés de voir à quelles odieuses conséquences on nous amène sur-le-champ. En retrouvant les diables du moyen âge, nous retrouvons aussi l'avant-goût des infamies abominables qui salissaient alors toutes les imaginations. Déjà figurent certaines réticences significatives dans les récits qui se publient; le langage des démons est si peu châtié, les communications qu'ils adressent aux femmes qui

Digitized by Google

les consultent sont d'une nature telle, qu'on n'ose pas tout rapporter.

Rien de plus incohérent, d'ailleurs, que les renseignements qu'on nous donne sur la nature de ces Esprits. Comme la plupart persistent à se présenter en qualité d'âmes, on se tire d'affaire en leur faisant avouer que c'est un déguisement à la mode parmi eux! La mode est récente en tous cas, car aux beaux temps de la sorcellerie, il n'y avait pas la moindre confusion entre les diables et les revenants; il y en avait rarement entre les mauvais Esprits et les bons. Mais aujourd'hui on se dispute pour savoir si les Esprits des tables parlantes sont tous mauvais. Le rédacteur très-catholique de la *Table parlante* (51, 52) attaque sur ce point M. des Mousseaux : « Notre honorable correspondant, dit-il, ne va-t-il pas trop loin en affirmant que l'Esprit qui répond par les tables est toujours mauvais? Il faudra donc nier absolument tous les faits contraires, et en particulier ceux que nous avons cités dans le premier numéro de ce recueil! Nous savons que l'Esprit du mal prend tous les masques, même celui des âmes saintes; est-ce une raison pour penser que les morts ne peuvent point entrer ainsi en communication avec les vivants? »

Je n'ai pas à prendre parti dans cette guerre intestine. Il me suffit de remarquer que les Esprits, qui révèlent tant de choses, devraient s'expliquer un peu plus clairement sur leur propre nature. Décidés à se conformer en tout à la pensée de leurs interrogateurs, ils sont revenants en Amérique, démons en Europe, ou plutôt démons et revenants selon la préférence de chacun. Il me semble entendre maître Jacques qui dit à son maître : « Est-ce à votre cocher, mon-

Digitized by Google

sieur, ou à votre cuisinier que vous voulez parler? »

Reconnaissons, du reste, que cette question préalable une fois résolue, démons et revenants ne laissent rien à désirer. Les démons se présentent en grand costume officiel, avec les cornes et la fourche; et ce ne sont pas en général des démons vulgaires. M. des Mousseaux, qui nous donne l'interrogatoire complet du sien, consigne dans le procès-verbal les réponses suivantes : « Est-ce toi qui as tenté la première femme?—Oui.—Toi ou ta race?—Moi.—Est-ce sous la forme du serpent?—Oui.... —Es-tu du nombre des démons qui entrèrent dans le corps des pourceaux?—Oui.—Qui tourmentèrent Madeleine?—Oui. » (*Mœurs et Pratiques*, 300 et 301.)

Lorsqu'on n'est pas content de son démon et qu'on le trouve trop mince personnage, on le renvoie en enfer chercher un diable de plus grande qualité. Il ne lui faut que « trois minutes » pour faire cette commission (298).

Quant aux revenants, ils sont aussi illustres que nous puissions le désirer. Il y a plaisir à entrer ainsi en relations intimes et journalières avec les hommes de génie! D'autant que leur célébrité ne les rend pas fiers. Non-seulement ils obéissent au premier signe du premier venu, non-seulement ils répondent aux questions les plus saugrenues et consentent à épancher dès qu'ils en sont dûment requis leurs pensées les plus profondes et les plus secrètes, mais ils descendent aux fonctions assez vulgaires d'Esprits familiers : ils opèrent sur les Nords et sur les Orléans, ils arrangent les mariages; et l'on achète des Orléans ou des Nords, et l'on se marie d'après leurs conseils, et l'on ne s'en trouve pas mieux.

Digitized by Google

Mais ceci n'est encore rien. Laissons la personne des Esprits et passons à leurs révélations ; c'est là qu'éclate l'impossibilité morale de l'acte surnaturel auquel on voudrait nous engager à croire.

Et d'abord le fait même de révélation directe, d'une révélation apportée aux hommes par les Esprits, est d'une énormité telle que tout chrétien le repoussera d'emblée, pour peu qu'il réfléchisse. Quoi ! Il y aurait une révélation directe mise à la disposition des hommes, et la révélation écrite n'en aurait rien dit ! Quoi ! nous pourrions interroger ou les démons, ou les anges, ou les morts sur les choses que la Bible explique et sur celles qu'elle n'explique pas ! Jugez dans ce cas du rôle qui serait réservé à l'Écriture. Si elle me rapporte quelques paroles de Jésus-Christ, je trouverai bien plus de profit à interroger à mon aise les douze apôtres, les soixante-dix disciples, Pilate, Caïphe, le mauvais et le bon brigand, Marie de Magdala, les deux sœurs de Béthanie, Jean-Baptiste, et qui sait ? peut-être Jésus-Christ lui-même ! Si l'Écriture expose des dogmes, je ne m'arrêterai guère à des communications aussi incomplètes ; je poserai des questions précises aux morts qui savent désormais à quoi s'en tenir ; je leur demanderai ce qu'est précisément l'enfer, ce qu'est précisément le paradis ; je les inviterai à m'expliquer par le menu le mystère de la Trinité et celui de l'incarnation ; j'irai chercher auprès d'eux l'interprétation des passages qui m'embarrassent, en attendant que j'aille y chercher la réfutation, sous prétexte de complément, des passages qui me déplaisent.

Digitized by Google

Qui ne voit qu'en présence d'une révélation directe, la révélation biblique s'efface, et avec elle la puissance de la prière, le secours du Saint-Esprit? A part même le piquant des évocations, à part l'intérêt d'explications qui s'adaptent toujours à nos doutes et à nos besoins actuels, à part le charme d'une théologie qui ne nous dit jamais que ce que nous voulons entendre et qui nous redit tout haut ce que nous lui avons soufflé à l'oreille, il est évident que la révélation directe l'emportera par le complet des détails, par la perfection tout humaine des formules, par l'abondance des définitions et des descriptions; à l'exemple des traditions et des apocryphes, elle laissera bien loin derrière elle la divine sobriété des récits inspirés. Puis, quel attrait pour nos âmes paresseuses et lâches, avides de direction, redoutant avant tout le tête-à-tête avec Dieu, empressées à se décharger de la responsabilité, de pouvoir consulter les Esprits, et des Esprits pleins de déférence pour nos moindres fantaisies!

Et qu'on ne se rassure pas sous prétexte que l'influence de ces révélations serait atténuée par leur origine bien connue. J'accorderai, si l'on veut, que les personnes qui regardent cette origine comme exclusivement diabolique seront moins exposées que d'autres; cependant il est difficile de ne pas penser qu'on apprendrait beaucoup de choses en s'entretenant avec le démon; l'expérience de tous les siècles prouve que les renseignements obtenus par lui ne sont nullement tenus pour indifférents et mensongers. Nous avons vu à Loudun le rôle que l'Église romaine lui attribuait dans l'exposition des dogmes et dans la réfutation des protestants.

Il ne faut donc pas dire que les révélations des Esprits

Digitized by Google

ne puissent faire aucun mal aux hommes qui les considèrent comme autant de démons. Mais en tous cas ce n'est là qu'une exception assez faible ; l'immense majorité des évocateurs croient s'adresser aux âmes des morts. Comment ne supposeraient-ils pas qu'elles ont acquis en quittant cette terre la connaissance précise des choses que les vivants entrevoient à peine? Comment n'écouteraient-ils pas avec confiance des confidences d'outre-tombe? Soyons sincères : si l'on nous mettait réellement en présence d'une âme qui eût quitté cette terre et contemplé les mystères d'une autre vie, aucun de nous ne secouerait comme de vaines paroles les avertissements de semblables messagers ; ils auraient beau nous avertir eux-mêmes, ainsi que le font les tables parlantes, qu'ils sont faillibles et qu'ils ne savent pas tout, les renseignements fournis par eux usurperaient une place immense dans nos convictions; nous y reviendrions sans cesse instinctivement, et les déclarations des prophètes ou des apôtres pâliraient souvent en face de celles des revenants.

Le *spiritualisme* a donc déjà porté un coup funeste à la foi. L'idée seule de révélation directe a ravagé bien des consciences, indépendamment du contenu de cette révélation dont je dois à présent dire un mot.

Laissons de côté la confirmation qu'elle donne dans certains cercles à toutes les folies impures, dégradantes et sanguinaires du moyen âge. A entendre fonctionner ces démons si bons théologiens, si orthodoxes malgré leurs confessions obligées de mensonge et de haine contre l'Église chrétienne, on ne peut s'empêcher de regretter qu'il n'existe pas en réalité un moyen aussi commode de juger les controverses. Mais décidé-

Digitized by Google

ment, le moyen est moins sûr qu'il n'est commode, et il ne faut pas comparer à l'Évangile les doctrines que promulguent nos *médiums* ultramontains. Sans aborder les grands sujets où la contradiction est radicale et constante, je suis frappé de retrouver dans les réponses des modernes Esprits des renseignements sur les noms des diables par exemple, qui rappellent trait pour trait les puérilités les plus ridicules des anciennes possessions [1].

Telle est leur révélation chez les catholiques; chez les unitaires, chez les socialistes de diverses nuances, elle a un caractère plus nouveau et qu'il vaut la peine de signaler.

La révélation unitaire, on l'a vu, a commencé par n'être que rationaliste; elle a fini par être pythagoricienne. Elle a d'abord retranché de l'Évangile ce qui lui déplaît, elle y a ajouté ensuite tout un système de progrès indéfini par la métempsycose. Elle nous promène au milieu des sphères successives que parcourent les âmes, et nous fait assister à des scènes qui ne dépareraient

1 Ce que j'avance ici au sujet des noms des diables, je pourrais l'affirmer de leur signalement. La seule innovation consiste dans certaines afféteries infernales dont la naïveté des anciens sorciers ne s'avisait pas. Les démons alors acceptaient leur laideur et s'en faisaient gloire; aucun d'eux n'aurait montré les prétentions que constate ainsi le livre de M. Benezet : «Un jour, comme je tenais une plume et un morceau de papier pour écrire ses réponses, je m'amusai à caricaturer une figure de diable bien laide, bien hideuse, et, la montrant au guéridon, je lui dis : — Voilà ton portrait. — Aussitôt il s'approcha de moi. — Que veux-tu? lui dis-je. — Il ne frappa point pour indiquer qu'il voulait parler; mais il se mit à racler le papier que je tenais à la main.... Un moment après, il écrivit : *Je suis bien joli.* »

Digitized by Google

guère le paradis de Mahomet; ce sont des concerts, des bals, des réunions, des journaux; ce sont aussi des cours publics, des *lectures*, omissions évidentes et inévitables du prophète de l'Arabie. Les prophètes de l'Amérique avaient mission de combler cette lacune. A côté de cela, je le répète, ils ont soin de discréditer le christianisme populaire, « vêtement trop étroit pour l'humanité en progrès; » ils n'oublient pas de refaire aussi pour l'humanité progressive une organisation sociale fondée sur des principes fort radicaux. Je vais encore recourir à l'analyse remarquable de M. de Richemond, qui décrit d'une manière aussi vive qu'exacte cette religion de l'avenir, ce « christianisme idéal, » le seul qui puisse convenir à la « divine humanité. »

« Dans leur système, écrit-il, avant d'arriver au ciel, les hommes continuent à s'instruire et à se perfectionner dans six sphères spirituelles successives, où ils jouissent d'un bonheur tout à fait sensuel et dont ils font les descriptions les plus séduisantes. Là, à part les temps d'étude qui sont employés, sous la direction de professeurs, à s'instruire dans la connaissance de Dieu, à se dégager de tous les préjugés religieux apportés de la terre, et à apprendre les langues, les sciences et les beaux-arts, l'existence des Esprits se passe en conversations, en promenades, en fêtes, en festins, en bals, etc. A peine un désir matériel est-il conçu, que l'objet désiré se forme et se présente à eux spontanément; aussi les dames ne négligent-elles pas leur toilette! Là les parents retrouvent les enfants qu'ils ont perdus au berceau; mais ils doivent avoir quelque peine à les reconnaître, car ces enfants ont continué à grandir après leur mort, et ils vont même à l'école; de sorte que,

Digitized by Google

quand un *médium*, influencé par l'un d'eux, fait une faute d'orthographe, il s'en excuse sur ce que l'Esprit enfantin qui dirige sa main n'est pas encore assez avancé dans ses études ! » (*Le Mystère de la danse des tables*, 18 et 19.)

Il y a bien des nuances sans doute : la révélation de tel unitaire n'est pas littéralement celle de tel autre, les différentes fractions du déisme et du panthéisme viennent se refléter tour à tour dans ces religions de fabrique humaine que rapprochent cependant certains traits fondamentaux, ceux qui forment la base même de la tendance rationaliste. J'en dirai autant de la tendance matérialiste et de la tendance socialiste. Le fidèle miroir des oracles de *médiums* reproduit servilement leurs diversités. Tantôt on voit apparaître l'âme du monde, renouvelée des Grecs et des Indiens, mais habillée à la moderne et plus matérialisée que jamais sous le nom scientifique de fluide odyle ; tantôt on rencontre un honnête disciple de Fourrier qui décrit prophétiquement les destinées futures de l'univers, et se meut au milieu des vertus planétaires et des influences aromales.

On connaît le livre étrange de M. Hennequin ; M. Robert Owen vient d'en publier un autre qui est intitulé : « L'Avenir de la race humaine, ou grande, glorieuse et pacifique révolution, annoncée et accomplie par l'intermédiaire des âmes d'une société de femmes et d'hommes remarquables par leur intelligence et leur probité. » M. Owen est particulièrement en relations avec feu Son Altesse Royale le duc de Kent, père de la reine Victoria ; d'autres personnages illustres, morts depuis longtemps, lui ont écrit des lettres curieuses.

Digitized by Google

Quant aux partisans de l'od, ils ne sont pas moins bien servis par leur fluide intelligent que d'autres par leurs correspondants d'outre-tombe; la doctrine, infailliblement établie par l'od lui-même, est formulée ainsi par M. des Mousseaux (361) qui l'a étudiée avec soin :

« L'od est la toute-puissance, et l'od provient de la nature. Cette puissance sort de l'homme et y rentre. Il la puise au réservoir commun, et ce réservoir est la terre. Il s'en remplit, il s'y soude, il fait corps avec cette force indéfinie, à l'aide de laquelle il peut faire trembler le sol, ainsi que l'âme agite, ébranle et fait trembler le frêle édifice du corps. Et ces deux forces semblables, unies et rivées l'une à l'autre, ramées comme les boulets de guerre, je veux dire cette force qui provient à la fois de l'homme et du globe, que serait-elle donc? Écoutez, écoutez! Elle ne serait en définitive, d'après la logique de nos antagonistes, que l'âme de la terre; âme intelligente et qui, dans leur système panthéiste, serait à l'univers entier ce que l'âme de l'homme est à celle de notre planète; c'est-à-dire une partie proportionnelle d'un seul tout, et d'un tout homogène.— L'âme de l'univers ne serait donc, en bonne et dernière analyse, que celle de l'humanité, c'est-à-dire encore une matière intelligente, fluidique, impondérable, se prêtant à mille variétés de combinaisons et de formes, et sans cesse modifiée par la loi universelle du changement. Elle serait le seul et unique être, le seul et unique Dieu de ce monde. »

Au milieu de ces tristes égarements, il est impossible de ne pas distinguer le livre publié par M. Paul Louisy et qu'il a intitulé: *Lumière! Esprits et Tables tournantes. Révélations médiaminiques.* Il y a là un ton de candeur

Digitized by Google

et une aspiration souvent élevée qui ne font que mieux ressortir l'effroyable péril que court un homme abandonné à de prétendues inspirations. Dès qu'il a accepté le principe de la révélation directe, dès qu'il adore ses propres pensées transfigurées en oracles, il est impossible qu'il s'arrête; alors si l'on parle encore de Dieu, ce Dieu n'est qu'un nom, une suprême illusion, un vain hommage rendu à la vérité même qu'on foule aux pieds; le lien de l'autorité objective est réellement rompu, l'ancre est brisée; la barque fuit, emportée comme une flèche par la tempête et par le courant.

M. Louisy (75 et suiv., 91) écrit sous la dictée des *médiums* toute une histoire nouvelle de la création, toute une théologie, toute une psychologie inspirée : « L'âme représente Dieu, la matière n'est que son ouvrage.... Souillées par le contact terrestre, les âmes ne recouvreront leur perfection native qu'au ciel. Dieu les a créées par couples, l'une mâle, l'autre femelle, et d'essence tout à fait semblable. Ces âmes sœurs se cherchent sans cesse.... »

Suivent des détails non moins authentiques sur les diverses classes d'Esprits, sur les divers globes et leurs habitants. « Les innombrables systèmes planétaires ont été dès le commencement disposés par le Créateur en une immense échelle de perfectibilité. Les âmes qui la parcourent y sont sujettes sur tous les points à la transformation corporelle. Elles ont toutes commencé leur voyage sur la même terre, placée, pour ainsi dire, au tiers du chemin. Chacune de leurs existences s'écoule sur un monde nouveau, à moins qu'elles soient punies et qu'elles descendent.... Si l'on descend dans l'échelle des mondes, on s'enfonce de plus en plus dans

Digitized by Google

l'obscurité, jusqu'à ce qu'on tombe dans les ténèbres au-dessous desquelles il n'y a rien; le niveau de l'intelligence s'abaisse, la forme humaine se dégrade, la vie se raccourcit.... Si l'on monte, au contraire, quelle magnifique perspective! L'homme devient meilleur et plus beau, la vie s'étend, le corps pèse moins à l'âme.... »

Un des priviléges des systèmes supérieurs, c'est « qu'on n'y dort plus. » Mais il faut pour cela avoir dépassé la lune et la terre qui sont fort bas; il faut avoir atteint Saturne, Vesta, Mercure, Jupiter ou d'autres planètes encore plus avancées, connues ou inconnues.

Les âmes ont donné ces informations à M. Louisy, celles-là et beaucoup d'autres. Aussi termine-t-il son livre par des paroles solennelles : « Voyez déjà les luttes ardentes qui s'engagent autour du berceau de la découverte! Amis ou ennemis, tous pressentent que l'avenir lui appartient et qu'elle changera la face du monde. Alors quel sera son nom? S'appellera-t-elle religion ou science nouvelle? L'enfantement qui se prépare sera-t-il pénible? Que les hommes de bonne volonté se recueillent, cherchent et s'associent! Dieu s'est révélé à eux une seconde fois, comme au seuil de l'ère chrétienne. Qu'ils ouvrent donc leur intelligence et qu'ils affermissent leur courage : il s'agit de la vie éternelle. »

Il s'agit de la vie éternelle! Dieu s'est révélé une seconde fois! L'homme qui admet cela ne saurait s'arrêter à moitié chemin. Écoutez M. Louisy :

« Ames dégagées des corps, les Esprits, dans l'harmonie universelle, servent de lien naturel entre la créa-

Digitized by Google

ture et le Créateur. Tous nous accompagnent, nous surveillent, nous avertissent. Tous, Esprits d'en haut ou d'en bas, récompensés ou punis, ont pour mission unique de guider l'homme vers le bien dans les voies de la justice et de l'amour. Ils sont nos véritables anges gardiens, notre conscience, car il n'y a point d'Esprits mauvais.» (8.)

« Entre l'Esprit et l'homme, qu'y a-t-il? La mort, c'est-à-dire le dégagement de la matière créée, mauvaise et périssable.... » (10.)

« Le plus souvent, ce sont nos amis, nos parents, ceux qui nous ont aimés.... Au logis de leur hôte, ces témoins invisibles ont une place privilégiée : les uns choisissent un meuble, les autres une coupe, un bijou, un coffret, une boîte. Ceux-ci occupent les cheveux ou les vêtements.» (15, 16.)

Les réponses des tables et des *médiums* ne sont ni le fait d'un mouvement mécanique, ni le fait du magnétisme, ni le fait d'un nouvel agent physique ou d'un fluide inconnu. « C'est encore moins le fait du démon, qui n'existe point, ou de toute autre puissance malfaisante. Dans la création spirituelle, le mal est inconnu, parce que Dieu est la bonté suprême. Le mal, c'est la matière.» (17.)

« Tous ces Esprits, émanations divines, ont été créés bons; ils ont vécu en corps ici ou ailleurs; ils revivront ainsi des millions de siècles peut-être jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à la félicité éternelle.» (35.)

« Pour le diable, qu'il se résigne à rentrer parmi les *Contes de ma mère l'Oie*, et à redevenir enfin ce qu'il a toujours été, la plus sotte et la plus pernicieuse fable qui ait épouvanté les pauvres hommes.» (54.)

Digitized by Google

Que de chemin parcouru déjà ! Point de diable, point de mal, le mal c'est la matière, la rédemption s'opère par voie d'épuration et de métempsycose ! Quant aux Esprits, ils se logent, en bons parents, aussi près que possible des objets de leur affection, dans les boîtes, dans les meubles et dans les ustensiles de ménage. Cette demeure, au reste, n'est ni obligatoire ni permanente. Il y a des moments de la journée où les Esprits vont se promener ; ne les consultez ni l'après-midi, ni la nuit passé onze heures. « A onze heures les Esprits s'éloignent pour la plupart et ne reviennent qu'au matin ; un ou deux demeurent auprès de l'homme pendant son sommeil.... En arrivant auprès de l'homme que Dieu lui assigne pour hôte, l'Esprit doit encore subir, quoique d'une manière indirecte, l'agrégation matérielle.... donc il marque et choisit sa place, en quelque sorte, au foyer domestique ; ici c'est un flambeau, une pendule, une table..., là c'est un portefeuille, un verre, une fontaine..., presque partout les cheveux et les vêtements. Tout objet lui est bon. Quand son hôte sort, l'Esprit quitte en même temps le logis ; il réside dans le cœur, dans la tête, dans la personne entière. Le cœur est sa place de prédilection. » (44.)

« Le nombre des Esprits attachés à l'homme varie suivant le nombre de ses qualités et de ses défauts.... Si l'homme devient meilleur, il perd un défaut et gagne une qualité ; s'il devient pire, il perd une qualité et gagne un défaut. Cela revient à dire qu'il perd ou gagne un Esprit puni ou récompensé, selon le cas. » (66.)

Ceci risque de donner un peu d'amour-propre aux *médiums*. Mais passons. J'analyse et ne critique pas ; j'analyse, parce qu'il me semble que parmi les preuves

Digitized by Google

de l'absurdité du *spiritualisme*, il n'y en a pas qui vaille le simple exposé de ses révélations. Je tenais à en présenter un échantillon au lecteur, et où en trouver un plus remarquable que dans le travail consciencieux et honnête de M. Louisy?

Ce *spiritualisme* révélé est terriblement matérialiste! « Que se passe-t-il dans la rotation des tables? Un fait d'attraction spirituelle. La chaîne formée, les volontés se manifestent, les âmes s'unissent et dégagent une portion d'elles-mêmes; si l'émanation sympathique est suffisante, l'Esprit s'y soumet et détermine le mouvement. » (40.)

« L'Esprit qui occupe l'objet choisi pour l'expérience subit l'influence de l'attraction intelligente, et devient seul maître de déterminer la rotation. Si l'objet est vide, l'Esprit d'un objet voisin (si ce n'est l'un des Esprits présents, quelquefois même plusieurs) se soumet à l'expérience.... Le rapport est établi avec les Esprits, aussitôt que l'objet se met en mouvement. » (47.)

Mais la rotation n'est qu'un premier degré; la révélation, voilà le vrai but de nos relations avec les âmes. Comment y parvient-on? On commence par des crayons attachés à des livres ou à des planchettes, et, ce qu'il y a d'étrange, c'est que les Esprits ont besoin de s'exercer pour écrire lisiblement ainsi. « Il y eut en débutant, dit M. Louisy, une espèce d'apprentissage qui recommença pour chaque nouvel Esprit que j'appelai. Les lignes n'étaient rien moins que droites, les lettres s'entremêlaient, les accents manquaient et la ponctuation était inconnue. Mais il faut un commencement à tout. » (64.)

Après le crayon vient le *médium*, le révélateur hu-

Digitized by Google

main, le révélateur par excellence ; tous les autres intermédiaires paraissent bien misérables à côté de celui-là. « Voici le couronnement de l'œuvre, l'expérience suprême. Après l'agent matériel, l'agent spirituel.... Le *médium*, comme son nom l'indique suffisamment, est un intermédiaire humain. » (72.)

Incarnation passagère de l'Esprit, le *médium* écrit ou parle sans préméditation, et parce qu'il est sous le joug d'une volonté supérieure. Le phénomène qui nous a frappés chez les possédées et chez les convulsionnaires se manifeste aussi chez lui : « Il se dédouble en quelque sorte ; il a deux âmes intelligentes ; l'une et l'autre ont sur le même sujet des pensées diverses, contradictoires. » (74.)

L'invasion de cette âme étrangère trouble d'abord le *médium ;* il frissonne, le sang reflue au cœur avec violence, les nerfs se contractent : c'est une douleur, ou plutôt un malaise insupportable. « Si la crise est violente, une attaque de nerfs se déclare ; le *médium* crie, se roule, pleure jusqu'à sangloter, il perd momentanément l'ouïe et la vue, il est assailli d'hallucinations.... Cette crise dure un quart d'heure, vingt minutes au plus. Très-prononcée d'abord, elle diminue avec les expériences suivantes et disparaît bientôt tout à fait. » (88.)

Rien de plus original que la théorie des *médiums*, ou, pour m'exprimer plus exactement, que le dogme révélé à leur sujet. Les Esprits qui les animent sont des âmes punies, des âmes qui descendent dans l'échelle des mondes ; et voici pourquoi :

« L'âme qui monte est moins bien douée que l'âme qui descend.... L'âme conserve, pour renaître, le degré

Digitized by Google

de perfection du monde qu'elle vient de quitter.... L'âme ascendante ou récompensée représente donc le monde inférieur où sa dernière transformation s'est accomplie.... L'âme descendante ou punie est, par contre, le type d'un monde supérieur.... La plupart de nos grands hommes sont des âmes déchues qui aspirent à remonter.... En même temps que l'âme tombée se relève devant les hommes en jetant autour d'elle une lumière plus pure, elle reçoit de Dieu une dernière compensation : la faculté de correspondre avec les Esprits.... Elle devient *médium.* » (83.)

Il y a sept classes de *médiums* sur notre planète. La première n'a en ce moment que trois représentants : un paysan italien, un citoyen des États-Unis et un nabab de l'Inde. La seconde classe est peu nombreuse aussi; Paris ne compte que deux ou trois *médiums* qui y figurent.

Un bon *médium* est l'homme vertueux par excellence; il doit posséder l'amour, la foi, la tempérance. Quant aux conditions physiques, M. Louisy affirme que les bilieux et les lymphatiques sont des négatifs, de misérables âmes ascendantes; tandis que les âmes tombées se reconnaissent à leur tempérament impressionnable, vif, nerveux, à leur caractère enthousiaste, passionné, mélancolique ou gai par accès. Cependant comme il n'y a pas de règles sans exception, on voit quelques *médiums* à complexion bilieuse, quelques âmes récompensées qui, remontant péniblement, reçoivent ce genre d'encouragement dans leurs efforts pour retourner au bien (86).

Un tel dédommagement était bien dû aux âmes ascendantes; ce n'est pas tout d'être déchu, ce me sem-

Digitized by Google

ble, et puisque les *médiums* sont les hommes vertueux par excellence, je ne suis pas fâché qu'ils n'aient pas tous mérité par leurs fautes les communications sublimes dont ils sont honorés. La supériorité morale des *médiums* est d'ailleurs un point capital, et M. Louisy y revient sans cesse; pour former une bonne chaîne, il recommande avant tout de prendre « d'honnêtes gens, » et il ajoute : « Le degré de perfection individuelle est la pierre de touche du phénomène des objets tournants. Plus la chaîne est riche en vertus, plus on est assuré d'un prompt succès. » (41.)

Ceci est assez flatteur pour les personnes qui réussissent dans leurs expériences, et nous allons nous rengorger à Valleyres, car les soulèvements sans contact mettent nos vertus en évidence. J'espère que désormais on fera usage de la pierre de touche qui vient d'être découverte. Pour élire un député, pour nommer un magistrat, pour choisir un mari, la méthode est aussi sûre qu'expéditive. On priera les candidats ou les prétendants de faire tourner une table !

La psychologie révélée par les *médiums* n'est pas la portion la moins curieuse du livre de M. Louisy. « L'homme a deux âmes. Qu'on ne se récrie pas. Ce n'est pas moi qui invente.... J'expose simplement, tant bien que mal, une des lois de la création telle que les Esprits me l'ont apprise. » (20.)

A cela effectivement il n'y a rien à répliquer. Nous voilà donc doués d'une âme supérieure qui pense et commande, d'une âme inférieure qui agit et obéit. La seconde, rendons cette justice à M. Louisy, n'est guère autre chose dans son livre que le principe vital, et l'homme se trouve chez lui comme chez beaucoup

Digitized by Google

d'autres un composé de l'âme, de la vie et de la matière.

Quant à l'âme proprement dite, elle ressemble à un gaz, à un fluide, à une vapeur lumineuse et diaphane. « Elle prend d'ordinaire la forme humaine, surtout les traits du visage, qu'elle garde même après la mort, et jusqu'à transformation nouvelle sur une autre terre.... L'âme est blanche, d'une blancheur éblouissante comme une nappe de neige en plein soleil; elle a des reflets bleus ou roses, selon son sexe spirituel, bleus pour l'âme femelle, roses pour l'âme mâle. » (25.)

Nous avons déjà vu que la révélation recueillie par M. Louisy sape par sa base la révélation chrétienne. « L'homme n'est pas déchu.... L'enfer n'existe point.... Tous les mondes sont habités ou destinés à l'être (à l'exception des soleils), et disposés en une immense échelle de perfectibilité.... Toutes les âmes créées gravissent à leur tour ce pénible Calvaire, montant ou descendant.... Toutes sans exception arriveront, après un pèlerinage plus ou moins long, au bonheur prédit par le Christ, le premier des justes : voir Dieu en face. » (9.)

Le diable n'existe pas. Le mal, c'est la matière, qui sera détruite à la fin. Pour ce qui est de Jésus-Christ, un mot que je viens de transcrire indique le seul rôle qui puisse lui être réservé dans un système où la véritable chute est niée, et où la rédemption s'opère par voie de métempsycose : « Un seul homme, après sa mort, est monté droit au ciel : Jésus-Christ! Fils de Joseph et de Marie; il a mérité d'être appelé fils de Dieu. Après lui, mais à un degré inférieur, vient le Christ de l'humanité antique, Socrate. La liste des élus de la terre s'arrête là. » (81.)

Digitized by Google

Puis, M. Louisy, développant sa pensée, nous donne la liste des hommes célèbres qui sont montés ou descendus de quelques mondes : Voltaire, Mahomet, Alexandre, César, Louis XIV, Philippe II, Sixte-Quint, Loyola, Luther, Bossuet, Robespierre sont descendus; Caton, Charlemagne, Henri IV, Louis XVI, Galilée, Colomb, Guttemberg, Watt, Washington, Calvin, Fénelon sont montés. « Entre toutes les femmes, Marie, la mère de Jésus, est la seule qui ait atteint la plus grande hauteur. Mais le ciel!... de toutes les créatures humaines qui, depuis six mille ans, ont passé sur notre terre, une seule y est parvenue, et par une route difficile : l'expiation volontaire, le développement absolu. » (82.)

Et c'est la foi nouvelle du genre humain qui est ainsi révélée ! Hélas ! il n'est que trop vrai que ces idées ont plus de partisans réels que la vérité évangélique. Le *spiritualisme* aura pour effet de les propager, de les vulgariser encore davantage. Ceci est « la vraie foi qui doit régénérer le monde.... Cette découverte s'est élevée aux proportions d'une science et d'une religion tout ensemble.... Aujourd'hui c'est encore un fait isolé ; demain ce sera un instrument de civilisation, l'Évangile universel. »—« La boussole, l'imprimerie, la vapeur, et tout l'imposant cortége des inventions utiles, qu'est-ce donc en comparaison de l'éternité dévoilée ? » (6, 12).

Prenons-y garde, la publication d'un ouvrage comme celui-ci est un signe auquel nous devons être attentifs. M. Louisy n'est ni un charlatan ni un superstitieux ; il ne nous parle pas des cinq âmes de la terre et ne croit pas plus que nous aux fantômes, au miroir magique ou aux divinations. C'est tout simplement un homme qui prend au sérieux nos rapports avec les âmes, et qui, à

Digitized by Google

son insu et de la meilleure foi du monde, transforme ainsi en révélation le système du progrès indéfini et du salut par métempsycose. Ce système, déjà populaire et qui répond aux aspirations secrètes du cœur corrompu, ne perdra rien à parcourir l'Europe et l'Amérique sous la sanction des nouveaux prophètes.

Leurs oracles, il est vrai, ne sont jamais que le reflet de leur propre pensée; s'ils se ressemblent en général par certains traits, c'est qu'il y a des théories régnantes; ils se diversifient, au reste, autant que ces théories elles-mêmes, et l'opinion particulière de chaque *médium* se retrouve dans les dogmes qu'il promulgue au nom des Esprits.

Là est le désaveu le plus péremptoire peut-être des prétentions *spiritualistes*. En vain met-on en cause ou les anges, ou les démons, ou les âmes des morts, il est par trop évident que les prétendues révélations ont des auteurs vivants et très-vivants, des auteurs en chair et en os. La paternité ne saurait être un instant douteuse. Malgré certaines exceptions apparentes et qui s'expliquent d'ailleurs par la capacité réelle de tel *médium* ou de tel membre de la chaîne, j'ai le droit d'affirmer qu'à tout prendre les élucubrations des Esprits sont horriblement bêtes. Les tables-auteurs aideront à juger les tables parlantes, et n'était la saveur bien connue du fruit défendu, n'était le piquant des apparitions et des révélations dogmatiques, ces compositions littéraires d'auteurs célèbres ne tarderaient pas à prendre fin au milieu d'un éclat de rire homérique.

Ou je me trompe fort, ou les *médiums* commencent

Digitized by Google

à en avoir le sentiment. Ils se hasardent chaque jour moins sur un terrain trop glissant pour eux ; Gluck ne vient plus guère écrire d'opéras; Racine et Corneille ne font guère de tragédies ; Molière ne compose pas de scènes à mettre auprès du Misanthrope; quant à Homère, à Démosthène et à Virgile, je ne crois pas qu'on se soit risqué à les faire parler en vers ou en prose. On aime mieux appeler Washington qui débite quelques lieux communs de politique ; on aime mieux surtout arranger, avec la collaboration de quelques philosophes ou théologiens anonymes, la millième édition de la théorie unitaire.

Il paraît que Christophe Colomb apparaît encore assez souvent et qu'il se plaint de ce qu'on n'a pas donné son nom à l'Amérique. Shakspeare est plus modeste et assure que l'engouement national l'a surfait. Si tel est l'avis des *médiums*, j'en suis fâché pour eux; mais je regretterais surtout, qu'en présence de preuves aussi éclatantes, l'opinion publique pût hésiter. Comment ne pas voir que la solution du problème est là tout entière ? Ou nous sommes en plein surnaturel, et alors les morts illustres ou les démons qui prennent leur place sont en état d'imprimer leur cachet aux œuvres dictées par eux; ou les prétendues dictées ne dépassent en rien la pensée des *médiums*, et alors nous devons reconnaître celle-ci aux nuances caractéristiques qui la trahissent. Or c'est précisément ce qui se passe : interrogés par les unitaires, les Esprits proclament l'unitarisme ; interrogés par les catholiques, ils parlent du purgatoire, de la messe des saints ; interrogés par les protestants, ils en appellent à l'autorité des Écritures. Ils seraient voltairiens avec nos vieux déistes, rabbinistes

Digitized by Google

avec les juifs. Avec les disciples de Fourrier, ils contemplent l'âme obéissant à l'action du cordon aromal de la terre, et décrivent les amours des planètes; avec les champions de la sorcellerie, ils attestent la vertu des miroirs magiques, l'efficacité des charmes et des pactes, la réalité du sabbat. Citons quelques exemples.

On sait quelles sont les attaques que les *médiums* unitaires dirigent contre les doctrines fondamentales du christianisme; nos *médiums* incrédules et ignorants, qui ne se sont pas même donné la peine d'avoir un système et qui ont fait leurs études de philosophie ou de théologie au jockey club, s'élèvent aussi contre les dogmes chrétiens, mais à leur manière, et leur manière est très-reconnaissable. Chacun imprime à la révélation dont il est l'organe la nuance précise de ses préventions, de son système, de son ignorance. Mais rien n'est plus curieux que de mettre en face de ces révélations de l'unitarisme savant ou du déisme vulgaire, celles que proclament avec non moins de confiance et de bonne foi les *médiums* musulmans, catholiques et protestants.

Au sujet des musulmans, j'emprunte le passage suivant au livre de M. Morin (124) : « J'eus l'occasion d'évoquer un jour directement, devant les yeux d'un jeune Égyptien, l'ombre de son aïeul. C'était un vieillard vertueux, j'aime à le croire, et qui se montrait fort satisfait d'ailleurs de son séjour dans l'autre monde. Cependant le récit qu'il fit de son bonheur à son fils, qui me redisait mot à mot les paroles qu'il entendait, eût effarouché sans contredit une âme chrétienne, et j'avouerai pour ma part que je n'eusse pas été flatté qu'il s'exprimât ainsi devant ma femme ou ma fille. »

Digitized by Google

« Croyez-vous, ajoute M. Morin, que les derviches, les bonzes et les brahmes, qui évoquent aussi les mânes, en tirent la conséquence du paradis chrétien? Il y a même une expérience que je conseille aux Américains: qu'ils choisissent un *médium* parmi les sauvages des montagnes rocheuses..., l'ombre évoquée par lui racontera quelles belles batailles on se livre dans les prairies du grand Esprit, comment on y cueille des chevelures, comment on y prend des ennemis vivants et comment on y danse autour des poteaux de torture. »

Chez les catholiques attachés à leur religion, on voit chaque jour la table avouer qu'elle est mise en mouvement par les démons et s'arrêter au contact d'un crucifix. Si, au lieu des démons, ce sont les âmes des morts qui se présentent, elles ont soin de demander des prières ou des messes pour sortir du purgatoire. M. des Mousseaux rapporte quelques séances auxquelles il a assisté. Les détails en sont significatifs; soyez sûr que les Esprits auraient parlé tout autrement dans une maison protestante.

« Aimes-tu ce que j'ai dans la main? demande-t-on à l'un d'eux. — Non! (c'étaient des médailles de la sainte Vierge). — Aimes-tu la société de Saint-Vincent de Paul?—Non....—Reconnais-tu la présence réelle dans l'Eucharistie? — Oui....— Reconnais-tu le purgatoire? — Oui.... M. l'archiprêtre lui ordonne purement et simplement de rester tranquille et de ne plus répondre, mais c'est en vain. Quelqu'un place sur la table un chapelet. — Ce chapelet te fait-il mal? — Oui. — Un scapulaire, un objet béni est-il un signe de protection contre toi?—Oui. » (*Mœurs et Pratiques*, 292, 300, 302.)

La Table parlante (13, 15, 34, 37, 40, 42, 46) raconte

Digitized by Google

à son tour d'autres expériences dirigées par des personnes très-catholiques. Les Esprits y tiennent, bien entendu, le langage qu'elles auraient tenu elles-mêmes. C'est l'âme d'une Chinoise qui est en purgatoire, qui aime le pape, qui aime aussi Dieu, notre Seigneur Jésus-Christ, la sainte Vierge et les gens qui portent le scapulaire; c'est une âme qui met toute une maison en révolution, jusqu'à ce qu'on l'ait apaisée en faisant dire plusieurs messes à son intention. Ailleurs, l'interrogatoire suivant a lieu : « Es-tu un Esprit? — Oui. — Un ange? — Non. — Un démon? — Non. — Un homme? — Oui. — Es-tu en enfer? — Non. — Au purgatoire? — Oui. — Souffres-tu? — Oui. — Viens-tu demander des prières? — Oui. — Veux-tu que nous récitions l'Oraison dominicale à ton intention, à l'instant même? — Oui. — Chacun de nous pria à son intention. — Cette prière a-t-elle été suffisante pour te délivrer? — Non. — T'a-t-elle soulagée? — Oui. »

On rencontre ensuite une âme qui est heureuse au ciel et n'a besoin de rien, puis une âme qui déclare être en purgatoire pour expier un péché mortel et qui demande des prières.

Mais viennent les démons; on les poursuit avec de l'eau bénite : « Pendant que le guéridon était en train de courir et de sauter, une des personnes présentes alla chercher de l'eau bénite et en versa sur lui. Il entra aussitôt dans de terribles convulsions, frappant avec colère et se secouant vivement. Il finit par se renverser, et dans cette situation il donnait de la tête contre le parquet comme pour faire tomber l'eau bénite. » Le même diable, ou du moins un diable habitant le même guéridon, donne un jour son signalement : « Qui es-tu?

Digitized by Google

— Le diable. — Quel diable ? — Astaroth. — As-tu des cornes? — Oui. — Combien ? — Deux. — As-tu une queue? — Non. — As-tu une fourche ? — Oui. — Combien a-t-elle de pointes? — Deux. — Pour quoi faire? — Pour *ambroché*. — Qui veux-tu embrocher ? — Tous si *je peu*. »

Cet Astaroth n'a pas fait ses humanités, et son orthographe laisse à désirer ; je lui reprocherai aussi d'avoir renoncé à la queue, tout en conservant la fourche et les cornes. Cependant on le tint pour fort redoutable, et la provision d'eau bénite fut mise à portée des victimes que tourmentaient ses espièglerie. Il paraît qu'il se laissa asperger bravement et sans déguerpir ; on n'obtint un peu de répit que lorsqu'on eut recours à « des médailles de saint Benoît employées avec succès contre toute espèce de maléfice. »

Observons maintenant la tenue des Esprits chez les protestants. La métamorphose est aussi complète que possible. Ils conservent sans doute leur profession de foi orthodoxe au sujet de la Trinité, de la divinité de Jésus-Christ, de la chute de l'homme et de la condamnation des méchants, de tous les dogmes enfin que les mêmes Esprits désavouent et combattent rigoureusement quand ils sont hébergés par les unitaires ; mais ils n'ont plus aucun respect ni pour l'eau bénite, ni pour les scapulaires, ni pour les médailles de saint Benoît. Lisez la brochure très-curieuse du révérend Godfrey (*Table turning*), vous verrez qu'ici c'est la Bible qui, placée sur la table, en arrête la rotation. Un autre ministre anglican, M. Gillson, demande à sa table : « Combien d'années la papauté durera-t-elle encore? » Et la table frappe dix coups. Elle avait frappé

Digitized by Google

précisément ce nombre lorsqu'il lui avait demandé de fixer l'époque où Satan sera lié. Elle avait désigné la France, l'Espagne et l'Italie comme siége principal de l'empire de Satan.

Tout cela n'est-il pas le portrait, le daguerréotype exact de la pensée des deux pasteurs? N'est-il pas évident que celui qui a fait la question fait aussi la réponse, bien qu'il ne s'en doute pas ? Si je voulais savoir quelle est la façon de penser de M. Godfrey sur différentes questions, je la découvrirais, et cela jusque dans ses moindres nuances, en parcourant les révélations de sa table parlante. Elle m'apprendrait qu'aux yeux de M. Godfrey, les épileptiques sont des possédés; qu'il croit à la nature matérielle des tourments de l'enfer; qu'il est instruit du sort éternel de ses paroissiens, lorsqu'ils ont eu le malheur de fréquenter les chapelles dissidentes. Il se trouve en effet qu'une des âmes damnées qui font manœuvrer sa table sur l'ordre du diable et avec la permission de Dieu, est celle d'un homme enterré par lui-même onze années auparavant, et qui se rendait souvent au culte wesleyen.

Je ne veux pas relever d'autres détails : le riche de la parabole rencontré aux enfers par cette même âme ! Dieu la contraignant à répondre, en dépit de Satan, parce que le questionneur est membre du clergé ! — Quels que soient les préjugés cléricaux et anglicans de M. Godfrey, je ne m'arrête qu'à un seul point, la conformité parfaite des révélations qu'il obtient et de ses idées personnelles. Je dis ses idées, et non ses convictions ; car j'aime à croire que s'il était réellement convaincu de la présence d'une âme damnée, il ne pourrait pas l'interroger avec tant de sang-froid et de liberté

Digitized by Google

d'esprit. Je soupçonnerai toujours qu'il y a plutôt une fantaisie d'imagination qu'une persuasion complète chez les chrétiens qui vont prendre le thé après avoir questionné un damné sur sa misère sans consolation, sur ses relations avec Satan et sur les flammes de l'enfer.

Ainsi que nous venons de le constater, les Esprits ne sont que des échos, ils renvoient à chacun son propre langage. Et cela n'est pas vrai seulement des différences fondamentales, mais aussi des diversités plus délicates; l'Esprit d'une jeune fille ne parlera pas comme celui d'un vieux soldat; bien plus, si deux sœurs sont *médiums*, on distinguera les oracles de l'aînée et ceux de la cadette, leur caractère s'y peindra naïvement.

J'ai déjà cité des phrases savantes, des imitations du vieux français qui ne pouvaient venir que d'un *médium* érudit. J'ai cité aussi des fautes d'orthographe qui trahissaient l'ignorance ou l'inattention des *médiums*. M. des Mousseaux (294, 295) me fournit encore sur ce point des renseignements précieux. Il se pose à lui-même l'objection : « Cet Esprit que vous avez la générosité d'attribuer à la table, ce n'est autre chose que votre propre esprit répondant à vos propres questions; l'acte s'accomplit par l'opération d'un fluide qui s'échappe de vous, qui meut la table à votre insu et qui la gouverne au gré de vos sentiments. Car si le *médium* tombait sous l'empire d'un Esprit étranger, si cet Esprit s'en servait comme d'un instrument docile, si l'individu qui manœuvre la table, en un mot, n'était point tout uniment le traducteur de sa propre pensée, comment cet Esprit aurait-il assez souvent la même orthographe dans la dictée de ses réponses que celle

Digitized by Google

sente la signale! (*Mœurs et Pratiques*, 303.) Que sera-ce, enfin, s'il est démontré que les Esprits font des progrès, et que leur habileté croît avec celle des *médiums* !

C'est le livre de M. Morin (83) qui constate ce dernier fait : « Il est à remarquer avant tout, dit-il, que cette espèce de lucidité des tables parlantes ne s'est développée qu'après de nombreuses expériences et sous l'influence de certaines personnes dont la présence était nécessaire à la chaîne. La logique commandait donc que l'on attachât le progrès des phénomènes nouveaux à ces individus et non aux tables, et que, s'il y avait possession ou occupation des Esprits, on les reconnût en eux et non dans notre innocent mobilier. »

L'évidence semble à présent complète, et on se demande où les partisans des Esprits peuvent aller chercher un prétexte pour ne pas se rendre. Eh bien ! ils ont encore trois prétextes au lieu d'un : d'abord la surintelligence des tables et des *médiums*, ensuite la corrélation entre les prodiges *spiritualistes* et l'hérésie qui règne dans les pays où ils éclatent, enfin le grand fait de Cideville dont la réalité démontrée garantit celle des faits analogues qui lui ont succédé. Apprécions ces trois prétextes en terminant.

Pour ce qui est de la surintelligence, il vaudrait beaucoup mieux la démontrer que de la supposer, et de débiter à propos de cette hypothèse gratuite des axiomes dont le seul tort est de ne s'appliquer à rien, à peu près comme les proverbes qu'enfilait Sancho Pança.

Un fluide ! s'écrie-t-on gravement, un fluide ne saurait être que passif, il est incapable d'ajouter quoi que ce

Digitized by Google

soit à ce qui est dans la pensée des opérateurs. — Sans doute, mais prouvez-nous que tout ne soit pas sorti de cette pensée dans les actes de possession, de sorcellerie et de *spiritualisme*.

« Comme un effet, écrit M. l'évêque du Mans dans son mandement, comme un effet ne peut exister sans cause et que rien ne peut être dans l'effet qui ne soit dans la cause, il doit toujours y avoir proportion entre les causes et les effets. Un effet purement matériel accuse une cause matérielle et rien de plus; mais un effet dans lequel on voit des signes manifestes d'intelligence suppose nécessairement une cause intelligente. » —C'est à merveille ! mais on oublie de prouver que les effets soient ici plus intelligents que les causes, ou, pour mieux dire, que l'intelligence apparente des tables ne soit pas la fidèle contre-épreuve de l'intelligence des opérateurs et des *médiums*.

Je ne connais guère que M. des Mousseaux qui ait essayé de fournir cette preuve et qui ait opposé autre chose que des paroles tranchantes à une objection aussi capitale. Il a cité des faits qui demandent à être examinés un instant; nous verrons qu'ils rentrent tous dans l'interprétation que nous avons adoptée.

« Quelques-uns, dit-il, voulaient n'accorder aux tables qu'une sorte de fluide béotien, et voilà qu'elles revendiquent de l'Esprit.... Les tables parlent, elles conversent et dialoguent avec nous; elles se livrent quelquefois au monologue.... Hélas ! parmi les gens qui manœuvrent la table et à qui nous savons qu'elle transmet des réponses, combien n'en avons-nous point noté dont l'esprit est littéralement d'une telle épaisseur que le bois le plus complaisant et le plus poreux ne saurait

Digitized by Google

sans miracle lui ouvrir un passage!... Lorsque mon Esprit semble me parler du sein de la table, j'ai donc perdu la conscience de son action, puisque je n'ai le sentiment ni de ce qu'il éprouve en son domicile additionnel ni de ce qu'il y pense, puisque j'ignore au moment même où j'attends les faveurs de sa parole et ce qu'il va me dire et s'il daignera me parler ou opérer. Mieux que cela : l'expérience a constaté que la table m'apprend des choses que je ne puis savoir, et qui surpassent quelquefois la mesure de mes facultés. » (240 à 243.)

C'est précisément ce qu'il conviendrait de démontrer au lieu de l'affirmer. J'ai déjà indiqué ailleurs comment l'action fluidique qui développe en nous les facultés, qui y réveille les réminiscences et qui y suscite le sens interne avec ses pénétrations de pensées, explique les prétendues révélations de faits ignorés de tous les assistants. Que beaucoup de choses s'accomplissent par nous sans que nous en ayons conscience, je suis surpris que M. des Mousseaux oublie un phénomène psychologique aussi connu. Et quant au contraste qu'il aperçoit entre les saillies ingénieuses de certaines tables et la stupidité de certains opérateurs, il est permis de soupçonner qu'il est trop charitable envers celles-là et ne l'est pas assez envers ceux-ci.

Maintenant, si j'ouvre son livre et que je parcoure le récit des séances qui figurent de la page 291 à la page 304, je me demande comment l'auteur est parvenu à y découvrir ces marques de surintelligence qu'il tient à mettre en lumière, car il sent que la question est là. L'Esprit emploie des mots extraordinaires : Betymno, Aiku, Efomedeh, Nemitoeif; au

Digitized by Google

sujet de ce dernier terme, il déclare que ce sont plusieurs mots en un et de l'hébreu. Cela est-il bien spirituel? Nous étonnerons-nous qu'avec une chaîne composée d'un archiprêtre, de deux vicaires, d'un aumônier et d'un ancien élève de l'école polytechnique, la table ait su traduire chêne en latin, et répondre : *quercus?* La seule chose extraordinaire, c'est qu'elle ait rappelé à l'aumônier son prénom d'André « auquel il ne pensait point. » Mais on n'ignore jamais ses prénoms au point de n'en rien savoir absolument, et j'imagine que, par un acte de réminiscence inconsciente, M. l'aumônier aura retrouvé alors dans quelque recoin de sa tête un nom de baptême trop longtemps négligé.

En vérité, serait-ce en vertu de semblables expériences qu'on nous sommerait de croire à l'intelligence des tables et de ne pas regarder leurs oracles comme des reflets? J'ai lu toutes les anecdotes de M. de Mirville et celles de la *Table parlante*, et celles de plusieurs brochures anglaises ou américaines; j'ai encore placé dans le même dossier les merveilles des somnambules, les divinations ou les langues étrangères des anciennes possédées, et je n'ai rien trouvé nulle part qui excédât la connaissance réelle des possédées, des somnambules, des *médiums*, ou des personnes avec lesquelles ils peuvent être en communication intellectuelle.

Cessons, par conséquent, de citer l'intelligence des Esprits. Il se fait à ce sujet des raisonnements incroyables : tantôt on prouve cette intelligence au moyen des attaques que le spiritualisme dirige contre les dogmes chrétiens, et l'on oublie d'une part que l'opinion des

Digitized by Google

médiums incrédules explique un semblable accord, de l'autre, que chez les *médiums* croyants les Esprits tiennent le langage le plus orthodoxe ; tantôt on signale l'efficacité admirable des exorcismes, et l'on oublie qu'indépendamment de leur effet supposé sur les diables, ils en ont un très-certain sur les opérateurs ; tantôt on triomphe des rotations obtenues sans former la chaîne, qui semblent indiquer une action intelligente fort étrangère aux fluides, et l'on oublie que les rapports des fluides avec la volonté ne sont jamais absolument subordonnés à tel ou tel procédé matériel.

En voilà assez sur le premier prétexte ; passons au second. La présence des Esprits n'est pas manifestée par la surintelligence des tables ou des *médiums* ; le sera-t-elle par la fréquence des phénomènes dans les pays protestants et par leur rareté dans les pays catholiques ? Aura-t-on le droit de dire que c'est une œuvre du démon, puisqu'elle ne s'opère que là où l'Église romaine n'est pas en mesure de lui opposer ses messes et ses anathèmes ?

L'argument est étrange ! mais il vaut mieux le réfuter que s'en fâcher. Je ne rechercherai donc pas ce qu'il y a de matérialisme impie dans cette théorie de l'*Univers* qui semble attribuer à chaque messe un rayonnement s'étendant à une certaine distance, et qui nous montre les Esprits frappeurs profitant en Amérique des intervalles laissés entre ces rayonnements à cause du trop petit nombre de messes. M. des Mousseaux (287) marche dans la même voie lorsqu'il dit : « Dans les réunions composées de personnes habituées à porter légèrement

Digitized by Google

le joug de l'autorité religieuse ou à vivre dans la même absence de catholicisme que la plupart des États de l'Amérique du Nord, les Esprits se donnent les coudées beaucoup plus franches que dans les contrées où règne la foi romaine. »

Voyons si les choses se passent ainsi.

L'Angleterre est un pays protestant, comme les États-Unis, et il y a tel comté où les messes doivent laisser autant de vide entre elles que dans certains États de l'Amérique ; cependant le *spiritualisme* a fort peu réussi en Angleterre, et, somme toute, ses progrès ont été beaucoup plus rapides dans les contrées catholiques telles que la France. Cet exemple suffit; mais il serait facile d'en citer plusieurs autres, et, sans aller plus loin, le canton de Vaud, où nos expériences se sont faites, est à la fois très-dépourvu de messes et fort étranger, en général, aux révélations des Esprits.

Pourquoi cela? Parce que les deux grands agents des nouveaux prodiges y font également défaut, l'unitarisme qui les propage dans le nouveau monde, l'ultramontanisme qui les soutient chez nous. Bien loin que la thèse de M. des Mousseaux soit justifiée par les faits, il se trouve au contraire que le protestantisme et le *spiritualisme* s'excluent partout réciproquement; on ne croit guère aux Esprits qu'à la condition de n'être plus protestant, et d'avoir répudié, comme les déistes et les unitaires, la règle de foi qui constitue le protestantisme. Au sein des nations réformées, les incrédules seuls, ou peu s'en faut, acceptent les tables parlantes; au sein des nations catholiques, elles n'ont pas de soutiens plus solides que les champions déterminés de la croyance traditionnelle.

Digitized by Google

Sans doute M. de Mirville, les rédacteurs de l'*Univers* et leurs amis anathématisent les tables parlantes tout en les soutenant, sans doute les mandements des évêques qui se rallient à leur parti ne signalent la réalité de ces merveilles sataniques que pour inviter les fidèles à s'en tenir écartés; mais des prohibitions ainsi conçues ont peu de chances de succès, et d'ailleurs les Églises protestantes ne sont pas restées en arrière, on en conviendra, dans la guerre théologique engagée contre les nouvelles révélations. M. des Mousseaux lui-même l'a reconnu : « Jusqu'ici, dit-il (367), dans les lieux où le protestantisme domine, il a détesté cette matière intelligente, ce mystérieux et hypocrite pouvoir, ce dieu à mille faces; il l'a fait maudire, du haut de ses parvis, par les mille bouches de ses sectes, et il faut le louer de cette sagesse. L'exemple ne s'est point fait attendre! Eh bien! nous autres, gens du catholicisme, hésiterions-nous un instant de plus? hésiterions-nous tous ensemble à grandir de l'ineffable toute-puissance de notre unité l'anathème qui doit repousser les avances de l'ennemi ou foudroyer ses menaces! »

Le dernier prétexte de nos contradicteurs leur est fourni par une aventure qui a été fort bruyamment exploitée, et qui semble renfermer la justification des miracles américains qu'elle a précédés au milieu de nous; je veux parler du presbytère de Cideville.

Là tout se trouve réuni : des coups comme en Amérique, un berger sorcier comme au moyen âge, des témoins aussi nombreux et aussi honorables que dans les anciennes affaires de magie, un livre écrit *ex pro-*

Digitized by Google

fesso et non moins habile, non moins loyal que les traités de Mather ou de Bodin. Si donc je démontre que les incidents constatés à Cideville sont absolument dépourvus de réalité, on n'aura plus même la ressource de s'écrier, en désespoir de cause : Vous avez beau dire, ce qui a été vu à Cideville subsiste, et de tels faits ont plus de force que tous vos raisonnements !

Que s'est-il passé à Cideville ? Deux classes de phénomènes. Les uns qui s'opèrent dans la cure, au centre d'un foyer énorme de crédulité, et qui ne laissent après eux aucune trace visible qui en permette la vérification sérieuse; les autres, dont les effets dépassent l'enceinte du presbytère ou survivent à la crise, et qui en conséquence ne se dérobent pas entièrement à l'examen.

Je laisserai de côté la première classe. Que des meubles et des chiens aient été mis en danse, que des pupitres soient sortis ou rentrés par les fenêtres, que des coups terribles aient ébranlé les cloisons, que l'on ait entrevu des fantômes, senti le poids de mains invisibles, reçu les énormes soufflets qu'elles distribuaient, constaté les réponses faites à des questions difficiles, je n'ai pas à m'en inquiéter; tout cela rentre dans les explications vingt fois données et que je ne veux pas recommencer. Chacun déterminera à sa guise les parts qui reviennent aux erreurs du témoignage, aux exagérations et aux illusions nées de l'excitation générale, aux hallucinations proprement dites, aux fraudes et aux espièglerie, à l'action fluidique enfin qui était très-probablement en jeu et qui semble se rattacher à la personne des deux enfants élevés par le curé. Quant à moi, je concentre mon étude sur deux faits qui seuls prêtent à une discussion contradictoire, parce que seuls

Digitized by Google

ils peuvent être appréciés dans leurs circonstances essentielles. Je veux parler du typhon, et des blessures fluidiquement reçues par le berger.

« Une espèce de trombe ou bourrasque violente vient s'abattre sur le malheureux presbytère. » Ainsi s'exprime M. de Mirville, et nous devons nous féliciter de l'imprudence que sa sincérité même lui a fait commettre en insérant un pareil détail. Quoi ! une espèce de trombe, de bourrasque violente ou de typhon, comme l'appelle M. des Mousseaux ! une trombe qui s'est jetée sur le presbytère, en épargnant toutes les maisons environnantes ! Mais voilà un phénomène qui, tout sortilége à part, aura certainement attiré l'attention des ignorants et des savants à cent lieues à la ronde ; que dis-je, dans le monde entier. On aura certainement procédé à une enquête dont les éléments étaient bien aisés à réunir. Les trombes laissent de leur passage des marques incontestables. Voici un presbytère dont les fenêtres sont brisées, dont les cheminées sont détruites, dont les tuiles jonchent le sol ; et voici tout autour des maisons qui n'ont ressenti aucune atteinte du fléau. Voici le jardin du curé où les arbres ont été arrachés ; et voici le jardin voisin où pas une feuille, pas une herbe n'a souffert.

Certes le fait serait si extraordinaire, qu'aucune puissance au monde n'aurait empêché et les administrations et les académies d'accourir pour le constater. Il y a mieux : la constatation s'en serait faite en quelque sorte d'elle-même, forcément, et le prodige aurait eu d'emblée une incomparable publicité.

S'il ne l'a pas eue, souffrez que je le déclare, c'est qu'il n'a existé que dans votre imagination ; c'est qu'il

Digitized by Google

n'y a eu de trombe pour personne ou qu'il y en a eu pour tout le monde, c'est que le presbytère n'a eu ni arbres arrachés ni cheminées renversées, ou que les arbres et les cheminées ont subi dans la commune entière l'effort de l'ouragan; oui, dans la commune entière, et même chez le sorcier auteur de ce grand désastre et sacrifiant sa cabane afin de nuire à la cure! Ce typhon-là me rappelle trait pour trait les bruits américains qu'on entend à deux milles, et qui ne frappent aucune oreille sur le trajet. — Passons aux blessures.

Elles ont été, je l'ai déjà dit, la conséquence fluidique des coups portés au fantôme avec de très-longues pointes. On l'avait transpercé le soir; « le lendemain, dit M. de Mirville (331), dans l'après-midi, on frappe à la porte du presbytère; elle s'ouvre, et Thorel se présente. Son attitude est humble, son langage embarrassé, et il cherche à cacher avec son chapeau des écorchures toutes saignantes qui couvrent son visage. » Et M. de Mirville raconte ailleurs (383), dans le but de corroborer cette partie importante de son récit, l'histoire tragique d'un autre curé de la Seine-Inférieure qui lutta à coups de pistolet contre les sept sorciers de sa paroisse; or « le lendemain les sorciers, qui cependant n'avaient pas quitté leurs maisons, gardaient tous le lit avec des trous de balle dans les jambes. »

Ici encore je suis heureux que la crédulité ardente de M. de Mirville nous ait fourni des moyens de contrôle que la première narration, si elle était restée seule, ne nous aurait pas offerts. Les *trous de balle* seront plus faciles à vérifier que les écorchures.

Et pour commencer par là, d'où vient la différence

Digitized by Google

énorme qui existe entre les blessures des sept sorciers et celles de Thorel? Les « très-longues pointes » que l'on « enfonce » doivent produire des plaies profondes. Je n'insisterais pas et je mettrais la bizarrerie du résultat sur le compte d'un mode d'attaque trop indirect pour être bien efficace, si je ne voyais que les pistolets qui n'ont pas atteint plus directement leurs sorciers, puisqu'ils étaient restés chez eux, ont cependant produit des trous aux jambes. Ceci me rend soupçonneux, je l'avoue, à l'égard des *écorchures* de Cideville, conséquence peu ordinaire des coups de pointe.

Une autre circonstance m'étonne. Les sept sorciers ont tous été atteints aux jambes; le berger Thorel, au contraire, paraît n'avoir été frappé qu'au visage. Avait-on donné à Cideville un mot d'ordre semblable à celui que César donnait à Pharsale et qui troubla si profondément les jeunes beaux du parti de Pompée? Il faut bien qu'il y ait eu quelque chose comme cela.

Mais voici qui est plus étrange encore. Si les troupes rangées sous les ordres du curé de Cideville étaient maîtresses de diriger leurs coups comme elles l'entendaient, le fantôme, lui, avait le droit de se défendre à sa manière. Il s'entendait, nous l'avons vu, à appliquer les soufflets et les coups de poing; il disposait d'une certaine main noire qui, descendant par la cheminée, venait au besoin s'appliquer sur la figure des enfants ou sur la cuisse du maire dans l'exercice de ses fonctions; il savait, enfin, faire manœuvrer les meubles, les chaises et sans doute aussi les personnes. Pourquoi n'a-t-il pas pris ses adversaires et ne les a-t-il pas jetés à croix ou pile? Pourquoi ne leur a-t-il pas lancé à la tête des pupitres et des fauteuils? Pourquoi ne leur

Digitized by Google

a-t-il pas distribué une multitude de horions? En vérité, ce n'est pas la peine d'inventer des sorciers, pour les faire plus bêtes que de raison.

Et ce n'est pas tout. Les écorchures de Thorel se seront guéries sans qu'il en ait été autrement question ; j'y consens, pourvu que vous me montriez, pièces en mains, les suites qu'ont nécessairement eues les graves blessures des sept sorciers. Puisque ceux-ci ont eu des trous quand ils pouvaient se contenter de meurtrissures, il faut qu'un détail aussi brillant s'achète par quelque satisfaction donnée à notre curiosité. Ici-bas nous payons toujours notre gloire.

M. de Mirville l'a senti ; aussi s'est-il empressé de nous apprendre que les sept sorciers avaient *gardé le lit*. Gardé le lit ! Je n'ai pas de peine à le croire ; on le garderait à moins. Auriez-vous l'obligeance de nous dire combien de semaines, combien de mois ils y sont restés ? Sur les sept blessés, combien y a-t-il eu d'amputés? Il convient de répondre sérieusement à cette question qui est sérieuse, tous les chirurgiens militaires vous le diront. Sept hommes dont les jambes sont percées de trous de balles, et pas une amputation ! Ceci tournerait décidément au miracle, et au miracle en faveur des sorciers ou de la gent bergère en général. Aurions-nous à déplorer un tel scandale? J'espère qu'il n'en est rien, et que l'on compte au moins un ou deux bergers à jambes de bois dans la paroisse dont il s'agit.

Il est vrai que nous n'évitons un embarras que pour tomber dans un autre. Les sept sorciers doivent avoir sept familles ; sept chefs de famille gardant à la fois le lit, boitant, faisant extraire des balles ou bander des plaies, arrivant enfin peut-être à des amputations, n'y

Digitized by Google

a-t-il pas là de quoi mettre en rumeur toute une petite commune? Une rumeur de ce genre, entremêlée de blessures graves et de sang versé, n'éveillerait-elle pas la sollicitude du maire et n'attirerait-elle pas l'attention du ministère public? Dans quel pays vivons-nous donc, si un fait aussi énorme s'accomplit sans qu'on procède à des enquêtes administratives et judiciaires?

Or, d'enquêtes, pas la moindre trace. Les sept ou les quatorze jambes trouées de balles ont passé incognito, comme le terrible typhon! On se raconte de ces grosses histoires-là dans les presbytères de Normandie; on a vu, on a entendu, on a fait, on a écorché des figures, cassé des bras ou des jambes, on a contemplé le tourbillon magique fondant sur la maison du curé; mais n'en demandez pas davantage! Les catastrophes de ce genre ne laissent pas plus de traces aujourd'hui que jadis, au temps où les sorcières égorgeaient les enfants par centaines au sabbat.

Hélas! celle-ci laissera certaines traces cependant. La voilà consignée dans un gros livre, d'où elle a passé dans les journaux; elle est en train de faire le tour du monde. La sincérité de l'auteur est-elle une excuse suffisante en pareil cas? N'est-on pas tenu de respecter assez le public pour ne pas lui servir des anecdotes qui ne sauraient résister à deux minutes d'examen? C'est une question que je me contente de poser en finissant.

Le presbytère de Cideville est devenu tellement illustre, que je n'avais pas le droit de quitter le sujet de ce chapitre sans en avoir dit quelques mots, de même que je n'avais pas eu le droit de quitter l'an-

Digitized by Google

cienne sorcellerie sans parler de Loudun. Quant aux faits analogues à Cideville et qui l'accompagnent d'ordinaire comme un cortége obligé, je les abandonne à la sagacité du lecteur et à l'application des principes généraux que nous avons posés ensemble. Nous ne nous arrêterons ni à la voyante de Prévost, ni au moulin de Willington, ni à beaucoup d'autres récits [1].

Tout a des bornes, et je crains que ma démonstration, loin de paraître incomplète, ne soit jugée surabondante. Au reste, j'ai préféré tomber de ce côté; il y a longtemps qu'on proteste contre le surnaturel apocryphe, qu'on s'indigne, qu'on se moque, qu'on s'exclame, il y a longtemps qu'on hasarde quelques raisonnements isolés et insuffisants; mon but a été de prendre mon adversaire corps à corps, et de lui arracher toutes ses armes jusqu'à la dernière. Il ne faut pas laisser un argument au *spiritualisme*. Que dis-je : un argument ! pas un prétexte.

C'est pour cela qu'après avoir écarté les explications mitoyennes qui conservent les Esprits en ayant l'air de les rejeter, après avoir exposé en détail ma propre explication fondée à la fois sur l'action fluidique, sur les erreurs du témoignage, sur la fraude, et sur l'hallucination, après avoir montré qu'elle s'adaptait réellement aux faits, j'ai signalé l'un après l'autre les symptômes de l'erreur que je combats : procédés qui favorisent l'illusion, parti unitaire et parti ultramontain intéressés à l'exploiter, absurdité colossale des révélations, variation incessante de leur contenu qui s'harmonise

[1] Voir le livre de M. de Mirville (350 à 354). Voir celui de M. des Mousseaux (322 à 326), etc.

Digitized by Google

toujours en reflet fidèle avec la pensée particulière des *médiums*. En présence d'un tel résultat, il n'y avait place ni pour la magie diabolique, ni pour la magie odylique, ni pour celle des vibrations ; cependant on essayait de s'étayer encore d'une prétendue surintelligence, d'un soi-disant rapport entre l'explosion spiritualiste et l'empire des croyances protestantes ; on se réfugiait surtout, comme dans une dernière citadelle, dans l'éclatante notoriété des scènes de Cideville. J'ai dû poursuivre l'ennemi jusque-là.

Et maintenant je me garderai bien de prendre un ton de triomphe, car je sais la puissance des manifestations actuelles. Vis-à-vis d'elles, il ne suffit pas du tout d'avoir raison. La foi aux Esprits ne prendra sans doute pas possession de nos sociétés modernes, mais les doctrines prêchées à leur occasion laisseront des traces profondes. Ce n'est pas en vain que les deux tendances hostiles à l'Évangile, celle de l'unitarisme et celle du moyen âge, auront rempli de nouveau le monde du bruit de leurs doctrines.

Et à part même les doctrines, à part le matérialisme religieux et la révolte déclarée, comment dire l'étendue du mal qui s'opère? Les âmes hantées par les visions du surnaturel apocryphe se troublent et s'affaiblissent, perdent leur lumière et leur énergie. Au milieu des cent mille évocations, des cent mille révélations qui éclatent chaque jour autour d'eux, les croyants aux Esprits se corrompent moralement, deviennent fous ou malades. Qui respirerait impunément une atmosphère aussi viciée? De toutes parts on nous parle d'affections nerveuses qui ont éclaté, de convulsions, d'aliénations mentales, de suicides. C'est par milliers, et

Digitized by Google

surtout parmi les *médiums*, que se produisent les cas de perturbation intellectuelle ou même d'imbécillité et les actes de désespoir. La dissension s'introduit en outre dans les familles, et la corruption des intelligences et des cœurs va grand train.

Ceci n'est donç pas une petite affaire; les intérêts engagés sont d'un ordre tel que mon insistance n'a dû surprendre personne. Le *spiritualisme*, a-t-on dit, est un grand péché ou une grande folie! Je soutiens qu'il est l'un et l'autre; il arrive bien plus souvent qu'on ne l'imagine que nos folies sont aussi des péchés.

Digitized by Google

CHAPITRE V

CONCLUSION

Des deux vastes questions auxquelles ce livre est consacré, la seconde seule m'a entraîné dans des développements étendus. Il devait en être ainsi. Si grave que soit la partie positive, elle le cède évidemment ici à la partie négative; il est moins essentiel d'établir qu'une loi nouvelle est découverte et que l'action fluidique est désormais mise hors de doute par le soulèvement sans contact des corps inertes, qu'il ne l'est de prouver l'absurdité du surnaturel apocryphe sous ses formes anciennes et modernes.

Au reste, les deux parties se tiennent et se prêtent un appui mutuel; en dehors de la connaissance de l'action fluidique et des divers phénomènes qu'elle enfante, les merveilles de la magie, du magnétisme et des Esprits demeurent en bonne partie inexplicables. Ou la science consentira à faire un pas, ou la superstition en fera

Digitized by Google

dix. Il y a longtemps que le problème est posé dans ces termes.

Je tiens à en rappeler encore l'extrême importance avant de poser la plume. Commençons par la fin, c'est-à-dire par le sujet qui vient de nous occuper si longtemps.

Il ne servirait à rien de se faire illusion : nous assistons à une manifestation dont la portée ne saurait être méconnue. Indépendamment du rôle considérable que remplit le *spiritualisme* américain comme organe des diverses tendances unitaires, il a pris au milieu de nous une gravité particulière depuis qu'il a été ouvertement adopté par le parti ultramontain. Ce parti ne dissimule pas ses projets ; plein de menaces pour notre civilisation et pour nos libertés, il saisit avec une ardeur et un ensemble remarquable l'occasion qui lui est offerte de réhabiliter ses traditions et son moyen âge.

Ceci n'est rien moins qu'une levée de boucliers. L'ouvrage de M. de Mirville n'est rien moins qu'un manifeste. Je ne demanderais pas mieux que d'y voir l'expression d'une conviction strictement individuelle ; mais, en vérité, il n'y a pas moyen. Ce rapide succès, ces adhésions solennelles, cette reproduction fidèle des thèses de M. de Mirville par les journaux et par les écrivains du parti, cette solidarité établie entre elles et le catholicisme entier, ce ton de déférence avec lequel on en appelle au maître : *ipse dixit*, tout indique un écrit qui est essentiellement un acte et qui a la valeur d'une pensée collective.

La chose étant ainsi, il ne m'était pas possible de ne

Digitized by Google

pas sentir qu'un devoir m'était imposé. J'étais tenu de relever le gant[1]; et comme je n'ai pas l'habitude de mettre mon drapeau dans ma poche, j'ai été naturellement conduit à déployer ce drapeau protestant en face de la bannière ultramontaine. Le lecteur pourra comparer et choisir. Quoique mon livre ne soit en aucune façon un livre de controverse, quoique je me sois proposé d'y traiter les questions en elles-mêmes et sans intention polémique, il est certain que la doctrine protestante s'y formule, la doctrine qui, en fait de prodiges comme en fait de croyances, tient à se renfermer dans l'Écriture.

Que la doctrine de mes adversaires soit conforme aux traditions de leur Église, c'est ce qu'il me semble difficile de nier. Je ne leur disputerai donc pas cette position de catholiques conséquents, pourvu qu'ils ne prétendent pas à celle de chrétiens bibliques. Oh! ici je me révolte, et sans rentrer dans les considérations scripturaires que j'ai exposées ailleurs, je ne peux m'empêcher de signaler leur incompétence au point de vue de la Bible.

Avec cette facilité qui leur fait accueillir d'emblée toutes les assertions des recueils de légendes, tous les contes de fées et de revenants, tous les exploits des *spiritualistes* américains, toutes les merveilles du mesmérisme transcendant, tous les récits des convulsionnaires de Saint-Médard ou du *théâtre sacré des Cévennes*, avec cette ignorance hautaine du protestantisme qui leur

[1] Je n'ai d'ailleurs qu'à me louer de la courtoisie avec laquelle je suis personnellement traité, soit par M. des Mousseaux (363), soit par M. de Mirville dans un passage analogue.

Digitized by Google

fait avancer intrépidement des énormités historiques[1], ils n'hésitent pas une minute à citer la Bible, et leurs citations rappellent celles que nous rencontrons souvent dans notre littérature française : « Aide-toi, le ciel t'aidera, *comme dit l'Évangile!* » J'indiquerai les passages suivants, à titre de spécimen.

Ouvrez le livre de M. de Mirville aux pages 191, 201, 204, 206, 208, 209, 245, 246, 448, 457, 459; vous ne saurez qu'admirer le plus, du traitement infligé par l'auteur aux textes sacrés, ou de l'approbation générale qui a accueilli ces citations et ces interprétations au moins extraordinaires.

Vous rencontrerez d'abord une citation : « Le possédé, dit l'Évangile, s'en va parmi les lieux secs et arides, les cavernes et les sépulcres. » Comme le passage est entouré de guillemets, vous supposerez naturellement qu'il est textuel; il est d'ailleurs impossible d'imaginer le contraire, en présence de ces mots: « dit l'Évangile. » Cherchez cependant; et ce ne sera pas très-facile, parce que M. de Mirville, en général, n'indique ni livre, ni chapitre, ni verset; si par hasard il donne le livre et le verset, il oublie de mentionner le chapitre! Je pense qu'ici il a voulu citer le verset 43 de Matthieu, XII, ou le verset 24 de Luc, XI. Ils sont l'un et l'autre ainsi conçus : « Quand l'Esprit immonde est sorti d'un homme, il va par des lieux secs, cherchant du repos, mais il n'en trouve point. » Quant à la combinaison de cavernes et de sépulcres dont M. de Mirville avait besoin pour sa thèse, il n'a pu se la procurer qu'en confectionnant lui-même un verset fantas-

[1] Voir, par exemple, la page 133 de M. de Mirville.

Digitized by Google

tique au moyen d'un texte et quelques réminiscences.

Je n'accuse certes point sa bonne foi: je dis qu'il a traité l'Écriture avec une légèreté qui s'explique chez ceux qui mettent ailleurs l'autorité religieuse. — Autre citation un peu étrange aussi : « Ne lui livrez pas le passage, dit l'Apôtre, *Non date locum diabolo,* car il tourne, *circuit,* et trop souvent il entre; — *et introivit in Judam post primam buccellam Satanas,* et Satan entra chez Judas après la première bouchée. » M. de Mirville ajoute en note : « Paroles de la Passion, au moment de la cène. »

Ceci doit tenir lieu d'une indication précise, de même que les mots : « dit l'Apôtre » doivent remplacer le renvoi à *Éphésiens,* IV, 27, et à I, *Pierre,* V, 8. Passe encore ! mais ne dirait-on pas, à la manière dont le tout est amené, que ces trois passages tirés le premier de l'Évangile selon Jean, et les deux autres de deux épîtres différentes, n'en forment qu'un seul ? Ne dirait-on pas que la phrase : « et trop souvent il entre, » en fait réellement partie? Ne dirait-on pas surtout que la phrase: « ne donnez pas lieu au diable, » écrite par Paul, forme une partie intégrante du verset écrit par Pierre sur le diable qui rôde autour de nous? C'est ainsi que dans une même citation, véritable travail de mosaïque, nous rencontrons un fragment de Pierre, un fragment de Paul et un fragment de M. de Mirville, le tout réuni sous la désignation commune : « dit l'Apôtre ! »

Un peu plus loin, M. de Mirville nous parle « des malices spirituelles et atmosphériques du grand Apôtre. » C'est une traduction libre d'*Éphésiens,* VI, 12. Je comprends bien que M. de Mirville ait tenu à découvrir des malices *atmosphériques* dans l'Écriture; seulement

Digitized by Google

je constate qu'aucune version catholique ou protestante ne consentait à les lui fournir, et quant au texte original, il les lui fournit bien moins encore : Τὰ πνευματικὰ τῆς πονηρίας ἐν τοῖς ἐπουρανίοις. Voilà ce qui est écrit, J'en appelle aux hellénistes. Poursuivons notre revue. M. de Mirville s'exprime ainsi :

« Les Israélites disaient eux-mêmes en parlant de Jéhovah : Notre dieu est un dieu de montagnes, « *in altis habitat* ; » ce que l'Exode répétait en ces termes : « Quiconque cherchait et voulait trouver Jého- « vah, allait vers Hoel-Moed. »

Ici plus que jamais, je voudrais que l'auteur eût indiqué les livres et les versets de la Bible d'où il croit avoir extrait de pareilles énormités. Dieu, le vrai Dieu reconnu par son peuple comme un dieu de montagnes et se donnant comme tel dans sa parole ! C'était bien le cas de préciser. Mais non, nous avons de nouveau un entassement de passages ou détournés de leur sens ou imaginaires, dont il est presque impossible de se démêler. Essayons toutefois.

Je commence par la parole attribuée aux Israélites : « Notre dieu est un dieu de montagnes, » et je découvre qu'elle a été prononcée par les serviteurs idolâtres du roi de Syrie Ben-Hadad qui assimilaient le Dieu d'Israël à leurs divinités locales. Je ne m'attendais pas à retrouver la même méprise causée par la même tendance au matérialisme religieux dans un gros livre écrit au nom du parti qui se prétend chrétien par excellence ! Voici au reste le texte complet de I, *Rois*, xx, 23 : « Or les serviteurs du roi de Syrie lui dirent : « Leurs dieux sont « des dieux de montagnes, c'est pourquoi ils ont été plus « forts que nous ; mais combattons contre eux dans la

Digitized by Google

« plaine, et certainement nous serons plus forts qu'eux. »

« *In altis habitat,* » ajoute M. de Mirville. Pour le coup, nous n'avons que l'embarras du choix; les passages qui déclarent que l'Éternel « habite dans les lieux très-hauts » abondent dans la Bible. Je me contenterai de citer le psaume cent-treizième, verset 5. Mais jusqu'à présent l'idée de prendre les lieux très-hauts pour des montagnes n'était venue, que je sache, à personne.

Enfin, « quiconque cherchait et voulait trouver Jéhovah allait vers Hoel-Moed. » Ici M. de Mirville a prévu l'embarras de ses lecteurs, et il a eu la charité de joindre l'indication du chapitre troisième de l'Exode. Hélas! c'est en vain que j'ai parcouru ce chapitre dans tous les sens, je ne suis parvenu à y découvrir quoi que ce soit qui, de près ou de loin, ressemble à la phrase rapportée. Supposant une faute d'impression, je me suis rabattu sur Hoel-Moed; j'ai feuilleté les concordances, les dictionnaires bibliques de dom Calmet et de ses successeurs; peine perdue! les noms analogues ne m'ont pas mieux réussi, les versets à peu près semblables ne m'ont mené à rien. Je me déclare incapable de deviner cette énigme. Hoel-Moed est sans doute une montagne, une montagne où se rendaient ceux qui cherchaient l'Éternel. J'ignore où elle est située; je ne la connais pas plus dans la géographie que dans la Bible.

Je lis au bas de la même page du livre de M. de Mirville une note ainsi conçue : « Tous les dieux des nations sont des Esprits. » (*Psaume* LXXV.) Le passage, s'il était réel, aurait une importance capitale, car il trancherait dans le sens de M. de Mirville une des questions controversées entre nous. Or aucun psaume LXXVe

Digitized by Google

n'en contient la moindre trace, ni celui de nos versions protestantes ni celui des versions catholiques qui correspond à notre LXXVIe. Il y a plus : la collection entière des psaumes ne renferme rien de pareil. Je trouve bien au psaume XCVI^e^ (VXC^e^ de la version catholique) : « Car tous les dieux des nations sont des idoles, » (ou dans la version catholique) : « Tous les dieux des nations sont des démons; » mais, en adoptant même cette seconde traduction, je suis encore aux antipodes de celle que propose M. de Mirville. Le commentaire très-catholique de dom Calmet établit dans quel sens le mot *démons* est compris ici par son Église : « Tous les dieux des nations sont des démons, écrit-il; ou, suivant l'hébreu : Tous les dieux des nations ne sont que *des dieux de rien*, des divinités fausses, sans réalité; mais le Seigneur est maître des cieux. L'hébreu *Élilim*, que les Septantes traduisent ici par *dæmonia*, se peut prendre comme un diminutif d'*el* : des petits dieux de rien, *deastri*, ou plutôt des choses vaines, des riens. »

Notons en passant et sans prendre la chose trop au sérieux, que M. de Mirville confond Béthléem qui est dans la tribu de Juda, au sud de Jérusalem, et Béthel qui est dans la tribu de Benjamin, au nord de la ville sainte. Ce ne serait rien, s'il ne bâtissait en partie sur cette confusion l'explication des bethyles ou pierres mystérieuses et la théorie des lieux fatidiques.

A l'appui de la même théorie il cite aussi « les chênes de Mambré, » qu'il considère comme ayant rempli chez les Hébreux le rôle qui appartenait aux bois consacrés (*luci*) chez les idolâtres! Or, relisez tous les passages de la Bible qui parlent des chênes de Mambré, vous verrez qu'Abraham a demeuré là, vous ne verrez

Digitized by Google

pas la moindre trace des idées superstitieuses qui n'ont commencé à se rattacher à ce lieu qu'à l'époque où le christianisme dégénéré se fut mis à étiqueter la Palestine entière et à marquer partout des lieux de pèlerinage.

M. de Mirville a une manière d'expliquer le succès des exorcismes opérés par les païens : sans s'inquiéter d'une parole célèbre de Jésus-Christ, il suppose que certains diables en chassent d'autres plus faibles. Le Sauveur avait dit (*Matthieu*, XII, 26) : « Si Satan jette Satan dehors, il est divisé contre soi-même ; » or il répondait à l'insinuation des pharisiens : « Celui-ci ne chasse les démons que par Béelzébuth, prince des démons. » M. de Mirville dit au contraire : « Si l'on nous demandait comment les prêtres de Bouddha peuvent exercer une telle puissance contre des Esprits du même maître, nous répondrions avec l'Évangile que « le fort chasse un autre fort. » Triste expulsion, puisque dans ce cas « le fort chassé revient avec sept autres forts plus méchants que le premier, et que le dernier état de cet homme devient pire que le premier, » ce qui n'arrive pas ou arrive beaucoup moins lorsque le fort est chassé par une puissance tout à fait légitime. Le jour où l'on voudra rendre littéralement l'esprit et le sens de nos évangiles, on pourra s'assurer que toutes les fois que le mot *fortes* est employé dans l'Écriture, il désigne les Esprits ou les *mauvais Elohim*.

Il assure même que, faute de traduire comme lui, on arrive au « contre-sens le plus ridicule et le plus complet qui fut jamais. » Or nous avons là un échantillon des procédés tranchants et sommaires au moyen desquels M. de Mirville a réhabilité tant de choses flétries et condamné sans rémission tant de choses juste-

Digitized by Google

ment respectées. Vous croyez, en premier lieu, que l'*Évangile* (car il ne cite pas autrement) unit ensemble ces deux passages : « Le fort chasse un autre fort » et « le fort chassé revient avec sept autres forts? » Eh bien ! non. Consultez les trois récits (*Matthieu*, XII, 29 et suiv.; *Marc*, III, 27 et suiv.; *Luc*, XI, 21 et suiv.). Vous verrez que la parabole du démon sorti qui revient avec sept démons est entièrement séparée du discours sur l'homme fort et bien armé que dépouille et désarme un plus fort que lui. Il y a mieux : vous verrez qu'il n'est question nulle part d'un *fort chassé* qui revient avec sept autres *forts*. Le mot *fort* est ici de l'invention de M. de Mirville, et il en est de même du mot *chassé*. Afin d'établir, tant bien que mal, un lien entre les deux passages, il a introduit dans le second les expressions et les pensées du premier. On peut juger d'après cela de ce que vaut l'interprétation, vraiment neuve, en vertu de laquelle il remplace Jésus-Christ par Satan, et substitue une guerre intestine entre les diables à la victoire solennelle et définitive que remporte sur l'homme fort celui qui est plus fort que lui.

Je devrais relever d'autres citations non moins *libres* et qui sont présentées comme textuelles : « Vers les temps de l'Antechrist, est-il écrit encore, la magie couvrira toute la terre et ses prodiges exerceront jusqu'à la foi des élus. » Comment ne pas se figurer que ces mots : « il est écrit » annoncent une citation littérale? Il n'en est rien cependant et la portion la plus significative de la phrase (*la magie couvrira toute la terre*) est précisément absente du verset de Matthieu (XXIV, 24), qui, au reste, diffère encore sur d'autres points du passage ainsi travesti.

Digitized by Google

M. de Mirville nous apprend que le membre de l'Église « livré à Satan » était ordinairement saisi de convulsions ou de douleurs étranges ! Qui le lui a dit ? Peut-être pense-t-il que cela est affirmé par l'*Évangile*, ou par l'*Apôtre*. Ses vérifications n'ont pas dû être fort exactes, car, se hasardant ici contre son usage à mentionner le livre qu'il cite, il indique II, *Corinthiens*, au lieu de I, *Corinthiens* (v, 5).

Enfin, lorsqu'il reproduit exactement un passage, il le prend dans la traduction latine, bâtissant de longs raisonnements sur un mot qu'emploie le traducteur et sans s'inquiéter de savoir si l'original prête à cette argumentation. Ainsi, après avoir rappelé la déclaration de Pierre (*Actes*, x, 38) : « Jésus guérissait tous ceux qui étaient sous la puissance du diable, » il ajoute : « C'est une chose remarquable que cette expression *oppressos* rapprochée de cette terrible *oppression* dont se plaignaient constamment, nous l'avons vu, soit quelques somnambules, soit les ursulines de Loudun, soit les camisards, soit les enfants de Cideville.... » *Oppressos* se trouve dans la Vulgate ! C'est possible. *Opprimés* se trouverait dans la traduction française, que vous n'en seriez pas mieux autorisé à l'assimilation par jeu de mots que vous essayez ici. *Opprimés* se trouverait dans le grec, que vous n'en auriez pas mieux le droit, car il s'agirait d'une oppression morale ; au reste, le mot κατὰδυναστευορένους ne vous laisse pas même cette ressource.

M. de Mirville (213, 268, 442) annonce des dissertations plus étendues sur le sens de certaines portions de l'Écriture ; j'espère qu'il voudra bien lire la Bible avant de l'expliquer. Je tremble, quand je le vois prendre l'en-

Digitized by Google

gagement de retrouver dans les épîtres de Paul la quintessence occulte et les Esprits élémentaires ! « Dans un mémoire subséquent, dit-il, nous analyserons le chapitre III de l'épître aux Galates, et nous espérons prouver que les versets de cette épître, mal traduits jusqu'ici, et cela de l'aveu de tous les commentateurs, ne signifiaient pas autre chose. »

Ailleurs il analyse l'opinion de Van Helmont sur l'Esprit qui réveillait au moyen de l'onguent ou de la poudre la vertu magique de l'homme endormie dans le sang depuis le péché, et il ajoute : « Nous sommes étonné que Van Helmont n'ait pas rappelé, pour appuyer cette théorie très-précieuse de la magie du sang, les paroles de l'Évangile : « Vous êtes heureux, Simon-« Pierre, parce que ce n'est ni la chair ni le sang qui « vous ont révélé toutes ces choses. » Ce ne sont pas les seules expressions de l'Écriture qui spiritualisent les œuvres de *la chair*, et nous aurions bien des choses à dire à ce sujet. »

Mais c'est surtout à propos de Satan que M. de Mirville nous promet une étude scripturaire complète. Elle ne manquera pas d'originalité, si j'en juge d'après le programme. « Plus tard, écrit-il, nous espérons bien nous étendre sur le rôle immense rempli, dans toute la nature cosmique et physique, par le *prince de l'air*, par ce *porte-lumière* qui entoure notre globe, « *qui cir-« cumambulabat terram;* » mystérieux agent que la Bible appelle quelque part « *le principe de toutes les voies du « Seigneur, principium viarum domini Béhémoth,* » principe créé après l'engendrement du Verbe et de la lumière, auxquels il fut dit à leur tour : « *Ante Lucife-« rum genui te*, je vous engendrai avant Lucifer. » C'est

Digitized by Google

alors que nous pourrons agrandir notre sujet, et chercher avec la science s'il n'y aurait pas quelque analogie entre cette grande force de désordre qui l'effraye et la confond dans notre création bouleversée, et cet *adversaire gigantesque* que l'Écriture nous représente comme souillant la nature et en corrompant toutes les voies, entre ce roi des fluides qu'elle soupçonne et qu'elle recherche, et ce *grand prince de l'air*, autrefois *porte-lumière*, Lucifer; mais *porte-lumière tombé*, « *quo modo cecidisti, Lucifer* ? »

Sans doute, dans cette étude qu'il annonce, M. de Mirville commencera par justifier le nom de *porte-lumière* ou de *Lucifer* qu'il donne à Satan. Il nous indiquera un passage quelconque de l'Écriture qui autorise une telle appellation. Quant à moi, je sais bien que la Bible désigne Satan sous les noms de Diable, de Béelzébuth, de Démon, de Serpent ancien et de Tentateur, mais je ne sache pas qu'elle l'ait désigné nulle part sous le nom de *Lucifer* ou d'*étoile du matin*. Ce sont les Pères et non les auteurs inspirés qui, recueillant certaines traditions rabbiniques et orientales, lui ont conféré un titre si généralement adopté aujourd'hui. M. de Mirville a donc sur ce point l'excuse d'un usage presque universel, et qui n'en est pas moins abominable pour cela, puisque le nom de *Lucifer* ou d'*étoile du matin* appartient au Sauveur lui-même, loin d'appartenir à l'adversaire. « Une étoile est procédée de Jacob, » s'écriait déjà au temps de Moïse le prophète Balaam. « Je suis la racine et la postérité de David, l'étoile brillante du matin, » dit Jésus-Christ, à la fin de l'*Apocalypse* (*Nombres*, XXIV, 17; *Apocalypse*, XXII, 16).

Digitized by Google

Ce *porte-lumière*, ajoute M. de Mirville, « entoure notre globe, *qui circumambulabat terram.* » Où cela est-il écrit? S'agirait-il simplement de la réponse que Satan fit à l'Éternel (*Job*, I, 7) : « Je viens de faire le tour de la terre et de m'y promener, *circumivi terram et perambulavi eam?* » Je l'ignore.

Les vérifications seraient plus aisées, si M. de Mirville ne se contentait pas d'indications comme celle-ci : « La Bible dit *quelque part*, appelle *quelque part.* » C'est ainsi qu'il poursuit en disant : « Mystérieux agent que la Bible appelle quelque part *le principe de toutes les voies du Seigneur*, *principium viarum Domini Béhémoth.* » Quelque habitué que je sois maintenant à voir figurer le Béhémoth en qualité de démon (et les Pères encore ici ont donné l'exemple), j'avoue que cette manière de citer l'Écriture a toujours quelque chose qui me confond. Elle a parlé une seule fois du Béhémoth (*Job*, XL, 10) : « Or voilà le Béhémoth que j'ai fait avec toi; il mange le foin comme le bœuf. » Sous quel prétexte, par quel tour de force est-on parvenu à transformer cet animal en Satan? Je ne me charge pas de l'expliquer.

Mais une fois la transformation opérée, on n'a pas de peine à comprendre comment Satan devient tout à coup *le principe de toutes les voies du Seigneur.* N'est-il pas écrit, au verset 14 du même chapitre : « C'est le chef-d'œuvre du Seigneur? » La Vulgate n'a-t-elle pas jugé bon de traduire : « *Ipse est principium viarum Domini?* » Il est vrai que les commentateurs interprètent avec dom Calmet : « Il est le chef-d'œuvre de sa puissance; il l'emporte sur tous les autres animaux. » En tous cas, que le Béhémoth soit le premier des ani-

Digitized by Google

maux créés ou qu'il soit le plus remarquable, ainsi que l'indique l'ensemble du chapitre, il n'a assurément rien de commun avec Satan.

M. de Mirville trouve qu'il n'a pas encore entassé un assez grand nombre de contre-sens téméraires; il désigne le diable comme un « principe créé après l'engendrement du Verbe et de la lumière auxquels il fut dit à leur tour : *Ante Luciferum genui te*, je vous engendrai avant Lucifer. » On prétend trouver ceci, je crois, au verset troisième du psaume CX, qui est le verset quatrième du psaume CIX de la Vulgate. Le sens véritable paraît être : « Ta jeunesse est comme une rosée sortant du sein de l'aurore. » Mais, quand même la Vulgate aurait bien traduit (ce que peu de gens oseraient soutenir), quand même il faudrait lire avec elle : « *Ante Luciferum genui te*, je t'ai engendré avant l'étoile du matin[1], » quelle conséquence tirerions-nous de ce que ce psaume rappelle la génération du fils avant les temps éternels et par conséquent avant la création des étoiles? Il faudrait d'abord prouver que Satan est l'étoile du matin, et c'est ce qu'on ne fera jamais.

Or nous ne sommes pas au bout. Si l'étoile du matin est devenue Satan, le roi de Babylone dont parle Ésaïe XIV, 12) a subi la même métamorphose. Aussi M. de Mirville s'empare-t-il de ce passage : « Comment es-tu tombé, Lucifer? *quo modo cecidisti, Lucifer?* » Dom Calmet m'apprend qu'il y a dans l'hébreu : « Comment êtes-vous tombé du ciel, Hélel[2], fils de l'aurore? » Ce

[1] Lisez, dans le *Commentaire littéral* de dom Calmet l'exposé des diverses interprétations qu'a reçues et que comporte le texte hébreu de ce verset.

[2] Ou « astre brillant. »

Digitized by Google

démonstration insuffisante, pourraient la compléter en consultant les factums de l'ultramontanisme contemporain.

M. des Mousseaux n'échappe pas à la loi commune. La Bible prend, sous sa plume, des significations fort imprévues. On trouve, à la page 73 de son livre, une analyse du psaume XCI (XC de la version catholique) qui vaut presque, dans son genre, la définition *scripturaire* de Satan par M. de Mirville. Le Psalmiste a dit : « Il te délivrera du filet du chasseur *et de la parole âpre* (ou plutôt, de la peste meurtrière).... Tu n'auras point peur *de ce qui épouvante de nuit*, ni de *la flèche qui vole* de jour, ni *du démon du milieu du jour* (ou plutôt, ni de la contagion qui sévit au milieu du jour). » Savez-vous ce que signifie cette description touchante de la protection qui entourera le fidèle, de nuit, de jour, et à l'heure du repos qui interrompt la journée laborieuse? La parole âpre, c'est le sort jeté par des paroles! La flèche volante, ce sont les fées! La terreur nocturne et les dangers du milieu du jour, c'est la reconnaissance expresse de la sorcellerie, des fantômes, et des différents relais préparés par les démons, ces admirables chasseurs qui nous poursuivent et nous assiégent!

M. des Mousseaux (13, 15, 17, 18) met au passé tout ce que l'Apocalypse met à l'avenir : la grande victoire céleste remportée par Michel et par ses anges sur le dragon, la chute du dragon sur la terre, la fumée sortant du puits de l'abîme, les sauterelles semblables à des chevaux préparés pour le combat, le diable enchaîné pour mille ans!

Ailleurs (114, 115, 128) il prend un moyen assez commode pour prouver que les démons peuvent don-

Digitized by Google

ner la mort; il cite les coups frappés par l'ange exterminateur, et il semble ignorer si cet ange est un démon qui par lui-même a le pouvoir d'ôter la vie, ou si c'est simplement un exécuteur dévoué et fidèle des jugements de l'Éternel[1] ! C'est de la même manière qu'il attribue au démon l'inspiration prophétique qui s'empara un moment de Saül !

Au reste, quand je le vois (165, 166) confondre les apocryphes avec l'Écriture, et chercher ses preuves dans les additions au livre de Daniel ou dans l'histoire de Tobie, je n'ai plus le courage de le blâmer; je me sens bien plus porté à le plaindre. Les apocryphes et les traditions lui ont caché la Bible; il ne saurait en être autrement.

Il faut même en convenir : autant les champions de la sorcellerie sont faibles sur le terrain biblique, autant ils sont forts sur le terrain ecclésiastique. Qu'ils aient de leur côté la tradition certaine et officielle de leur Église, cela est incontestable. M. des Mousseaux est assurément dans son droit quand il s'écrie (131, 174 à 178) : « Ce n'est point que nous ignorions que certaines concessions faites à l'esprit du siècle dernier aient entraîné quelques écrivains, dont les intentions étaient irréprochables, à ne considérer cette sorte de démons que comme un jeu de l'imagination en délire. Mais il ne peut y avoir pour nous ni jeu d'imagination

[1] Dans ce sens, qui implique la dépendance et la subordination, le démon peut aussi tuer, comme il peut mettre en prison (*Job*, I, 11, 12, 19; *Apocalypse*, II, 10). Il fait ce que Dieu a permis et voulu; rien de plus, rien de moins. Il n'est d'ailleurs « prince de ce monde » que parce que les cœurs corrompus lui appartiennent.

Digitized by Google

ni délire lorsque l'Église croit et prononce. » — « Pour être conséquent, il faut que les hommes qui se figurent que nier le surnaturel c'est faire acte de force d'esprit, il faut que ces hommes aillent jusqu'au bout, et que, du haut de leur supériorité, ils disent à l'Église romaine : Tu mens ou tu tombes en démence lorsque tu prétends réciter avec foi les instructions formulées dans ton rituel, au chapitre de tes exorcismes, et que voici : « L'exorciste doit ordonner au démon de dire « s'il est détenu dans le corps des possédés par quelque « œuvre *magique*, par des *signes* ou par des *objets ser-* « *vant à des maléfices*. Que si l'exorcisé les a avalés, il « faut qu'il les vomisse ; et s'ils ne sont point dans son « corps, il faut qu'il en indique la place ; il faut qu'a- « près les avoir découverts *on les brûle*. » L'Église croit donc à la magie, puisqu'elle le dit. Ceux qui refusent d'y ajouter foi pensent-ils avoir la même croyance que l'Église ? »

Ce n'est pas moi qui pose la question ; c'est M. des Mousseaux. Ceux qui voudront lui répondre feront bien de peser auparavant les preuves qu'il accumule. Il prouve (114 à 119) que l'Église romaine reconnaît aux démons la puissance de tuer. Il prouve (92 à 95) que l'Église romaine reconnaît l'existence de lieux infectés, de localités à miasmes sataniques. Il prouve (81) que l'Église romaine reconnaît la réalité des fées. Il prouve (29 à 36) que l'Église romaine reconnaît la réalité des revenants. Il prouve (53, 54) que l'Église romaine admet les Esprits familiers et (271, 272) les Esprits frappeurs.

Pour ce qui est du pouvoir exercé par les démons sur les éléments et sur lès lois de la nature ; pour ce

Digitized by Google

qui est des obsessions, des possessions et de la magie en général, le langage de la tradition catholique n'a jamais varié, et M. des Mousseaux le constate avec raison (8, 122, 123, 125, 225 à 227). Il cite (174) l'anathème prononcé par le pape Innocent VIII contre ceux qui, par des sortiléges, rendent malades les hommes ou les bêtes et frappent les champs de stérilité. Sur ce point, au reste, toute démonstration serait superflue, car les inquisiteurs ont aidé les magistrats civils à brûler les loups-garous et les sorciers; quelques milliers de bûchers sont bien un fait historique, et les considérants des sentences de mort ne laissent pas de doute sur les doctrines. Je ne parle pas des excommunications prononcées contre les chenilles ou contre les rats; ceci est également un fait journalier et qui a duré en France jusqu'au siècle dernier.

Le dogme est donc certain. M. des Mousseaux (48, 49, 101 à 111, 132 à 137, 168, 171 à 173, 182 à 187) n'a pas de peine à montrer qu'il croit ce que croyait Bernard, abbé de Clairvaux, ce qu'ont cru avec lui tous les docteurs orthodoxes, ce que croyaient les Pères, les papes et les conciles, ce que des décisions incessantes et solennelles ne permettent pas de contester, au point de vue de la tradition. Les moines de Loudun n'exorcisaient-ils pas le feu, la terre, l'eau, l'air « et les instruments de torture ! » L'efficacité des pratiques de sorcellerie n'est-elle pas professée de nos jours par tous les traités de théologie, enseignée dans tous les séminaires ? M. Lacordaire, M. Ventura la soutiennent aussi nettement que le marquis de Mirville, que la *Table parlante* et que l'*Univers*. M. l'évêque du Mans s'exprime ainsi (mandement du 14 février 1854) : « Une

Digitized by Google

autre raison nous détermine à élever aujourd'hui la voix, c'est l'affaiblissement de la foi à l'intervention des Esprits dans les choses de ce monde. Cette croyance semble surannée.... Des catholiques même, par légèreté ou par indifférence, semblent partager cette incrédulité pratique, sans égard à l'enseignement sur ce point des divines Écritures et de la sainte Église, qui a reçu du ciel le privilége si rassurant de l'infaillibilité.... Toute espèce de superstitions est connue à Siam, écrivait M. Bruguière en 1829, les sortiléges, les enchantements, les maléfices, les philtres, les évocations de morts.... Ces opérations diaboliques produisent des effets si extraordinaires, qu'il est impossible de les expliquer naturellement.... Les anciens missionnaires parlent dans leurs *Lettres édifiantes* d'idoles qui s'agitent d'elles-mêmes, de berceaux de feuillage et de grands linceuls suspendus en l'air...., d'un homme transporté d'un chemin à l'autre. Les incrédules de tous les siècles, rejetant le monde des Esprits, ne voient dans ces sortes d'opérations et dans toutes celles qui ont été racontées jusqu'ici que des résultats de causes secrètes mais naturelles, ou de manœuvres frauduleuses habilement conduites.... Ce n'est pas ainsi que procédaient les Pères de l'Église et ses docteurs.... Ce que les démons ont fait dans un temps, ils peuvent le faire dans un autre, à moins que Dieu, qui a tout pouvoir sur eux, ne les en empêche. Les opérations de magie, de divination, de maléfice, de sortilége, d'évocation de morts, sont donc aussi possibles maintenant qu'autrefois.... »

En présence de cette tradition persévérante et unanime, je conçois que M. des Mousseaux (377) s'écrie :

Digitized by Google

« Il faudrait renier non-seulement les Pères de l'Église et les plus savants théologiens de tous les siècles, mais jusqu'à la formule sacramentelle des exorcismes, qui sont un monument de la foi ! Ce n'est pas tout ; il faudrait renier le témoignage du docte corps, du corps entier de la magistrature dans tout le cours du moyen âge et dans tous les pays de l'Europe !... Pour méconnaître l'existence de ces phénomènes surnaturels, il faut renier à la fois les historiens, les philosophes et les magiciens ; il faut renier l'Église et la magistrature ; il faut renier les peuples et les individus ; il faut renier la foi ; il faut renier le témoignage des sens humains ; il faut renier toute la nature humaine. »

Ce langage s'explique chez ceux qui, adoptant la tradition pour règle, acceptent plus ou moins le consentement universel comme la démonstration par excellence du vrai. Ils sont bien obligés de dire avec M. des Mousseaux (70) : « Tant de croyances similaires dans tous les temps et chez tous les peuples, ne peuvent avoir eu pour simple et unique base un néant de vérité. » Mais ceux qui savent que, sur les sujets qui touchent au surnaturel, l'homme, abandonné à lui-même, ne cesse de déraisonner, ne s'étonneront pas beaucoup qu'il aboutisse à l'unanimité dans l'erreur. Les païens auraient-ils eu le droit, par hasard, de repousser l'Évangile, en s'écriant : « Ceci est nouveau ! voilà trois ou quatre mille ans que l'humanité entière ou presque entière admet la pluralité des dieux ; que vient-on nous parler d'un Dieu unique et surtout d'un Dieu sauveur, d'un salut par grâce, par la foi à son sacrifice expiatoire ! Tant de croyances similaires ne peuvent avoir pour simple et unique base un néant

Digitized by Google

de vérité. » La tradition juive n'avait-elle pas donné un démenti si complet à tous les dogmes révélés, que Jésus-Christ l'a solennellement rejetée? La tradition chrétienne n'a-t-elle pas accumulé tant de fables, que le jour où la Bible a reparu, elle a semblé aussi révolutionnaire qu'elle l'avait été seize siècles auparavant?

On nous parle du consentement universel qui existe en faveur de la sorcellerie! Oublie-t-on que, même dans des matières purement naturelles, le consentement universel a existé en faveur de la rotation du soleil autour de la terre? Il y a eu consentement universel, il y a eu témoignage de tous les temps et de tous les peuples contre Copernic et Galilée, contre les antipodes, contre la circulation du sang. Nous ne faisons pas une découverte scientifique, nous ne retournons pas à une doctrine révélée sans nous heurter au consentement universel et sans être obligés de dire, n'en déplaise à M. des Mousseaux : « Tant de croyances similaires, dans tous les temps et chez tous les peuples, peuvent avoir pour simple et unique base un néant de vérité. »

Ici, d'ailleurs, ce n'était pas un néant complet. Les actions fluidiques étaient réelles. C'est en général sur un fait réel dénaturé que l'ignorance humaine fonde ses théories les plus fausses. Dans ce sens, je suis prêt à reconnaître qu'il y a toujours une parcelle de vérité à la base de chaque erreur.

Mais qu'on ne me demande point de faire un pas de plus. On voudrait que nous fissions amende honorable à tous les mensonges et à tous les crimes du moyen âge! Tel est le grand but qu'on s'est proposé, et M. de Mirville ne le dissimule pas (100, 101, 102, 177, 183,

Digitized by Google

194, 197, 446, 447, 455). Or j'ose lui annoncer que sur ce point l'esprit moderne et l'esprit chrétien opposeront de concert une résistance énergique. Ils sauront se mettre en garde, avertis par des paroles comme celles-ci :

« Nous sommes préoccupés d'un soin bien autrement grave, celui d'établir tout à l'heure, ou plutôt de laisser s'établir toute seule la justification complète, absolue de nos croyances catholiques les plus délicates et les plus sacrifiées en apparence. Le comte de Montalembert remerciait dernièrement tous les écrivains catholiques qui avaient travaillé dans ces derniers temps à la restauration de la vérité historique, philosophique et sociale, et il ajoutait : « Chaque jour nous « ramène à une appréciation plus vraie de ces grands « siècles où l'Église était tout, de ces siècles si long- « temps oubliés ou insultés par la plupart des écri- « vains religieux. » Sans vouloir plus que lui ressusciter le moyen âge, nous prétendons le justifier aujourd'hui de l'accusation la plus grave qu'on ait portée contre lui, celle d'avoir, par ignorance, fait périr des milliers d'*innocents*.... L'*Univers*, cette feuille habile et dévouée, si peu embarrassée, comme on le sait, lorsqu'il s'agit d'expliquer avec MM. de Maistre et de Falloux soit l'inquisition soit la Saint-Barthélemy, s'était retranché dans un silence absolu, lorsque tout dernièrement ses ennemis de la *Presse* l'avaient poursuivi sur ce terrain difficile. Eh bien ! cette réponse que l'*Univers* n'avait pas alors sous la main, la voici péremptoire, absolue.... N'eussions-nous d'autre but aujourd'hui que de compléter de telles réhabilitations historiques et de faire un peu

Digitized by Google

mieux comprendre tout ce génie du moyen âge, si misérablement travesti, notre travail ne manquerait encore ni d'actualité ni d'une assez grande importance. »

« Notre but principal est atteint.... Qui donc oserait continuer encore les pauvres railleries de Fontenelle et de Voltaire sur ce qu'ils appelaient les sottes crédulités du moyen âge ?... Le comte de Maistre nous prophétisait, il y a quelques années, « que nous ririons « bientôt de ceux qui riaient naguère des ténèbres du « moyen âge ; » or, nous le répétons, la prophétie s'accomplit tous les jours....

« Le jurisconsulte réhabilitera tous ces grands hommes calomniés, et coupables, disait-on, d'avoir fait périr tant de milliers d'*innocents*. Oh ! nous ne justifions pas ces rigueurs, bien qu'elles ne fussent, après tout, que des erreurs ; mais n'érigeons pas non plus le zèle en cruauté et le crime en touchante innocence ! Nous avons vu, par exemple, ce que c'était que l'innocence d'un Grandier !.... Le sorcier était un homme qui, au lieu de se servir pour ses fins criminelles de l'arsenic ou du poignard, se servait précisément de cette force bien autrement redoutable qui fait tourner vos tables et qui remuerait vos maisons..... La douceur des lois et le silence sur de telles choses peuvent avoir leur très-heureux côté ; mais savez-vous aussi combien d'opprimés ont *gémi* et *péri* par suite de cette même tolérance ? »

Et M. de Mirville déclare qu'il sait plus d'un village où des familles entières ont succombé sous l'action des sortiléges. Pourquoi ne veut-il plus appliquer la peine capitale à des assassinats de ce genre, aux plus redou-

Digitized by Google

tables et aux plus lâches de tous? Je l'ignore. Peut-être est-ce seulement afin de s'accommoder aux préjugés du siècle, comme l'*Univers*, qui ne veut plus de bûchers, et se contente aujourd'hui de l'amende et de la prison.... Les temps sont durs!

Qui sait, au reste, si, à force de réhabiliter le moyen âge, on ne parviendra pas à le ressusciter un peu? Il serait pourtant cruel d'être condamné pour toujours à l'inconséquence qui affirme des meurtres innombrables et incessants, des massacres de familles entières par voie d'opérations magiques, et qui ajoute que l'impunité de pareils crimes « peut avoir ses très-heureux côtés! » On a bien fait de brûler Grandier, mais on fait bien de ne pas brûler ceux qui l'imitent!

De telles contradictions ne sont pas destinées à durer. On n'aura pas plutôt glorifié le moyen âge et réfuté « les calomnies historiques » dénoncées par M. de Maistre, que nos lois s'en ressentiront. On ne construira pas de bûchers, mais on nous donnera autre chose. Il n'est pas dans la nature des réhabilitations de demeurer absolument stériles.

Les réhabilitations! Je ne saurais dire à quel point je déteste ces réactions factices et toujours intéressées contre les arrêts de la conscience humaine. Nous aimons à jouer au paradoxe, à jouer avec le feu. Il est piquant de réagir contre les opinions reçues, de prendre le contre-pied de la justice et du bon sens, d'admirer ce qui excitait l'horreur, d'admettre les témoignages suspects et de les admettre parce qu'ils sont suspects, de faire montre d'impartialité (cela se nomme ainsi!) aux dépens des persécutés de tous les siècles, de se montrer généreux au profit des bour-

Digitized by Google

reaux. Cela a bon air, de ne pas tomber dans le radotage bourgeois qui gémit encore sur l'inquisition, sur la Saint-Barthélemy, sur les superstitions sanguinaires d'autrefois ! Il est beau d'intervertir les rôles, de flétrir les victimes et de consoler la mémoire des pauvres persécuteurs ! Cela est d'un esprit grand et libre ; cela tient lieu de courage à ceux qui n'ont jamais eu que les convictions à la mode, et qui ne savent pas que ceci est aussi une mode.

Je la tiens pour très-dangereuse, car elle est exploitée par un parti qui en tirera tout ce qu'elle peut donner. Et quand elle ne donnerait qu'un affaiblissement de nos plus nobles instincts, qu'un encouragement apporté à notre lâcheté, à notre indifférence croissante, à cette prétendue langueur qui voit le bon côté de toutes choses et qui ne sait plus s'indigner de rien, pensez-vous que le mal fût petit ? « Lorsqu'on ne rencontre pas un crime qu'on ne l'atténue, écrivait M. Gérusez, pas une réputation flétrie qu'on ne s'empresse de réhabiliter, le sens moral s'oblitère, pendant que le jugement se fausse à ce terrible jeu des paradoxes. »

En ce qui concerne le moyen âge, la tentative de réhabilitation se conçoit à merveille ; la croyance traditionnelle en a besoin. Avoir erré pendant une dizaine de siècles, serait une médiocre garantie de l'infaillibilité à laquelle on prétend aujourd'hui ! Aussi ne néglige-t-on rien de ce qui peut relever une des plus tristes et des plus honteuses époques qu'ait traversées le genre humain. On nous parle chevalerie et cathédrales ; puis on glisse un mot sur les croisades, sur la foi naïve et universelle de ce temps, et enfin on

Digitized by Google

aboutit avec M. Ventura à célébrer « son bon sens en matière gouvernementale. »

Si j'avais à entrer dans le fond du débat, je ferais son procès au moyen âge, sans avoir besoin de le calomnier, sans supposer que tout fût également mauvais alors (ce qui n'arrive jamais), sans contester ni l'élan de l'architecture religieuse, seul dédommagement des lettres abolies et des arts éteints, ni les services que la chevalerie a parfois rendus sous un régime de brutalité, d'oppression et de rapine. J'accorderais volontiers que les vices des temps violents et misérables ont souvent une poésie qui manque à ceux des temps prospères; que les mauvais sujets et les bandits ont des grâces d'état; que l'amour de l'or qui se satisfait à certaines époques par les exactions impitoyables et par les brigandages, semble parfois moins ignoble que celui qui se satisfait à d'autres époques au moyen des procédés peu chevaleresques de l'industrialisme. Mais, ces concessions faites, je demanderais de quel droit et de quel front on ose vanter ou excuser un état social où la souffrance était partout, où régnaient une ignorance crasse et une immoralité telle que le tableau seul des désordres du clergé nous fait encore dresser aujourd'hui les cheveux sur la tête. Je prierais ceux qui s'échauffent au sujet du moyen âge de dire s'ils consentiraient à subir un mois durant ces misères immenses et à s'exposer au contact journalier de ces impuretés transsudant de partout, des romans et des vies des saints, des visions de sorcières et des prédications.

Oui, le moyen âge fait bien dans les drames et dans les romans. On y voit les chevaliers, et non les seigneurs voleurs de grande route; on y voit les artisans

Digitized by Google

vêtus de costumes pittoresques; seulement on n'y voit pas leurs douleurs, leur avilissement, leurs perpétuelles angoisses, lorsque personne n'était sûr du lendemain, ni de sa liberté, ni de la bouchée de pain noir réservée à sa famille, ni de l'honneur de sa fille ou de sa femme.

Il est certains siècles du moyen âge dont l'aspect nous donne encore le vertige, tant est immense l'explosion du désespoir universel. C'est toute une société dévoyée et qui cherche son chemin à tâtons; c'est une nuit profonde, à peine interrompue par quelques clartés incertaines et fugitives; ce sont des pestes, des guerres sans fin au dehors et au dedans, de longs massacres organisés, des bûchers qui ne s'éteignent jamais; ce sont des institutions absurdes, des dogmes impies, des prétentions inouïes proclamées au nom de Dieu, des luttes d'ambition où interviennent pour leur grande part les interprétations soi-disant infaillibles de l'Évangile.

Et pendant ce temps, toute piété s'en va. Les saints livres se retirent graduellement et des mains du peuple et des mains des clercs eux-mêmes. Une sorte d'abrutissement païen s'empare des âmes. A la place des croyances personnelles et vivantes du christianisme s'insinuent progressivement l'adoration des formes, la foi à l'action magique des sacrements, surtout l'abdication des consciences aux mains du prêtre. On va au ciel en assistant à des messes, en se confessant avec régularité, en rachetant au besoin ses péchés par des donations pieuses, par l'égorgement des hérétiques, ou par le pillage des contrées mahométanes qu'envahissent les bandes de croisés.

Digitized by Google

Voilà ce que j'entends regretter par quelques personnes ! voilà cette « foi naïve » du moyen âge ! Les nègres adorateurs de couleuvres ne sont pas moins *naïfs;* et s'il ne s'agit que de croire n'importe quoi, il y a eu plus d'un moyen âge dans l'histoire du monde. Mais ce qui rend le nôtre particulièrement odieux, c'est qu'il est parti du christianisme pour descendre jusque-là ! La foi au Sauveur et la connaissance des Écritures étaient déjà compromises sans doute quand il a commencé ; mais grâce à lui ce qu'il en restait n'a pas tardé à disparaître. Alors on a vu une société entière s'abandonner aux mains de son clergé, recevoir sa direction sur toutes les questions grandes et petites, politiques et religieuses, suivre son école avec une docilité qui ne s'est pas démentie pendant des siècles, et en sortir pervertie à un degré véritablement inouï.

Ceux qui excusent le mauvais succès de cette éducation en arguant des mauvaises dispositions de l'élève, en parlant des barbares et de leurs invasions, de la féodalité et de ses crimes, devraient bien nous dire de combien de centaines d'années la domination cléricale a disposé pour adoucir des mœurs trop rudes, pour éclairer des esprits trop incultes, pour développer les âmes au contact de l'Évangile et faire pénétrer des habitudes de paix, d'amour, de liberté.

Rien de tout cela n'a été fait : les saintes Écritures ont été proscrites, la liberté des consciences a été niée, la bonne nouvelle du salut par grâce n'a plus retenti, les lumières ont achevé de disparaître, et les admirateurs du moyen âge en ont été réduits (suprême ironie !) à le louer de n'avoir pas tout détruit, d'avoir

Digitized by Google

laissé subsister chez quelques moines une faible partie des connaissances qu'il refusait au peuple, de n'avoir pas aboli jusqu'à la dernière trace de la littérature ancienne et de nous avoir transmis un certain nombre de livres par l'intermédiaire des hommes qui s'étaient réservé le monopole de l'instruction ! A côté d'un peuple qui ne savait pas lire, malgré les écoles si vantées des monastères, on nous montre des docteurs perdus dans les subtilités de la scolastique et commentant à perte de vue Aristote, que les Arabes leur ont fait connaître. Aussitôt on s'extasie. Voyez ! ils nous ont conservé le dépôt des lumières ; sans eux, sans leur ambition providentielle et bienfaisante, sans leur despotisme nécessaire, que seraient devenues les nations corrompues et ignorantes !

Abrutir d'abord, gouverner ensuite, et exiger la reconnaissance parce qu'on a gouverné après avoir abruti, se poser en sauveur de la civilisation parce qu'on l'a supprimée partout et parce que seul on en a conservé quelques débris, c'est tirer bon parti de son crime.

Je me suis demandé souvent ce qu'aurait été le moyen âge sous une autre tutelle. Quelle magnifique époque aurait pu se produire alors ! Si redoutable que fût la crise de l'invasion barbare, elle introduisait un sang nouveau dans le corps appauvri du monde latin. L'élément germanique se rencontrant avec le véritable Évangile, il y avait là de quoi bâtir une puissante et glorieuse civilisation. L'influence évangélique, même alors qu'elle est incomplétement acceptée, imprime une direction généreuse aux idées et aux sentiments ; elle ne permet ni l'assoupissement, ni l'ignorance, ni

Digitized by Google

l'asservissement spirituel ; elle développe les intelligences, elle touche les cœurs, elle résout les questions sociales insolubles en dehors d'elle. Au lieu de justifier le moyen âge par la dégradation même qu'il a produite, au lieu de lui savoir gré de n'avoir pas absolument tout détruit, et de n'avoir pas amené la fin du monde, il serait plus juste et plus utile de rechercher ce qui aurait eu lieu sans lui, et de lui demander compte du bien qu'il a empêché.

On a l'imprudence de provoquer la révision de son procès ! Eh bien ! tant mieux. L'histoire finira toujours par être plus sévère envers lui que la controverse. Elle lui demandera compte de ce patrimoine qu'il a gaspillé, patrimoine de vérité évangélique, et par conséquent aussi de progrès, de bonheur, de liberté. Elle l'accusera d'avoir précipité les nations européennes dans cet enfer qui porte son nom.

S'emparer de la société, anéantir tout ce qui n'est pas soi, et s'écrier ensuite : « Vous le voyez bien, je suis nécessaire ! » c'est un sophisme étrange et dont le succès est cependant infaillible. Si demain la Russie parvenait à mettre la main sur l'Europe, si elle parvenait (par impossible) à y faire régner son noble régime pendant quelques siècles, les historiens futurs ne manqueraient pas de soutenir la thèse que voici : « Le despotisme absolu, le knout et la Sibérie sont le refuge nécessaire des sociétés. L'empereur, vous le voyez, est le seul protecteur des petits et des opprimés. Il est l'asile tutélaire de la liberté et de l'égalité telles que les comporte notre temps. Le peuple est ignorant ; mais plus d'instruction le perdrait, et d'ailleurs l'empire entretient des corps savants qui transmettront en partie aux

Digitized by Google

générations à venir le dépôt des lumières *sauvé par eux*. N'est-il pas évident que l'examen, que la discussion engendreraient la division et l'anarchie ? L'indépendance de la pensée et de la parole a pu être utile à d'autres époques ; à la nôtre l'autocratie est le salut de tous. »

Or nous savons ce qu'il faut penser d'une semblable thèse, nous qui voyons, en Angleterre, par exemple, les résultats d'un gouvernement représentatif et de la libre discussion. Il est pareillement certain (je parle pour ceux qui ne professent pas le fatalisme en histoire) que l'intervention du pur Évangile aurait entièrement modifié les conditions du moyen âge et refait sur de tout autres bases cette longue période. Sans rêver, bien s'en faut, des nations chrétiennes, il est raisonnable de supposer que l'influence du christianisme, telle qu'elle existait au siècle apostolique ou telle qu'elle se manifeste aujourd'hui dans certains pays protestants, aurait créé de nobles habitudes d'esprit, des courants d'idées saines et élevées, un développement progressif des intelligences, un adoucissement des mœurs, qui auraient dispensé les monastères du soin de nous conserver quelques débris de la vieille civilisation. Rien alors n'obligeait le monde à se ployer dans d'épaisses ténèbres ; la culture intellectuelle et morale était possible, très-possible ; les lumières comme les libertés n'étaient condamnées par aucune loi à subir un ajournement de dix ou onze cents ans.

Mais du moment où les nations germaines ne rencontraient pas devant elles le livre des Écritures, les généreux périls, les salutaires embarras et le puissant aiguillon d'une croyance qui met en jeu tout l'être

Digitized by Google

humain et qui modifie immensément ceux même qui ne l'acceptent pas ; du moment où le levain n'était pas mis dans la pâte, la bienheureuse fermentation que produit l'Évangile ne pouvait plus être attendue. Dès lors il n'y avait plus remède à rien, ni à la brutalité des uns, ni à la corruption des autres. Il ne restait plus qu'à traiter cette société déshéritée par la voie du despotisme temporel et spirituel, par la direction cléricale, par la suppression absolue des sentiments spontanés et des responsabilités individuelles, par la concentration des connaissances aux mains de la caste sacerdotale, surtout par la répression terrible de toute aspiration à l'indépendance religieuse. Le Saint-Esprit avait ordonné le contraire, lui qui, à la veille des invasions barbares au sein de l'Empire en décomposition, n'avait posé dans le Nouveau Testament que des principes de liberté. Sondez ; jugez ; avait-il dit. Examinez les Écritures ; que chacun saisisse lui-même le salut qui lui est offert ; « vous avez été rachetés à prix, ne devenez pas esclaves des hommes. » (I, *Corinthiens*, VII, 23.) Il n'importe ! le Saint-Esprit n'avait pas prévu sans doute l'arrivée des Francs, des Bourguignons ou des Goths ! Le Saint-Esprit avait sans doute commis une imprudence en lançant au sein d'une telle crise de tels éléments d'agitation ! La sagesse humaine, par bonheur, est venue retirer à temps et la Bible, et le salut par grâce, et le devoir de la sanctification personnelle, et cet ensemble d'enseignements austères qui ont le défaut de troubler les âmes en les élevant, de fonder sur la vie et non sur la mort l'édifice de la conservation et du progrès !

Donc, au lieu de l'éducation divine, de celle que

Digitized by Google

Jésus-Christ a établie, que les apôtres ont organisée, et qui, seule bonne et toujours bonne, opère l'amélioration laborieuse de toutes les races dans tous les temps et dans tous les pays, on a achevé d'organiser à l'entrée du moyen âge le système éducatif dont nous connaissons et dont même nous recueillons encore les fruits. Or c'est là le beau idéal du parti qui s'efforce de ressusciter aujourd'hui son surnaturel apocryphe. Son amour pour le moyen âge n'est pas précisément platonique; ce n'est pas une innocente question d'art ou de goût qui se débat entre nous. Il s'agit de savoir si l'Europe moderne sera poussée dans le sens de la liberté sanctifiante qu'institue l'Évangile, ou dans le sens de l'esclavage abrutissant qu'institue la tradition.

La liberté religieuse, voilà notre grand débat. Si l'on réhabilite le moyen âge, c'est d'abord pour étouffer la liberté religieuse. Ce qu'on cherche dans ce vieil arsenal de sanglantes tyrannies et de honteuses superstitions, ce sont des armes contre l'hérésie. On savoure d'avance le plaisir qu'il y aura à confondre les dissidents, en raffermissant la foi aux sortiléges et aux exorcismes, en prouvant que les gens qu'on brûlait jadis l'avaient bien gagné.

Or je dirai volontiers avec M. Morin (*la Magie*, 30): « Je ne me soucie pas de venir un jour, après avoir passé par la torture, faire amende honorable avec un cierge de douze livres, sur le parvis de Notre-Dame; et de partir de là pour être brûlé en Grève. » Sans doute M. de Mirville n'en demande pas tant; je ne trouve pas néanmoins que son langage (130, 131, 132, 140, 176) soit aussi rassurant que possible.

S'agit-il de la persécution effroyable et raffinée que

Digitized by Google

subirent les protestants sous Louis XIV, il s'exprimera ainsi : « Il nous serait bien facile de montrer que, tout en flétrissant les détails d'application comme ils le méritent et comme les ont flétris eux-mêmes tous les honnêtes catholiques, à commencer par le monarque, il n'en est pas moins vrai que le gouvernement n'avait usé dans le principe que du droit ou plutôt du devoir le plus sacré de légitime défense.... Qu'il nous suffise de rappeler, à propos de cette révocation de l'édit de Nantes qui donna naissance aux camisards, les remercîments votés alors par toutes les villes de France.... » — « Les prêtres catholiques n'employèrent d'abord, et en général, que les voies de douceur, d'instruction et de persuasion. »

Ainsi tout est justifié dans le passé et tout se justifiera au besoin dans l'avenir. M. de Mirville ne veut pas de bûchers, à Dieu ne plaise! Je suis même convaincu qu'il repousse avec une indignation sincère certains procédés par trop barbares; cependant d'autres procédés lui semblent rentrer dans la catégorie « des voies de douceur ; » et d'ailleurs Louis XIV a usé « du droit de légitime défense ! » M. de Mirville va jusqu'à glisser en passant ce mot trop habile, qui doit servir d'excuse à bien des siècles d'atrocités : « *Les bûchers de la politique ! ! ! !* »

Le mot est trop habile, ai-je dit, et je le regrette pour l'honneur de M. de Mirville qui a, presque toujours, le grand mérite d'être sincère, au risque de sembler imprudent. Ce n'est pas lui, d'ordinaire, qui saura farder ou dénaturer les choses, qui jettera par-dessus bord des dogmes gênants, qui désavouera les superstitions grossières et les traditions décidément insoutenables, qui

Digitized by Google

insinuera que le Saint-Esprit n'a pas été tout à fait aussi infaillible au moyen âge qu'aujourd'hui. Non, il accepte l'héritage entier de son Église, courageusement et sans sourciller; il ne se sent pas le droit de choisir parmi les doctrines qu'elle a proclamées, parmi les pratiques dix fois séculaires qu'elle a appuyées sur l'interprétation solennelle de la Bible; il la prend telle qu'elle est, avec ses légendes, avec ses sorcelleries et ses exorcismes, avec ses dogmes de suzeraineté temporelle et de persécution. Il signerait évidemment les articles où l'*Univers* déclarait qu'on ne pouvait être catholique, et soutenir que le catholicisme s'est constamment trompé dans ses bulles et dans ses sermons, par l'organe de ses papes, de ses conciles généraux et de ses prêtres, par sa pratique non interrompue enfin, lorsqu'il a promulgué et appliqué le principe irrévocable de l'extermination des hérétiques. Cela du moins est logique et net. C'est attaquer les gens en face et arborer hardiment son drapeau.

Mais le coup de poignard donné par derrière; mais la perfidie qui porte les bûchers au compte de l'État et de la sécurité publique, voilà qui n'est pas digne de sa loyauté. Certes ce n'est pas ici le lieu de discuter à fond une semblable thèse. Que si jamais on voulait la débattre sérieusement, on trouverait à qui parler; nous établirions notre bilan, celui de nos martyrs; nous constaterions, pièces en main, les actes et les doctrines officielles des persécuteurs; nous verrions en particulier ce que devient le honteux prétexte de la nécessité politique, derrière lequel les habiles du parti voudraient adroitement s'abriter.

Jamais, depuis Pilate, on ne s'est lavé plus audacieusement les mains du sang innocent. Ceci, au reste,

Digitized by Google

est une question d'histoire, et parfois même une simple question de dates. Avant qu'il y eût des camisards, bien avant, la persécution était établie et se développait, par suite des instances réitérées et unanimes du clergé. Et si nous remontons plus haut, au XVIe siècle, nous pouvons dire aussi qu'avant, bien avant les guerres de religion, quand les réformés ne demandaient que la liberté de prier ensemble pour la France et pour son roi, les prêtres d'une Église qui prétend avoir horreur du sang réclamaient le leur à grands cris et le faisaient couler par torrents.

Ceux qui refont l'histoire d'après le prudent conseil de M. de Maistre ont grand soin de passer sous silence les trente et quelques années qui ont précédé la conjuration d'Amboise et la déplorable explosion des guerres religieuses sous les Valois; ils ont soin d'ignorer qu'il y ait eu quelques mesures prises avant la révolte des Cévennes sous Louis XIV. Heureusement les faits subsistent; François Ier et Henri II ont régné, et de leur temps on brûlait les réformés, bien qu'ils n'eussent donné aucun prétexte par aucune sédition quelconque. On brûlait en 1525; Louis de Berquin a subi son supplice en 1529, et de cette époque jusqu'aux premiers symptômes de guerre civile toute une génération s'est écoulée, génération qui a assisté à une série non interrompue de massacres, et qui n'a pas vu, grâce à Dieu, la moindre tentative de résistance armée, la moindre atteinte portée à la sécurité publique. On entendait bien parler alors des excommunications prononcées par les curés et vicaires de la capitale « contre ceux qui connaîtraient des luthériens et ne les dénonceraient pas; » mais on n'entendait pas

Digitized by Google

parler des troubles causés par les « luthériens. »

Et il en est de même pour la révocation de l'édit de Nantes [1]. L'œuvre a été préparée et poursuivie pendant un quart de siècle, à l'époque précisément où les protestants, paisibles parmi les plus paisibles, ne faisaient certes courir aucun péril à l'État. L'abbé de Caveirac s'est donné le plaisir de compter *quatre ou cinq cents* déclarations et arrêts du conseil entre 1665 et 1685. Et qui obtint ces mesures de plus en plus cruelles? le clergé. Il a pris soin d'en réunir les preuves dans le recueil intitulé : *Actes, titres et mémoires du clergé de France*, qui a été publié par son ordre en douze volumes in-4°. « Ce sont, y lit-on, les remontrances des évêques qui ont donné lieu à une grande partie des règlements qui ont été faits depuis. Il y en a qui n'ont pas été publiés aussitôt, les circonstances ne le permettant point. Mais le roi les a donnés dans la suite. *On remarquera sur ces règlements la conformité des remontrances du clergé avec ce qui est ordonné.* » (T. I., 1125.)

On ne se croyait pas obligé alors de parler de « bûchers politiques, » de rejeter les persécutions sur la raison d'État, et de faire porter à Louvois seul la responsabilité des dragonnades. Les *Cahiers* du clergé sont là. On y tient un langage qui a, en général, le mérite de la franchise. On suggère au roi le pieux dessein de réunir tous ses sujets dans un même culte; on lui indique « des remèdes vigoureux; » on lui rappelle

[1] Voir une brochure de M. Aug. Lièvre : *Du rôle que le clergé catholique de France a joué dans la révocation de l'édit de Nantes*. Strasbourg, 1853.

Digitized by Google

« qu'il a juré solennellement en la cérémonie de son sacre d'employer toute son autorité à la destruction de l'hérésie [1]. » C'est ainsi qu'on prépare l'emploi des rigueurs salutaires. Les suppliques des assemblées générales du clergé se traduisent littéralement en autant de déclarations et d'arrêts.

Et n'allez pas croire que les détails de l'exécution aient révolté les instigateurs de pareils crimes! La correspondance des évêques est là; celui-ci s'extasie sur les résultats obtenus « sans violence et sans armes; » celui-là célèbre les mesures qui font rentrer les hérétiques dans l'Église « par un chemin semé de fleurs; » tous approuvent, tous, y compris Fénelon et Bossuet. Or quelles étaient ces mesures? L'une, considérant « qu'aucuns refusaient dans leurs maladies de recevoir les sacrements, » ordonnait qu'au cas de rétablissement ils seraient condamnés aux galères, et qu'en cas de mort leurs cadavres seraient traînés sur la claie et jetés à la voirie! L'autre ordonnait que les enfants seraient enlevés de force à leurs pères et à leurs mères, et qu'ils seraient élevés dans des couvents!

Je m'arrête. Il n'y a pas lieu de pousser plus loin la démonstration. Mon but est atteint, si le lecteur a compris pourquoi j'ai pris au sérieux le manifeste de M. de Mirville. Derrière la résurrection de la sorcellerie se dressait celle du moyen âge, et derrière le moyen âge on nous montrait la théorie entière de l'intolérance religieuse. De telles insinuations doivent être énergiquement relevées, surtout quand elles n'excitent

[1] Voir le *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, deuxième année, 349, 358 et suiv., 399, 400.

Digitized by Google

pas dans le public cette répulsion instinctive et indignée qui suffirait peut-être à en faire justice. Comme il n'en a rien été, comme l'ensemble du manifeste, sorcelleries, moyen âge et persécution, semble avoir été favorablement accueilli, il était essentiel de porter la lumière sur chacun de ces trois points. J'espère y avoir réussi. Il s'agissait d'une déclaration de guerre adressée à la civilisation moderne et aux disciples de l'Écriture; je n'ai pas voulu refuser le combat. Tout en honorant le zèle du parti qui nous attaque, je tiens à repousser pour ma faible part ses menaçantes prétentions.

Encore si ce parti ne travaillait qu'à nous ramener en arrière et à ruiner nos libertés religieuses déjà ébranlées par ses efforts! mais il fait au milieu de nous les affaires de l'incrédulité. C'est là une considération qui me tient au cœur et que je veux rappeler en finissant, pour que l'intention principale de mon livre demeure inscrite à la dernière page comme elle l'est à la première.

Les champions du surnaturel apocryphe ne nous referont sans doute pas un moyen âge; mais ils sont capables de nous refaire un XVIIIe siècle. Ils prétendent qu'en peuplant d'Esprits les meubles et les immeubles, ils réveilleront la croyance à une puissance surhumaine, la foi à une autre vie! Ils ne parviendront qu'à ruiner le peu d'influence que l'Évangile exerce encore sur les âmes. Il y a toujours des « émoucheurs » dans le genre de l'ours de la fable, et les amis du christianisme qui, par dévouement, lui jettent de tels pavés à la tête sont plus à craindre que les ennemis.

« A peine se met-on à croire en Dieu, disait Duclos,

Digitized by Google

qu'on croit au baptême des cloches. » Je le crois bien ! Croire au baptême des cloches est souvent une bonne manière de se dispenser de croire en Dieu, et rien n'est complaisant aux superstitions grossières comme les époques les plus hostiles aux croyances vivantes. Notre temps n'éprouve qu'une médiocre répugnance pour les tables parlantes et pour les prodiges diaboliques, il vous suivra vite et loin sur ce terrain ; à une condition toutefois, c'est que les questions sérieuses ne seront pas posées, que les consciences ne seront pas mises en jeu, que l'Évangile ne sera pas annoncé. S'il s'agit d'évoquer des morts ou d'écouter des anecdotes effrayantes, on sera prêt, et on vous accordera cette demi-confiance qui n'est pas fort éloignée du scepticisme, qui chatouille l'imagination sans remuer le cœur et qui transforme en amusement ce qui devrait nous faire pleurer. Mais n'attendez rien de plus; loin de se rapprocher ainsi de la vérité chrétienne, on s'en éloignera à grands pas.

On s'en éloignera d'abord parce que les choses les plus solennelles de la religion, le jugement et la grâce, Dieu et Satan, deviendront un sujet de révélations curieuses, de conversations avec les dames, de plaisanteries et de profanations ; parce que le diable, qui aime autant s'embusquer derrière nos railleries que derrière nos négations, sera parvenu à faire figurer les mystères célestes et infernaux, le salut éternel, la damnation, et sa propre personne enfin, parmi les distractions ordinaires de nos soirées d'amis.

On s'en éloignera ensuite parce que le spectacle d'une crédulité aussi énorme produira son effet ordinaire. Le monde finira par envelopper le surnaturel apocry-

Digitized by Google

phe et le surnaturel biblique dans la même réprobation. Il s'enfoncera plus que jamais dans son matérialisme et dans son orgueil scientifique, il demandera en grâce qu'on le laisse tranquille, qu'on ne lui parle plus sous aucune forme ni de diables, ni d'anges, ni de révélations. « Le retour du voyage est toujours un peu à craindre. » Cette parole de Bayle me revient à la pensée, lorsque je vois des gens qui prétendent nous mener si loin.

N'oublions pas la réaction inévitable qui suit de tels mouvements. Elle est d'autant plus à redouter aujourd'hui, que le succès durable du *spiritualisme* est plus impossible. Il est passé le temps où tout le monde sans exception croyait aux sorcières et aux magiciens; depuis Bacon, depuis que la méthode expérimentale a été introduite dans le monde et a remplacé l'*autorité* du moyen âge, la croyance populaire aux Esprits a été incessamment battue en brèche. Si l'on redoutait encore les charmes au XVIe siècle [1], si Benvenuto Cellini faisait encore comparaître ces multitudes de démons qui remplissaient le Colysée, si Paracelse enfermait son génie dans le pommeau de son épée, si la foi aux *marcous* [2]

[1] M. le prince de la Moskowa rapportait l'autre jour, dans un travail très-intéressant sur le duel de Jarnac et de la Chataigneraie, la formule du serment prêté par les combattants: « Et outre que je n'ai sur moy ny en mes armes paroles, charmes ny incantations, desquelles j'aie espérance de grever mon ennemi. »

[2] Quand il naît quelque part sept enfants mâles de suite dans la même famille, et quand le septième a sur le corps la marque d'une fleur de lis, celui-ci est un *marcou*; il guérit les écrouelles, surtout le vendredi saint, après minuit. Or les prodiges de ce genre sont tellement en baisse, que les gendarmes ont empêché dernièrement le miracle dans la commune d'Ormes (Loiret)!

Digitized by Google

s'est conservée jusqu'ici dans certaines provinces, si enfin les succès récents des tables parlantes ont manifesté la force de ces tendances indestructibles qui nous poussent vers la superstition, il est incontestable néanmoins que les convictions entières, solides et un peu générales n'existent plus nulle part, en matière de sorcellerie. En écrivant contre elles, je ne cours pas le moindre risque d'être brûlé, par suite de l'application du fameux principe : « Le plus grand sorcier est celui qui les nie. » Déjà au commencement du siècle dernier, la Palatine (*Nouvelles lettres*, 153, 293, 306) pouvait risquer les remarques suivantes dans sa correspondance privée : « A Paris, on ne croit plus aux sorciers et on n'en entend pas parler ; à Rouen, on y croit fort et on en entend parler sans cesse. » — « Dans les endroits où l'on croit aux revenants, comme à la cour de Cassel, on en voit sans cesse ; chez nous, où l'on n'y croit pas, il n'en est jamais question. » — « La chose s'est en effet réalisée. (Il s'agit d'un rêve de la princesse Ragotzi.) C'est vraiment fort étrange ; mais il me semble que ces choses-là arrivent aux princes de la maison de Hesse plus qu'à toutes autres personnes. Quelle en est la raison ? Dieu le sait. Nous autres gens du Palatinat, nous sommes tout différents ; nous n'avons jamais ici apparitions ni rêves. »

Si l'on en était là il y a plus de cent années, je ne pense pas que nous soyons beaucoup moins sceptiques maintenant. Qu'il y ait une mode de sorcellerie et de moyen âge, c'est possible ; que cette mode suffise pour répandre beaucoup d'idées fausses et funestes, c'est certain. Mais qu'on parvienne à opérer une révolution ou plutôt une contre-révolution complète ; qu'en

Digitized by Google

dépit des conquêtes de la science et de la conscience, on réussisse à nous faire accepter comme symbole définitif la profession de foi de l'*Univers* sur la magie, sur les miracles légendaires, sur le magnétisme satanique, sur les Esprits des tables, et, par-dessus le marché, sur l'excellence de l'ancienne théocratie et des massacres ordonnés par l'Église, je ne crois pas que cela soit dans l'ordre des choses probables. Le tour de force est décidément trop grand; or à ces tentatives manquées nous savons ce qui succède. Ce ne sera pas la première fois que la crédulité aura servi la cause des incrédules, et que l'ultramontanisme aura enfanté des voltairiens.

J'ose à peine dire qu'à côté d'une crédulité aussi honteuse, les incrédules paraissent avoir presque le beau rôle. Lorsque M. des Mousseaux (61 à 82, 116 à 119) nous raconte gravement l'histoire des fées ou reproduit l'anecdote du démon tueur d'hommes qui habitait les thermes de Néo-Césarée, lorsque M. de Mirville et ses amis nous proposent leurs exorcismes à titre de remède universel, je me sens humilié pour mon temps et pour mon pays, je me demande de quel droit nous ririons désormais des peuples qui font des charivaris pour mettre fin aux éclipses, et je sais gré à quiconque proteste avec vigueur contre de pareilles énormités.

Matérialisme pour matérialisme, je crains moins celui qui n'emprunte pas un déguisement religieux. Quant à celui qui mêle aux citations de la Bible et au nom de Jésus-Christ l'action fluidique des Esprits, l'influence des sorts jetés, l'infection diabolique de certains objets et de certains lieux, la puissance des formules; qui revient, sous des apparences dévotes, à la

Digitized by Google

personnification païenne des forces de la nature et à une sorte de fétichisme inconscient; qui attribue à une rotation ou à un acte extérieur quelconque la puissance d'évoquer les démons ou les âmes des morts, je ne saurais assez exprimer la répulsion qu'il m'inspire. Au moyen âge, il était moins dépourvu de tout élément spiritualiste, s'il était au fond aussi odieux. En tout cas, sous son costume ancien et sous son costume moderne, magicien ou *médium*, il s'efforce de donner un démenti au grand mot de Pascal. L'homme tel qu'il le fait, esclave d'une combinaison de syllabes, d'une conjuration rotatoire ou d'un contact, ce n'est plus le roseau pensant qui, quand l'univers l'écraserait, serait supérieur à ce qui le tue.

Je remercie donc les incrédules de la résistance qu'ils opposent (non pas tous) aux modernes partisans de la magie. Mais la victoire définitive ne viendra pas de ce côté; on ne repousse réellement que ce qu'on remplace, et la vérité seule remporte des victoires définitives, car la négation de ce qui est faux ne suffit jamais, séparée de l'affirmation de ce qui est vrai. Il est réservé à la croyance de vaincre la crédulité. Je le savais bien avant d'avoir entrepris ce travail; mais je peux dire maintenant que je le sais encore mieux. Fatigué et dégoûté par la lecture de tant de folies, je suis retourné à ma Bible. Et quel sentiment de paix mon âme a éprouvé en quittant le faux surnaturel pour le vrai! Quelle jouissance à se retrouver au milieu de ces miracles si sobres, si justifiés, si dignes, si spirituels! J'avais comme un cauchemar; je me suis réveillé, et j'ai contemplé la pure lumière dans ces Écritures où la main de Dieu est partout, où tout édifie, même ce qui

Digitized by Google

étonne, même ce qui dépasse, même ce qui blesse, dans ces Écritures si claires qu'on ne parvient à varier sur leur interprétation qu'en les mutilant avec les rationalistes ou en les grossissant avec les disciples catholiques et protestants de la tradition. Voilà un livre qui, traduit dans toutes les langues du monde, annonce sous toutes les latitudes le même Dieu, saint et bon, le même salut gratuit, la même nécessité de la sanctification et des bonnes œuvres. Il y a là un air pur à respirer, et cela fait du bien à la poitrine quand on a été condamné à vivre quelque temps au sein d'une atmosphère malsaine. Ceux qui ont ressenti la jouissance que cause l'Ancien Testament après les apocryphes, le Nouveau Testament après le protévangile de Jacques, après le pasteur d'Hermas, après les Évangiles de l'enfance ou de Nicodème, après les Pères enfin, ceux-là peuvent se former une idée de ce qu'on ressent lorsqu'on échappe au merveilleux des magiciens pour mettre le pied sur le terrain du merveilleux biblique.

Et ce n'est pas seulement le merveilleux qui diffère. Si le partage des eaux de la mer Rouge et la résurrection des morts ont un caractère que la sorcellerie ou le magnétisme ne courent pas risque d'imiter, si une prophétie comme celle du chapitre cinquante-troisième d'Ésaïe ou comme celle que réalise encore à la lettre la destinée unique du peuple juif n'ont pas à craindre de comparaison avec aucune des prévisions dont on fait du bruit, il y a dans l'ensemble même des révélations écrites quelque chose qui commande l'admiration et l'adoration. L'humanité et la divinité s'y rencontrent, ainsi que dans la personne du Sauveur ; divinité entière, humanité entière, mais sans erreur et sans péché. Pour

Digitized by Google

lui-même « la vérité. » (*Jean*, XIV, 6.) Il faut de même que le faux surnaturel se taise devant la Bible. La vérité n'est sans doute pas destinée à un triomphe complet avant la seconde venue du Christ; mais elle est appelée à exercer quelque empire sur ceux même qui la détestent, et à créer autour d'elle un foyer d'idées saines qui mettent en fuite par leur seul contact certains excès de grossière crédulité.

« Que s'ils vous disent: Enquérez-vous des Esprits de Python et des diseurs de bonne aventure qui gazouillent et grommèlent, répondez : Le peuple ne s'enquerra-t-il point de son Dieu? Aller pour les vivants aux morts! à la loi et au témoignage! » tel est notre mot d'ordre, notre cri de guerre. Ésaïe (VIII, 19 et 20), le proférait au milieu des Juifs corrompus de son temps; il ne conviendra pas moins aux tristes misères du nôtre. Oui, à la loi et au témoignage! Puisse un retour vers la révélation divine succéder à l'entraînement des révélations humaines! Puisse un mouvement d'édification résulter de tout ceci! Puissent les âmes auxquelles la terre ne suffit pas et qui cherchent peut-être le chemin de leur céleste patrie, ne plus s'égarer à la suite des *médiums* ou des champions de la croyance traditionnelle, mais goûter enfin le rafraîchissement que donne le pur Évangile!

Il y a des âmes semblables, gardons-nous de l'oublier. Leur nombre augmente de jour en jour; le succès même des doctrines les plus folles correspond à d'incontestables aspirations. Que d'hommes désorientés et découragés, désirant le surnaturel, se jettent sur celui qu'on leur présente, sur les évocations de morts, sur la foi aux prodiges sataniques, sur les sombres annales

Digitized by Google

de la sorcellerie, aimant mieux cela que rien, et éprouvant le besoin de combler à tout prix le vide qui est en eux! Les chrétiens n'auront-ils point pitié de ces hommes, ne sauront-ils pas les amener au Sauveur et à sa Parole?

Ainsi l'effort tenté pour ressusciter la foi aux sortiléges nous aura peut-être rendu un grand service en nous faisant courir un grand péril. Il aura provoqué d'une part l'activité des disciples de la Bible, et de l'autre l'étude plus approfondie que par le passé des faits extraordinaires métamorphosés en prodiges.

Un pareil travail, s'il est entrepris et poursuivi énergiquement, ne peut manquer d'amener de magnifiques résultats. Les branches inexplorées de la science seront enfin abordées; beaucoup de difficultés insolubles seront résolues. Il en restera sans doute encore que l'homme ne parviendra point à résoudre. Qui en doute? C'est une des prétentions absurdes de notre esprit d'aspirer, en matière religieuse ou philosophique, à l'évidence absolue, tandis que Dieu ne nous promet que la certitude. Et cela est bien simple: l'évidence contraindrait nos convictions qui doivent demeurer libres afin de conserver leur valeur morale. Quant à la certitude, elle ne répond jamais à toutes les objections, mais elle suffit à l'homme sincère et sensé. Le lecteur reconnaîtra, je l'espère, que si cette étude consciencieuse sur le surnaturel apocryphe n'a pas pour conclusion l'évidence que je n'ai pas songé à rechercher, elle produit du moins la certitude.

Et maintenant je me tourne vers mes autres adver-

Digitized by Google

saires. Ils ont été trop souvent les alliés de la superstition. Ils l'ont servie en refusant d'étudier la loi naturelle. Leur énergie contre les faits qui attaquent la sainte orthodoxie scientifique n'a été égalée le plus souvent que par leur indifférence ou même leur complaisance à l'égard de ceux qui ruinent la conscience humaine et la foi. Ont-ils parfois daigné manifester quelque indignation, cette indignation a englobé le surnaturel biblique et le surnaturel apocryphe dans le même anathème. Attaquer ainsi, c'est encore servir, car c'est poser la question dans les termes les plus favorables aux croyances traditionnelles : ou admettez tout, ou rejetez tout! Entre l'opinion de M. de Mirville et celle de Lucrèce il n'y a pas de terme moyen ! Ceux qui ne disent pas que le diable opère des prodiges, doivent dire que Dieu n'opère point de miracles ! Dieu est séparé par une immense distance des affaires humaines, il ne s'en mêle aucunement, il a créé des lois et est entré dans son repos, *semel jussit, semper paret* [1] !

La campagne des savants contre la moderne magie n'a donc été ni bien chaude ni bien brillante. Ils se sont réservés, je l'ai dit, pour combattre les profanes qui osaient porter la main sur l'arche sainte de la physique officielle. Un moment ils ont essayé de le prendre de fort haut. « L'Académie, écrivaient-ils, a répondu par un dédaigneux silence, et n'a pas voulu s'occuper des communications qui lui ont été adressées à ce sujet. » Bientôt cependant on s'est aperçu que l'ennemi n'en avançait pas moins, et qu'il ne suffisait pas pour l'arrêter de peindre, comme en Chine, des figures effrayantes

[1] Sénèque.

Digitized by Google

sur des paravents. Alors on a reculé. M. Babinet (*Revue des Deux Mondes*, 520) ne s'est plus souvenu du fameux *panier* réservé à nos observations et aux mémoires sur le mouvement perpétuel; il est venu nous inviter aux séances du lundi de l'Académie des sciences, assurant « que tout expérimentateur a le droit, sinon écrit, du moins tacitement reconnu, de venir provoquer un examen sur un résultat quelconque obtenu par une observation consciencieuse. »

Ce n'est pas tout, le même article (530-531) substitue aux injures dont on nous accablait des douceurs qui ressemblent presque à des compliments. « N'y a-t-il dans ces évolutions rien de nouveau, de curieux, d'intéressant? Il y a beaucoup de tout cela, et nous sommes encore loin de connaître tous les détails de la transmission des effets de la volonté du chef de la chaîne, dite magnétique, à la table qui obéit à tous ses ordres. Que faut-il faire pour le progrès de cette branche de connaissances? Il faut bien observer tout ce qui peut se rapporter au cas où, en apparence, la table semble se mouvoir sans contact immédiat, et si, *par impossible*, on pouvait soulever et maintenir en l'air une table ou un corps en repos, on pourrait se flatter d'avoir fait la première de toutes les découvertes du siècle. »

Nous n'en demandons pas tant. Il est vrai que M. Babinet a employé cette expression : *par impossible;* or, à son avis, l'action exercée à distance par un fluide constitue *une impossibilité!* Lui qui a si bien rappelé ailleurs (*Revue des Deux Mondes*, 806, 812 à 814) les rapports intimes qui unissent les divers fluides ou les transformations diverses du fluide unique; lui qui a si bien montré que là devait se chercher probablement l'agent

Digitized by Google

qui exécute à notre insu les ordres de notre volonté et qui met nos membres en mouvement, il ne saurait admettre que cet agent imprime à distance des mouvements aux objets inertes, soit par voie d'impulsion, soit par voie d'attraction! En vérité, il me permettra de le lui dire, nous sommes beaucoup moins éloignés de nous entendre que je n'osais naguère m'en flatter. Mettez nos expériences à côté de celles que rappelle M. Babinet, et qu'on juge s'il a le droit de parler d'impossibilité.

« Aldini essaya l'action de la pile voltaïque sur des animaux tués et sur des hommes suppliciés ou qui avaient succombé à des accidents. Il obtint de remarquables effets. Plus tard, Aldini étant venu à Paris, on répéta en grand plusieurs de ces expériences à l'école vétérinaire d'Alfort, près Paris. Là on vit la tête d'un bœuf, détachée du corps et placée sur une table d'amphithéâtre, excitée par le courant électrique, ouvrir les yeux et les rouler en fureur, enfler ses nasaux, secouer ses oreilles, *comme si l'animal eût été vivant et se fût préparé au combat.* Sur une autre table, les ruades d'un cheval tué faillirent blesser les assistants et brisèrent les appareils placés auprès de l'animal mort. Plus tard, en Angleterre, des physiologistes achetèrent d'un criminel condamné à mort son propre cadavre (marché usité dans ce pays), pour vérifier les théories électro-animales, et aussi dans l'intention charitable de rappeler le pendu à la vie et de le moraliser ensuite. Le cadavre ne revint pas à la vie [1]; mais une respiration

[1] N'oublions pas cela. La résurrection est un miracle. Dieu seul a ressuscité.

Digitized by Google

violente et convulsive fut reproduite, les yeux se rouvrirent, les lèvres s'agitèrent, et la face de l'assassin, n'obéissant plus à aucun instinct directeur, présenta des aspects de physionomie si étranges, que l'un des assistants s'évanouit d'horreur et resta pendant plusieurs jours frappé d'une véritable obsession morale. »

M. Babinet s'occupe plus loin de l'action immense exercée par les courants électriques dans le monde entier. « Les courants, quelque faibles qu'ils puissent être, entraînent à la longue les parties métalliques du sol, et les charrient jusqu'au premier obstacle ou affaiblissement qu'ils rencontrent. Là ils les abandonnent, et là se forme un vrai dépôt ou sillon métallique.... Il n'est pas très-facile de se figurer comment cet agent si peu matériel, savoir le courant électrique, peut entraîner les particules.... De quelque manière que la chose se fasse, on observe dans les expériences de physique de nombreux transports de matière qui suivent le courant électrique. Ainsi, en faisant communiquer deux vases à demi pleins d'eau par un simple fil mouillé et conduisant l'électricité par ce fil, on voit l'un des vases se remplir aux dépens de l'autre, qui se vide par une action mystérieuse. »

« Tout l'admirable mécanisme de la nutrition, ajoute M. Babinet, celui des sécrétions, de la digestion dans les corps vivants, est fondé sur des transports électriques; et cela est tellement vrai que dans les animaux dont les nerfs allant à l'estomac ont été coupés, on rétablit la digestion en remplaçant la portion de nerf qui manque par un fil ou une lame métallique qui rétablit la communication électrique. »

Ainsi l'électricité règne sur la nature entière. Dans

Digitized by Google

notre globe, elle transporte les métaux ; dans notre corps vivant, elle opère des transports non moins admirables; dans notre corps mort, elle détermine une agitation violente. Sommes-nous bien loin d'admettre que le même agent, sous une de ses formes nouvelles, puisse obéir à nos ordres et communiquer des mouvements? Crier à l'impossible, en face de tels résultats, c'est prendre un parti fort cavalier, pour employer un vieux mot passé de mode.

Impossible ! Et le courant électrique qui entraîne les métaux, qui met en croix par rapport à lui l'aimant placé sur son chemin, qui vide un verre et en remplit un autre ; et l'attraction magnétique qui remue le fer à distance; et la capillarité qui, en dépit de l'attraction terrestre, sans action électrique, sans mouvement propre, fait monter l'eau d'un vase ; tout cela est-il possible? Il faut bien que cela soit possible, puisque cela est. Aussi M. Babinet n'y trouve-t-il rien à redire, et je ne peux assez m'étonner qu'un homme aussi éclairé, qui nous rend de si grands services à nous, ignorants, en mettant la science à notre portée, se fasse illusion au point d'invoquer contre le soulèvement magnétique des tables « les lois bien établies du possible et de l'impossible [1]. » A l'entendre, ce soulèvement serait « un véritable *effet sans cause,* puisque l'expérience a établi que tout mouvement exige une force agissant au moyen d'un corps doué de masse, de poids, de substance matérielle enfin !... » Qui lui a donc dit que le fluide ou l'agent quelconque que l'on nomme ainsi n'est ni

[1] *Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1854, 510, 515, 519, 520, 522, 524, 526, 531.

Digitized by Google

une cause, ni une force, ni une substance matérielle? Tout repose chez lui (et chez d'autres) sur cette étrange pétition de principe. Il se donne la peine de nous apprendre qu'un kilogramme d'huile pèse autant qu'un kilogramme de fer, et qu'un kilogramme d'huile ou de fer, de plume ou de plomb, ne se déplace qu'en vertu d'une action proportionnée! Pense-t-il que nous ayons envie de le contredire, et que nous prétendions opérer nos soulèvements sans qu'une action s'exerce?

Si j'ai rappelé ceci, au reste, c'est moins pour recommencer une discussion épuisée, que pour montrer à quel point est petite en réalité la distance qui nous sépare de nos savants adversaires. Ils ont jeté les hauts cris, ils se sont indignés, ils ont déclaré qu'ils ne voulaient rien voir ni rien entendre; puis ils ont senti que cette position n'était pas tenable en face d'observations sérieuses et persévérantes. Alors ils ont adopté les formes plus polies qui caractérisent le dernier travail de M. Babinet, se contentant désormais de déclarer impossible l'action de notre fluide, tandis qu'ils constatent eux-mêmes l'action analogue qu'exercent le magnétisme terrestre et l'électricité.

Voilà pour les contradicteurs sérieux. Quant à ceux qui ne le sont pas, qui ne font que suivre la foule en vrais moutons de Panurge, qui s'exclament emphatiquement, et qui, rachetant leur ignorance par leur brutalité, nous somment de mettre un terme à une discussion qui n'a que trop duré, je ne sais pas si je dois avoir pitié de leur sollicitude alarmée pour l'honneur de notre temps. Lorsqu'un nouveau Marphurius trouve mauvais que j'affirme ce que j'ai fait et que je croie ce que j'ai vu, lorsqu'il me dit : « Changez, s'il vous plaît,

Digitized by Google

cette façon de parler, » je ne me sens pas d'humeur à pratiquer, afin de lui plaire, la théorie du scepticisme universel. Lorsqu'il insiste et m'oppose les disques de M. Faraday, je réponds qu'ils font une pauvre figure en face des soulèvements sans contact, et qu'il est fâcheux d'avoir *démontré* l'origine musculaire d'un mouvement qui se transmet à distance.

Je sais bien que les rieurs ne sont pas encore de notre côté; mais patience! cela viendra, et *rira bien qui rira le dernier*. En attendant, il faudra quelque énergie pour persister à avoir raison; bien des gens qui braveraient une batterie, faiblissent devant un quolibet. Qu'y faire? Guérirons-nous la maladie de notre génération, la faiblesse morale, l'absence de caractère, en fléchissant comme les autres? Non certes. L'action fluidique existe; la preuve par excellence existe aussi; ce n'est pas le moment de déserter une cause qui évidemment va triompher : *E pur si muove*.

Je considère à présent ma tâche comme terminée. Ce n'est pas à moi à empiéter sur un domaine qui n'est point le mien. Il y avait une œuvre morale à entreprendre, et je m'y suis scrupuleusement enfermé. Relever une vérité injuriée et méconnue, poursuivre sa constatation expérimentale, maintenir la liberté compromise de la discussion, combattre enfin des superstitions, des tendances rétrogrades et antichrétiennes, voilà ce que je pouvais essayer de faire. Quant aux recherches scientifiques proprement dites, je les abandonne à qui de droit.

Ma première partie était consacrée au récit de nos

Digitized by Google

expériences, à l'exposition de nos preuves et à la réfutation des objections; c'était la portion positive de ce travail. — Dans la seconde partie, j'ai abordé l'étude du surnaturel en général; j'ai montré comment les illusions, les fraudes, les hallucinations, les erreurs du témoignage, les actions fluidiques enfin, expliquent les énormités que rapporte l'histoire. J'ai montré que le surnaturel apocryphe n'est pas seulement condamné par la raison, mais qu'il l'est aussi et d'abord par la Bible. — La troisième partie a appliqué ces principes aux diverses manifestations de ce surnaturel apocryphe : faux miracles, faux sortiléges, prétendue magie du magnétisme, Esprits des tables parlantes. Mes conclusions ont été de nature à ruiner toutes les fables superstitieuses, les modernes comme les anciennes, et à raffermir en même temps la certitude historique, la certitude scientifique, la certitude religieuse.

Arrivé à ce point, je pose la plume. Plus d'une erreur sans doute se sera glissée dans mon livre; on voudra bien me le pardonner en faveur des vérités importantes que j'ai cherché à mettre en lumière.

FIN DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME II

TROISIÈME PARTIE

DES ESPRITS

CHAP. I. Surnaturel apocryphe : Les faux miracles. . . . 3
CHAP. II. Surnaturel apocryphe : Les faux sortiléges . . . 112
CHAP. III. Surnaturel apocryphe : Le magnétisme animal. . 265
CHAP. IV. Surnaturel apocryphe : Les Esprits 351
CHAP. V. Conclusion. 522

FIN DE LA TABLE DU TOME II.

Digitized by Google